INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE
DE
L'UNIVERS.

TOME SEPTIEME.

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
MODERNE, GÉNÉRALE ET POLITIQUE
DE
L'UNIVERS;

Où l'on voit l'origine, la révolution & la ſituation préſente des différents Etats de l'EUROPE, de l'ASIE, de l'AFRIQUE & de l'AMERIQUE:

Commencée par le Baron DE PUFENDORFF, *augmentée par M.* BRUZEN DE LA MARTINIERE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, conſidérablement augmentée, corrigée ſur les meilleurs Auteurs, & continuée juſqu'en mil ſept cent cinquante,

Par M. DE GRACE.

TOME SEPTIEME

A PARIS,

Chez { MERIGOT, pere, Quai des Auguſtins, près de la rue Gilles-Cœur.
GRANGE', Libraire-Imprimeur, Grand'Salle du Palais, & rue de la Parcheminerie.
HOCHEREAU, l'aîné, Quai de Conti, vis-à-vis la Deſcente du Pont-Neuf, au Phénix.
ROBUSTEL, Quai des Auguſtins, près la rue Pavée.
MERIGOT, fils, Quai de Conti, au coin de la rue Guénegaud.

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE
DES CHAPITRES

Qui ſont contenus dans le ſeptieme Volume.

CHAPITRE PREMIER. *Royaume de Macédoine, depuis Alexandre le Grand juſqu'à la conquête des Romains,* Page 1.
CHAP. II. *Royaume de Syrie,* 35.
CHAP. III. *Royaume d'Arménie,* 64.
ART. II. *Rois de la petite Arménie,* 76.
CHAP. IV. *Royaume de Pont,* 77.
CHAP. V. *Royaume de Cappadoce,* 90.
CHAP. VI. *Royaume de Pergame,* 95.
CHAP. VII. *Royaume de Bithynie,* 108.
Diſſertations ſur les derniers Rois de Bithynie, 114.
CHAP. VIII. *Royaume de Carie,* 119.
CHAP. IX. *Hiſtoire des Rois de Thrace,* 124.
CHAP. X. *Royaume du Boſphore Cimmerien,* 133.
CHAP. XI. *Royaume d'Epire,* 141.
CHAP. XII. *Empire de Conſtantinople,* 151.
CHAP. XIII. *Tableau général des différents peuples Orientaux, qui ont cauſé de grandes révolutions en Aſie, en Afrique & en Europe,* 298.
ART. I. *Tartares Orientaux,* 303.
ART. II. *Tartares Occidentaux,* 310.
Les anciens Huns, 311.
Turcs Orientaux, 314.
Turcs Occidentaux, ibid.
Autres branches de Tartares Occidentaux, 315.
Les Seljoucides, 318.
Turkomans, 321.
Les Atabeks, ibid.
Sulthans de Kharizme, 324.
Turkomans du Mouton noir, 325.
Turkomans du Mouton blanc, ou Bayandouriens, ibid.
Mamlucs, ibid.
Les Othmans, ou Ottomans, 327.

		Pag.
	Les Mogols,	327.
	Les Timourides, ou les Mogols deſcendus de Tamerlan,	334.
	Les Babourides, ou Grands Mogols,	ibid.
	Les Kalmouks, ou Eleutes,	ibid.
	Autres petits Royaumes de Tartarie,	335.
ART. III.	*Empire des Khalifs*,	336.
	Des Emirs El-Omara,	338.
	Des Iſmaëliens, ou Aſſaſſins,	ibid.
	Les Aglabites,	341.
	Les Phatimites,	ibid.
	Les Ayoubites,	342.
CHAP. XIV.	*Hiſtoire des Croiſades*,	343.
CHAP. XV.	*Empire des Khalifs*,	461.
CHAP. XVI.	*Empire Ottoman*,	479.
CHAP. XVII.	*Sophis de Perſe*,	505.
CHAP. XVIII.	*Empire du Grand Mogol*,	545.
CHAP. XIX.	*Côte de Malabar*,	552.
CHAP. XX.	*Royaume de Golkonde*,	569.
CHAP. XXI.	*Royaume de Pégu*,	574.
CHAP. XXII.	*Royaume de Siam*,	576.
CHAP. XXIII.	*Royaume de Tonquin*,	613.
CHAP. XXIV.	*Royaume de la Cochinchine*,	616.
CHAP. XXV.	*Empire de la Chine*,	619.
CHAP. XXVI.	*Empire du Japon*,	699.
CHAP. XXVII.	*Iſles de l'Aſie*,	724.

Fin de la Table.

EXPLICATION

Du Fleuron, & des Vignettes du ſeptieme Volume.

LE Fleuron repréſente l'ancienne & la nouvelle Aſie. L'ancienne eſt déſignée par une femme endormie ſur une eſpece de tombeau, & elle eſt caracteriſée par un Génie qui joue avec un Caſque; ancien ornement de tête des Guerriers. La nouvelle Aſie eſt reconnoiſſable par le ſymbole du Chameau ſur lequel elle eſt placée, & par ſont urban à la moderne.

La Vignette du Chapitre I^er^. qu'on voit à la tête de l'hiſtoire de Macédoine, repréſente Alexandre le Grand, qui rend la Couronne de Carie à la Princeſſe Ada, derniere Souveraine de ce pays. On emporte le corps de l'uſurpateur, & dans un coin de l'Eſtampe, on apperçoit ſon épouſe qui paroît fondre en larmes.

La Vignette qui eſt à la tête du Chapitre XII. repréſente allégoriquement la deſtruction de l'Empire Grec par Mahomet II. On y voit Conſtantin que l'Empereur Ottoman fait dépouiller des marques de ſa dignité. La ſcene ſe paſſe dans l'Hippodrome.

Le ſujet de la Vignette du Chapitre XV. eſt l'époque du fameux ſchiſme qui diviſe les Mahométans entre la ſecte d'Omar & celle d'Ali. Un homme de chaque côté préſente la formule des malédictions dont s'accable chaque Parti.

On voit dans la Vignette du XVI^e Chapitre l'infortuné Bajazet humilié par Tamerlan. On ſçait que le plus grand nombre des Auteurs, & les plus exacts, ont juſtifié la mémoire de Tamerlan en cette occaſion, & ils ont fait voir que le Prince Tartare avoit agi noblement avec ſon priſonnier. On n'a choiſi ce ſujet, quelque contraire qu'il fût à la vérité hiſtorique, que parce qu'il eſt plus pittoreſque.

La Vignette du Chapitre XXV. eſt la conquête de la Chine par les Tartares Man-tcheoux. On y voit le couronnement d'un jeune Prince Tartare habillé à la Chinoiſe, que les Chinois ſont obligés de reconnoître pour leur Empereur.

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

CHAPITRE PREMIER.

ROYAUME DE MACÉDOINE
depuis Alexandre le Grand juſqu'à la conquête des Romains.

ROYAUME DE MACEDOINE.

AVANT le regne de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, la Macédoine n'avoit joué qu'un foible rôle, & la ſituation où elle avoit toujours été ne permettoit pas d'imaginer, qu'on y dût forger les fers qui aſſervirent la Grece pendant quelque temps. Les grandes qualités de Philippe & ſes talents ſupérieurs en tirant la Macédoine du plus profond abaiſſement où elle étoit, éleverent cet Etat au plus haut point de gloire. Alexandre, moins prudent & moins politique que ſon pere, au lieu de travailler à affermir l'Empire dont il devenoit le maître, ne ſongea qu'à l'agrandir, & l'écraſa ſous ſon propre poids.

Enyvré de la folle ambition de faire des conquêtes, il ne fut pas plutôt

ROYAUME DE MACEDOINE.

en poſſeſſion de la Perſe, qu'il forma le projet d'aller ſoumettre les Nations voiſines. Il fit de grands préparatifs pour la conquête des Indes, & ſe mit en marche à la tête de cent vingt mille hommes. Après avoir traverſé en dix jours la Bactriane & le Mont Caucaſe, ou Parapamiſe, il entra dans Alexandrie, dépoſa le Gouverneur de cette ville ſur les plaintes des habitants, & nomma Nicanor à ſa place. Alexandre ſe rendit enſuite à Nicée, s'avança juſques ſur les bords du fleuve Cophès, d'où il envoya un Hérault ſommer les peuples voiſins de le reconnoître pour Souverain. Pluſieurs Princes effrayés par le récit de ſes exploits, ſe hâterent de lui rendre hommage, & de ce nombre fut Taxile, maître d'un Royaume puiſſant & fertile. La ſoumiſſion de ce dernier & les offres de ſervices qu'il fit au Roi de Macédoine furent agréablement reçues, & récompenſées par de grands préſents. Taxile, à la priere d'Alexandre, conſentit à ſervir de guide à Epheſtion & à Perdiccas, chargés de réduire les peuples qui avoient témoigné peu d'égards aux ſommations qu'on leur avoit faites. Aſtès, Roi de la Peucélaotide, perdit la vie & ſon Royaume en voulant réſiſter. Les Aſpiens, les Thyréens & les Araſaciens, petits peuples des environs du fleuve Choès, s'oppoſerent vainement au paſſage des troupes conduites par Alexandre lui-même; ils furent bientôt mis en fuite, & totalement défaits. Les habitants de Nyſa ſe rendirent d'eux-mêmes, & Alexandre les traita avec beaucoup de bonté.

Les autres peuples ſe raſſemblerent, formerent une armée & attaquerent les Macédoniens. La bataille fut ſanglante, & Alexandre ne dut la victoire qu'à l'extrême valeur de ſes troupes, qui avoient à combattre des hommes animés par la fureur & le déſeſpoir. La priſe de Mazaga ſuivit de près, malgré la vigoureuſe défenſe des habitants. Le Roi de Macédoine reçut un coup de fleche à la jambe en montant à l'aſſaut pour s'emparer de cette ville, & il fut repouſſé pluſieurs fois. Enfin la Reine Cléophès qui y commandoit lui apporta de grands préſents, & implora la clémence du vainqueur. Alexandre fit une réception favorable à cette Princeſſe & lui rendit ſa couronne; & on prétend qu'elle eut au bout de quelque temps un fils qui regna après elle. Les Baziréens & les Oréens furent enſuite réduits, & la fortune qui n'abandonna jamais Alexandre dans ſes entrepriſes, lui fit ſurmonter en toute occaſion les difficultés qu'il rencontroit. Eryce ou Aphrice à la tête d'une armée auroit pu donner de l'occupation aux Macédoniens; mais il fut aſſaſſiné par ſes troupes qui, appréhendant le reſſentiment d'Alexandre, lui préſenterent la tête de leur Général. Depuis cet évenement le Roi de Macédoine ne trouva plus d'obſtacles juſqu'au fleuve Indus, ſur les bords duquel il arriva en treize jours de marche. Il fit repoſer ſon armée pendant un mois, traverſa enſuite le fleuve & ſe remit en marche. Omphis, à la tête d'un corps de troupes, vint alors à ſa rencontre, lui apprit la mort de ſon pere Taxile, & lui remit ſes Etats entre les mains. Alexandre touché du procedé d'Omphis, lui permit de prendre le diadême & le nom de Taxile, le rendit poſſeſſeur du Royaume de ſon pere, & lui fit de magnifiques préſents.

Alexandre marche contre Porus.

Cependant Abiſare & Porus qui regnoient tous deux au-delà de l'Hydaſpe, ſe déterminerent à s'oppoſer aux progrès d'Alexandre. Abiſare changea bientôt de ſentiment, & fit ſes ſoumiſſions; mais Porus plus hardi

ROYAUME DE MACEDOINE.

& plus courageux, s'avança vers les frontieres de ſon Royaume avec une armée forte de cinquante mille hommes de pied, de trois mille chevaux, & d'un grand nombre de chariots armés & d'éléphants. Alexandre, informé des réſolutions du Prince Indien, prit les troupes de Taxile, quelques éléphants, & campa ſur le rivage de l'Hydaſpe, vis-à-vis de celui où Porus l'attendoit. La fonte des neiges avoit tellement groſſi les eaux du fleuve, que le paſſage en paroiſſoit impraticable. Alexandre, que cet obſtacle ne rebutoit pas, examina lui-même ſi l'on ne trouveroit pas quelqu'endroit par où on pût tenter le paſſage ſans que l'ennemi s'en apperçût. Ses recherches ne furent pas inutiles; il découvrit un peu plus haut une iſle remplie de grands arbres, & propre à cacher un certain nombre de ſoldats. Il forma auſſitôt le projet de ſe ſervir de ce lieu, & après avoir donné des ordres dans ſon camp, il ſe rendit vis-à-vis de l'iſle avec ſa phalange & l'élite de ſon armée. Une grande obſcurité qui ſuivit un violent orage favoriſa les deſſeins d'Alexandre; ce Prince fit le trajet ſans oppoſition, & aborda enfin au rivage déſiré.

Défaite de Porus.

Il rangea auſſitôt ſes ſoldats en bataille, & s'approcha de l'armée Indienne. Porus, ne pouvant croire qu'Alexandre eût eu la témérité de traverſer le fleuve, ſe contenta d'envoyer un de ſes fils à la tête d'un détachement pour aller reconnoître quelles étoient les troupes qu'on voyoit avancer. Le jeune Prince attaqua bientôt Alexandre, mais le bonheur ne répondit pas à ſon courage; il fut tué, ainſi qu'un grand nombre des ſiens, & les autres furent mis en fuite. Le Roi Indien, inſtruit de la mort de ſon fils & de l'arrivée d'Alexandre, ſe trouva dans un fâcheux embarras. Il n'oſoit dégarnir le rivage, parce qu'il appréhendoit que les troupes Macédoniennes ne profitaſſent du moment pour traverſer le fleuve. D'un autre côté, il ſentoit la néceſſité d'aller à la rencontre de ſon ennemi. Il prit ce dernier parti, & laiſſant quelques troupes ſur les bords de l'Hydaſpe, il marcha avec le reſte de ſon armée contre Alexandre. La victoire fut long-temps diſputée, & elle ne ſe ſeroit pas encore ſitôt déclarée en faveur des Macédoniens, ſi les éléphants n'euſſent mis le déſordre parmi les Indiens, & ſi les troupes qui étoient au-delà du fleuve ne fuſſent arrivées au ſecours d'Alexandre. Porus, percé de pluſieurs coups, ſe défendit juſqu'à ce qu'il n'eût plus la force de ſoutenir ſes armes. Alors on l'emporta dans ſa tente, & Alexandre qui avoit conçu une ſinguliere eſtime pour ſa valeur, employa divers moyens pour le porter à ſe rendre. Un des amis de Porus ſçut enfin l'engager à paroître devant le Roi de Macédoine. Le Prince Indien parla en cette occaſion avec tant de grandeur d'ame & de fermeté, qu'Alexandre, non content de lui rendre le thrône qu'il avoit occupé, agrandit encore ſes Etats par les nouvelles conquêtes qu'il fit.

Alexandre fut plus flatté de ſa victoire ſur Porus que de toutes celles qu'il avoit remportées juſqu'alors, & pour en conſerver la mémoire, il fit bâtir une ville qu'il nomma Nicée. Tous ceux qui s'étoient ſignalés dans la bataille furent récompenſés magnifiquement; on offrit des ſacrifices & on célebra des jeux publics. La terreur des armes d'Alexandre obligea un grand nombre de villes & de bourgades à faire hommage à ce Prince par leurs Députés. Le Roi de Macédoine ſatisfait de leur ſoumiſſion en augmenta

ROYAUME DE MACEDOINE.

le Royaume de Porus qui l'accompagnoit. Reconnu pour Souverain dans tout le pays au-delà de l'Hydaſpe, Alexandre s'embarqua ſur l'Aceſine qu'il paſſa avec de grandes difficultés, & après avoir perdu pluſieurs de ſes ſoldats. Arrivé de l'autre côté, il chargea Cratere, Cenus & Epheſtion de ſoumettre les pays en deçà de l'Hydraote, pendant qu'il alloit ſubjuguer les peuples au-delà de ce fleuve. Il prit Sangala, fit tuer les Indiens qui s'y étoient retirés après avoir été battus, & détruiſit juſques dans leurs fondements les murailles de la ville. La ſéverité qu'il montra en cette occaſion intimida les peuples voiſins, qui ſe ſoumirent ſans réſiſtance. Sopite & Phégélas, tous deux Rois de quelques-unes de ces contrées, vinrent trouver Alexandre, lui offrirent de grands préſents, & l'engagerent à ſéjourner pluſieurs jours dans leurs palais. Cependant les ſoldats Macédoniens informés que les Indiens, contre qui on vouloit encore les mener, étoient les plus redoutables & les plus nombreux du pays, commencerent à murmurer hautement. Alexandre employa vainement tous les moyens qu'il put imaginer pour les encourager, ils s'obſtinerent à demander leur retour dans la Macédoine, & le Roi céda enfin à leur deſir.

Avant que de ſe mettre en marche, Alexandre voulant que les Indiens qui ne l'avoient pas vû penſaſſent qu'il étoit un homme extraordinaire, fit dreſſer douze autels d'une prodigieuſe hauteur, avec des inſcriptions faſtueuſes. Il laiſſa auſſi des armes & pluſieurs meubles d'uſage journalier, & eut ſoin qu'on les fît beaucoup plus grands qu'ils ne devoient l'être. En partant du pays, il en donna le gouvernement à Porus, repaſſa l'Hydraote, & arriva ſur les bords de l'Aceſine, où il ſe prépara à retourner par l'Océan. On conſtruiſit un grand nombre de galeres, & lorſqu'elles furent en état toute l'armée s'embarqua, & ſuivit le cours de l'Aceſine. Après quelques jours de navigation, Alexandre deſcendit ſur le rivage, & entra dans le pays des Malliens & des Oxydraques, peuples les plus belliqueux de ces contrées. Il attaqua d'abord les nations voiſines, qui ſe défendirent ſi vigoureuſement, que pluſieurs Macédoniens perdirent la vie. La réſiſtance de ces Indiens ne put les ſauver; réduits à s'enfermer dans la derniere de leurs villes, & n'eſperant plus tenir davantage, ils mirent le feu à leurs maiſons, & ſe précipiterent dans les flammes avec leurs femmes & leurs enfants.

Alexandre marcha enſuite contre les Malliens qui s'étoient joints aux Oxydraques, & leur livra bataille. Ces peuples, après s'être défendus quelque temps, prirent la fuite, & ſe ſauverent dans la ville la plus proche & la mieux fortifiée. Ils y furent bientôt aſſiégés, & le Roi de Macédoine ne tarda pas à faire monter à l'aſſaut. L'ardeur téméraire de ce Prince penſa lui coûter la vie; arrivé ſur le rempart, il ſe précipita ſeul dans la ville, & ſe trouva ainſi expoſé à tous les coups. Ses ſoldats cependant faiſoient tous les efforts imaginables pour parvenir juſqu'à lui, & ſi pluſieurs Capitaines n'euſſent ſauté des murailles en bas, & ne l'euſſent couvert de leurs boucliers, il ſeroit tombé entre les mains des Indiens. Les ſoldats réuſſirent enfin à enfoncer une des portes, & il étoit temps qu'ils approchaſſent, car ceux qui défendoient Alexandre étoient prêts à ſuccomber. Les troupes Macédoniennes furieuſes de voir leur Roi étendu ſur la pouſſiere & ſans mouvement, crurent qu'il étoit mort, & maſſacrerent les Indiens ſans diſtinction

ROYAUME DE MACEDOINE.

d'âge ni de ſexe. Pendant qu'elles s'occupoient ainſi de leur vengeance, Alexandre fut tranſporté dans ſa tente, où on lui tira du corps le trait qui l'avoit bleſſé. Il ſoutint l'opération avec beaucoup de fermeté, mais le ſang qu'il perdit lui cauſa une foibleſſe qui effraya ſes courtiſans. Cet accident n'eut pas néanmoins de ſuites dangereuſes, & ſa ſanté ſe rétablit en peu de temps. Les Oxydraques vinrent alors lui faire hommage, & Alexandre reprit la route de l'Océan. Pluſieurs peuples lui firent leurs ſoumiſſions ſans attendre à y être contraints par la force des armes, & ceux qui réſiſterent furent vaincus. Les Orites & les Ichthyophages furent du nombre des derniers, & donnerent de l'occupation aux Macédoniens, qui eurent à ſouffrir la diſette des vivres & pluſieurs maladies avant que de venir à bout de réduire ces peuples.

Le Roi de Macédoine après cette victoire entra dans la Carmanie, & y reçut les compliments des Gouverneurs des Provinces voiſines. Il confirma les uns dans leurs places, & en dépouilla ceux dont les peuples ſe plaignoient. On célebra enſuite des fêtes & des jeux ſolemnels ſur la nouvelle que la flotte, qu'on croyoit perdue, étoit arrivée. Alexandre, ſur le point de ſe rendre dans la Perſe, fut informé de la mort de celui à qui il avoit confié le gouvernement de ce pays. Orſine, homme diſtingué par la nobleſſe de ſon origine, s'étant chargé de l'adminiſtration de la Province, vint à la rencontre du Roi de Macédoine, & fit de grands préſents à ce Prince & à toute ſa Cour. L'Eunuque Bagoas piqué d'avoir été oublié dans la diſtribution des dons qu'Orſine avoit faits, s'en vengea en l'accuſant de s'être emparé des richeſſes qu'on ne trouvoit plus dans le tombeau de Cyrus. Alexandre ajouta foi à cette impoſture, & condamna à la mort le Seigneur Perſan, dont il ne reconnut l'innocence que quelque temps après.

Pendant le ſéjour que le Roi de Macédoine fit à Suſe, il oublia en quelque ſorte ſon ardeur militaire, & s'abandonna au luxe, aux plaiſirs & à la débauche. Il épouſa dans un même jour Barſine, fille aînée de Darius & Paryſatis la plus jeune des filles d'Ochus, quoiqu'il ſe fût déjà marié dans la Bactriane, avec Roxane, fille d'Oxyaſte. Ses principaux favoris, à ſon exemple & par ſes ordres, prirent pour femmes les filles des plus grands Seigneurs de la Perſe. Epheſtion eut Dripetis, ſeconde fille de Darius; Cratere eut Ameſtris, niece du même Prince; Perdiccas eut la fille d'Atropate, & Ptolémée celle de Spitamene. La magnificence qui s'obſerva dans la célébration de ces mariages, & l'affectation d'Alexandre à donner aux Perſes les plus grandes marques de faveur, cauſerent une violente jalouſie aux troupes Macédoniennes. Elles murmurerent, & tinrent même des diſcours ſéditieux, que le Roi crut devoir punir, en confiant la garde de ſa perſonne à trente mille jeunes Perſes qu'on lui avoit amenés, & en faiſant donner la mort aux plus mutins de ſes anciens ſoldats. Les autres ſe repentant bientôt d'avoir trop écouté leur reſſentiment, implorerent la clémence de leur Prince, qui conſentit à leur pardonner.

Cependant Harpalus qui avoit été chargé de la garde des thréſors de Babylone, & qui en avoit diſſipé une partie à ſon uſage, dans l'eſpérance qu'Alexandre ne reviendroit point de ſon expédition des Indes, apprit que ce Prince étoit triomphant. Cette nouvelle épouvanta Harpalus, & il ſe

ROYAUME DE MACEDOINE.

ſauva dans l'Attique avec une ſomme conſidérable & ſix mille hommes de guerre. Les Athéniens appréhendant le reſſentiment d'Alexandre, refuſerent conſtamment toutes les offres que leur fit Harpalus, & l'obligerent à ſortir de l'Attique. Ce fugitif ſe retira en Crete, où il périt dans la ſuite par la trahiſon de Thimbron. Auſſitôt que le Roi de Macédoine fut informé de la fuite d'Harpalus, & des démarches qu'il faiſoit pour ſoulever le peuple d'Athènes, il ſongea à traverſer ſes projets; mais inſtruit de la conduite des Athéniens, Alexandre tourna ſes vûes d'un autre côté.

La Macédoine étoit alors agitée par deux puiſſantes factions. Olympias, à la tête de l'une, s'étoit emparé de l'Epire, & l'autre avoit placé Cléopâtre ſur le thrône de Macédoine. Les Chefs de ces deux Partis ſe plaignoient chacun à Alexandre de ceux qui leur étoient oppoſés, & s'accuſoient réciproquement de manquer à la fidelité qu'on lui devoit. Le Roi profitant des avis qu'il recevoit, ſoupçonna Antipater d'exercer la ſouveraine autorité ſous le nom de Cléopâtre, & il lui envoya ordre de ſe rendre en Aſie, & de ceder à Cratere le titre de Gouverneur de la Macédoine. Antipater feignit d'obéir; mais il differa ſon départ ſi long-temps, qu'il ne ſortit pas du Royaume. Alexandre ſe mit bientôt en marche, & après avoir traverſé différéntes Provinces en aſſez peu de temps, il s'arrêta à Ecbatane. Le ſéjour qu'on fit dans cette ville devint funeſte à pluſieurs Courtiſans. Pour plaire à leur Roi, qui leur montroit l'exemple, ils ſe plongerent dans les excès les plus honteux, & payerent de leur vie une ſi baſſe complaiſance. Epheſtion, favori d'Alexandre, ſortant un jour d'un feſtin, où l'on s'étoit fait honneur de boire au-delà de toute meſure, fut attaqué d'une fiévre violente, & ne voulant obſerver aucun régime, il mourut au bout de quelques jours.

La douleur d'Alexandre, en apprenant la mort d'Epheſtion, fut des plus vives, il ne put quitter ſon corps, & reſta trois jours ſans prendre de nourriture. Enfin cedant aux preſſantes ſollicitations de ſes amis, il conſentit à ſe montrer à ſon armée : mais pour charmer ſes chagrins, il voulut qu'on les partageât, & que tout le monde prît le deuil avec lui. Le Médecin qui avoit traité Epheſtion dans ſa maladie fut mis en croix, à cauſe qu'il ne l'avoit pas gueri, & on conſulta Jupiter Ammon pour ſçavoir quels honneurs on devoit rendre au favori du Roi. Alexandre, à qui l'affliction ſuſpendoit le goût de la débauche, fondit ſur les Coſſéens ſoupçonnés de vouloir ſe révolter, & les maſſacra ſans diſtinction d'âge ni de ſexe (1). Les Courtiſans cherchant à flatter le Roi, lui propoſerent de faire l'Apothéoſe de ſon favori, & la déciſion de l'Oracle ayant été conforme à ce conſeil, Alexandre fit travailler avec ardeur à le mettre en exécution. Le catafalque fut élevé dans une des Places de Babylone, & Diodore de Sicile rapporte qu'il n'y avoit jamais eu de pompe funebre comparable à celle d'Epheſtion. Alexandre fut le premier à offrir des ſacrifices à ce nouveau Dieu, exemple qui fut ſuivi par ſes Officiers; on célebra enſuite des jeux funebres, qu'on termina par des repas ſomptueux.

(1) Plutarque rapporte qu'Alexandre donna à ce carnage le nom *de Sacrifice de la conſécration d'Epheſtion.*

Royaume de Macedoine.

Mort d'Alexandre. 324 ans avant J. C.

Toutes les cérémonies étant achevées, le Roi de Macédoine projetta de nouvelles conquêtes, & s'avança juſqu'au lac Pallacope, où il jetta les fondements d'une ville. De-là il ſe rendit à Babylone, & s'occupa à faire relever les ruines du Temple de Belus, ouvrage qu'il avoit commencé avant l'entiere défaite de Darius, & qui avoit été interrompu juſqu'alors. Les excès de la table, auxquels Alexandre ſe livra de nouveau, abrégerent ſans doute ſa vie, & il mourut, ſelon toutes les apparences, de la même maniere que ſon favori. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut empoiſonné. Quoi qu'il en ſoit, il tomba malade après avoir paſſé la nuit à table chez Médius de Theſſalie. Il languit pendant pluſieurs jours, expira à l'âge de trente-deux ans & huit mois, & ſon regne avoit été d'environ douze ans & demi. Sur le point de mourir il avoit donné ſon anneau à Perdiccas, en lui recommandant de faire tranſporter ſon corps au Temple d'Ammon. Ses Officiers lui ayant demandé à qui il laiſſoit l'Empire, il répondit que c'étoit au plus digne d'entr'eux. Les ſoldats certains de ſa mort pouſſerent de grands cris, mais le déſeſpoir de Syſigambis ſurpaſſa de beaucoup leur affliction. Auſſitôt qu'on lui eût annoncé cette triſte nouvelle, on la vit déchirer ſes habits, s'arracher les cheveux, & enfin s'abandonner à la plus violente douleur. Elle refuſa toute conſolation, & mourut au bout de cinq jours. Statira ſa petite-fille, femme d'Alexandre, fut tuée, ainſi que ſa ſœur veuve d'Epheſtion, par Roxane qui les avoit attirées toutes deux près d'elle. Perdiccas, ſeul confident de cet aſſaſſinat, aida Roxane à le cacher, en jettant les Princeſſes dans un puits qu'il combla enſuite.

La jalouſie que tous les Capitaines d'Alexandre ſe portoient, & l'ambition qu'ils cachoient au fond de leurs cœurs pendant la vie de ce Prince, éclaterent bientôt après ſa mort. Chacun s'efforça néanmoins de diſſimuler encore quelque temps ſes véritables ſentiments, & Perdiccas déclara à tous les principaux Officiers de l'armée, qu'il renonçoit à la puiſſance que pouvoit lui donner l'anneau qu'Alexandre lui avoit remis dans ſes derniers moments. Le déſintéreſſement apparent de Perdiccas le mit en droit de faire les premieres propoſitions ſur la néceſſité de choiſir un Chef de l'Empire des Macédoniens, en attendant la naiſſance de l'enfant dont Roxane étoit enceinte. Néarque, ſans déſapprouver entierement l'avis de Perdiccas, loua ſon zele pour la famille Royale, mais remontrant qu'il n'étoit pas ſûr que Roxane eût un fils, & que d'ailleurs la tutele de cet enfant occaſionneroit peut-être bien des troubles, il fit entendre qu'on devoit déférer la couronne à Hercule qu'Alexandre avoit eu de Barſine, veuve d'un Seigneur de Perſe. Les ſoldats firent voir par leurs cris & leurs murmures que ce choix ne leur plaiſoit pas, & on fut obligé de déliberer de nouveau. Les conteſtations commençoient à indiſpoſer les eſprits, lorſque Méléagre, Chef de la Phalange Macédonienne, nomma Aridée, fils de Philippe & frere d'Alexandre, pour ſucceder à ce Prince. Les troupes applaudirent hautement, & quoique pluſieurs Officiers peu ſatisfaits fuſſent ſortis du lieu de l'aſſemblée, Méléagre perſiſta dans ſon deſſein, & ayant envoyé chercher Aridée, qui avoit toujours accompagné ſon frere, il le fit proclamer Roi ſous le nom de Philippe. Cependant Perdiccas, Ptolémée & ceux qui s'étoient retirés de l'aſſemblée quitterent la ville même, & formerent bientôt

ROYAUME DE MACEDOINE.

un Parti oppoſé à celui de Méléagre. Ce dernier n'avoit mis Aridée ſur le thrône que pour gouverner ſous ſon nom, parce que ce Prince foible de corps & d'eſprit (1) étoit incapable de regner par lui-même. En effet, Aridée chargea totalement Méléagre de la conduite des affaires, déclarant publiquement qu'il le rendoit reſponſable de tout.

Le nouveau Miniſtre, revêtu du ſouverain pouvoir, fit quelques tentatives pour s'aſſurer de la perſonne de Perdiccas qu'il redoutoit avec raiſon. Il ne réuſſit pas, & fournit à ſon rival de puiſſants motifs de vengeance. Perdiccas, Ptolémée Lagus & quelques autres Généraux irrités de la conduite de Méléagre, inveſtirent Babylone, où il étoit enfermé avec le Roi, & réduiſirent la ville à de telles extrémités, que la Phalange Macédonienne engagea Eumene (2) à entamer une négociation. Eumene s'acquitta avec ſuccès de la commiſſion dont il étoit chargé, & contenta les deux Partis, en reglant que Philippe Aridée conſerveroit le titre de Roi, & que l'autorité ſeroit remiſe entre les mains des hauts Officiers, parmi leſquels Méléagre tiendroit le troiſieme rang. En vertu de cet accommodement la bonne intelligence parut rétablie, & tous les Généraux ſe rendirent à la Cour. Perdiccas diſſimulant le deſir qu'il avoit de faire ſentir à Méléagre les effets de ſa vengeance, commença par s'emparer de l'eſprit du Roi. Enſuite, ſous prétexte de vouloir punir quelques diſcours ſéditieux tenus par les ſoldats, il en fit mourir trois cents qui étoient attachés plus particulierement à leur Chef. Méléagre ſe flattant d'être épargné ne fit aucun effort pour ſauver ces malheureux, & ſon indifférence apparente irrita tellement le reſte de la Phalange qu'il en fut abandonné. Perdiccas, qui n'attendoit que cette circonſtance pour ſe défaire d'un rival dangereux, fit aſſaſſiner Méléagre dans le Temple même où il s'étoit retiré, comme dans un aſyle que ſes ennemis n'oſeroient violer.

La mort de Méléagre délivroit Perdiccas d'un concurrent, mais les principaux Chefs de l'armée exiſtoient encore, & pouvoient facilement le remplacer. Perdiccas ſentit tout ce qu'il avoit à craindre, & pour remédier en quelque ſorte à cet inconvénient, il aſſembla tous les Officiers, & par leur avis, il diſtribua les honneurs & les gouvernements de la maniere ſuivante: Aridée & un fils que Roxane venoit de mettre au monde, & qui fut nommé Alexandre, eurent le titre de Rois. Antipater, Général de l'armée en Europe, eut le gouvernement des Provinces ſituées dans cette partie de la

(1) Pluſieurs Auteurs prétendent qu'Aridée, fils de Philippe & d'une Danſeuſe nommée Philline, avoit dans ſon enfance des diſpoſitions ſi avantageuſes, qu'elles donnerent de l'inquiétude à Olympias. Cette Princeſſe craignant que ſon mari ne prît trop d'affection pour Aridée, fit donner à ce jeune Prince des breuvages qui lui troublerent l'eſprit & lui affoiblirent le corps.

(2) Eumene, originaire de Cardie, étoit, ſuivant quelques Auteurs, d'une naiſſance peu diſtinguée. Son pere qui avoit ſçu par ſon mérite gagner les bonnes graces de Philippe, jetta les premiers fondements de la fortune de ſon fils. Le Roi de Macédoine connut ce qu'ils valoient tous les deux, & démêlant ſurtout les talents ſupérieurs d'Eumene, il le fit paſſer de pluſieurs emplois ſucceſſifs à celui de Sécretaire. Alexandre le laiſſa quelque temps poſſeſſeur de cette charge, & l'éleva enſuite aux premiers poſtes de l'armée. Eumene juſtifia le choix de ſon maître, & ne ſe montra pas moins habile à remplir les devoirs de Général, que ceux de Miniſtre d'Etat. Il étoit au nombre des Capitaines d'Alexandre, lorſque ce Prince mourut, & il ne ceſſa jamais de faire éclater ſon attachement inviolable pour la famille Royale.

Terre

ROYAUME DE MACEDOINE.

terre. Cratère fut revêtu du nom de Protecteur, & obtint le gouvernement d'une partie de la Grece. Perdiccas ſe réſerva la réalité de la charge qu'il avoit fait donner en apparence à Cratere, & fut outte cela décoré du titre de Général des troupes de la Maiſon du Roi. Ptolémée, fils de Lagus, eut l'Egypte, la Libye & cette partie de l'Arabie qui confinoit avec l'Egypte. Cléomene, malgré ſon peu de mérite, fut nommé Lieutenant de Ptolémée en Egypte. Laomédon obtint la Syrie, Philotas la Cilicie, Pithon la Médie, Eumene la Cappadoce, la Paphlagonie & tout le pays ſitué ſur les bords du Pont-Euxin juſqu'à Trapeze (1). Antigone eut la Pamphylie, la Lycie & la grande Phrygie; Caſſandre la Carie; Ménandre la Lydie; Léonat la petite Phrygie. La Thrace en Europe, la Cherſonneſe & les pays adjacents juſqu'à Salmydeſſe, échurent à Lyſimaque, & Séleucus eut le commandement d'un Corps de Cavalerie. A l'égard des autres Provinces de l'Empire d'Alexandre, elles reſterent ſoumiſes aux Gouverneurs que ce Prince avoit établis. Perdiccas, qui ſous le nom du Roi Philippe Aridée, jouiſſoit d'une autorité abſolue, après avoir ainſi partagé les Etats d'Alexandre, penſa aux obſéques de ce Monarque, dont le corps étoit reſté ſept jours ſans qu'on ſongeât à l'embaumer. Un Officier nommé Aridée fut chargé de la pompe funebre, & ſurmontant les différentes oppoſitions qu'il rencontra, il fit tranſporter en Egypte le corps d'Alexandre, où la cérémonie des funerailles ſe fit avec une grande magnificence, deux ans après la mort de ce Prince.

Cependant tous les Gouverneurs étoient partis pour prendre poſſeſſion des Provinces qui leur étoient échues. Lyſimaque fut obligé de défendre ſon gouvernement contre les entrepriſes de Seuthe, deſcendu de l'ancienne race des Rois Odryſſiens. Ce Prince, à la tête d'une armée, voulut faire valoir les droits de ſa naiſſance; mais Lyſimaque lui livra bataille & le défit entierement. Eumene, trop foible pour obliger Ariarathe, Roi de Cappadoce, à ſortir de ſes Etats, où il avoit eu le temps d'aſſembler des troupes, demanda du ſecours à Perdiccas. Ce dernier envoya auſſitôt, au nom des deux Rois, des ordres poſitifs à Antigone, & à Léonat d'aider Eumene à ſe rendre maître des Provinces qui lui avoient été données. Antigone refuſa ouvertement d'obéir, & Léonat, après s'être mis en marche, tourna ſes armes d'un autre côté. Perdiccas, informé de la conduite de ces deux Gouverneurs, s'avança avec les deux Rois & une armée conſiderable juſqu'aux frontieres des Etats d'Ariarathe, battit les troupes de ce Prince, le fit priſonnier, & le condamna à la mort pour aſſurer à Eumene la poſſeſſion de ſa Province. Il châtia enſuite les habitants de Larande & d'Iſaure, villes de Piſidie, qui s'étoient révoltées, & réſolut d'épouſer Nicea, fille d'Antipater. Olympias ne pouvant ſouffrir un mariage qui devenoit avantageux à Antipater qu'elle haïſſoit, fit ſolliciter ſecrettement Perdiccas d'épouſer ſa fille Cléopâtre, veuve du Roi d'Epire. Eumene conſeilla à Perdiccas de ſe rendre à la volonté d'Olympias, & il ſe chargea d'aller à Sardes, où Cléopâtre faiſoit ſon ſéjour, en porter les paroles à cette Princeſſe.

(1) Ce gouvernement ne fut ſans doute donné à Eumene que par un rafinement de politique, & à deſſein de l'occuper loin des Rois de Macédoine; car ces pays n'étoient pas entierement conquis, & on le chargea d'achever de les ſubjuguer.

ROYAUME DE MACEDOINE.

Pendant l'abſence d'Eumene, Perdiccas qui craignoit le reſſentiment d'Antipater, conclut ſon mariage avec Nicea, dans l'intention néanmoins de la répudier par la ſuite. Les projets qu'ils avoit formés de changer le gouvernement en Macédoine, dont il eſperoit ſe rendre ſouverain, ne pouvoient s'exécuter qu'en abaiſſant la puiſſance d'Antigone. En conſéquence, il intenta pluſieurs accuſations contre lui, & auroit peut-être réuſſi à le faire condamner, ſi un évenement imprévu ne l'eût obligé de ſonger à ſa propre conſervation. Cynane, fille de Philippe & de Cléopâtre, ayant eu d'Amyntas ſon mari une fille nommée Ada ou Eurydice, l'amena à la Cour dans le deſſein de la marier à Philippe Aridée. Perdiccas, par des raiſons de politique ou de haine, s'oppoſa à cette alliance, & fit tuer Cynane. Les ſoldats inſtruits de ce meurtre en murmurerent hautement, & Perdiccas ne trouva moyen de les appaiſer, qu'en hâtant la concluſion du mariage de Philippe Aridée avec Eurydice. Antigone profita de l'embarras où Perdiccas s'étoit trouvé pour ſe rendre ſecrettement à bord de quelques vaiſſeaux Athéniens, qui le tranſporterent avec ſon fils Démétrius dans la Grece, où il engagea Antipater & Cratere à ſe joindre à lui contre Perdiccas.

Les troubles qui agitoient la Cour des deux Rois & pluſieurs Gouvernements, ne paſſerent pas d'abord juſqu'en Egypte, où Ptolémée uſoit de toute ſon autorité avec tant de ſageſſe, de clémence & de juſtice, qu'on venoit de différents endroits de l'Europe & de l'Aſie ſe rendre dans ſes Etats. Cratere & Antipater réſolus de mettre des bornes aux deſſeins ambitieux de Perdiccas, envoyerent des Ambaſſadeurs vers Ptolémée pour tâcher de le mettre dans leur parti. Ptolémée écouta favorablement les propoſitions qu'on lui fit, & ſe prépara à unir ſes forces à celles de ſes nouveaux Alliés. Perdiccas informé des meſures qu'on prenoit contre lui, demanda conſeil à ſes amis, & ſur le réſultat de leurs délibérations, il ſe diſpoſa à prendre le chemin de l'Egypte, avec les deux Rois & l'armée qui ſe trouvoit attachée à ces Princes. Cependant comme on craignoit que Cratere & Antipater ne ſortiſſent de Macédoine pour attaquer Perdiccas, on chargea Eumene de s'avancer contre ces deux Gouverneurs, & on donna ordre à Alcétas, frere de Perdiccas, & à Néoptoleme, Gouverneur d'Arménie, d'aider Eumene & de marcher ſous ſa conduite. Alcétas au lieu d'obéir, ſe déclara neutre à l'approche d'Antipater & de Cratere, & Néoptoleme pouſſant plus loin la perfidie, attaqua Eumene au moment qu'il ſembloit ne pas s'y attendre. Ce Général ſe doutoit néanmoins du projet de Néoptoleme, & lorſqu'il parut, il le chargea ſi vigoureuſement qu'il le força à prendre la fuite avec trois cents chevaux ſeulement. Eumene traita avec douceur les troupes qu'il avoit vaincues, & reçut parmi les ſiennes tous les priſonniers qui voulurent y être incorporés. Ce ſuccès auroit flatté Eumene s'il n'eût connu le peu de diſpoſition de ſes ſoldats à combattre contre Cratere, & s'il n'eût appris qu'il approchoit avec Néoptoleme & Antipater. Eumene tint la nouvelle ſecrette, & publia au contraire que Néoptoleme & Pigris étoient en chemin, mais qu'il étoit déterminé à aller à leur rencontre dès la nuit même. L'armée ſans autre examen obéit aux ordres de ſon Général, qui eut la précaution d'oppoſer à Cratere un Corps de Cavalerie étrangere, pendant que le reſte des troupes faiſoit tête à Néoptoleme. Cratere, malgré ſa valeur, reçut une

bleſſure mortelle, qui cauſa la déroute de la Phalange qu'il commandoit, & Néoptoleme fut tué par Eumene. La victoire ſe déclara ainſi en faveur de ce dernier; mais elle lui attira la haine de ſes propres ſoldats qui ne pouvoient lui pardonner la mort de Cratere.

Dans le temps qu'Eumene rendoit des ſervices eſſentiels à Perdiccas, celui-ci s'avançoit à grands pas vers l'Egypte. Lorſqu'il fut aux environs de Damas, ſes troupes rebutées de ſes hauteurs & informées du caractere de douceur de Ptolémée, refuſerent de porter les armes contre ce dernier. Perdiccas, qui voyoit tous les jours déſerter un grand nombre d'Officiers & de Soldats, changea de conduite à l'égard des uns & des autres, & obtint par ſes careſſes & par ſes libéralités qu'ils paſſeroient le Nil avec lui, & attaqueroient Ptolémée. Ce dernier repouſſa toujours l'armée de Perdiccas, qui fut contraint de ſonger à la retraite. Il voulut faire repaſſer le Nil à ſes ſoldats, mais il en perdit plus de deux mille, & la Phalange irritée de voir qu'on la ménageoit ſi peu, ſe révolta. Pithon & d'autres Officiers ſe retirerent, & quelques mutins s'introduiſirent dans la tente du Général, & le ſacrifierent à leur reſſentiment. Perſonne ne ſongea à venger la mort de Perdiccas, & comme Ptolémée arriva, lorſqu'on déliberoit ſur la conduite qu'on devoit tenir, on l'admit au Conſeil, & par ſon avis on élut Pithon & Aridée pour tuteurs des deux Rois. Ptolémée fit diſtribuer une prodigieuſe quantité de vivres aux troupes, & ſe concilia les Officiers par de grandes offres de ſervices. Les ſoldats enchantés du traitement qu'ils recevoient du Gouverneur d'Egypte, n'en conçurent que plus de haine pour leur Général, & loin d'apprendre avec plaiſir la nouvelle des victoires remportées par Eumene, ils l'envelopperent dans la proſcription publiée contre les parents & les amis de Perdiccas. Attalante ſa ſœur, femme d'Attale, fut auſſitôt égorgée, ainſi que ceux qui tomberent entre les mains des troupes Royales, & quoiqu'Alcétas eût gardé une honteuſe neutralité dans les commencements de la guerre, il fut auſſi compris dans la condamnation.

L'armée, après avoir donné des marques ſenſibles de fureur contre tout ce qui appartenoit à Perdiccas, quitta l'Egypte, & prit le chemin de la Célé-Syrie ſous le commandement de Pithon & d'Aridée. Eurydice, femme du Roi Philippe, ſûre de l'affection des troupes, s'attribua alors toute l'autorité, ſans égards pour les deux tuteurs, qui n'oſerent en marquer leur mécontentement juſqu'à leur arrivée à Triparadiſe, où on joignit Antipater. Dans le Conſeil qui fut tenu en cet endroit, Pithon & Aridée ſe démirent de leur charge, dont on revêtit Antipater. Ce nouveau Régent voulut mettre des bornes au pouvoir d'Eurydice; mais cette Princeſſe s'en plaignit à l'armée, qui ſe révolta, & auroit maſſacré Antipater, ſi Antigone & Séleucus ne l'euſſent ſauvé au péril de leur propre vie. Les troubles furent appaiſés au bout de quelques jours; l'adminiſtration ſe trouva de nouveau entre les mains d'Antipater, & on proceda à faire un nouveau partage des Provinces. On conſerva à Ptolémée, l'Egypte, la Libye & les contrées adjacentes; à Laomédon, la Syrie; à Peuceſte, la Perſe. On donna la Cilicie à Philoxene; la Méſopotamie & l'Arbélétide, à Amphimaque; la Babylonie, à Séleucus; la Suſiane, à Antigene; la Caramanie, à Tlépoleme; la Médie, juſqu'aux portes Caſpiennes, à Pithon; l'Arie & la Drangiane, à Staſandre; la Parthie,

ROYAUME DE MACEDOINE.

à Philippe; la Bactriane & la Sogdiane, à Stasanor; l'Arachosie, à Sybirtius; la Parapamise, à Oxyarte, pere de Roxane; la Cappadoce, à Nicanor; la grande Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie & la Lycie, à Antigone; la Carie, à Cassandre; la Lydie, à Clytus, & la petite Phrygie, à Aridée. Porus & Taxile resterent possesseurs de ce qu'Alexandre leur avoit donné, & Cassandre fut fait Général de la Cavalerie. Antigone obtint le commandement des troupes de la Maison du Roi, & reçut ordre de poursuivre la guerre contre Eumene. Après ces différents reglements, Antipater prit avec les Rois, la route de la Macédoine.

Eumene averti qu'Antigone étoit déjà en campagne contre lui, se prépara à la défense. Alcétas, frere de Perdiccas, & Attale Commandant d'une flotte, lui amenerent un renfort, au moyen duquel il se vit en état d'accepter la bataille qu'Antigone lui présenta à Orcynium en Cappadoce. Apollonide, un des principaux Officiers de la Cavalerie d'Eumene, ayant passé tout-à-coup dans le parti ennemi, Eumene fut battu, & perdit huit mille hommes. Cette défaite l'obligea à se retirer, & après avoir changé plusieurs fois de retraite, il s'enferma dans Nora avec cinq cents hommes déterminés à courir les mêmes dangers que lui. Antigone assiégea bientôt cette Place; mais comme il s'apperçut qu'elle pourroit l'occuper long-temps, il se contenta d'y laisser un nombre suffisant de troupes, & gagna en diligence la Pisidie, où il surprit Alcétas & Attale. Il fit le dernier prisonnier, & l'autre fut tué par trahison dans la ville de Termesse, où il se croyoit en sûreté.

Antipater étant alors tombé malade en Macédoine, mourut après avoir, par son testament, désigné Polysperchon pour Régent du Royaume. Antigone n'eut pas plutôt appris la mort d'Antipater, qu'il forma le dessein de s'emparer de l'Asie, & de chasser de leurs gouvernements tous ceux qui ne seroient pas dans ses intérêts. En conséquence, il chercha d'abord à réduire le Gouverneur de la petite Phrygie; mais il échoua dans cette entreprise, parce qu'Aridée avoit levé des troupes, & s'étoit mis en état de le repousser. La seconde tentative d'Antigone fut de s'attacher Eumene, & pour cet effet, il lui fit proposer de se reconcilier ensemble, & envoya ordre aux Officiers qui commandoient le blocus de Nora, de lever le siége aussitôt qu'Eumene auroit prêté le serment dont on lui marquoit la formule. Elle étoit conçue en ces termes: Qu'*Eumene s'engageoit à avoir pour amis & pour ennemis ceux qui le seroient d'Antigone*. Eumene en voyant cette formule, mit avant le nom d'Antigone ceux d'Olympias, des Rois & de toute la famille Royale, & signa. Les troupes d'Antigone approuverent ce qu'Eumene avoit ajouté, & dès qu'il eut prêté serment, elles leverent le siége. Lorsqu'Antigone fut instruit de l'adresse dont Eumene s'étoit servi pour échapper de ses mains, il devint furieux, & ordonna à ses Généraux de retourner sur leurs pas, & de s'assurer de la personne d'Eumene. Il étoit trop tard, Eumene avoit déjà gagné le Mont Taurus, accompagné de deux mille Fantassins & de cinq cents chevaux.

Les actions d'Antigone dévoiloient ses projets; & Polysperchon, dont le zele pour la famille Royale paroissoit égaler celui d'Eumene, lui envoya au nom des Rois une commission qui le déclaroit Capitaine Général de l'Asie, & commanda à ceux qui avoient la garde des thrésors royaux de lui

compter une ſomme d'argent. Les Colonels des Argyraſpides (1) reçurent en même temps des ordres pour fournir une garde de mille hommes à Eumene, qui refuſant l'argent & le titre de Général, promit de ſervir de tout ſon pouvoir toute la famille d'Alexandre. Eumene ſe rendit auſſitôt en Cilicie, où il joignit Antigene & Teutame, Commandants des Argyraſpides. Il en fut reçu avec une joye ſimulée, qui ne cachoit que foiblement leur baſſe jalouſie. Eumene feignit d'être ſatisfait de leur conduite à ſon égard, & il chercha à gagner leur affection par toutes ſortes de moyens. Pour diminuer les marques d'une trop grande autorité, & ôter aux Officiers la ſujettion de ſe rendre chez lui, Eumene publia qu'Alexandre lui étoit apparu pendant la nuit, & lui avoit ordonné de faire dreſſer une tente qui ne ſerviroit uniquement que lorſqu'on voudroit s'aſſembler. Ce ſtratagême établiſſoit une eſpece d'égalité entre les Grands, & augmentoit la valeur des ſoldats, qui s'imaginoient qu'Alexandre préſideroit à tous les Conſeils. La prudence d'Eumene & ſon attention à s'attacher les troupes qu'il commandoit, inquiéterent Ptolémée & Antigone. Le premier ſe contenta d'écrire aux Argyraſpides qu'il leur étoit honteux d'obéir à un homme que la Nation avoit condamné: mais le ſecond plus violent engagea trente Macédoniens à ſe rendre auprès d'Antigene & de Teutame pour les ſéduire à force d'argent, & les diſpoſer à ſe défaire d'Eumene. Ce Général informé de ce qu'on tramoit contre lui, aſſembla les Argyraſpides, & leur remontra qu'ils ne pouvoient ſe prêter aux intentions d'Antigone, qu'ils ne ſe déclaraſſent ennemis des légitimes ſucceſſeurs d'Alexandre, puiſqu'ils ſerviroient un rebelle. Le diſcours d'Eumene eut l'effet qu'il en avoit attendu; les ſoldats rentrerent en eux-mêmes, & aſſurerent leur Général d'un zele à toute épreuve. Eumene profita de ces premiers mouvements de bonne volonté pour paſſer en Phénicie, à deſſein d'enlever cette Province que Ptolémée avoit uſurpée. Il prit en effet quelques Places, & auroit ſans doute pouſſé plus loin ſes progrès, ſi l'hyver ne les eût arrêtés, & ne l'eût obligé de diſperſer ſes troupes en différents quartiers. Il ne reſta pas néanmoins dans l'inaction, car il employa ce temps à équipper une flotte, à faire conſtruire des vaiſſeaux dans les ports de la Province. Polyſperchon, dont Eumene ſuivoit parfaitement les vûes, envoya Clytus, Gouverneur de la Lydie, ſur les côtes de l'Helleſpont, afin d'empêcher les ennemis de paſſer en Europe, & deſtina une troiſiéme armée pour s'oppoſer aux entrepriſes de Caſſandre dans la Grece. Ce dernier outré de la préférence qu'Antipater ſon pere avoit marquée à l'égard de Polyſperchon, ſe ligua avec Ptolémée & Antigone, & fit jouer pluſieurs reſſorts pour mettre les villes Grecques dans ſes intérêts. Le Régent informé des mouvements de ſon rival, déconcerta d'abord quelques-uns de ſes projets; mais lorſqu'il voulut emporter par la force des armes les villes qui faiſoient réſiſtance, il fut toujours malheureux, & ſe vit enfin obligé de retourner en Macédoine.

(1) Les Argyraſpides étoient un Corps de trois mille hommes qui avoit ſervi ſous Alexandre. Le nom qui leur fut donné vint des boucliers couverts d'argent qu'ils portoient comme une marque de diſtinction, & comme une preuve de la récompenſe qu'Alexandre avoit accordée à leur valeur, lorſqu'il étoit prêt à entrer dans les Indes.

ROYAUME DE MACEDOINE.

Son abſence ôtant aux Athéniens les ſecours dont ils avoient beſoin pour chaſſer Caſſandre, les contraignit à traiter avec ce dernier, & leur exemple fut bientôt ſuivi par tous les habitants des villes qui étoient entrées dans la cauſe de Polyſperchon. La nouvelle de la victoire remportée par Clytus ſur l'armée navale d'Antigone, conſola le Régent de la défection des Grecs. Cet avantage néanmoins n'eut pas de ſuites favorables; car Antigone réſolu de venger ſa défaite, en chercha l'occaſion avec tant de ſoins qu'il la trouva, & battit la flotte de Clytus, dont tous les vaiſſeaux tomberent au pouvoir d'Antigone, ou périrent dans les flots. Clytus échappa, & il ſe ſeroit ſauvé ſans des ſoldats qui le reconnurent & le tuerent. Cette perte ruina les forces de Polyſperchon, & augmenta les eſpérances d'Antigone qui s'avança par l'Aſie Mineure, perſuadé qu'il vaincroit facilement Eumene. Ce Général avoit prévu l'arrivée d'Antigone, & il s'étoit déjà retiré dans la Perſe, malgré les obſtacles qu'il trouva dans ſa route. Les troupes qu'il commandoit ne montoient plus qu'à quinze mille hommes de pied & cinq cents chevaux; mais il en leva de nouvelles, & les mit en différents quartiers. Dans le temps que l'armée étoit ainſi diſperſée, on apprit qu'Antigone s'approchoit à grandes journées. Python & Séleucus lui avoient fourni un renfort conſiderable, & avoient facilité ſa marche juſqu'au Tigre. Eumene raſſembla auſſitôt ſes troupes, & beaucoup ſupérieur en forces, il arrêta Antigone au paſſage du Tigre, & le contraignit à reſter tout l'hyver dans la Méſopotamie.

Mort de Philippe & d'Eurydice, 317.

Une révolution importante qui arriva alors dans la Macédoine, ſervit à augmenter encore les troubles, & fournit des prétextes à l'ambition des Gouverneurs. Olympias, retirée en Epire pendant la Régence d'Antipater, fut invitée par Polyſperchon à rentrer dans la Macédoine. Elle ſe rendit inſenſiblement maîtreſſe de toutes les affaires, & lorſqu'elle jugea ſon autorité aſſez affermie, elle fit mourir Philippe Aridée, & envoya à Eurydice un poignard, une corde & de la cigue. Cette Princeſſe, après avoir ſouhaité à ſon ennemie tous les maux qu'elle méritoit, prit la corde & s'étrangla. Olympias, par une ſuite de cruautés, fit ſouffrir différents ſupplices à Nicanor, frere de Caſſandre, & aux Macédoniens qui avoient eu des liaiſons avec eux. Caſſandre faiſoit le ſiége de Tégée en Arcadie, lorſqu'il apprit la nouvelle de ces meurtres. Il ſe détermina ſur le champ à en tirer une vengeance éclatante, & pour l'accélérer, il ſe hâta de conclure un accommodement avec les Tégéates, & prit le chemin de la Macédoine. Olympias, effrayée de ſon approche, ſe renferma dans Pydna accompagnée du jeune Roi Alexandre, de Roxane, mere de ce Prince, & d'une ſuite nombreuſe des Dames les plus diſtinguées. Elle fit promptement ſçavoir à Polyſperchon l'état où elle ſe trouvoit réduite, & l'exhorta à la ſecourir. Ce Régent occupé en Perrhebie ſur les confins de l'Etolie, ſe prépara à lui obéir; mais Caſſandre envoya contre lui un de ſes Généraux nommé Callas, qui débaucha une partie de ſon armée, & le força à ſe retirer dans Naxie, où il l'aſſiégea. Olympias ne trouva pas plus de reſſource du côté du Roi d'Epire qui lui amenoit des troupes. Le Général que Caſſandre avoit fait partir contre ce Prince, fit répandre le bruit que les Macédoniens avoient abandonné Olympias, qui ſe faiſoit déteſter par ſes cruautés. Les

Epirotes ajouterent foi à ces diſcours, & comme ils ne marchoient que malgré eux, ils retournerent dans leur pays, exilerent leur Roi, & maſſacrerent tous ſes amis. Pyrrhus ſon fils encore dans l'enfance, ne dut ſon ſalut qu'au zele de quelques domeſtiques qui l'enleverent ſecrettement. Caſſandre, devenu par ce moyen maître de l'Epire, y envoya Lyciſque pour prendre ſoin des affaires & du gouvernement. Olympias, ne pouvant plus eſperer aucun ſecours & réduite aux dernieres extrémités, ſe rendit à diſcrétion. Caſſandre ne tarda pas à lui faire éprouver les effets de ſon reſſentiment, & après avoir tenté pluſieurs moyens pour la priver du jour ſans en paroître l'auteur, il la fit aſſaſſiner par les parents de ceux qu'elle avoit fait mourir.

Royaume de Macedoine.

Mort d'Olympias.

316.

La mort d'Olympias frayoit le chemin du thrône à Caſſandre, mais il lui reſtoit encore de puiſſants obſtacles à vaincre. Le jeune Alexandre, fils de Roxane, avoit le titre de Roi, & pour l'en dépouiller il falloit lui ôter la vie. Ce nouveau crime n'auroit pas retenu Caſſandre, s'il n'avoit eu rien à craindre de la part des Macédoniens. Il voulut d'abord ſonder leurs diſpoſitions, & ſe contenta de faire conduire au château d'Amphipolis, & de mettre ſous une bonne garde Alexandre & Roxane ſa mere. Enſuite il fit faire avec beaucoup de magnificence les obſéques de Philippe Aridée & d'Eurydice ſa femme, & ordonna le deuil uſité dans ces cérémonies. Il ſongea enſuite à marcher contre Polyſperchon, qui s'étant échappé de Naxie, avoit joint Eacide, Roi d'Epire, exilé de ſes Etats, & avoit levé une armée en Etolie. Caſſandre entra dans la Béotie, où il donna des ordres pour le rétabliſſement de Thebes, & s'avança dans le Péloponneſe à deſſein de combattre Alexandre, fils de Polyſperchon. Argos & toutes les villes des Meſſéniens, à l'exception d'Ithone, ſe ſoumirent à Caſſandre, qui retourna auſſitôt en Macédoine ſans vouloir accepter la bataille que lui préſenta le fils du Régent. Caſſandre chercha alors à mettre ce jeune guerrier dans ſes intérêts, & il y réuſſit en l'éblouiſſant par les offres les plus avantageuſes. Alexandre jouit peu des honneurs qu'il avoit obtenus, car il fut tué quelque temps après par des habitants de Sicyone.

Pendant que Caſſandre travailloit à ſe mettre en poſſeſſion du thrône de Macédoine, Antigone faiſoit tous ſes efforts pour s'en élever un autre dans l'Aſie. Eumene s'oppoſoit à ſes deſſeins, & afin de ſe délivrer d'un ſi dangereux adverſaire, Antigone ſe rendit à Babylone, paſſa le Tigre, & ſe prépara à attaquer Eumene. Les troupes de ce dernier diviſées juſqu'alors touchant le commandement, le remirent d'un commun accord à Eumene, quoiqu'il fût malade. Antigone, informé de la maladie de ce Général, comptoit profiter de la circonſtance, & défaire plus facilement ſes ennemis; mais il apperçut qu'Eumene ſe faiſoit porter de rang en rang dans une litiere. Alors Antigone ne jugea pas à propos d'engager l'action, & après s'être moqué de ſon ennemi, il ſe retira & campa à quelque diſtance. Il voulut en vain de nouveau mettre à prix la tête d'Eumene; les Officiers & les Soldats lui prouverent leur fidélité, en rejettant avec indignation les offres qu'on leur faiſoit. Antigone, chagrin du peu de ſuccès de ſes démarches, ſe détermina à gagner la Gabene, Province fertile, & où ſes troupes pouvoient être en ſûreté. Eumene, averti de ce projet, réſolut d'entrer dans

ROYAUME DE MACEDOINE.

la Gabene avant ſon ennemi, & ſe mit ſecrettement en chemin la nuit ſuivante. Antigone trouva moyen d'arrêter ſa marche, & il y eut entre les deux armées une ſanglante bataille, dans laquelle Antigone perdit huit mille hommes, & Eumene quinze cents. Ce dernier paſſa l'hyver dans la Gabene, & ſon ennemi, après avoir enterré ſes morts, alla prendre ſes quartiers dans la Médie. Antigone, qui n'ignoroit pas le peu de ſoumiſſion des troupes d'Eumene, crut qu'il les ſurprendroit facilement, & il ſe mit en chemin au commencement de l'hyver. Il ne s'étoit pas trompé dans ſes conjectures; l'armée s'étoit diſperſée malgré les repréſentations d'Eumene, & elle auroit été perdue ſans reſſource, ſi ſon Général n'eût veillé à ſa conſervation. Il avoit poſté en différents endroits éloignés des eſpions qui l'avertirent à temps de l'approche d'Antigone. Tous les Généraux furent conſternés à cette nouvelle; mais Eumene les raſſura, les exhortant ſeulement à raſſembler promptement toute l'armée, pendant qu'avec le peu de troupes qui ſe trouvoient près de lui, il arrêteroit la marche d'Antigone. En conſéquence, il poſta ſes ſoldats ſur les montagnes en face de l'ennemi, & fit allumer un auſſi grand nombre de feux, que ſi toute l'armée eût été campée en cet endroit. Ce ſtratagême trompa Antigone, & ſon Conſeil décida qu'on ne pouvoit attaquer Eumene, qu'après que les troupes fatiguées d'une marche pénible ſe ſeroient repoſées. Par ce moyen tous les ſoldats diſperſés dans la Gabene eurent le temps de ſe rendre auprès de leur Général, dont ils admirerent la prévoyance & la ſage conduite. Ces louanges qu'il méritoit à tous égards, enflammerent de jalouſie Antigene & Teutame, Chefs des Argyraſpides, & ils formerent le complot de faire périr celui qui les avoit ſauvés. Ils remirent néanmoins l'exécution de leur infâme projet après la bataille qu'on étoit prêt à livrer. Deux Officiers, dans la crainte de perdre une ſomme d'argent qu'ils avoient prêtée à Eumene, l'avertirent de ce qui ſe tramoit contre lui. Ce Général les remercia de leur affection; mais ne trouvant pas les moyens de parer le coup qu'on vouloit lui porter, il brûla tous ſes papiers, afin que perſonne ne fût entraîné dans ſa chute.

Il ſongea enſuite à préparer ſes troupes au combat, & il engagea l'action dès qu'il en trouva le moment favorable. Il fit voir une ſi grande préſence d'eſprit & tant de valeur, qu'il auroit remporté une victoire complette ſi Peuceſte, qui commandoit la Cavalerie, n'eût lâché le pied. Eumene s'efforça en vain de la ramener à la charge, il n'en put venir à bout, & retourna joindre ſon Infanterie, à qui on devoit tout l'avantage de cette journée. Les ſoldats victorieux rentroient avec ſatisfaction dans le camp, lorſqu'ils apperçurent que les ennemis avoient, pendant la bataille, enlevé leur bagage, leurs femmes & leurs enfants. Leur joye ſe changea bientôt en fureur, & au lieu de la faire tomber ſur l'armée d'Antigone, comme Eumene les y encourageoit, ils la jetterent ſur lui-même, ſe ſaiſirent de ſes armes, & lui lierent les mains derriere le dos. Un des Chefs des Argyraſpides fit demander à Antigone le bagage qui appartenoit à ſes ſoldats. Antigone répondit qu'il y conſentoit, à condition qu'on lui livrât Eumene. Les Argyraſpides ne balancerent pas à accepter une propoſition ſi injuſte, & mépriſant les repréſentations d'Eumene & les prieres qu'il leur fit de lui donner plutôt la mort, ils le remirent au pouvoir d'Antigone. Ce dernier

traita d'abord ſon ennemi avec dureté, adoucit enſuite ſa captivité, & enfin après avoir long-temps balancé ſur le ſort qu'il lui feroit, il ordonna qu'on le fît mourir dans ſa priſon. Telle fut la fin de ce grand homme, dont le mérite ſeul & l'attachement inviolable pour ſes Rois firent tout le crime. Antigone, n'ayant plus lieu de le craindre, crut réparer ſon injuſtice en faiſant célebrer les funerailles d'Eumene avec magnificence, & en puniſſant rigoureuſement ceux qui l'avoient trahi. Il fit enfermer ſes os & ſes cendres dans une urne d'argent, qu'on envoya à ſa veuve en Cappadoce. Antigene & ſes complices périrent dans les tourments, & les Argyraſpides furent envoyés dans l'Arachoſie, avec ordre au Gouverneur de cette Province de faire en ſorte qu'ils ne reviſſent plus la Grece.

ROYAUME DE MACEDOINE.

La mort d'Eumene rendit Antigone maître des deux armées, & comme perſonne ne ſe trouvoit alors en état de lui diſputer l'Empire d'Aſie, il crut devoir s'en aſſurer la poſſeſſion, en caſſant les Gouverneurs dont il ſe défioit, & en mettant à leur place ceux qui paroiſſoient dévoués à ſes intérêts. Il invita Pithon, qui gouvernoit la Medie, à ſe rendre auprès de lui, & ſitôt qu'il fut arrivé, il lui intenta diverſes accuſations, ſur leſquelles il fut condamné à la mort, ſans qu'aucun de ſes amis osât prendre ſa défenſe. Peuceſte fut auſſi dépouillé du gouvernement de la Perſe, & remplacé par Aſclépiodore. Les peuples qui aimoient Peuceſte murmurerent du changement; mais leurs plaintes furent inutiles. Antigone pilla enſuite le thréſor Royal de Suſe; & en vingt-deux jours de marche il entra dans Babylone. Séleucus, Gouverneur de cette Province, craignant le même ſort que celui que Pithon & Peuceſte avoient éprouvé, ſe ſauva en Egypte auprès de Ptolémée. Il le perſuada facilement de prendre ſes intérêts; & de ſe liguer avec Caſſandre & Lyſimaque, afin de s'oppoſer à la puiſſance d'Antigone qui devenoit formidable. Ptolémée fit partir des Ambaſſadeurs vers Caſſandre & Lyſimaque, qui promirent de réunir leurs forces à celles de Ptolémée & de Séleucus. Ils avoient à peine donné leur parole qu'Antigone leur envoya auſſi des Ambaſſadeurs; mais la mauvaiſe réception qu'on leur fit, ne le laiſſa pas douter de la ligue faite contre lui, & il ſongea à ſe défendre.

Mort d'Eumene. 315.

Il commença par faire publier qu'il prenoit les armes pour la défenſe du jeune Alexandre, retenu en priſon avec ſa mere Roxane, & ſçut attirer dans ſon parti quatre Rois de l'Iſle de Chypre, quelques villes de la Grece & le Régent Polyſperchon. Ptolémée, neveu d'Antigone, s'empara de la Cappadoce, & après avoir traverſé la Bithynie, il ſe rendit maître d'Aſtacene & de Chalcedoine. Il entra enſuite dans la Lydie, & ſa préſence fit rembarquer Séleucus, qui avoit pris terre à Erythrée. Cependant Antigone occupé au ſiége de Tyr, ne laiſſoit pas de faire travailler avec ardeur à la conſtruction d'une flotte conſiderable, & elle n'étoit pas encore entierement achevée, lorſqu'il entra triomphant dans la ville qui fut obligée de ſe rendre. Ptolémée, Gouverneur d'Egypte, auroit pu empêcher, ou au moins retarder la priſe de Tyr s'il l'eût voulu; mais il aima mieux employer ſes ſoins à ſe concilier l'affection des Grecs, qui s'étoient déclarés en faveur d'Antigone. En conſequence, il leur fit des propoſitions beaucoup plus avantageuſes que celles qu'on leur avoit faites juſqu'alors, & envoya dix mille hommes dans le Péloponneſe pour en chaſſer Ariſtodeme & Polyſperchon. Caſſandre fit

313.

ROYAUME DE MACEDOINE.

auſſi quelques tentatives pour ſe remettre en poſſeſſion de quelques villes Grecques, & il étoit ſur le point de réuſſir, lorſque la flotte d'Antigone battit & coula à fond les vaiſſeaux qui lui arrivoient. Cette perte abattit le courage de Caſſandre, qui traita avec Antigone, & conſentit à lui abandonner toutes les villes Grecques, pourvu qu'il le continuât dans ſon gouvernement de Macédoine. Antigone accepta ces conditions & ſigna le traité. Caſſandre, ſe repentant bientôt d'avoir terminé cette affaire, envoya demander du ſecours à Ptolémée, & prit de nouveau les armes contre Antigone. Celui-ci outré d'une telle inconſtance, fit des efforts ſi prodigieux pour vaincre ſes ennemis, que Caſſandre en fut effrayé, & qu'il chercha à ſe reconcilier avec lui. Antigone ne voulut entendre à aucun accommodement, & la guerre s'alluma plus vivement que jamais.

Les avantages furent variés de part & d'autre pendant l'eſpace de deux ans, & enfin au moment qu'on s'y attendoit le moins les Chefs de la guerre civile firent un traité entre eux ſans y comprendre Séleucus. Les articles de
311. cet accord portoient: Que Caſſandre auroit le gouvernement de la Macédoine, de la Theſſalie & de la Grece, & qu'il feroit les fonctions de Régent juſqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Roxane; Que Lyſimaque conſerveroit la Thrace; Que Ptolémée demeureroit en poſſeſſion de l'Egypte & des villes frontieres d'Afrique & d'Arabie; Qu'Antigone jouiroit de l'Aſie ſans aucune reſtriction; & que les Républiques & les villes Grecques auroient la liberté d'adopter tel gouvernement qu'elles le déſireroient. Cet accommodement ſembloit terminer les troubles, & on ſe flattoit de jouir de quelque tranquillité, lorſque Caſſandre, impatient de porter la couronne de Macédoine, crut devoir franchir le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à l'accompliſſement de ſes deſirs. Alexandre, fils de Roxane, avoit alors treize ans, & les Macédoniens demandoient qu'on le leur fît voir, & qu'il fût placé ſur le thrône. Caſſandre, ſous prétexte de veiller à la ſûreté du jeune Roi, fit entendre qu'il étoit néceſſaire de le tenir encore quelque temps dans la retraite où il étoit; & auſſitôt il envoya ordre à Glaucias de faire mourir ſecrettement Alexandre & Roxane. Ce crime reſta caché pendant aſſez long-

Mort du Roi Alexandre & de Roxane.

310. temps, & Polyſperchon, ſur le ſimple doute de la mort du jeune Roi de Macédoine, engagea Hercule, fils d'Alexandre le Grand & de Barſine, à faire valoir ſes droits ſur la couronne. Ce Prince avoit alors atteint l'âge de dix-ſept ans, & il s'abandonna entierement à la conduite de Polyſperchon, qui le fit ſortir de Pergame, & le mit à la tête d'une forte armée.

Caſſandre, informé de ce qui ſe préparoit contre lui, s'avança avec des troupes à la rencontre de Polyſperchon; mais comme il s'apperçut que ſes ſoldats marchoient malgré eux contre le fils d'Alexandre, il ſçut attirer Polyſperchon dans une conférence ſecrette, lui faiſant entendre qu'ils termineroient la guerre à leur ſatisfaction réciproque. Caſſandre repréſenta d'une maniere ſi ſéduiſante à Polyſperchon, l'imprudence qu'il avoit de ſe donner un maître dans le temps qu'il pouvoit dominer ſeul ſur la Grece, qu'il le détermina à ſe défaire d'Hercule & de ſa mere. Les promeſſes les plus avantageuſes furent employées, & acheverent de ſéduire Polyſperchon, qui, de défenſeur d'Hercule, devint ſon meurtrier & celui de ſa mere Barſine. Il ne reſtoit plus de la famille d'Alexandre le Grand qu'une de ſes ſœurs

nommée Cléopâtre, & veûve d'Alexandre, Roi d'Epire. Cette Princeſſe, qui depuis la mort de ſon époux avoit conſtamment refuſé tout autre engagement, s'étoit retirée à Sardes, où elle avoit le chagrin d'apprendre tous les jours des nouvelles fâcheuſes au ſujet de ceux que le ſang lui attachoient. Elle périt enfin elle-même par la trahiſon du Gouverneur de Sardes qui la fit arrêter & maſſacrer par ſes femmes, comme elle ſe préparoit à ſe rendre en Egypte ſur les invitations de Ptolémée.

ROYAUME DE MACEDOINE.

L'extinction entiere de la famille Royale ne chagrina aucun des Chefs, & leur fournit de nouveaux prétextes de recommencer la guerre avec fureur. Antigone voulut cacher en vain la part qu'il avoit eue à la mort de Cléopâtre, il reſta chargé de ce crime, & Ptolémée prit les armes pour l'en punir. Cependant Démétrius Poliorcetes, fils d'Antigone, remporta de grands avantages dans la Grece, & gagna une victoire ſignalée ſur la flotte de Ptolémée. Ariſtodeme de Milet, qui alla porter cette nouvelle à Antigone, lui donna en l'abordant le titre de Roi, & de ce moment ce Prince l'accepta & le voulut partager avec ſon fils. Ptolémée ſuivit auſſitôt cet exemple, & ſe fit nommer Roi d'Egypte. Alors tous les Chefs de la guerre civile en firent autant, Caſſandre ſe fit reconnoître Roi de Macédoine, Lyſimaque, Roi des Thraces, & Séleucus qui étoit rentré en poſſeſſion de la Babylonie, Roi de Syrie. Ces Princes ſe firent continuellement la guerre juſqu'à la défaite & la mort d'Antigone près d'Ipſus, qui occaſionna un nouveau partage des Etats d'Alexandre. On conclut en conſéquence un traité pour regler les bornes des quatre grands Royaumes qui ſuccéderent au vaſte Empire d'Alexandre. Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célé-Syrie & la Paleſtine. Caſſandre eut la Macédoine & la Grece; Lyſimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres Provinces par de-là l'Helleſpont & le Boſphore; Séleucus tout le reſte de l'Aſie juſqu'au de-là de l'Euphrate, & juſqu'au fleuve Indus.

306.

301.

Caſſandre ne poſſeda pas long-temps un thrône qu'il s'étoit acquis par les plus grands crimes, & il mourut d'hydropiſie trois ans & quelques mois après avoir été décoré du titre de Roi. Philippe ſon fils aîné & ſon ſucceſſeur, le ſuivit de près au tombeau, & quoique la couronne dût tomber de droit à Antipater, l'aîné des deux Princes qui reſtoient, Theſſalonice leur mere voulut la faire paſſer à Alexandre le plus jeune. Antipater, irrité des démarches qu'on faiſoit contre lui, s'en vengea par la mort de ſa mere, & chaſſa ſon frere & ſon rival de la Macédoine. Le jeune Alexandre, dont la vûe du thrône ſur lequel il avoit été ſur le point de monter avoit enflammé les deſirs, engagea Pyrrhus, Roi d'Epire, & Démétrius, fils d'Antigone, à venir à ſon ſecours. Ces deux Princes ſe rendirent ſans héſiter à ſes invitations, & Pyrrhus, qui arriva le premier, mit des conditions ſi dures aux ſervices qu'il rendit à Alexandre, que ce Prince craignant le même traitement de la part de Démétrius, ſe hâta d'aller à ſa rencontre pour le remercier & pour l'empêcher d'aller plus loin. Démétrius diſſimula ſon mécontentement, & méditoit une vengeance, pendant qu'Alexandre formoit intérieurement le deſſein de ſe défaire de lui. Chacun affectoit néanmoins tous les dehors de la bienſéance & de l'amitié; mais Démétrius averti qu'Alexandre devoit le faire aſſaſſiner dans un feſtin, prit ſes précautions, fit échouer cette

CASSANDRE, Roi de Macédoine.

PHILIPPE, ANTIPATER & ALEXANDRE.

298.

ROYAUME DE MACEDOINE.

DEMETRIUS POLIORCETES.

294.

entrepriſe, & ne manqua pas la ſienne à Lariſſe, où Alexandre fut maſſacré en ſortant d'un repas.

Démétrius aſſembla auſſitôt les Macédoniens, leur expoſa les raiſons qui l'avoient porté à ôter la vie à Alexandre, & peignit avec des couleurs ſi noires l'ingratitude & la perfidie de ce Prince, que les troupes non contentes d'approuver la conduite de Démétrius, le conduiſirent à Edeſſe, le reconnurent pour leur Roi, & chaſſerent Antipater du thrône. Ce Prince, qui s'étoit rendu odieux par le meurtre de ſa propre mere, ne trouva perſonne qui voulût prendre ſa défenſe, & ſe vit réduit à la qualité de ſimple Particulier. Démétrius, avec le Royaume de Macédoine qu'il venoit d'acquérir, poſſedoit encore la Theſſalie, la meilleure partie du Péloponneſe, & les deux villes de Mégare & d'Athènes. Son ambition néanmoins n'étoit pas ſatisfaite, & dans le deſir de ſubjuguer toute la Grece, il mit le ſiége devant Thebes. Les habitants de cette ville effrayés à la vûe des machines qu'on alloit employer contre eux, capitulerent, & furent traités avec beaucoup de douceur. Démétrius rentra enſuite en Macédoine, & ſur la nouvelle que Lyſimaque avoit été fait priſonnier par le Roi des Getes, il forma le deſſein d'envahir la Thrace. Lyſimaque obtint ſa liberté bientôt après, & força Démétrius à retourner ſur ſes pas. Ce Prince en arrivant dans la Macédoine apprit que ſon fils Antigone avoit enfermé dans Thebes les Béotiens qui s'étoient révoltés. Démétrius joignit ſon fils en diligence avec le gros de l'armée, mais il fut obligé de le quitter auſſitôt pour aller s'oppoſer à Pyrrhus qui s'avançoit dans la Theſſalie. Pyrrhus ſe retira avant l'approche de Démétrius, & celui-ci reprit le ſiége qu'Antigone avoit continué pendant ſon abſence. Les Béotiens réduits aux dernieres extrémités, ſe rendirent à diſcrétion, & contre leur attente éprouverent la clémence de leur vainqueur, qui reprit ſur le champ la route de Macédoine.

Démétrius fit bientôt reprendre les armes aux Macédoniens contre Pyrrhus, entra dans l'Etolie qu'il ſubjugua, & pouſſa juſqu'en Epire. Tandis qu'il ravageoit ce pays, Pyrrhus attaquoit le Général que le Roi de Macédoine avoit laiſſé en Etolie. Les Macédoniens, quoique battus par les Epirotes, ne purent s'empêcher d'admirer leur valeur, & loin de concevoir aucune haine contre Pyrrhus, ils en parlerent avec éloge, & trouverent qu'il étoit digne d'être comparé à Alexandre le Grand. Ils ne penſoient pas de même de Démétrius, & commençoient à ſe laſſer de la domination de ce Prince, qui affectoit beaucoup d'indifférence & de mépris pour tout le monde, & ſe contentoit de faire éclater une magnificence extraordinaire. Démétrius peu inſtruit de la diſpoſition des Macédoniens à ſon égard, ne ſe corrigea pas; mais ſur la nouvelle de la défaite de ſes troupes en Etolie & des progrès que faiſoit Pyrrhus, il ſe hâta de gagner la Macédoine, d'où ce Prince ſe retira auſſitôt. Pyrrhus étoit à peine arrivé dans ſes Etats, que Démétrius lui envoya des Ambaſſadeurs chargés de faire des propoſitions de paix. Le Roi d'Epire fit un accueil favorable aux Macédoniens, & ſe prêta facilement à une reconciliation. Démétrius hors d'inquiétude de ce côté, leva une nombreuſe armée, à deſſein de la mener contre Lyſimaque. Ce dernier effrayé de la prodigieuſe quantité de troupes qu'il alloit avoir à combattre, ſe ligua avec Ptolémée, & envoya en Epire des Ambaſſadeurs,

qui engagerent Pyrrhus à rompre le traité qu'il venoit de conclure avec Démétrius, & à faire une diverſion dans la Macédoine. Pyrrhus en conſéquence ſe jetta de nouveau ſur la Macédoine, & s'empara de Meroë. Démétrius, qui marchoit à la rencontre de Lyſimaque, retourna promptement ſur ſes pas pour punir le Roi d'Epire de l'infraction du dernier traité. Il fit une telle diligence qu'il ſe trouva bientôt campé près de lui, & en état de lui livrer bataille, lorſque ſes troupes ſe ſeroient repoſées. Pluſieurs Macédoniens, toujours remplis d'admiration pour le Roi d'Epire, quitterent le parti de Démétrius, & ſe rendirent au camp de ſon ennemi. Leur exemple fut inſenſiblement ſuivi par preſque toute l'armée, & une déſertion auſſi conſiderable força Démétrius à ſe ſauver déguiſé à Caſſandrie.

ROYAUME DE MACEDOINE.

Sa fuite acheva de le ruiner dans l'eſprit des Macédoniens, qui offrirent la couronne à Pyrrhus. Ce Prince n'héſita pas à accepter un thrône qui flattoit ſi agréablement ſon ambition, & il fut proclamé d'un conſentement unanime. Cependant Lyſimaque chagrin qu'on lui eût préféré un Prince étranger, entra dans la Macédoine à la tête de ſes troupes. Pyrrhus ſentit alors tout ce qu'il avoit à craindre, & pour prévenir les ſuites de l'inconſtance naturelle des Macédoniens, il fit propoſer à Lyſimaque de partager enſemble la Macédoine. Ce dernier conſentit à traiter avec Pyrrhus, & il fut reglé que la baſſe Macédoine ſeroit réunie au Royaume des Epirotes, & que la haute feroit partie de celui des Thraces. Pyrrhus ſatisfait de cet accord, ſongea à dépouiller Démétrius & ſon fils Antigone de ce qu'ils poſſedoient dans la Grece. Il leur enleva Athènes & quelques autres villes: mais pendant qu'il étoit ainſi occupé hors de ſes Etats, Lyſimaque profita de ſon abſence, & trouva moyen de ſe faire reconnoître ſeul Souverain de toute la Macédoine. Pyrrhus, qui étoit accouru à Edeſſe dès les premieres nouvelles de cette révolution, ne put y remédier, & fut obligé de fuir en diligence.

PYRRHUS.

287.

Lyſimaque auroit porté tranquillement la couronne de Macédoine, ſi des intrigues domeſtiques ne lui euſſent attiré une guerre à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre. Ce Prince en mariant ſon fils Agathocle à Lyſandra, fille de Ptolémée Soter, Roi d'Egypte, épouſa Arſinoé, fille du même Monarque, mais d'une autre mere que Lyſandra. Arſinoé ayant eu des enfants de Lyſimaque, forma le deſſein de les placer ſur le thrône au préjudice d'Agathocle, & pour réuſſir dans ſon projet, elle accuſa ce jeune Prince de chercher à ôter la vie à ſon pere. Lyſimaque, trop foible & trop crédule, ajouta foi aux diſcours d'une femme qu'il aimoit paſſionnément, fit arrêter l'infortuné Agathocle, & le fit empoiſonner bientôt après. Lyſandra au déſeſpoir de la mort de ſon époux, & tremblante pour la vie des enfants qu'elle en avoit eus, ſe déroba ſecrettement de la Cour, & ſe ſauva auprès de Séleucus. Ptolémée Céraunus, frere de Lyſandra, reçut ſuivie lorſqu'elle s'étoit mariée, & il devint le compagnon de ſa fuite. Séleucus reçut favorablement l'un & l'autre, & promit de les venger des cruautés d'Arſinoé. L'arrivée des principaux Seigneurs qui abandonnoient la Cour de Lyſimaque, confirma Séleucus dans la réſolution qu'il avoit priſe de déclarer la guerre au Roi de Macédoine. Il commença par lui enlever les Etats qu'il poſſédoit en Aſie, & paroiſſoit diſpoſé à aller plus loin, lorſque Lyſimaque

LYSIMAQUE.

286.

ROYAUME DE MACEDOINE.

SELEUCUS.

281.

passa l'Helleſpont, & ſe préſenta devant Séleucus. Les deux Rois ſe livrerent une ſanglante bataille, dans laquelle Lyſimaque fut défait, & perdit la vie avec tous ſes fils, à l'exception de ceux qu'il avoit eus d'Arſinoé.

La victoire en ſe déclarant pour Séleucus le rendoit poſſeſſeur du thrône des Macédoniens, & cet avantage flatta plus ce Prince que tous ceux qu'il avoit eus juſqu'alors. La Macédoine étoit le pays de ſa naiſſance, & il comptoit y finir ſes jours. Dans cette vûe, il ſe rendit l'année ſuivante à Lyſimachie, ville de Thrace, d'où il eſperoit paſſer en Macédoine; mais Ptolémée Céraunus qui l'accompagnoit l'aſſaſſina ſept mois après qu'il eut obtenu le titre de Roi de Macédoine.

PTOLEME'E CERAUNUS.

280.

Ptolémée Céraunus ſe ſauva après ſon crime dans la ville de Lyſimachie, où il prit le diadême & le titre de Roi de Macédoine. Cependant il avoit à craindre trois puiſſants ennemis, ſçavoir, Antiochus, fils de Séleucus, qui s'approchoit pour tirer vengeance de la mort de ſon pere; Antigone, fils de Démétrius, qui prétendoit avoir un droit héréditaire ſur la Macédoine, & Pyrrhus qui vouloit tenter de s'emparer une ſeconde fois de ce Royaume. Antigone entra le premier dans les Etats de Céraunus; mais ſa flotte & ſon armée de terre ayant été battues, il fut obligé de renoncer à ſes vûes ſur la Macédoine. Céraunus délivré d'un de ſes ennemis, ſongea à éloigner les autres, & en conſéquence il députa vers Antiochus, & vint à bout d'engager ce Prince à ſigner un traité de paix. Pyrrhus l'inquiétoit encore, & pour le diſpoſer à porter ſes armes ailleurs, il lui fournit des hommes & de l'argent, & parvint à ce qu'il déſiroit. Le Roi de Macédoine écrivit enſuite à ſon frere Ptolémée Philadelphe pour lui demander ſon amitié, & l'aſſurer qu'il le laiſſeroit jouir en paix du thrône d'Egypte. Toutes les précautions que prenoit Céraunus étoient néceſſaires, & il avoit des ennemis domeſtiques plus dangereux que ceux dont il s'étoit ſi adroitement débarraſſé. Il ne l'ignoroit pas, & trouva moyen de s'aſſurer d'eux & de s'en défaire. Arſinoé, veuve de Lyſimaque, étoit enfermée dans Caſſandrie, ville fortifiée, & paroiſſoit déterminée à s'y défendre, ainſi que ſes deux enfants qu'elle avoit emmenés avec elle. Céraunus entreprit de gagner ſa ſœur par les promeſſes les plus ſéduiſantes, & cette Princeſſe perſuadée qu'il vouloit effectivement l'épouſer & adopter ſes deux fils, ſe remit entre ſes mains ſur la foi de ſes ſerments. Le Roi épouſa Arſinoé comme il le lui avoit promis, & donna le nom de ſes fils aux jeunes Princes; mais un inſtant après il les fit égorger en préſence de leur mere, & la relegua elle-même dans la Samothrace. Les voyes criminelles dont Céraunus s'étoit ſervi pour poſſeder tranquillement la couronne, ſembloient devoir lui procurer le repos qu'il déſiroit, & il croyoit n'avoir plus rien à redouter, lorſqu'un Corps nombreux de Gaulois fondit tout à coup ſur ſes Etats. Le Roi de Macédoine marcha ſans s'effrayer à la rencontre de ces nouveaux ennemis, & ſe flattant de les mettre bientôt en fuite, il rejetta avec mépris les propoſitions de paix qu'ils lui firent. Les Gaulois irrités des hauteurs que Céraunus affectoit en leur parlant, ſe raſſemblerent, & comme ils étoient ſupérieurs en nombre, ils n'eurent pas de peine à défaire l'armée des Macédoniens. Le Roi bleſſé dans le combat tomba au pouvoir des Barbares, qui le déchirerent en pieces, & mirent ſa tête au bout d'une lance pour la faire voir aux deux armées.

ROYAUME DE MACEDOINE. MELEAGRE & ANTIPATER. 279.

Ceux qui échapperent au carnage que firent les Gaulois, porterent la désolation dans toute la Macédoine. Ptolémée Céraunus ne laissoit point d'enfants, & on ne sçavoit à qui confier l'autorité souveraine. Enfin on se détermina en faveur de Méléagre, frere de Céraunus, & on le salua Roi de Macédoine. Ce Prince qui n'avoit pas les qualités nécessaires dans des circonstances aussi fâcheuses, fut déposé au bout de deux mois, & les Macédoniens mirent à sa place Antipater, neveu de l'ancien Cassandre. Ce dernier ne regna que quarante-cinq jours, ce qui lui fit donner le surnom d'*Etésien*, par allusion à ce vent du Nord qui souffloit, à ce qu'on prétend, le même nombre de jours. L'interregne qui suivit devint funeste aux Macédoniens, parce que n'ayant point de Chefs, ils ne purent s'opposer aux ravages que faisoient les Gaulois. Enfin un Particulier nommé Sosthene assembla un Corps de jeunes Macédoniens, qu'il prit soin de discipliner, & sûr de leur valeur, il harcela continuellement les Gaulois, & les força à abandonner la Macédoine.

SOSTHENE.

Un service aussi important mérita à Sosthene le titre & l'autorité de Souverain que les Macédoniens lui conférerent. Il refusa de monter sur le thrône, & se contenta du nom de Général, sous lequel il reçut le serment de fidélité, & gouverna pendant deux ans le Royaume. Au bout de ce temps les Gaulois conduits par Brennus, entrerent de nouveau dans la Macédoine. Sosthene alla à leur rencontre avec toutes les forces qu'il put ramasser; mais il fut accablé par le nombre, & ses troupes entierement dispersées. Sa défaite mit les Gaulois en possession de tout le pays, & ils ne le quitterent qu'après l'avoir désolé.

ANTIGONE GONATAS. 277.

Aussitôt que la mort de Sosthene eut rendu vacant le thrône de Macédoine, Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcetes, songea à s'en mettre en possession. Il termina quelques contestations qu'il avoit avec Antiochus, Roi de Syrie, & s'avança ensuite vers la Macédoine. Les Gaulois informés de ses desseins, lui envoyerent des Ambassadeurs pour lui offrir la paix, moyennant une somme d'argent. Antigone soupçonna que le véritable motif de cette Ambassade étoit d'examiner ses forces & ses richesses; & résolu de se tenir sur ses gardes, il dissimula, fit voir aux Ambassadeurs tous les vases d'or & d'argent qui servoient à sa table, & cacha adroitement la plus grande partie de ses troupes. Les Gaulois ne furent pas plutôt de retour auprès des leurs, qu'ils rapporterent avec admiration les magnificences qu'ils avoient vûes; & ne manquerent pas d'ajouter qu'on s'empareroit facilement de toutes ces choses, parce que l'armée d'Antigone étoit foible & en mauvais ordre. Il n'en falloit pas tant pour exciter la cupidité d'une nation avide de butin, & les Gaulois se rassemblerent à la hâte, & se mirent en marche sur le champ. Antigone qui les attendoit abandonna son camp, se retira dans un bois avec plus de la moitié de son armée; & fit cacher le reste des troupes dans ses vaisseaux. Les Gaulois surpris de ne trouver personne dans le camp, hésiterent d'abord s'ils y entreroient. Ils s'y déterminerent enfin & le pillerent. D'autres étoient allés pour en faire autant aux vaisseaux, lorsqu'Antigone qui les vit ainsi divisés tomba sur eux, & les tailla en pieces. Les troupes cachées dans les vaisseaux se montrerent en même temps, & acheverent de détruire une nation qui avoit

ROYAUME DE MACEDOINE.

fait trembler la Grece & la Macédoine pendant trois ans. Le peu qui échappa au carnage fut contraint de se retirer, ou de se soumettre, & cette victoire facilita la réussite des projets d'Antigone, qui fut reconnu Roi de Macédoine sans aucune difficulté.

Ce Prince s'appliqua alors à rétablir dans son Royaume l'ordre & la tranquillité, qui en étoient bannis depuis l'arrivée des Gaulois. Cet ouvrage étoit à peine commencé, lorsque Pyrrhus, avec le reste de son armée qu'il ramenoit d'Italie, entra dans la Macédoine, & trouva si peu de résistance, qu'il pénetra bientôt jusques dans le cœur du pays. Antigone leva des troupes en diligence, & s'avança contre Pyrrhus. Ce dernier surprit le Roi de Macédoine dans un défilé, battit les Gaulois qui étoient à sa solde, & trouva moyen de débaucher les Macédoniens qu'Antigone commandoit en personne; de sorte que ce Prince eut beaucoup de peine à se sauver.

Pyrrhus rétabli.

274.

Pyrrhus, après cette victoire, se vit une seconde fois sur le thrône de Macédoine; mais il ne le posseda pas tranquillement. Antigone fit plusieurs tentatives pour l'en faire descendre, & vint enfin à bout de lui enlever une partie de ses Etats. Pyrrhus étoit depuis deux ans rentré en possession de la couronne, lorsqu'il entreprit de se rendre maître de Sparte. Il ne réussit pas, & honteux d'être obligé de se retirer, il jetta sa fureur sur la ville d'Argos, où il entra pendant la nuit, quoiqu'il eût promis de s'en tenir éloigné. Antigone, campé près de cette ville, accourut à son secours, & il se donna dans les rues un combat qui coûta la vie à Pyrrhus. Alcyonée, fils d'Antigone, lui présenta la tête de Pyrrhus: mais ce Prince fit des réprimandes à son fils sur son inhumanité, & fit enterrer honorablement le corps & la tête de son ennemi. Helenus, fils de Pyrrhus, fut traité avec bonté par Antigone, qui le remit en liberté, & le renvoya en Epire.

Antigone rétabli.

272.

La mort de Pyrrhus fut doublement avantageuse à Antigone, qui se trouva par ce moyen maître de la Macédoine, & d'une partie considerable de la Grece. Il n'eut pas le temps néanmoins de jouir de ses avantages, car les Gaulois firent une nouvelle irruption dans ses Etats. Antigone les repoussa en différentes occasions, & les pertes qu'il fit essuyer à ces Barbares, leur causa un tel désespoir, qu'ils massacrerent leurs femmes & leurs enfants, & risquerent une bataille dans laquelle ils furent défaits sans ressource. Flatté d'un tel succès, Antigone mena son armée contre Athènes, & força cette ville à recevoir une garnison Macédonienne. Pendant qu'il étoit encore dans la Grece, il apprit qu'Alexandre, fils de Pyrrhus & Roi d'Epire,

268.

avoit envahi une partie de la Macédoine. Cette nouvelle l'obligea à accourir pour prévenir les succès de l'usurpateur, & il l'auroit sans doute contraint à retourner sur ses pas, si les Macédoniens, par une suite de leur inconstance naturelle, ne se fussent tout à coup rangés du parti d'Alexandre. Antigone indigné de l'ingratitude de ses sujets, pour lesquels il avoit toujours eu beaucoup de bonté, & craignant d'ailleurs de tomber au pouvoir de son ennemi, évita ce malheur en se retirant dans la Grece. Démétrius son fils, quoique jeune encore, ne se laissa pas abattre, & entreprit de venger son pere, & de le faire remonter sur le thrône de Macédoine. Il vint à bout de mettre une armée sur pied, & les exploits par lesquels il se signaloit chaque jour lui attirant l'estime des Macédoniens, qui se rendoient en grand

nombre

nombre dans ſon camp, il ſe vit bientôt en état de recouvrer les Etats de ſon pere, & de chaſſer Alexandre de l'Epire même.

ROYAUME DE MACEDOINE.

Antigone, de retour dans ſes Etats, les gouverna en paix pendant pluſieurs années, & n'oublia rien pour étendre ſon autorité dans la Grece. Il s'empara de Corinthe par ſurpriſe, & conſerva cette ville juſqu'a ce qu'Aratus, qui cherchoit à rendre aux Etats de la Grece leur ancienne liberté, fut parvenu à entrer dans Corinthe à la faveur de la nuit, & l'eut ſouſtraite à la puiſſance des Macédoniens. Les Athéniens ſe révolterent en même temps, & la nouvelle de tant de défections cauſa un ſi ſenſible chagrin à Antigone, qu'il mourut l'année ſuivante. Ce Prince étoit alors âgé de quatre-vingt ou quatre-vingt-trois ans, & il en avoit regné environ trente-cinq ſur la Macédoine. Les Hiſtoriens rapportent qu'il étoit bon, généreux & très-brave, & que ſa ſageſſe ſurpaſſoit encore ſa valeur.

DEMETRIUS.

243.

Démétrius ſucceda à ſon pere Antigone, & gouverna ſans troubles l'intérieur de ſes Etats l'eſpace de dix années. Les guerres qu'il eut au dehors ſont rapportées ſi diverſement par différents Ecrivains, qu'on ne peut en donner un juſte détail. Ce Prince, avant que de monter ſur le thrône, avoit épouſé Nicea, veuve d'un Tyran de Corinthe, & on ignore le temps de ſa mort. Depuis l'avenement de Démétrius à la couronne, il prit deux autres femmes, & lorſqu'il mourut il laiſſa de la derniere un fils nommé Philippe, âgé ſeulement de deux ans.

ANTIGONE DOSON.

243.

La trop grande jeuneſſe de ce Prince, & le beſoin que les Macédoniens avoient d'être gouvernés par quelque chef expérimenté, firent donner à Antigone, frere du feu Roi, la Régence du Royaume. Pluſieurs Hiſtoriens prétendent qu'Antigone avoit été nommé tuteur du jeune Philippe par Démétrius lui-même; & que les Macédoniens ſuivirent ſeulement ſes dernieres volontés. Quoi qu'il en ſoit, Antigone commença à gouverner la Macédoine en qualité de Régent, épouſa ſa belle-ſœur mere de ſon pupille, & veilla avec ſoin à l'éducation de ce jeune Prince. Les Macédoniens enchantés de la douceur & de la ſageſſe de ſon gouvernement, lui mirent la couronne ſur la tête, & lui prêterent ſerment de fidélité comme à leur Souverain. Antigone, en acceptant le titre qu'on le forçoit de recevoir, ne prétendit pas en dépouiller ſon neveu; il redoubla au contraire ſes attentions pour lui, & le déſigna dès-lors pour ſon ſucceſſeur. Les troubles qui agiterent la Grece dans les commencements du regne d'Antigone, forcerent les Achéens à implorer ſon aſſiſtance, & il leur promit des ſecours, à condition que la citadelle de Corinthe ſeroit remiſe entre ſes mains. Les Achéens s'étant prêtés à ce qu'il déſiroit, il partit à la tête d'une puiſſante armée, & malgré les obſtacles qu'il rencontra en route, il rendit de grands ſervices à ſes nouveaux Alliés. Il conçut une eſtime ſinguliere pour Aratus, Chef des Achéens, & lui en donna des marques en pluſieurs rencontres. Ce fut à ſa conſideration qu'il envoya la plus grande partie de ſes forces prendre des quartiers d'hyver en Macédoine. Cette attention néanmoins penſa lui devenir funeſte; car le Roi de Sparte qui en fut informé, s'avança à deſſein de l'attirer au combat. Antigone ſentoit le danger qu'il y auroit à accepter la bataille, & ſans ſe laiſſer ébranler par les inſultes des ennemis, ni par les ſollicitations de ſes Alliés, il s'opiniâtra à demeurer dans ſon camp, laſſa

ROYAUME DE MACEDOINE.

par ce moyen les Spartiates, & les obligea à ſe retirer dans leur ville.

Dès qu'Antigone eut fait revenir ſes troupes, il marcha vers Lacédémone réſolu de laver l'affront qu'il avoit reçu. Cléomene, Roi de Sparte, s'attendoit à cette approche, & ſe diſpoſa à une vigoureuſe défenſe. Ses efforts néanmoins furent inutiles, la victoire ſe déclara pour les Macédoniens, qui ſe rendirent maîtres de la ville. Cléomene au déſeſpoir s'embarqua auſſitôt, & fit voile pour l'Egypte, où ſa mere étoit en ôtage depuis quelque temps. Antigone, loin de traiter les Lacédémoniens en vainqueur irrité, leur rendit la liberté, & les remit ſous le gouvernement Républicain. Trois jours après ſon entrée dans Sparte, le Roi de Macédoine ſe vit obligé de reprendre le chemin de ſes Etats, où les Illyriens avoient fait une irruption. La diligence avec laquelle Antigone s'avançoit du côté de la Macédoine, ne l'empêcha pas de recevoir en route les compliments & les remerciements de tous les Etats de la Grece. Lorſqu'il fut arrivé dans ſon Royaume, il attaqua ceux qui le ravageoient, & les défit entierement. Cette victoire délivroit les Macédoniens des plus dangereux de leurs ennemis; mais elle coûta la vie au Roi, qui, pendant l'action, s'étoit rompu une veine dans la poitrine en voulant élever la voix. Cet accident cauſa un crachement de ſang & une violente fievre à Antigone, qui mourut au bout de quelques jours. Un peu avant que de rendre les derniers ſoupirs, il pria les principaux Officiers de l'armée de reſter fideles à Philippe ſon neveu, & il laiſſa à ce jeune Prince de ſages préceptes ſur la maniere de gouverner le Royaume. Antigone avoit regné environ treize ans, & il ne démentit pas un inſtant les flatteuſes eſpérances qu'on avoit conçues de lui : auſſi fut-il ſincerement regretté de ſes Sujets & de ſes Alliés.

PHILIPPE IV. fils de Démétrius.

221.

Philippe avoit profité avantageuſement de l'éducation qu'on lui avoit donnée, & quoiqu'il n'eût que quinze ans, lorſqu'il prit en mains les rennes du gouvernement, on voyoit briller en lui de grandes qualités. Brave, éloquent & profond politique, il ſe battit toujours avec courage, ſçut ſe concilier l'affection de ſes ſujets, malgré les cruautés auxquelles il s'abandonna ſouvent, & trouva moyen d'empêcher les Romains de le dépouiller de ſes Etats. Son ambition ternit par la ſuite les vertus qu'il avoit d'abord fait remarquer, & pour ſatisfaire le deſir inſatiable de s'agrandir, il n'eut point horreur d'employer la perfidie & le poiſon même contre ceux qui lui avoient rendu les ſervices les plus eſſentiels. Au commencement de ſon regne il ſe trouva engagé dans la guerre que les Achéens entreprirent contre les Illyriens, les Etoliens & divers autres peuples. Tout parut d'abord lui ſucceder en Etolie, & il avoit déjà emporté pluſieurs Places, lorſqu'il fut obligé de retourner dans la Macédoine pour empêcher les Dardaniens de s'y jetter. Sa préſence intimida ces peuples qui retournerent ſur leurs pas, & congédierent leur armée. Philippe, n'ayant plus rien à craindre de ce côté, mena ſes troupes dans le Péloponneſe, & remporta une victoire ſur les Eléens. Il s'empara enſuite d'un grand nombre de villes, ravagea l'Elide & ſubjugua toute la Tryphalie. L'Etolie devint bientôt le ſiége de la guerre, & la Laconie ne tarda pas à éprouver la force de ſes armes. Philippe de retour à Corinthe y reçut les Ambaſſadeurs de Rhodes & de Chio,

218.

qui offroient leur médiation pour finir la guerre avec les Etoliens. Le Roi ne

ROYAUME DE MACEDOINE.

rejetta pas leurs propoſitions, mais il affecta de leur répondre d'une maniere équivoque qui ne l'engageoit à rien. Dans le moment qu'il ſe diſpoſoit à faire une irruption dans la Phocide, il y eut une révolte parmi ſes troupes au ſujet de la diſtribution du butin, & Philippe ayant découvert les auteurs de la rebellion, vint à bout de s'en rendre maître & de les punir.

Toute la Theſſalie étoit ſoumiſe au Roi de Macédoine, qui prit Thebes d'aſſaut, & par cette conquête, mit les Etoliens dans la néceſſité de demander la paix. Pendant les négociations, Philippe alla honorer de ſa préſence la cérémonie des Jeux Néméens qu'on célebroit à Argos. Il y apprit la victoire qu'Annibal avoit remportée ſur les Romains à la bataille de Cannes, & Démétrius de l'Iſle de Phare lui conſeilla de ſe joindre au Général Carthaginois, pour achever d'abattre la puiſſance de la République Romaine. Philippe s'abandonnant aux plus flatteuſes eſpérances, approuva les avis de Démétrius, & afin de les mettre à exécution, il ſe hâta de faire la paix avec les Etoliens. Auſſitôt que le traité eut été ſigné, le Roi de Macédoine ne s'occupa que de ſes nouveaux projets. Il équippa une flotte de cent vaiſſeaux légers, & après avoir exercé ſes troupes ſur ces mêmes vaiſſeaux, il ſe mit en mer. Il s'avança d'abord juſqu'à l'embouchure de la riviere d'Aoüs; mais une frayeur ſubite s'étant emparée de ſon armée, il ſe retira promptement, & retourna dans ſes Etats avec la honte & la douleur d'avoir ſi mal réuſſi. Il ne crut pas néanmoins devoir renoncer à ſon entrepriſe, & pour en rendre le ſuccès plus ſûr & moins lent, il réſolut d'envoyer propoſer une alliance à Annibal. Xénophane, chargé de cette négociation, ne put éviter de tomber entre les mains de quelques ſoldats Romains, qui le conduiſirent à Valerius Lévinus, Commandant d'un Corps de troupes près de Numerie. Ce Romain ayant demandé à Xénophane quel étoit le ſujet de ſon voyage, le Macédonien répondit ſans héſiter qu'il alloit à Rome de la part de Philippe pour faire alliance avec la République. Lévinus, perſuadé de la ſincerité de ces paroles, fit de grands honneurs à Xénophane, & le força d'accepter une eſcorte juſqu'à Rome. L'Ambaſſadeur Macédonien n'oſa la refuſer, & en paſſant devant Capoue, où étoit Annibal, il s'échappa avec les Macédoniens qui l'accompagnoient, ſe rendit auprès du Général de Carthage, & lui remit les lettres de Philippe. Annibal ſenſible à l'honneur qu'il recevoit, & aux avantages qu'il comptoit retirer en ſe liguant avec le Roi de Macédoine, dreſſa ſur le champ l'acte d'union, le ſigna, & renvoya Xénophane accompagné de trois Sénateurs Carthaginois revétus du titre d'Ambaſſadeurs. Philippe leur fit une réception proportionnée à la joye qu'il reſſentoit; cependant il tira peu de profit de la ligue dont il eſperoit tant de ſuccès.

Il ſurvint alors entre les habitants de Meſſene des diſſenſions qui obligerent le Roi à ſe rendre dans cette ville pour calmer les eſprits. La conduite qu'il tint en cette occaſion démentit la modération & la prudence qu'il avoit fait voir juſqu'à ce moment. Il affecta de prendre en même temps les intérêts des Magiſtrats & du Peuple, les anima les uns contre les autres, & fut cauſe de la mort d'environ deux cents perſonnes. Les deux Aratus étant arrivés ſur ces entrefaites, blâmerent Philippe de n'avoir point arrêté le déſordre. Quelque reſpectueuſes que fuſſent leurs remontrances,

ROYAUME DE MACEDOINE.

elles déplurent au Roi, qui ſe détermina intérieurement à ſe défaire de deux cenſeurs incommodes. Il diſſimula encore quelque temps, & ne leur marqua d'abord aucun refroidiſſement. Aratus s'apperçut néanmoins de quelque changement dans le caractere de Philippe, & n'oſant plus ſe fier à l'amitié de ce Prince, il quitta la Cour, & rompit tout commerce avec lui. Ses craintes étoient fondées, le Roi de Macédoine étoit devenu perfide, cruel, & ſembloit avoir renoncé à la douceur & à la ſageſſe qui l'avoient fait admirer dans les commencements de ſon regne. La mort des deux Aratus en fut une preuve. L'ancien périt par un poiſon lent, & le jeune par une boiſſon qui lui troubla l'eſprit. Philippe, dans la vûe d'éloigner les ſoupçons qu'on pouvoit avoir ſur le premier auteur d'une action auſſi déteſtable, recommença la guerre. Il entreprit une ſeconde fois le ſiége d'Apollonie, auquel il fut bientôt contraint de renoncer. Furieux des obſtacles qu'il rencontroit devant cette Place, il forma le deſſein de s'emparer d'Orique. Les Romains entrerent ſecrettement dans cette ville, firent une ſortie la nuit ſuivante, & tuerent un grand nombre de Macédoniens. Philippe eut à peine le temps de ſe ſauver, & depuis cette défaite il perdit ſucceſſivement tout ce qu'il poſſédoit dans la Grece, & ſe vit enfin réduit à ſouhaiter la paix avec les Romains. Démétrius, fils de Philippe, fut donné en ôtage, & les articles du traité portoient: » Que toutes les villes Grec-

197. » ques rentreroient en liberté & ſous leur ancien gouvernement; Que » Philippe retireroit les garniſons qu'il y avoit miſes; Qu'il rendroit aux » Romains les priſonniers, les transfuges, & tous ſes vaiſſeaux couverts; » Qu'il ne pourroit avoir plus de cinq cents hommes de guerre, ni aucun » éléphant; Qu'il ne feroit point ſortir ſes troupes hors de la Macédoine » ſans la permiſſion des Romains; enfin qu'il leur payeroit mille talents, » moitié comptant, & le reſte dans le terme de dix années «.

Il ſembloit que ce traité, qui bornoit Philippe à la poſſeſſion de la Macédoine ſeule, dût le forcer à vivre en paix avec ſes voiſins; mais ce Prince étoit trop ambitieux, & il ſouffroit de ſe voir ainſi reſſerré. Chagrin d'être obligé d'évacuer Enus & Maronée, villes maritimes de la Thrace, il envoya ordre à Caſſandre, Commandant de la garniſon, de laiſſer entrer les Thraces dans Maronée auſſitôt que les ſoldats Macédoniens en ſeroient ſortis. Les Thraces ſe prêterent volontiers aux vûes de Philippe, & pillerent les habitants de la ville. Ceux-ci en porterent auſſitôt leurs plaintes aux Romains, qui enjoignirent au Roi de Macédoine de ſe juſtifier de cette perfidie, & d'envoyer à Rome Caſſandre & Onomaſte, Gouverneurs de la côte maritime de ſon Royaume. Philippe ayant obtenu qu'on laiſſât Onomaſte auprès de lui, ne put ſe diſpenſer de faire partir Caſſandre. Cependant comme il craignoit d'en être trahi, il le fit empoiſonner ſur la route, & ſe délivra ainſi de cette inquiétude. Les Romains ne douterent plus alors de la mauvaiſe foi du Roi de Macédoine, & ils étoient prêts à faire éclater leur reſſentiment, lorſque Philippe, qui connoiſſoit leur eſtime & leur amitié pour ſon fils Démétrius, lui ordonna d'aller à Rome, & de répondre aux accuſations intentées contre lui. Le jeune Prince lut devant le Sénat une partie des réponſes que ſon pere lui avoit écrites, & toucha les Romains par ſon mérite & par ſa jeuneſſe. Il obtint en conſéquence la ratification

du Traité qui avoit été fait, & partit pour la Macédoine, où il apprit à son pere que les Romains avoient trouvé ses excuses raisonnables. L'Ambassadeur Romain, qui étoit à la Cour de Philippe, lui confirma ce que Démétrius lui avoit déjà rapporté : mais il ajouta que le Sénat n'en avoit agi de cette maniere que par égard pour le Prince son fils. ROYAUME DE MACEDOINE. 183.

Philippe ne pouvant ignorer les obligations qu'il avoit à Démétrius, se sentit pénetré d'une violente jalousie, & loin de lui témoigner sa reconnoissance, il l'éloigna de tous ses conseils, & y admit Persée, à qui une de ses concubines avoit donné le jour. Persée haïssoit Démétrius, & il contribua de tout son pouvoir à le détruire dans l'esprit de son pere. Le Roi y étoit malheureusement trop disposé ; il voyoit avec indignation l'attachement de Démétrius pour les Romains, & les considerations de ces derniers pour son fils. Un accident imprévu servit à augmenter encore l'animosité qui regnoit entre les deux freres, & fut le commencement des malheurs de Démétrius. Philippe, en faisant la revûe de ses troupes, la termina à l'ordinaire par une espece de tournois, c'est-à-dire, que les soldats formerent deux Corps qui devoient représenter l'image d'un combat. Chacun des jeunes Princes commandoit un de ces Corps, & l'avantage demeura au Parti de Démétrius. Persée, outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, médita de s'en venger, & comme son frere voulut le soir lui rendre visite, il fit fermer ses portes, & lui cria qu'il avoit manqué son coup. Le lendemain il se plaignit au Roi de l'attentat prétendu de Démétrius, & l'accusa d'avoir entrepris de l'assassiner. Démétrius se défendit en homme sûr de son innocence, & protesta qu'il avoit pour son frere l'amitié la plus tendre, & pour son pere le respect & la soumission qu'il lui devoit. Philippe ne put, ou n'osa condamner Démétrius, & il se contenta de dire aux deux Princes qu'il jugeroit d'eux par la conduite qu'on leur verroit tenir dans la suite, les exhortant à agir avec beaucoup de circonspection. 182.

Le Roi avoit un peu auparavant engagé les Bastarnes, espece de Sarmates qui habitoient les bords du Pont-Euxin au-delà du Danube, à lui fournir des troupes. Ces peuples consentirent à ce qu'il desiroit d'eux, & lui envoyerent un secours composé de l'élite de leur Jeunesse. L'arrivée de cette armée releva le courage de Philippe, qui fit partir pour Rome, en qualité d'Ambassadeurs, Apelle & Philoclès, & les chargea de sonder la disposition des esprits à l'égard de Démétrius. Ces deux hommes entierement dévoués à Persée, firent toutes les perquisitions imaginables pour trouver Démétrius coupable, mais ils ne purent rien découvrir qui les satisfît, & ils se virent obligés d'avoir recours à la fausseté. Ils reprirent le chemin de Macédoine, & rendirent au Roi une lettre supposée, & signée du sceau contrefait de Flaminius. Il paroissoit par cette lettre que Démétrius avoit tenu à Rome des discours peu mesurés en parlant de la succession au thrône de Macédoine, & on prioit le Roi de pardonner à la jeunesse de son fils. Persée acheva la ruine de son frere en faisant paroître de faux témoins, & il sçut tellement aigrir Philippe, que ce Prince, qui n'osoit ouvertement faire mourir Démétrius, le fit secrettement empoisonner. Le Roi ne tarda pas à se repentir de sa précipitation, Persée changea de conduite à son égard, & ne parut s'occuper que du soin de se faire des partisans. Philippe étoit 181.

ROYAUME DE MACEDOINE.

soupçonneux, & il commença à croire qu'on l'avoit trompé au sujet de Démétrius. Ses doutes devinrent bientôt des certitudes, & convaincu de l'innocence de son fils, il prit des mesures pour empêcher Persée de jouir du fruit de sa perfidie. Ce Prince, craignant les effets du courroux de son pere, abandonna la Cour & se mit en sûreté, tandis que Philippe prenoit tous les arrangements nécessaires pour laisser la couronne à Antigone, neveu d'Antigone Doson. En conséquence, il le mena avec lui dans plusieurs villes de ses Etats; mais avant que d'avoir déclaré ses dernieres intentions, le Roi fut attaqué d'une maladie dangereuse qui le conduisit au tombeau.

PERSE'E.

179.

Le Médecin qui traitoit Philippe, avertit Persée de la maladie de son pere, cacha quelques jours la mort du Roi, & attendit l'arrivée de son fils pour la déclarer. Persée dut la couronne aux soins du Médecin, & à la crainte que sa présence inspira; car les Macédoniens aimoient Antigone, & l'auroient sans doute reconnu volontiers pour leur Souverain. Ces dispositions ne furent pas ignorées du nouveau Roi, qui immola Antigone à sa propre sûreté, & signala ainsi par la cruauté les commencements de son regne. Il s'efforça ensuite à effacer les dangereuses impressions qu'une telle injustice pouvoit laisser, & affecta une douceur & une modération dont il étoit incapable. Aussi ambitieux que son pere, il ne fut pas satisfait de l'étendue de ses Etats, & engagea les Bastarnes à attaquer les Dardaniens. Ces derniers repousserent vivement les Bastarnes, qui rebutés du peu de succès de leur entreprise, se déterminerent à retourner dans leur pays. Persée porta alors ses vûes du côté de la Grece, & n'oublia rien pour faire révoquer le sévere décret que les Athéniens avoient publié contre les Rois de Macédoine. Ses tentatives furent inutiles, & les Rhodiens mécontents de la République Romaine furent les seuls qui l'écouterent favorablement.

Cependant Eumene, Roi de Pergame, instruit & effrayé des démarches de Persée, se rendit à Rome, & crut devoir se charger lui-même d'informer le peuple Romain de tout ce qu'employoit le Roi de Macédoine pour séduire les peuples & les villes de la Grece. Les inquiétudes d'Eumene firent impression sur l'esprit des Sénateurs, & lorsque les Ambassadeurs de Persée furent arrivés à dessein de justifier la conduite de leur maître, on daigna à peine les entendre. Le Roi de Macédoine outré du mauvais accueil qu'on avoit fait à ses Ambassadeurs, l'attribua à Eumene, & jura de s'en venger. Il ne fut pas long-temps sans mettre en exécution un aussi détestable projet, & chargea Evandre de Crete d'assassiner Eumene au moment qu'il iroit à Delphes offrir un sacrifice. Persée fut obéi, & le Roi de Pergame fut si considerablement blessé, que ses assassins le crurent mort. Il échappa néanmoins à leur fureur, & se plaignit hautement de l'attentat de Persée. Le Sénat Romain convaincu de la mauvaise foi de Persée, & instruit d'ailleurs des préparatifs de guerre que ce Prince faisoit dans ses Etats, ordonna qu'on prît les armes contre lui. En vertu de cette résolution les Romains inviterent leurs Alliés à joindre leurs forces à celles de la République contre leur ennemi commun. Eumene fournit un secours assez considerable; Ariarathe, Roi de Cappadoce, son ami & son allié, s'y porta avec le même zele; Masiniſſa, Roi de Numidie, promit d'envoyer des vivres, des éléphants, & des troupes sous la conduite de son fils; & les Ministres qui gouvernoient

172.

ROYAUME DE MACEDOINE.

l'Égypte pendant la minorité du Roi, s'engagerent à faire partir autant de troupes que les embarras préſents le pourroient permettre. Pruſias, Roi de Bithynie, & Gentius, Roi des Illyriens, refuſerent de ſe déclarer ſur le parti qu'ils devoient prendre. Le ſeul Prince étranger qui voulut embraſſer les intérêts de Perſée, fut Cotys, Roi des Thraces Odryſiens, & à l'égard du Corps de la nation Grecque, il garda la neutralité, & demeura tranquille ſpectateur des troubles qui agitoient toutes les autres Puiſſances.

Le Roi de Macédoine ſurpris du peu d'empreſſement que différents Princes montroient pour lui rendre ſervice, ſe repentit de s'être attiré les Romains ſur les bras. Il ſe hâta d'envoyer des Ambaſſadeurs à Rome, mais on leur répondit que le Roi pourroit diſcuter lui-même ſes raiſons devant le Conſul Licinius qui étoit ſur le point d'entrer dans la Macédoine, & on leur ſignifia d'aſſurer leur maître qu'on ne recevroit plus aucun Macédonien en Italie. Perſée, accablé par ces nouvelles, manqua l'occaſion de battre les premieres troupes qui s'étoient trop avancées, & cette faute lui fit un tort irréparable. Il obtint la permiſſion de faire partir de nouveaux Ambaſſadeurs, & il ſe flattoit de quelque accommodement, lorſque le retour précipité de ces Ambaſſadeurs lui ôta toute eſpérance. L'approche des Romains mit tout en mouvement dans la Macédoine, & le Roi balança encore quelque temps s'il ſe défendroit, ou s'il conſentiroit à payer un tribut, & à ceder une partie de ſon Royaume. Enfin le plus grand nombre de ceux qui compoſoient ſon Conſeil ayant été d'avis qu'il falloit combattre, le Roi ſe détermina à ce dernier parti. Il entra auſſitôt en campagne, fit la revûe de ſes troupes, & encouragea ſes ſoldats par un diſcours étudié qui lui valut de grands applaudiſſements. Le zele que ſon armée lui témoigna dans ce moment ſe ſoutint, & il ſortit victorieux de la premiere bataille que les Romains lui livrerent. Néanmoins, après ſa victoire & la retraite de ſes ennemis, il envoya encore faire aux Romains des propoſitions de paix. Licinius écouta les Ambaſſadeurs Macédoniens, & promit d'accorder la paix; mais il y mit des conditions ſi dures, que Perſée ne put s'y ſoumettre, & la campagne ſe termina par quelques eſcarmouches de peu de conſéquence.

171.

Perſée profita de l'abſence du Conſul Romain, & malgré les rigueurs de l'hyver, il s'empara de pluſieurs Places en Illyrie & en Epire. Il comptoit engager Gentius à ſe déclarer contre les Romains, & ce Prince n'en auroit pas été éloigné, ſi Perſée eût voulu lui fournir de l'argent; mais ce dernier étoit trop avare, & la crainte de faire ſortir ſes threſors de la Macédoine, lui fit manquer l'occaſion de s'attacher un Prince qui lui pouvoit rendre de grands ſervices du côté de la mer. Au commencement du printemps Q. Marcius nouvellement élû Conſul, ſe mit à la tête des troupes deſtinées contre le Roi de Macédoine. Perſée étoit préparé à le recevoir; il le défit à la premiere rencontre, & Marcius, après diverſes tentatives ſur les villes de Theſſalonique, d'Ænia, d'Antigonie, de Caſſandrie, de Mélibée & de Démétriade, ſe borna à ravager le pays voiſin de ces villes. Le Roi avoit ſi bien pourvu à la défenſe des frontieres de ſon Royaume, que les Romains firent peu de progrès ſous le Conſulat de Marcius. L'année ſuivante leur fut plus avantageuſe; on nomma Conſul Paul Emile, & ce

ROYAUME DE MACEDOINE.

Général prit d'abord des meſures ſi prudentes, qu'elles furent comme le préſage du ſuccès de ſes armes.

Le Roi de Macédoine n'eut pas de peine à connoître la différence qu'il y avoit entre Paul Emile & ſon prédéceſſeur, & il commença à chercher des ſecours étrangers pour être mieux en état de ſe défendre. Il engagea les Baſtarnes à ſe rendre auprès de lui, & promit de payer généreuſement les Officiers & les Soldats. Ces peuples ſur ſes promeſſes ſe mirent en chemin au nombre de vingt mille, & les Macédoniens firent éclater la plus grande joye en voyant un ſi puiſſant renfort. Perſée en conçut des eſpérances auſſi flatteuſes; mais cherchant à différer le payement dont il étoit convenu, les Baſtarnes donnerent des marques de leur reſſentiment, & en s'en retournant vers le Danube, ils ravagerent la Thrace qui ſe trouvoit ſur leur paſſage. Le procedé du Roi de Macédoine avec Gentius, ne montra pas moins d'avarice & de mauvaiſe foi, & ne lui fut pas moins nuiſible. Il étoit venu à bout d'engager Gentius à prendre ſes intérêts, moyennant une ſomme d'argent qu'il devoit lui faire tenir auſſitôt. Le Roi des Illyriens croyant Perſée incapable de le tromper, rompit avec les Romains, en faiſant empriſonner leurs Ambaſſadeurs. Perſée informé de ce coup d'éclat, penſa qu'il étoit inutile de payer Gentius, puiſqu'il ſe voyoit dans la néceſſité de prendre les armes contre les Romains. Il refuſa de livrer la ſomme à laquelle il s'étoit engagé, & expoſa le Roi des Illyriens à toute la colere des Romains, qui lui ôterent la couronne & la liberté.

Perſée, loin de retirer aucun profit de ces deux actions, ſe priva de toute reſſource, & avança ſa ruine totale. Paul Emile arriva dans la Macédoine, & par de fauſſes attaques & différentes contre-marches, il ſçut amuſer Perſée & ſe rendre maître de Pythium, Place importante, ſituée au plus haut du mont Olympe. Les troupes que le Roi de Macédoine avoit envoyées dans cet endroit ayant été défaites, Perſée en fut tellement effrayé, qu'il abandonna les bords du fleuve Enipée, & ſe retira ſous les murailles de Pydna. Il campa en ce lieu & attendit les Romains, réſolu de leur livrer bataille. Paul Emile parut bientôt, plaça ſon camp à la vûe de celui des Macédoniens, & ſe prépara au combat après avoir averti ſes troupes qu'il y auroit la nuit ſuivante une éclipſe de Lune, & que cet évenement, qui n'avoit rien que de naturel, ne devoit pas les épouvanter. Cette précaution lui fut avantageuſe, & ſes ſoldats ne marquerent aucun étonnement, tandis que tous les Macédoniens furent ſaiſis de terreur, & ſe perſuaderent que ce prodige annonçoit la mort du Prince & la ruine prochaine du Royaume. Paul Emile ne doutant pas que la frayeur n'eût abattu le courage des Macédoniens, engagea l'action dès le lendemain. Il remporta la victoire comme il s'y étoit attendu; mais elle lui fut diſputée, & ſans la retraite ſubite du Roi de Macédoine, ſes troupes auroient encore combattu quelque temps. Perſée étoit entré dans Pydna ſous prétexte d'y faire des ſacrifices, & ſon abſence cauſa la déroute & l'entiere défaite de ſon armée qui fut hachée en pieces. Cette victoire décida du ſort de la Macédoine qui tomba au pouvoir des Romains, toutes les villes ayant fait leurs ſoumiſſions au vainqueur dans l'eſpace de peu de jours.

Cependant

ROYAUME DE MACEDOINE.

Cependant Perſée s'efforçoit de gagner Pella, & la fureur qui le dominoit l'empêchoit de ſonger à remédier à ſon déſaſtre. Ceux qui voulurent lui faire quelques remontrances devinrent les victimes de ſa colere, & ſes plus fideles ſerviteurs craignant le même ſort l'abandonnerent avec mépris & indignation. Le Roi pour éviter de tomber au pouvoir des Romains, changea continuellement de retraite juſqu'à ce qu'il eût trouvé moyen de ſe réfugier dans un Temple en Samo-Thrace avec Evandre le Crétois, le même qui avoit attenté à la vie d'Eumene. Perſée voulut alors traiter avec les Romains, mais le Conſul rejetta toutes ſes propoſitions, parce qu'il s'obſtinoit à garder le titre de Roi. On n'oſoit néanmoins le tirer de ſon aſyle par reſpect pour les Dieux, & dans l'appréhenſion d'irriter les Samo-Thraces. Un Romain entreprit de les engager à lui remettre le Roi de Macédoine, & pour les animer contre ce Prince, il dit qu'il avoit près de lui un infâme meurtrier qui ſouilloit l'aſyle qu'il occupoit. Le peuple s'en plaignit à Perſée, & le pria de livrer Evandre, ſur lequel tomboit l'accuſation. Le Roi déſeſperant de perſuader au Crétois qu'il devoit ſe donner la mort, le fit tuer ſur le champ, de peur qu'il ne découvrît pluſieurs crimes qu'on avoit ignorés juſqu'alors. Il publia enſuite qu'Evandre s'étoit poignardé lui-même, & ayant gagné par une ſomme d'argent un autre Crétois nommé Oroande, il ſe diſpoſa à monter ſur ſon vaiſſeau pendant la nuit. En conſéquence, il ſe gliſſa par une fenêtre avec ſa femme, ſon fils Philippe & trois domeſtiques, & s'approcha du rivage. Le perfide Crétois étoit déjà parti, & Perſée au déſeſpoir ſe rendit aux Romains, ne pouvant plus ſupporter le poids de ſes malheurs. Octavius, entre les mains duquel il ſe remit, le fit embarquer pour être conduit au Conſul qui le traita avec beaucoup de douceur juſqu'à ſon départ de la Macédoine.

Quoique l'année du Conſulat de Paul Emile fût expirée, on lui continua le commandement des armées, & on nomma dix Commiſſaires pour regler les affaires de la Macédoine. Le Sénat en les chargeant de ſes ordres, décida que les Macédoniens ſeroient déclarés libres; qu'on diminueroit les impôts ſur les mines du pays & ſur les revenus des terres; que le Royaume ſeroit partagé en quatre regions ou provinces, dont les habitants ne pourroient ſortir pour s'établir ailleurs ſans la permiſſion des Romains. Ces diſpoſitions furent publiées de la maniere la plus ſolemnelle, & Paul Emile ajouta quelques autres reglements qui regardoient le bien de l'Etat. Auſſitôt qu'il eut mis ordre à tout, & qu'il eut viſité les principales villes de la Grece, il entra dans l'Epire qu'il ravagea, & ſe rendit à Rome emmenant avec lui toute la famille Royale, & ceux des Macédoniens qui étoient le plus attachés à Perſée. Ce Prince fit demander avec inſtance qu'on le diſpensât d'orner le triomphe du vainqueur, mais il ne put obtenir cette grace, & parut devant le peuple dans des habillements de deuil, & ſa démarche montroit la douleur & la honte dont il étoit pénetré. Après le triomphe, Perſée fut reconduit en priſon, où il reſta pluſieurs jours confondus avec d'autres priſonniers de la plus vile extraction. Enfin Paul Emile engagea le Sénat à faire transférer l'infortuné Roi de Macédoine à Albe, où il fut traité avec plus de douceur, quoiqu'étroitement gardé. Quelques Auteurs prétendent qu'il ſe laiſſa mourir de faim dans la quatrieme année de ſa captivité;

168.

ROYAUME DE MACEDOINE.

& d'autres assurent que les soldats de sa garde irrités contre lui l'empêcherent de dormir, jusqu'à ce qu'épuisé par des veilles continuelles il expirât. Les deux derniers de ses enfants resterent en prison toute leur vie, & on ignore de quelle maniere Philippe leur aîné obtint son élargissement. Ce Prince réduit à vivre de son travail, fit d'abord le métier de Tourneur, ensuite la beauté de son écriture le fit parvenir à la charge de Greffier, qu'il exerça avec honneur jusqu'à la fin de ses jours.

152. Seize ans environ après la défaite de Persée, un homme de basse naissance voulut faire croire qu'il étoit fils de ce Prince, & réclama ses droits sur la couronne de Macédoine. Cet imposteur né dans la Troade & nommé Andriscus, inventa une fable sur son origine, & chercha à se faire des partisans. Les Macédoniens y faisant peu d'attention, il passa en Syrie, où il fut arrêté par les ordres de Démétrius Soter, & livré aux Romains. Le mépris qu'on eut à Rome pour Andriscus le fit garder avec tant de négligence, qu'il se sauva en Thrace, où il trouva moyen de lever une armée, avec laquelle il s'empara d'une partie de la Macédoine, & prit le titre & les attributs de la Royauté. Le Sénat informé de cette révolution, envoya aussitôt le Préteur Juventius pour empêcher les progrès du faux Philippe. Juventius ne le croyant pas capable de résister, s'engagea témérairement, & perdit la bataille & la vie. Q. Cécilius Métellus succeda à Juventius, & défit l'imposteur, qui se retira chez un petit Roi de Thrace. Celui-ci dans la crainte de s'attirer la colere des Romains, remit le fugitif entre les mains de Métellus. Ce Préteur le fit conduire à Rome pour orner son triomphe, & se prépara à le suivre. Cependant un nouvel aventurier qui se disoit aussi fils de Persée, parut à son tour sur les rangs. Métellus n'eut pas de peine à le vaincre; mais il se cacha avec tant de soin, qu'on ne put jamais découvrir sa retraite. Quelque temps après on vit encore un Pseudo-Philippe, & les Macédoniens las de porter le joug, se rangerent en foule sous les étendards de ce nouveau Prétendant. Il profita des favorables dispositions où on se trouva à son égard, & ne rencontra presqu'aucune difficulté à faire la conquête du Royaume. Il ne jouit pas long-temps néanmoins de la puissance souveraine; car les Romains ayant envoyé contre lui une nombreuse armée, il perdit toutes les villes dont il s'étoit rendu maître, & fut tué dans un combat qu'il eut la témérité de livrer.

La Macédoine fut ainsi subjuguée une troisieme fois, & afin de prévenir de nouvelles occasions de révolte, on changea la forme du gouvernement, & on établit un ou plusieurs Consuls pour regler tout suivant les loix de la Nation. On ôta par ce moyen à la Macédoine le reste de liberté qu'on lui avoit laissé, & elle fut mise au nombre des Provinces Romaines que le sort des armes avoit soumises, & qui étoient gouvernées par des Préteurs particuliers. Telle fut la fin d'une Monarchie que l'ambition & l'habileté de ses Princes avoient considerablement augmentée. Elle acquit toute sa gloire sous le regne de Philippe II. fils d'Amyntas & pere d'Alexandre le Grand, commença à décheoir de sa grandeur, lorsque Philippe IV. pere de Persée, eut regné quelques années, & Persée acheva sa ruine totale.

Fin de l'Histoire de Macédoine.

CHAPITRE II.

Royaume de Syrie.

LA Syrie, proprement dite, eſt ſituée entre la Méditerranée à l'Occident, & l'Euphrate à l'Orient; & entre le mont Taurus au Septentrion, & l'Arabie Déſerte, la Paleſtine & la Phénicie au Midi. Sa longueur du Septentrion au Midi eſt de trois cent ſoixante & quinze milles, & d'Orient en Occident, ſa largeur eſt de trois cents milles.

Ce pays fut ſucceſſivement diviſé de différentes manieres. Dans les commencements il fut compoſé d'un grand nombre de petits Royaumes, qui furent par la ſuite réduits à quatre, ſçavoir, celui de Zobah, celui de Damas, celui de Hamath & celui de Geshur; car les noms de Béthrehob, d'Ishtob & de Maacha, dont il eſt fait mention dans l'Ecriture ſainte, ne paroiſſent marquer que des ſubdiviſions. Un nouveau partage ſépara toute la Syrie en deux parties ſeulement, qui étoient la Célé-Syrie & la Phénicie; & les Phéniciens, les Iduméens, les Juifs, les Gézites & les Azotites étoient compris dans ces deux parties. Après la mort d'Alexandre on diviſa encore la Syrie, ſuivant Strabon, en Commagene ou Comagene, en Séleucide de Syrie, en Célé-Syrie, en Phénicie maritime & en Judée. Ptolémée fait une autre ſubdiviſion, & compte dans la ſeule Syrie, proprement dite, la Comagene, la Pierie, la Cyrriſtique ou Cyrrheſtique, la Séleucide, la Caſſiotide ou Caſiotide, la Chalybonitide, la Chalcidice ou Chalcidie, l'Apamene, la Laodicene, la Phénicie Méditerranée, la Célé-Syrie & la Palmyrene.

Selon la diviſion de Ptolémée, Comagene avoit au Couchant le mont Amanus, au Septentrion une partie du mont Taurus. A l'Orient ce pays étoit borné par l'Euphrate; mais on ignore s'il l'étoit au Midi par la Séleucide, ou la Cyrrheſtique, ou par l'une & l'autre de ces contrées. Au reſte, la Comagene formoit le bout Septentrional de la Syrie, & avoit pour principales villes Samoſate ſur l'Euphrate, Antioche au pied du mont Taurus, & Germanicie. Toutes ces villes qui étoient autrefois magnifiques & floriſſantes, ſont aujourd'hui ruinées ou en mauvais état.

La Séleucide maritime contenoit la Pierie & la Caſiotide, dont l'une étoit ſituée au Septentrion, & l'autre au Midi. Entre ces limites étoient les villes d'Alexandrie, de Séleucie, de Pierie & de Laodicée ſur la Méditerranée.

Dans la partie intérieure de la Séleucide Méditerranée étoit la célebre Antioche, ſur le fleuve Oronte. Les deux Séleucides ſont appellées Antioche par Méla & par Pline.

L'Apamene étoit à l'Orient de la Caſiotide, & avoit pour Capitale Apamée, dont plus de la moitié étoit environnée par l'Oronte.

La Cyrrheſtique étoit une Province ſituée ſur l'Euphrate, & Cyrrhus ou Cyrus étoit la capitale de cette partie de la Syrie. On y voyoit auſſi la fameuſe ville nommée Hiérapolis, & Bambyce, que les Syriens nommoient *Magog*, & où la Déeſſe de Syrie étoit adorée.

ROYAUME DE SYRIE.

La Chalcidine étoit une Province intérieure du pays, qui n'étoit bornée ni par la mer Méditerranée, ni par l'Euphrate, & dont Chalcis étoit la capitale. Elle étoit environnée par Antiochene, ou la Séleucide, à l'Occident; par la Cyrrheſtique, au Septentrion; par la Chalybonitide, à l'Orient, & par l'Apamene & la Célé-Syrie, au Midi.

A l'Orient de Chalcidine étoit la Chalybonitide ſur l'Euphrate, qui avoit Chalybon pour capitale.

La Palmyrene étoit une Province grande & fertile au milieu d'un affreux déſert, au Midi de la Chalybonitide, lavée à l'Orient par l'Euphrate. Il ne reſte plus de toutes les villes de cette Province que la ſeule Palmyre, qui, quoique déſerte & preſqu'entierement détruite, ne laiſſe pas d'être regardée comme une des merveilles de l'Univers.

On ne peut gueres marquer préciſément les limites de la Célé-Syrie. Strabon dit ſeulement que cette Province étoit la vallée entre le Liban & l'Anti-Liban. Les principales villes de cette contrée étoient Héliopolis, aujourd'hui Balbeck, & Damas, maintenant Shâm.

La Laodicene, dont la capitale étoit Laodicée étoit ſituée au pied du mont Liban.

Sous l'Empire Romain, la Syrie ſouffrit une nouvelle diviſion, & on la ſépara en Comagene ou Euphrateſienne, en Syrie, en Palmyrene, & en Phénicie du Liban. Les Arabes placent la Paleſtine en Syrie d'un côté, & la Cilicie de l'autre, & l'appelle Shâm.

Abulfeda partage tout le pays en cinq Provinces, ſçavoir, Kinneſrine, Hemſene, Damaſcene, Jordanitique & Paleſtine. En général le climat de la Syrie eſt très-beau, & ſa fertilité eſt auſſi grande que celle d'aucune autre contrée.

Les anciens Syriens adoroient pluſieurs Idoles, parmi leſquelles étoit *Rimmon*, qui avoit ſon Temple à Damas. Cette Idole, d'abord la plus célebre chez les Syriens, fut remplacée dans la ſuite par d'autres, auxquelles on rendit un culte religieux, juſqu'à ce que Theglat-Phalaſſar en ſubjuguant les Syriens fit, pour ainſi dire, éprouver le même ſort à leurs Divinités. Depuis cet évenement la Religion Syrienne fut abolie, & celle d'Aſſyrie devint la Religion dominante de toute la contrée. Pluſieurs Auteurs, & entr'autres Lucien, rapportent que dans la ville d'Hiérapolis, appellée *Magog* par les Syriens, il y avoit un Temple de la grande Déeſſe Syrienne. Ce Temple ſitué ſur une éminence au milieu de la ville, étoit environné d'une double muraille, dont l'une étoit vieille & l'autre neuve. Au côté Septentrional de ce Temple étoit une cour de cinq ou ſix cents pieds en circonférence, dans laquelle on voyoit des Priapes qui étoient d'une prodigieuſe hauteur. La façade du Temple tournée vers l'Orient ſembloit cachée par une terraſſe haute d'environ huit pieds qui ſe trouvoit devant. Tout l'édifice étoit conſtruit à la maniere des Temples Ioniens, les portes en étoient dorées, & l'or éclatoit auſſi dans pluſieurs autres endroits, & principalement au dôme de ce bâtiment. L'air qu'on y reſpiroit étoit agréable, & tellement parfumé, que les habits de ceux qui y entroient, en contractoient l'odeur, & la conſervoient aſſez long-temps.

Ce Temple avoit ſon ſanctuaire, dans lequel il n'étoit pas permis aux

Prêtres mêmes d'entrer, à moins qu'ils ne fussent entierement dévoués aux Dieux qu'on y adoroit, ou qu'ils n'eussent quelque relation particuliere avec eux. Dans l'intérieur du sanctuaire qui étoit toujours ouvert, on voyoit un grand nombre de statues. A main gauche en entrant dans le Temple étoit le thrône du Soleil, mais sans aucune statue, & immédiatement après ce thrône étoit une Idole, à laquelle on a trouvé quelque rapport avec l'Apollon des Grecs. Quoi qu'il en soit, cette statue étoit la seule qui eût des habillements, car toutes les autres étoient nues. On gardoit dans l'enclos du Temple des bœufs, des chevaux, des lions, des ours & des aigles qui étoient apprivoisés & sacrés. Près du Temple étoit un lac où on nourrissoit des poissons, qu'on regardoit aussi comme sacrés. Au milieu du lac on avoit construit un autel de pierre, & sur cet autel brûloit continuellement de l'encens.

Les Oracles qui se rendoient dans le Temple avoient quelque chose d'extraordinaire. On y entendoit du bruit, quoique les portes fussent fermées, on y voyoit des images qui marchoient, qui suoient, & enfin qui dictoient en apparence des Oracles. Celui de l'Idole, que Lucien nomme *Apollon*, étoit le principal de tous. Ce Dieu, suivant le même Auteur, rendoit ses réponses lui-même, au lieu que les autres répondoient par la bouche de leurs Prêtres. Cette statue étoit habillée, comme on l'a déjà dit, par conséquent, quelqu'un pouvoit facilement se cacher sous ces habits, & répondre pour le Dieu aux questions proposées. Lorsque cet Apollon consentoit à satisfaire aux demandes qu'on lui faisoit, il commençoit à faire quelque mouvement. Aussitôt les Prêtres accouroient pour le lever en haut, & le Dieu les poussoit violemment jusqu'à ce que le Grand Prêtre se fût approché, & lui eût proposé sa question. Si elle déplaisoit à l'Idole, elle se retiroit, sinon, elle poussoit ses porteurs en avant; enfin cette Divinité avoit la direction de toutes les matieres sacrées & civiles, & on la consultoit dans tous les cas embarrassants.

Les revenus & le thrésor de ce Temple étoient considerables; l'Arabie, la Phénicie, la Cappadoce, la Cilicie & la Syrie contribuoient à l'enrichir par leurs présents qu'on gardoit avec beaucoup de soin. Il y avoit différentes sortes de Prêtres qui avoient diverses fonctions. Les uns tuoient les victimes, les autres portoient les libations, d'autres avoient soin du feu, d'autres desservoient l'autel, & plus de trois cents de ces derniers en habits & en bonnets blancs vaquoient aux sacrifices. Outre cela il y avoit encore d'autres Ministres attachés au service du Temple, comme des Musiciens experts à jouer de plusieurs instruments, des Prêtres nommés *Galli*, semblables à ceux de Cybele & des femmes frénétiques. L'emploi de Grand Prêtre étoit annuel, & tout le temps qu'il étoit en exercice, il portoit une robe de pourpre & une mître d'or. Des hommes de différentes nations qui vouloient se consacrer à la Déesse de Syrie, étoient chargés d'instruire dans les loix & les coutumes de la ville, ceux de leurs compatriotes qui alloient en pélérinage au Temple, & ils étoient appellés pour cette raison *Maîtres* ou *Instructeurs*.

Les Syriens offroient deux fois par jour des sacrifices à deux de leurs principales Idoles, à l'une en silence, & à l'autre en chantant, & en jouant

ROYAUME DE SYRIE.

de plusieurs d'instruments. Chaque printemps ils célebroient une fête dont les cérémonies consistoient à abattre quelques grands arbres dans le parvis du Temple, & à les garnir de chevres, de brebis, d'oiseaux, de riches vêtements, & de plusieurs pieces d'or & d'argent bien travaillées. Ensuite on promenoit les images sacrées autour de ces arbres, après quoi on y mettoit le feu qui les consumoit avec tout ce qui y étoit attaché. Ceux qui alloient à la ville d'Hiérapolis étoient obligés de faire chacun un sacrifice particulier. Le Pélerin qui faisoit ce sacrifice prenoit une brebis, la coupoit en pieces, en faisoit bonne chere, & étendant la toison par terre, il s'agenouilloit dessus. Dans cette posture il mettoit les pieds & la tête de la victime sur sa propre tête, prioit la Déesse d'accepter son sacrifice, & lui en promettoit un meilleur. On pouvoit encore deux fois par an se rendre la Déesse favorable de cette maniere : un homme montoit au haut d'un des Priapes dont on a parlé, & y restoit pendant sept jours. Dans cet intervalle il descendoit une chaîne où on attachoit ses présents, & on disoit son nom à un homme qui étoit en bas. Celui-ci le crioit de toute sa force à l'autre, qui commençoit aussitôt à prier, & frappoit en même temps sur une espece de cloche. Une autre espece de sacrifice en usage chez les Syriens avoit quelque chose de cruel. Ils commençoient par couronner de fleurs les victimes, & ensuite ils les chassoient hors du Temple vers un endroit où il y avoit une descente escarpée, du haut de laquelle ces animaux ne se précipitoient jamais sans perdre la vie. Il se trouvoit quelquefois des peres assez barbares pour lier leurs enfants dans des sacs, & les glisser du haut en bas de la même descente en les accusant de n'être pas des enfants, mais des bêtes.

Celui qui entreprenoit le pélérinage de Hiérapolis commençoit par se raser la tête & les sourcils, après quoi il offroit une brebis, comme on l'a vû plus haut. Alors il ne lui étoit plus permis de se baigner que dans de l'eau froide, ni de boire aucune autre liqueur, ni de se coucher que sur la dure avant la fin de son pélérinage. Lorsqu'il étoit arrivé dans la ville, il étoit entretenu aux dépens du Public, & logé avec ses compatriotes désignés par le nom d'Instructeurs ou de Maîtres, & il apprenoit d'eux les rits & les cérémonies qu'il devoit observer. Tous les pélérins étoient marqués au cou & aux poignets.

Il étoit défendu à celui qui avoit vû un mort d'entrer de tout le jour dans le Temple; mais le lendemain il cessoit d'être souillé pourvu qu'il eût pris soin de se purifier. A l'égard de tous ceux qui étoient de la famille du mort, ils devoient s'absenter du Temple pendant trente jours, & se raser la tête.

L'ancienne Syrie tombée sous la puissance des Assyriens cessa d'être un Royaume, & lorsque les Assyriens furent subjugués à leur tour par Cyrus, leur Empire devint une Province de la Perse, ainsi que les pays des Syriens. Les choses subsisterent en cet état jusqu'à la défaite de Darius Codoman près d'Issus, qui rendit Alexandre le Grand maître de la Perse. Ce Conquérant mourut l'an 324. avant J. C. sans avoir reglé sa succession. Il laissoit sa femme Roxane enceinte, & un fils naturel nommé Hercule, qu'il avoit eu de Barsine, veuve de Memnon, & qui étoit encore enfant. Au

moment de la mort d'Alexandre se trouvoit auprès de lui son frere naturel Philippe Aridée, homme sans mérite & sans aucune capacité. La nécessité où les Généraux d'Alexandre se trouverent d'avoir un Chef, au nom duquel on donnât les ordres, les obligea, après quelques jours d'altercation, de placer cet Aridée sur le thrône, en lui associant l'enfant dont Roxane étoit enceinte, au cas que ce fût un mâle. On forma ensuite un Conseil, auquel présidoit Perdiccas qui avoit presque toute l'autorité.

Roxane étant accouchée d'un fils, qu'on appella Alexandre du nom de son pere, on le déclara Roi avec Philippe, & les ordres s'expédioient au nom des deux Rois. On fit bientôt après le partage des gouvernements entre les Capitaines d'Alexandre; Séleucus fut le seul qui n'en obtint pas alors, mais on lui donna le commandement d'un Corps de Cavalerie, emploi honorable, & dans lequel il se distingua. A la mort de Perdiccas qui fut tué dans un tumulte en Egypte, Antipater fut nommé pour gouverner sous le nom des deux Rois, & on fit un nouveau partage. Antigone eut le gouvernement d'une partie de la basse Asie, avec le commandement en chef de l'armée d'Asie, & Séleucus eut alors le gouvernement de la Babylonie. Il le conserva jusqu'à l'année 315. dans laquelle Antigone irrité du refus que faisoit Séleucus de lui rendre compte des revenus publics, lui ôta le gouvernement. Séleucus fut contraint d'aller chercher une retraite en Egypte auprès de Ptolémée, où il resta trois ans. Au bout de ce temps il obtint du Roi d'Egypte un petit Corps de troupes, & rentra dans la Babylonie où il étoit aimé. Les peuples & la plus grande partie des troupes se déclarerent pour lui; de sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'une armée assez forte pour attaquer Nicanor, qui commandoit pour Antigone. Ce Général fut battu, & perdit la vie, ce qui rendit Séleucus seul maître du pays (1). Encouragé par ce premier succès, il forma le projet de réunir à son gouvernement les Provinces Orientales de la haute Asie, dont les Commandants divisés entr'eux ne reconnoissoient presque plus l'autorité des Rois & du Conseil.

Pendant que Séleucus étoit occupé dans la Perse, Antigone qui avoit battu Ptolémée, envoya son fils Démétrius avec une armée contre Babylone. La ville & un des deux châteaux se soumirent; mais l'autre soutint un siége en forme, & Démétrius rappellé dans la basse Asie, se contenta de laisser quelques troupes pour bloquer ce château. Il y eut l'année suivante, qui étoit la 310e avant J. C. un traité conclu par Ptolémée, Lysimaque & Cassandre avec Antigone, & on convint de couronner le jeune Alexandre âgé de treize ou quatorze ans, & de lui donner pour Gouverneur Cassandre, fils d'Antipater. Cet accord & la tranquillité qui en fut la suite ne durerent pas long-temps, & Séleucus profita des troubles pour chasser de la Babylonie les troupes que Démétrius y avoit mises. Il réduisit ensuite la Médie sous son obéissance, & fit la conquête de la Bactriane, de l'Hyrcanie, & de plusieurs autres Provinces qu'il annexa à son Empire. Séleucus prit alors le titre de Roi de Babylone & de Médie, & résolu de s'emparer de ces

(1) Un grand nombre d'Ecrivains fixent à cet évenement l'époque de l'*Ere des Séleucides*. On peut voir à ce sujet la Dissertation de M. Freret insérée dans la partie des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres; Tome XVI. p. 286. & suiv.

ROYAUME DE SYRIE,

pays connus ſous le nom général des Indes, il paſſa le fleuve de l'Inde. Sandrocotte ou Androcotte en poſſeſſion de cette contrée, leva une forte armée à deſſein de repouſſer Séleucus; mais ce Prince informé qu'il s'étoit fait une ligue contre Antigone, ſe hâta de s'accommoder avec Sandrocotte, afin de ſe joindre à cette confédération. Il amena au ſecours des Princes ligués une armée redoutable par le grand nombre d'éléphants de guerre qu'il avoit tirés de l'Inde, & contribua par ce moyen à la défaite d'Antigone, qui perdit la vie dans la bataille d'Ipſus en Phrygie. Cet évenement arrivé dans l'été de l'an 301. rendit Séleucus entierement maître de toute la Syrie, à l'exception de quelques villes qui ne ſe ſoumirent à lui que quelques années après, c'eſt-à-dire, dans la vingt-ſixieme année de l'Ere des Séleucides.

Séleucus prend le titre de Roi.

301.

Séleucus ne ſe vit pas plutôt en poſſeſſion de la Syrie qu'il prit le titre de Roi, que les Capitaines d'Alexandre avoient déjà pris avant lui. Ce nouveau Monarque embellit ſes Etats d'un grand nombre de villes magnifiques. Il donna le nom de Séleucie à celle qu'il fit bâtir ſur le bord Occidental du Tigre, à quarante milles de Babylone, environ à dix lieues de l'endroit où eſt préſentement la ville de Bagdad. Cette nouvelle ville dont Séleucus fit le lieu de ſa réſidence & la capitale de toutes les Provinces de ſon Empire au-delà de l'Euphrate, devint en peu de temps extrêmement peuplée & floriſſante. Pendant que le Roi de Syrie étoit occupé à fonder différentes villes, Démétrius, fils d'Antigone, fit quelques tentatives pour recouvrer les Etats de ſon pere en Aſie; mais il ne put réuſſir dans cette entrepriſe, & tomba au pouvoir de Séleucus, qui le retint priſonnier le reſte de ſes jours. Le Roi de Syrie, après la mort de Démétrius, s'empara de tout ce qu'il avoit poſſedé en Syrie & en Aſie, & fit un ſeul Empire de ces deux Royaumes. Ptolémée Soter, Roi d'Egypte, ne ſurvécut que de quelques mois à ce Prince; de ſorte qu'il ne reſtoit plus de tous les Capitaines d'Alexandre que Lyſimaque & Séleucus. Ces deux derniers, quoique fort âgés, ſe firent une cruelle guerre, qui fut terminée par la défaite & la mort de Lyſimaque. Alors Séleucus fut ſurnommé *Nicator* ou Vainqueur, & la nouvelle victoire qu'il venoit de remporter le mit en poſſeſſion des Etats de Lyſimaque. La joye qu'il en reſſentit ne fut pas de longue durée, car au bout de ſept mois, il fut aſſaſſiné par Ptolémée Céraunus, comme il alloit ſe faire reconnoître dans la Macédoine ſa patrie, où il comptoit finir ſa vie. Ce Prince mourut dans la quarante-troiſieme année depuis la mort d'Alexandre, dans la trente-deuxieme de l'Ere des Séleucides, & dans la ſoixante & treizieme, ou, ſuivant Juſtin, dans la ſoixante & dix-huitieme de ſon âge.

Philetere, Prince de Pergame, acheta du perfide Céraunus le corps du Roi de Syrie, & l'envoya à Antiochus fils de ce Monarque. Antiochus fit de magnifiques obſéques à ſon pere dans la ville de Séleucie, & donna ordre que ſes cendres fuſſent dépoſées dans une ſuperbe chapelle bâtie exprès pour cela, & nommée *Nicatorium*. Preſque tous les Hiſtoriens font de grands éloges de Séleucus, qui s'étoit attiré le reſpect & l'amour de tous ſes ſujets.

ANTIOCHUS SOTER.

280.

A la nouvelle de la mort de ſon pere, Antiochus, qui étoit en Orient, ſongea d'abord à affermir ſa puiſſance dans ce pays; & afin d'empêcher les mouvements

mouvements que ſon abſence pourroit occaſionner dans l'Aſie Mineure, il y envoya une armée ſous le commandement de Patrocle. Ce Général ayant fait un traité avec les Héracléens, contre leſquels il avoit d'abord marché, entra dans le pays des Bithyniens qu'il mit à feu & à ſang; mais il tomba dans une embuſcade où il fut tué, & ſes troupes entierement défaites. Antiochus informé de la perte de ſon armée, fit de grands préparatifs pour en tirer vengeance. Cependant Nicomede, alors ſur le thrône de Bithynie, appella les Gaulois à ſon ſecours, & en récompenſe des ſervices qu'il en reçut, il leur donna cette partie de l'Aſie Mineure qui, d'après eux, fut nommée *Gallo-Grece* par quelques-uns, & Galatie par d'autres. Dans ce même temps Antiochus eut de grands démêlés avec Antigone Gonatas, fils de Démétrius, au ſujet de la couronne de Macédoine, & ces deux Princes leverent chacun une nombreuſe armée. Antigone ſçut mettre dans ſes intérêts le Roi de Bithynie, & par ce moyen Antiochus hors d'état de réſiſter aux forces réunies de ces deux Rois, entra en accommodement avec eux. Il renonça totalement à ſes droits ſur le thrône de Macédoine, & conſentit à donner en mariage à Antigone ſa fille Phila, qu'il avoit eue de Stratonice.

ROYAUME DE SYRIE.

Antiochus marcha enſuite contre les Gaulois & les chaſſa de l'Aſie, d'où ils faiſoient ſouvent des incurſions ſur les terres de tous les Princes voiſins. Cette heureuſe expédition valut à Antiochus le ſurnom de *Soter* ou Sauveur. Ce Prince voulut peu de temps après envahir les Etats de Pergame, mais il fut battu par Eumene, & obligé de retourner à Antioche, où il mourut au bout de dix-neuf ans de regne, laiſſant la couronne à ſon fils Antiochus.

Ce Prince avoit délivré les Miléſiens d'un Gouverneur qui les traitoit avec une eſpece de tyrannie, & en reconnoiſſance ces peuples donnerent à Antiochus le ſurnom de *Théos*, c'eſt-à-dire, Dieu. Dès la troiſieme année de ſon regne, il eut une ſanglante guerre à ſoutenir contre Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte, & il fut obligé de marcher avec une grande partie des forces de Babylone & de l'Orient. Pendant qu'il étoit occupé de la guerre en Egypte, il s'éleva dans ſes Provinces des troubles auxquels ſon éloignement l'empêcha de remédier ſur le champ. L'impunité augmenta la hardieſſe des premiers rebelles, & fut cauſe que leur exemple fut bientôt ſuivi par d'autres; de ſorte que le Roi de Syrie perdit toutes les Provinces de ſon Empire ſituées au-delà de l'Euphrate. Ce fut alors que les Parthes ſecouerent le joug des Macédoniens, & qu'Arſace fonda leur monarchie, dont la puiſſance devint formidable aux Princes de l'Orient & même aux Romains. La nouvelle des troubles qui agitoient le Royaume d'Antiochus, détermina ce Prince à faire la paix avec Ptolémée, & il fut reglé qu'il repudieroit Laodice, épouſeroit Bérénice, fille de Ptolémée, & aſſureroit la couronne aux enfants qu'il auroit de cette Princeſſe. Le mariage fut célebré avec beaucoup de magnificence, & le Roi de Syrie eut de grands égards pour ſa nouvelle épouſe tout le temps que vécut Ptolémée. A la mort de ce Monarque, arrivée deux ans après les nôces de ſa fille, Antiochus abandonna Bérénice, reprit ſa premiere femme, & rappella les fils qu'il avoit eus d'elle, ſçavoir, Séleucus & Antiochus Hierax. Laodice comptoit peu ſur la conſtance de ſon époux, & comme elle vouloit faire tomber la couronne ſur la tête d'un de ſes fils qui avoient été déshérités, pour favoriſer

Antiochus Théos.

261. Av. J. C.

ROYAUME DE SYRIE.

les enfants de Bérénice, elle fit empoiſonner Antiochus. Lorſqu'il fut expiré, elle cacha ſa mort, & fit ſeulement publier qu'il étoit malade. Un homme dévoué à la Reine ſe mit dans le lit du Roi, & contrefaiſant ſa voix, il recommanda aux Seigneurs, qui lui rendoient viſite, ſa chere Laodice & ſes enfants. On publia en même temps au nom d'Antiochus, que le peuple croyoit encore vivant, des ordres par leſquels ſon fils aîné Séleucus étoit nommé ſucceſſeur au thrône. Après toutes ces précautions on déclara la mort du Roi, & Séleucus fut couronné ſans aucune oppoſition. Antiochus Hierax, ſecond fils de Laodice, eut le gouvernement de toutes les Provinces de l'Aſie Mineure, où il commandoit un Corps de troupes aſſez conſiderable.

SELEUCUS CALLINICUS.

246. AV. J. C.

Bérénice craignant pour ſa vie & celle de ſon fils, ſe retira ſecrettement à Daphné; mais elle y fut aſſiégée, & avant que les ſecours qui lui arrivoient de pluſieurs côtés fuſſent en état de la défendre, elle fut égorgée, ainſi que ſon fils, & tous ceux dont elle étoit accompagnée. Ptolémée Evergete, frere de Bérénice, vengea ſa mort en faiſant de grands ravages dans les Etats de Séleucus Callinicus. Il ſe rendit maître de la perſonne de Laodice, qu'il fit mourir, s'empara de toute la Syrie & de la Cilicie, & conquit le pays d'au-delà de l'Euphrate juſqu'à Babylone & au Tigre. Il auroit ſans doute continué ſes conquêtes ſi une ſédition ne l'eût forcé de retourner dans l'Egypte. Le Roi de Syrie, dans le deſſein de faire rentrer dans le devoir les villes maritimes qui s'étoient révoltées, équippa une flotte ſur laquelle il monta. L'éloignement de Ptolémée favoriſoit les projets de Séleucus, mais une tempête furieuſe briſa preſque tous ſes vaiſſeaux, & il eut beaucoup de peine à ſe ſauver avec un petit nombre de perſonnes. Un accident de cette nature qui ſembloit mettre le comble à la diſgrace du Roi de Syrie, ſervit au contraire à rétablir ſes affaires. Les rebelles le haiſſoient à cauſe du meurtre de Bérénice, & le croyant ſuffiſamment puni par ce qui venoit de lui arriver, ils ſe ſoumirent à lui, & compoſerent une armée aſſez forte.

Séleucus profita d'une révolution ſi avantageuſe pour marcher contre le Roi d'Egypte. Il fut battu, & au déſeſpoir de cet échec, il ſe renferma dans Antioche, d'où il envoya vers ſon frere Antiochus le prier de lui amener du ſecours. Antiochus, Prince ambitieux & avide, leva des troupes en diligence, moins pour aider ſon frere que pour le dépouiller de ſes Etats s'il en trouvoit l'occaſion. Cependant le Roi d'Egypte inſtruit des préparatifs qu'on faiſoit contre lui, fit avec Séleucus une treve de dix ans. Ce traité eût ſans doute rétabli la tranquillité dans les Etats de ce Prince, s'il n'eût appris que ſon frere continuoit à armer. Ces nouvelles l'inquiéterent, & réſolu de prévenir les entrepriſes d'Antiochus, Séleucus paſſa le Mont Taurus, afin d'examiner quels étoient ſes deſſeins. Les deux freres ſe livrerent bientôt une bataille, dans laquelle le Roi de Syrie fut battu & mis en fuite. Le bruit courut qu'il avoit été tué; de ſorte que les Gaulois, à qui Antiochus devoit principalement ſa victoire, projetterent de ſe défaire de lui, & de ſe rendre maîtres de toute l'Aſie. Ils n'exécuterent pas néanmoins une ſi déteſtable trahiſon, & ſe contenterent d'enlever les thréſors d'Antiochus.

Les deux freres, toujours animés l'un contre l'autre, ne s'appercevoient

ROYAUME DE SYRIE.

pas que leur méſintelligence fourniſſoit aux Princes voiſins l'occaſion de démembrer toute la Syrie, & ils ne ſongeoient qu'à s'accabler réciproquement. Séleucus, à qui l'avantage demeuroit dans tous les combats, réduiſit Antiochus à chercher une retraite en Cappadoce. Ce Prince fugitif en ſortit enſuite, & ſe jetta entre les bras du Roi d'Egypte, quoiqu'il fût l'ennemi déclaré de toute ſa maiſon. Il ſe repentit bientôt de cette démarche imprudente; car Ptolémée le fit arrêter, & le retint en priſon juſqu'à ce qu'il trouva enfin moyen de s'évader. Antiochus ſe preſſa de gagner les frontieres de l'Egypte; mais comme il ſortoit de ce pays il fut aſſaſſiné par des voleurs. Telle fut la fin d'un Prince qui vouloit tout envahir, & qui pour cette raiſon fut ſurnommé Hierax.

Séleucus débarraſſé des inquiétudes que ſon frere lui avoit cauſées, s'appliqua à tout pacifier dans ſes Etats, & marcha contre Arſace qui avoit eu le temps de ſe fortifier dans ſon uſurpation. L'expédition de Séleucus ne fut pas heureuſe; il fut battu & fait priſonnier par les Parthes, & au bout de quatre ans de captivité, il mourut d'une chute de cheval. Ce Prince laiſſa deux fils, ſçavoir, Séleucus & Antiochus, & une fille qu'il avoit mariée à Mithridate, Roi de Pont.

SELEUCUS CERAUNUS.

226.

Séleucus en montant ſur le thrône à la mort de ſon pere, prit le ſurnom de Céraunus. Il étoit d'une ſanté chancelante, & les infirmités auxquelles il étoit ſujet lui affoiblirent tellement l'eſprit, qu'il n'auroit pû ſe maintenir ſur le thrône, ſi Achéus, ſon couſin, ne ſe fût chargé du maniement des affaires. Le Roi de Syrie ſentoit l'importance des ſervices que lui rendoit Achéus, & ſuivant ſes conſeils, il ſongea à marcher en perſonne contre Attalus, Roi de Pergame, qui s'étoit emparé d'une grande partie de l'Aſie Mineure. Achéus confia à Hermias le gouvernement de la Syrie, & partit enſuite pour accompagner Séleucus dans ſon expédition. Il fut attentif à profiter de tout ce qui pourroit être avantageux aux Syriens; mais il ne put empêcher qu'il ne ſe formât une conſpiration contre la vie du Roi, qui fut empoiſonné, & qui mourut après trois ans de regne. Achéus ayant découvert les coupables leur fit ſouffrir les ſupplices que leur crime méritoit, & rejettant généreuſement l'offre que les troupes lui faiſoient de la couronne, il envoya en Babylonie avertir Antiochus, frere du feu Roi, de ſe rendre en diligence à Antioche.

ANTIOCHUS LE GRAND.

223.

Antiochus, à qui un grand nombre de victoires & pluſieurs belles actions, firent donner par la ſuite le ſurnom de Grand, quitta auſſi la Babylonie, & dès qu'il fut arrivé à Antioche, il prit poſſeſſion du thrône qu'Achéus lui avoit conſervé. La premiere choſe qu'il fit fut de nommer des Gouverneurs pour les Provinces. Molon eut le gouvernement de la Médie; Alexandre ſon frere celui de la Perſe; Achéus fut chargé des Provinces de l'Aſie Mineure; Epigene obtint le commandement des troupes qui devoient demeurer auprès de la perſonne du Roi, & Hermias fut confirmé dans la dignité & l'emploi de premier Miniſtre comme ſous le regne précédent. Le mauvais état où ſe trouvoient les affaires de la Syrie donnerent beaucoup d'occupation au nouveau Roi, & fournirent à Alexandre & à Molon les moyens de s'attribuer la ſouveraine autorité dans leurs gouvernements. Antiochus avoit envie de marcher lui-même contre ces rebelles, & Epigene le lui

ROYAUME DE SYRIE.

conſeilloit; mais Hermias s'y oppoſa, & ſon avis prévalut. On ſe contenta d'envoyer, pour réduire Molon & Alexandre, une armée dont Hermias nomma les Chefs. La défaite totale de cette armée fit ſentir au Roi le tort qu'il avoit eu de croire Hermias, & il alloit ſe mettre à la tête de nouvelles troupes, lorſque ſon premier Miniſtre l'en empêcha encore une fois. Les progrès des révoltés & l'avantage qu'ils remporterent ſur les Syriens, donnerent lieu à Epigene de remontrer à Antiochus combien il étoit néceſſaire qu'il encourageât ſes troupes par ſa préſence. Un conſeil ſi ſage fut enfin goûté; le Roi partit, & ſes victoires ſur les rebelles du Parti d'Alexandre & de Molon, forcerent ces deux hommes à ſe tuer eux-mêmes.

Cependant Hermias moins attaché aux intérêts d'Antiochus qu'aux ſiens propres, avoit conçu une haine violente contre Epigene, & non content de l'avoir fait exiler à Apamée, il l'accuſa d'entretenir des intelligences avec Molon. Pour appuyer cette accuſation, il gagna un des domeſtiques d'Epigene, & fit gliſſer dans ſes papiers une prétendue lettre du Chef des rebelles. Le Gouverneur d'Apamée reçut des ordres pour viſiter les papiers d'Epigene, & ayant trouvé cette lettre, le fit mettre à mort ſans autre conviction. Les courtiſans d'Antiochus apprirent avec chagrin la nouvelle de la mort d'Epigene. Aucun d'eux ne le croyoit coupable; mais perſonne n'oſoit le dire, par la crainte qu'on avoit d'Hermias, qui ſe faiſoit redouter par le Roi lui-même. Le Médecin d'Antiochus ſe chargea courageuſement de la dangereuſe commiſſion de déſabuſer ſon maître au ſujet du premier Miniſtre. Il s'y prit ſi adroitement, que le Roi convaincu du péril où ſa confiance l'expoſoit, fit tuer Hermias par ſes Gardes. Loin que perſonne voulût venger la mort de cet ambitieux, tous les Syriens en témoignerent une grande joye, & les femmes d'Apamée aſſommerent à coups de pierres ſa femme & ſes enfants.

Antiochus, après avoir pacifié ſes Provinces, tourna ſes armes contre Artabazane, qui lui demanda & obtint la paix. La guerre avec l'Egypte fut réſolue, & le Roi de Syrie commença par reprendre la ville de Séleucie, que Ptolémée Evergete avoit enlevée à ſon pere. Les Egyptiens voulurent inutilement arrêter les premiers progrès d'Antiochus; ce Monarque les battit en différentes rencontres, & recouvra une partie de ſes Provinces. Ptolémée Philopator, alors ſur le thrône d'Egypte, ayant été informé des différents déſavantages que ſes troupes eſſuyoient, ſe réveilla de ſon aſſoupiſſement; & à la tête d'une puiſſante armée, il s'avança à la rencontre d'Antiochus. Les deux Rois ſe livrerent une bataille près de la ville de Raphia dans la Célé-Syrie; les troupes d'Antiochus furent taillées en pieces, & le Prince qui les commandoit, obligé de fuir, ſe retira à Antioche. Cette déroute l'affligea, & il demanda à Ptolémée une treve d'un an, qui lui fut accordée. La paix ne tarda pas à ſuivre la treve; Ptolémée la déſiroit, parce que la guerre l'empêchoit de jouir des plaiſirs qu'il goûtoit à ſa Cour; & elle devenoit néceſſaire à Antiochus, qui avoit appris qu'Achéus s'étoit fait reconnoître Souverain dans les pays de ſon gouvernement. Par le traité qui fut fait entre le Roi d'Egypte & celui de Syrie, il fut reglé que la Syrie & la Phénicie appartiendroient à Ptolémée, qui auſſitôt

après la conclusion de la paix nomma des Gouverneurs de ces Provinces, & s'en retourna dans ses Etats.

ROYAUME DE SYRIE.

Le Roi de Syrie contraint d'abandonner la Syrie & la Phénicie, songea à se dédommager de cette perte, en reprenant ce qu'Achéus lui avoit enlevé. En conséquence, il passa le Mont Taurus & alla camper devant Sardes, où Achéus s'étoit renfermé. Cet usurpateur avoit choisi préférablement cette ville à cause de son heureuse situation; mais il ne put empêcher qu'elle ne fût prise d'assaut, & il eut peine à gagner la citadelle, où il se défendit pendant plusieurs mois. Un traître feignant de lui ménager une retraite auprès du Roi d'Egypte, le livra à Antiochus qui lui fit couper la tête, qu'on mit dans une peau d'âne, & le reste du corps fut attaché en croix. Le Roi de Syrie s'appliqua ensuite à remettre l'ordre dans les Provinces de l'Asie Mineure qui étoient rentrées sous son obéissance, & prit le chemin d'Antioche pour se préparer à une nouvelle guerre contre les Parthes & les Medes. 216.

Antiochus, malgré la vigoureuse résistance des uns & des autres, reprit sur eux la plûpart des villes qui faisoient l'objet de cette guerre. Satisfait de ces avantages, il borna ses exploits de ce côté, & porta ses vûes sur l'Egypte, en apprenant la mort de Ptolémée Philopator, & la jeunesse de Ptolémée Epiphanes, fils & successeur de ce Prince. Il se ligua avec Philippe Roi de Macédoine, qui lui aida à s'emparer de la Judée. Aristodeme, Régent de l'Egypte, connoissant le danger où se trouvoit ce Royaume, fit supplier les Romains de le prendre sous leur protection. Le Sénat envoya des Ambassadeurs vers le Roi de Syrie, afin d'examiner ses actions, & l'engager à renoncer à ses prétentions sur l'Egypte. Antiochus étoit trop bon politique pour mécontenter ouvertement les Romains; il reçut honorablement leurs Ambassadeurs, & fit partir les siens pour Rome. Les négociations durerent ainsi quelque temps, & le Roi de Syrie qui songeoit toujours à envahir l'Egypte, crut s'en faciliter les moyens en mariant sa fille Cléopâtre à Ptolémée Epiphanes. Il fondoit ses espérances sur la soumission que Cléopâtre avoit eue jusques-là à ses volontés; mais cette Princesse sincerement attachée à son époux, refusa de se prêter aux idées de son pere.

Ce Prince voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de ses desseins, prit le parti d'agir à découvert, & déclara la guerre à son gendre. Ce dernier reprit la Judée, mais Antiochus, qui avoit fait alliance avec les Juifs, s'empara de la Phénicie & de la Célé-Syrie qu'il unit à sa couronne. Peu de temps après il forma le projet de réduire les principales villes de la Grece Asiatique, & assiégea Smyrne & Lampsaque, qui implorerent le secours des Romains contre lui. Il avoit déjà soumis la Chersonnese, & s'étoit rendu maître de Lysimachie, capitale de la Thrace, lorsque des Ambassadeurs le joignirent à Sélymbrie, & lui firent entendre qu'il devoit restituer à Ptolémée les pays qu'il avoit conquis sur lui, & laisser en paix les villes libres de la Grece. Antiochus indigné que les Romains voulussent s'ériger en arbitres de l'Orient, ne laissa pas de poursuivre ses conquêtes. Il étoit sur le point d'attaquer l'isle de Chypre; mais sa flotte fut dissipée par une

ROYAUME DE SYRIE.

tempête. Cet accident le força à gagner Séleucie, où il fit radouber les vaisseaux qui avoient pu échapper du naufrage.

195. Le printemps suivant il se rendit à Ephese, où il reçut Annibal qui s'étoit sauvé de Carthage. Ce Général persuada Antiochus de faire la guerre aux Romains, & ce Prince, après quelques années de préparatifs, se déclara enfin ouvertement. Les légions Romaines sous la conduite d'Acilius Glabrion, mirent fin aux prospérités d'Antiochus; elles reprirent bientôt plusieurs villes de la Grece que les Syriens avoient subjuguées, & défirent aux Thermopyles le Roi de Syrie lui-même, qui fut obligé de repasser la mer. Polyxenide, Amiral d'Antiochus, fut aussi battu par Livius, & sa flotte auroit été entierement détruite, si la légereté des bâtiments qui la composoient ne l'eût dérobée à la poursuite des vainqueurs. Cependant Antiochus rassembla des troupes nombreuses sur la frontiere qui séparoit ses Etats de ceux du Roi de Pergame, & il fit quelques tentatives pour enlever la capitale de ce Prince. La fortune fut totalement contraire au Roi de Syrie; il perdit une seconde bataille sur mer, & fut vaincu près de Magnésie,

190. ville de Lydie.

Tant de pertes consécutives mirent Antiochus hors d'état de résister, & il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de demander la paix. En conséquence, il envoya Antipater & Zeuxis vers Scipion l'Africain, qui leur accorda ce qu'ils demandoient, à condition que le Roi de Syrie évacueroit sur le champ le reste des Places qu'il possedoit encore en Europe; qu'il céderoit les Provinces situées en deçà du Mont Taurus, & qu'il s'engageroit à payer les frais de la guerre, sçavoir, quinze mille talents aux Romains, & quatre cents à Eumenes, Roi de Pergame, avec la quantité de bled qui lui étoit dûe suivant les traités faits auparavant avec Attalus. Aucun des articles ne fut contesté, Antiochus vouloit la paix à quelque prix que ce fût; & sur la réponse de Scipion, il se hâta d'envoyer des Ambassadeurs pour obtenir du Sénat la confirmation de ce qui avoit été reglé. Antiochus ne survécut pas long-temps à la paix onéreuse qu'il avoit été forcé de conclure. Il avoit d'abord donné une partie de la somme qu'on avoit exigée dans le traité, & afin de livrer plutôt ce qui restoit à payer, il confia le soin de ses Etats à son fils Séleucus, & entra dans l'Elymaïde pour y recueillir de l'argent. Quelques Ecrivains rapportent qu'il voulut piller le Temple de Jupiter Bélus, & que le peuple outré de ce sacrilége l'assomma avec sa suite: Polybe dit qu'il évita la fureur des Elyméens; mais que les remords de son crime le firent tomber dans une espece de frénésie qui termina ses jours. Un autre Ecrivain prétend qu'il fut tué par quelques-uns de ses propres domestiques qu'il avoit maltraités un jour qu'il avoit fait excès de vin. Quoi qu'il en soit, sa mort arriva dans la trente-sixieme année de son regne, & presque tous les Historiens s'accordent à faire de grands éloges de ce Prince.

SELEUCUS PHILOPATOR.

187. Séleucus, fils aîné d'Antiochus le Grand, lui succéda, & eut le surnom de Philopator. Ce Prince ne fit aucune belle action, & sa vie se passa en projets d'alliance avec ses voisins, dont il tira peu d'avantage. Le démêlé qui survint à Jérusalem entre Simon, Gouverneur du Temple, & Onias,

ſouverain Sacrificateur, donna malheureuſement connoiſſance à Séleucus des richeſſes enfermées dans les thréſors du Temple. Ce Monarque forma le deſſein impie de s'en emparer, & il chargea de cette commiſſion Héliodore, Surintendant de ſes finances. On a vû dans l'hiſtoire des Juifs le peu de ſuccès de cette entrepriſe, & de quelle maniere Héliodore fut traité. Quelques Hiſtoriens diſent que Séleucus demanda le retour de ſon frere Antiochus, qui avoit été envoyé en ôtage à Rome par ſon pere, & qu'en échange il fit partir ſon fils Démétrius, alors âgé de douze ans. Avant l'arrivée d'Antiochus, & après le départ de Démétrius, Héliodore ſe flattant de profiter de l'abſence de ces deux Princes pour s'emparer de la couronne, empoiſonna Séleucus, qui mourut après un regne de onze ans.

Héliodore, maître des thréſors du Royaume, s'en ſervit pour ſe faire des partiſans, & il monta ſur le thrône ſans que perſonne osât prendre les intérêts du légitime ſucceſſeur. Cependant Antiochus qui étoit encore à Athènes, lorſqu'il apprit la mort de ſon frere Séleucus & l'uſurpation de ſon meurtrier, chercha du ſecours chez les Princes voiſins. Eumènes, Roi de Pergame, & Attalus ſon frere lui en fournirent, quoiqu'il n'eût pas lieu de s'y attendre, à cauſe de l'inimitié où ces Princes avoient toujours été avec Antiochus le Grand. Enfin les troupes du Roi de Pergame ſoutinrent ſi efficacement les droits d'Antiochus, que ce Prince après avoir dépouillé Héliodore du rang qu'il avoit pris, s'en mit en poſſeſſion. Il fut troublé d'abord par les intrigues & les partiſans de Cléopâtre ſa ſœur, qui vouloient mettre ſur la tête de Ptolémée Philometor, fils de cette Princeſſe, la couronne de Syrie. Antiochus s'efforça de gagner par la douceur ceux qui refuſoient de le reconnoître, & il en vint à bout en peu de temps; de ſorte qu'il fut proclamé Roi de Syrie d'un conſentement unanime.

ANTIOCHUS EPIPHANES.

Ce Monarque, qu'un mélange de vertus & de vices rendit l'objet de l'admiration & du mépris de ſes ſujets, ne ſuivit conſtamment aucune de ſes entrepriſes. Il étoit fier & impitoyable avec ceux qui ne pouvoient lui réſiſter, & rempoit baſſement devant ceux qu'il craignoit. Un libertinage groſſier & de fréquents excès de vin le rendoient ſouvent furieux, cruel & inſenſé; pendant que dans d'autres moments il étoit généreux, brave, politique & libéral. Ce Prince tel qu'on vient de le dépeindre, perſécuta continuellement le peuple Juif. Il enleva du Temple de Jéruſalem un grand nombre de vaſes ſacrés, fit maſſacrer les hommes & réduiſit en eſclavage les femmes & les enfants. La ville fut pillée par ſes ordres, on mit le feu à pluſieurs endroits, on conſacra le lieu ſaint à Jupiter Olympien, & on voulut forcer les peuples des environs à ſacrifier à ce faux Dieu. Pluſieurs obéirent par crainte ou par intérêt; d'autres aimerent mieux mourir dans les tourments, & enfin Mattathias ſe révolta, forma d'abord une petite troupe & ſe défendit avec ſuccès. La Judée ne fut pas le ſeul pays où Antiochus porta la guerre; l'Egypte éprouva auſſi la force de ſes armes. Il y entra la premiere fois ſous des prétextes aſſez légers, & parce qu'il redoutoit peu le Roi Ptolémée Philometor, dont il mépriſoit la jeuneſſe. Devenu maître de pluſieurs villes & de la perſonne même du Roi d'Egypte, Antiochus affecta une douceur & une modération qui engagerent le reſte de

ROYAUME DE SYRIE.

l'Empire à lui faire hommage. Alors le Roi de Syrie ne crut plus avoir rien à ménager, & il enleva tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus précieux dans le pays qu'il venoit de ſubjuguer.

Pendant qu'il étoit encore en Egypte, il y eut une révolution dans la Judée, où Jaſon, ſur la nouvelle de la mort d'Antiochus, ſe mit en poſſeſſion de la ſouveraine ſacrificature. Ce Prince en apprenant cet évenement crut que c'étoit une révolte générale des Juifs, & ſans autre examen il paſſa dans leur pays, & y porta le ravage & la déſolation. De retour à Antioche, il ſçut que les Alexandrins avoient mis ſur le thrône d'Egypte le frere de Philometor. Antiochus, ſous prétexte de rétablir le Prince qu'il tenoit comme captif à ſa Cour, porta de nouveau ſes pas en Egypte, & aſſiégea Alexandrie. Il ne put emporter cette Place, & fatigué de la réſiſtance des habitants, il ſe retira à Memphis. Il avoit formé le deſſein de réunir l'Egypte au Royaume de Syrie, & pour y réuſſir plus ſûrement, il rendit à Philometor tout le pays qu'il lui avoit pris, à l'exception de Péluſe, lui conſeillant de ſe remettre en poſſeſſion de la couronne. Il eſperoit allumer entre les deux freres une guerre civile qui détruiroit les forces de l'Egypte, & il comptoit alors pouvoir facilement envahir ce pays. Les deux jeunes Princes démêlerent ſes vûes ambitieuſes, & loin de les favoriſer, ils firent enſemble un accommodement, par lequel ils conſentirent à occuper tous deux le même thrône.

Cet accord qui ruïnoit les projets d'Antiochus le mit en fureur; il aſſembla des troupes en diligence, & marcha encore une fois contre l'Egypte. Il ſaccagea pluſieurs Places; les autres ſe ſoumirent à lui dans l'appréhenſion d'être traitées de même; & il alloit faire le ſiége d'Alexandrie, lorſque les Romains lui envoyerent des Ambaſſadeurs. Ces derniers parlerent avec tant de hauteur, & ordonnerent d'une maniere ſi préciſe à Antiochus de laiſſer en paix les Rois d'Egypte, que ce Prince, obéit ſur le champ & reprit le chemin de la Syrie. Il fit partir enſuite des Ambaſſadeurs chargés d'aſſurer le Sénat Romain de la déférence, & du reſpect qu'il avoit pour ſes volontés. Une démarche auſſi humiliante affligeoit Antiochus, mais il la croyoit néceſſaire, & il fit tomber l'effet de ſa colere ſur le peuple Juif. Il envoya en conſéquence une armée dans la Judée, & déterminé à reſter à Antioche, il s'y abandonna aux plaiſirs & à la débauche. Cependant ſes troupes furent défaites par celles de Judas Macchabée, qui rétablit l'ordre & la Religion dans la ville de Jéruſalem. Lorſque le Roi de Syrie fut inſtruit de ce changement, il étoit à Ecbatane, où il s'étoit retiré en déſordre après avoir inutilement tenté de piller un Temple de Diane à Elymais ou Perſépolis. L'affront qu'il avoit eſſuyé de la part des habitants de Perſépolis qui l'avoient chaſſé honteuſement de leur ville, joint à la nouvelle de la révolte des Juifs, cauſerent une telle colere à Antiochus, qu'il promit d'exterminer tous les Juifs. Dans ce deſſein, il s'avança à grandes journées vers la Babylonie; mais dans le chemin il ſentit de cruelles douleurs d'entrailles, qu'aucun remede ne put appaiſer. Il ne voulut pas néanmoins s'arrêter, & comme il preſſoit ſon cocher de hâter les chevaux à coups de fouet, ſon char verſa & il eut tous les membres froiſſés. Alors ne pouvant continuer ſa route, il fut forcé de reſter à Tabes, où il mourut également tourmenté

tourmenté par les maux qu'il ſouffroit, que par les remords dont ſon eſprit étoit agité. Ce Prince qui laiſſoit un fils âgé de neuf ans, en avoit regné onze. Au moment qu'il fut attaqué de la maladie qui lui cauſa la mort, il nomma Régent du Royaume un de ſes favoris appellé Philippe, & il le chargea de conſerver la couronne au jeune Antiochus, ſurnommé Eupator. ROYAUME DE SYRIE.

Philippe revétu des pouvoirs que lui avoit donné Antiochus Epiphane, ſe rendit en diligence à la Cour, avec le corps du feu Roi. Il comptoit ne trouver aucun obſtacle, mais Lyſias, Gouverneur du jeune Antiochus, l'avoit déjà fait couronner, & s'étoit emparé de la Régence. Son pouvoir étoit ſi bien affermi, que Philippe ne tenta pas alors de l'en dépouiller, & il ſe retira en Egypte dans l'eſpérance d'y trouver les ſecours néceſſaires pour faire valoir ſes droits, & chaſſer celui qui les avoit uſurpés. Cependant Lyſias, qui gouvernoit ſouverainement ſous le nom du jeune Roi, fit une guerre cruelle aux Juifs, & aſſiégea Jéruſalem. La ville réduite aux dernieres extrémités étoit prête à ſe rendre, quand un évenement inattendu la délivra tout à coup. Philippe, avec un Parti conſidérable de Perſes & de Medes, s'étoit rendu maître du Palais à Antioche, & du conſentement des principaux Officiers de l'Etat avoit pris les rênes du gouvernement. Lyſias preſſé de retourner à Antioche, ſe hâta de faire la paix avec les Juifs, & mena les troupes Syriennes contre Philippe. Celui-ci, malgré toute ſa valeur, ſuccomba & périt les armes à la main. Un autre ennemi beaucoup plus redoutable troubla la tranquillité dont Antiochus & Lyſias commençoient à jouir. On a vû plus haut que Séleucus Philopator avoit envoyé à Rome ſon fils Démétrius, au préjudice duquel Antiochus Epiphane prit poſſeſſion de la couronne de Syrie. Démétrius, après avoir pluſieurs fois inutilement demandé aux Romains du ſecours pour monter ſur un thrône qui lui étoit dû, avoit trouvé moyen de ſortir ſecrettement de Rome, & de ſe faire des partiſans dans la Syrie. Il publia qu'il étoit ſoutenu des Romains, & ce ſtratagême ayant répandu la terreur parmi les troupes d'Eupator, elles enleverent ce Prince de ſon Palais, & le livrerent à Démétrius avec le Régent Lyſias. Démétrius réſolu de prévenir les troubles, fit mourir le premier Miniſtre, & le malheureux Antiochus qui n'avoit regné que deux ans. ANTIOCHUS EUPATOR. 164.

Les commencements du regne de Démétrius donnerent les plus heureuſes eſpérances pour l'avenir. Il envoya ordre à Héraclide & à Timarque qui étoient freres, de ſe rendre à ſa Cour, afin de ſe juſtifier des accuſations qu'on intentoit contre eux. Héraclide, en qualité de Receveur général des finances dans la Babylonie, l'accabloit par les impôts qu'il augmentoit à ſa volonté, & qu'il exigeoit avec la derniere rigueur. Timarque, Gouverneur de la même Province, s'étoit attribué une autorité ſi abſolue, qu'il refuſa d'obéir aux ordres du nouveau Roi. Démétrius irrité de cette eſpece de rébellion, fit arrêter les deux freres, condamna Timarque à la mort, & exila au loin Héraclide. Les Babyloniens délivrés de ces deux hommes, marquerent leur reconnoiſſance à Démétrius en lui donnant le ſurnom de *Soter*, ou *Sauveur*, qu'il conſerva toujours. Le reſte du regne de ce Prince ne répondit pas à cette action ; trop facile à ſe laiſſer prévenir, il commit pluſieurs injuſtices qui le firent haïr de ſes ſujets & de ſes voiſins. Il continua DEMETRIUS I. SOTER. 162.

ROYAUME DE SYRIE.

contre les Juifs la guerre que ſes prédéceſſeurs avoient commencée, & il leur fit tous les maux qu'il lui fut poſſible de leur faire. Les Romains, que Judas Machabée avoit intéreſſés en faveur de ſa nation, rendirent un décret, par lequel ils défendoient à Démétrius de rien entreprendre d'avantage ſur la Judée : mais avant la publication de ce décret les Syriens livrerent une bataille dans laquelle Judas perdit la vie. Jonathas, ſuivant les vœux des fideles Iſraëlites, prit le gouvernement à la place de Judas, & repouſſa pluſieurs fois Bacchide qui commandoit l'armée des Syriens. La mort violente de l'uſurpateur Alcime étant arrivée ſur ces entrefaites, Bacchide retourna à Antioche, & laiſſa la Judée tranquille l'eſpace de deux ans.

158. L'alliance que les Juifs avoient faite avec les Romains, & qui leur valut ſans doute le repos dont ils jouirent quelque temps, ne put obliger Démétrius à renoncer entierement à les perſécuter. Il ralluma la guerre contre eux ſur le plus léger prétexte, & renvoya de nouveau Bacchide dans la Judée. Jonathas, qui avoit eu le temps d'augmenter ſes forces, attendit ſans crainte l'approche des Syriens, qui l'aſſiégerent dans une Place où il s'étoit retiré. Simon Machabée fit deux ſorties, brûla les machines de guerre de Bacchide, maſſacra une partie de ſes troupes & mit le reſte en fuite. Le Général Syrien leva le ſiége, accepta l'accommodement qui lui fut propoſé, & retourna en Syrie. Démétrius en prenant les armes contre les Juifs, avoit donné de juſtes ſujets de plaintes aux Romains, il les aggrava encore en ſe déclarant pour Horopherne, qui prétendoit monter ſur le thrône de Cappadoce comme fils aîné d'Ariarathe & d'Antiochis. La légitimité de la naiſſance d'Horopherne n'étoit pas bien prouvée, & Démétrius ne lui fournit du ſecours que pour ſe venger du refus que Mithridate ou Ariarathe légime ſucceſſeur de la couronne, avoit fait d'épouſer Laodice, veuve de Perſée, dernier Roi de Macédoine. Cette Princeſſe étoit ſœur du Roi de Syrie, & Ariarathe n'avoit oſé la prendre pour femme, parce qu'il craignoit de s'attirer la colere des Romains. Cette excuſe néanmoins fut regardée comme une injure par Démétrius, & il aida ſi efficacement Horopherne, qu'Ariarathe fut chaſſé d'un thrône, que l'uſurpateur occupa auſſitôt.

154. Cependant Ariarathe implora la juſtice des Romains contre la violence & l'oppreſſion qu'il ſouffroit. Démétrius & Horopherne envoyerent de leur côté des Ambaſſadeurs à Rome, afin de juſtifier leur conduite, & le Sénat jugea à propos de partager la Cappadoce entre Ariarathe & Horopherne. Ce dernier qui n'avoit aucune des qualités néceſſaires à un Roi, indiſpoſa bientôt le peuple contre lui, & fut obligé d'abandonner la Cappadoce & de chercher un aſyle auprès de Démétrius. Le Roi de Syrie non content d'accorder une retraite à Horopherne, l'admit à toutes ſes parties de plaiſir, & n'oublia rien pour lui rendre agréable le ſéjour qu'il faiſoit auprès de lui. Une faveur auſſi marquée ſembloit exiger une reconnoiſſance ſans bornes, mais Horopherne n'étoit ſuſceptible d'aucune vertu, & il conſpira lâchement contre ſon bienfaiteur, & entreprit de lui enlever la couronne. Démétrius inſtruit de la conjuration fit arrêter les coupables & les condamna à la mort, à l'exception d'Horopherne qui fut étroitement gardé. Sa détention & le ſupplice des Conjurés n'empêcherent pas de nouvelles révoltes. Démétrius

ROYAUME DE SYRIE.

s'étoit rendu odieux à ſes ſujets, & les Rois d'Egypte, de Pergame & de Cappadoce irrités contre lui à cauſe des guerres qu'il leur avoit ſuſcitées, avoient ſoin de fomenter les troubles. Ces trois Princes firent venir de Rhodes un jeune homme nommé Alexandre Balas, & trouverent moyen de le faire paſſer pour le fils d'Antiochus Epiphane. Les Romains trompés, ou feignant de l'être, fournirent à l'impoſteur des ſecours qui le mirent en état de ſe rendre maître de Ptolémaïs, où il commença à exercer l'autorité ſouveraine.

Effrayé des progrès d'Alexandre Balas, Démétrius crut devoir mettre les Juifs dans ſes intérêts, & il écrivit à Jonathas une lettre remplie de propoſitions les plus avantageuſes. Alexandre par de brillantes promeſſes avoit prévenu les Juifs en ſa faveur; de ſorte qu'ils firent peu d'attention à ce que Démétrius leur propoſoit, & prirent les armes pour Alexandre. Celui-ci fut défait dans une premiere action, mais ayant raſſemblé de nouvelles troupes, il s'avança contre Démétrius, & remporta ſur lui une victoire complette. La valeur de Démétrius ſervit à retarder ſa défaite pendant quelques moments, & enfin obligé de fuir, il s'enfonça dans un marais, & y fut accablé d'une grêle de fleches qui le privérent du jour vers la douzieme année de ſon regne.

ALEXANDRE BALAS. 150.

Démétrius avant que de livrer la bataille où il perdit la vie ſembloit en prévoir l'évenement, & en conſéquence il avoit envoyé à Cnide ſes deux fils, Démétrius & Antiochus, afin de les ſouſtraire à la cruauté du vainqueur. L'abſence de ces jeunes Princes & la mort de Démétrius rendirent Alexandre Balas tranquille poſſeſſeur du thrône de Syrie. Ptolémée Philometor, Roi d'Egypte, ravi du rang qu'il avoit procuré à Alexandre, y ajouta la grace de lui accorder en mariage ſa fille Cléopâtre. Jonathas aſſiſta à la célébration des nôces, & après avoir reçu des marques d'eſtime ſingulieres de la part des deux Rois, il retourna dans la Judée. Dès que la poſſeſſion de la couronne fut aſſurée à Alexandre, il s'abandonna à la débauche & à l'oiſiveté, & confia le gouvernement de l'Etat à Ammonius ſon favori. Cet homme naturellement ſoupçonneux & cruel agit ſuivant ſon caractere, & pour ôter tout ſujet d'inquiétude à ſon Souverain, il fit mourir Laodice, ſœur de Démétrius, & Antigone, fils de ce Prince, qui étoit reſté en Syrie dans le temps que les deux autres furent envoyés à Cnide. De pareilles actions indiſpoſerent les peuples contre Alexandre & ſon Miniſtre, & les murmures éclaterent bientôt de toutes parts. Le jeune Démétrius apprit dans ſa retraite cette eſpece de ſoulevement, & croyant l'occaſion favorable pour faire valoir ſes droits, il prit avec Laſthene, chez qui il avoit été caché, le chemin de la Syrie. Cet ami fidele engagea pluſieurs Crétois à prendre les intérêts du jeune Prince, & il mit ſur pied une petite armée qui fut renforcée en peu de temps par un grand nombre de Syriens. Apollonius, Gouverneur de la Célé-Syrie, fournit des troupes à Démétrius, qui récompenſa ſon zele en le nommant Général. Jonathas fidelement attaché à Alexandre, s'oppoſa de toutes ſes forces à Apollonius, & après avoir réduit les villes rebelles & diſſipé l'armée des ennemis, il retourna à Jéruſalem chargé de leurs dépouilles. Alexandre, touché des ſervices que Jonathas lui avoit rendus, lui fit préſent de la ville d'Accaron & de ſon territoire. Il ne

ROYAUME DE SYRIE.

fut pas auſſi reconnoiſſant de l'amitié dont ſon beau-pere lui donnoit des marques en amenant un ſecours conſiderable; car il refuſa de punir Ammonius qui avoit conſpiré contre la vie de ce Prince. Ptolémée irrité de l'indifférence apparente de ſon gendre, le ſoupçonna d'être complice d'Ammonius, & réſolu de le punir de ſon ingratitude; il tourna contre lui les armes qu'il avoit priſes en ſa faveur, ſe déclara pour Démétrius, & offrit de lui donner en mariage ſa fille Cléopâtre, femme d'Alexandre Balas. Démétrius accepta avec joye les propoſitions de Ptolémée, & ne tarda pas à joindre ſes troupes à celles de ce Prince. Ammonius fut la premiere victime du reſſentiment de Ptolémée, & les habitants d'Antioche ravis d'être délivrés du gouvernement tyrannique de cet homme, voulurent reconnoître le Roi d'Egypte pour leur Souverain. Ce Monarque rejetta ces offres, mais il profita des diſpoſitions favorables du peuple à ſon égard, & l'engagea à mettre la couronne ſur la tête de Démétrius. Les Syriens balancerent quelque temps dans la crainte que le jeune Prince ne reſſemblât à ſon pere, & enfin preſſés par les vives inſtances de Ptolémée, ils proclamerent Démétrius Roi de Syrie.

Alexandre occupé à réduire quelques villes en Cilicie, n'eut pas plutôt appris cette révolution qu'il accourut & ravagea les environs d'Antioche. Ptolémée & le nouveau Roi de Syrie livrerent bataille à Alexandre, diſperſerent ſon armée, & le forcerent à ſe ſauver avec ſon fils Antiochus encore enfant. Il ſe retira auprès de Zabdiel Prince Arabe, & croyoit y être en ſûreté; mais ce perfide lui fit trancher la tête, & l'envoya à Ptolémée dans la vûe de gagner les bonnes graces de ce Prince. Ainſi périt Alexandre Balas, après avoir joui pendant cinq ans du fruit de ſon impoſture.

DEMETRIUS NICATOR. 146.

Démétrius ne tarda pas à juſtifier les appréhenſions que les Syriens avoient montrées avant que de le reconnoître pour leur Souverain. Il aimoit le plaiſir, & la diſſipation l'empêchant de s'inſtruire dans l'art de gouverner, il abandonna toute l'autorité à Laſthene, à qui il avoit obligation de la couronne. Laſthene, qui juſqu'alors avoit paſſé ſa vie dans l'obſcurité, ignoroit l'importance du poids dont il étoit chargé, & s'imaginant au contraire être en droit de tout faire impunément, il commit pluſieurs injuſtices qui le firent déteſter des Syriens. Il commença à ſignaler ſon imprudence & ſa cruauté en faiſant égorger les Egyptiens que Ptolémée avoit mis en garniſon dans les Places maritimes de la Phénicie & de la Syrie. Ptolémée étoit mort quelques jours après Alexandre, ce qui avoit autoriſé Laſthene & Démétrius à ſe défaire des ſoldats Egyptiens. Le Miniſtre croyoit par ce moyen ſe précautionner contre toutes les entrepriſes, & il arriva au contraire que cette perfidie donna lieu à de grands troubles. Les Syriens ſentant le tort qu'une action de cette nature faiſoit au Royaume, & les ſuites fâcheuſes qu'elle pouvoit entraîner, murmurerent hautement. Jonathas fit alors quelques tentatives pour rentrer en poſſeſſion de Jéruſalem, & ſur les plaintes qui en furent portées à Démétrius, ce Prince ſe rendit à Ptolémaïs, & envoya ordre à Jonathas de ſe juſtifier des accuſations intentées contre lui. Jonathas obéit, trouva moyen par ſes préſents & ſes diſcours de faire approuver ſa conduite, & obtint de grands honneurs.

ROYAUME DE SYRIE.

Le Roi retourna enſuite à Antioche, où il ſe livra de nouveau à la débauche & aux excès les plus honteux. Il paſſoit les jours & les nuits dans le déſordre & l'oiſiveté, & s'attira enfin la haine & le mépris de ſes ſujets. Diodote, ſurnommé depuis Tryphon, homme ambitieux & capable des plus grands crimes, forma le deſſein de déthrôner Démétrius & de ſe faire reconnoître Roi de Syrie. Pour exécuter plus ſûrement ce projet, il diſſimula d'abord, & feignit de vouloir mettre ſur le thrône Antiochus, fils d'Alexandre Balas, qu'il avoit ſçu tirer des mains de Zabdiel par les plus vives inſtances. Auſſitôt qu'il put montrer le jeune Prince aux Syriens, il lui forma un parti conſiderable, & ſe vit en état de ſoutenir ſa révolte. Démétrius ouvrit alors les yeux ſur le danger où il ſe trouvoit; mais peu capable d'y remédier, il augmenta encore ſes embarras en voulant forcer les habitants d'Antioche à lui remettre les armes qu'ils avoient chez eux. Le refus général cauſa la mort d'un grand nombre de Particuliers que le Roi fit maſſacrer, avec leurs femmes & leurs enfants. Tous les habitants indignés des cruautés de Démétrius, ſe ſouleverent contre lui, & ſe ſeroient rendus maîtres de ſa perſonne ſans le ſecours que les Juifs lui envoyerent. Ce ſecours compoſé ſeulement de trois mille hommes, écarta le peuple qui environnoit le Palais de Démétrius, fit un grand carnage des ſéditieux, brûla une partie de la ville, & força les habitants à implorer la clemence du Roi.

Démétrius parut accorder le pardon qu'on lui demandoit; mais ſes ſujets lui ayant remis leurs armes, il en fit mourir pluſieurs en punition de leur derniere révolte. Les Syriens outrés de la mauvaiſe foi de Démétrius, attendirent avec impatience le moment de s'en venger. L'occaſion s'en préſenta bientôt. Tryphon entré dans la Syrie avoit fait répandre un Manifeſte, dans lequel il expliquoit les prétentions du fils d'Alexandre & la juſtice de ſes droits à la couronne. Les habitants d'Antioche ſans examiner autre choſe que la ſatisfaction de ſe ſouſtraire à la tyrannie de Démétrius, ſe rangerent en foule du côté d'Antiochus, & le placerent ſur le thrône. Démétrius qui s'étoit mis lui-même hors d'état de réſiſter à ſon rival, en indiſpoſant auſſi les Juifs contre lui par différentes menaces, ſe retira à Séleucie ſur l'Oronte, où il conſerva le titre de Roi de Syrie, & fonda, pour ainſi dire, un nouveau Royaume.

ANTIOCHUS VI. THE'US OU EPIPHANE.

144.

L'âge tendre d'Antiochus VI. qui n'avoit que quatre ans lorſqu'il parvint à la couronne, fut cauſe que Tryphon s'attribua toute l'autorité. Il ſongea d'abord à mettre les Juifs dans les intérêts du jeune Roi; & il eut d'autant moins de peine à réuſſir, que Jonathas étoit irrité des procédés de Démétrius à ſon égard. Il conſentit donc facilement à faire alliance avec Tryphon, & à prendre les armes pour établir l'autorité d'Antiochus. Les troupes que Démétrius envoya contre les Juifs furent entierement défaites, & la puiſſance d'Antiochus s'affermiſſoit de plus en plus. Tryphon en conſéquence donna au jeune Roi le ſurnom de Théus, d'Epiphane & de Nicéphore; mais il méditoit ſecrettement la chute & la mort de celui qu'il élevoit ſi haut. Cependant la connoiſſance qu'il avoit de la probité de Jonathas, lui faiſoit craindre qu'Antiochus ne trouvât en lui un défenſeur ou un vengeur implacable. Cette idée retarda l'exécution des projets de Tryphon, juſqu'à

ROYAUME DE SYRIE.

ce qu'il eut trouvé moyen d'attirer près de lui Jonathas & de le faire mourir. Alors persuadé qu'il n'avoit plus rien à redouter, il fit tuer secrettement le jeune Antiochus, & publia qu'il étoit mort dans l'opération de la pierre qu'on avoit été obligé de lui faire.

DEMETRIUS & TRYPHON.

143.

Tryphon débarrassé d'Antiochus n'attendit pas qu'on lui conférât la couronne; il s'arrogea lui-même la souveraine autorité & se fit reconnoître à Antioche, dont il avoit intimidé les habitants. Né en Cilicie & ayant fait pendant long-temps le métier de pirate, il en conserva toujours le caractere, & pendant les cinq années que dura son usurpation, les Syriens qui lui furent soumis eurent beaucoup à souffrir de sa dureté & de son avarice. Il sentoit combien il lui étoit essentiel de gagner la faveur des Romains, & dans cette vûe il fit partir des Ambassadeurs, & envoya au Sénat une Victoire d'or d'un poids & d'un travail extraordinaire. Les Ambassadeurs Juifs que Simon, frere de Jonathas, avoit députés s'étoient rendus à Rome avant ceux de Tryphon, & comme ils avoient eu soin de prévenir le Sénat contre l'usurpateur, les Romains se contenterent d'accepter le présent du nouveau Roi de Syrie : mais au lieu d'inscrire son nom, ils mirent celui d'Antiochus sur le piedestal de la statue. Tryphon voyant qu'il ne pouvoit s'appuyer du consentement des Romains, mit une armée sur pied, & l'opposa aux entreprises de Sarpédon, Général des troupes de Démétrius. Sarpédon fut battu & mis en fuite, & les Soldats de Tryphon contents de la victoire qu'ils avoient remportée, camperent sur le bord de la mer entre Tyr & Ptolémaïde. Une espece de marée qui s'éleva à une hauteur prodigieuse couvrit tout-à-coup le camp, noya une partie des troupes, & en se retirant avec rapidité, laissa sur le rivage les corps morts & une grande quantité de poissons. Sarpédon instruit de cet évenement extraordinaire, accourut à la hâte pour en être témoin, & offrit en action de graces un sacrifice solemnel à Neptune.

Tandis que Sarpédon soutenoit de tout son pouvoir les intérêts de Démétrius, ce Prince insensible aux malheurs qu'il avoit éprouvés, ne mettoit aucun intervalle à ses plaisirs. Il fut néanmoins obligé de les interrompre pour donner audience aux Ambassadeurs de Simon, & pour faire avec eux un traité, par lequel il confirmoit la souveraine sacrificature & la principauté des Juifs à Simon. Il s'engagea aussi à exempter les Juifs de toutes sortes d'impôts, & leur accorda une amnistie générale pour tous les actes d'hostilités passés, pourvû qu'ils se joignissent à lui contre Tryphon. Peu de temps après la conclusion de ce traité, Démétrius reçut des villes Grecques d'Orient quelques Députés qui l'engagerent à prendre les armes contre Mithridate, Roi des Parthes, qui menaçoit d'envahir la Mésopotamie. Ils promettoient de fournir les troupes nécessaires pour reprendre toutes les Provinces de l'Orient, & ils déterminerent enfin Démétrius à céder à leurs sollicitations, quoique son éloignement pût être avantageux à Tryphon, qui étoit déjà maître de la plus grande partie de la Syrie. Suivant les promesses qu'on avoit faites, les Elyméens, les Perses & les Bactriens joignirent leurs forces à celles de Démétrius, & le mirent en état de défaire les Parthes en différentes rencontres. Ces derniers, chagrins des divers échecs qu'ils avoient essuyés, attirerent Démétrius dans une embuscade, où il fut

ROYAUME DE SYRIE.

fait priſonnier & toute ſon armée taillée en pieces. Mithridate n'eut pas plutôt ſon ennemi en ſon pouvoir qu'il le fit charger de fers, le mena en cet état dans toutes les Provinces qui le regardoient comme leur libérateur; & après leur avoir fait ſentir qu'elles ne devoient plus compter ſur Démétrius, il envoya ce Prince en Hyrcanie, où il fut traité en Souverain, & épouſa même Rodogune, fille du Roi des Parthes. Les honneurs qu'on rendoit à Démétrius ne le dédommageoient pas de la perte du thrône & de la liberté; on veilloit ſur toutes ſes actions, & lorſqu'il tenta de s'échapper, il fut toujours repris & gardé plus étroitement.

L'abſence de Démétrius & la nouvelle de ſa captivité cauſerent une grande joye à Tryphon, qui ſe croyant délivré de tout concurrent, ne mit plus de bornes à ſes cruautés & à ſes emportements. Les principaux du Royaume, ainſi que le peuple, fatigués de ſon injuſte domination, commencerent à chercher les moyens de ſecouer un joug inſupportable. Cléopâtre, femme de Démétrius, attira près d'elle pluſieurs mécontents, & fournit le prétexte & l'occaſion de la révolte. Auſſitôt qu'elle eut appris la détention & le mariage de ſon mari, elle s'enferma dans Séleucie avec ſes enfants; & déterminée à leur conſerver la couronne & à ſe venger de l'infidélité de Démétrius, elle fit inviter Antiochus, frere de ce Prince, à s'unir à elle. Les Députés de Cléopâtre trouverent Antiochus à Cnide, où il étoit depuis l'avenement d'Alexandre Balas à la couronne, & ils lui offrirent d'épouſer Cléopâtre. Antiochus accepta ſans balancer des propoſitions auſſi avantageuſes, & avant que de ſe rendre à Séleucie, il écrivit à Simon pour l'intéreſſer en ſa faveur. Il partit enſuite, & dès qu'il fut arrivé en Syrie, il donna la main à Cléopâtre. Les troupes de cette Princeſſe jointes à celles qu'Antiochus avoit amenées, formerent une armée aſſez forte pour aller combattre l'uſurpateur. Tryphon ſe mit en campagne à deſſein de livrer une bataille à ſon nouveau concurrent; mais ſes troupes l'ayant abandonné & s'étant jettées du côté d'Antiochus, il s'enferma dans Dora, ville proche de Ptolémaïde. Il y fut bientôt aſſiégé, & au moment que la ville étoit réduite aux dernieres extrémités, il trouva moyen de ſe ſauver à Apamée. Cette Place fut priſe d'aſſaut, & Tryphon y périt, après avoir excité de grands troubles dans la Syrie, déthrôné un de ſes Rois, ôté la vie à un autre, s'être emparé de la couronne, & avoir gouverné en tyran l'eſpace de cinq ans.

ANTIOCHUS VII. SIDETE.

139.

La mort de Tryphon mit fin aux troubles en Syrie; Antiochus monta ſur le thrône ſans aucune oppoſition, & prit le ſurnom de Soter & de Sidete. Quelque temps avant que de forcer ſon rival à ſortir de Dora, il envoya ordre à Simon d'évacuer les villes de Joppé & de Gazara, & de payer une ſomme conſiderable. Le Prince des Juifs ſurpris de l'inconſtance d'Antiochus, qui lui avoit fait l'année précédente des promeſſes toutes contraires, refuſa d'obéir. Le Roi de Syrie piqué de la réſiſtance de Simon, fit partir une armée ſous la conduite de Cendébée, & le chargea de réduire toute la Judée. Simon leva des troupes en diligence, & en donna le commandement à ſes deux fils Judas & Jean, qui diſſiperent les Syriens, & cauſerent un tel effroi à Cendébée qu'il prit la fuite avec les débris de ſon armée. Sa défaite obligea Antiochus à laiſſer les Juifs en repos pendant quelque

ROYAUME DE SYRIE.

temps; mais irrité contre Simon, il corrompit Ptolémée, Gouverneur d'une Place de la Judée, & ce scélérat assassina le Prince des Juifs & deux de ses fils. Antiochus marcha aussitôt pour se mettre en possession de la Judée,

135. s'empara de plusieurs villes, & mit le siége devant Jérusalem. Les Juifs pressés par la famine firent faire des propositions de paix qu'Antiochus accepta, & il se retira après avoir reçu une somme d'argent & des ôtages pris d'entre les premieres familles des Juifs.

Le Roi de Syrie en accordant la paix aux Juifs espéroit en tirer des secours pour l'exécution d'un projet qu'il méditoit. Il voyoit avec chagrin l'Empire de ses ancêtres resserré entre la Cilicie & la Mésopotamie, & il avoit envie de recouvrer les Provinces de l'Orient que Mithridate avoit envahies. En conséquence, il sentoit le besoin qu'il avoit d'être en paix avec les Juifs, & le même motif lui fit rechercher l'amitié des Romains par les riches présents qu'il envoya à Scipion l'Africain. Antiochus tranquille de ces deux côtés se servit du prétexte de la délivrance de son frere,

133. pour engager ses sujets à déclarer la guerre aux Parthes. Les Syriens se prêterent aux vûes de leur Roi, plus par obéissance à ses volontés que par zele pour Démétrius qu'ils détestoient. La plûpart des Princes & des peuples de l'Orient se joignirent à Antiochus dès qu'ils le virent paroître, & son armée devenue formidable par ces renforts, battit trois fois les Parthes,

131. & repoussa leur Roi jusques dans sa capitale. Jean, souverain Sacrificateur des Juifs, accompagna Antiochus dans cette expédition; il eut une part considerable aux avantages remportés sur les Parthes, & retourna à Jérusalem chargé des dépouilles des ennemis & couvert de gloire.

Après son départ Antiochus mit son armée en quartiers d'hyver dans le pays qu'il avoit conquis. Le nombre prodigieux de ses troupes l'obligea à les disperser, & elles se trouverent si éloignées les unes des autres, qu'elles ne pouvoient se rejoindre facilement en cas d'attaque. Cette dispersion fit naître aux peuples de ces contrées l'idée de se défaire des Syriens; ils en donnerent avis aux Parthes, & étant convenus d'un jour marqué, ils massacrerent tous les Syriens dans leurs différents quartiers sans leur laisser le temps de se rassembler. Antiochus, qui avoit gardé un Corps de troupes auprès de sa personne, vola au secours de ceux qui étoient les plus proches de lui; mais il fut accablé par le nombre, & périt en combattant. Tout le reste de l'armée fut massacré ou fait prisonnier dans le même jour, & il en échappa à peine quelques-uns pour aller porter en Syrie la funeste nouvelle de ce carnage. Antiochus avoit regné neuf ans, & à l'exception de son amour pour le vin & la débauche, il avoit des qualités estimables, & fut sincerement regretté de ses sujets. Phraate ne put dissimuler la joye qu'il ressentoit de voir étendu à ses pieds le corps de son ennemi, & il l'apostropha par des paroles insultantes.

DEMETRIUS II. NICATOR rétabli.

139. Cependant le Roi des Parthes, après ses défaites, avoit mis Démétrius en liberté, dans l'espérance qu'Antiochus seroit obligé de retourner en Syrie pour défendre sa couronne. La mort d'Antiochus ôtant à Phraate tout sujet d'appréhension, il se repentit d'avoir relâché Démétrius, & il détacha un Parti de Cavalerie qu'il chargea de ramener ce Prince. Ces ordres furent expédiés trop tard. Démétrius qui craignoit quelque évenement de cette nature,

nature, avoit fait une telle diligence, qu'il avoit déjà passé l'Euphrate avant que les Cavaliers Parthes eussent gagné la frontiere. Ils furent contraints de renoncer à leur entreprise, & Démétrius délivré de tout concurrent, remonta sans obstacles sur le thrône de Syrie. Les neuf années qu'il avoit passé dans la captivité chez le Roi des Parthes, loin de changer son caractere, lui aigrirent l'esprit; & lorsqu'il n'étoit pas en guerre avec ses voisins, il sembloit la déclarer à ses sujets par les cruautés qu'il exerçoit contre eux. Deux ans après son retour en Syrie, il marcha au secours de Cléopâtre, Reine d'Egypte, sa belle-mere, contre Ptolémée Physcon. Pendant qu'il étoit occupé au siége de Péluse, il apprit que les Syriens vouloient profiter de son éloignement pour se soulever. Ces nouvelles lui firent lever le siége, & il se hâta de retourner à Antioche, afin de rompre les mesures qu'on prenoit contre lui. Sa présence appaisa l'orage qui se formoit, & il reçut à sa Cour la Reine d'Egypte, qui fut obligée de céder le thrône à Ptolémée Physcon. Ce dernier ne fut pas plutôt rentré en possession de ses Etats, qu'il résolut de se venger sur Démétrius de l'asyle qu'il accordoit à Cléopâtre. Pour cet effet, il choisit le fils d'un Marchand d'Alexandrie nommé Alexandre Zebina, lui donna les instructions nécessaires pour se dire fils adoptif d'Alexandre Balas, & promit de l'assister de ses troupes & de ses conseils. L'imposteur se prêta d'autant plus volontiers aux vûes de Physcon, qu'il sçavoit que les Syriens étoient las de la domination de Démétrius, & avoient prié le Roi d'Egypte de leur chercher un Roi de la famille des Séleucides. Zebina rempli des plus flatteuses espérances, soutint habilement le rôle qu'il devoit jouer, & se présenta en Syrie à la tête d'une armée d'Egyptiens, sous prétexte qu'il venoit réclamer le Royaume de ses peres. Les Syriens ravis de trouver des raisons plausibles pour chasser Démétrius du thrône, ne se mirent pas en peine d'exiger de Zebina les preuves sur lesquelles il se fondoit. Ils se déclarerent en sa faveur; & augmenterent considerablement son armée. Démétrius voulut en vain s'opposer aux succès de son rival, il fut abandonné de ses troupes dans une bataille qu'il livra, & réduit à chercher un asyle à Ptolémaïs, où Cléopâtre, qu'il avoit reprise, tenoit sa Cour. Cette Princesse toujours irritée du mariage de Démétrius avec Rhodogune, saisit le moment d'en tirer vengeance, & lui fit fermer les portes de la ville. L'infortuné Démétrius pénetré de la plus vive indignation se réfugia à Tyr, où il comptoit être en sûreté, mais il y fut mis à mort, & on prétend que ce fut par les ordres de sa femme autant que par ceux de Zebina. Quoi qu'il en soit, Cléopâtre conserva une partie du Royaume, & Zebina eut tout le reste.

ROYAUME DE SYRIE.

Zebina pour affermir sa puissance rechercha l'amitié de Jean Hyrcan, Prince des Juifs, & se l'attacha par divers avantages qu'il lui fit. L'événement fit voir la nécessité de cette précaution; car Séleucus, fils de Démétrius Nicator, songea à se former un Parti. Ce Prince âgé alors de vingt ans leva quelques troupes, & se fit reconnoître en qualité de Souverain dans les Provinces voisines de celles qui étoient échues à sa mere. Cette Princesse ambitieuse craignant que Séleucus ne s'emparât de l'autorité dont elle jouissoit, & ne la punît de la mort de Démétrius dont elle étoit soupçonnée avec fondement, le fit assassiner en trahison. Les Syriens furent

ALEXANDRE ZEBINA.

126.

123.

ROYAUME DE SYRIE.

d'abord indignés d'une action ſi atroce, néanmoins trois des principaux Officiers de Zebina, ſçavoir, Antipater, Clomius & Erope ſe révolterent contre lui, & ſe déclarerent pour Cléopâtre. Ils prirent la ville de Laodicée, & chercherent à ſoumettre à leur obéiſſance le pays d'alentour. Zebina s'étant approché de Laodicée, fit rentrer cette ville ſous ſa domination, & ſe rendit maître des rebelles. Ils s'attendoient à être condamnés à la mort, mais le Roi leur pardonna, ainſi qu'à tous leurs complices. Zebina par ce trait de clémence gagna le cœur de ſes ſujets, qui ne purent s'empêcher d'admirer la douceur & l'humanité de ſon caractere.

Cependant Cléopâtre voulant effacer les traces de ſes crimes, ſe rétablir dans l'eſprit de ſes ſujets, & faire croire qu'elle n'avoit pas exclu ſes enfants du thrône, projetta de mettre la couronne ſur la tête d'Antiochus ſon ſecond fils. En conſéquence, elle fit venir ce Prince d'Athènes, où elle l'avoit envoyé pour ſon éducation. Dès qu'il fut arrivé, elle le fit déclarer Roi, & le jeune Antiochus flatté du titre qu'il devoit aux ſoins de ſa mere, la laiſſa jouir pendant quelque temps de toute l'autorité. On diſtingue ordinairement ce Prince par le ſurnom de Grypus; Joſephe & Porphyre lui donnent celui de Philometor, & ſur les médailles, il porte celui d'Epiphane. Dans le temps que Cléopâtre cherchoit à augmenter le nombre de ſes partiſans & enlevoit par ſes intrigues ceux de Zebina, ce Prince fit une faute qui cauſa ſa ruine totale. Il étoit redevable de ſon élévation aux ſecours que Ptolémée Phyſcon lui avoit fournis, & il s'étoit engagé à payer un tribut à l'Egypte comme une eſpece d'hommage. Réſolu de s'affranchir de cette dépendance, & ſe croyant irrévocablement affermi ſur le thrône, Zebina refuſa le tribut accoutumé. Le Roi d'Egypte outré de ſon ingratitude fit alliance avec Cléopâtre, maria ſa fille Tryphene à Antiochus Grypus, & envoya une puiſſante armée en Syrie pour priver de la couronne celui à qui il l'avoit procurée quelques années auparavant. Zebina n'oſa

122. attendre ſes ennemis; il ſe retira à Antioche, où il permit à ſes ſoldats qui manquoient de tout, ainſi que lui, de piller le Temple de Jupiter. Les habitants irrités de ce ſacrilége le chaſſerent de leur ville, & le Prince fugitif n'ayant pu obtenir qu'on lui ouvrît les portes de Séleucie, ſe rendit à bord d'un petit vaiſſeau qu'il trouva prêt à mettre à la voile pour la Grece. Il fut pris en route par un Corſaire, & livré à Grypus, qui le fit mourir dans la quatrième année de ſon regne. Joſephe affirme qu'il fut tué dans la bataille, &, ſuivant Porphyre, il s'empoiſonna lui-même.

ANTIOCHUS VIII. GRYPUS.

Antiochus devenu maître de toute la Syrie, voulut commencer à regner par lui-même, & à diminuer le pouvoir de ſa mere. Cette Princeſſe, qui juſques-là avoit été ſatisfaite des déférences de Grypus, conçut pour lui une haine violente dès qu'elle le vit changer de conduite. Elle diſſimula néanmoins le chagrin qu'elle reſſentoit; & déterminée à faire tomber la couronne à un fils encore jeune qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidete, elle prépara une coupe pleine de poiſon, & la préſenta à Grypus un jour qu'il revenoit de la chaſſe. Le Roi averti du deſſein de ſa mere, refuſa de boire ce qu'elle lui offroit, & la força de l'avaler elle-même. Cléopâtre n'eut pas

121. plutôt pris le poiſon qu'elle en éprouva les effets, & mourut ſans être regrettée de perſonne. Après la mort de ſa mere, Antiochus jouit tranquillement de

la couronne l'espace de huit ans, & ramena dans ses Etats la paix & l'abondance, que les guerres précédentes en avoient bannies. Les Syriens se flattoient de voir continuer le repos dont ils goûtoient la douceur, lorsque de nouvelles guerres civiles firent recommencer les troubles. Cléopâtre, pendant la captivité de Démétrius chez les Parthes, avoit eu d'Antiochus Sidete un fils qui fut aussi nommé Antiochus. Le retour de Démétrius en Syrie fit craindre pour la vie du jeune Prince, à qui la Reine avoit donné la naissance depuis peu, & cette Princesse le déroba au péril & l'envoya à Cyzique, ville de la Propontide, sous la conduite d'un Eunuque fidele, appellé Cratere. Antiochus, surnommé Cyzicenien du nom de l'asyle où il fut élevé, pensa monter sur le thrône, ou du moins Cléopâtre songeoit à le faire couronner, lorsqu'elle mourut. Depuis ce temps Cratere cacha avec soin le Prince qui lui étoit confié, & au bout de huit ans, Grypus ayant découvert la retraite de son frere, tenta de le faire empoisonner.

ROYAUME DE SYRIE.

Antiochus Cyzicenien fut informé du complot fait contre lui, & n'osant se flatter d'échapper une autre fois à de pareilles entreprises, il prit les armes dans le dessein de faire valoir ses prétentions. Grypus leva des troupes & se mit en marche contre son frere, qu'il croyoit peu en état de lui résister. Il se trompoit dans ses conjectures; car le Cyzicenien venoit d'épouser Cléopâtre répudiée par Ptolémée Lathyre son frere & son mari, & cette Princesse avoit amené à son nouvel époux un Corps de six mille hommes. Au moyen de ce renfort les armées des deux freres étoient à peu près égales, & ils ne tarderent pas à se livrer un sanglant combat. Antiochus le Cyzicenien fut vaincu; il se retira à Antioche qui s'étoit déclarée en sa faveur, & y laissa Cléopâtre pendant qu'il alloit lever de nouvelles troupes. Antiochus Grypus profita de l'absence de son frere, s'empara d'Antioche & se rendit maître de Cléopâtre. Tryphene oubliant qu'elle étoit sœur de sa captive, ne voulut la regarder que comme la femme d'un ennemi, & demanda sa mort avec instance. Cléopâtre pour mettre sa vie en sûreté, se sauva dans un Temple d'Antioche, & se mit sous la protection du Dieu qu'on y invoquoit. La haine de Tryphene poursuivit sa sœur jusques dans cet asyle sacré, & malgré les représentations de Grypus, elle fit massacrer la malheureuse Cléopâtre.

Antiochus Cyzicenien apprit avec douleur la mort de son épouse, & toutes ses troupes partageant son ressentiment, il se hâta de rejoindre son frere & de lui livrer bataille. Grypus fut défait à son tour, & sa femme n'ayant pu le suivre assez promptement, tomba entre les mains du Cyzicenien, qui l'immola aux mânes de Cléopâtre. La fuite de Grypus laissa son frere maître de toute la Syrie, sur laquelle il regna seul l'espace d'un an. Grypus reparut l'année suivante en Syrie, & quoiqu'on ignore les événements qui obligerent les deux freres à s'accommoder, on sçait qu'ils partagerent l'Empire entr'eux. Antiochus Cyzicenien eut la Célé-Syrie & la Phénicie, & fit sa résidence à Damas; Antiochus Grypus eut tout le reste, & fixa son séjour à Antioche. La paix qui suivit le partage de la Syrie, donna aux deux Rois l'occasion & la liberté de se livrer au luxe & aux plaisirs, pour lesquels ils avoient l'un & l'autre beaucoup de penchant. Ils ne resterent tranquilles qu'environ trois ans; mais enfin mécontents tous deux

ANTIOCHUS VIII. GRYPUS, & ANTIOCHUS IX. CYZICENIEN.

112.

ROYAUME DE SYRIE.

de ce qu'ils poſſédoient, ils reprirent les armes, & ſe firent la guerre avec plus d'acharnement que jamais. Occupés à ſe détruire mutuellement, ils ne ſongeoient pas à défendre leurs Etats contre les entrepriſes de leurs voiſins, & pluſieurs villes ſecouerent le joug. Rien ne fut capable de faire rentrer en eux-mêmes des Princes qui ſe déteſtoient, & ils continuerent les hoſtilités juſqu'à la mort d'Antiochus Grypus, qui fut aſſaſſiné par un de ſes vaſſaux nommé Héracléon. Il étoit alors dans la quarante-cinquieme année de ſon âge, & dans la vingt-neuvieme de ſon regne, ſuivant Joſephe, ou la vingt-ſixieme, ſelon d'autres. Ce Prince avoit quatre ans auparavant épouſé Sélene, ſœur de Tryphene ſa premiere femme. Il n'eut point d'enfants de ſon premier mariage, mais Sélene lui donna cinq fils, ſçavoir, Séleucus ſurnommé Nicator & Epiphane, qui ſucceda à ſon pere; Antiochus & Philippe, freres jumeaux; Démétrius Eucher, & Antiochus ſurnommé Dionyſius ou Bacchus.

ANTIOCHUS CYZICENIEN & SELEUCUS V. NICATOR & EPIPHANE.

97.

A la mort de Grypus, Antiochus le Cyzicenien s'empara de la ville d'Antioche, & fit tous ſes efforts pour ſe rendre maître du reſte du Royaume. Il en ſeroit peut-être venu à bout, ſi ſon neveu Séleucus n'eut trouvé moyen de mettre une armée ſur pied, & de défendre une partie des Etats de ſon pere. Ce dernier livra au bout de trois ans une bataille à ſon oncle & le défit. Antiochus, ſuivant quelques-uns, outré de ſa défaite, ſe perça lui-même de ſon épée; d'autres diſent qu'il fut pris & mené à Séleucus qui le fit mourir, & d'autres enfin prétendent qu'il fut tué en combattant après un regne de dix-huit ans. La victoire que Séleucus remporta ſur Antiochus Cyzicénien lui fit prendre le ſurnom de Nicator & d'Epiphane, & mit ſous ſa puiſſance tout l'Empire Syrien.

SELEUCUS & ANTIOCHUS X. PHILOPATOR OU EUSEBE.

94.

Séleucus ne jouit pas long-temps ſeul de la couronne de Syrie; Antiochus, fils du Cyzicenien, s'étoit ſauvé d'Antioche à Aradus, & s'y fit reconnoître Roi. Il marcha enſuite avec une armée contre Séleucus, remporta ſur lui une victoire complette, & l'obligea à ſe renfermer dans Mopſueſte, ville de Cilicie. Les habitants prirent d'abord les intérêts de Séleucus avec beaucoup de zele, mais accablés par les impôts qu'il exigeoit d'eux, ils ſe mutinerent, mirent le feu à la maiſon dans laquelle il étoit, & le firent périr, ainſi que ceux qui étoient auprès de lui. Antiochus & Philippe freres de Séleucus, réſolus de venger ſa mort, s'avancerent avec des troupes, prirent d'aſſaut la ville de Mopſueſte, la ravagerent & paſſerent les habitants au fil de l'épée. Euſebe marcha à la rencontre de ſes deux couſins, les chargea près de l'Oronte & les défit. Antiochus ſe noya en voulant traverſer le fleuve ſur ſon cheval; mais Philippe rallia ſes troupes, ſe retira en bon ordre, & ſe vit en état de diſputer l'Empire à Antiochus Euſebe.

ANTIOCHUS X. & PHILIPPE.

92.

Philippe ayant encore augmenté ſon armée par de nouvelles levées, prétendit chaſſer Euſebe, qui de ſon côté ſe trouvant en forces depuis ſon mariage avec Sélene, veuve de Grypus, ſe défendit vigoureuſement. Pendant que les deux rivaux déſoloient réciproquement le pays par la guerre cruelle qu'ils ſe faiſoient, Ptolémée Lathyre, Roi d'Egypte, ſuſcita de nouveaux troubles dans la Syrie, en établiſſant Roi à Damas Démétrius Eucher, quatrieme fils de Grypus. Ce dernier ſoutenu de Lathyre avoit déjà fait des progrès conſiderables avant que Philippe & Euſebe, trop occupés l'un contre

l'autre, euſſent ſongé à s'y oppoſer. Euſebe continuellement battu pat Philippe; fut enfin totalement défait, & obligé d'abandonner ſon Royaume & de chercher un aſyle parmi les Parthes. Sa fuite favoriſa les entrepriſes de Démétrius qui partagea l'Empire avec ſon frere Philippe.

ROYAUME DE SYRIE.

PHILIPPE & DEMETRIUS EUCHER.

92.

L'union entre les deux freres auroit été avantageuſe à l'un & à l'autre, ainſi qu'à leurs ſujets: mais ils ne purent vivre long-temps en bonne intelligence, & Démétrius guidé par ſon ambition, envahit bientôt le pays ſoumis à Philippe. Il le chaſſa d'Antioche, le pourſuivit juſqu'à Bérée (1), & l'y aſſiégea. Straton, qui commandoit dans cette Place, prit ouvertement la défenſe du Prince fugitif, & ayant appellé à ſon ſecours un Roi Arabe nommé Zizus, & Mithridate, Général des Parthes, il mit en fuite l'armée de Démétrius, le fit même priſonnier, & l'envoya au Roi des Parthes. Démétrius chagrin de ſa défaite & de ſa captivité, tomba dans une maladie de langueur qui termina ſes jours. Philippe, au moyen de la victoire que Straton avoit remportée, ſe vit maître de toute la Syrie. La bonté avec laquelle il traita les habitants d'Antioche, lui gagna le cœur de ſes ſujets, & il auroit joui tranquillement de la couronne, ſi Antiochus Euſebe ſon couſin ne fût rentré tout-à-coup dans la Syrie, & ne ſe fût emparé en très-peu de temps des Provinces qui confinoient à la Parthie. Philippe, à deſſein d'arrêter le ſuccès des armes d'Euſebe, marcha en diligence contre lui. Dans le temps qu'il étoit avec ſes meilleures troupes vers le Nord de la Syrie, un nouveau concurrent, qui étoit Antiochus Dionyſius cinquieme fils de Grypus, s'éleva du côté du Midi, & ſe ſaiſit de la Célé-Syrie.

ANTIOCHUS EUSEBE rétabli.

PHILIPPE, ANTIOCHUS, EUSEBE & ANTIOCHUS DIONYSIUS.

88.

Dionyſius, maître de Damas, s'y fit reconnoître Roi, & fit de cette ville la capitale de ſon Royaume. Les embarras où ſe trouvoit Philippe, lui ôterent les moyens de diſputer à ſon dernier frere la puiſſance qu'il s'étoit arrogée, & il le laiſſa poſſeſſeur de la Célé-Syrie pendant quelques années. Euſebe & ſes deux couſins regnoient chacun ſur une portion de l'Empire de Syrie, & avoient fait de vains efforts pour s'agrandir les uns aux dépens des autres, lorſque Dionyſius s'engagea imprudemment dans une guerre contre Aretas, Roi de l'Arabie Pétrée. Philippe profita de l'abſence de ſon frere, & s'empara de Damas par la trahiſon de Miléſius, qui commandoit dans la citadelle. Cependant Miléſius mécontent de la récompenſe qui lui avoit été donnée, fit fermer les portes de Damas un jour que Philippe en étoit ſorti, & conſerva la Place à Dionyſius, à qui il la remit à ſon retour d'Arabie. Philippe s'étoit retiré à Antioche ſur les premieres nouvelles de l'arrivée de ſon frere, & ce dernier voyant tout tranquille reprit le chemin de l'Arabie. Il traverſa la Judée malgré les efforts d'Alexandre Janée, Prince des Juifs, & pénetra juſques dans le cœur de l'Arabie, où Aretas le ſurprit, & tailla ſon armée en pieces. Dionyſius malgré ſa valeur périt dans l'action, & ceux de ſes ſoldats qui purent échapper & ſe ſauver à Cana, y moururent de faim & de miſere.

Aretas, après ſa victoire, devint Roi de Célé-Syrie par le choix des habitants de Damas, qui craignoient également de tomber ſous la domination de Ptolémée, Prince de Chalcis, ou ſous celle de Philippe. Dès que le

(1) Cette ville eſt connue aujourd'hui ſous le nom d'Alep.

ROYAUME DE SYRIE.

Roi d'Arabie fut affermi dans ſa nouvelle ſouveraineté, il déclara la guerre aux Juifs, défit Alexandre Janée aux environs d'Addida, lieu voiſin de Jéruſalem, & conſentit preſqu'auſſitôt à un traité de paix. Cependant les Syriens fatigués des guerres continuelles que ſe faiſoient Philippe & Antiochus Euſebe, réſolurent de chaſſer l'un & l'autre du pays, & pour ne ſouffrir aucun partage de l'Empire, il fut décidé qu'on obligeroit auſſi Aretas à ſe retirer. Il ne s'agiſſoit plus que de choiſir parmi les Princes étrangers celui qui ſeroit le plus capable de rendre aux Syriens le bonheur & la tranquillité auxquels ils aſpiroient depuis long-temps. On jetta d'abord les yeux ſur Mithridate le Grand, Roi de Pont, enſuite ſur Ptolemée, Roi d'Egypte; mais différentes raiſons ayant fait rejetter ces deux Princes, on ſe détermina pour Tigrane, Roi d'Arménie. Ce Prince, qui avoit ſur pied des armées nombreuſes, étoit allié des Parthes, & ſe trouvoit gendre de Mithridate. Ces divers avantages flatterent les Syriens, qui lui envoyerent des Ambaſſadeurs au nom de la Nation, pour le prier de venir prendre poſſeſſion de leur Royaume.

TIGRANE. 83.

Tigrane ſe prêta volontiers aux vûes des Syriens, ſe rendit dans leur pays, & fut reconnu Roi d'un conſentement unanime. Antiochus Euſebe forcé à ſortir de ſes Etats ſe réfugia en Cilicie, où il paſſa le reſte de ſes jours dans l'obſcurité. Sélene ſon épouſe conſerva quelques villes de la baſſe Syrie, que Tigrane lui abandonna généreuſement, & cette Princeſſe fixa ſon ſéjour à Ptolemaïde, où elle s'attacha à donner à ſes deux fils Antiochus l'Aſiatique, & Séleucus Cybioſacte, une éducation digne de leur naiſſance. On ignore la deſtinée de Philippe, parce que les Hiſtoriens n'en font plus aucune mention. Lorſque Tigrane crut ſon pouvoir ſuffiſamment affermi, il établit Mégadate en qualité de Vice-Roi & retourna en Arménie, où de vaſtes projets ſembloient l'appeller. Il bâtit une ville d'une magnificence & d'une étendue conſiderables, à laquelle il donna le nom de Tigranocerta. Le deſir de rendre cette ville floriſſante par le nombre de ſes habitants, occupoit entierement Tigrane; de ſorte qu'il n'eut pas de peine à ſuivre les avis de Mithridate, qui lui conſeilla de faire la conquête de la Cappadoce, pour en tranſporter les habitants à Tigranocerta. Le Roi d'Arménie, à la tête d'une puiſſante armée, eut bientôt envahi la Cappadoce & pluſieurs autres villes dont il enleva le peuple, & l'envoya en Arménie.

Cependant les incurſions qu'il avoit faites dans la Cappadoce & la Cilicie irriterent les Romains, qui formerent le projet d'en tirer une vengeance éclatante. Ils n'ignoroient pas que Tigrane avoit été excité par Mithridate, & en conſéquence, on l'attaqua le premier. Le Roi de Pont eut d'abord quelqu'avantage ſur les Romains; mais il fut enfin défait, & ſe retira auprès de Tigrane ſon gendre, pour implorer ſon aſſiſtance & ſa protection.

72. Le Roi d'Arménie chagrin de s'être attiré ſur les bras une guerre avec les Romains, refuſa de voir ſon beau-pere, & le relegua dans un château. Il le garda ainſi pendant dix-huit mois, & il ne le relâcha que pour l'oppoſer aux Romains, qui demandoient avec hauteur que Mithridate leur fût livré. Tigrane perſuadé qu'il ne pouvoit empêcher les Romains de fondre ſur ſes Etats, ſe prépara à la défenſe. Il ſe hâta de terminer la guerre que Sélene lui avoit ſuſcitée en Syrie, & il mena ſes troupes dans

ce pays, où il appaiſa bientôt les troubles. Sélene, qui n'avoit pu obtenir que le Sénat de Rome favoriſât ſes prétentions ſur l'Egypte pour l'un ou pour l'autre de ſes fils, avoit cherché à étendre au moins ſes Etats en Syrie. Elle y étoit parvenue, & continuoit ſes intrigues, lorſque Tigrane, qui vouloit éviter les diverſions quand il faudroit marcher contre les Romains, ſe rendit en Syrie, reprit les villes que Sélene lui avoit enlevées, & maître de cette Princeſſe, il lui fit donner la mort. Auſſitôt que tout le pays fut rentré dans la ſoumiſſion, Tigrane retourna en Arménie, & ſongea à faire de grandes levées de troupes. Ses précautions, le nombre prodigieux de ſes ſoldats, les ſervices que Mithridate lui rendit, tout devint inutile; Tigrane fut vaincu & mis en fuite. La crainte qu'il avoit de tomber au pouvoir des Romains, lui fit quitter les marques qui l'auroient fait reconnoître, & il ſe ſauva en déſordre & preſque ſeul. Mithridate, qui lui amenoit quelques troupes, le trouva dans un état ſi fâcheux qu'il en fut ſenſiblement touché, & loin de lui rappeller ſes injuſtes procedés à ſon égard, il le conſola, & ranima ſon courage & ſes eſpérances. Tigrane pénetré de reconnoiſſance, pria ſon beau-pere de ſe charger des opérations de la guerre qu'on alloit recommencer, & promit de ne ſe conduire que par ſes conſeils. La réduction de Tigranocerta acheva de mettre le comble au déſeſpoir du Roi d'Arménie, & ce Prince furieux contre les Romains, raſſembla en diligence une nouvelle armée. Il rappella Mégadate, & lui ordonna de prendre avec lui toutes les troupes qui étoient en Syrie. L'abſence du Vice-Roi favoriſa les prétentions d'Antiochus l'Aſiatique, qui prit poſſeſſion de quelques Provinces où il ſe fit proclamer Roi.

ROYAUME DE SYRIE.

Tigrane étoit trop occupé à ſa propre défenſe pour ſonger à inquiéter Antiochus, & les Romains le laiſſerent tranquilles juſqu'à ce que Pompée eût ſubjugué Tigrane, & lui eût impoſé la dure condition de retourner en Arménie & d'y borner ſon ambition. Il y avoit déja quatre ans qu'Antiochus regnoit ſur une partie de la Syrie, lorſque les Romains déciderent du ſort de Tigrane, & de celui de pluſieurs autres Souverains qui leur avoient rendu hommage. Antiochus encouragé par leur exemple, alla trouver Pompée, & après lui avoir repréſenté les malheurs de ſa maiſon, & la nature de ſes droits, il le conjura de ne lui point ôter une couronne que ſes ancêtres avoit toujours portée avec gloire. Pompée fit au jeune Prince une réponſe dure & inſultante, & pour ne lui laiſſer aucun eſpoir, il lui ſignifia que les Romains ayant fait la conquête de la Syrie, comptoient réduire ce Royaume en Province Romaine. Antiochus chagrin d'avoir fait inutilement une démarche humiliante, ſe retira & vécut dans la retraite, & ignoré du reſte du monde. Quelques Ecrivains prétendent que Pompée lui donna la Comagene; mais il y a apparence qu'ils ont confondu Antiochus l'Aſiatique avec Antiochus de Comagene. Séleucus Cybioſacte ſurvécut à ſon frere Antiochus, occupa quelque temps le thrône d'Egypte, & fut aſſaſſiné par les ordres de Bérénice ſa femme, qui étoit laſſe de ſes déſordres. Ce Prince fut le dernier de la race des Séleucides qui occuperent le thrône de Syrie l'eſpace de deux cent ſoixante & dix ans, ſuivant Appien, mais de deux cent cinquante & un ans ſeulement, ſi l'on en croit Euſebe.

ANTIOCHUS l'Aſiatique.

69.

Pompée en mettant la Syrie au nombre des Provinces Romaines, en

ROYAUME D'ARMENIE.

donna le gouvernement à Scaurus, déclara libre la ville de Séleucie ſur l'Oronte, & accorda divers honneurs & des priviléges particuliers aux habitants d'Antioche. Il parcourut enſuite tout le pays, détruiſit pluſieurs petits Tyrans qui s'étoient élevés à la faveur des diviſions inteſtines, en confirma quelques-uns dans leurs Principautés, à condition qu'ils ſeroient tributaires des Romains, & purgea le pays des bandes de voleurs qui le pilloient & le ravageoient impunément. Telle fut la fin d'un Empire fondé ſur les débris de celui d'Alexandre, & qui fut floriſſant pendant plus de deux ſiecles.

Fin de l'Hiſtoire de Syrie.

CHAPITRE III.

HISTOIRE DU ROYAUME D'ARMÉNIE.

L'ARMÉNIE étoit anciennement diviſée en grande & en petite. La grande, ſuivant Strabon, étoit bornée au Midi par le Mont Taurus qui la ſéparoit de la Méſopotamie; à l'Orient par les deux Médies, ſçavoir, la grande Médie, & celle qui étoit connue ſous le nom d'Atropatie; au Nord par l'Iberie & par l'Albanie, ou plutôt par la partie du Caucaſe qui les embraſſe l'une & l'autre; à l'Occident, par la petite Arménie, ou les Monts Paryadres & par l'Euphrate. Ptolémée partage l'Arménie en trois Contrées, dont la premiere comprenoit la partie ſituée entre le Cyrus & l'Araxe; la ſeconde contenoit les Provinces qui s'étendoient vers l'Occident tout le long de l'Euphrate; & la troiſieme tout le pays ſitué entre les ſources du Tigre, & cette partie de l'Euphrate qui ſépare la Comagene de la grande Arménie. Dans la premiere de ces Contrées Ptolémée compte les Provinces ſuivantes: la Catarzene, ou Chorzene vers les Monts Moſchiens; l'Oſſarene & la Motene, l'une & l'autre ſur les bords du Cytus; la Colthene, ſur ceux de l'Araxe; la Soducene, la Sibacene & la Sacapene. Ces deux dernieres Provinces s'étendoient juſqu'aux Monts Paryadres. La ſeconde diviſion comprenoit les Provinces de Baſiliſſene, de Bolbene, d'Arſete, d'Aciliſene, d'Auſtanitide & de Sophene. La troiſieme diviſion renfermoit les Provinces d'Azetene, de Thoſpitide, de Corinée, de Bagrauandene, de Gordene, appellée auſſi Gorduene, Gordyene & Corduene, d'après les Monts Gordyens.

La plus conſiderable des villes connues en Arménie étoit Artaxate, capitale de toute l'Arménie, & la réſidence ordinaire des Rois de ce pays. Strabon prétend que cette ville fut bâtie ſur le plan qu'Annibal en donna au Roi Artaxas ou Artaxias, qui en fit la capitale de ſes Etats. Cornelius Népos, dans la vie d'Annibal, ne parle pas du voyage de ce Général en Arménie; mais Plutarque ſemble confirmer le ſentiment de Strabon, & il rapporte qu'après la défaite d'Antiochus par Scipion l'Aſiatique, Annibal s'enfuit en Arménie, où il aſſiſta le Roi Artaxias de ſes conſeils, & l'engagea à bâtir la ville d'Artaxate dans un endroit parfaitement bien ſitué. Cette ville étoit placée ſur un coude du fleuve Araxe, qui formoit une eſpece

de

ROYAUME D'ARMENIE.

de presqu'isle, & servoit en quelque sorte de rempart à la ville de tous côtés, excepté celui de l'Isthme qui avoit son rempart particulier avec un bon fossé. Lucullus n'osa pas mettre le siége devant cette ville, quoiqu'il eût défait les Arméniens dans deux batailles consécutives, & qu'il les eût mis hors d'état de tenir la campagne. Pompée, qui succéda à Lucullus dans le commandement de l'armée, trouva moyen de forcer Tigrane à lui livrer sa capitale; il la conserva, & traita favorablement ceux qui l'habitoient. Corbulon qui, sous le regne de Néron, étoit Général des armées Romaines dans l'Orient, vainquit Tiridate, le contraignit à lui rendre Artaxate, & fit raser cette Place jusqu'aux fondements. Cependant Tiridate chagrin de la perte de son Royaume & de sa capitale alla à Rome, & obtint de Néron la permission de porter le diadême en Arménie, & de rebâtir Artaxate qu'il appella Néronie, pour conserver la mémoire de son bienfaiteur.

Les autres villes qu'on regardoit anciennement comme très-considerables étoient Sébaste, située sur le fleuve Halys, près du Mont Taurus; Armosate ou Arsamosate bâtie entre le Tigre & l'Euphrate; ce qui a fait croire à plusieurs Auteurs qu'elle étoit une ville de Mésopotamie. Pline, Polybe & Tacite l'appellent en termes exprès une ville d'Arménie, & prétendent qu'elle ne le cédoit gueres en étendue & en beauté à Artaxate même. Tigranocerte fondée par Tigrane qui lui donna son nom, étoit aussi une des plus belles villes d'Arménie. Elle se trouvoit dans la partie Méridionale du Royaume au sommet d'une Montagne escarpée, entre les sources du Tigre & le Mont Taurus. Tigrane peupla cette ville de quelques Particuliers de différentes Nations qu'il avoit subjuguées, & l'enrichit considerablement. Lucullus s'en empara facilement, parce que les habitants qui étoient de divers pays ne s'accordoient pas entre eux sur la maniere de défendre la Place. Les autres villes étoient Artagete, où Caius, petit-fils d'Auguste, reçut la blessure dont il mourut; Carcathiocerte, appellée par Strabon la capitale de Sophene, Province arrosée par l'Euphrate, mais que Pline place près du Tigre; Colonie, la plus forte Place de toute l'Arménie dans le temps qu'elle fut sous la domination Romaine; Théodosiopolis bâtie par l'Empereur Théodose, dont elle prit son nom, ville grande, riche, & qui passoit pour imprenable; Chorsa, située sur les bords de l'Euphrate, suivant Ptolémée, & que quelques Auteurs prennent pour la ville de Cars, que Sanson place sur l'Euphrate, quoique cette ville soit à une distance considerable de ce fleuve.

A l'égard des rivieres de l'Arménie, Strabon en compte six qui passoient pour célebres parmi les Anciens, & ces rivieres sont le Lycus & le Phasis qui se jettent dans le Pont-Euxin; le Cyrus & l'Araxe qui se perdent dans la mer Caspienne, & enfin le Tigre & l'Euphrate qui se déchargent dans le golfe Persique. Quoique le Lycus, le Phasis & le Cyrus ayent proprement leur origine dans l'Arménie, la plûpart des anciens Géographes les considérent comme des rivieres de Pont, de Colchide & d'Albanie, à cause que les deux premieres ne font que laver les bords de l'Arménie, & que la derniere sort des montagnes d'Iberie, qui séparent ce pays de l'Arménie. L'Araxe, ou l'Aras, comme les Turcs l'appellent, tire sa source de la même montagne que l'Euphrate; & Strabon donne le nom d'Abus à cette mon-

ROYAUME D'ARMENIE.

tagne, qu'il place entre le Mont Niphrate & Nibare. En ſortant de cette montagne, qui fait partie du Mont Taurus, l'Araxe continue ſon cours vers l'Orient juſqu'à la ville d'Atropatene; alors il ſe détourne vers le Nord-Oueſt, cotoye Azare & Artazate, & ſe jette enfin dans la mer Caſpienne. Strabon & quelques autres diſent que l'Araxe tombe dans la mer Caſpienne près de l'embouchure du Cyrus: mais Pline & d'autres Auteurs aſſurent que ce fleuve ſe jette dans le Cyrus. Ptolémée eſt encore d'un ſentiment différent; il partage l'Araxe en deux bras, dont l'un, ſuivant lui, ſe perd dans le Cyrus, & l'autre dans la mer Caſpienne. Ses eaux ſont rapides, & ont toujours emporté les ponts qu'on a voulu y bâtir. L'Euphrate, qui a ſa ſource dans la même montagne que l'Araxe, ſe partage preſque dès ſon origine en deux bras, que les Anciens appellent les ſources de l'Euphrate. Le premier coule de l'Orient vers le Midi, & paſſant entre les montagnes, au pied deſquelles eſt ſituée la ville d'Erzerum, pourſuit ſon cours du côté du Midi juſqu'à un petit bourg nommé Mommacotum. L'autre bras coule vers le Nord juſqu'à la ville d'Elijah, & ſe détournant de-là vers l'Oueſt, dirige enſuite ſon cours du côté du Midi juſqu'à Mommacotum, où il ſe joint au premier bras qui lui eſt de beaucoup ſupérieur. Le Tigre, ſuivant Strabon, ſort du côté Méridional du Mont Taurus; & ſelon Pline, ſa ſource eſt dans une grande plaine d'Arménie, qu'il nomme Elégoſine; de-là il traverſe le lac d'Aréthuſe, & rencontrant le Mont Taurus, il entre en terre, & reparoît de l'autre côté de ce Mont. Strabon a pris ſans doute cette ſortie du fleuve pour ſa premiere origine; car dans tout le reſte il s'accorde avec Pline & Ptolémée. Les eaux du Tigre coulent avec rapidité, & après avoir paſſé ſous le Mont Taurus, elles lavent les bords Orientaux de la Méſopotamie qu'elles ſéparent de l'Aſſyrie; juſqu'à ce que mêlées avec l'Euphrate à Apamée en Chaldée, elles ſe jettent dans le golfe Perſique. Outre ces fleuves, il y a pluſieurs autres rivieres en Arménie, mais elles ſont moins conſiderables.

Les montagnes les plus fameuſes de ce pays ſont les Moſchiennes, qui ſéparent les Provinces Occidentales de l'Arménie, d'avec la Colchide; les Monts Paryadres qui s'étendent depuis les montagnes Moſchiennes juſqu'aux frontieres de la petite Arménie & du Royaume de Pont; le Maſius qui borne la Province de Sophene au Midi, comme l'Antitaurus le fait au Nord; le Niphate, l'Abus, les Monts Gordyens qui, ſuivant Strabon, partagent la Province de Sophene, & le reſte de l'Arménie de la Méſopotamie, & enfin le Mont Ararat, ſur lequel on croit que l'Arche s'arrêta.

La petite Arménie étoit bornée à l'Orient par l'Euphrate, qui la ſéparoit de la grande Arménie; au Midi par le Mont Taurus, qui ſe trouvoit entre elle & la Cilicie; à l'Occident & au Septentrion par une longue chaîne de Montagnes connues ſous les noms de Monts Scordicus, Amanus & Antitaurus, & ces Montagnes lui ſervoient de frontieres du côté de la Cappadoce. En général le pays eſt montueux & difficile, quoiqu'il y ait quelques vallées agréables & fertiles qui produiſent du vin & de l'huile en abondance. La petite Arménie ne fut diſtinguée de la grande que vers le commencement du regne d'Antiochus le Grand, & du temps des Romains elle fut diviſée en quatre Provinces, ſçavoir, la Laviane, la Mariane, l'Aravene &

la Mélitene. Chacune de ces Provinces avoient plusieurs villes; dont les principales étoient Mélitene, Nicopolis, Garnace, Aza, Arabysse, Dascuse, Zimare, Ladane, &c. Mélitene, située dans la Province de ce nom, fut la capitale de la petite Arménie; on l'appella dans la suite Malatie, & elle est connue maintenant sous le nom de Malatias. Nicopolis fut bâtie par Pompée, pour conserver la mémoire de la victoire signalée qu'il remporta sur Tigrane le Grand; & en conséquence, on donna à cette ville le nom de *Nicopolis Pompeii*. Garnace, dont Tacite fait mention sous le nom de Gorneas, étoit une ville bien fortifiée, & dans une situation avantageuse. Aza, mise au nombre des villes d'Arménie par Pline, étoit, suivant Ptolémée, placée dans le Pont. Enfin les mœurs, les coutumes, la Religion des habitants de la petite Arménie étoient sans doute les mêmes que celles de la grande Arménie: mais comme on a peu de lumieres touchant les unes & les autres, j'aime mieux n'en rien dire que de rapporter des fables.

ROYAUME D'ARMENIE.

Les Arméniens dans leur origine faisoient vraisemblablement un même peuple avec les Phrygiens, dont ils furent une Colonie, suivant Hérodote. L'Arménie, si l'on en croit divers passages de quelques Ecrivains, fut de très-bonne heure érigée en Royaume, & gouvernée tantôt par un seul Souverain, tantôt par plusieurs à la fois. Cyrus fit la conquête de ce pays, qui passa sous la domination d'Alexandre le Grand, lorsque ce Prince eut subjugué les Perses. A la mort du Roi de Macédoine l'Arménie se trouva dans le partage des Rois de Syrie, auxquels elle resta soumise jusqu'au regne d'Antiochus le Grand. Alors Zadriade & Artaxias, Gouverneurs chacun d'une partie de l'Arménie, engagerent les peuples à se révolter, & se firent proclamer Rois des Provinces qui étoient sous leur juridiction. Comme Antiochus étoit encore fort jeune, & que ses troupes se trouvoient occupées à réduire d'autres rebelles, il ne put s'opposer à l'entreprise de Zadriade & d'Artaxias qui envahirent les pays voisins, & formerent bientôt un Royaume puissant. Aussitôt qu'ils se furent assurés la possession de leurs conquêtes, ils partagerent tous ces pays en deux Royaumes, connus sous le nom de grande & de petite Arménie. Zadriade garda cette partie qui confine à la Cilicie, & qui fut appellée la petite Arménie. Il ceda le reste à Artaxias, qui regna ainsi sur la grande Arménie.

ARTAXIAS.

Antiochus voulut en vain rentrer en possession des Provinces qu'Artaxias & Zadriade lui avoient enlevées, il fut toujours battu & forcé enfin à faire la paix avec eux. Il comptoit les attaquer de nouveau & avec plus de fruit, lorsque les troubles de son Royaume seroient entierement appaisés: mais les deux Rois s'appuyerent de la protection des Romains, & par ce moyen resterent maîtres des pays qu'ils avoient conquis. Artaxias bâtit la célebre ville d'Artaxate, dont il fit la capitale de son Royaume & sa résidence ordinaire. Il occupa tranquillement le thrône jusqu'au regne d'Antiochus Epiphane, qui mena des troupes contre lui, le défit dans une bataille, & le fit prisonnier. Depuis cet évenement on ignore quels furent les Princes qui regnerent sur la grande Arménie, & les Historiens passent tout d'un coup à l'avenement de Tigrane le Grand à la couronne, ce qui fait un intervalle de soixante & dix ans. A l'égard des Rois de la petite Arménie, on en verra l'histoire après celle de la grande Arménie.

165.

ROYAUME D'ARMENIE.

TIGRANE le Grand.

95.

Tigrane envoyé en ôtage chez les Parthes par ſon pere, y étoit encore lorſque ce Prince mourut. Il fut alors remis en liberté, & on lui fournit les ſecours dont il avoit beſoin pour monter ſur le thrône de ſon pere, à condition qu'il céderoit aux Parthes pluſieurs Provinces de ſon Royaume. Dès les commencements de ſon regne, Tigrane fit alliance avec Mithridate Eupator, Roi de Pont, & épouſa Cléopâtre, fille de ce Prince. Il entra enſuite dans la Cappadoce, chaſſa Ariobarzane qui regnoit dans ce pays, mit à ſa place Ariarathe, fils de Mithridate, & fit un butin conſiderable. Il étoit à peine de retour qu'il reçut une Ambaſſade de la part des Syriens, qui lui offroient la couronne de Syrie. Tigrane accepta les propoſitions qu'on lui faiſoit; & après avoir laiſſé un Vice-Roi dans la Syrie, il s'empara de la petite Arménie; & ſubjugua ſucceſſivement les Adiabeniens, les Aſſyriens & les Gordiens. Il attaqua une ſeconde fois la Cappadoce à l'inſtigation de Mithridate, qui avoit été obligé par les Romains d'en retirer ſes forces. Tigrane trouva peu de réſiſtance, & outre le butin qu'il fit, il emmena un grand nombre de priſonniers, dont il peupla Tigranocerte qui étoit nouvellement bâtie. Au bout de quelque temps Mithridate, qui avoit fait avec les Romains une paix peu ſincere, fit propoſer à Tigrane de ſe joindre à lui contre ſes ennemis communs. Le Roi d'Arménie refuſa d'unir ſes forces à celles de ſon beau-pere; mais enfin vivement ſollicité par Cléopâtre, il envoya ſecrettement des troupes à Mithridate. Les Romains, qui en furent informés, feignirent de l'ignorer, & attendirent l'entiere défaite du Roi de Pont, pour marcher contre celui d'Arménie. En conſéquence, ils porterent toutes leurs forces du côté de Mithridate, & l'obligerent d'abandonner ſes Etats, & de chercher un aſyle auprès de ſon gendre. Tigrane ſentant alors le danger où il ſe trouvoit pour avoir aidé Mithridate, refuſa de le voir, & le fit garder ſoigneuſement dans un de ſes châteaux.

Si Tigrane eût ſur le champ raſſemblé ſes troupes, & les eût employées à faire tête aux Romains, il auroit peut-être arrêté leurs progrès; mais il négligea de le faire, & ſe contenta de reprendre ſur les Parthes les Provinces qu'il avoit été contraint de leur ceder. Peu content de ſe voir maître de tout ce qui avoit auparavant dépendu de l'Arménie, il y ajouta toute la Méſopotamie, & pluſieurs autres villes & provinces. Il ſe rendit enſuite en Syrie pour appaiſer une révolte que Sélene avoit excitée, & après avoir mis fin aux troubles en faiſant mourir Sélene, il paſſa dans la Phénicie, dont il s'empara preſqu'entierement. La rapidité de ſes ſuccès flatta tellement ſon orgueil, qu'il prit le titre faſtueux de Roi des Rois, & exigea des Princes qu'il avoit vaincus, les ſervices les plus bas.

Cependant Lucullus qui avoit réduit le Royaume de Pont ſous l'obéiſſance de la République Romaine, ſe prépara à attaquer Tigrane, & pour en avoir un prétexte, il le fit ſommer de lui livrer Mithridate. Le Roi d'Arménie refuſa de remettre ſon beau-pere entre les mains de Lucullus, & accepta plutôt la guerre dont on le menaçoit. Lorſque les Ambaſſadeurs Romains furent partis, Tigrane eut une entrevûe avec Mithridate, & le chargea d'aller à la tête de dix mille chevaux faire une diverſion dans le Pont. Lucullus, informé du départ de ce Prince, donna ordre à Sornatius, à qui il laiſſa ſix mille hommes, de s'oppoſer aux deſſeins de Mithridate.

ROYAUME D'ARMENIE.

Il prit enſuite le chemin de la Cappadoce, où il avoit rétabli Ariobarzane, & pourſuivit ſa route juſqu'aux bords de l'Euphrate qu'il traverſa ſans obſtacles. Dès qu'il ſe vit ſur les terres d'Arménie, il aſſiégea Tigranocerte, pendant que Tigrane raſſembloit au Mont Taurus les troupes de ſes Alliés. L'armée du Roi d'Arménie devenue formidable par le nombre de ſoldats qui la compoſoient, s'avança vers Tigranocerte, afin de forcer les Romains à lever le ſiége de cette ville. Lucullus réſolu d'aller à la rencontre des ennemis, détacha ſix mille hommes pour tenir en reſpect les aſſiégés, & paſſa le fleuve avec le reſte de ſes troupes. Il ſe jetta ſur les Arméniens avec tant d'impétuoſité, qu'il les mit bientôt en déroute, & en fit un grand carnage. Tigrane, qui avoit été le premier à fuir, rencontra ſon fils, & lui remit ſon diadême & ſa couronne, l'exhortant à ſe ſauver par un autre chemin. Le jeune Prince n'oſant mettre ces ornements ſur ſa tête, les confia à un de ſes domeſtiques, qui fut pris un moment après & conduit à Lucullus.

Mithridate qui avoit levé une puiſſante armée, approchoit pour la joindre à celle de ſon gendre, lorſqu'il apprit ſa défaite, & le trouva lui-même preſque ſeul, & dans un abattement qui lui fit compaſſion. Il le conſola, le fit ſervir par ſes Officiers, & s'efforça de relever ſes eſpérances. Tigrane touché du procedé de Mithridate à ſon égard, promit de ne plus agir que par ſes conſeils, lui remit la direction de cette guerre, & de concert avec lui, envoya implorer l'aſſiſtance des Princes voiſins. Pendant que les deux Rois ſe préparoient à recommencer la guerre avec plus de vigueur que jamais, Lucullus ſe rendoit maître des Places fortes de l'Arménie. La priſe de Tigranocerte avoit ſuivi la défaite de Tigrane, & le butin que les Romains y firent paya les frais de la guerre paſſée, & fournit les moyens de continuer. Auſſitôt que les deux Rois eurent levé une armée aſſez forte, ils allerent camper dans les grandes plaines au-delà du Mont Taurus. Lucullus les y ſuivit; mais n'ayant pu les engager à une action générale, il décampa, & mit le ſiége devant Artaxate, où il ſçavoit que le Roi d'Arménie avoit laiſſé ſes femmes, ſes enfants, & preſque tous ſes thréſors. Tigrane, pour ſecourir ſa capitale, ſe hâta de joindre les Romains, qui lui livrerent bataille, & le mirent en fuite une ſeconde fois. Mithridate & Tigrane ſe retirerent dans la partie la plus reculée de l'Arménie, & les principaux Officiers de marque furent faits priſonniers. Le Gouverneur d'Artaxate refuſa conſtamment de livrer la ville aux Romains, & ſa longue réſiſtance ſauva cette Place, parce que le froid obligea Lucullus à mener ſes troupes en Migdonie, pays plus chaud & plus fertile.

Tigrane & Mithridate profiterent de l'hyver pour réparer les pertes qu'ils avoient faites, & au commencement du printemps ils entrerent dans la Cappadoce, & reprirent une grande partie des pays que Lucullus leur avoit enlevés. Ce dernier, dont les troupes s'étoient mutinées, ne put s'oppoſer aux ſuccès de ſes ennemis, & accuſé à Rome de chercher à traîner la guerre en longueur, il fut rappellé par le Sénat. Pompée fut nommé pour le remplacer, & partit de Rome en conſéquence. Cependant Mithridate & Tigrane avoient envahi la Cappadoce, & recouvré toute l'Arménie, avec une grande partie du Royaume de Pont. Ils auroient remporté de plus grands avantages encore, ſi la révolte du fils de Tigrane n'eût contraint ce Prince

ROYAUME D'ARMENIE.

à partager ſes forces. Le pere & le fils ſe livrerent pluſieurs combats dans leſquels Tigrane toujours victorieux, obligea enfin ſon fils à ſortir de l'Arménie. Le jeune Prince chercha un aſyle à la Cour de Phraate, Roi des Parthes, & ſçut engager ce Monarque à porter la guerre dans les Etats de Tigrane. Ce dernier trop foible pour arrêter les entrepriſes du Roi Parthe, abandonna les pays les plus proches de ce Prince, & gagna la partie montueuſe de ſes Etats. Phraate aſſiégea Artaxate; mais preſſé de retourner dans ſon Royaume, il laiſſa des troupes au fils de Tigrane, & ſe mit en chemin. Tigrane n'eut pas plutôt appris le départ du Roi des Parthes, qu'il fondit ſur les troupes que ſon fils commandoit, les diſperſa entierement, & entra triomphant dans ſa capitale. Le Prince rebelle ſe retira d'abord auprès de Mithridate, qu'il quitta bientôt pour paſſer dans le camp des Romains, & mena ces derniers faire le ſiége d'Artaxate, où Tigrane ſe trouvoit alors. Ce Prince réduit à la derniere extrémité, & ne ſe voyant aucune reſſource, prit le parti d'aller lui-même trouver Pompée. Il ſe rendit au camp des Romains, & lorſque Pompée s'offrit à ſes yeux, il ôta ſon diadême, & voulut ſe jetter aux pieds du Général Romain. Celui-ci releva Tigrane, lui remit le diadême ſur la tête, & l'embraſſa. Le lendemain ayant donné audience au Roi d'Arménie & au fils de ce Prince, Pompée accorda au premier le Royaume d'Arménie, avec la plus grande partie de la Méſopotamie, à condition qu'il renonceroit à la Cappadoce, à la Syrie, à la Cilicie, & qu'il payeroit une ſomme d'argent. A l'égard du Prince d'Arménie, on lui promit le gouvernement des Provinces de Gordyene & de Sophene, pourvû qu'il remît aux Romains les thréſors qui ſe trouvoient dans la derniere.

Le jeune Tigrane mécontent de ce qui lui étoit deſtiné, voulut ſortir ſecrettement du camp des Romains, & conſpira contre la vie de ſon pere. Ses complots furent découverts; Pompée le fit arrêter, & l'envoya à Rome, où il fut gardé dans la maiſon d'un Sénateur. Le Roi d'Arménie, avant que de quitter les Romains, fit de grands préſents à Pompée, à ſes Officiers & aux Soldats, ce qui lui valut le titre d'ami & d'allié du peuple Romain. Il fut fidele aux engagements que ce titre lui fit contracter, & les Romains de leur côté le protégerent en pluſieurs occaſions. Tigrane retourné dans ſes Etats eut quelques démêlés avec Phraate III. Roi des Parthes; mais la médiation de Pompée prévint les ſuites que ces differends auroient pû avoir. Les Romains rendirent encore un ſervice eſſentiel à Tigrane, en puniſſant le ſecond de ſes fils qui s'étoit auſſi révolté, & en appaiſant les troubles que cette rébellion avoit occaſionnés. Le Roi d'Arménie pour marquer ſa reconnoiſſance aux Romains, refuſa de recevoir Mithridate dans ſes Etats. Depuis ce moment il poſſeda tranquillement la couronne juſqu'à ſa mort, qui arriva dans la quatre-vingt-cinquieme année de ſon âge. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Artavaſde, que Joſephe appelle Artabaze, & Oroſe, Artabane.

ARTABAZE I. 37.

Artabaze reconnu Roi d'Arménie, & ne s'occupant que de la haine qu'il avoit pour le Roi de Médie, engagea Marc Antoine, qui marchoit contre les Parthes, à entrer dans la Médie. Antoine ſéduit par les raiſons & par les promeſſes d'Artabaze, conſentit à joindre ſes forces aux ſiennes, & à le

prendre pour guide. Cependant le Roi d'Arménie ſe reconcilia avec celui de Médie, trompa les Romains, & les conduiſit par de ſi mauvaiſes routes, que l'armée eut beaucoup à ſouffrir, & fut défaite à la premiere attaque. Antoine néanmoins aſſiégea Phraata ; mais la retraite ſubite d'Artabaze força les Romains à reprendre en diligence le chemin de l'Arménie. Les Parthes & les Medes les pourſuivirent ſans relâche, & Antoine, après avoir paſſé l'Araxe, trouva qu'il avoit perdu près de la moitié de ſon armée. Quoiqu'il connût la perfidie d'Artabaze, il feignit de l'ignorer, & lui fit de grandes démonſtrations d'amitié. Le Roi d'Arménie ſe défioit des careſſes d'Antoine, & il refuſa pluſieurs fois d'aller le trouver en Egypte, où il étoit retourné. Enfin il ceda aux inſtances de ſes amis & aux preſſantes ſollicitations des Romains, & ſe rendit au camp d'Antoine près de Nicopolis, où il fut auſſitôt chargé de fers.

ROYAUME D'ARMENIE.

ARTAXIAS. 32.

Sur la nouvelle de la captivité d'Artabaze, les Arméniens placerent ſur le thrône ſon fils aîné nommé Artaxias. Ce Prince voulant venger le traitement fait à ſon pere, fut battu par les Romains, & obligé de ſe ſauver chez les Parthes. Antoine, maître du Royaume d'Arménie, en donna la couronne à Alexandre qu'il avoit eu de Cléopâtre, & rentra en triomphe à Alexandrie, menant Artabaze, ſa femme & ſes enfants attachés à ſon char avec des chaînes d'or. Peu de temps après il fit mourir ſon captif, & envoya ſa tête au Roi de Médie. Artaxias trouva moyen de mettre les Parthes dans ſes intérêts, & ils lui fournirent une armée nombreuſe qui chaſſa Alexandre du thrône, & y plaça Artaxias. Le regne de ce Prince ne fut pas de longue durée ; il fut, ſuivant Tacite, aſſaſſiné par la trahiſon de ſes plus proches parents, ou déthrôné, ſelon Joſephe, par le Roi de Cappadoce & par Claude Tibere Neron, qui fut dans la ſuite Empereur.

TIGRANE II.

Tigrane, frere cadet d'Artaxias, reçut des mains de Tibere la couronne d'Arménie, auſſitôt après la mort, ou la fuite de ſon frere. Il ne reſta pas long-temps attaché aux Romains, & ſes correſpondances avec leurs ennemis ayant été découvertes, il fut mis à mort par les ordres mêmes de Tibere, dont il étoit tendrement aimé. Les fils de Tigrane, ſi l'on en croit Tacite, ſuccederent les uns après les autres à leur pere, & ne firent rien de remarquable pendant leur regne qui fut de courte durée.

Lorſque ces Princes furent morts, Auguſte plaça ſur le thrône Artabaze, fils d'Artaxias II. ſuivant pluſieurs Ecrivains. Ce Prince avoit à peine commencé à regner, que les Arméniens las d'obéir aux Romains, appellerent Phraate, Roi de Parthie, & obligerent Artabaze à quitter l'Arménie. Auguſte envoya auſſitôt Caius contre Phraate ; mais ce dernier, à l'approche des Romains, demanda la paix, & regagna ſes Etats. La retraite des Parthes favoriſa l'ambition d'un Prince nommé Tigrane, qui ſe fit proclamer Roi d'Arménie. Caius ne le laiſſa pas jouir long-temps d'un rang qu'il avoit uſurpé, & le força à évacuer l'Arménie, & rétablit Artabaze ſur le thrône. Ce Prince étant mort peu de temps après, Tigrane demanda le Royaume d'Arménie à Auguſte, & comme il reçut de l'Empereur une réponſe qui ne décidoit rien, il mit ſur pied une armée, & s'empara de pluſieurs Places fortes de l'Arménie. Caius ſe hâta de quitter la Syrie où il étoit avec ſes troupes, & aſſiégea Artagene. Le Gouverneur de cette Place invita Caius à

ROYAUME D'ARMENIE.

une conférence, & lorſque ce Général Romain, qui n'avoit aucune défiance, fut près du rempart, le Gouverneur le bleſſa dangereuſement, & ſe ſauva dans la Place. Les Romains indignés d'une telle perfidie, monterent ſur le champ à l'aſſaut, emporterent la Place & la raſerent juſques aux fondements. Les autres fortereſſes ſe rendirent d'elles-mêmes, & Tigrane fut chaſſé une ſeconde fois.

ARIOBARZANE. VONONE.

Alors Ariobarzane Mede de naiſſance, fut couronné Roi d'Arménie à la priere des Arméniens, & ne fit aucune action qui mérite d'être rapportée. Vonone, qu'une révolte avoit fait deſcendre du thrône des Parthes, ſucceda à Ariobarzane en Arménie. Artabane peu content d'avoir enlevé à Vonone la couronne de Parthie, le priva encore de celle d'Arménie, & la donna à ſon fils Orode. Ce dernier, malgré les puiſſants ſecours qu'il recevoit d'Artabane ſon pere, fut défait par Germanicus, qui fit proclamer à ſa place Zénon, fils de Polémon Roi de Pont. Zénon prit le nom d'Artaxias, parce qu'il avoit été couronné à Artaxate. Il regna paiſiblement ſous la protection des Romains, & à ſa mort Artabane, Roi des Parthes, ſe rendit maître de l'Arménie, & y établit ſon fils Arſace, qui fut aſſaſſiné dans la premiere année de ſon regne. Mithridate Ibere; & ſon frere Pharaſmane, Roi d'Iberie, auteurs du meurtre commis en la perſonne d'Arſace, ſe préparerent à repouſſer les troupes qu'Artabane, pour venger la mort d'Arſace, envoyoit en Arménie ſous la conduite de ſon fils Orode. Les Parthes défaits & Orode dangereuſement bleſſé, abandonnerent l'Arménie, dont Mithridate fut déclaré Souverain par l'Empereur Tibere. Artabane envahit pour la troiſieme fois le Royaume d'Arménie, & menaçoit de ſubjuguer auſſi la Syrie, lorſque le Gouverneur de cette Province marcha à ſa rencontre, & le chaſſa des Etats mêmes qu'il venoit de ſoumettre.

ORODE.

ARTAXIAS III.

ARSACE.

Cependant Caligula, ſucceſſeur de Tibere, avoit fait arrêter Mithridate qui lui étoit devenu ſuſpect, & il le fit étroitement garder. Claude, à la mort de Caligula, remit en liberté Mithridate, & lui facilita les moyens de recouvrer le thrône d'Arménie & les Places que les Parthes lui avoient priſes. Ce Prince étoit à peine rétabli, que Pharaſmane ſon frere entreprit de lui ôter la couronne & la vie. Pharaſmane avoit un fils nommé Rhadamiſte, pour lequel les Ibériens avoient tant d'eſtime & d'affection, que le Roi craignit qu'ils ne ſe révoltaſſent en ſa faveur. Afin de prévenir ce malheur, Pharaſmane fit entendre à ſon fils que le Royaume d'Arménie lui appartenoit à titre de conquête, & il exhorta Rhadamiſte à s'en rendre maître à quelque prix que ce fût. Le jeune Prince naturellement ambitieux, entra volontiers dans les vûes de ſon pere, & partit ſans différer pour la Cour de Mithridate, feignant d'être mécontent de Pharaſmane. Le Roi d'Arménie reçut favorablement ſon neveu, & le traita comme s'il eût été ſon fils. Tant de bontés furent payées d'ingratitude; car Rhadamiſte, loin d'en être touché, fit tous ſes efforts pour exciter à la révolte ceux de la Cour de Mithridate, en qui il crut remarquer quelque diſpoſition au mécontentement. Il publia enſuite qu'il s'étoit reconcilié avec ſon pere, & qu'il ſe trouvoit dans l'obligation d'aller près de lui. Auſſitôt qu'il fut arrivé en Iberie, il informa ſon pere de ce qu'il avoit commencé, & Pharaſmane jugeant à propos de ſe découvrir, envoya en Arménie une armée, ſous prétexte

prétexte que Mithridate avoit empêché les Romains de fournir aux Ibériens du secours contre les Albaniens.

Le Roi d'Arménie apprenant en même temps la révolte de quelques Seigneurs de sa Cour, & l'approche de Rhadamiste qui commandoit les troupes de son pere, songea moins à punir les perfides qu'à se mettre à couvert de leurs entreprises. En conséquence, il s'enferma dans le château de Gornéas qui passoit pour imprenable, se flattant d'y être en sûreté. Il auroit pu en effet soutenir pendant long-temps les efforts de ses ennemis, si le Gouverneur de ce château ne se fût laissé corrompre par l'argent que lui offrit Rhadamiste, & n'eût, pour ainsi dire, forcé Mithridate à avoir une entrevûe avec son neveu. L'infortuné Roi d'Arménie sortit du château accompagné d'un petit nombre de Gardes, & fut d'abord reçu de Rhadamiste avec de grandes démonstrations d'amitié & de respect. Le Prince d'Iberie, après avoir assuré son oncle qu'il n'avoit ni fer, ni poison à craindre, l'invita à faire avec lui un sacrifice : mais au moment que Mithridate s'avançoit pour commencer ce sacrifice, il fut jetté à terre & chargé de chaînes par quelqu'un de la suite de Rhadamiste. La femme & les enfants de Mithridate qui étoient présents, furent traités de la même maniere, & on les enferma jusqu'à ce que Pharasmane eût décidé de leur sort. Ce Prince barbare condamna à la mort son frere & sa propre fille, qui étoit femme de Mithridate. Rhadamiste chargé d'exécuter les ordres cruels de son pere, & se ressouvenant qu'il avoit promis à son oncle qu'on n'employeroit contre lui ni le fer, ni le poison, le fit étouffer en sa présence, ainsi que la femme & les enfants de ce malheureux Prince.

Rhadamiste ayant pris soin d'exterminer toute la famille de Mithridate, prit aussitôt possession du Royaume d'Arménie. Les Romains qui étoient en Syrie balancerent quelque temps s'ils puniroient les perfidies & la cruauté de Rhadamiste; mais les avis furent partagés, & ils se contenterent d'envoyer ordre à Pharasmane de retirer ses troupes de l'Arménie. Pendant les délibérations des Romains & les mouvements que se donnoit Rhadamiste pour s'affermir sur le thrône, Vologese, Roi des Parthes, s'avançoit vers l'Arménie à la tête d'une nombreuse armée. La crainte de s'attirer le ressentiment des Romains, avoit obligé ce Prince à rester tranquille tout le temps que Mithridate Ibere avoit occupé le thrône d'Arménie. La mort de ce Monarque & l'injuste usurpation de Rhadamiste paroissant autoriser les entreprises de Vologese, qui avoit des droits sur la couronne d'Arménie, il entra dans ce pays à dessein de placer son frere Tiridate sur le thrône. Rhadamiste hors d'état de faire tête à ses ennemis, abandonna l'Arménie, accompagné de ses Ibériens. Les habitants d'Artaxate & ceux de Tigranocerte se soumirent volontairement au Roi des Parthes, qui se vit bientôt maître de toutes les Places fortes de l'Arménie. Vologese flatté de ses avantages, se préparoit à en remporter de nouveaux, lorsque le froid, la disette des vivres & les maladies lui firent périr une grande partie de son armée, & le forcerent à regagner ses Etats.

Rhadamiste instruit de son départ, rentra dans l'Arménie, & traita le peuple avec tant de dureté, qu'il se forma une conspiration contre lui. Les Conjurés commencerent par s'assurer des Gardes du Roi, & investirent

ROYAUME D'ARMENIE.

enſuite le Palais, réſolus d'immoler ce Prince aux mânes de Mithridate. Rhadamiſte échappa néanmoins à leurs recherches, & ſe ſauva à cheval avec ſa femme Zénobie qui étoit enceinte. La ſituation & la délicateſſe de Zénobie l'empêchant de faire autant de diligence que ſon époux, il craignit qu'elle ne tombât au pouvoir de ſes ennemis, & pour la garantir d'une honteuſe captivité, il la perça de ſon épée, la jetta dans l'Araxe, & pourſuivit ſon chemin juſqu'à ce qu'il fût arrivé dans le Royaume de ſon pere. Zénobie n'étoit pas morte; quelques bergers trouverent ſon corps que les eaux avoient pouſſé ſur le rivage, & la ſecoururent efficacement. Lorſqu'elle fut rétablie, on la tranſporta à Artaxate, & Tiridate, qui étoit alors Roi d'Arménie, informé de la tragique aventure de cette Princeſſe, la fit venir à ſa Cour, où elle fut traitée avec les égards dûs à ſon rang. Rhadamiſte ne tarda pas à faire une nouvelle irruption dans l'Arménie, mais il fut encore repouſſé par les Parthes, qui furent obligés de retourner dans leur pays pour appaiſer des diſſenſions domeſtiques. Leur abſence fut cauſe d'une quatrieme invaſion de la part de Rhadamiſte, qui n'en tira pas plus de fruit que de celles qu'il avoit déjà faites, parce que les Parthes, après avoir pacifié les troubles dans leur pays, fondirent ſur les Ibériens, & les contraignirent à ſortir en déſordre de l'Arménie. Cependant les Arméniens déſolés tour à tour par les Parthes & par les Ibériens, prierent l'Empereur Néron de leur nommer un Roi qui mît fin à leurs calamités.

Domitius Corbulon député pour regler les affaires d'Arménie, emmena avec lui les troupes néceſſaires, & les Romains envoyerent avertir leurs alliés de tenir leurs armées prêtes en cas qu'on en eût beſoin. Corbulon néanmoins employa d'abord les voyes de la douceur, & fit exhorter Vologeſe à préférer la paix à la guerre. Le Roi des Parthes chercha à amuſer les Romains, afin d'avoir le temps de lever des troupes, & lorſqu'il ſe crut en état de réſiſter, il déclara hautement qu'il ne ſouffriroit pas que les Romains enlevaſſent à Tiridate le Royaume qu'il poſſédoit, ou qu'il parût le tenir d'eux. Les prétentions de Vologeſe s'éloignant beaucoup des idées de Corbulon, allumerent une cruelle guerre entre les Parthes & les Romains. Tiridate ſe défendit avec vigueur, & un grand nombre de ſoldats Romains périrent par la force du froid. Néanmoins Tiridate preſſé de tous côtés, tant par les Romains que par leurs alliés, demanda une entrevûe à Corbulon, qui ne voulut l'accorder qu'à la tête de ſon armée. Soit que Tiridate eût eu envie de ſe ſaiſir du Général Romain, ſoit qu'il eût ſubitement changé de penſée, il ſe montra ſeulement aux Romains, & leur parla de ſi loin qu'ils ne purent entendre ſes paroles. Corbulon fit ſonner la retraite, rompit toute négociation, & partagea ſon armée en trois Corps. Chacun de ſes Généraux ſe rendit maître de pluſieurs Places, & Corbulon aſſiégea bientôt Artaxate. Tiridate fit tous les efforts imaginables pour ſauver cette ville; mais ils furent ſans effets, parce que les habitants en ouvrirent les portes, & firent entrer les Romains. Corbulon voyant que la garde de cette ville demandoit une garniſon trop nombreuſe, la fit raſer juſqu'aux fondements. Il marcha enſuite du côté de Tigranocerte, dont les habitants ſe rendirent auſſitôt, & firent même préſent d'une couronne d'or au Général Romain. Corbulon, en reconnoiſſance, épargna cette ville, & lui

conſerva tous ſes priviléges. La ſoumiſſion de Tigranocerte acheva de ſubjuguer toute l'Arménie, qui, ſuivant les ordres de Néron, eut pour Roi Tigrane, petit-fils d'Hérode le grand Roi de Judée. Pluſieurs parties de l'Arménie furent cédées aux Princes voiſins qui avoient rendu quelques ſervices à Corbulon contre Tiridate & les Parthes. Auſſitôt que toutes les affaires furent terminées, Corbulon paſſa en Syrie, dont il avoit été nommé Gouverneur.

ROYAUME D'ARMENIE. TIGRANE.

Vologeſe en apprenant que ſon frere avoit été chaſſé du thrône d'Arménie, & que les Romains y avoient mis un Etranger, médita d'en tirer vengeance. Il leva dans cette vûe deux puiſſantes armées, chargea Moneſe d'en conduire une en Arménie, & marcha à la tête de l'autre à deſſein de faire une invaſion dans les Provinces Romaines. Les tentatives de Moneſe & celles de Vologeſe ne réuſſirent pas, & comme la négociation que le Roi des Parthes fit entamer par ſes Ambaſſadeurs n'eut pas plus de ſuccès, il ſe prépara à recommencer la guerre avec vigueur. Les avantages & les pertes furent partagés également du côté des Romains & de celui des Parthes; de ſorte que les uns & les autres conſentirent à évacuer l'Arménie, qui ſe trouva délivrée de Vologeſe & de Corbulon. Tigrane étoit mort quelque temps auparavant ſans laiſſer d'enfants, ainſi les peuples reſterent leurs propres maîtres.

TIRIDATE.

Le Roi des Parthes déſirant toujours procurer la couronne d'Arménie à ſon frere, l'envoya demander à Rome par ſes Ambaſſadeurs, qui avoient ordre en même temps de faire la paix entre les Parthes & les Romains. Les Ambaſſadeurs n'oublierent rien pour obtenir l'une & l'autre; mais ſur l'avis des principaux de Rome, Néron renvoya les Parthes ſans leur rien accorder, & on chargea Corbulon de la conduite de la guerre qu'on avoit réſolue. Corbulon ſe mit en marche au printemps, & auſſitôt qu'il eut mis le pied dans l'Arménie, il y répandit un tel effroi, que Tiridate députa vers lui pour lui propoſer d'entrer en négociation. Le temps & le lieu de la conférence ayant été marqués, Tiridate & Corbulon s'y rendirent accompagnés chacun de vingt chevaux. Tiridate s'étendit beaucoup ſur la ſolidité de ſes droits à la couronne, & finit en diſant qu'il la mettroit aux pieds de l'Empereur, de qui il vouloit la tenir. Corbulon, après avoir donné des louanges au Prince ſur le ſage parti qu'il avoit pris, lui fit entendre qu'il devoit à l'heure même dépoſer ſa couronne au bas de la ſtatue de Néron, afin de la recevoir à Rome de la main de l'Empereur. Tiridate ſe ſoumit à la déciſion de Corbulon, & au bout de quelques jours il prit le chemin de Rome. Néron le reçut avec la derniere magnificence, lui mit le diadême ſur la tête, & le renvoya comblé d'honneurs & de bienfaits.

Tiridate de retour en Arménie releva les ruines d'Artaxate, & donna à cette ville le nom de Néronie, en reconnoiſſance des biens que l'Empereur Romain lui avoit faits. Il demeura conſtamment attaché aux Romains, & mourut neuf ans après ſon couronnement par Néron. Les ſucceſſeurs de Tiridate occuperent le thrône comme vaſſaux de l'Empire, & n'oſerent rien entreprendre ſans le conſentement des Empereurs. L'Arménie reſta en cet état juſqu'au regne de Trajan, qui réduiſit ce Royaume en Province Romaine. Les Arméniens recouvrerent leur liberté au bout de quelque temps,

ROYAUME D'ARMENIE.

& furent de nouveau gouvernés par leurs propres Rois ſous Conſtantin le Grand & ſes ſucceſſeurs, dont les Rois d'Arménie étoient feudataires. Sous l'empire de Juſtinien II. les Sarraſins s'emparerent de l'Arménie, & la garderent juſqu'à ce qu'elle leur fût enlevée par les Turcs, qui lui donnerent le nom de Turcomanie. Ces derniers croyant s'être aſſuré la poſſeſſion de ce pays, négligerent d'y laiſſer des troupes, & porterent leurs armes dans la Perſe & dans quelques autres pays ſujets aux Empereurs d'Orient. Les Arméniens profiterent de l'éloignement des Turcs pour ſecouer le joug, & ſe choiſirent des Rois auxquels ils obéirent. Le pays fut ſubjugué de nouveau, & Occadan ou Heccata, premier Khan des Tartares, fut celui qui en fit la conquête. Il y a apparence néanmoins que le gouvernement des Tartares ne fut pas aſſez abſolu pour empêcher les Arméniens d'avoir encore leurs Rois particuliers, puiſque Haiton, Roi d'Arménie, ſe rendit auprès du Grand Khan de Tartarie, afin de regler les affaires de ſon Royaume. L'an 1472. de l'Ere Chrétienne Uſum-Caſſan, Roi d'Arménie, étant parvenu à la couronne de Perſe, fit de l'Arménie une Province de ſon nouvel Empire. Cette Province paſſa en 1522. ſous l'Empire Ottoman, & depuis ce temps l'Arménie a toujours été ſous la domination des Turcs, à l'exception de ſa partie Orientale, dont les Perſes ſont encore les maîtres aujourd'hui.

ARTICLE II.

ROIS DE LA PETITE ARMÉNIE.

ZADRIADE, Gouverneur de ce pays, ſe révolta, ainſi qu'Artaxias contre Antiochus le Grand, & s'empara de cette partie de l'Arménie, qui porta dans la ſuite le nom de petite Arménie. L'alliance que Zadriade contracta avec les Romains, le mit à couvert des effets du reſſentiment d'Antiochus. Ses deſcendants reſterent poſſeſſeurs de ce Royaume, juſqu'à ce que Tigrane, Roi de la grande Arménie, eût tué dans une bataille Artane, le dernier de la race de Zadriade. Tigrane ne put garder long-temps la petite Arménie, parce que Pompée l'en dépouilla bientôt, & en donna la couronne à Déjotare Roi, ou plutôt Tétrarque de Galatie. Déjotare avoit toujours été entierement dévoué aux Romains, qui, pour le récompenſer de ſes ſervices, ajouterent à la petite Arménie une partie conſiderable du Royaume de Pont, une partie de la Colchide & quelques Provinces de Galatie. Il ne démentit jamais ſes premiers ſentiments, & prit part aux guerres civiles qui affligerent les Romains. Il ſe diſtingua particulierement à la journée de Pharſale, & ſon affection pour Pompée fut cauſe de la perte de l'Arménie, dont Pharnace, Roi de Pont, s'empara pendant ſon abſence. Cependant Céſar, à la ſollicitation de Brutus, pardonna à Déjotare d'avoir embraſſé les intérêts de Pompée, & l'ayant aidé à chaſſer Pharnace de l'Arménie, il y rétablit le Tétrarque de Galatie, à condition néanmoins qu'il céderoit ſa Tétrarchie, & qu'il payeroit une ſomme d'argent.

Quelques Auteurs prétendent que ce ne fut point à Déjotare, mais au fils de ce Prince que Céſar rendit l'Arménie. Quoi qu'il en ſoit, Déjotare conſerva le titre de Roi, & continua à gouverner l'Arménie ſeul ou conjointement avec ſon fils, qui portoit le même nom que lui.

Le Roi d'Arménie accuſé à Rome d'avoir voulu tuer Céſar en Galatie, fut lavé de ce prétendu crime, & outré d'une ſi noire calomnie, il en punit rigoureuſement les premiers auteurs, quoiqu'ils fuſſent ſes plus proches parents. A la mort de Céſar, Déjotare rentra en poſſeſſion de tout ce que ſon attachement aux intérêts de Pompée lui avoit fait perdre, & comme les troubles recommencerent à Rome, il envoya à Brutus un Corps de troupes ſous la conduite d'Amyntas ſon petit-fils. Déjotare II. qui partagea le thrône avec ſon pere, ne fut pas moins affectionné que lui aux Romains, & mourut ſans laiſſer d'enfants. Déjotare, ſeul Souverain de la petite Arménie, parvint à un âge fort avancé, & comme il ne lui reſtoit plus d'enfants à ſa mort, ſes Etats furent donnés à Amyntas & à Caſtor, fils de ſa fille.

Après l'extinction totale de la famille des Déjotares la couronne de la petite Arménie fut d'abord conférée au Roi de Médie, & enſuite à Polémon, Roi de Pont. Archelaüs, Roi de Cappadoce, ſucceda à ce dernier, & laiſſa le thrône à Cotys de Boſphore. Néron accorda ce Royaume à Ariſtobule, petit-fils d'Hérode le Grand, qui eut pour ſucceſſeur Tigrane ſon proche parent. Celui-ci étant mort ſans poſtérité, la petite Arménie devint Province de l'Empire Romain ſous le regne de Veſpaſien. Elle demeura en cet état juſqu'à la diviſion de l'Empire, & tomba en partage aux Empereurs d'Orient. A la décadence du pouvoir de ces Princes la petite Arménie fut ſubjuguée par les Perſes, de l'Empire deſquels elle tomba ſous la domination des Turcs, qui l'appellerent Genech, & à qui elle appartient encore.

Fin de l'Hiſtoire d'Arménie.

CHAPITRE IV.

Royaume de Pont.

Le nom de Cappadoce, pris dans ſa ſignification générale & la plus étendue, déſigne la partie de l'Aſie Mineure, ſituée à l'Orient du fleuve Halys, & qui s'étend depuis le ſommet de la branche du Mont Taurus, qui borne la Cilicie juſqu'au Pont-Euxin vers le Nord, & juſqu'à l'Euphrate vers l'Orient, ou du moins juſqu'à la chaîne de Montagnes qui regne au Couchant de ce fleuve. Les Grecs, au temps d'Hérodote, donnoient le nom de Syriens ou Syriens blancs aux peuples de ce pays; mais les Perſes les appelloient Cappadociens : ce nom eſt celui ſous lequel ils ont été plus connus dans la ſuite. Strabon dit que les différents cantons de la Cappadoce & de la Cataonie parloient une même langue, & que cette langue étoit auſſi en uſage ſur les frontieres de la Paphlagonie; mais que ſur ces

ROYAUME DE PONT.

mêmes frontieres, le mélange des langues Paphlagonienne & Cappadocienne en avoit altéré la pureté. Moyſe de Khorene, Auteur d'une hiſtoire d'Arménie, aſſure que la langue Cappadocienne étoit la même que celle de l'Arménie. Eudoxe nous apprend que la langue Arménienne étoit un dialecte de celle des Phrygiens. Hérodote avoit obſervé avant Eudoxe que les Arméniens étoient une Colonie de Phrygiens, & que les troupes de ces deux Nations faiſoient un même Corps, & ſervoient ſous un même Chef dans l'armée de Xerxès. On peut donc conclure que dans leur origine les peuples de l'une & de l'autre Phrygie; ceux de la Cappadoce & ceux de l'Arménie avoient compoſé une ſeule Nation qui parloit la même langue, que le mélange de ces peuples avec des Colonies étrangeres altéra dans la ſuite au point d'effacer en grande partie cette reſſemblance.

On lit dans Strabon que la Cappadoce fut diviſée en deux Satrapies par les Perſes, l'une au Nord, voiſine de la mer ou du Pont-Euxin, l'autre plus Méridionale, & voiſine du Mont Taurus, qui conſerva le nom de Cappadoce. Cette diviſion ſubſiſta ſous les Macédoniens, & nous voyons dans Polybe que de ſon temps on donnoit encore le nom de Cappadoce maritime, ou voiſine du Pont-Euxin, au pays que les Romains ont appellé ſimplement le Pont. Ainſi ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre ces deux parties de la Cappadoce formerent deux Royaumes ſéparés, & preſque toujours ennemis l'un de l'autre, quoique les deux familles Royales prétendiſſent avoir une origine commune, & deſcendre de l'un des ſept Seigneurs Perſans qui conjurerent contre le Mage. Chacune de ces deux Satrapies ou Dynaſties établies, ſelon toutes les apparences, ſous les Perſes, étoit régie par deux Gouverneurs. Le premier étoit héréditaire, & jouiſſoit ſous le nom de Dynaſte d'une autorité abſolue ſur une certaine étendue de pays, ſans payer aucun tribut, & ſans autre obligation que celle de fournir un certain nombre de troupes entretenues, & de reconnoître la ſouveraineté du Roi de Perſe. Le ſecond portoit le titre de Satrape, & la Cour le changeoit à ſa volonté. Il avoit le commandement des troupes dans la Province, & on lui remettoit les fonds deſtinés à les payer; mais il ne pouvoit nommer au gouvernement des Places & des fortereſſes ſituées dans ſa Satrapie. Les Rois de Pont prétendoient poſſéder la Dynaſtie ou Souveraineté des pays voiſins du Pont-Euxin, qui avoient été donnés par Darius à celui dont ils deſcendoient, & ils ajoutoient qu'ils en avoient toujours joui de peres en fils.

La généalogie des Rois de Pont eſt encore un de ces points hiſtoriques qui a beſoin d'être diſcuté. M. Vaillant connu par ſon érudition, nous a donné une hiſtoire de ces Rois qu'on a publiée depuis ſa mort. M. Freret, après un mûr examen de cet ouvrage, s'eſt apperçu des erreurs qui y étoient contenues, & a compoſé un Mémoire pour en relever le plus grand nombre. La Généalogie que propoſe ce dernier donne une ſuite de douze regnes, depuis Pharnace établi par Darius I. vers l'an 522. avant J. C. juſques & compris Mithridate Eupator, vaincu par Pompée l'an 63. avant l'Ere Chrétienne. Les huit derniers de ces douze regnes ſont de la plus grande certitude hiſtorique, dit M. Freret; les quatre autres ſont ſeulement probables; mais d'une probabilité dont il faut ſe contenter dans une hiſtoire

auſſi peu connue que celle des anciens Rois de Pont. La généalogie de ces mêmes Rois propoſée par M. Vaillant, eſt très-différente, & il ne compte que onze regnes ſucceſſifs, parce qu'il omet celui de Pharnace, dont l'exiſtence ne peut cependant être révoquée en doute; puiſque ſa ſtatue, tirée des thréſors de Mithridate, fut portée au Capitole dans le triomphe de Pompée.

M. Vaillant fait commencer les Rois de Pont par un Artabaze, qu'il confond avec le fils aîné de Darius, nommé Artobarzanès dans Hérodote, & Ariamenès dans Plutarque. Il le confond encore avec un Ariabignès, autre fils de Darius, qui périt à la bataille de Salamine, & c'eſt par cette raiſon qu'il ne donne que ſix ans de regne à cet Artabaze. Si l'Artabaze dont parle Florus, avoit été le fils aîné de Darius, cet Hiſtorien ſe ſeroit-il contenté de déſigner ſon origine par des termes qui ſignifient à la lettre que *ce Prince étoit ſorti des Perſes conjurés contre le Mage?*

A cet Artabaze M. Vaillant fait ſucceder un anonyme pendant ſix ans, & à celui-ci un Rhodobate, pere de Mithridate, pendant ſoixante & douze ans. On ne ſçait ſur quoi il fonde cette Chronologie. Il a pris ce Rhodobate & ſon fils Mithridate dans la généalogie des Rois de Pont donnée par Reineccius, dont il a défiguré le ſyſtême plutôt qu'il ne l'a copié.

Ce Rhodobate & ſon fils Mithridate ſont empruntés de Diogene Laërce qui parle d'une ſtatue de Platon, placée dans l'Académie d'Athènes, & dont l'inſcription portoit: Qu'elle étoit l'ouvrage de Silanion, & que Mithridate, fils de Rhodobate Perſan, l'avoit conſacrée aux Muſes. Pline nous apprend que ce Sculpteur a fleuri entre les années 324. & 300. avant J. C. Platon n'eſt mort, ſelon Hermippus, qu'en 348. M. Vaillant fait regner Mithridate, fils de Rhodobate, depuis l'an 402. juſqu'en 363. & il le fait mourir trente-neuf ans au moins avant le temps de Silanion, & quinze ans plutôt que Platon.

M. Vaillant ſuppoſe encore que ce Mithridate eſt le même que celui qui ſe joignit d'abord au jeune Cyrus, mais qui abandonna ſon parti après la bataille de *Counacſa*. Ce Mithridate, dont il eſt fait mention dans l'hiſtoire du jeune Cyrus, étoit Satrape de Lycaonie & d'une partie de la Cappadoce, pays abſolument différent du Pont.

A ce Mithridate M. Vaillant fait ſucceder l'Ariobarzane de Diodore, & le Mithridate mis à mort par les ordres de Séleucus; mais il le confond, de même qu'Appien, avec ſon fils Mithridate, ſurnommé le Fondateur. Par une ſuite de cette mépriſe, il ſupprime l'Ariobarzane, dont il eſt parlé dans Memnon. Le regne de ce Mithridate ayant fini, ſelon Diodore, l'an 266. M. Vaillant eſt obligé de lui donner pour fils le biſayeul de Mithridate Eupator, qu'il ſuppoſe avoir commencé l'an 265. & avoir fini l'an 132. après un regne de quatre-vingt-deux ans, durée ſinguliere, & de laquelle aucun Ecrivain n'a fait mention.

On voit par la ſuite des Rois de Pont qu'ils ont long-temps affecté de porter alternativement les noms d'Ariobarzane & de Mithridate; ce qui n'a ceſſé qu'à Pharnace, ayeul de Mithridate Eupator. Suivant Pline, le plus ancien Roi de Pont, ou de la Cappadoce Septentrionale, étoit Pharnace, & ſelon Florus, on comptoit parmi les Rois qui lui ſuccederent un

ROYAUME DE PONT.

Artabaze, iſſu de l'un des ſept Conjurés. Il doit s'enſuivre de-là que ce Pharnace & cet Artabaze doivent être placés à la tête des Rois de Pont, & avant le premier Ariobarzane, pere du premier Mithridate. On reconnoît cet Artabaze dans celui dont Hérodote & Thucydide ont parlé en beaucoup d'endroits, & qui paroît avoir joué un ſi grand rôle à la Cour de Perſe ſous Xerxès, & ſous ſon fils Artaxerxès I. (1)

La difficulté de donner une hiſtoire exacte & ſuivie des premiers Rois de Pont, qui d'ailleurs eſt peu intéreſſante, & dont on trouve pluſieurs traits épars dans celles de Cappadoce, de Pergame, de Bithynie, &c. m'engage à paſſer tout d'un coup au regne de Mithridate Eupator. Les grands évenements dont il eſt rempli offriront de quoi ſatisfaire la curioſité du Lecteur.

MITHRIDATE EUPATOR.

120. ou environ av. J. C.

Mithridate, qui dès ſon enfance avoit donné des marques de ſon naturel ambitieux, n'échappa aux entrepriſes qu'on forma contre ſa vie qu'en uſant d'antidotes, & qu'en s'accoutumant à prendre par degrés les poiſons plus ſubtils. Il parvint au thrône à l'âge de onze, douze ou treize ans, & ne voulant dès ce temps partager l'autorité avec perſonne, il fit mettre en priſon ſa mere qui avoit été déclarée tutrice, & l'y retint juſqu'à ce qu'elle mourut de chagrin. Il épouſa fort jeune une de ſes ſœurs nommée Laodice, & en eut un fils nommé Pharnace. Auſſitôt qu'il ſe vit un héritier de ſes Etats, il forma le projet de ſubjuguer toute l'Aſie, & pour faire cette conquête avec plus de facilité, il parcourut tous les Royaumes de cette partie du Monde, étudiant la langue, les mœurs, les coutumes des habitants de ces différentes contrées. Son abſence dura trois ans, & comme il voyageoit avec peu de ſuite, Laodice ajouta foi à la nouvelle de ſa mort qui ſe répandit dans le Pont, & épouſa un Seigneur de la Cour, dont elle eut un fils. Le retour inopiné de Mithridate effraya Laodice, & pour échapper au reſſentiment de ſon époux, elle lui prépara un breuvage empoiſonné. Le Roi ne craignoit déjà plus les effets d'aucuns poiſons, il prit celui que la Reine lui préſenta ſans en éprouver le moindre mal; mais il punit l'intention de cette Princeſſe, en la faiſant mourir avec tous les complices de ſon crime & de ſes déſordres. Il commença bientôt après à mettre en exécution les deſſeins ambitieux qu'il avoit conçus, & il s'empara de la Paphlagonie, de la Galatie, de la Bithynie & de la Cappadoce, ſoit par la force des armes, ſoit par trahiſon, & en faiſant aſſaſſiner les légitimes Souverains.

Les Romains allarmés de la rapidité des conquêtes du Roi de Pont armerent contre lui, & les Généraux qui étoient en Aſie raſſemblerent leurs forces pour recouvrer les pays qu'il avoit uſurpés. Mithridate remporta ſur eux un avantage conſiderable dès leurs premieres attaques, & les Généraux Romains abattus par cette défaite, abandonnerent leurs poſtes. Leur retraite facilita au Roi de Pont la conquête de la Phrygie, de la Myſie, de l'Aſie proprement dite, de la Carie, de la Lycie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie, de la Bithynie, & de tous les autres pays qui avoient appartenu

(1) Voyez ſur les Antiquités de Pont les Recherches de M. Freret. *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tome XIX. page 56 & ſuiv.*

aux

aux Romains, ou qui s'étoient déclarés pour eux juſqu'à l'Ionie. Il fut reçu avec joye dans pluſieurs endroits, parce qu'il avoit rendu ſans rançon les priſonniers qu'il avoit faits dans la bataille que les Romains perdirent. Les habitants de Laodicée ſur le Lycus ayant envoyé des Ambaſſadeurs à Mithridate pour implorer ſa protection, il la leur promit, à condition qu'ils lui remettroient entre les mains Q. Oppius, Gouverneur de Pamphylie, qui s'étoit retiré chez eux. Les Laodicéens ſe ſoumirent à la condition qu'on leur avoit impoſée, & livrerent Oppius, que Mithridate fit mourir dans les tourments, ainſi que pluſieurs autres Romains de diſtinction qui lui avoient été remis par les Lesbiens. Il pouſſa encore plus loin la cruauté, & comme dans les Provinces qu'il venoit de ſoumettre il y avoit un grand nombre de Romains qui s'y étoient établis, il envoya ordre aux Gouverneurs & aux Magiſtrats de faire maſſacrer dans un même jour tous les Romains, avec leurs femmes & leurs enfants. Mithridate fut obéi ponctuellement, & s'étant ainſi défait de ceux qui auroient pû lui diſputer ſes conquêtes, il embarqua une grande partie de ſes forces pour réduire les iſles voiſines ſous ſon obéiſſance. Les habitants de Cos ſe ſoumirent volontiers; mais les Rhodiens réſiſterent, & contraignirent le Roi de Pont à renoncer à ſon entrepriſe ſur leur iſle.

Royaume de Pont.

Cependant ſes Généraux faiſoient de leur côté des progrès conſiderables, & à la faveur des troubles domeſtiques qui regnoient à Rome, Mithridate ſe vit en peu de temps poſſeſſeur de l'Aſie & de toute la Grece. Il menaçoit de paſſer même juſqu'en Italie, lorſque le Sénat délibera enfin ſur les moyens de faire tête à un ennemi ſi redoutable. Lucius Sylla eut ordre de paſſer dans la Grece pour en chaſſer Archelaüs, Général de Mithridate. Archelaüs, malgré le nombre de ſes troupes & ſa valeur perſonnelle, fut entierement défait, & obligé de ſe retirer à Chalcis avec les débris de ſon armée. Les ſuccès de Sylla exciterent l'envie de quelques Romains contre lui, & le Sénat envoya en Aſie, à la tête de deux légions, Lucius Valerius Flaccus. Sylla qui étoit en Béotie, lorſqu'il apprit le départ de Flaccus, s'approcha de la Theſſalie à deſſein de ſe trouver à ſa rencontre. Dorylaüs, favori de Mithridate, entra auſſitôt avec ſes troupes dans la Béotie, & y fut joint par Archelaüs. Sylla averti de cette invaſion, retourna en diligence vers la Province qu'il avoit quittée, & livra bataille aux deux Généraux du Roi de Pont qui perdirent preſque toute leur armée. Archelaüs, qui étoit reſté long-temps parmi les morts, trouva le moyen de gagner un petit vaiſſeau & de paſſer en Eubée, où il chercha à mettre une nouvelle armée ſur pied. Sylla, après ſa victoire, abandonna la Béotie, prit ſes quartiers d'hyver en Theſſalie, fit radouber ſes vaiſſeaux, & ordonna qu'on en conſtruiſît de neufs.

Sylla étoit encore dans la Grece, lorſque Flaccus, à qui on avoit donné Fimbria pour Lieutenant, eut quelques démêlés avec ce dernier qui ſe retira, & débaucha la plus grande partie de l'armée du Général. Flaccus, peu expérimenté dans le métier des armes, fut effrayé de la déſertion de ſes troupes, & comme il ignoroit les moyens d'y remédier, il tomba au pouvoir de ſon rival, qui le tua de ſa propre main. Fimbria s'empara auſſitôt du commandement général des troupes, aſſiégea & prit pluſieurs Places, dans

ROYAUME DE PONT.

lesquelles il exerça de telles cruautés, qu'il se rendit odieux à tous les peuples de l'Asie. Mithridate se flattant de profiter des dispositions peu favorables où les Asiatiques étoient à l'égard de Fimbria, chargea son fils Mithridate de prendre avec lui trois de ses meilleurs Capitaines, avec les troupes qu'ils commandoient, & d'entrer ensemble en Asie. Fimbria, qui n'osoit se fier aux Asiatiques, s'avança contre les ennemis, & malgré la supériorité de leur nombre, il les mit en fuite, & auroit même fait prisonnier Mithridate, si ce jeune Prince ne se fût jetté dans Pergame, où son pere faisoit alors son séjour. Le Général Romain, qui n'avoit pas cessé sa poursuite, arriva aussi à Pergame, mais le Roi de Pont & son fils en étoient sortis peu d'heures auparavant. Fimbria informé du chemin qu'ils avoient pris, marcha promptement sur leurs traces, & investit la ville de Pitane, où Mithridate s'étoit renfermé. Cette ville étoit ouverte du côté de la mer, & Fimbria qui en faisoient le blocus, n'ayant pas de vaisseaux pour l'enfermer de ce côté, fit prier Lucullus de lui en envoyer. Celui-ci qui étoit opposé à Fimbria, refusa de lui fournir ce qu'il demandoit, & la flotte de Mithridate s'étant approchée sur ces entrefaites, ce Prince se sauva à Mithylene sans aucun obstacle.

Aussitôt que le Roi fut sorti de la ville, les Romains la prirent d'assaut, & s'emparerent aussi de plusieurs autres Places. Mithridate se voyant alors obligé de faire tête en même temps à Fimbria qui ravageoit l'Asie, & à Sylla qui faisoit tous les jours des progrès dans la Grece, commença à souhaiter la paix. Il envoya ordre à Archelaüs de faire avec Sylla un accommodement aux conditions les plus favorables qu'il pourroit obtenir. Sylla de son côté n'étoit pas fâché de terminer la guerre, & après quelques difficultés, il eut une entrevûe avec Mithridate lui-même, & la paix fut conclue aux conditions suivantes: 1°. Que Mithridate abandonneroit toutes » ses conquêtes, & se renfermeroit dans les bornes du Royaume de ses » ancêtres; 2°. Qu'il rendroit la Bithynie à Nicomede, la Cappadoce à » Ariobarzane, & renverroit sans rançon tous les prisonniers faits dans le » cours de la guerre; 3°. Qu'il payeroit aux Romains une somme d'ar» gent, & livreroit à Sylla quatre-vingts vaisseaux fournis de tout, & cinq » cents Archers. Enfin qu'il ne témoigneroit aucun ressentiment contre les » villes, ou les personnes qui s'étoient déclarées en faveur des Romains «. Telle fut la fin de la premiere guerre de Mithridate contre les Romains.

A son retour dans le Pont, Mithridate songea à punir les peuples qui s'étoient révoltés pendant la guerre, & il commença par ceux de la Colchide. Les habitants de cette contrée redoutant les armes du Roi de Pont, offrirent de se ranger sous son obéissance, pourvu qu'il leur donnât pour Roi son fils Mithridate. Leur demande parut suspecte au Roi, qui, soupçonnant son fils d'avoir donné lieu à cette révolte, le fit d'abord lier de chaînes d'or, & le fit mourir ensuite sans avoir égard pour les services que ce jeune Prince lui avoit rendus. Les habitants de la Colchide, quoique privés du Souverain qu'ils avoient désiré, se soumirent, & Mithridate fit des préparatifs contre les habitants du Bosphore qui avoient aussi secoué le joug. Les armées de terre & de mer que le Roi levoit de tous côtés allarmerent les Romains, dont les inquiétudes furent encore augmentées par le rapport

ROYAUME DE PONT.

d'Archelaüs. Mithridate ſe plaignoit hautement de la paix que ce dernier lui avoit fait faire, & comme Archelaüs craignoit les effets du mécontentement de ce Monarque, il chercha un aſyle auprès de Muréna, & lui fit entendre que Mithridate armoit à deſſein de ſurprendre les Romains. Sur cet avis Muréna raſſembla ſes forces, & entra en Cappadoce pour paſſer de-là dans le Pont. Mithridate ſe plaignit en vain de l'infraction du traité qu'il avoit fait avec Sylla: Muréna fit réponſe qu'il ne reconnoiſſoit pas ce traité, & continua les hoſtilités.

Le Roi de Pont s'appercevoit qu'il alloit bientôt avoir une nouvelle guerre à ſoutenir contre les Romains; mais afin que la rupture ne parût pas venir de ſa part, il envoya des Ambaſſadeurs à Rome pour ſe plaindre de Muréna, & attendit leur retour avant que de ſe mettre en défenſe. Muréna profita de cette inaction, & ſe rendit maître d'une grande étendue de pays. Les Ambaſſadeurs de Mithridate après avoir obtenu une audience favorable, reprirent le chemin du Pont, accompagnés d'un Commiſſaire nommé Callidius, qui ordonna publiquement à Muréna de laiſſer en paix un ami & un allié du peuple Romain. Muréna ne ceſſa pas néanmoins de ravager les Etats du Roi Pont, & il fit même quelque entrepriſe ſur Sinope, devant laquelle il fut battu. Mithridate, ſe crut alors autoriſé à marcher contre les Romains, & à la tête d'une nombreuſe armée, il vint facilement à bout de les contraindre à évacuer la Cappadoce. Cependant Sylla qui venoit d'être nommé Dictateur, envoya à Muréna des ordres poſitifs de laiſſer Mithridate en repos, & il chargea en même temps Gabinius de reconcilier le Roi de Pont avec Ariobarzane. Les volontés de Sylla ayant été ponctuellement ſuivies, Mithridate ſe trouva en liberté d'attaquer les habitants du Boſphore: il les ſubjugua, leur donna un de ſes fils pour Roi, & mena enſuite ſon armée contre quelques peuples de la Grece. Cette expédition ne fut pas heureuſe; Mithridate perdit les trois quarts de ſes troupes, & fut obligé de rentrer dans ſes Etats. Il avoit déjà mis ſur pied une nouvelle armée, lorſqu'il apprit la mort du Dictateur. Cet évenement fit changer tout-à-coup les projets de Mithridate, qui, déterminé à ſe remettre en poſſeſſion des pays qu'il avoit cédés en vertu de l'accommodement fait avec Sylla, engagea Tigrane ſon gendre, Roi d'Arménie, à envahir la Cappadoce.

Le Sénat Romain inſtruit des projets de Mithridate confia à Lucullus, alors Conſul, la direction de la guerre. Cotta, ſecond Conſul, eut le commandement d'une flotte deſtinée à garder la Propontide, & à défendre la Bithynie. Les légions Romaines qui avoient ſervi ſous Fimbria étoient ſi mal diſciplinées, que Lucullus ſe vit forcé à reſter long-temps ſans rien entreprendre. Il veilloit néanmoins ſur toutes les démarches de Mithridate, & ayant été informé que la flotte de ce Prince étoit en mer, il fit avertir Cotta de ne point ſortir du port de Chalcedoine. Cotta obéit aux ordres du Général à l'égard des vaiſſeaux, mais il envoya un de ſes Lieutenants à la tête d'un Corps de troupes attaquer Mithridate. Marius & Eumaque, Officiers du Roi Pont, battirent les Romains, & enhardi par ce ſuccès, le Roi fit approcher ſa flotte qui brûla une partie des vaiſſeaux ennemis, en coula pluſieurs à fond, & emmena le reſte ſans que Cotta fit la moindre réſiſtance.

ROYAUME DE PONT.

Lucullus à cette nouvelle se hâta de prévenir par sa diligence les suites fâcheuses qu'un tel échec pouvoit entraîner. Il s'avança à la vûe de l'armée de Mithridate, livra bataille, tua un grand nombre de Soldats, & fit beaucoup de prisonniers. Le Roi de Pont qui faisoit le siége de Cyzique, ne laissa pas de le continuer, & il se seroit sans doute emparé de cette Place, si la trahison n'eût fait échouer toutes ses mesures. La famine & les maladies firent de si grands ravages parmi ses troupes, qu'il fut contraint de lever le siége. Il s'embarqua secrettement, pendant que ses Généraux prenoient avec l'armée le chemin de Lampsaque. Lucullus poursuivit ces derniers, & leur tua encore beaucoup de monde.

Le Général Romain rassembla ensuite sa flotte en Phrygie, & cingla vers Marius, Alexandre & Dionysius, trois des meilleurs Généraux du Roi, qui infestoient la mer avec cinquante vaisseaux. Il les attaqua près de Lemnos, prit trente-deux vaisseaux, & se vit maître de la personne des trois Généraux. Marius, qui étoit Romain, fut mis à mort; les deux autres furent réservés pour le triomphe; mais Dionysius évita cette humiliation en s'empoisonnant. De Lemnos, Lucullus se disposa à chasser des côtes de la Bithynie Mithridate qui y croisoit. Il réussit; ce Prince gagna le Pont, & y fut poursuivi par les Romains. Mithridate eut quelques foibles avantages, qui ranimerent ses espérances; cependant il fut battu, & ses propres Soldats l'ayant abandonné, il se retira avec une suite peu nombreuse en Arménie auprès de Tigrane son gendre. Il se souvint en fuyant qu'il laissoit à Pharnacie ses sœurs, ses femmes & ses concubines; & de peur qu'elles ne tombassent au pouvoir de ses ennemis, il chargea un de ses Eunuques d'aller donner la mort à toutes ces Princesses; ce qui fut exécuté comme il le désiroit.

Lucullus eut bientôt achevé de réduire le Royaume de Pont sous l'obéissance des Romains, & après avoir mis cet Etat au nombre des Provinces Romaines, il envoya des Ambassadeurs sommer Tigrane de lui livrer Mithridate. Le Roi d'Arménie, qui jusqu'à ce moment avoit relégué son beau-pere dans un de ses châteaux sans vouloir lui parler, changea tout-à-coup de conduite à son égard. Il rejetta avec indignation les propositions des Ambassadeurs de Lucullus, & les renvoya peu satisfaits de leur négociation. Tigrane fit ensuite venir Mithridate auprès de lui, & ils prirent ensemble des mesures contre les Romains. Il fut résolu que Tigrane marcheroit à la rencontre de Lucullus, pendant que Mithridate rentreroit dans le Pont avec un Corps de dix mille hommes, dont il augmenteroit le nombre autant qu'il le pourroit, & rejoindroit aussitôt son gendre. Lucullus n'eut pas plutôt appris les dispositions de Tigrane qu'il fit diligence, & attaqua ce Prince, qui fut entierement défait. Mithridate fut informé de ces fâcheuses nouvelles dans le temps qu'il étoit en route pour secourir le Roi d'Arménie, & il rencontra ce Prince lui-même qui fuyoit en désordre sans diadême & sans couronne. Le Roi de Pont releva le courage de son gendre, & lui persuada de lever de nouvelles forces, se chargeant des opérations de la guerre. Tigrane promit de s'abandonner totalement à la conduite de son beau-pere, & après avoir rassemblé une nombreuse armée que Mithridate disciplina à l'imitation des Romains, il en laissa au printemps

ROYAUME DE PONT.

une partie à Tigrane. Il se jetta avec le reste sur le Pont, où il recouvra plusieurs Places importantes, & défit, en bataille rangée, M. Fabius, que Lucullus avoit fait Gouverneur de cette Province.

Animé par ce succès Mithridate poursuivit ses ennemis, & remporta encore quelques avantages sur eux. Il auroit même taillé en pieces la Cavalerie Romaine qui se trouvoit engagée dans un marais, si un Centurion, alors au service de Mithridate, n'eût entrepris de venger la mort de ses compatriotes en ôtant la vie à leur vainqueur. Le Roi blessé dangereusement à la cuisse fit sonner la retraite, ce qui causa dans son armée une si grande confusion, que les Romains eurent le temps de se remettre de leur frayeur. Lucullus s'approcha alors à dessein de laver l'affront que les armes Romaines avoient reçu : mais Mithridate évitant soigneusement d'en venir aux mains, gagna la petite Arménie, & alla camper aux environs de Talura. Le Général Romain trop empressé à suivre les traces du Roi de Pont, négligea de faire donner la sépulture aux Soldats qui avoient été tués dans la derniere action. Cette indifférence indisposa les troupes contre Lucullus, & comme elles se plaignoient déjà de lui, parce qu'il ne leur faisoit pas part du butin, elles refuserent d'obéir davantage à ses ordres. Le Sénat informé de ces mécontentements rappella Lucullus, & lui substitua M. Acilius Glabrion. Ce dernier fit peu d'efforts pour empêcher Mithridate de reprendre les Etats dont il avoit été chassé, & soit frayeur, soit défaut de capacité, Glabrion n'osa attendre les approches du Roi de Pont. Les Romains sentant la faute qu'ils avoient faite de confier le commandement à un homme qui en étoit si peu digne, firent un décret dans lequel il étoit porté : « Que Pompée en prenant le commandement des troupes qui étoient » sous Lucullus, & en y ajoutant la Bithynie, où étoit alors Glabrion, se- » roit chargé de faire la guerre aux Rois Mithridate & Tigrane, & retien- » droit sous ses ordres toutes les forces maritimes qu'on lui avoit accordées » pour la guerre contre les Pirates de Cilicie. «

Pompée fit d'abord faire à Mithridate quelques propositions d'accommodement, que ce Prince rejetta absolument. Les Romains déterminés à finir promptement une guerre qui duroit déjà depuis si long-temps, prierent leur Général de presser sans relâche le Roi de Pont. Ce Monarque craignant une action décisive, se tenoit toujours dans son camp, & se contentoit d'observer les démarches de ses ennemis. Pompée convaincu qu'il ne pourroit forcer le camp de Mithridate, songea à l'y enfermer par le moyen d'un rempart qu'il fit élever autour. Il exécuta son dessein sans obstacle, & réduisit bientôt les troupes du Roi de Pont à une telle disette, que les bêtes de somme servirent de nourriture aux Soldats. Mithridate résolu de se tirer d'une situation si fâcheuse, fit tuer tous les malades qui se trouvoient dans son camp, & à la tête du reste de son armée il se fit jour au travers des ennemis, & se retira sur une montagne, dont il fit occuper les avenues par son Infanterie. Pompée, qui s'étoit mis aussitôt à la poursuite du Roi de Pont, ne l'attaqua pas dans le lieu de sa retraite, mais il s'empara des hauteurs & des défilés par où Mithridate devoit passer pour gagner l'Arménie. Ces dispositions avoient été faites avec tant de promptitude & de secret, que le Roi croyoit encore les Romains dans leur premier camp,

ROYAUME DE PONT.

lorſqu'ils fondirent ſur lui de tous côtés. Les troupes de Mithridate fatiguées d'une marche pénible ne purent faire une longue réſiſtance, & ce Prince qui ſe ſauva d'abord avec huit cents chevaux, ſe trouva bientôt preſque ſeul. Il eſperoit pouvoir ſe réfugier dans les Etats de Tigrane, & il envoya des Ambaſſadeurs avertir ce Monarque de ſon arrivée. Tigrane qui déſiroit faire la paix avec les Romains, & qui d'ailleurs croyoit avoir ſujet de ſe plaindre de Mithridate, fit arrêter ſes Ambaſſadeurs. Le Roi de Pont réduit à quitter l'Arménie, chercha un aſyle dans la Colchide qui lui appartenoit, & où les Romains n'avoient pas encore pénetré.

Pompée reſta quelque temps dans la petite Arménie, où ſes Soldats ſe repoſerent de leurs fatigues. Il les mena enſuite dans le Royaume de Pont, & acheva de réduire tout le pays. Une des concubines de Mithridate livra aux Romains le château de Symphori, à condition qu'ils épargneroient ſon fils Xipharès, ſi ce jeune Prince, qui étoit auprès du Roi ſon pere, tomboit entre leurs mains. Pompée prit encore pluſieurs fortereſſes, où il fit un butin conſiderable, & après qu'il eut ſubjugué tout le Royaume, il porta ſes pas du côté de la Syrie, perſuadé que Mithridate, dont on n'entendoit plus parler, étoit mort. Ce Prince s'étoit tenu caché avec ſoin, & au moment que les Romains quitterent le Pont, il y rentra ſecrettement, & trouva moyen de lever une armée nombreuſe avant que les garniſons Romaines ſçuſſent ſon arrivée. Dès qu'il ſe vit en état d'agir ouvertement, il s'avança vers le château de Symphori, & pour punir ſa concubine de l'avoir remis entre les mains de Pompée, il fit maſſacrer aux yeux de cette malheureuſe mere l'objet de ſes inquiétudes. Mithridate ſatisfait de cette cruelle vengeance fit demander la paix, & promit de payer un tribut aux Romains s'ils vouloient lui laiſſer ſon Royaume. Pompée exigeant que Mithridate l'allât trouver en perſonne, ce Monarque refuſa de faire cette démarche, & ſe prépara à recommencer la guerre. Il ſe rendit maître de pluſieurs Places importantes; mais n'oſant ſe fier ni à ſes ſujets, ni à ſes ſoldats qui murmuroient de ſon opiniâtreté, il projetta de paſſer en Italie avec les Gaulois Européens, alors en guerre contre les Romains. Il ne put néanmoins exécuter ce deſſein, car Pharnace ſon fils lui débaucha une partie des troupes, & après s'être aſſuré de la protection des Romains, ſe fit proclamer Roi.

Mithridate, qui étoit enfermé dans Panticapæum, apprit avec chagrin la révolte de ſon fils, & il lui envoya demander un ſauf-conduit pour lui & pour ſes amis. Pharnace n'accorda rien aux Députés, & s'approcha lui-même devant les murs de la ville où étoit ſon pere. Ce Prince s'appercevant qu'il employoit vainement les paroles les plus tendres pour toucher ſon fils, s'abandonna au déſeſpoir, & après avoir fait prendre du poiſon à ſes femmes & à ſes filles, il ſe jetta ſur ſon épée & tomba ſans connoiſſance. Cependant le Prince rebelle qui avoit fait eſcalader les murailles, ayant appris que Mithridate n'étoit pas mort, ordonna qu'on tâchât de le ſauver. Il avoit intention de le livrer aux Romains; mais ſes déſirs ne furent pas ſatisfaits, parce qu'un ſoldat Gaulois qui étoit entré dans l'appartement de Mithridate avoit, à ſa priere, achevé de lui donner la mort. Telle fut la fin d'un Monarque contre lequel les Romains furent continuellement occupés. Il avoit regné ſoixante ans, & ſe rendit célebre par ſes exploits &

par la fermeté avec laquelle il ſoutint, ou répara les plus terribles revers de la fortune. Lorſque les Romains furent informés de la mort de Mithridate, ils témoignerent par l'excès de leur joye combien ils redoutoient un pareil ennemi.

Pharnace voyant qu'il ne pouvoit remettre entre les mains de Pompée Mithridate vivant, fit conſerver ſon corps, & en fit préſent au Général Romain, dont il attendoit le conſentement pour prendre le titre de Roi. Pompée reçut auſſi de Pharnace les priſonniers, les ôtages, les déſerteurs, & en reconnoiſſance il lui donna le Royaume du Boſphore, & l'honora du nom d'ami & d'allié du peuple Romain. Après avoir quitté Pharnace, Pompée fit divers reglements dans le Pont devenu Province Romaine, & partit pour ſe rendre à Rome. Tant que Pharnace crut devoir craindre les Romains, il reſta tranquille; mais lorſque la guerre civile fut allumée entre Céſar & Pompée, le Roi du Boſphore ſongea à profiter de la circonſtance pour recouvrer les Provinces que ſon pere avoit poſſédées. Il ravagea le Pont, la Colchide, la Bithynie, l'Arménie, & s'empara de la ville de Sinope. Cependant Céſar ayant abattu le Parti de Pompée, chargea Cn. Domitius Calvinius, Gouverneur de l'Aſie, de faire la guerre à Pharnace. Domitius matcha contre le Roi de Pont, par qui il fut défait dans une bataille, & le vainqueur ſe rendit maître de la Cappadoce. Dans le temps que Pharnace pourſuivoit avec vigueur ſes avantages, il apprit tout à la fois la révolte d'Aſandre, à qui il avoit confié le gouvernement du Boſphore, & l'approche de Céſar. Découragé par ces deux nouvelles, Pharnace dépêcha des Ambaſſadeurs vers Céſar pour demander la paix. Céſar fit une réponſe vague, & continua ſa marche avec tant de diligence, que Pharnace encore plus effrayé fit partir de nouveaux Ambaſſadeurs chargés de préſents. Le Général Romain conſentit à accorder la paix, à condition que Pharnace évacueroit ſur le champ le Royaume de Pont; qu'il remettroit en liberté tous les captifs & les ôtages Romains ou autres; & qu'il reſtitueroit les biens dont il avoit dépouillé les Citoyens Romains & les Fermiers publics, lorſqu'il avoit pris les armes. Pharnace ſe ſoumit à toutes les conditions qui lui furent impoſées, & il y avoit lieu de croire que la paix alloit être conclue, lorſque ce Prince, qui s'apperçut que les affaires de Céſar exigeoient ſa préſence en Italie, éloigna l'exécution du traité. Céſar irrité de la mauvaiſe foi du Roi de Pont, l'attaqua dans ſon camp, & remporta ſur lui une victoire éclatante. Pharnace eut le bonheur de ſe ſauver pendant que les Romains pilloient ſon camp, & Céſar recouvra bientôt toutes les Places que Pharnace avoit priſes. Il rendit aux alliés du peuple Romain les Places qui leur appartenoient, & laiſſa à Domitius le ſoin de continuer la guerre en cas que Pharnace osât reparoître en campagne. Ce Prince s'étoit enfermé dans Sinope avec environ mille chevaux, à deſſein de renforcer cette troupe & de recommencer la guerre. Domitius ne lui laiſſa pas le temps d'exécuter ce projet; il l'aſſiégea dans ſa retraite & l'obligea à capituler. Pharnace promit de livrer la Place, ſi on lui permettoit de ſortir avec ſes Cavaliers, pour paſſer dans le Boſphore. Il obtint ce qu'il demandoit, & évacua auſſitôt la Place où les Romains entrerent. Le petit nombre de troupes qui accompagnoient Pharnace ayant été augmenté par un renfort de Scythes & de Sarmates, il fit quelques tentatives

ROYAUME DE PONT.

pour recouvrer le Royaume du Bosphore. Asandre, qui en étoit alors possesseur, mena une armée contre celle de Pharnace, dispersa les troupes de ce Prince, & le tua lui-même. Pharnace avoit regné l'espace de quinze ans, suivant quelques Auteurs, & de dix-sept, selon d'autres.

Après sa mort le Royaume de Pont fut de nouveau réduit en Province Romaine, & ne changea d'état que sous le Triumvirat de Marc Antoine qui l'érigea en Royaume, & en donna la couronne à Darius, fils de Pharnace. Ce Prince avoit rendu à Antoine des services importants pendant les guertes civiles, & il lui fut attaché jusqu'à sa mort.

DARIUS.

POLEMON.

Polémon (1), fils de Zénon, Orateur de Laodicée, succéda à Darius. Il

(1) M. l'Abbé Belley, dans ses sçavantes Observations sur les Médailles des Grands-Prêtres, Princes d'Olba en Cilicie (Mém. de l'Acad. des Bel. Let. Tome XXI. pag. 421.) fait remarquer que Polémon, fils de Zénon de Laodicée, Roi de Pont, & ensuite du Bosphore, ne doit pas être confondu avec Polémon, Prince d'Olba en Cilicie. » Nos Sçavants modernes, ajoute-» t-il, sans excepter MM. de Tillemont, » Vaillant & Masson, ont pensé que Polé-» mon, Roi de Pont & de Bosphore, avoit » aussi été Roi d'une partie de la Cilicie. Ils » ont été trompés par la ressemblance du » nom; mais la distinction des personnes est » indubitable. Selon Strabon, Aba épousa » un Prince de la race Sacerdotable qui étoit » mineur, & resta sous la tutelle de Zéno-» phanès. Elle retint le gouvernement & » l'autorité qui lui furent confirmés par Marc » Antoine; mais après qu'elle en eût été dé-» pouillée, sans doute après la bataille d'Ac-» tium, le gouvernement de la Principauté » d'Olba resta à la Maison Sacerdotale. Po-» lémon étoit Prince d'Olba, suivant les dat-» tes des Médailles, l'an 714. & l'an 723. » de Rome: il doit donc être le mari d'Aba » & de la race Sacerdotale; mais Polémon, » qui obtint de Marc Antoine le Royaume » de Pont, étoit fils de Zénon de Laodicée » en Phrygie, & par conséquent étranger à » la famille des Princes d'Olba. «

L'histoire des Princes d'Olba remonte jusqu'au temps de la guerre de Troye, mais elle est peu connue dans les détails. Strabon nous apprend que le Sacerdoce & la Principauté étoient héréditaires dans une même famille; que les Etats de ces Princes furent démembrés; que la famille Sacerdotale fut totalement dépouillée, & qu'elle fut ensuite rétablie. Ce sçavant Géographe, après avoir décrit la partie Occidentale de la Cilicie, nommée Trachiotide, à cause de l'inégalité du terrein, parle de la situation de la ville d'Anchialée & du château de Kuinda, qui en étoit comme la forteresse, ajoute: » Au » dessus de ces lieux & de la ville de Soli, » s'éleve un pays de montagnes, dans le-» quel est située la ville d'Olbé, célebre par » un Temple de Jupiter, qui fut bâtie par » Ajax, fils de Teucer: le Grand-Prêtre de » ce Temple étoit Prince de Trachiotide. » Dans la suite plusieurs Tyrans s'empare-» rent du pays, & il s'y forma divers com-» pagnies de brigands. Après qu'ils eurent » été détruits, le Sacerdoce & la Principauté » porterent le nom de Teucer, & la plûpart » des Pontifes furent nommés Teucer ou » Ajax. Aba, fille de Zénophanès, l'un des » Tyrans de Cilicie, étant entrée par le ma-» riage dans la famille Sacerdotale, retint la » Principauté dont son pere avoit eu l'admi-» nistration en qualité de tuteur. Dans la » suite Antoine & Cléopâtre en firent don à » Aba, en récompense de l'attachement ser-» vile qu'elle leur avoit marqué. Après qu'elle » en eut été dépouillée, le gouvernement » resta à la famille Sacerdotale. «

Le Pontife d'Olba étoit Prince d'une partie de la Cilicie, mais aucun Ecrivain n'a fixé l'étendue de ses Etats. Les Médailles nous apprennent qu'il étoit Prince des Kennates, des villes d'Olba & de Lalassis. M. l'Abbé Belley pense que les Kennates étoient des peuples de la partie de la Cilicie où Olba étoit située, & qu'ils habitoient la Kétide, qui, suivant Ptolémée, faisoit partie de la Trachiotide. Ce canton de la Cilicie s'étendoit depuis la côte de la mer jusqu'au sommet du Mont Taurus. Le texte de Ptolémée comparé avec les inscriptions des Médailles, détermine la position des peuples Kennates dans la Kétide. Suivant ce Géographe, Olba étoit capitale de la Kétide.

Sous Jules-César, sous les Triumvirs, pendant le regne d'Auguste & même sous Ti-

n'avoit

ROYAUME DE PONT.

n'avoit d'autre droit pour monter sur le thrône que l'amitié de Marc Antoine, & il lui dut en effet la couronne. Ce Prince, à ce qu'on prétend, donna son nom à cette partie du Pont qui confine à la Cappadoce, & qui est appellée *Pontus Polemoniacus*. Polémon accompagna Antoine dans toutes ses expéditions, & fut même fait prisonnier par les Parthes. Il fut mis en liberté peu de temps après, & se déclara en faveur d'Antoine dans la guerre de ce dernier avec Auguste. La fidélité de Polémon flatta Auguste, qui chercha à se l'attacher, lorsqu'Antoine fut entierement défait. Polémon répondit volontiers aux invitations d'Auguste, &. devint un de ses plus zélés partisans. Il gouverna tranquillement ses Etats pendant une longue suite d'années, & fut tué dans une guerre qu'il avoit entreprise pour soumettre aux Romains des peuples Barbares qui s'étoient révoltés (1).

POLEMON II.

Polémon II. fils de Polémon I. lui succéda, mais Caligula le contraignit à recevoir une partie de la Cilicie en échange du Royaume de son pere, qui fut réduit en Province Romaine. A la mort de Polémon, qui ne laissoit point d'enfants, le Royaume de Pont fut divisé en plusieurs parties, & annexé aux Provinces de Bithynie, de Galatie & de Cappadoce. La seule contrée désignée par le nom de *Pontus Polemoniacus*, eut le privilége de faire une Province particuliere. Depuis ce temps le Pont, malgré les tentatives de quelques Particuliers, resta sous la domination des Romains, jusqu'à ce que David & Alexis Comnene, qui avoient été chassés de Constantinople par les François & les Vénitiens, s'établissent l'un à Héraclée & l'autre à Trébisonde. Alexis érigea dans la partie du Pont qu'il occupa, un Empire qui fut connu par la suite sous le nom d'Empire de Trébisonde. Les descendants d'Alexis y regnerent plus de deux cent cinquante ans. Mahomet II. ayant réduit à l'esclavage David Comnene, dernier Empereur de Trébisonde, & toute sa famille, cet Empire & tout le Pont tomberent sous la puissance des Turcs.

bere, la ville d'Olba en Cilicie, loin d'être une Colonie Romaine, obéissoit à des Princes particuliers, reconnus & protégés par les Empereurs, & ses monnoyes étoient Grecques. Il y a tout lieu de croire que l'autorité des Pontifes subsista à Olba jusqu'au regne de Théodose le Grand, qui porta les derniers coups au Paganisme.

(1) Polémon laissa en mourant trois enfants qu'il avoit eus de Pithodoris, sçavoir, deux fils & une fille. Un des deux fils nommé Polémon lui succéda; l'autre nommé Zénon fut élevé sur le thrône de l'Arménie Majeure. La fille dont on ignore le nom épousa Cotys, surnommé Sapéus, qui paroît être l'infortuné Roi de Thrace, mis aux fers, & tué ensuite par l'ordre de Rhescuporis son oncle. Après la mort de Polémon Pythodoris prit le gouvernement. Cette Princesse, suivant le témoignage de Strabon, qui écrivoit de son temps & dans le voisinage de ses Etats, étoit une femme d'une prudence consommée & capable de gouverner: aussi conserva-t-elle la principale autorité. Polémon son fils vécut avec elle en personne privée, quoiqu'elle l'eût en quelque façon associé au gouvernement. Elle épousa en secondes nôces Archélaüs, Roi de Cappadoce, & fixa son séjour dans ce pays jusqu'à la mort de ce Prince. Pythodoris retourna ensuite dans ses Etats, où elle vécut encore plusieurs années. On ignore le temps de sa mort. Mém. de l'Académie des Belles-Lettres, Tome XXIV, page 69.

Fin de l'histoire du Royaume de Pont.

ROYAUME DE CAPPADOCE.

CHAPITRE V.

ROYAUME DE CAPPADOCE.

ON ne peut douter que le Pont, la Cappadoce & la Cilicie ayent obéi à Sémiramis, puiſque long-temps après la mort de cette Princeſſe on voyoit encore dans ces pays, les temples, les forteresſes & d'autres monuments qu'elle y avoit fait conſtruire. La Cappadoce fut enſuite conquiſe par les Médes dans le ſeptiéme ſiecle avant J. C. & ces peuples y établirent leurs loix, leurs coutumes & leurs uſages religieux qui différoient peu de ceux des Perſes. Strabon aſſure que de ſon temps la Cappadoce étoit encore remplie de *Pyrées* ou de Temples, dans leſquels des Mages entretenoient un feu continuel, ſuivant le rit Perſan. Le Magiſme n'étoit cependant pas la Religion dominante dans la Cappadoce, où l'on adoroit diverſes Divinités particulieres, à qui on conſacroit des ſtatues; mais il y étoit très-ancien & très-accrédité. Lorſque les Zélateurs du Magiſme avoient la force en main, ils perſécutoient avec rigueur ceux qui rendoient un culte aux ſtatues. La Cappadoce, ſous les Médes & ſous les Perſes, formoit un Etat ſéparé, quoique dépendant. Enfermée preſque de tous côtés par des pays ſoumis aux Romains, elle conſerva long-temps ſes loix & la forme de ſon gouvernement. Ses Rois étoient alliés, & non pas ſujets de l'Empire. Strabon nous apprend ſur quoi cette diſtinction étoit fondée. Après la défaite d'Antiochus l'an 190. avant J. C. les Romains firent des traités d'alliance avec les différents Rois de l'Aſie Mineure; mais ces traités n'étoient faits qu'avec les Rois ſeuls, la Nation n'y étoit pas compriſe. Le traité avec le Roi de Cappadoce étoit d'une autre eſpece; les Cappadociens y furent compris, & l'alliance fut conclue de Nation à Nation. Les Rois de Cappadoce furent fideles à cette alliance, & les Romains de leur côté eurent toujours de grands égards pour eux. On craignoit peut-être à Rome que les Parthes, maîtres de l'Arménie, ne trouvaſſent un facile accès dans l'Aſie Mineure, ſi les Rois de Cappadoce ſe joignoient à eux.

PHARNACE, environ 670 ans av. J. C.

Le premier Roi de Cappadoce dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire, eſt Pharnace, deſcendant des anciens Souverains de ce pays, qui, après avoir été ſoumis aux Aſſyriens de Ninive, s'étoient rendus indépendants lors de la grande révolution arrivée au temps d'Arbacès. Les Rois antérieurs à Pharnace nous ſont inconnus, & l'hiſtoire des ſucceſſeurs de ce Prince, juſqu'à Ariarathe VI. eſt preſqu'entierement ignorée. Pharnace épouſa une Princeſſe nommée Atoſſa, dont il eut Gamus ou Gallus qui lui ſuccéda.

GAMUS ou GALLUS.

Gamus étoit né environ l'an 670. avant J. C. mais on ignore la durée de ſon regne, & l'époque de ſon avenement au thrône. Il laiſſa la couronne à ſon fils nommé Smerdis.

SMERDIS.

On n'eſt pas mieux inſtruit ſur le temps que ce Prince regna en Cappadoce, on ſçait ſeulement qu'il eut un fils appellé Artamnès, qui fut ſon ſucceſſeur.

ROYAUME DE CAPPADOCE.

ARTAMNÈS.

Artamnès, ſur la vie duquel on n'a pas plus d'éclairciſſements que ſur celle de ſes prédéceſſeurs, fut pere d'Anaphas I. qui naquit vers l'an 570. avant J. C.

Anaphas, qui, ſuivant Diodore de Sicile, fut un des ſept Conjurés contre le Mage, ſuccéda à Artamnès, & eut pour ſucceſſeur ſon fils Anaphas II.

Ce Prince eut un fils nommé Daramès, qui fut contemporain de Darius II. ou d'Artaxerxès I. & qu'il ne faut pas confondre avec un autre Datamès, fils de Camiſſarès, originaire de Carie, & dont Cornélius Népos a écrit la vie.

Datamès monta ſur le thrône à la mort de ſon pere, & fut tué vers l'an 420. dans une guerre civile qui agitoit la Perſe.

Ariamnès, fils de Datamès, hérita de ſa couronne, & la porta, ſi l'on en croit Diodore de Sicile, l'eſpace de cinquante ans. Il eut pour fils Ariarathe I. qui naquit vers l'an 439. ou 440. & Holopherne, ou Oropherne.

Ariarathe I. ſuccéda à ſon pere Ariamnès, & comme il n'eut point d'enfants, & que d'ailleurs il aimoit beaucoup ſon frere Oropherne (1), il adopta les enfants de ce dernier, & les déclara ſes héritiers.

Ariarathe II. fils d'Oropherne, fut couronné à la mort de ſon oncle Ariarathe, & en vertu des dernieres diſpoſitions de ce Prince. Ariarathe occupoit le thrône de Cappadoce dans le temps qu'Alexandre faiſoit la guerre aux Perſes, & il refuſa conſtamment de ſe ſoumettre au Roi de Macédoine. Alexandre mourut avant que d'envahir les Etats d'Ariarathe; mais Perdiccas entra dans la Cappadoce avec une puiſſante armée, ſe rendit maître de la perſonne du Roi, & lui fit ſouffrir un ſupplice honteux, ainſi qu'à toute ſa famille. Cet évenement arriva vers l'an 322. & un fils du Roi échappa ſeul au maſſacre, & ſe ſauva en Arménie.

Ariarathe III. reſta caché en Arménie l'eſpace d'environ dix-neuf ans, & ce ne fut que pendant les troubles qui agiterent la Macédoine qu'il entreprit de recouvrer les Etats de ſes ancêtres. Amyntas, Gouverneur de la Cappadoce, voulut en vain s'oppoſer aux progrès d'Ariarathe; ce Prince défit les Macédoniens dans une bataille, & les força d'abandonner toutes les Places fortes qu'ils tenoient en Cappadoce. Le rétabliſſement d'Ariarathe eſt de l'an 301. Il gouverna paiſiblement ſes ſujets pendant pluſieurs années, & laiſſa le Royaume à ſon fils Ariamnès, ou Artamenès.

Ce Prince, ſur la vie duquel on ſçait peu de particularités, eut un fils nommé Ariarathe IV. qu'il aſſocia au thrône, ſuivant quelques Auteurs.

Ariarathe IV. qui obtint de ſon pere le titre de Roi en conſidération de ſon mariage avec Stratonice, fils d'Antiochus, ſurnommé le Dieu, commença à regner ſeul vers l'an 248. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Ariarathe V. à qui, ſuivant Diodore, il céda la couronne, quoique ce Prince fût encore fort jeune.

Ariarathe V. commença à regner vers l'an 220. avant J. C. & il y avoit déjà vingt-huit ans qu'il étoit ſur le thrône, lorſqu'il épouſa Antiochis, fille

(1) Le Roi de Perſe, ſous lequel Oropherne combattit, & que Diodore nomme Ochus, ne peut être que le Darius, fils d'Artaxerxès I. & pere d'Artaxerxès Mnemon. Voy. les Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, Tome XIX. page 60.

ROYAUME DE CAPPADOCE.

d'Antiochus le Grand. Les premieres années de ſon mariage s'étant paſſées ſans que la Reine devînt enceinte, cette Princeſſe prit le parti de feindre deux groſſeſſes, & ſuppoſa deux fils, qui furent nommés Ariarathe & Holopherne, ou Oropherne. Quelque temps après Antiochis devint effectivement groſſe; elle eut ſucceſſivement deux filles, & un fils qu'on nomma alors Mithridate. La naiſſance de ce Prince obligea la Reine à découvrir à ſon mari la ſuppoſition qu'elle avoit faite. Ariarathe, réſolu d'écarter les deux fils qui ne lui appartenoient pas, fit partir le premier pour Rome, ſous le prétexte d'y ſervir d'ôtage; & éloigna le ſecond; mais on ignore où il l'envoya. On ne ſçait pas non plus comment Ariarathe parvint à laiſſer ſa couronne à ſon fils Mithridate; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce jeune Prince ſuccéda à ſon pere, & qu'il n'eſt pas fait mention que perſonne ſe ſoit oppoſé à ſon avenement au thrône.

ARIARATHE VI.

166.

Mithridate, en recevant le titre de Roi, prit le nom d'Ariarathe, & le ſurnom de Philopator, à cauſe de l'amitié qu'il avoit toujours témoigné pour ſon pere depuis ſa plus tendre enfance. Il avoit à peine rendu les derniers devoirs au feu Roi, qu'il envoya une Ambaſſade à Rome pour informer le Sénat de ſon couronnement, & pour renouveller l'alliance que ſon pere avoit faite avec les Romains. Le Sénat fit un accueil favorable aux Ambaſſadeurs d'Ariarathe, qui donna en pluſieurs occaſions des preuves de ſon attachement aux Romains. Ces derniers en reconnoiſſance prirent ſes intérêts avec chaleur; ils ne purent cependant pas empêcher Démétrius Soter, Roi de Syrie, d'envahir pour Holopherne le Royaume de Cappadoce. Démétrius étoit irrité de ce qu'Ariarathe avoit refuſé de prendre pour femme la veuve de Perſée, & déterminé à venger l'affront que ſa ſœur avoit reçu, le Roi de Syrie fournit des troupes à Holopherne, & l'engagea à ſe ſaiſir de la Cappadoce. Les Romains obligerent Eumene, Roi de Pergâme, à ſecourir Ariarathe; mais ce ſecours ne pouvant le mettre en état de réſiſter, il fut contraint de céder ſes Etats à ſon rival. Holopherne, maître de la Cappadoce, envoya des Ambaſſadeurs à Rome, & ſur ſes plaintes & ſur celles d'Ariarathe, le Sénat décida que le Royaume de Cappadoce ſeroit partagé entre Ariarathe & Holopherne. Ce dernier ne jouit pas long-temps du rang qu'il avoit uſurpé, car il fut chaſſé dans la même année par Attale, frere & ſucceſſeur d'Eumene au thrône de Pergame. Il y avoit environ trente-cinq ans qu'Ariarathe regnoit en Cappadoce, lorſque les Romains firent la guerre à Ariſtonicus, qui réclamoit la couronne de Pergame. Ariarathe marcha en perſonne au ſecours des Romains, & fut tué dans une bataille, qui coûta la liberté à P. Craſſus, Proconſul d'Aſie. Le Roi de Cappadoce laiſſoit ſix fils, auxquels les Romains donnerent la Lycaonie & la Cilicie. Laodice, mere de ces Princes, voulant regner ſans concurrent, empoiſonna tous ſes enfants, à l'exception du plus jeune nommé Ariarathe, qu'on déroba à ſa cruauté en le faiſant ſortir du Royaume. La Reine ne retira pas de ſon inhumanité l'avantage qu'elle en eſperoit; car au bout de quelque temps elle fut maſſacrée par les Cappadociens, qui ne pouvoient plus ſupporter ſon gouvernement.

151. *ou* 130.

ARIARATHE VII.

Le jeune Prince, qui avoit échappé à la fureur de ſa mere, fut rappellé & placé ſur le thrône par les Cappadociens. Ariarathe ſe flattant que

Mithridate le Grand l'aideroit à chaſſer de la Cappadoce Nicomede, Roi de Bithynie, demanda en mariage Laodice, fille du Roi de Pont. Les nôces ſe célebrerent avec de grandes magnificences, & Ariarathe étoit ravi de l'alliance qu'il venoit de contracter. Le Roi de Pont cependant loin de fournir à ſon gendre les ſecours dont il avoit beſoin, ſongea à s'emparer de ſes Etats, & engagea un ſcélérat nommé Gordius à empoiſonner le Roi de Cappadoce. Les Cappadociens ne ſoupçonnerent pas Mithridate d'avoir eu part à la mort de leur Roi, & ils le laiſſerent tranquillement s'emparer de la Cappadoce, qu'il feignoit de vouloir conſerver aux enfants d'Ariarathe. Le refus que fit le Roi de Pont de rendre au légitime héritier d'Ariarathe les Etats de ce Prince, ouvrit les yeux aux Cappadociens. Ils prirent les armes, chaſſerent toutes les garniſons de Mithridate, & mirent la couronne ſur la tête d'Ariarathe, fils aîné du feu Roi.

ROYAUME DE CAPPADOCE.

Ce Prince ne fut pas long-temps en paix ſur le thrône; Nicomede, Roi de Bithynie, ayant envahi une partie de la Cappadoce. Mithridate qui parut en cette occaſion épouſer les intérêts d'Ariarathe, lui fournit un puiſſant ſecours, contraignit Nicomede à abandonner la Cappadoce & à faire la paix. Les Cappadociens eſperoient jouir de quelque tranquillité; mais le Roi de Pont, ſous des prétextes aſſez injuſtes, ſe prépara à porter la guerre chez eux. Ariarathe leva en diligence une armée nombreuſe, & ſe trouva en état de faire tête à Mithridate. Ce dernier, qui comptoit ſurprendre le Roi de Cappadoce, voyant qu'il s'étoit trompé, eut recours à la perfidie. Il engagea Ariarathe à avoir une conférence avec lui, & le poignarda en préſence des deux armées. Les Cappadociens effrayés de la mort de leur Roi, ſongerent moins à la venger qu'à pourvoir à leur propre ſûreté. Ils prirent la fuite, & Mithridate s'empara ſans peine du Royaume de Cappadoce.

ARIARATHE VIII.

Cependant Ariarathe IX. frere du dernier Roi, raſſembla les troupes fugitives, & chaſſa le Roi de Pont de la Cappadoce. Mithridate y rentra peu de temps après avec une puiſſante armée, ravagea le pays, & força Ariarathe à abandonner ſes nouveaux Etats. Ce Prince fut ſi ſenſiblement affligé de cette révolution, qu'il mourut de chagrin au bout de quelque temps. Mithridate délivré de l'inquiétude que les Rois de Cappadoce pouvoient lui cauſer, donna la ſouveraineté de ce pays à ſon fils, qu'il nomma Ariarathe. Nicomede, Roi de Bithynie, redoutant le voiſinage de Mithridate, chercha à lui ſuſciter un ennemi dangereux. Dans cette vue, il inſtruiſit un jeune homme à faire le perſonnage du fils d'Ariarathe, & l'envoya à Rome réclamer les Etats de ſon pere. Cette intrigue avoit été conduite avec tant d'habileté & de ſecret, que le Sénat alloit décider en faveur de l'impoſteur, lorſque Mithridate fit partir Gordius pour détromper les Romains. On examina alors avec ſoin les raiſons du Roi de Pont & celles de ſes ennemis, & on découvrit l'impoſture des uns & des autres. En conſéquence, on ordonna à Mithridate d'évacuer la Cappadoce, qui fut déclarée libre, & la Paphlagonie fut donnée à Nicomede. Les Cappadociens, chagrins de n'avoir plus de Souverain, en demanderent au Sénat, qui leur permit de ſe choiſir un Roi de leur Nation. Comme la famille de Pharnace étoit entierement éteinte, le choix des Cappadociens tomba ſur

ARIARATHE IX.

ROYAUME DE CAPPADOCE.

ARIOBARZANE.

Ariobarzane, qui, ayant toujours été attaché aux Romains, n'eut pas de peine à leur faire approuver son élection.

Ce Prince fut à peine confirmé par les Romains dans la possession de la Cappadoce, qu'il en fut chassé par Tigrane, Roi d'Arménie. Les Romains le rétablirent, & il fut encore dépouillé deux fois de ses Etats, & y rentra autant de fois, au moyen du secours que Sylla & Pompée lui accorderent. Le dernier ajouta même au Royaume d'Ariobarzane les Provinces de Sophene, de Gordiene, & une grande partie de la Cilicie. Ce Prince accepta avec reconnoissance les présents que lui faisoit Pompée; mais fatigué des vicissitudes dont sa vie avoit été traversée, il remit la couronne à son fils Ariobarzane, & ne se mêla plus du gouvernement.

ARIOBARZANE II.

Ariobarzane ne témoigna pas moins de zele aux Romains que son pere leur en avoit marqué. Il rendit d'importants services à Ciceron, lorsqu'il fut Proconsul de la Cilicie, & dans la guerre civile qui s'alluma entre César & Pompée, il se déclara en faveur du dernier. Néanmoins César, après la mort de Pompée, écouta favorablement Ariobarzane, & augmenta même ses Etats d'une partie considerable de l'Arménie. Le Roi de Cappadoce, que Pharnace dépouilla de son Royaume pendant l'absence de César, y fut rétabli au retour du Général Romain, & le gouverna paisiblement jusqu'à l'assassinat de ce Dictateur. Cassius & Brutus, après le meurtre de César, firent plusieurs tentatives pour engager Ariobarzane dans leur Parti; mais ce Prince refusa constamment de se joindre à eux. Cassius & Brutus irrités contre le Roi de Cappadoce, le déclarerent ennemi de la République, envahirent ses Etats, & l'ayant fait prisonnier, le condamnerent à la mort.

ARIOBARZANE III.

Ariobarzane son frere, & le dernier de sa famille, lui succéda. Il périt dans la suite par les ordres de Marc Antoine, qui donna la couronne de Cappadoce à Archélaüs.

ARCHELAÜS.

Ce Prince, qui ne descendoit ni de Pharnace, ni d'Ariobarzane, dut le titre de Roi de Cappadoce aux vives sollicitations de sa mere Glaphire, dont l'extrême beauté plut à Antoine. Dans la guerre que ce dernier fit à Auguste, Archélaüs fut obligé d'embrasser les intérêts de celui qui l'avoit mis sur le thrône, & il auroit éprouvé les effets du ressentiment d'Auguste, si les Cappadociens n'eussent demandé avec instance la grace de leur Roi. Auguste non content d'avoir pardonné au Roi de Cappadoce, lui accorda son estime, & lui fit présent de la petite Arménie & de la Cilicie Trachée. Archélaüs contracta une intime amitié avec Hérode le Grand, Roi de Judée, & donna sa fille Glaphire en mariage à Alexandre, fils d'Hérode. Les soupçons que ce dernier conçut contre son fils Alexandre, obligerent Archélaüs à faire un voyage en Judée, & ce Prince trouva moyen de reconcilier son gendre avec son pere; mais Hérode retomba bientôt dans de nouvelles défiances, & ne s'en délivra que par la mort de son fils. Le Roi de Cappadoce ne pouvant rendre la vie à l'infortuné Alexandre, pria Hérode de lui confier les enfants de ce Prince, & ayant obtenu sa demande, il donna à ses petits-fils une éducation digne de leur naissance, & leur témoigna une sincere affection. Sous le regne de Tibere, Archélaüs fut cité devant le Sénat, & chargé de plusieurs crimes qu'il n'avoit jamais commis. Le mépris avec lequel l'Empereur affecta de traiter le Roi de Cappadoce, & la

mortification de ſe voir expoſé à l'injuſtice la plus criante, cauſerent un tel chagrin à ce Prince qu'il en mourut, ou qu'il ſe tua lui-même, comme pluſieurs Auteurs le prétendent. Il avoit regné environ cinquante ans, & à ſa mort Tibere déclara la Cappadoce Province Romaine.

ROYAUME DE CAPPADOCE. Mort d'Archélaüs.

17. de J. C.

L'année ſuivante l'Empereur envoya en Cappadoce un Gouverneur avec le titre de Lieutenant (*Legatus*), & réunit au Fiſc Impérial le domaine des Rois. Cependant pour accoutumer les peuples à la nouvelle domination, il diminua quelques impôts. La ſituation des affaires & la guerre contre les Parthes demandoient alors ces ménagements, & il paroît qu'on ne les garda pas long-temps; car dès l'année 51. de l'Ere Chrétienne, la condition de la Cappadoce avoit déjà changé. Elle n'étoit plus gouvernée par un Lieutenant, mais par un ſimple Intendant des Domaines, ou Procureur (*Procurator*). On voit encore qu'en 69. lorſqu'Othon devint Empereur, la ſituation de la Cappadoce étoit aſſez fâcheuſe, puiſqu'Othon voulant ſe rendre agréable aux Provinces, propoſa de changer l'adminiſtration de la Cappadoce.

A juger de l'état où ſe trouvoit ce pays par celui où il étoit ſous les derniers Empereurs, ſa condition devoit être très-dure. Les Empereurs s'étoient approprié le domaine des Rois, & ce domaine, qui étoit fort étendu, comprenoit également la propriété des terres, & celle des corps de ceux qui les cultivoient. Le domaine des Rois de Cappadoce avoit paru ſous Tibere un objet aſſez conſidérable, pour juger que cette augmentation de revenu le mettoit en état de faire une remiſe de la moitié de l'impoſition du centieme denier de tout ce qui étoit vendu : impôt dont le peuple demandoit la remiſe. Sous les Rois, leurs domaines s'affermoient à des gens de la Nation; & le produit ne ſortoit point du pays. Sous les Empereurs, ce produit étoit porté à Rome, & pourvu que les Fermiers fuſſent exacts à remplir leurs engagements, on ſe mettoit peu en peine de réprimer leurs exactions.

Fin de l'hiſtoire de Cappadoce.

CHAPITRE VI.

DU ROYAUME DE PERGAME.

LA ville de Pergame, capitale de la grande Myſie, fut pendant pluſieurs ſiecles auſſi conſidérable par le nombre de ſes habitants, que par la magnificence des ouvrages publics qui la décoroient. Lyſimaque, après la défaite d'Antigone, le plus puiſſant des Capitaines d'Alexandre, s'empara de Pergame, & ſe plut à l'embellir & à y ajouter de nouvelles fortifications. La ſituation avantageuſe de cette Place fournit à Lyſimaque l'idée d'y enfermer les immenſes richeſſes qu'il avoit accumulées. Philétérus (1), qui

(1) La baſſe naiſſance de Philétérus, qui étoit fils d'une danſeuſe ou courtiſane d'une ville de Paphlagonie, ne lui permettoit pas d'aſpirer au degré d'élévation où il

ROYAUME DE PERGAME.

étoit alors à la Cour de ce Prince, & qui s'étoit distingué par une fidélité & une prudence peu communes, fut chargé de la garde des thrésors de Lysimaque, & du gouvernement de Pergame. Il auroit sans doute rempli dignement les idées avantageuses qu'on avoit conçues de lui, si Lysimaque, en épousant Arsinoé, fille du Roi d'Egypte, ne se fût en quelque sorte rendu esclave des volontés de cette Princesse. Elle ne tarda pas à abuser du pouvoir sans bornes qu'elle avoit sur l'esprit de son époux, & elle trouva moyen de l'indisposer tellement contre son fils Agathocle, qu'il fit mourir sur de légers soupçons. Arsinoé peu contente de cette action criminelle, enveloppa dans le malheur du jeune Prince tous ceux qui lui paroissoient attachés. Philétérus, pour éviter un sort pareil, se retira à Pergame, sous différents prétextes, & songea à se mettre à l'abri des embûches de la Reine. En conséquence, il traita secrettement avec Séleucus, Roi de Syrie, & au moyen des thrésors dont il étoit en possession, & qu'il fit offrir à ce Monarque, il l'engagea à attaquer Lysimaque. Celui-ci instruit des desseins que Séleucus avoit formés d'envahir ses Etats, marcha à sa rencontre, mais il fut tué dans la premiere bataille qu'il lui livra.

Retraite de Philétérus.

284. Av. J. C.

Philétérus, que la mort de Lysimaque mettoit hors d'inquiétude de ce côté, prit la résolution de s'emparer du pays & des richesses qui avoient été confiées à sa garde. La fortune le servit au gré de ses desirs: car Séleucus, sept mois après sa victoire, fut assassiné par Ptolémée, surnommé Céraunus. Philétérus attentif à profiter des circonstances, chercha à gagner les bonnes graces d'Antiochus, fils & successeur de Séleucus, & lui envoya le corps de son pere qu'il avoit racheté. Par un service de cette importance, il obligeoit en quelque sorte Antiochus à ne le point presser sur l'exécution du traité qu'il avoit conclu avec Séleucus, & il gagnoit le temps qui lui étoit nécessaire pour se fortifier de l'alliance des Puissances voisines. Ses thrésors lui furent d'un grand secours en cette occasion, & par ses libéralités, il parvint à s'assurer la possession de Pergame, & à mettre sous sa domination la plûpart des villes de l'Eolide. Il jouit pendant vingt ans de la souveraineté dont il avoit jetté les fondements, & il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Philétérus n'avoit point d'enfants, & ses deux freres, Eumenès & Attalus, étoient morts il y avoit déja quelques années; mais ils avoient eu des enfants l'un & l'autre, & Eumenès, fils de l'aîné, succéda à son oncle.

EUMENE'S I.

264.

Dès les commencements du regne d'Eumenès, Antiochus, Roi de Syrie, entreprit la guerre contre lui. Il étoit jaloux de l'agrandissement du Souverain de Pergame, & prétendoit avoir des droits sur ses Etats, en vertu du traité conclu entre Séleucus & Philétérus, qui portoit que la ville & les thrésors de Lysimaque seroient livrés au Roi de Syrie. Sur ces motifs

parvint. Il s'attacha dans sa jeunesse au Macédonien Docimus, qui accompagna Alexandre dans toutes ses expéditions; & à la mort du Roi de Macédoine, Docimus ayant pris le parti d'Antigone, Philétérus servit dans les troupes de ce Capitaine. Docimus, soit par mécontentement, soit par la crainte d'être enveloppé dans la ruine d'Antigone, l'abandonna tout-à-coup & embrassa les intérêts de Lysimaque, à la Cour duquel il se rendit, accompagné de Philétérus. Lysimaque démêla bientôt les talents de ce dernier, & l'honora de sa confiance la plus intime.

Antiochus

ROYAUME DE PERGAME.

Antiochus déclara la guerre à Eumenès, & ne voulant pas lui laiſſer le temps de s'affermir ſur le thrône, il prit en diligence le chemin de Sardis. Eumenès, à la tête de ſon armée, arriva près de cette ville en même temps que le Roi de Syrie, & ces deux Princes ne tarderent pas à en venir aux mains. Antiochus fut totalement défait, & contraint de prendre la fuite. Les Hiſtoriens gardent le ſilence ſur les autres évenements du regne d'Eumenès; ils ſe contentent de rapporter que ce Prince étoit extrêmement adonné au vin, & ſes excès en ce genre le mirent au tombeau, ſi l'on en croit Ctéſiclès. Suivant Strabon, Eumenès gouverna pendant vingt-deux ans, & ne fut pas moins protecteur des Lettres que Philétérus ſon oncle l'avoit été.

ATTALUS I. 242.

Attalus, fils du frere cadet de Philétérus, ſuccéda à ſon couſin Eumenès, & ſignala les commencements de ſon regne par la défaite des Gaulois, qu'il contraignit de ſortir de ſon Royaume. Quelques Auteurs prétendent que ce Prince prit alors le titre de Roi, & qu'il fut le premier de ſa famille qui osât ceindre le diadême. Ce ſentiment eſt contredit par d'autres Ecrivains, qui aſſurent avoir vû une médaille de Philétérus, où il étoit repréſenté avec les attributs de la Royauté. Quoi qu'il en ſoit, Attalus encouragé par les victoires qu'il avoit remportées ſur les Gaulois, crut qu'il lui ſeroit facile de s'emparer des Provinces ſituées en deçà du Mont Taurus. Ces Provinces étoient ſous la dépendance des Séleucides, mais le mauvais état de leurs affaires les empêcha de s'oppoſer aux progrès d'Attalus, qui en peu de temps vint à bout de faire la conquête qu'il s'étoit propoſée. Il n'en jouit néanmoins que quelques années, & toutes les villes dont il s'étoit rendu maître, lui échapperent auſſi rapidement qu'elles avoient été réduites ſous ſon obéiſſance. Séleucus, ſurnommé Céraunus, & Achéus ſon beau-pere, qui s'étoient ligués contre le Roi de Pergame, peu contents de lui avoir enlevé les Places qu'il avoit priſes, s'avancerent juſqu'aux portes de Pergame. Heureuſement pour Attalus que les Piſidiens firent en Syrie une irruption, qui obligea Achéus & les Syriens à retourner dans la Syrie. Attalus, profitant de l'abſence de ſes ennemis, attaqua l'Ionie & quelques Provinces voiſines. Cumes, Smyrne & Phocée ſe ſoumirent volontairement, & les habitants de Téos, de Colophon, d'Elée & de Lemnos lui envoyerent les clefs de leurs villes. Les Carſes, qui habitoient au-delà du Lycus, lui ouvrirent leurs portes, après avoir chaſſé Thémiſtocle qu'Achéus avoit fait Gouverneur de cette Province. Attalus alla enſuite ravager le territoire d'Apia, & de-là en traverſant le Mont Pélécan, il campa ſur les bords du fleuve Mégiſtus. Les Gaulois, qui l'avoient accompagné juſqu'à cet endroit, effrayés d'une éclipſe de Lune, refuſerent de le ſuivre plus loin, & reprirent le chemin de l'Helleſpont. Leur départ diminuant conſiderablement les forces du Roi de Pergame, lui ôta les moyens de continuer ſes conquêtes, & on prétend qu'Achéus le dépouilla encore une fois de celles qu'il avoit faites.

La paix que la mort d'Achéus procura au Royaume de Pergame ne fut pas de longue durée; car Philippe, qui ravageoit la Thrace, ſembloit menacer les Etats d'Attalus. Ce Prince, pour ſe délivrer des inquiétudes que le Roi de Macédoine lui cauſoit, fit alliance avec les Romains, & Philippe

ROYAUME DE PERGAME.

voyant tant d'ennemis réunis contre lui, fut obligé de ſonger uniquement à la défenſe de ſon Royaume. Pendant que le Roi de Pergame aſſiégeoit Cynus, bourgade dépendante des Locriens, il apprit que Pruſias, Roi de Bithynie, étoit prêt à entrer dans le Royaume de Pergame. Attalus ſe hâta d'accourir à la défenſe de ſes Etats, & força ſans doute Pruſias à ſe retirer: on n'a que des conjectures là-deſſus, parce que les Hiſtoriens connus de ces temps-là gardent le ſilence à ce ſujet. Peu de temps après, les Romains crurent voir dans les livres des Sibylles, que le ſeul moyen de chaſſer les Etrangers d'Italie, étoit de tranſporter de Peſſinunte à Rome la ſtatue de la Mere des Dieux. Le Sénat s'étant aſſemblé arrêta, que comme le nom Romain étoit peu connu en Aſie, on s'adreſſeroit au Roi de Pergame pour obtenir ce qu'on vouloit demander. En vertu de cette déciſion on envoya à Attalus une magnifique Ambaſſade compoſée de cinq perſonnes les plus diſtinguées par leur mérite perſonnel, & par les emplois qu'elles avoient exercés. Le Roi de Pergame reçut les Ambaſſadeurs Romains avec de grands honneurs, & les accompagna en perſonne juſqu'à Peſſinunte, où, à ſa recommandation, on remit aux Romains une pierre que les habitants adoroient comme la Mere des Dieux. Attalus, qui par ce ſervice prouvoit ſon attachement pour les Romains, continua de leur en donner des marques, & leur fournit de puiſſants ſecours dans les guerres qu'ils firent à Philippe, Roi de Macédoine. La flotte du Roi de Pergame & celle des Rhodiens remporterent un avantage conſiderable ſur les vaiſſeaux de Philippe, qui, pour s'en venger, porta la déſolation dans les pays ſoumis à Attalus. Celui-ci trouva moyen de contraindre ſon ennemi à abandonner le Royaume de Pergame, & le pourſuivant avec une flotte nombreuſe, il le battit une ſeconde fois ſur mer. Attalus débarqua enſuite dans l'iſle d'Egine, d'où il ſe rendit au port de Pyrée. Les Athéniens avertis de ſon arrivée, lui firent la plus magnifique réception, & ordonnerent que déſormais une des Tribus de l'Attique s'appelleroit Attalide du nom de ce Prince. Il joignit bientôt après la flotte des Romains, avec laquelle il s'empara de l'iſle d'Andros, où par ſes libéralités il rappella les habitants qui l'avoient quittée. Egéléos & Oréum furent auſſi réduites en peu de temps, & les armées Romaine & de Pergame s'étant ſéparées, Attalus reprit la route de ſes Etats.

Sa préſence y étoit néceſſaire, car Antiochus le Grand, à l'inſtigation de Philippe, ſe préparoit à faire revivre les anciens droits des Syriens ſur Pergame. Les Romains employerent leur médiation, & obligerent le Roi de Syrie à abandonner ſes deſſeins contre Attalus. Ce dernier en reconnoiſſance, envoya à Rome des Ambaſſadeurs, qui préſenterent au Sénat une couronne d'or du poids de deux cent quarante livres. Le Roi de Pergame ne ceſſa juſqu'à la fin de ſes jours de témoigner ſon zele pour ſes alliés, & dans la vûe de porter les Béotiens, dont la plûpart étoit du parti de Philippe, à faire alliance avec les Romains, il alla à Thebes. Il commença avec beaucoup de véhémence un diſcours à ce ſujet, mais une violente attaque d'apoplexie l'empêcha d'achever. Lorſqu'il fut un peu rétabli, il ſe fit tranſporter à Pergame, où il mourut au bout de quelques ſemaines, & après un regne de quarante-quatre ans ou environ. Il étoit âgé

de ſoixante & douze ans, & laiſſoit d'Apollonias ou Apollonis (1) ſa femme, quatre enfants, ſçavoir, Eumenès, Attalus, Philétérus & Athénée. Tous les Hiſtoriens s'accordent à relever les vertus d'Attalus & de ſon épouſe, qui, quoique d'une naiſſance obſcure, remplit avec dignité la place éminente qu'elle occupa. Attalus aux vertus militaires & politiques joignit beaucoup de goût pour les ſciences. Il compoſa pluſieurs ouvrages littéraires, à ce que prétendent divers Ecrivains, & fut le premier fondateur de la célebre Bibliothéque de Pergame.

ROYAUME DE PERGAME.

Eumenès, fils aîné d'Attalus, monta ſur le thrône dans des circonſtances qui lui promettoient le regne le plus heureux. Le reſpect des Pergaméniens pour la mémoire d'un Prince qui avoit travaillé avec ſuccès à leur félicité, devoit naturellement les attacher à ſon fils. D'ailleurs, la parfaite union qu'on admiroit entre le nouveau Roi & ſes freres, ôtoit aux mécontents l'eſpérance de pouvoir trouver des prétextes de révolte. Il eut ſoin de renouveller l'alliance que ſon pere avoit faite avec les Romains, & refuſa conſtamment d'épouſer Antiochis, fille du Roi de Syrie, parce que ce Monarque vouloit le porter à rompre ſes engagements avec la République. Eumenès, qui par ſes Emiſſaires étoit informé des préparatifs d'Antiochus, craignit que ce Prince n'eût des deſſeins ſur le Royaume de Pergame, & pour l'occuper ailleurs, il avertit les Romains de tous les mouvements du Roi de Syrie. Le Sénat ſur cet avis dépêcha des Ambaſſadeurs vers Antiochus, avec ordre de paſſer auparavant à la Cour d'Eumenès. Ces Ambaſſadeurs firent peu de ſéjour en Syrie, & en ſortirent extrêmement irrités contre Antiochus. Quelque temps après leur départ, le Roi de Pergame envoya Attalus ſon frere à Rome inſtruire le Sénat des nouvelles démarches d'Antiochus qui, à la tête d'une armée, étoit entré dans la Grece à la ſollicitation des Etoliens.

EUMENES II.

298.

(1) Je crois devoir rapporter ici l'éloge que Polybe a fait de cette Princeſſe, & je me ſers de la Traduction qu'en a faite M. l'Abbé Sévin, dans une de ſes Diſſertations inſérées dans le douzieme Volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Partie des Mémoires, p. 235. Apollonias, épouſe d'Attalus, dit Polybe, & mere d'Eumenès, étoit née à Cyzique. Elle mérite par bien des endroits que ſon nom ſoit tranſmis à la poſtérité. Quoique d'une famille peu diſtinguée, elle devint Reine, & conſerva toutes les prééminences de la ſouveraineté juſqu'à la fin de ſes jours. Elle ne mit en uſage aucune de ces diſſimulations qui ſiéent ſi peu à d'honnêtes femmes : ſa vertu ſeule, ſa bonté & ſa modeſtie lui gagnerent le cœur de ſon mari. Mere de quatre enfants, elle les aima tous avec une tendreſſe ſans égale juſqu'au dernier moment de ſa vie, & elle vécut encore pluſieurs années après ſon époux. La reconnoiſſance & l'amour dont ſes enfants récompenſerent les ſoins qu'elle avoit pris de les élever, ne ſe démentirent jamais, & la maniere dont elle fut traitée par ſes fils Attalus & Eumenès à ſon arrivée à Cyzique, fit également honneur à ces Princes & à leur mere. Ils la placerent au milieu d'eux, & la tenant par la main, ils la conduiſirent dans tous les Temples de la ville, accompagnés des Officiers de leur Maiſon. Il n'y eut perſonne qui ne fût attendri de ce ſpectacle, & qui n'y donnât les plus ſinceres applaudiſſements. Apollonias, ſuivant le rapport de Plutarque, remercioit ſouvent les Dieux, non de l'avoir placée ſur un des plus floriſſants thrônes de l'Aſie, mais de ce que les plus jeunes de ſes enfants faiſoient la fonction de gardes auprès de leur aîné, & de ce que celui-ci marchoit ſans armes en ſûreté au milieu de ſes freres armés de piques & d'épées. Une union ſi admirable étoit le fruit de la ſage éducation qu'Attalus avoit donnée à ſes enfants.

ROYAUME DE PERGAME.

Le Sénat reçut Attalus avec de grandes démonſtrations d'amitié, & le renvoya comblé de préſents, avec promeſſe de faire partir des troupes pour tenir les Etoliens en reſpect, & déconcerter les meſures du Roi de Syrie. Le Conſul M. Acilius chargé du commandement de l'armée Romaine, défit Antiochus, & l'obligea à s'en retourner en Aſie. La flotte de ce Prince ayant rencontré en route celle des Romains, ſur laquelle ſe trouvoit Eumenès, fut battue & diſperſée. Le Roi de Pergame, à qui cette victoire fut principalement dûe, ſe jetta ſur les Etats d'Antiochus, ravagea tout le pays aux environs de Thyatire, & prit le chemin de Canes, où la flotte Romaine paſſa l'hyver. Pendant qu'Eumenès rendoit à ſes alliés des ſervices auſſi importants, Antiochus attaquoit le Royaume de Pergame, & fit aſſiéger la capitale par ſon fils Séleucus. Attalus étoit dans cette ville, & quoiqu'il eût peu de ſoldats avec lui, il ſe défendit ſi courageuſement, que les Achéens, alliés d'Eumenès, eurent le temps de ſecourir la Place. Les troupes Achéennes étoient ſous la conduite de Diophane, qui montra tant de valeur & de prudence en cette occaſion, que Séleucus fut contraint de lever le ſiége. Eumenès arriva bientôt après à Pergame, & ſur la nouvelle qu'il étoit ſuivi des flottes Romaine & Rhodienne, Antiochus & Séleucus ſe hâterent de regagner la Syrie.

Antiochus fut à peine retiré dans ſes Etats qu'il fit demander la paix à L. Emilius, Général de l'armée Romaine. Le Roi de Pergame conſulté ſur les propoſitions du Roi de Syrie, engagea Emilius à les rejetter, & Antiochus n'oſant ſe flatter d'obtenir une paix honorable, réſolut de riſquer une bataille. Il fut encore battu, & tant de pertes conſécutives le contraignirent de faire la paix aux conditions qu'on lui voulut preſcrire. Un des articles du traité portoit, qu'il payeroit à Eumenès quatre cents talents, & qu'il fourniroit une certaine quantité de bled, pour réparer les dommages que la guerre avoit cauſés à ce Prince. Auſſitôt que la paix fut conclue, Eumenès fit le voyage de Rome, & il repréſenta ſi adroitement au Sénat, quoiqu'en termes ménagés, les ſervices qu'il avoit rendus, qu'on ne put ſe diſpenſer de lui accorder tous les pays ſitués en deçà du Mont Taurus, & les Provinces qui étoient placées entre le Mont & le fleuve Méandre, à l'exception de la Lycie & de la Carie que les Rhodiens réclamerent. Les autres villes de l'Aſie qui avoient payé tribut à Attalus, devoient continuer de le payer à Eumenès ; mais celles qui avoient été tributaires d'Antiochus furent déclarées libres.

Eumenès ne jouit pas long-temps du repos que la paix devoit lui procurer ; il reprit les armes pour repouſſer Pruſias, Roi de Bithynie, qui avoit fait une invaſion dans la Province de Pergame. Les Romains envoyerent à Eumenès un puiſſant ſecours, au moyen duquel ce Prince remporta deux avantages conſiderables, l'un ſur mer & l'autre ſur terre. Pruſias découragé par ces défaites, commença à ſouhaiter la paix ; mais avant que les négociations fuſſent entamées, Annibal, qui combattoit pour Pruſias, engagea Philippe, Roi de Macédoine, à ſe déclarer contre Eumenès & contre les Romains. Le Roi de Pergame informé de la ligue qu'on venoit de faire, chargea ſon frere Athénée d'en porter des plaintes au Sénat. Dans le temps que le Prince de Pergame étoit à Rome, Pruſias haſarda un combat naval,

& remporta la victoire par le ſtratagême d'Annibal, qui fit jetter dans les vaiſſeaux ennemis des pots de terre remplis de ſerpents & d'autres reptiles ſemblables. Les troupes d'Eumenès effrayées, & ne pouvant tout à la fois éviter la piquûre des ſerpents, & les traits des Bithyniens furent bientôt vaincus. La plûpart des vaiſſeaux furent brûlés, ou hors d'état de ſervir, & Pruſias eut deux avantages ſur terre, dont il eut encore obligation à Annibal.

Cependant les Romains ayant appris la défaite d'Eumenès, envoyerent des Ambaſſadeurs pour terminer les differends entre les deux Rois, & demander qu'on leur livrât Annibal, qui avoit engagé Pruſias à entreprendre cette guerre. Les Ambaſſadeurs réuſſirent dans leur négociation; les deux Rois firent un traité de paix, & le Général Carthaginois évita de tomber au pouvoir des Romains en ſe donnant la mort. La guerre entre Eumenès & Pruſias venoit d'être terminée, lorſque Pharnace, Roi de Pont, ſoutenu des Gaulois Aſiatiques, s'empara de Sinope, afin d'être plus à portée de faire des incurſions ſur les Etats d'Eumenès. Suivant les derniers traités, Sinope devoit reſter libre, & il étoit important au Roi de Pergame qu'aucun Prince voiſin ne fût maître de cette ville. En conſéquence, il engagea Ariarathe, Roi de Cappadoce, à joindre ſes forces aux ſiennes, & ces deux Princes allérent camper près d'Amiſus dans le Pont, à la vûe de l'ennemi. Ils ne commirent néanmoins aucune hoſtilité, parce qu'ils apprirent que des Commiſſaires députés du Sénat Romain, pour terminer tous les differends, étoient ſur le point d'arriver. Eumenès & Ariarathe étoient diſpoſés à un accommodement, mais Pharnace refuſa de ſe trouver aux conférences, & la guerre recommença de nouveau. Le Roi de Pergame & celui de Cappadoce attaquerent la Galatie, & réduiſirent ſous leur obéiſſance la plus grande partie de ce pays. Pharnace effrayé des ſuccès de ſes ennemis, & craignant qu'ils ne ſe jettaſſent ſur le Pont, comme ils paroiſſoient le menacer, demanda la paix qui lui fut accordée à des conditions fort onéreuſes. Dès que Pharnace eut donné des ôtages pour la ſûreté de l'exécution des articles du traité, les deux armées reprirent le chemin de leur pays.

Eumenès, ſuivant le rapport de différents Ecrivains, commença alors à prendre ombrage de l'exceſſive puiſſance des Romains, & il ſongea à ſe fortifier contre eux par des alliances. A la mort d'Antiochus le Grand, Roi de Syrie, Héliodore, uſurpa la couronne en faiſant mourir Séleucus, fils & ſucceſſeur de ce Prince. Antiochus, frere de Séleucus, implora le ſecours d'Eumenès, qui, ſecondé de ſon frere Attalus, parvint à placer ce Prince ſur le thrône de ſes ancêtres. La haine que le Roi de Pergame avoit contre Perſée, Roi de Macédoine, lui fit entreprendre une ſeconde fois le voyage de Rome, afin d'informer le Sénat des grands préparatifs que ce Monarque faiſoit ſur mer & ſur terre. Les Romains reçurent Eumenès avec de grandes marques de diſtinction, & entrerent volontiers dans ſes vûes touchant la ruine de Perſée. Cependant les réſolutions qui furent priſes à ce ſujet demeurerent long-temps ſecrettes, & cauſerent de vives inquiétudes au Roi de Macédoine. Ce Prince ne doutant pas que le Sénat ne fût inſtruit de toutes ſes démarches par le Roi de Pergame, projetta de le

ROYAUME DE PERGAME.

faire assassiner quand il en trouveroit l'occasion favorable. Elle ne tarda pas à se présenter. Eumenès en sortant de Rome se disposa à aller à Delphes pour y offrir un sacrifice, & comme il passoit par un défilé fort étroit, deux hommes que Persée avoit gagnés, roulerent sur lui deux grosses pierres, dont l'une l'atteignit à la tête & l'autre à l'épaule. Les assassins se sauverent après cette action, & les Officiers du Roi de Pergame le voyant sans mouvement, le transporterent à Corinthe, & de-là dans l'isle d'Egine, où on pansa ses blessures. Le secret qu'on observa touchant l'état de sa santé, fit courir le bruit qu'il étoit mort, & Attalus, qui y fut aussi trompé, monta sur le thrône, & épousa Stratonice, femme d'Eumenès.

Ce Prince entierement rétabli, songea à rentrer dans ses Etats, & Attalus instruit de son approche n'hésita pas à descendre du thrône, & à aller au devant de son frere, auprès duquel il reprit la fonction de Garde. Eumenès, quoiqu'informé de ce qui s'étoit passé, n'en donna aucune marque de ressentiment, & il embrassa avec tendresse sa femme & son frere. Les Romains le firent féliciter par des Ambassadeurs, & ce Prince saisit cette occasion pour animer le Sénat contre Persée. Il y réussit sans peine, & les Romains sçurent de leur côté engager Ariarathe, Roi de Cappadoce, Ptolémée, Roi d'Egypte, & Masinissa, Roi de Numidie, à déclarer la guerre au Roi de Macédoine. Celui-ci, pour conjurer l'orage qui se formoit, envoya à Rome des Ambassadeurs chargés de le justifier sur tous les chefs d'accusation qu'on intentoit contre lui. Les Macédoniens voulurent inutilement faire l'apologie de leur Souverain, le Sénat persuadé que l'attentat commis sur la personne d'Eumenès, avoit été ordonné par Persée, signifia aux Ambassadeurs de ce Prince qu'ils eussent à sortir de l'Italie dans l'espace de trente jours. Cependant Eumenès, après avoir confié le gouvernement de son Royaume à Philétérus son second frere, s'embarqua avec les deux autres, Attalus & Athénée, & joignit les Romains dans la Thessalie. Persée dans deux actions consécutives remporta la victoire sur ses ennemis, & le Général Romain ayant pris ses quartiers d'hyver, renvoya chez eux Eumenès & Attalus. Le dernier fit quelque séjour à Elatée, & pendant qu'il y étoit, il apprit que les Achéens irrités de ce que le Roi de Pergame faisoit la guerre à celui de Macédoine, avoient aboli par un décret tous les honneurs qu'ils lui avoient conférés. Attalus, au moyen des représentations de Polybe, parvint à faire casser le décret porté contre Eumenès, & à en faire publier un autre qui rétablissoit ce Prince dans toutes ses anciennes prérogatives. Les Achéens firent encore plus, ils joignirent des troupes à celles d'Attalus, & devinrent ennemis du Roi de Macédoine, auquel ils avoient jusqu'alors été attachés.

Au commencement du printemps, le Roi de Pergame mena aux Romains une escadre de vingt vaisseaux, & investit par mer & par terre la ville de Cassandrée. Il ne put s'en rendre maître, & les autres expéditions de cette campagne ne furent pas plus heureuses. Quelques Historiens prétendent qu'Eumenès en cette occasion ne rendit pas aux Romains tous les services qu'il auroit pû leur rendre, & que son zele pour eux étoit beaucoup diminué. On ignore la cause de son refroidissement; les uns pensent qu'il s'étoit reconcilié secrettement avec Persée; d'autres assurent que les

ROYAUME DE PERGAME.

Romains eurent peu d'égards pour lui, & ne voulurent pas souffrir qu'il campât dans leurs retranchements. Enfin, quel que fut le motif d'Eumenès, il prit subitement congé du Général Romain, & regagna ses Etats avec ses troupes. Persée profita d'un moment si favorable pour détacher le Roi de Pergame du parti des Romains, & il lui fit faire des propositions d'accommodement. Eumenès refusa de se liguer avec Persée, mais il promit de rester neutre, ou de reconcilier les Romains avec le Roi de Macédoine, si ce dernier donnoit une somme d'argent. Persée étoit aussi avare qu'Eumenès; & ne pouvant se résoudre à tirer cette somme de ses thrésors, il fit rompre les conférences. Le Roi de Pergame cacha avec soin le sujet des négociations, néanmoins les Romains le soupçonnerent fortement, & sans lui faire connoître leur ressentiment, ils comblerent de faveurs Attalus qui s'étoit distingué dans le cours de la guerre.

Cependant Eumenès, après l'entiere déstruction de la Macédoine, envoya son frere Attalus à Rome témoigner au Sénat la joye qu'il ressentoit du succès des armes Romaines, & demander du secours contre les Gaulois Asiatiques. Le Sénat fit une réception favorable à Attalus, & plusieurs Romains lui firent entendre que s'il vouloit demander la couronne de Pergame, il l'obtiendroit facilement, parce que la République étoit mécontente de la conduite d'Eumenès. Attalus fut ébranlé; mais les représentations d'un Médecin de sa suite nommé Stratius, le firent rentrer en lui-même, & il se contenta d'exposer au Sénat assemblé le sujet de son voyage, sans rien ajouter sur ce qui le regardoit personnellement. Les Sénateurs surpris de sa modération, s'imaginerent qu'il attendoit une audience secrette pour parler de ses prétentions. Prévenus de cette idée, les Romains lui accorderent tout ce qu'il désiroit, & lui firent des présents considerables. Attalus satisfait de son voyage partit de Rome, & son départ irrita tellement le Sénat, qu'il déclara libres les villes d'Enus & de Maronée, qu'il avoit données à Attalus, & envoya des Ambassadeurs aux Gaulois, pour les animer de plus en plus contre le Roi de Pergame. Eumenès instruit par son frere de ce qui s'étoit passé à Rome, crut devoir aller lui-même détruire les mauvaises impressions qu'on avoit prises à son sujet. Le Sénat informé de son approche fit aussitôt une Ordonnance, par laquelle il étoit défendu à tous les Rois d'entrer dans la ville de Rome, & fit partir un Questeur qui trouva Eumenès à Brindes, lui signifia la nouvelle Ordonnance, & lui commanda de la part du Sénat de quitter sur le champ l'Italie, s'il n'avoit rien à proposer. Le Roi de Pergame outré d'une pareille insulte, reprit en diligence le chemin de ses Etats, & persuadé que le refroidissement des Romains encourageroit ses ennemis à se jetter sur son Royaume, il leva une nombreuse armée, chassa les Gaulois, & envahit la Galatie & la Bithynie.

Prusias, Roi de Bithynie, fit de grandes plaintes de cette irruption, & informa le Sénat de l'alliance qu'Eumenès avoit faite avec Antiochus, Roi de Syrie, & de la protection qu'il accordoit à ceux qui se déclaroient ennemis des Romains. Les Ambassadeurs des Gaulois, des Selgensiens & de plusieurs villes d'Asie, accuserent aussi le Roi de Pergame d'avoir entretenu des correspondances avec Persée. Eumenès averti de ce qui se tramoit contre

ROYAUME DE PERGAME.

lui, & appréhendant de se voir attaqué tout à la fois par les Romains, les Gaulois & le Roi de Bithynie, chargea Attalus & Athénée ses deux freres d'aller plaider sa cause à Rome. Les deux Princes eurent lieu d'être contents de la réception qu'on leur fit; mais ils ne purent détruire les soupçons qu'on avoit contre Eumenès, & le Sénat envoya après eux en Asie Caius Sulpitius & M. Sergius, pour s'instruire des liaisons du Roi de Pergame avec celui de Syrie. Sulpitius fit publier qu'il écouteroit à Sardes toutes les plaintes qu'on feroit contre Eumenès, & ce Prince, à qui l'âge ôtoit les moyens de se venger d'un semblable affront, dépêcha de nouveau son frere Attalus, qu'il pria d'engager les Romains à le laisser achever tranquillement le reste de sa vie. Attalus fit tous ses efforts pour obtenir du Sénat ce qu'Eumenès demandoit: on refusa d'écouter ses raisons, & il s'en retourna à Pergame avec le chagrin d'avoir fait un voyage inutile. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit de retour, lorsqu'Eumenès fut attaqué de la maladie dont il mourut. Ce Monarque avoit eu un fils de Stratonice son épouse; mais comme il n'étoit encore qu'un enfant, il céda le thrône à Attalus, & le pria d'épouser la Reine mere du jeune Prince. Eumenès, suivant le sentiment de plusieurs Historiens, fut sur le thrône environ trente-neuf ans, & recula considérablement les bornes de ses Etats. On admire l'union qui regna toujours entre lui & ses freres, & à ce sujet on rapporte de ce Prince cette maxime: *Si mes freres*, disoit-il, *me traitent en Roi, je les traiterai en freres; s'ils me traitent en freres, je les traiterai en Roi.*

ATTALUS II. 159.

La grande jeunesse du fils d'Eumenès, le testament de ce Prince, & l'estime des Pergaméniens pour Attalus, tout en un mot concourut à le placer sur le thrône. Le Royaume étoit sur le point de sa ruine, & il ne falloit pas moins que l'habileté & la prudence du nouveau Monarque pour le soustraire au danger dont il étoit menacé. Démétrius, Roi de Syrie, Prusias, Roi de Bithynie, & les autres Souverains de l'Asie Mineure méditoient la conquête de Pergame, & Ariarathe, Roi de Cappadoce, qui prenoit seul les intérêts des Attalides, étoit occupé à défendre ses propres Etats envahis par Oropherne. Telles étoient les fâcheuses occurrences dans lesquelles Attalus prit possession de la couronne. Il signala les commencements de son regne en chassant Oropherne de la Cappadoce, & en y rétablissant Ariarathe, frere de Stratonice sa femme. Ariarathe reconnoissant des services que son beau-frere lui avoit rendus, promit de lui fournir des troupes contre Prusias, Roi de Bithynie, qui étoit entré dans le Royaume de Pergame. Ce secours ne put néanmoins empêcher Attalus d'être défait dans une bataille, & Prusias poursuivant ses avantages, mit le siége devant Pergame. Quelques Auteurs prétendent que le Roi de Bithynie se rendit maître de cette Place, mais il y a toute apparence qu'ils se trompent; car Attalus défendoit en personne sa capitale, & si elle eût été prise, il n'auroit pû éviter de tomber au pouvoir de son ennemi, circonstance dont il n'est fait mention par aucun Ecrivain. Prusias vraisemblablement se contenta de ravager les environs de Pergame, voyant qu'il lui étoit impossible de s'emparer de cette ville, & pilla le Temple d'Esculape.

Le Roi de Pergame aussitôt après sa défaite, avoit envoyé à Rome son frere Athénée, & ce Prince, malgré ses représentations, n'avoit pu persuader

le

ROYAUME DE PERGAME.

le Sénat de l'injuſtice de Pruſias. Les Romains convaincus que le Roi de Pergame étoit l'aggreſſeur, ne voulurent point écouter ſes plaintes, & ils paroiſſoient même diſpoſés à ſe déclarer contre lui, ſi Lentulus ne fût venu à bout de diſſiper leurs ſoupçons. Le Sénat revenu enfin de ſa premiere erreur, dépêcha auſſitôt Claudius Cento, Lucius Hortenſius, & Caius Arunculeius, avec ordre de travailler à rétablir la bonne intelligence entre les Rois de Pergame & de Bithynie. On vit alors clairement la mauvaiſe volonté de Pruſias, car il refuſa tout accommodement, & ſans reſpecter la préſence des Députés de Rome, il aſſiégea la ville de Pergame où ils étoient enfermés. La vigoureuſe réſiſtance des Pergaméniens rendit inutiles les efforts du Roi de Bithynie, qui ſe rabattit avec auſſi peu de bonheur ſur la ville d'Elée. Pruſias aigri par tant de mauvais ſuccès, jetta ſa fureur ſur les Temples qu'il rencontra, & réduiſit en cendres ceux de Diane & d'Apollon. Les maladies qui lui enleverent la plus grande partie de ſon armée furent regardées comme une punition céleſte, & le forcerent à retourner dans ſes Etats.

Attalus profita de l'abſence de Pruſias pour ſe mettre en état de lui réſiſter, & il obtint de puiſſants ſecours de la part d'Ariarathe & de Mithridate. Cependant les Députés Romains avoient rendu compte de la conduite du Roi de Bithynie, & le Sénat irrité contre ce Prince, envoya de nouveaux Députés au nombre de dix pour l'obliger à conclure la paix. Ces Romains partirent malgré la rigueur de la ſaiſon, & vers la fin de l'hyver ils eurent une entrevûe avec Attalus, qu'ils trouverent à la tête d'une armée nombreuſe, & prêt à entrer ſur les terres de Pruſias. Le Roi de Pergame, à la priere des Romains, conſentit à ſuſpendre ſa marche, & les Députés pourſuivirent leur route juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés auprès du Roi de Bithynie. Ce Prince rejetta avec tant de hauteur les propoſitions des Romains, que ceux-ci fatigués de ſes conteſtations, lui déclarerent que la République renonçoit à ſon alliance, & partirent ſur le champ. Pruſias commençant à craindre le reſſentiment des Romains, courut après les Ambaſſadeurs, & employa même les baſſeſſes pour les appaiſer. Toutes ſes ſupplications furent inutiles, les Romains furent inflexibles, & ſe rendirent au camp d'Attalus. Ils engagerent ce Monarque à ſe contenter de défendre ſes frontieres, & à ne point attaquer les pays dépendants de la Bithynie.

Les Députés ſe partagerent enſuite, & allerent exhorter les Puiſſances de l'Aſie à prendre les armes contre le Roi de Bithynie. Les habitants de Rhodes, de Cyzique & de quelques autres Places maritimes équiperent des vaiſſeaux, & les envoyerent au ſecours d'Attalus, qui en forma une flotte de quatre-vingt bâtiments, dont il donna le commandement à ſon frere Athénée, avec ordre de ravager les côtes de Bithynie. Athénée ayant ſuivi exactement les volontés de ſon frere, Pruſias ne vit plus d'autre parti à prendre que celui de la ſoumiſſion. En conſéquence, il conteſta foiblement ſur les conditions que le Sénat lui fit propoſer par trois nouveaux Ambaſſadeurs, & la paix ſe fit enfin entre les deux Rois. Le traité portoit, que Pruſias livreroit ſur le champ à Attalus vingt vaiſſeaux; qu'il payeroit cinq cents talents dans le cours de vingt ans, & que les deux Monarques

ROYAUME DE PERGAME.

reintreroient chacun en poſſeſſion des pays qui lui avoient appartenu avant le commencement de la guerre. On ſtipula encore dans ce même traité, que le Roi de Bithynie, pour dédommager les habitants de Méthymne & ceux de quelques autres villes, des pertes que leur avoient cauſé les troupes Bithyniennes, leur donneroit cent talents. Ces conditions furent ſignées de part & d'autre; Attalus ramena ſes troupes dans ſon Royaume, & Pruſias évacua toutes les Places qu'il avoit priſes pendant la guerre.

Le Roi de Pergame auſſitôt après la concluſion de la paix, envoya à Rome le jeune Attalus ſon neveu, pour rendre graces au Sénat de la protection qu'il lui avoit accordée. Attalus étoit fils d'Eumenès, & l'héritier préſomptif de la couronne de Pergame que ſon oncle lui conſervoit. Il reçut des marques ſenſibles d'amitié & de diſtinction de la part du Sénat, qui le combla de riches préſents, & lui fit rendre de grands honneurs dans toutes les villes par où il paſſa. Cependant Attalus réſolu de perdre Démétrius dont il redoutoit la puiſſance, ſe joignit aux Rois d'Egypte & de Cappadoce pour placer ſur le thrône de Syrie Alexandre Balas, que le Sénat Romain favoriſoit. Démétrius, nonobſtant le nombre de ſes ennemis, remporta ſur eux une victoire éclatante; mais il fut battu à ſon tour, & perdit le thrône & la vie. Le Roi de Pergame délivré d'un ennemi dangereux, ſongea à ſe défaire de Pruſias, le ſeul voiſin qu'il eût alors à craindre. Nicomede, fils aîné du Roi de Bithynie, fut celui ſur lequel Attalus jetta les yeux pour parvenir au but qu'il ſe propoſoit. Ce jeune Prince, héritier préſomptif de la couronne, étoit l'objet de l'affection & des vœux de tous les Bithyniens, qui étoient las du gouvernement dur & tyrannique de Pruſias. Ce Monarque naturellement défiant & preſſé encore par les vives ſollicitations d'une ſeconde femme, qui vouloit faire monter ſes enfants ſur le thrône, prit des meſures pour perdre Nicomede. Néanmoins n'oſant le ſacrifier ouvertement, il commença par l'éloigner, & il l'envoya à Rome demander la remiſe de ce qui reſtoit à payer à Attalus. Nicomede partit accompagné d'un Seigneur de la Cour nommé Ménas, à qui Pruſias avoit ſecrettement donné ordre de faire aſſaſſiner le Prince de Bithynie. Lorſque Nicomede eut expoſé au Sénat le ſujet de ſon arrivée, Andronicus, Ambaſſadeur du Roi de Pergame, plaida la cauſe de ſon maître, & empêcha les Romains d'accorder au Roi de Bithynie ce que ſon fils demandoit. Nicomede avoit cependant ſçu gagner les bonnes graces des Romains, & Ménas craignant de s'attirer leur reſſentiment en exécutant les ordres de Pruſias, aima mieux les découvrir au Prince. Andronicus ayant été admis dans la confidence, exhorta Nicomede à prendre le titre de Roi, & lui promit des ſecours de la part du Roi de Pergame. Nicomede ne balança pas à accepter les offres d'Andronicus, & il ſe rendit dans les Etats d'Attalus, accompagné des deux Ambaſſadeurs & d'une ſuite nombreuſe. Le Roi de Pergame le reçut avec beaucoup de magnificence, lui fournit des troupes, & marcha en perſonne contre Pruſias. Ce malheureux Monarque, après s'être défendu quelque temps, fut pris dans Nicomédie où il s'étoit réfugié, & fut tué de la main de ſon propre fils, qui prit auſſitôt poſſeſſion de la couronne.

Le Royaume de Pergame ne jouit pas long-temps du repos que la mort de Pruſias ſembloit devoir lui procurer. La femme du Roi de Bithynie

ROYAUME DE PERGAME.

s'étoit retirée auprès de Diégulis ſon pere, Roi d'un Canton de la Thrace, & elle avoit animé ce dernier à venger ſur Attalus le meurtre de Pruſias. Diégulis ravi d'avoir un prétexte plauſible pour agrandir ſes Etats, aſſiégea Liſymachie, qui appartenoit alors au Roi de Pergame, & prit cette ville d'aſſaut. Il y exerça des cruautés, dont on trouve peu d'exemples dans l'Hiſtoire. La dureté avec laquelle il traitoit ſes propres ſujets, l'en fit bientôt abandonner; de ſorte qu'Attalus, dont la conduite étoit totalement oppoſée à celle de ce Prince, fit la conquête du Royaume de Diégulis qui, ſuivant quelques Auteurs, tomba vivant au pouvoir du Roi de Pergame. Dans le temps qu'Attalus étoit occupé à faire la guerre au Roi de Thrace, il envoya des troupes aux Romains contre Andriſcus, qui ſe diſoit fils de Perſée, Roi de Macédoine. Ce fut la derniere entrepriſe à laquelle Attalus eut quelque part, car ce Prince ſe livra entierement à l'oiſiveté & aux plaiſirs juſqu'au moment de ſa mort, qui arriva dans la vingtieme année de ſon regne, & la quatre-vingt-deuxieme de ſon âge. Ses grandes qualités le firent adorer de ſes ſujets & reſpecter des Etrangers, & aucun Monarque de ſa famille ne travailla auſſi efficacement que lui au bonheur du peuple, & à la ſplendeur du Royaume. Il bâtit pluſieurs villes conſiderables, parmi leſquelles on compte Ella, Attalie, Eumeneia & Philadelphie.

ATTALUS III. 138.

Attalus III. fils d'Eumenès & neveu du feu Roi, n'eut pas plutôt la couronne ſur la tête qu'il commença à exercer des cruautés & des injuſtices. Il fit maſſacrer la plûpart des Grands de ſa Cour; & n'épargna pas même ſes plus proches parents, accuſant les uns & les autres d'avoir abrégé les jours de ſa mere Stratonice, & ceux de ſa femme Bérénice ou Arſinoé. Ce prétexte n'avoit néanmoins aucune apparence de raiſon; Stratonice étoit parvenue juſqu'à une extrême vieilleſſe, & Bérénice depuis long-temps ſe trouvoit attaquée d'une maladie incurable. Quelques Hiſtoriens avancent qu'Attalus fit empoiſonner ſon oncle & ſon bienfaiteur, & ce ſentiment ſemble d'autant mieux fondé, que ce Prince cultivoit avec ſoin les plantes les plus venimeuſes, dont il eſſayoit les effets même ſur ſes amis. Une telle conduite éloigna bientôt de ſa Cour tous ceux qui auroient dû s'y trouver, & le Roi réduit à la ſolitude, fit réflexion ſur le ſang qu'il avoit verſé injuſtement, & s'abandonna à une ſi grande mélancholie, qu'il ne voulut plus porter que des habits de deuil; qu'il laiſſa croître ſa barbe & ſes cheveux, & s'enferma dans les murs de ſon Palais, dont il bannit les plaiſirs qui auroient pu calmer ſes inquiétudes. Il forma le projet d'élever en l'honneur de ſa mere un ſuperbe monument, & il y travailla lui-même avec tant d'attache, que la chaleur de ſon travail & l'ardeur du ſoleil lui cauſerent une maladie qui l'emporta au bout de ſept jours. Il regna cinq ans, ſuivant Strabon, & ſon extrême tendreſſe pour ſa mere lui mérita le ſurnom de *Philometor*. Il ne laiſſa point d'enfants de Bérénice ſa femme, & fit un teſtament, par lequel il inſtituoit le peuple Romain héritier de ſes biens.

ARISTONICUS aſpire à la couronne.

En vertu des dernieres diſpoſitions d'Attalus, la République Romaine s'empara des Etats de ce Prince, qu'elle réduiſit en Province. Cependant Ariſtonicus, fils naturel d'Eumenès & de la fille d'un joueur de Cithare, chercha à revendiquer ſes droits ſur la couronne de Pergame, & aſſembla

ROYAUME DE PERGAME.

une nombreuſe armée. Les Pergaméniens attachés à la famille des Attalides, & accoutumés à la domination Royale, n'eurent pas de peine à ſe déclarer en faveur d'Ariſtonicus. Myndus, Samos, Colophon & quelques autres villes refuſerent de le reconnoître; mais elles furent aſſiégées, & elles ſe ſoumirent. Les troupes d'Ariſtonicus commirent tant de déſordres dans les villes où elles étoient entrées, que les autres, dans la crainte d'éprouver les mêmes malheurs, appellerent à leurs ſecours les Rois de Cappadoce & de Bithynie, & par ce moyen arrêterent les progrès du nouveau Roi. Les légions Romaines arriverent alors en Aſie ſous la conduite de Publius Licinius Craſſus, livrerent une bataille à Ariſtonicus, & furent défaites. Quelques Auteurs prétendent que l'armée Romaine ne combattit pas; que Craſſus tomba ſeulement dans une embuſcade, & y périt malheureuſement. Sa tête fut portée à Ariſtonicus, qui en prit le crâne, le fit revêtir d'or, & ſe livra à la joye d'avoir remporté la victoire ſur ſes ennemis. Sa ſatisfaction ne fut pas néanmoins de longue durée; Perpenna, qui prit le commandement de l'armée après la mort de Craſſus, attaqua le Roi de Pergame, tailla ſes troupes en pieces, & le fit priſonnier.

Les Pergaméniens, malgré la captivité d'Ariſtonicus & la victoire de Perpenna, continuerent à ſe défendre contre les Romains. Perpenna n'eut pas la gloire de les ſubjuguer; il mourut, & laiſſa à Aquilius, ſon ſucceſſeur, le ſoin de terminer la guerre. Le nouveau Général s'empara en peu de temps de toutes les villes qui faiſoient réſiſtance, & auſſitôt qu'il eut ſoumis tout le Royaume, le Sénat lui aſſocia neuf Commiſſaires chargés de regler les affaires de Pergame. Ils en firent une Province Romaine qu'ils diviſerent en pluſieurs Cantons dépendants de la capitale, où le Préteur Romain devoit fixer ſon ſéjour. Toute cette Province contenoit la Lydie, la Carie, l'Helleſpont & les deux Phrygies, & quelques-uns de ces pays furent donnés aux Rois qui avoient aidé à en faire la conquête. Aquilius emmena à Rome l'infortuné Ariſtonicus, qui, après avoir orné le triomphe de ſon vainqueur, fut immolé par ordre du Sénat aux mânes de Licinius Craſſus. Ce Prince fut le dernier des Attalides qui occuperent le thrône de Pergame environ cent cinquante-quatre ans.

Mort d'Ariſtonicus.

129.

Fin de l'hiſtoire de Pergame.

CHAPITRE VII.

ROYAUME DE BITHYNIE.

LA Bithynie, connue anciennement ſous le nom de Bébrycie, étoit bornée à l'Occident par le Boſphore de Thrace, & par une partie de la Propontide; au midi par le fleuve Rhyndacus & le Mont Olympe; au Septentrion par le Pont-Euxin, & à l'Orient par le fleuve Parthénius. Ptolémée étend de ce dernier côté les limites de la Bithynie juſqu'à Citorum ſur la

côte, & juſqu'à Juliopolis en avançant dans le pays, comprenant ſous le nom de Bithynie quelques Provinces appartenantes, ſuivant d'autres Géographes, à la Galatie & à la Paphlagonie. La Bithynie fut habitée dans les premiers temps par les Bébryces, les Mariandyniens & d'autres peuples. ROYAUME DE BITHYNIE.

Sous le regne de Ninus, Roi d'Aſſyrie, qui, ſuivant Diodore de Sicile, fit la conquête de la Bithynie, les habitants de ce pays, au rapport du même Ecrivain, avoient leurs propres Souverains. Appien compte quarante-neuf Rois de Bithynie avant que les Romains fuſſent entrés en Aſie. Les Bithyniens ſoumis aux Lydiens furent enſuite ſubjugués par les Perſes, ſous la domination deſquels ils demeurerent juſqu'au regne d'Alexandre le Grand. Cependant, quoique dépendants des Perſes, les Bithyniens étoient gouvernés par leurs Rois particuliers, qui ſans doute payoient tribut, & ſe regardoient comme vaſſaux du Roi de Perſe. Quelques Ecrivains prétendent que les Bithyniens n'avoient pas alors des Rois, mais ſeulement des Gouverneurs; ſentiment que Memnon & Strabon contrediſent en avançant formellement que Dæſalcès, Botiras & Bas ont rempli le thrône de Bithynie, lorſque les Perſes étoient encore maîtres abſolus de l'Orient. Ces Souverains à la vérité obéiſſoient d'abord en eſclaves aux ordres de la Cour de Perſe. Ils furent obligés de ſuivre Xerxès dans ſon expédition contre les Grecs, & ne purent obtenir le commandement de leurs propres troupes.

Après la bataille du Granique Alexandre le Grand confia le gouvernement de la Phrygie & des pays voiſins à Calas, un de ſes Capitaines. Celui-ci médita la conquête de la Bithynie, & y pénetra bientôt à la tête d'une nombreuſe armée. Bas, Roi de ce pays, leva des troupes en diligence; & ſûr de l'affection de ſes ſujets, il ne déſeſpera pas remporter la victoire. Son attente ne fut point trompée; les Bithyniens ſecondant la valeur de leur Roi, mirent en déroute les phalanges Macédoniennes, & Bas ſçut ainſi diſſiper l'orage qui menaçoit ſon Royaume. Alexandre alors trop occupé à la pourſuite de Darius, ne ſongea pas à ſe venger du Roi de Bithynie, & ce Prince gouverna paiſiblement ſes Etats juſqu'à ſa mort, qui arriva dans la ſoixante & onzieme année de ſon âge, & la cinquantieme de ſon regne.

Zipétès, fils de Bas, monta ſur le thrône à la mort de ſon pere, & parvint à la couronne dans les circonſtances les plus fâcheuſes. Alexandre étoit de retour à Babylone, & ſelon toutes les apparences, il ſe préparoit à s'emparer de la Bithynie, Royaume dépendant de l'Empire des Perſes, lorſqu'une mort imprévûe arrêta tous ſes projets, & délivra Zipétès d'un ennemi redoutable. Les Chefs de l'armée Macédonienne, trop occupés de leurs intérêts, ſe firent une cruelle guerre, & à la faveur de ces diviſions inteſtines, le nouveau Roi de Bithynie, eut le temps de s'affermir dans la poſſeſſion de ſes Etats. Il fit quelqu'entrepriſe ſur les villes de Chalcedoine & d'Aſtacus, qui avoient appartenu à ſes ancêtres; mais Antigone, le plus puiſſant des Capitaines Macédoniens, le força à renoncer à ſes deſſeins & à faire un traité, par lequel Zipétès s'engageoit à retirer ſes troupes, & à ne plus inquiéter déſormais les Républiques d'Aſtacus & de Chalcedoine. Diodore de Sicile en parlant de cet évenement, le place dans la 315e. année avant J. C. Les ligues qui ſe formerent bientôt après contre Antigone, l'empêcherent de veiller à l'obſervation des articles du traité, & Zipétès ZIPETE'S.

ROYAUME DE BITHYNIE.

ne manqua pas de profiter de l'occupation de ce Prince pour inquietter de nouveau les Chalcédoniens. Ceux-ci outrés des dégâts que faiſoient chez eux les troupes du Roi de Bithynie, formerent une armée nombreuſe de Thraces, firent une irruption dans les Etats de Zipétès, & y porterent le ravage & la déſolation. Ils auroient ſans doute réduit le Royaume aux dernieres extrémités, s'ils n'euſſent donné dans une embuſcade que Zipétès leur avoit dreſſée, & où la plus grande partie de leur armée fut taillée en pieces. Le Roi de Bithynie pouvoit pourſuivre ſes avantages, & il paroiſſoit diſpoſé à le faire, lorſque la ſollicitation des Byzantins qu'il vouloit ménager, l'obligea à abandonner une conquête preſque certaine. D'ailleurs, il étoit contraint de ſonger à la défenſe de ſes propres Etats; Lyſimaque déjà maître de la Thrace, avoit fait une étroite alliance avec les Héracléens, & menaçoit d'envahir la Bithynie. Zipétès remporta pluſieurs avantages ſur eux, & conquit pluſieurs Places dépendantes d'Héraclée. Il les garda peu de temps, & la guerre qu'il eut dans la ſuite à ſoutenir contre Antiochus, Roi de Syrie, l'empêcha de reprendre ces villes. Zipétès, dans une bataille que Patrocle, Général Syrien, lui livra, demeura vainqueur, & força Antiochus à laiſſer la Bithynie tranquille. Cet exploit fut le dernier de Zipétès, qui mourut vers la ſoixante & ſeizieme année de ſon âge, & la quarante-ſeptieme de ſon regne.

NICOMEDE I. Ce Prince laiſſoit pluſieurs enfants, & Nicomede, qui étoit l'aîné, lui ſuccéda. Les commencements de ſon regne donnerent une idée peu favorable de ſon caractere; car il fit maſſacrer ſes freres, à l'exception d'un ſeul nommé Zybéas, qui trouva le ſecret de ſe dérober à la mort. Ce dernier s'empara d'une portion de la Bithynie, où il commanda en Souverain, & fit la guerre à ſon frere. Nicomede obligé de ſe défendre contre Zibéas, apprit qu'Antiochus ſe préparoit à l'attaquer, & la vûe de tant de dangers lui fit rechercher l'amitié des habitants d'Héraclée. Ceux-ci redoutant la puiſſance & l'ambition du Roi de Syrie, oublierent les ſujets de plaintes que le feu Roi de Bithynie leur avoit donnés. Ils conſentirent volontiers à faire une ligue avec Nicomede, & y firent entrer les Républiques de Byzance, de Thios & de Chalcédoine. Le Roi de Bithynie, que ces alliances ne raſſuroient pas encore ſuffiſamment, envoya des Ambaſſadeurs aux Gaulois, avec les inſtructions les plus propres à lui concilier l'affection des Chefs & des Soldats. Les Ambaſſadeurs joignirent les Gaulois dans des circonſtances favorables; ces peuples ſouhaitoient paſſer en Aſie, & les propoſitions qu'on leur faiſoit de la part de Nicomede leur en offroient les moyens. Ils ne balancerent pas à les accepter, &, ſuivant Memnon, voici quels furent les articles du traité: » Les Gaulois promettoient un attache-
» ment inviolable aux intérêts de Nicomede & à ceux de ſes ſucceſſeurs;
» ils s'engageoient de plus à ne contracter aucune autre alliance que de
» concert avec lui, & à n'avoir que les mêmes amis & les mêmes enne-
» mis; ils conſentoient auſſi à marcher au ſecours des habitants de Byzance,
» de Thios & de Ciéros, & à les défendre généralement contre tous ceux
» qui entreroient à main armée dans les terres dépendantes de ces diffé-
» rentes Républiques. «

Les Gaulois arrivés en Bithynie rendirent de grands ſervices à Nicomede;

ROYAUME DE BITHYNIE.

ils forcerent Zybéas à abandonner la Bithynie, & firent rentrer ſous l'obéiſſance de leur Souverain légitime, les Provinces qui s'y étoient ſouſtraites. Les Alliés du Roi de Bithynie ne retirerent pas moins d'avantages du ſecours que leur avoient amené les Gaulois, à qui ils durent la conſervation de leur liberté. Antiochus voulut en vain s'avancer dans la Bithynie; il fut toujours repouſſé, & redoutant la valeur des Gaulois, il conſentit à faire la paix avec Nicomede. Ce Prince délivré de tous ſes ennemis, récompenſa les Gaulois en leur cédant cette partie de l'Aſie Mineure qui, d'après eux, fut appellée Gallo-Grece & Galatie. Quelques Ecrivains prétendent que ces peuples garderent la Galatie malgré Nicomede; mais la paix & l'union qui regnerent entre les Gaulois & les Bithyniens, ſembleroient détruire le ſentiment de ces Auteurs. Le Roi de Bithynie profita de la paix dont ſes peuples jouiſſoient pour travailler à leur bonheur, & à l'embelliſſement de ſes Etats. Il bâtit la ville de Nicomédie, que quelques Ecrivains croyent avoir été élevée ſur les ruines d'Aſtacus. Memnon néanmoins dit poſitivement que Nicomédie étoit ſituée vis-à-vis la ville d'Aſtacus. Quoi qu'il en ſoit, Nicomede ſe plut à embellir la ville qu'il fonda; elle devint la réſidence ordinaire des Rois de Bithynie, & la capitale de tout le Royaume. Nicomede avoit épouſé en premieres noces une Phrygienne, nommée Coſingis par Pline, & Dizitélé par Tzètzès. Il eut de cette Princeſſe un fils appellé Ziélas, & une fille connue ſous le nom de Lyſandra. La ſeconde femme du Roi de Bithynie étoit Etazeta, & elle eut un fils qu'elle ſongea à mettre ſur le thrône au préjudice de Ziélas, héritier préſomptif. La tendreſſe que Nicomede avoit pour ſon épouſe, l'engagea à ſe prêter à ce qu'elle déſiroit, & fut cauſe en quelque ſorte ſon fils aîné quitta la Cour & ſe retira en Arménie. La Reine ne manqua pas de publier que l'évaſion de Ziélas cachoit de mauvais deſſeins, & elle parvint à le ruiner tellement dans l'eſprit de ſon pere, que ce Monarque fit un teſtament, par lequel il appelloit à ſa ſucceſſion l'aîné de ſes enfants du ſecond lit. Pour engager les Puiſſances à ſoutenir ſes dernieres volontés, il s'efforça à mettre dans les intérêts du ſucceſſeur qu'il ſe choiſiſſoit Antigone Gonatas, Ptolémée, & les Républiques d'Héraclée & de Byzance. Nicomede mourut vraiſemblablement quelque temps après; on ignore la durée de ſon regne & l'époque de ſa mort: quelques Ecrivains ſeulement la fixent à l'année 250. avant J. C.

ZIELAS.

Auſſitôt après la mort de Nicomede, les partiſans de Ziélas le preſſerent tellement de ſe rendre en Bithynie, que ce Prince ſe mit en marche à la tête de quelques troupes Arméniennes qui voulurent bien ſuivre ſa fortune. Il engagea les Gaulois à prendre ſon parti, & s'avança avec eux, réſolu d'appuyer ſes prétentions par la force des armes. Cependant Etazeta travailloit efficacement à rendre inutiles les tentatives de l'ennemi: elle implora l'aſſiſtance des Princes & des Républiques nommés dans le teſtament de Nicomede; mais les habitants d'Héraclée furent ceux de tous les alliés qui la ſervirent avec le plus de zele. Les deux concurrents ſoutenus l'un & l'autre par de puiſſants ſecours, gagnerent & perdirent des batailles, & cette alternative de bons & de mauvais ſuccès les détermina à faire entre eux un accommodement. Il y a lieu de croire que le Royaume de Bithynie fut alors

ROYAUME DE BITHYNIE.

partagé entre les deux freres, qui regnerent tranquillement sur la portion qui leur échut. Ziélas, quoique redevable à la valeur des Gaulois de son établissement sur le thrône, commença à les redouter, & pour se tirer d'inquiétude, il invita les principaux de la Nation à un festin, dans lequel il devoit les faire massacrer. Les Gaulois informés de ce complot, se rendirent aux invitations du Roi, & prévinrent ses desseins en l'assassinant. Suivant quelques passages de divers Ecrivains, on pourroit placer la mort de Ziélas vers l'an 237. avant J. C.

PRUSIAS.

Son fils Prusias lui succéda, & vint à bout de réunir sous sa puissance toute la Bithynie, qui avoit été partagée entre son pere & son oncle. Il étoit à peine affermi sur le thrône qu'il fit alliance avec les Rhodiens contre les Byzantins, dont il avoit sujet de se plaindre. Ces derniers réduits à demander la paix, l'obtinrent par la médiation de Cavarus, Roi des Gaulois. Les principaux articles du traité furent: Que les Byzantins aboliroient les droits établis sur les marchandises qui se transportoient dans le Pont, & que Prusias restitueroit à cette République les domaines, les châteaux, les prisonniers, les navires, les bois, les tuiles des Temples, & les machines de guerre trouvées dans les Places fortes dont il s'étoit emparé. Ce même Prince devoit obliger les Bithyniens à rendre aux laboureurs de la Mysie dépendants de Byzance, les effets dont ils s'étoient saisis pendant le cours de la guerre. Il paroît qu'on eut peu d'égards aux intérêts de Prusias dans ce traité, & on auroit lieu d'être surpris qu'il eût consenti à le signer, si on ne sçavoit pas qu'il craignoit les entreprises des Gaulois qui menaçoient ses Etats. En effet peu de temps après la conclusion de la paix, le Roi de Bithynie se vit obligé de marcher contre les Gaulois, qui ravageoient les frontieres de son Royaume. Il les défit dans une bataille qu'il leur livra, & fit main-basse sur les femmes & sur les enfants qui étoient restés dans le camp.

Prusias convaincu de la nécessité de chercher de puissants appuis, résolut de faire alliance avec Philippe, Roi de Macédoine, & dans cette vûe, il lui demanda en mariage sa sœur Apamée. Philippe alors en guerre contre les Romains & contre Attalus, Roi de Pergame, engagea Prusias à porter ses armes dans les Provinces soumises à Attalus. Le Roi de Bithynie n'eut pas plutôt mis le pied sur les terres du Roi de Pergame, que ce Monarque se hâta de repasser en Asie. On ignore les évenements de cette guerre, & différents Historiens parlent seulement de la paix qui fut conclue au bout de dix ans ou environ entre les Etoliens & Philippe. Attalus & Prusias furent compris dans le traité, & le Roi de Macédoine pour récompenser les services que son beau-frere lui avoit rendus, lui fit présent de Myrléa & de Cius, dont il s'étoit emparé. Prusias donna le nom d'Apamée à la premiere de ces villes, & fit porter le sien à la seconde. Il y a apparence que le Roi de Bithynie & Philippe ne vécurent pas long-temps encore en bonne intelligence, car lorsque les Romains porterent la guerre en Macédoine, Prusias n'y envoya aucun secours, & n'empêcha pas Attalus, comme il le pouvoit, d'aller joindre ses forces à celles des Romains.

Pendant l'absence du Roi de Pergame, Prusias fit quelques tentatives sur les villes qui appartenoient à la République d'Héraclée. Il se rendit maître de

de Ciéros & de Tios, & aſſiégea la ville même d'Héraclée; mais en montant à l'aſſaut il eut la cuiſſe caſſée, & les Héracléens ayant fait une vigoureuſe ſortie, les Soldats Bithyniens eurent beaucoup de peine à dégager leur Roi. Ils reprirent auſſitôt la route de leur pays, & Pruſias fut obligé de renoncer à ſes deſſeins ſur Héraclée. Peu de temps après ſon retour dans ſes Etats, il reçut une Ambaſſade de la part d'Antiochus, qui cherchoit à l'attirer dans ſon parti & à l'animer contre les Romains. Pruſias étoit diſpoſé à écouter favorablement les Ambaſſadeurs Syriens, & il étoit prêt à embraſſer les intérêts du Roi de Syrie, lorſqu'une lettre des Scipions le fit tout-à-coup changer de ſentiment. Il congédia les Ambaſſadeurs ſans leur faire de réponſe ſatisfaiſante, & promit aux Romains qu'il garderoit une exacte neutralité. Cependant Pruſias mécontent par la ſuite de la conduite que les Romains avoient tenue à ſon égard après la défaite d'Antiochus, invita Annibal à fixer ſon ſéjour en Bithynie. Le Général Carthaginois ne balança pas à accepter les propoſitions de Pruſias; il eut ſoin d'augmenter la haine que ce Prince portoit aux Romains, & le Roi de Bithynie n'auroit pas tardé à leur déclarer la guerre, ſi la mort n'eût renverſé tous ſes projets. Ce Monarque termina ſa carriere dans un âge très-avancé, & ſon regne avoit été d'environ ſoixante ans.

ROYAUME DE BITHYNIE.

Pruſias II. prit poſſeſſion de la couronne à la mort de Pruſias I. Le nouveau Roi n'avoit aucune des qualités qui s'étoient fait admirer dans ſon prédéceſſeur, & loin d'imiter la valeur, la prudence & la fermeté de ce dernier, il ne cherchoit pas même à cacher ſa timidité; & peu content de livrer lâchement Annibal aux Romains, il leur rendit des hommages qui dégradoient la dignité Royale dont il étoit revêtu. Peu de temps après ſon avenement au thrône, il attaqua Attalus, Roi de Pergame, à la ſollicitation d'Annibal, qui fut chargé de la conduite de cette guerre. Le Général Carthaginois obtint du ſecours d'un Roi des Galates & de Philippe, remporta divers avantages, & il avoit lieu d'en eſperer encore de nouveaux, lorſque les Romains prirent ombrage de ſes ſuccès. Ils envoyerent en Aſie T. Flaminius, Scipion l'Africain & Scipion Naſica pour accommoder les differends entre Pruſias & Eumenès, & demander qu'on leur remît Annibal entre les mains. Les Ambaſſadeurs inſtruits du caractere du Roi de Bithynie, employerent les menaces, & par ce moyen le forcerent à accepter la paix quelqu'onéreuſe qu'elle fût, & à les rendre maîtres de la perſonne d'Annibal. Ce Général s'étoit enfermé dans un château, & voyant qu'il ne pouvoit éviter d'être pris, il s'empoiſonna. Pruſias, après une action auſſi indigne d'un Roi, cultiva avec ſoin l'amitié des Romains, leur fournit des troupes contre Perſée, Roi de Macédoine, & alla lui-même complimenter le Sénat, lorſque la Macédoine fut réduite ſous l'obéiſſance de la République. La baſſeſſe avec laquelle Pruſias rendit hommage aux Romains, le déshonora, & le fit mépriſer de tous les autres Souverains. Peu de temps après ſon retour en Bithynie, Pruſias projetta de faire tomber la couronne à un des enfants qu'il avoit eus d'un ſecond lit, au préjudice de Nicomede ſon fils aîné. Les meſures qu'il prit en conſéquence ne réuſſirent pas comme il l'avoit eſperé, & lui firent perdre le thrône & la vie, comme on l'a vû dans l'hiſtoire de Pergame.

PRUSIAS II.

ROYAUME DE BITHYNIE.

NICOMEDE II.

Nicomede, qui avoit trempé ſes mains criminelles dans le ſang de ſon propre pere, n'héſita pas à ſacrifier ſes freres à ſa ſûreté. De ſi terribles commencements font augurer que ſon regne fut dur, impitoyable & tyrannique. On en ignore les différents évenements; tout ce qu'on peut ſçavoir au ſujet de ce Prince eſt qu'il occupa long-temps le thrône, & ſuivant quelques Hiſtoriens, il en deſcendit de la même maniere qu'il en avoit fait deſcendre ſon pere, c'eſt-à-dire, qu'il fut aſſaſſiné par ſon fils Nicomede III.

NICOMEDE III.

Ce Prince étant entré en alliance avec Mithridate le Grand, envahit la Paphlagonie. Il rompit bientôt après avec Mithridate, & voulut s'emparer de la Cappadoce, dépendante alors du Roi de Pont; mais ce Monarque irrité de l'inconſtance de Nicomede, entra dans ſes Etats, le chaſſa du thrône, & y place Socrate ſon frere. Les Romains ennemis de Mithridate prirent le parti de Nicomede, le rétablirent dans ſon Royaume, & l'engagerent à ravager les terres du Roi de Pont. Ce dernier ſe contenta d'abord de ſe défendre; & marcha enſuite contre Nicomede, tailla ſon armée en pieces, & le força à chercher une retraite dans la Paphlagonie. Il y demeura caché juſqu'à ce que Sylla le remît en poſſeſſion de la couronne. Nicomede ne goûta pas long-temps le plaiſir d'être remonté ſur le thrône; il mourut, & fut remplacé par ſon fils Nicomede IV.

NICOMEDE IV.

Quelques Hiſtoriens prétendent que Nicoméde III. n'eut pas d'enfants, & qu'il laiſſa ſon Royaume aux Romains; Appien eſt d'un ſentiment contraire, il rapporte que Nicomede IV. ſuccéda à ſon pere Nicomede III. & fut tendrement attaché à Céſar. Au reſte, il n'eſt fait aucune mention dans l'Hiſtoire des actions de ce Prince; elles ne méritoient peut-être pas d'être tranſmiſes à la poſtérité. Il mourut ſans laiſſer d'enfants mâles, & donna par teſtament ſon Royaume à la République Romaine. Cependant Muſa, fille de ce Prince, réclama la couronne pour un fils qu'elle avoit, & qui s'appelloit auſſi Nicomede. Céſar plaida en vain la cauſe de Muſa; le Sénat ne voulut rien céder de ſes prétentions, & le Royaume de Bithynie reſta ſoumis aux Romains juſqu'à la diviſion de leur Empire. Il fut réduit en Province Romaine l'an 74. avant l'Ere Chrétienne; on la joignit d'abord au gouvernement de l'Aſie, mais quelque temps après on en fit un département ſéparé. A l'égard de Nicomede, petit-fils de Nicomede IV. Céſar lui conféra la dignité de Grand-Prêtre de Comane dans le Royaume de Pont, & en lui fut éteinte la race des Rois de Bithynie.

DISSERTATION

SUR LES DERNIERS ROIS DE BITHYNIE (1).

LE ſçavant Henri de Valois, dans ſes notes ſur les extraits de Polybe qu'il avoit eus de M. Pereiſc, eſt le premier qui ſe ſoit apperçu qu'il

(1) Ce morceau eſt extrait d'un manuſcrit de feu M. le Baron de la Baſtie, Aſſocié Correſpondant honoraire de l'Académie Royale des Belles-Lettres.

falloit diſtinguer deux Pruſias, qu'on avoit mal à propos confondus juſqu'alors. Aux preuves qu'il en a données, on peut en ajouter une qui ne paroît pas moins déciſive. Valere Maxime raconte que Pruſias, Roi de Bithynie, avoit un fils de même nom que lui, qui n'avoit pas les dents ſéparées comme les autres hommes, mais en leur place un os continu. Voilà deux Pruſias, pere & fils, bien marqués, & c'eſt de Pruſias le Chaſſeur à qui il faut attribuer la ſingularité qu'on vient de rapporter. Pline, d'après Valere Maxime, fait mention de cette ſingularité, ſans cependant remarquer, à l'imitation de cet Ecrivain, que le Prince en queſtion portoit le même nom que ſon pere Pruſias. Les raiſons de M. de Valois ont paru bonnes à M. Vaillant qui, dans ſon hiſtoire des Rois de Bithynie, a auſſi reconnu deux Pruſias.

Après Pruſias II. M. Vaillant ne reconnoît plus que deux Nicomedes qui ſoient montés ſur le thrône de Bithynie, en comptant même celui qui laiſſa ſon Royaume aux Romains. Ce ſentiment, qui ne paroît aucunement vraiſemblable, peut être réfuté par les raiſons ſuivantes. Strabon compare les Nicomedes de Bithynie aux Ptolémées d'Egypte, en ce que pluſieurs Rois de ces deux pays avoient voulu porter le nom du premier qui avoit commencé à le rendre fameux. Cette comparaiſon auroit-elle quelque juſteſſe, s'il n'y avoit eu dans la Bithynie que trois Nicomedes entremêlés avec Ziéla & les Pruſias, tandis qu'on connoît plus de douze Ptolémées en Egypte? De plus M. Vaillant eſt obligé de ſuppoſer que Nicomede, qui mourut l'an de Rome 663. & auquel ſon fils Nicomede Eupator ſuccéda la même année avec l'agrément du Sénat, eſt le même que celui qui en 605. s'étoit révolté contre ſon pere Pruſias II: & l'avoit fait tuer. Il ne ſera pas difficile de montrer le peu de vraiſemblance de ce trait hiſtorique.

Tite-Live raconte que l'an de Rome 587. après la défaite & la priſe de Perſée dernier Roi de Macédoine, Pruſias II. ſe rendit à Rome accompagné de ſon fils Nicomede qu'il préſenta au Sénat. Suivant le même Ecrivain, on fit faire à ce jeune Prince les mêmes dons qu'on avoit faits à Maſgaba, fils de Maſſiniſſa. Ce récit ſuppoſe que Nicomede étoit alors un jeune homme au moins de douze ou treize ans, & par conſéquent il devoit être né l'an 573. ou 574. D'ailleurs, Juſtin rapporte aſſez au long comment Nicomede ſe joignit à Mithridate pour s'emparer de la Paphlagonie, & de quelle façon Mithridate fit tuer en trahiſon le Roi de Cappadoce. Nicomede profita de la conjoncture; ſe ſaiſit de ce Royaume, épouſa Laodice veuve du Prince aſſaſſiné & ſœur de Mithridate, & fut enfin chaſſé de ſa nouvelle conquête par ſon beau-frere. Tous ces mouvements, ces expéditions, ces entrepriſes, ce ſecond mariage, ſont-ce les actions d'un homme de quatre-vingt-cinq ans? C'eſt l'âge que Nicomede auroit eu s'il avoit été le fils de Pruſias; car ceci ſe paſſa l'an de Rome 660. Pline & les autres Auteurs qui ont parlé des vieilleſſes remarquables, auroient-ils oublié un Prince qui, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, faiſoit des exploits auſſi fameux, & trouvoit une Reine veuve qui ne faiſoit pas difficulté de l'accepter pour époux? Les loix de la vraiſemblance ne ſont-elles pas violées, quand on veut que le même homme ait été mené à Rome par ſon pere l'an de Rome 588. & ait fait la guerre avec vigueur plus de ſoixante &

ROYAUME DE BITHYNIE.

dix ans après. Si cela n'eſt pas vraiſemblable, ne doit-on pas convenir que le fils de Pruſias II. & d'Apamée, car c'eſt ainſi que la mere de Nicomede eſt appellée par Strabon & Etienne de Byzance, doit être diſtinguée du beau-frere de Mithridate, avec lequel la ſeule conformité de nom l'avoit pu faire confondre juſqu'à préſent. Les ſçavants Auteurs de l'hiſtoire Romaine (1) ont apparemment ſenti ces difficultés, & c'eſt ſans doute ce qui les a portés à diſtinguer le mari de Laodice, de Nicomede II. & à le faire petit-fils de Pruſias. Mais on ne ſçait pourquoi dans les notes qui accompagnent la narration qu'ils font des commencements de Mithridate, ils veulent que Nicomede, qui s'étoit emparé de la Paphlagonie & de la Cappadoce, ſoit le fils de Pruſias, & que celui qui épouſa Laodice ne fût que le fils de celui-là; quoiqu'il ſoit très-évident par le récit de Juſtin, que l'uſurpateur de la Paphlagonie & de la Cappadoce étoit le même qui ſe maria avec la veuve d'Ariarathe.

Il eſt vrai qu'on ne ſçauroit déterminer préciſément en quelle année Nicomede II. ſurnommé Epiphanes, eſt mort, & en quel temps Nicomede III. lui a ſuccédé; mais cela ne doit point ſurprendre, puiſqu'on a perdu les *Bithyniques* d'Arrien qui auroient pu donner de grands éclairciſſements. Les Hiſtoriens Romains n'ont parlé qu'en paſſant des Rois de Bithynie, & ſeulement autant qu'il étoit néceſſaire pour faire entendre ce qu'ils avoient à dire ſur les guerres des Romains en Aſie, dans leſquelles ces Rois ſe trouvoient intéreſſés. D'ailleurs, nous n'avons gueres que des abrégés de tout ce qui s'eſt paſſé depuis l'an de Rome 588. où finit Tite-Live, juſqu'à la guerre contre Mithridate, ſi l'on en excepte le *Lybique* & *l'Ibérique* d'Appien, dans leſquels il n'eſt pas queſtion des Rois de Bithynie.

Il y a à la vérité dans le *Mithridatique* d'Appien un paſſage qui paroît favoriſer l'opinion de M. Vaillant, ſuivie par Dodwel & par pluſieurs autres; car en parlant de Nicomede appellé *Eupator* par M. Vaillant, il le dit fils de Nicomede, qui étoit fils de Pruſias; mais il faut qu'Appien ait omis une génération, trompé par la conformité des noms, ou que les Copiſtes du paſſage de cet Auteur ayent été peu exacts. Il eſt certain qu'Appien s'eſt exprimé plus exactement dans un autre paſſage, dans lequel il reconnoît que Pruſias II. a eu quatre ſucceſſeurs juſqu'à celui qui en mourant fit les Romains ſes héritiers. Les mêmes Auteurs de l'hiſtoire Romaine qui ont été cités plus haut, ſuppoſent que Nicomede II. ſuivant le texte, ou Nicomede III. ſelon les notes, fit ſon teſtament en faveur de Nicomede, qu'il avoit eu de la danſeuſe Muſa, au préjudice de Nicomede le Débonnaire, ſon fils légitime, ſurnommé Socrate; & que le premier fit approuver ce teſtament par le Sénat. Cependant les Hiſtoriens ne diſent pas un mot de ce teſtament, & encore moins que Muſa fût une ſimple concubine, & ſon fils un enfant. Ces circonſtances paroiſſent totalement de l'invention des Auteurs modernes; car par la harangue qu'Appien fait faire aux Ambaſſadeurs de Nicomede IV. pour détruire les plaintes des Députés de Mithridate, on voit que ce Prince haïſſoit depuis long-temps le Roi de Bithynie,

(1) Les PP. Catrou & Rouillé.

& qu'il avoit engagé Socrate, frere de ce Monarque, à le chaſſer du thrône. Les Ambaſſadeurs de Nicomede ajouterent que Socrate juſqu'alors avoit été tranquille ; qu'il avoit vû ſans chagrin la couronne ſur la tête de ſon frere aîné, & qu'il n'avoit pris les armes qu'après en avoir été vivement preſſé par le Roi de Pont. Ce diſcours ne reſſemble en aucune façon à celui qu'auroit tenu un homme dont la naiſſance ſe ſeroit trouvée équivoque.

Nicomede IV. fut chaſſé une ſeconde fois de ſes Etats par Mithridate l'an de Rome 666. & y rentra par le traité que celui-ci conclut avec Sylla l'an 670. Son attachement pour les Romains ne ſe démentit jamais. Il les ſervit de ſa perſonne, & de ſes forces dans toutes les guerres qu'ils eurent de ſon temps contre Mithridate ; mais quoique M. Vaillant, & avant lui Onuphre, Panvini & autres ayent cru que ce fut lui qui en mourant, inſtitua les Romains héritiers de ſes Etats, il paroît hors de doute que ce fut ſon fils qui fit un teſtament en faveur des Romains. Ce dernier ſentiment eſt celui de Sigonius, qui à la vérité ne cherche pas à l'appuyer ; mais M. la Baſtie y ſupplée par la preuve ſuivante : Le Roi Nicomede, dont les Romains héritérent, mourut ſans enfants, comme Appien le dit formellement. Nicomede IV. au contraire avoit laiſſé des enfants, puiſqu'il eſt fait mention d'une de ſes filles dans un paſſage de Suétone, où cet Ecrivain rapporte que Céſar plaida avec beaucoup de zele, la cauſe de Nyſa, fille de Nicomede. Or le Nicomede dont il fut queſtion dans le diſcours que Céſar prononça dans le Sénat, ne pouvoit être que Nicomede IV. que les Romains avoient rétabli deux fois dans ſes Etats, & chez lequel Céſar avoit ſéjourné quelque temps. Il eſt donc évident que ce Prince ne mourut pas ſans enfants, puiſque Nyſa étoit ſa fille, & qu'elle lui ſurvécut.

Tout ce qu'on a vû juſqu'ici touchant la diſtinction des Nicomedes, ſe trouve confirmé par un paſſage d'Appien, qui reconnoît clairement qu'après la mort de Nicomede, fils de Pruſias II. ſon fils Nicomede ſurnommé Philopator, lui ſuccéda, & que ce fut le petit-fils de celui-ci qui laiſſa ſes Etats aux Romains par teſtament. On voit qu'Appien nomme d'abord pour ſucceſſeur de Pruſias II. Nicomede, communément appellé Epiphanes, qu'il fait ſuccéder à ce dernier Nicomede Philopator, & qu'il déclare que ce ne fut que par le teſtament du petit-fils de ce Philopator, que les Romains héritérent de la Bithynie. On peut donc s'appercevoir qu'Appien parle exactement de quatre Nicomedes qui ont regné après Pruſias II. ſans compter Nicomede le Débonnaire, dont il ne fait pas mention en cet endroit, ſans doute parce qu'il n'étoit conſideré que comme un uſurpateur. Il y auroit encore lieu de croire que la fille de Nicomede IV. dont Céſar défendit la cauſe, eſt mal appellée Nyſa dans Suétone, & qu'elle devoit ſe nommer Muſa comme ſon ayeule ; car nous ne connoiſſons d'autre Nyſa dans ces temps-là que la ſœur de Mithridate, dont Plutarque a parlé dans la vie de Lucullus. On trouve encore que Céſar donna le ſacerdoce de Bellone dans la ville de Comane en Cappadoce, à un Nicomede Bithynien, iſſu de la race des Rois de Cappadoce. La conformité de nom, l'épithete de *Bithynus* feroient penſer que ce Nicomede auroit pû tirer ſon extraction paternelle des Rois de Bithynie, & la maternelle de ceux de Cappadoce. Tout cela ſe rencontreroit à point nommé en un fils de Nicomede III. & de Laodice

ROYAUME DE BITHYNIE.

ſa derniere femme, veuve d'Ariarathe. On a fait mention, plus haut, de ce mariage, & la Chronologie n'eſt point contraire à cette idée, puiſque ceci ſe paſſoit l'an de Rome 707. & que Nicomede avoit épouſé Laodice l'an 659. ou 660. Cependant on ne préſente cette opinion que comme une conjecture où il ſe trouve beaucoup de probabilité.

Je crois devoir terminer cet éclairciſſement par le Canon chronologique donné auſſi par M. le Baron de la Baſtie. Ce Canon, comme il le remarque lui-même, ſert à remettre ſous les yeux tous les points qu'il a diſcutés.

	ÉPOQUE. An. de Rome.
Nicomede I. ſuccede à ſon pere Zipétès.	473.
Fondation de Nicomédie, ſelon Euſebe; ſuivi par Uſſerius & les autres Chronologiſtes.	487.
Pruſias I. meurt, & Pruſias II. lui ſuccede après l'an. . . .	571.
Pruſias II. va à Rome avec Nicomede II. ſon fils. . . .	587.
Nicomede II. commence à regner, & fait tuer Pruſias II.	606.
Nicomede II. meurt, ſon fils Nicomede III. lui ſuccede. On ne ſçait pas préciſément en quelle année.	
Nicomede III. ayant fait alliance avec Mithridate, ſe rend maître de la Paphlagonie.	658.
Nicomede III. pour éluder les ordres du Sénat, met ſon fils ſur le thrône de Paphlagonie, & le fait appeller Pylæmenes.	659.
Nicomede III. épouſe Laodice, veuve d'Ariarathe, s'empare de la Cappadoce, & en eſt chaſſé par Mithridate. .	660.
Nicomede III. eſt obligé d'abandonner la Paphlagonie, par ordre de Sylla, alors Propréteur de Cilicie.	661.
Nicomede III. meurt, ſon fils Nicomede IV. lui ſuccede.	663.
Nicomede IV. eſt chaſſé par ſon frere Nicomede V. dit le Débonnaire, aidé par Mithridate.	664.
Mithridate fait tuer Nicomede V. Nicomede IV. remonte ſur le thrône.	665.
Nicomede IV. eſt de nouveau chaſſé par Mithridate. . .	666.
En conſéquence de la paix conclue entre Sylla & Mithridate, Nicomede IV. rentre dans ſes Etats.	670.
Céſar paſſe par la Bithynie, & ſéjourne quelque temps chez Nicomede IV.	673.
Nicomede IV. meurt, laiſſant pour ſucceſſeur un fils appellé auſſi Nicomede, & une fille nommée Muſa. . . .	
Nicomede VI. dernier Roi de Bithynie, meurt ſans enfants, & fait les Romains héritiers de ſes Etats. . . .	679.
C. Papirius Carbon, Proconſul de Bithynie . . . 695.	696. 697.
C. Vibius Panſa gouverne la Bithynie en qualité de Proconſul.	709.

Fin de l'hiſtoire de Bithynie.

CHAPITRE VIII.

Royaume de Carie.

ON a ſi peu de lumieres ſur l'hiſtoire & l'origine des premiers habitants de la Carie, contrée de l'Aſie Mineure, que je crois devoir garder le ſilence à ce ſujet. Les villes, qui par la ſuite des temps compoſerent le Royaume de Carie, étoient, Mylaſes ou Mylaſa, Alabanda, Cryaſſa, Idrias, Euromus, qui donna ſon nom à une Province du pays, Chryſaoris, connue depuis ſous le nom de Stratonicée (1), Syrna, Halicarnaſſe, Myndus, Cos, Niſyros, Calydna & quelques autres.

La néceſſité de ſe défendre contre les fréquentes invaſions des autres peuples, rendit belliqueux les habitants de la Carie. Ils porterent à leur tour la guerre hors de leur pays, & Pſammétique, un des douze Princes qui regnoient en Egypte, dut à la valeur d'un Corps de Cariens l'entiere ſouveraineté de cet Empire. Cependant toute la Nation, ſelon Hérodote, fut ſubjuguée par Créſus, Roi de Lydie, qui fit de la Carie une Province de ſon Empire. Les Cariens paſſerent enſuite ſous la domination des Perſes, & il y a apparence que les Rois de Perſe établirent dans les villes les plus opulentes de la Carie des petits Souverains. Ceux-ci, quoique maîtres abſolus dans leurs cantons, reconnoiſſoient néanmoins l'autorité des Satrapes, auxquels ils payoient le tribut qu'on leur avoit impoſé. Ils devoient auſſi fournir des troupes dans les occaſions néceſſaires, & ils avoient ſeulement le droit de les commander. Les Cariens reſterent tranquilles pendant les regnes de Cyrus & de Cambyſe; mais le mauvais ſuccès des armes de Darius en Scythie, & les ſollicitations d'Hiſtiéus ayant fait révolter les Miléſiens, les autres Grecs & les Cariens, ſuivirent bientôt le même exemple. Toute la valeur des rebelles ne put leur faire recouvrer la liberté qu'ils déſiroient. Ils furent battus en deux différentes rencontres, & retomberent dans leur premiere dépendance. Il y a lieu de croire qu'après la réduction de la Carie, Darius y rétablit la forme de gouvernement que ſes prédéceſſeurs avoient imaginée; car lorſque Xerxès entreprit la guerre contre la Grece, il y avoit parmi les troupes de ce Prince, ſuivant le rapport d'Hérodote, trois Rois de Carie, ſçavoir, Aridolis, Damaſithymus & Artémiſe. Cette Princeſſe fut ſans doute la ſeule qui ſe diſtingua dans cette expédition, puiſqu'il n'eſt fait aucune mention des autres Rois de Carie.

Artémiſe étoit fille de Lygdamis deſcendant des anciens habitants d'Halicarnaſſe, & d'une femme Crétoiſe d'origine. On ignore ſi Lygdamis fut jamais Souverain, on ſçait ſeulement qu'Artémiſe & ſon époux furent déclarés par la Cour de Perſe, Rois d'Halicarnaſſe. Artémiſe devenue veuve

(1) Les aſſemblées générales des Cariens ſe tenoient ordinairement dans le territoire de Stratonicée. On y regloit tout ce qui avoit rapport aux ſacrifices publics, & les affaires qui regardoient le Corps de la Nation.

ROYAUME DE CARIE.

au bout de quelque temps, prit les rênes du gouvernement, & regna juſqu'à ſa mort ſans que ſes enfants lui diſputaſſent la couronne. Ses Etats ſe trouvoient renfermés dans des bornes fort étroites; Halicarnaſſe, Cos, Niſyros & Calydna étoient les ſeules villes qui lui fuſſent ſoumiſes, & elle ne put mener à Xerxès que cinq vaiſſeaux. Ils étoient à la vérité les mieux équipés de toute la flotte, & Artémiſe, dont le courage & la prudence ſe firent remarquer en plus d'une occaſion, les commandoit en perſonne. Après le combat d'Artémiſium, dont le ſuccès avoit été douteux, les Capitaines de Xerxès lui propoſerent de tenter une ſeconde fois le ſort des armes. Le Roi conſulta là-deſſus les principaux Officiers de ſa flotte, qui furent tous d'avis qu'il falloit ſans différer attaquer les ennemis. Artémiſe ſe trouva ſeule d'un ſentiment oppoſé, & elle l'appuya de raiſons ſi excellentes, que le Roi & ſes courtiſans ne purent s'empêcher d'admirer ſa pénétration & la ſolidité de ſon jugement. Xerxès néanmoins ſe confioit dans la multitude de ſes ſoldats: ainſi, quoiqu'il eût donné des louanges aux réflexions d'Artémiſe, il ne déféra pas à ſes ſages conſeils, & ſe décida pour la bataille.

Xerxès, pour encourager ſes troupes par ſa préſence, prit ſon poſte ſur une hauteur, d'où il pouvoit aiſément découvrir tous les mouvements des deux armées. Sa flotte attaqua avec furie celle des Grecs, & les Perſes combattirent d'abord auſſi courageuſement que le Roi s'y étoit attendu. Cependant ils furent bientôt mis en déſordre, & les Grecs qui ne leur cédoient point en bravoure, & qui étoient beaucoup ſupérieurs dans la connoiſſance de la marine, furent entierement victorieux. Le vaiſſeau d'Artémiſe pourſuivi de près par un navire Athénien, n'auroit vraiſemblablement pu lui échapper, ſi cette Princeſſe n'eût coulé à fond le vaiſſeau de Damaſithymus qui étoit à portée du ſien. Les Athéniens perſuadés par cette action qu'Artémiſe étoit du parti des Grecs, ceſſerent de la preſſer, & elle tira deux avantages de ſon ſtratagême, l'un d'éviter d'être priſe par les Grecs, l'autre de faire périr un homme avec qui elle avoit de fréquents démêlés. Xerxès remarqua l'action d'Artémiſe, & s'écria à ce ſujet: *Que les hommes s'étoient comportés en femmes dans la bataille, & que les femmes avoient agi en hommes.* Le Roi de Perſe chagrin de la défaite de ſa flotte, ſongea à repaſſer en Aſie, & ayant conſulté Artémiſe, elle le confirma dans cette réſolution. En conſéquence, il fixa le moment de ſon départ, combla d'éloges la Reine de Carie, & la pria de conduire ſes enfants juſqu'à Epheſe. De retour à Halicarnaſſe, Artémiſe embraſſa toutes les occaſions qui ſe préſenterent d'étendre les bornes de ſes Etats, & après un regne tranquille, elle mourut vers la 461e. année avant J. C. Un Hiſtorien prétend que cette Princeſſe ſur la fin de ſes jours conçut une violente paſſion pour un jeune homme d'Abydos, & que le dépit de le voir inſenſible aux marques de tendreſſe qu'elle lui donnoit, la porta à lui crever les yeux. Elle eut enſuite horreur de ſa barbarie, & pour s'en punir & ſe délivrer en même temps d'un amour qui la tourmentoit, elle fit le ſaut de Leucade, où elle périt miſérablement. Ce récit, qui fait peu d'honneur à la réputation de la Reine de Carie, eſt contredit par pluſieurs Ecrivains, & n'a effectivement aucun rapport au caractere magnanime de cette Princeſſe.

Piſindelis, qui étoit vraiſemblablement ſon fils aîné, obtint de la Cour de

de Perſe l'inveſtiture du Royaume d'Halicarnaſſe. Il ne le poſſéda pas long-temps, & le laiſſa à ſon fils Lygdamis.

ROYAUME DE CARIE.

Celui-ci déshonora ſon regne en faiſant donner la mort au Poëte Panyaſis, qui étoit extrêmement conſideré du peuple. Lygdamis craignoit l'aſcendant de ce Poëte ſur les Cariens, & il crut devoir l'immoler à ſa propre ſûreté. L'Hiſtoire ne marque pas ſi les enfants de Lygdamis lui ſuccéderent; on voit immédiatement après lui paroître Hécatomnus dans la ſuite des Rois de Carie. Ce qui pourroit faire douter que ce Prince fût fils de Lygdamis, eſt que Mylaſa fut, ſuivant Strabon, le lieu où Hécatomnus prit naiſſance, & qu'il y fixa ſon ſéjour ordinaire; au lieu que ſes prédéceſſeurs deſcendants d'Artémiſe, avoient établi le ſiége de leur Empire dans la ville d'Halicarnaſſe. Quoi qu'il en ſoit, Hécatomnus regna avec gloire, & ſçut adroitement ménager l'amitié des Grecs & des Perſes; de façon qu'il préſerva ſes Etats des entrepriſes des uns & des autres. La Cour de Perſe ſçut démêler ſes intrigues, mais elle les diſſimula ſagement, dans la crainte qu'un éclat n'obligeât les Cariens à ſecouer le joug, & que la perte de ce pays n'entraînât celle des Provinces voiſines. Hécatomnus jouit paiſiblement de ſon Royaume juſqu'à la fin de ſa vie qui arriva vers l'an 381. av. J. C. Il laiſſa trois fils & deux filles, ſçavoir, Mauſole, Idriéus, Pixodare, Artémiſe & Ada.

Mauſole, qui ſuccéda à ſon pere, fut le plus puiſſant des Rois qui fuſſent juſqu'alors montés ſur le thrône de Carie. Il épouſa Artémiſe ſa ſœur, & il préféra le ſéjour d'Halicarnaſſe à celui de Mylaſa, où ſon pere avoit fixé ſa réſidence. Il ſignala les commencements de ſon regne en réuniſſant toute la Carie ſous ſa puiſſance, & en ſubjuguant une grande partie des Lydiens & des Lyciens. Il employa les intrigues pour s'emparer de Milet, mais toutes ſes meſures furent découvertes, & il échoua dans cette entrepriſe. Les Latmiens, moins attentifs à leur conſervation, ſe laiſſerent prendre au piége qu'il leur tendit. Ces peuples avoient refuſé de reconnoître Mauſole pour Souverain, & il avoit été contraint de les aſſiéger. Cependant la ſituation de Latmos & le courage des habitants ayant ôté au Roi de Carie l'eſpérance de les réduire par la force, il entama avec eux une négociation qui les conduiſit inſenſiblement à leur perte. Il ordonna à ſon frere Idriéus de rendre aux Latmiens les effets & les priſonniers qu'on leur avoit enlevés pendant le cours de la guerre, & par ces marques de généroſité, il gagna entierement l'affection de ces peuples. Pluſieurs s'enrôlerent parmi les gardes de Mauſole, & les Latmiens lui accorderent volontiers trois cents hommes d'élite qu'il leur avoit demandés. Le Roi de Carie qui déſiroit toujours ſe rendre maître de Latmos, feignit d'être obligé de paſſer auprès de cette ville. Les habitants ſe confiant ſur la foi des traités, ſortirent en foule pour voir Mauſole, & pendant qu'ils étoient hors de Latmos, des troupes Cariennes, qui avoient été miſes en embuſcade par leur Roi, s'emparerent de la ville dont les portes étoient ouvertes. Les moyens que Mauſole employa pour ſoumettre Latmos à ſa puiſſance, ne marquoient pas une exacte probité; mais tel étoit le caractere de ce Prince qui, peu ſcrupuleux en matiere d'engagements, les ſacrifioit ſans peine au deſir de s'aggrandir.

Auſſitôt après la réduction de Latmos, le Roi de Carie fut chargé par

ROYAUME DE CARIE.

la Cour de Perſe de s'oppoſer aux progrès d'Ariobarzane, qui avoit enlevé les villes d'Aſſos & de Seſtos. Agéſilas, Roi des Lacédémoniens, arriva au ſecours d'Ariobarzane, & ſçut engager Mauſole à ſe retirer dans ſes Etats. Au bout de quelques années les Lacédémoniens ſe déclarerent en faveur de Tachos, Roi d'Egypte, & firent une ligue avec pluſieurs Satrapes mécontents d'Artaxerxès. Mauſole entra dans les mêmes engagements, perſuadé que la Cour de Perſe n'épargneroit rien pour l'en détacher. Ses conjectures ſe trouverent juſtes, Artaxerxès lui fit faire des propoſitions ſi avantageuſes, qu'il n'héſita pas à abandonner le parti des rebelles. Mauſole ſouhaitant commander en Souverain dans les villes de Byzance, de Chio, de Cos & de Rhodes, mit encore les intrigues en uſage, & vint à bout de faire réuſſir ſes projets. Son autorité étoit plus abſolue à Rhodes que partout ailleurs, & les habitants de cette ville, ſuivant le rapport de Théopompe, d'alliés qu'ils étoient du Roi de Carie, devinrent ſes ſujets. Quelque dépenſe qu'exigeaſſent de telles entrepriſes, les finances de Mauſole paroiſſoient ne point s'épuiſer. On rapporte qu'il ne rejettoit aucun des expédients qui pouvoient lui procurer de l'argent, & que ſes Miniſtres le ſervoient à cet égard, au gré de ſes deſirs. Ce Prince, après un regne de vingt-quatre ans, ſi l'on en croit Diodore, mourut vers la 351e. année avant J. C.

Artémiſe, ſœur & femme de Mauſole, lui ſuccéda, & malgré les ſoins inſéparables du thrône, elle parut s'occuper uniquement du chagrin d'avoir perdu un mari qu'elle aimoit tendrement. Elle propoſa des prix conſiderables à ceux des Grecs qui compoſeroient avec le plus de ſuccès un diſcours à la louange du feu Roi, & fit commencer ce célebre monument qui prit le nom de Mauſolée. Pendant que la Reine faiſoit travailler avec ardeur à la conſtruction du tombeau de Mauſole, les Rhodiens enhardis par la mort de ce Prince, coururent aux armes, chaſſerent les partiſans des Cariens, & rétablirent la premiere forme de leur gouvernement. Peu ſatisfaits d'avoir recouvré leur liberté s'ils ne ſe vengeoient des entrepriſes qui la leur avoient fait perdre, ils équiperent une puiſſante flotte, & cinglerent droit à Halicarnaſſe. Artémiſe, informée de leurs deſſeins, les fit échouer de cette maniere. Il y avoit à Halicarnaſſe un grand port, & un autre petit caché derriere une montagne. La Reine fit mettre ſes vaiſſeaux dans le dernier, & lorſque les navires Rhodiens parurent à l'entrée du grand port, elle fit donner un ſignal de deſſus les murailles comme ſi les habitants vouloient ſe rendre. Les Rhodiens ſortirent auſſitôt de leurs vaiſſeaux, & dans le temps qu'ils prenoient le chemin de la ville, Artémiſe fit ouvrir le petit port, & ſe ſaiſiſſant des vaiſſeaux Rhodiens où il n'étoit reſté que peu de ſoldats avec des matelots, elle gagna la pleine mer, & vogua vers l'iſle de Rhodes. Cependant les Rhodiens qui s'étoient avancés juſques dans Halicarnaſſe, ne trouvant plus moyen de ſe retirer, furent preſque tous maſſacrés. La Reine ne tarda pas à ſe préſenter devant l'iſle, & les habitants reconnoiſſant leurs vaiſſeaux, & les voyant couronnés de lauriers, crurent que leurs troupes revenoient victorieuſes. En conſéquence, ils ne balancerent pas à recevoir ceux qui montoient ces navires, & Artémiſe fut bientôt maîtreſſe de Rhodes où elle fit élever un trophée, &

deux ſtatues de bronze. Une de ces ſtatues repréſentoit la Ville, & recevoit les marques de la ſervitude des mains de l'autre ſtatue, qui étoit l'image de la Reine. Cette Princeſſe réduiſit ainſi les Rhodiens, & peu de temps après les habitants de Cos qui s'étoient révoltés ſubirent le même ſort. Le bonheur que les armes d'Artémiſe avoient éprouvé ſuſpendirent quelque temps ſes regrets, mais il ne put lui en faire oublier le ſujet, & cette Princeſſe toujours en proye à la douleur, mourut de pthiſie, au rapport de quelques Auteurs. D'autres prétendent qu'elle avala les cendres de ſon mari, ainſi que ſes os broyés avec des perles, & jettés confuſément dans un vaſe rempli d'eau. Le regne d'Artémiſe fut de deux ans, & dans un intervalle ſi court, elle ne jouit pas du plaiſir de voir le Mauſolée conduit à ſa perfection.

ROYAUME DE CARIE.

Idriéus, frere d'Artémiſe, monta ſur le thrône à ſa mort, & eut vraiſemblablement la gloire d'achever le tombeau que cette Princeſſe avoit commencé. Ce Prince, qui avoit commandé les armées du vivant de ſon frere, ménagea, à ſon exemple, l'amitié des Lacédémoniens. Il ne laiſſa pas en même temps de rendre de grands ſervices aux Perſes, & contribua à faire rentrer ſous leur obéiſſance quelques Places de l'iſle de Chypre. Idriéus ne vécut que juſques vers l'année 345. avant J. C. & laiſſa la couronne à ſa ſœur Ada qu'il avoit épouſée.

Cette Princeſſe étoit à peine ſur le thrône, que ſon frere Pixodare, le dernier des fils d'Hécatomnus, entreprit de l'en faire deſcendre. Ce projet n'étoit pas facile à exécuter; les Cariens étoient attachés à leur Reine, & paroiſſoient peu diſpoſés à ſouffrir qu'on osât l'attaquer. Pixodare prit une voye qui le fit parvenir à ſon but: il eut quelque conférence avec Orontobatès, favori du Roi de Perſe, lui donna ſa fille en mariage, & obtint par ſon crédit l'inveſtiture du Royaume de Carie. Le courage avec lequel Ada défendit ſes Etats, ne put les lui conſerver: elle en fut dépouillée après les avoir gouvernés l'eſpace de quatre ans, & elle ſe retira dans la forteresſe d'Alinda, où elle ſe maintint juſqu'au paſſage d'Alexandre en Aſie.

Pixodare, malgré les obligations qu'il avoit au Roi de Perſe, entama avec Philippe de Macédoine des négociations préjudiciables à la Perſe. Il ſe flattoit d'entrer en alliance avec le Roi de Macédoine par le mariage de leurs enfants, mais ſes intrigues échouerent, & ſa mort ſuivit de près la perte de ſes eſpérances. Il avoit regné cinq ans, & il eut pour ſucceſſeur Orontobatès ſon gendre.

Ce dernier ne jouit pas long-temps d'une couronne qu'il portoit injuſtement. Ada, à qui elle appartenoit légitimement, alla à la rencontre d'Alexandre, lorſqu'il pénetra dans la Carie après la bataille du Granique, & lui repréſenta les droits qu'elle avoit au thrône. Alexandre écouta favorablement la Reine de Carie, & touché de ſon infortune, il promit de la rétablir & de punir l'uſurpateur. Il ne tarda pas à dégager la parole qu'il avoit donnée, & reprit toutes les Places qui avoient appartenu à Ada, à l'exception d'Halicarnaſſe, qu'Orontobatès défendoit en perſonne. Cependant tous ſes efforts ne purent empêcher Alexandre de ſe rendre maître de cette ville, & de la remettre à la Reine. Cette Princeſſe en reconnoiſſance des bienfaits qu'elle avoit reçus du Roi de Macédoine l'adopta, afin de

ROYAUME DE CARIE.

pouvoir à sa mort lui laisser son Royaume. Pendant le séjour qu'Alexandre fit dans la Carie, la Reine eut soin de lui envoyer les mets les plus délicatement apprêtés, & lorsque ses affaires l'obligerent à quitter cette Province, elle lui voulut faire présent de cuisiniers & de pâtissiers que le Roi de Macédoine refusa. La Carie, comme on voit, fit partie de l'Empire d'Alexandre, & après la mort de ce Prince, il paroît qu'elle devint dépendante des Rois de Syrie, auxquels elle fut enlevée par les Romains.

Fin de l'histoire de Carie.

CHAPITRE IX.

HISTOIRE DES ROIS DE THRACE.

JE ne remonterai point jusqu'à l'origine des anciens habitants de la Thrace: origine perdue dans l'obscurité des temps, enveloppée de fables, ou du moins d'hypothéses qui ne servent qu'à l'obscurcir davantage. Je passerai de même sous silence quelques traits qu'on trouve répandus dans les anciens Auteurs, & qui servent à nous faire connoître seulement que la Thrace, dès la plus haute antiquité, a été gouvernée par des Rois. J'observerai que ce pays occupé par des peuples qui avoient chacun leurs noms particuliers, étoit anciennement divisé en plusieurs Royaumes, comme il l'étoit encore quelques siecles avant J. C. Je passe tout d'un coup au quatrieme siecle avant J. C.: temps où l'histoire des Rois de Thrace commence à être plus connue. Je m'attacherai à parler plus particulierement des Souverains des Thraces Odryses, comme les plus célebres du pays, & dont l'histoire est liée avec celle des Grecs & des Romains. Je prendrai pour guide le sçavant ouvrage de feu M. Cary, des Académies de Marseille & de Cortone, & Correspondant de l'Académie Royale des Belles Lettres.

La Thrace proprement dite, sous la puissance du Roi des Odryses, s'étendoit de l'Occident à l'Orient depuis le fleuve Strymon, sur les confins de la Macédoine, jusqu'au Pont-Euxin; & du Septentrion au Midi, depuis le Mont Hémus jusqu'à la mer Egée.

TERÉS. Terès ou Tyrès devenu plus puissant que les Rois de Thrace qui l'avoient précédé, fut regardé par cette raison comme le fondateur de la Monarchie des Odryses, quoique ces peuples ayent eu des Souverains avant lui. La date de ses conquêtes & celle de son élévation ne peuvent être exactement déterminées; on sçait seulement qu'elles précéderent la guerre du Péloponnese, qui commença dans la quatre-cent trentieme année avant J. C. Ce Prince brave & heureux dans ses entreprises, porta la guerre avec succès dans plusieurs cantons de la Thrace. Xénophon rapporte néanmoins qu'il se laissa surprendre pendant une nuit par un peuple qui avoit coutume de combattre à la faveur de l'obscurité. Pour prévenir de semblables accidents, les descendants de Terès eurent soin de faire tenir toutes les nuits autour de

leurs tentes, des chevaux prêts à marcher. Ce Monarque, ſuivant Hérodote, maria une de ſes filles à un Roi Scythe. On ignore les autres particularités du regne de Terès, qui vraiſemblablement fut long, puiſqu'il vécut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Rois de Thrace.

Sitalcès, fils de Terès, lui ſuccéda, & ne reçut de ſon pere, ſi l'on en croit Diodore de Sicile, qu'un Royaume peu conſidérable. Il en augmenta l'étendue par ſes conquêtes, & devint ſi puiſſant, que les Athéniens crurent devoir rechercher ſon alliance. Nymphodore, beau-frere de Sadoque fils du Roi des Thraces, ſe chargea d'engager ce Prince à devenir l'allié des Athéniens. La négociation réuſſit, & les Athéniens ayant reçu des troupes que Sitalcès leur envoyoit, donnerent par reconnoiſſance le titre de Citoyen d'Athènes à Sadoque. Ce titre honorable pour ceux à qui on l'accordoit, devenoit à leur égard une eſpece d'engagement, & ils étoient obligés en quelque ſorte de prendre le parti d'une ville qu'ils devoient regarder comme une ſeconde patrie. Sitalcès, à la ſollicitation des Athéniens, marcha en perſonne contre les Chalcidiens. Il comptoit enſuite chaſſer du thrône de Macédoine Perdiccas qui l'occupoit alors; mais ce dernier trouva moyen de gagner Seuthès, neveu du Roi des Thraces, & Seuthès ſçut perſuader à ſon oncle de ſe retirer. La rigueur du froid & la diſette des vivres avoient déjà découragé Sitalcès; de ſorte qu'il écouta favorablement les repréſentations de ſon neveu, & conſentit volontiers à ſon mariage avec Stratonice, ſœur de Perdiccas. Peu de temps après le Roi de Thrace fut tué en combattant contre les Triballes, & quelques Hiſtoriens prétendent que Seuthès fut ſoupçonné du meurtre de ſon oncle. Sadoque, fils de Sitalcès, mourut ſans doute avant lui, car il ne lui ſuccéda pas, & on voit auſſitôt Seuthès monter ſur le thrône.

Sitalcès. 428. Av. J. C.

Ce Prince ſincerement attaché aux Athéniens, en obtint les droits de Citoyen, & rendit la Thrace puiſſante par les tributs qu'il impoſa à différents peuples. On ignore quelles furent les actions de Seuthès, & combien de temps il regna. On n'a pas plus de certitude ſur ſon ſucceſſeur immédiat; mais ſuivant l'opinion de M. Cary, il paroît que ce fut Méſade.

Seuthès. 424.

Je vais rapporter ſes conjectures au ſujet de ce Prince, ſous le regne duquel la Thrace fut diviſée en *Odryſe* & en *Maritime*. Voici de quelle maniere M. Cary penſe que cette révolution arriva. » Méſade héritier des » Etats de Seuthès, fit vraiſemblablement ſa réſidence dans les villes ſituées » ſur l'Helleſpont, & gouverna les autres par des Lieutenants. Soit que » ces Gouverneurs traitaſſent avec rigueur les peuples dont Méſade leur » avoit confié le commandement, ſoit que d'autres raiſons euſſent fait » naître des troubles, les Odryſes ſe révolterent, ſe choiſirent Médocus » pour Roi, & chaſſerent Méſade. Ce Prince ne ſurvécut pas à ſon mal» heur, & laiſſa un fils en bas âge qui fut élevé à la Cour de Médocus.

Méſade.

» Il y a lieu de croire, continue M. Cary, qu'après la révolution qui » déthrôna Méſade, les villes maritimes de la Thrace ne reconnurent pas » Médocus pour Roi, & qu'elles reſterent libres. Médocus content de re» gner ſur les Odryſes, ne ſe mit apparemment pas en peine de réduire » ſous ſon obéiſſance des villes éloignées de ſes Etats. C'eſt ce qui le rendit » plus facile à donner du ſecours à Seuthès II. lorſque ce Prince parvenu à

Médocus Roi des Odryſes.

Seuthès II. Roi des villes maritimes, ou des Sapéens.

ROIS DE THRACE.

» l'âge de commander, le pria de lui accorder quelques troupes pour tâcher » de rentrer en poſſeſſion des villes qui avoient obéi à ſon pere (1). « Seuthès, à la tête d'une petite armée, alla camper dans les lieux maritimes de la Thrace, où ſes ſoldats étoient obligés de fourager pour ſubſiſter. Il auroit été long-temps ſans pouvoir faire quelqu'entrepriſe plus conſidérable, ſi Xénophon qui ramenoit les Grecs de la malheureuſe expédition de Perſe, n'eût paſſé près de l'endroit où Seuthès étoit campé. Ce Prince dépêcha auſſitôt un de ſes principaux Officiers vers le Général Grec pour l'engager à joindre ſes troupes aux ſiennes. Xénophon héſita d'abord, mais l'alliance des Athéniens avec les Thraces, & les brillantes promeſſes que Seuthès avoit fait faire, furent cauſe qu'il ſe détermina à ſe rendre au camp du Prince Thrace. Dès le lendemain de l'arrivée des Grecs, Seuthès marcha aux ennemis, & puiſſamment ſecouru de Xénophon, il vint à bout en peu de temps de ſoumettre les rebelles.

Le ſuccès de cette guerre étoit entiérement dû aux Grecs, & il étoit naturel de les récompenſer comme on le leur avoit promis. Seuthès chargea de cette commiſſion un de ſes Miniſtres; mais celui-ci, loin d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, mécontenta les Grecs, qui ſe plaignirent hautement. Le Roi informé de la conduite de ſon Miniſtre chercha à appaiſer les Grecs, & mit tout en uſage pour engager Xénophon à reſter auprès de lui avec mille hommes de ſes ſoldats. Le Général Grec refuſa conſtamment d'accepter les offres de Seuthès, & ayant reçu de ce Prince l'argent qu'il avoit promis, il quitta auſſitôt la Thrace. Seuthès reſta en poſſeſſion du pays qu'il avoit conquis, & la Thrace fut diviſée en deux Royaumes, ſçavoir, celui des Odryſes & celui des villes maritimes. Les deux Rois furent amis des Athéniens & des Spartiates, & n'eurent aucuns démêlés enſemble.

AMADOCUS, Roi des Odryſes vers l'an 390.

Amadocus, ſucceſſeur de Médocus, eut quelques differends avec Seuthès, contre lequel il mena des troupes. Téleutias, Général Lacédémonien, entreprit de reconcilier les deux Princes, & ayant réuſſi, il les rendit amis & alliés d'Athènes. Depuis cet évenement l'Hiſtoire ne fait plus mention d'Amadocus ni de Seuthès. On ignore le temps poſitif où le premier ceſſa de regner; mais il y a apparence qu'il occupa le thrône juſqu'à l'an 380. avant J. C. puiſque Cotys I. qui lui ſuccéda, & qui mourut l'an 356. avoit regné vingt-quatre ans, ſi l'on en croit Harpocration & Suidas.

TERE'S II. Roi des Odryſes.

La perte des ouvrages des anciens Hiſtoriens eſt cauſe des difficultés qui ſe rencontrent, pour établir une ſucceſſion ſuivie des Rois de Thrace. On ignore en conſéquence ſi Terès II. étoit fils d'Amadocus, & s'il lui ſuccéda immédiatement: on ne voit pas à la vérité d'autres Princes entre Amadocus

(1) M. Cary propoſe encore une autre opinion touchant la ſucceſſion de Médocus & de Seuthès, & il croit, ainſi que M. Gibert, de l'Acad. Royale des Inſcrip. & Bel. Let. qu'il eſt poſſible que la diviſion de la Thrace ait été faite après la mort de Sitalcès, & que ce Prince aura pu avoir pour ſucceſſeurs Seuthès I. dans la Thrace Supérieure, & Méſade dans la Maritime. Ce ſentiment ſauveroit l'eſpece de contradiction qu'il y a à dire que Médocus qui avoit été mis à la place de Méſade, aida le fils de celui-ci à ſe rétablir dans une partie de ſes Etats; mais d'un autre côté on voit que Sitalcès en mourant ne laiſſa que Seuthès pour lui ſuccéder. Par conſéquent, on ne peut imaginer les raiſons qui occaſionnerent le partage de la Thrace, & M. Cary ſe contente d'offrir ſes idées ſans rien déterminer.

& Terès, mais il faut en ce cas que le regne du premier ait été fort long. Le seul endroit de l'Histoire où il soit fait mention de Terès est la lettre de Philippe, Roi de Macédoine, aux Athéniens. Ce Prince, sur les plaintes qu'ils lui faisoient d'avoir imposé un tribut aux Rois de Thrace, répond : qu'à leur conduite, il ne les a pas crus alliés d'Athènes, & que Terès même a marché sous ses ordres contre les Athéniens. On ne trouve plus d'éclaircissement sur la vie & les actions de Terès, qui eut vraisemblablement pour successeur Seuthès III. que Lysimaque dépouilla de ses Etats.

ROIS DE THRACE.

Après Seuthès II. Roi des villes maritimes de la Thrace, on voit le thrône occupé par Cotys, dont le regne, suivant Eschine, Démosthène & Athénée, fut un mélange de dissimulation, d'ingratitude & d'emportements. Il rechercha d'abord l'amitié des Athéniens, & maria sa fille à Iphicrate un de leurs Généraux. En vertu de cette alliance les Athéniens l'aiderent à appaiser la révolte d'un Seigneur Thrace, qui auroit peut-être eu des suites fâcheuses. Le calme fut bientôt rétabli dans les Etats de Cotys; il fut déclaré Citoyen d'Athènes, & reçut une couronne d'or. Soit que cette faveur parut peu considerable au Roi de Thrace, soit qu'il crût devoir se comparer aux Athéniens, il leur écrivit qu'il les déclareroit Citoyens de Thrace. Cependant ce Prince parut peu s'embarrasser de conserver leur bienveillance, car il s'empara de quelques villes de leur dépendance, & de leur allié devint leur ennemi déclaré. Iphicrate son gendre aima mieux prendre le parti de son beau-pere, que celui d'une ville qui l'avoit comblé d'honneurs; il marcha contre les Athéniens, & délivra Cotys du danger où il se trouvoit. Le Roi Thrace délivré de la frayeur que les Athéniens lui avoient causée, ne chercha pas à justifier son gendre qui resta chargé de l'indignation de ses Concitoyens. Cotys, malgré la paix qu'il avoit faite avec les Athéniens, recommença bientôt les hostilités, & leur enleva une partie des Places qu'ils possédoient dans la Chersonnese. Iphicrate ayant refusé alors de servir le Roi, fut si maltraité de ce Prince, qu'il se vit contraint de se retirer dans une ville de Thrace. Cotys s'abandonna ensuite à son naturel cruel & emporté, & se livra à la débauche avec une fureur qui lui fit entierement perdre (1) la raison. Il exerça de si grandes cruautés sur ses plus fideles sujets, qu'enfin Python & Héraclide l'assassinerent vers l'année 356. avant J. C. Les Athéniens déclarerent Citoyens d'Athènes les meurtriers de Cotys, & firent beaucoup d'éloges de leur courage.

COTYS II. Roi des villes maritimes de la Thrace.

380.

Chersoblepte, fils de Cotys, étoit encore trop jeune pour regner par lui-même, lorsque son pere fut tué. Cette raison servit de prétexte à Charideme, & comme il avoit déjà le commandement des troupes, il n'eut pas de peine à s'attribuer la souveraine autorité sous le nom du jeune Prince.

CHERSOBLEPTE, Roi des villes maritimes de la Thrace.

356.

(1) Ce Prince s'étant imaginé qu'il étoit digne d'épouser Minerve, ordonna un superbe repas, & fit préparer un appartement magnifique pour recevoir la mariée. Pendant qu'il buvoit abondamment, il envoya un de ses Gardes pour sçavoir si la Déesse étoit arrivée dans l'appartement qui lui étoit destiné. Le Garde ayant dit qu'il n'avoit vû personne, le Roi le fit tuer sur le champ. Un second eut le même sort. Enfin le troisieme évita la mort, en disant que la Déesse attendoit le Roi depuis long-temps. Cette réponse satisfit Cotys, à qui l'yvresse ôta sans doute les moyens d'aller trouver sa nouvelle épouse.

ROIS DE THRACE.

Les Thraces mécontents du gouvernement de Charideme se révolterent, & choisirent pour Chefs Bérisadès & Amadocus. Ces deux hommes secourus par les Athéniens qui étoient irrités contre Charideme, firent en peu de temps de si grands progrès que Cherſoblepte, pour prévenir de plus grands malheurs, fut obligé de signer un traité, par lequel il consentoit à partager ses Etats avec Bérisadès & Amadocus. Il livra aussi la Chersonnese aux Athéniens, à condition qu'ils sortiroient aussitôt de la Thrace, & qu'ils donneroient le titre de Citoyen d'Athènes à Charideme. Lorsque le Roi eût obtenu ce qu'il demandoit, il refusa par le conseil de son Ministre, de remplir les conditions du traité, & la guerre recommença. Elle fut moins favorable aux Athéniens que la précédente, parce qu'ils avoient à se défendre contre Philippe de Macédoine. Cherſoblepte profita avantageusement de la circonstance, & resta enfin seul maître des villes maritimes de la Thrace. Ce Prince n'eut pas autant de bonheur dans les guerres qu'il eut à soutenir contre Philippe. Il fut battu plusieurs fois, & n'obtint la paix qu'en s'engageant à payer au Roi de Macédoine la dixieme partie de ses revenus. Cependant les Athéniens qui voyoient avec peine les conquêtes de Philippe dans la Thrace, le prierent d'affranchir Cherſoblepte du tribut qu'il lui avoit imposé. Le Roi de Macédoine eut peu d'égard aux sollicitations des Athéniens, & les Princes Thraces resterent soumis & tributaires, pendant le regne de Philippe, & sous celui d'Alexandre le Grand.

SEUTHE's III. Roi des Odryses, environ l'an 325.

Seuthès, troisieme du nom, succéda à Terès II. & paya aussi un tribut à Alexandre, qui, après avoir fixé les limites de la Thrace, & y avoir placé un Lieutenant, partit pour la Perse. A la mort de ce Prince, la Thrace qui fut regardée comme une Province de la Macédoine, échut à Lysimaque, & ce dernier en prenant le titre de Roi voulut aussi être reconnu Souverain de la Thrace. Seuthès n'avoit pas attendu ce moment pour se révolter, il marcha à la rencontre de Lysimaque, & lui livra bataille. Cette action ne décida rien encore, mais par la suite Seuthès fut contraint d'abandonner la Thrace, & de chercher un asyle auprès d'Antigone qui étoit en guerre avec Lysimaque.

LYSIMAQUE, Roi de Thrace.

Les victoires que Lysimaque avoit remportées sur Seuthès, le rendirent maître d'une grande partie de la Thrace. Quelques villes refuserent de se soumettre, & Lysimaque fut obligé de les y contraindre par la force des armes. Le nouveau Roi des Thraces eut une cruelle guerre à soutenir contre Antigone, & il auroit succombé sans les secours que les Rois d'Egypte & de Syrie lui amenerent. Antigone fut tué, comme on l'a déjà vû ci-devant, & ses Etats furent partagés entre les Rois vainqueurs. Quelque temps après, Cassandre, Roi de Macédoine, mourut, & Lysimaque espéroit profiter des troubles qui suivirent la mort de ce Prince, pour s'emparer de ses Etats, lorsqu'il fut contraint de marcher contre Dromichete, Roi d'un canton de la Thrace, ou plutôt du pays des Getes. Suivant Diodore, Lysimaque avoit commencé les hostilités; cependant il fut traité avec bonté par Dromichete, dont il devint prisonnier. Le Roi des Getes, loin de se prévaloir de sa victoire, consentit à épouser une fille de Lysimaque, & remit ce Prince en liberté sur la simple promesse qu'il ne feroit plus aucune entreprise contre lui. Le Roi des Thraces fut à peine de retour dans ses Etats, qu'il maria ses enfants

avec

avec ceux du Roi d'Egypte, & épouſa lui-même Arſinoé, ſœur de Ptolémée Philadelphe. Comme j'ai déjà rapporté les ſuites malheureuſes de ce mariage, je ne les répéterai pas ici. On a vû que les injuſtices d'Arſinoé furent cauſe de la guerre que le Roi de Syrie fit à Lyſimaque, qui fut tué dans une bataille. Le corps de ce Monarque reſta quelques jours ſans ſépulture, & il fut enfin enterré près de Lyſimachie, ville qu'il avoit fondée, & qui venoit d'être détruite par un tremblement de terre.

Rois de Thrace.

Séleucus, vainqueur de Lyſimaque, ne lui ſurvécut que ſept mois, & Ptolémée Céraunus, qui avoit aſſaſſiné le Roi de Syrie, devint maître de la Macédoine & de la Thrace. Il ne jouit pas long-temps du fruit de ſes forfaits, car les Gaulois, ſous la conduite de Brennus, firent des incurſions en différentes Provinces d'Europe & d'Aſie, le dépouillerent de ſes Etats, & lui ôterent même la vie. Depuis cet évenement les diverſes contrées de la Thrace furent envahies ſucceſſivement par Belgius, Léonarius, Lutarius & Commontorius, Chefs de quelques Corps de Gaulois. Les Thraces, voiſins de la Macédoine, furent délivrés des Gaulois, que Brennus avoit laiſſés dans cette Province par Antigone Gonatas qui les tailla en pieces, & les força à ne plus reparoître. Commontorius fut le ſeul qui ſe ſoutint dans la partie de la Thrace, ſituée aux environs du Mont Hémus, & prit le titre de Roi.

Cavarus, un des ſucceſſeurs de Commontorius, ſe fit beaucoup eſtimer de ſes voiſins. Il appaiſa les différends qui s'étoient élevés entre Pruſias, Roi de Bithynie, les Byzantins & les Rhodiens, & favoriſa particulierement les Byzantins. La navigation du Pont devint libre & aſſurée par les ſoins de ce Prince, qui avoit toutes les qualités néceſſaires pour faire un grand Roi. Des flatteurs qu'il avoit à ſa Cour lui changerent malheureuſement le caractere, & les Thraces ſes ſujets, indignés de ſa conduite, le chaſſerent du thrône. Cavarus fut le dernier Roi des Gaulois qui regna ſur la Nation Thrace.

Cavarus Gaulois, Roi des Odryſes.

Les villes maritimes de ce pays, ſoumiſes aux Rois de Macédoine, de Syrie & d'Egypte, ſuivant la ſupériorité que ces Princes avoient les uns ſur les autres, tenterent ſouvent de ſecouer le joug. Philippe, pere de Perſée, les rangea à leur devoir, & ſe rendit maître d'Amadocus, Chef de rebelles.

Les Odryſes, dont le Royaume étoit moins expoſé que les autres parties de la Thrace, aux efforts des Princes voiſins, rétablirent avec plus de facilité l'ancienne forme de leur gouvernement. Lorſqu'ils eurent déthrôné Cavarus, ils mirent la couronne ſur la tête de Seuthès, quatrieme du nom & du ſang de leurs Rois. L'Hiſtoire fait peu mention des actions de ce Prince, & Tite-Live eſt en quelque ſorte le ſeul qui nous apprenne que Seuthès étoit Roi des Odryſes.

Seuthes IV. Roi des Odryſes, environ l'an 200.

Ce Prince avoit un fils nommé Cotys qui lui ſuccéda. Le voiſinage des Etats du Roi de Thrace avec ceux de Perſée, engagea le premier à aller au ſecours du Roi de Macédoine. Cotys contribua beaucoup à la victoire que les Macédoniens remporterent ſur les Romains, & Perſée auroit peut-être pouſſé plus loin ſes avantages, ſi des troubles qui s'éleverent dans la Thrace, n'euſſent forcé le Roi à retourner dans ſes Etats. Il laiſſa en Macédoine un de ſes fils nommé Bétis, & rétablit ſans doute la tranquillité dans ſon Royaume, car lorſque Perſée fut entierement défait, il ſongea à

Cotys II. 171.

ROIS DE THRACE.

se retirer auprès de Cotys. Les mesures que prit le Roi de Macédoine n'eurent aucun succès ; il tomba au pouvoir des Romains, & orna le triomphe de Paul Emile. Bétis se trouva du nombre des captifs, mais les Romains contents de la conquête de la Macédoine, rendirent ce Prince à son pere sans exiger de rançon. Depuis cet évenement arrivé dans l'année 167. avant J. C. il n'est plus parlé de Cotys. Il n'y a pas d'apparence que Bétis ait monté sur le thrône à la mort de son pere, du moins le silence des Auteurs le fait-il présumer.

DIEGULIS ou DIEGYLIS, environ l'an 150.

Diégulis ou Diégylis fut Roi de Thrace après Cotys. Les anciens Auteurs ne disent pas positivement qu'il regna sur les Odryses, mais ils lui donnent pour sujets les Thraces connus sous le nom de *Cœnes* ou *Canes*, & comme le pays de ces derniers faisoit anciennement partie du Royaume des Odryses, on est autorisé à croire Diégulis Roi de cette contrée de la Thrace. Ce Prince dont les cruautés font horreur à lire, épousa la fille de Prusias (1), Roi de Bithynie, & eut une grande guerre à soutenir contre Attalus, Roi de Pergame, qui la faisoit en même temps à Prusias. Celui-ci fut tué dans un combat, & Diégulis abandonné des siens resta prisonnier.

ZIBELMIUS.

Soit que Diégulis eût trouvé moyen de rentrer en possession de ses Etats, soit que son fils Zibelmius eût rassemblé assez de forces pour se rendre maître du Royaume, on voit dans Diodore de Sicile, qu'il succéda à son pere. La barbarie avec laquelle il traita ses sujets, & les affreux supplices qu'il fit souffrir à ceux qui lui avoient résisté, lasserent la patience des Thraces. Ils se révolterent, & ayant arrêté Zibelmius, ils le firent mourir dans les tourments. Après la mort de ce Prince, il s'éleva des troubles dans la Thrace qui occasionnerent un nouveau partage de ce pays. Les Besses soumis auparavant aux Rois des Odryses, secouerent le joug & se choisirent des Chefs, sous lesquels ils firent des incursions dans les Provinces voisines. Le silence de quelques Historiens, & la perte des ouvrages de plusieurs anciens Auteurs laissent, dans la suite des Rois Thraces, un vuide jusqu'à Sothime, qui regna vers l'an 93. avant J. C.

SOTHIME.

Ce Prince, suivant les conjectures de M. Cary, appuyées sur différents passages, fut Roi des Thraces Besses, & eut une cruelle guerre avec les Romains, qui étoient soutenus des Thraces Densélètes, Nation de l'ancien Royaume des Odryses. Les Besses furent battus plusieurs fois, & enfin au bout de quelques années Lucullus Varron remporta sur eux une victoire signalée. Eutrope remarque que ce Romain fut le premier qui triompha des Besses.

SADALE'S I.

81.

Après Sothime on trouve Sadalès au nombre des Rois Thraces. Il paroît néanmoins qu'il ne fut pas successeur immédiat de Sothime ; car ce dernier étoit ennemi des Romains, & Cotys leur étoit attaché sincerement. Cette remarque fait croire à M. Cary, que Sadalès fut Roi des Thraces Odryses & non des Besses, parce que ceux-ci furent toujours en guerre avec les Romains depuis la mort de Zibelmius jusqu'à ce qu'ils furent soumis aux Odryses.

(1) M. Sevin, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, dans ses Dissertations sur les Rois de Pergame, prétend que Prusias épousa la fille de Diégulis, & que ce dernier ne fit la guerre à Attalus qu'après la mort du Roi de Bithynie, dont il vouloit tirer vengeance.

Rois de Thrace. Cotys III.

57.

Cotys III. vraiſemblablement fils & ſucceſſeur de Sadalès, cultiva avec ſoin l'amitié des Romains. Il voyoit avec peine que les Beſſes ſous la conduite d'un Chef particulier nommé Rabocente, refuſoient de le reconnoître pour Souverain. Déterminé à réunir leur pays à celui des Odryſes, comme il l'avoit déjà été, Cotys trouva moyen de gagner Piſon qui étoit alors en Macédoine, & obtint ce qu'il demandoit. La mort de Rabocente aſſura au Roi des Odryſes la poſſeſſion du pays des Beſſes, & ce Prince devint par ce moyen le plus puiſſant de la Thrace. Le reſte de la Nation fut diviſé en pluſieurs peuples, qui ſe donnoient quelquefois des Chefs, & ſubſiſtoient des courſes qu'ils faiſoient ſur les terres de leurs voiſins. Pluſieurs ſervirent différents Princes en qualité de troupes auxiliaires, & on en voit ſouvent paroître dans les armées des Rois de Pont & d'autres Monarques. Cotys ſervit utilement Pompée dans la guerre civile de Rome. Il lui fournit d'abord une ſomme d'argent, & lui envoya enſuite cinq cents hommes commandés par ſon fils Sadalès. On ignore l'époque préciſe de la mort de Cotys, on ſçait ſeulement que Sadalès regna après lui.

Sadalès II.

La valeur de ce jeune Monarque & celle des ſoldats ne purent empêcher l'entiere défaite de Pompée devant Pharſale. Sadalès craignoit d'éprouver les effets du reſſentiment de Céſar, mais ce Romain lui pardonna facilement, & donna même des louanges au zele qu'il avoit montré pour les intérêts de Pompée. Le Roi Thrace gouverna ſon Royaume encore quelques années, & ne ſe voyant point d'enfants, il légua ſes Etats au peuple Romain. Brutus, qui étoit alors en Macédoine à la tête d'une puiſſante armée, s'empara du Royaume de Sadalès, & punit les Beſſes qui avoient voulu s'oppoſer à cette entrepriſe. Les peuples qui habitoient les différentes contrées de la Thrace menerent des troupes, les uns à Brutus, & les autres à Auguſte & à Antoine. Ils ſe déclarerent tous du parti d'Antoine un peu avant la bataille dans laquelle Brutus perdit la vie, & lorſqu'Antoine fut défait à la journée d'Actium, Auguſte dépouilla de leurs Etats les Rois Thraces, que ſon rival avoit établis. Les changements qu'Auguſte fit dans la Thrace occaſionnerent des troubles, que Craſſus fut chargé d'appaiſer. Il ſoumit une grande partie de ces peuples, & réunit au pays des Odryſes quelques terres conſacrées à Bacchus, qui avoient auparavant appartenu aux Beſſes.

Cotys IV.

On voit dans un paſſage de Dion que Cotys IV. fut fait Roi des Odryſes par Auguſte. Ce Prince vécut peu de temps depuis ſon avenement à la couronne, & mourut laiſſant deux fils en bas âge, ſçavoir, Rheſcuporis, & un Prince dont on ignore le nom.

Rhémétalcès I.

Rhémétalcès, frere du feu Roi, fut chargé de la tutelle de ſes neveux, & prit les rênes du gouvernement. Les Beſſes ſe révolterent pendant ſon adminiſtration, & ils étoient à peine ſoumis que Vologeſe Thrace-Beſſe, & Prêtre de Bacchus, excita de nouveaux troubles. Rhémétalcès marcha contre les rebelles, qui furent victorieux. Vologeſe tua Rheſcuporis un des jeunes Princes, fils de Cotys, & pourſuivit Rhémétalcès qui avoit pris la fuite vers la Cherſonneſe. Piſon, alors dans la Pamphylie, reçut ordre de punir Vologeſe, & ayant fait rentrer les Beſſes dans le devoir, Rhémétalcès fut rappellé, & prit le titre de Roi. Son autre neveu, dont le

ROIS DE THRACE.

nom ne nous eſt pas connu, étoit ſans doute mort, car Rhémétalcès monta ſur le thrône ſans aucune oppoſition. Ce Prince aidé de ſon frere Rheſcuporis, rendit de grands ſervices aux Romains dans les guerres de Pannonie & de Dalmatie. A la mort du Roi de Thrace arrivée la ſeptieme année de J. C. Auguſte diviſa le Royaume entre Rheſcuporis & Cotys, le premier frere, & le ſecond fils de Rhémétalcès.

COTYS V. & RHESCUPORIS.

An de J. C. 7.

Ces deux Princes regnerent en même temps ſur la Thrace. Cotys, dont les Hiſtoriens font de grands éloges, eſt nommé Roi des Sapéens par Strabon. Il eut en partage les lieux cultivés & fertiles, & les villes voiſines de la Grece. Rheſcuporis, dont le caractere dur & féroce ſembloit faire un contraſte avec celui de ſon neveu, eut les campagnes arides, ou déſertes de la Thrace, & les lieux voiſins des peuples diſpoſés à la révolte. L'union qui regna d'abord entre les deux Rois fut rompue par Rheſcuporis. Il fit des incurſions ſur les terres de ſon neveu, & le menaça de lui déclarer la guerre. Il n'oſa néanmoins agir à force ouverte pendant la vie d'Auguſte, mais auſſitôt après la mort de cet Empereur, il porta le ravage dans les Etats de Cotys; & la guerre s'alluma entr'eux. Tibere, ſucceſſeur d'Auguſte, voulant rétablir la paix dans la Thrace, écrivit aux deux Rois qu'il leur défendoit d'avoir recours aux armes pour décider leur querelle. Cotys obéit de bonne foi, & congédia les troupes qu'il avoit aſſemblées. Rheſcuporis feignit d'en faire autant, & propoſa une entrevûe à Cotys, afin de finir leurs démêlés. Cotys ſe rendit avec confiance dans l'endroit dont on étoit convenu, & fit un traité avec ſon oncle, qui termina la conférence par un feſtin. Au milieu du repas Cotys fut chargé de chaînes; Rheſcuporis s'empara de tout le Royaume, & écrivit à Tibere pour tâcher de ſe juſtifier du traitement qu'il avoit fait à ſon neveu. L'Empereur répondit au Roi des Thraces: *Qu'il n'avoit rien à craindre s'il n'étoit pas coupable; que le Sénat ne décideroit pas ſur cette affaire ſans en avoir pris connoiſſance; qu'il falloit remettre Cotys aux Romains, & ſe rendre à Rome pour y déduire ſes raiſons.* La lettre de Tibere effraya Rheſcuporis, qui acheva le crime qu'il avoit commencé en faiſant tuer Cotys, & en publiant que ce Prince s'étoit donné la mort. Tibere diſſimula quelque temps, & envoya Flaccus dans la Thrace pour ſe rendre maître du Roi. Flaccus s'acquitta habilement de ſa commiſſion, & retourna à Rome avec Rheſcuporis. La femme de Cotys étoit déjà arrivée dans cette ville, & avoit prévenu le Sénat contre le Roi de Thrace. Ce Prince ne pouvant ſe laver des crimes dont il étoit accuſé, fut condamné à une priſon perpétuelle. On le fit partir en conſéquence pour Alexandrie, où ayant voulu exciter quelques ſoulevements, il fut mis à mort.

RHEMETALCE'S II. & les fils de COTYS V.

19.

38.

La Thrace fut alors gouverné par Rhémétalcès II. fils de Rheſcuporis, & les fils de Cotys V. qui eurent pour tuteur Treb. Rufus. Il y eut dans le Royaume pluſieurs mouvements pendant la minorité des Princes, mais ils furent appaiſés, & Caligula, en reconnoiſſance des ſervices que Rhémétalcès avoit rendus aux Romains dans le temps des troubles de la Thrace, l'établit ſeul Roi de ce pays. Il donna la petite Arménie au fils de Cotys, & les choſes ſubſiſterent en cet état juſqu'à la mort de Rhémétalcès, qui fut tué par ſa propre femme vers l'an 47. de J. C. Les Thraces indignés de cette action, ſe révolterent de tous côtés. L'Empereur Claude entrepric

de les ſoumettre, en vint à bout, & réduiſit leur Royaume en Province Romaine. Quelques-uns prétendent que la réduction de la Thrace en Province de l'Empire Romain ſe fit ſous le regne de Veſpaſien ; mais le paſſage de Suétone, ſur lequel ce ſentiment eſt appuyé, paroît fautif à quelques Sçavants. On lit ſeulement dans pluſieurs Auteurs que Veſpaſien fit de nouveaux changements & de nouvelles diviſions dans la Thrace.

Rois de Thrace.

Fin de l'hiſtoire de Thrace.

CHAPITRE X.

Royaume du Bosphore Cimmérien.

On connoît deux Contrées ſur les frontieres de l'Europe & de l'Aſie, qui portent l'une & l'autre le nom de Boſphore. L'une qu'on appelloit Boſphore de Thrace, eſt ce qu'on nomme aujourd'hui le détroit de Conſtantinople ; & l'autre diſtinguée par la dénomination de Boſphore Cimmérien, eſt maintenant le canal appellé le *détroit de Caffa*. Sur les rives de ce canal qui diviſoit le Royaume en deux parties ſituées l'une en Europe & l'autre en Aſie, ſe trouvoient bâties Panticapée, capitale de la premiere Contrée, & Cimméris placée dans la ſeconde. Cette ville, la plus ancienne du pays, donna ſans doute le nom de Cimmérien à tout le détroit, ainſi qu'aux habitants établis ſur ſes bords. Cimméris, ſelon toutes les apparences, fut dans la ſuite remplacée par Phanagore, qui devint la Métropole de la partie du Boſphore qui tenoit à l'Aſie.

Le Boſphore de Thrace paſſa ſucceſſivement de la domination des anciens Rois de Perſe à celle des Républiques d'Athènes & de Lacédémone. Philippe, Roi de Macédoine, s'en empara, & le tranſmit à ſes ſucceſſeurs. Ce pays échut en partage à Lyſimaque un des Capitaines d'Alexandre, & fit partie du Royaume des Thraces, dont Lyſimaque obtint la couronne. Depuis ce temps le Boſphore de Thrace fut toujours ſoumis aux différents Rois de cette Contrée, & on ne voit pas qu'il ait jamais eu de Souverains particuliers.

Les habitants du Boſphore Cimmérien furent gouvernés par leurs propres Rois, & leur Royaume ſubſiſta pendant pluſieurs ſiecles. Avant qu'ils euſſent une forme de gouvernement monarchique, & vers l'année 640. avant J. C. ils furent chaſſés de leur pays par les Scythes, lorſque ces derniers firent une invaſion en Aſie. Les Cimmériens étant échappés à la pourſuite des Scythes, s'emparerent de Sardes qu'ils garderent quelque temps. Ils furent enfin obligés d'abandonner cette ville, & paſſerent en Cilicie ; où le Chef qui les conduiſoit périt. Ils retournerent alors dans leur pays, & reprirent le Boſphore ſur les Scythes, ou bien, ſuivant les conjectures de M. Cary, ils obtinrent la permiſſion de s'y établir en payant aux Scythes un tribut. Quoi qu'il en ſoit, on voit que cent cinquante ans après le retour

BOSPHORE CIMMÉRIEN.

de ces peuples dans le Boſphore, ils eurent des Souverains que Diodore appelle *Archæanactides*. La Dynaſtie de ces Princes ne dura que quarante-deux ans; ſi l'on en croit le rapport de Diodore de Sicile.

SPARTACUS I. Roi du Boſphore.

Spartacus, qui ſuccéda aux Archæanactides, fut le Chef de la ſeconde Dynaſtie des Princes du Boſphore Cimmérien. Il regna l'eſpace de ſept ans, & laiſſa le thrône à Séleucus vraiſemblablement ſon fils.

439. Av. J. C. SELEUCUS.

Séleucus, à qui Diodore ne donne que quatre ans de regne, ne fit ſans doute aucune action digne d'être rapportée, puiſque le même Hiſtorien garde le ſilence à ce ſujet. Il ne dit pas non plus quel fut le ſucceſſeur de Séleucus; il ſe contente d'indiquer un Roi de cette Contrée nommé Satyrus, qui mourut après un regne de quatorze ans. La date marquée par Diodore de Sicile à la mort de Satyrus, laiſſeroit un intervalle de vingt-deux ans entre ce dernier & Séleucus. Pluſieurs Sçavants ont penſé que ce vuide pouvoit être rempli par un interregne, ou par une ſucceſſion de Rois anonymes; mais M. de Boze (1), cité par M. Cary, eſt d'un ſentiment contraire, & voici de quelle maniere cet Académicien s'explique en cette occaſion: „ Je donne, dit-il, pour ſucceſſeur à Séleucus, Roi du Boſphore „ Cimmérien, un Spartacus II. pere du Satyrus, que nomme Diodore, & „ je me fonde ſur le texte même de l'Auteur, dont il faut à cet égard plus „ étudier l'eſprit que la lettre. Diodore loin de ſe propoſer de donner „ l'hiſtoire ou la ſuite de ces anciens Rois, ne rapporte de temps à autre „ quelques époques de leur regne que comme des points d'appui, & des „ ſynchroniſmes propres à éclaircir ſon objet principal. Examinons ſur ce „ pied-là l'induction qu'on doit naturellement tirer des termes de Diodore. Après avoir parlé des révolutions de la Macédoine ſous Amyntas, „ pere de Philippe, il dit que, *dans le temps même mourut, au bout de quatorze ans de regne, Satyrus, Roi du Boſphore, fils de Spartacus, & pere de Leucon ſon ſucceſſeur.* Je ſuis perſuadé, continue M. de Boze, que „ l'Auteur a voulu dire ſimplement que Satyrus avoit ſuccédé à ſon pere „ Spartacus, comme il fut remplacé par ſon fils Leucon. Un interregne, „ ou un nombre de Rois anonymes, tels qu'on les ſuppoſe, auroit certainement demandé un autre tour, & des expreſſions toutes différentes. „ D'ailleurs les vingt-deux années dont il s'agit ne ſont que la durée d'un „ regne ordinaire. "

SPARTACUS II. 428. environ.

SATYRUS. 406. environ.

Satyrus fut ami des Athéniens, à ce qu'on peut inférer de divers paſſages d'Iſocrate. Suivant le même Ecrivain, le Royaume du Boſphore étoit alors compoſé de pluſieurs Provinces, dont il y en avoit d'une grande étendue. Strabon compte Satyrus parmi les Rois qui ont regné avec le plus d'éclat dans le Boſphore. Ce Prince mourut devant Théodoſie qu'il aſſiégeoit, & il chargea en mourant Leucon ſon fils & ſon ſucceſſeur, de continuer le ſiége.

LEUCON. 392.

Le nouveau Roi ſe rendit maître de Théodoſie dès l'année ſuivante, & ne fut pas moins illuſtre que ſon pere. Il gagna par des préſents magnifiques l'amitié des Athéniens, qui en reconnoiſſance lui accorderent le droit

(1) J'ai cru devoir rapporter mot à mot la diſcuſſion de M. de Boze à ce ſujet, parce que j'aurois craint d'y répandre de l'obſcurité en n'en donnant que le précis. Voyez les Mém. de l'Acad. des Bel. Let. Vol. VI. page 555.

de Bourgeoiſie chez eux. Ce Prince eut de grandes guerres à ſoutenir contre les habitants d'Héraclée, & les termina avantageuſement. Polyænus prétend que Leucon fut le premier qui, pour inſpirer plus de courage à ſes ſoldats, & les mettre dans la néceſſité de vaincre ou de mourir, imagina de placer derriére eux un Corps de troupes étrangeres, avec ordre de les charger s'ils venoient à reculer. Il ne montroit pas moins de prudence & d'adreſſe pour éviter les dangers dont il ſe trouvoit menacé. Ayant été informé qu'une partie des Citoyens & quelques-uns même de ſes meilleurs amis, avoient tramé un complot contre ſa perſonne, il emprunta, ſous différents prétextes, de grandes ſommes d'argent à tous les Négociants de ſon Royaume. Auſſitôt qu'il eut une partie de leurs biens entre ſes mains, il leur déclara le péril qu'ils couroient, & leur fit entendre que leur argent ſeroit perdu, s'ils ne prenoient ſoin eux-mêmes de découvrir les Conjurés. Ce ſtratagême réuſſit; les Négociants, dans la crainte de perdre ce qu'ils avoient prêté au Roi, prirent les armes, & après avoir pourvu à la ſûreté du palais, ils allerent attaquer les rebelles & les exterminérent tous. Leucon fut ſans contredit un Prince célebre, puiſqu'on voit dans l'Hiſtoire que ſes ſucceſſeurs furent honorés du ſurnom de **Leuconiens**. Il mourut dans la quarante-unieme année de ſon regne, & laiſſa pluſieurs fils.

BOSPHORE CIMMERIEN.

Spartacus l'aîné des fils de Leucon, lui ſuccéda, & regna cinq ans. On ignore ſi ce Prince fit quelque exploit qui mérite qu'on en faſſe mention, on ſçait ſeulement que Périſade ſon frere monta ſur le thrône après lui.

SPARTACUS III. 350.

PERISADE. 345.

Ce Prince, qu'on croiroit ſeul héritier des Etats de Spartacus, ſi l'on s'en rapportoit au récit de Diodore, paroît, ſuivant d'autres Ecrivains, avoir été obligé de partager ſon Royaume avec ſes freres Satyrus & Gorgippus. On ne ſçait ſi ces derniers eurent une autorité auſſi abſolue que celle de Périſade, & on ne peut déterminer avec certitude dans quelle partie du Boſphore ils regnoient. Polyænus repréſente Satyrus comme Souverain de cette contrée du Boſphore qui confinoit au Méotis, & il prétend que ce Prince ſuccomba dans une guerre que la Reine Tirgatao lui avoit déclarée, pour ſe venger d'une inſulte qu'il lui avoit faite. On ne voit pas que la poſtérité de Satyrus & de Gorgyppus ait regné après eux, ce qui feroit préſumer que Périſade leur céda quelques terres, moins en ſouveraineté, qu'en appanage. On a peu de lumieres ſur les actions qui illuſtrerent ce Prince, dont Strabon fait beaucoup d'éloges. Suivant cet Ecrivain, Périſade fut mis au rang des Dieux à ſa mort. Il avoit regné trente-huit ans, & laiſſa trois fils, ſçavoir, Satyrus, Eumelus & Prytannis.

SATYRUS III. EUMELUS. PRYTANNIS. } 307.

Les trois Princes, peu d'accord touchant la ſucceſſion du feu Roi, ſe firent une guerre, qui ne fut terminée que par la mort de deux d'entre eux. Périſade avoit deſtiné ſa couronne à Satyrus l'aîné de ſes enfants. Eumelus avoit trop d'ambition pour ſouffrir que ſon frere occupât ſeul le thrône, il prit des meſures contre cette deſtination, & au moyen des alliances qu'il avoit faites avec les Nations voiſines du Boſphore, il ſe trouva en état de diſputer la couronne à Satyrus. Celui-ci voulant prévenir les deſſeins d'Eumelus, qui s'avançoit à grandes journées avec un Roi de Thrace de ſes alliés, marcha à ſa rencontre. La bataille fut livrée au moment que les deux armées ſe rencontrerent, & Satyrus remporta la victoire. Eumelus &

BOSPHORE CIMMERIEN.

le Roi de Thrace se sauverent dans une Place forte, que le vainqueur assiégea aussitôt. Il étoit prêt à se rendre maître de la ville, lorsqu'il fut blessé au bras, & emporté dans son camp, où il moutut la nuit suivante, n'ayant survécu que neuf mois à son pere. Le corps de ce Prince fut transféré à Panticapée, & Prytannis son frere qui commandoit dans cette ville, lui fit faire de magnifiques obséques. Après avoir rendu les derniers devoirs au feu Roi, Prytannis se hâta d'aller rassurer l'armée; que la mort de son Chef sembloit avoir vaincue. Cependant Eumelus avoit mis le temps à profit pour implorer de nouveaux secours de ses alliés, & comme ils n'étoient pas encore arrivés au moment que Prytannis parut, il chercha à l'amuser par des propositions de partage. Ce Prince, qui croyoit son frere incapable de vouloir le tromper, aida lui-même à sa propre perte, en laissant traîner en longueur toutes les négociations. Dès qu'Eumelus eut reçu les renforts qu'on lui envoyoit, il attaqua Prytannis, qui fut obligé de se sauver dans l'Isthme voisin du Palus Méotide. Il y fut bientôt réduit aux dernieres extrémités, & se voyant privé de toute ressource, il consentit à capituler, & renonça à toutes ses prétentions. Délivré du péril qui l'avoit menacé, Prytannis sentit toute l'injustice du traité qu'il venoit de signer, & il se remit en campagne pour en tirer raison. Il fut vaincu une seconde fois, & perdit la vie dans un combat.

Eumelus devenu maître absolu du Bosphore s'en assura la tranquille possession, en faisant donner la mort à tous ceux qui étoient en quelque liaison d'amitié ou de parenté avec Prytannis & Satyrus. Le fils de Prytannis nommé Périsade, échappa seul au massacre. Il se retira auprès d'Agar, Roi des Scythes, & on ne sçait plus ce qu'il devint. Eumelus, pour faire oublier les violences qu'il avoit employées pour parvenir au thrône, rendit aux habitants de Panticapée leurs anciens priviléges, que ses prédécesseurs avoient abolis. Il supprima aussi une partie des impôts dont ses sujets étoient surchargés, & suivant toutes les apparences, les Cimmériens jouissoient d'un sort heureux, lorsqu'un accident fit perdre la vie à leur Roi. Ce Prince en chemin pour faire un sacrifice, étoit sur un char attelé de chevaux fougueux. Ces animaux s'emporterent tout-à-coup, & celui qui les conduisoit s'étant écrié qu'il ne pouvoit plus en être le maître, Eumelus craignit qu'ils ne se jettassent dans quelque précipice. Pour prévenir cet accident, Eumelus voulut sauter hors de son char, mais il s'embarrassa dans un des bouts du pavillon qui le couvroit, il tomba sous une des roues, & finit ainsi sa vie après un regne de cinq ans & quelques mois.

SPARTACUS IV. Environ 301.

Spartacus, quatrieme du nom, succéda à son pere Eumelus. On ignore ce qui se passa sous le regne de ce Prince, qui mourut vers la deux cent quatre-vingt-neuvieme année avant J. C. Depuis Spartacus IV. on ne trouve plus rien dans les Historiens sur les Rois du Bosphore Cimmérien jusqu'à Périsade. Ainsi il y a un intervalle de plus de 70 ans dans la seconde Dynastie, & on ne peut esperer le remplir, à moins qu'on ne trouve quelque part les livres de Diodore de Sicile qui nous manquent. Périsade ne pouvant résister aux Scythes, qui vouloient exiger un tribut plus considerable que celui auquel ses prédécesseurs s'étoient soumis, appella à son secours Mithridate le Grand, & lui céda le Bosphore.

Mithridate

BOSPHORE CIMMERIEN.

Mithridate Eupator fut le Chef de la troiſieme Dynaſtie du Boſphore, dont il devint Roi par la ceſſion de Périſade, vers l'an 115. avant J. C. On a vû plus haut l'hiſtoire de ce Prince dans celle du Royaume de Pont, ainſi je ne ferai mention ici que de ce qui peut avoir rapport au Boſphore. Cet Empire fut gouverné par les Lieutenants de Mithridate juſqu'après la ſeconde guerre qu'il eut avec les Romains. Alors les peuples de ce Royaume ſe révolterent, mais ils furent bientôt forcés de ſe ſoumettre de nouveau, & Mithridate, qui avoit marché contre eux en perſonne, leur donna pour Roi ſon fils Macharès vers l'an 79. avant J. C.

Macharès regna dans le Boſphore l'eſpace de quatorze ans, au bout deſquels ayant fait un traité de paix avec Lucullus Général Romain, il excita le courroux de ſon pere, qui le menaça de l'en punir ſéverement. Macharès envoya inutilement des Ambaſſadeurs vers Mithridate, pour lui expliquer les raiſons qui l'avoient porté à conclure ce traité; le Roi de Pont refuſa d'entendre la juſtification de ſon fils, & marcha contre lui à la tête d'une puiſſante armée. Le Roi du Boſphore trop foible pour réſiſter, & craignant de tomber entre les mains de Mithridate, dont il redoutoit la cruauté, ſe donna la mort vers l'an 65. avant J. C. Dion & Oroſe prétendent que ſon pere le fit mourir. On a vû que Mithridate vivement pourſuivi par Pompée, ſe retrancha dans le Boſphore, où la trahiſon de ſon fils Pharnace l'obligea à ſe tuer lui-même, pour ne pas ſervir au triomphe de Pompée.

Pharnace en faiſant ſçavoir à Pompée la mort de ſon pere, & en lui envoyant le corps de ce Prince & pluſieurs ôtages, le pria de lui donner le Royaume de Pont, ou celui du Boſphore. Pompée lui accorda le dernier, à l'exception de la ville de Phanagore qu'il rendit libre, parce qu'elle s'étoit révoltée la premiere contre Mithridate. Pendant la guerre civile qui s'alluma entre Céſar & Pompée, Pharnace quitta le Boſphore, laiſſa Aſandre pour y commander, & s'empara du Pont. Céſar l'obligea bientôt après à retourner dans le Boſphore, où Aſandre ſe révolta, & fit mourir Pharnace. Appien raconte différemment la mort de ce Prince, & prétend qu'il a regné quinze ans ſur le Boſphore.

Aſandre gouverna le Boſphore pendant trente-trois ou trente-quatre ans, ſoit en qualité d'Ethnarque, ſoit avec le titre de Roi. Céſar pour le punir de ſon invaſion, avoit d'abord envoyé contre lui Mithridate de Pergame, à qui il avoit donné le Boſphore, mais ce dernier fut battu. Aſandre eut l'art de ſe ſoutenir, & Auguſte lui accorda dans la ſuite le titre de Roi, au lieu de celui d'Ethnarque qu'il portoit auparavant. Suivant Lucien, ce Monarque ſe diſtingua par une valeur peu commune, & à l'âge même de quatre-vingt-dix ans, il combattoit à pied & à cheval avec beaucoup de force & d'agilité. Il ſe laiſſa mourir de faim à quatre-vingt-treize ans, parce que Scribonius avoit été envoyé dans le Boſphore par Auguſte pour être à la tête des troupes.

Scribonius, à qui Auguſte avoit accordé le commandement des troupes dans le Boſphore, s'empara du Royaume à la mort d'Aſandre, quatorze ans avant J. C. Il ſe diſoit deſcendu de Mithridate le Grand, & choiſi par Auguſte pour gouverner le Boſphore. Afin d'autoriſer en quelque ſorte ſon uſurpation, il épouſa Dynamis, veuve d'Aſandre, qui avoit l'adminiſtration

BOSPHORE CIMMERIEN.

du Royaume. Cette Princeſſe étoit fille de Pharnace, & petite-fille de Mithridate le Grand. Toutes les précautions de Scribonius lui devinrent inutiles, ſes ſujets découvrirent bientôt ſes ſuppoſitions, & le firent mourir.

Auſſitôt que la nouvelle de l'uſurpation de Scribonius fut parvenue en Syrie, Agrippa qui y commandoit les troupes Romaines, chargea Polémon, Roi d'une partie du Pont, d'aller contre Scribonius. Polémon partit ſur le champ, mais l'uſurpateur étoit mort, lorſqu'il arriva dans ce pays. Il trouva cependant beaucoup de réſiſtance de la part des peuples qui craignoient de l'avoir pour Roi, & il les battit en différentes rencontres. Lorſqu'Agrippa ſe fut rendue à Sinope, les habitants du Boſphore mirent bas les armes, & conſentirent à recevoir Polémon pour leur Souverain. Auguſte confirma le choix d'Agrippa, & on peut placer l'avenement de Polémon au thrône du Boſphore vers l'année 13. ou 12. avant J. C. Polémon épouſa Dynamis, héritiere légitime du Boſphore, & veuve d'Aſandre & de Scribonius. Cette Princeſſe ne donna point d'enfants à Polémon, qui ſe maria dans la ſuite à Pythodoris, fille d'un homme fort riche. Il eut d'elle trois enfants, ſçavoir, Polémon, Zénon & une fille, dont on ignore le nom, qui fut mariée à un Roi de Thrace. On ne ſçait plus rien de Polémon. Strabon prétend qu'il périt dans une guerre qu'il fit à un peuple voiſin de ſes Etats; mais on n'a pas la date de ſa mort.

Soit que Polémon, fils de Polémon I. fût trop jeune lorſque ſon pere mourut, ſoit que la politique des Romains ne permît pas que Pythodoris, devenue Reine de Cappadoce par ſon mariage avec Archélaüs, regnât en même temps ſur le Boſphore, ce dernier Royaume fut donné à Sauromate I. qui eut pour ſucceſſeur Rheſcuporis I. On ne ſçait gueres que le nom de ces deux Princes, dont on connoît ſeulement les médailles.

Polémon II. ſuccéda vraiſemblablement à Rheſcuporis, & reçut de Caligula les Etats du Boſphore vers l'an 38. de J. C. Dion, qui fait mention du couronnement de Polémon, ne dit point ſi Rheſcuporis étoit mort, ou s'il y avoit eu quelque révolution dans le Boſphore. Quoi qu'il en ſoit, Polémon ne jouit pas long-temps de ce Royaume; car au bout de quatre ans Claude le donna à un Mithridate qui deſcendoit de Mithridate le Grand. Polémon reçut à la place du Boſphore, le Royaume de Pont & une partie de la Cilicie. Vingt-ſix ans après il céda le Pont, qui devint une Province Romaine, & ne garda que la ſeule partie de la Cilicie qu'on lui avoit accordée.

Mithridate, que l'Empereur Claude revêtit du Royaume du Boſphore, étoit iſſu de Mithridate le Grand, mais on ignore quel étoit ſon pere. Ce Prince fit à ſes voiſins des guerres injuſtes qui le brouillerent avec les Romains. Ceux-ci le priverent de ſes Etats, & mirent à ſa place Cotys ſon frere.

Le ſilence des Auteurs eſt cauſe qu'on ne peut découvrir ſi Cotys étoit frere utérin de Mithridate, ou s'il eut un même pere & une même mere que ce Prince. Cotys monta ſur le thrône l'an 49. de J. C.

Rheſcuporis II. connu ſeulement par une médaille, devint Roi du Boſphore l'an 83.

Sauromate II. paroît lui avoir ſuccédé. On ne ſçait des actions de ce

Bosphore Cimmerien.

Prince que l'Ambaſſade qu'il envoya à Trajan, & dont Pline fait mention ſans en circonſtancier le détail ni les motifs.

Cotys II. paroît enſuite, mais on ignore comment & en quel temps il parvint au Royaume de Boſphore.

Rhémétalcès qui occupa le thrône après Cotys II. y monta vers l'an 132. Les médailles & un paſſage d'Arrien font préſumer qu'il y eut pluſieurs troubles dans le Boſphore ſous le regne de Rhémétalcès, & voici quelles ſont les conjectures de M. Cary. » Eupator, dit-il, qui ſuccéda à Rhémé-» talcès avoit apparemment tenté de faire valoir ſes droits, d'abord après » la mort de Cotys; ce qui occaſionna des mouvements qui paroiſſent in-» diqués dans ces paroles d'Arrien à Adrien : *Afin que le Boſphore vous fût* » *connu, ſi vous aviez des arrangements à prendre ſur les affaires du Royaume.* » Rhémétalcès fut placé ſur le thrône par Adrien, comme on le voit ſur » une de ſes médailles; mais après la mort de cet Empereur, Eupator re-» nouvella peut-être ſes prétentions, & s'empara du Boſphore. Alors l'af-» faire fut portée devant Antonin, qui décida encore en faveur de Rhé-» métalcès. «

A la mort de ce Prince, Eupator reçut des mains d'Antonin la même couronne, dont cet Empereur l'avoit privé quelques années auparavant. On n'a aucune certitude ſur les actions d'Eupator, & on ne ſçait pas même ſi Sauromate III. qu'on voit après lui ſur le thrône, lui ſuccéda immédiatement.

La durée du regne de Sauromate III. n'eſt pas plus connue que les événements de ſa vie.

Rheſcuporis III. monta enſuite ſur le thrône du Boſphore, à ce qu'on peut voir par les médailles de ce Prince. Les Hiſtoriens d'ailleurs gardent le ſilence à ſon ſujet.

Il en eſt de même de Cotys III.

Ininthimévus, ſucceſſeur de ce dernier, n'eſt pas mieux connu; il paroît ſeulement qu'il regna à peine une année. Comme on n'eſt pas mieux inſtruit ſur la vie de ceux qui ſuivirent Ininthimévus, je vais ſeulement en donner une liſte.

Rheſcuporis IV. ſuccéda à Ininthimévus.

Teiranes monta enſuite ſur le thrône du Boſphore.

Thothorsès poſſéda auſſi la couronne, mais la date de ſes médailles comparée à l'époque qui ſe trouve ſur celles de Teiranes, laiſſe un intervalle de vingt ans.

Sauromate IV. ſuccéda à Thothorsès. Ce Prince, qui étoit fils d'un Rheſcuporis que les Romains avoient fait priſonnier, crut devoir tirer vengeance de l'affront qu'on avoit fait à ſon pere. En conſéquence, il arma contre les Romains, foula les peuples qui étoient ſous leur obéiſſance, & s'avança juſques ſur les bords du fleuve Halys. Dioclétien ne fut pas plutôt informé de la conduite du Roi du Boſphore qu'il réſolut de l'en punir, & envoya dans cette vûe Conſtance, pere de Conſtantin le Grand. Conſtance voyant qu'il ne pouvoit réuſſir à force ouverte, employa d'autres moyens. Il engagea les Cherſonites, peuples ſoumis aux Romains, d'entrer ſur les terres de Sauromate, de s'en rendre maîtres, & de faire captives les familles

BOSPHORE CIMMÉRIEN.

Boſphoriennes. Les Chefs des Cherſonites exécuterent avec ſuccès les deſſeins de Conſtance, & parmi les priſonniers qu'ils firent, ils emmenerent les femmes de Sauromate. La douceur avec laquelle on les traita, & la promeſſe qu'on leur fit de leur rendre leur liberté, ſi elles pouvoient porter Sauromate à la paix, furent cauſe qu'elles envoyerent preſſer vivement ce Prince de s'accommoder avec Conſtance. Sauromate, après avoir fait quelques difficultés, fit enfin la paix, & conſentit à ſe retirer dans ſes Etats. Dioclétien, en reconnoiſſance des ſervices que les Cherſonites lui avoient rendus dans cette guerre, les affranchit du tribut qu'ils payoient aux Romains.

Quelques années après l'avenement de Conſtantin à l'Empire, Sauromate V. fils & ſucceſſeur de Sauromate IV. & petit-fils de Rheſcuporis, fit la guerre aux Cherſonites, pour venger la honteuſe captivité de ſon ayeul. Les Cherſonites repouſſerent Sauromate, & l'obligerent à faire ſerment qu'il ne franchiroit plus les limites qu'ils lui fixerent. Après ce traité la paix fut rétablie, & chacun retourna dans ſon pays.

Rheſcuporis V. ſuccéda à Sauromate, & on ne voit point qu'il ait cherché à rompre les engagements que ſon prédéceſſeur avoit pris avec les Cherſonites.

Conſtantin Porphyrogenete nous apprend que pluſieurs années après le traité fait entre Sauromate V. & les Cherſonites, Sauromate VI. Roi du Boſphore, leur déclara la guerre, & prétendit rentrer en poſſeſſion des terres dont il avoit, diſoit-il, été dépouillé par violence. Pharnace, Chef des Cherſonites, aſſembla ſes compatriotes, & leur propoſa pour épargner la vie des ſoldats, de décider la querelle par un combat ſingulier qu'il s'offroit de préſenter à Sauromate. Les Boſphoriens perſuadés que leur Roi, qui étoit d'une taille avantageuſe, vaincroit aiſément Pharnace, accepterent le défi avec joye. Les deux combattants s'étant avancés l'un contre l'autre en préſence des deux armées, Pharnace ſe plaça de façon que Sauromate tournoit le dos à ſes ennemis. Au moment qu'ils commençoient à en venir aux mains, les Cherſonites, ſuivant le complot qu'ils avoient fait, pouſſerent un grand cri. Sauromate inquiet de la cauſe de ce bruit, tourna la tête, & reçut auſſitôt un coup mortel que lui porta Pharnace. Ce dernier coupa la tête au Roi du Boſphore, & par cette victoire les Cherſonites devinrent maîtres du Boſphore, & réduiſirent les habitants de ce pays en captivité. Dans la ſuite néanmoins, ils laiſſerent aux Boſphoriens quelques terres à cultiver.

Après cette révolution, il n'y eut plus de Rois du Boſphore. Aſandre, Chef de ceux à qui on avoit permis de cultiver quelques terres, fit de vaines tentatives pour entrer en poſſeſſion du Boſphore, & la conſpiration fut découverte. Son fils porta la peine de ſa révolte, & les Boſphoriens furent ſoumis aux Cherſonites.

Fin de l'hiſtoire du Boſphore Cimmérien.

ROYAUME D'EPIRE.

CHAPITRE XI.

Royaume d'Épire.

LA ſituation de l'ancienne Epire étoit entre la Theſſalie & la mer Adriatique, & fait aujourd'hui partie de l'Albanie moderne. Son voiſinage avec la Grece a ſurtout contribué à la rendre fameuſe dans l'ancienne Hiſtoire, & quoique le terrein de ce pays fût d'une très-petite étendue, on y comptoit cependant, ſuivant Théopompe, quatorze Nations Epirotes, dont les principales étoient les Moloſſes, les Chaoniens, les Theſprotes, les Ethiciens, les Athamanes, les Perrhebes, les Ambraciens, &c. Toutes ces Nations étoient ſéparément gouvernées par leurs Princes particuliers, mais elles tomberent enfin ſous la puiſſance des Moloſſes, qui conſerverent leur empire juſqu'à ce qu'ils furent obligés de fléchir ſous le joug des Romains.

Je ne ferai point mention des premiers Rois des Moloſſes qui, à ce qu'on prétend, tiroient leur origine de Néoptoleme ou Pyrrhus, fils d'Achille. Je paſſerai tout d'un coup au regne d'Alexandre Moloſſus, temps où l'hiſtoire de ce pays devient plus certaine & plus intéreſſante.

Néoptoleme II. pere d'Alexandre Moloſſus, étoit héritier préſomptif du thrône d'Epire; mais pour prévenir les ſuites funeſtes d'une guerre civile, il conſentit à partager l'autorité ſouveraine avec ſon frere Arymbas. Peu de temps après Néoptoleme mourut, laiſſant des enfants en bas âge, parmi leſquels étoient Alexandre, Olympias & Troas. Arymbas ſe mit auſſitôt en poſſeſſion de toute l'Epire, ſoit pour en conſerver une partie à ſes neveux, comme quelques-uns l'imaginent, ſoit pour les en dépouiller, comme il y auroit beaucoup d'apparence. Il épouſa Troas ſa niéce, & chercha à s'appuyer de la protection de Philippe, Roi de Macédoine, en lui donnant en mariage Olympias, ſœur de Troas & d'Alexandre. Arymbas fut paiſible poſſeſſeur de l'Epire pendant pluſieurs années, & à ſa mort, ſon neveu Alexandre lui ſuccéda par le crédit du Roi de Macédoine, qui étoit devenu ſon beau-frere.

ALEXANDRE MOLOSSUS.

342. Av. J. C.

Alexandre avoit vingt ans lorſqu'il monta ſur le thrône d'Epire, & il devoit ſon élévation à Philippe de Macédoine, qui, pour ſe l'attacher davantage, lui donna pour femme Cléopâtre, qu'il avoit eue d'Olympias. Ce fut pendant la célébration des noces de cette Princeſſe que Philippe fut aſſaſſiné, & Alexandre Moloſſus, après cet accident, retourna en Epire. Alexandre, fils de Philippe, prit poſſeſſion de la couronne de Macédoine, & il ne paroît pas que le Roi d'Epire l'ait aidé à ſoumettre les Illyriens, les Thraces, les Thébains, &c. qui avoient cherché à ſe prévaloir de la jeuneſſe du nouveau Roi. Moloſſus n'avoit pas voulu peut-être marcher ſous les ordres de ſon neveu; d'ailleurs, il étoit occupé à lever des troupes pour les mener aux Tarentins, qui l'avoient appellé à leur ſecours contre les Meſſapiens, les Bruttiens & les Lucaniens. Le Roi d'Epire naturellement brave, étoit ravi d'employer ſes armes contre des peuples aguerris, & il

ROYAUME D'EPIRE.

ſe hâta de prendre la route de l'Italie. Les Auteurs ſont peu d'accord ſur la date de ſon arrivée dans ce pays; les uns la rapportent à l'an 337. d'autres à l'an 334. & enfin à l'an 333. avant J. C. La flotte de ce Prince étoit compoſée de quinze vaiſſeaux de guerre, & d'un grand nombre de bâtiments pour le tranſport des troupes de débarquement. Les Samnites & les Lucaniens éprouverent d'abord les effets de la valeur d'Alexandre, qui fit en même temps la paix avec les Romains, ſuivant Tite-Live. Le Roi d'Epire avoit deſſein de marcher enſuite contre les Etoliens, les Métrapontins & les Pédicules; mais ſur la foi d'un Oracle qui promettoit à ces peuples l'éternelle poſſeſſion de leur pays, il crut devoir rechercher leur amitié. Il n'en agit pas de même à l'égard des Bruttiens & des Lucaniens, chez leſquels il porta le ravage & la déſolation. Héraclée, qui s'étoit révoltée contre les Tarentins, fut bientôt ſubjuguée; Coſence, Terine & pluſieurs autres places ſubirent le même ſort.

Il y avoit environ trois ans qu'Alexandre étoit deſcendu en Italie, lorſqu'il s'empara de trois pétites montagnes qui étoient auprès de Pandoſie, pour être à portée d'incommoder tout à la fois les Bruttiens & les Lucaniens. Il diviſa ſon armée en trois Corps, & plaça chacun d'eux ſur les montagnes dont il s'étoit rendu maître. De violentes pluyes ſurvinrent bientôt, inonderent la plaine, & couperent toute communication aux troupes du Roi d'Epire. Ses ennemis ne manquerent pas de profiter de la ſituation deſavantageuſe où il ſe trouvoit pour l'attaquer. Les deux Corps de troupes où il n'étoit pas furent accablés, & taillés en pieces, & on ſe préparoit à environner Alexandre, lorſque ce Prince intrépide ſe jetta au milieu de ſes ennemis, & tua leur Général. Il rallia enſuite ſes ſoldats auprès d'un fleuve, réſolu de le paſſer à gué, parce que les reſtes d'un pont lui firent juger que c'étoit-là le chemin qu'il devoit tenir. Alexandre avoit dans ſon armée deux cents transfuges Lucaniens, qui promirent de le livrer à leurs compatriotes, ſi on leur accordoit la permiſſion de retourner chez eux. Ils obtinrent ce qu'ils demandoient, ſous la condition qu'ils s'étoient eux-mêmes impoſée, & crurent trouver l'occaſion favorable de faire réuſſir leur projet, au moment que le Roi d'Epire voulut traverſer le fleuve. Un des Officiers de ce Prince s'apperçut des mauvais deſſeins des Lucaniens, & il en avertit ſon maître, qui, mettant l'épée à la main, lança ſon cheval dans le fleuve. Il s'efforça de gagner l'autre bord, & y étoit preſqu'arrivé, lorſqu'un des transfuges qui l'avoient trahi le perça d'un javelot. Le corps d'Alexandre tomba dans la riviere, & fut emporté par le courant. Ses ennemis s'en emparerent, & le traiterent avec toutes les indignités imaginables. On le ſépara en deux, une moitié fut envoyée à Coſence, & l'autre ſervit de jouet aux ſoldats. Une femme pria inſtamment ces ſoldats de lui donner ce qui reſtoit de l'infortuné Roi d'Epire, afin de l'échanger pour ſon mari & pour ſes enfants, alors au pouvoir des Epirotes. Alexandre mourut vers l'année 331. avant J. C. & il y a apparence qu'il ne laiſſa pas d'enfants, car ſon couſin Eacide lui ſuccéda ſans contradiction.

EACIDE.

Eacide, fils d'Arymbas, ne fut pas plutôt monté ſur le thrône, qu'il mit ſur pied une armée pour défendre la cauſe d'Olympias ſa couſine. Il marcha contre Caſſandre qui aſſiégeoit cette Princeſſe dans Pydna; mais les Epirotes

ſe mutinerent, & ne voulurent pas accompagner leur Roi. Ce Prince prit le parti de congédier les mécontents, & pourſuivit ſa route avec ceux qui conſentirent à reſter auprès de lui. Leur petit nombre ne put ſauver Olympias, & l'abſence d'Eacide lui devint funeſte, car ceux qu'il avoit renvoyés firent ſoulever leurs compatriotes, & publierent un décret qui banniſſoit ce Prince du Royaume. Les Epirotes firent enſuite alliance avec Caſſandre, & reçurent Lyciſque qu'il leur envoya pour Gouverneur. Cependant les peuples ſe laſſerent bientôt de l'adminiſtration de Lyciſque, & rappellerent Eacide. Ce Prince jouit peu du bonheur d'être rétabli, & fut tué la même année dans une bataille que les Macédoniens lui livrerent. ROYAUME D'EPIRE.

Alcete, frere d'Eacide, monta après lui ſur le thrône, & marcha contre Lyciſque qui étoit entré en Epire. L'armée d'Alcete n'étoit pas nombreuſe, mais ſes ſoldats lui paroiſſoient attachés, & il avoit chargé Alexandre & Teucer ſes fils de lever des troupes de tous les côtés. Cette précaution étoit indiſpenſable, car la ſupériorité des forces de Lyciſque, contraignit le Roi d'Epire à s'enfermer dans la ville d'Eurymene où il fut aſſiégé. Alexandre amena à ſon pere un renfort conſiderable, ce qui mit ce Prince en état d'engager une action, dans laquelle les troupes de Caſſandre furent battues & miſes en fuite. Quelques jours après il arriva des ſecours aux Macédoniens, qui furent vainqueurs à leur tour, & obligerent le Roi d'Epire à abandonner la ville d'Eurymene, qu'ils pillerent & firent raſer. Cependant Caſſandre qui ignoroit l'avantage que ſon armée venoit de remporter, s'avançoit à grands pas pour la ſoutenir. Il apprit avec joye le ſuccès de ſes armes, mais comme ſes affaires l'appelloient ailleurs, il fit un accommodement avec Alcete, & le laiſſa tranquille poſſeſſeur de la couronne. La paix dont le Roi d'Epire goûtoit la douceur, n'en put faire entrer dans ſon caractere. Il étoit naturellement emporté & cruel, & dès que quelqu'un paroiſſoit d'un avis contraire au ſien, il le faiſoit mourir dans les tourments. Une conduite ſi ſanguinaire irrita tellement les Epirotes qu'ils ſe ſouleverent, & maſſacrerent Alcete & ſes enfants, à l'exception d'Alexandre & de Teucer qui eurent le bonheur de ſe ſauver.

La couronne d'Epire fut alors miſe ſur la tête de Pyrrhus, neveu d'Alcete & fils d'Eacide. Lorſque ce dernier fut banni du Royaume par un décret lancé contre lui, les Epirotes pillerent ſon palais, & maſſacrerent tous ceux qui lui appartenoient. Pyrrhus ſon fils étoit encore au berceau, & il auroit ſans doute été enveloppé dans la ruine de ſa famille, ſi deux domeſtiques zelés ne l'euſſent dérobé à la fureur du peuple. Ils le menerent à la Cour de Glaucias, Roi d'Illyrie, qui, après avoir balancé quelque temps ſur le parti qu'il prendroit, conſentit enfin à accorder ſa protection au jeune Prince. Auſſitôt que Caſſandre fut informé de cette circonſtance, il mit tout en uſage pour engager Glaucias à lui remettre Pyrrhus entre les mains. Glaucias réſiſta également au offres & aux menaces du Roi de Macédoine, & dès que Pyrrhus eut atteint l'âge de douze ans, il le conduiſit en Epire à la tête d'une puiſſante armée, & le rétablit ſur le thrône de ſes ancêtres. Suivant Juſtin, les Epirotes rappellerent Pyrrhus de leur propre mouvement, & lui donnerent des tuteurs pour adminiſtrer les affaires du Royaume, juſqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même. Il avoit environ PYRRHUS.

ROYAUME D'EPIRE.

dix-ſept ans lorſqu'il fit un voyage en Illyrie, afin de ſe trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, & pendant ſon abſence ſes ſujets ſe révolterent, & reconnurent pour Roi Néoptoleme ſon grand-oncle. Pyrrhus dépouillé de ſes Etats & dénué de tout ſecours, chercha une retraite auprès de Démétrius, fils d'Antigone. Démétrius, qui avoit épouſé une ſœur de Pyrrhus, lui fit un accueil favorable, & cultiva avec fruit les heureuſes diſpoſitions de ce Prince pour le métier des armes. Le jeune Roi d'Epire, quoique privé de la couronne, rendit de grands ſervices à ſon beau-frere, & lorſque ce dernier eut fait la paix avec Ptolémée, Pyrrhus voulut bien être donné en ôtage, & ſe rendit à la Cour du Roi d'Egypte.

Son mérite perſonnel, la douceur de ſes mœurs & la ſageſſe de ſa conduite lui acquirent l'eſtime du Roi d'Egypte, & celle de tous les Seigneurs. La Reine Bérénice, à qui Pyrrhus s'étoit particulierement attaché, le préféra à pluſieurs autres Princes, & lui accorda en mariage Antigone ſa fille, qu'elle avoit eue d'un Seigneur Macédonien ſon premier mari. Elle ne crut pas devoir borner à cette faveur les marques de ſa bienveillance pour Pyrrhus, & au moyen du pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de Ptolémée, elle obtint qu'il fourniroit des troupes & de l'argent à ſon gendre. Pyrrhus n'eut pas de peine à recouvrer ſon Royaume, mais craignant les funeſtes effets d'une guerre civile, il conſentit à céder une partie de ſes Etats à Néoptoleme. Celui-ci, qui parut d'abord ſatisfait de ce partage, écouta bientôt les conſeils pernicieux des ennemis de Pyrrhus, & entreprit de faire empoiſonner ce Prince. Le complot ayant été découvert, Néoptoleme fut mis à mort, & Pyrrhus ſe trouva ſeul maître de toute l'Epire. Il étoit trop ambitieux pour ſe contenter de la poſſeſſion de ce Royaume; il médita de nouvelles conquêtes, & entreprit l'expédition dont on a parlé dans l'hiſtoire de Macédoine.

Pyrrhus ne fut pas long-temps paiſible poſſeſſeur du thrône de Macédoine, il fut d'abord obligé de partager ce Royaume avec Lyſimaque, qui parvint à s'en rendre maître entierement. Le Roi d'Epire forcé de rentrer dans les premieres bornes de ſes Etats, auroit pu y finir tranquillement ſes jours, ſi ſon humeur belliqueuſe ne l'eût porté à ſaiſir la premiere occaſion qui ſe préſenta de faire la guerre. Les habitants de Tarente, alors ennemis des Romains, & trop foibles pour leur réſiſter, implorerent le ſecours de Pyrrhus, à qui ils firent de brillantes promeſſes. Ce Prince flatté des propoſitions qu'on lui faiſoit, reçut favorablement les Ambaſſadeurs Tarentins, & ſe prépara à paſſer en Italie. Il confia le gouvernement de ſes Etats à ſon fils Ptolémée âgé de quinze ans, & nomma tuteur de ce Prince, Ptolémée Céraunus, Roi de Macédoine. Les autres fils de Pyrrhus, ſçavoir, Alexandre & Hélénus l'accompagnerent dans ſon expédition, & vers la fin de l'hyver le Roi d'Epire s'embarqua. Sa flotte étoit compoſée des vaiſſeaux d'Epire, des galeres de Tarente, & de celles qu'Antigone Gonatas lui avoit envoyées. L'impatience qu'il avoit de ſe ſignaler par quelque exploit, l'empêcha de faire réflexion aux dangers auxquels il s'expoſoit en ſe mettant ſur mer dans la ſaiſon où on étoit. Sa flotte fut diſperſée par une violente tempête, & il courut riſque de périr pluſieurs fois. La galere qu'il montoit étoit ſur le point de ſe briſer & d'être engloutie par les flots, lorſqu'il ſe

jetta

ROYAUME D'EPIRE.

jetta à la nage avec ceux qui l'accompagnoient. Après avoir fait de violents efforts pendant une nuit entiere, il gagna enfin la côte au moyen des secours que les Meſſapiens, accourus ſur le rivage, lui donnerent. Il étoit inquiet de ſa flotte qui ne paroiſſoit point, mais il ne laiſſa pas de prendre le chemin de Tarente à la tête d'environ deux mille hommes de pied; de quelques chevaux & de deux éléphants.

Les Tarentins inſtruits de l'approche de Pyrrhus, allerent au devant de lui, & le firent entrer dans leur ville. Uniquement occupés de leurs plaiſirs, ils ſe flattoient que le Roi d'Epire ſe chargeroit ſeul des opérations de la guerre, & qu'il les diſpenſeroit de le ſuivre. Ils ſe tromperent, car auſſitôt que les vaiſſeaux Epirotes furent arrivés, Pyrrhus commença à agir en maître à Tarente. Il réforma les déſordres qui regnoient dans la ville, fit fermer les jardins publics & les lieux de ſpectacles, & incorpora dans ſes troupes tous les Tarentins en état de porter les armes. Il leur fit obſerver la plus exacte diſcipline; & pour retenir ceux qu'une pareille ſévérité engageoit à quitter la ville, il déclara digne de mort quiconque ſortiroit du pays, ou ne ſe trouveroit pas aux revûes ordinaires. Les Tarentins ſe plaignirent inutilement de la conduite de Pyrrhus à leur égard; il ſe défit ſecrettement des plus factieux, & envoya en Epire, ſous différents prétextes, ceux qui lui étoient ſuſpects. Ariſtarque, Orateur célebre, fut du nombre de ces derniers; mais au lieu de ſe rendre en Epire, comme il avoit paru en avoir deſſein, il alla à Rome, & informa le Sénat de la ſituation où ſe trouvoient les Tarentins, & des projets de Pyrrhus. Les Romains firent ſur le champ partir Fabricius pour viſiter les Colonies Romaines, pour fortifier quelques places, & pour engager les habitants des villes amies de la République à être fideles à leur alliance avec Rome. Ces précautions étoient d'autant plus néceſſaires, que la réputation du Roi d'Epire ſembloit diſpoſer en ſa faveur une grande partie des alliés des Romains.

Cependant les renforts qu'on avoit promis à Pyrrhus n'arrivoient pas, & il apprit que le Conſul P. Valerius Lévinus étoit déjà dans le pays des Lucaniens, où il brûloit & ſaccageoit tout. Le Roi d'Epire ſe mit auſſitôt en chemin avec le peu de troupes qu'il avoit; mais avant que de rien entreprendre, il crut devoir écrire à Lévinus, & il le fit dans des termes extrêmement fiers. Comme la réponſe qu'on lui fit étoit à peu près ſemblable, il s'avança vers l'endroit où Lévinus étoit campé. La riviere de Siris ſéparoit le camp des Romains d'avec celui du Roi d'Epire, & Lévinus réſolu d'attaquer Pyrrhus avant qu'il eût reçu les renforts qu'il attendoit, harangua ſes ſoldats, & paſſa la riviere malgré la vigoureuſe défenſe des Epirotes. La bataille s'engagea bientôt après, & la victoire qui fut également diſputée de part & d'autre, ſe déclara enfin pour le Roi d'Epire. Ce Prince reſta maître du champ de bataille; mais loin d'inſulter au malheur de ſes ennemis, il fit hautement l'éloge de leur courage, & prit un ſoin particulier de faire enterrer leurs morts.

Déterminé à profiter de l'avantage qu'il venoit de remporter, Pyrrhus parcourut en diligence les pays alliés des Romains. La défaite de ces derniers & la valeur des Epirotes effrayerent pluſieurs villes qui ouvrirent leurs portes ſans réſiſtance. Les Epirotes par ce moyen ſe virent en peu de temps

ROYAUME D'EPIRE.

maîtres de la plus grande partie de la Campanie. Pendant le ſéjour que le Roi d'Epire fit dans cette Province, les Samnites, les Lucaniens & les Meſſapiens le joignirent enfin. Il leur fit quelques reproches de leur retardement, mais il conſentit à partager avec eux les dépouilles de l'ennemi, & les mena ſur le champ aſſiéger Capoue. La préſence de Lévinus fit échouer l'entrepriſe de Pyrrhus, qui ne fut pas plus heureux devant Naples. Contraint de renoncer à ſes projets ſur ces deux Places, le Roi d'Epire traverſa le pays des *Hernici*, & s'arrêta près de Preneſte. L'approche du Conſul T. Coruncanius qui revenoit de l'Etrurie avec une armée victorieuſe, obligea les Epirotes à gagner en diligence la Campanie. Lévinus étoit déjà dans cette Province, & ſon armée alors plus nombreuſe que celle qui avoit été défaite ſur les bords de la Siris, intimida Pyrrhus, & lui fit changer la réſolution où il étoit d'abord d'attaquer les Romains. Il diſſimula néanmoins les véritables motifs de ſa retraite, & feignant que les augures n'étoient pas favorables, il prit le chemin de Tarente, & mit fin à la campagne.

Le bon ordre & l'exacte diſcipline qui s'obſervoient parmi les troupes Romaines, n'échapperent pas à la pénétration du Roi d'Epire. Ce Prince commençant à appréhender que la guerre qu'il avoit entrepriſe ne cauſât ſa ruine, ſouhaita la terminer par une paix honorable. Il étoit dans ces diſpoſitions, lorſqu'il apprit que le Sénat lui envoyoit une Ambaſſade ſolemnelle. Perſuadé que la République déſiroit la paix autant que lui, il chercha à ſe concilier les Ambaſſadeurs Romains, en leur faiſant la réception la plus magnifique. Cependant la commiſſion de ces Ambaſſadeurs étoit bornée à demander qu'on leur rendît les priſonniers par voye d'échange, ou en fixant le prix de leur rançon, & lorſqu'ils eurent expoſé l'objet de leur voyage, Pyrrhus eut peine à cacher ſon chagrin & ſon étonnement. Il promit de rendre réponſe aux Romains auſſitôt qu'il auroit examiné la nature de leur demande, & après avoir conſulté ſes amis, il ſe détermina à rendre les priſonniers Romains ſans aucune rançon, & à faire partir pour Rome des Ambaſſadeurs chargés de négocier un traité de paix avec le Sénat. Cynéas (1) fut nommé Chef de cette Ambaſſade, & ſuivant ſes inſtructions,

(1) Cynéas, originaire de Theſſalie, étoit un homme qui avoit de grands talents, & qui parvint à être premier Miniſtre & favori du Roi d'Epire. Il entendoit parfaitement le métier de la guerre; & étoit outre cela profond politique, & un des plus excellents Orateurs de ſon temps. Il avoit appris l'art de parler ſous Démoſthène, celui de la guerre ſous les Capitaines d'Alexandre le Grand, & la politique, par une longue expérience. Le talent qu'il avoit de perſuader & de gagner les bonnes graces de ceux avec qui il avoit à traiter, fit dire à Pyrrhus: *Que les diſcours perſuaſifs de Cynéas lui avoient acquis plus de villes qu'il n'auroit pû en conquérir par la force des armes.* Le Roi d'Epire, avant que d'entreprendre la guerre contre les Romains, voulut communiquer à Cynéas les vaſtes projets qu'il avoit formés. Il le fit entrer dans ſon cabinet, après avoir renvoyé les Ambaſſadeurs de Tarente, & lui parla ainſi: » Les Tarentins m'invitent à » paſſer en Italie. Si je triomphe des Ro» mains, la conquête de l'Occident m'eſt » aſſurée; & ſûrement je n'aurai aucune » peine à triompher d'eux. L'Etrurie les oc» cupera d'un côté, & tous les peuples en » deçà du Tibre juſqu'aux bords de la mer, » ſont prêts à prendre les armes ſous mes » ordres contre cette orgueilleuſe Républi» que. Dites-moi ſincerement ce que vous » penſez de cette entrepriſe. « Cynéas, ſans déſapprouver ſon deſſein, lui demanda de quel côté il porteroit ſes armes s'il pouvoit vaincre les Romains. » Les Romains une » fois vaincus, répondit Pyrrhus, je paſſerai

il devoit faire ſes efforts pour obtenir, 1°. Que les Tarentins fuſſent compris dans le traité; 2°. Que toutes les villes Grecques en Italie euſſent l'entiere jouiſſance de leurs libertés & priviléges; & 3°. Enfin, que la République rendît aux Samnites, aux Lucaniens & aux Bruttiens toutes les Places qu'elle leur avoit enlevées. Cynéas employa vainement toute ſon éloquence pour faire paroître raiſonnables & modérées les prétentions de Pyrrhus. Ses préſents ne réuſſirent pas mieux, & le Sénat déclara formellement qu'on n'entreroit en aucun traité avec le Roi d'Epire, à moins qu'il ne ſortît de l'Italie.

Pyrrhus mortifié du peu de ſuccès de cette négociation, fit les préparatifs néceſſaires pour recommencer la guerre. Les Romains de leur côté, après avoir élû pour Conſuls P. Sulpicius Saverrio, & C. Décius Mus, les envoyerent l'un & l'autre en Apulie. Le camp de Pyrrhus étoit placé auprès de la petite ville d'Aſculum, & les Conſuls ſe retrancherent au pied de l'Apennin. Les deux armées reſterent quelques jours à s'examiner, & lorſqu'elles en vinrent aux mains, elles montrerent l'une & l'autre une valeur extraordinaire. Le Roi d'Epire diſputa long-temps la victoire, mais enfin il fut vaincu, & ſe retira à Tarente. Sulpicius ne pouvant engager une ſeconde action comme il le déſiroit, mena ſes troupes en Apulie, où il prit ſes quartiers d'hyver. Dès le commencement du printemps ſuivant, les deux armées ſe remirent en campagne, & ſe poſterent à peu de diſtance l'une de l'autre. Les Conſuls attendoient le moment favorable de livrer bataille, lorſque le Médecin de Pyrrhus leur promit d'empoiſonner ce Prince, ſi les Romains vouloient lui accorder une récompenſe digne d'un ſervice auſſi important. Indignés d'une telle propoſition, les Conſuls en firent avertir Pyrrhus, afin qu'il ſe précautionnât contre des entrepriſes ſemblables. Le Roi d'Epire pénetré de reconnoiſſance, mit en liberté tous les priſonniers Romains qui ſe trouvoient dans ſon camp, & envoya une ſeconde fois Cynéas à Rome, afin d'eſſayer s'il pourroit entrer en accommodement. Cynéas ne fut pas plus heureux que la premiere fois, & on lui répondit de nouveau, qu'on n'écouteroit les propoſitions de Pyrrhus, que lorſqu'il ſeroit hors de l'Italie avec toute ſon armée. La fermeté des Romains découragea le Roi d'Epire; il s'appercevoit qu'en s'obſtinant à demeurer en Italie, il pourroit perdre le reſte de ſes

» en Sicile, où tout eſt dans la derniere con-
» fuſion à l'occaſion de la mort du Roi Aga-
» thocle. Vous ſçavez de quelle importance
» eſt cette iſle. Mais, ajouta Cynéas, lorſ-
» que vous ſerez maître de la Sicile, que ferez-
» vous enſuite? Rien n'eſt plus ſimple, répon-
» dit Pyrrhus, je paſſerai en Afrique. Les
» Carthaginois ne ſont rien moins que formi-
» dables; Agathocle les ſurprit avec un petit
» nombre de vaiſſeaux, & penſa ſe faire leur
» Roi. Et ſi je réuſſis à prendre leur ville, qui
» oſera me faire tête? La Macédoine mon an-
» cien domaine, & la Grece entiere ne forme-
» ront qu'une partie de mes conquêtes futures.
» Et quand nous aurons tout conquis, que
» ferons-nous, reprit Cynéas? Ce que nous
» ferons, répliqua le Roi? Nous vivrons en
» repos, & nous ne penſerons plus qu'à nous
» réjouir. « Alors Cynéas l'interrompant:
» Eh! Seigneur, lui dit-il, qui vous empêche
» de vivre dès aujourd'hui en repos, & de
» jouir des douceurs de la vie? Pourquoi
» chercher ſi loin un bonheur que vous tenez
» entre vos mains, & acheter ſi cher ce que
» vous pouvez avoir ſans peine? « Ce diſ-
cours fit quelque impreſſion ſur l'eſprit du Roi, mais ſon ambition ſe trouvant la plus forte, il lui céda au bout de quelque temps. Quoique Pyrrhus n'eût pas ſuivi les avis de Cynéas, ce Miniſtre lui rendit pendant le cours de la guerre tous les ſervices dont il fut capable, & obéit ſans murmurer à tous les ordres qu'il lui donna.

ROYAUME D'EPIRE.

troupes: mais d'un autre côté, il ne vouloit pas avoir la honte de céder. Il s'occupoit de ces affligeantes réflexions au moment qu'il reçut les Députés de Syracuſe, d'Agrigente & des Léontins, qui venoient le prier de les aider à chaſſer les Carthaginois. Pyrrhus ſaiſit avec joye cette occaſion pour quitter l'Italie, & après avoir laiſſé dans Tarente une forte garniſon, il partit avec une flotte de deux cents vaiſſeaux.

Les grands avantages qu'il eut d'abord ſur les Carthaginois, lui firent naître l'idée de paſſer en Afrique. Les Siciliens informés de ce projet, & fatigués d'ailleurs des exactions des Miniſtres & des Courtiſans de Pyrrhus, changerent tout-à-coup à ſon égard, & ſe ſoumirent en partie aux Carthaginois & en partie aux Mamertins. Pyrrhus ſe détermina alors à marcher au ſecours des Tarentins; mais ſa flotte fut attaquée par celle de Carthage, & ſon armée de terre eut à combattre les Mamertins. Il ſurmonta néanmoins tous ces obſtacles, & arriva enfin à Tarente, où il rétablit ſon armée. Auſſitôt qu'il ſe crut en état de faire tête aux Romains, il alla à leur rencontre & leur livra bataille. Les prodiges de valeur qu'il fit en cette occaſion ne purent empêcher la défaite de ſes troupes, & les Romains remporterent une victoire des plus complettes. Pyrrhus affligé d'un échec auſſi conſidérable, ſe retira à Tarente avec ſa Cavalerie, & médita ſecrettement d'abandonner l'Italie. Il diſſimula cependant ce deſſein, & feignant d'aller au devant des renforts qu'il ſuppoſoit devoir lui arriver, il partit pour l'Epire.

Il y avoit déjà ſix ans que Pyrrhus avoit quitté ſon Royaume lorſqu'il y rentra, & il trouva ſes thréſors tellement épuiſés, qu'il ne put donner à ſes ſoldats les récompenſes auxquelles ils s'attendoient. Le Roi d'Epire pour dédommager ſes troupes de ce qu'elles avoient ſouffert en Italie, les mena dans la Macédoine, & envahit ce Royaume avec le ſecours de quelques compagnies Gauloiſes, & chaſſa Antigone Gonatas qui regnoit alors dans ce pays. Après cette conquête, qui avoit enrichi l'armée de Pyrrhus; ce Prince devoit naturellement retourner au ſecours des Tarentins; cependant ſoit par crainte des Romains, ſoit par inconſtance, il porta ſes pas dans le Péloponneſe, où Cléonyme, Roi de Sparte, l'appelloit. Le Roi d'Epire aſſiégea Lacédémone, mais déſeſperant bientôt de s'emparer de cette Place, où les femmes ne ſe défendoient pas moins que les hommes, il décampa, & ſe rendit à Argos ſur les invitations d'Ariſtias, citoyen de cette ville. Antigone, qui avoit déjà recouvré une partie de la Macédoine, s'étoit auſſitôt approché d'Argos pour ſecourir Ariſtippe, concitoyen & rival d'Ariſtias. Pyrrhus avant que d'arriver ſous les murs d'Argos, fut attaqué par le Lacédémonien Arée, qui tailla en pieces l'arriere-garde des Epirotes. Le Roi d'Epire chargea auſſitôt ſon fils Ptolémée d'aller punir les Lacédémoniens. Ce jeune Prince peu content de les avoir forcés à ſe retirer, s'abandonna trop à ſon courage, & fut tué en pourſuivant ſes ennemis.

A la nouvelle de la perte de ſon fils, Pyrrhus tranſporté de fureur tomba ſur les Lacédémoniens, immola leur Général aux mânes de Ptolémée, & répandit l'épouvante & l'horreur parmi les ſoldats, qui ſe retirerent en déſordre. Le Roi d'Epire continua enſuite ſa route vers Argos, & alla camper en préſence de l'armée d'Antigone. Les Argiens craignant de tomber ſous la puiſſance d'un des deux, envoyerent des Ambaſſadeurs à l'un & à l'autre,

pour les prier également de ſe retirer. Antigone le promit de bonne foi, & donna même ſon fils en ôtage. Pyrrhus n'agit pas avec la même franchiſe, il feignit de s'éloigner, mais il avoit parole d'Ariſtias, qui étoit convenu de lui ouvrir une des portes. Il ſe rapprocha dès la nuit ſuivante, & entra ſans être découvert par ceux du Parti oppoſé à celui d'Ariſtias. Cependant Pyrrhus ne ſe trouvant pas aſſez fort pour faire tête aux Argiens, ordonna qu'on fît entrer ſes éléphants. Cette précaution fut cauſe de ſa ruine; car le bruit que firent les éléphants en paſſant par la porte avec les tours qu'ils avoient ſur le dos, réveilla les habitants, qui firent dire à Antigone d'accourir à leur ſecours. Les Argiens prirent les armes en diligence, & ſe défendirent ſi vigoureuſement, qu'ils donnerent à Antigone le temps d'arriver. Alors Pyrrhus, malgré toute ſa valeur, ſuccomba au nombre de ſes ennemis, & ſongea à ſortir promptement d'Argos. Un de ſes éléphants ayant malheureuſement bouché une des portes, la confuſion ſe mit parmi les Epirotes, qui ſe trouverent preſſés dans les rues, de façon qu'ils ne pouvoient ſe ſervir de leurs armes. Pyrrhus s'étant jetté en déſeſperé au milieu des ennemis, fut bleſſé de la javeline d'un ſoldat Argien. Quelque légere que fût la bleſſure du Roi d'Epire, elle excita ſa colere, & il alloit punir celui qui lui avoit porté le coup, lorſque la mere de l'Argien tremblante pour la vie de ſon fils jetta d'une fenêtre où elle étoit, une pierre ſur Pyrrhus. Ce Prince en fut frappé à la tête, tomba de cheval, & mourut quelques moments après. Un Macédonien lui coupa la tête, & la porta à Alcionée, fils d'Antigone. Telle fut la fin de Pyrrhus, à qui tous les Hiſtoriens généralement accordent le titre de grand Capitaine. Il avoit des qualités recommandables, & ſi l'on excepte ſon inconſtance & ſon ambition, on ne peut lui reprocher aucun défaut conſiderable. ROYAUME D'EPIRE.

Les Epirotes, qui étoient dans Argos, n'eurent pas plutôt appris la mort de leur Roi qu'ils mirent bas les armes, & ſe rendirent à diſcrétion. Antigone les traita favorablement, & les renvoya en Epire avec Hélenus, fils de Pyrrhus, & les cendres de ce Monarque enfermées dans une urne d'or.

Alexandre, fils de Pyrrhus, & ſon ſucceſſeur, fit une invaſion dans la Macédoine, & ravagea ce Royaume pendant l'abſence d'Antigone Gonatas, qui étoit alors devant Athènes. Le Roi de Macédoine retourna dans ſes Etats en diligence, pour les défendre contre ſes ennemis, mais la déſertion de ſes troupes l'obligea à prendre la fuite. Démétrius, fils d'Antigone, raſſembla un Corps de troupes aſſez nombreux, attaqua Alexandre & le défit. Il le força à abandonner la Macédoine, & le chaſſa même de l'Epire. Alexandre, qui étoit paſſé dans le pays des Acarnaniens, y leva une nouvelle armée, & contraignit à ſon tour Démétrius à reprendre le chemin de la Macédoine. Le Roi d'Epire eut quelques démêlés avec les Illyriens, ſur leſquels il remporta une victoire complette. Depuis cet évenement, il jouit de la paix le reſte de ſa vie, & s'occupa à rétablir dans ſes Etats l'abondance & la tranquillité que les guerres précédentes en avoient bannies. Il laiſſa de ſa ſœur Olympias qu'il avoit épouſée, deux enfants, ſçavoir, un fils nommé Ptolémée qui fut ſon ſucceſſeur, & une fille appellée Phthia, qui fut mariée à Démétrius II. Roi de Macédoine. ALEXANDRE.

Ptolémée trop jeune pour prendre en main les rênes du gouvernement, PTOLEMÉE.

ROYAUME D'EPIRE.

eut sa mere pour tutrice. Cette Princesse administra les affaires du Royaume avec beaucoup de sagesse & de prudence, & l'éducation qu'elle donna à son fils firent concevoir de lui les plus grandes espérances. Malheureusement ce Prince mourut dans le temps qu'il marchoit contre les Etoliens. Il étoit à peine sorti de sa minorité; cependant il avoit eu un fils appellé Pyrrhus; & une fille que Justin nomme Laudamie, & que Pausanias & Athénée désignent par le nom de Déidamie.

PYRRHUS III.

Les Epirotes en mettant le jeune Pyrrhus sur le thrône, nommerent encore Olympias Régente du Royaume. Il y a lieu de croire que cette Princesse, qui avoit acquis de nouvelles lumieres sur l'art de gouverner, ne démentit pas sa conduite précédente. On ignore ce qui se passa sous cette seconde tutelle; on sçait seulement que le jeune Roi Pyrrhus son petit-fils fut assassiné par les Ambraciens, & que Déidamie fut placée sur le thrône à sa mort.

Suivant le rapport de Polyen, Déidamie ne posséda pas long-temps la couronne. Les Epirotes chagrins d'obéir à une femme, engagerent Nestor, un des Gardes de la Reine, à lui ôter la vie. Nestor consentit à se charger de cette criminelle commission; mais soit frayeur, soit compassion, il ne put l'exécuter. Déidamie échappée à ce danger sentit le péril où elle étoit exposée, & elle crut l'éviter en se réfugiant dans un Temple de Diane. Ses espérances furent trompées; les Epirotes avoient juré sa mort, & ils la firent massacrer dans son asyle par un scélérat nommé Miton. Si l'on en croit Pausanias, Déidamie ne fut point assassinée. Elle regna peu à la vérité, mais elle regna paisiblement, & mourut de mort naturelle. Il paroît, selon le témoignage unanime des Anciens, que Déidamie fut la derniere de la famille des Pyrrhides, ou des descendants de Pyrrhus Néoptoleme, & qu'à la mort de cette Princesse les Epirotes changerent la forme du gouvernement, & ne furent plus soumis qu'à des Magistrats ou Préteurs, élus annuellement dans l'assemblée générale de toute la Nation. L'Epire devint ainsi une République, & conserva sa liberté jusqu'au temps où ce pays fut réduit en Province de l'Empire Romain.

Aussitôt que l'Epire n'eut plus de Rois, les dissensions & les brouilleries domestiques commencerent à regner. Les Illyriens & les Macédoniens profitant des troubles, s'emparerent de plusieurs Provinces dépendantes des Epirotes, & les annexerent à leurs domaines. Par ce moyen la République d'Epire devint peu considerable, au lieu que le Royaume de même nom avoit été puissant & célebre dans l'Histoire. Plutarque prétend que les Epirotes jouissoient d'une sorte de liberté sous leurs Rois; & que dans une assemblée générale qui se convoquoit tous les ans à Passaron, ville de la Province de Molosside, le Roi s'obligeoit par un serment solemnel à gouverner conformément aux loix, & le peuple s'engageoit de son côté à être fidele & soumis au Souverain.

Fin de l'histoire d'Epire.

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

CHAPITRE DOUZIEME.

Empire de Constantinople.

CONSTANTINOPLE.

BYZANCE, nommée dans la ſuite Conſtantinople, dut ſon origine, ſuivant la tradition de cette ville, conſtatée par les médailles, à un certain Byzas qui étoit à la tête d'une Colonie Grecque. On ignore de quelle ville Byzas étoit parti : mais le plus grand nombre des anciens Ecrivains penſent qu'il ſortoit de Mégare. Ce ſentiment pourroit être fondé ſur ce qu'on parloit à Byzance le Dialecte Dorique, qui étoit en uſage à Mégare. Byzance fut bâtie, ſelon Euſebe, l'an 658. avant J. C. Les peuples de la Thrace ne virent pas d'un œil indifférent l'élévation de cette nouvelle ville, & les Rois des divers Cantons de ce pays firent bientôt leurs efforts pour détruire Byzance. La valeur des habitants, la prudence & le courage de Phidalie, femme de Byzas, rendirent inutiles les entrepriſes des ennemis.

CONSTANTINOPLE.

Les Byzantins conſerverent leur liberté juſqu'au regne de Darius, fils d'Hyſtaſpe, qui s'empara de Byzance. Cette ville, après avoir ſubi le joug des Perſes, tomba ſucceſſivement ſous la domination des Athéniens & des Lacédémoniens. Thraſybule détruiſit enfin l'autorité de ceux-ci, & rétablit l'ancien gouvernement Démocratique. Il y avoit cependant toujours un premier Magiſtrat qu'on appelloit *Hieromnemon*, & qui ſubſiſtoit encore ſous les Empereurs Romains. Philippe, pere d'Alexandre le Grand, fit tout ce qu'il put pour ſe rendre maître de Byzance, mais les ſecours que les Athéniens fournirent aux habitants de cette ville, obligerent le Roi de Macédoine à renoncer à ſes projets.

Les Byzantins témoignerent un grand attachement pour les Romains auſſitôt que ces peuples parurent en Grece & en Aſie, & firent alliance avec eux dans le temps de la guerre de Rome contre Philippe, pere de Perſée. Byzance rendit de grands ſervices à la République Romaine dans les guerres qu'elle eut à ſoutenir contre Antiochus, Perſée, Ariſtonicus. La conduite de cette ville à l'égard de Rome, la fit regarder avec beaucoup de conſideration, & lui acquit le droit des villes libres. Ses Envoyés étoient traités avec les mêmes honneurs que les Ambaſſadeurs des Souverains, & avoient leurs places avec eux dans l'orcheſtre. La diſpute qui s'éleva au ſujet de l'Empire entre Sévere & Niger, fut la cauſe de la ruine de Byzance. Cette ville, qui avoit pris le parti de Niger, le ſoutint avec tant d'opiniâtreté, qu'elle refuſa de reconnoître Sévere même après la mort de ſon rival. Elle ſe défendit pendant trois ans, & la plus horrible famine fut la ſeule choſe qui la détermina à ſe rendre. Sévere la traita en vainqueur irrité. Les troupes & les Magiſtrats furent mis à mort, on vendit les biens de tous les habitants, Byzance fut privée du titre de ville, & ſoumiſe à Perinthe comme un ſimple bourg; enfin les murailles furent entierement raſées. Quelque temps après Sévere pardonna aux Byzantins, & les rétablit dans leurs droits à la priere de Caracalla. Byzance prit alors le nom d'*Antoninia*, à cauſe de ce jeune Prince qui s'appelloit Antonin. On a encore une médaille dans laquelle la ville de Byzance eſt nommée *Auguſta Antoniniana*. Après la mort de Caracalla, elle reprit ſon ancien nom, & inſenſiblement ſon ancienne ſplendeur. Cette ville eut beaucoup à ſouffrir ſous l'empire de Gallien. On eſt très-mal inſtruit du ſujet du mécontentement de l'Empereur contre Byzance. Gallien étant entré dans la Place par compoſition, oublia les articles de la capitulation; & fit maſſacrer tous les ſoldats & les habitants. Il paroît que Byzance répara bientôt ſes pertes, puiſque ſix ans après, ſous le regne de Claude II. elle attaqua avec ſuccès les Goths, qui étoient entrés dans le détroit du Boſphore.

196. Depuis J. C.

263.

Fondation de Conſtantinople.

328.

Conſtantin le Grand devenu ſeul maître de l'Empire Romain par la défaite de ſes collegues, réſolut de bâtir une ville pour en faire un nouveau ſiége de l'Empire. Il étoit d'abord déterminé à la placer près de l'ancienne Troye ſur la côte de l'Aſie, mais lorſqu'il eut conſideré la ſituation avantageuſe de Byzance, il jugea à propos d'en profiter. Cette ville ſituée à l'extrémité de la Thrace ſur un promontoire qui ferme l'entrée du Boſphore, avoit encore l'avantage d'être environnée des deux mers, qui lui procuroient les richeſſes de l'Aſie & de l'Europe. L'Empereur étendit les murailles

murailles de Byzance juſqu'aux deux mers de la Propontide & du Pont-Euxin, qui formerent la pointe où Conſtantinople eſt placé. Pendant qu'on travailloit à l'enceinte de la nouvelle ville, on l'embelliſſoit au dedans par un grand nombre de ſuperbes édifices. On y éleva par les ordres de Conſtantin un palais, un cirque, de vaſtes bâtimens pour ſervir de logements aux principaux Seigneurs de la Cour de l'Empereur : mais la précipitation avec laquelle toutes ces choſes furent conſtruites, nuiſit beaucoup à la ſolidité de l'ouvrage. Conſtantin aſſigna des revenus pour entretenir ou augmenter les bâtiments, & pour tout ce qui pouvoit ſervir à la décoration de la ville. Il y attira des habitants de tous les pays, en leur diſtribuant de l'argent & des terres. Il défendit à ceux qui avoient des biens en Aſie & dans le Pont, d'en diſpoſer, & même de les laiſſer à leurs héritiers, s'ils n'avoient une maiſon dans la nouvelle ville. Il établit encore des fonds pour ſervir à la nourriture du peuple, à qui on donnoit du pain, de la viande, de l'huile & d'autres denrées. Il faiſoit diſtribuer par jour près de quatre-vingt mille boiſſeaux de bled qu'on apportoit d'Alexandrie, & cette diſtribution étoit attachée aux maiſons. CONSTANTINOPLE.

On travailla avec tant de diligence que la nouvelle ville fut en état d'être dédiée le 19 de Mai. Zonare & Cedrene ont écrit qu'elle fut miſe ſous la protection de la ſainte Vierge. Il eſt certain que dans les ſiecles ſuivants la ſainte Vierge a été regardée comme la patrone de la ville. La fête de cette dédicace dura quarante jours, pendant leſquels Conſtantin fit diſtribuer au peuple une grande quantité de vivres. Ce fut ſans doute dans cette dédicace que Conſtantin changea le nom de Byzance en celui de Conſtantinople. Il l'appella auſſi la ſeconde Rome ou la nouvelle Rome. Ce dernier titre lui fut attribué par une loi gravée ſur une colomne de pierres, qui fut poſée dans un lieu public nommé le *Stratege*. L'Empereur déclaroit qu'il vouloit que Conſtantinople fût égale à l'ancienne Rome, qu'elle eût les mêmes droits & les mêmes prérogatives. Il lui ſoumit, ſuivant Sozomene, tout l'Orient juſqu'aux villes qui étoient ſur le Danube, c'eſt-à-dire, toute l'Illyrie Orientale & la Libye Cyrénaïque, & voulut qu'elle jouît des mêmes exemptions que l'Italie. Le peuple de Conſtantinople fut diviſé en curies, en tribus & en quatorze regions, & eut les mêmes Magiſtrats qu'à Rome, & un Sénat formé ſur le même modele & avec les mêmes prérogatives. L'Empereur ſépara cette ville de la Province d'Europe, & de la Métropole d'Héraclée, & y mit le ſiége du Préfet du Prétoire d'Orient. Cette ville ne l'emporta cependant ſur Rome que cent ans après ſa fondation. Sa Dédicace. 330.

Conſtantin mourut au château d'Aquyron près de Nicomédie, après avoir partagé l'Empire entre ſes enfants. Aucun d'eux n'étoit alors auprès de lui ; mais l'Empereur qui avoit deſtiné l'Orient à Conſtance, confia ſon teſtament à un Prêtre, après lui avoir fait jurer qu'il le remettroit à ce Prince. Le corps de Conſtantin fut tranſporté à Conſtantinople ; & expoſé dans la principale ſalle du Palais ſur une eſtrade à pluſieurs degrés. On mit autour un grand nombre de flambeaux qui étoient dans des chandeliers d'or. Tous les grands Officiers, les Sénateurs & les perſonnes de diſtinction lui rendirent leurs devoirs comme s'il eût été vivant. Auſſitôt que Conſtance fut arrivé à Conſtantinople, il fit porter le corps de ſon pere avec beaucoup de 337.

CONSTANTINOPLE. pompe à l'Egliſe des Apôtres, où il fut enterré. Les habitants de Rome avoient demandé avec inſtance que le corps de l'Empereur fût porté dans leur ville, mais on n'avoit eu aucun égard à leur priere.

CONSTANCE. Conſtantin, Conſtance & Conſtant, fils de l'Empereur, eurent enſuite une entrevûe en Pannonie, & convinrent de s'en tenir au partage que leur pere avoit fait. Conſtance, maître de l'Aſie & de l'Egypte, eut à ſoutenir la guerre contre les Perſes. La mort de ſes deux freres & celle des Tyrans qui s'étoient élevés de tous côtés, le rendirent ſeul poſſeſſeur de l'Empire (1).

JULIEN. Il eut pour ſucceſſeur Julien, neveu du Grand Conſtantin. Il mourut l'an 363. en faiſant la guerre contre les Perſes.

JOVIEN. On mit en ſa place Jovien, dont le regne ne fut que de ſept mois & vingt jours.

VALENS. Après un interregne de quelques jours, l'armée, qui étoit à Nicée, élut pour Empereur Valentinien. Ce Prince craignant de ne pouvoir ſupporter ſeul le fardeau d'un ſi vaſte Empire, déclara Auguſte le 28 de Mars, ſon frere Valens, & au mois de Juin ſuivant, il partagea avec lui l'armée & l'Empire, & lui abandonna l'Orient. Depuis ce partage Valens eut ſeul la ſouveraine autorité en Orient. Il étoit alors dans la trente-ſixieme année de ſon âge, & avoit été Officier du nombre de ceux qu'on appelloit *Domeſtiques*. Procope, parent de Julien, ne vit pas ſans jalouſie qu'il n'avoit eu aucune part à l'Empire, & fit bientôt connoître ſes projets ambitieux. Valens prit des meſures pour les faire échouer, & Procope appréhendant de ſubir la peine qu'il méritoit, fut obligé de ſe cacher. Après avoir long-

364.

temps erré, il crut que le voyage de Valens en Syrie étoit une circonſtance favorable à ſes deſſeins, & ſe fit proclamer publiquement Empereur. Valens allarmé de cette démarche, vouloit abandonner les marques de ſa dignité, mais ſes Officiers s'y oppoſerent, & lui conſeillerent de ſe retirer à Ancyre pour y attendre du ſecours. Cependant Procope s'empara de Cyzique & de tout l'Helleſpont. L'Empereur, qui avoit eu le temps de raſſembler ſes troupes, livra combat à Procope près de Nacolie de Phrygie. La trahiſon d'un des Généraux de Procope lui fit perdre la bataille : il fut arrêté & conduit à Valens qui le fit mourir.

365.

L'Empereur, délivré de ce rival, eut de longues guerres à ſoutenir avec les Goths (2), & fut toujours obligé d'être en garde contre les entrepriſes des Perſes. On découvrit encore une nouvelle conjuration, ou du moins on ſe perſuada qu'elle exiſtoit, & en conſéquence ceux qui en furent regardés comme les auteurs & les complices, furent punis de mort. Théodore, le ſecond des Sécretaires de l'Empereur, étoit, ſuivant Ammien & Zozime, le chef de ce complot, & ces deux Ecrivains prétendent qu'il fut convaincu d'avoir voulu uſurper l'Empire. On raconte à ce ſujet que quelques Seigneurs curieux de ſçavoir quel ſeroit le ſucceſſeur de Valens, avoient eu recours à des Devins. Par le moyen de leur art, ils avoient découvert que le nom de celui qui monteroit ſur le thrône après Valens

(1) Voyez le deuxieme Tome de cette Introduction, où j'ai donné un abrégé de l'hiſtoire des Empereurs d'Occident, p. 41.

(2) Voyez l'hiſtoire des Germains dans le cinquieme Volume de cette Introduction.

commenceroit par ces lettres Théod. L'Empereur, informé de cette découverte, fit mourir tous ceux qui s'appelloient Théodore, Théodote, Théodule, &c. On sévit ensuite contre les Magiciens, & on brûla tous les livres qui traitoient de la magie. Il est aisé de s'appercevoir que cette histoire ne fut imaginée que par ceux qui avoient dessein de faire périr Théodore, Sécretaire de l'Empereur; ou bien ce conte aura été fait après coup, s'il est vrai que Théodore eût réellement conspiré contre son Souverain. Constantinople.

Les Goths continuoient cependant à beaucoup incommoder l'Empire, & ils pillerent même les fauxbourgs de Constantinople. L'Empereur se rendit promptement en cette ville; mais il y fut mal reçu à cause des progrès des Barbares qu'il n'avoit pas été en état d'arrêter. L'armée nombreuse qu'il rassembla en diligence, & qu'il conduisit vers Andrinople, inspira une telle frayeur aux Goths qu'ils lui demanderent la paix. L'Empereur la refusa d'abord; mais il étoit disposé à se rendre à leur seconde demande, lorsqu'ils attaquerent les Romains à l'improviste. L'armée Romaine fut presqu'entierement taillée en pieces, & l'Empereur qui étoit blessé fut contraint de se retirer dans une cabane de payſans. Les Goths l'environnerent & y mirent le feu, sans sçavoir que l'Empereur y fût enfermé. Valens fut consumé par les flammes avec ceux qui l'accompagnoient, à la réserve d'un jeune homme qui trouva moyen d'échapper. Valens étoit alors âgé de cinquante ans, & il en avoit regné quinze. Ce Prince, qui avoit été baptisé par Eudoxe, Chef des Ariens, adopta les sentimens de cette secte, & persécuta les Orthodoxes. Valens avoit plusieurs grandes qualités. Il eut toujours grand soin de faire observer la discipline civile & militaire, & fit punir rigoureusement ceux qui s'en écartoient. Regardant les peuples qui lui étoient soumis plutôt comme ses enfants que comme ses sujets, il appréhendoit toujours que les Provinces ne fussent ruinées par les impôts, accordoit facilement des remises, & diminua même d'un quart toutes les impositions. Valens avoit épousé Albia Dominica, dont il eut Valentinien Galate, Consul en 369. mort en 371. Il eut aussi deux filles, Anastasie & Carose. L'une des deux épousa un Seigneur nommé Procope, qu'il ne faut pas confondre avec le parent de Julien, dont j'ai parlé plus haut. 378.

Gratien, qui regnoit alors à Rome, devint maître de l'Empire d'Orient par la mort de Valens son oncle. Le grand nombre de Barbares qui cherchoient à s'établir sur les terres de la dépendance des Romains, lui fit connoître qu'il avoit besoin d'un collegue pour faire tête à tant d'ennemis. Il jetta les yeux sur Théodose, qui étoit regardé comme un des plus grands Généraux de son siecle. Après l'avoir déclaré Auguste, il lui donna l'Orient, la Thrace & l'Illyrie Orientale, qui comprenoit la Macédoine, les deux Epires, la Thessalie, l'Achaïe & la Crete, les deux Dacies, la haute Mésie, la Dardanie & la Prévalitaine. Théodose. 379.

Théodose étoit né à Cauca dans la Galice vers l'an 346. Il étoit fils d'un grand Capitaine qui portoit le même nom. Le mérite de ce dernier avoit excité la jalousie des courtisans, qui étoient venus à bout de prévenir tellement l'Empereur Gratien contre lui, que ce Prince lui avoit fait trancher la tête. Le jeune Théodose élevé en Espagne y avoit donné des preuves de ses talents dans l'art militaire, soit en combattant sous les ordres de son pere,

CONSTANTINOPLE.

soit dans la guerre qu'il fit lui-même aux Sarmates l'an 374. étant Gouverneur de la Mésie. Après la disgrace de son pere il se retira en Espagne. Gratien voulant réparer l'injustice qu'il avoit commise envers son pere, & se donner en même temps un collegue capable de supporter le fardeau dont il le chargeoit, ne put se dispenser de revêtir Théodose de la pourpre Impériale. Théodose résista long-temps aux instances de Gratien, & ne consentit à devenir son égal qu'après y avoir été forcé. Tout le monde applaudit au choix de Gratien, & la ville de Constantinople envoya une députation solemnelle à Théodose, pour lui témoigner la joye qu'elle ressentoit de son élévation. Le nouvel Empereur justifia bientôt la haute estime qu'on avoit conçue de lui, & les Goths plusieurs fois vaincus par ce Prince se virent enfin forcés d'avoir recours à sa clémence.

Pendant que l'Empire d'Orient florissoit sous le regne de Théodose, il s'élevoit de grands troubles en Occident, où Maxime avoit pris la pourpre. Ce Tyran, qui avoit gagné les troupes de Gratien, se vit bientôt en état de lui enlever la souveraine autorité. L'Empereur abandonné des siens se
383. retira à Lyon, où il fut tué par les partisans de Maxime. Valentinien II. frere de Gratien, craignant de tomber entre les mains du Tyran, implora le secours de Théodose. L'Empereur se disposa aussitôt à marcher contre Maxime; mais il suspendit ses operations militaires sur les promesses que lui fit le Tyran de partager l'Empire d'Occident avec Valentinien, & de lui ceder l'Italie, l'Illyrie Occidentale & l'Afrique. Théodose croyant devoir plutôt accepter cette proposition que de risquer une guerre dont l'évenement pouvoit être funeste, reconnut Maxime pour son collegue, & le fit proclamer Auguste.

L'ambition de Maxime ne lui permit pas de rester long-temps tranquille.
387. Mécontent d'avoir été obligé de partager l'Empire avec Valentinien, il songea à lui enlever tout ce qu'il lui avoit cedé. Valentinien trop foible pour lui résister, se sauva à Thessalonique, où il eut une entrevûe avec Théodose. Ce Prince, après lui avoir promis toutes sortes de secours, voulut d'abord employer les voyes de la douceur pour faire rentrer Maxime dans le devoir. Cette conduite ayant été inutile, Théodose se détermina à déclarer la guerre au Tyran, & à employer toutes ses forces pour le réduire. Il le surprit en Pannonie, battit ses troupes en plusieurs occasions, & l'assiégea dans Aquilée où il s'étoit retiré. Il fut livré par ses propres troupes, & conduit devant les Empereurs Théodose & Valentinien. Théodose balançoit entre
388. la clémence & la séverité, lorsque les soldats enleverent Maxime & lui trancherent la tête. Victor son fils qu'il avoit laissé dans les Gaules avec le titre d'Auguste, fut arrêté par le Comte Arbogaste, qui le fit mourir. Théodose tira du thrésor Impérial une somme pour fournir à l'entretien de la veuve de Maxime, & confia ses filles à un de leurs parents qui se chargea de les élever. Il rétablit ensuite Valentinien dans ses Etats, & y joignit les Provinces qui avoient été sous la domination de Maxime, quoiqu'elles lui appartinssent par droit de conquête.

Valentinien ne posseda pas long-temps le thrône sur lequel l'Empereur
392. d'Orient l'avoit fait remonter, ayant été étranglé par les ordres d'Arbogaste. Ce Seigneur n'osant prendre le titre d'Empereur, parce qu'il étoit Barbare

d'origine, le donna à Eugene, ſous le nom duquel il eſperoit regner. Théodoſe refuſa de le reconnoître pour ſon collegue, & ſe détermina à lui faire la guerre. La fortune ſe déclara d'abord pour Eugene; mais il fut battu dans un ſecond combat, & livré au vainqueur qui lui fit couper la tête. Tous ceux qui étoient dans ſon parti, eurent alors recours à la clémence du vainqueur, & ce Prince leur pardonna facilement. Il eut même ſoin des enfants d'Eugene, & leur donna des charges. Arbogaſte appréhendant le même ſort qu'Eugene, termina ſa vie en ſe paſſant ſon épée au travers du corps. CONSTANTINOPLE. 394.

Théodoſe après cet avantage ſe rendit à Milan, où il fit venir Honorius ſon ſecond fils. Il le déclara Empereur d'Occident, & lui donna pour ſon partage l'Italie, l'Eſpagne, les Gaules, l'Afrique & l'Illyrie Occidentale. Il ſe diſpoſoit à retourner à Conſtantinople, lorſqu'il fut attaqué d'une hydropiſie qui le fit mourir. Ce Prince n'avoit pas encore cinquante ans, & avoit regné ſeize ans moins deux jours. Son corps fut embaumé, & tranſporté à Conſtantinople pour être dépoſé dans le tombeau ordinaire des Empereurs. Il fut ſincerement regretté de tous ſes ſujets, & particulierement des habitants de Conſtantinople, qui avoient éprouvé pluſieurs fois ſa liberalité & ſa magnificence. Il avoit fait élever dans cette ville un grand nombre de bâtiments, & les Auteurs font mention d'un port, d'un aqueduc, & de pluſieurs autres édifices publics, qui portoient le nom de Théodoſe. Ce Prince fut marié deux fois. Il épouſa avant ſon avenement à la couronne Flacille, dont il eut Arcadius & Honorius. Cette Princeſſe étant morte en 395. il s'unit avec Galla, fille de Valentinien I. & de Juſtine. Il en eut Placidie, qui fut mariée en premieres noces à Ataulphe, Roi des Goths, & qui, après la mort de ce Prince, épouſa Flavius Conſtans, dont elle eut Valentinien III. Empereur d'Occident. Théodoſe porta le dernier coup à l'Idolâtrie, & fit pluſieurs Edits pour maintenir la paix & l'union dans l'Egliſe. 395. 17 Janvier.

Arcadius déclaré Auguſte en 383. fut reconnu Empereur d'Orient auſſitôt après la mort de ſon pere. Ce jeune Prince âgé pour lors de dix-huit ans, étoit ſous la tutelle de Rufin, en conſéquence des dernieres volontés de Théodoſe, qui l'avoit chargé de l'adminiſtration des affaires pendant la jeuneſſe de ſon fils. Rufin avoit paſſé par les plus grandes charges de l'Etat. Devenu Grand-Maître du Palais, il avoit été fait Conſul & enſuite Préfet du Prétoire. Son ambition n'étant pas encore ſatisfaite, il oſa aſpirer au thrône Impérial, & voulut engager Arcadius à épouſer ſa fille. Deux hommes puiſſants par leur crédit & leurs intrigues, & jaloux de ſon autorité, s'oppoſerent à ſes projets, & vinrent à bout de renverſer ſa fortune, & de lui faire perdre la vie. Eutrope & Stilicon, ces deux rivaux de Rufin, gouvernoient, l'un la Cour d'Orient, & l'autre étoit premier Miniſtre de la Cour d'Occident. Eutrope, qui avoit paſſé ſa vie dans l'eſclavage, n'avoit obtenu ſa liberté que dans un âge avancé. Il s'introduiſit alors à la Cour, où, après y avoir été employé dans les offices les plus bas, il s'éleva par degrés aux plus hautes charges. Théodoſe le fit Grand Chambellan, & il occupoit ce poſte ſous le regne d'Arcadius. Auſſi ambitieux que Rufin, mais plus avare & plus méchant que lui, il commença à travailler à la ruine du Régent, & pour rompre les meſures de ce Seigneur, il porta l'Empereur ARCADIUS.

CONSTANTINOPLE.

à épouſer Eudoxie, fille du Comte Bauton, Général de l'armée, & Franc de nation. Ce mariage, qui fit beaucoup de peine à Rufin, fut célebré le 27 d'Avril 395.

D'un autre côté Stilicon, premier Miniſtre d'Honorius, & qui avoit épouſé la couſine germaine des deux Empereurs, ſoutenoit que Théodoſe lui avoit confié en mourant la régence des deux Empires. Rufin redoutant deux rivaux ſi formidables, prit le parti d'exciter des troubles, à la faveur deſquels il eſperoit nuire à ſes ennemis, & ſe maintenir dans ſon poſte. Il engagea en même temps les Huns (1) & les Goths à entrer ſur les terres de l'Empire, & les aſſura qu'ils ne trouveroient aucun obſtacle. Les Barbares profiterent de cet avis, & firent des ravages épouvantables. Les Huns s'avancerent juſqu'à Antioche, & les Goths laiſſerent des marques de leur fureur dans la Méſie, dans la Thrace, la Pannonie, la Macédoine, la Theſſalie, & dans tout le pays qui eſt entre la Dalmatie, la mer Adriatique & le Pont-Euxin. Ils parurent même aux portes de Conſtantinople, & voulurent aſſiéger cette ville. Les maux que Rufin avoit attirés ſur l'Empire, retomberent bientôt ſur lui, & précipiterent ſa ruine. Stilicon, ſous prétexte de ſecourir l'Orient, ſe mit à la tête d'une nombreuſe armée, & marcha vers Conſtantinople. Rufin, qui s'apperçut bientôt de ſon projet, obtint d'Arcadius un ordre pour obliger Stilicon à renvoyer les troupes d'Orient qui étoient dans ſon armée. Stilicon, qui étoit dans la Theſſalie, obéit auſſitôt, & fit conduire ces troupes par Gaïnas, Capitaine Goth, qu'il avoit chargé de faire périr Rufin. Arcadius informé que cette armée s'approchoit de Conſtantinople, alla au devant d'elle, & ſe fit accompagner du Régent. Ce Seigneur s'étoit flatté que par le moyen de ſes intrigues, il ſeroit proclamé Empereur par les ſoldats qui venoient d'arriver. Il preſſoit déjà même vivement Arcadius de le déclarer ſon collegue, lorſque Gaïnas le fit maſſacrer par les troupes.

Eutrope ſe vit alors maître de la Cour de Conſtantinople; mais il ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avoit dans Stilicon un concurrent auſſi redoutable que celui dont il étoit délivré. Après avoir inutilement tenté de le faire aſſaſſiner, il engagea Arcadius à le faire déclarer ennemi public par le Sénat de Conſtantinople, & à s'emparer de tous les biens qu'il avoit en Orient. Eutrope, après avoir ainſi écarté ſon ennemi, oſa, à ce qu'on prétend, aſpirer au thrône. Pour venir à bout de ſes deſſeins, il fit différents traités avec les Barbares; mais craignant enfin de ſuccomber dans cette entrepriſe, il ſe contenta de ſe faire donner par Arcadius les titres de Patrice & de pere de l'Empereur, avec le Conſulat. L'Occident refuſa de reconnoître pour Conſul un homme de ſi baſſe extraction.

399.

Gaïnas, jaloux du crédit d'Eutrope, réſolut de le perdre pour s'élever ſur ſes ruines. Il mit pour cet effet dans ſes intérêts le Comte Tribigilde,

(1) J'ai parlé de l'origine de ces peuples dans le quatrieme Volume de cette Introduction, page 441. & ſuiv. Voyez un des chapitres ſuivants qui traite de toutes les Nations Tartares. C'eſt à ce chapitre que je renvoye le Lecteur pour tous les peuples Tartares dont il ſera fait mention dans le cours de l'hiſtoire de Conſtantinople & des Croiſades. A l'égard des peuples Germains, on peut voir le cinquieme Volume, où j'ai décrit leurs différentes expéditions.

Goth de nation, ſon parent, qui commandoit à Nacolie en Phrygie un Corps d'Oſtrogoths & de Greutonges. Le Comte, à l'inſtigation de Gaïnas, prit les armes, & pilla pluſieurs villes de Phrygie. L'Empereur chargea Gaïnas de marcher contre ce rebelle, qui avoit fait des ravages épouvantables dans l'Aſie Mineure. Gaïnas, au lieu de ſuivre les ordres qu'il avoit reçus, repréſenta à l'Empereur qu'il ne falloit pas ſe flatter de réduire les ennemis, dont les forces étoient de beaucoup ſupérieures à celles de l'Empire, & que par conſéquent on n'avoit pas d'autre parti à prendre que celui d'entrer en accommodement avec les Barbares. Arcadius, qui ignoroit les mauvais deſſeins de Gaïnas, lui permit de traiter avec les Goths aux conditions que ceux-ci exigeroient, tant il redoutoit ces peuples. Gaïnas exigea au nom de Tribigilde, pour premiere condition, qu'Eutrope fût livré entre les mains du Général des Barbares. L'Impératrice Eudoxie irritée contre Eutrope, qui avoit menacé de la chaſſer du Palais, profita de cette circonſtance pour le faire périr. Elle alla ſe jetter aux pieds d'Arcadius, & lui demanda juſtice de l'inſolence de ſon Miniſtre. L'Empereur touché des larmes de l'Impératrice, & du triſte état où étoient les affaires, ne balança plus à ſacrifier Eutrope. Après lui avoir fait de vifs reproches, il le dépouilla de ſes charges, & le priva de tous ſes biens. Eutrope tombé tout d'un coup du faîte de la grandeur dans la ſituation la plus humiliante, alla d'abord chercher un aſyle dans l'Egliſe; mais ayant voulu en ſortir quelque temps après, il fut arrêté & banni dans l'iſle de Chypre. Gaïnas n'étoit pas encore ſatisfait, & il ſembloit que ſon rival ſeroit toujours à craindre tant qu'il ſeroit en vie. Il le fit revenir de ſon exil, nomma des Commiſſaires pour examiner ſa conduite, & le fit condamner à perdre la tête.

Constantinople.

Gaïnas n'ayant plus de concurrent s'abandonna entierement à ſes projets ambitieux. D'accord avec Tribigilde, il parcourut les armes à la main les Provinces de l'Empire, & y commit des déſordres affreux. L'Empereur, qui n'avoit point de troupes pour arrêter les progrès des Barbares, eut recours aux voyes de la négociation. Gaïnas devenu hardi par ſes ſuccès, & par la timidité d'Arcadius, demanda avec hauteur qu'on lui remît entre les mains Aurelien, Saturnin & Jean, les plus diſtingués des Sénateurs, & les ſeuls capables de s'oppoſer à ſes deſſeins. Les trois Sénateurs furent ſacrifiés, & Gaïnas après leur avoir fait long-temps appréhender une mort cruelle, ſe contenta de les envoyer en exil. Gaïnas exigea encore une ſomme conſiderable d'argent pour les Goths, & força l'Empereur à lui donner la charge de Général de toutes les troupes de l'Empire, & le commandement des Goths alliés.

Gaïnas, au comble des honneurs, reſſentit un violent chagrin du refus que firent les Catholiques de lui donner une Egliſe pour les Ariens dont il ſuivoit la ſecte. Réſolu de s'en venger, il forma le projet de mettre le feu au Palais, afin de pouvoir piller la ville pendant qu'on ſeroit occupé à éteindre l'incendie. Le complot fut découvert; les habitants de Conſtantinople ſe tinrent ſur leurs gardes, & Gaïnas déclaré ennemi public, fut obligé de ſe ſauver. On fit main-baſſe ſur tous les Goths, & on les maſſacra même dans l'Egliſe où ils s'étoient retirés. Gaïnas paſſa alors dans la Thrace, de-là dans la Cherſonneſe, & y mit tout à feu & à ſang. Il ſe

400.

CONSTANTINOPLE.

disposoit à traverser le détroit de l'Hellespont pour aller ravager l'Asie, lorsqu'il fut défait par Fravite, Général de l'armée & de la flotte Impériale. Il retourna aussitôt dans la Thrace; mais il y fut tué, & sa tête fut portée à Constantinople. La mort de ce factieux ne rendit pas la tranquillité à l'Empire, & le reste du regne d'Arcadius fut troublé par les ravages des Huns dans la Thrace, des Isaures dans l'Asie, & la Syrie, & par le schisme de Constantinople occasionné par la déposition de S. Jean Chrysostome.

401.

Arcadius mourut après avoir regné sans gloire pendant 13 ans, 3 mois & 14 jours, à l'âge de 31 ans. Il eut de son mariage avec l'Impératrice Eudoxie, Théodose le jeune, & quatre filles, sçavoir, Flacille, Pulcherie, Arcadie & Marine.

408.

THE'ODOSE II.

Théodose déclaré Auguste dès l'an 402. qui étoit la seconde année de sa naissance, monta sur le thrône Impérial aussitôt que son pere fut mort. L'Historien Procope (1) prétend qu'Isdegerde, Roi de Perse, fut nommé son tuteur par Arcadius; mais il est le premier qui ait rapporté ce fait, dont aucun Auteur contemporain n'avoit fait mention. Honorius, Empereur d'Occident, étoit résolu de se rendre à Constantinople pour y regler tout ce qui avoit rapport à l'administration des affaires, & à l'éducation de son neveu, lorsque Stilicon le détourna de faire ce voyage. Occupé sans doute de quelques projets que son ambition lui dictoit, il engagea l'Empereur à le charger des affaires de l'Orient. Cependant Honorius ayant découvert ses intrigues secrettes, le fit arrêter à Ravenne avec son fils, & ils eurent tous deux la tête tranchée.

L'administration de l'Empire d'Orient fut confiée au Patrice Antheme, qui se conduisit avec tant de sagesse & tant de prudence, que les peuples jouirent d'un bonheur qu'ils n'avoient pas éprouvé depuis long-temps. Il eut soin pendant sa régence de faire embellir Constantinople, fit construire de nouvelles murailles, & les fortifia par un grand nombre de tours. Pulcherie, sœur de l'Empereur, & qui avoit beaucoup d'esprit, prit aussi connoissance des affaires, & se chargea de l'éducation de son frere, quoiqu'elle n'eût que deux ans plus que ce Prince. Elle fut déclarée Auguste en 414. Cette Princesse se mêla du mariage de Théodose par un évenement assez singulier pour mériter d'être rapporté. Athénaïs, fille du Sophiste Léonce, étoit à Constantinople pour faire casser le testament de son pere. Il l'avoit déshéritée sous prétexte que sa beauté, son esprit & ses grands talents suffisoient pour lui procurer un établissement avantageux. Pulcherie, à qui elle s'adressa, fut si charmée de son mérite qu'elle engagea son frere à l'épouser. Le mariage fut célebré le 7 de Juin 421. Attique, Archevêque de Constantinople, changea son nom en celui d'Eudocie. Cette Princesse oubliant généreusement la mauvaise conduite de ses freres à son égard, les fit venir à la Cour, où ils obtinrent les premieres charges. Eudocie devenue Impératrice, continua à cultiver les Belles-Lettres, & se rendit célebre par un grand nombre d'ouvrages.

421.

Honorius étant mort deux ans après sans laisser d'enfants, le thrône d'Occident appartenoit de droit à Théodose; cependant Jean, premier Sécretaire

423.

(1) Procope vivoit 150 ans après Théodose II.

d'Etat,

d'Etat, se fit déclarer Empereur à Rome. Théodose, à qui il envoya des Ambassadeurs, refusa de le reconnoître, & lui déclara même la guerre. Jean fut arrêté à Ravenne par les Généraux de Théodose, & conduit à Aquilée, où il eut la main droite & la tête coupées. L'Empereur mit alors la couronne d'Occident sur la tête de Valentinien, fils du Général Constance & de Placidie, fille du grand Théodose. Il l'avoit déjà nommé César, & l'avoit fiancé à sa fille Eudoxie, qui étoit encore dans l'enfance. Lorsque Valentinien fut en âge d'épouser cette Princesse, il se rendit à Constantinople, & céda à son beau-pere l'Illyrie Occidentale, qui comprenoit les deux Pannonies, la Dalmatie & les deux Noriques.

Constantinople.

Théodose eut de longues guerres à soutenir contre Attila, Roi des Huns, & il fut souvent obligé de faire avec ce Prince des traités honteux, & de lui payer un tribut (1). Il se laissa gouverner sur la fin de son regne par l'Eunuque Chrisaphe. Ce Ministre jaloux du crédit & de l'autorité de Pulcherie, fit éloigner cette Princesse de la Cour. Elle se retira dans le Palais de l'Hebdomon. L'Impératrice Eudocie fut aussi disgraciée presque vers le même temps, pour avoir fait présent à Paulin, Maître des Offices, qu'elle considéroit à cause de sa science, d'une belle pomme que l'Empereur lui avoit envoyée. Théodose s'étant imaginé que Paulin avoit quelque intrigue secrette avec sa femme, exila ce Seigneur en Cappadoce, où il le fit assassiner dans la suite. On lit dans l'histoire Byzantine que l'Impératrice ne pouvant souffrir la froideur de son mari, lui demanda la permission de se retirer à Jérusalem; que l'ayant obtenue, elle y mena avec elle le Prêtre Sévere & le Diacre Jean; que l'Empereur qui avoit conçu quelques soupçons sur leur conduite, chargea Saturnin de les faire mourir; que l'Impératrice irritée de cette action fit périr Saturnin, & que Théodose, pour punir cette Princesse, la réduisit à la vie d'une simple Particuliere. Elle demeura à Jérusalem jusqu'à sa mort, qui artiva l'an 460. On assure qu'elle protesta en mourant qu'elle étoit innocente du crime dont Théodose l'avoit soupçonnée avec Paulin. Chrisaphe devint tout-puissant à la Cour par la retraite des deux Princesses; mais il abusa de son autorité pour appuyer l'héréfie d'Eutichès, qui causa de grands troubles dans l'Etat.

Théodose étoit dans la cinquantieme année de son âge, lorsqu'il tomba de cheval en allant à la chasse. La chute fut si violente qu'il en mourut la nuit suivante. Il avoit regné quarante-deux ans & près de trois mois. Il eut de son mariage avec Eudocie, deux Princesses, sçavoir, Eudoxie, femme de Valentinien III. & Flacille qui mourut sans être mariée. Théodose, dont on admire la grande piété, paroissoit plutôt né pour le cloître que pour le thrône, puisqu'il n'avoit aucune des qualités essentielles pour porter dignement la couronne. Sa timidité lui fit souvent acheter la paix, & sur la fin de son regne il se vit réduit à ruiner ses sujets pour enrichir ses ennemis. Il étoit si foible que ceux qui l'approchoient se rendoient facilement maîtres de son esprit, & lui faisoient commettre de grandes fautes. Ce fut en effet par le conseil de ses Ministres qu'il voulut faire assassiner Attila, pour se

450.

(1) Voyez le quatrieme Volume de cette Introduction, page 444. & suiv. *Nota.* Il y a une faute d'impression à la ligne 22. de cette page. On y lit *Théodose II.* Il faut lire *Théodose I.*

CONSTANTINOPLE.

délivrer d'un ennemi ſi dangereux, & qui ne ceſſoit d'exiger des préſents & des ſommes conſiderables.

MARCIEN.

Après la mort de Théodoſe, on confia la Régence de l'Empire à Pulcherie ſa ſœur, mais elle ne put conſerver cette place qu'en prenant un époux. Elle jetta les yeux ſur Marcien, Sénateur, dont elle connoiſſoit la probité, la valeur & la prudence. Tout le monde applaudit à ſon choix, & Marcien fut proclamé Auguſte au Palais de l'Hebdomon. Pulcherie avant que de l'épouſer, avoit exigé de lui qu'il renonceroit à tous les droits du mariage.

Marcien né en Thrace ou en Illyrie d'une famille très-médiocre, avoit été ſimple ſoldat, & étoit parvenu par ſon mérite au rang de Sénateur. Auſſitôt qu'il fut ſur le thrône il fit mourir Chriſaphe, qui s'étoit rendu odieux par ſon avarice, ſes injuſtices, & par ſa conduite à l'égard de Pulcherie. Il ſongea auſſi à rendre la paix à l'Egliſe en convoquant le célebre Concile de Chalcédoine, qui condamna les erreurs d'Eutichès. Attila, pour ſonder le caractere du nouvel Empereur, lui envoya demander le tribut que Théodoſe II. avoit coutume de payer. Marcien rejetta avec hauteur une telle demande, & répondit qu'il étoit réſolu de ſecouer un joug honteux. Il ajouta que ſi le Roi des Huns vouloit être l'ami de l'Empire, il conſentoit à lui faire des préſents; mais que s'il commettoit quelques hoſtilités, il ſçauroit lui oppoſer des armées qui pourroient arrêter ſes projets. Attila mécontent de cette réponſe, fit des menaces, mais il n'oſa les effectuer, & alla attaquer Valentinien III. qu'il eſperoit vaincre plus facilement. La mort de ce Barbare mit fin à la puiſſance des Huns, & pluſieurs peuples ſoumis à leur domination ſe rangerent ſous l'obéiſſance de Marcien, qui leur donna des terres dans l'Empire, à condition qu'ils ſeroient dépendants. La fermeté que l'Empereur témoigna à ſon avenement à la couronne, intimida ſans doute les Barbares, qui le laiſſerent jouir d'un regne tranquille. Il mourut après avoir occupé le thrône pendant ſix ans, cinq mois & quelques jours. Il étoit dans la ſoixante-ſixieme année de ſon âge.

457.

LEON I.

Le Patrice Aſpar & Ardabure ſon fils avoient aſſez d'ambition pour aſpirer au thrône; mais comme ils étoient Alains d'origine, & que d'ailleurs ils n'étoient pas Orthodoxes, ils n'oſerent faire aucune démarche pour y monter. Réſolus cependant de conſerver leur autorité, ils ſe déterminerent à faire déclarer Empereur Léon de Thrace, dans l'eſpérance de gouverner ſous ſon nom. Le Sénat, l'armée & le peuple approuverent ce choix, & Léon fut couronné par le Patriarche Anatole. Il paroît que c'eſt le premier Empereur qui ait reçu la couronne de la main d'un Evêque.

Les ſentiments ſont partagés ſur l'origine de Léon. Les uns croyent qu'il étoit de Thrace, d'autres le font naître dans la Dace en Illyrie, & Jornandès aſſure qu'il deſcendoit des Beſſes. Il embraſſa la profeſſion des armes dès ſon enfance, parvint au grade de Tribun, & fut chargé de l'Intendance des affaires de l'Orient par le Patrice Aſpar.

Les Barbares, qui n'avoient oſé attaquer l'Empire ſous le regne de Marcien, prirent les armes auſſitôt qu'ils furent informés de ſa mort. Léon les fit bientôt repentir de leur audace, & après avoir remporté ſur eux pluſieurs victoires complettes, il les força de plier ſous le joug, & de reſter tranquilles.

Il traita de même les Huns commandés par Dengizic, fils d'Attila, & acheva d'abattre cette Nation qui avoit fait tant de maux à l'Europe.

CONSTANTINOPLE.

Aſpar, qui s'étoit flatté d'avoir une grande autorité pendant le regne de Léon, ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'étoit trompé, & qu'il avoit perdu tout ſon crédit. Il oſa même faire reſſouvenir l'Empereur d'une maniere indécente de la promeſſe qu'il lui avoit faite de déclarer Céſar un de ſes fils. L'Empereur lui fit une réponſe aſſez dure, & depuis ce temps ils ne ſe regarderent plus que comme ennemis. Léon n'avoit d'autre parti à prendre que de perdre Aſpar, ou de lui accorder ce qu'il demandoit. Comme il ne pouvoit ſans danger travailler à la ruine de ce Seigneur, il ſe détermina à ſe reconcilier avec lui, du moins en apparence. Il conſentit donc de donner une de ſes filles en mariage à Patrice, ſecond fils d'Aſpar, avec le titre de Céſar. La nouvelle de cette reconciliation allarma tous les Catholiques, qui craignoient que la couronne Impériale ne tombât au pouvoir d'une maiſon attachée à l'Arianiſme. On ſupplia l'Empereur de différer de donner le titre de Céſar à Patrice juſqu'à ce qu'il eût abjuré ſes erreurs. Léon le promit, & cependant Patrice fut fait Céſar; ce qui donna lieu de conjecturer qu'il avoit donné ſa parole à l'Empereur d'émbraſſer la foi Catholique.

Aſpar n'étoit point encore ſatisfait, & il ne voyoit pas ſans jalouſie le mariage de Zénon avec Ariadne, fille aînée de l'Empereur. Déterminé à faire périr celui qu'il regardoit comme le rival de ſa famille, il voulut le faire aſſaſſiner dans la Thrace. Zénon ayant trouvé moyen d'éviter le péril qui le menaçoit, ſe plaignit à l'Empereur de la conduite d'Aſpar, & lui repréſenta qu'il avoit lui-même tout lieu de craindre un ſujet ſi puiſſant. Léon ſe détermina alors à s'en délivrer, & Aſpar fut maſſacré avec Ardabure ſon fils. Patrice reçut pluſieurs coups, mais il ne fut pas bleſſé à mort, & Hermeneric, un autre fils d'Aſpar, qui n'étoit pas alors avec ſon pere, ſe ſauva en Iſaurie, d'où il ne retourna à Conſtantinople qu'après la mort de l'Empereur. Les partiſans d'Aſpar ſe ſouleverent dans la capitale, qui devint le théatre d'une guerre civile. Les Goths y prirent part, & elle fut terminée par un traité avantageux pour ces peuples. 471.

Léon cependant attaqué d'une maladie lente, connut qu'il n'avoit pas encore long-temps à vivre; & qu'il devoit ſonger à ſe déſigner un ſucceſſeur. La haine qu'on portoit à Zénon, l'empêcha de jetter les yeux ſur lui, & il déclara Auguſte Léon ſon petit-fils, né du mariage d'Ariadne ſa fille avec Zénon. Le jeune Prince qui avoit à peine cinq ans, parut en public en qualité de Conſul, & le peuple fut ſatisfait du choix de l'Empereur. Léon mourut quelques jours après d'une dyſenterie. Il avoit épouſé Verine, dont il eut un fils mort dans l'enfance, & deux filles, ſçavoir Ariadne, femme de Zénon, & Léoncie fiancée à Patrice, & mariée à Marcien, fils d'Antheme, Empereur d'Occident. Les Eccléſiaſtiques ont fait les plus grands éloges de Léon, mais les autres Ecrivains en ont parlé bien différemment. Ils l'ont repréſenté comme un Prince qui avoit amaſſé des richeſſes par les voyes les plus odieuſes, & ils ont prétendu qu'il étoit implacable dans ſa colere, & qu'il aimoit beaucoup la flatterie. 474.

CONSTANTINOPLE.

LEON II.
ZENON.
BASILISQUE.

Léon étoit trop jeune pour gouverner par lui-même, & Zénon ſon pere fut chargé de l'adminiſtration de la Régence de l'Etat. Ce Prince ſe conduiſit avec tant d'adreſſe, qu'il ſe fit déclarer Empereur par ſon fils avec le conſentement du Sénat. Le jeune Léon lui ceignit lui-même le diadême dans le moment qu'il s'approchoit de lui pour lui prêter ſerment de fidélité en qualité de Général & de Patrice. Léon mourut après dix mois de regne, & Zénon ſe trouva ſeul maître de l'Empire.

Ce Prince deſcendoit d'une des plus nobles maiſons des Iſaures, & Léon qui recherchoit l'amitié de ces peuples, s'étoit déterminé pour cette raiſon à lui donner une de ſes filles en mariage. Il ne fut pas long-temps tranquille poſſeſſeur du thrône, & fut même obligé d'en deſcendre par les intrigues de Verine ſa belle-mere. Cette Princeſſe irritée de ce qu'il n'avoit pas voulu de lui accorder une grace qu'il croyoit devoir lui refuſer, réſolut de donner l'Empire à Patrice, Maître des Offices, qu'elle avoit deſſein d'épouſer. Zénon, craignant les effets de la mauvaiſe volonté de ſa belle-mere, ſe ſauva à Chalcédoine. Baſiliſque, frere de Verine, profita de ces troubles pour ſe faire proclamer Empereur. Zénon, à cette nouvelle, ſe ſauva
476. précipitamment en Iſaurie avec Ariadne ſa femme.

Baſiliſque déclara alors ſa femme Auguſte, & donna le titre de Céſar à Marc ſon fils, qu'il fit bientôt Auguſte. Se croyant bien affermi ſur le thrône, il embraſſa la ſecte d'Eutichès, & ſe rendit par cette démarche odieux à tous les Orthodoxes. La mort qu'il fit ſouffrir à Patrice, que ſa ſœur avoit voulu élever à l'Empire, lui attira la haine de cette Princeſſe, qui travailla auſſitôt à ſa perte. Elle ſe reconcilia avec Zénon, & lui promit de mettre tout en uſage pour le rétablir ſur le thrône.

Zénon avoit déjà fait pluſieurs tentatives pour chaſſer l'uſurpateur, mais ſes troupes avoient toujours été battues, & ſe trouvant ſans reſſource, il s'étoit enfermé dans une fortereſſe, où il avoit été auſſitôt aſſiégé. Dans cette extrémité, il eut recours à la ruſe, & gagna par ſes préſents & ſes promeſſes les Généraux de l'armée ennemie. Ils joignirent leurs troupes à celles de Zénon, & marcherent auſſitôt vers Conſtantinople.

Baſiliſque informé de ce qui ſe paſſoit, donna ordre à Armate qui commandoit l'armée de Thrace, d'aller à la rencontre de Zénon. Ce Prince timide fut ſi effrayé de l'approche des ennemis, qu'il vouloit prendre la fuite. Il ſe détermina cependant à tenter auparavant de corrompre le Général ennemi. Il vint à bout de le ſéduire en lui promettant la place de Général pour toute ſa vie, la dignité de Céſar pour ſon fils, & l'Empire après ſa mort. Les uns aſſurent qu'il joignit ſes troupes à celles de Zénon, d'autres prétendent qu'il le laiſſa ſeulement paſſer. Zénon ne trouvant plus d'obſtacles, ſurprit Baſiliſque dans le Palais de Conſtantinople. Ce Prince eut à peine le temps de ſe retirer dans le Baptiſtere de la grande Egliſe, mais
477. Zénon l'en fit ſortir en lui promettant la vie ſauve. On le conduiſit en Cappadoce, & il fut enfermé dans un château nommé Lymnie, où il mourut peu de temps après. Quelques Auteurs ont écrit que l'Empereur avoit défendu de lui donner des nourritures, & qu'il étoit péri de faim avec toute ſa famille.

Zénon, ainſi rétabli ſur le thrône, tint à Armate la parole qu'il lui avoit

donnée; mais peu de temps après il le fit massacrer, & Basiliſque, fils de ce Général, fut privé de la qualité de Céſar, & fait Lecteur dans l'Egliſe des Blaquernes. Il fut dans la ſuite Evêque de Cyzique, & gouverna cette Egliſe avec beaucoup de ſageſſe & de piété. CONSTANTINOPLE.

De nouveaux troubles s'éleverent bientôt dans l'Empire, & furent occaſionnés par l'ambition de Marcien, fils d'Antheme, Empereur d'Occident. S'imaginant que ſon mariage avec Léoncie, fille de Léon I. lui donnoit de légitimes droits à l'Empire, parce que cette Princeſſe étoit née depuis que ſon pere étoit monté ſur le thrône, il forma un puiſſant Parti contre Zénon. Cette guerre civile ſe fit au milieu de Conſtantinople, & il y eut différents combats auprès du Palais. Marcien vainqueur y aſſiégea Zénon, & il étoit prêt à s'en rendre maître, lorſque la déſertion d'une partie de ſon armée l'obligea à chercher un aſyle dans l'Egliſe des Apôtres. Il en fut retiré, & le Patriarche Acace l'ordonna Prêtre. L'Empereur le relegua enſuite en Cappadoce dans un Monaſtere, d'où s'étant échappé, il fut renfermé dans le château de Papyre.

Zénon récompenſa le Général Illus qui avoit débauché les troupes de Marcien; mais bientôt après il fut jaloux de la grande conſideration où il étoit dans l'Empire. Verine qui avoit conçu pour lui une haine mortelle, voulut le faire aſſaſſiner. Celui qui en fut chargé, manqua ſon coup, fut arrêté, & dans l'interrogatoire il avoua toute l'intrigue. Illus ſe plaignit hautement, & l'Empereur ſaiſiſſant cette occaſion pour ſe venger de ſa belle-mere qu'il n'aimoit pas, l'envoya en exil dans un château de Cilicie. Ariadne ayant inutilement demandé ſon rappel, menaça l'Empereur de le quitter. Zénon pour l'appaiſer conſentit à la perte d'Illus, mais le coup fut encore manqué, & Illus ne fut bleſſé qu'à l'oreille droite. Ce Seigneur trop convaincu que l'Impératrice n'avoit pas agi ſans le conſentement de l'Empereur, demanda à ſe retirer de la Cour. Zénon lui permit d'aller à Nicée, & lui donna même le commandement des armées qui étoient dans les Provinces Orientales.

Illus ne reſpiroit que la vengeance, & il attendoit une occaſion favorable pour ſe déclarer, lorſqu'elle lui fut offerte par la révolte du Patrice Léonce. Il prit auſſitôt le parti de ce rebelle, & ils ravagerent conjointement la Syrie & l'Iſaurie. Les Iſaures ſe joignirent à eux, & l'armée des rebelles devenue conſiderable par cette jonction, s'empara du château de Papyre où étoient les thréſors de Zénon. Verine retirée de cette fortereſſe fut conduite à Tarſe, & cette Princeſſe s'étant reconciliée avec Illus, déclara Auguſte le Patrice Léonce, & le couronna. Elle envoya alors aux Gouverneurs, aux peuples de l'Orient & de l'Egypte, une lettre impériale, dans laquelle elle ſoutenoit que l'Empire lui appartenoit; qu'elle l'avoit donné à Zénon, mais que ce Prince s'en étant rendu indigne, elle avoit cru devoir couronner Léonce. Cette lettre fit impreſſion ſur les eſprits, & fut avantageuſe aux rebelles; cependant comme ils ſe défioient toûjours de Verine, ils la renvoyerent dans le château de Papyre, où elle mourut de maladie quelque temps après.

Zénon ſe trouvoit dans un extrême embarras, & il craignoit avec raiſon les ſuites de cette guerre, lorſque Jean le Boſſu ſon Général, remporta ſur 485.

CONSTANTINOPLE.

les Rebelles une victoire complette près de Seleucie. Illus & Léonce ſe retirerent dans le château de Papyre où ils ſe défendirent pendant trois ans. Ils furent enfin trahis & livrés au Général de l'Empereur. On les décapita, & leurs têtes furent portées en triomphe à Conſtantinople. Théodoric Roi des Oſtrogoths avoit rendu de grands ſervices à l'Empereur dans cette guerre ; mais s'étant apperçu que Zénon le haïſſoit, il ſe retira dans la Thrace. Il y aſſembla une armée avec laquelle il ravagea tout le pays juſqu'aux portes de Conſtantinople. L'Empereur appréhendant qu'il ne fît le ſiége de cette ville & qu'il ne s'en emparât, entra en accommodement avec lui, & conſentit qu'il allât attaquer Odoacre qui avoit détruit l'Empire d'Occident en 476. (1)

Zénon délivré de tous ſes ennemis s'abandonna au penchant qu'il avoit à la cruauté, & ſous prétexte de punir ceux qui avoient eu part à la derniere révolte, il fit mourir pluſieurs innocents pour s'emparer de leurs biens. Afin d'empêcher l'effet d'une prédiction par laquelle on lui avoit annoncé qu'il auroit pour ſucceſſeur un des Officiers du Palais qu'on appelloit *Silentiaires*, il en fit périr un grand nombre, parmi leſquels étoit le Patrice Pélage. Il paroît qu'il ſe repentit dans la ſuite de la mort de ce Patrice, puiſque pendant les derniers jours de ſa vie, il avoit continuellement ſon nom à la bouche. Zénon mourut d'une maladie dont on ne

491. connut pas la cauſe, & qui lui fit ſouffrir des douleurs extrêmement aigues. On lit dans quelques Auteurs qu'il fut enterré vivant, ſoit qu'on le crût mort, ou qu'on fût bien aiſe de profiter d'un moment de foibleſſe pour ſe défaire d'un Prince ſi cruel. Il étoit âgé de 65. ans, & en avoit régné 17. à compter du temps où il avoit été déclaré Auguſte.

ANASTASE. Ariadne veuve de ce Prince propoſa alors d'élever au thrône Impérial Anaſtaſe qui n'étoit qu'un ſimple Silentiaire. Elle ne trouva aucune oppoſition de la part du Sénat, mais le Patriarche Eupheme fit de grandes difficultés, dans la crainte qu'Anaſtaſe qui étoit Eutichien, ne voulût favoriſer ceux de ſa ſecte, & perſécuter les Orthodoxes. Il ne conſentit à couronner le nouvel Empereur qu'après qu'il lui eut promis par écrit de conſerver la foi catholique, & de regarder le concile de Chalcédoine comme une régle de foi. Anaſtaſe reconnu Empereur épouſa Ariadne dans le quarantieme jour de ſon veuvage. Ce Prince né à Durazzo ſur la mer Adriatique, étoit âgé de ſoixante ans lorſqu'il prit les rênes de l'Empire. Son régne ne nous offre qu'une ſuite continuelle de troubles & de ſéditions. La premiere fut occaſionnée par l'ambition de Longin frere du dernier Empereur, qui entreprit de chaſſer Anaſtaſe du thrône. L'Empereur trouva moyen de s'oppoſer promptement à ſon entrepriſe, & l'ayant fait arrêter, il l'exila en Egypte où il fut ordonné Prêtre. Ces troubles étoient à peine appaiſés qu'il s'en éleva de nouveaux de la part des Iſaures, qui mécontents de ce qu'Anaſtaſe refuſoit de leur donner par an cinq mille livres d'or que Zénon avoit coutume de leur payer, prirent les armes, & s'emparerent des magaſins que le dernier Empereur avoit fait faire dans

(1) Voyez le ſecond Volume de cette Introduction pag. 48. & ſuiv. Volume cinquieme 179. & ſuiv.

l'Iſaurie. Ninilingue que Zénon avoit nommé Gouverneur de ce pays, ſe mit à la tête des Rebelles qui ſe trouverent bientôt au nombre de cent cinquante mille hommes. Les Généraux de l'Empereur défirent cette armée nombreuſe dans la Phrygie, & Ninilingue fut tué dans l'action. La mort de ce chef auroit mis fin à cette guerre ſi on eût pourſuivi les Rebelles effrayés de la perte de Ninilingue : mais les troupes s'amuſerent à piller, & donnerent par ce moyen le temps aux Iſaures de ſe rallier & de ſe fortifier ſur le Mont Taurus. La guerre dura encore quelques années, & fut terminée par la mort des chefs des Rebelles. Une partie des Iſaures fut alors tranſportée dans la Thrace. CONSTANTINOPLE.

Cependant Conſtantinople avoit été dans une confuſion affreuſe, à cauſe de la protection que l'Empereur avoit accordée aux Eutichiens, malgré les promeſſes qu'il avoit faites de ſoutenir la Religion Catholique. On oublia le reſpect qu'on devoit à ſon Souverain, & on traîna ignominieuſement par la ville ſes Statues & celles de l'Impératrice. Les deux partis en vinrent aux mains, après s'être accablés d'injures, & dans ces moments de fureur, Conſtantinople offrit plus d'une fois un ſpectacle, qui fit gémir ceux que l'eſprit ſeul de Jeſus-Chriſt animoit : eſprit de douceur dont ce divin maître nous a donné de ſi grands exemples. Anaſtaſe redoutant les ſuites de tant de troubles feignit de ſe réconcilier avec l'Egliſe, & avec le Patriarche Macédonius : mais auſſitôt que le calme fut rétabli, il nomma Timotheé Patriarche & lui fit anathématiſer le concile de Chalcédoine. 511.

Vers la fin de la même année il y eut une nouvelle ſédition qui penſa faire perdre le thrône à l'Empereur. On avoit coutume depuis l'an 472 de faire tous les ans une proceſſion pour remercier Dieu d'avoir préſervé la ville d'une pluye de feu qu'on avoit cru appercevoir en l'air. (1) Avant que la proceſſion commençât, Timothée envoya ordre à toutes les Egliſes de chanter le *Triſagion* avec l'addition. (2) Les uns obéirent, & les autres chanterent comme les Orthodoxes. Les Catholiques irrités de ce qu'on vouloit les forcer à ajouter l'addition, coururent par toute la ville, maſſacrant les partiſans d'Anaſtaſe, & mettant le feu aux maiſons des perſonnes les plus qualifiées. Les ſéditieux s'aſſemblerent dans la place de Conſtantin, & ce fut dans cet endroit qu'on leur apporta les clefs de la ville, & les étendards de l'armée. Maîtres de toutes ces choſes, ils ne donnerent plus de bornes à leur fureur ; ils chargerent Anaſtaſe d'injures, renverſerent encore ſes portraits & ſes ſtatues, & demanderent qu'on nommât un autre Empereur. Anaſtaſe ſortit de la ville, & alla ſe cacher près des Blaquernes : Enfin pour tâcher d'appaiſer les ſéditieux, il prit le parti de ſe rendre dans le cirque ſans couronne & en état de ſuppliant, après avoir fait

(1) Un jour qu'on célebroit les jeux du Cirque, l'air fut tout-à-coup obſcurci, & le peuple s'imagina voir comme une pluye de feu qui deſcendoit du Ciel. C'étoient des cendres enflammés qui ſortoient du Mont-Véſuve & que le vent porta juſqu'aux environs de Conſtantinople.

(2) Le *Triſagion* eſt l'hymne, *Dieu, Saint, Saint fort, Saint immortel, ayez pitié de nous.* C'eſt ainſi que les Orthodoxes le chantoient autrefois. Pierre le Foulon y ajouta ces mots : *Vous qui avez été crucifié pour nous.* Les Catholiques rejetterent cette addition à cauſe du mauvais ſens dont elle pouvoit être ſuſceptible.

CONSTANTINOPLE.

publier qu'il étoit prêt à abdiquer. Ces fanatiques abuſant de la foibleſſe de leur Prince, chanterent en ſa préſence le Triſagion ſans addition, & exigerent qu'il leur livrât les Préfets Marin & Platon. L'humiliation de l'Empereur calma les eſprits, & on le pria de remonter ſur le thrône.

Anaſtaſe ne changea cependant pas de conduite, & continua à favoriſer les Eutichiens. Les troubles recommencerent bientôt, & Vitalien fils de Patrice & petit fils d'Aſpar ſe mit à la tête des Catholiques. La Scythie, la Thrace & la Meſie prirent le parti de Vitalien, & les peuples ſoulevés le demanderent pour Empereur. Anaſtaſe oppoſa d'abord aux ſéditieux une armée commandée par Hypace ſon neveu, mais la défaite de ces troupes réduiſit l'Empereur aux dernieres extrêmités. Pluſieurs villes tomberent au pouvoir des Rebelles, qui s'avancerent même juſqu'aux portes de Conſtantinople. Anaſtaſe ſans reſſource demanda à entrer en accommodement avec Vitalien. Celui-ci exigea que le Patriarche Macédonius fût rétabli dans ſon ſiége ; que les Evêques qui avoient été injuſtement dépoſés, fuſſent rendus à leurs Egliſes ; qu'il ſe tînt un concile général où le Pape ſe trouveroit. L'Empereur conſentit à tout, & Vitalien perſuadé qu'Anaſtaſe agiſſoit de bonne foi, mit bas les armes, & rendit même la liberté à Hypace fait priſonnier dans le combat où il avoit été vaincu. Malgré tant de proteſtations & de promeſſes, l'Empereur continua de donner aux Orthodoxes des preuves de la haine qu'il leur portoit. Il ne pouvoit ſans doute oublier qu'ils avoient ſouvent pris les armes contre lui, & l'avoient réduit à s'humilier devant eux. D'humbles remontrances, telles qu'on doit les faire à ſon Souverain, des inſtructions ménagées avec art & dictées par la charité auroient peut-être fait impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince, & l'auroient engagé à entrer dans le ſein de l'Egliſe, cette mere tendre qui n'employe que les larmes & les exhortations pour rappeller ſes enfants lorſqu'ils ſe ſont égarés.

518. Anaſtaſe âgé d'environ 88 ans fut frappé d'une mort ſubite le neuf de Juille 518. & ſon corps fut porté au tombeau dans l'Egliſe des Apôtres ſans les ſolemnités ordinaires. Son nom fut dans la ſuite ôté des Dypſiques, & on l'anathématiſa comme perſécuteur de l'Egliſe. Ce Prince avoit fait pluſieurs actions qui méritent les plus grands éloges : telles que la ſuppreſſion des ſpectacles publics, des combats des hommes contre les bêtes, de l'impôt appellé Chryſargyre ou *or d'affliction*, qui ſe levoit tous les cinq ans ſur ceux qui faiſoient quelque commerce ou trafic. Il ne faut pas oublier la conſtruction de cette longue muraille qui porta ſon nom. C'étoit un mur de deux journées de chemin, ou d'environ dix-huit lieues, qui alloit du Nord au Midi depuis l'une des deux mers qui environnent Conſtantinople juſqu'à l'autre, & juſqu'à la ville de Selimbrie qui étoit enfermée. Il étoit à douze ou quinze lieues de Conſtantinople, & faiſoit comme une Iſle. Dans toute cette étendue de pays, il y avoit d'eſpace en eſpace des tours qui ſe communiquoient l'une à l'autre. Anaſtaſe avoit fait conſtruire cette muraille en 507 pour défendre les environs de Conſtantinople des courſes des Barbares.

JUSTIN I. Anaſtaſe ne laiſſoit point d'enfants à ſa mort, & il n'avoit point déſigné de ſucceſſeur, quoiqu'il eût trois neveux, Pompée, Probus & Hypace.

La

Le grand Chambellan nommé Amance aſpiroit au thrône, mais des obſtacles invincibles s'oppoſant à ſon élévation, il prit le parti de procurer l'Empire à Théocrite le meilleur de ſes amis. Il donna pour cet effet de groſſes ſommes d'argent à Juſtin Capitaine des Gardes, & le chargea de travailler à faire un grand nombre de partiſans à Théocrite. Juſtin loin de remplir l'intention d'Amance, ſe ſervit pour monter ſur le thrône de l'argent qu'il lui avoit confié. Il travailla avec tant d'ardeur pour ſes propres intérêts, qu'il fut proclamé le même jour de la mort d'Anaſtaſe. Victor de Tunones nous apprend que Jean, qui fut depuis Evêque d'Heraclée, fut auſſi nommé Empereur par ceux de ſon parti, mais que ſe trouvant trop foible pour réſiſter à Juſtin, il avoit abandonné la couronne.

CONSTANTINOPLE.

Juſtin étoit né à Bederiane ſur les confins de l'Illyrie & de la Thrace au commencement du regne de Marcien, vers la fin de l'an 450 ou dans les premiers mois de 451, puiſqu'il avoit près de ſoixante-huit ans lorſqu'il parvint à l'Empire. Né d'un pauvre laboureur, il abandonna ſa patrie & alla chercher fortune à Conſtantinople. Il prit le parti des armes, & comme il étoit grand & bien fait, l'Empereur Léon le fit entrer dans les Gardes du Palais. Il ſervoit dans l'armée que Jean le Boſſu commandoit contre les Iſaures. Les Auteurs preſque contemporains font mention de pluſieurs prodiges arrivés en faveur de Juſtin, mais je les paſſe ſous ſilence, comme peu dignes de foi. Si on eſt curieux de les connoître on peut les lire dans Procope, dans Zonare & dans Cedrene. M. Tillemont en a parlé dans ſon cinquieme volume de l'hiſtoire des Empereurs, ainſi que M. de Burigny dans ſon hiſtoire de Conſtantinople. Juſtin par ſon mérite fut fait Sénateur, & enſuite Capitaine des Gardes d'Anaſtaſe.

Juſtin devenu maître de l'Empire, ſe déclara pour le concile de Chalcedoine, & rappella tous ceux qui avoient été exilés pour la Foi Catholique. Vitalien diſgracié ſous le dernier regne, reparut à la Cour, & partagea l'autorité avec Juſtinien neveu de Juſtin. Il travailla enſuite à rétablir la bonne intelligence entre les Egliſes d'Orient & d'Occident, & écrivit au Pape Hormiſdas pour le prier d'envoyer des Legats à Conſtantinople. Le Souverain Pontife en fit partir qui étoient chargés d'un formulaire. Il fut ſigné par le Patriarche Jean, & la réunion ſe fit ſolemnellement ſans tumulte le jour de Pâques 519.

519.

Cependant Amance qui avoit voulu mettre Théocrite ſur le thrône, forma une conſpiration contre l'Empereur. Elle fut découverte & les auteurs furent punis de mort, ainſi que Théocrite qui fut tué dans la priſon. L'adminiſtration des affaires étoit toujours entre les mains de Vitalien & de Juſtinien, mais ce dernier ne la partageoit qu'à regret, & ne voyoit dans Vitalien qu'un rival dangereux qui pouvoit lui diſputer l'Empire à la mort de Juſtin. Le déſir de regner le porta à faire aſſaſſiner Vitalien qu'il avoit eu la lâcheté de tromper en affectant pour lui une amitié extraordinaire. Juſtinien n'ayant plus de concurrent ſe vit maître abſolu dans l'Empire, fut revêtu de la dignité de Général des armées, & devint collégue de Juſtin le premier d'Avril 527. Procope ennemi déclaré de Juſtinien, prétend dans ſon hiſtoire ſecrette que tout le monde fut mécontent de l'élévation de ce Prince, mais il eſt contredit par tous les autres Ecrivains.

520.

527.

CONSTANTINOPLE.

Juſtin mourut quatre mois après avoir aſſuré le thrône à ſon neveu. Il étoit âgé de ſoixante & dix-ſept ans & en avoit regné neuf & vingt-trois jours. Ce Prince étoit ſi ignorant qu'il ne ſçavoit ni lire ni écrire, & pour lui faire ſigner les actes, on avoit été obligé de graver ſur une tablette de bois les quatre premieres lettres de ſon nom, & on lui conduiſoit la main ſur ces caractères. Juſtin avoit été marié avant que d'être Empereur, & ſa femme avoit été eſclave & Barbare d'origine. Son véritable nom étoit Lupicine; mais elle le quitta pour prendre ceux d'Elia-Marcia-Euphemia. Elle mourut avant ſon mari. Quelques Auteurs prétendent que Juſtin s'étoit marié en ſecondes nôces & que ſa femme ſe nommoit Théodora: ils la confondent avec la femme de Juſtinien.

JUSTINIEN I.

527.

Ce Prince ſurnommé Flavius, étoit fils de Sabbatius & de Bigleniſſe ſœur de Juſtin. Il avoit pris naiſſance à Taureſium petite place de la Dardanie Européenne. Lorſqu'il fut devenu Empereur il fit bâtir près de Taureſium une belle ville, qui fut appellée premiere Juſtinienne: Elle devint la réſidence des Primats d'Illyrie. Il paroît que Juſtinien avoit reçu beaucoup d'éducation, puiſqu'on trouve dans les différents traits de ſa vie des preuves qu'il avoit l'eſprit orné d'un grand nombre de connoiſſances. Les noms des deux précepteurs de Juſtinien ſont parvenus juſqu'à nous, l'un ſe nommoit Théophile, qui a écrit une vie de ce Prince, & l'autre étoit le Diacre Anaclet, ſuivant Poſſevin. Juſtinien avoit trente ans lorſqu'il ſe rendit pour la premiere fois à Conſtantinople, & il fut fait Comte des Domeſtiques par l'Empereur Juſtin. Il fut enſuite nommé Patrice Nobiliſſime, Général, & élû Conſul en 521. Il donna pendant ce temps des ſpectacles qui lui coûterent des ſommes immenſes. On vit à la fois vingt Lions, trente Léopards, & un grand nombre d'autres bêtes féroces combattre dans l'amphithéatre. La paſſion qu'il eut pour Théodora ne lui fit point honneur. Procope dans ſon hiſtoire ſecrette aſſure qu'elle étoit fille d'Acace dont la fonction étoit de nourrir les bêtes pour les ſpectacles. Théodora paſſa ſa jeuneſſe à faire le métier de courtiſane, & Juſtinien ne la connut qu'en cette qualité. Epris de ſes charmes il eut la baſſeſſe d'en vouloir faire ſon épouſe. Bigleniſſe & l'Impératrice Euphemie s'oppoſerent à ce mariage, mais auſſitôt que la derniere fut morte, il obtint de Juſtin la permiſſion de l'épouſer. Quoiqu'on ne ſoit pas bien inſtruit de la naiſſance de Théodora, il paroît cependant qu'elle n'étoit pas née pour monter ſur le thrône. On ſçait ſeulement que dans ſa jeuneſſe elle gagnoit ſa vie à filer, & que depuis ſon mariage elle fit bâtir une Egliſe en l'honneur de S. Pantaléon dans l'endroit même où elle s'occupoit à filer. Juſtin à la priere de ſon neveu la déclara Auguſte dans le temps qu'il aſſocia Juſtinien à l'Empire.

Les premieres années du regne de Juſtinien furent marquées par des victoires continuelles ſur les Barbares, mais pendant qu'il travailloit à affoiblir la puiſſance de ces peuples, il y avoit de grands troubles à Conſtantinople. Il regnoit dans cette ville deux factions qui portoient le nom de *Verte* & de *Bleue*. Les deux partis en venoient ſouvent aux mains, & il y avoit toujours beaucoup de ſang répandu. Juſtinien mit tout en œuvre pour arrêter ce déſordre; cependant malgré ſes ſoins, il y eut une

émeute qui penſa cauſer les plus grands malheurs. Comme on menoit au ſupplice quelques-ſéditieux des deux factions, des Mutins entreprirent de les délivrer, & après les avoir tirés des mains de ceux qui les conduiſoient, ils mirent le feu à la ville. Leur mot du guet, étoit *vainquez*. Ils étoient réſolus à maſſacrer Jean de Cappadoce Préfet du Prétoire, & Tribonien qui étoit Queſteur. Ces deux Magiſtrats s'étoient rendus odieux par leurs violences & leur avarice. L'Empereur qui étoit enfermé dans ſon Palais, crut appaiſer les ſéditieux en dépoſant ces deux Magiſtrats ; mais les Rebelles n'en devinrent que plus inſolents. Ils enleverent de ſon palais Hypace neveu d'Anaſtaſe & le revêtirent des ornemens impériaux. Juſtinien ſe trouvoit dans un extrême embarras, & il ne ſçavoit s'il devoit ſe ſauver en Thrace ou marcher contre les Rebelles. L'Impératrice le détermina pour le dernier parti, malgré le ſentiment de ſon conſeil. Narſès, Mundus & Béliſaire à la tête des troupes Impériales eurent bientôt mis en déroute les ſéditieux, & on prétend que le carnage fut ſi grand qu'il périt plus de trente mille hommes dans cette journée. Hypace & Pompée ſon frere furent arrêtés, & égorgés le lendemain par les ſoldats. On ne ſçait s'ils étoient innocents ou coupables ; il eſt vrai que quelques Hiſtoriens les chargent d'avoir été les auteurs de la ſédition. La Faction bleue rendit en cette occaſion de grands ſervices à l'Empereur, qui en fut ſi reconnoiſſant qu'il ſuffiſoit d'être de cette Faction pour n'avoir aucun châtiment à craindre ; quelque crime qu'on eût fait.

CONSTANTINOPLE.

532.

Ce fut vers ce même temps que Juſtinien enleva l'Afrique aux Wandales, & réunit ce pays à ſon Empire. (1) Ce Prince y ajouta encore l'Italie qu'il enleva aux Goths par le moyen de ſes Généraux Béliſaire & Narſès. Il y avoit cependant de grands troubles dans l'Egliſe au ſujet d'une nouvelle héréſie qui étoit une ſuite de celle d'Eutichès. Ceux qui l'adopterent furent nommés *Incorruptibles* ou *Aphtardocetes*, parce qu'ils prétendoient que le corps de Jeſus-Chriſt avoit été incorruptible, & n'avoit pu être ſuſceptible d'aucun changement ou d'aucune altération : d'où il s'enſuivoit que l'Incarnation & la Paſſion de Jeſus-Chriſt auroient été imaginaires. L'Empereur ſe déclara pour cette nouveauté, & fit même un Edit en ſa faveur. Pluſieurs Prélats y adhererent, mais le Patriarche & d'autres Eccleſiaſtiques refuſerent d'y ſouſcrire. L'Empereur ſe diſpoſoit à ſévir contre ceux qui lui étoient oppoſés, & ſurtout contre le Patriarche, lorſqu'il fut attaqué d'une apoplexie qui le conduiſit au tombeau le 14 Novembre 565. Il étoit âgé de 84 ans & avoit regné 38 ans ſept mois & treize jours, à compter du temps où il fut aſſocié à l'Empire par ſon oncle.

Eloge de Juſtinien.

» Juſtinien, dit Procope dans ſa préface, trouva l'Etat agité de grands » troubles en montant ſur le thrône, mais il ſçut les appaiſer, & augmenta » la grandeur & la puiſſance de l'Empire. Il en chaſſa les Barbares, qui » depuis long-temps en occupoient la plus grande partie. Ce Prince bâtit » pluſieurs Villes, rétablit la paix dans l'Egliſe, fit un corps de loix, fit » élever des Forts pour défendre l'Empire Romain des incurſions des

(1) Voyez l'hiſtoire d'Afrique, Tome huitieme de cette Introduction chap. 3, article 11. Voyez auſſi le Tome ſecond p. 50. & ſuiv. où il eſt parlé des guerres de Juſtinien en Italie contre les Goths, & de la conquête de ce Pays.

CONSTANTINOPLE.

» Barbares ; ſe regardoit comme le pere de ſes ſujets, & pardonna à plu» ſieurs qui avoient conjuré contre lui. «

Tel eſt le portrait que Procope fait de Juſtinien, portrait qui n'eſt pas flatté. En effet lorſque ce Prince ſucceda à Juſtin, l'Empire étoit dans une triſte ſituation. L'Afrique & l'Italie étoient au pouvoir des Barbares, qu'on ne pouvoit obliger de reſter tranquilles qu'en leur fourniſſant ſouvent de groſſes ſommes. Juſtinien réleva la gloire de l'Empire par la chûte des Barbares, qu'il fit enfin plier ſous le joug. Ce Prince fit auſſi triompher la vérité dans les Egliſes, & leur rendit pendant quinze ans un calme dont elles avoient été privées pendant plus d'un ſiécle. Réſolu de prévenir ou de terminer tous les procès, il employa les plus ſçavants Juriſconſultes de l'Empire pour retrancher les loix ſuperflues, ne laiſſer que les plus ſages en vigueur, & en former un corps. Verſé dans l'Ecriture Sainte il paſſoit ſouvent en diſputes Théologiques un temps qu'il auroit pu employer aux affaires d'Etat. Il dormoit peu, étoit fort ſobre, jeûnoit avec une auſtérité étonnante ; on aſſure même que dans la ſemaine ſainte il paſſoit deux jours ſans manger, & que les autres jours il ne ſe nourriſſoit que de légumes, & ne buvoit que de l'eau en petite quantité. Procope, qui nous a donné le détail des Egliſes bâties ou rétablies par Juſtinien, en compte trente & une à Conſtantinople ſeulement. Son plus célébre édifice fut le Temple de Sainte Sophie. La principale Egliſe de Conſtantinople avoit été brûlée dans la ſédition connue ſous le nom de *Vainquez*, mot du guet des Rebelles. Juſtinien qui vouloit la réparer ſe ſervit d'Antime de Tralles & d'Iſidore de Milet, les plus célébres Architectes de leur ſiécle. Il leur donna des conſeils, & voulut que la nouvelle Egliſe fût nommée Sainte Sophie. Elle a paſſé pour une des plus belles Egliſes du monde, & pluſieurs Ecrivains l'ont miſe au-deſſus du Temple de Salomon. On prétend que Juſtinien le penſoit, & qu'il avoit dit plus d'une fois : *Salomon, je t'ai vaincu.* On en trouve la deſcription dans Procope, dans Paul le Silentiaire, & dans la *Conſtantinople Chrétienne* de Ducange. Juſtinien avoit encore fait pluſieurs autres embelliſſements dans la capitale de ſon Empire. On y conſtruiſit par ſes ordres des Bains, un Aqueduc : on répara les Amphithéatres, on rébâtit le Fauxbourg de Sucas, auquel l'Empereur donna ſon nom, & qui eſt connu maintenant ſous les noms de Pera & de Galata.

Il ne paroît pas que la valeur fût une des vertus de Juſtinien, car on ne vit jamais ce Prince à la tête de ſes armées, & on ſçait qu'il étoit prêt à prendre la fuite lors de la grande ſédition arrivée à Conſtantinople. Comme les longues guerres qu'il avoit eu à ſoutenir avoient épuiſé ſes finances, il eut recours à des expedients injuſtes pour avoir de l'argent. On l'a accuſé d'avoir enlevé les biens des Particuliers, en les faiſant charger de crimes dont ils étoient innocents. On a prétendu que ce Prince n'étoit point ſincére, qu'il ſe laiſſoit facilement prévenir, & que lorſqu'il tomboit dans l'erreur, il étoit impoſſible de le faire revenir ; qu'enfin il s'étoit laiſſé gouverner deſpotiquement par l'Impératrice Théodora. Plus faſtueux que ſes Prédeceſſeurs, il exigea que les Patrices ſe proſterneroient devant lui, & lui baiſeroient les pieds, au lieu qu'ils n'étoient auparavant obligés qu'à faire une profonde réverence que l'Empereur leur rendoit.

CONSTANTINOPLE.

On remarque dans les loix de Juſtinien un grand zele pour la Foi Orthodoxe, un ſoin extrême pour l'obſervation de la diſcipline eccleſiaſtique, & la plus grande attention pour que les Miniſtres de l'Egliſe ne fuſſent occupés que du ſervice de Dieu, & ne ſongeaſſent qu'à édifier & à inſtruire les peuples.

» Les Princes dans ces temps-là prenoient beaucoup plus de part aux affaires » eccleſiaſtiques qu'ils n'en prennent maintenant. Ceux à qui les uſages de » ces ſiécles réculés ne ſont pas connus, ſont extrêmement ſurpris lorſqu'on » leur dit que les Empereurs publioient des confeſſions de foi, prononçoient » des Anathêmes, ordonnoient des excommunications, menaçoient les » Evêques de dépoſition, déclaroient déchus de l'Epiſcopat ceux qui avoient » été élus au préjudice des ordonnances Impériales, régloient la forme dont » les prieres ſe devoient faire dans l'Egliſe, les dégrés de Juriſdiction dans » les cauſes criminelles des Clercs, & établiſſoient des fêtes de leur propre » autorité. C'eſt cependant ce que faiſoit Juſtinien avec l'applaudiſſement » de l'Egliſe, & l'approbation des Papes, qui ont parlé de ſes Loix, comme » ſervant de régles dans l'Egliſe Romaine. (1) «

JUSTIN II. 565.

Juſtinien étoit mort ſans enfants, & le thrône ne pouvoit appartenir qu'à ſon neveu ou à ſon petit neveu qui ſe nommoient tous deux Juſtin. Le premier né en Illyrie étoit fils de Dulciſſime & de Vigilance ſœur de Juſtinien; l'autre étoit fils de Germain neveu du dernier Empereur. Le fils de Vigilance étoit à Conſtantinople, lorſque ſon oncle mourut, & le fils de Germain commandoit alors ſur les bords du Danube pour empêcher les Awares de paſſer ce fleuve. Comme le neveu de Juſtinien en qualité de *Curopalate* ou de Grand-Maître du Palais, ſe trouva au moment de la mort de l'Empereur; il n'eut pas beaucoup de peine à ſe faire déclarer ſon ſucceſſeur. Il fut ſacré par le Patriarche Jean, & il fit en même temps couronner Sophie ſa femme qu'on prétend avoir été niéce de l'Impératrice Théodora. Il fit enſuite venir ſon couſin, & le reçut avec toutes les démonſtrations de la plus ſincére amitié. Ces deux Princes étoient convenus enſemble avant la mort de leur oncle que celui des deux qui obtiendroit la couronne, céderoit à l'autre le ſecond rang dans l'Empire.

L'union qui paroiſſoit regner entre eux, ne fut pas de longue durée, & on rejette ſur l'Impératrice les mauvais traitements que le jeune Juſtin reçut de l'Empereur. Cette Princeſſe repréſenta à ſon mari qu'il devoit tout appréhender de ſon couſin, & que non-ſeulement il étoit de ſa politique de diminuer ſon crédit, mais qu'il étoit néceſſaire de le faire périr. L'Empereur ſéduit par les diſcours de ſa femme, commença ſous divers prétextes à ôter les Gardes à ſon couſin, lui défendit enſuite de paroître à la Cour, enfin l'exila à Alexandrie où il le fit aſſaſſiner. Sa tête fut apportée à Conſtantinople, & l'Empereur & ſa femme eurent l'inhumanité de prendre plaiſir à la fouler aux pieds.

566.

L'année ſuivante Juſtin découvrit une conſpiration qu'on avoit formée contre lui, & il en fit punir les Chefs. Ce fut cette même année que les Lombards appellés en Italie par Narſès, ſe rendirent maître de ce pays,

(1) Hiſtoire de Conſtantinople par M. de Burigny.

CONSTANTINOPLE.

& l'enleverent à l'Empire d'Orient. (1) Juſtin étoit un Prince trop foible pour s'oppoſer aux progrès d'un peuple auſſi guerrier que les Lombards conduits par Alboin. D'ailleurs la ſanté de l'Empereur commençoit à ſe déranger. Il tomba enfin dangereuſement malade le 6 d'Octobre, & ſon eſprit fut auſſi affecté du mal que ſon corps. La nouvelle de la perte de Dara dont les Perſes s'étoient rendus maîtres, le fit tomber dans des accès de phréneſie qui acheverent de lui faire perdre la raiſon. Dans des moments de bon ſens, il connut qu'il n'étoit plus en état de gouverner l'Empire, & il ſe détermina à charger Tibere de l'adminiſtration des affaires conjointement avec l'Impératrice. Dans la ſuite il adopta ce Prince & le déclara Céſar vers la fin de l'an 574. Tout le monde applaudit à ce choix, car Tibere s'étoit acquis une eſtime générale par ſes grandes vertus. Il étoit Comte des *Excubiteurs*, c'eſt-à-dire, Capitaine des Gardes.

572.

578. Juſtin s'apperçevant que ſa fin étoit proche, profita de quelques moments de bon ſens qui lui revinrent, pour mander le Patriarche, le Clergé, les Magiſtrats & les Officiers de ſa maiſon. Il fit revêtir en leur préſence Tibere de la robe Impériale, le couronna de ſa main, l'exhorta de reſpecter l'Impératrice comme ſa mere, de regner avec juſtice & de profiter de ſes fautes. Juſtin mourut quelques jours après cette cérémonie, ayant regné douze ans, dix mois & vingt-deux jours. Ce Prince eſt accuſé par le plus grand nombre d'Hiſtoriens d'avoir trop aimé ſes plaiſirs & l'argent. Corripe ſoutient au contraire que les peuples furent très-heureux ſous ſon gouvernement.

Il n'y avoit point eu de Conſuls depuis l'an 542; & l'interruption du Conſulat avoit privé le peuple de ſpectacles & de préſens que les Conſuls avoient coutume de donner en entrant en charge. Juſtin rétablit cette dignité en 567 & regla que les ſeuls Empereurs pourroient être Conſuls. Ce Prince fit une loi très-remarquable: c'eſt la Novelle 140. Elle abroge les loix de Juſtinien qui défendoient les répudiations qu'on faiſoit d'un commun conſentement. La loi de Juſtin remettoit les choſes ſur l'ancien pied, & permettoit aux mariés qui ne ſe conviendroient pas, de ſe quitter & de contracter un ſecond mariage. Juſtin aſſure que cette loi lui avoit été demandée par un grand nombre de perſonnes, & qu'il l'avoit accordée pour prévenir des empoiſonnements, & pour mettre fin à des haines irréconciliables. *Le mariage ſe contractant par le conſentement mutuel*, diſoit l'Empereur, *il doit auſſi ſe rompre lorſque les volontés ſont changées*. La femme ne pouvoit ſe remarier qu'un an après la ſéparation; ce qui étoit conforme à la loi qu'Anaſtaſe avoit publiée en 497.

Juſtin avoit eu de Sophie ſon épouſe un fils appellé Juſte qui mourut dans l'enfance avant que ſon pere fût parvenu au thrône. Il eut auſſi une fille nommée Arabie qui épouſa Baduaire Curopalate.

TIBERE. Il n'y eut dans l'Empire aucun changement à la mort de Juſtin, puiſque toute l'autorité étoit déjà entre les mains de Tibere depuis l'an 574. Ce Prince avoit une ſanté fort foible, & voulant prévenir les troubles que ſa mort pourroit cauſer dans l'Etat, il nomma Céſar, Maurice le plus grand

(1) Voyez le ſecond Volume de cette Introduction pag. 53. & le cinquieme Volume pag. 88. où il eſt parlé de l'origine & des différentes expéditions de ces peuples.

Capitaine de ſon ſiécle, & qui avoit remporté de grands avantages ſur les Perſes. Cette cérémonie ſe fit le 5 Août, & Maurice fut en même temps fiancé à Conſtantine fille aînée de Tibere. Quelques jours après ce Prince qui ne pouvoit plus marcher ſe fit tranſporter à l'entrée du Palais & fit déclarer par le Queſteur Jean en préſence du Patriarche & des principaux Seigneurs, qu'on eût à reſpecter Maurice comme le véritable Empereur. Il l'exhorta enſuite à ſoutenir la réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſa valeur, ſa ſageſſe & ſes autres vertus. Tibere quitta auſſitôt la couronne Impériale & la mit ſur la tête de Maurice. Tibere mourut le lendemain, c'eſt-à-dire, le 14 d'Août, & n'avoit regné que quatre ans moins deux mois depuis la mort de Juſtin. CONSTANTINOPLE. 582.

Théophylacte fait ainſi le portrait de ce Prince. Il étoit doux, humain, ennemi de l'avarice & de l'intérêt, faiſant conſiſter ſa gloire dans le bonheur de ſes ſujets, & ſes richeſſes dans l'abondance qu'il tâchoit de leur procurer. Il deteſtoit le faſte, & ne cherchoit point à gouverner avec un pouvoir abſolu. Enfin il vouloit être plutôt appellé le pere de ſes peuples que leur maître. Evagre aſſure que ce Prince auroit regardé comme de faux or, celui qui auroit été levé avec violence ou qui auroit coûté quelques larmes. Il abolit par une loi perpetuelle les préſents que les perſonnes en place avoient coutume de faire aux Empereurs, parce qu'ordinairement ceux qui les faiſoient vexoient extrêmement les peuples pour ſe dédommager. Par d'autres loix il décharge ſes ſujets de pluſieurs impôts très-onereux. Ce Prince fut ſincérement regretté, & on étoit inépuiſable ſur ſes louanges. Il avoit épouſé Anaſtaſie dont il eut deux filles; Conſtantine qui épouſa Maurice, & Chanto qui fut mariée à Germain.

MAURICE.

Maurice né à Arabiſſe ville de Capadoce où Paul ſon pere étoit venu s'établir, tiroit ſon origine d'une illuſtre famille de Rome. Il avoit d'abord été Notaire, (1) enſuite Comte des Excubiteurs, & General des armées d'Orient. Auſſitôt qu'il eut fini les obſeques de ſon prédéceſſeur, il fit les préparatifs pour célébrer ſon mariage avec magnificence, & il invita à cette cérémonie ſon pere & ſa mere qui étoient encore vivans.

Depuis le regne de Juſtin les Perſes Saſſanides avoient été en guerre avec l'Empire d'Orient, mais une révolution arrivée en Perſe ſous le regne d'Hormiſdas II. obligea Choſroés II. ſon fils & ſon ſucceſſeur de faire la paix avec les Romains, & même d'implorer leur ſecours contre un uſurpateur. (2) Maurice ne remplit point la haute idée qu'on avoit conçue de lui avant ſon avenement au thrône, & ſa foibleſſe donna à l'eſprit de ſédition qui regnoit déjà dans les troupes, le temps de fermenter & d'éclater enfin.

Pierre, frere de l'Empereur, qui commandoit l'armée d'Europe, reçut ordre de la mettre en quartier d'hiver dans le pays des Sclavons. Les ſoldats mécontents d'occuper un ſi mauvais pays & d'ailleurs expoſés aux courſes des Awares, ſe révolterent, mirent à leur tête Phocas qui n'étoit que Centurion, & marcherent droit à Conſtantinople. L'Empereur allarmé de l'approche des Rebelles, tenta inutilement de faire reſſouvenir à Phocas qu'il 602.

(1) On nommoit ainſi ceux dont l'Empereur ſe ſervoit pour notifier ſes ordres.

(2) Voyez le Tome ſixième de cette Introduction pag. 239. & ſuiv.

CONSTANTINOPLE.

lui avoit prêté ſerment de fidélité. Phocas oubliant tout ce qu'il devoit à ſon Souverain propoſa l'Empire à Théodoſe fils de Maurice, & à ſon refus il engagea Germain à l'accepter. Maurice ſoupçonnant que ce dernier étoit l'auteur de la révolution, voulut le faire enlever, mais les ſéditieux empêcherent qu'il ne tombât au pouvoir de l'Empereur. Le nombre des Rebelles ſe multipliant à chaque inſtant, Maurice s'apperçut que ſa vie n'étoit plus en ſûreté. Il prit le parti de s'embarquer la nuit du 22 au 23 Novembre ſur un petit bâtiment avec ſa femme & ſes neuf enfants. Le mauvais temps l'obligea de s'arrêter à quelque diſtance de Conſtantinople & de ſe réfugier dans l'Egliſe de S. Autonome.

Cependant Germain travailloit avec ardeur à ſe procurer le thrône, mais voyant que ſes tentatives étoient inutiles, il embraſſa les intérêts de Phocas qui fut couronné ſolemnellement. L'uſurpateur craignant que le peuple ne changeât de ſentiment à ſon égard & ne ſe repentît de ſa révolte, fit arrêter Maurice & toute ſa famille. Les enfants de ce Prince infortuné furent égorgés en ſa préſence; & il eut enſuite le même ſort. On lui entendit ſouvent répeter dans ces derniers moments ces paroles de l'Ecriture, *vous êtes juſte, Seigneur, & vos jugements ſont équitables.* Cette affreuſe ſcéne ſe paſſa le 27 de Novembre. Maurice étoit alors âgé de 63 ans, après en avoir regné 20 & trois mois. On a prétendu qu'on avoit trouvé au commencement du regne d'Héraclius, un papier cacheté & daté de la quinzieme année de Maurice. C'étoit un teſtament de ce Prince par lequel il partageoit l'Empire entre ſes ſix enfants mâles. Il donnoit Conſtantinople & l'Orient à Théodoſe ſon fils aîné, l'Italie & les Iſles de la mer de Toſcane à Tibere, & d'autres Provinces à ſes autres fils.

PHOCAS.

Phocas couronné Empereur par le Patriarche Cyriaque, fit une entrée magnifique dans Conſtantinople, & ſe déſigna Conſul pour l'année ſuivante. Ce Prince envoya à Rome ſon image & celle de l'Impératrice Léontie ſa femme, & elles y furent reçues avec les honneurs ordinaires. Maurice n'étoit pas aimé à Rome parce qu'il avoit négligé de ſecourir cette ville contre les entrepriſes des Lombards. Grégoire I. qui occupoit le ſiége de S. Pierre n'étoit pas content du dernier Empereur, parce que ce Prince ne lui avoit pas été favorable dans la diſcuſſion qu'il avoit eue avec Jean le jeûneur, au ſujet du titre de Patriarche Œcuménique que ce Prélat prenoit. Le Pape dans la lettre qu'il écrivit au nouvel Empereur ne trouva point de termes aſſez forts pour exprimer la reconnoiſſance qu'on devoit à Dieu d'avoir occaſionné la révolution qui avoit placé Phocas ſur le thrône. *Que les cieux ſe réjouiſſent*, diſoit-il, *que la terre treſſaille de joye, que toute la République ſoit dans la joye de vos bonnes actions; que les eſprits accablés de vos ſujets ſe conſolent &c.* Il paroît que S. Grégoire auroit dû être moins prodigue de louanges à l'égard d'un tyran qui étoit parvenu à l'Empire par des voies ſi odieuſes.

Choſroes II. ne fut pas ſi complaiſant, & refuſa de reconnoître le tyran. Il lui déclara même la guerre, ſoit qu'il voulût en effet venger la mort de Maurice, ſoit qu'il prît ce prétexte pour enlever quelques Provinces de l'Empire. (1) Cependant l'Impératrice Conſtantine veuve de Maurice

(1) Voyez l'hiſtoire de Perſe citée ci-deſſus.

employoit

employoit toutes sortes de moyens pour exciter une révolution & faire périr l'usurpateur. Phocas qui fut informé de ses desseins, la fit arrêter, & après qu'elle eut avoué dans les tourments tout le secret de la conspiration, il la condamna à la mort, avec tous ceux de son parti. CONSTANTINOPLE.

L'Empereur n'avoit qu'une fille unique nommée Domnentia, qu'il donna en mariage au Patrice Crispe. Dans les fêtes qui se firent en cette occasion, quelques amis du Patrice exposerent son image & celle de sa femme avec les attributs d'Empereur & d'Impératrice. Phocas en fut tellement irrité qu'il fit mourir ces amis indiscrets, & que depuis ce temps-là il conserva pour son gendre une haine implacable. Pendant que l'Empereur faisoit mourir à Constantinople tous ceux qu'il soupçonnoit être ses ennemis, il se formoit en Afrique un orage qui fondit sur sa tête & l'écrasa. Héraclius Gouverneur d'Afrique, & Grégoras son frere qu'il avoit pour Lieutenant, entreprirent de délivrer l'Empire du tyran. Ils furent encore plus affermis dans leur résolution lorsqu'ils reçurent des lettres de Crispe qui les exhortoit à poursuivre leurs desseins. Les deux freres convinrent d'envoyer chacun leurs fils à Constantinople, & que celui des deux qui y arriveroit le premier & vaincroit Phocas, procureroit l'Empire à son pere. La flotte devoit être commandée par Héraclius fils du Gouverneur d'Afrique, & l'armée de terre par Nicétas, fils de Grégoras.

La flotte parut à la vûe de Constantinople le 3 d'Octobre, & aussitôt tous les mécontents se joignirent au jeune Héraclius. Phocas se voyant presqu'entierement abandonné de tout le monde, s'enferma dans son palais. Photius un des Seigneurs de Constantinople, dont il avoit déshonnoré la femme, le tira de sa retraite & le livra entre les mains d'Héraclius qui s'etoit rendu à Constantinople le lendemain de l'arrivée de la flotte. Le Gouverneur d'Afrique après avoir reproché à Phocas sa vie criminelle, lui fit trancher la tête. Son corps fut traîné dans le marché aux bœufs, & ensuite jetté au feu. Ce tyran étoit adonné au vin, aux femmes, & aimoit à répandre le sang. Sa femme n'avoit pas moins de vices que lui. 610.

Héraclius se fit couronner Empereur aussitôt que Phocas fut mort, & il épousa en même temps Eudocie, qui fut aussi couronnée. Quelques jours après l'élévation d'Héraclius à l'Empire, l'armée de terre commandée par Nicetas arriva à Constantinople. L'Empereur fit un accueil favorable à son neveu, & le traita comme s'il eût été son collegue. Il admit aussi au nombre de ses courtisans Crispe gendre de Phocas, & lui confia le commandement de l'armée de Cappadoce. Crispe s'acquitta mal de son emploi, & quelques paroles injurieuses qu'il laissa échapper furent cause de sa disgrace. Il fut enfermé dans un monastere, où il mourut un an après. HERACLIUS.

Jusqu'alors les Romains avoient conservé quelques pays dans le détroit de Gibraltar, & ils étoient encore en possession de l'Andalousie, & d'une partie de la Lusitanie qu'on appelle aujourd'hui le Portugal. Sisébut Roi des Wisigoths du Languedoc vint à bout de les chasser de ces pays & de s'en rendre maître. Suintila son petit fils acheva cette conquête en 626 & depuis ce temps l'Espagne fut entierement perdue pour les Romains.

Cependant il y avoit une guerre très-vive entre ces peuples & les Perses. Chosroès II. qui avoit commencé les hostilités sous prétexte de venger la

CONSTANTINOPLE.

mort de Maurice, refuſa de mettre bas les armes, quoiqu'il eût appris la punition du tyran. Après avoir ravagé la Syrie, il fit la conquête de la Paleſtine où il y eut un grand nombre de Prêtres, de Moines maſſacrés. La ville de Jéruſalem fut extrêmement maltraitée, & toutes les Egliſes furent brûlées. Ces malheurs arriverent l'an 614. Héraclius effrayé des ſuccès de ſes ennemis vouloit abandonner Conſtantinople, & chercher une retraite aſſurée. Le Patriarche releva ſon courage par ſes diſcours, & l'engagea à ſe diſpoſer à repouſſer les Barbares. Héraclius employa les vaſes ſacrés des Egliſes pour faire de la monnoye & ordonna des levées dans toutes les Pro-

622. vinces. Il s'embarqua enſuite pour aller ſe mettre à la tête de ſes troupes. Il rencontra les Perſes en Arménie, & remporta ſur eux une victoire com-

627. plette. Ce premier ſuccès eut des ſuites avantageuſes, & pendant quatre ans il continua de battre les ennemis. Enfin il les défit entierement dans une bataille qui dura onze heures. L'année ſuivante, il fit une paix glorieuſe avec Siroés qui avoit ſuccedé à ſon pere Choſroès, comme on l'a vu dans l'hiſtoire de Perſe. Héraclius retourna enſuite à Conſtantinople, & il y entra ſur un char tiré par quatre Eléphants. Comme il ne pouvoit rendre tout à la fois l'argent qu'il avoit emprunté des Egliſes, il ordonna que tous les ans le thréſor Impérial donneroit une ſomme, juſqu'à ce que celle qu'il devoit fût totalement acquittée.

La foibleſſe où ſe trouvoit l'Empire lorſqu'Héraclius s'en mit en poſſeſſion, ſembloit inviter les Awares (1) à faire quelqu'entrepriſe, & en effet ils entrerent dans la Thrace, & ravagerent tout le pays. Cependant le Khacan ou Chef des Awares feignir de ſouhaiter la paix, & l'Empereur qui la déſiroit ardemment à cauſe de la guerre de Perſe, conſentit à entrer en négociation. Il ſe rendit à Héraclée afin de conférer avec le Khacan, mais il penſa donner dans le piége qu'il lui tendoit. Le Prince Barbare s'avançoit à la tête d'une nombreuſe ſuite à deſſein de ſe rendre maître du long mur, & même de la perſonne de l'Empereur. Héraclius averti du complot ſe ſauva avec précipitation à Conſtantinople, mais il en coûta la vie à un grand nombre de Romains qui l'avoient accompagné pour aſſiſter aux ſpectacles & aux autres divertiſſements qu'il ſe préparoit à donner aux Awares. Ces Barbares firent des courſes juſqu'à Conſtantinople, pillerent quelques Egliſes des fauxbourgs, s'emparerent des équipages de l'Empereur, emmenerent un nombre prodigieux de priſonniers.

Héraclius qui n'avoit pas aſſez de troupes pour ſe défendre en même temps contre les Perſes & les Awares, étoit toujours dans la réſolution de faire la paix avec ces derniers. Il l'obtint enfin en fourniſſant aux Barbares deux cents mille piéces d'or qu'on tira des thréſors de l'Egliſe. Héraclius ſur la foi du traité qu'il avoit ſigné avec le Khacan marcha contre les Perſes. Les

626. Awares excités par ces peuples profiterent de l'abſence de l'Empereur & recommencerent les hoſtilités. Ils parurent aux portes de Conſtantinople, & menacerent de détruire la ville ſi on différoit à les y recevoir. Ces menaces ne firent aucun effet, & le Patrice Bonoſe, après avoir inutilement tenté d'éloigner les Barbares en leur offrant de l'argent, ſe diſpoſa à faire

(1) Voyez ce que j'ai dit de ces Peuples, tome IV. de cette Introduction p. 486 & ſuiv.

une vigoureuſe réſiſtance. Informé que le Khacan avoit donné ordre aux Sclavons d'approcher avec leurs vaiſſeaux de la tour des Blaquernes auſſitôt qu'ils y verroient de la lumiere, il fit uſage de cet avis pour attirer les Sclavons & détruire leur flote. Cet événement obligea les Awares d'abandonner le ſiége de Conſtantinople qu'ils avoient commencé. CONSTANTINOPLE.

Cet avantage ſuivi de la paix avec les Perſes, mit l'Empire dans une ſituation glorieuſe; mais un état ſi brillant ne fut pas de longue durée. Une Nation, qui juſqu'alors avoit paru mépriſable, s'éleva inſenſiblement, & cauſa des maux infinis à l'Empire. Depuis long-temps on employoit dans les armées d'Orient des Arabes connus dans la ſuite ſous la dénomination de Sarraſins, & on en retiroit de grands ſervices. La dureté avec laquelle le Thréſorier de l'armée les traita lorſqu'ils demanderent leur paye, & le refus qu'il fit de leur donner de l'argent, les porterent à ſe révolter. Ils furent d'abord vaincus, & perdirent même trois de leurs Emirs ou Chefs; mais dans la ſuite ils battirent les Romains en différentes rencontres. Le Khalife Aboubecre prit le parti des Sarraſins, & depuis cet événement les Arabes ſectateurs de Mahomet eurent des guerres continuelles avec l'Empire d'Orient, & ſe rendirent maîtres de pluſieurs villes de ſa dépendance. (1) 633.

L'Empereur s'occupoit cependant plutôt des affaires de Religion que de celles de l'Etat. Perſuadé qu'il n'y avoit dans Jeſus-Chriſt qu'une volonté & qu'une opération, il fit un Edit pour faire adopter ſon ſentiment. Il publia encore en 638 une expoſition de foi, connue ſous le nom d'*Ecthese*, dans laquelle il décide que c'eſt une impiété contraire à la foi d'admettre deux opérations ou deux volontés dans Jeſus-Chriſt. Le Pape Honorius ne s'étoit pas oppoſé à cette nouvelle doctrine, mais elle fut condamnée par Severin ſon ſucceſſeur. Jean X. la fit condamner par un Concile, & envoya la déciſion de l'Egliſe à la Cour de Conſtantinople & au Patriarche Pyrrhus zelé défenſeur des *Monothélites*. C'eſt ainſi qu'on nommoit ceux qui ne reconnoiſſoient qu'une opération dans Jeſus-Chriſt. L'Empereur voyant ſon ſiſtême réprouvé, déclara que l'Ecthese n'étoit point de lui, mais du Patriarche Sergius. L'erreur des Monothélites cauſa de grands troubles dans l'Egliſe.

Héraclius fut attaqué d'une hydropiſie, qui le fit périr le onze de Février 641 dans la ſoixante-ſixieme année de ſon âge, après un regne de trente ans. Ce Prince avoit été marié deux fois. Eudocie qu'il avoit épouſée en premieres nôces, lui donna deux enfants; ſçavoir une Princeſſe appellée Epiphanie-Eudocie, & un Prince nommé Conſtantin-Héraclius. Epiphanie avoit été promiſe en mariage à Zébelis Prince des Chazares. Comme elle étoit en route pour aller trouver Zébelis, elle apprit qu'il étoit mort. Elle retourna à Conſtantinople, où elle épouſa Nicetas couſin germain de l'Empereur. Héraclius devenu veuf le 13 Août 612 épouſa en ſecondes nôces l'an 614 ſa niéce Martine; fille de Martin & de Marie ſa ſœur. Elle fut mere de Conſtantin, d'Héracléonas, de Théodoſe, de David, de Marin, d'Auguſtine & de Martine, de deux autres Princes & de deux autres Princeſſes qui moururent pendant la guerre de Perſe. Héraclius eut encore un fils naturel nommé

(1) Voyez dans un des Chapitres ſuivants, l'hiſtoire des Khalifes. C'eſt à cet article que je renvoye les conquêtes des Arabes ſur l'Empire de Conſtantinople.

CONSTANTINOPLE.

Jean Athalaric, qui conſpira contre ſon propre pere. Le complot fut découvert, & l'Empereur condamna ſon fils à l'exil après lui avoir fait couper le nez & les mains. Héraclius fut enterré dans l'Egliſe des Apôtres, & ſon tombeau reſta trois jours ouvert & gardé par des Eunuques, comme il l'avoit demandé, parce qu'il avoit toujours craint d'être enterré vivant.

CONSTANTIN-HERACLIUS ou HERACLEONAS, CONSTANT ou CONSTANTIN.

641.

Auſſitôt qu'Héraclius fut mort, l'Impératrice Martine fit part aux Principaux de Conſtantinople du teſtament de l'Empereur par lequel il ordonnoit que les deux aînés de ſes deux mariages lui ſuccederoient. En conſéquence Héraclius-Conſtantin & Héracléonas l'aîné pour lors des enfants de Martine, furent proclamés Empereurs. Martine s'étoit flattée de conſerver la ſouveraineté, & elle avoit fondé ſes prétentions ſur ce qu'il étoit dit dans le teſtament d'Héraclius que les deux Empereurs la reſpecteroient comme leur mere ; mais on lui répondit que le reſpect qui lui étoit dû, ne devoit pas s'étendre juſqu'à lui laiſſer l'adminiſtration des affaires.

Héraclius-Conſtantin eut ſeul la ſouveraine puiſſance ; ſon frere n'étant Empereur que de nom. Conſtantin averti que Martine avoit dépoſé entre les mains du Patriarche Pyrrhus des ſommes conſidérables qui provenoient du thréſor du feu Empereur, obligea le Patriarche à les lui rapporter. Quelque temps après ce Prince tomba dans une maladie de langueur qui fit juger qu'il ne vivroit pas encore long-temps. Un de ſes confidents lui fit connoître que ſes enfants auroient tout à craindre après ſa mort d'une Princeſſe auſſi ambitieuſe que Martine. L'Empereur afin de prévenir les mauvaiſes intentions de ſa Belle-mere, fit diſtribuer de l'argent aux troupes & leur recommenda ſes enfants. Ce Prince mourut le 25 de Mai, 103 jours après la mort de ſon pere, à l'âge de 29 ans. On ſoupçonna qu'il avoit été empoiſonné. Il avoit épouſé Grégoria fille du Patrice Nicétas dont il eut Conſtant qui fut Empereur, & Théodoſe.

Après la mort d'Héraclius-Conſtantin, on proclama de nouveau Héracléonas, qui avoit été déclaré Céſar en 631. Martine ſe vit alors maîtreſſe de l'Empire & gouverna ſous le nom de ſon fils. Elle ſe vengea de ceux qui avoient donné à Héraclius-Conſtantin des conſeils contraires à ſes intérêts. Un d'eux nommé Valentin ayant trouvé moyen d'échapper à ſa fureur, fit reſſouvenir les ſoldats des promeſſes qu'ils avoient faites à Héraclius-Conſtantin, & les engagea à reconnoître pour Empereur le Prince Conſtant ſon fils. Les ſoldats prirent auſſitôt les armes, s'emparerent de Chalcédoine, & firent de grands ravages dans la campagne. Héraclius n'ayant pu perſuader aux ſéditieux qu'il n'avoit aucune mauvaiſe intention, ſe vit forcé par les habitants de Conſtantinople de faire couronner Conſtant. Héracléonas & Martine firent ſçavoir à Valentin le couronnement du fils d'Héraclius-Conſtantin, & pour l'obliger à mettre bas les armes on lui promit la charge de Comte des Excubiteurs, & une amniſtie générale. Le Sénat déſavoua un traité fait ſans ſa participation, ordonna que Martine, Héracléonas & Valentin ſeroient arrêtés. Les deux premiers furent envoyés en exil après qu'on eut coupé la langue à Martine, & le nez à ſon fils. A l'égard de Valentin on ſçait par des monuments certains que le nouvel Empereur redoutant ſon crédit fut obligé de l'aſſocier à l'Empire, & que s'en étant enſuite repenti, il l'avoit fait aſſaſſiner.

Conſtant ſeul poſſeſſeur du thrône, fut nommé Conſtantin par le peuple auſſitôt qu'il eut été couronné par le Patriarche Pyrrhus. Pénetré de reconnoiſſance pour le Sénat qui l'avoit délivré de tous ſes compétiteurs, il lui fit de grandes largeſſes, & déclara qu'à l'avenir il regarderoit tous les Sénateurs comme ſes Conſeillers. De ſi belles promeſſes furent ſans effet, & ce Prince oublia bientôt ſes engagements. Cependant les Arabes s'étoient rendus maîtres d'Alexandrie & de l'Egypte ſous le Khalifat d'Omar, & cette Province fut perdue pour l'Empire d'Orient. Les Arabes s'emparerent auſſi de Chypre, de Rhodes & battirent la flotte Impériale. Quelques diviſions arrivées parmi ces fanatiques donnerent une ſorte de tranquillité à l'Empire, & Conſtant en profita pour ſoumettre les Sclavons. CONSTANTINOPLE.

Conſtant qui avoit embraſſé la doctrine des Monothélites, s'en montra toujours un zelé protecteur par la perſécution qu'il fit ſouffrir aux Orthodoxes & principalement au Pape S. Martin & à S. Maxime. A la priere de Paul Patriarche de Conſtantinople, il publia un Edit pour impoſer ſilence aux deux partis. Cet Edit ſi fameux, fut nommé *Type*, c'eſt-à-dire formulaire. L'Empereur appréhendant que le peuple ne ſongeât à couronner Théodoſe ſon frere, le fit d'abord ordonner Diacre; mais ce changement d'état n'ayant point encore calmé ſes inquiétudes, il ordonna qu'on le mît à mort. Une telle conduite rendit odieux l'Empereur, & fut cauſe de pluſieurs troubles. Conſtant redoutant les effets de la haine publique, réſolut d'abandonner Conſtantinople, & de tranſporter le ſiége de l'Empire à Rome, ſous prétexte *que la mere méritoit la préférence ſur la fille*. C'étoit ainſi qu'il s'exprimoit. Lorſqu'il ſe fut embarqué, il donna ordre à ſa femme & à ſes enfants de l'aller trouver, mais les habitants de Conſtantinople s'oppoſerent à leur départ. On dit que Conſtant en s'éloignant de Conſtantinople cracha du côté de cette ville, comme pour faire voir le mépris qu'il avoit pour elle. 648. 659.

Lorſqu'il arriva à Rome le Pape Vitalien alla au-devant de lui avec tout le Clergé. Conſtant ne reſta que douze jours à Rome, & pendant ce temps il enleva tout le bronze qui ſervoit d'ornement à la ville. Il l'envoya en Sicile où il eſperoit fixer ſon ſéjour. En ſortant de Rome, il ſe rendit à Naples, paſſa de-là en Sicile, & s'arrêta à Syracuſe. On lit dans les hiſtoriens Lombards que Conſtant ayant entrepris de les chaſſer d'Italie, fut continuellement battu. (1)

Pendant que l'Empereur étoit en Italie, Sabor Gouverneur d'Arménie travailla à ſe rendre indépendant l'an 667, & demanda du ſecours au Khalife Moavias. Conſtantin fils aîné de l'Empereur députa vers le Khalife pour lui repréſenter que la paix étant établie entre les deux Empires, il ne paroiſſoit pas juſte qu'il favoriſât un Rebelle. Moavias ne conſultant que ſon intérêt, ſe déclara pour les Rebelles qui lui offrirent une plus groſſe ſomme d'argent; avec la perception des impôts publics. On ſe préparoit à marcher contre les factieux, lorſque la mort de Sabor arrivée par un accident, mit fin à la guerre. On ſurprit les Arabes à Amorium & ils furent taillés en piéces. 663.

(1) Voyez le Tome ſecond de cette Introduction, hiſtoire de Naples p. 58 & ſuiv. Giannone prétend que l'Empereur ne quitta Conſtantinople que pour aller faire la guerre aux Lombards, & que ce ne fut qu'après ſes malheureuſes expéditions qu'il ſe rendit à Rome d'où il retourna à Conſtantinople.

CONSTANTINOPLE.

Conſtant étoit toujours en Sicile où il tourmentoit les peuples par les exactions les plus violentes : il ne ſe contenta pas même de perſécuter les Particuliers, il enleva encore aux Egliſes leurs thréſors & leurs vaſes ſacrés. Devenu odieux à tout le monde par ſa tyrannie, il ſe forma pluſieurs conſpirations contre ſa perſonne. Enfin un de ſes Officiers nommé André fut aſſez ſcélerat pour porter la main ſur ſon Prince & l'aſſaſſina pendant qu'il étoit dans le bain. Cet événement arriva à Syracuſe le 15 de Juillet de l'an 668, qui étoit la vingt-ſeptieme année du regne de Conſtant. On ignore le nom de ſa femme dont il eut Conſtantin, Héraclius & Tibere. Ce fut ſous ſon regne que les Arabes mirent fin à l'Empire des Perſes.

CONSTANTIN POGONAT.

668.

Conſtantin l'aîné des enfants de Conſtant avoit été aſſocié à l'Empire dès l'an 654, & avoit depuis ce temps le titre d'Empereur. Cependant à peine Conſtant fut-il aſſaſſiné qu'un Arménien nommé Mizizi ſe fit déclarer Empereur en Sicile. On prétend qu'il y fut contraint par ceux qui avoient eu part à la mort de Conſtant. Conſtantin réſolu d'étouffer cette révolte dans ſon commencement, employa la plus grande partie de ſes forces pour ſoumettre les Rebelles. Il marcha en perſonne contre lui, entra en Sicile ſans trouver beaucoup de réſiſtance, fit arrêter Mizizi, & le condamna à la mort avec tous ſes complices. Il retourna enſuite triomphant à Conſtantinople, où il reçut le ſurnom de *Pogonat*, qui veut dire *Barbatus*. On lui donna ce ſobriquet parce qu'il étoit parti ſans barbe, & qu'il retourna avec de la barbe.

678.

A peine l'Empire jouiſſoit-il de quelque calme, qu'il fut troublé de nouveau par les entrepriſes des Arabes. Conſtantin les força bientôt à lui demander la paix, & à ſe ſoumettre à payer un tribut. La tréve fut ſignée pour trente ans, & ce fut la plus honorable qu'on eût faite depuis un grand nombre d'années. Les Awares & les Princes voiſins de l'Empire informés de ce traité, ſe hâterent de faire la paix avec Conſtantin dans l'appréheſion que ce Prince délivré de la crainte des Arabes, ne tournât toutes ſes forces contre eux. Ce fut alors que la tranquillité fut entierement rétablie dans l'Empire.

680.

Il en profita pour rendre la paix à l'Egliſe, & il convoqua à Conſtantinople un Concile général qui ſe tint dans l'endroit de l'Egliſe de Ste. Sophie appellé Trullus ou le Dôme. L'Empereur y préſida, & il y fut décidé qu'il y a deux volontés & deux opérations dans Jeſus-Chriſt. Conſtantin avoit lieu de ſe flatter que le reſte de ſon regne ſeroit paiſible, lorſqu'une faction troubla le repos de ſes jours. Quelques mal intentionnés aſſemblés tumultuairement à Chryſopole près de Chalcédoine dirent hautement que comme il y avoit trois perſonnes dans la Trinité, il falloit de même trois Empereurs pour gouverner l'Etat. Conſtantin n'eut pas de peine à comprendre qu'on lui reprochoit de n'avoir pas partagé la ſouveraine autorité avec ſes deux freres. Comme il lui paroiſſoit dangereux d'attaquer les Rebelles à force ouverte, il prit le parti d'avoir recours à la ruſe. Il engagea les ſéditieux à envoyer leurs chefs à Conſtantinople pour expoſer au Sénat leurs demandes. Ils donnerent dans le piége qu'on leur tendoit, & Conſtantin maître de ces chefs, les fit tous périr. Les Rebelles ſe diſſiperent auſſitôt, mais l'Empereur qui regardoit ſes freres comme les auteurs de la révolte, leur fit couper le nez. Conſtantin mourut quelques années après : ſon regne fut de dix-ſept ans, & environ de deux mois. Il avoit épouſé Anaſtaſie dont il eut Juſtinien & Théodoſe.

Constantinople. Justinien II.

Justinien associé au thrône aussitôt après la disgrace de ses oncles, fut reconnu seul Empereur aussitôt que son pere fut mort. Vainqueur des Sclavons qui avoient osé l'attaquer, il songea à reprendre sur les Arabes tout ce qu'ils avoient enlevé à l'Empire. Il rompit sous des prétextes frivoles le traité fait avec ces peuples pendant le regne précédent, & entreprit contre eux une guerre qui lui devint funeste. Les Arabes s'emparerent de l'Arménie, & enleverent à l'Empire tout ce qu'il possédoit encore en Afrique. 685.

Tant de pertes aigrirent les esprits déjà irrités par la mauvaise conduite des Ministres, & surtout de ceux qui étoient à la tête des finances. Etienne un de ces derniers avoit eu l'insolence de menacer du fouet Anastasie mere de l'Empereur; un autre nommé Théodose employoit les supplices les plus cruels pour tirer de l'argent de ceux qui en avoient. Justinien, à qui on s'étoit plusieurs fois adressé pour se plaindre de la tyrannie de ses Ministres, avoit toujours paru n'y faire aucune attention; ce qui faisoit soupçonner qu'ils suivoient les ordres de ce Prince. Il devint en horreur à tout le monde, & on le regardoit comme un monstre indigne d'occuper le thrône. Justinien ne pouvant ignorer les sentiments qu'on avoit pour lui, ordonna à Etienne, qu'il avoit fait Patrice & Gouverneur de Constantinople, de massacrer dans la même nuit tous ceux qu'on croiroit être ses ennemis.

Comme on se disposoit à exécuter des ordres si cruels, le Patrice Léonce, à qui l'Empereur avoit rendu la liberté qu'il avoit perdue depuis trois ans, se laissa séduire par les Mécontents, & travailla à chasser Justinien du thrône. A la tête des prisonniers qu'il avoit fait sortir de prison, il fit crier par toute la ville que les Chrétiens s'assemblassent dans l'Eglise de Sainte Sophie. Le Patriarche Callinicus à l'assignation de Léonce, chanta ces paroles: *Voici le jour que le Seigneur a fait.* Le peuple y répondit par des imprécations contre l'Empereur. Ce Prince fut arrêté par les séditieux qui vouloient le faire mourir, mais Léonce s'y opposa, & se contenta de lui faire couper le nez, & de le reléguer dans la Chersonnese. Les deux Ministres Etienne & Théodose, après avoir été traînés dans les rues de Constantinople, furent brûlés vifs. 695.

Léonce. Léonce fut alors proclamé Empereur par le peuple qui le regardoit comme son libérateur. Résolu de signaler les commencements de son regne par quelque action d'éclat, il envoya une flotte en Afrique pour enlever ce pays aux Musulmans. Le Patrice Jean chargé de cette entreprise eut d'abord des succès extraordinaires, mais les Mahométans ayant équipé une nombreuse flotte, battirent celle de l'Empereur, & reprirent en peu de temps tout ce qu'ils avoient perdu. Le Patrice Jean obligé d'abandonner l'Afrique, reprit la route de Constantinople, & relâcha dans l'Isle de Candie. Les troupes se révolterent en cet endroit, refuserent de reconnoître Jean pour leur Général, & proclamerent Empereur Tibere surnommé Abssimare. Ce Prince se rendit aussitôt à Constantinople, mais les habitants de cette ville, qui étoient restés fidéles à l'Empereur, refuserent d'ouvrir leurs portes. Les deux partis en vinrent plusieurs fois aux mains sans qu'il se passât aucune action décisive. Tibere ayant enfin gagné ceux qui gardoient les murailles des Blaquernes, entra dans la ville qu'il abandonna au pillage. Léonce fut arrêté & conduit à Tibere qui lui fit couper le nez & le condamna

CONSTANTINOPLE.

à être enfermé dans un Monaſtere. Ses amis & ſes parents furent exilés. Léonce n'avoit regné que trois ans.

TIBERE, ABSIMARE ou APSIMARE.

Cependant Juſtinien étoit toujours en Cherſonneſe où il cherchoit les moyens de remonter ſur le thrône. Les habitants du pays, qui avoient découvert ſes deſſeins, étoient réſolus de le tuer ou de le livrer à Tibere. Juſtinien informé du complot, ſe ſauva chez le Prince des Chazares auquel il s'étoit adreſſé, & qui lui avoit promis une retraite aſſurée. Pour lui mieux prouver ſes bonnes intentions, il lui donna en mariage ſa fille Théodora. Tibere qui craignoit que le Prince des Chazares ne fournît des troupes à Juſtinien, lui envoya des Ambaſſadeurs pour lui promettre de riches préſents s'il vouloit remettre Juſtinien en ſon pouvoir. Le Prince Barbare ne conſultant que ſon avarice, prit la réſolution de livrer Juſtinien, mais Théodora avertit ſon mari de ce qui ſe paſſoit, & lui facilita les moyens d'éviter le peril qui le menaçoit. Il eut alors recours à Terbelle Prince des Bulgares, & l'engagea à lui fournir des troupes. Terbelle alla le joindre avec une nombreuſe armée, & les deux Princes s'avancerent vers Conſtantinople. Juſtinien ſomma en vain les habitants de ſe rendre à lui; ils le chargerent d'injures, & lui déclarerent qu'ils ne le reconnoîtroient jamais pour leur Empereur. Juſtinien ne ſe rebuta pas & continua de reſter devant Conſtantinople. S'étant enfin apperçu que les aſſiégés négligeoient de garder un aqueduc, il s'en empara, & fit entrer par-là ſes troupes dans la ville.

JUSTINIEN II. rétabli.

Auſſitôt que Juſtinien fut maître de Conſtantinople, Tibere prit la fuite & ſe ſauva à Apollonie; mais il y fut arrêté & conduit devant l'Empereur, qui le fit mettre dans une étroite priſon. Tous ceux qui avoient eu part aux deux révolutions, furent punis de mort, & on fit des recherches très-ſéveres pour les découvrir. L'Empereur quelque remps après ſon rétabliſſement ordonna d'amener dans l'Hippodrome Léonce & Tibere. C'étoit un jour de ſpectacle. Il les fit étendre par terre devant ſon thrône & leur mit le pied ſur la gorge pendant la premiere courſe des chevaux qui dura une heure. Le peuple, qui paſſe toujours d'une extrémité à l'autre, crioit cependant, *vous avez marché ſur l'aſpic & le baſilic, vous avez foulé aux pieds le lion & le dragon*, Ils eurent enſuite la tête tranchée, & on creva les yeux au Patriarche Callinicus, parce qu'il avoit chargé d'imprécations l'Empereur, lorſque Léonce lui avoit enlevé la couronne.

705.

Juſtinien ne reſpirant que le ſang & la vengeance, ne peut oublier que les habitants de Cherſonneſe (1) avoient voulu le livrer à Tibere. Réſolu d'exterminer ces peuples, il envoya contr'eux une flotte conſiderable, & commanda à ſes troupes de ne faire aucun quartier. Des ordres ſi cruels ne furent que trop exactement exécutés, cependant l'Empereur mécontent qu'on eût épargné les enfants, ſe détermina à envoyer de nouvelles troupes, pour maſſacrer tous les habitans ſans diſtinction d'âge ou de ſexe. Les peuples de Cherſonneſe effrayés de la réſolution de l'Empereur, prierent les Chazares de les prendre ſous leur protection. Hélie Gouverneur de la Province, & Bardane que l'Empereur avoit exilé dans ce pays, avoient porté les Cherſonites à cette démarche. Juſtinien inſtruit du traité qu'ils venoient de faire

710.

711.

(1) Une des principales villes de la Cherſonneſe Taurique.

avec

avec les Chazares, envoya des ſoldats pour arrêter ces deux Seigneurs. Les Chazares ſurprirent ces troupes & les paſſerent au fil de l'épée. Les Cherſonites proclamerent alors Bardane Empereur, & ce nouveau Prince ayant reçu de puiſſants ſecours des Chazares, ſe mit en mer pour ſe rendre à Conſtantinople. Juſtinien de ſon côté avoit eu recours à Terbelles Prince des Bulgares, qui lui avoit fourni trois mille hommes. Auſſitôt que Bardane eut pris terre, il partagea ſon armée en deux corps. Hélie qui en commandoit un, fit publier qu'on n'accorderoit aucun quartier aux ſoldats qui accompagnoient Juſtinien, & que s'ils vouloient conſerver leur vie, ils n'avoient point d'autre parti à prendre que d'abandonner l'Empereur. Les troupes de ce Prince ne ſe trouvant pas en état de faire une longue réſiſtance, ſe rangerent ſous les drapeaux de Bardane. Alors Hélie qui apperçut l'Empereur, fondit ſur lui le ſabre à la main, & lui fit voler la tête.

CONSTANTINOPLE.

Juſtinien avoit été marié deux fois : on ignore le nom de ſa premiere femme. La ſeconde appellée Théodora étoit fille de Buſiris Prince des Chazares. Elle fut mere d'un Prince nommé Tibere qui fut maſſacré pendant la révolution.

Bardane reconnu Empereur auſſitôt après la mort de Juſtinien, prit le nom de Philippique. Il étoit fils du Patrice Nicéphore, & l'on croit qu'il étoit né en Arménie, ou du moins qu'il en tiroit ſon origine. Elevé dans la ſecte des Monothélites, il ſe déclara leur zelé protecteur, & perſécuta les Orthodoxes. Le Pape Conſtantin fit d'inutiles efforts pour lui faire connoître la vérité, & les habitants de Rome ne voulurent pas que l'image de ce Prince fut portée dans l'Egliſe, ni que ſon nom fût prononcé dans les prieres publiques. On refuſa ſes lettres, ſa monnoye, & le Gouverneur qu'il avoit envoyé à Rome.

PHILIPPIQUE.

Cependant l'Empire étoit en même temps attaqué par les Bulgares & les Sarraſins. L'Empereur inſenſible aux malheurs de l'Etat, ne s'occupoit que de folles dépenſes, & diſſipoit inutilement le thréſor public. Il célebra même avec une profuſion extraordinaire la dédicace de Conſtantinople. Ce fut ce même jour que les Patrices Georges & Théodore le firent arrêter pendant qu'il dormoit après le dîner. On le conduiſit dans l'Hippodrome, & on lui creva les yeux.

713.

Le lendemain, qui étoit le 4 de Juin, le Sénat, les Troupes & le Clergé proclamerent Empereur Artemius premier Secretaire d'Etat. Ce Prince, qui prit le nom d'Anaſtaſe punit avec rigueur les auteurs de la révolution qui l'avoit placé ſur le thrône, & donna des preuves de ſon attachement à la ſaine doctrine. Réſolu de réparer les maux que l'Empire avoit ſoufferts ſous le dernier regne de la part des Arabes, il envoya des Ambaſſadeurs au Khalif Walid ſous prétexte de demander la paix ; mais il les avoit chargés d'examiner ſecrettement quelles étoient les forces des Muſulmans. Auſſitôt qu'il eut appris qu'ils avoient deſſein de faire le ſiége de Conſtantinople, il prit toutes les précautions néceſſaires pour mettre la ville en état de faire une longue réſiſtance. Afin de ne rien négliger de ce qui pouvoit contribuer à la défenſe de l'Empire, il ordonna à Jean Diacre de la grande Egliſe, Amiral & Sur-Intendant des finances, de faire une deſcente en Phénicie, & de brûler tous les bois que les Sarraſins préparoient pour conſtruire des vaiſſeaux. Jean ſe rendit à Rhodes où l'armée étoit aſſemblée ; mais auſſitôt

ANASTASE, ou ARTEMIUS.

CONSTANTINOPLE.

qu'il eut proposé les ordres de l'Empereur, la crainte s'empara des troupes, & les porta à se révolter. Après avoir massacré le Général, un grand nombre d'entr'elles se retira à Adramite, ville de Phrygie, & força Théodose, Receveur des Impôts publics, à prendre la pourpre. Anastase disputa l'Empire le plus long-temps qu'il lui fut possible; mais voyant que la ville de Constantinople avoit été livrée à son concurrent, il abdiqua, & embrassa l'état monastique. Il avoit regné deux ans, sept mois & douze jours.

THE'ODOSE III.

716.

Léon, qui commandoit les troupes en Orient, résolut de profiter des troubles pour monter sur le thrône. Afin d'avoir un prétexte de prendre les armes, il déclara qu'il regarderoit toujours Anastase comme légitime Empereur. Secondé dans son entreprise par Artabasde, qui commandoit les troupes en Arménie, & qu'il avoit mis dans ses intérêts en lui promettant la dignité de Curopalate, il s'avança à la tête d'une nombreuse armée jusqu'à Chrysopole. Pendant que Léon & Théodose se disputoient ainsi la couronne, les Sarrasins ravageoient impunément l'Empire, & commettoient des désordres effroyables. Les Sénateurs & les principaux Officiers de Théodose, touchés des malheurs dont l'Etat étoit accablé, supplierent ce Prince de renoncer au thrône. Théodose y consentit sans peine; & entra avec son fils dans l'état Ecclésiastique. Léon, à qui on fit sçavoir l'abdication de Théodose, promit de ne jamais les inquiéter dans leur retraite. Théodose avoit regné un an, & environ deux mois. Toutes ces différentes révolutions causerent à l'Empire des maux irréparables, l'entraînerent insensiblement vers sa perte, en détruisant la subordination & la discipline militaire. Elles firent aussi un grand tort aux sciences.

LEON III. dit L'ISAURIEN.

717.

Léon, n'ayant plus de compétiteur, fut couronné dans la grande Eglise le 25 de Mars par le Patriarche Germain. Ce Prince étoit né en Isaurie, selon les uns, & suivant d'autres Ecrivains, à Germanicie, ville de Comagene, Province voisine de l'Isaurie. Il étoit d'une famille obscure, & portoit anciennement le nom de Conon. Il changea ce nom en celui de Léon, lorsqu'il embrassa le parti des armes. Il entra dans les Gardes de Justinien, & après la mort de ce Prince, Anastase lui donna le commandement des armées d'Orient. Léon n'eut pas plutôt été reconnu Empereur dans l'Orient, qu'il envoya ses images à Rome. Elles y furent reçues avec respect, ainsi que dans les Provinces de l'Italie qui étoient encore soumises aux Empereurs.

718.

Les Sarrasins qui, à la faveur de tant de troubles, avoient attaqué l'Empire, s'avancerent jusqu'à Constantinople, & mirent le siége devant cette ville. Léon ruina la flotte des ennemis en la brûlant avec un feu qu'on appelloit *Grégeois*, & qui ne s'éteignoit pas dans l'eau. Les Mahométans ayant perdu la plus grande partie de leurs vaisseaux & l'élite de leurs troupes, leverent honteusement le siége le 15 Août. L'Eglise Grecque célebre tous les ans l'Anniversaire de la délivrance de Constantinople.

Pendant que les Sarrasins assiégeoient cette ville, Sergius, Gouverneur de Sicile, fit proclamer Empereur un de ses Officiers nommé Basyle, qui prit le nom de Tibere, persuadé que Léon étoit trop embarrassé pour s'opposer à son élévation. L'Empereur délivré des Sarrasins, nomma Paul Gouverneur de Sicile, & le chargea d'aller punir les rebelles. Son arrivée

dissipa les factieux ; mais Tibere & les principaux Chefs de la rébellion furent arrêtés & eurent la tête tranchée.

CONSTANTINOPLE.

Ces troubles étoient à peine calmés, qu'il s'en éleva bientôt de nouveaux. Anastase s'ennuyant dans sa retraite, mit tout en œuvre pour remonter sur le thrône. Léon découvrit ses intrigues, & fit punir tous ceux qui étoient dans les intérêts de ce Prince. Anastase & l'Archevêque de Thessalonique se sauverent aussitôt chez les Bulgares. Le Roi paroissoit d'abord assez disposé à lui fournir des troupes & de l'argent, mais ayant sçu que le parti que ce Prince avoit dans l'Empire étoit trop foible, il refusa de lui fournir une armée. Il se laissa même gagner par les présents de Léon, & lui livra Anastase & l'Archevêque de Thessalonique. L'Empereur leur fit couper la tête dans l'Hippodrome vers l'an 719.

726.

Léon, tranquille possesseur du thrône, entreprit de détruire le culte des images qu'il regardoit comme un reste du Paganisme. Pour venir à bout de son dessein, il tint une grande assemblée, dans laquelle il fit un décret contre les images. Il portoit qu'on ne pouvoit les honorer sans idolâtrie, & qu'elles seroient toutes brûlées. L'exécution de cette ordonnance excita d'abord des murmures, & occasionna bientôt après plusieurs séditions. Les peuples de la Grece & des Cyclades ne voulant point obéir à un Prince hérétique, proclamerent Cosmas Empereur, & lui fournirent une armée pour se rendre maître de Constantinople. La flotte de Léon battit celle des rebelles, & Cosmas ayant été arrêté, fut condamné à perdre la tête. L'Empereur, au lieu d'être allarmé par le danger qu'il venoit de courir, ne parut que plus animé contre le culte des images. Il ordonna de briser un crucifix de cuivre qui étoit dans le vestibule du palais ; mais celui qu'il chargea de cette commission fut mis en pieces par des femmes qui se trouverent en cet endroit. Elles allerent ensuite insulter le Patriarche Anastase, qui étoit du même sentiment que l'Empereur (1). Léon fit arrêter neuf hommes qui avoient aussi eu part à la mort de son Ministre. Ils furent frappés de verges, & pendant huit jours on leur donna cinq cents coups de fouet chaque jour. Lorsqu'on s'apperçut qu'ils étoient près de périr, on leur appliqua des fers chauds sur le visage, & on leur coupa enfin la tête.

Les plus cruels tourments étoient employés contre ceux qui refusoient d'adopter les idées de Léon. Il y avoit à Constantinople près du palais une Bibliothéque fondée par les Empereurs, & qui contenoit plus de trente mille volumes. On donnoit le nom d'*Oecumenique* au Chef de cette Bibliothéque, parce qu'il étoit censé posseder toutes les sciences. Il avoit au dessous de lui douze personnes chargées d'enseigner gratuitement la Religion & les sciences profanes. Léon ayant employé inutilement & les promesses & les menaces pour les attirer dans son parti, fit environner la Bibliothéque de fascines & de bois secs, & y fit mettre le feu. Tout fut consumé, ainsi que ceux qui avoient la garde des livres.

Le Pape Grégoire II. écrivit à l'Empereur des lettres très-vives pour l'engager à changer de sentiment & de conduite. Léon en fut tellement irrité,

(1) Léon avoit chassé de son siége le Patriarche Germain, parce qu'il s'opposoit à son projet, & il avoit mis à sa place Anastase.

CONSTANTINOPLE.

qu'il envoya des perſonnes pour aſſaſſiner le Pape. On les arrêta, & elles furent punies à Rome du dernier ſupplice. Les Lombards offrirent leur ſecours à Grégoire; & empêcherent les troupes de l'Empereur de s'approcher de Rome. Plus Léon trouvoit d'obſtacles, plus il ſembloit animé à pourſuivre ſes deſſeins. Il envoya en Italie un ordre d'abattre les images, & menaça de dépoſer le Pape s'il s'oppoſoit à ſes volontés. Grégoire ne fut point ébranlé des menaces de l'Empereur, & il ne ceſſa d'exhorter les Chrétiens à maintenir le culte des images. Toute l'Italie étoit prête à ſe ſoulever, ſi le Pape, qui étoit perſuadé que l'erreur de Léon ne devoit pas préjudicier à ſes droits, ne s'y fût oppoſé (1). L'Empereur, loin de paroître touché de la conduite du Pape à ſon égard, ne ceſſa de le perſécuter. Grégoire voyant que rien n'étoit capable de faire changer l'Empereur, laiſſa agir les Romains, qui formerent un Etat républicain, dont le Pape fut déclaré le Chef, mais non pas le Prince. Pendant cette eſpece d'interregne que les Romains ſe procurerent par leur rébellion, il y eut toujours à Rome quelques Officiers des Empereurs d'Orient. Léon ſe vengea en confiſcant les patrimoines que l'Egliſe de Rome poſſedoit en Sicile, dans la Calabre & dans les autres Provinces de l'Empire.

732. Grégoire III. ſucceſſeur de Grégoire II. ne témoigna pas moins de zele que ſon prédéceſſeur pour la défenſe des images. Il aſſembla un Concile dans l'Egliſe de S. Pierre, & il y fut décidé que quiconque mépriſeroit l'uſage de l'Egliſe touchant la vénération des images, ſeroit privé du corps & du ſang de J. C. & ſeroit ſéparé de la communion de l'Egliſe. L'Empereur n'eut aucun égard à la déciſion du Concile, & continua de perſécuter ceux qui penſoient autrement que lui.

Les Sarraſins faiſoient cependant des courſes continuelles ſur les terres de l'Empire. Ils avoient avec eux un impoſteur nommé Tibere, qui ſe diſoit fils de Juſtinien II. & qui en cette qualité prétendoit avoir des droits ſur l'Empire. Léon envoya contre eux une armée qui les défit, & depuis cette action il ne fut plus fait mention de Tibere. Léon mourut quelque temps après d'une hydropiſie, dans la vingt-cinquieme année de ſon regne.

741. Il avoit épouſé, avant que de monter ſur le thrône, Marie, qu'il fit couronner le 25 de Décembre 719. Il en eut Conſtantin ſon ſucceſſeur, & Anne qui épouſa Artabaſde.

CONSTANTIN Copronyme.

Conſtantin ſurnommé *Copronyme*, parce qu'il avoit ſali les fonts baptiſmaux au moment de ſon baptême, avoit été aſſocié à l'Empire par ſon pere depuis 21 ans, c'eſt-à-dire, dès la ſeconde année de ſon âge. Auſſitôt que Léon fut mort, & que Conſtantin ſe vit ſeul poſſeſſeur de l'Empire, il ſe rendit en Phrygie pour faire la guerre aux Mahométans. Comme il ſoupçonnoit avec raiſon qu'Artabaſde ſon beau-frere avoit deſſein de s'emparer du thrône, il l'invita à le venir joindre ſous prétexte de concerter enſemble les opérations de la Campagne, ou de lui envoyer ſes enfants. Artabaſde découvrit facilement les intentions de l'Empereur, & réſolut d'agir ouvertement, puiſqu'il ne pouvoit plus ſe cacher. Il ſe mit à la tête de ceux qui s'étoient

(1) Voyez dans le Tome II. de cette Introduction, pag. 61. & ſuivantes, les troubles occaſionnés par les Edits de Léon contre le culte des images.

déclarés pour lui, & marcha contre l'Empereur avec tant de diligence qu'il pensa le surprendre. Constantin n'eut que le temps de monter à cheval & de se sauver. Cependant Artabasde faisoit disposer le peuple de Constantinople à le recevoir, & le Patriarche Anastase lui rendit en cela de grands services. Artabasde fut reçu dans la Capitale au milieu des acclamations publiques. Il y fit couronner son fils Nicéphore par le Patriarche, & traita avec rigueur les partisans de Constantin. CONSTANTINOPLE.

L'Empereur ayant rassemblé quelques troupes, alla attaquer Artabasde, & le vainquit. Ce premier succès fut suivi de plusieurs autres, qui furent cause que les habitants de Constantinople ouvrirent enfin leurs portes au vainqueur. Artabasde se sauva aussitôt, mais il fut arrêté avec son fils dans le Fort de Puzantes, & amené à Constantinople où il eut les yeux crevés. Nicéphore & le Patriarche eurent le même traitement. Ce dernier ne fut cependant pas dépose, & l'Empereur se reconcilia dans la suite avec lui, afin de persécuter conjointement ceux qui embrassoient la défense des images. On trouve dans l'histoire Ecclésiastique de M. de Fleuri les détails de cette persécution, qui fut encore plus violente que celle de Léon. Elle fit perdre à l'Empire l'Exarchat de Ravenne, avec plusieurs autres domaines qui en dépendoient, & donna entrée dans la suite aux François en Italie (1). Constantin plus occupé de tourmenter les Orthodoxes que de défendre les Provinces de l'Empire, n'employa que les voyes de la négociation pour engager Pepin à abandonner le Parti du Pape. Il fit cependant la guerre aux Bulgares, & ce fut en entreprenant une nouvelle expédition contre ces peuples qu'il tomba malade. On fut obligé de le rapporter à Constantinople, & il expira en entrant dans le château de Strongile le 13 de Septembre de l'an 775. qui étoit la trente-cinquieme année de son regne. On prétend que lorsqu'il se sentit près de mourir, il donna des marques d'un sincere repentir, & qu'il témoigna du regret d'avoir causé tant de maux à l'Eglise. On assure que l'Abbé Saint-Etienne, mis en prison par ses ordres, y trouva 342. Moines de divers pays, dont les uns avoient le nez coupé, d'autres les mains, d'autres les yeux crevés pour avoir pris la défense des images. 743.

Constantin avoit été marié trois fois. Il avoit épousé en premieres noces la fille du Roi des Chazares, qui prit le nom d'Irene en recevant le baptême. Cette Princesse fut la mere de Léon. Après sa mort l'Empereur épousa Marie, dont il n'eut point d'enfants. Enfin il épousa en troisiemes noces Eudocie, qui le rendit pere de Christophle, de Nicéphore, de Nicétas & d'Eudoxe. L'évenement le plus célebre du regne de Constantin, est le rétablissement de l'aqueduc de Constantinople, qui avoit été détruit par les Awares du temps d'Héraclius. Près de cent ans après la mort de Constantin, l'Empereur Michel III. fit tirer du tombeau le corps de ce Prince, ordonna qu'il fût brûlé dans la place Damastrien, & que le Mausolée fût détruit.

Léon, fils de Constantin & d'Irene, avoit été associé à l'Empire le 6 de Juin 751. ainsi il étoit déjà dans la vingt-cinquieme année de son regne lorsque son pere mourut, & dans la vingt-sixieme de son âge. Aussitôt qu'il fut monté sur le thrône, il chercha à faire oublier à ses sujets la LEON IV. surnommé CHAZARE. 775.

(1) Voyez le deuxieme Volume de cette Introduction, pag. 64. & suiv.

CONSTANTINOPLE.

conduite du dernier Empereur, qui s'étoit particulierement rendu odieux par ſon avarice. Il renfermoit dans ſes coffres avec un ſoin extrême tout l'argent de l'Empire, & l'empêchoit par ce moyen de circuler, ce qui faiſoit un tort conſiderable au commerce. Léon travailla au contraire à faire fleurir le commerce, feignit d'honorer les images, & d'eſtimer les Moines que Conſtantin avoit cruellement perſécutés.

776. Ce fut en agiſſant de la ſorte qu'il gagna tellement l'affection des peuples, qu'ils le prierent d'aſſocier à l'Empire Conſtantin ſon fils, qui n'étoit âgé que de cinq ans. Léon cedant volontiers aux empreſſements de ſes ſujets, prit ſon fils pour collegue le 3 Avril, veille de la fête de Pâque, & le lendemain il le fit couronner dans l'Hippodrome par le Patriarche, qui y avoit fait apporter un autel. Léon, après avoir diſſimulé pendant quelque temps ſes véritables ſentiments, ſe dévoila enfin, & attaqua le culte des images. Il ſe ſépara même de l'Impératrice Irene ſa femme, parce qu'il avoit trouvé deux images ſous le chevet du lit de cette Princeſſe. Il ne ſurvécut que ſix mois à cette ſéparation, & mourut le 8 de Septembre 780. vers la fin de la cinquieme année de ſon regne. Il étoit à peine ſur le thrône que Nicéphore ſon frere de pere voulut lui enlever la couronne. Le peuple prit ouvertement le parti de Léon: Nicéphore avec ſes complices furent battus de verges, & envoyés à Cherſonneſe où ils furent enfermés.

CONSTANTIN & IRENE.

780. Léon n'avoit laiſſé en mourant qu'un fils qu'il avoit eu d'Irene l'Athénienne, & qu'il avoit aſſocié à l'Empire, comme on l'a vû ci-deſſus. Comme ce jeune Prince n'avoit pas encore neuf ans lorſque ſon pere mourut, Irene prit les rênes de l'Empire, non en qualité de Régente, mais d'Impératrice. Les Grands de l'Etat ne pouvant ſe réſoudre d'obéir à une femme & à un enfant, reconnurent pour Empereur Nicéphore relegué à Cherſonneſe ſous le dernier regne pour ſa rébellion. L'Imperatrice fut aſſez heureuſe pour diſſiper cette faction, & tous les complices furent punis. Dans la crainte que les oncles du jeune Empereur ne ſongeaſſent dans la ſuite à faire de nouvelles entrepriſes, elle les fit ordonner Prêtres, & voulut qu'ils donnaſſent le jour de Noël la communion au peuple dans la grande Egliſe de Conſtantinople. Toutes ces précautions n'empêcherent pas qu'il ne ſe formât bientôt une nouvelle conſpiration en faveur de Nicéphore. Elpidius, Gouverneur de Sicile, fit ſoulever les habitants de cette iſle, & les engagea à reconnoître Nicéphore pour Empereur. Les troupes d'Irene vinrent à bout de diſſiper les rebelles, mais elles ne purent arrêter Elpidius & Nicéphore qui ſe ſauverent en Afrique.

La retraite de Nicéphore n'étoit pas la ſeule choſe qui inquiétoit l'Imperatrice: elle étoit encore allarmée de la grande puiſſance de Charlemagne. La facilité avec laquelle ce Prince vainqueur des Lombards pouvoit lui enlever le reſte des terres que les Empereurs de Conſtantinople poſſedoient encore en Italie, l'engagea à tâcher de détourner l'orage qui menaçoit l'Empire. Elle envoya à Charlemagne une ambaſſade ſolemnelle, & lui fit propoſer le mariage de l'Empereur avec la Princeſſe Rotrude, fille aînée du Roi de France. Charles accepta la propoſition, & le contrat de mariage fut ſigné. Comme l'Empereur étoit encore trop jeune, on convint que la Princeſſe déſignée pour être ſon épouſe, reſteroit quelque temps en France,

& qu'elle auroit auprès d'elle un Officier de l'Empereur qui l'inſtruiroit des uſages de la Cour de Conſtantinople, & qui lui enſeigneroit la langue Grecque. Irene n'avoit cependant pas deſſein que ce mariage fût conſommé: elle craignoit que le Prince ſon fils excité par Rotrude, & ſoutenu par ſon beau-pere, ne voulût regner ſeul. Elle n'avoit projetté le mariage avec la Princeſſe de France que pour gagner du temps, mais la rupture de cette alliance mit fin à la bonne intelligence qui n'avoit regné qu'en apparence entre les deux Cours. Théophane aſſure qu'Irene rompit la premiere le mariage, & Eginhard ſoutient au contraire que ce fût Charles qui refuſa d'envoyer ſa fille à Conſtantinople. CONSTANTINOPLE.

Les eſprits étoient aigris de part & d'autre, lorſqu'Arechis, Duc de Bénévent, qui s'étoit révolté contre Charlemagne, demanda du ſecours à Conſtantin. Ce Prince fit de grands préparatifs pour cette expédition; mais la mort du Duc de Bénévent empêcha l'armée de l'Empereur de faire aucune expédition en Italie (1). Irene, après avoir rompu le mariage de ſon fils avec Rotrude, força ce jeune Prince à épouſer une autre femme nommée Marie, dont elle croyoit n'avoir rien à redouter. Cette cérémonie ſe fit dans le mois de Novembre 788.

788. Conſtantin, parvenu à l'âge de vingt ans, vit avec chagrin que ſa mere ne lui laiſſoit aucune part dans les affaires. Les courtiſans, auxquels il ſe plaignit de la dépendance où il étoit, lui conſeillerent de faire arrêter ſa mere. Elle en fût bientôt inſtruite, & ſe ſervant de ſon autorité, elle fit battre de verges ceux qui avoient donné un tel conſeil à ſon fils. Ce Prince ne fut pas même épargné, & après avoir été fouetté, il fut mis aux arrêts dans le palais ſans avoir la liberté de parler à qui que ce fût. Irene exigea enſuite des gens de guerre qu'ils juraſſent de lui conſerver l'autorité ſouveraine tant qu'elle vivroit, & de ne point reconnoître Conſtantin pour Empereur. Les troupes qui étoient à Conſtantinople obéirent aux ordres d'Irene; mais celles d'Orient déclarerent au contraire qu'elles ne vouloient reconnoître que Conſtantin, & le proclamerent ſeul Empereur. Irene craignant les ſuites de cette émeute, rendit la liberté à ſon fils.

790. Il en profita pour faire arrêter ſa mere, qui fut enfermée dans un palais qu'elle avoit bâti. Un an après Conſtantin ſe laiſſa fléchir par quelques Seigneurs du parti d'Irene, la remit en liberté, & enfin l'aſſocia à l'Empire le 15 de Janvier 792. L'Empereur étoit depuis quelque temps en guerre avec les Bulgares. Ayant eu la foibleſſe d'ajouter foi aux paroles de quelques Devins qui lui avoient promis la victoire, il attaqua ſans précaution les ennemis, & fut entierement défait. La perte de cette bataille le fit tomber dans le mépris de ſes ſujets, qui propoſerent de mettre Nicéphore (2) ſur le thrône. Conſtantin informé du complot, fit arrêter ſes oncles: Nicéphore eut les yeux crevés, & on coupa la langue à Chriſtophle, à Nicétas & à Eudoxe.

Conſtantin, qui avoit épouſé Marie contre ſon gré, chercha des prétextes pour rompre ſon mariage auſſitôt qu'il ſe vit maître de ſes actions. Il publia

(1) Voyez le deuxieme Volume cité ci-deſſus.

(2) Les Hiſtoriens ne nous apprennent point par quel moyen Nicéphore étoit rentré en grace.

CONSTANTINOPLE.

que l'Imperatrice ſa femme avoit voulu l'empoiſonner, & pour la punir de ce prétendu crime, il l'obligea à prendre le voile. Il épouſa enſuite publiquement Théodoſie, fille d'honneur de ſa femme, pour laquelle il avoit conçu une violente paſſion. Le Patriarche Taraiſe s'étoit d'abord oppoſé à ce divorce, mais il ſe laiſſa gagner, & conſentit au ſecond mariage de l'Empereur. Cet évenement occaſionna de grands troubles; pluſieurs Evêques déclarerent l'Empereur excommunié, & un grand nombre de fideles ſe ſéparerent de la communion de Conſtantin. Irene avoit conſeillé ce ſecond mariage, afin de rendre ſon fils odieux par la ſéverité avec laquelle il traitoit ceux qui lui paroiſſoient oppoſés. Elle fit tant par ſes intrigues, que les peuples témoignerent ouvertement leur mécontentement. Irene profita de la circonſtance pour faire arrêter ſon fils pendant qu'on ſeroit occupé à regarder dans le cirque une courſe de chevaux. Conſtantin en fut averti, & ſe ſauva à Pyles en Bithynie. Irene craignant que ſon fils n'eût découvert qu'elle avoit tramé la conſpiration, & qu'il ne ſe trouvât en état de la punir, étoit dans une inquiétude extrême. Comme elle balançoit ſur le parti qu'elle devoit prendre, elle ſongea qu'elle avoit une reſſource aſſurée pour ſe tirer de l'embarras où elle étoit. Conſtantin étoit accompagné de pluſieurs Seigneurs qui étoient entrés dans le complot de l'Imperatrice. Cette Princeſſe leur écrivit que s'ils ne trouvoient moyen de lui livrer l'Empereur, elle les dénonceroit à ce Prince comme criminels de leze-majeſté. Cette menace les allarma tellement, qu'ils arrêterent Conſtantin & le conduiſirent à Conſtantinople. Il fut enfermé dans le palais de Porphyre, où

797. on lui arracha les yeux. La violence avec laquelle on fit cette cruelle opération, fut cauſe de ſa mort qui arriva quelques jours après. Pluſieurs Auteurs ont prétendu que Conſtantin fut traité avec tant de rigueur à l'inſçu de ſa mere, & ils ont même écrit que ce Prince avoit aſſez vécu pour voir la dépoſition de cette Princeſſe. Conſtantin avoit eu de l'Imperatrice Marie une fille nommée Euphroſine, qui épouſa Michel le Begue, & Théodoſie lui avoit donné un fils appellé Léon, qui mourut quelques mois avant ſon pere.

IRENE ſeule. Irene, ſeule maîtreſſe du thrône, travailla à gagner l'affection de ſes ſujets en rappellant les exilés, & en rendant la liberté à ceux qui avoient été perſécutés à l'occaſion du ſecond mariage. Tous ces moyens furent inutiles, & on la regarda toujours comme une barbare qui avoit pû étouffer les ſentiments de la Nature pour ſatisfaire ſon ambition. L'indignation publique ſe manifeſta bientôt, & on réſolut de faire monter ſur le thrône un des enfants de Conſtantin Copronyme. On les engagea à ſe rendre tous à la grande Egliſe de Conſtantinople, en leur faiſant eſperer une révolution générale. Irene, avertie du projet, fit enlever les Princes, & les envoya en exil à Athènes. L'Imperatrice fit rechercher avec ſoin tous ceux qui paroiſſoient mal intentionnés contre elle, & ils eurent les yeux crevés.

Irene avoit donné toute ſa confiance aux Patrices Staurace & Aëtius, & elle partageoit, pour ainſi dire, la ſouveraine autorité avec eux. Tous deux ambitieux, ils ſe regarderent bientôt comme rivaux, & ils ne tarderent pas à ſe donner des marques d'une haine réciproque. Une maladie dangereuſe

799. dont l'Imperatrice fut attaquée, leur fournit l'occaſion de découvrir leurs projets,

projets. Leur intention étoit de faire paſſer la couronne ſur quelqu'un de leur famille après la mort d'Irene. Staurace, par le grand nombre de ſes préſens, avoit mis dans ſes intérêts les Scolaires & les Excubiteurs qui gardoient le palais. Aëtius, qui en fut informé, ſaiſit cette occaſion pour perdre ſon rival. Il informa Irene de ce qui ſe paſſoit, & cette Princeſſe irritée diſgracia Staurace, & lui ôta tous ſes emplois. Staurace ſongeoit à ſe venger & à faire ſoulever la Cappadoce, lorſqu'il mourut d'un crachement de ſang. Aëtius n'ayant plus de concurrent, fit donner à Léon ſon frere le commandement des troupes de la Thrace, & obtint celui de l'armée d'Orient. CONSTANTINOPLE. 800.

L'élévation de Charlemagne à la dignité d'Empereur, & ſes grandes conquêtes cauſerent de l'inquiétude à Irene. Elle craignit que ce Monarque ne ſongeât à s'emparer de la Sicile, & de quelques places qui appartenoient encore à l'Empire d'Orient. Hors d'état de lui réſiſter, elle penſa que l'unique moyen de détourner les malheurs qu'elle redoutoit, étoit d'épouſer ce Prince. Charles accepta la propoſition de l'Imperatrice, & lui envoya Jeſſe, Evêque d'Amiens, & le Comte Hélingande pour terminer cette affaire. Aëtius voyant tous ſes projets renverſés par ce mariage, mit tout en œuvre pour en empêcher la concluſion. Il repréſenta à l'Imperatrice qu'elle alloit ſe donner un maître, & que d'ailleurs ceux qui ſe flattoient de monter ſur le thrône après ſa mort, ne verroient pas tranquillement qu'elle y eût placé un Etranger; qu'elle devoit par conſéquent s'attendre à voir naître des troubles qui pourroient lui devenir funeſtes. L'Imperatrice ébranlée par ces diſcours, ſe détermina à traîner l'affaire en longueur.

Cependant le Patrice Nicéphore, Grand Threſorier, profita du mécontentement des peuples pour ſe procurer l'Empire. Après avoir mis pluſieurs Seigneurs dans ſon Parti, il ſe rendit le 31 d'Octobre vers la quatrieme heure de la nuit à la porte de Chalcé, & déclara aux ſoldats qui y étoient que l'Imperatrice l'avoit choiſi pour lui ſucceder. Les Seigneurs dont il étoit accompagné appuyerent cette impoſture, & engagerent les ſoldats à le proclamer Empereur. Nicéphore aſſuré du ſuffrage de ces troupes, s'empara du palais, & envoya ſes émiſſaires de tous côtés pour exciter une révolution générale. L'Impératrice étoit alors malade dans le palais d'Eleutere, où elle ignoroit ce qui ſe paſſoit. Nicéphore n'eut pas de peine à ſe rendre maître de ſa perſonne, & il la fit tranſporter dans le grand palais, où elle fut ſoigneuſement gardée. Nicéphore lui rendit viſite le lendemain, & il eut l'effronterie de jurer que c'étoit malgré lui qu'il étoit monté ſur le thrône, promit avec ſerment de la traiter avec les honneurs dûs à ſa dignité, & finit en la priant de lui découvrir les threſors qu'elle avoit amaſſés. Irene plus ſincere lui déclara qu'elle ſe ſoumettoit aux ordres de la Providence; qu'elle le regardoit comme ſon Empereur, & après lui avoir indiqué le lieu où étoient ſes threſors; elle demanda la permiſſion de ſe retirer dans le palais d'Eleutere qu'elle avoit fait bâtir. Nicéphore promit tout; mais à peine fut-il en poſſeſſion des richeſſes de l'Imperatrice, qu'il l'envoya dans un Monaſtere qu'elle avoit fondé dans l'iſle du Prince. Craignant enſuite que la compaſſion du peuple ne lui fournît les moyens de remonter ſur le thrône, il la fit partir au mois de Novembre par un froid violent pour l'iſle de Lesbos, & défendit qu'elle eût commerce avec qui que ce fût. Ses 802.

CONSTANTINOPLE. NICÉPHORE.

malheurs lui cauſerent une maladie qui la conduiſit au tombeau le 9 Août 803. Elle avoit regné ſeule pendant cinq ans depuis la mort de ſon fils.

802. Le lendemain de cette révolution Nicéphore ſe fit couronner dans l'Egliſe de Sainte-Sophie, en préſence des Ambaſſadeurs de Charlemagne. Il les fit enſuite venir dans le palais, & tâcha de juſtifier l'irrégularité de ſa conduite à l'égard de ſa Souveraine. Il fit partir avec eux des Ambaſſadeurs pour faire alliance avec l'Empereur d'Occident. La paix fut conclue entre les deux Empires, & on croit que ce fut dans ce traité qu'on regla les limites des deux Etats. Ceux de Charles en Italie ne s'étendoient point au-delà du Duché de Bénévent; le reſte de la partie occidentale de l'Italie, qui eſt entre les deux mers, demeura à l'Empire d'Orient. Il fut enfin convenu, ſoit par ce traité, ſoit par quelqu'autre, que l'Iſtrie, la Croatie, la Dalmatie ſeroient de l'Empire d'Occident. Le P. Daniel a cru que Charlemagne avoit été reconnu Empereur par la Cour de Conſtantinople dans ce traité; mais le P. Pagi a fait voir que jamais les Orientaux n'avoient appellé *Auguſtes* ni Charles, ni ſes ſucceſſeurs, & que ſi quelquefois ils ont employé dans leurs compliments le terme d'*Empereur*, ils ajoutoient toujours *des François*.

803. La conduite tyrannique de Nicéphore à l'égard des riches, lui attira bientôt un grand nombre d'ennemis. Sous prétexte de faire rendre aux pauvres ce qui leur avoit été enlevé par force, il établit une Chambre de Juſtice, dans laquelle on ne travailla qu'au ſeul profit de l'Empereur. Tant de vexations irriterent les eſprits, & les troupes d'Aſie mécontentes de Nicéphore, proclamerent Empereur le Patrice Bardane, ſurnommé le Turc, qui les commandoit. On prétend qu'il fit de grandes difficultés pour accepter la couronne; mais que forcé par les troupes, il ſe vit contraint de s'avancer juſqu'à Chryſopole, qui refuſa de lui ouvrir ſes portes. Découragé par cet obſtacle, ou touché de repentir, il ſe retira à Malagine. Ce fut de-là qu'il écrivit à Nicéphore qu'il étoit dans la réſolution de mettre bas les armes, ſi on lui accordoit une amniſtie, & à tous ceux de ſon Parti. Nicéphore lui en envoya auſſitôt l'acte ſigné de ſa main, du Patriarche Taraiſe & de tous les Patrices. Bardane, après l'avoir reçu, ſe retira dans un Monaſtere, & prit l'habit de Religion. Nicéphore ne garda pas à Bardane la parole qu'il lui avoit donnée; il confiſqua tous ſes biens, & lui fit crever les yeux. Voyant que tout le monde étoit indigné de cette action, il proteſta qu'il en étoit innocent, & promit d'en faire punir les auteurs; mais il ne fit aucune démarche pour exécuter ſes promeſſes.

808. La révolte de Bardane ſervit comme de ſignal aux autres Seigneurs pour ſe ſoulever. Il ſe forma de nouvelles conſpirations, & Nicéphore fut plus d'une fois en danger de perdre le thrône & la vie. Les Seigneurs avoient choiſi pour Empereur le Patrice Arſaber; mais avant que le nouveau Prince eût eu le temps de ſe fortifier, il fut arrêté par ordre de Nicéphore, qui le condamna à être battu de verges, & renfermé dans un Monaſtere. Tant de révolutions devoient faire connoître à Nicéphore tout ce qu'il avoit à craindre, mais rien ne fut capable de le faire changer de conduite. Plus livré que jamais au deſir inſatiable d'amaſſer des richeſſes, il mit une taxe de dix-huit pieces d'or ſur chaque chef de famille, & il força les riches à

payer pour les pauvres. Son avarice n'étant pas encore ſatisfaite, il s'empara des biens des Egliſes, des Monaſteres, & même des Hôpitaux. Il voulut que ceux qui s'étoient nouvellement enrichis fuſſent traités comme s'ils euſſent trouvé un thréſor. Les propriétaires de navires furent contraints de prendre ſon argent à gros intérêt, enfin il employa toutes ſortes de voyes pour remplir ſes coffres. On rapporte qu'il fit venir un Marchand de cire, qui s'étoit beaucoup enrichi dans ſon commerce. Ayant ſçu de lui que ſon bien montoit à cent livres d'or, il lui dit qu'une ſi groſſe ſomme devoit beaucoup l'embarraſſer. Il lui fit donc enlever ſon bien, & ne lui laiſſa que dix livres d'or; mais pour le conſoler, il le fit dîner avec lui. CONSTANTINOPLE.

Les peuples gémiſſoient ſous une ſi dure tyrannie, lorſqu'un Particulier entreprit de tuer l'Empereur. Ce ſcélérat déguiſé en Moine, & ayant un poignard caché ſous ſa robe, s'approcha de Nicéphore, & prit ſes meſures pour exécuter ſon noir projet. Il fut remarqué par deux hommes, qui l'arrêterent dans le moment qu'il alloit porter le coup. Il fut mis à la torture pour le forcer à avouer ſes complices; mais il n'accuſa jamais perſonne, & tâcha de faire croire qu'il étoit poſſédé. On ſe contenta de l'enfermer, & de le garder ſoigneuſement.

Les troupes n'étoient cependant pas plus contentes de l'Empereur que ſes autres ſujets. Il n'éprouva que trop dans la guerre qu'il fit contre les Bulgares combien il eſt avantageux à un Prince d'avoir l'eſtime & l'affection des troupes. Son camp fut forcé par les ennemis, & il perdit la vie dans cette attaque. Quelques-uns prétendent qu'il avoit été tué par ſes propres ſoldats. Le Roi des Bulgares fit faire une coupe du crâne de l'Empereur, & il s'en ſervoit dans les feſtins ſolemnels. Ce Prince n'avoit regné que huit ans & environ neuf mois. Il laiſſa un fils nommé Staurace, & une Princeſſe appellée Procopie, qui épouſa l'Empereur Michel Rhangabé. 811.

Staurace avoit été dangereuſement bleſſé dans le combat où ſon pere étoit péri, mais il eut aſſez de force pour ſe faire tranſporter à Andrinople. Il s'y fit déclarer Empereur, & alla enſuite à Conſtantinople, où il ſe trouva fort mal. Il héſita alors s'il rétabliroit la République, ou s'il laiſſeroit la couronne à Théophanie ſa femme; mais comme il craignit quelqu'entrepriſe de la part de Michel Curopalate ſon beau-frere, il réſolut de lui faire crever les yeux. Etienne, Capitaine des Gardes, à qui il fit cette confidence, lui repréſenta qu'on ne pouvoit ſans danger attaquer ouvertement Michel; qu'il falloit uſer de ruſe, & que par conſéquent on ne pouvoit s'en défaire auſſi promptement que l'Empereur déſiroit. Etienne avoit deſſein de ſauver la vie à Michel, & de lui procurer le thrône. Au lieu de travailler à exécuter les ordres de Staurace, il paſſa la nuit à raſſembler des troupes dans l'Hippodrome, & dès la pointe du jour il fit proclamer Empereur Michel ſurnommé Rhangabé. Staurace inſtruit de ce qui ſe paſſoit, ſe retira promptement dans un Monaſtere où il ſe fit Moine. Il mourut quelques jours après de ſes bleſſures. Il n'avoit regné qu'environ ſix mois. Ce Prince avoit épouſé en 807. Théophanie, Athénienne, parente d'Irene. Nicéphore avoit forcé cette Princeſſe de quitter ſon mari pour épouſer ſon fils. On croit que Staurace n'auroit pas été meilleur que ſon pere, & qu'il laiſſoit déjà entrevoir les mêmes vices qu'on avoit reprochés à Nicéphore. STAURACE.

CONSTANTINOPLE. MICHEL CUROPALATE.

Son pere l'avoit aſſocié à l'Empire dès l'an 803. & il avoit été couronné par le Patriarche Taraiſe.

Les vertus qu'on reconnoiſſoit dans Michel Rhangabé, firent eſperer que les peuples ſeroient heureux ſous ſon gouvernement. Il commença en effet par tâcher de ſoulager ſes ſujets autant que les circonſtances le lui permirent, & il chercha enſuite à ſe venger des Bulgares. Il raſſembla toutes ſes forces; mais le défaut de ſubordination qu'il trouva dans les troupes, & la négligence de la diſcipline, firent échouer ſon entrepriſe. Il perdit une bataille qui le renverſa du thrône un an & neuf mois après y être monté. Chagrin d'avoir été défait, & de ne pouvoir conduire des troupes qui refuſoient d'obéir, il prit le parti de ſe retirer à Conſtantinople, & de laiſſer à Léon le commandement de l'armée. Les troupes ſe voyant abandonnées de leur Souverain, proclamerent auſſitôt Léon Empereur. Michel, à qui on annonça cette nouvelle, engagea tout le monde à ſe ſoumettre à lui, & ſe fit couper les cheveux. Léon le fit conduire dans l'iſle de Proté, où il prit l'habit de Moine & le nom d'Anaſtaſe. Il vécut encore trente-deux ans. Il avoit deux fils, Théophilacte & Nicétas. Le premier avoit été aſſocié à l'Empire: il ſe fit Moine, & fut appellé Euſtrate; Nicétas prit auſſi l'habit de Religion, avec le nom d'Ignace, ſous lequel il eſt très-connu dans l'hiſtoire Eccléſiaſtique. Léon avoit fait mettre l'un & l'autre hors d'état d'avoir de la poſtérité. Staurace, autre fils de Michel, étoit mort pendant le regne de ſon pere. Gorgonie & Théophanie, filles de ce Prince, furent enfermées avec leur mere Procopie dans le Monaſtere de Phare. Michel auroit déſiré finir ſes jours avec ſa femme, mais Léon lui refuſa cette conſolation, parce qu'il craignoit que cette Princeſſe ne portât ſon mari à former quelqu'entrepriſe. Michel fut liberal, zelé pour la Religion, mais il avoit peu de talents pour gouverner.

813.

LEON, dit l'Arménien.

Léon, dit l'Arménien, parce qu'il tiroit ſon origine d'Arménie, étoit fils de Bardas. Sa négligence à payer les troupes de l'Empire qu'il commandoit, lui attira la diſgrace de l'Empereur Nicéphore. Ce Prince l'avoit fait battre de verges, l'avoit exilé & obligé de ſe faire Moine. Michel Rhangabé parvenu au thrône, le fit venir à la Cour, & lui donna la dignité de Patrice. Les Ecrivains ont parlé diverſement de la conduite de Léon le jour que Michel perdit la bataille. Conſtantin Porphyrogenete, Empereur & Hiſtorien, prétend que ſi Léon, qui commandoit l'aîle droite de l'armée, eût ſecouru la gauche, les Impériaux auroient remporté une victoire complette ſur les Bulgares; mais que ce Général, qui cherchoit à rendre de mauvais ſervices à Michel pour s'élever ſur ſa ruine, avoit occaſionné la perte de la bataille. Le même Ecrivain ajoûte qu'on lit dans pluſieurs Hiſtoriens que Léon avoit agi en homme de cœur dans cette journée, & qu'on ne devoit attribuer la défaite de l'armée Impériale qu'à la lâcheté des courtiſans, & à la fuite de la Maiſon de l'Empereur. Michel, en laiſſant le commandement de ſon armée à Léon, ſemble juſtifier la conduite de ce Général. On n'eſt pas plus d'accord ſur la maniere avec laquelle il ſe comporta, lorſqu'il ſe vit à la tête des troupes. Conſtantin Porphyrogenete accuſe Léon d'avoir ſoulevé les ſoldats contre Michel, & de s'être fait proclamer Empereur. Les Hiſtoriens du regne de Léon aſſurent au contraire qu'il fallut

lui faire violence pour qu'il acceptât la pourpre, & que Michel le Begue, alors Tribun, menaça de le tuer s'il continuoit de refuſer l'Empire. Il eſt certain que Léon affecta de ne pas vouloir conſentir à ſon élévation, & qu'il fit en apparence de grandes difficultés. CONSTANTINOPLE.

Le Roi des Bulgares profitant de l'avantage qu'il avoit eu ſur l'armée Impériale, alla mettre le ſiége devant Andrinople, & après en avoir laiſſé la conduite à ſon frere, il ſe préſenta devant Conſtantinople avec une partie de ſes troupes. Il propoſa à Léon une paix à des conditions honteuſes, ou une bataille générale, ou un combat ſingulier entre lui & l'Empereur. Léon rejetta ces trois propoſitions, & ſe diſpoſa à défendre la capitale de ſon Empire. Occupé des moyens de ſe délivrer de ſon ennemi, il conçut le projet de s'en défaire par trahiſon, & demanda une entrevûe, ſous prétexte qu'il avoit quelques propoſitions à faire. Il avoit chargé des ſcélérats d'aſſaſſiner le Roi des Bulgares pendant la conférence, mais ce Prince ne fut que légerement bleſſé, & eut le temps d'échapper au péril qui le menaçoit. Outré du procedé de Léon, il commença à ſe venger en détruiſant tous les bâtiments qui étoient hors de Conſtantinople, & n'épargna pas même les Monaſteres & les Egliſes. Tous les priſonniers furent égorgés; les femmes & les enfants eurent la vie ſauve, mais ils furent emmenés en Bulgarie. Cependant la ville faiſoit toujours une réſiſtance ſi vigoureuſe, que le Roi des Bulgares, n'oſant ſe flatter de la réduire, retourna devant Andrinople. Cette ville, qui manquoit de vivres & de munitions de guerre, fut enfin obligée de ſe rendre, & les habitants furent tranſportés en Bulgarie. Pendant tout l'hyver les ennemis ne ceſſerent de faire des courſes ſur les terres de l'Empire, & enleverent près de cinquante mille perſonnes. Auſſitôt que le printemps fut venu, le Roi des Bulgares ſe mit en campagne à deſſein d'aſſiéger une ſeconde fois Conſtantinople. L'Empereur alla au devant de lui, & préſenta la bataille. Les Impériaux furent d'abord défaits; mais Léon ayant remarqué que les vainqueurs s'amuſoient à piller, rallia ſon armée, fondit avec ardeur ſur les ennemis, & leur enleva la victoire. Le Roi des Bulgares mourut ſubitement peu de temps après ſa défaite. Cette mort occaſionna entre les deux peuples une treve qui fut ſignée pour trente ans. On vit en cette occaſion une choſe ſinguliere. L'Empereur jura l'obſervation du traité en pratiquant les cérémonies Payennes, & le nouveau Roi des Bulgares, qui étoit Payen, prit à témoin de ſa bonne foi ce qu'il y avoit de plus ſacré dans la Religion Chrétienne. Léon ſacrifia des chiens, fit des libations, tint une ſelle de cheval entre ſes mains, & éleva une botte de foin en l'air, pour ſe conformer aux uſages des Bulgares.

Léon, n'ayant plus d'ennemis, employa le reſte de ſon regne à perſécuter ceux qui prenoient la défenſe des images. Cette conduite aliéna les eſprits & lui attira la haine de ſes ſujets. Michel le Begue, qui aſpiroit au thrône, crût devoir profiter du mécontentement des peuples pour ſe procurer l'Empire. Il forma un parti; mais ſon indiſcrétion occaſionnée par le vin, découvrit le ſecret du complot. L'Empereur le fit arrêter, & après l'avoir convaincu de crime de Leze-Majeſté, il le condamna à être brûlé vif ſur le champ dans les fourneaux des bains du Palais. On étoit alors à la 820.

CONSTANTINOPLE.

veille de Noël. L'Impératrice Théodoſie demanda en grace que le ſupplice de Michel fût remis au lendemain de la fête. Ce délai ſauva le criminel & fut cauſe de la mort de Léon qui ſembloit en avoir quelque pronoſtic. Michel ayant les fers aux pieds dont l'Empereur ſeul avoit la clef, étoit à la garde du Papias ou Concierge du Palais. Léon inquiet de ſon priſonnier ſe leva au milieu de la nuit, & alla examiner ce qui ſe paſſoit. Il fut fort étonné de le trouver profondément endormi ainſi que le Papias. Irrité de la négligence de ce dernier, il laiſſa échapper contre lui quelques paroles menaçantes qui furent entendues d'un garde. Celui-ci en avertit le Papias & Michel, & leurs intérêts devenant communs, ils firent avertir les Conjurés qu'on les dénonceroit à l'Empereur s'ils ne faiſoient un effort pour les tirer du danger où ils étoient. Les Conjurés ſe raſſemblerent en diligence, & s'étant déguiſés en Clercs, entrerent avec eux dans le Palais comme pour y chanter Matines ſuivant l'uſage. Au ſignal convenu ils ſe jetterent ſur l'Empereur qui y aſſiſtoit, & qui ſe ſauva d'abord dans le Sanctuaire. Ses ennemis ne reſpectant ni la majeſté du lieu, ni un crucifix qu'il tenoit à ſa main & avec lequel il tâchoit de parer les coups, lui abbatirent un bras & enſuite la tête. Le corps de ce Prince après avoir été traîné dans les rues & les places publiques, fut mis dans un ſac, & tranſporté dans un Monaſtere de l'Iſle de Proté.

Léon étoit dans la huitieme année de ſon regne. Il avoit épouſé Théodoſie, dont il avoit eu quatre fils : Sabbatius ou Simbaſe, qui fut aſſocié à l'Empire le jour de Noël de l'an 813. Baſyle, Grégoire & Théodoſe. Le ſucceſſeur de Léon les mit hors d'état d'avoir de la poſtérité, & les força d'embraſſer la vie Monaſtique. L'Impératrice Théodoſie fut enfermée dans le Monaſtere des Deſpotes. Léon avoit de grandes qualités : il aimoit la juſtice, & avoit grand ſoin qu'on la rendît à ſes ſujets. Il n'étoit ni intéreſſée, ni avare, & dans la nomination aux places, il choiſiſſoit ceux dont la probité lui étoit connue. Le Patriarche Nicéphore, qu'il avoit chaſſé de ſon ſiége à cauſe de ſon attachement au culte des images, lui rendit juſtice en apprenant ſa mort. Il dit que l'Empire perdoit un Prince capable de bien gouverner.

MICHEL LE BEGUE.

820.

Auſſitôt que Léon eut été tué, les Rebelles tirerent Michel de l'endroit où il étoit enfermé, & le placerent ſur le thrône, avant même que d'avoir briſé ſes fers. Ils le menerent enſuite dans l'Egliſe de Sainte Sophie, & il y fut couronné le jour de Noël. Ce Prince ſurnommé le Begue à cauſe de ſa difficulté de parler, étoit né à Amorium dans la haute Phrygie. Sorti de parens fort pauvres, il n'avoit eu aucune éducation, & ſçavoit à peine lire. Il conſerva toujours de l'attachement pour les Manichéens, ayant été formé dans leurs principes dès ſon enfance. Sa valeur l'avoit fait parvenir aux charges les plus honorables, & Léon lui avoit donné le titre de Patrice avec la place de Capitaine des Gardes.

Michel étoit à peine ſur le thrône qu'il ſe forma une conſpiration contre lui. Cet évenement eſt rapporté diverſement par les Hiſtoriens. Le chef des Rebelles s'appelloit Thomas, & ſuivant les uns il avoit une origine fort obſcure. S'étant rendu dans ſa jeuneſſe à Conſtantinople, il ſervit un Sénateur dont il oſa entreprendre de ſéduire la femme. La crainte du châtiment qu'il méritoit l'obligea à ſe ſauver, & il ſe retira chez les Sarraſins. On

lui donna le commandement d'un petit corps de troupes avec lesquelles il fit quelques heureuses entreprises. Fier de ces foibles succès, il se vanta de se rendre maître de l'Empire. Pour exécuter plus facilement son dessein, il se fit passer pour Constantin fils d'Irene, & publia en conséquence que la couronne Impériale lui appartenoit légitimement. Il avoit avec lui un jeune homme qu'il disoit être son fils, & à qui il avoit donné le nom de Constantius. Les mêmes Auteurs qui rapportent ainsi le commencement de la révolte de Thomas, ajoûtent qu'elle arriva sur la fin du regne de Léon l'Arménien. Ils disent encore que Thomas & Constantius entrerent avec deux armées dans l'Empire, & que ne trouvant qu'une foible résistance, ils firent de grands progrès. CONSTANTINOPLE.

Les autres soutiennent au contraire que Thomas avoit été nommé Général des Confederés en Orient par Léon, & qu'intimement attaché à son maître, il avoit résolu de venger sa mort, & d'en punir les auteurs. On prétend d'ailleurs qu'il haïssoit mortellement Michel, & que sous prétexte de prendre les intérêts de Léon, il ne songeoit qu'à parvenir au thrône. Ses manieres affables & populaires lui attirerent un grand nombre de Partisans, & la plûpart des Commandants de l'Asie, se rangerent sous ses drapeaux. Animé par ces succès il se fit couronner Empereur à Antioche par le Patriarche Job. Vainqueur sur mer & sur terre, il se présenta devant Constantinople avec une armée de quatre-vingt mille hommes, pendant que sa flotte étoit maîtresse de la mer. Le siége de Constantinople dura un an entier par la valeur de Michel, qui remporta plusieurs avantages sur les Rebelles. L'arrivée des Bulgares qui étoient venus au secours de Michel délivra l'Empereur de ses ennemis. Thomas ayant été défait, perdit en même temps sa flotte qui se rendit à Michel. Le Rebelle dont les forces étoient considerablement affoiblies, pilla les Fauxbourgs de Constantinople, & se retira à Andrinople selon les uns & à Arcadiople suivant les autres. Il y fut aussitôt assiégé, & la ville manquant de vivres au bout de cinq mois, livra le Rebelle. Il eut d'abord les bras & les jambes coupés & fut ensuite empalé. Anastase qu'il avoit adopté pour son fils, fut traité de la même maniére: l'exil fut la peine des autres coupables. 821. 823.

Cependant les Sarrasins sous prétexte de soutenir le parti de Thomas, s'étoient rendus maîtres de plusieurs Isles, & surtout de celle de Crete, dans laquelle ils bâtirent la ville de Candax, qui donna dans la suite à l'Isle le nom de Candie. Michel envoya une flotte pour chasser les Sarrasins; mais ceux-ci après une premiere défaite, se rallierent, & batirent les Romains. Ce ne fut pas la seule perte que fit alors l'Empire. Les Dalmates sécouerent le joug, & vecurent dans l'indépendance jusqu'au regne de Basyle, qui les força de rentrer sous la domination Romaine.

Quelques années après il y eut une révolte considerable en Sicile. Eupheme qui y commandoit un corps de troupes avoit enlevé une Religieuse malgré elle, & ses deux freres s'étoient plaints à l'Empereur de cette violence. Michel ordonna que le coupable eût le nez coupé, & qu'on le fît mourir. Eupheme gagna les soldats qu'il commandoit, chassa le Gouverneur de Sicile que Michel y avoit mis, & se fit proclamer Empereur. Prévoyant qu'il ne pourroit long-temps se maintenir dans sa nouvelle dignité, sans un secours 827.

CONSTANTINOPLE.

étranger, il eut recours aux Sarrasins d'Afrique. Ces peuples jaloux d'étendre leur domination, profiterent d'une circonstance si favorable. Ils envoyerent une puissante armée, qui s'empara bientôt de tout le pays, à l'exception des villes de Syracuse & de Taormine. Eupheme qui désiroit devenir maître de cette place, s'en approcha, & demanda à conférer avec deux freres qui y étoient, & avec lesquels il avoit été autrefois en grande liaison. Les deux freres sortirent de la ville, & ayant remarqué qu'Eupheme étoit éloigné de sa troupe, ils le poignarderent, lui couperent la tête & rentrerent promptement dans Syracuse.

Michel ne jouit pas long-temps de la satisfaction d'être délivré d'un Rebelle, il mourut dans le mois d'Octobre de l'an 829 d'une rétention d'urine, ou d'une dysenterie. Son regne n'avoit été que de huit ans & neuf mois. Ce Prince avant que de monter sur le thrône, avoit épousé Thécle fille d'un Centurion. Elle fut mere de Théophile qui succéda à son pere, & de la Princesse Helene mariée au Patrice Théophobe. Après la mort de Thécle, Michel épousa Euphrosine fille de l'Empereur Constantin fils d'Irene & de l'Impératrice Marie. Cette alliance causa un grand scandale, parce qu'Euphrosine avoit été Religieuse. Il parut d'abord bien intentionné pour les Orthodoxes, mais dans la suite il les persécuta vivement. Emule de Constantin Copronyme, il avoit fait peindre les principales actions de sa vie, afin qu'elles lui servissent de regle. Il doutoit de la résurrection, parloit avec mépris de la fête de Pâques, nioit l'existence du diable, & à l'exemple des Cainites, il mettoit Judas au nombre des Saints.

THEOPHILE.

829.

Théophile associé depuis long-temps à l'Empire, fut reconnu seul Empereur après la mort de Michel. Depuis Constantin fils d'Irene, on n'avoit pas vû de fils regner après son pere. Théophile la seconde année de son regne entreprit de tirer vengeance des grands ravages que les Sarrasins faisoient dans l'Asie. A la tête de son armée, il attaqua les ennemis commandés par Ibrahim, mais la fortune ne répondant pas à sa valeur, il fut battu & contraint de se retirer sur une montagne avec quelques troupes. Il seroit tombé au pouvoir des Mahométans si Théophobe ne les eût écartés en leur faisant sçavoir, que l'armée Romaine s'étoit ralliée, & qu'elle marchoit à dessein de renouveller le combat. Théophobe étoit de la maison royale de Perse, mais du côté gauche. L'Empereur pour recompenser son zele & sa valeur fit une loi pour permettre le mariage des Perses & des Romains, & il donna ensuite sa sœur Hélene en mariage à Théophobe.

Le danger que Théophile avoit couru, ne l'empêcha pas de faire la guerre par lui-même, & de hazarder d'en venir aux mains avec les Arabes. Aussi malheureux que la premiere fois, il pensa être prisonnier, mais la valeur de Manuel, un des plus braves hommes de son siécle, le tira d'un pas si dangereux. Théophile étoit si fatigué du combat qu'il commençoit à ne pouvoir plus faire aucun mouvement pour combattre ou se sauver. Manuel le voyant prêt à tomber au pouvoir des ennemis, courut à lui l'épée à la main, menaça de le tuer s'il ne le suivoit; ajoutant qu'il valoit beaucoup mieux qu'il mourût que d'être prisonnier des Barbares. Ce trait hardi & vif réveilla l'Empereur, & le fit sortir de l'espéce de léthargie où il étoit tombé. Il suivit Manuel, & échappa ainsi au danger qui le menaçoit. Il donna de grandes

récompenses

récompenſes à Manuel & l'appella ſon ſauveur. Théophile eut dans la ſuite quelques avantages ſur les Sarraſins. Il prit d'aſſaut Zozopetre, lieu de la naiſſance du Khalife Motazem, s'empara de Samoſate & de quelques autres places, & retourna triomphant à Conſtantinople. Le Khalife outré de la rigueur avec laquelle l'Empereut avoit traité Zozopetre, réſolut de s'en venger. A la tête d'une armée formidable il marcha vers Amorium, patrie de l'Empereur, & il étoit déterminé à ruiner entierement cette place. Théophile lui livra bataille en cet endroit, & les Romains ſe battirent avec tant d'ardeur qu'ils enfoncerent d'abord les ennemis. Ceux-ci s'étant ralliés recommencerent le combat, & taillerent en piéces les Impériaux. Théophile avec une pattie de ſon armée, ſe trouva au milieu des ennemis, & il avoit tout lieu de craindre de ne pouvoir s'échapper, lorſqu'il ſurvint un orage qui le ſauva. La pluye tomba en ſi grande abondance que les ennemis ne purent ſe ſervir de leur arc dont les cordes étoient trop mouillées. L'Empereur profita de la nuit pour ſe retirer. Le Khalife après ſa victoire fit le ſiége d'Amorium qu'il ne vint à bout de prendre que par la trahiſon d'un Officier de l'Empereur. Trente mille des habitants furent paſſés au fil de l'épée & le reſte fut fait eſclave. CONSTANTINOPLE.

Cependant l'Empereur étoit occupé des affaires de l'Egliſe. Ennemi déclaré du culte des images, il fit tout ce qu'il put pour les proſcrire. Les contradictions continuelles qu'il rencontra, & les malheurs cauſés par la guerre des Sarraſins, lui donnerent un ſi violent chagrin qu'il tomba dans le déſeſpoir. Refuſant toute conſolation, il renonça à prendre de la nourriture & ſe contenta de boire de l'eau de neige. Un tel genre de vie lui cauſa une dyſenterie qui lui fit connoître que ſa fin étoit proche. Il manda les Sénateurs, & les conjura de ne point manquer à la fidélité qu'ils devoient à ſon fils & à ſa femme. Il craignoit que Théophobe ſon beau-frere ne montât ſur le thrône au préjudice de ſon fils. En effet les troupes Perſannes avoient déjà proclamé Empereur Théophobe malgré lui, & il avoit déſapprouvé leur zele indiſcret. Ce Seigneur fit tout ce qu'il put pour ſe juſtifier auprès de Théophile, & ſe rendit même à la Cour de Conſtantinople. Il y fut d'abord bien reçu, mais quelques jours après l'Empereur le fit mettre en priſon. Théophile ſe voyant prêt à expirer donna ordre de lui trancher la tête, & ſe la fit apporter ſur ſon lit. Après l'avoir examiné il dit: *Je ne ſuis plus Théophile, mais tu n'es plus Théophobe.* Ce fut en prononçant ces mots qu'il expira le 20 de Janvier 842 dans la treizieme année de ſon regne.

Théophile avant que de prendre une femme, avoit fait paroître devant lui les plus belles femmes de l'Empire. Icaſie une d'entr'elles le frappa tellement par ſa beauté & ſon eſprit, qu'il ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer. En la regardant avec attention, il s'écria: *Il n'eſt pas étonnant que la femme ſoit la cauſe de tous les maux.* Icaſie en rougiſſant répondit, *Seigneur, les plus grands biens ſont auſſi venus par les femmes.* L'Empereur fut choqué de la hardieſſe d'Icaſie, & ſe décida en faveur de Théodora qui étoit de Paphlagonie. Icaſie ſe retira dans un Monaſtere qu'elle avoit fait bâtir, & elle y paſſa le reſte de ſa vie, en s'occupant à compoſer divers ouvrages. Théodora couronnée le 5 de Juin 830 rendit Théophile pere de ſept enfants; ſçavoir, de deux Princes, Michel & Conſtantin; & de cinq Princeſſes, Thécle, Anne,

CONSTANTINOPLE.

Anaſtaſie, Pulchérie & Marie. Aucun Prince ne fut plus attentif que Théophile à faire rendre la juſtice à ſes peuples. Il ſe promenoit ſouvent dans les rues de Conſtantinople pour écouter les plaintes de tout le monde, & examiner par lui-même ſi les Marchands vendoient de bonne foi. On trouve dans la vie de Théophile pluſieurs traits qui font connoître avec quelle ſévérité il puniſſoit l'injuſtice. En montant ſur le thrône il uſa d'un ſtratagême pour punir ceux qui avoient eu part à l'aſſaſſinat de Léon. Il aſſembla dans le Palais tous les Sénateurs & les autres Seigneurs de l'Etat. Il les avertit qu'il étoit dans l'intention de récompenſer ceux qui avoient procuré l'Empire à ſon pere, & qu'il les engageoit à ſe faire connoître. Les conjurés croyant que Théophile agiſſoit ſincerement ſe découvrirent eux-mêmes. L'Empereur demanda alors au Sénat quelle punition méritoient ceux qui avoient oſé frapper leur Souverain, & ſurtout dans le temple du Seigneur. On répondit qu'ils étoient dignes de mort. Ils furent auſſitôt arrêtés, & on les conduiſit dans l'Hippodrome où ils eurent la tête tranchée.

MICHEL III.

842. Théophile avoit ſi bien pris toutes ſes précautions pour laiſſer la couronne à ſon fils, qu'il ne ſe préſenta perſonne pour la lui diſputer. Ce Prince n'avoit que trois ans lorſque ſon pere mourut, & il avoit été couronné & aſſocié à l'Empire en recevant le baptême. Théophile avoit établi un Conſeil pour gouverner l'Etat pendant la minorité de ſon fils, & il étoit compoſé de l'Impératrice Théodora, qui avoit la régence; de Théoctiſte *Logothete du Drome*, ou grand Chancelier, & Garde de l'encre couleur de pourpre dont les Empereurs ſeuls peuvent ſe ſervir; du Patrice Bardas frere de Théodora, & du Général Manuel.

L'Impératrice commença à faire uſage de ſon pouvoir en faiſant ceſſer la perſécution contre ceux qui étoient attachés au culte des images. Elle aſſembla enſuite un nombreux Concile, qui anathématiſa les Iconoclaſtes ou briſeurs d'images. Méthodius fut élevé ſur le ſiége Patriarchal à la place de Jean Hililas qui avoit excité Théophile à tourmenter les Orthodoxes. On fit une grande proceſſion le 19 de Février 842 qui étoit le premier Dimanche de Carême ſuivant les Grecs, & le ſecond ſelon les Latins. Les images furent rétablies ſolemnellement, & il fut décidé qu'on feroit tous les ans l'anniverſaire de leur rétabliſſement. Cette fête fut appellée l'Orthodoxie. Telle fut la fin de l'héréſie des Iconoclaſtes qui avoit troublé l'Egliſe pendant 120 ans depuis Léon l'Iſaurien auteur de cette ſecte.

844. Théodora après avoir ainſi rendu la paix à l'Egliſe, travailla à la procurer à l'Empire. Elle renouvella le traité qui avoit été fait avec le Roi des Bulgares, & lui rendit ſa ſœur. Cette Princeſſe, devenue Chrétienne contribua beaucoup à convertir les Bulgares, qui embraſſerent enfin le Chriſtianiſme l'an 860.

Pendant que la Régente n'étoit occupée que des moyens qu'elle croyoit les plus propres à entretenir la tranquillité dans l'Etat, l'ambition des Miniſtres préparoit des troubles dont elle devoit ſentir les premiers effets. Théoctiſte & Manuel partageoient ſa confiance, mais ces deux Miniſtres tourmentés de la même paſſion, devinrent bientôt rivaux. Le premier voulant perdre Manuel, l'accuſa auprès de l'Impératrice d'avoir des vûes ambitieuſes. Manuel craignant les ſuites de cette accuſation, ſe retira chez lui & prit peu

de part au gouvernement. D'un autre côté Bardas jaloux du crédit de Théoctiſte qui pouvoit s'oppoſer à ſes deſſeins criminels, entreprit de lui faire perdre la place qu'il occupoit. Il profita de la haine du Précepteur de Michel contre ce Miniſtre. Cette haine provenoit de ce que Théoctiſte avoit empêché le Précepteur d'obtenir les places que l'Empereur dont il avoit la confiance, avoit voulu lui donner. Piqué contre ce Miniſtre il ne négligeoit aucune occaſion de lui nuire auprès du Souverain. Il porta les choſes juſqu'à le rendre ſuſpect, en inſinuant au jeune Empereur que Théoctiſte avoit deſſein d'épouſer l'Impératrice ou une de ſes filles, & qu'alors il y auroit à craindre qu'il ne ſongeât à s'emparer du thrône. Le Prince timide & crédule fit part de ſes ſoupçons à Bardas, qui chercha à les confirmer. Il fit alors entendre à l'Empereur qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit faire aſſaſſiner Théoctiſte. L'Empereur y conſentit & Théoctiſte fut mis à mort par ceux qui en avoient reçu l'ordre de Bardas. CONSTANTINOPLE. 854.

Théodora connu bientôt le motif de cette action, & ne ménagea plus ni ſon fils, ni ſon frère. Bardas conſeilla à l'Empereur de la faire ſortir du palais. Auſſitôt qu'elle fut inſtruite que l'Empereur étoit diſpoſé à l'éloigner d'auprès de lui, elle aſſembla le Sénat, & en leur préſence, elle fit voir dans quel état elle laiſſoit le thréſor de l'Empereur. Il y avoit neuf cents mille livres d'or, & trois cents mille livres d'argent. Théodora ſortit enſuite du Palais; mais Bardas engagea l'Empereur à la faire enfermer dans un Monaſtere où elle prit l'habit de religion. Elle vecut dans une grande piété, & l'Egliſe Grecque honore ſa mémoire le 11 de Février.

Bardas ſans concurrent eut ſeul toute l'autorité, & devint Curopalate, c'eſt-à-dire, Grand-Maître du Palais, & fut enſuite fait Céſar par l'Empereur. Le commandement de l'armée d'Occident fut donné à un de ſes fils, & l'autre qui n'avoit pas encore neuf ans obtint la place de Capitaine des Gardes de l'Empereur. Michel abandonnant le ſoin des affaires à Bardas, ne ſongeoit uniquement qu'à ſes plaiſirs. Il conſuma bientôt toutes ſes richeſſes par des profuſions mal placées, puiſqu'on rapporte qu'il donnoit juſqu'à quatre cents livres d'or à un bouffon qui avoit ſçu lui plaire. Lorſqu'il étoit occupé de quelque divertiſſement, il trouvoit fort mauvais qu'on vînt l'interrompre pour lui apprendre quelque fâcheuſe nouvelle qui concernoit l'Etat. C'étoit la coutume d'allumer des feux ſur différentes tours pour annoncer les courſes des Sarraſins. Elles parurent tout en feu un jour qu'il y avoit une courſe dans le Cirque, & ce ſignal fit alors ceſſer le divertiſſement. Michel en fut ſi irrité qu'il fit abattre toutes les tours. Il joignoit à la débauche la plus outrée un eſprit d'irreligion qui le rendit odieux à ſes ſujets. Plein de mépris pour les cérémonies de l'Egliſe, il faiſoit revêtir des ornemens pontificaux, les compagnons de ſes plaiſirs, & leur diſtribuoit en forme de communion du vinaigre & de la moutarde, qui étoient dans des vaſes d'or ornés de pierreries. Bardas voyoit avec plaiſir que ſon neveu ſe rendoit mépriſable par une conduite ſi irréguliere, & il ſe flattoit qu'il pourroit un jour lui enlever la couronne.

Il ſeroit peut-être venu à bout de ſon deſſein, s'il n'eût été prévenu par un favori auſſi ambitieux que lui. Depuis quelque temps l'Empereur s'étoit entierement attaché à un Macédonien nommé Baſyle. Bardas n'avoit pas vu

CONSTANTINOPLE.

ſans inquiétude la faveur de ce courtiſan, & perſuadé qu'il pouvoit nuire à l'exécution de ſes projets, il prit le parti de s'en défaire. Baſyle inſtruit du péril qui le menaçoit, mit en œuvre toutes ſortes de moyens pour le prévenir. Il fit accroire à Simbace gendre de Bardas que l'Empereur avoit deſſein de le faire Céſar, mais qu'il craignoit ſon beau-pere. Simbace donna dans le piége qu'on lui tendoit, & accuſa Bardas de conſpirer contre Michel. Baſyle appuya les diſcours de Simbace, & il fut réſolu que Bardas ſeroit aſſaſſiné. Comme Baſyle appréhendoit que cet aſſaſſinat ne produisît quelque révolution dans Conſtantinople, il conſeilla à l'Empereur d'en ſortir ſous prétexte de marcher contre les Sarraſins.

866. Bardas ſoupçonna qu'il ſe tramoit un complot contre lui, & il eut même une conférence avec l'Empereur à ce ſujet. Michel pour le raſſurer alla avec lui à l'Egliſe le jour de l'Annonciation, & ſigna avec le ſang de Jeſus-Chriſt un écrit par lequel il juroit de ne rien entreprendre contre Bardas. Baſyle ſigna auſſi de la même maniere. Bardas n'étoit cependant pas encore raſſuré; mais il ne put ſe diſpenſer de ſuivre l'Empereur en Aſie. Pendant que les troupes étoient campées, on fit remarquer à l'Empereur que la tente de Bardas étoit placée ſur un lieu élevé, d'où elle ſembloit commander à toute l'armée. Michel en parut irrité, & Bardas ayant appris le ſujet de la colere de l'Empereur, ſe rendit auprès de lui pour ſe juſtifier. Baſyle ne lui donna pas le temps & le frappa de ſon épée par derriere. L'auteur de la vie de Michel écrite par ordre de Conſtantin Porphyrogenete cherche à diminuer l'horreur de cet attentat, en inſinuant que la vie de l'Empereur étoit en danger, & que l'action de Baſyle n'étoit qu'une ſuite de ſon zele pour l'Empereur. Toute l'armée penſa ſe ſoulever à la nouvelle de la mort de Bardas; mais on vint à bout de l'appaiſer, & Michel retourna à Conſtantinople.

Bardas avoit rendu de grands ſervices à la République des lettres en rétabliſſant les études à Conſtantinople. Elles étoient entierement négligées depuis que le thrône avoit été occupé par des Empereurs ignorans, & que ces Princes avoient perſécuté les Orthodoxes. Bardas fonda dans le palais de Magnaure des écoles de Mathématique, & de Philoſophie. Il aſſigna aux Maîtres des penſions ſur les revenus publics. Pour donner de l'émulation aux jeunes gens, il alloit ſouvent aux écoles, & aſſiſtoit aux leçons. Léon le plus ſçavant de ſon ſiécle étoit à la tête de cette Académie. On aſſure que le Khalife Al-Mamoun lui propoſa par lettres pluſieurs queſtions de Géométrie & d'Aſtronomie, & que ſatisfait de ſes réponſes, il pria l'Empereur Théophile qui regnoit alors, de le lui envoyer pour quelque temps. Il lui offroit pour ce plaiſir des ſommes immenſes, & une paix perpetuelle. On ajoute que l'Empereur refuſa les propoſitions du Khalife, & qu'il aima mieux garder Léon.

Michel perſuadé de l'importance du ſervice que lui avoit rendu Baſyle en faiſant mourir Bardas, lui en temoigna la plus grande reconnoiſſance. Il ſe fit d'abord général, l'adopta enſuite, & l'aſſocia enfin à l'Empire le 25 de Mai. Le lendemain, jour de la Pentecôte, on plaça deux thrônes dans l'Egliſe, & l'Empereur y entra accompagné de Baſyle. Le ſécretaire Léon fit alors la lecture de l'acte ſuivant dreſſé par Michel. „ Bardas Céſar ayant

CONSTANTINOPLE.

» conspiré contre moi, m'avoit attiré hors de la ville pour m'assassiner ; » & si la conspiration n'eût été découverte par Basyle & par Simbace, j'aurois tombé sous ses coups. Il a reçu le châtiment qu'il méritoit ; mais à » l'égard de Basyle, mon intention est qu'en récompense de la fidélité avec » la quelle Il m'a sauvé la vie, & m'a delivré de mon ennemi, il soit » reconnu pour le conservateur de l'Empire, & proclamé Empereur. «

Pendant la lecture de cet acte, Basyle affecta un air triste, & on dit même qu'il versa quelques larmes. Aussi-tôt qu'il eut été revêtu des ornemens Impériaux, & qu'on lui eut chaussé les brodequins, il se prosterna aux pieds de Michel. Simbace se voyant trompé dans ses espérances, se révolta ouvertement, & ravagea la campagne. Les Empereurs firent marcher des troupes contre le Rebelle, & promirent de grandes récompenses à celui qui le livreroit entre leurs mains. Les promesses eurent leur effet, & Simbace fut arrêté. Michel lui fit crever l'œil droit, & couper la main droite, & il ordonna qu'on le fît asseoir dans cet état auprès du palais de Lausus avec une tasse sur ses genoux afin qu'on lui donnât l'aumône. Il y resta trois jours, au bout desquels il fut renvoyé dans son hôtel, & gardé à vue.

Les deux Empereurs ne resterent pas long-temps unis. Basyle ne pouvant souffrir que Michel se conduisît avec tant d'indécence, crut devoir lui faire quelques remontrances. Elles furent très-mal reçues, & depuis ce temps Michel chercha toujours des occasions de mortifier Basyle. Michel avoit accordé son amitié à un de ses rameurs nommé Basiliscien, qui étoit un des plus beaux hommes de l'Empire. Basiliscien qui connoissoit le foible de l'Empereur, ne cessoit de lui donner des louanges, & un jour qu'il le voyoit diner, il vanta beaucoup son adresse à conduire un char. Michel échauffé par le vin qu'il avoit déjà bû, lui ordonna de prendre ses brodequins & de les chausser. Basiliscien n'osoit obéir a cause de Basyle qui étoit présent, mais Michel se mettant en colere voulut que ses ordres fussent exécutés. Regardant alors Basyle, il lui dit : *Cet homme mérite mieux que vous de porter ces brodequins ; d'ailleurs n'ai-je pas le pouvoir de faire un autre Empereur, comme je vous l'ai fait vous même ?* Il fit ensuite revêtir Basiliscien des ornemens Impériaux, & le conduisit au Sénat en le tenant par la main. Après avoir fait remarquer sa bonne mine, il dit qu'il auroit dû lui donner la préférence sur Basyle, & qu'il se repentoit d'avoir fait ce dernier Empereur.

Sa haine contre Basyle augmentant de jour en jour, il prit la résolution de le faire assassiner. Basyle qui en fut averti, crut devoir prévenir Michel, & le faire périr avant qu'il pût exécuter son projet. Il profita d'un moment où l'Empereur tombé dans l'yvresse, se livroit au sommeil. Accompagné de ses confidents, il força la garde de ce Prince, & pénétra jusques dans l'appartement où il reposoit. Michel s'étoit cependant réveillé, & vouloit se mettre en défense, mais un des Conjurés lui abattit les deux mains d'un coup de sabre, & un autre le perça de son épée. Cet évenement arriva le 24 de Septembre 867. Le corps de ce Prince fut porté dans le Monastere de Chrysopole où il fut enterré, mais sous le regne de Léon le Philosophe il fut transporté dans l'Eglise des Apôtres. Les historiens comparent Michel

CONSTANTINOPLE.

aux Caligula, aux Neron, & aux autres méchants Princes qui ont deshonoré le thrône. Auſſi cruel que ces Empereurs, il ordonnoit ſans aucune raiſon qu'on crevât les yeux à celui-ci, qu'on coupât les mains à un autre ou qu'on le jettât au feu. Il ne dictoit pour l'ordinaire ces ordres ſanglants que lorſqu'il étoit yvre, ce qui lui arrivoit très-fréquemment. Il fit chaſſer S. Ignace du ſiége Patriarchal, & fit mettre en ſa place Photius le 23 de Novembre 857. Cette année peut être regardée comme l'époque de l'origine du Schiſme qui a ſéparé l'Egliſe Grecque de la Latine. Cet événement eſt célebre dans l'hiſtoire Eccléſiaſtique de ces temps-là. (1) Michel épouſa Eudocie ou Eudoxie, mais il n'eut point d'enfants.

BASYLE le Macédonien, 867.

Baſyle ſe trouvant ſans concurrent, fut reconnu ſeul Empereur. Ce Prince étoit paſſé ſucceſſivement de l'état le plus bas, au plus haut degré de fortune. Né de pauvres parents dans un bourg du territoire d'Andrinople, il avoit été tranſporté étant encore enfant en Bulgarie, après la priſe de cette ville. La paix qui fut ſignée entre les Romains & les Bulgares, lui procura les moyens de ſe rendre à Conſtantinople. Il étoit alors âgé de 25 ans. Denué de tout, & ne connoiſſant perſonne, il s'adreſſa au gardien de l'Egliſe de S. Diomede. Celui-ci le prit en affection, & engagea ſon frere qui étoit médecin d'un Seigneur de Conſtantinople, nommé Théophile, & par dériſion Théophilitze, à cauſe de ſa petite taille, de tâcher de procurer de l'Emploi à ce jeune étranger. Il fut reçu Ecuyer chez ce Seigneur; mais ayant trouvé l'occaſion de faire connoître ſa force & ſon adreſſe, en renverſant un Lutteur Bulgare que tout le monde redoutoit, & en domptant un furieux cheval des Ecuries de Michel, il devint Ecuyer de l'Empereur. Tels furent les commencements de ſa fortune. On a vu plus haut de quelle maniere il parvint à avoir la confiance de ce Prince, & comment il le renverſa du thrône.

Auſſi-tôt que Michel eut été tué, Baſyle aſſembla le Sénat & les Grands de l'Empire, & leur repréſenta que les prodigalités de Michel avoient entierement ruiné les finances. Pour remédier à ce déſordre, on décida qu'il falloit obliger ceux à qui le dernier Empereur avoit fait des largeſſes ſans raiſon, de les reſtituer; mais Baſyle ſe contenta d'en exiger la moitié. Après avoir rendu la paix à l'Egliſe de Conſtantinople en rétabliſſant S. Ignace dans le ſiége Patriarchal, il tourna ſon attention du côté du militaire.

(1) Photius un des plus grands génies & des plus ſçavants hommes de ſon ſiécle, ſortoit d'une illuſtre & riche maiſon de Conſtantinople. Il fut Capitaine des Gardes de l'Empereur, & Ambaſſadeur en Perſe, & Sécretaire d'Etat. Son élévation au Patriarchat occaſionna de grands différents entre la Cour de Rome & lui. Le Pape Nicolas déclara nulle ſon ordination. Photius de ſon côté condamna le Pape. Il fut chaſſé de ſon ſiége par l'Empereur Baſyle, & anathématiſé dans le huitieme Concile général tenu en 869. Après la mort de S. Ignace, Photius fut rétabli dans ſon ſiége, & ſon rétabliſſement fut confirmé dans un Concile de Conſtantinople tenu en 879. Les Légats du Pape y avoient aſſiſté. Jean VIII. ſe repentit bientôt de l'avoir favoriſé, & Photius fut encore chaſſé de ſon ſiége en 889 par l'Empereur Léon le Philoſophe. Il mourut peu de temps après. Il nous reſte de lui un grand nombre d'ouvrages où brillent l'eſprit & l'érudition. On y apperçoit que cet homme célebre étoit Philoſophe, Mathématicien, Aſtronome, Théologien, & même Médecin. On eſtime ſurtout ſa *Bibliotheque*, ouvrage excellent dans lequel il porte ſon jugement ſur un grand nombre d'Auteurs, dont il rapporte des fragments conſiderables.

Les Sarrasins avoient profité de l'indolence du dernier Empereur pour faire plusieurs ravages sur les terres de l'Empire. Basyle ayant rétabli le bon ordre dans les troupes, prit la résolution de se venger des maux que les Barbares avoient faits aux Grecs. (1) La fortune le seconda dans cette entreprise, & il eut l'avantage de battre plusieurs fois les Mahométans. Tous ces succès ne l'empêcherent pas de perdre le reste de la Sicile. Les Sarrasins instruits qu'il y avoit peu de troupes dans cette isle, songerent à en achever la conquête : Ils y firent une descente au printemps de l'an 878. & mirent le siége devant Syracuse. L'Empereur avoit ordonné au Patrice Adrien Amiral de l'Empire de secourir cette Place ; mais sa lenteur donna le temps aux ennemis de s'en emparer. Les habitants s'étoient défendus aussi long-temps qu'il avoit été possible, & ils avoient même supporté la plus horrible famine. Réduits à vivre d'herbes, de cuirs, de farine faite avec des os d'animaux, ils n'avoient pas tardé à éprouver la violence de la peste. Plusieurs peres & meres devenus inhumains dans ces moments de désespoir, eurent la barbarie de se nourrir de la chair de leurs propres enfants, & de s'abreuver de leur sang. Syracuse emportée d'assaut le 21 de Mai, fut traitée avec toute la rigueur possible par des vainqueurs furieux & irrités. Le fer & la flamme d'étruisirent cette ville célébre dont il ne resta plus que les murailles. La prise de cette Place facilita aux Sarrasins le reste de la conquête de l'isle, & tout le pays tomba en leur pouvoir, à la réserve de Taormine. L'Empereur chagrin de la perte de la Sicile fit battre de verges le Patrice Adrien & l'envoya en exil.

Constantinople, 878.

La fin du regne de Basyle auroit été plus heureuse qu'elle ne le fut, s'il n'eût pas donné sa confiance à un hypocrite nommé Santabaren qu'il regardoit comme un Saint. Léon, fils de l'Empereur, ne pouvant souffrir le grand crédit de ce fourbe, employoit toutes sortes de voyes pour le détruire. Santabaren résolu de se venger de Léon, lui dressa un piége dans lequel il tomba. *A l'âge que vous avez*, lui dit-il, *lorsque vous accompagnez l'Empereur à la chasse ou ailleurs, vous devriez porter une arme cachée pour le défendre, soit contre les bêtes sauvages, soit contre quelque ennemi secret.* Léon se laissa facilement persuader, & depuis ce temps il portoit toujours un poignard caché sous son habit. Santabaren en avertit l'Empereur, & lui déclara que son fils avoit dessein de le tuer pour s'emparer de la couronne. Basyle voulant se convaincre par lui-même de la vérité du fait, demanda un jour un couteau à son fils. Léon qui n'avoit aucun mauvais dessein, présenta aussi-tôt son poignard à son pere. Basyle regardant alors son fils comme coupable, le fit mettre en prison. Santabaren avoit conseillé à l'Empereur de lui faire crever les yeux ; mais le Patriarche & les Sénateurs s'y opposerent. Ce Prince languit quelque temps dans les fers, & ne dut sa liberté qu'aux prieres des Sénateurs qui se trouvant un jour à manger avec l'Empereur, lui parlerent de son fils & l'engagerent à examiner s'il étoit innocent ou coupable. Le procès fut instruit à l'avantage de Léon, qui reparut à la cour. Basyle mourut peu de temps après d'une Dy-

(1) C'est ainsi qu'on appelle ordinairement les sujets de l'Empire d'Orient, & surtout depuis que Charlemagne reconnu Empereur d'Occident, étoit maître de la plus grande partie de l'Italie.

CONSTANTINOPLE.

ſenterie. Ce fut le premier de Mars 886. Quelques-uns ont prétendu qu'il étoit mort d'un accident qui lui étoit arrivé à la chaſſe.

Baſyle avoit d'abord épouſé Marie qu'il fut obligé de répudier par les ordres de Michel; ce Prince lui donna alors pour femme Eudocie fille d'Inger qui étoit ſa maîtreſſe. Baſyle en eut quatre fils & quatre filles. Les Princes furent Conſtantin, Léon, Alexandre & Etienne. Celui-ci devint dans la ſuite Patriarche de Conſtantinople. Le premier paſſoit pour être fils de l'Empereur Michel, & on a prétendu qu'Eudocie étoit groſſe lorſqu'elle épouſa Baſyle. Les quatre filles de ce Prince embraſſerent l'état Monaſtique. Baſyle à l'exemple de Juſtinien, ſe propoſa une nouvelle réformation des loix, & il employa à ce travail les plus habiles Juriſconſultes de l'Empire. Léon ſon fils continua un ouvrage ſi utile & il ajoûta vingt livres aux quarante que ſon pere avoit fait faire. Aucun Prince ne porta plus loin l'attention à faire rendre la juſtice. Il examinoit les Juges par lui-même, alloit chercher juſques dans l'obſcurité ceux qu'il croyoit capables d'un ſi bel emploi, & leur défendoit ſous des peines très-ſéveres de recevoir aucun préſent. Il donnoit ſouvent des Audiences publiques & rendoit indiſtinctement la juſtice à tout le monde. Il fit une loi pour défendre qu'il y eût déſormais aucun eſclave dans l'Empire. On a de lui un ouvrage ſous le titre *Avis au Prince Léon*. Il eſt en ſoixante chapitres qui ſont remplis d'excellents préceptes.

LE'ON le Philoſophe.

886.

Baſyle eut pour ſucceſſeur Léon ſon fils ſurnommé le Philoſophe. Ce ſurnom lui fut donné à cauſe de ſon amour pour les lettres, & non pas à cauſe de ſes mœurs, puiſqu'il mena une vie très-licencieuſe. Dès la premiere année de ſon regne il chaſſa Photius du ſiége Patriarchal, où il avoit été rétabli, comme je l'ai déjà dit, & mit en ſa place Etienne ſon frere qui mourut en odeur de ſainteté. Les Grecs honorent ſa mémoire le 17 de Mai. Santabaren accuſé d'avoir voulu élever ſur le thrône un parent de Photius, fut battu de verges & envoyé en exil à Athènes. On lui creva les yeux dans la ſuite, & il fut relegué en Aſie. C'eſt ainſi que Léon ſe vengea des mauvais traitements qu'il avoit reçus de cet hypocrite.

Cependant les Sarraſins qui pourſuivoient leurs conquêtes en Sicile, étoient enfin venus à bout de prendre Taormine par la lâcheté & la perfidie de l'Amiral Euſtache, & du Gouverneur Caramal. On fit leur procès & ils furent condamnés à mort, mais l'Empereur commua la peine : ils furent

904.

battus de verges, privés de leurs biens & enfermés dans un Monaſtere. Ces malheurs ne furent pas les ſeuls que l'Empire eut à eſſuyer de la part des Barbares. Ils prirent encore Theſſalonique dont les habitants, qui avoient échappés au fer de l'ennemi, furent réduits à l'eſclavage. Jean Cameniate qui y étoit, nous a laiſſé une relation très-touchante du malheur de ſa patrie.

Pendant que les Barbares enlevoient ainſi quelque portion de l'Empire, Léon étoit continuellement expoſé à la fureur de pluſieurs ſcélérats qui attenterent ſucceſſivement à ſa vie. Il reçut même au pied de l'autel un coup de bâton qui fit craindre pour ſes jours. La clémence dont il avoit uſé à l'égard des Chefs des différentes conjurations qu'on avoit formées contre lui, n'empêcha pas qu'on ne ſongeât encore à lui ravir le thrône & la vie.

Ce Prince qui avoit épouſé trois femmes, n'avoit cependant point d'enfants, & il déſiroit ardemment en avoir qui puſſent lui ſucceder. Léon

étoit

CONSTANTINOPLE.

étoit dans une extrême embarras, car les loix civiles & eccléſiaſtiques de ces temps-là défendoient les quatriemes nôces. Il ſe détermina néanmoins à n'y avoir aucun égard, mais pour menager les préjugés, il épouſa ſecretement Zoë, dont il eut Conſtantin ſurnommé Porphyrogenete, parce qu'il étoit né dans le palais appellé Porphyre. Léon voulut alors déclarer Zoë Impératrice & faire baptiſer ſon fils avec les ſolemnités ordinaires. Il y trouva de grandes oppoſitions, & Nicolas le Myſtique, Patriarche de Conſtantinople, prétend que l'Egliſe, ſcandaliſée de ce mariage, exigea de l'Empereur qu'il renverroit Zoë. Léon promit tout ce qu'on voulut, il en fit même ſerment, & alors Conſtantin fut baptiſé avec les cérémonies uſitées en pareil cas. L'Empereur qui étoit venu à bout de ſon deſſein, rappella l'Impératrice trois jours après, l'introduiſit avec pompe dans le palais, & les nôces furent célebrées de nouveau ſans le miniſtere d'un Prêtre. Ce mariage occaſionna de grands troubles par le ſcandale qu'il cauſa. Léon touché des prieres du Patriarche Nicolas conſentit à aſſembler un Concile pour faire approuver ſon mariage, mais ſon impatience ne lui permettant pas d'attendre tous ces délais, il ſe fit donner la bénédiction nuptiale par un Prêtre, & déclara Zoë Impératrice. Le Patriarche interdit le Prêtre & défendit à l'Empereur l'entrée de l'Egliſe. Lorſque les Légats de Rome furent arrivés, Léon voulut forcer Nicolas à conſentir à ſon mariage, mais le trouvant inflexible, il l'envoya en exil dans un Monaſtere, avec les autres Evêques qui étoient de ſon ſentiment. Enfin on tint un Concile & les Légats du Pape qui y préſiderent autoriſerent le mariage de Léon par une diſpenſe & dépoſerent le Patriarche. Ce Prélat fut rappellé dans la ſuite de ſon exil par Léon, qui avoit deſſein de le rétablir dans ſon ſiége; ce qui ne fut cependant exécuté qu'après la mort de ce Prince.

Léon tourmenté d'un violent cours de ventre ſentit que ſa fin approchoit. Inquiet ſur le ſort du jeune Conſtantin, & ſur celui de ſa femme Zoë, il ſe rendit ſuivant l'uſage (1) au Sénat au commencement du Carême, & lui recommanda ces deux perſonnes. Il vecut encore juſqu'au 11 de Mai 911, & nomma en mourant Alexandre ſon frere Empereur, & le pria de laiſſer après ſa mort l'Empire à ſon fils Conſtantin. Léon avoit beaucoup travaillé pendant ſa vie, & il a laiſſé un grand nombre d'ouvrages; entre autres, trente-trois diſcours plus dignes d'un Moine que d'un grand Prince. Il avoit fait de plus un Cantique ſur le jugement dernier, & un Poëme ſur le triſte état de la Grece. Son ouvrage le plus important eſt celui de la Tactique. On trouve à la fin des *Novelles* pluſieurs loix de ce Prince. Léon avoit eu quatre femmes. La premiere qu'il épouſa du vivant de ſon pere, ſe nommoit Théophanon. Elle fut mere d'une fille qui mourut quelques inſtants après ſa naiſſance. Les Grecs honorent la mémoire de Théophanon le 21 de Décembre. Léon devenu veuf épouſa Zoë veuve de Théodore, & fille de Stilien. Il en eut une fille nommée Anne. L'Empereur renouvella une ancienne dignité en faveur de Stilien, en le déclarant *Baſileopator* ou pere de l'Empereur. Zoë étant morte au bout de vingt mois de mariage, Léon épouſa en

(1) Les Empereurs avoient coutume d'aller au Sénat les premiers jours de Carême, & d'y faire un diſcours qu'on appelloit *Le Silence*.

CONSTANTINOPLE.

troiſieme nôces Eudocie, qui mourut en accouchant d'un Prince mort dans les premiers mois de ſa naiſſance. La quatrieme femme de l'Empereur fut Zoë Carbonopſine. Elle eut deux enfants, Conſtantin Porphyrogenete, & une fille nommée Eudocie.

ALEXANDRE, CONSTANTIN PORPHYROGENETE, ROMAIN LECAPENE.

Alexandre avoit eu le titre d'Empereur du vivant de ſon frere, mais il n'avoit joui d'aucune autorité. Il avoit quarante-un ans lorſqu'il ſuccéda à Léon. Alexandre étoit à peine ſur le thrône qu'il reçut une ambaſſade de la part de Siméon Roi des Bulgares. Ce Prince qui déſiroit la paix lui avoit envoyé des Ambaſſadeurs pour renouveller les anciens traités. Alexandre mal conſeillé par ſes courtiſans reçut avec mépris les Miniſtres Bulgares, & leur déclara que ſon intention étoit de leur faire la guerre. Siméon irrité fit de grands préparatifs contre les Grecs, mais Alexandre véeut trop peu pour voir les commencements de cette guerre. Tant que Léon avoit vécu, Alexandre avoit ſçû déguiſer ſes mauvaiſes inclinations. Devenu maître abſolu, il lâcha la bride à ſes paſſions, & s'abandonna à toutes ſortes de débauches. Un jour qu'il avoit extrêmement bû, & qu'il faiſoit très-chaud, il s'occupa à jouer à la paume, & ſe fatigua tellement qu'il ſe rompit quelques vaiſſeaux. On ne put arrêter l'hémorrhagie, & il mourut le 6. de Juin dans le treizieme mois de ſon regne.

911.

912.

Conſtantin-Porphyrogenete occupa alors ſeul le thrône Impérial. Son oncle avoit nommé pour Régents le Patriarche Nicolas, qui étoit rétabli, les Généraux Etienne, & Jean Eladas, & les Patrices Jean Baſilitze & Gabriëlopole. Conſtantin né dans le mois de Septembre 905 avoit été déclaré Auguſte par ſon pere, & couronné le jour de la Pentecôte de l'an 910. Alexandre avoit eu deſſein de priver ſon neveu de l'Empire, & de le mettre hors d'état d'avoir de la poſtérité ; mais il en avoit été détourné par les Seigneurs, qui lui avoient repréſenté que la délicateſſe du tempérament de Conſtantin le délivreroit bientôt de ce concurrent. Zoë qui avoit été exilée de la Cour par Alexandre, y reparut auſſitôt que ce Prince fut mort, reprit toute l'autorité, & fit des changements conſiderables dans le miniſtere. Cette démarche fit un grand nombre de mécontents, & occaſionna des troubles. On engagea Conſtantin Ducas le plus grand Seigneur de l'Empire à profiter de cette circonſtance pour s'élever à la ſuprême dignité. Ducas qui formoit depuis long-temps le projet de monter ſur le thrône écouta volontiers les propoſitions qu'on lui fit. A la tête de quelques ſoldats, qui lui étoient affectionnés, il entra pendant la nuit dans Conſtantinople, où il fut reçu par pluſieurs Sénateurs & par une grande multitude de peuple. Jean Eladas raſſembla auſſitôt quelques troupes, marcha contre les Rebelles & les défit. L'émeute fut appaiſée par la mort de Ducas à qui un ſoldat abattit la tête. Les principaux complices furent arrêtés, & punis ſéverement.

Cependant le Roi des Bulgares qui avoit fait de grands préparatifs pour ſe venger de la maniere dont on avoit reçu ſes Ambaſſadeurs, ſe préſenta avec une nombreuſe armée aux portes de Conſtantinople. Il étoit réſolu de faire le ſiége de cette ville, mais auſſitôt qu'il ſe fut apperçu que la place étoit en état de ſe défendre long-temps, il ſe retira à l'Hebdome, & propoſa des conditions de paix. Elles furent rejettées parce qu'elles étoient trop onereuſes. Le Roi des Bulgares voulant forcer les Grecs à entrer en accom-

modement, ravagea la Thrace, & se rendit maître d'Andrinople. L'Impératrice Zoë racheta cette place pour une grosse somme d'argent. Léon-Phocas nommé Général de l'armée qu'on destinoit pour porter la guerre en Bulgarie, battit les Bulgares sur les bords du fleuve Acheloüs. Le combat étoit à peine fini que Phocas crut pouvoir mettre pied à terre pour se désalterer en buvant de l'eau d'un ruisseau qu'il rencontra. Pendant qu'il étoit occupé à boire, son cheval prit la fuite & fut reconnu des Grecs, qui le voyant sans son maître, s'imaginerent qu'il avoit été tué. Le Roi des Bulgares profitant de la consternation où étoient les ennemis, rallia ses troupes, fondit sur les Grecs, & remporta une victoire des plus complettes. Les Bulgares marcherent ensuite vers Constantinople; mais Phocas, qui avoit rétabli son armée, alla à la rencontre des ennemis, & les tailla en piéces. Cette action se passa dans un endroit appellé Cartarsite.

CONSTANTINOPLE.

917.

Il y avoit alors de grands mouvements à Constantinople. Théodore qui avoit élevé l'Empereur, appréhendant que le mérite de Léon-Phocas ne le fît monter sur le thrône au préjudice de Constantin, conseilla à l'Empereur de s'attacher Romain-Lecapene, comme le seul qui fût en état de s'opposer aux desseins de quelques mal-intentionnés. Constantin-Porphyrogenete suivit le conseil de Théodore, & donna toute sa confiance à Romain, qui de son côté lui jura une fidélité à toute épreuve. Romain commença à faire usage de son autorité en faisant enlever Constantin qui étoit Grand-Chambellan, & qui avoit donné sa sœur en mariage à Léon-Phocas. Zoë eut en même temps ordre de ne plus se mêler du Gouvernement, & son fils lui avoit même fait dire que son intention étoit qu'elle se retirât du Palais. Elle obtint par ses larmes que cet ordre seroit revoqué. Romain que l'Empereur regardoit comme le plus zélé Seigneur de sa Cour, lui donna la place de grand *Héteriarque*, c'est-à-dire, Commandant des troupes étrangeres & confédérées qui étoient pour la garde du Prince. Constantin-Porphyrogenete voulant lui marquer encore plus combien il l'aimoit, épousa sa fille, & le nomma *Basileopator*.

Léon-Phocas, soit qu'il fût jaloux de l'élévation de Romain, soit qu'il voulût venger son beau-frere, leva l'étendard de la révolte en publiant qu'il n'avoit d'autre dessein que de tirer l'Empereur de l'esclavage où Romain le réduisoit. Constantin envoya secrettement une lettre aux troupes qui servoient sous les ordres de Phocas. Elle fit tant d'impression que la plûpart des soldats adandonnerent le Rebelle. Phocas affoibli par cette désertion, se retira dans la forteresse de Goël où il fut pris & conduit à Constantinople. Ceux qui le conduisoient lui creverent les yeux sans en avoir reçu l'ordre. Zoë ne voyoit pas sans chagrin le grand crédit de Romain; & pour s'en délivrer, elle voulut avoir recours au poison. Le complot fut découvert, & cette Princesse fut enfermée dans un Monastere. Théodore déplut bientôt à Romain, & il le fit bannir de la Cour.

919.

Romain n'ayant plus de rival obtint de l'Empereur la dignité de César; & fut peu de temps après couronné par Constantin & par le Patriarche Nicolas. Romain étoit originaire d'Arménie, & tiroit son extraction d'une famille peu illustre. Théophylacte-Abastacte son pere avoit sauvé l'Empereur Basyle dans une bataille contre les Sarrasins, & ce service important avoit

CONSTANTINOPLE.

été cauſe de ſa fortune. Romain neuf mois après ſon élevation à l'Empire déclara Auguſte ſon fils Chriſtophle. Pluſieurs Seigneurs ne virent pas ſans jalouſie la couronne ſur la tête de Romain, & ils formerent des conſpirations pour le faire périr. Romain les découvrit toutes, & vint à bout de perdre ſes ennemis. Lorſqu'il ſe vit affermi ſur le thrône, il s'empara de toute l'autorité, & Conſtantin n'eut plus que le nom d'Empereur. Romain parvenu au but qu'il s'étoit propoſé fit la paix avec les Bulgares, & donna Marie fille de ſon fils Chriſtophle en mariage au fils du Roi des Bulgares. Il y eut une grande fête à l'occaſion de cette cérémonie, & Romain engagea les Bulgares à demander que Chriſtophle fût nommé avant Conſtantin-Porphyrogenete dans les acclamations publiques ; ce qui fut accordé. L'Empereur eut encore la mortification de voir placer avant lui Etienne & Conſtantin fils de Romain que ce Prince aſſocia à l'Empire. Enfin celui qui étoit ſeul de droit Empereur, ſe vit dans le cinquiéme rang & ſans autorité.

931. Chriſtophle mourut quatre ans après. Il avoit épouſé Sophie fille de Nicétas dont il eut trois enfants, ſçavoir Romain qui mourut avant ſon pere, Michel qui entra dans le Clergé après la diſgrace de ſa maiſon, & Marie qui épouſa le Roi des Bulgares.

Romain parvenu à un âge fort avancé, & ſe ſentant accablé d'infirmités, voulut réparer le tort qu'il avoit fait à Conſtantin-Porphyrogenete. Il fit un teſtament par lequel il ordonna que ce Prince auroit le premier rang, & que ſes fils Etienne & Conſtantin ne ſeroient qu'après lui, & que s'ils manquoient au reſpect qu'ils devoient à l'Empereur, ils ſeroient privés de leur dignité Impériale. Etienne & Conſtantin inſtruits des volontés de leur pere, étoufferent en eux les ſentimens de la nature, & firent enlever Romain, qui fut conduit dans l'Iſle de Proté où ils l'obligerent de ſe faire Moine. Une telle démarche fit ouvrir les yeux à Conſtantin-Porphyrogenete. Appréhendant d'être traité de la même maniere par des Princes qui n'avoient pas reſpecté leur propre pere, il les fit arrêter, & les envoya en exil dans une Iſle près de Conſtantinople. Pour leur ôter toute eſperance de recouvrer leur ancienne dignité, il les contraignit de ſe faire Clercs. Ces Princes ſe repentant alors, mais un peu tard, de la maniere dont ils avoient traité leur pere, demanderent la permiſſion de le voir. L'Empereur la leur accorda, & ils furent conduits dans l'Iſle de Proté. A la vûe de ce vieillard revêtu d'un habit monaſtique, ils ne purent retenir leurs larmes. Romain en verſa en même temps & répeta ces paroles de l'Ecriture ; *J'ai eu des enfans, je les ai élevés, & ils m'ont mépriſé.*

944. Romain vécut encore quatre ans après ſa dépoſition, & mourut le 15 de Juillet de l'an 948. Son corps fut apporté à Conſtantinople, & dépoſé dans le Monaſtere de Mirelée qu'il avoit fait bâtir. Il finit ſes jours dans une grande piété. On rapporte qu'il faiſoit dîner tous les jours trois pauvres avec lui, & qu'en ſortant de table on leur donnoit à chacun une piéce d'argent. Il y joignoit trois Moines les jeudi & les ſamedi, & leur faiſoit diſtribuer une pareille ſomme. Les enfans de Romain furent Chriſtophle, Etienne, Conſtantin, Théophylacte Patriarche de Conſtantinople, Agathe qui épouſa Léon fils d'Argyre, & une autre fille mariée à Romain Saronite. Romain eut auſſi un fils naturel nommé Baſyle que l'Empereur mit hors d'état d'avoir de la

CONSTANTINOPLE.

poſtérité. Il fut enſuite fait grand Chambellan, & eut beaucoup d'autorité ſous le regne de Zimiſcès & au commencement de l'Empire de Baſyle & Conſtantin, mais il fut enfin exilé par Baſyle qui confiſqua tous ſes biens.

Le Prince Etienne mourut à Mitilene dix-neuf ans après avoir perdu l'Empire. Il avoit eu d'Anne ſa femme un fils appellé Romain, que l'Empereur mit auſſi hors d'état d'avoir des enfants. Conſtantin autre fils de l'Empereur Romain voulut ſe ſauver à Samothrace la ſeconde année de ſon exil, mais il fut tué par ſes gardes. Il avoit eu deux femmes. La premiere s'appelloit Helene, & lui donna un fils qui fut auſſi appellé Romain. Sa ſeconde femme appellée Théophanon ne laiſſa point d'enfans. Tel fut le ſort de la famille de Romain.

Conſtantin reſté ſeul maître de l'Empire par la depoſition de Romain & de ſes fils, ne s'occupa plus que du bonheur de ſes peuples, & du rétabliſſement des ſciences, qui étoient fort négligées. Il mit à la tête des Etudes les plus habiles gens de l'Empire, & qui en occupoient en même temps les plus hautes places. On vit un premier Ecuyer nommé Conſtantin chargé d'enſeigner la Philoſophie; Alexandre Archevêque de Nicée profeſſer la Rhétorique, & le Patrice Nicéphore donner des leçons de Géometrie. L'Empereur pour exciter l'émulation, faiſoit manger à ſa table les Ecoliers qui ſe diſtinguoient le plus, & les récompenſoit ſouvent en leur accordant des poſtes honorables.

Romain fils de ce Prince fut aſſez dénaturé pour trouver que ſon pere vivoit trop long-temps. Réſolu d'abréger ſes jours, il lui fit préſenter une coupe empoiſonnée. L'empereur en voulant boire, en répandit une partie, de ſorte que ce qu'il but ne fut pas capable de le faire mourir ſur le champ. Depuis ce temps l'Empereur reſſentit de violentes douleurs dans le corps, & fut tourmenté d'une fiévre lente qui le mina peu à peu. Il fit pluſieurs voyages pour tâcher de diſſiper ſon mal, mais enfin il ſuccomba & mourut le 9 de Novembre 959, âgé de 53 ans. Il avoit épouſé Hélene fille de l'Empereur Romain Lécapene, dont il eut Romain qui lui ſucceda, & trois Princeſſes, Zoë, Théodora & Agathe.

Conſtantin, un des plus ſçavans Princes dont il ſoit fait mention, a laiſſé un grand nombre d'ouvrages qui prouvent l'étendue de ſes connoiſſances. Il avoit écrit la vie de Baſyle ſon ayeul, & il avoit adreſſé à Romain ſon fils un livre ſur la maniere de gouverner. Il rapportoit dans cet ouvrage l'origine de divers peuples, leur puiſſance, leurs révolutions, & l'hiſtoire des Princes qui les avoient gouvernés. Il avoit encore fait une Tactique ou un Traité ſur la maniere de ranger les armées ſur terre & ſur mer. Il a compoſé de plus deux livres ſur les *Themes*, c'eſt-à-dire ſur les provinces de l'Orient & de l'Occident; ce qui formoit un état de l'Empire. Ce Prince ne ſe contenta pas de travailler par lui-même, il fit encore compoſer un grand nombre d'ouvrages par les plus ſçavants hommes de ſon ſiécle. Il fit continuer la Chronique de Théophane. Cette continuation commence à Léon l'Arménien en 813, & va juſqu'à la mort de Michel fils de Théophile en 868. Il fit auſſi extraire ce qu'il y avoit de plus important dans les meilleurs livres, & ce fut par ſon ordre que Théophane compoſa un abrégé de la Médecine en ſept livres. On a obligation à ce Prince de la

CONSTANTINOPLE.

collection de pluſieurs traités ſur la maladie des chevaux en 2 Volumes, & des *Géoponiques*. On conſerve à Francfort ſur le Mein un manuſcrit de cet Empereur : c'eſt une deſcription du cérémonial qui s'obſervoit dans l'Empire, ſurtout lorſque l'Empereur alloit à la guerre. Ce Prince excelloit encore dans les arts. Il paſſoit pour un des plus habiles peintres de ſon ſiécle, entendoit parfaitement la coupe des pierres, l'architecture, la conſtruction des vaiſſeaux & preſque tous les arts méchaniques. L'application qu'il donnoit aux Lettres lui déroba le temps qu'il devoit aux affaires de l'Etat, & c'eſt un reproche que lui font tous les hiſtoriens.

ROMAIN le Jeune.

Il y avoit déjà onze ans que Romain avoit été couronné par ſon pere lorſqu'il lui ſuccéda. Il avoit alors environ vingt-un ans, & on le ſurnomma *le jeune* pour le diſtinguer de l'Empereur Romain ſon ayeul maternel. En prenant poſſeſſion de l'Empire, il en changea tous les Miniſtres & donna ſa confiance au Chambellan Joſeph. Conſtantin Porphyrogenete avoit tenté de reprendre ſur les Sarraſins l'iſle de Crete, mais cette entrepriſe avoit été malheureuſe par la faute du Général. Romain détermine à réparer l'honneur de l'Empire, chargea Nicéphore-Phocas (1) de faire la conquête de l'iſle de Crete. Ce Général ſe conduiſit avec tant de prudence qu'il vint à bout de chaſſer les Barbares de cette iſle cent trente-huit ans après qu'ils s'en étoient rendus maîtres. Depuis l'expédition de Nicéphore, Crete ou Candie eſt toujours reſtée au pouvoir des Chrétiens, juſqu'au ſiécle dernier. Les Turcs s'en ſont alors emparés, & elle eſt aujourd'hui ſous leur domination. Nicéphore après avoir reçu les honneurs du Triomphe, fut nommé gouverneur de l'Aſie ; & partit auſſitôt pour ſon gouvernement à deſſein de faire la guerre aux Mahométans. Il emporta ſur eux des avantages conſidérables, & leur enleva plus de ſoixante places. Chargé d'un butin immenſe & couvert de gloire, il retourna à Conſtantinople.

959.

Romain avoit alors fini ſes jours, & cet événement étoit arrivé le 15 de Mars 963. On prétend que la mort de ce Prince fut cauſée par l'excès de ſes débauches ; quelques uns ont penſé au contraire qu'elle fut l'effet du poiſon. Romain étoit adonné à toutes ſortes de vices, & il n'avoit pour compagnie que des gens qui flattoient ſes paſſions, ou qui étoient les compagnons de ſes déſordres. Ce Prince avoit épouſé deux femmes. La premiere nommée Berthe, étoit fille naturelle de Hugues Roi d'Italie : les Grecs changerent ſon nom en celui d'Eudocie. Son mari la mépriſa ſi fort qu'on prétend qu'il ne la regarda jamais comme ſa femme. Après ſa mort Romain épouſa Anaſtaſie qui fut appellée Théophanon. Il en eut deux Princes & deux Princeſſes. Les Princes furent Baſyle & Conſtantin qui furent Empereurs. Les Princeſſes furent Théophanon & Anne. Othon I. Empereur d'Allemagne demanda la premiere en mariage pour ſon fils ; mais Nicéphore-Phocas ne voulut jamais conſentir à cette alliance. Zimiſcès ſon ſucceſſeur accorda la Princeſſe au jeune Othon. Anne épouſa Wladimir ou Wolodimer Prince de Ruſſie, après que ce Monarque eut embraſſé le Chriſtianiſme. (2)

(1) Nicéphore étoit fils de Bardas-Phocas, & neveu de Léon-Phocas, à qui on avoit creyé les yeux, ſous le dernier regne.

(2) Voyez le quatrieme Volume de cette Introduction, pag. 244.

CONSTANTINOPLE.

NICEPHORE PHOCAS.

963.

Après la mort de Romain, le thrône Impérial fut occupé par Basyle son fils aîné, qui avoit été associé à l'Empire dans la deuxieme année de son âge en 960. Théophanon sa mere profitant de la foiblesse de son âge, s'empara de toute l'autorité, dont elle confia une partie au chambellan Joseph. Nicéphore-Phocas voyoit dans ce Ministre un ennemi déclaré & jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquise. Craignant que ce Seigneur ne formât quelque mauvais dessein contre lui, il n'auroit osé rentrer dans Constantinople s'il n'y eût été invité par une lettre de l'Imperatrice qu'il avoit beaucoup aimée. Il s'apperçut cependant bientôt que la protection de Théophanon ne pouvoit le mettre à l'abri des mauvaises intentions de Joseph, & il crut devoir prendre des mesures pour rompre celles de son ennemi. Ces raisons le déterminerent à se rendre chez le Chambellan & à lui faire une fausse confidence. En lui montrant un cilice qu'il avoit mis à dessein sur sa chair, il lui déclara qu'il étoit dans la résolution de se retirer dans un monastere, & qu'il auroit déjà exécuté ce projet, s'il n'eût senti que l'Empereur avoit besoin de son service. Cette démarche trompa tellement Joseph, qu'il regarda dèslors Nicéphore-Phocas comme un homme respectable par sa sainteté.

Nicéphore alla ensuite trouver le Patriarche Polyeucte, mais il lui tint un discours bien different. Il se plaignit de l'injustice de ses ennemis qui ne cherchoient qu'à le perdre à cause qu'il s'étoit rendu utile à sa patrie. Le Patriarche, touché de son discours, le conduisit au Palais, & en présence du Sénat qu'on y avoit assemblé, il demanda que Nicéphore fût continué dans le Gouvernement de l'Asie, comme le seul qui fût capable d'en imposer aux Barbares. Tout le monde fut du même avis que le Patriarche, & Nicéphore ayant été declaré Général des Armées d'Asie, partit pour son Gouvernement. Joseph irrité d'avoir été trompé par Nicéphore, chargea les Généraux Jean Zimisces & Romain d'arrêter le Gouverneur & de le renfermer dans un monastere. Ces deux Officiers peu touchés des récompenses qu'on leur promettoit, découvrirent à Nicéphore les mauvais desseins du Chambellan, & l'exhorterent à prendre la pourpre. Il fit d'abord de grandes difficultés, mais convaincu qu'il n'y avoit que ce seul moyen de sauver sa vie, il se laissa proclamer Empereur par son armée. Cette proclamation se fit au mois de Juillet 963.

Nicéphore alla aussitôt à Constantinople où il entra le 16 Août au milieu des acclamations publiques. Il fut sacré le même jour dans l'Eglise de Sainte Sophie par le Patriarche. Joseph appréhendant pour sa vie, se sauva dans une Eglise. Le nouvel Empereur l'exila en Paphlagonie où il mourut au bout de deux ans ; & l'Imperatrice Théophanon fut envoyée dans un Monastere. Elle n'y resta pas long-temps, & en sortit pour épouser Nicéphore qui avoit senti son ardeur se renouveller pour elle. Ce mariage occasionna quelques differends entre l'Empereur & le Patriarche. Le dernier avoit refusé l'entrée du Sanctuaire à Nicéphore premierement à cause des secondes nôces défendues par Constantin Copronyme, & secondement parce qu'on disoit que l'Empereur avoit tenu sur les fonts baptismaux un enfant de l'Imperatrice. Toutes ces difficultés furent enfin levées : on décida qu'on devoit faire peu d'attention aux loix de Constantin Copronyme,

CONSTANTINOPLE.

& on découvrit que c'étoit le pere de l'Empereur qui avoit été parrein de l'enfant de l'Imperatrice.

Nicéphore devenu Empereur continua par lui-même la guerre qu'il faiſoit depuis long-temps aux Sarraſins, & reprit ſur eux Anazarbe, Roſe, Adane, Mopſueſte & Tarſe. D'un autre côté ſes Généraux n'avoient pas de moindres ſuccès, & ils remirent ſous la domination de l'Empire la ville d'Antioche & l'iſle de chypre. Tous ces grands avantages n'empêchoient pas les peuples de murmurer. L'Empereur qui n'aimoit que la guerre, favoriſoit en tout les militaires, & ne ſongeoit point à réprimer les déſordres qu'ils commettoient. D'ailleurs pour ſubvenir aux frais d'une ſi longue guerre, il avoit augmenté les impôts, ſupprimé les gratifications que les Souverains avoient coutume de faire aux Sénateurs, retranché les penſions deſtinées aux Egliſes, diminué le poids de la monnoye, en en conſervant la valeur.

Toutes ces choſes firent murmurer hautement, & rendirent Nicéphore odieux à ſes ſujets, mais le dégout qu'il prit pour l'Imperatrice, fut cauſe de ſa perte. Théophanon irritée de l'inconſtance de ſon mari, & épriſe d'amour pour Jean Zimiſcès, forma avec ce dernier le projet de faire aſſaſſiner l'Empereur. On fit cacher des Conjurés dans un des appartements du Palais, & au milieu de la nuit Théophanon y introduiſit Zimiſcès en le faiſant entrer par la fenêtre dans un panier qu'on avoit tiré avec des cordes. Ce ſcélerat alla trouver l'Empereur qui étoit endormi, le réveilla, & après lui avoir arraché la barbe & lui avoir donné quelques coups de pied, il fit ſigne aux autres Conjurés de ſe jetter ſur lui. Il fut auſſitôt percé de mille coups. On prétend qu'il avoit été inſtruit de la conjuration, & qu'il avoit négligé de prendre des précautions pour la diſſiper.

Ce Prince joignoit à de grands vices de grandes vertus. Il étoit grand homme de guerre, mépriſoit les plaiſirs, & témoigna en pluſieurs rencontres de l'amour pour la juſtice. Il paroît que ſi ſon regne eût été plus long, il auroit remis l'Empire dans ſon ancienne ſplendeur. Il n'avoit point eu d'enfants de l'Imperatrice Théophanon. Luitprand fait un portrait affreux de ce Prince. » Ce Nicéphore, dit-il, me paroît un vrai monſtre. Il a une » taille de Pygmée, une groſſe tête, de petits yeux, une barbe courte, » large, épaiſſe, mêlée de blanc & de noir, un col fort court, des che» veux longs & noirs, un tein d'Ethiopien, & capable de faire peur à qui» conque le rencontreroit, de longues cuiſſes, de courtes jambes. « Ce portrait peut fort bien être exageré, car Luitgrand avoit ſujet de ſe plaindre de l'Empereur, & on voit qu'il parle avec paſſion lorſqu'il s'agit de ce Prince.

JEAN-ZIMISCE'S, BASYLE, CONSTANTIN

Auſſitôt que Nicéphore Phocas eut été tué, Zimiſcès s'empara des ornemens Imperiaux, & ſe fit déclarer ſon ſucceſſeur. Il prit en même temps pour collégues Baſyle & Conſtantin fils de l'Empereur Romain, & bannit tous les parents de Nicéphore. Zimiſcès ſe préſenta alors à l'Egliſe de Sainte Sophie pour y être couronné par le Patriarche Polyeucte. Ce Prélat lui déclara qu'il ne ſeroit point reçu dans l'Egliſe avant qu'il eût eloigné l'Imperatrice Théophanon ; qu'il eût fait connoître le meurtrier de l'Empereur & rendu aux Evêques l'écrit que Nicéphore les avoit forcés de donner ; écrit

écrit par lequel ils s'engageoient à ne faire aucun reglement eccléſiaſtique ſans ſon conſentement. Zimiſcès accorda tout ce qu'on voulut & jura qu'il n'avoit pas mis la main ſur l'Empereur. Le Patriarche ſatisfait de ces œuvres extérieures, couronna Zimiſcès le jour de Noël. CONSTANTINOPLE.

Les Ruſſes faiſoient alors de grands ravages dans la Bulgarie, & paroiſſoient vouloir s'y établir. L'Empereur qui redoutoit le voiſinage de cette Nation envoya des Ambaſſadeurs à leur Prince pour l'engager à ſe retirer, en lui repréſentant que la Bulgarie appartenoit à l'Empire. Le Duc de Kiow (1) reçut avec hauteur les repréſentations de Zimiſcès, & menaça même d'aller mettre le ſiége devant Conſtantinople. La fortune ne favoriſa pas la valeur & la hardieſſe du Prince de Ruſſie, qui, battu pluſieurs fois par les Grecs, conſentit enfin à la paix. Les Patzinaces profitant du mauvais état où ſe trouvoient ſes troupes, l'attaquerent pendant qu'il retournoit dans ſes Etats; & acheverent de détruire ſon armée. Il fut tué dans cette action.

Cependant l'Empire étoit agité de troubles inteſtins. Bardas-Phocas fils de Léon, & neveu de Nicéphore-Phocas s'étoit fait proclamer Empereur en Cappadoce. D'un autre côté Léon & Nicéphore ſon fils avoient deſſein de faire ſoulever la Thrace. Zimiſcès condamna ces deux derniers Princes à avoir les yeux crevés, mais il manda en ſecret qu'on les épargnât. Il écrivit en même temps à Bardas-Phocas pour l'engager à rentrer dans le devoir. Bardas au lieu de ſe rendre aux remontrances de l'Empereur, lui fit une vive réplique, & lui reprocha l'aſſaſſinat de l'Empereur ſon oncle. Zimiſcès envoya alors des troupes contre le Rebelle, qui fut bientôt abandonné de ſes partiſans, & obligé de ſe remettre à la diſcrétion de l'Empereur. Ce Prince l'envoya en exil dans l'iſle de Chio, où il embraſſa l'Etat eccléſiaſtique. Cependant Léon & Nicéphore ſon fils, qui avoient été épargnés, entrerent dans Conſtantinople pour exciter une émeute; mais ils furent arrêtés. Leurs biens furent confiſqués & ils eurent les yeux crevés.

L'Empereur délivré glorieuſement de la guerre des Ruſſes & de ſes ennemis particuliers, parcourut l'Aſie à la tête d'une nombreuſe armée. Il attaqua les Sarraſins, remporta ſur eux divers avantages, leur enleva pluſieurs Places, entr'autres Niſibe, Apamée & Berite, & retourna chargé d'un butin immenſe. Comme il paſſoit par la Cilicie il apprit que les plus grandes terres de cette province appartenoient à l'Eunuque Baſyle grand chambellan. En voyant tant de richeſſes appartenir à un ſeul homme, il ne put s'empêcher d'en murmurer hautement. Baſyle à qui on rapporta le diſcours de l'Empereur, ſe crut perdu, car il craignoit que Zimiſcès ne fît examiner ſa conduite. Déterminé à prévenir l'Empereur, il corrompit un des Echanſons de ce Prince, & l'engagea à mettre un poiſon lent dans ſa coupe. Les Medecins ne purent en arrêter l'effet, & Zimiſcès s'apperçut que ſa fin approchoit. Il mourut le 10 Janvier 976. en témoignant un ſincere repentir de ſes fautes. 974.

On auroit peu de choſe à reprocher à ce Prince s'il n'étoit pas monté ſur le thrône par un crime. Il gouverna l'Empire avec ſageſſe, & donna des

(1) Les principaux Souverains de la Ruſſie s'appelloient alors Ducs de Kiow.

CONSTANTINOPLE.

preuves continuelles de valeur, & de générosité. On ignore le nom de son pere, on sçait seulement qu'il étoit petit fils du Général Jean Curcuas. Il avoit eu deux femmes; la premiere étoit sœur de Bardas-Sclerus, & la seconde nommée Théodora étoit fille de Constantin Porphyrogenete. On ne sçait s'il en eut des enfants. Zimiscès est le premier Empereur qui ait fait mettre sur la monnoye l'image du Sauveur des hommes avec l'inscription JESUS-CHRIST ROI DES ROIS. Ses successeurs ont suivi son exemple.

BASYLE & CONSTANTIN seuls.

976.

Basyle & Constantin devinrent seuls maîtres du thrône Impérial par la mort de Jean Zimiscès; mais le premier eut presque toute l'autorité. Constantin étoit alors âgé de 20 ans & son frere n'étoit que dans sa dix-huitieme année. Le Chambellan Basyle, qui avoit fait empoisonner Zimiscès, conserva sa charge avec tout son crédit. Celui de Bardas-Sclerus Général des troupes d'Orient, les richesses, la réputation de ce Seigneur donnerent de l'ombrage au Chambellan qui lui ôta le gouvernement de l'Asie, pour lui donner celui de Mésopotamie, parce qu'il étoit moins considérable. Bardas irrité de voir ses services ainsi récompensés, se fit proclamer Empereur par les troupes qu'il avoit mises dans son parti. Il fit ensuite alliance avec les Sarrasins d'Amide & de Martyropole, & marcha vers Constantinople. Pierre Phocas Général des troupes d'Orient eut ordre d'aller à la rencontre du Rebelle & de garder les passages. Les deux armées étant à peu de distance l'une de l'autre, Bardas-Sclerus feignit de n'avoir aucun dessein de combattre, & fit dresser des tables comme s'il eût voulu faire reposer son armée. Les troupes imperiales informées de ce qui se passoit chez les Rebelles, se crurent en sureté, & abandonnerent leur rang. Bardas tomba sur elles à l'improviste, & les tailla en piéces. Cet avantage augmenta le nombre de ses partisans, & les habitants d'Attala le mirent en possession de la flotte Impériale, après avoir arrêté le grand Amiral. On nomma un nouveau Général pour combattre les Rebelles, mais il fut encore vaincu, & la ville de Nicée tomba au pouvoir de Sclerus. Le ministre de l'Empire crut devoir lui opposer Bardas-Phocas neveu de l'empereur Nicéphore, & qui s'étant révolté contre Zimiscès avoit été vaincu par Sclerus. On rappella Phocas de son exil & on lui fit jurer une fidélité à toute épreuve. Bardas-Phocas fut vaincu deux fois, mais ayant trouvé moyen de blesser Sclerus dans un troisieme combat sur les bords du fleuve Halys, il mit en fuite les Rebelles. Sclerus se sauva d'abord à Martyropole, & de-là à Babylone pour demander du secours à Chosroès qui en étoit le souverain. Chosroès le fit mettre en prison avec l'Envoyé des Empereurs qui s'étoit rendu à sa cour pour le prier de ne point protéger un Rebelle.

Aussitôt le calme fut rétabli dans l'intérieur de l'Empire; l'Empereur Basyle se mit en campagne pour se venger des Bulgares qui s'étoient révoltés, & qui avoient commis de grands ravages dans la Thrace, dans la Macédoine, la Thessalie, la Grece & dans le Péloponnese. La guerre que Basyle entreprit alors fut cause de nouveaux troubles. L'Empereur en allant assiéger Sardique, avoit chargé Léon de Mélissene de garder les passages. Un ennemi de ce Seigneur avertit secrettement Basyle que Léon avoit quitté son poste, & qu'il s'avançoit vers Constantinople pour se faire proclamer

Empereur. Basyle à cette nouvelle leva promptement le siége de Sardique, & reprit la route de la capitale. Le Roi des Bulgares attaqua l'armée Imperiale dans sa retraite & la mit en desordre. L'Empereur en arrivant à Philippopole fut étonné de trouver Léon de Méliſſene dans le poste qu'il lui avoit confié. Il s'apperçut alors qu'il avoit prêté trop facilement l'oreille à la calomnie, & qu'elle étoit cause de la perte de son armée. CONSTANTINOPLE.

Ce ne fut pas le seul malheur qu'il éprouva. Bardas-Phocas Général des troupes d'Orient, fâché de ce que Basyle avoit fait la guerre sans l'employer, & même sans lui en faire part, se fit proclamer Empereur le 15 d'Août. Bardas-Sclerus qui étoit sorti des prisons de Babylone, & qui se trouvoit à la tête d'une petite armée, offrit de joindre ses troupes aux siennes, s'il consentoit à partager l'Empire entr'eux. Bardas-Phocas y consentit, & convint d'une entrevue dans la Cappadoce; mais Phocas au lieu de garder la parole qu'il avoit donnée, fit arrêter Sclerus, & le fit enfermer dans la forteresse de Tyropée. L'armée de Bardas-Phocas augmentée par les troupes de Sclerus, alla assiéger Constantinople. Basyle passa le détroit pendant la nuit, & tailla en pièces une partie des Rebelles qui attaquoient Chrysopole. Il se présenta ensuite devant l'autre corps d'armée qui étoit devant Abidos. Bardas-Phocas appercevant l'Empereur qui animoit ses soldats, courut à lui pour le combattre; mais comme il approchoit de ce Prince, il tomba tout-à-coup de cheval, & on s'apperçut bientôt qu'il étoit mort. On n'a jamais sçu positivement comment cet évenement étoit arrivé. Quelques uns ont cru qu'il avoit reçu un coup mortel, dans le temps qu'il étoit prêt à se précipiter sur Basyle, & Constantin son frere s'est vanté de l'avoir tué, mais on ne remarqua sur son corps aucune blessure. D'autres ont prétendu qu'il avoit été empoisonné par un de ses Echansons que l'Empereur avoit gagné. Ils ajoutent que Bardas-Phocas avoit coutume de boire un verre d'eau froide lorsqu'il se disposoit à aller au combat, & que son Echanson avoit jetté du poison dans le dernier verre qu'il but. La mort du Chef des Rebelles jetta la consternation parmi eux, & il fut facile à l'Empereur de les mettre en fuite. Bardas-Sclerus devenu libre avoit dessein de poursuivre ses projets; mais une lettre touchante que l'Empereur lui écrivit, le fit rentrer en lui-même. Il alla se jetter aux pieds de Basyle qui lui fit un accueil favorable, & lui donna la charge de Grand-Maître du Palais. Il y eut une amnistie pour tous ceux qui avoient pris son parti, & ils furent conservés dans leurs biens, & dans leurs dignités. 987.

Basyle songea alors à poursuivre contre les Bulgares la guerre qu'il avoit été obligé d'interrompre. Les succès furent des plus brillants, & chaque année l'Empereur remporta de nouveaux avantages sur ces peuples. Ils furent entierement soumis en 1019, & depuis ce temps la Bulgarie fut réunie à l'Empire, & la Bulgarie en-deçà du Danube fut gouvernée par des Ducs jusqu'au regne d'Isaac l'Ange sous lequel les Bulgares se révolterent. Dans le cours de cette expédition Basyle avoit fait crever les yeux à plusieurs milliers de Bulgares. Vainqueur de ces peuples, il se proposa de chasser les Sarrasins d'Afrique de la Sicile, mais sa mort arrivée au mois de Décembre 1025 arrêta tous ses projets. Il étoit dans la soixante-onzieme année de son âge, & il avoit regné cinquante ans. Ce Prince dans sa jeunesse s'étoit 1019.

CONSTANTINOPLE.

CONSTANTIN seul.

laiſſé aller à l'amour du plaiſir ; mais revenu à lui-même il changea de conduite & fit ſon unique occupation des affaires d'Etat. Il ne reſpiroit que la guerre, & il n'accorda aucune faveur aux gens de lettres.

1025. Conſtantin ſon frere n'avoit eu juſqu'alors que le nom d'Empereur, & il ne s'étoit jamais mêlé des affaires d'Etat. Devenu ſeul maître de l'Empire il continua à ſe livrer à ſes plaiſirs, & à donner ſa confiance aux compagnons de ſes débauches. Un tel genre de vie altera enfin ſa ſanté, & le fit tomber dans une maladie qui lui fit connoître que ſa fin étoit proche. Lorſqu'on le vit réſolu à ſe déſigner un ſucceſſeur, on l'engagea à nommer le Patrice Dalaſſene qui commandoit en Arménie. Pendant qu'on étoit allé l'avertir que l'Empereur vouloit lui laiſſer la couronne, un ami du Patrice Romain-Argyre trouva moyen de faire changer de ſentiment à Conſtantin, & de faire monter Romain-Argyre ſur le thrône Impérial. Ce Seigneur fut auſſitôt mandé à la Cour, & l'Empereur lui déclara qu'il le nommoit Auguſte, mais qu'il falloit épouſer une de ſes filles, & par conſéquent répudier Hélene ſa femme ou avoir les yeux crevés. Romain ſe trouvoit dans un extrême embarras parce qu'il aimoit beaucoup ſa femme. Hélene craignant que l'indéciſion de ſon mari ne lui attirât quelque malheur, ſe retira dans un couvent & ſe fit Religieuſe. Romain épouſa alors Zoë une des filles de Conſtantin. Ce Prince mourut trois jours après cette cérémonie. Il avoit épouſé Hélene fille du Patrice Alipe, & il en eut trois filles, Eudocie, Théodora & Zoë. La premiere embraſſa la vie monaſtique de chagrin d'avoir perdu ſa beauté dans une maladie.

ROMAIN ARGYRE.

1028. Romain-Argyre monta ſur le thrône auſſitôt après la mort de ſon beau-pere. Il n'y avoit pas long-temps que ce Prince en étoit poſſeſſeur lorſqu'il ſe forma une conſpiration contre lui. Pruſien fils de Wladiſlas dernier Roi de Bulgarie que Baſyle avoit fait Général de l'Empire, & Théodora ſœur de l'Impératrice ſe liguerent enſemble pour enlever la couronne à Romain. Le complot fut découvert, Pruſien eut les yeux crevés & Théodora fut exilée à Petrium. Zoë l'obligea dans la ſuite de prendre le voile. Quelque temps après Conſtantin-Diogene Gouverneur de Sirmic qui avoit épouſé la niéce de l'Empeteur, voulut auſſi ravir le ſceptre à Romain. Ce Prince informé des mauvais deſſeins de Conſtantin, le fit arrêter & enfermer dans le Monaſtere des Studites. Théodora ne put cependant reſter tranquille & jalouſe de l'élévation de ſa ſœur, elle forma le projet de ſe retirer en Illyrie avec Conſtantin-Diogene. Zoë, qui en fut inſtruite, fit arrêter Conſtantin & ſes complices, mais Conſtantin craignant de trahir ſes amis lorſqu'il ſeroit appliqué à la queſtion, ſe jetta du haut du Palais des Blaquernes, & ſe tua.

1030. Cependant les affaires d'Orient étoient dans une triſte ſituation. Les Empereurs Nicéphore-Phocas, Jean Zimiſcès, & Baſyle avoient fait trembler les Sarraſins ; mais lorſque ces peuples virent Conſtantin ſur le thrône, ils crurent qu'ils pouvoient impunément attaquer l'Empire, & qu'il leur ſeroit facile de reprendre ce qu'ils avoient perdu. Ils s'emparerent en effet de pluſieurs villes & maſſacrerent les garniſons Grecques. L'Empereur ne pouvant ſouffrir plus long-temps les ravages des Barbares, ſe mit en campagne, & marcha à leur rencontre. Les détachements qu'il envoya en avant furent battus, & ſon armée fut defaite près d'Antioche le 13 Août.

Constantinople.

Romain de retour de cette malheureuſe expédition, ſe vit bientôt expoſé à d'autres chagrins beaucoup plus ſenſibles. L'Impératrice Zoë qui avoit pris de l'inclination pour le Chambellan Michel, entretint avec lui un commerce dont tout le monde fut ſcandaliſé. Romain informé de cette intrigue par Pulcherie ſa ſœur, envoya chercher Michel & lui demanda s'il étoit vrai que l'Impératrice l'aimât. Michel répondit que non, & l'Empereur feignant de le croire, le laiſſa aller. Michel craignant ſans doute que Romain n'eût envie de le faire périr, gagna quelques domeſtiques de l'Empereur, & lui fit donner un poiſon lent. On remarqua en effet que depuis l'entretien que Michel avoit eu avec Romain, ce Prince étoit tombé dans une extrême langueur. Il avoit le tein plombé, il reſpiroit à peine, ſes cheveux & ſa barbe tomberent, & il ſouffroit des maux ſi violents qu'il deſiroit ardemment la mort. Comme l'Empereur ne mouroit pas aſſez tôt ſuivant la volonté de Michel, on prétend que ce dernier accompagné de quelques ſcélerats, étouffa Romain dans le bain en lui enfonçant la tête dans l'eau. On le mit enſuite dans ſon lit, & alors l'Impératrice affecta un déſeſpoir qu'elle ne ſentoit pas. Romain avoit ſignalé les commencements de ſon regne en diminuant les impôts, en rendant la liberté aux priſonniers, en rappellant les exilés, & en reparant autant qu'il avoit pu les maux que l'Empereur ſon beau-pere avoient faits. Michel-Pſellus qui l'avoit connu, aſſure qu'il s'étoit propoſé pour modèles Auguſte, Antonin, & Marc-Aurele.

Michel Paphlagonien. 1034.

A peine Romain étoit-il mort que l'Impératrice Zoë fit revêtir Michel des ornements Impériaux, & le fit ſaluer Empereur par tous ceux qui étoient préſents. On aſſure que cette même nuit elle épouſa ce Prince, & que la bénédiction nuptiale fut donnée par le Patriarche Alexis, qui s'étoit laiſſé éblouir à la vue d'une ſomme conſiderable. Michel étoit de Paphlagonie & il étoit paſſé rapidement de changeur & même de faux monnoyeur à la dignité de Chambellan. Zoë en l'épouſant s'étoit flattée que ſatisfait du titre d'Empereur, il lui abandonneroit toute l'autorité; mais Jean, frere de ce Prince, craignant que l'Impératrice ne traitât Michel comme elle avoit fait Romain, prit des précautions qui réduiſirent cette Princeſſe dans une eſpece d'eſclavage. Il changea tous les Eunuques & les femmes du Palais, & les remplaça par d'autres perſonnes ſur leſquelles il pouvoit compter; de ſorte qu'il étoit inſtruit de tout ce qu'elle diſoit ou faiſoit. Michel qui étoit attaqué d'épilepſie abandonna le ſoin du gouvernement à Jean ſon frere.

Le Patrice Conſtantin Dalaſſene parut mécontent de l'élévation de Michel, & tint des diſcours qui inquiéterent le premier Miniſtre. On attira le Patrice à la Cour, & après lui avoir fait une réception favorable, on l'exila dans l'Iſle de Plate, d'où il fut transféré dans une fortereſſe. Conſtantin-Ducas ſon gendre eut le même ſort, parce qu'il s'étoit plaint des mauvais traitements qu'on avoit faits à ſon beau-pere.

Les Sarraſins continuoient cependant à ravager impunément l'Empire; les Patzinaces faiſoient des courſes dans la Bulgarie, & les Cyclades étoient expoſés à la fureur des Corſaires barbares. Comme l'Empereur n'étoit pas en état de faire tête à tant d'ennemis à la fois, il tourna la plus grande partie de ſes forces contre les Bulgares qui vouloient ſecouer le joug, & il fut aſſez heureux pour les ſoumettre.

CONSTANTINOPLE.

Michel étoit continuellement agité de remords, & il avoit toujours devant les yeux le crime qu'il avoit commis pour monter ſur le thrône. Il employoit les aumônes & les prieres des Prêtres pour tâcher d'appaiſer la colere divine. La vue de l'Impératrice renouvelloit ſes peines, & cette Princeſſe s'étant apperçue qu'elle étoit devenue odieuſe à ſon mari, réſolu de le faire empoiſonner, en lui faiſant prendre une médecine; mais ſon projet fut découvert, & elle ne put l'exécuter. Le premier Miniſtre perſuadé que ſon frere n'avoit pas encore long-temps à vivre, l'engagea à déclarer Céſar, Michel ſon neveu fils de ſa ſœur. La cérémonie fut faite en préſence du Sénat & des grands de l'Empire dans l'Egliſe des Blaquernes. L'Impératrice y avoit donné ſon conſentement, & elle adopta même le jeune Prince. L'Empereur agité de plus en plus par le ſouvenir de ſon crime, ſe fit porter dans le Monaſtere de S. Côme & S. Damien qu'il avoit fait bâtir, & il y prit l'habit monaſtique. Il refuſa d'y recevoir Zoë qui avoit demandé à le voir. Uniquement occupé à pleurer ſes péchés, il termina ſes jours dans la pénitence la plus auſtere.

MICHEL Calaphate.

1041.

Zoë s'empara de la ſouveraine autorité auſſitôt que ſon mari fut mort, mais conſiderant que le poids du gouvernement excédoit ſes forces, elle réſolut de ſe marier à quelqu'un qui la fît reſpecter. Le jeune Michel inſtruit du deſſein de Zoë, l'engagea à lui procurer l'Empire en lui promettant qu'elle auroit toute l'autorité, & qu'il ſe contenteroit du nom d'Empereur. Zoë ſe laiſſa attendrir par ſes diſcours, & elle le fit monter ſur le thrône. Il étoit fils de Marie ſœur de Michel Paphlagonien & d'Etienne, qui de calfateur de vaiſſeaux avoit été élevé à la dignité de Patrice. Michel devenu Empereur eut d'abord de grands égards pour Jean ſon oncle, il le fit même Deſpote; mais enſuite il l'exila, ſans doute parce qu'il connut qu'il vouloit prendre trop d'autorité. L'Empereur donna enſuite ſa confiance à un autre oncle nommé Conſtantin qu'il déclara Nobiliſſime.

Le nouveau Miniſtre conſeilla à l'Empereur d'exiler l'Impératrice Zoë, afin de la mettre hors d'état d'agir contre lui comme elle avoit fait à l'égard de ſes prédéceſſeurs. Michel ſuivit les avis de ſon oncle, fit enlever Zoë pendant la nuit & l'obligea à ſe faire Religieuſe dans un Monaſtere de l'Iſle du Prince, où elle avoit été tranſportée. L'Empereur pour juſtifier ſa conduite fit publier un manifeſte dans lequel il expoſoit qu'il avoit été obligé d'agir de la ſorte pour prévenir les mauvais deſſeins de Zoë. Les Partiſans de cette Princeſſe ſouleverent le peuple, & on déclara hautement qu'on ne vouloit point reconnoître Michel pour Empereur, & qu'il falloit rendre l'Empire à Zoë à qui il appartenoit légitimement. Le Préfet voulut calmer la ſédition, mais tous ſes efforts furent inutiles, & il penſa même être maſſacré. Michel Calaphate voyant que ſa vie n'étoit pas en ſûreté, ſe ſauva dans le Monaſtere des Studites où il prit auſſitôt l'habit de Religion. Zoë qu'on avoit retirée de ſa retraite paroiſſoit avoir deſſein de l'y laiſſer finir tranquillement ſes jours; mais Théodora qui craignoit que ce Prince ne remontât ſur le thrône, engagea le Préfet de Conſtantinople à le tirer du Monaſtere & à lui crever les yeux; ainſi qu'à Conſtantin ſon oncle. Cette cruelle exécution ſe fit le 21 d'Avril 1042.

ZOE & THE'ODORA.

1042.

Zoë & Théodora aſpiroient en même temps à l'Empire, & chacune

avoit ſes partiſans. La premiere étoit dans le palais, & la ſeconde attendoit dans l'Egliſe de Sainte Sophie quelle ſeroit la fin de tous ces mouvements. Le Sénat balançoit entre les deux ſœurs & ne ſçavoit encore ce qu'il devoit faire, lorſque Zoë alla trouver ſa ſœur & lui déclara qu'elle vouloit partager l'Empire avec elle. C'eſt ainſi que cet événement eſt rapporté par Pſellus qui vivoit dans ce temps-là. Zonare & Cedrene prétendent au contraire que Zoë fut contrainte par le peuple d'aſſocier Théodora à l'Empire. Quoi qu'il en ſoit, ce fut pour la premiere fois qu'on vit le thrône Impérial occupé par deux Princeſſes, mais Théodora n'eut que le ſecond rang. CONSTANTINOPLE.

Le peuple qui avoit d'abord vu avec plaiſir ces deux ſœurs partager la couronne, ſe dégouta bientôt du gouvernement des femmes. Zoë s'en étant apperçue, réſolut de ſe marier une troiſieme fois, & épouſa en effet le 11 de Juin de la même année Conſtantin Monomaque.

CONSTANTIN Monomaque.

Ce Prince qui prétendoit deſcendre du grand Conſtantin, joignoit une belle figure à une grande nobleſſe. L'une & l'autre de ces qualités avoient ſenſiblement touché l'Impératrice dès le vivant même de Michel de Paphlagonie, & ce Prince qui en avoit été jaloux avec raiſon, avoit exilé Conſtantin à Lesbos. Une injuſtice que Conſtantin Monomaque commit preſqu'auſſitôt qu'il fut ſur le thrône, penſa lui devenir funeſte. Ce Prince avoit pris une forte inclination pour Sclerene ſœur de Romain Sclerus ennemi mortel de Maniacès qui commandoit les troupes en Italie où il s'étoit déjà beaucoup diſtingué. La favorite, pour faire plaiſir à ſon frere, employa tout ſon crédit & fit ôter le commandement à Maniacès dans le temps même qu'il rendoit les plus grands ſervices à l'Etat. Ce général irrité de voir ſes ſervices ainſi récompenſés, & oubliant ſon devoir, ſe fit proclamer Empereur par ſes ſoldats. Les troupes que Conſtantin envoya contre lui furent battues, & le vainqueur paſſa auſſitôt en Bulgarie où il remporta encore un avantage conſiderable ſur l'armée de Conſtantin. Après cette victoire il tomba tout d'un coup mort de deſſus ſon cheval ſans qu'on ait pu ſçavoir comment cet accident étoit arrivé. On lui coupa auſſitôt la tête qui fut portée en triomphe à Conſtantinople. La mort du chef des Rebelles les obligea de mettre bas les armes, & mit fin à cette révolution qui paroiſſoit devenir très-dangereuſe pour l'Empereur.

Cependant la paſſion qu'il avoit pour Sclerene prenoit tous les jours de nouveaux accroiſſements. Zoë n'étoit point jalouſe du crédit de cette favorite, & elle conſentit même qu'on lui rendît les honneurs qui n'étoient dûs qu'aux Impératrices. Le peuple ne vit pas ces amours ſi tranquillement, & le jour de la fête des 40 Martyrs pendant que tout le monde aſſiſtoit à la proceſſion ſolemnelle qu'on avoit coutume de faire, on entendit une voix qui cria : *Nous ne voulons point de Sclerene pour Impératrice, ni qu'elle ſoit la cauſe des mauvais traitements qu'on fait à Zoë & à Théodora.* Ces mots furent comme le ſignal de la ſédition ; car le peuple demanda auſſitôt la mort de l'Empereur. Ce Prince ſe trouvoit alors en grand danger, & il auroit eu peine à en ſortir ſans les ſoins de Zoë & de Théodora. Il y a lieu de penſer que ces deux Princeſſes étoient les auteurs de la ſédition, & qu'elles l'avoient excitée pour engager l'Empereur à renvoyer Sclerene ; ce qu'il fut obligé de faire. 1044.

CONSTANTINOPLE.

Délivré de ce péril il tomba bientôt dans un plus grand. Il avoit un parent nommé Léon Tornique à qui on avoit prédit qu'il ſeroit Empereur. Conſtantin qui en avoit été averti, ne pouvoit le ſouffrir & il l'avoit obligé à ſe faire Moine. Tornique s'étoit fait beaucoup aimer à Andrinople où il avoit long-temps demeuré. Sa diſgrace augmenta le nombre de ſes partiſans, qui l'ayant enlevé pendant la nuit de Conſtantinople où il étoit gardé, l'emmenerent à Andrinople. Se voyant à la tête d'une nombreuſe armée que ſes amis avoient raſſemblée, il ſe fit proclamer Empereur, & marcha droit à Conſtantinople. Conſtantin ſe trouva dans un grand embarras. Il avoit à peine mille hommes à oppoſer aux Rebelles, car les principales forces de l'Empire étoient alors en Iberie. Conſtantin avec cette petite troupe fit une vigoureuſe réſiſtance. Les Rebelles qui le preſſoient vivement le battirent cependant dans une ſortie qu'il fit. Le deſordre ſe mit tellement parmi ſes ſoldats qu'en ſe retirant dans la ville, ils laiſſerent entrer les ennemis avec eux. Conſtantin étoit perdu s'il n'eût repris courage & fait un dernier effort. Il raſſembla promptement les fuyards, les mena de nouveau contre les Rebelles, & vint à bout de les chaſſer de la ville. Depuis ce temps les affaires de Léon Tornique changerent de face. La déſertion ſe mit dans ſon armée, & la douceur avec laquelle Conſtantin reçut les déſerteurs en augmenta bientôt le nombre. Léon ainſi abandonné ſe réfugia dans une Egliſe d'où il fut enlevé. On le conduiſit à l'Empereur qui après lui avoir reproché ſon crime, lui fit crever les yeux.

La fin du regne de Conſtantin ne fut pas plus tranquille que les commencemens. Romain Boilas qu'il avoit élevé de la pouſſiere à la dignite de Sénateur, & à qui il avoit donné toute ſa confiance, eut l'ingratitude de vouloir lui ravir en même temps le thrône & la vie. L'Empereur averti des projets criminels de Romain Boilas, ſe contenta de l'exiler. Il le rappella dans la ſuite, & lui rendit toutes ſes dignités, avec ſes biens.

Conſtantin étoit tourmenté depuis long-temps de la goute, qui étant remontée, le mit en danger de perdre la vie. Par le conſeil de ſes courtiſans il choiſit Nicéphore Gouverneur de Bulgarie pour lui ſucceder. Zoë étoit morte depuis quelque temps, mais Théodora qui étoit encore envie ne put ſouffrir que Conſtantin ſongeât à lui donner un collégue ſans ſon aveu, & à lui ravir ainſi la couronne Impériale. Irritée de cette démarche, elle ſe fit proclamer une ſeconde fois Impératrice. Cette nouvelle cauſa une telle émotion à l'Empereur qu'elle fit redoubler ſon mal, & accelera ſa mort, qui arriva vers la fin de l'année 1054.

Conſtantin Monomaque avoit épuiſé le thréſor Impérial par ſes libéralités indiſcrettes, & faites ſans diſcernement. Obligé de rétablir ſes finances il avoit mis ſur ſes peuples des impôts qui l'avoient rendu odieux. Ce Prince fit un changement dans l'Empire qui contribua inſenſiblement à ſa ruine. Les Provinces frontieres avoient juſqu'alors été obligées d'entretenir à leurs dépens un certain nombre de troupes pour ſe mettre à couvert des invaſions des peuples voiſins, & en conſéquence elles ne payoient aucun tribut. Conſtantin les mit ſur le même pied que les Provinces interieures, & ſe chargea de les garder. Elles furent mal défendues & les Barbares en firent la conquête avec facilité.

Théodora

CONSTANTINOPLE.

Théodora se trouva seule maîtresse de l'Empire à la mort de Constantin Monomaque, & dans la crainte que quelqu'un n'entreprît de la faire descendre du thrône, elle fit arrêter tous ceux qui lui étoient suspects. Son regne, qui ne fut que de dix-neuf mois, ne fut troublé par aucunes révolutions soit au-dedans, soit au-dehors. Théodora mourut fort âgée d'une violente colique, vers la fin du mois d'Août 1056. La race de Basyle le Macédonien fut éteinte par la mort de cette Princesse.

MICHEL STRATIANIQUE.

1056.

Plusieurs Seigneurs qui n'osoient aspirer à l'Empire, mais qui desiroient avoir toute l'autorité, avoient conseillé à Théodora de désigner, pour son successeur Michel Stratonique qui n'avoit aucun des talens propres au gouvernement. Ils se flattoient que ce Prince reconnoissant son incapacité, leur confieroit l'administration des affaires. Michel, suivant les intentions de Théodora, fut proclamé Empereur le dernier jour du mois d'Août; mais il ne fut pas long-temps tranquille possesseur de la couronne. Théodose cousin germain de Constantin Monomaque croyant avoir sur l'Empire des droits plus légitimes que ceux de Michel, alla dans la Place publique accompagné de ses parens, de ses amis & de ses domestiques, & se plaignit hautement de l'injustice qu'on lui faisoit, en lui préférant Michel. Il rendit ensuite la liberté aux prisonniers, afin de fortifier son parti, mais cette petite troupe fut bientôt dissipée par les soldats que l'Empereur envoya contr'elle. Théodose fut pris & exilé à Pergame.

1057.

La conduite que tint l'Empereur en montant sur le thrône, lui attira un grand nombre d'ennemis. Il refusa de donner aux Généraux les gratifications qu'ils avoient coutume de recevoir le jour de Pâques de la part du Souverain, ôta le gouvernement d'Antioche à Catacalon, & maltraita Isaac Comnene & Nicéphore Brienne. Tous les Seigneurs mécontents s'assemblerent dans la grande Eglise, & convinrent entr'eux d'employer toutes sortes de moyens pour obliger Michel à abdiquer. Les conjurés après avoir pris la résolution de mettre la couronne sur la tête d'Isaac Comnene, se retirerent promptement en Asie où ils proclamerent ce Seigneur. Michel informé de ce qui se passoit rassembla des troupes de tous côtés, & les envoya contre les Rebelles. Il y eut près de Nicée une action très-vive, dont le succès fut long-temps douteux; mais enfin les Impériaux furent obligés de prendre la fuite. Michel effrayé de sa défaite auroit aussitôt abdiqué, si ses Ministres ne lui eussent conseillé de hasarder une seconde bataille. Il résolut cependant de tenter les voyes de la négociation, & offrit à Isaac Comnene de l'associer à l'Empire. Sa proposition fut acceptée, & Isaac s'étant rendu à Constantinople y fut couronné dans l'Eglise de Sainte-Sophie. Le Patriarche Michel Cerularius signifia alors à Michel qu'il n'étoit plus Empereur & l'engagea à quitter la pourpre. Michel abandonna aussitôt les marques de la dignité Impériale & sortit du palais.

ISAAC COMNENE.

Le regne de Comnene qui ne fut que de deux ans & trois mois, n'offre rien de remarquable. Ce Prince ayant été renversé de cheval un jour qu'il étoit à la chasse, fut tellement incommodé de cette chute qu'il se persuada que sa fin étoit proche. Résolu de faire pénitence, il se détermina à quitter la couronne, & à se renfermer dans un Monastere. Il avoit d'abord désigné pour son successeur Jean Comnene son frere, mais au refus

CONSTANTINOPLE.

de ce Prince, il remit le ſceptre à Conſtantin Ducas. Iſaac voyant que ſa ſanté ſe rétabliſſoit, commença à ſe repentir d'avoir trop précipité les choſes, & parut avoir deſſein de conſerver le thrône. Pſellus ſon confident fit venir auprès de lui un Evêque qui l'engagea à quitter les grandeurs de ce monde. Il en fit le ſacrifice, & mit la couronne ſur la tête de Conſtantin Ducas. Il ſe retira dans le monaſtere des Studites, où il vécut encore un an.

Les Hiſtoriens font de grands éloges de ſa valeur, de ſa fermeté & de ſa piété. Zonare nous apprend qu'il ſe fit haïr des Moines par les reglements qu'il fit contre eux. » Il fit examiner quel revenu leur ſuffiſoit pour vivre » conformément au vœu de pauvreté qu'ils avoient fait. Il ne leur laiſſa » que ce qui étoit néceſſaire, & appliqua le ſuperflu au profit de l'Etat. Cette » entrepriſe occaſionna bien des murmures. Les Moines ſoutinrent que » l'Empereur ne pouvoit toucher à leurs biens ſans impiété & ſans ſacrilége ; » mais les gens d'Etat prétendirent que le Souverain étoit en droit de ré» former les abus par-tout où ils ſe trouvoient ; que les Moines trouveroient » dans cet arrangement leur avantage ſpirituel ; qu'en diminuant leurs ri» cheſſes, on leur ôtoit l'occaſion de mener une vie trop mondaine, & » d'inquiéter leurs voiſins par des vexations & par des procès (1). « Iſaac Comnene, qui étoit d'une illuſtre famille qu'on croit originaire d'Italie, avoit épouſé Catherine, Princeſſe de Bulgarie. Il en eut deux enfants, un Prince nommé Manuel, & une Princeſſe appellée Marie. Le jeune Prince mourut long-temps avant ſon pere. Catherine & Marie ſa fille s'enfermerent dans un couvent en même temps qu'Iſaac Comnene.

CONSTANTIN DUCAS.

1059.

Conſtantin Ducas étoit à peine ſur le thrône que des Seigneurs jaloux de ſon élévation, réſolurent de le faire périr. Pendant que ce Prince étoit dans l'Egliſe de S. George, près du palais des Manganes, les conjurés lui donnerent un faux avis de quelques troubles ſurvenus à Conſtantinople pendant ſon abſence. Ils s'étoient flattés que l'Empereur remonteroit ſur ſa galere, & comme ils en avoient gagné l'équipage, ils eſperoient pouvoir facilement faire tomber l'Empereur dans la mer. Ce projet criminel ne put avoir ſon exécution, car Conſtantin étant entré dans un autre bâtiment qu'il trouva plus à ſa portée, arriva ſans danger à Conſtantinople. Il fut très étonné d'y voir regner le calme, & il n'eut pas de peine à comprendre qu'on avoit eu deſſein de le perdre. Après diverſes perquiſitions, il découvrit les auteurs du complot. Il ſe contenta de punir les coupables en les privant de leurs biens.

Conſtantin aimoit la paix, mais cette humeur pacifique fut préjudiciable aux intérêts de l'Empire. Dans l'intention d'éloigner la guerre, il fourniſſoit aux Barbares les ſommes qu'ils lui demandoient, & il croyoit par ce moyen les engager à reſter tranquilles. Ils en devinrent au contraire plus entreprenants, perſuadés que la crainte faiſant agir l'Empereur, ils en tireroient continuellement de nouvelles ſommes. On vit en effet l'Empire attaqué de tous côtés par différentes Nations. Les Tartares déſoloient impunément l'Iberie, la Meſopotamie, la Chaldée, la Mélitene & l'Arménie, pendant que les Uziens paſſoient le Danube avec leurs femmes & leurs enfants.

(1) Hiſt. de Conſt. par M. de Burigny, T. II. p. 183.

Vainqueurs des troupes de l'Empire, ils pénetrerent dans la Macédoine & dans la Grece. Les Bulgares & les Patzinaces les attaquerent avec tant d'avantage, qu'ils délivrerent l'Empire de cette multitude d'ennemis. CONSTANTINOPLE.

L'Empereur étoit dans la huitieme année de son regne, & la soixantieme de son âge, lorsqu'il se vit attaqué d'une maladie qui lui annonçoit que la fin de ses jours approchoit. Il déclara alors Empereurs les trois fils qu'il avoit, mais il voulut que l'Impératrice sa femme eût la principale autorité. Il l'engagea à signer un acte par lequel elle promettoit de ne jamais songer à de secondes noces, & il exigea des Sénateurs une promesse par écrit de ne point reconnoître d'autres Empereurs que ses enfants. Ces deux actes furent déposés entre les mains du Patriarche Xiphilin. Constantin mourut au mois de Mai 1067. Ce Prince avoit toutes les vertus suffisantes à un simple Particulier. Il étoit reglé dans ses mœurs, aimoit la justice, mais il n'avoit pas les talents nécessaires pour occuper dignement le trône. On assure qu'il avoit tant de goût pour les Lettres, qu'il aimoit mieux être connu dans les siecles futurs par la qualité d'habile homme que par le titre d'Empereur. Il eut toujours de grands égards pour Isaac Comnene; il le visitoit souvent, le traitoit de son Seigneur, lui donnoit la premiere place; & eut beaucoup de consideration pour la famille de ce Prince. Constantin avoit épousé Eudocie, fille du Patrice Constantin Dalassene. Il en eut trois Princes, Michel, Andronic, Constantin; & trois Princesses, Anne, Théodora & Zoë.

En conséquence des dernieres volontés de Constantin Ducas, toute l'autorité fut remise entre les mains d'Eudocie, & ses trois fils n'eurent que le titre d'Empereurs. Romain Diogene, un des Généraux de l'Empire, ne pût se résoudre à obéir à une femme, & prit toutes sortes de mesures pour monter sur le trône. Eudocie, informée du complot, fit arrêter Diogene qui fut condamné à la mort. L'Impératrice désira le voir avant l'exécution de la sentence, & touchée en même temps de sa bonne mine & des services qu'il avoit rendus à l'Etat, elle commua la peine de mort en exil. Elle l'envoya en Cappadoce, d'où il étoit originaire. Elle le rappella peu de temps après à la Cour, & lui confia les troupes destinées à marcher contre les Barbares qui ravageoient l'Asie & la Syrie. EUDOCIE. 1067.

Pour empêcher ce Seigneur de former de nouveaux projets, lorsqu'il se verroit à la tête d'une armée, elle crut devoir l'épouser. Elle étoit embarrassée à cause de la promesse qu'elle avoit faite à Constantin Ducas, & elle ne sçavoit comment retirer cet écrit des mains du Patriarche Xiphilin. Un de ses Eunuques se comporta avec tant d'adresse auprès du Prélat qu'il lui fit rendre cet acte. Il lui avoit fait entendre que l'Impératrice avoit dessein d'épouser son frere, & qu'elle ne pouvoit suivre son inclination à cause de la promesse qu'elle avoit signée. Le Patriarche trompé par cette fausse confidence, rendit l'écrit, & disposa même les Grands de l'Etat à voir Eudocie passer à de secondes noces. Tous les obstacles étant levés, l'Impératrice fit venir Romain Diogene dans son appartement, & l'épousa la nuit du premier Janvier 1068.

Romain Diogene étoit fils de Constantin Diogene qui avoit conspiré contre Romain Argyre, & qui s'étoit donné la mort dans la crainte que les tourments 1068. ROMAIN DIOGENE.

CONSTANTINOPLE.

ne le forçaſſent à avouer ſes complices. Romain Diogene fut auſſitôt proclamé Empereur après ſon mariage. Cette nouvelle cauſa quelque émeute, mais elle fut promptement appaiſée par la préſence des fils de l'Impératrice, qui déclarerent au peuple que le mariage de leur mere ne s'étoit pas fait ſans leur conſentement. Romain devenu Empereur, ſongea à défendre l'Empire, & ſe mit à la tête de ſon armée pour marcher contre les Tartares. Il les ſurprit près d'Hiérapole, les tailla en pieces, retira de leurs mains pluſieurs priſonniers, leur enleva un butin conſiderable, & retourna triomphant à Conſtantinople.

L'année ſuivante l'Empereur fut occupé à étouffer la rébellion de Criſpin (1). Ce Seigneur ne ſe croyant pas aſſez récompenſé des ſervices qu'il avoit rendus, s'empara des deniers publics, & prit les armes. Il eut pluſieurs fois l'avantage de battre les Généraux de l'Empereur; mais lorſqu'il eut appris que ce Prince marchoit en perſonne contre lui, il lui envoya un Député pour le prier d'oublier ſa révolte. Romain promit qu'il ſeroit bien traité s'il ſe rendoit à ſa diſcrétion, & il garda la parole qu'il avoit donnée à ce Rebelle. Criſpin, qui ne pouvoit reſter tranquille, forma peu de temps après de nouveaux complots, dont il fut puni par la privation de ſes emplois. Les François & les Normans qui ſervoient ſous lui, chercherent à le venger en faiſant de grands ravages dans la Méſopotamie.

Romain marchoit cependant contre les Turcs maîtres d'Iconium, mais lorſqu'ils apprirent que ce Prince étoit en campagne, ils abandonnerent leur conquête, & ſortirent des terres de l'Empire. L'Empereur, au lieu d'être ſatisfait de cet avantage, crut devoir aller chercher l'ennemi juſques dans la Perſe. Le Sultan effrayé de cette entrepriſe envoya demander la paix à des conditions honorables. Romain répondit avec hauteur, & ſans attendre que toutes ſes troupes fuſſent raſſemblées, il eut la témérité de vouloir haſarder une bataille. Le Sultan la refuſa, & fit une belle retraite, ce qui engagea l'Empereur à retourner dans ſon camp. Les troupes qui y étoient reſtées, croyant que l'Empereur avoit été battu, prirent la fuite auſſitôt qu'elles apprirent ſon retour. Romain fit d'inutiles efforts pour les rallier, & pour leur faire connoître l'erreur où elles étoient. Le Sultan averti du déſordre de l'armée Impériale, fondit tout-à-coup ſur elle, & la défit entierement malgré la valeur de Romain, qui tua de ſa propre main un grand nombre de ſoldats ennemis. Environné de tous côtés, & n'ayant plus perſonne auprès de lui pour le ſeconder, & étant même bleſſé, il fut fait priſonnier & conduit au Sultan. Ce Prince le foula aux pieds, ſuivant la coutume des Barbares; mais il le releva enſuite, l'embraſſa & tâcha de le conſoler. Il lui fit rendre les honneurs dûs à ſon rang, & lui donna ſa table. On rapporte que ces deux Princes s'entretenant un jour enſemble, le Sultan demanda à l'Empereur comment il l'auroit traité s'il fût tombé entre ſes mains? *Je vous aurois fait mourir*, répondit Romain. *Et moi*, répliqua le Sultan, *je ne vous imiterai pas, & ſuivrai les maximes de votre Dieu, qui vous apprennent à oublier les injures.* Les deux Princes ne tarderent pas à entrer en accommodement.

1071.

(1) C'étoit un Norman qui étoit entré au ſervice de l'Empire. On croit que les Barons du Bec & les Marquis de Vardes ſont deſcendus de ce Seigneur.

Ils signerent un traité, par lequel Romain Diogene promettoit une grosse somme d'argent, un tribut annuel, & la liberté de tous les Mahométans qui étoient dans l'Empire. Le Sultan de son côté permit à l'Empereur de retourner dans ses Etats, rendit tous les prisonniers, & s'engagea à ne plus faire de courses sur les terres de l'Empire. CONSTANTINOPLE.

Cependant il s'étoit formé dans Constantinople trois différents Partis. Les uns vouloient que l'Impératrice gouvernât; d'autres demandoient qu'elle associât à l'Empire les Princes ses enfants; enfin le troisieme Parti vouloit que Michel Ducas, l'aîné de ces Princes, regnât seul. Aussitôt que les partisans de ce Prince eurent appris que Romain Diogene avoit conclu un traité de paix avec les Turcs, ils représenterent à Michel qu'il devoit travailler promptement à se rendre maître de la souveraine autorité. Michel s'empara aussitôt du palais, & relegua sa mere dans un Monastere qu'elle avoit fait bâtir sur les bords de la Propontide. Cette Princesse y prit le voile, & passa le reste de ses jours dans l'étude & les exercices de piété. Elle étoit très-sçavante, & elle a composé plusieurs ouvrages. Il y a à Paris dans la Bibliothéque du Roi un grand ouvrage de sa composition. Il est intitulé: *Recueil sur la généalogie des Dieux, des Héros & des Héroïnes, dans lequel on traite de leurs métamorphoses, des fables & des allégories.* On en peut voir la table des chapitres dans le P. Banduri; & dans la Bibliothéque Grecque de M. Fabricius. M. Ducange, qui avoit examiné ce manuscrit, assure qu'il a été étonné de la profonde érudition de cette Princesse.

Michel Ducas, connu dans l'Histoire sous le nom de Parapinace, se fit proclamer Empereur aussitôt après la retraite de sa mere. Il envoya alors des lettres circulaires dans toutes les Provinces, portant défenses de regarder Romain Diogene comme Empereur. Romain se prépara à défendre ses droits, mais ayant été vaincu près d'Amasie par un des Généraux de Michel, il se retira dans un Fort de la Cilicie. Il se trouvoit sans ressource, lorsque le Gouverneur d'Antioche lui fournit de nouvelles troupes, & lui promit des secours de la part du Sultan, avec lequel il avoit fait un traité. Michel craignant que la fortune ne lui devînt contraire, fit proposer à Romain un accommodement, & lui offrit une partie de l'Empire. Romain rejetta cette proposition, & se disposa à continuer la guerre. Andronic Ducas, que Michel avoit chargé de sa défense, battit l'armée de Romain en Cilicie, & força ce Prince à se retirer dans le Fort d'Adana. Les troupes craignant de ne pouvoir s'y soutenir jusqu'à l'arrivée des Turcs qu'on attendoit, capitulerent avec Andronic. On convint par cette capitulation que Romain Diogene abdiqueroit & seroit rasé. On le dépouilla en conséquence de ses habits Impériaux, & on le revétit d'un habit de Moine. Michel approuva la capitulation, mais Jean Ducas, oncle de l'Empereur, & pere d'Andronic Ducas, ordonna à son fils de faire arracher les yeux à Romain Diogene. Cet ordre fut exécuté avec tant de rigueur, que la tête de ce Prince devint enflée. Les vers se mirent dans ses playes, & il s'y forma un telle corruption qu'on ne pouvoit être long-temps auprès de lui. Romain soutint avec beaucoup de fermeté sa disgrace, & finit ses jours dans un Monastere de l'isle de Proté. Il avoit eu d'Eudocie deux enfants, Léon & Nicéphore: le premier fut tué dans une bataille contre les Scythes sous le regne d'Alexis Comnene,

CONSTANTINOPLE. MICHEL PARAPINACE.

1071.

& le second eut les yeux crevés sous ce même regne pour crime de lezemajesté.

Michel Parapinace incapable d'application, confia toute l'autorité à Jean Ducas son oncle, qui étoit déjà Césat. Celui-ci se fit aider dans le ministere par Nicéphore surnommé Nicéphoritze, homme d'un caractere très-dangereux, & qui sçavoit gagner les esprits par ses manieres insinuantes. Peu satisfait du second rang dans le ministere, il trouva bientôt moyen de faire disgracier Jean Ducas, & de s'emparer par ce moyen de l'entiere administration des affaires. Il se servit de sa puissance pour amasser des richesses immenses par les voyes les plus injustes & les plus odieuses.

Cependant les Turcs, sous prétexte de venger Romain Diogene, faisoient de grands ravages en Asie; Ursel (1), François de nation, à la tête d'une troupe de François pilloit les Provinces de Bithynie & de Lycaonie. Ce Seigneur, entré d'abord au service de l'Empire, s'étoit retiré, parce qu'on avoit voulu punir un de ses soldats qui avoit commis quelque désordre. Toutes ces différentes circonstances obligerent l'Empereur de rappeller à la Cour Jean Ducas, pour le mettre à la tête des troupes qu'on envoyoit contre Ursel. Jean exécuta les ordres qu'on lui avoit donnés, & après avoir tenté les voyes de la négociation, il livra bataille aux ennemis. Son armée fut taillée en pieces, & il fut fait prisonnier. Ursel, qui ne cherchoit qu'à exciter des troubles dans l'Empire, força Jean Ducas à se laisser proclamer Empereur. Michel, par le conseil de Nicéphore, demanda du secours aux Turcs qui lui en accorderent. Ils marcherent contre Ursel & le nouvel Empereur, battirent leur armée, & les firent tous deux prisonniers. La femme d'Ursel racheta promptement son mari, & Jean Ducas fut remis en liberté moyennant une grosse somme que son neveu donna pour l'avoir en sa puissance. Jean ne voulant plus donner d'inquiétude à l'Empereur & à son Ministre, se retira dans un Monastere où il prit l'habit de Religion.

Ursel ne profita de sa liberté que pour recommencer ses ravages. Alexis Comnene qu'on envoya contre lui, vint à bout de ruiner son armée, en détruisant tous les petits Corps qui sortoient du camp, & en lui coupant les vivres. Ursel réduit à l'extrémité, fit demander du secours aux Turcs. Alexis par ses présents & par ses promesses, engagea un des Généraux de l'armée Turque à lui livrer Ursel. Le Général séduit par les sommes qu'on lui offrit, fit arrêter Ursel, lorsque ce Seigneur se présenta devant lui pour lui demander des troupes. Ursel fut conduit à Constantinople & enfermé dans une tour obscure, après avoir été battu à coups de nerfs de bœuf.

Cette révolution étoit à peine appaisée qu'il y en eut bientôt de nouvelles occasionnées par l'indolence de l'Empereur & l'avidité de son Ministre. L'Empereur, qui craignoit les effets du mécontentement public, voulut s'associer quelqu'un capable de remédier aux maux de l'Empire, & de dissiper les factions qui pourroient se former. Il jetta les yeux sur Nicephore Brienne; mais les ennemis de ce Seigneur représenterent à Michel qu'il ne se contenteroit pas du second rang. L'Empereur indisposé à son

(1) On croit qu'il s'appelloit Bailleul, & que sa postérité a pris le parti de la robe en France.

sujet par les discours des courtisans, lui donna seulement le gouvernement de la Bulgarie, avec ordre de forcer les Bulgares à rentrer dans le devoir. Nicéphore Brienne s'acquitta de cette commission avec tant de gloire, que la jalousie de ses ennemis en augmenta. Résolus de le perdre, ils l'accuserent de conspirer contre l'Empereur, & engagerent ce Prince à prendre des précautions pour se mettre à l'abri de ses entreprises. Jean de Brienne informa son frere des mauvais services qu'on lui rendoit à la Cour, & lui fit connoître qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui de s'emparer du thrône Impérial s'il vouloit conserver sa vie. Il n'attendit pas la réponse de Nicéphore, & le fit proclamer Empereur à Andrinople & en Thrace. Nicéphore envoya alors une partie de son armée à son frere, & lui ordonna de se rendre à Constantinople pour obliger le peuple à le reconnoître. Il esperoit que les habitants de cette ville las du gouvernement de Michel & de son Ministre, se déclareroient pour lui. On paroissoit en effet assez disposé à se soumettre au nouvel Empereur, lorsqu'un incident révolta les esprits. Les soldats de Jean de Brienne ayant mis le feu à une maison où ils trouverent de la résistance, indisposerent le peuple, & il ne fut pas possible de le gagner. Jean de Brienne ne jugea pas à propos d'user de violence, & il alla rejoindre son frere.

Constantinople.

1077.

D'un autre côté Nicéphore Botoniate s'étoit fait proclamer Empereur, & il s'étoit rendu maître de Nicée. Michel, dans cette extrémité, eut recours à Ursel qu'il tenoit toujours en prison. Il lui rendit la liberté à condition qu'il marcheroit contre les rebelles sous les ordres d'Alexis Comnene. Ursel accepta la commission avec joye, marcha contre les troupes de Botoniate & les battit. Il ne put néanmoins profiter de sa victoire, parce que son armée refusa de poursuivre les vaincus. Il y avoit cependant de grands mouvements dans Constantinople, que Michel seroit peut-être venu à bout de calmer s'il eût été capable de quelque fermeté. Sa foiblesse & sa timidité ne lui permettant pas de faire le moindre effort pour dissiper le Parti qui s'étoit formé pour Botoniate, il se détermina à descendre du thrône. Il vouloit y faire monter Constantin Ducas son frere, mais ce Prince aima mieux vivre en Particulier que d'accepter une place qu'il n'étoit pas sûr de conserver.

Michel dépouillé de la pourpre fut conduit le 31 de Mars 1078. dans le Monastere des Studites, où il prit l'habit monastique. Il entra ensuite dans le Clergé, & fut sacré Archevêque d'Ephese. Il avoit épousé Marie, fille du Roi des Alains ou des Iberes, & il en avoit eu Constantin Ducas qu'il avoit voulu marier à Helene, fille de Robert Guiscard, Prince de la Pouille & de la Calabre. Alexis Comnene traita le jeune Constantin Ducas, comme s'il eût été son collegue. Les Auteurs ont parlé diversement de Michel. Psellus, qui avoit élevé ce Prince, en fait un grand éloge, & releve surtout l'amour qu'il avoit pour les Lettres, ses grandes connoissances & ses bonnes mœurs. Les autres le représentent comme un Prince incapable d'application, foible, timide & même avare. Le surnom de *Parapinace* qui lui fut donné, venoit de ce que s'étant réservé la vente du bled, il faisoit ôter de chaque boisseau le *Pinace*, c'est-à-dire, le quart, & le faisoit vendre aussi cher que s'il eût été plein.

CONSTANTINOPLE.
NICEPHORE BOTONIATE.
NICEPHORE BRIENNE.

1078.

Deux Princes ſe diſputoient alors l'Empire, Nicéphore Brienne & Nicéphore Botoniate; mais le Parti du premier étoit le plus foible. La ville de Conſtantinople déclara que Nicéphore Botoniate devoit être regardé comme le ſeul légitime Empereur, & on l'invita à ſe rendre dans la capitale. Il y fut ſacré le 3 d'Avril par le Patriarche Coſmas. Nicéphore Brienne déterminé à diſputer l'Empire à ſon rival, ſe mit à la tête de ſes troupes, & marcha vers Conſtantinople. Botoniate, qui n'étoit pas encore bien affermi ſur le thrône, ne fut pas ſans inquiétude lorſqu'il apprit l'arrivée de Brienne. Les voyes de la négociation lui paroiſſant un parti plus sûr que celui des armes, il offrit à Brienne le titre de Céſar, & promit de le déſigner pour ſon ſucceſſeur. L'Hiſtorien Nicéphore de Brienne, petit-fils de celui dont il eſt queſtion, aſſure que ſon ayeul accepta ces propoſitions, & qu'il y ajouta ſeulement qu'on accorderoit une amniſtie à ceux qui avoient ſuivi ſon Parti, & que ce ſeroit à Damocrane, bourg de Thrace, qu'il ſeroit déclaré Céſar, & non pas à Conſtantinople où il avoit beaucoup d'ennemis. Il vouloit encore exiger que l'Empereur ſe rendroit à Damocrane pour la cérémonie de ſa promotion à la dignité de Céſar. On repréſenta à Botoniate que Brienne par cette derniere propoſition faiſoit aſſez connoître le deſſein qu'il avoit de ſe rendre maître de ſa perſonne. Botoniate ajouta foi à ces diſcours, & dès-lors toute voye d'accommodement fut rompue. Alexis Comnene chargé de faire la guerre à Nicéphore Brienne, l'attaqua près de Calaure, mais l'armée de Botoniate auroit été défaite, ſi dans le fort du combat un Corps de Turcs ne fût venu à ſon ſecours. Les choſes changerent alors de face; les troupes de Brienne accablées par le nombre furent obligées de ceder, & Brienne, après avoir fait des prodiges de valeur, fut fait priſonnier. Alexis Comnene l'envoya à Botoniate qui lui fit crever les yeux.

Nicéphore Baſilace, Gouverneur de Durazzo, qui s'étoit fait proclamer Empereur après s'être emparé de Theſſalonique, eut le même ſort que Brienne, & la révolte de Conſtantin Ducas, frere de Michel Parapinace, n'eut pas un ſuccès plus heureux. Ce Prince étant tombé au pouvoir de l'Empereur, fut envoyé en exil. La défaite de tant de rebelles ne rendit cependant pas le calme à l'Empire, & les troubles ſemblerent ſe ſucceder les uns aux autres. Robert Guiſcard, Duc de la Pouille & de la Calabre, ſous prétexte de venger Michel Parapinace, au fils duquel il avoit donné en mariage Helene ſa fille, cachoit, à ce qu'on prétend, le deſſein de s'emparer de l'Empire d'Orient (1). Il feignit même d'ajouter foi aux diſcours d'un impoſteur qui ſe diſoit être Michel, & qui s'étoit rendu en Italie pour y chercher du ſecours contre Nicéphore Botoniate. Pluſieurs Ecrivains aſſurent que Robert avoit lui-même fait paroître ce phantôme d'Empereur, pour être plus autoriſé à porter la guerre en Orient. Pendant que Robert faiſoit ſes préparatifs pour l'expédition qu'il méditoit, il y avoit de grands mouvements à la Cour de Conſtantinople. Borile & Germain, Eſclavons d'origine, qui avoient toute la confiance de l'Empereur, ne purent ſouffrir le grand crédit des Comnenes, & réſolurent de les perdre. Dans la crainte qu'ils ne montaſſent ſur le thrône, ils engagerent Botoniate à déſigner pour

(1) Voyez le deuxieme Volume de cette Introduction. Hiſt. de Naples, p. 95. & ſuiv.

ſon

son successeur Sinadene son parent. L'Impératrice Marie, femme de Michel Parapinace, vit avec chagrin l'élévation de Sinadene, & elle autoit souhaité que Constantin Ducas son fils eût été nommé à sa place. Elle fit part de ses peines aux deux Comnenes qui lui étoient fort attachés. Alexis eut assez de courage pour représenter à Botoniate que Constantin Ducas ayant des droits à l'Empire, il ne devoit pas l'en exclure. Cette démarche hardie fournit à Borile & à Germain une nouvelle occasion de rendre les Comnenes suspects à l'Empereur. Il fut convenu qu'on les attireroit dans le palais, & qu'ils auroient les yeux crevés. CONSTANTINOPLE.

Isaac & Alexis informés du complot sortirent secrettement de Constantinople, & allerent trouver Paucrien qui commandoit un Corps de troupes près de Chiori sur la frontiere de Thrace. Pacurien leur conseilla de prendre les armes sans différer, & leur promit son secours. On ne sçavoit encore lequel des deux on devoit choisir, lorsqu'Isaac, qui étoit l'aîné, chaussa lui-même à Alexis les brodequins de pourpre que les seuls Empereurs avoient droit de porter. Nicéphore de Melyssene, informé de cette révolution, fit proposer aux Comnenes de partager l'Empire. Il demandoit les Provinces d'Asie, & cedoit celles d'Occident. Alexis lui fit réponse qu'il rejettoit sa proposition, & qu'il ne pouvoit lui accorder que le titre de César avec la ville de Thessalonique. Le nouvel Empereur se rendit cependant aux environs de Constantinople, & il auroit souhaité entrer dans la ville par capitulation, de peur que le soldat ne commît quelque désordre. Mais comme il vit qu'il n'étoit pas possible de s'en mettre en possession que par la force, il gagna un Officier qui commandoit un poste avancé, & s'introduisit dans la ville par cet endroit, le premier Avril 1081. Son armée composée de diverses Nations, se répandit aussitôt dans les différents quartiers de la ville pour la piller. Il y eut cependant peu de sang répandu, parce que les habitants ne songerent point à se défendre. Si Botoniate eût profité de ce moment où les troupes étoient dispersées, il auroit pû facilement chasser son ennemi de la ville. Ce Prince, qui commençoit à être âgé, n'étoit plus capable de fermeté, & il se contenta de faire quelques propositions d'accommodement. Il promettoit d'adopter Alexis, & de lui abandonner entierement l'administration des affaires; il demandoit seulement qu'on lui laissât le nom d'Empereur avec les ornements Impériaux, & qu'on ne le fît point sortir du palais. Alexis étoit porté à lui accorder ce qu'il demandoit; mais ses partisans le forcerent à rejetter les demandes de Botoniate. Ce Prince fut obligé d'abdiquer, & de prendre l'habit monastique. Il mourut peu de temps après cette révolution. Il avoit été marié trois fois, mais on ignore s'il avoit eu des enfants.

Alexis, maître de Constantinople, arrêta aussitôt qu'il put la licence du soldat, & se fit couronner Empereur par le Patriarche Cosmas. Pour tenir la parole qu'il avoit donné à Nicéphore de Melyssene son beau-frere, il le fit César; mais il arrangea les choses de façon qu'Isaac Comnene son frere eut toujours le second rang. Il créa pour cet effet en faveur d'Isaac, une nouvelle dignité sous le nom de *Sebastocrator*, qui devoit être la seconde de l'Empire. Il en institua en même temps quelques autres telles que celles de *Protosebaste*, pour Michel Taronite qui avoit épousé Marie Comnene ALEXIS COMNENE. 1081.

CONSTANTINOPLE.

ſa ſœur, & de *Panhyperſebaſte*, titre plus éminent qu'il lui donna enſuite.

Cependant l'Empire étoit dans une fâcheuſe ſituation. Les Turcs (1) ravageoient l'Orient, & Robert Guiſcard ſe diſpoſoit à dérhrôner Alexis. Ce Prince étoit alors ſans troupes & ſans argent. Soliman, Prince des Turcs & maître de Nicée, faiſoit des courſes juſqu'aux portes de Conſtantinople. Alexis ne pouvant ſupporter plus long-temps la hardieſſe de ſes ennemis, raſſembla le plus de troupes qu'il lui fut poſſible, ſurprit les Turcs pendant la nuit, & les tailla en pieces. Ces premiers ſuccès ranimerent le courage des Grecs, & ils vinrent bientôt à bout de chaſſer les Barbares du Boſphore, de la Bithynie, de la Thinée & des environs de Nicomédie. Le Sultan allarmé par ces pertes demanda la paix, & Alexis conſentit facilement à la lui accorder. On convint que le fleuve Dracon ou Sangare ſerviroit de bornes aux deux Empires, & que les Turcs n'entreroient plus en Bithynie.

Les affaires d'Occident cauſoient à Alexis de ſerieuſes inquiétudes. Il chercha à mettre dans ſon parti différents Souverains de l'Europe, pour les engager à faire quelque diverſion en ſa faveur. Il ne reçut cependant de ſecours réels que de la part des Vénitiens, qui armerent une flotte conſiderable. Il obtint auſſi un Corps de troupes Turques que le Sultan lui envoya. Alexis ſe trouvant à la tête d'une armée de ſoixante & dix mille hommes, marcha au ſecours de Durazzo, que Robert Guiſcard preſſoit vivement. Si l'Empereur eût voulu temporiſer, il ſeroit venu à bout de détruire l'armée de ſon ennemi. Elle commençoit à manquer de vivres, & la flotte de Robert diſperſée par celle des Vénitiens, ne pouvoit plus tenir la mer. Les vieux Officiers conſeilloient à Alexis de ne point haſarder le combat, mais ce Prince craignant qu'on ne l'accuſât de lâcheté, ſe laiſſa entraîner par l'avis des jeunes gens, & préſenta la bataille. Les ennemis, qui la deſiroient avec ardeur pour ſortir de l'embarras où ils étoient, ſe battirent en héros, & remporterent une victoire complette. La priſe de Durazzo fut la ſuite de ce grand avantage.

Alexis manquant d'argent pour ſoutenir la guerre, enleva les vaſes d'or des Egliſes, & promit de les rendre à la paix. L'Evêque de Chalcédoine témoigna en cette occaſion un zele indiſcret qui approchoit de la rébellion; mais il fut puni par l'exil & la dépoſition. Cependant différentes circonſtances rappellerent Robert Guiſcard en Italie, & il fut obligé de confier le

1083. ſoin de la guerre à Boëmond ſon fils. Ce jeune Prince battit deux fois les Impériaux, ſe rendit maître d'Achride, & mit le ſiége devant Lariſſe. Cette place, qui s'étoit défendue pendant ſix mois, étoit réduite aux dernieres extrémités, lorſque l'Empereur entreprit de la ſecourir. Il uſa de ſtratagême, & dreſſa une embuſcade dans laquelle les ennemis donnerent. Pendant qu'ils pourſuivoient les Impériaux qui avoient pris la fuite à deſſein, l'Empereur ſe rendit maître de leur camp, & fondit ſur eux à l'improviſte. Ce ſuccès obligea Boëmond de lever le ſiége, & la déſertion s'étant miſe dans ſes troupes, parce qu'elles n'étoient pas payées, il fut contraint de retourner en Italie.

1084. Robert raſſembla promptement une nouvelle armée, & l'envoya ſous la

(1) Il s'agit ici des Seljoucides d'Iconium. Je parlerai de ces Turcs dans un des articles ſuivants.

conduite de ſes fils Guy & Roger. Les Normans ouvrirent la campagne par la priſe d'Aulone & de Butrote. L'Empereur eut encore recours aux Vénitiens, qui équiperent une nombreuſe flotte, avec laquelle ils battirent deux fois celle de Robert. Trop enflés de leurs ſuccès; ils renvoyerent une partie de leurs vaiſſeaux, mais ils eurent bientôt lieu de ſe repentir d'avoir trop mépriſé leurs ennemis. Robert Guiſcard, qui avoit joint ſon armée, ne fut pas plutôt informé de la faute que les Vénitiens avoient faite, qu'il haſarda une troiſieme bataille. Elle lui fut favorable, & il remporta ſur eux un avantage des plus conſiderables. Le Duc de la Pouille ſe déshonora par la maniere inhumaine avec laquelle il traita les priſonniers, auxquels il fit crever les yeux; couper le nez, les pieds ou les mains. La République de Veniſe ne tarda pas à remettre en mer une nouvelle flotte. Elle attaqua celle du Duc de la Pouille, & la ruina entierement. L'Empereur, pour reconnoître les ſervices que cette République lui avoit rendus, donna au Doge le titre de Protoſebaſte, avec une penſion conſiderable, & déclara que tous les Vénitiens pourroient commercer dans toute l'étendue de l'Empire ſans payer aucun droit de douane. Robert, qui ne ſe laiſſoit point accabler par les revers, étoit occupé des moyens de ſe venger, lorſqu'il fut attaqué d'une apoplexie qui le mit au tombeau. Les Normans ſe retirerent alors en Italie, & l'Empereur rentra en poſſeſſion de Durazzo.

CONSTANTINOPLE.

L'Empereur délivré d'une guerre ſi dangereuſe, retomba bientôt dans de nouveaux embarras. Le Gouverneur d'Antioche ſe révolta, & cette ville tomba au pouvoir des Turcs. Les Tartares d'un autre côté faiſoient des courſes juſqu'aux portes de Conſtantinople. Tzacas, Turc de nation, avoit armé une flotte, & s'étoit rendu maître de Clazomene, de Phocée, de la plus grande partie de l'iſle de Mythilene & de Chio. Ce corſaire, après avoir battu l'armée navale de l'Empire, avoit pris le titre de Roi, & avoit déclaré Smirne la capitale de ſes nouveaux Etats. Alexis, pour ſe délivrer d'un ennemi auſſi incommode, perſuada au Sultan d'Iconium que la puiſſance de Tzacas étoit autant à craindre pour lui que pour l'Empire. Le Sultan frappé de ces repréſentations, invita Tzacas à ſe rendre à ſa Cour, & l'ayant enyvré, il le tua de ſa propre main. La mort de ce pirate procura pour quelque temps la tranquillité aux côtes de l'Aſie & de la Grece. 1085.

L'Empire ſe vit bientôt attaqué de toutes parts, en Aſie par les Muſulmans, & en Europe par les Tartares & les Comanes. Alexis hors d'état de faire tête à tant d'ennemis, implora le ſecours des Princes d'Occident, & exagera la triſte ſituation où il ſe trouvoit réduit. Les Ambaſſadeurs qu'il envoya à Urbain II. aſſiſterent au Concile de Plaiſance, qui ſe tint le premier jour de Mars 1095. Ils inviterent le Pape & les Peres du Concile à donner à l'Empereur de puiſſants ſecours contre les Barbares, qui menaçoient Conſtantinople. Le Pape appuya la demande des Miniſtres d'Alexis, & on promit de lui fournir les moyens de ſe délivrer de ſes ennemis. On ſongeoit alors à paſſer en Aſie pour chaſſer les Muſulmans de la Terre ſainte, & la premiere Croiſade avoit déjà été publiée (1). Le Pape profita de la circonſtance où l'Empereur ſe trouvoit pour lui demander le paſſage ſur ſes terres.

(1) Je donnerai dans un des articles ſuivants l'hiſtoire des Croiſades.

CONSTANTINOPLE.

Alexis ne put apprendre ſans frémir que trois cens mille hommes auſſi braves que mal diſciplinés, ſe diſpoſoient à entrer dans ſes Etats. Il redoutoit ſurtout l'arrivée de Boëmond qui étoit du nombre des Croiſés, & il appréhendoit que ce Prince ne profitât de cette occaſion pour s'emparer du thrône de Conſtantinople. Alexis, pour ne point donner de ſujets de ſe plaindre de lui, ordonna qu'on fourniroit des vivres aux Croiſés pour leur argent; mais ceux-ci ſe croyant en pays ennemis, commirent toutes ſortes de déſordres. L'Empereur indigné d'une telle conduite, employa divers moyens pour s'en débarraſſer. Il eut quelques démêlés avec Godefroi de Bouillon, mais il ſe fit entre eux un accommodement, & l'Empereur adopta ce Seigneur par les armes ſuivant l'uſage. Je parlerai ailleurs de toutes ces choſes. Boëmond ſe ſeroit rendu maître de l'Empire d'Occident, ſi Godefroi de Bouillon ne l'eût détourné de ce deſſein. Le Prince Norman ſe reconcilia enſuite ſincerement avec l'Empereur auquel il fit hommage, ainſi que les autres Princes Croiſés, à la réſerve du Comte de Toulouſe. Il y eut un traité entre Alexis & les Croiſés. Ces derniers promirent de remettre à l'Empereur toutes les places de l'Empire qu'ils enleveroient aux Mahometans, ou de les tenir de lui en qualité de vaſſaux, comme ayant été démembrées de l'Empire. Alexis de ſon côté promit de joindre ſes forces à celles des Croiſés, & de leur fournir des vivres juſqu'à ce qu'ils euſſent conquis Jéruſalem. Ce traité fut violé de part & d'autre, & occaſionna de grands differends entre l'Empereur & les Croiſés, qui refuſerent de remettre entre les mains de ce Prince les villes qu'ils avoient priſes. Alexis de ſon côté ne voulut point ſeconder les efforts des Croiſés, ni leur fournir des vivres. Il employa ſes troupes à faire des conquêtes à ſon avantage, & enleva même aux Croiſés Laodicée dont ils s'étoient emparés.

Boëmond en fut tellement irrité qu'il prit la réſolution de faire la guerre à l'Empereur. Il publia qu'Alexis étoit d'intelligence avec les Turcs, & qu'il leur donnoit des avis contraires aux intérêts des Chrétiens. L'Empereur écrivit à pluſieurs Souverains de l'Europe pour répondre aux accuſations de Boëmond, & fit valoir les ſoins qu'il s'étoit donnés pour retirer trois cents François des mains du Sultan de Babylone. Boëmond ayant fait tous les préparatifs néceſſaires pour l'expédition qu'il méditoit, aborda ſur les terres de l'Empire avec une armée conſiderable. Il commença les hoſtilités par le ſiége de Durazzo, & pour ôter à ſes troupes toute eſpérance de ſe ſauver, il fit brûler ſes vaiſſeaux. Cette conduite lui devint bientôt funeſte; car ne pouvant d'un côté recevoir des munitions de bouche par mer, & ſon armée ſe trouvant de l'autre comme aſſiégée par celle de l'Empereur qui étoit venu au ſecours de la place, il ne tarda pas à ſe voir dans une fâcheuſe ſituation. Il croyoit d'ailleurs que ſes principaux Officiers étoient d'intelligence avec Alexis, & cette idée étoit la ſuite d'un ſtratagême de l'Empereur. Ce Prince, qui redoutoit la valeur des Normans, n'avoit oſé riſquer une bataille, & il avoit pris le parti de brouiller Boëmond avec ſes principaux Officiers généraux. Il eut ſoin que le Prince d'Italie fît arrêter un courrier qu'il envoyoit à ces Officiers pour leur remettre des lettres, dans leſquelles il les remercioit des bons avis qu'ils lui donnoient. L'Empereur les aſſuroit en même temps de ſa reconnoiſſance, & leur promettoit ſa protection.

1107.

Boëmond, au lieu d'examiner cette affaire, ſe contenta de faire obſerver la conduite de ces Officiers. Enfin pour comble d'infortune les maladies contagieuſes, ſuite de la famine, lui enleverent une grande partie de ſes troupes. CONSTANTINOPLE.

Boëmond réduit à cette extrémité, demanda à entrer en accommodement. L'Empereur lui fit ſçavoir qu'il pouvoit ſe rendre auprès de lui ſans aucun danger, & il l'aſſura que de quelque maniere que les choſes tournaſſent, il ſeroit toujours libre de ſe retirer lorſqu'il le jugeroit à propos. Boëmond, après avoir reçu des ôtages, alla trouver Alexis, qui exigea de lui pour premieres conditions de paix, qu'il ſe regardât comme vaſſal de l'Empereur, & qu'il lui fît remettre la ville d'Antioche. Boëmond ne pouvoit ſe réſoudre à une telle ſoumiſſion, mais il ſe laiſſa enfin gagner par Nicéphore Brienne mari de la célebre Anne Comnene, fille de l'Empereur. » Par le traité de » paix qui fut conclu entre Alexis & Boëmond, ce dernier s'engagea à être » homme-lige de l'Empereur & de Jean ſon fils; à faire la guerre à leurs » ennemis, Chrétiens ou Muſulmans; à ſervir en perſonne, s'il n'étoit pas » engagé dans une guerre contre les Turcs, ou s'il n'étoit pas malade; & » dans ces deux cas, il promettoit de lui envoyer un Corps de ſes meil» leures troupes; à faire jurer fidélité à l'Empereur par ſes propres vaſ» ſaux, de ſorte qu'ils ſeroient diſpenſés du ſerment de fidélité qu'ils lui » avoient fait, ſi lui-même manquoit à ſes ſerments; à ne retenir aucune des anciennes Provinces de l'Empire, excepté celles qui lui ſeroient » cedées par l'Empereur; à regarder les acquiſitions ou conquêtes qu'il » feroit des pays qui n'auroient jamais été ſoumis à l'Empire, comme des » donations de l'Empereur; à faire la guerre même à Tancrede ſon neveu, » s'il refuſoit de rendre les villes qu'il avoit uſurpées ſur l'Empire; à ne » recevoir les Barbares qui ſe ſoumettroient à lui qu'au nom de l'Empire; » à ne prendre poſſeſſion de leur pays qu'en cette qualité. « Les villes qu'Alexis accordoit à Boëmond par ce traité étoient Antioche, Lariſſe, preſque toutes celles de la Syrie, à l'exception de Tarſe, d'Adane, de Mopſueſte & de Laodicée, en échange deſquelles l'Empereur lui cedoit des pays aux environs de l'Euphrate & d'Alep. Quelques-unes de ces villes devoient rentrer dans le domaine de l'Empire après la mort de Boëmond, mais le Duché d'Antioche devoit retourner de droit au ſucceſſeur de Boëmond, après qu'il auroit fait ſerment de fidélité. L'Empereur s'engagea à donner par an deux cents livres d'or à Boëmond, qui jura d'exécuter tous les articles par la paſſion du Sauveur, par ſa croix, par l'Evangile, par la couronne d'épines, par les cloux & par la lance de la paſſion. Cette paix fut ſignée au mois de Septembre. Auſſitôt qu'elle fut conclue, l'Empereur donna à Boëmond la dignité de Sébaſte. Le Prince Norman, après être reſté quelque temps à la Cour d'Alexis, retourna en Italie, où il finit bientôt ſes jours. 1108.

L'Empereur eut alors de grandes diſcuſſions avec Tancrede ſon neveu. Alexis prétendoit qu'Antioche devoit lui revenir de droit; mais Tancrede, tuteur de Boëmond II. ſoutenoit que cette ville appartenoit à ce Prince en qualité d'héritier de ſon pere, & il déclara que ſon intention étoit de garder Antioche. L'Empereur irrité de cette réſolution aſſembla un grand Conſeil avant que de prendre aucun parti. On y décida qu'on ne feroit point la guerre à Tancrede ſans en prévenir Baudoin, Roi de Jéruſalem, & les autres Princes

CONSTANTINOPLE.

& Seigneurs Européens établis en Aſie ; qu'on leur feroit voir la juſtice des droits de l'Empire, & qu'on leur propoſeroit de faire alliance avec eux. En conſéquence de cet avis l'Empereur envoya ſes Miniſtres au Roi de Jéruſalem & au Comte de Tripoli, avec de groſſes ſommes d'argent ; mais cette démarche n'eut aucun ſuccès, & Antioche reſta toujours à Boëmond II.

Le regne d'Alexis, qui avoit toujours été troublé, ne fut pas plus tranquille ſur la fin. La vie de ce Prince fut continuellement expoſée à la ſcélérateſſe de quelques mécontents, & l'impunité de leur crime encouragea ceux qui ne peuvent être retenus que par la crainte des ſupplices.

1116. La derniere guerre qu'Alexis eut à ſoutenir fut contre Saiſan, Sultan d'Iconium. Il remporta de ſi grands avantages contre les Turcs, qu'ils furent obligés de demander la paix. Alexis mourut deux ans après d'une maladie de langueur. Cet évenement arriva le 15 Août 1118. qui étoit la ſoixante & dixieme année de l'âge de ce Prince, & la trente-huitieme de ſon regne. Alexis fut marié deux fois. Il épouſa en premieres noces la fille d'Argyre, de la même maiſon que l'Empereur Romain Argyre. Après la mort de cette Princeſſe, dont il n'eut point d'enfants, il épouſa Irene Ducas, petite-niece de l'Empereur Conſtantin Ducas. Elle fut mere de trois Princes & de quatre Princeſſes. Ses fils furent Jean Comnene qui ſucceda à ſon pere, Andronic Comnene tué dans une bataille contre les Turcs, & Iſaac Comnene, dont les Empereurs de Trébiſonde ont tiré leur origine. Les Princeſſes étoient Anne, Marie, Eudocie & Théodora. Anne épouſa Nicéphore Brienne, & ils ſont tous deux connus par leurs ouvrages.

JEAN COMNENE.

1118. Alexis n'étoit pas encore expiré qu'il y eut des troubles dans le palais, au ſujet de ſa ſucceſſion. Jean Comnene ſon fils aîné s'étant apperçu que l'Impératrice ſa mere avoit deſſein d'élever ſur le thrône Impérial Anne ſa ſœur & Nicéphore Brienne, mari de cette Princeſſe, ſe hâta de prévenir les mauvaiſes intentions de l'Impératrice. Sous prétexte d'embraſſer ſon pere mourant, il lui ôta ſon anneau qui lui ſervoit de cachet. Auſſitôt qu'il en fut poſſeſſeur, il voulut entrer dans le grand palais, mais les Gardes s'y oppoſerent de tout leur pouvoir, quoique le Prince leur montrât l'anneau de l'Empereur, & leur déclarât que ce Prince étoit mort. Irrité de cette oppoſition, il fit enfoncer les portes du palais ; dès qu'il en fut maître, il ſe fit proclamer Empereur. L'Impératrice à cette nouvelle voulut engager Nicéphore Brienne à ſe revêtir de la pourpre, mais il n'oſa ſe prêter aux intentions de cette Princeſſe. Indignée de ne pouvoir mettre la couronne ſur la tête de ſa fille, elle entra comme une furieuſe dans l'appartement d'Alexis qui reſpiroit encore, & lui demanda la punition de ſon fils qui s'étoit déjà fait reconnoître Empereur. Alexis, qui n'approuvoit pas la haine de ſa femme pour ſon fils, ne fit d'abord aucune réponſe ; mais importuné par les inſtances de l'Impératrice, il la regarda d'un œil ſévere, & lui fit des reproches de ce qu'elle venoit le troubler dans un temps où il devoit être occupé de choſes plus ſérieuſes. L'Impératrice jugeant par cette réponſe qu'il approuvoit la conduite de ſon fils, ne garda plus aucune meſure, & lui dit des paroles les plus outrageantes.

Jean Comnene, ſurnommé Calo-Jean à cauſe de ſa beauté, avoit été aſſocié à l'Empire dès l'an 1092. Malgré cette prérogative, il fut obligé

d'employer toutes ſortes des moyens pour rendre inutiles les intrigues de ſa mere. Cette Princeſſe environ un an après la mort de ſon mari, forma encore une conjuration pour mettre Nicéphore Brienne ſur le thrône. Le complot auroit été exécuté ſans l'irréſolution de Nicéphore. CONSTANTINOPLE.

Cependant les Turcs d'Iconium violant le traité qu'ils avoient fait avec Alexis, firent des courſes dans la Phrygie, ravagerent les environs du fleuve Méandre, & s'emparerent de la ville de Laodicée. L'Empereur, informé de ces irruptions, marcha contre les Barbares, & les fit bientôt repentir de leur mauvaiſe foi. Il les battit, reprit Laodicée, & pluſieurs autres villes de la Pamphilie. Vainqueur des Turcs, il alla à la rencontre des Patzinaces, qui, après avoir traverſé le Danube, avoient formé le deſſein de s'établir ſur les terres de l'Empire. L'Empereur les tailla en pieces, & fit priſonniers tous ceux qui s'étoient échappés du combat. En mémoire d'une victoire ſi célebre, il inſtitua une fête qui fut appellée la fête des Patzinaces. Jean n'eut pas de moindres avantages contre les Triballes, appellés Serviens dès ce temps-là, & les Hongrois qui avoient déclaré la guerre à l'Empire. Les grands avantages qu'il remporta ſur eux, les forcerent à demander la paix, qui ne fut accordée qu'à des conditions avantageuſes à l'Empire. 1119.

Auſſitôt que l'Empereur eut, par la valeur de ſes exploits, rendu le calme aux Provinces de l'Empire, il paſſa en Orient pour arrêter les progrès des Sarraſins. Il reprit ſur eux Caſtamonie; mais à peine fut-il de retour à Conſtantinople qu'il perdit cette place. Il s'en rendit maître de nouveau, & elle paſſa encore au pouvoir des Mahométans, qui profitoient de l'abſence de l'Empereur pour lui enlever les conquêtes qu'il avoit faites ſur eux. La poſſeſſion d'Antioche étoit cependant ce qui occupoit le plus Jean Comnene. Les principaux de cette ville qui redoutoient l'Empereur, lui en offrirent la principauté pour le Prince Manuel, le dernier de ſes fils, à condition qu'il épouſeroit Conſtance, fille & héritiere de Boëmond II. mort en 1130. L'Empereur rejetta toute propoſition, & alla quelque temps après mettre le ſiége devant Antioche. Raimond, fils de Guillaume IX. Duc d'Aquitaine, s'étoit cependant marié avec Conſtance, que Jean Comnene avoit refuſée pour ſa bru. Ce Prince, devenu maître d'Antioche par ce mariage, promit de reconnoître l'Empereur en qualité de Seigneur Suzerain d'Antioche, pourvu que ce Monarque lui en laiſsât la ſouveraineté. Jean Comnene perſuadé que la néceſſité obligeoit Raimond à propoſer cet accommodement, ne voulut rien écouter, & continua le ſiége. Le Prince d'Antioche prit alors une ferme réſolution de périr plutôt que de céder la ſouveraineté de cette ville. On repréſenta à l'Empereur qu'il avoit eu tort de ne ſe point rendre aux propoſitions de Raimond. Jean Comnene profita de l'avis de ſon Conſeil, & la paix fut conclue aux conditions que Raimond feroit hommage-lige à l'Empereur; que ce Prince entreroit dans Antioche toutes les fois qu'il jugeroit à propos; qu'il y auroit toujours un Vicaire ou un Préfet pour veiller aux intérêts de l'Empereur; que ce Prince porteroit le titre de Duc d'Antioche; & que cette ville ſeroit reſtituée à l'Empire, auſſitôt que Jean Comnene auroit cedé à Raimond Alep, Céſarée & Emeſe. Après la ſignature de ce traité, Raimond fit hommage à l'Empereur, reçut l'inveſtiture des trois villes nommées ci-deſſus, & Jean Comnene promit de les lui remettre l'année ſuivante.

CONSTANTINOPLE.

Malgré ce traité Jean Comnene cherchoit à ſe rendre maitre d'Antioche, mais les habitants de cette ville lui firent connoître qu'ils ne vouloient point changer de Souverain, & ils obligerent même l'Empereur à ne reſter que peu de jours dans la ville. Ce Prince irrité de la réſolution des habitants d'Antioche, fit piller les fauxbourgs de cette ville, & couper tous les arbres fruitiers qui étoient aux environs. Il paſſa cet hyver en Cilicie, & y mourut de la bleſſure d'une fleche empoiſonnée qui étoit tombée de ſon carquois ſur ſa main. Lorſqu'il ſentit que ſa fin approchoit, il déclara aux principaux Officiers de ſon armée qu'ils devoient regarder comme leur Empereur, Manuel le ſecond de ſes fils qui étoit plus capable d'occuper le thrône qu'Iſaac ſon fils aîné. Il lui ceignit le diadême, & le fit revêtir en ſa préſence de la robe de pourpre. Tout le monde applaudit à ce choix & Manuel fut proclamé Empereur. Jean Comnene expira peu de temps après cette cérémonie, le 8 d'Avril 1143 dans la vingt-cinquieme année de ſon regne. Les Auteurs Grecs & Latins font un grand éloge de ce Prince. Il ne laiſſa que deux fils, Iſaac & Manuel : Alexis & Andronic étoient morts avant lui.

MANUEL COMNENE.

1143.

Manuel craignant que ſon frere Iſaac qui étoit reſté à Conſtantinople, ne ſongeât à s'emparer du thrône, envoya deux Officiers pour faire arrêter ce Prince & engager le peuple à approuver le choix du dernier Empereur. Il ſe rendit enſuite en grande diligence dans la capitale où tout le monde étoit diſpoſé à le recevoir. Auſſitôt qu'il eut été proclamé Empereur, il rendit la liberté à ſon frere, qui parut ſe reconcilier ſincerement avec lui. Manuel ſe croyant ſolidement affermi ſur le thrône, voulut ſe venger de Raimond qui l'avoit forcé de s'éloigner du territoire d'Antioche. Il arma contre ce Prince par terre & par mer, & cette expédition eut un ſuccès ſi prompt que Raimond fut obligé d'entrer en accommodement. Manuel lui accorda la paix à condition qu'il lui feroit hommage-lige ſur le tombeau de l'Empereur Jean Comnene.

Manuel ne s'étoit hâté de terminer cette querelle que parce qu'il redoutoit l'arrivée des Latins (1) qui s'étoient Croiſés de nouveau pour l'Orient. Il n'ignoroit pas les déſordres qu'ils avoient commis dans l'Empire, & il prévoyoit que cette multitude de gens indiſciplinés feroit les mêmes ravages dans ſes Etats. Il crut donc qu'il étoit de ſon intérêt de ſe tenir armé pour faire reſpecter l'Empire. L'Empereur Conrad III, & Louis VII. Roi de France conduiſoient cette ſeconde croiſade. Manuel après avoir pris toutes les précautions qu'il crut néceſſaires pour ſe mettre à l'abri de quelqu'entrepriſe, donna ordre que les Croiſés trouvaſſent des vivres par-tout où ils paſſeroient. Tout fut aſſez tranquille juſqu'à l'arrivée des Allemans à Philippopoli, & alors il y eut quelques petits combats entre les Grecs & les Allemans, parce que ces derniers s'étoient écartés pour piller. Le calme fut bientôt rétabli, mais il ne fut pas de longue durée, par la faute des Croiſés, ſi on doit ajoûter foi aux Hiſtoriens de l'Empire. La violence avec laquelle les Allemans exigeoient des vivres, & la maniere dont ils traitoient ceux qui leur en apportoient, furent cauſe qu'on refuſa de leur en fournir.

(1) C'eſt ainſi qu'on nomma en général tous les Croiſés, parce que les premiers qui prirent la croix étoient Italiens : on les nommoit auſſi les Francs.

Les

Les habitants des villes fermerent leurs portes, & ce n'étoit que par le moyen des panniers qu'on gliſſoit avec une corde le long des murailles, qu'on délivroit des proviſions aux Croiſés. Ces derniers étoient obligés de donner d'abord leur argent, & ſouvent on leur fourniſſoit de mauvaiſes marchandiſes. On ne peut diſſimuler que les Empereurs de Conſtantinople n'ayent fait beaucoup de maux aux Croiſés, mais on ſent en même temps qu'il étoit de la politique d'un Prince d'éloigner de ſes Etats de ſi nombreuſes armées, & de dégouter les Princes Chrétiens d'aller ſi loin chercher un ennemi qui ne ſongeoit nullement à eux. Louis VII. eut auſſi quelques difficultés avec l'Empereur, mais ils ſe réconcilierent dans une entrevue qu'ils eurent enſemble à Conſtantinople. Manuel qui ſouhaitoit avec ardeur être débarraſſé des François, publia une fauſſe nouvelle qui précipita leur départ. Il fit courir le bruit que les Allemans avoient battu les Turcs & qu'ils étoient maîtres d'Iconium. Chacun voulut avoir part aux dépouilles des Turcs & le Roi fut obligé de ſe rendre à l'empreſſement de ſes troupes. Le Conſeil de ce Monarque étoit d'avis qu'il s'emparât de Conſtantinople, mais il refuſa de porter les armes contre des Chrétiens. Manuel informé que les François ſe diſpoſoient à partir leur fournit le plus grand nombre de vaiſſeaux qu'il fut poſſible pour qu'ils paſſaſſent le détroit. Lorſqu'ils furent en Aſie, ils manquerent bientôt de vivres, & il fallut avoir recours à l'Empereur. Ce Prince exigea auparavant que les Seigneurs Croiſés lui fiſſent hommage. On ne put ſe diſpenſer de le ſatisfaire ſur cet article, afin de ſortir de l'embarras où l'on ſe trouvoit. Cette croiſade fut malheureuſe pour les François & les Allemans.

CONSTANTINOPLE.

Cependant l'Empereur étoit en guerre avec Roger Roi de Sicile. Manuel qui avoit déſiré contracter une alliance intime avec ce Prince, étoit réſolu de donner une de ſes filles au fils du Roi de Sicile. Le Plénipotentiaire de l'Empereur, au rapport de Cinnamus auteur contemporain, conſentit qu'on inſerât dans le traité qu'à l'avenir l'Empereur & le Roi de Sicile ſeroient traités avec les mêmes diſtinctions. Manuel déſapprouva ſon Miniſtre, & la guerre fut allumée entre l'Empire & la Sicile. George le plus grand homme de mer de ſon ſiécle, & Amiral de Roger, s'empara de Corfou, de Corinthe, de Thebes & d'Athenes, & tranſporta en Sicile les ouvriers en ſoye qu'il trouva dans ces Places. L'Empereur reprit Corfou, & donna ordre à ſes troupes de faire une deſcente dans la Sicile, mais une violente tempête s'oppoſa à l'exécution de ce deſſein.

Roger étant mort en 1154. Guillaume ſon fils demanda à entrer en accommodement avec l'Empereur. Manuel refuſa d'écouter aucune propoſition, & déclara qu'il ne mettroit bas les armes que lorſqu'il ſeroit maître de la Sicile. Son armée remporta d'abord de grands avantages; mais elle fut enfin battue, & cette défaite occaſionna la paix ſi l'on en croit quelques Hiſtoriens. Ducas qui commandoit l'armée Impériale avoit fait entendre au Roi de Sicile que l'Empereur abandonneroit volontiers ſes prétentions ſur l'Italie, pour obtenir la paix. Cinnamus prétend que Manuel déſavoua Ducas, & qu'il écrivit à Guillaume pour lui faire ſçavoir qu'il étoit dans l'intention de continuer la guerre juſqu'à ce qu'il eût réduit la Sicile ſous ſa puiſſance. Cette lettre effraya tellement Guillaume qu'il fit les premieres

CONSTANTINOPLE.

démarches pour la paix. On convint d'une treve de trente ans, & Cinnamus aſſure qu'une des conditions de ce traité fut que Guillaume donneroit un corps de troupes à l'Empereur toutes les fois qu'il auroit guerre en Occident. Les Hiſtoriens Latins prétendent que ce fut Manuel qui demanda le premier la paix. Cependant l'Empereur ſe vengeoit des Dalmates qui avoient fait des courſes ſur les terres de l'Empire, & des Hongrois qui avoient donné du ſecours aux premiers. La rapidité de ſes ſuccès força les uns & les autres à recourir à ſa clemence. Content d'avoir humilié ſes ennemis, il leur accorda la paix.

Manuel n'eut pas de moindres avantages dans les autres guerres qu'il fut obligé d'entreprendre. Il ſe vit contraint de marcher contre Renaud de Châtillon, maître de la Principauté d'Antioche depuis la mort de Raimond, qui avoit commis des actes d'hoſtilité contre l'Empire. Manuel étant entré en Aſie, défit une armée de Sarraſins qu'il rencontra dans la Phrygie, ſoumit la Cilicie que Toros Prince d'Arménie avoit fait révolter, & s'approcha enſuite d'Antioche. Renaud ſe trouva alors dans la néceſſité de s'humilier devant un Prince qu'il avoit mal-à-propos offenſé. Il ſe rendit au camp de l'Empereur la tête découverte, les bras & les pieds nuds, la corde au col, & une épée à la main. Il étoit accompagné de pluſieurs Moines, qui avoient auſſi la tête & les pieds nuds. Ils ſe proſternerent tous aux pieds de l'Empereur qui étoit aſſis ſur ſon thrône. Manuel ſe laiſſa toucher & conſentit à la concluſion d'un traité. Il y fut dit, entre autres articles, que Renaud ſeroit engagé à fournir des troupes à l'Empire toutes les fois qu'il en ſeroit requis, & qu'à l'avenir le Patriarche d'Antioche ſeroit toujours choiſi dans le Clergé de Conſtantinople. Ces deux articles firent beaucoup de peine aux habitants d'Antioche. L'Empereur après la concluſion du traité fit une entrée ſolemnelle dans cette ville, & pendant huit jours qu'il y reſta, la juſtice fut rendue en ſon nom.

Il ſortit d'Antioche pour aller attaquer Noradin Sultan d'Alep, mais ce Prince redoutant la valeur de l'Empereur, ſe hâta de demander la paix. Manuel y conſentit aux conditions que Noradin rendroit la liberté à Bertrand fils naturel du Comte de S. Gilles, à Bernard du Tremblai Grand-Maître du Temple, & à près de ſix mille priſonniers tant François qu'Allemans, & qu'il accompagneroit l'Empereur dans les guerres qu'il auroit en Aſie. Manuel retourna triomphant dans ſa capitale. Il accorda encore quelque temps après la paix à Maſut Sultan d'Iconium, qui la lui avoit fait demander humblement.

La valeur de Manuel, & les ſuccès qui avoient couronné ſes entrepriſes n'empêcherent pas Etienne II. Roi de Hongrie de déclarer la guerre à l'Empire. Il avoit commencé les hoſtilités par la priſe de Sirmic & de Zeugmine. Manuel fâché d'avoir perdu cette derniere place, alla en perſonne mettre le ſiége devant Zeugmine & l'emporta d'aſſaut. Etienne effrayé de ce ſuccès offrit la Dalmatie pour obtenir la paix. Cette Province avoit alors cinquante-ſept villes. Etienne ne put ſe tenir long-temps tranquille, & il recommença bientôt la guerre ; mais il fut encore battu & obligé de ſe ſoumettre à la loi du vainqueur. Manuel étoit en même temps occupé à réprimer les entrepriſes d'Etienne Néeman prince de Servie, qui avoit formé

le projet de s'emparer de la Croatie. Nééman effrayé de l'approche des troupes Impériales s'étoit d'abord retiré dans les endroits les plus inacceſſibles du pays, mais il vint enſuite ſe ſoumettre à l'Empereur. CONSTANTINOPLE.

Les dernieres expéditions de ce Prince ne furent pas ſi heureuſes, & la fortune ſembla ſe laſſer de lui être favorable. Manuel animé par ſes premiers ſuccès entreprit de conquerir l'Egypte, avec Amauri Roi de Jéruſalem. Ces deux Princes devoient partager entr'eux ce pays, lorſqu'ils s'en ſeroient rendus maîtres. Un ſi beau projet ne put avoir ſon exécution par la faute d'Amauri qui ne remplit point ſes engagements, ſi l'on en croit les Hiſtoriens Grecs. Les Latins au contraire accuſent Manuel d'avoir laiſſé manquer d'argent à l'armée combinée. L'Empereur ne termina pas plus heureuſement la guerre qu'il fit au Sultan d'Iconium. Ils étoient convenus par un traité fait à Conſtantinople que le Sultan rendroit à l'Empire toutes les villes dont il s'emparetoit. Gangres & Ancyre étoient tombées depuis ce remps au pouvoir du Sultan, & il les avoit gardées. Manuel déterminé à ſe venger de cette infraction au traité, ſe mit à la tête de ſes troupes, & marcha contre le Sultan. Celui-ci qui n'étoit pas en état de réſiſter, envoya à l'Empereur des Députés pour l'aſſurer qu'il obſerveroit dans la ſuite ce qui étoit convenu entr'eux. Se repentant preſque auſſitôt de cette démarche, il prit les armes, & ſe prépara à ſoutenir la guerre. Manuel irrité de cette conduite prit la réſolution d'aller mettre le ſiége devant Iconium. Le Sultan pour ſe délivrer du péril qui le menaçoit, offrit alors de ſe ſoumettre à toutes les conditions qu'on voudroit lui impoſer. Manuel fut inflexible, & s'avança vers Iconium. Il étoit ſi aſſuré de la foibleſſe de ſon ennemi qu'il marcha ſans aucune précaution. Cette imprudence fut cauſe de la perte de ſon armée, & penſa lui couter la liberté. Le Sultan inſtruit de la trop grande confiance des Impériaux, les attaqua à l'improviſte & les tailla en piéces. Après cet avantage il propoſa lui-même la paix & elle fut acceptée aux conditions que l'Empereur détruiroit les Forts de Dorilée & de Sublée qu'il venoit de faire réparer. Manuel fit effectivement abattre Sublée, mais il refuſa de faire raſer Dorilée. Ce manque de foi ralluma la guerre qui fut cependant enfin terminée à l'avantage de l'Empire.

La ſanté de Manuel ſe trouva alterée par tant de fatigues & ce Prince mourut d'une maladie de langueur au mois de Septembre 1180 dans la trente-huitieme année de ſon regne. Les Aſtrologues lui avoient promis qu'il releveroit de cette maladie, qu'il vivroit encore quatorze ans; & qu'il feroit de grandes conquêtes. Lorſqu'il vit que le fatal moment approchoit, il déclara par écrit qu'il reconnoiſſoit la fauſſeté de l'Aſtrologie judiciaire, & que ceux qui la profeſſent ne ſont que des Charlatans qui abuſent des eſprits foibles. Guillaume de Tyr fait le plus grand éloge de ce Prince. On lui reproche d'avoir commis une grande faute contre la bonne politique, ce fut d'abolir la marine deſtinée pour le ſecours des Iſles, parce qu'elle coutoit trop à entretenir. Les Corſaires n'étant plus retenus par la crainte de la flotte, ſe rendirent maîtres de la mer, & ravagerent impunément les côtes.

Manuel avoit été marié deux fois. Il avoit épouſé en premieres nôces Berthe fille de Berenger Prince de Sultzbac. Les Grecs changerent ſon nom

CONSTANTINOPLE.

en celui d'Irene. Elle fut mere de deux filles. La cadette mourut à l'âge de quatre ans. L'aînée nommée Marie fut promise à Béla Roi de Hongrie. Ce mariage n'eut pas lieu, & la Princesse épousa au mois de Février 1180. Reiner second fils de Guillaume le vieux Marquis de Montferrat. Berthe étant morte en 1158. Manuel se maria en 1161 avec Marie fille aînée de Raimond Prince d'Antioche. Il en eut un fils nommé Alexis qui lui succeda. Il laissa encore un fils naturel qui fut aussi appellé Alexis. Manuel avoit voulu faire effacer du Catéchisme des Grecs l'Anathême contre le Dieu de Mahomet. Il prit cette affaire fort à cœur, & écrivit même sur ce sujet. Enfin les Prélats convinrent avec peine qu'on mettroit seulement : Anathême à Mahomet, à sa doctrine & à sa secte.

ALEXIS COMNENE.

1180.

Alexis Comnene avoit environ douze ans lorsqu'il succeda à son pere. Il avoit été couronné dès l'âge de deux ans. Manuel en mourant avoit nommé Théodose Patriarche de Constantinople pour être tuteur de son fils & gouverner l'Etat pendant sa minorité. L'Impératrice mere enleva bientôt toute l'autorité au Patriarche, & en confia une partie à Alexis Comnene Grand-Maître de la Garde-Robe & Protosébaste. Il étoit neveu de l'Empereur Manuel, & fils d'Andronic Comnene, mort avant Jean Comnene son pere.

La liaison intime qu'on remarquoit entre l'Impératrice & le Protosébaste, occasionna des discours qui n'étoient pas avantageux à la Princesse : on disoit même hautement que le Protosébaste vouloit profiter de la foiblesse que l'Impératrice avoit pour lui, afin de s'élever jusqu'au thrône. Ce Prince s'étoit rendu odieux par l'abus qu'il faisoit de son crédit, & par le despotisme qu'il sembloit affecter. Il vouloit être seul dispensateur des graces, même à l'exclusion de l'Empereur & de la Régente. Il osa publier un Edit portant que ce qui seroit signé par l'Empereur n'auroit aucune force, à moins qu'il n'eût approuvé la signature de ce Prince.

Une telle conduite faisoit murmurer tout le monde, mais on n'osoit rien entreprendre contre ce Ministre. Marie, sœur de l'Empereur, ne put longtemps supporter une telle tyrannie. Elle se ligua avec les principaux Seigneurs, & on convint de faire assassiner le Protosébaste le dernier jour de la premiere semaine de Carême de l'an 1182. lorsqu'il iroit avec l'Empereur célebrer la fête de S. Théodore martyr. Le Protosébaste en fut averti, & fit arrêter ceux qu'on avoit chargés de lui donner la mort. Marie se sauva dans la grande Eglise, & le peuple s'assembla pour la défendre. Le Protosébaste étoit résolu de la faire enlever, lorsque le Patriarche ménagea un accommodement entre les deux Partis.

Andronic Comnene, cousin germain de l'Empereur Manuel, & fils d'Isaac Comnene, troisieme fils de l'Empereur Alexis Comnene I. étoit alors en exil à Æneum dans le Pont. Il y voyoit avec plaisir ces divisions, & il se flattoit de pouvoir monter sur le thrône à la faveur de tant de troubles. Andronic avoit trouvé moyen de gagner les bonnes graces du feu Empereur Manuel qui l'aimoit beaucoup, & par cette raison il ne pouvoit souffrir que ce jeune Prince s'abandonnât à la débauche. Il lui fit de vives réprimandes sur l'irrégularité de sa conduite, mais Andronic les prit en mauvaise part, & forma le projet criminel d'assassiner l'Empereur. Manuel en fut instruit, & Andronic, qu'on avoit arrêté par ses ordres, fut enfermé dans une tour

bâtie de briques. Il trouva moyen de faire une ouverture dans la muraille, & de ſe ſauver par cette breche dans un autre cachot voiſin. Il avoit raccommodé avec tant d'adreſſe l'ouverture qu'il avoit faite, que ſes Gardes, qui ne le trouverent plus, s'imaginerent que quelqu'un avoit favoriſé ſon évaſion. L'Empereur, qui ſoupçonnoit la femme de ce Prince, la fit mettre dans le même cachot où il avoit été. Elle fut bien ſurpriſe d'y voir entrer quelque temps après ſon mari, & ils vécurent enſemble ſans qu'on s'en doutât. Andronic s'étant apperçu que les Gardes ne faiſoient pas leur devoir avec exactitude, profita de leur négligence pour ſortir de ſa priſon. Il ſe ſauva en Phrygie, où ayant été reconnu par des payſans, il fut ramené à Conſtantinople, & enfermé dans une nouvelle priſon. Toujours fécond en reſſources, il tira une empreinte en cire des clefs de ſa priſon, & l'envoya à ſa femme. Elle en fit faire de ſemblables, & vint à bout les lui faire tenir avec des cordes. Andronic s'échappa une ſeconde fois, & ſe cacha pendant trois jours dans un pré. Il fut enfin découvert par un Garde, qui voyant les fers qu'il avoit aux pieds, voulut l'arrêter. Andronic, en lui faiſant préſent d'un reliquaire d'or, n'eut pas de peine à lui perſuader qu'il étoit un priſonnier pour dettes. Le ſoldat lui aida alors à rompre ſes fers, & Andronic ſe mit auſſitôt en chemin pour ſe rendre à la Cour d'Hiérolaüs, Prince de Galitz dans la petite Ruſſie. Il fut pris par les Walaques, qui l'ayant reconnu, ſe diſpoſerent à le ramener à Conſtantinople. Andronic feignit pendant la route d'être incommodé d'un cours de ventre qui l'obligeoit ſouvent de deſcendre de cheval. Réſolu de s'échapper à la premiere occaſion, il profita habilement d'un moment où ſes Gardes ne paroiſſoient pas avoir les yeux ſur lui. Il ſe ſauva dans le plus épais de la forêt, & on ne put découvrir ce qu'il étoit devenu. Il arriva enfin chez le Prince de Galitz, qui lui fit une réception favorable.

Manuel, informé de la retraite de ſon couſin, l'invita à retourner à Conſtantinople, en l'aſſurant qu'il oublieroit ce qui s'étoit paſſé. Andronic ſe laiſſa perſuader, & reparut à la Cour. On lui donna le commandement de la Province de Cilicie, & il ſe rendit à Antioche, où il fut épris des charmes de Philippine, fille du Prince Raimond, & ſœur de l'Impératrice Marie. Andronic, obligé de quitter Antioche, alla à Jéruſalem. Il y vit Théodora Comnene, veuve de Baudoin III. niece de l'Empereur, & il l'aima. Manuel peu ſatisfait de la conduite de ſon couſin, donna des ordres ſecrets pour l'arrêter, & lui crever les yeux; mais Théodora en avertit Andronic, & lui conſeilla de chercher un aſyle chez les Sarraſins; ce qu'il exécuta promptement. Théodora ſe diſpoſa peu de temps après à le ſuivre, & elle étoit déjà en route, lorſque l'Empereur la fit enlever. Andronic, qui ne pouvoit vivre ſans Théodora, employa toutes ſortes de voyes pour ſe réconcilier avec l'Empereur. Manuel lui permit de revenir à Conſtantinople, & de paroître devant lui. Lorſqu'il fut en préſence de ce Prince, il ſe jetta à ſes pieds, fondit en larmes, & donna toutes les marques extérieures d'un ſincere repentir. Manuel en fut ſi touché qu'il lui ordonna de ſe relever, mais Andronic voulut être traîné juſqu'au pied du thrône par la chaîne qu'il avoit au col. On remarqua dans la ſuite que ce fut Jean Iſaac l'Ange ſon ſucceſſeur à l'Empire, qui le traîna de la ſorte. L'Empereur frappé

CONSTANTINOPLE.

de ces actes d'humilité, lui pardonna tout ce qu'il avoit fait, & se contenta de l'exiler à Æneum.

Il y avoit un mois qu'il y étoit lorsque Manuel mourut, & ce fut de cette retraite qu'il examina tout ce qui se passoit à la Cour, bien résolu de saisir la premiere occasion favorable qui se présenteroit pour s'emparer du thrône. Il avoit toujours affecté d'être dans les intérêts du jeune Empereur Alexis, & il blâmoit hautement la conduite de l'Impératrice & du Protosébaste. Lorsqu'il se fut fait un nombre de partisans aussi considerable que celui du Protosébaste, il se mit en chemin pour se rendre à Constantinople. Afin de gagner l'affection du peuple, il fit publier que son unique intention étoit de retirer l'Empereur de l'esclavage où il étoit réduit. Le Protosébaste, qui n'avoit point d'armée pour opposer à celle d'Andronic, fit faire à ce Prince les promesses les plus avantageuses. Andronic déclara ouvertement qu'il ne mettroit point bas les armes que le Protosébaste n'eût rendu compte de sa conduite; que l'Impératrice Mere ne fût enfermée dans un cloître, & que l'Empereur ne gouvernât par lui-même. Alexis fut donc obligé de faire mettre son Ministre en prison, mais peu de temps après Andronic, de l'avis des Grands, lui fit crever les yeux.

Cependant tout le monde alloit en foule au devant d'Andronic, & on le regardoit comme le Sauveur de l'Empire. Il entra ainsi en triomphe à Constantinople, & alla rendre visite à l'Empereur devant lequel il se prosterna, Andronic, profitant de la faveur du peuple, se comporta comme s'il eût été Souverain, & ne laissa au jeune Alexis que le nom d'Empereur. Il eut soin que ce Prince ne manquât jamais d'amusement, & il défendit qu'on lui parlât d'affaire sérieuse. Andronic récompensoit liberalement ceux qui étoient dans ses intérêts, mais il sévissoit avec rigueur contre ceux qu'il regardoit comme ses ennemis. Il fit périr l'Impératrice sous prétexte qu'elle avoit formé quelque complot contre l'Empire. Cette malheureuse Princesse fut étranglée, & son corps ayant été mis dans un sac, fut jetté à la mer. On s'apperçut bientôt que l'administration d'Andronic n'étoit pas moins tyrannique que celle du Protosébaste, & il y eut diverses conspirations, mais elles furent sans effet, & les auteurs furent séverement punis.

Andronic, ennuyé de ne tenir que le second rang, voulut enfin porter le titre d'Empereur. Il fit publier par ses Emissaires que l'unique moyen de rendre à l'Empire son ancien éclat, étoit d'élever sur le thrône Andronic, dont les talents étoient connus. On ajouta foi à ces discours souvent répétés, & Andronic fut proclamé Empereur avec Alexis. Le jeune Prince n'osant faire connoître ce qu'il pensoit, feignit d'approuver le choix du peuple. Pierre Damien, en rapportant le détail des cérémonies qu'on avoit coutume d'observer aux proclamations des Empereurs, nous apprend qu'après qu'un Prince étoit couronné, on lui présentoit un vase qui étoit rempli d'ossements & de poussiere, & que celui qui le présentoit avoit dans l'autre main de l'étoupe, à laquelle on mettoit le feu, pour leur faire connoître que les grandeurs humaines ne sont que néant & vanité. Andronic, dans cette proclamation, fut nommé avant Alexis, sous prétexte qu'un Prince d'une expérience consommée devoit avoir le pas avant un jeune homme. Andronic communia le jour de cette cérémonie, & jura par le pain céleste,

qu'il n'acceptoit l'Empire que pour ſoulager Alexis. Les réjouiſſances étoient à peine terminées qu'Andronic fit étrangler le jeune Prince pendant la nuit. Son corps, dont on avoit ſéparé la tête, fut enfermé dans un cercueil de plomb & jetté à la mer. CONSTANTINOPLE.

Alexis n'étoit encore que dans la quinzieme année de ſon âge, lorſqu'il fut aſſaſſiné vers le mois de Novembre 1183. deux mois après avoir été couronné Empereur avec Andronic. Il avoit été fiancé avec Agnès, fille de Louis VII. Roi de France. Cette Princeſſe avoit été conduite à Conſtantinople n'ayant encore que huit ans. Son nom fut changé en celui d'Anne. Andronic n'avoit cependant eu aucun égard pour cette alliance, & il avoit forcé le jeune Empereur à épouſer Irene ſa fille naturelle qu'il avoit eue de Théodora.

La fin tragique du jeune Alexis excita la fureur du peuple, & fit regarder Andronic comme un cruel tyran. L'Empereur croyant appaiſer les eſprits en feignant de ſe réconcilier avec Dieu, engagea les Prélats à lui donner l'abſolution de tout ce qui s'étoit paſſé. Ils eurent cette complaiſance pour lui, & il les en récompenſa en leur accordant le droit d'être aſſis autour du thrône; mais ils ne jouirent de cet honneur que pendant le regne d'Andronic. Les villes de Nicée & de Pruſe refuſerent de le reconnoître pour Empereur, & il fut obligé d'aller mettre le ſiége devant ces places. Iſaac l'Ange défendoit la premiere, mais la valeur de ce Prince & celle des aſſiégés n'empêcherent pas que l'Empereur ne s'en rendît maître. Il fit punir les principaux habitants de cette ville, mais il épargna Iſaac l'Ange. Il traita avec la derniere barbarie les Pruſiens & les habitants de Lopadium, & retourna enſuite triomphant à Conſtantinople. ANDRONIC COMNENE. 1183.

Cependant Iſaac Comnene, fils d'une ſœur de l'Empereur Manuel, s'étoit emparé par ſurpriſe de l'iſle de Chypre. Iſaac s'étoit en même temps fortifié de l'alliance de Sala-Eddin Sultan d'Egypte. Andronic ſe diſpoſoit à marcher contre Iſaac Comnene, lorſqu'il ſe vit attaquer par le Roi de Sicile. Obligé de ſe défendre contre ſon plus redoutable ennemi, il laiſſa Iſaac jouir tranquillement de la ſouveraineté de Chypre.

Alexis Comnene, neveu de l'Empereur Manuel, fut cauſe, ſuivant Nicétas, de la guerre qui s'alluma entre l'Empire & la Sicile. Alexis exilé par Andronic, s'étoit retiré à la Cour de Guillaume II. Roi de Sicile. Inſtruit de tous les troubles qui agitoient l'Empire, il conſeilla à Guillaume d'attaquer Andronic. Le Roi de Sicile ſuivit le conſeil d'Iſaac, & envoya une armée dans l'Empire. Les hoſtilités commencerent par la priſe de Durazzo & de Theſſalonique. Les Siciliens traiterent avec inhumanité les habitants de cette derniere ville. Une partie de l'armée Sicilienne s'avança vers Conſtantinople, & Alexis Comnene étoit d'avis qu'on aſſiégeât cette capitale. Il ſe flattoit que ſi la ville étoit priſe, il lui ſeroit facile de ſe faire proclamer Empereur à la place d'Andronic, que tout le monde regardoit avec horreur. 1185.

Andronic raſſembloit cependant des troupes pour tâcher de s'oppoſer aux progrès des Siciliens qu'il affectoit de mépriſer. Leurs ſuccès l'avoient néanmoins ſi fort inquiété, qu'il en étoit devenu furieux. Tous ceux qu'il ſoupçonna alors lui être contraires, reſſentirent les effets de ſa rage, & il condamna

CONSTANTINOPLE.

les uns à la mort, les autres à l'exil, & n'épargna ni leurs parents, ni leurs amis. L'Empereur ſe trouvoit dans une triſte ſituation, & plus il cherchoit à diminuer le nombre de ſes ennemis domeſtiques, plus il les multiplioit. Alexis, fils naturel de Manuel, à qui il avoit donné Irene ſa fille naturelle, veuve de l'Empereur Alexis, ſe ſouleva contre lui, quoiqu'il fût ſon beau-pere. Andronic prévint l'effet de cette nouvelle révolution, & fit crever les yeux à ſon gendre.

L'Empereur, qui vouloit connoître tous ceux qui étoient capables de former quelque entrepriſe contre lui, eut recours aux Devins. On dit qu'un d'eux lui fit voir dans une opération magique un I & une S, & auſſitôt on penſa qu'il s'agiſſoit d'Iſaac. L'Empereur jetta ſes ſoupçons ſur Iſaac Comnene, maître de l'iſle de Chypre; mais quelques mal intentionnés pour Iſaac l'Ange avertirent l'Empereur qu'il devoit ſe défier de lui. On voit aiſément que tout ceci avoit été conduit par les ennemis ſecrets d'Iſaac l'Ange. L'Empereur avoit peine à croire ce Seigneur aſſez hardi pour faire une action d'éclat. Etienne, un des principaux Miniſtres, détermina Andronic, & envoya des troupes pour arrêter Iſaac l'Ange. Ce Seigneur ſe croyant perdu s'il tomboit entre les mains de l'Empereur, ſe défendit avec une valeur incroyable, & ſe ſauva enſuite dans l'Egliſe de Sainte-Sophie. Le peuple s'aſſembla auſſitôt pour voir ce qui arriveroit. L'Empereur, qui étoit au palais Méludion ſur le bord de la Propontide, écrivit une lettre, par laquelle il promettoit de ne faire aucune pourſuite contre ceux qui avoient tué Etienne, & une partie des ſoldats qui l'accompagnoient, lorſqu'il avoit voulu arrêter Iſaac. Cette lettre, & l'arrivée de l'Empereur à Conſtantinople, ne purent calmer les eſprits. On briſa les portes des priſons, pour mettre en liberté ceux qui y étoient enfermés; on prit la couronne du Grand Conſtantin qui étoit ſuſpendue ſur le principal autel, & on la mit ſur la tête d'Iſaac l'Ange. Ce Prince fit beaucoup de réſiſtance, & refuſa de ſe prêter à ce qu'on exigeoit de lui; mais on uſa de violence, & on le fit monter ſur un cheval de l'Empereur. Andronic, qui voyoit des fenêtres du palais tout ce qui ſe paſſoit, fit d'abord tirer ſur les ſéditieux. Il harangua enſuite le peuple, & propoſa d'abdiquer en faveur de Manuel ſon fils. Le peuple répondit par des imprécations, & enfonça les portes du palais. Andronic ſe voyant ſans reſſource, quitta les ornements impériaux, & ſe jetta promptement dans une galere avec l'Impératrice Anne, & une joueuſe de flute nommée Maraptique, pour laquelle il avoit une paſſion extraordinaire.

Auſſitôt après ſa retraite Iſaac l'Ange fut proclamé Empereur. On ſongea enſuite à pourſuivre Andronic, & comme il avoit été ſurpris d'une tempête, il ne fut pas difficile de le joindre. Lorſqu'il ſe vit pris, il fit les promeſſes les plus flatteuſes pour engager les ſoldats à le remettre en liberté. Il s'étoit rendu ſi odieux que rien ne fut capable de toucher ceux qui l'avoient arrêté. Il fut conduit devant Iſaac l'Ange ayant une chaîne au col & une autre aux pieds. Ce fut alors que le peuple lui fit les plus grands outrages. Les uns lui donnoient des ſoufflets, les autres lui arrachoient la barbe & les cheveux, quelques-uns lui caſſerent les dents. On lui coupa la main droite, & il fut enfermé dans la tour d'Anemas, où il ne reçut aucune nourriture. Il ne ſortit de ſa priſon quelques jours après que pour avoir les

yeux

yeux crevés. Ce fut dans ce triſte état qu'on le fit monter ſur un chameau galeux, & qu'on le promena dans la place publique la tête nue & le corps couvert d'un méchant haillon. La populace lui frappoit alors la tête avec des bâtons, lui jettoit des ordures & mêmes des pierres au viſage, lui perça le côté avec des broches; une femme lui verſa ſur la tête une chaudiere d'eau bouillante. On le mena enfin au théatre où on le pendit par les pieds. Un ſoldat lui enfonça ſon épée dans la bouche, & pénetra juſqu'aux entrailles. Andronic montra beaucoup de fermeté dans ces moments terribles, & on ne lui entendit prononcer que ces paroles qu'il répéta pluſieurs fois: *Seigneur, ayez pitié de moi; pourquoi achevez-vous de rompre un roſeau briſé?* On jetta ſon corps dans une des caves de l'Hippodrome, & depuis quelques perſonnes l'enterrerent dans le Monaſtere d'Ephore. CONSTANTINOPLE.

Andronic allioit aux grandes vertus les plus grands vices. Ambitieux, cruel & voluptueux, il fit admirer ſon amour pour la juſtice, ſa ſéverité à punir le brigandage de ceux qui occupoient les premieres charges, ſa libéralité en récompenſant ceux qui ſe diſtinguoient, ſoit dans les emplois civils, ſoit dans les militaires. Sous ſon regne les revenus de l'Empire augmenterent conſiderablement, ſans que le peuple en ſouffrît, parce qu'il diminua le profit des gens d'affaires. Il abolit une coutume odieuſe en vertu de laquelle, lorſqu'un vaiſſeau avoit fait naufrage, les habitants de la côte s'emparoient de tout ce qui étoit échappé à la tempête. Andronic défendit ſous peine de mort ces vols autoriſés par un uſage très-ancien. Il eut la ſatisfaction de voir que cette loi, qu'on avoit crue impraticable juſqu'alors, fut ponctuellement exécutée. Il défendit encore qu'on diſputât ſur la Religion. On a de ce Prince un Dialogue contre les Juifs, qui eſt fort eſtimé. Andronic fut marié trois fois. Le nom de ſa premiere femme ne nous eſt pas connu. Il en eut deux Princes & une Princeſſe, Manuel, Jean & Marie. Jean vint au monde pendant que ſon pere étoit en priſon avec ſa mere. Sa ſeconde femme étoit Philippine, fille de Raimond, Prince d'Antioche, & la troiſieme étoit Agnès, fille de Louis VII. Roi de France, qui avoit été deſtinée à l'Empereur Alexis. Il n'eut point d'enfants de ſes deux dernieres femmes. Il laiſſa deux enfants naturels de Théodora, ſçavoir, Alexis & Irene.

Iſaac l'Ange, ſucceſſeur d'Andronic, étoit originaire de Philadelphie en Aſie. Sa Maiſon n'étoit pas fort ancienne, & Conſtantin l'Ange ſon ayeul étoit le premier qui avoit commencé à l'illuſtrer. Devenu le mari de Théodora Comnene, fille de l'Empereur Alexis I. il fut regardé comme un des grands Seigneurs de l'Empire. Iſaac l'Ange monté ſur le thrône Impérial ſignala les commencements de ſon regne par des actions qui lui firent honneur. Il rappella les exilés, rendit les biens à ceux qui en avoient été dépouillés injuſtement, employa à cette reſtitution non ſeulement les thréſors de l'Empire, mais encore ſon propre bien. Il ne fut cruel qu'à l'égard des enfants d'Andronic, auxquels il fit crever les yeux; mais il crut que le bien public exigeoit cette inhumanité. ISAAC L'ANGE. 1185.

Cependant les Siciliens avançoient toujours leurs conquêtes. Ils avoient ſoumis de la Theſſalie, s'étoient rendus maîtres d'Amphipolis, & menaçoient de s'emparer de la capitale. Iſaac fit venir d'Orient la plus grande partie des troupes qui y étoient, & les envoya contre les Siciliens. Ceux-ci

CONSTANTINOPLE.

1187.

se voyant alors inférieurs en nombre, firent des propositions de paix. Le Général de l'Empereur refusa d'entrer en accommodement, & livra bataille. La victoire fut long-temps indécise, mais elle se déclara enfin pour les Grecs. Alexis Comnene, qui avoit excité la guerre, tomba entre les mains du Général Grec, & il eut aussitôt les yeux crevés. Cet avantage ruina entierement les affaires des Siciliens, qui perdirent toutes leurs conquêtes, & presque toutes les troupes qu'on avoit envoyées dans l'Empire. On ignore les conditions du traité qui se fit entre Isaac l'Ange & Guillaume.

Cette guerre étoit à peine terminée que l'Empereur fut obligé de marcher contre les Bulgares qui s'étoient révoltés. Ces peuples, qui étoient soumis à l'Empire depuis deux siecles, ne pouvoient supporter la pesanteur du joug qu'on leur avoit imposé. Pierre & Asan deux freres, qui descendoient des anciens Rois de Bulgarie, irrités contre l'Empereur, qui leur avoit refusé des emplois à la Cour, profiterent du mécontentement des Bulgares pour les exciter à prendre les armes. Isaac marcha contre les Rebelles, les surprit & les tailla en pieces. Les Bulgares eurent alors recours à la clémence de l'Empereur, qui se laissa facilement fléchir. Il retourna à Constantinople sans avoir eu la précaution de mettre de bonnes garnisons dans les principales places de la Bulgarie. Les Bulgares, sous la conduite d'Asan, reprirent les armes aussitôt après la retraite de l'Empereur. Les Généraux qu'Isaac envoya successivement contre eux, ou se laisserent battre; ou saisirent cette occasion pour se faire proclamer Empereurs. Les Bulgares profiterent de ces circonstances, & remporterent divers avantages. Ils pénetrerent même dans les Provinces de l'Empire. Isaac marcha à leur rencontre, & les trouva si avantageusement campés près du mont Hémus, qu'il n'osa les attaquer. Ils l'incommoderent beaucoup dans sa retraite, & ce Prince fut plus d'une fois en danger de perdre la vie.

Pendant que cette guerre se faisoit avec différents succès, Isaac se vit continuellement exposé à perdre la couronne par l'ambition des principaux Seigneurs de l'Empire, qui se croyoient plus dignes du thrône que lui. Isaac étoit un Prince foible & timide, & peu capable de gouverner un Empire tel que celui d'Orient. Ce fut cette incapacité qui inspira à un si grand nombre de Seigneurs le desir de lui enlever le sceptre; de sorte que le regne d'Isaac ne fut qu'une suite continuelle de rébellions. Les principaux Chefs de ces différents complots qui se succederent les uns aux autres, furent Alexis Branas qui avoit vaincu les Siciliens; Théodore Mangate; un imposteur qui se faisoit passer pour le fils de l'Empereur Manuel; Basyle-Chotzas; un neveu de l'Empereur Andronic Comnene. Toutes ces diverses factions n'eurent pas de suites, & l'Empereur fut assez heureux pour les dissiper. Pendant qu'Isaac étoit occupé à écarter ses ennemis domestiques, il se formoit une troisieme croisade qui causoit de grandes inquiétudes à l'Empereur. Frideric Barberousse, Empereur d'Allemagne, devoit se mettre à la tête des Croisés, & Isaac appréhendoit qu'il ne profitât de cette circonstance pour se rendre maître de Constantinople. Les deux Monarques convinrent d'un arrangement, & Frideric promit de faire observer à ses troupes une exacte discipline. Les articles du traité furent mal observés de part & d'autre, & il y eut plusieurs escarmouches entre les Grecs & les Allemans.

1189.

CONSTANTINOPLE.

Juſqu'alors Iſaac étoit venu à bout de détruire les complots formés contre lui, mais il ſuccomba enfin aux artifices d'Alexis l'Ange ſon frere. Iſaac, qu'on avoit inſtruit des démarches criminelles d'Alexis, n'avoit pu ſe perſuader qu'elles étoient réelles, & il avoit même refuſé d'approfondir cette affaire. Alexis profita de l'abſence de ſon frere qui étoit allé à la chaſſe, & ſe fit proclamer Empereur. On prétend que ſi le courage n'eût pas manqué à Iſaac, il auroit facilement diſſipé le Parti de ſon frere. Guidé par la crainte, il ne ſongea qu'à ſe ſauver à Stagyre. Il y fut arrêté par les ordres de ſon frere, qui lui fit crever les yeux. Ce Prince n'avoit pas encore quarante ans, & ſon regne n'avoit été que de neuf ans & demi. Cette révolution arriva le 8 d'Avril 1195. Iſaac avoit été marié deux fois. On ignore le nom & la famille de ſa premiere femme qu'il avoit épouſée avant que d'être Empereur. Il en eut un fils nommé Alexis, & deux filles, dont l'une fut Religieuſe, & l'autre, nommée Irene, épouſa en premieres noces Roger, fils de Tancrede, Roi de Sicile, & en ſecondes noces Philippe, Duc de Suabe. La ſeconde femme d'Iſaac l'Ange fut Marguerite de Hongrie, fille du Roi Bela. Il en eut pluſieurs enfants, entr'autres Manuel, que Boniface de Montferrat fit proclamer Empereur de Conſtantinople après avoir épouſé ſa mere.

ALEXIS L'ANGE.

1195.

Auſſitôt qu'Iſaac avoit pris la fuite, Alexis l'Ange s'étoit rendu à Conſtantinople pour s'y faire reconnoître Empereur. Le Patriarche George Xiphilin refuſa de le ſacrer, mais la cérémonie fut faite par un ſimple Prêtre qui n'en avoit pas même reçu la permiſſion du Patriarche. On remarqua que le nouvel Empereur en ſortant de cette cérémonie tomba de cheval, & ſa couronne fut renverſée; ce qui fut regardé comme un mauvais préſage dans ces ſiecles de ſuperſtition. Alexis l'Ange en montant ſur le thrône, quitta ſon dernier nom pour prendre celui de Comnene. Ce Prince ne jouit pas tranquillement de la couronne qu'il avoit uſurpée. Un Sicilien qui ſe fit paſſer pour l'Empereur Alexis Comnene qu'Andronic avoit fait étrangler, lui donna de grandes inquiétudes. Cet impoſteur fut aſſaſſiné par ſes propres ſoldats, après qu'il eut fait de grands ravages dans la Paphlagonie & dans la Galatie. Alexis, délivré de cet ennemi, en eut bientôt à combattre un autre plus dangereux. Iſaac Comnene, qui s'étoit emparé de l'iſle de Chypre ſous les derniers regnes, avoit été vaincu, & fait priſonnier par Richard, Roi d'Angleterre. Ayant trouvé moyen de s'échapper, il s'étoit rendu en Aſie, & avoit engagé pluſieurs Princes à ſe joindre à lui pour déthrôner Alexis l'Ange. Cette révolte commençoit à allarmer l'Empereur, lorſqu'Iſaac mourut du poiſon qu'un de ſes Officiers, gagné, dit-on, par Alexis, lui avoit fait prendre.

Les Bulgares s'étoient cependant ſoutenus avec ſuccès dans leur rébellion. L'Empereur, qui n'aimoit pas la guerre, fit propoſer un accommodement aux Princes Aſan & Pierre. Ceux-ci ne voulurent conſentir à la paix qu'à des conditions ſi honteuſes pour l'Empire, qu'Alexis ne put ſe réſoudre à les accepter. Les Bulgares continuerent leurs ravages, & remporterent divers avantages ſur les Grecs. Aſan, au milieu de tant de proſpérités, fut aſſaſſiné par un Seigneur nommé Iban, qui ſe ſauva à Conſtantinople. Pierre étant mort quelque temps après, eut pour ſucceſſeur un de ſes freres nommé Jean,

CONSTANTINOPLE.

qui se fit couronner Empereur de Bulgarie par le Cardinal Léon, Légat d'Innocent III. Alexis l'Ange tenta inutilement de réduire les Bulgares, car les troupes qu'il envoya contre eux, ou se dissiperent d'elles-mêmes, ou ne firent rien de considerable. Iban chargé d'arrêter les courses des Barbares, fit construire plusieurs Forts aux environs du mont Hémus. Quelques avantages qu'il eût sur les Bulgares, lui inspirerent le dessein de se rendre indépendant, & d'agir en Souverain dans les contrées qu'il avoit conquises. L'Empereur employa la force pour le réduire ; mais le Général qu'il envoya contre lui, fut entierement défait. Alexis chercha alors à tromper Iban, & conclut avec lui un traité aussi avantageux que ce Seigneur le désiroit. Par ce moyen l'Empereur l'attira à sa Cour, & le fit aussitôt arrêter. La valeur & l'habileté d'Iban avoit retenu les Bulgares; mais aussitôt qu'ils n'eurent plus rien à craindre de ce Seigneur, ils recommencerent leurs courses, & menacerent Constantinople. La terreur s'étoit déjà emparée des esprits, lorsque l'entrée des Russes dans la Bulgarie obligea les Bulgares de laisser l'Empire tranquille pour songer à défendre leur pays.

Alexis l'Ange étoit si foible & si lâche qu'il acheta la paix de Henri VI. Empereur d'Allemagne, & se soumit à lui payer par an seize cents livres d'or. La mort de Henri & les troubles de la Sicile empêcherent Constance & Frideric son fils de songer à exiger le payement de cette somme. Les arrangements sages & solides que l'Impératrice Euphrosine avoit voulu prendre pour trouver de l'argent & rétablir les finances, avoient gêné ceux qui se mêloient du Ministere. Résolus de perdre l'Impératrice, ils l'accuserent d'étroite liaison avec un Seigneur nommé Vatace. Alexis ajouta foi trop aisément à cette calomnie, fit assassiner Vatace, & l'Impératrice fut chassée du palais. Six mois après on fit connoître à l'Empereur son injustice, & il rappella Euphrosine, qui reprit son ancien crédit. Elle fut assez généreuse pour oublier l'outrage qu'elle avoit reçu.

Le mépris que l'Empereur s'étoit attiré par sa conduite, occasionna diverses révoltes. Jean Comnene, surnommé le Gros, s'imaginant qu'il lui seroit facile de monter sur le thrône à la faveur du mécontentement public, se rendit avec un grand nombre de partisans dans l'Eglise de Sainte-Sophie, prit une couronne qui étoit au dessus de l'autel, la mit sur sa tête, & se fit proclamer Empereur. Alexis n'étoit pas alors à Constantinople, mais aussitôt qu'il eut appris la révolution, il envoya secrettement la nuit une partie de ses Gardes qui arrêterent le coupable, & lui trancherent la tête.

Il se formoit cependant un orage qui devoit écraser Alexis l'Ange, & lui faire perdre une couronne qu'il n'avoit obtenu que par un crime. Isaac l'Ange n'étant plus gardé avec tant de soin, profita de cette espece de liberté pour se faire des partisans, & Alexis son fils alla demander du secours à Philippe, Duc de Suabe, & au Pape Innocent III. Il y avoit alors une armée de Croisés en Dalmatie. Le Duc de Suabe envoya des Ambassadeurs aux Chefs de cette Croisade pour les engager à rétablir Isaac sur le thrône. Il fit entendre aux Croisés le grand avantage qu'ils retireroient en favorisant Isaac, & que ce Prince leur étant redevable de son rétablissement, les secourroit efficacement dans la guerre contre les Mahométans. On se laissa persuader, & le traité fut conclu avec le jeune Alexis fils d'Isaac. Le Pape

fut très-mécontent de ce qu'il s'étoit fait ſans attendre ſon conſentement. Alexis l'Ange écrivit au Souverain Pontife pour qu'il employât ſon autorité, & qu'il empêchât les Croiſés de ſe mêler du differend qu'il avoit avec ſon frere. CONSTANTINOPLE.

Cependant mille Chevaliers & trente mille hommes d'Infanterie ſe rendirent au mois d'Avril 1203. à Durazzo, où ils proclamerent Empereur le jeune Alexis, & de-là ils paſſerent à Corfou. On délibera alors ſi on obéiroit aux volontés du Pape, ou ſi on continueroit à favoriſer le jeune Alexis. Ceux qui étoient dans les intérêts de ce Prince employerent les prieres les plus grandes pour engager toute cette armée à pourſuivre ce qu'elle avoit commencé, & il fut réſolu qu'on iroit à Conſtantinople. Les Croiſés arriverent à la vûe de cette ville le 23 de Juin, & aborderent à Chalcedoine. L'Empereur leur envoya des Députés pour les engager à ſortir des terres de l'Empire, & leur promit de leur fournir tout ce dont ils auroient beſoin. On lui répondit qu'on exigeoit qu'il rendît l'Empire à ſon neveu, s'il ne vouloit pas qu'on usât de violence contre lui. L'Empereur perſiſtant à vouloir conſerver le thrône, les Croiſés ſe déterminerent à aſſiéger Conſtantinople. Ils ne trouverent partout qu'une foible défenſe, & l'Empereur craignant enfin de tomber entre les mains de ſes ennemis, ſe ſauva ſecrettement à Zagora après huit ans, trois mois & huit jours de regne. Il avoit eu de l'Impératrice Euphroſine ſa femme trois filles, Irene, Anne & Eudocie.

Auſſitôt que les habitants de Conſtantinople eurent appris qu'Alexis l'Ange s'étoit retiré, ils firent ſortir Iſaac de ſa priſon, le revêtirent des ornements Impériaux, le menerent au palais des Blaquernes, & lui prêterent de nouveau ſerment de fidélité. On fit alors ſçavoir aux Croiſés ce qui venoit de ſe paſſer, & ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Iſaac pour le prier de ratifier le traité que ſon fils avoit fait avec eux. L'Empereur fut extrêmement ſurpris d'apprendre que ce jeune Prince avoit promis de leur fournir des vivres pendant un an, de leur donner deux cent mille marcs d'argent, d'entretenir pendant un an la flotte des Vénitiens, d'accompagner les Croiſés avec autant de troupes qu'il le pourroit, de rendre au Pape l'obéiſſance que les Empereurs Catholiques lui avoient rendue, d'employer tout ſon pouvoir pour réunir les Egliſes d'Orient & d'Occident, enfin d'entretenir pendant ſa vie dans la Terre ſainte cinq cents Chevaliers. Iſaac, après avoir déclaré qu'il ne lui paroiſſoit pas poſſible de remplir toutes ces conditions, ratifia le traité par une Bulle d'or, qui fut délivrée aux Ambaſſadeurs des Croiſés. ISAAC L'ANGE rétabli. ALEXIS L'ANGE H. ſon fils. 1203.

Le jeune Alexis fit enſuite ſon entrée à Conſtantinople, & fut aſſocié à l'Empire le premier Août de la même année. Les Croiſés preſſerent vivement les Empereurs de ſatisfaire à leurs engagements. Le jeune Alexis hors d'état de les remplir, propoſa aux Croiſés de reſter un an ſur les terres de l'Empire, leur promettant de payer tous les frais néceſſaires pour leur entretien. Il leur avoit repréſenté que s'ils s'éloignoient, il étoit en danger de perdre le thrône & la vie. Les Croiſés accepterent ſes propoſitions, & il ſe ſervit d'eux pour faire la guerre à Alexis l'Ange ſon oncle, qui s'étoit fortifié à Andrinople.

CONSTANTINOPLE.

Pendant que le jeune Empereur pourſuivoit ainſi ſon oncle, il s'éleva à Conſtantinople des troubles qui furent cauſe de ſa perte. Des Croiſés François, Vénitiens & Piſans, qui étoient reſtés dans la capitale, entrerent un jour dans une Synagogue & la pillerent. Les Juifs ſecondés du peuple ſe jetterent ſur les Croiſés, & en maſſacrerent un grand nombre. Ceux-ci pour ſe venger, mirent le feu à quelques maiſons, & l'incendie devint ſi conſiderable, qu'il dura pendant huit jours. Depuis long-temps on regardoit les Croiſés avec indignation, à cauſe de la violence dont ils uſoient pour exiger les ſommes qu'on leur avoit promiſes. On étoit d'ailleurs indigné contre le jeune Empereur de ce qu'il avoit attiré les Etrangers dans l'Empire. Le jeune Alexis crut regagner l'amitié de ſes ſujets en changeant de conduite, & en négligeant d'exécuter les promeſſes qu'il avoit faites aux Croiſés. Ils s'en plaignirent bientôt, & n'ayant reçu aucune réponſe ſatisfaiſante, ils déclarerent la guerre aux Empereurs. Il y eut entre les deux Partis pluſieurs petites actions, qui furent toujours funeſtes aux Grecs.

CANABE.

Le peuple cependant irrité de tous ces déſordres, força le Sénat & le Clergé de proceder à l'élection d'un nouvel Empereur, & après trois jours de conteſtations, on mit la couronne ſur la tête d'un Seigneur nommé Nicolas Canabe. L'Empereur Alexis ſe reconcilia alors avec les Croiſés, & offrit de leur livrer le palais des Blaquernes, qu'ils devoient garder juſqu'à l'exécution des articles du traité. Le Grand-Maître de la Garde-Robe nommé Alexis Murtzulphe, voulant s'élever au thrône à la faveur de tant de troubles, engagea le jeune Empereur à manquer à la parole qu'il venoit de donner aux Croiſés, & en même temps il forma le complot de ſe défaire de ce Prince. Il le fit mettre dans les fers, & ſe revêtit auſſitôt de la pourpre. Ayant enſuite inutilement employé le poiſon pour le faire périr, il l'étrangla, & le voyant prêt à expirer, il l'aſſomma avec une maſſue de fer. Il publia qu'il étoit mort naturellement, & lui fit faire des obſéques magnifiques. Alexis avoit porté la couronne ſix mois & huit jours. Il mourut vers le 5 de Février 1204. Son pere apprenant ce funeſte évenement mourut de chagrin.

ALEXIS MURTZULPHE.

1204.

Les Croiſés inſtruits de cette nouvelle révolution, tinrent un conſeil pour déliberer ſur ce qu'on devoit faire en pareil circonſtance. Les Evêques, & ceux qui étoient dépoſitaires des intentions du Pape déciderent qu'on pouvoit pourſuivre légitimement l'uſurpateur, parce qu'il n'avoit aucun droit au thrône, & que ſi les Croiſés pouvoient faire la conquête de l'Empire, & le ſoumettre au Saint Siége, ils jouiroient des Indulgences que le Pape avoit accordées à ceux qui ſe croiſeroient pour porter la guerre dans la Paleſtine. Les Croiſés animés par ces exhortations, prirent la réſolution d'eſcalader Conſtantinople. Murtzulphe employa toute la diligence poſſible pour mettre la ville en état de réſiſter aux efforts des ennemis. Les habitants qui déteſtoient les Croiſés, ſeconderent avec ardeur l'intention de Murtzulphe. Les Croiſés eurent cependant preſque toujours l'avantage dans les différentes attaques, & l'uſurpateur penſa même tomber entre leurs mains. Il y eut quelque projet d'accommodement, mais les eſprits étoient ſi fort animés que les négociations furent bientôt rompues.

Les ennemis réſolus de donner l'aſſaut, convinrent que ſi la ville étoit

CONSTANTINOPLE.

priſe, le butin ſeroit mis en commun pour être partagé avec équité ; qu'on nommeroit ſix Commiſſaires de la part des François, & autant de la part des Vénitiens, pour élire un Empereur ; que celui qui ſeroit élu, auroit le quart de tout ce qu'on prendroit, avec le Palais des Blaquernes, & celui de Bucoléon ; que le reſte ſeroit partagé en deux ; qu'une moitié ſeroit pour les François, & l'autre pour les Vénitiens ; que le Clergé de la Nation dont l'Empereur ne ſeroit pas tiré, éliroit le Patriarche ; que les Croiſés reſteroient encore un an pour ſoutenir les intérêts de l'Empereur qui ſeroit nommé ; qu'on choiſiroit au moins douze Commiſſaires, tant François que Vénitiens, pour faire le partage des fiefs & des charges ; que les fiefs ſeroient héréditaires, & paſſeroient même aux femmes au défaut des mâles ; qu'on tâcheroit d'obtenir du Pape une Bulle d'excommunication contre ceux qui contreviendroient au préſent traité.

Priſe de Conſtantinople par les Croiſés.

Tout étant diſpoſé pour l'aſſaut, les Croiſés firent la premiere attaque le 9 d'Avril, mais ils furent repouſſés, & obligés d'abandonner leurs machines. Le 12 ils ſe préſenterent de nouveau devant les murailles, un François nommé André d'Arboiſe, & un Vénitien appellé Albert, s'emparerent d'une des Tours. Quatre autres Tours furent en même-temps eſcaladées, & trois portes de la ville furent enfoncées. Murtzulphe ſe ſauva alors dans le Palais de Bucoléon. Les ennemis maîtres de la ville employerent le reſte de la journée à piller. Murtzulphe profita de la nuit pour ſe ſauver. Le peuple qui apprit ſon évaſion ſe rendit dans la grande Egliſe pour élire un autre Empereur, & voulut obliger Théodore Laſcaris à ſe revêtir des ornemens Impériaux. Ce Seigneur refuſa de monter ſur le thrône dans une circonſtance ſi critique. Il exhorta ſeulement le peuple à faire un nouvel effort pour repouſſer l'ennemi. Ses remontrances ayant été inutiles, il prit le parti de ſe retirer de la ville. Le lendemain les Croiſés attaquerent les Palais, & ils en furent bientôt en poſſeſſion. Le ſoldat dans ſa fureur ne reſpecta plus rien : dans le premier moment on n'épargna ni l'âge, ni le ſexe, & plus de deux mille perſonnes furent paſſées au fil de l'épée. Tout fut profané ; les Egliſes, les vaſes ſacrés, le corps & le ſang de Jeſus-Chriſt même. Les Religieuſes ne furent pas traitées avec moins d'indignité que les autres femmes. Enfin un quartier de la ville fut entierement conſumé.

12 Avril 1204.

Après la fête de Pâques le Marquis de Montferrat ordonna ſous peine de la vie d'apporter tout ce qui avoit été pris dans la ville. Le Comte Baudoin aſſure dans ſa lettre au Pape, qu'il n'y avoit pas dans toute l'Europe entiere autant d'or, d'argent, de pierres précieuſes, & d'étoffes riches que les Croiſés en avoient pris dans Conſtantinople. Le butin fut partagé par moitié entre les François & les Vénitiens, comme on en étoit convenu par le traité. L'univers apprit avec étonnement que vingt mille Croiſés avoient pu prendre de force ſans beaucoup de perte une des plus grandes villes du monde, dans laquelle on comptoit plus de quatre cent mille hommes.

Les troubles dont cette ville étoit agitée, & les différentes factions qui la déchiroient contribuerent à ſa ruine, & faciliterent l'entrepriſe des Croiſés.

BAUDOIN 1204.

Les Croiſés maîtres de Conſtantinople ſe firent donner une deſcription exacte des Provinces de l'Empire, & de leurs revenus, afin de pouvoir les partager avec plus d'égalité. Ils procéderent enſuite à l'élection d'un Empereur,

CONSTANTINOPLE.

& nommerent ſuivant les conventions douze Commiſſaires, dont ſix étoient François, & les ſix autres Vénitiens. Baudoin, Comte de Flandres, & Boniface, Marquis de Montferrat, étoient les deux Princes que l'Election paroiſſoit regarder plus particulierement. Comme on craignoit que celui des deux qui ſeroit exclus, ne voulût ſe retirer avec ſes troupes, on décida que l'Empereur donneroit à celui qui n'auroit pas été élu les terres au-delà du Boſphore, avec l'iſle de Candie, à condition d'en faire hommage à l'Empereur. Le ſecond Dimanche d'après Pâques les Electeurs s'aſſemblerent, & Baudoin fut élu à la pluralité des voix. On prétend que les Vénitiens ne ſongerent point à mettre la Couronne ſur la tête d'un Seigneur de leur Nation, dans la crainte que la liberté de leur République n'en ſouffrît un jour. Ils exclurent auſſi le Marquis de Montferrat, parce qu'il étoit leur voiſin, & qu'il étoit de leur politique de ne point le rendre trop puiſſant. Baudoin fut couronné le 23 de Mai dans l'Egliſe de ſainte Sophie avec une magnificence extraordinaire. Ce Prince offrit alors au Marquis de Montferrat de l'inveſtir des terres au-delà du Boſphore, mais Boniface qui avoit épouſé Marguerite de Hongrie, veuve de l'Empereur Iſaac, demanda en échange le Royaume de Theſſalonique, qui étoit plus voiſin des Etats de Hongrie. Baudoin conſentit à cet échange, & le Marquis de Montferrat lui en fit hommage. Ce même Prince céda aux Vénitiens l'iſle de Candie pour une groſſe ſomme d'argent, & pour quelques terres dans la partie occidentale de la Macédoine.

Cependant Murtzulphe avoit une armée à quatre journées de Conſtantinople, Alexis l'Ange Comnene, étoit maître de Moſinople & des Provinces voiſines, & pluſieurs Grands s'étoient emparés de quelques places où ils affectoient la ſouveraineté. Les villes de Thrace juſqu'à Andrinople ſe ſoumirent volontiers à l'Empereur, mais il fut obligé d'employer la force des armes pour ſe mettre en poſſeſſion d'une partie de l'Empire. Murtzulphe qui redoutoit la puiſſance des Croiſés, engagea Alexis l'Ange à réunir ſes intérêts avec les ſiens, & promit de lui céder le premier rang. Alexis affecta de conſentir à cet accommodement, & l'invita à ſe rendre auprès de lui pour conclure un traité. Murtzulphe ne ſoupçonnant aucune trahiſon, alla trouver Alexis, mais à peine fut-il entré dans le Palais qu'il fut arrêté, & eut les yeux crevés. Comme il vouloit ſe retirer au-delà du Boſphore, il fut pris par les Croiſés, & conduit à Conſtantinople, où il fut condamné à mort pour avoir fait périr le jeune Alexis l'Ange, fils d'Iſaac. On le conduiſit dans la place publique appellée *Taurus*; on le fit monter au haut d'une colomne de marbre qui étoit creuſée en dedans; & qui avoit des degrés par leſquels on pouvoit monter au chapiteau, & de-là il fut précipité.

Alexis l'Ange Comnene tomba quelque temps après au pouvoir du Marquis de Montferrat, qui l'envoya priſonnier en Europe. Il trouva moyen de paſſer à la Cour du Sultan d'Iconium, mais il fut pris par Théodore Laſcaris, qui le fit enfermer dans un Monaſtere de Nicée, où il finit ſes jours. Il en ſera fait mention plus bas.

La bonne intelligence ne ſubſiſta pas longtemps entre Baudoin & le Marquis de Montferrat. Ce dernier apprenant que l'armée des Croiſés prenoit

le

le chemin de Theſſalonique, craignit que les ſoldats ne commiſſent quelques déſordres dans ce pays, ou que Baudoin ne voulût en conſerver la ſouveraineté. Il fit des repréſentations à ce ſujet à Baudoin, mais ce Prince n'y eut aucun égard. Le Marquis abandonna auſſitôt l'armée des Croiſés, s'empara de pluſieurs villes de la Thrace, & fit proclamer Empereur Manuel l'Ange ſon beau-fils, né de l'Empereur Iſaac l'Ange, & de Marguerite de Hongrie. Il alla enſuite mettre le ſiége devant Andrinople pour ſe venger de Baudoin, qui s'étoit rendu maître de Theſſalonique. Les Croiſés qui ſentoient de quelle importance il étoit pour eux que ces brouilleries ceſſaſſent bientôt, déterminerent enfin l'Empereur à donner ſatisfaction au Marquis de Montferrat, & reconcilierent ces deux Princes enſemble. CONSTANTINOPLE.

Boniface entreprit alors la conquête de la Theſſalie, & de la Grece. La plûpart des villes lui ouvrirent leurs portes, parce qu'elles croyoient ſe ſoumettre à Manuel l'Ange ſon beau-fils. Lorſque les peuples s'apperçurent que le Marquis ne faiſoit des conquêtes que pour lui-même, ils commencerent à faire réſiſtance. Il ſe forma divers partis qui l'occuperent beaucoup. Michel l'Ange, enfant naturel de cette maiſon, & couſin germain des Empereurs Iſaac & Alexis, abandonna le parti de Boniface auquel il avoit toujours été attaché, ſe retira à Durazzo, s'empara de cette ville & des pays voiſins. Un Aventurier nommé Léon Sgure, ſe mit en poſſeſſion d'Argos, de Corinthe & de Thebes, & fit ſoigneuſement garder le détroit des Thermopyles, pour empêcher le Marquis de pénetrer dans la Grece. Boniface peu effrayé de tant d'obſtacles, força ce fameux défilé, ſoumit la Boëtie, Argos, la Laconie, l'Achaïe & l'iſle d'Eubée.

Douze Commiſſaires François, & autant de Vénitiens travailloient cependant à faire le partage de l'Empire. Il avoit déjà été décidé que celui qui ſeroit élu Empereur auroit la quatriéme partie de Conſtantinople & de tout l'Empire, & que les trois autres quarts ſeroient également partagés entre les François & les Vénitiens. Ce fut pour cette raiſon que le Doge Henri Dandolo, & après lui ſes ſucceſſeurs juſqu'au Doge Dolphino, prirent la qualité de Seigneurs de la quatriéme partie de toute la Romanie. C'eſt le nom qu'on donnoit à l'Empire d'Orient. Les Ecrivains Orientaux l'ont toujours appellé le pays de Roum. Les Croiſés qui ſe flattoient que rien ne pourroit leur réſiſter, firent entrer dans leur partage des pays qui depuis longtemps ne relevoient plus de l'Empire.

Les peuples vaincus ne ſupporterent pas longtemps le joug qu'on leur impoſoit ; ils étoient d'ailleurs fâchés de ce que l'Empereur & le Marquis de Montferrat refuſoient avec mépris de les recevoir parmi leurs troupes. Réſolus de ſe délivrer des François à quelque prix que ce fût, ils offrirent la couronne Impériale à Jean, Roi des Bulgares, s'il venoit à bout de chaſſer les François de leurs pays. Jean de ſon côté étoit mécontent de Baudoin, qui n'avoit pas accepté l'alliance qu'il lui avoit propoſée. Ce Prince lui avoit même fait dire qu'il devoit ſonger à reſtituer à l'Empire ce qu'il en avoit uſurpé. Jean irrité de cette eſpece de ſommation avoit répliqué, que ce qu'il poſſédoit lui appartenoit plus légitimement que Conſtantinople n'appartenoit aux François, puiſqu'il n'avoit repris que ce qui avoit été

CONSTANTINOPLE.

1205.

enlevé à ſes prédeceſſeurs, au lieu que les Croiſés avoient envahi un Etat ſur lequel ils n'avoient aucun droit. Jean étoit dans cette poſition lorſque les Grecs eurent recours à lui. Il accepta volontiers leurs offres, & ſe diſpoſa à attaquer les Croiſés. Tout l'Empire ſe ſouleva alors, & les François furent maſſacrés dans pluſieurs villes.

L'Empereur invita auſſitôt les Chevaliers François qui étoient en Aſie, de rejoindre ſon armée, & cependant il alla faire le ſiége d'Andrinople. Les Bulgares le troublerent dans cette expédition, remporterent divers avantages ſur les François, & firent périr la plus grande partie de l'armée. Baudoin fut pris dans la derniere action, malgré la valeur avec laquelle il ſe battit. Il fut conduit à Ternobe, où on le chargea de chaînes. Henri, frere de l'Empereur, fut nommé Régent de l'Empire pendant la détention de Baudoin. Le Roi des Bulgares profitant de ſa derniere victoire, s'empara de toutes les Provinces voiſines de ſon Royaume. Il ne reſtoit plus alors aux François que Conſtantinople, Rodoſto, Sélivrée & le château de Piga.

THE'ODORE LASCARIS. 1205. *ou* 1206. *&* BAUDOIN.

Théodore Laſcaris, qui avoit épouſé Anne, fille de l'Empereur Alexis l'Ange Comnene, s'étoit mis en poſſeſſion de Nicée & de Pruſe, & avoit pris la pourpre auſſitôt qu'il eut été informé que ſon beau-pere étoit entre les mains du Marquis de Montferrat. Ce dernier n'eut pas plutôt appris la défaite de l'Empereur & les progrès des Bulgares, qu'il leva le ſiége de Napoli dans la Morée, pour ſonger à la conſervation de ſes Etats. Le Prince Henri fut auſſi obligé de renoncer à l'entrepriſe qu'il avoit formée ſur Antioche, & il perdit même beaucoup de monde en ſe retirant. Cependant le Roi des Bulgares aſſiégeoit avec ſuccès un grand nombre de villes, qu'il traitoit en vainqueur barbare. Les Grecs s'appercevant qu'ils n'étoient pas plus ménagés que les François, ſe repentirent de l'avoir appellé à leur ſecours. Ils s'adreſſerent alors à Théodore Branas, lui offrirent de ſe ſoumettre à lui, s'il pouvoit obtenir des Croiſés qu'ils lui cedaſſent Andrinople & Didimoteque. Branas étoit le ſeul Seigneur Grec qui fût attaché aux François. Il avoit épouſé Agnès, fille de Louis VII. Roi de France, veuve du Tyran Andronic. Branas communiqua au Régent de l'Empire les propoſitions des Grecs, & elles furent acceptées, parce qu'on les conſidera comme l'unique moyen de diminuer la puiſſance des Bulgares. En conſéquence, Andrinople & Didimoteque furent cedées à Branas, à condition qu'il en feroit hommage à l'Empereur. Le Roi de Bulgarie s'étoit cependant approché de ces deux places pour s'en ſaiſir, mais il ſe trouva tout d'un coup abandonné des Grecs qui étoient dans ſon armée. Cette déſertion ne l'empêcha pas de faire le ſiége de Didimoteque, & il étoit prêt à s'en rendre maître, lorſque le Régent du Royaume ſe préſenta devant la place pour la ſecourir. Les Bulgares inſtruits de l'approche des Croiſés, avoient brûlé leurs machines, & s'étoient retirés précipitamment.

On apprit alors la mort de Baudoin, que le Roi de Bulgarie avoit fait périr cruellement. Les Auteurs varient beaucoup ſur les raiſons qui porterent Jean à traiter ſi inhumainement ſon priſonnier. Les Grecs, malgré leur animoſité contre les François, n'ont pu s'empêcher de faire un grand éloge de ce Prince. Il n'avoit que trente-cinq ans lorſqu'il mourut, & avoit épouſé Marie de Champagne, dont il n'eut que deux filles. Il parut en Europe en

1225. un impoſteur qui vouloit ſe faire paſſer pour Baudoin. Il eut une entrevûe à Péronne avec Louis VIII. Roi de France, qui lui fit pluſieurs queſtions auxquelles il répondit fort mal. Craignant alors d'être arrêté, il ſe ſauva, mais il fut pris à Rougemont, & conduit à la Comteſſe de Hainault, fille de Baudoin, qui le fit pendre.

CONSTANTINOPLE.

Les François donnerent pour ſucceſſeur à Baudoin, Henri ſon frere, qui fut couronné le 20 Août 1206. Les Grecs étoient alors tellement diviſés entr'eux, qu'il ſe trouvoit en même temps dans l'Empire pluſieurs Souverains, qui ſe déchiroient mutuellement. Le Sultan d'Iconium ſecondoit tantôt les uns, tantôt les autres, & les excitoit ainſi à s'affoiblir, afin de pouvoir s'agrandir à leurs dépens. Théodore Laſcaris reconnu Empereur à Pruſe, à Nicée, à Smirne & à Epheſe, ne put ſouffrir que Manuel Maurozome voulût être indépendant dans les pays arroſés par le Méandre. Il lui déclara la guerre, mais il fut enfin obligé d'entrer en accommodement avec lui, malgré les avantages qu'il avoit remportés ſur lui, & de lui abandonner Cones, Laodicée, & tout ce que le Méandre renferme dans ſes divers détours. David Comnene, petit-fils d'Andronic, s'étoit auſſi emparé de la Paphlagonie, & Alexis Comnene ſon frere avoit ſoumis à ſes loix Trébiſonde & la Colchide. La crainte qu'ils avoient d'être dépoſſédés de leur uſurpation, leur avoit fait prendre la précaution de faire alliance avec les François.

HENRI, Empereur François. 1206. & THE'ODORE LASCARIS.

Cependant le Roi des Bulgares avoit ſurpris Didimoteque, & l'avoit fait raſer. L'Empereur, craignant qu'Andrinople n'eût le même ſort, marcha promptement au ſecours de cette ville. Les ennemis prirent auſſitôt la fuite, mais Henri les fit couper dans leur retraite, & leur enleva vingt mille priſonniers qu'ils emmenoient avec eux. Il entra enſuite dans la Bulgarie, détruiſit deux villes de ce pays, & retourna triomphant à Conſtantinople.

Perſuadé que les Bulgares reſteroient quelque temps tranquilles, il ſongea à faire la guerre à Théodore Laſcaris. Il n'y eut que de petites actions entre les deux partis, mais elles furent fréquentes, & firent répandre beaucoup de ſang. Théodore engagea le Roi de Bulgarie à faire une puiſſante diverſion en ſa faveur, & lui conſeilla de mettre le ſiége devant Andrinople. Les Bulgares ſaiſirent avec joye cette occaſion de ſe venger de Henri, & la place fut aſſiégée. Ils pouſſerent ſi vivement les attaques, qu'ils furent ſur le point d'entrer par les deux breches qu'ils y avoient faites. La retraite des Comains, qui faiſoient partie de leur armée, obligea les Bulgares à lever le ſiége. Il y a tout lieu de croire que les Comains avoient reçu quelques ſommes d'argent, ſoit de la part des habitants d'Andrinople, ſoit de la part de l'Empereur Henri. Laſcaris, fatigué d'une guerre qui pouvoit lui devenir funeſte, fit des propoſitions d'accommodement. Henri les accepta, & les deux Princes ſignerent entr'eux une treve de deux ans.

Henri n'ayant plus à combattre que les Bulgares, raſſembla toutes ſes forces contre eux. Elles furent encore augmentées par la réunion de celles du Marquis de Montferrat. Ce Prince fut tué dans une irruption qu'il fit en Bulgarie du côté de la montagne de Rhodope. Les Bulgares, maîtres de ſon corps, en ſéparerent la tête qu'ils envoyerent à leur Roi. Jean regarda cette mort comme une circonſtance favorable pour s'emparer du

1207.

CONSTANTINOPLE.

Royaume de Theſſalonique, & il alla auſſitôt faire le ſiége de la capitale; mais la mort ſubite de ce Prince délivra les aſſiégés du péril qui les menaçoit. Jean avoit été un des plus cruels ennemis de l'Empire, & vouloit être ſurnommé *Romeoctон*, c'eſt-à-dire, Aſſommeur de Romains. Il diſoit qu'il méritoit ce titre avec plus de raiſon que l'Empereur Baſyle n'avoit acquis celui de *Bulgaroctон*.

1208. Vorilas ſon neveu & ſon ſucceſſeur ſuivit ſes traces, & ſe déclara l'ennemi des Grecs. Il continua les hoſtilités, & aſſiégea Philippopoli. L'Empereur Henri lui préſenta la bataille, défit entierement ſon armée, entra dans la Bulgarie, & conquit dans l'eſpace d'un mois l'étendue de quinze journées de pays. Le Roi des Bulgares effrayé par ces ſuccès, ſe hâta de conclure la paix, & elle fut cimentée par le mariage de ſa fille, ou la niece de ſon prédéceſſeur, avec Henri.

Cependant l'Empire, qui n'avoit plus d'armée navale, faiſoit tous les jours de grandes pertes. Les Vénitiens ſe rendirent maîtres de Gallipoli ſur le détroit qu'on appelle aujourd'hui des Dardanelles, s'emparerent des iſles de Naxos, de Paros, de Milo, de Hérinea. Toutes ces iſles formerent un petit Etat, dont les poſſeſſeurs prirent le titre de Ducs de Nixia, & qu'ils conſerverent ſous la protection de la République de Veniſe. Les iſles d'Andros, de Théonon, de Mycone, de Scyros, de Céa & de Lemnos tomberent auſſi au pouvoir de quelques Seigneurs Vénitiens. Une flotte de la République fit la conquête de Corfou, & depuis ce temps cette iſle a toujours appartenu aux Vénitiens. Un Seigneur François, dont on ignore le nom, ſe mit en poſſeſſion des iſles de Céphalonie & de Zante.

Il y avoit alors de grands troubles dans le Royaume de Theſſalonique. Le Marquis de Montferrat avoit, par ſon teſtament, déſigné pour ſon ſucceſſeur Démétrius ſon fils, né du ſecond mariage qu'il avoit contracté avec Marguerite de Hongrie. Le Comte de Blandras, Régent du Royaume, vouloit faire monter ſur le thrône Guillaume, ſorti du premier mariage du Marquis de Montferrat. L'Empereur prétendit que les dernieres volontés de ce Prince fuſſent exécutées, & il employa la force pour faire reconnoître Démétrius, Roi de Theſſalonique, ſous la Régence de ſa mere.

Alexis l'Ange Comnene avoit profité de la mort du Marquis de Montferrat pour ſe procurer la liberté. Il ſe rendit d'abord à Theſſalonique, où la Reine de Hongrie ſa belle-ſœur, lui fit un accueil favorable; mais comme elle s'apperçut que ſon beau-frere formoit quelques projets ambitieux, elle le contraignit à ſortir des Etats de ſon fils. Alexis alla chercher un aſyle chez Léon Sgure, Seigneur de Corinthe, qui avoit épouſé ſa fille Eudocie. Ne pouvant ſe tenir tranquille dans cette retraite, il cabala contre ſon gendre. Celui-ci voulut le faire arrêter, mais Alexis eut le temps de ſe ſauver chez le Prince d'Epire ſon couſin germain, qui, à la faveur des troubles, s'étoit emparé de l'Epire & de l'Etolie. Il s'appelloit Michel Ange, & avoit pris le ſurnom de Comnene. Il étoit fils naturel de Jean l'Ange, frere du pere des Empereurs Iſaac & Alexis. Ce dernier ne vécut pas long-temps en bonne intelligence avec ſon couſin germain, & il fut bientôt forcé de ſortir de ſa Cour. Se trouvant ſans aucune reſſource, il prit le parti de ſe retirer auprès du Sultan d'Iconium, qui promit d'employer toutes ſes forces pour

CONSTANTINOPLE.

le rétablir sur le thrône. En conséquence de cet accord le Sultan envoya des Ambassadeurs à Théodore Lascaris, pour lui déclarer que s'il ne rendoit pas la couronne à Alexis l'Ange, il seroit contraint de lui faire la guerre. Théodore, avant que de répondre aux Ministres du Sultan, fit assembler les principaux Seigneurs de ses Etats, & leur demanda lequel ils aimoient mieux pour Empereur d'Alexis l'Ange ou de lui. Ils répondirent unanimement qu'ils étoient résolus de sacrifier leur vie pour sa personne, & qu'ils ne reconnoîtroient jamais Alexis l'Ange. Théodore fit part de cette réponse au Sultan, & la guerre fut déclarée. Théodore commença les hostilités par la prise de Philadelphie; il marcha ensuite au secours d'Antioche sur le Méandre, que le Sultan assiégeoit avec une armée de vingt mille hommes. Théodore, à la tête de deux mille seulement, entreprit de faire lever le siége. Il attaqua l'ennemi avec fureur, & pendant qu'on se battoit avec une mutuelle ardeur, les deux Princes se rencontrerent, & en vinrent aux mains. Théodore fut abattu d'un coup de masse d'armes, mais reprenant aussitôt ses forces, il coupa d'un coup de sabre les jarets du cheval du Sultan. Ce Prince ayant été renversé par la chute de son cheval, fut massacré par les Grecs. Quelques-uns croyent que ce fut Théodore qui lui coupa la tête. Les Barbares effrayés de la mort de leur Prince, demanderent la paix qui leur fut accordée. Alexis l'Ange fut fait prisonnier, & enfermé dans un Monastere, où il finit ses jours. Telles sont les aventures de ce Prince, dont j'avois promis quelques détails.

L'Empereur Henri regardoit toujours Théodore Lascaris comme un Rebelle, & il étoit résolu de le poursuivre jusqu'à la derniere extrémité. Il entra pour cet effet en Asie, & y fit plusieurs conquêtes. Pendant que la fortune lui étoit favorable en Orient, il étoit attaqué en Occident par Théodore, frere & successeur de Michel, Prince d'Epire, qui faisoit tous ses efforts pour reculer les bornes de ses Etats. Henri ne voulant point avoir en même temps deux ennemis à combattre, consentit à accorder la paix à Théodore Lascaris, à condition que ce Prince cederoit tout le pays enfermé entre le mont Camine, la ville d'Achirao & la mer.

Henri marcha alors contre le Prince d'Epire, mais étant arrivé à Thessalonique, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut le 11 de Juin 1216. à l'âge de quarante-deux ans. On a cru qu'il avoit été empoisonné. Ce Prince s'étoit marié deux fois. Il avoit épousé en premieres noces Agnès de Montferrat, fille du Marquis; & en secondes noces la fille de Jean, Roi de Bulgarie. Il n'eut aucun enfant de ses deux mariages. Les Historiens donnent de grandes louanges à ce Prince, & les Grecs mêmes font son éloge.

PIERRE DE COURTENAI. 1216. & THE'ODORE LASCARIS.

Après la mort de Henri les Seigneurs François s'assemblerent pour déliberer sur le choix d'un nouvel Empereur. Ils jetterent en même temps les yeux sur Pierre de Courtenai, mari d'Yolande de Flandres, sœur des Empereurs Baudoin & Henri, & sur André, Roi de Hongrie, qui avoit épousé une des filles d'Yolande & de Pierre de Courtenai. Ils préférerent ce dernier comme plus en état de rétablir les affaires de l'Empire; mais ce Prince ayant refusé d'accepter la couronne Impériale, ils proclamerent le Comte de Flandres, & lui envoyerent des Ambassadeurs pour lui annoncer son élection.

Pierre de Courtenai étoit fils de Pierre de France, cinquieme fils de Louis

CONSTANTINOPLE.

le Gros, Roi de France, & d'Iſabelle Dame de Courtenai & de Montargis, & couſin germain de Philippe Auguſte, qui occupoit alors le thrône de France. Pierre de Courtenai ſe hâta de faire ſes préparatifs pour ſe rendre à Conſtantinople, & il partit de France à la tête de cinq mille cinq cents hommes de troupes d'élite. Sa femme & quatre de ſes filles l'accompagnerent dans ce voyage. Lorſqu'il fut arrivé à Rome, il preſſa le Pape Honorius III. de lui donner la couronne Impériale. Le Pape fit beaucoup de difficulté, dans la crainte de cauſer quelque préjudice au Patriarche de Conſtantinople, à qui de tout temps cette cérémonie avoit appartenu, & dont le privilége venoit d'être confirmé par le Pape Innocent III. Honorius ne pouvant réſiſter aux inſtances de Pierre, fit la cérémonie de ſon couronnement dans l'Egliſe de Saint-Laurent hors de la ville, afin qu'elle ne tirât à aucune conſéquence.

1217. 9 d'Avril. Le premier uſage qu'il fit de ſa nouvelle dignité, fut de donner à Guillaume de Montferrat l'inveſtiture de la Régence du Royaume de Theſſalonique pendant la minorité du Prince Démétrius. Il s'embarqua enſuite à Brindes, & promit aux Vénitiens de déclarer la guerre à Théodore, Prince d'Epire, qui s'étoit rendu maître de Durazzo. En conſéquence de ſes engagements, Pierre mit le ſiége devant cette place; mais il ne put s'en emparer. Réſolu de ſe rendre promptement à Conſtantinople, il prit le parti de traverſer les Etats du Prince d'Epire. Il fut à peine engagé dans les montagnes d'Albanie, que les troupes de Théodore l'environnerent de tous côtés. Réduit à la néceſſité de vaincre ou de périr, il ſe détermina à faire les derniers efforts pour ſe tirer du danger où il étoit. Le Prince d'Epire n'oſant riſquer une bataille, feignit de vouloir entrer en accommodement. Il fut reglé que l'Empereur auroit la liberté de paſſer par les terres de Théodore; qu'il ne feroit aucun tort aux ſujets de ce Prince, & que celui-ci lui feroit fournir, & à tous ceux qui l'accompagnoient, des vivres, & tout ce qui étoit néceſſaire pour leur paſſage.

Après la ſignature de ce traité, Pierre conſentit à ſe trouver à un repas, où Théodore l'avoit invité. Ce Prince, contre la foi des traités, fit arrêter l'Empereur, ceux de ſa ſuite, & donna ordre d'attaquer les troupes de Pierre qui n'étoient plus ſur leurs gardes. Elles furent entierement défaites, & les priſonniers furent traités avec toute l'inhumanité poſſible. Pierre de Courtenai fut mis à mort, mais on ignore les détails de cet évenement. On croit que Théodore ne le fit aſſaſſiner qu'au bout de deux ans de priſon. Le Prince d'Epire inſtruit que toute l'Europe ſembloit vouloir prendre vengeance de la mort de l'Empereur, chercha à mettre le Pape dans ſes intérêts. Il promit pour cet effet de remettre en liberté Jean Colonne, Cardinal & Légat, qui avoit été arrêté avec Pierre de Courtenai, & de reconnoître la primauté du Pape. Théodore fut abſous de ſon crime, & le ſouverain Pontife défendit, ſous peine d'excommunication aux Croiſés, qui s'étoient aſſemblés à Veniſe & à Ancone, de cauſer aucun dommage à Théodore.

Pierre de Courtenai avoit eu d'Yolande ſa femme quatre fils & ſept filles. Les Princes furent Philippe, Comte de Namur, qui mourut ſans enfants en 1226. Robert qui monta ſur le thrône après la mort de ſon pere; Henri, & Baudoin. Les filles étoient Yolande, qui épouſa André, Roi de Hongrie;

Agnès, femme de Geofroi II. Prince d'Achaïe; Marie, femme de Théodore Lascaris; Marguerite, qui épousa Henri, Comte de Wianden; Isabelle, mariée en premieres noces à Gaucher, fils de Milon II. Comte de Bar-sur-Seine, & en secondes noces à Eudes de Montaigu, de la maison des Ducs de Bourgogne; Sybille, qui fut Religieuse, & une autre qui épousa Raoul, Seigneur d'Issoudun.

CONSTANTINOPLE.

Les Seigneurs informés du malheur qui étoit arrivé à Pierre de Courtenai, nommerent pour Régent de l'Empire Conon de Bethune, Sénéchal de Romanie. Ils envoyerent ensuite offrir la couronne à Philippe, Comte de Namur, fils aîné de Pierre de Courtenai. Ce Prince préferant une vie tranquille à un thrône continuellement agité, céda ses droits à Robert son frere, qui partit de France sur la fin de l'an 1220. Il fut sacré à Constantinople le 25 de Mars 1221. par le Patriarche Mathieu. Déterminé à venger la mort de son pere, il entra en négociation avec Théodore Lascaris, & ces deux Princes convinrent de vivre en bonne intelligence.

ROBERT DE COURTENAI. 1221. & THE'ODORE LASCARIS.

Ils réglerent en même-temps que Robert rendroit à Lascaris un de ses freres qui étoit prisonnier, & que Lascaris remettroit en liberté tous les François qu'il avoit en son pouvoir. Lascaris promit aussi de donner la Princesse Eudocie sa fille en mariage à l'Empereur Robert. L'exécution de ce dernier article souffrit quelque difficulté. Lascaris avoit épousé la sœur de Robert; & Manuel, Patriarche Grec de Constantinople, ne pouvoit approuver qu'une même personne fût en même-temps & beau-pere & beau-frere; ce qui étoit sans exemple dans l'Eglise Grecque.

Les remontrances du Patriarche ne firent cependant aucun effet sur l'esprit de Lascaris, & il se préparoit à envoyer Eudocie à Constantinople, lorsqu'il fut attaquée d'une maladie qui le conduisit au tombeau l'an 1222. Il n'avoit alors que 45 ans. Les Grecs regardent ce Prince comme le restaurateur de leur Empire. Il avoit été marié trois fois. Anne sa premiere femme étoit fille de l'Empereur Alexis l'Ange Comnene, frere de l'Empereur Isaac. Il en eut deux Princes, qui moururent avant leur pere, & trois Princesses. Eudocie promise à Robert de Courtenai, étoit fille de l'Impératrice Anne. Elle se maria avec Anselme de Cahieu, qui fut Régent de l'Empire après la mort de Robert. Lascaris avoit épousé en secondes noces Philippine, fille de Rupin, Prince d'Arménie. Acropolite assure qu'il en eut un fils nommé Constans, & qui avoit huit ans lorsque son pere mourut. Nicéphore Gregoras prétend au contraire que Lascaris ne laissa aucun enfant mâle. Marie de Courtenai sa troisieme femme ne lui donna point d'enfants.

JEAN DUCAS. 1222. & ROBERT DE COURTENAI.

Théodore Lascaris avoit désigné pour son successeur Jean Vatace, à qui il avoit donné en mariage Irene sa fille. Le surnom de Ducas qu'il porta, fait croire qu'il appartenoit à cette maison. Tous ceux qui avoit obéi à Théodore Lascaris, ne firent aucune difficulté de reconnoître Jean Vatacé pour leur souverain. Il se trouvoit alors quatre Princes qui portoient le titre d'Empereur; sçavoir, Robert de Courtenai, qui étoit en possession de Constantinople; Jean Vatacé Ducas, qui regnoit à Nicée; David Comnene, qui avoit fondé un nouvel Empire à Trebisonde; & Théodore l'Ange Comnene, qui s'étant emparé du Royaume de Thessalonique pendant l'absence de Démétrius, s'étoit fait couronner Empereur.

CONSTANTINOPLE.

Le commencement du regne de Jean Vatace fut troublé par l'ambition d'Alexis & d'Iſaac, freres de Théodore Laſcaris. Chagrins de n'avoir pu ſuccéder à ce Prince, ils réſolurent de chaſſer du thrône Jean Vatace, & mirent dans leur parti Robert de Courtenai. Ce Prince leur donna des troupes, & les chargea en même-temps de les commander. Ils ſe hâterent alors de joindre leur rival, & lui livrerent combat. La valeur des François fit long-temps balancer la victoire, mais elle ſe déclara enfin pour Jean Vatace. Alexis & Iſaac furent faits priſonniers, & l'Empereur les condamna à avoir les yeux crevés. Jean Vatace profita de ſon avantage pour enlever aux François toutes les places qu'ils avoient en Aſie. Il ſe ſeroit rendu maître de la Thrace, s'il n'eût été arrêté par Théodore, Prince d'Epire. Celui-ci après s'être emparé de Moſinople, de Didimoteque, & de quelques autres villes, obtint des habitants d'Andrinople qu'ils le recevroient dans leur ville. Théodore fit alors des courſes juſqu'à Conſtantinople, & ravagea tout le pays qui eſt entre ces deux villes. L'Empire de Robert ſe réduiſoit en Europe à la ſeule ville de Conſtantinople. Ce Prince effrayé des ſuccès de Théodore, fit la paix avec Vatace, en cédant à ce dernier les villes de l'Aſie, à l'exception de quelques-unes qui étoient ſituées au Nord, & aux environs du Golfe de Nicomédie. Vatace promit en conſéquence d'envoyer à Robert, Eudocie qui lui avoit été promiſe par Théodore Laſcaris ; mais il ne tint pas parole.

Robert n'ayant plus d'eſpérance de poſſéder Eudocie, s'attacha fortement à une jeune Demoiſelle Françoiſe, fille de Baudoin de Neuville, Chevalier iſſu d'une noble famille d'Artois. Elle étoit fiancée à un Seigneur Bourguignon, mais l'Empereur n'écoutant que ſa paſſion, la demanda à ſa mere, & l'épouſa. Le Gentilhomme Bourguignon s'en vengea bientôt ; car ayant trouvé moyen d'entrer pendant la nuit dans le palais, il enleva l'Impératrice & ſa mere. Il fit jetter celle-ci dans la mer, & coupa le nez & les lévres à ſa fille. Robert entra dans une fureur extrême lorſqu'il apprit cette action dont il ne pouvoit ſe venger. Honteux de ſa foibleſſe, il ſortit de Conſtantinople, paſſa en Italie, & implora le ſecours de Grégoire IX. Le ſouverain Pontife lui conſeilla de retourner à Conſtantinople où ſa préſence étoit néceſſaire. Robert ſuivi ſon conſeil, mais il fut ſurpris en route d'une maladie qui le mit au tombeau l'an 1228.

BAUDOIN II. JEAN DE BRIENNE. 1228. & JEAN DUCAS.

Baudoin ſon frere n'avoit alors qu'environ dix ans, & ſa jeuneſſe ſembloit l'éloigner de la couronne dans les circonſtances où on ſe trouvoit. Pluſieurs Seigneurs furent d'avis de mettre l'Empire ſous la protection de Jean Azen, Roi des Bulgares, & de l'engager à donner une de ſes filles en mariage au jeune Baudoin. Jean Azen, à qui ils firent ces propoſitions, les accepta volontiers, & s'engagea à recouvrer à ſes dépens tout ce que les prédeceſſeurs de Baudoin avoient perdu dans la Thrace, & de ſoumettre enſuite les Provinces Occidentales de l'Empire. Les auteurs de l'outrage qui avoit été faite à la femme de Robert, appréhendant que Baudoin ſecondé de la puiſſance du Roi des Bulgares, ne fût en état de venger ſon frere, repréſenterent qu'il étoit dangereux de mettre l'Empire à la diſcrétion des Bulgares, qui s'en rendroient bientôt maîtres. Ils ajouterent qu'il étoit plus à propos de recourir à la protection d'un Prince François. On fut ſéduit par

par ces repréſentations, & on réſolut d'un commun accord d'élever au thrône Jean de Brienne, qui avoit été Roi de Jeruſalem. Il étoit troiſieme fils d'Erard II. Comte de Brienne, & d'Agnès de Montbelliard. Ce Prince commandoit alors les troupes de Gregoire IX. contre l'Empereur Frideric. Le Pape auquel on s'étoit adreſſé pour avoir ſon approbation, conſentit au choix que les Seigneurs avoient fait, & le fit ſçavoir à Jean de Brienne. Auſſitôt que ce Prince ſe fut rendu à Rieti où le Pape l'attendoit, on dreſſa en préſence des Ambaſſadeurs de Conſtantinople un acte dont les principales clauſes étoient: » Qu'il ſeroit fait dès-à-préſent un contract de mariage » entre Baudoin, & la Princeſſe Marie, fille de Jean de Brienne, pour être » conſommé lorſque l'un & l'autre auroient atteint l'âge convenable ; que » vûe la minorité de Baudoin, & la ſituation fâcheuſe de l'Empire, le Roi » Jean ſeroit Empereur, & conſerveroit la couronne avec une pleine au- » torité pendant ſa vie ; qu'après ſa mort l'Empire reviendroit à Baudoin » ou à ſes héritiers ; que Baudoin ſeroit traité ſelon ſa dignité ; que lorſ- » que ce jeune Prince auroit atteint l'âge de 20 ans, Jean de Brienne lui » donneroit l'inveſtiture du Royaume de Nicée avec toutes ſes dépendan- » ces, & toutes les terres ſituées au-delà du bras de Saint George, y com- » pris le Duché de Novocaſtre, ſauf les fiefs que les Seigneurs Latins avoient » obtenus de l'Empereur Henri & de ſes ſucceſſeurs, excepté néanmoins » le Duché de Nicomédie, qui étoit réſervé pour Jean de Brienne; que ce » dernier auroit le choix de donner à ſes héritiers les places que les Latins » & les Grecs avoient poſſédées ou poſſedoient en Aſie, ou celles que le » Prince d'Epire avoit uſurpées juſqu'à Didimoteque & Andrinople ; que » les héritiers de Jean de Brienne ſeroient tenus de faire hommage-lige à » Baudoin ou à ſes ſucceſſeurs, & de faire le ſervice comme ſes vaſſaux ; » qu'ils ne ſeroient néanmoins obligés de ſervir eux-mêmes que dans les » guerres où l'Empereur iroit en perſonne. « Ce traité fut confirmé & ratifié par le Pape le 9 Avril 1229. CONSTANTINOPLE.

Jean de Brienne, après cet arrangement, fit des préparatifs pour ſe rendre à Conſtantinople. Il y fut reçu avec de grandes démonſtrations de joye, & la cérémonie de ſon couronnement ſe fit dans l'Egliſe de Sainte-Sophie par les mains du Patriarche Simon. Jean de Brienne ne remplit pas les eſpérances qu'on avoit conçues de lui, & il reſta deux ans dans l'inaction. Pendant ce temps-là les troupes qu'il avoit amenées avec lui, ſe diſſiperent, & allerent ſervir d'autres Princes.

Cependant Jean de Brienne ayant appris que Jean Vatace étoit occupé à ſoumettre Léon Gabalas qui s'étoit révolté, il profita de cette circonſtance pour attaquer les Etats de l'Empereur Grec. Il fit une deſcente à Lampſaque ; mais Vatace, qui avoit promptement raſſemblé quelques ſoldats, s'empara des défilés, & empêcha les François de faire de grands progrès. Ils ne prirent en effet que le château de Céramique, près de Cyſique, & le Fort de Piga. Vatace, pour ſe venger de cette irruption, fit une ligue offenſive & défenſive avec le Roi des Bulgares, qui étoit irrité de ce que Jean de Brienne avoit eu la préférence ſur lui.

Au commencement du printemps l'Empereur Grec & le Roi des Bulgares s'emparerent de Gallipoli, de pluſieurs autres places du côté de la Propontide, 1235.

CONSTANTINOPLE.

& allerent mettre le ſiége devant Conſtantinople. Jean de Brienne peu effrayé du grand nombre d'ennemis, ſortit de la ville avec cent ſoixante Chevaliers & quelques Sergents à cheval. Avec une ſi petite troupe il attaqua les Grecs & les Bulgares, & les mit en fuite. L'Infanterie, qui étoit dans la ville, s'empara de la flotte ennemie qui étoit à l'ancre près des murailles. Vatace & Azen réſolus d'effacer la honte de leur défaite, leverent promptement de nouvelles armées, & reparurent devant Conſtantinople. Cette ſeconde entrepriſe ne fut pas plus heureuſe que la premiere. La flotte des Grecs & des Bulgares fut battue par celles des Vénitiens, des Piſans & des Génois, & l'armée de terre qui aſſiégeoit Conſtantinople décampa auſſitôt qu'elle eut appris le malheur de l'armée navale.

1236.

Tous ces avantages affoibliſſoient conſiderablement les forces de l'Empereur, & il craignoit enfin de ſuccomber. Il prit le parti de demander du ſecours aux Européens. Perſuadé que la préſence de Baudoin exciteroit d'avantage les Princes à lui fournir des troupes, il l'envoya dans les différentes Cours de l'Europe ſous la conduite de Jean de Bethune. Le Pape publia une croiſade à ce ſujet, & promit les mêmes indulgences que pour la Terre ſainte. Pendant que le jeune Empereur travailloit efficacement à obtenir des ſecours, la mort ſurprit Jean de Brienne le 23 de Mars 1237.

BAUDOIN II. ſeul.

L'Empire venoit de perdre un de ſes plus fermes appuis, ou du moins celui qui étoit le plus capable de le défendre. Les Seigneurs en attendant le retour de Baudoin, nommerent pour Régent de l'Empire Anſeau de Cahieu, Gentilhomme de Picardie. On craignoit toujours les efforts des Grecs & des Bulgares, lorſque l'inconſtance d'Azen ſuſpendit pour quelque temps l'inquiétude où l'on étoit à Conſtantinople. Ce Prince, ſoit qu'il fût gagné par ſa femme, qui étoit fille d'André, Roi de Hongrie, ſoit qu'il appréhendât que l'Empereur Grec ne devînt trop puiſſant par la ruine des François, ce Prince, dis-je, rompit le traité d'alliance qu'il avoit fait avec Jean Vatace, & ſe joignit aux François. L'armée combinée alla auſſitôt faire le ſiége de Chiorli, & elle ſe ſeroit emparée de cette place, malgré la valeur de l'Officier qui la défendoit, ſi Azen ne ſe fût promptement retiré après avoir brûlé toutes ſes machines de guerre. La nouvelle de la mort de ſa femme & d'un de ſes fils le frappa tellement, qu'il crut que Dieu le puniſſoit de ſa perfidie envers Vatace. Il renouvella avec ce Prince ſon ancien traité, & ils réunirent leurs forces pour attaquer Conſtantinople. La ville étoit prête à ſe rendre lorſqu'elle fut ſecourue par les galeres Vénitiennes, & par celles de Geofroi de Ville-Hardouin, Prince d'Achaïe & de Morée.

1237. JEAN VATACE.

Cependant Baudoin, qui ne pouvoit ignorer la triſte ſituation où l'Empire ſe trouvoit réduit, ſe hâtoit de raſſembler une puiſſante armée qui pût le mettre en état de repouſſer ſes ennemis. Il arriva enfin à Conſtantinople vers la fin de l'an 1239. & il fut couronné ſolemnellement dans l'Egliſe de Sainte-Sophie. Ce ne fut que depuis cette cérémonie qu'il data les années de ſon regne. Auſſitôt que la ſaiſon lui permit de ſe mettre en campagne, il marcha contre Vatace, & prit d'aſſaut la ville de Chiorli. Vatace, qui ne pouvoit défendre la Thrace, paſſa en Aſie, & enleva aux François le petit nombre de places qui leur reſtoient, à l'exception du Fort d'Eſquili. Les deux Empereurs fatigués de la guerre, firent une treve pour deux ans.

1239.

Baudoin repaſſa en Italie pour y chercher de nouveaux ſecours, & il ſe trouva au Concile de Lyon qui fut célébré en 1245. L'Empereur Vatace profita de la treve pour reculer les bornes de ſon Empire. Il entra dans la Bulgarie alors gouvernée par Michel, fils d'Azen, qui étoit encore en bas âge. Les Miniſtres de ce jeune Prince n'ayant pu s'oppoſer aux premiers ſuccès de Vatace, lui demanderent la paix. Vatace y conſentit, à condition qu'il conſerveroit toutes les conquêtes qu'il avoit faites. Ce Prince invité par les habitants de Theſſalonique, ſe rendit dans leur ville, & les délivra de la tyrannie de Démétrius, qu'il envoya priſonnier dans le château de Lentianne en Aſie. Il conſerva Theſſalonique pour lui, & le reſte de la Theſſalie fut partagé entre Michel l'Ange Comnene, & Théodore l'Ange Comnene, pere de Démétrius, le même qui avoit été vaincu par le Roi de Bulgarie, & que ce Prince avoit fait priver de la vûe.

Constantinople.

A peine la treve étoit-elle finie entre Vatace & Baudoin, que le premier recommença la guerre par la priſe de Chiorli. Baudoin de retour à Conſtantinople, s'apperçut que ſes forces n'étoient pas ſuffiſantes pour réſiſter à celles de l'Empereur Grec. Il envoya ſa femme en France pour y ſolliciter de nouveaux ſecours. On ignore ce que Baudoin devint depuis ce temps juſqu'en 1251. On trouve dans l'hiſtoire que Philippe de Foci ou Touci, prenoit dans cet intervalle le titre de Régent de l'Empire de Conſtantinople; ce qui feroit croire que Baudoin étoit paſſé une ſeconde fois en Occident.

1247.

1248.

Vatace avoit cependant continué à remporter de grands avantages ſur les François, & ſur Michel l'Ange Comnene, Souverain d'une partie de la Theſſalie, & il s'étoit enſuite retiré à Nicée. Il tomba malade dans cette ville, & fut tranſporté à Nymphée, où il mourut le 30 Octobre 1255. âgé de ſoixante & deux ans, après un regne de trente-trois. Ce Prince étoit doux, prudent, brave, & avoit beaucoup de fermeté. Il n'aimoit la dépenſe que lorſqu'il croyoit qu'elle pouvoit être utile à l'Etat. Ennemi du luxe, il avoit déclaré infâme quiconque acheteroit des étoffes étrangeres. Jean Vatace avoit été marié deux fois. Il avoit épouſé en premieres noces Irene, fille de l'Empereur Théodore Laſcaris, dont il eut un fils qui lui ſucceda. Après la mort de cette Princeſſe, il ſe maria à une fille naturelle de l'Empereur Frideric II. nommée Anne. Elle ne lui donna point d'enfants.

Theodore Lascaris II. 1255. & Baudoin II.

Auſſitôt que Vatace fut mort les Seigneurs Grecs proclamerent Empereur Théodore Laſcaris ſon fils unique, quoique ſon pere ne l'eût ni aſſocié au thrône, ni déſigné pour ſon ſucceſſeur. Il fut ſacré & couronné par le Patriarche Arſene. Le Roi des Bulgares n'eut pas plutôt appris la mort de Vatace, qu'il prit les armes pour rentrer en poſſeſſion des villes que ce Prince lui avoit enlevées; mais Théodore l'empêcha d'exécuter ſon projet, & le força à demander la paix. Ce fut tout ce qui ſe paſſa de remarquable ſous le regne de ce Prince. Il mourut d'étiſie dans le mois d'Août 1259. après avoir porté la couronne pendant quatre ans. Il étoit dans la trente-ſeptieme année de ſon âge. S'étant apperçu que ſa fin approchoit, il s'étoit revêtu d'un habit monaſtique, & avoit diſtribué de grandes aumônes aux pauvres. Il avoit épouſé Helene, dont il eut Jean Laſcaris & pluſieurs filles. Théodore

CONSTANTINOPLE.
JEAN LASCARIS.
1259.
&
BAUDOIN II.

aimoit les ſciences, protégeoit les Sçavants. Il nous reſte quelques fragments de ſes ouvrages Théologiques.

Ce Prince eut pour ſucceſſeur Jean Laſcaris ſon fils, qui n'étoit âgé que de ſix ou huit ans. Théodore avoit nommé pour Régent de l'Empire George Muzalon, homme d'une naiſſance médiocre, mais qui avoit tellement ſçu gagner ſa confiance, qu'il l'avoit fait Grand-Maître de la Garde-Robe, & lui avoit donné une de ſes parentes en mariage. Muzalon, qui redoutoit l'ambition des Grands par rapport à ſon pupile, envoya le jeune Empereur dans une Fortereſſe gardée par des troupes, ſur la fidélité deſquelles il pouvoit compter. Cependant les Seigneurs mécontents de ce que Muzalon avoit été préféré à l'un d'eux, chercherent à le perdre en publiant qu'il avoit deſſein de s'emparer de la ſouveraine autorité. Muzalon, inſtruit de la mauvaiſe volonté des Seigneurs à ſon égard, les aſſembla tous, & leur déclara qu'il étoit prêt à abandonner le poſte honorable qui lui étoit confié, s'ils n'approuvoient pas le choix du feu Empereur. Ce diſcours parut toucher les Seigneurs, & ils jurerent en même temps fidélité à Jean Laſcaris & au Régent.

Cette proteſtation de la part des Seigneurs étoit peu ſincere, puiſque quelques jours après, dans la nombreuſe aſſemblée qui ſe tint au Monaſtere de Soſandre pour rendre les derniers devoirs à Théodore Laſcaris, les ſoldats crierent hautement que Muzalon avoit employé la magie pour faire mourir l'Empereur, & qu'il avoit empêché ce Prince de leur faire des gratifications. Le tumulte devint ſi conſiderable, que la préſence de l'Empereur ne fut pas capable de l'appaiſer. Muzalon connoiſſant le danger où il étoit, alla ſe cacher ſous l'autel. Ses ennemis, ſans reſpect pour la ſainteté du lieu, le poignarderent dans cet aſyle qui devoit être inviolable. Ses deux freres eurent le même ſort.

Michel Paléologue, grand Connétable, qui avoit formé cette conjuration, employa toutes ſortes de voyes pour ſe faire nommer Régent. Il ſe fit enſuite donner les titres de Grand Duc & de Deſpote; mais ſon ambition n'étant pas encore ſatisfaite, il demanda à être aſſocié à l'Empire. La révolte de Michel l'Ange Comnene Deſpote d'Etolie favoriſa ſon élévation. Les partiſans de ce Seigneur inſinuerent au peuple que dans les circonſtances où l'Empire ſe trouvoit, il étoit néceſſaire qu'il fût gouverné par un Prince en état de regner. Ces diſcours ſemés à propos, joints aux largeſſes que Michel Paléologue fit faire, déterminerent le peuple à témoigner hautement qu'il vouloit que ce Seigneur fût aſſocié au thrône. On convint donc que les deux Empereurs jureroient ſolemnellement de vivre dans une parfaite intelligence. Les Evêques, par une ſorte d'adulation, déciderent que ſa complaiſance à accepter l'Empire étoit une choſe méritoire devant Dieu & devant les hommes.

MICHEL PALE'OLOGUE.
JEAN LASCARIS.
&
BAUDOIN II.

Michel Paléologue ſortoit d'une des plus illuſtres maiſons de l'Empire, qui s'étoit alliée pluſieurs fois à celle des Empereurs. Alexis Paléologue ſon grand-pere avoit épouſé Irene Comnene, fille de l'Empereur Alexis l'Ange Comnene, & niece de l'Empereur Iſaac. Son beau-pere l'avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur, mais les malheurs qui arriverent à Alexis l'Ange, empêcherent l'effet de cette deſtination. Il n'étoit ſorti du mariage d'Irene avec Alexis

Paléologue qu'une fille qui épouſa Andronic Paléologue, Grand Domeſtique, & pere de Michel dont il s'agit ici. On l'accuſa dès ſa jeuneſſe d'aſpirer à la ſouveraineté, & ſous le regne de Jean Vatace on prétendit qu'il avoit entretenu des intelligences criminelles avec le Deſpote d'Etolie. Les amis de Michel cherchoient à lui procurer la plus grande fortune, & pour cet effet ils travaillerent à le marier avec Thamar, fille d'Aſan, Roi de Bulgarie. Vatace, qui en fut informé, en fit un crime à Michel. Celui-ci proteſta qu'il n'avoit aucune part à cette négociation; mais il fut obligé, malgré ſes ſerments, de ſe purger par les armes, ſuivant l'uſage de ces temps ſuperſtitieux. Le champion qu'il choiſit pour ſoutenir ſa cauſe étoit celui même qui avoit négocié le mariage. Il ſe battit contre l'accuſateur de Michel, & fut vaincu. On le mit alors à la queſtion, mais ni la force des tourments, ni la crainte de la mort ne furent pas capable de lui faire avouer que Michel eût eu connoiſſance de ce mariage. On examina enſuite Michel, & il proteſta avec ſerment qu'il étoit innocent de l'accuſation intentée contre lui. On voulut l'obliger à ſe juſtifier par l'épreuve du fer chaud, mais il répondit qu'il ne ſçavoit point faire de miracle, & qu'il demandoit à ſe battre contre ſon accuſateur. On lui refuſa ſa demande, & il fut mis en priſon. Il en ſortit quelque temps après en affirmant avec ſerment qu'il n'avoit eu aucune part à la négociation du mariage, & en promettant que jamais il n'aſpireroit à l'Empire. Vatace lui donna alors en mariage Théodora ſa petite niece. Michel Paléologue demeura tranquille pendant le reſte de la vie de Vatace; mais il paroît qu'il fit quelques mouvements ſous le regne de Théodore Laſcaris ſon ſucceſſeur. Ce dernier le menaça pluſieurs fois de lui faire crever les yeux, & Michel redoutant les effets de cette menace, ſe retira à la Cour du Sultan d'Iconium, qui lui donna le commandement des troupes Chrétiennes qu'il avoit à ſa ſolde. Théodore Laſcaris engagea peu de temps après Michel à retourner auprès de lui, & l'aſſura par ſerment qu'il ne lui feroit aucun mal. Michel ſe laiſſa gagner par ſes promeſſes, & reparut à la Cour de Théodore. On lui rendit la dignité de Connétable, & il fut nommé Gouverneur de Durazzo. Théodore ne tarda pas à ſoupçonner de nouveau la fidélité de Michel, & il le fit mettre dans une étroite priſon, d'où il ne ſortit qu'à la mort de Théodore Laſcaris. On a vû de quelle maniere il s'y prit pour parvenir au thrône.

La cérémonie de ſon aſſociation ſe fit près de la ville de Magnéſie le premier de Décembre de l'an 1259. Il jura de donner au jeune Empereur de bons conſeils comme à ſon collégue, & les Seigneurs déclarerent qu'ils obéiroient aux deux Empereurs; que s'il arrivoit que l'un des deux fît quelque entrepriſe contre l'autre, ils prendroient le parti de celui qu'on voudroit opprimer. Après ces ſerments mutuels Michel fut élevé ſur un bouclier, qui étoit ſoutenu d'un côté par les Prélats, & de l'autre par les Grands de l'Empire. Le Patriarche Arſene fut le ſeul qui ne parut pas content de l'élévation de Michel; il étoit inquiet du ſort du jeune Empereur, & ſembloit prévoir les malheurs qui le menaçoient. Michel demanda à être couronné ſeul, ſous prétexte que Jean Laſcaris étoit encore trop jeune pour cette cérémonie. Arſene fit beaucoup de difficulté, & il ne ſe laiſſa gagner que lorſqu'il vit que Laſcaris conſentoit à n'être point couronné. On aſſure que le jeune

CONSTANTINOPLE.

Empereur preſſentant alors ce qui devoit lui arriver, s'écria qu'il ſeroit aſſez content, ſi on lui laiſſoit la vie.

L'Empereur Baudoin n'eut pas plutôt été informé que Michel Paléologue étoit monté ſur le thrône, qu'il lui fit redemander les villes de Thrace qu'on avoit enlevées aux François. Michel, au lieu de donner à Baudoin la ſatisfaction qu'il demandoit, menaça de lui déclarer la guerre s'il ne lui payoit un tribut. Il entama alors quelques négociations, & on parloit d'une treve lorſque Michel, qui s'étoit apperçu du mauvais état des affaires de Baudoin, réſolut d'en profiter. Il parut bientôt aux environs de Conſtantinople, & s'empara en peu de temps de tous les dehors de cette capitale. Un Seigneur François lui avoit promis de l'introduire dans la ville, mais il ne lui tint pas parole, ſous prétexte que l'Empereur lui avoit retiré les clefs d'une des portes dont il avoit la garde. Michel retourna auſſitôt en Aſie, après avoir laiſſé de fortes garniſons dans les poſtes dont il s'étoit rendu maître. Elles firent des courſes dans la campagne, & empêcherent les vivres d'entrer dans la place.

Baudoin ſe vit bientôt réduit aux dernieres extrémités, ſans troupes, ſans argent : il fut obligé de faire de la monnoye avec les plombs des toits des Egliſes & du palais de Conſtantinople, & d'abattre pluſieurs maiſons pour avoir du bois. Pendant qu'il étoit dans cette triſte ſituation, Alexis Stratégopule revêtu de la dignité de Céſar, s'approcha de Conſtantinople par ordre de Michel, pour examiner en quel état cette place ſe trouvoit. Il y avoit alors aux environs de la ville une troupe de brigands, qui pilloient indifféremment les Grec & les François. Stratégopule les engagea à ſe joindre à lui contre les François. Le Chef de ces brigands repréſenta au Général de Michel que le moment étoit favorable pour ſe rendre maître de Conſtantinople, qui n'étoit défendue que par une foible garniſon. Il l'aſſura qu'il étoit poſſeſſeur d'une maiſon, d'où par un ſouterrein il étoit aiſé d'y introduire cinquante hommes, qui ouvriroient une des portes de la ville.

1261. Priſe de Conſtantinople par les Grecs.

Stratégopule, après avoir long-temps balancé ſur le parti qu'il devoit prendre, conſentit à haſarder cette entrepriſe qui lui paroiſſoit dangereuſe avec le petit nombre de troupes qu'il avoit. La nuit du 25 Juillet ſeize ſoldats entrerent par le ſouterrein, & après avoir égorgé les ſentinelles qu'ils rencontrerent, ils briſerent la porte dorée, & donnerent ainſi entrée à leurs camarades. Les François voulurent ſe défendre, mais ils furent mis en déſordre, & bientôt ils ne ſongerent plus qu'à ſauver leurs vies. Le peuple ſe joignit aux Grecs, & en peu de temps la ville fut délivrée des François. Baudoin, craignant de tomber au pouvoir des ennemis, abandonna les ornements Impériaux, & ſe jetta dans un eſquif. Le Général Grec fit mettre les habits de l'Empereur au bout d'une lance, pour faire voir aux François qu'ils n'avoient plus d'eſpérance. Telle fut la fin de la domination des François à Conſtantinople, dont ils avoient été maîtres pendant cinquante-ſept ans.

Un évenement d'une ſi grande importance cauſa une joye bien ſenſible à Michel, & il ſe hâta de ſe rendre à Conſtantinople. Il y fit ſon entrée le 15 d'Août, à pied, ſans ornements Impériaux, accompagné de l'Impératrice Théodora ſa femme, & du Prince Andronic ſon fils. Après avoir fait ſon

action de graces dans l'Egliſe de Sainte-Sophie, il alla prendre poſſeſſion du grand Palais. Il étoit ſi ſatisfait d'Alexis Stratégopule, que ne trouvant rien de trop pour le récompenſer, il ordonna que ce Seigneur feroit une entrée triomphante dans Conſtantinople, la couronne de Céſar ſur la tête, & que pendant un an entier ſon nom ſeroit joint dans les actes publics à ceux des deux Empereurs.

Michel Paléologue, devenu maître de Conſtantinople, donna une déclaration par laquelle il étoit dit que les maiſons de Conſtantinople ſeroient rendues aux fils & aux héritiers de ceux à qui elles appartenoient, lorſque les François en firent la conquête. Ce Prince voulut être couronné une ſeconde fois dans l'Egliſe de Sainte-Sophie par le Patriarche Arſene. Il travailla enſuite à repeupler la ville, & à en réparer les fortifications qu'il augmenta conſiderablement. Se regardant alors comme ayant ſeul droit à l'Empire qu'il venoit de relever par la priſe de Conſtantinople, il forma le projet de ſe défaire de Jean Laſcaris. Pour ôter à ce jeune Prince toute eſpérance de regner, il lui fit deſſécher les yeux par le moyen d'un fer chaud, & le relegua dans le Fort de Dabiciſe.

Cet évenement, qui ſe paſſa le 25 de Décembre de la même année, occaſionna pluſieurs ſoulevements. Michel traita en rebelles ceux qui oſerent trouver à redire à ſa conduite : pluſieurs furent empriſonnés, d'autres eurent le nez & les levres coupés. Il arriva en même temps une révolution dans le pays des Montagnes aux environs de Nicée. Les payſans de ce canton ayant mis à leur tête un jeune aveugle, voulurent le faire paſſer pour Jean Laſcaris, & prirent les armes pour ſoutenir ſa cauſe. Les troupes qu'on envoya contre eux furent battues pluſieurs fois, & ce ne fut qu'à force d'argent qu'ils conſentirent à mettre bas les armes. La fuite du faux Laſcaris acheva de remettre le calme dans le pays.

Il ne fut pas ſi facile à Michel de ſe réconcilier avec le Clergé, qui ne pouvoit lui pardonner le crime commis envers Jean Laſcaris. Le Patriarche Arſene refuſa conſtamment de lui en donner l'abſolution, quelque inſtance qu'il fît pour l'obtenir. Arſene exigea toujours qu'il abdiquât, & il conſentit ſeulement qu'Andronic, fils de Michel, fût mis en ſa place. L'Empereur n'avoit nulle envie d'abdiquer, mais il offroit de ſe ſoumettre à la pénitence la plus rigoureuſe. Auſſitôt même qu'il eut été excommunié, il prit des habits de pénitent; & ſe ſoumit humblement à cette cenſure. Irrité de la fermeté du Patriarche, il aſſembla les Evêques, & leur fit entendre que ſi on ne levoit l'excommunication, il auroit recours au Pape. Cependant on préſenta à l'Empereur un libelle diffamatoire contre le Patriarche. On tint à ce ſujet dans la ſalle du Palais une aſſemblée, à laquelle on donna le nom de Concile, & le Patriarche ayant refuſé de s'y rendre pour ſe juſtifier, on décida qu'il devoit être dépoſé. L'Empereur en conſéquence de ce jugement le fit enlever, & ordonna qu'il fût conduit dans l'iſle de Proconeſe. On mit en ſa place Germain, Métropolitain d'Andrinople, qui ſe retira peu de remps après, parce qu'il s'apperçut que le peuple le regardoit comme un Intrus. Joſeph, Abbé du Monaſtere de Galéſion, Confeſſeur de l'Empereur, fut élû Patriarche le 28 Décembre 1267. & le deuxieme jour de Février ſuivant il donna l'abſolution ſolemnelle à Michel Paléologue.

CONSTANTINOPLE.

Baudoin erroit cependant dans les différentes Cours de l'Europe, & tâchoit de les mettre dans ſes intérêts par les promeſſes les plus flatteuſes. Après la priſe de Conſtantinople il s'étoit retiré chez Mainfroi, Roi de Sicile, & avoit engagé le Pape Urbain IV. à faire prêcher en France une croiſade pour retirer Conſtantinople des mains des Grecs. Le Souverain Pontife promettoit les mêmes indulgences que celles qui étoient accordées pour la conquête de la Terre ſainte. Il avoit encore ordonné qu'on leveroit en France des décimes, qui ſeroient employées au ſervice de Baudoin. La République de Veniſe étoit convenue de ſon côté de payer le paſſage de tous ceux qui voudroient aller par mer faire la guerre à Michel Paléologue.

Diverſes circonſtances rendirent inutiles de ſi grands préparatifs. Mainfroi privé du Royaume de Sicile par Clément IV. ſucceſſeur d'Urbain IV. fit alliance avec Michel, & Baudoin fut obligé de chercher un aſyle en France. Ce fut alors qu'il commença à partager l'Empire pour attirer pluſieurs Princes dans ſon parti. Il donna à Hugues IV. Duc de Bourgogne, & à ſes héritiers le Royaume de Theſſalonique, avec d'autres Seigneuries. Il conclut dans la ſuite un traité avec Charles d'Anjou devenu Roi de Sicile.

» Ce Prince, tant en ſon nom qu'en celui de ſes héritiers, s'obligeoit » de donner à Baudoin à ſes dépens dans ſix ans deux mille Chevaliers, » & de les entretenir deux ans entiers dans les terres de l'Empire, ſans » comprendre le départ & le retour. En conſéquence, Baudoin cedoit au » Roi Charles la Seigneurie directe de la Principauté d'Achaïe & de la » Morée, qui appartenoit à Guillaume de Ville-Hardouin, la démembrant » à cet effet de l'Empire. Il lui abandonnoit de plus les terres que Michel » Deſpote d'Epire avoit données à ſa fille Helene en la mariant à Mainfroi; » & toutes les iſles dépendantes de l'Empire au-delà du détroit de Gallipoli, » ou des Dardanelles, à l'exception de Lesbos, de Samos, d'Ango & de » Chio que l'Empereur ſe réſervoit, & à ſes ſucceſſeurs. Il fut encore con- » venu que du jour auquel les deux mille Chevaliers ſeroient entrés dans » l'Empire, la troiſieme partie de ce qu'ils conquerroient enſemble ou ſé- » parément, appartiendroit au Roi de Sicile, avec permiſſion à ce Prince » de choiſir cette troiſieme partie dans les pays qui lui conviendroient le » mieux, à la réſerve de la ville de Conſtantinople. «

Après la ſignature de ces articles, Baudoin inveſtit Charles d'Anjou par l'anneau d'or, de la Principauté d'Achaïe & de la Morée. Les deux Princes convinrent encore que Philippe, fils & héritier préſomptif de Baudoin, épouſeroit Béatrix, fille de Charles, lorſqu'elle ſeroit nubile, & que s'ils mouroient ſans enfants, les droits ſur l'Empire de Conſtantinople ſeroient dévolus à Charles & à ſes ſucceſſeurs, Rois de Sicile. Ces conventions furent ſcellées de ſceaux d'or, & acceptées ſans préjudice aux droits des Vénitiens. Baudoin fit encore un traité avec Thibaud, Roi de Navarre & Comte de Champagne, qui promit de lui fournir des ſecours. Toutes ces promeſſes n'eurent aucun effet, & Baudoin mourut en 1272. ſans avoir pu inquiéter Michel Paléologue. Baudoin ne laiſſa de Marie de Brienne ſa femme qu'un fils unique nommé Philippe, qui prit le titre d'Empereur de Conſtantinople. Il paſſa la plus grande partie de ſa vie à la Cour du Roi de Sicile ſon beau-pere, & ratifia le traité fait entre ce Prince & Baudoin

pour

pour le recouvrement de l'Empire. Il mourut quelques années après Michel Paléologue, & laissa une fille unique appellée Catherine, qui prit le titre d'Impératrice.

CONSTANTINOPLE.

Cependant Michel Paléologue, qui redoutoit la puissance de la Cour de Rome, cherchoit à se la rendre favorable en feignant de vouloir travailler à la réunion des Eglises de Rome & de Constantinople. Il demanda des Nonces à Urbain IV. qui en 1263. lui députa quatre freres Mineurs. Ils portoient de la part du Pape une lettre, dans laquelle » le Souverain Pon-» tife promettoit qu'aussitôt que l'affaire de la réunion seroit terminée, il » feroit voir combien la puissance du S. Siége étoit utile aux Princes qui » étoient dans sa communion. S'il leur arrive quelque guerre, disoit-il, » l'Eglise Romaine, comme une bonne mere, leur ôte les armes de la main, » & par son autorité les oblige à faire la paix. Si vous rentrez dans son » sein, elle appuyera votre thrône du secours de tous les Princes Catho-» liques.«

Michel amusa de même les Papes Clément IV. Gregoire X. Jean XXI. & Nicolas III. Mais le Pape Martin IV. persuadé que l'Empereur ne cherchoit qu'à tromper la Cour de Rome, excommunia ce Prince à Orviette le 18 Novembre 1281. Michel se vengea de la démarche du Souverain Pontife, en défendant de prononcer son nom dans la liturgie.

Il y eut vers ce même temps une révolution singuliere en Bulgarie. Un gardeur de cochons appellé Corde-Cube, & surnommé Lacane, prétendit avoir des révélations, & en fit part à ses camarades. Ces gens grossiers ajouterent foi aux paroles de cet imposteur, & devinrent comme ses disciples. Bientôt les payfans des environs se joignirent à lui, & en peu de temps il se trouva à la tête d'une troupe assez considerable, qui commença à exercer toutes sortes de brigandages. Constantin, Roi de Bulgarie, voulut arrêter les progrès de ces brigands, mais il fut tué en combattant contre eux. Lacane, après cette victoire, se fit proclamer Roi de Bulgarie. Michel parut d'abord indécis sur le parti qu'il devoit prendre. Il ne sçavoit s'il devoit reconnoître l'usurpateur, ou prendre les intérêts de Jean, fils de Mitzès, petit-fils du Roi Jean Asan par la Princesse Marie, fille de ce Prince. On fit connoître à l'Empereur qu'il seroit honteux pour lui de reconnoître un aventurier, & qu'il valoit mieux protéger un Prince qui avoit des droits légitimes au thrône. L'Empereur déclara en conséquence le fils de Mitzès Roi de Bulgarie, voulut qu'il prît le nom d'Asan, lui donna Irene sa fille en mariage, & le mit à la tête d'une armée pour chasser l'usurpateur.

Celui-ci avoit cependant épousé Marie, niece de l'Empereur, & veuve du Roi Constantin. Maître du Royaume de Bulgarie, il déclara la guerre aux Tartares; mais cette expédition ne fut pas heureuse, & une partie de son armée fut entierement défaite. Asan profita de cette circonstance pour entrer en Bulgarie, où il pénetra facilement. Les habitants de Ternove lui ouvrirent leurs portes, & le proclamerent Roi. La Reine Marie qui étoit grosse de son nouveau mari, fut mise entre les mains de l'Empereur avec le Prince Michel qu'elle avoit eu du Roi Constantin. Lacane, à cette nouvelle, alla faire le siége de Ternove, mais il ne put s'emparer de cette place, malgré l'avantage qu'il avoit remporté sur les troupes de l'Empereur

CONSTANTINOPLE.

qui s'étoient préſentées pour défendre la ville. L'uſurpateur déſeſperant de pouvoir ſoumettre les Bulgares, ſe retira chez Nogas, Prince des Tartares. Aſan ſe rendit auprès du Tartare pour l'engager à ne point favoriſer l'uſurpateur. Nogas les fit manger enſemble à ſa table, mais échauffé par la boiſſon, il lui prit envie de faire périr ſes deux hôtes. Lacane fut d'abord égorgé, & Aſan auroit eu le même ſort ſans les prieres de la femme du Prince Tartare. Aſan, de retour en Bulgarie, ne s'y trouva pas plus en ſûreté. Tertere, qui avoit épouſé ſa ſœur, s'étoit fait un grand nombre de partiſans, & ſongeoit à s'emparer du thrône. Aſan, dans la crainte de ne pouvoir réduire ce Rebelle, paſſa à Conſtantinople avec tous ſes threſors. Il y laiſſa une nombreuſe poſtérité, qui y ſubſiſta avec décence juſqu'à la priſe de cette ville par les Turcs. Tertere, après la retraite d'Aſan, fut reconnu Roi de Bulgarie.

EMPIRE DE TRE'BISONDE.

Il s'étoit alors élevé un nouvel Empire en Orient. Alexis Comnene, qui deſcendoit de l'Empereur de ce nom, avoit profité des troubles occaſionnés par l'invaſion des François, pour ſe mettre en poſſeſſion de la Province de Trébiſonde. Jean Comnene un de ſes petits-fils étoit maître de cette Province, lorſqu'il apprit que Michel Paléologue s'étoit rendu odieux aux Grecs, en propoſant la réunion de l'Egliſe de Conſtantinople avec celle de Rome. Excité par les plus grands Seigneurs de l'Empire, & particulierement par les parents de Michel, il prit le titre d'Empereur. Michel appréhendant que les troupes qu'il enverroit contre ce Prince ne priſſent ſon parti, aima mieux avoir recours à la négociation. Il fit un traité d'alliance avec Jean Comnene, & lui donna ſa fille Eudocie en mariage. Il paroît qu'il ne put le faire renoncer au titre d'Empereur, & qu'il porta toujours le nom d'Empereur de Trébiſonde.

Michel avoit dans ce même temps de violentes inquiétudes du côté de l'Italie, où Charles faiſoit de grands préparatifs pour attaquer l'Empire. Une révolution conſiderable excitée par les intrigues de Procida, écarta l'orage qui menaçoit l'Empereur (1). Michel, délivré de la crainte que la puiſſance de Charles lui avoit cauſée, ſe diſpoſa à faire la guerre en perſonne à Jean-Ange Ducas Comnene, Prince de Theſſalie, qui s'étoit révolté. Il étoit alors malade, & lorſqu'il fut arrivé près de Lyſimachie ſon mal augmenta de telle ſorte qu'il en mourut peu de temps après le 11 de Décembre 1282. à l'âge de 58 ans, ſur la fin de la vingt-troiſieme année de ſon regne. Son corps fut enterré ſans cérémonie, & on ſe contenta de le couvrir d'un peu de terre. Andronic ſon fils le fit ainſi traiter, parce qu'on regardoit Michel comme excommunié, pour avoir voulu réunir l'Egliſe d'Orient à celle d'Occident. Ce Prince, qui avoit de grandes qualités, ternit ſa mémoire par ſa conduite envers Jean Laſcaris. Il avoit épouſé Théodora, fille de Jean Ducas, neveu de l'Empereur Vatace. Il en eut pluſieurs enfants. Manuel, qui mourut jeune; Andronic, qui lui ſuccéda; Conſtantin & Théodore; Irene mariée à Jean Aſan; Eudocie, femme de Jean Comnene, Empereur de Trébiſonde; Anne, qui épouſa Michel ſurnommé Cotrulas, frere de Nicéphore l'Ange le Deſpote.

(1) Voyez le Tome II. de cette Introduction, hiſt. de Naples, page 147.

CONSTANTINOPLE.
ANDRONIC PALE'OLOGUE.
1282. ou 1283.

Andronic âgé de vingt-quatre ans, & qui avoit déjà été associé au thrône, fut reconnu Empereur après la mort de son pere. Convaincu de l'attachement des Grecs pour le schisme, il résolut de tenir une conduite entierement opposée à celle de Michel, se flattant que par ce moyen il gagneroit l'affection des peuples. Il commença par rappeller tous ceux qui avoient été exilés pour s'être révoltés contre la réunion, & déclara qu'il étoit bien éloigné des sentiments de son pere. Il y eut alors de grands troubles dans l'Eglise de Constantinople au sujet des Patriarches qui avoient succedé à Arsene, & qu'on regardoit comme Intrus. Les Arsénistes formerent un schisme qui fit beaucoup de bruit, & l'Empereur, malgré ses intentions pacifiques, ne put venir à bout de les appaiser. Enfin ils se réunirent à l'Eglise sous le pontificat de Nicéphore, Métropolitain de Cyzique, qui avoit été élû Patriarche de Constantinople en 1312.

Cette querelle étant enfin appaisée, l'Empire jouit d'un calme dont il avoit été privé depuis long-temps. Quelques courtisans, mauvais politiques, conseillerent alors à l'Empereur de détruire sa marine, dont l'entretien lui coûtoit beaucoup. Andronic suivit leur conseil, mais il eut bientôt lieu de s'en repentir; car les pirates voisins n'ayant plus rien à craindre, firent des descentes dans les isles, & exercerent leurs brigandages jusqu'à la vûe de Constantinople.

Andronic, touché de la triste situation de Jean Lascaris, qui étoit toujours dans sa prison de Diabicise en Bithynie, alla le visiter, & donna ordre de fournir à ce Prince tout ce qu'il pouvoit désirer. L'Empereur fit en même temps arrêter Constantin son frere, qui étoit accusé d'avoir des desseins sur l'Empire. Michel avoit eu intention de lui laisser la couronne, mais craignant quelque révolution, il avoit abandonné son projet. Ces deux freres jaloux l'un de l'autre, se portoient une haine réciproque. Constantin mourut en prison le 5 de Mai 1306.

Andronic appréhendoit toujours que les Princes de l'Europe ne songeassent à lui faire la guerre, sous prétexte de faire valoir les prétentions des héritiers de Baudoin. Pour se délivrer de ces inquiétudes, il résolut de marier Michel son fils aîné avec Catherine de Courtenai, fille de Philippe (1) & de Béatrix, fille de Charles d'Anjou, Roi de Sicile. Le Pape Nicolas IV. paroissoit désirer ce mariage, dans l'espérance qu'il pourroit servir à la réunion des deux Eglises; mais le Souverain Pontife ayant exigé que l'Empereur d'Orient reconnût la primauté du Siége de Rome, toutes les négociations furent rompues, & l'alliance projettée n'eut pas lieu. Il fut ensuite question de marier Catherine de Courtenai avec Frideric, Roi de Sicile. Boniface VIII. esperoit par ce moyen réconcilier les Maisons d'Arragon & d'Anjou; mais la Princesse refusa ce mariage, parce qu'on vouloit exiger que Frideric renonçât au Royaume de Sicile. Irene de Montferrat, que l'Empereur Andronic avoit épousée en secondes noces, forma aussi le projet de faire épouser Catherine à Paléologue son fils. Diverses raisons en empêcherent la réussite. Enfin cette Princesse épousa en 1299. Charles, Comte de Valois, frere de Philippe de Valois. Catherine ceda alors à son mari le

(1) Philippe étoit fils de Baudoin, dernier Empereur François de Constantinople.

CONSTANTINOPLE.

droit qu'elle avoit à l'Empire, à condition que ſi elle ſurvivoit à Charles, ſes droits retourneroient à ſes héritiers deſcendants d'elle ; & que ſi elle mouroit ſans enfants, ſes droits appartiendroient au Comte de Valois, & à ſes enfants iſſus de ſon premier mariage avec Marguerite de Sicile.

Le Comte de Valois obtint de Boniface VIII. des Bulles pour être conſervé dans tous ſes droits, & il ordonna une levée des décimes extraordinaires ſur tous les biens des Eccléſiaſtiques de France, d'Angleterre, d'Italie, de Sicile, de Sardaigne, de Corſe, de la Principauté d'Achaïe, du Duché d'Athènes & des Iſles voiſines. Ces décimes devoient être employées pour la guerre de Conſtantinople. Charles II. Roi de Naples, s'engagea en même temps avec le Comte de Valois à ne faire aucune alliance avec Andronic Paléologue, qui pût porter préjudice, ou être contraire aux traités faits entre lui Roi de Naples & le Comte de Valois. La diſpute entre Boniface VIII. & Philippe le Bel ſuſpendit les projets qu'on avoit ſur Conſtantinople. Clément V. excita fortement le Comte de Valois à preſſer ſon entrepriſe ſur l'Empire d'Orient, & il accorda à ceux qui l'aideroient en cette occaſion, les mêmes indulgences qu'on accordoit pour la guerre de la Terre ſainte. Il publia enſuite le 3 de Juin 1306. une Bulle, par laquelle il dénonça excommunié Andronic Paléologue, comme fauteur du ſchiſme des Grecs. Il défendit par cette Bulle à tous les Rois, Princes, Villes, Communautés ou Particuliers, de faire avec lui aucune alliance, ou de lui donner aide & conſeil, ſous peine d'excommunication & d'interdit pour leurs terres.

Catherine mourut au commencement de l'an 1307. & laiſſa une fille nommée Catherine de Valois. Elle avoit été promiſe dès le berceau à Hugues dit Huguenin, fils de Robert II ; mais comme ce Prince n'étoit pas aſſez puiſſant pour ſe rendre maître de Conſtantinople, on maria Catherine à Philippe, Prince de Tarente, fils puîné de Charles II. Roi de Naples. Ce jeune Prince poſſédoit l'Achaïe, les villes de Durazzo & de Canine, avec l'iſle de Corfou, & une partie de l'Etolie. La cérémonie de ce mariage ſe fit à Fontainebleau en 1313. & Philippe le Bel s'obligea d'aider le Prince de Tarente dans la guerre qu'il comptoit faire à l'Empereur de Conſtantinople. Le Prince de Tarente mourut en 1331. ſans avoir rien entrepris. Catherine ſa femme décéda à Naples en 1346. Après ſa mort Robert ſon fils aîné prit le titre d'Empereur. Il mourut à Naples en 1364. Philippe ſon frere, devenu alors Empereur titulaire de Conſtantinople, mourut en 1368. Jacques des Baux, neveu de ces deux Princes par ſa mere Marguerite, ſœur de Robert & de Philippe, prit le titre d'Empereur de Conſtantinople. Il fut le dernier des deſcendants de Baudoin qui fut honoré de ce grand nom. Telle eſt la filiation des Empereurs titulaires de Conſtantinople, qui, malgré la grandeur des préparatifs qu'on ſembloit faire en leur faveur, ne furent jamais en état de rien entreprendre.

Pendant que ces Princes ſe donnoient de grands mouvements, tant en France qu'en Italie, l'Empire avoit eu beaucoup à ſouffrir, tant au dehors qu'au dedans. Les Turcs profitant des embarras où Andronic ſe trouvoit, ravagerent l'Aſie ſans rencontrer aucun obſtacle. L'Empereur, pour arrêter leurs progrès, nomma Gouverneur de l'Aſie Mineure Alexis Tarchaniote

CONSTANTINOPLE.

Philantropene, & lui confia un Corps de troupes. Ce Seigneur se conduisit avec tant de valeur & de prudence, qu'il rétablit les affaires de l'Empire. Les Turcs conçurent une telle estime pour lui, que la plûpart se soumettoient d'eux-mêmes, & se faisoient un plaisir de vivre sous le gouvernement d'un homme dont ils admiroient les talents & le mérite. Toutes ces choses exciterent bientôt la jalousie de plusieurs Seigneurs, qui, résolus de le perdre, le rendirent suspect à la Cour. Les amis de Philantropene lui firent sçavoir qu'il ne pouvoit sauver sa vie qu'en devenant rebelle. Philantropene les crut, & engagea bientôt les troupes à prendre ses intérêts. Elles voulurent le proclamer Empereur, mais il refusa ce titre, & défendit seulement qu'on le donnât à Andronic. Libadaire, chargé de marcher contre lui, ruina bientôt son parti en gagnant les Crétois qui étoient dans son armée. Ils se saisirent de sa personne, & l'amenerent à Libadaire, qui, sans attendre les ordres de la Cour, lui fit crever les yeux. Lorsque cette nouvelle arriva à Constantinople, Andronic étoit prêt à faire offrir au Rebelle une amnistie générale, de grands revenus & le titre de César. La perte du Chef dissipa bientôt ses partisans, & le calme fut rétabli dans l'Empire pour quelque temps.

L'arrivée d'une troupe de Catalans qui entra au service de l'Empereur, excita bientôt de nouveaux troubles qui eurent des suites funestes. Ces Catalans faisoient auparavant partie de l'armée de Frideric, Roi de Sicile, & ce Prince les avoit réformés après avoir fait la paix avec Charles II. Roi de Naples. Roger de Flor principal Chef de cette Milice étrangere, devenu libre par ce traité, offrit ses services à Andronic, dont les Etats étoient continuellement menacés par les Turcs. L'Empereur accepta les offres de Roger, & ce Général se rendit à Constantinople avec sa troupe au mois de Septembre de l'an 1303. Andronic accorda alors à Roger le titre de Grand Duc ou de Grand Amiral, & lui donna en mariage sa niece, fille du Roi Jean Asan.

Roger ayant reçu les ordres de l'Empereur, partit pour Cyzique, qu'on croyoit devoir être bientôt assiégée par les Turcs. Le Général Catalan battit ces Barbares qui avoient voulu s'emparer de Philadelphie, mais en même temps il agit dans les Provinces de l'Empire comme s'il eut été en pays ennemi. Il prenoit pour prétexte de cette violence la nécessité où il se trouvoit de faire subsister sa troupe, que l'Empereur ne payoit pas. Roger ne pouvant se dissimuler que sa conduite l'avoit rendu odieux à tous les peuples, crut devoir se mettre à l'abri de toute insulte, & se fortifia dans Callipoli. Andronic pour l'appaiser lui envoya des lettres scellées, par lesquelles il le déclaroit César, trente mille pieces d'or, & les ornements de sa nouvelle dignité, qui consistoient en une couronne pour les jours de grande cérémonie, le chapeau pyramidal de couleur rouge mêlée d'or, avec une frange, les bottines bleues, & la selle de cheval de la même couleur. Théodore Chumne, chargé de porter toutes ces choses, avant que d'arriver au camp de Roger, lui donna avis de sa commission. Les Catalans firent sçavoir à Théodore qu'ils n'entendroient à aucun accommodement, à moins que l'Empereur ne commençât par leur payer tout ce qui leur étoit dû. Théodore craignant que l'argent dont il étoit le dépositaire, ne lui fût enlevé par ces mutins, le déposa dans une Forteresse, & retourna à Constantinople.

CONSTANTINOPLE.

Andronic comprit alors qu'il devoit employer la force pour réduire ces Etrangers, & il fit en conſéquence des préparatifs pour cette expédition. Roger ne ſe voyant pas en état de faire une longue réſiſtance, & craignant de ſuccomber, offrit de réparer tout le dommage que ſes troupes avoient cauſé. L'Empereur ſe laiſſa fléchir, pardonna à Roger, le fit même proclamer Céſar le 18 Mars 1307. lui donna onze mille pieces d'or, avec cent mille meſures de bled. Roger touché en apparence des bontés d'Andronic, promit de licencier la plus grande partie de ſes troupes, de ne garder que trois mille hommes, & de paſſer en Aſie pour y ſervir contre les Barbares. On prétend que Roger depuis cette réconciliation fit des demandes exorbitantes, & qu'au lieu de licencier ſes troupes, il s'étoit contenté de les diſperſer, & qu'il entretenoit des intelligences avec elles. Le Général Catalan, avant que de partir pour l'Aſie, alla rendre ſes devoirs à Michel, fils de l'Empereur. Ils mangerent enſemble, & entrerent dans Andrinople. Comme Roger ſe diſpoſoit à paſſer dans l'appartement de la Princeſſe épouſe de Michel, il fut tué par George qui commandoit un Corps de Latins au ſervice de l'Empereur.

Cette mort occaſionna le maſſacre des habitants de Callipoli : les Catalans, pour venger leur Général, n'épargnerent ni l'âge, ni le ſexe. Michel marcha au ſecours de cette place, mais il lui fut impoſſible d'en chaſſer les Catalans, & il ſe retira après avoir perdu une grande partie de ſes ſoldats. Bérenger de Entenca, qui avoit ſuccedé à Roger dans le commandement, équipa une flotte, & ſe rendit maître de Périnthe. Andronic n'ayant point de flotte à leur oppoſer, eut recours aux Génois, qui lui fournirent ſeize vaiſſeaux commandés par Etienne Doria. Le Général Génois battit les ennemis, & fit priſonnier Bérenger qu'il conduiſit à Gênes. Michel, perſuadé que cet avantage lui faciliteroit la priſe de Callipoli, ſe préſenta de nouveau devant la place. Les Catalans ſe défendirent avec tant de valeur qu'ils mirent pluſieurs fois les Impériaux en déroute. Ils ravagerent même la Thrace, & ſe rendirent maîtres de pluſieurs villes.

L'Empereur, dans cette extrémité, propoſa un accommodement à ces Etrangers ; mais ils firent des propoſitions ſi dures, que ce Prince ne put les accepter. Les Catalans firent alors des courſes dans l'eſpace de plus de quarante lieues, & allerent mettre le ſiége devant Andrinople, qu'ils furent cependant obligés de lever. Ils s'adreſſerent enſuite au Pape pour le prier de donner l'inveſtiture de l'Empire à Frideric, & de faire publier une croiſade en ſa faveur, lui promettant de forcer bientôt Andronic à abandonner le thrône Impérial. Le Pape ne jugea pas à propos d'écouter leurs demandes, à cauſe des droits de l'Impératrice Catherine, dont j'ai parlé plus haut, & qui étoit alors vivante.

La diviſion qui ſe mit parmi les Catalans contribua beaucoup à délivrer l'Empire de ſi dangereux ennemis. Bérenger de Rocafort avoit été nommé leur Général depuis la détention de Bérenger de Entenca. Celui-ci ayant recouvré ſa liberté, voulut reprendre le commandement des troupes, mais Rocafort refuſa de ſe ſoumettre. On convint que chacun commanderoit ceux qui ſe rangeroient ſous ſon drapeau ; ainſi l'armée fut partagée en deux, & chaque Chef fit ſes opérations en particulier. Les Catalans ne pouvant plus

CONSTANTINOPLE.

ſubſiſter à Callipoli, dont ils avoient ruiné les environs, raſerent les fortifications de cette place, & chercherent à s'établir ailleurs. Rocafort marcha le premier, & s'arrêta à deux lieues de Chriſtolphe. L'avant-garde d'Entenca s'étant approchée du camp de Rocafort, celui-ci s'imagina qu'on vouloit l'attaquer, & ſe mit en défenſe. On en vint aux mains; & Rocafort reſta ſeul maître de cette troupe par la mort d'Entenca, qui fut tué dans l'action. Il ſe trouvoit à la tête de huit mille hommes de toutes ſortes de Nations, mais le plus grand nombre étoit Catalan. Rocafort n'ayant pu ſe mettre en poſſeſſion de Chriſtolphe qui étoit bien fortifié, s'empara de la vieille Caſſandrie, où il mit ſes troupes en quartier d'hyver.

Le Comte de Valois leur propoſa alors d'entrer à ſon ſervice, & de lui prêter ſerment de fidélité. Elles y conſentirent malgré Rocafort qu'elles livrerent au Comte de Valois. Les Catalans ne voulurent plus de Général, & furent gouvernés pendant quelque temps par douze Conſeillers. Ils prirent la réſolution de ſe retirer en Thrace, mais on leur coupa le chemin. L'entrepriſe qu'ils tenterent ſur Theſſalonique ne fut pas plus heureuſe, & ils ſe mirent enſuite au ſervice de Gautier de Brienne, Duc d'Athènes, qui s'en ſervit utilement contre ſes ennemis. Ils eurent dans la ſuite quelques differends avec lui, & lui firent même la guerre. Le Duc d'Athènes fut tué dans une action, & les Catalans s'établirent dans ſon pays, où ils formerent un Etat ſous le titre de *Grande Compagnie*.

Un Corps de Turcs qui s'étoit joint aux Catalans, demanda après la retraite de ceux-ci la permiſſion de ſe retirer avec le butin qu'il avoit fait. Andronic, trop ſatisfait d'être délivré des Barbares à quelque prix que ce fût, leur accorda tout ce qu'ils demanderent. Sennacherim eut ordre de les eſcorter par la Macédoine & par la Thrace juſqu'à l'Helleſpont. Les Impériaux ne purent voir tranquillement les richeſſes immenſes que les Turcs emportoient avec eux, & ils prirent la réſolution de les leur enlever. Le Général Turc informé de leur projet, ſe retira dans un château voiſin à deſſein de s'y défendre juſqu'à la derniere extrémité. Sennacherim embarraſſé ſur le parti qu'il devoit prendre, fit ſçavoir à l'Empereur ce qui ſe paſſoit. Pendant qu'il attendoit des réponſes de la Cour, une armée de Turcs arriva au ſecours de leurs camarades, & commit de grands déſordres dans la Thrace. Michel, fils d'Andronic, reçut ordre de ſon pere de raſſembler le plus grand nombre de troupes qu'il lui ſeroit poſſible, & d'arrêter les courſes des Barbares. Les Grecs croyant marcher à une victoire aſſurée, s'avancerent ſans ordre & ſans précaution. Cette trop grande confiance leur fut fatale, & procura une victoire complette à l'ennemi. Les Turcs profitant de cet avantage, parcoururent toute la Thrace, & ravagerent la campagne. Les payſans, qui n'étoient pas en ſûreté, ſe retirerent dans les villes; de ſorte que la culture des terres fut entierement abandonnée.

Philès Paléologue, parent de l'Empereur, homme pieux, mais qui ne paſſoit pas pour avoir de grands talents, demanda le commandement d'une armée pour la conduire contre les Barbares. Andronic le regardant comme un homme inſpiré, lui confia volontiers des troupes. Philès commença par gagner leur amitié par des préſents & par des promeſſes: il les exhorta enſuite à s'abſtenir de pluſieurs crimes que les gens de guerre ſe croyent

CONSTANTINOPLE.

1320.

permis, & les mena à l'ennemi. Il ſe conduiſit avec tant de prudence, qu'il vint à bout de détruire inſenſiblement les Barbares.

Vers ce même-temps la mort enleva Michel, fils aîné de l'Empereur. Son mérite avoit engagé ſon pere à l'aſſocier à l'Empire, & à le couronner le 21 de Mai 1295. Ce Prince avoit épouſé Marie, ſœur d'Aithon II. Roi d'Arménie. Il en avoit eu deux fils, Andronic & Manuel. Le premier devint amoureux d'une femme, dont il étoit ſi jaloux, qu'il faiſoit garder les avenues de ſa maiſon. Manuel paſſant une nuit près de cette maiſon, fut tué par les Gardes, qui ne le reconnurent pas à cauſe de l'obſcurité. Cet accident fut ſi ſenſible à Michel, qu'il en mourut de chagrin. Il étoit âgé de quarante-trois ans.

Andronic qu'il laiſſa, ſçut d'abord gagner l'amitié de ſon grand-pere; mais ſon extrême ambition lui attira bientôt la haine de ce Prince. Ne pouvant ſupporter la dépendance, il forma pluſieurs fois le projet de chercher fortune hors de l'Empire, & il auroit exécuté ſes deſſeins ſi on ne s'y fût oppoſé. Il ſouffroit d'ailleurs impatiemment les marques d'amitié que l'Empereur donnoit continuellement à Michel Cathare, fils naturel de Conſtantin, fils de l'Empereur. Andronic, qui craignoit toujours que ſon petit-fils ne s'échappât de Conſtantinople, avoit chargé un Seigneur de ſa Cour nommé Sirjean, de veiller ſur ſa conduite. Ce Seigneur abuſant de la confiance de ſon Souverain, conſeilla au jeune Andronic de ſe mettre à l'abri de la haine de ſon ayeul, & de ſe retirer en Thrace. Il lui promit en même temps de prendre ſon parti, pourvû qu'il lui accordât les plus grandes dignités, de gros revenus, & qu'il conſentît à n'agir que de concert avec lui. On a tout lieu de croire que Sirjean avoit envie de brouiller la famille Impériale, afin de profiter de cette diſſenſion pour s'emparer du thrône. Cantacuſene, un des confidents du jeune Andronic, lui fit entendre qu'il ne devoit pas ſe révolter, & lui conſeilla ſeulement de ſe retirer dans quelque place, où il pût être en ſûreté contre la mauvaiſe volonté de ſes ennemis.

L'Empereur averti de cette intrigue, envoya ordre à ſon petit fils de ſe rendre au palais. Le jeune Andronic craignant quelque violence de la part de ſon ayeul, inſtruiſit ſes confidents du danger où il ſe trouvoit, & les engagea d'aſſembler promptement leurs amis. Après avoir pris cette précaution, il alla ſe préſenter devant l'Empereur, qui lui fit de vives réprimandes ſur ſa conduite. Pendant qu'il tâchoit de ſe juſtifier, on informa l'Empereur qu'un grand nombre de perſonnes étoient aſſemblées à la porte du palais pour défendre le jeune Andronic. L'Empereur effrayé à cette nouvelle, ſe retira de la ſalle où il étoit, & ſe cacha dans un cabinet voiſin. Le jeune Andronic commença alors à parler avec plus de fermeté, & déclara ouvertement que ſon intention étoit de ſortir des terres de l'Empire. L'Empereur, qui avoit entendu ſon diſcours, rentra auſſitôt dans la ſalle, & menaça ſon petit-fils de le faire charger de chaînes. Le jeune Prince allarmé de cette menace ſe jetta aux pieds de l'Empereur, qui, touché de cet acte d'humiliation, parut s'attendrir, & vouloir lui rendre ſes bonnes graces.

L'Empereur appréhendant que ſon petit-fils ne formât quelque entrepriſe, eut ſoin d'éloigner ſes amis, & projetta même de le faire arrêter. Le

Patriarche

Patriarche Géraſime, à qui il fit part de ce ſecret, alla auſſitôt le reveler au jeune Prince. Andronic ne ſe croyant plus en ſûreté dans Conſtantinople en ſortit ſous prétexte d'aller à la chaſſe, & paſſa à Andrinople, où les habitants le reçurent avec beaucoup de joye. L'Empereur n'oſant employer la force contre ſon petit-fils de peur de multiplier ſes partiſans, engagea les Evêques à excommunier ce jeune Prince, avec tous ceux qui ſe déclareroient pour lui. Cet anathême n'empêcha pas un grand nombre de Seigneurs de ſe joindre à lui, & bientôt il ſe vit à la tête d'une puiſſante armée. L'Empereur inquiet du ſuccès de cette révolution, ſe détermina à demander la paix à ſon petit-fils. Les ſoldats vouloient maſſacrer les Députés de l'Empereur, mais le jeune Andronic s'y oppoſa, & les blâma de cette violence. Les troupes ſe mutinerent, & forcerent le jeune Prince à les conduire à Conſtantinople. Constanti-nople. 1321.

Andronic contraint de ceder, fit ſecrettement avertir l'Empereur de ſe mettre en ſûreté avant que l'armée fût aux portes de la capitale. Il écrivit en même-temps à Eugenie ſa parente qu'il n'avoit point intention de dépouiller ſon grand-pere de l'Empire; qu'il demandoit ſeulement qu'on le laiſsât en poſſeſſion des villes, des troupes & des revenus depuis Sélivrée juſqu'à Chriſtolphe, & depuis cette derniere ville juſqu'à Durazzo. L'Empereur accepta ces propoſitions, ſigna l'acte qui les contenoit, & jura ſur l'Evangile d'obſerver exactement cette convention. Il fit lever l'excommunication portée contre ſon petit-fils, & ordonna qu'à l'avenir il ſeroit nommé Empereur, & reconnu pour tel.

Le calme alloit être rétabli dans l'Empire, lorſque Sirjean ſe rendit auprès de l'Empereur, & lui conſeilla de rétracter tout ce qu'il avoit fait. Le jeune Andronic raſſembla alors ſes troupes, & ſe rendit maître de tous les environs de Conſtantinople. L'Empereur demanda une ſeconde fois la paix, & elle lui fut auſſitôt accordée. Les conditions de ce nouveau traité furent, que le vieil Andronic ſeroit ſeul Empereur; que le jeune Prince toucheroit les fonds deſtinés pour le payement des ſoldats, dont il avoit augmenté la paye. Le jeune Andronic exigea de plus que les Receveurs des impoſitions publiques ne troubleroient point les gens de guerre dans la poſſeſſion des terres qu'il leur avoit aſſignées, & qu'on lui donneroit trente-ſix mille pieces d'or par an pour la dépenſe de ſa maiſon, & pour celle de ſa femme. 1323.

Depuis cet arrangement les deux Princes vécurent pendant près de trois ans en bonne intelligence, & au bout de ce terme l'Empereur fit couronner ſon petit-fils. Les ennemis du jeune Andronic firent entendre au vieil Empereur que ſon petit-fils paroiſſoit s'ennuyer de partager la ſouveraine puiſſance, & qu'il ne tarderoit pas à ſe rendre ſeul maître du thrône. On ne ſçait ſi cette accuſation étoit fondée, ou ſi elle ne fut ſeulement intentée que pour troubler de nouveau l'Etat. Le vieil Empereur y ajouta foi, & voulut prendre des précautions contre ſon petit-fils. Le jeune Andronic chercha auſſitôt à ſe mettre à l'abri des pourſuites de ſon grand-pere, & fit une alliance offenſive & défenſive avec Michel Straſcimir, Roi de Bulgarie, dont il avoit épouſé la ſœur. Après ce traité, il s'aſſura de toutes les villes de Thrace; & lorſqu'il fut à Rheggio, il demanda une entrevûe avec ſon ayeul, ou qu'il lui envoyât des Plénipotentiaires. Le vieil Andronic accepta 1325.

CONSTANTINOPLE.

ce dernier parti, & pluſieurs Evêques, Sénateurs & autres perſonnes diſtinguées ſe rendirent auprès du jeune Prince. Cette conférence ne produiſit aucun effet, parce que l'Empereur exigeoit abſolument que ſon petit-fils ne fût plus nommé dans les prieres publiques. Les Evêques ſe trouverent partagés en cette occaſion. Le Patriarche Iſaïe, qui étoit pour le jeune Prince, excommunia ceux qui refuſeroient de prononcer le nom du jeune Empereur dans leurs prieres, & qui ne lui rendroient pas les honneurs dûs à un Empereur. Il prononça le même anathême contre les Evêques qui ne penſoient pas comme lui, & il envoya dire au vieil Andronic qu'il étoit établi dans l'Egliſe, non ſeulement pour y conſerver la doctrine dans toute ſa pureté, mais encore pour protéger les gens de bien, & qu'ayant reconnu l'innocence du jeune Prince, il ne pouvoit s'empêcher d'agir en ſa faveur. Les Evêques de leur côté excommunierent le Patriarche comme un ſéditieux. Il fut enfermé dans un Monaſtere par ordre du vieil Empereur, qui le fit étroitement garder.

Le jeune Andronic voyant toute voye de conciliation rompue, reprit les armes, & fut en peu de temps maître d'un grand nombre de villes. Les troupes qu'il avoit laiſſées aux environs de Conſtantinople, y furent introduites par trahiſon pendant la nuit, & le jeune Prince y fut reçu aux acclamations de tout le peuple. Il défendit qu'on manquât de reſpect à ſon ayeul, & il ſe rendit lui-même auprès de lui. Après s'être proſterné il s'aſſit à ſes côtés, & les deux Princes eurent enſemble une conférence qui fut aſſez tranquille. Le jeune Andronic demanda enſuite l'avis des Seigneurs ſur le parti qu'il devoit prendre, & enfin on décida que le vieil Andronic conſerveroit les ornements Impériaux, mais qu'il ne ſe montreroit jamais en public; qu'il n'auroit aucune part aux affaires, & qu'on lui accorderoit vingt-quatre mille pieces d'or pour la dépenſe de ſa maiſon. On lui laiſſa pour demeure le palais ordinaire des Empereurs, où il ne voyoit preſque perſonne, de peur de donner de l'inquiétude au jeune Andronic. Ce Prince alloit fréquemment le viſiter, & il le traitoit avec le plus grand reſpect. Le vieil Andronic devint aveugle quelque temps après, & on penſe que cet accident lui étoit arrivé à force d'avoir pleuré.

1328.

Une maladie dangereuſe dont le jeune Empereur fut attaqué, acheva de mettre le comble aux infortunes du vieil Andronic. Ceux qui avoient des raiſons de craindre qu'il ne remontât ſur le thrône, ſe hâterent de lui faire couper les cheveux, & de lui faire prendre l'habit monaſtique. On changea alors ſon nom en celui d'Antoine. Cette démarche excita des murmures dans Conſtantinople, ce qui fit juger à Synadene, ſon ennemi déclaré, qu'il avoit encore des partiſans. Dans la crainte qu'ils n'entrepriſſent quelque choſe en ſa faveur, il fit ſigner au vieil Andronic un acte, par lequel il promettoit de ne jamais ſonger à l'Empire, même quand on le lui offriroit, & de ne ſe point mêler au choix d'un Empereur. Cantacuſene nous aſſure que le jeune Empereur n'eut aucune part à cette violence, & qu'il étoit même dans l'intention de rendre à ſon ayeul l'adminiſtration des affaires.

1330.

Andronic accablé de chagrin & d'ennui, mourut le 13 de Février 1332. à l'âge de ſoixante & douze ans, ſelon Cantacuſene, & de ſoixante & quatorze,

ſuivant Grégoras. Il paroît que ce Prince n'avoit pas de grands talents pour le thrône. Il avoit été marié deux fois. Sa premiere femme étoit Anne fille d'Etienne V. Roi de Hongrie. La ſeconde nommée Irene étoit fille de Guillaume VI. Marquis de Montferrat. Il eut de ſon premier mariage Michel, qui mourut avant lui, & Conſtantin pere naturel de Michel Cathare, dont on a parlé plus haut. Les enfants du ſecond lit furent Jean Paléologue; Théodore Paléologue, Marquis de Montferrat, dont la poſtérité poſſéda cette ſouveraineté juſqu'à l'an 1533; Démétrius Paléologue, & une Princeſſe appellée Simonide. Il eut encore deux enfants naturels, Marie, qui épouſa un Prince des Tartares, & Irene, qui ſe maria à Jean l'Ange, fils de Jean l'Ange Ducas Comnene, Duc de Patras. Le corps d'Andronic fut enterré dans le Monaſtere de Lins à Conſtantinople.

CONSTANTINOPLE.

Andronic, en montant ſur le thrône, eut à combattre un ennemi d'autant plus dangereux qu'il cherchoit à fonder un nouvel Empire, & qu'il ne s'annonçoit que par de brillantes conquêtes. Cet ennemi redoutable étoit Orkhan, fils d'Othman, fondateur d'une nouvelle Dynaſtie de Turcs, qui s'élevoit ſur les débris des Seljoucides d'Iconium, détruits par les Mogols. Pendant que les deux Andronics n'avoient été occupés que de leurs diviſions, Othman s'étoit rendu maître de tout le pays près de Nicée, & avoit battu en diverſes rencontres les Gouverneurs des Provinces Aſiatiques de l'Empire. Orkhan, devenu ſon ſucceſſeur en 1326. ſuivit les traces de ſon pere, établit ſa réſidence à Pruſe, qu'il fit la capitale de ſes nouveaux Etats, & marcha toujours de conquêtes en conquêtes. Andronic, réſolu de s'oppoſer à la rapidité de ſes progrès, raſſembla une armée compoſée en grande partie de payſans & d'artiſans. Les Turcs eurent toujours du déſavantage dans les différents petits combats qu'on ſe livra de part & d'autre; mais une bleſſure que l'Empereur reçut dans une de ces actions, allarma tellement les troupes qu'une partie prit la fuite. Andronic n'oſant plus tenir la campagne, s'embarqua pour repaſſer à Conſtantinople. Orkhan tomba alors ſur l'armée Chrétienne, & acheva de la mettre en déroute.

ANDRONIC PALE'OLOGUE II.

1332.

L'Empereur, au lieu de faire de nouveaux efforts pour s'oppoſer aux entrepriſes des Turcs, ſongea à s'emparer de l'iſle de Chio, que l'Empire avoit perdu depuis pluſieurs années. Benoît Zacharie, noble Génois, s'en étoit rendu maître, & avoit fait avec Andronic Paléologue I. un traité, par lequel il devoit jouir pendant dix ans de Chio ſans payer tribut à l'Empereur. Zacharie employa ce temps à fortifier l'iſle, & obtint encore cinq ans de franchiſe. Andronic II. à qui on fit remarquer que Chio rapportoit un revenu conſiderable, ſe détermina à en faire la conquête. L'iſle étoit alors au pouvoir des deux fils de Benoît Zacharie. La méſintelligence s'étant miſe parmi les deux freres, un d'eux ſe rendit à la Cour de Conſtantinople, & implora le ſecours de l'Empereur. Andronic s'embarqua ſur une flotte qu'il avoit fait équiper à deſſein de faire la conquête de Chio. Il ne trouva pas de grandes difficultés pour débarquer, & en peu de temps il ſe mit en poſſeſſion de l'iſle qu'il réunit à l'Empire.

Il y avoit cependant quelques troubles à la Cour. Sirjean, dont on a parlé plus haut, avoit été condamné ſous le dernier regne à une priſon perpétuelle, pour le punir d'avoir oſé aſpirer au thrône; mais il avoit obtenu

CONSTANTINOPLE.

ſa liberté ſous l'Empire d'Andronic par la faveur de Cantacuſene. Pendant une maladie dangereuſe dont l'Empereur fut attaqué, Cantacuſene donna à Sirjean le gouvernement de Theſſalonique, & des Provinces occidentales de l'Empire. Andronic, revenu de ſa maladie, trouva mauvais qu'on eût confié un poſte de cette importance à un homme dont on connoiſſoit les projets ambitieux. Il l'auroit privé de cette place s'il eût pû le faire ſans danger. Sirjean, inſtruit des ſentiments de l'Empereur, travailla ſecrettement à ſe procurer la couronne ſi Andronic venoit à mourir. L'Empereur voulut approfondir cette affaire; mais Sirjean craignant pour ſa vie, ſe retira à la Cour du Roi de Servie, alors nommé le Crâle. Pour engager ce Prince à prendre ſes intérêts, il promit de lui ceder la Macédoine, s'il lui fourniſſoit les moyens de parvenir à l'Empire. Le Crâle, flatté de cette promeſſe, confia une armée à Sirjean. L'Empereur, qui appréhendoit les ſuites de cette guerre, uſa de ſtratagême pour ſe défaire de Sirjean. Il engagea un des Seigneurs de ſa Cour à feindre quelque mécontentement, & à paſſer du côté de ce Rebelle. Sirjean donna dans le piége, & fut aſſaſſiné par les ordres de ce Seigneur.

Orkhan avoit profité de ces troubles pour avancer ſes conquêtes. Maître de Nicée, il en avoit fait la capitale de ces nouveaux Etats, & avoit ôté ce titre à Pruſe qui le poſſedoit auparavant. D'autres Barbares ravageoient cependant le Péloponneſe, & la nouvelle croiſade que le Pape Jean XXII. publia contre ces peuples, ne produiſit aucun effet par la diviſion des Croiſés. Orkhan ſe diſpoſoit à faire le ſiége de Conſtantinople, & il eſperoit être ſecondé par les Génois qui étoient brouillés avec l'Empereur; mais Andronic ſurprit la flotte ennemie, & la détruiſit. Orkhan ſe vengea de cette perte par la priſe de Nicomédie. Cette conquête lui facilita le chemin de la Thrace.

Andronic réunit alors l'Acarnanie à l'Empire. Jean l'Ange, Souverain de ce pays, étoit mort, & n'avoit laiſſé qu'un fils en bas âge appellé Nicéphore. Andronic réſolut de profiter de la minorité de ce Prince pour ſe rendre maître de l'Acarnanie. Les peuples de cette contrée ſe trouverent diviſés entre eux. Les uns vouloient ſe ſoumettre à l'Empereur, les autres prétendoient qu'il falloit ſoutenir les droits du jeune Prince. La Princeſſe Anne, veuve de Jean l'Ange, déſirant éviter une guerre qui pouvoit devenir funeſte à ſon fils, propoſa à l'Empereur un accommodement. Andronic rejetta toutes propoſitions, & les Acarnaniens ne ſe trouvant pas en état de ſoutenir la guerre dont ils étoient menacés, prirent le parti de ſe ſoumettre.

1339. Le jeune Nicéphore fut enlevé par ſes partiſans qui le conduiſirent à Tarente, d'où il revint avec une puiſſante armée. L'Empereur marcha en perſonne contre ceux qui s'étoient déclarés pour Nicéphore, & les réduiſit bientôt à implorer ſa clémence. Toutes les villes qui s'étoient ſoulevées en ſa faveur, rentrerent ſous la domination de l'Empire, & Nicéphore lui-même ſe remit entre les mains d'Andronic, qui lui accorda la dignité d'Hyperſébaſte.

Andronic mourut peu de temps après cette expédition le 15 de Juin 1341. à l'âge de quarante-cinq ans. Ce Prince continuellement occupé des affaires de l'Empire, donna dans toutes les occaſions des marques de valeur, de

CONSTANTINOPLE.

prudence & de modération. Passionné pour l'exercice de la chasse, il entretenoit quatorze cents chiens, mille oiseaux, & un grand nombre d'Officiers & de Valets, tant pour la Venerie que pour la Fauconnerie. Cantacusene, après sa mort, donna ces chiens & ces oiseaux à tous ceux qui en voulurent. Andronic avoit été marié deux fois. Irene sa premiere femme étoit, à ce qu'on croit, fille d'Albert IV. Duc de Brunswick. Elle n'eut qu'un fils qui mourut au bout de huit mois. Après la mort d'Irene arrivée en 1324. Andronic épousa Jeanne de Savoye, fille d'Amédée V. Les Grecs lui donnerent le nom d'Anne. Les Chevaliers chargés d'accompagner cette Princesse, apprirent aux Grecs l'exercice du Tournois, qui jusqu'alors avoit été inconnu à Constantinople. Andronic égala bientôt l'adresse des Européens, & s'en fit même admirer. Ce Prince eut de son second mariage Jean Paléologue qui lui succeda, Michel, Théodore & trois Princesses.

JEAN PALE'OLOGUE.

1341.

Jean Paléologue, qui n'avoit alors que neuf ans, fut proclamé Empereur aussitôt après la mort de son pere. Cantacusene, conformément aux intentions du feu Empereur, se fit reconnoître en qualité de tuteur du jeune Prince & de Régent de l'Empire. Jean Calecas, Patriarche de Constantinople, & l'Impératrice mere voulurent lui disputer la Régence. Cantacusene cedant aux circonstances, prit le parti de la retraite. Les troupes, qui l'aimoient beaucoup, se mutinerent, & le proclamerent Régent de l'Empire. L'Impératrice, pour appaiser le tumulte, fut obligée de rappeller Cantacusene, & de lui rendre l'administration des affaires.

Apocauque, ennemi déclaré de ce Seigneur, ne put souffrir sa puissance, qui s'opposoit à ses desseins ambitieux. Apocauque étoit un homme d'une basse extraction, qui étoit parvenu aux plus grandes dignités par ses intrigues & ses talents. Comme il étoit Général de l'armée navale, il forma le dessein d'enlever l'Empereur, de le conduire dans la tour de Pibates qu'il avoit fait bâtir, & de contraindre l'Impératrice mere à lui accorder la Régence de l'Etat. Son projet fut découvert, & on prit des précautions pour rompre ses mesures. Apocauque, craignant pour lui-même, se retira dans la tour de Pibates, mais il y fut bientôt assiégé. Cantacusene lui fit accorder une amnistie, & lui ayant ensuite donné audience, il fut si convaincu de son innocence, qu'il lui permit d'aller rendre visite à l'Impératrice. Apocauque ne fit usage de sa liberté que pour susciter des ennemis à Cantacusene, en l'accusant de vouloir faire égorger la famille Royale pour monter plus facilement sur le thrône. L'Impératrice refusa d'ajouter foi à ces calomnies; mais le Patriarche gagné par Apocauque, persuada enfin à cette Princesse que Cantacusene étoit coupable.

L'Impératrice embarrassée d'abord sur ce qu'elle devoit faire dans une circonstance si délicate, permit à Apocauque de prendre les armes, & le fit Gouverneur de Constantinople. Apocauque profita de cette permission pour armer le peuple, & maltraiter les amis de Cantacusene. Ce Seigneur étoit alors à Didimoteque. Lorsqu'il eut été informé de ce qui se passoit, il envoya prier l'Impératrice de lui donner des Juges qui instruisissent son procès suivant les regles de la Justice. Ces Députés furent maltraités par Apocauque, & ce factieux, pour achever de ruiner son rival, envoya par

CONSTANTINOPLE.

tout l'Empire au nom de Jean Paléologue des lettres circulaires, par lesquelles il étoit ordonné de traiter Cantacuſene en ennemi de l'Etat.

Tous les amis de ce Seigneur le forcerent alors à ſe faire proclamer Empereur, & il le fut avec toutes les cérémonies accoutumées. L'Impératrice Anne, mere de Jean Paléologue, fut nommée avec ſon fils, enſuite Cantacuſene, & Irene ſa femme. Le Roi de Bulgarie prit part à cette affaire; mais comme il s'apperçut qu'il n'en tireroit pas grand avantage, il fit la paix avec Cantacuſene, contre lequel il s'étoit déclaré. Le Patriarche & les Evêques défendirent ſous peine d'excommunication de reconnoître Cantacuſene, & le Patriarche couronna le 19 de Novembre Jean Paléologue, quoique ce jeune Prince n'eût pas l'âge preſcrit, & ſans attendre le jour d'une grande fête, comme cela s'étoit toujours pratiqué. Il fut ſacré le 24 de Décembre ſuivant.

Le nouvel Empereur avant que d'employer la violence, fit tout ce qu'il put pour convenir d'un accommodement. Ses ennemis, qui avoient tout à craindre ſi la paix ſe faiſoit, y mettoient le plus d'obſtacles qu'ils pouvoient. L'Impératrice étoit diſpoſée à reconnoître Cantacuſene en qualité d'Empereur, mais Apocauque & le Patriarche la firent changer de ſentiment, & elle jura de ne plus ſonger à la paix. Le Patriarche la déclara excommuniée, ſi elle alloit contre ſon ſerment. Depuis ce temps elle fut ſoigneuſement obſervée, & on rapportoit à Apocauque ſes moindres diſcours.

Ce ſéditieux, à la tête d'une nombreuſe armée, marcha contre le nouvel Empereur, qui ſe trouvant plus foible que ſon ennemi, eut recours au Roi de Servie. Cantacuſene lui promit de ne jamais redemander les villes que les Serviens avoient enlevées à l'Empire, & maria Manuel un de ſes fils avec la fille d'un Seigneur de Servie. Apocauque fit faire pluſieurs propoſitions avantageuſes au Roi de Servie, s'il vouloit livrer Cantacuſene. Le Roi perſiſta toujours à ſoutenir un Prince qui avoit eu recours à lui, & il maltraita même les Députés de la Cour de Conſtantinople. Un Sultan de Lydie, ami de Cantacuſene, arma en même temps pour le ſecourir; mais le mauvais temps & diverſes autres circonſtances firent périr une partie de ſes troupes.

Le Roi de Servie ſe laſſa de rendre ſervice à Cantacuſene, & il fit retirer les troupes qu'il lui avoit fournies. Les Allemans ſeuls refuſerent de l'abandonner, & déclarerent qu'ils étoient réſolus de combattre pour lui juſqu'à ce qu'il fût ſur le thrône de Conſtantinople. Le Sultan de Lydie amena une nouvelle armée au ſecours de Cantacuſene, qui entra alors dans la Thrace. Il députa derechef à la Cour de Conſtantinople pour propoſer la paix; mais Apocauque fit couper le nez & caſſer les jambes aux Députés, & écrivit à Cantacuſene qu'il n'avoit aucune paix à eſperer. La Cour demanda en même temps des troupes à Alexandre, Roi de Bulgarie, & promit en conſéquence de lui ceder la Province de Rhodope. Le Roi de Bulgarie, devenu maître de cette Province, ne ſe preſſa pas d'envoyer des troupes. Cependant les Turcs ennuyés de reſter en Thrace demanderent à ſe retirer. Le Sultan promit à Cantacuſene de lui ramener bientôt d'autres troupes plus fidelles. Les Rois de Servie & de Bulgarie, auſſitôt après la retraite des Turcs, attaquerent Cantacuſene; mais ce Prince les ayant battus, les força à entrer en accommodement avec lui.

Apocauque s'appercevant que le peuple étoit las de la guerre, engagea l'Impératrice à propoſer la paix à Cantacuſene, à condition qu'il renonceroit au titre d'Empereur. Cantacuſene rejetta cette propoſition, & s'approcha de Conſtantinople. Il promit une amniſtie générale ſi on vouloit le recevoir, & le regarder comme collegue de l'Empereur Jean Paléologue. Il offrit même d'abdiquer, pourvu qu'on rendît la liberté à ſes partiſans qui étoient détenus dans les priſons. On regarda ces propoſitions comme un effet du mauvais état de ſes affaires, & il fut décidé qu'on n'y auroit aucun égard. Apocauque ſe trouvoit cependant dans un grand embarras, l'argent lui manquoit, & il ne pouvoit ſe diſſimuler qu'il étoit odieux à tout le monde. Occupé de cette idée, il faiſoit arrêter tous ceux qu'il ſoupçonnoit lui être contraires, & les priſons ſe trouverent bientôt pleines. Un jour qu'il en viſitoit une ſans avoir ſes Gardes, les priſonniers trouverent moyen de l'environner, & de l'aſſommer avec leurs chaînes. Ces malheureux furent enſuite maſſacrés par une troupe de gens de la lie du peuple, que la femme d'Apocauque avoit gagnée à force d'argent. Le fils de ce ſéditieux, trop convaincu de la mauvaiſe foi de ſon pere, voulut engager les habitants de Theſſalonique à ſe déclarer pour Cantacuſene; mais il fut tué dans une émeute ſuſcitée par les ennemis de ce Seigneur.

Constantinople. 1345.

Les amis de Cantacuſene trouverent enfin moyen de l'introduire à la faveur de la nuit dans Conſtantinople, & de le conduire au palais. Ce Prince empêcha le pillage autant qu'il lui fut poſſible, & ne voulut pas même qu'on forçât le palais où étoient l'Empereur & l'Impératrice; mais ſes troupes s'en mirent en poſſeſſion ſans attendre ſon aveu. L'Impératrice qui, depuis l'arrivée de Cantacuſene, avoit refuſé d'accepter les offres qu'il lui avoit faites, fut contrainte par ſon Conſeil d'entrer en accommodement. La paix fut donc conclue aux conditions ſuivantes: Qu'il y auroit une amniſtie pour le paſſé; Que Cantacuſene partageroit l'Empire avec Jean Paléologue, à condition néanmoins que pendant dix ans Cantacuſene auroit l'adminiſtration des affaires, & qu'au bout de ce temps les deux Empereurs auroient un pouvoir égal; Que Cantacuſene ne ſeroit nommé dans les prieres & dans les acclamations publiques, qu'après l'Empereur Jean Paléologue & l'Impératrice. Après que toutes ces conditions eurent été ſignées de part & d'autre, Cantacuſene entra dans le palais, où il vit l'Empereur & l'Impératrice.

1347.

Cantacuſene étoit d'une des plus illuſtres Maiſons de l'Empire, & Pachimere lui donna le ſurnom de *Noble* par excellence. Le pere de ce Prince avoit épouſé une parente de la famille des Paléologues, & depuis ce temps il tenoit un des premiers rangs dans l'Empire. Andronic II. l'aimoit ſi fort, que dans une maladie dangereuſe dont il fut attaqué, il voulut l'aſſocier à l'Empire, & qu'il lui propoſa même de lui laiſſer la couronne à ſa mort: mais Cantacuſene refuſa toujours conſtamment d'accepter cette dignité. Les injuſtices de ſes ennemis le forcerent à devenir rebelle, & à prendre enfin la pourpre. L'Impératrice mere, après s'être réconciliée avec lui, conſentit au matiage de l'Empereur ſon fils avec Helene, fille de Cantacuſene. Les amis de ce Prince lui conſeillerent, pour affermir davantage ſon autorité, de ſe faire couronner à Conſtantinople, quoiqu'il l'eût déjà été à Andrinople en 1346. par les mains du Patriarche de Jéruſalem. Il adhéra à leur avis, &

Jean Cantacusene & Jean Paléologue. 1347.

CONSTANTINOPLE.

la cérémonie fut faite le 13 de Mai 1347. dans l'Egliſe de la Sainte-Vierge au palais des Blaquernes, parce qu'une partie de l'Egliſe de Sainte-Sophie avoit été renverſée par un tremblement de terre. Hélene fut mariée ſept jours après, & on remarqua avec chagrin que dans les repas publics qui ſe firent en cette occaſion, au lieu de vaiſſelle d'or & d'argent qu'on avoit coutume d'y voir, on ne ſe ſervit que de vaiſſelle d'étain & de terre. On remarqua encore qu'il n'y avoit que de fauſſes pierres aux couronnes des Empereurs & des Impératrices, & qu'à la place de riches tapis, on ne mit dans les ſalles que des cuirs dorés. Triſtes effets des troubles domeſtiques qui agitoient l'Empire depuis ſi long-temps. On a vû plus haut que les Croiſés emporterent de cette ville des richeſſes immenſes.

La bonne intelligence ne ſubſiſta pas long-temps entre les deux Empereurs. Il y a toujours dans les Etats des eſprits factieux qui ſe flattent qu'au milieu du déſordre, ils parviendront plus facilement à leur but. Les courtiſans de Jean Paléologue, qui vivoit à Theſſalonique ſans aucun crédit, repréſenterent à ce Prince que Cantacuſene le laiſſeroit ſans autorité, s'il n'avoit la hardieſſe de prendre les armes contre lui. Jean Paléologue ſéduit par ces diſcours, engagea le Roi de Servie à lui fournir des ſecours dont il avoit beſoin pour cette expédition. Cantacuſene, qui cherchoit à éviter une guerre civile, pria l'Impératrice Douairiere de ſe rendre auprès de ſon fils, & de lui repréſenter les malheurs que leur déſunion pouvoit cauſer. L'Impératrice agit avec tant d'adreſſe, qu'elle porta Jean Paléologue à la paix. On donna alors à ce Prince les gouvernements d'Aine & des villes de Calcidie, dont Mathieu Cantacuſene, fils aîné de l'Empereur, fut dépouillé.

Cette ceſſion fut une nouvelle ſource de troubles. On inſpira à Jean Paléologue des ſentiments de jalouſie contre le Prince Mathieu. Le jeune Empereur, trop diſpoſé à ſuivre les mauvais conſeils qu'on vouloit lui donner, prit les armes, & enleva quelques villes qui étoient du gouvernement de Mathieu. Cantacuſene vola au ſecours de ſon fils, & reprit Andrinople dont Jean Paléologue s'étoit rendu maître. Les deux Princes ſe déclarerent la guerre, & chacun chercha du ſecours chez l'Etranger. Jean Paléologue eut recours aux Rois de Servie & de Bulgarie, & Cantacuſene s'adreſſa à Orkhan, Sultan des Turcs, qui lui envoya dix mille hommes de Cavalerie commandés par Soliman ſon fils. Jean Paléologue craignit alors les ſuites de cette guerre, & il paroiſſoit diſpoſé à la paix lorſque ſes courtiſans lui conſeillerent de continuer la guerre. Jean ſe trouvoit cependant extrêmement embarraſſé, il fut contraint d'abandonner Didimoteque, & toutes les villes du Continent pour ſe retirer à Ténédos.

Cantacuſene ſe mit alors en poſſeſſion de tout le pays, & fit proclamer Empereur Mathieu ſon fils aîné. Les Turcs avoient profité de ces circonſtances pour s'emparer des villes de Thrace, & Cantacuſene fut obligé de leur donner une ſomme conſiderable pour les engager à les lui reſtituer. Il ſortit même de Couſtantinople pour preſſer les Barbares de les évacuer. Jean Paléologue, pendant ſon abſence, s'approcha de Conſtantinople ſur une flotte Génoiſe, & employa un ſtratagême pour être reçu dans la ville avec deux mille cinq cents Génois. Le peuple, qui l'aimoit beaucoup, ſe déclara

en ſa faveur. Ce Prince, maître de la capitale, propoſa d'entrer en accommodement avec Cantacuſene, qui y conſentit volontiers. Il fut décidé que Jean Paléologue & Jean Cantacuſene gouverneroient avec une égale autorité; que Mathieu reſteroit en poſſeſſion de la dignité Impériale; que ce dernier retiendroit Andrinople & les villes de la Province de Rhodope; que l'Empereur Cantacuſene rendroit à ſon gendre le Fort de la Porte dorée, dans lequel il y avoit une garniſon de Latins, & qu'il y auroit une amniſtie de part & d'autre. CONSTANTINOPLE.

Cantacuſene s'étant enfin apperçu que le peuple n'avoit d'affection que pour Jean Paléologue, ſe détermina à abdiquer. Il quitta les ornements Impériaux, ſe revêtit d'un habit de Moine, & prit le nom de Joſaphat. L'Impératrice ſa femme ſe retira auſſi dans un Monaſtere, & fut nommée Eugenie. Cantacuſene avoit eu quatre Princes & trois Princeſſes, ſçavoir, Mathieu, Thomas, Manuel & Andronic; Marie, Théodore & Helene. Théodore épouſa Orkhan, Sultan des Turcs. Elle fut très-heureuſe avec ce Prince, qui lui permit de profeſſer librement la Religion Chrétienne. Cantacuſene avoit rendu un grand ſervice à l'Etat en rétabliſſant la marine; ce qui rendit les Grecs puiſſants ſur mer, & les fit craindre de leurs voiſins. Ce Prince a donné divers ouvrages, entr'autres ſon hiſtoire écrite par lui-même, & pluſieurs morceaux ſur différentes matieres Eccléſiaſtiques. 1355. Abdication de Cantacuſene.

Jean Paléologue ne vit pas long-temps ſans jalouſie & ſans inquiétude Mathieu Cantacuſene maître d'une partie conſiderable de l'Empire. Il lui déclara la guerre, & lui enleva pluſieurs places. Lorſqu'il fut devant Gratianopolis où Mathieu s'étoit enfermé, il fit propoſer un accommodement à ce Prince. Il fut accepté, & on convint que le nom d'Empereur reſteroit à Mathieu; qu'il céderoit à Jean Paléologue toutes les villes de Thrace; qu'il ſe retireroit dans le Peloponneſe où il auroit une autorité abſolue; que Manuel Cantacuſene, frere de Mathieu, qui commandoit dans le Peloponneſe auroit en échange l'iſle de Lemnos, & d'autres Seigneuries. Ce traité n'eut aucun effet. Mathieu Cantacuſene ayant reçu des avis ſecrets qu'on cherchoit à le tromper, s'approcha de Conſtantinople avec ſes troupes, & campa près du bourg de Métras. Jean Paléologue alla à ſa rencontre, & les deux armées étant reſtées en préſence pendant quelques jours, ſe retirerent ſans combattre. Mathieu alla à Byzie, & Paléologue reſta à Conſtantinople. Un événement ſimple en lui-même ruina les affaires de Mathieu. Quelques-uns de ſes ſoldats étant allés à la maraude pendant la nuit, retournerent au camp avec leur butin. L'armée s'imaginant que c'étoient des ennemis qui venoient pour la ſurprendre, prit auſſitôt la fuite malgré les repréſentations de Cantacuſene. Les habitants de la ville de Philippes, firent alors une ſortie. Mathieu fut fait priſonnier, & conduit à Jean Paléologue, qui refuſa de lui faire crever les yeux malgré les ſollicitations de ſes Courtiſans. Il ſe contenta de le faire garder étroitement dans l'iſle de Lesbos, & lui offrit même la liberté s'il vouloit renoncer au titre d'Empereur. Mathieu répondit qu'il préferoit une priſon perpétuelle, à une pareille condition. Jean Cantacuſene qui vivoit encore conſeilla à ſon fils d'abdiquer, & Mathieu ſe rendit aux avis de ſon pere. Jean Paléologue ſatisfait de cette démarche accorda au fils de ce Prince les plus grandes dignités de l'Empire. 1356.

CONSTANTINOPLE.

Les Turcs qui étoient reſtés tranquilles pendant le regne de Jean Cantacuſene, commencerent à attaquer l'Empire auſſitôt que ce Prince eut renoncé à la couronne. Ils vinrent à bout de paſſer le détroit, de s'emparer de Callipoli, & de toute la Province de Charipolis. Amurath, fils & ſucceſſeur d'Orkhan, continua les conquêtes que ſon pere avoit commencées, & eut encore de plus grands avantages. Maître d'Ancyre, il le fut bientôt d'Andrinople, de Philippopolis & de pluſieurs autres Places. Ces conquêtes lui faciliterent celles de la Macédoine, de l'Albanie & de toute la Theſſalie, à l'exception de Theſſalonique.

1361. ou 1362.

L'Empereur allarmé de la rapidité des ſuccès d'Amurath, ſe rendit à Rome pour demander du ſecours contre les Turcs, qui menaçoient Conſtantinople. Urbain V. & Gregoire XI. ſon ſucceſſeur ſe donnerent de grands mouvements pour engager les Princes Chrétiens à prendre les armes; mais pendant qu'on négocioit de tous les côtés pour cette croiſade, Jean Paléologue fut contraint de demander la paix au Sultan. Amurath l'accorda, à condition que l'Empereur lui payeroit tribut, & donneroit en ôtage Théodore ſon fils.

1369.

Quelque temps après Andronic, fils aîné de l'Empereur, lia une étroite amitié avec le fils aîné d'Amurath. Ces deux jeunes Princes animés d'un même eſprit, formerent l'horrible projet d'égorger leurs peres, afin de regner à leur place. Amurath découvrit le complot, & en fit part à Jean Paléologue. Les deux jeunes Princes furent arrêtés, & le Sultan fit crever les yeux à ſon fils. L'Empereur par complaiſance pour Amurath, ordonna qu'Andronic, & Jean Paléologue, fils de ce dernier, ſubiroient le même ſort. On les ménagea cependant, de ſorte qu'Andronic ne perdit qu'un œil, & que ſon fils reſta ſeulement louche.

Les Génois qui cherchoient à ſuſciter des troubles dans l'Empire, tirerent deux ans après Andronic & ſon fils de la tour d'Anemas où ils étoient renfermés. Andronic alla chercher un aſyle chez les Turcs, qui étoient alors commandés par Bajazeth I. Il promit au Sultan de lui payer un tribut, & de recevoir un Gouverneur à Conſtantinople s'il lui fourniſſoit un aſſez grand nombre de troupes pour chaſſer ſon pere du thrône. Bajazeth conſentit au traité, & Andronic à la tête d'une armée s'approcha de Conſtantinople, qui lui ouvrit ſes portes. L'Empereur & Manuel ſon fils furent mis dans la même priſon où Andronic avoit été renfermé.

Deux ans & demi après ils trouverent moyen de s'échapper & de ſe retirer à Scutari. Ducas prétend qu'Andronic écrivit alors à ſon pere pour l'engager à retourner à Conſtantinople; que ce Prince s'y étant rendu, Andronic ſe jetta à ſes pieds, & lui rendit la couronne, & qu'il ſe contenta des villes de Sélivrée, d'Héraclée, & de Rodoſto. Calchondile & Phranzès rapportent différemment la choſe. L'Empereur Jean Paléologue & Manuel ſe retirerent, ſelon eux, à la cour de Bajazeth, qui leur promit toutes ſortes de ſecours, moyennant qu'ils payeroient un tribut plus conſidérable que celui qu'Andronic avoit offert; qu'ils s'engageroient à accompagner le Sultan dans ſes expéditions, & qu'ils lui fourniroient douze mille hommes. Jean Paléologue par ce moyen rentra dans Conſtantinople ſans trouver d'oppoſition, & Andronic ſe ſauva à Sélivrée, où il paſſa le reſte de ſes jours.

Bajazeth, pour les ſervices qu'il avoit rendus à l'Empereur exigea encore qu'il lui remît Philadelphie, mais les habitants de cette ville refuſerent d'ouvrir leurs portes, & ſe défendirent avec un courage intrépide. La place fut cependant emportée par la valeur des troupes Impériales, commandées par Manuel Paléologue. Ainſi l'Empereur employoit ſes troupes à forcer les villes de ſa dépendance à paſſer ſous la domination des Turcs. Les Etats de Jean Paléologue étoient preſque réduits à la ſeule ville de Conſtantinople. Il vouloit fortifier cette capitale, mais contraint de reſpecter les ordres de Bajazeth, il ſuſpendit ſes travaux. Il mourut au bout de quelque temps après l'an 1384 après un regne de 43 ans. Il avoit épouſé en premieres noces Hélene, fille de l'Empereur Cantacuſene, dont il eut les Princes Andronic, Manuel, Théodore, Démétrius, & la Princeſſe Irene, qui épouſa Baſyle Comnene II. Empereur de Trébiſonde. Après la mort d'Hélene, il épouſa Eudocie Comnene, fille d'Alexis, Empereur de Trébiſonde, veuve d'un Seigneur Turc, dont elle avoit eu des enfants. Il avoit eu deſſein de la marier à Manuel ſon fils, mais frappé de ſa beauté, il l'épouſa, & n'en eut point d'enfants.

Constantinople.

Manuel Paléologue étoit à la cour de Bajazeth lorſque ſon pere mourut. Auſſitôt qu'il eut appris cette nouvelle, il s'échappa ſecrettement, & ſe rendit à Conſtantinople, où il fut reconnu Empereur. Il avoit été aſſocié au thrône le 25 Septembre 1373. Andronic ſon frere aîné s'étoit tellement rendu odieux par ſon mauvais naturel, que perſonne ne ſongea à réclamer ſes droits à l'Empire. Bajazeth fut fort chagrin d'apprendre que Manuel s'étoit échappé ; car on prétend qu'il avoit deſſein de faire mourir ce Prince. Réſolu de ſe rendre maître de Conſtantinople, il ruina le pays des environs, & empêcha les vivres d'entrer dans cette place. Manuel implora le ſecours des Princes Chrétiens, qui lui envoyerent une puiſſante armée ſous la conduite de Sigiſmond, Roi de Hongrie. Bajazeth marcha au devant des Chrétiens qui aſſiégeoient Nicopolis, & remporta ſur eux une victoire complette le 28 Septembre 1390. Le vainqueur s'empara enſuite d'un Château ſur le bord du Pont-Euxin, à ſoixante milles de Conſtantinople. Pour ôter aux Chrétiens la communication avec l'Aſie, il bâtit à l'oppoſite une ville extrêmement forte. Il envoya alors un Ambaſſadeur à Manuel, pour lui ordonner de ſe rendre auprès de lui. Le Miniſtre du Sultan, après s'être acquitté publiquement de ſa commiſſion, conſeilla en ſecret à l'Empereur de ne pas obéir à cet ordre. Bajazeth irrité de n'avoir pas réuſſi, preſſa tellement Conſtantinople, qu'un grand nombre de perſonnes mourut de faim. Le Sultan ſe préparoit à donner l'aſſaut lorſque ſon grand Viſir lui repréſenta que s'il venoit à bout de ſe mettre en poſſeſſion de Conſtantinople, il attireroit auſſitôt contre lui toutes les forces de la Chretienté. Bajazeth ſe détermina donc à écouter les propoſitions de paix qu'on lui fit. Le traité fut conclu à condition que l'Empire payeroit pour chaque année dix mille piéces d'or en forme de tribut ; que les Turcs pourroient bâtir une Moſquée dans Conſtantinople, & que le Sultan nommeroit un Cadi pour y réſider, afin qu'il jugeât des conteſtations qui naîtroient entre les Mahométans. Après la ſignature de ce traité, Bajazeth conſentit à une treve de dix ans, & fit

Manuel Paléologue. 1384.

1390.

CONSTANTINOPLE.

bâtir dans Conſtantinople une Moſquée, qu'on appelle encore aujourd'hui Daud-Pacha.

Le Sultan qui ne cherchoit que la ruine de l'Empire, propoſa à Jean Paléologue, fils d'Andronic, mort à Sélivrée, de lui mettre la couronne ſur la tête, s'il vouloit lui céder Conſtantinople en échange de la Morée. Jean accepta cette propoſition, & Bajazeth envoya auſſitôt ordre à Manuel de céder le thrône Impérial à ſon neveu à qui il appartenoit de droit, étant fils de ſon frere aîné. Manuel hors d'état de réſiſter au Sultan, & voyant d'ailleurs que les habitants de Conſtantinople déſiroient la paix, conſentit à tout ce qu'on exigea de lui. Lorſque Jean ſe vit maître de Conſtantinople, il

1399. refuſa de faire l'échange propoſée, & les François que le Maréchal de Boucicaut avoit laiſſés dans cette ville, empêcherent les Turcs de s'en emparer.

Cependant Manuel avoit abandonné ſes Etats pour aller chercher du ſecours en France, en Italie, & en Angleterre. On lui fit partout une magnifique réception, & ſurtout à Paris (1); mais les troubles qui agitoient alors l'Europe, empêcherent la bonne volonté des Princes Européens. Manuel de retour à Modon y apprit que Tamerlan faiſoit trembler l'Aſie par la rapidité de ſes conquêtes. On prétend qu'il s'adreſſa à ce Prince pour ſe délivrer d'un ennemi auſſi dangereux (2). Quoi qu'il en ſoit, le Prince Tartare attaqua & vainquit Bajazeth, comme je le dirai ailleurs. Manuel informé de la défaite du Sultan, quitta Modon, ſe rendit à Conſtantinople, & exila l'Empereur Jean à Lesbos. Dans la ſuite il lui donna Theſſalonique qu'il avoit enlevée aux Turcs pendant que Tamerlan pourſuivoit ſes conquêtes. Jean ſur la fin de ſa vie ſe retira dans un Cloître, & prit l'habit Monaſtique.

Manuel, ſeul poſſeſſeur du thrône, chaſſa les Turcs qui étoient dans Conſtantinople, & détruiſit leurs Moſquées. Il rentra en même tems en poſſeſſion de pluſieurs villes, qu'il délivra des garniſons Barbares. Muſulman, un des fils de Bajazeth, ſe rendit à la cour de Manuel, & s'étant jetté à ſes pieds, il le ſupplia de lui tenir lieu de pere. L'Empereur ſe laiſſa toucher, & lui accorda le gouvernement de la Thrace, & de quelques autres Provinces que ſes ancêtres avoient poſſédées. Le Prince Turc ayant raſſemblé une armée, alla attaquer un de ſes freres, qui ſe fortifioit en Aſie, le vainquit, & le fit mourir auſſitôt qu'il l'eut fait priſonnier. Muſulman périt dans la ſuite par les ordres de Moyſe ſon autre frere. Ce dernier irrité contre les Grecs, qu'il accuſoit d'avoir attiré les Tartares dans ſes Etats, mit le ſiége devant Conſtantinople. L'Empereur défendit la capitale avec beaucoup d'ardeur, mais il auroit ſuccombé ſous l'effort de ſes ennemis, ſi la diviſion ne s'étoit miſe dans la famille de Bajazeth.

Ce Prince avoit encore un fils nommé Mahomet ou Mohamed, qui aſpiroit à la ſouveraineté. Manuel promit de le ſeconder dans ſes entrepriſes, s'il vouloit ſe liguer contre Moyſe. Mahomet accepta les offres de Manuel,

(1) Cet évenement ſe paſſa ous le regne de Charles VI.

(2) Ce fait ſera expliqué dans l'hiſtoire de Tamerlan, qu'on trouvera dans un des chapitres ſuivants.

& les deux Princes ayant réuni leurs forces, défirent les troupes de Moyſe, qui fut mis à mort par ordre de ſon frere. Mahomet parut ſi ſatisfait de l'Empereur, qu'il lui fit dire par ſes Ambaſſadeurs qu'il lui étoit redevable du thrône, & qu'il le regardoit comme ſon pere. Il commanda en même temps aux Gouverneurs des Forts des environs du Pont-Euxin, de la Theſſalie & de la Propontide de rendre ces places à l'Empire. Manuel & Mahomet vécurent enſemble dans la plus grande union. CONSTANTINOPLE.

L'Empereur en tira avantage pour rétablir autant qu'il put les affaires de l'Empire. Il força le Prince d'Achaïe de ſe ſoumettre, & éleva un grand mur pour fermer l'Iſthme de Corinthe. La mort de Mahomet fut comme le ſignal des malheurs qui accablerent l'Empire. Le Sultan avoit ordonné par ſon teſtament qu'Amuràth II. ſon fils aîné lui ſuccederoit, & que ſes deux autres fils ſeroient remis entre les mains de l'Empereur de Conſtantinople pour avoir ſoin de leur éducation. Mahomet n'en agiſſoit ainſi, que parce qu'il craignoit que ſon fils n'ôtât la vie à ſes freres. Manuel demanda les deux jeunes Princes à Amurath qui refuſa de les donner, ſous prétexte qu'il n'étoit pas convenable que des Muſulmans fuſſent élevés par des Chrétiens. L'Empereur étoit d'avis qu'on ne pouſsât pas plus loin cette affaire, mais Jean ſon fils prétendit qu'il falloit exciter des troubles parmi les Turcs, afin de les affoiblir par des diviſions domeſtiques. On réſolut en conſéquence de fournir des troupes à Muſtapha, frere de Mahomet; & de l'aider à s'emparer du thrône. On prétend que l'Empereur dit à ſon fils: *Je ſuis vieux, cette affaire vous regarde plus que moi; je vous laiſſe le maître d'en décider.*

On rendit donc la liberté à Muſtapha qui étoit priſonnier dans l'iſle de Lemnos; mais on eut en même temps ſoin de lui faire jurer qu'il reſpecteroit toujours l'Empereur comme ſon pere; qu'il lui donneroit ſon fils pour gage de ſon amitié; qu'il céderoit à l'Empire Callipoli, & l'étendue de pays depuis le Pont-Euxin juſqu'aux frontieres de la Walachie. Le Prince, maître de Callipoli, refuſa de la rendre à l'Empereur, qui, outré de cette perfidie, voulut faire alliance avec Amurath. On ne convint pas des conditions du traité, & l'Empereur ſe trouva fruſtré des avantages qu'il eſperoit retirer de cette guerre civile. Muſtapha fut fait priſonnier, & pendu dans la place publique d'Andrinople.

Manuel redoutant alors la colere d'Amurath, lui envoya des Ambaſſadeurs pour l'appaiſer. Le Sultan les fit mettre aux fers, & ſe diſpoſa à aller mettre le ſiége devant Conſtantinople. Un de ſes Généraux, à la tête de dix mille hommes, s'empara bientôt de tous les environs de cette capitale, maſſacra tout ce qu'il rencontra, & ceux qui échapperent au fer de l'ennemi, tomberent dans un dur eſclavage. Enfin le 20 de Juin la ville fut bloquée de façon qu'il n'étoit pas poſſible d'en ſortir. Quelques jours après le ſiége fut pouſſé avec tant de vigueur, que les Turcs furent en état de donner l'aſſaut. Les Grecs ſe défendirent avec un courage incroyable. Les Seigneurs, les Evêques, les Prêtres, les Moines, les femmes mêmes prirent les armes, & celles qui ne pouvoient faire les fonctions de ſoldats, apportoient des rafraîchiſſements à ceux qui défendoient les tours & les remparts. Les Turcs rebutés d'une réſiſtance ſi opiniâtre, brûlerent une partie de leurs 1422.

CONSTANTINOPLE.

machines & abandonnerent l'autre. Les Grecs publierent que la Sainte-Vierge avoit paru dans l'air, & qu'elle avoit effrayé les Turcs.

Manuel fit de nouvelles tentatives auprès d'Amurath pour obtenir la paix, mais elles furent inutiles. L'Empereur chercha alors à faire une diverſion en formant un Parti à Muſtapha, frere d'Amurath, qui s'étoit retiré chez le Prince de Caramanie. La nouvelle de cette révolte obligea le Sultan à lever le ſiége de Conſtantinople; mais il mit bientôt fin à ces troubles en ſéduiſant à force d'argent ceux qui étoient auprès de ſon frere. Ils livrerent ce Prince entre ſes mains, & il fut auſſitôt étranglé. Amurath ne recommença pas alors le ſiége de Conſtantinople, & il fit même avec l'Empereur un traité de paix.

1425.

Manuel mourut peu de temps après d'apoplexie à l'âge de ſoixante & dix-ſept ans. Il y avoit déjà quelques années qu'il avoit abandonné le ſoin des affaires à Jean ſon fils. Deux jours avant ſa mort il prit l'habit de Moine, & le nom de Mathieu. Il avoit épouſé Irene ou Hélene, fille de Conſtantin Dragasès, Prince d'un petit pays de la Macédoine, proche le fleuve Axius. Il en eut ſix enfants mâles, Jean, Théodore, Andronic, Conſtantin, Démétrius & Thomas. Manuel a fait pluſieurs ouvrages dont il eſt parlé dans la Bibliothéque de Fabricius.

JEAN PALE'OLOGUE II.

Jean Paléologue ſon fils & ſon ſucceſſeur, redoutant la puiſſance d'Amurath, rechercha l'amitié de ce Prince. Après bien des difficultés, le Sultan conſentit à un traité, à condition que l'Empereur lui cederoit les villes & les bourgs qui étoient ſur la mer du Pont, & qu'il payeroit tous les ans trois cent mille aſpres en forme de tribut. Jean perdit bientôt Theſſalonique, dont les habitants ſe livrerent aux Vénitiens de peur de tomber ſous la domination des Turcs. Amurath, croyant qu'il n'étoit pas de ſa politique de laiſſer aux Vénitiens les moyens de s'aggrandir, fit le ſiége de Theſſalonique malgré les repréſentations de l'Empereur, & emporta la place d'aſſaut.

1425.

Jean Paléologue voyant l'Empire à la diſcrétion des Turcs, réſolut d'implorer l'aſſiſtance des Princes de l'Europe. Mais comme les Papes ne vouloient rien faire en faveur de la Cour de Conſtantinople, à moins qu'on ne reconnût la primauté de l'Egliſe de Rome, il fallut ſe déterminer à la réunion. L'Empereur y étoit naturellement porté, & il ſe rendit pour cet effet en Italie avec ſon Clergé (1). Amurath vouloit profiter de ſon abſence pour faire le ſiége de Conſtantinople, mais ſon Viſir lui repréſenta qu'il riſquoit de ſoulever contre lui tous les Princes Chrétiens, & qu'il valoit mieux attendre le réſultat du voyage de l'Empereur.

Ce Prince, de retour dans ſes Etats, trouva de grandes diviſions dans ſa propre famille. Conſtantin ſon frere, à qui il avoit confié la Régence de

(1) Cette importante affaire fut terminée dans le Concile de Florence. Le décret en fut dreſſé en Grec & en Latin, & ſouſcrit de part & d'autre dans la dixieme ſeſſion du Concile le 6 Juillet 1439. Marc d'Epheſe fut le ſeul des Grecs qui refuſa d'y ſouſcrire, & qui renouvella le ſchiſme dès qu'il fut de retour. Les Grecs s'éleverent l'année ſuivante contre l'union, chargerent de malédictions & d'injures ceux qui en avoient ſigné le décret, donnerent de grandes louanges à Marc d'Epheſe, & recommencerent le ſchiſme qui ſubſiſte aujourd'hui.

l'Empire, s'étoit emparé des domaines de Démétrius ſon autre frere. Celui-ci avoit eu recours à Amurath qui lui avoit fourni des troupes. On en étoit venu à des hoſtilités de part & d'autre, mais le calme fut enfin rétabli. Amurath ayant fait dans ce même temps la paix avec Ladiſlas, Roi de Hongrie, & les autres Princes Chrétiens, porta toutes ſes forces en Aſie. Jean repréſenta alors au Pape Eugene IV. que la circonſtance étoit favorable pour reprendre ſur les Turcs toutes les places que l'Empire avoit perdues. Le Cardinal Julien, Légat en Hongrie, déclara nulle la treve qu'on avoit faite avec le Sultan, & engagea les peuples à reprendre les armes.

Constanti-nople.

Le Sultan éronné que des Chrétiens euſſent violé des traités dont l'obſervation avoit été jurée ſur l'Evangile, s'en plaignit hautement, & ſe prépara à la guerre. Après avoir paſſé la mer avec ſon armée, il défit entierement celle des Chrétiens. L'Empereur, qui ne s'étoit pas encore déclaré, apprit avec chagrin cette fâcheuſe nouvelle; mais il ſçut tellement déguiſer ſes ſentiments, qu'il renouvella avec le Sultan un traité qui fut exactement obſervé juſqu'à la mort de ce Prince.

1444.

Les troubles continuoient cependant dans la famille de Jean. Théodore ſon frere qui avoit pour appanage la ville de Sélivrée avec ſon territoire, demanda une plus grande étendue de pays. Il prit les armes ſur le refus de l'Empereur, mais ſa mort arrivée peu de temps après, termina promptement cette guerre civile. Conſtantin qu'il déclara ſon héritier, & qui avoit déjà une partie du Péloponneſe, eut une guerre à ſoutenir contre Amurath. Le Sultan prétendoit qu'il s'étoit injuſtement emparé de Thebes & des places voiſines, & voulut obliger ce Prince à les lui rendre. Conſtantin, réſolu de conſerver ce qu'il poſſédoit, aſſembla une nombreuſe armée; mais ayant été trahi par les Albanois, il fut contraint de prendre la fuite. Amurath ne trouvant plus d'obſtacles, força le mur de l'Iſthme de Corinthe, ravagea le pays, & fit un nombre prodigieux d'eſclaves.

Jean accablé de chagrin de voir en même temps les ſuccès des Turcs & la déſunion dans ſa famille, tomba dans une maladie de langueur qui le mit au tombeau le 31 d'Octobre 1445. Il ne laiſſa aucun enfant, quoiqu'il eût été marié trois fois. Il avoit épouſé en premieres noces Anne, fille du Grand Duc de Ruſſie. Il s'étoit marié en ſecondes noces à Sophie, fille de Jean II. Marquis de Montferrat. Cette Princeſſe touchée des mépris de ſon mari, retourna en Italie. Marie Comnene, fille d'Alexis, Empereur de Trébiſonde, fut ſa derniere femme.

Conſtantin Paléologue ſurnommé Dragasès, & Démétrius ſon frere ſe diſputerent l'Empire après la mort de Jean Paléologue leur frere. Le ſecond fondoit ſes droits ſur ce qu'il étoit né depuis que Manuel leur pere avoit été proclamé Empereur. Conſtantin trouva un plus grand nombre de partiſans, & l'emporta ſur ſon frere. Il ceda alors à Thomas & à Démétrius ſes freres les Etats qu'il avoit eus avant que de monter ſur le thrône. Il vécut en bonne intelligence avec Amurath, & à la mort de ce Prince, il renouvella les traités avec Mahomet II. ſon fils, qui promit de donner trois cent mille aſpres par an pour l'entretien d'Orkhan, fils de Mahomet I. qui étoit à Conſtantinople. Conſtantin trouva cette ſomme trop modique, & menaça de remettre Orkhan en liberté, ſi le Sultan n'augmentoit la penſion de ce-

Constantin Paleologue.

1445.

CONSTANTINOPLE.

Prince. Mahomet, qui étoit occupé à faire la guerre au Prince de Caramanie, entra dans une extrême fureur auſſitôt qu'il eut appris les menaces des Grecs, & dès-lors il forma le projet de ruiner leur Empire.

Il fit la paix avec le Prince de Caramanie, & lorſqu'il fut de retour à Andrinople, il défendit de payer les trois cent mille aſpres qu'il avoit promis. Il bâtit une citadelle ſur le rivage du Boſphore du côté de l'Europe, à l'endroit où il eſt le plus étroit. L'intention du Sultan étoit de faciliter le paſſage de ſes troupes, & d'empêcher les Occidentaux de venir dans cette mer. On ne fut pas long-temps à s'appercevoir à Conſtantinople des deſſeins du Sultan, & l'Empereur, qui n'étoit pas aſſez puiſſant pour faire la guerre à Mahomet, lui envoya des Ambaſſadeurs, pour lui repréſenter que l'élévation de ce Fort étoit une atteinte à la paix. Mahomet fit une réponſe fort dure, & menaça de faire écorcher ceux qu'on lui enverroit pour lui faire de ſemblables repréſentations.

Conſtantin ne pouvant douter que le Sultan ne voulût faire le ſiége de Conſtantinople, députa en Occident pour demander des ſecours, mais il ne reçut que des promeſſes ſans effet. Mahomet commença les hoſtilités en faiſant paſſer des troupes dans le Péloponneſe pour occuper les Princes Thomas & Démétrius. Il raſſembla enſuite une armée formidable, & équipa une flotte très-nombreuſe. Conſtantin n'avoit qu'une foible armée à oppoſer à tant d'ennemis, & une marine très-médiocre. On prit la précaution de fermer le port par une très-groſſe chaîne, pour empêcher les galeres des Barbares d'y entrer.

Siége de Conſtantinople par Mahomet II.

1453.

Le ſiége commença au mois de Février, mais le Sultan ne ſe rendit devant cette ville qu'au mois d'Avril. Son armée étoit campée depuis la porte de bois juſqu'à la porte dorée vers le Midi, & juſqu'à l'Egliſe de S. Côme. Cependant quatre vaiſſeaux Génois parvinrent à entrer dans le port, malgré les efforts de plus de deux cents bâtiments Turcs qui les avoient attaqués. Mahomet en devint ſi furieux, qu'ayant fait amener en ſa préſence le Captan Bacha, il lui donna lui-même cent coups d'une baguette d'or qui peſoit cinq livres.

L'Empereur prit toutes les meſures poſſibles pour faire une longue réſiſtance, & il donna le commandement des troupes à Jean Juſtinien Noble Génois, le plus célebre de ſon ſiecle par ſon expérience & ſon courage. Les aſſiégés firent des actions de valeur ſi extraordinaires, que le Sultan, qui en étoit témoin, avoit de la peine à les croire. Fâché de ne pouvoir faire entrer ſes vaiſſeaux dans le port, il entreprit de les tranſporter par terre. Les Turcs jetterent par ce moyen l'ancre au pied des murailles. L'Empereur, qui manquoit d'argent, fit fondre les vaſes des Egliſes en cette occaſion pour les convertir en monnoye. Il propoſa la paix au Sultan, mais ce Prince répondit qu'il étoit dans la réſolution de prendre Conſtantinople; qu'il conſentoit cependant à entrer en accommodement, ſi l'Empereur vouloit lui céder la ville, lui promettant en échange de lui donner le Péloponneſe, & d'accorder des Provinces à ſes freres. Conſtantin rejetta ces propoſitions, & prit le parti de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité, & même de s'enſevelir ſous les ruines de la ville.

Juſtinien avoit conçu le projet de brûler la flotte ennemie par le moyen d'un

d'un brulot, & il ſeroit venu à bout de ſon deſſein, ſi des Génois établis à Galata n'euſſent averti les Turcs de ce complot. Ils ſe tinrent ſur leurs gardes, & lorſque le brulot voulut approcher, ils le coulerent bas. Cependant les aſſiégeants s'ennuyoient de la longueur du ſiége, & ils penſerent même ſe ſoulever ſur la nouvelle qui s'étoit répandue que les Princes Chrétiens amenoient de puiſſants ſecours à l'Empereur. Mahomet ranima le courage de ſes troupes, & n'ayant pu engager Conſtantin à lui céder Conſtantinople, il ſe détermina à donner un aſſaut général le 29 de Mai. Il ordonna en même temps un jeûne d'un jour entier, & des prieres pour demander à Dieu la priſe de cette ville. Le 28 au ſoir il fit des promeſſes ſi conſiderables, que les ſoldats animés par l'eſpoir des récompenſes, demanderent à monter à l'aſſaut. Conſtantin ſe prépara auſſi par des actes de piété à recevoir l'ennemi. Constantinople.

L'attaque commença à trois heures du matin par les plus mauvaiſes troupes, afin de fatiguer les aſſiégés qui ne ſeroient plus en état de réſiſter à ſes meilleurs ſoldats. Les Grecs en firent un carnage affreux pendant deux heures. Le Sultan fit alors avancer ſes troupes d'élite, mais elles furent repouſſées. L'Empereur & Juſtinien ſe diſtinguerent beaucoup par la grandeur de leur courage. Malheureuſement pour les Grecs Juſtinien fut bleſſé, & ce Général, dont on avoit admiré juſqu'alors la prudence & la valeur, ſe retira ſans rien dire, & même ſans nommer quelqu'un pour commander à ſa place. L'Empereur fit tout ce qu'il put pour le faire revenir, il s'enfuit à Péra, d'où il paſſa dans l'iſle de Chio, où il mourut peu de temps après. Les Grecs ne le voyant plus paroître tomberent dans le découragement, & les Turcs ne tarderent pas à s'en appercevoir.

Un Janiſſaire nommé Chazan, ſuivi de trente autres, s'avança à l'endroit où il appercevoit le plus de confuſion. Il ſoutint les efforts des aſſiégés, & donna par ce moyen le temps à ſes camarades de venir à ſon ſecours. Ils accoururent en ſi grand nombre, que les Grecs furent obligés de céder, & alors les étendards de Mahomet furent placés ſur les murailles de la ville. L'Empereur encourageoit les ſiens par ſon exemple & par ſes diſcours; mais ce Prince ayant été tué ſur la breche, les aſſiégés perdirent entierement courage.

La ville en un inſtant fut remplie d'ennemis qui firent un horrible carnage. Pluſieurs Seigneurs aimerent mieux périr par le fer des Turcs que de tomber dans l'eſclavage. Les Grecs ſe flattoient cependant encore que les Barbares ne ſe rendroient pas entierement maîtres de la ville. On avoit publié un prétendu Oracle, qui portoit que les Turcs ne paſſeroient pas la colomne de Conſtantin; mais qu'auſſitôt qu'ils ſeroient arrivés à cet endroit, on verroit deſcendre du ciel un Ange avec une épée à la main, pour la donner à un Pauvre qu'il couronneroit Empereur, en lui diſant: *Prenez cette épée, & vengez le peuple du Seigneur;* qu'alors les Turcs s'enfuiroient juſqu'aux frontieres de Perſe, & qu'ils ſeroient pourſuivis par les Chrétiens. Ceux qui ajouterent foi à cette impoſture, ne tarderent pas à en reconnoître la fauſſeté. Le vainqueur exerça dans la ville toutes ſortes de cruautés, & on réduiſit en eſclavage ceux que la brutalité du ſoldat avoit épargnés. Priſe de Conſtantinople.

Mahomet ſe rendit à l'Egliſe de Sainte-Sophie, & y fit faire la priere par un Iman. Les ſecours que le Pape avoit promis arriverent le lendemain de

CONSTANTINOPLE.

la prise de Constantinople. Ils consistoient en vingt-neuf galeres commandées par Jacques, Archevêque de Raguse, que Nicolas V. avoit nommé son Légat en Grece.

Constantin étoit âgé de quarante-neuf ans trois mois lorsqu'il fut tué. Il avoit eu deux femmes. La premiere étoit Théodora de Tocco, fille de Léonard, Comte de Céphalonie. Après la mort de cette Princesse, Constantin épousa Catherine Catéluse, fille du Prince de Lesbos. Elle mourut en 1443. L'enfant dont Théodora étoit accouchée, mourut sans doute peu de temps après sa mere, puisque les Historiens ont écrit que Constantin n'avoit point eu d'enfants, & qu'on sçait que Théodora mourut en couches.

Démétrius & Thomas, freres de Constantin, se soutinrent quelque temps dans le Péloponnese, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 1458. que Mahomet s'empara de ce pays. Le Sultan se rendit maître de Trébisonde en 1461. & par ce moyen abattit entierement l'Empire des Grecs.

Cet Empire sous Arcadius, fils du grand Théodose, étoit divisé en deux Préfectures, l'Illyrie Orientale & l'Orient.

La Préfecture d'Illyrie étoit composée des deux Dioceses ou Vicariats de Dace & de Macédoine. Cette Dace étoit celle qu'Aurelien avoit formée en deçà du Danube, en abandonnant la Dace de Trajan. Le Diocese de Macédoine étoit divisé en deux Provinces, la Macédoine & l'Achaïe. Scapi étoit la capitale du Diocese de Dace, & Thessalonique de celui de Macédoine.

La Préfecture d'Orient, beaucoup plus considerable, comprenoit cinq départements, sçavoir, de Thrace, d'Asie, de Pont, d'Orient ou de la Syrie, & de l'Egypte. Constantinople dans la Thrace avoit un Préfet particulier. Ephese, Césarée, Antioche, Alexandrie étoient les Métropoles des autres départements. Le district du Comte qui commandoit dans l'Orient, s'étendoit plus ou moins au-delà de l'Euphrate, selon les succès plus ou moins avantageux sur cette frontiere de l'Empire des Perses. La jurisdiction du Préfet Augustal, qui gouvernoit l'Egypte, comprenoit la Libye.

Fin de l'histoire de Constantinople.

CHAPITRE XIII.

Tableau général des différents Peuples Orientaux qui ont causé de grandes révolutions en Asie, en Afrique & en Europe.

AVANT que de passer à l'histoire des Croisades, j'ai cru qu'il étoit à propos de faire connoître en général les peuples avec lesquels les Princes de l'Europe en vinrent tant de fois aux mains pour tâcher de leur enlever la Judée. Je me servirai pour cet effet de l'histoire des Huns de M. de Guignes; ouvrage, sur les fondements duquel on doit d'autant mieux s'appuyer, qu'il est tiré des livres Chinois & des manuscrits Orientaux de la

L'ASIE
Divisée en ses GRANDES REGIONS et Principaux ETATS.

Dressée sur les dernieres Observations et Relations par J.B. NOLIN Geog.

Pour servir a l'Introduction a l'Histoire Universelle du Baron de PUFFENDORF.

G. Li. de France : 50. 100. 150. 200.
Mil. d'Italie : 150. 300. 450. 600.
Mil. Grecs : 225. 450. 675. 900.
G. Mil. Arabiques : 125. 250. 375. 500.
Cosses Moyen des Indes : 100. 200. 300. 370.
G. Parasanges de Perse : 25. 50. 75. 100. 125. 150. 175.

Septentrion
Occident
Orient
Midi

CERCLE POLAIRE
EQUATEUR
TROPIQUE DU CANCER
TROPIQUE DU CAPRICORNE

TARTARIE RUSSIENNE
TARTARIE CHINOISE
PARTIE DE L'EUROPE
PARTIE D'AFRIQUE
D'AMERIQUE
MER MEDITERRANE
MER ROUGE
MER DES INDES ou DE LA LIGNE
MER DU SUD
EMPIRE DU JAPON
PHILIPPINES ou CAROLINES
MARIANNES
MALDIVES
CEYLAN
INDOUSTAN
PERSE
ARABIE
TURQUIE
Samoyede
Calmoucs
Tibet
Dalai Lama
Tunguſi
Kamtschadales
Tſutzi
Olutorski
Frontieres Arctique
N. ZEMLE
Nord Cap
Wardhus
Archangel
Petersbourg
Moscou
Smolensko
Volga R.
Negro R.
Dnie R.
Constantinople
M. Noire
Bourse
Smirne
Alep
Damas
Jeruſalem
Bagdat
Alexandrie
Le Caire
S. Antoine
Coſſeir
Medine
la Mecque
Mascate
Dongala
Suaquem
Macua
Gondar
Zeila
C. Fartach
I. de Socotora
C. d'Aſyr
Magadoxo
C. des Baſſes
Equateur
Pate
Brava
Monbase
Zanzibar
Quiloa
Ormus
Bender Abaſſi
Ispahan
Kandahar
Lahor
Delli
Agra
Golconde
Bisnagar
Madras
Pondicheri
Negapatan
Cotiar
Candy
Colombo
Punto Gale
Cochin
Surate
Brampour
Jagrenat
Bombaye
Visapour
Masulipatan
Chandernagor
Cambaye
Amadabat
Baſſora
Schiras
Gombron
Kalat
Candahar
Balk
Bukor
Benares
Patna
Tibet
Tarkan
Turfan
Caracoron
Samarcande
Bokara
Balasogan
Casgar
Sacheu
Pekin
Nanking
Canton
Macao
Formoſe
I. d'Hainan
Ava
Pegu
Arracan
Siam
Camboye
Malaca
Sincapour
Patane
Aceh
Nicobar
Borneo
Celebes
Java
Batavia
Banca
Macaſſar
Ternate
Timor
Manille
Mindoro
Paragoia
Tanaſſerim
Kaifoe
Kinning
Ticou
Benjarmaſin
Detroit de la Sonde
Detroit de Malacca
Detroit de Magellan
Detroit de Vaigats
Detroit de Weigats
Detroit de Jeſſo
Detroit de Jean de Gama
Detroit de Forbiſher
Detroit de Davis
Detroit de Hudſon
Detroit de Barrow
Detroit de Behring
Detroit de Lancaſter
Detroit de Hudſon
Detroit de Forbiſher
Detroit de Davis

Peuples Barbares de l'Orient.

Bibliothéque du Roi, comparés avec les Ecrivains de la Byzantine. Je ſuivrai auſſi la chronologie qu'il indique, comme étant plus exacte que celle qu'on trouve dans pluſieurs Hiſtoriens modernes, & même anciens.

Les Nations Barbares qui ont tant de fois changé la face de l'Aſie, ſortoient des Huns, connus dans la ſuite ſous les noms de Turcs, de Mogols & de Tartares. Ces peuples diviſés en pluſieurs branches, formerent divers établiſſements conſiderables, d'où ils furent ſucceſſivement chaſſés par ceux de leur Nation même, qui en s'éloignant de leur origine, l'avoient entierement perdue de vûe, & ne la reconnoiſſoient plus. Ces Barbares ont ſoumis pluſieurs fois la Chine, ſubjugué les Indes, la Perſe, la Syrie, parcouru l'Europe, ont accelere la ruine de l'Empire Romain, détruit celui des Khalifs & des Grecs.

Les mœurs, les uſages & les coutumes des anciens Huns, ne nous permettent pas de douter qu'ils ne ſoient le même peuple connu dans l'Antiquité ſous le nom de Scythes, Nation qui avoit répandu tant de peuplades dans l'Aſie. Ajoutons que les pays qu'ils habitoient, ſuivant Ptolémée, ſont à peu de choſe près les mêmes que les Géographes Chinois donnent aux Huns; je veux parler de la grande Tartarie, qui portoit anciennement le nom de Scythie.

Ptolémée diviſoit cette contrée en deux grandes parties; la premiere, qu'il appelle Scythie en deçà de l'Imaüs, & la ſeconde au delà de l'Imaüs. L'une étoit terminée du côté du Couchant par la Sarmatie Aſiatique & par le Rha, ou Volga; au Nord par des pays inconnus, qui, autant qu'on en peut juger, ne s'étendent pas juſqu'à Tobolſck en Siberie; au Midi, par les Saces & les peuples du Maouarennahar, ou de la Tranſoxiane, & enfin à l'Orient par le mont Imaüs. L'autre adoſſée du côté du Couchant à cette même montagne, & aux pays des Saces, s'étendoit vers le Nord juſques dans des contrées dont on n'avoit alors aucune connoiſſance. A l'Orient, elle étoit terminée par la Sérique ou la Chine, & les Provinces voiſines compriſes ſous ce nom, qui en dépendoient; au Midi, par la partie de l'Inde qui eſt au-delà du Gange.

Cette diviſion de Ptolémée eſt, en quelque façon, celle de la Nature. Au Nord des ſources du Gange il s'éleve une chaîne de montagnes qui va gagner Khoten, Yerken, & Kaſchghar, courant au Nord & à l'Oueſt. A Kaſchghar elle tourne vers le Nord-Eſt, & va juſqu'à la riviere d'Ili qu'elle ſuit en remontant au Nord. C'eſt-là ce que Ptolémée appelle le mont Imaüs, par lequel il diviſe la Scythie en deux parties. Cette grande chaîne de montagnes a porté différents noms, & elle eſt formée de pluſieurs montagnes, que quelques Auteurs regardent comme fort différentes les unes des autres, & dont ils ont fait une chaîne & un cours qui ne reſſemblent point à ce qu'on vient de décrire.

La grande Tartarie comprend à préſent tous les vaſtes pays qui ſont renfermés entre le fleuve Etel ou Volga, & la mer Orientale. Au Midi, elle eſt bornée par la Chine, par le Tibet & par le fleuve Gihon; au Nord, elle confine dans toute ſon étendue à la Siberie. Ce dernier pays étoit inconnu aux anciens Géographes.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

M. de Guignes, dans ſon ouvrage déjà cité, nous préſente ſes conjectures ſur les premiers établiſſements des Scythes, Huns ou Tartares après le déluge. Voici comme il s'exprime.

Lorſque les premieres Colonies commencerent à quitter les plaines de Sennaar, il y a beaucoup d'apparence qu'une partie, après avoir peuplé la Perſe & la Bactriane, s'avança juſqu'à cette gorge formée par les montagnes qui ſont ſituées près de l'endroit où l'on a bâti dans la ſuite la ville de Kaſchghar dans la petite Bukharie. Ce pays eſt environné au Nord & au Sud de grandes chaînes de montagnes. Le milieu eſt un vaſte déſert preſque impraticable, à cauſe de la quantité des ſables & de la ſtérilité du terrein. En côtoyant le pied des montagnes qui ſont dans la partie ſeptentrionale, on trouve une ſuite de terres fertiles, où dans les temps poſtérieurs on a conſtruit pluſieurs villes ou villages qui forment une route, par laquelle on parvient à la Chine. C'eſt probablement celle que les premieres Colonies Chinoiſes ont tenue, celle par laquelle elles ſont entrées dans la Province de Chenſi, qui, ſelon le récit des Hiſtoriens de la Chine, paroît avoir été la premiere habitée, & où les plus anciens Empereurs faiſoient leur réſidence.

Ces Colonies ne ſemblent avoir rien de commun avec celle de la Tartarie. Ces dernieres en partant des plaines de Sennaar, ont tourné au Nord, & ſe ſont enfoncées dans les vallées étroites que forment les montagnes inacceſſibles de l'Arménie & de la Géorgie. De-là elles ont pénetré dans les plaines qui ſont entre les deux grands fleuves, le Volga & le Tanaïs, d'où elles ſe ſont répandues enſuite à droite & à gauche, & ont formé du côté de l'Occident les Nations Européennes, & du côté de l'Orient les Nations Tartares.

Le chemin impraticable qu'il falloit tenir à travers les montagnes de la Géorgie & du détroit de Derbend, a empêché que ces Colonies n'ayent été ſuivies par une foule d'autres; & le petit nombre de celles qui s'y ſont engagées, y a contracté une humeur féroce, caractere ordinaire de ceux qui vivent dans les montagnes. Ces peuples ſe ſont moins appliqués que les autres à inventer ou à connoître les arts qui avoient été inventés, & ils ont eu moins d'occaſions d'être policés par la fréquentation & l'arrivée de nouvelles Colonies. Ceux de la Chine au contraire, où il étoit facile de pénetrer en ſuivant une route preſque toujours fertile & unie, ont reçu plus ſouvent & plus facilement les arts inventés ou conſervés par les peuples qui étoient reſtés aux environs de Babylone. Les Tartares, qui n'ont que de vaſtes pâturages, garderent dans leurs plaines leur ancienne maniere de vivre. Les Chinois, qui trouverent partout des rivieres, des champs fertiles en grains & en arbres fruitiers, s'adonnerent à l'agriculture, furent obligés d'arrêter par des digues l'impétuoſité des rivieres, de creuſer des canaux pour en diſperſer les eaux, ou les diſtribuer plus avantageuſement. Ils cultiverent d'abord les ſciences les plus néceſſaires, & paſſerent enſuite à celles qui ne ſont que d'agrément, pendant que la Tartarie, qui ne fourniſſoit que des pâturages pour nourrir des troupeaux, força ſes habitants à ſe borner à la vie champêtre, & à n'être que des paſtres.

Tel eſt le ſyſtême de M. de Guignes ſur les peuples de la Tartarie &

de la Chine; ſyſtême qui paroît bien naturel, & qui pourra trouver un grand nombre de partiſans.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Antiquité des Huns.

Pays qu'ils occupoient anciennement.

Au Nord des frontieres ſeptentrionales des Provinces de Chenſi, de Chanſi & de Petcheli, habitoit autrefois une Nation célebre qui a donné naiſſance à celles que nous avons connues depuis ſous les noms de Huns, de Turcs, de Mogols, de Hongrois & de Tartares. On a tout lieu de croire qu'elle étoit preſque auſſi ancienne que la Monarchie Chinoiſe, puiſque dès le temps de l'Empereur Yao, qui vivoit vers l'an deux mille avant J. C. les Hiſtoriens Chinois nous apprennent qu'elle étoit appellée *Chan-yong*, c'eſt-à-dire, *Barbares des montagnes*. Sous la premiere Dynaſtie Impériale de la Chine nommée *Hia*, ces Barbares porterent le nom de *Tchong-yo*. Les Empereurs de la Dynaſtie de Cham connoiſſoient ce pays ſous le nom de *Kuei-fang*, ou *la Contrée des Eſprits*; ceux de Tcheou ſous le nom de *Hien-yun*, & enfin ceux de Han ſous le nom de *Hiong-nou*, mot corrompu par les Chinois, & dont la vraye prononciation, qui nous eſt également inconnue, a formé le nom de *Huns*, *Hunni* en latin, devenus célebres en Europe par les incurſions que ces peuples y ont faites.

Les habitants de la Tartarie étoient autrefois diviſés en Barbares d'Orient & en Barbares d'Occident. Les premiers, qui ſont les ancêtres des Tartares Orientaux, habitoient au Nord de la Province de Petcheli, & s'étendoient vers l'Eſt juſqu'à la mer Occidentale. Les ſeconds étoient campés dans les plaines & les vallées qui ſont au Nord du Chenſi, du Chanſi, & même de Petcheli ſous la conduite de différents Chefs, où ils étoient uniquement occupés du ſoin de leurs troupeaux. Ils vivoient ſous des tentes poſées ſur des chariots. Par le moyen de ces maiſons ambulantes, ils ſe tranſportoient facilement ſur les bords des rivieres, & dans les plaines qui leur paroiſſoient les plus propres à la nourriture de leurs beſtiaux. Les Tartares d'aujourd'hui conſervent encore ces anciens uſages. Ils ſont toujours errants. Ils occupent pendant l'hyver les plaines qui ſont au Midi, & lorſque l'Eté eſt revenu, ils remontent vers le Nord. Leurs tentes, dont quelques-unes ont vingt ou trente pieds de long, ſont faites de feutre blanc. Elles ſont d'ailleurs enduites de chaux ou de terre, & terminées en une pointe qui eſt ouverte. C'eſt de l'aſſemblage de ces tentes rangées par ordre, que ſe ſont formées les villes de la Tartarie. Les chevaux & les troupeaux fourniſſent à ces peuples la nourriture & le vêtement. La principale de leurs boiſſons eſt faite de lait de jument, qu'ils préparent de différentes façons pour en faire pluſieurs ſortes de liqueurs qui enyvrent.

Mœurs & uſages des Huns.

C'eſt ainſi que vivoient les anciens Huns, qui cultivoient d'ailleurs les terres qu'on leur avoit données en partage. Ils ignoroient l'art d'écrire, mais la parole qu'ils donnoient étoit pour eux une choſe ſacrée, & c'étoit de cette ſeule maniere qu'ils faiſoient leurs traités. Celui qui avoit tué ou fait un vol conſiderable, étoit puni de mort. Les enfants étoient élevés ſuivant les intérêts de la Nation, c'eſt-à-dire, qu'on les dreſſoit de bonne heure à la chaſſe & à la guerre. Leurs premieres montures étoient des moutons, & c'étoit de deſſus ces pacifiques animaux qu'ils commençoient à faire uſage de la fleche contre les oiſeaux & les ſouris. Lorſqu'ils étoient parvenus à un âge plus avancé, ils faiſoient la chaſſe aux lievres & aux Renards, qui

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

leur ſervoient de nourriture. Enfin lorſqu'ils étoient en état de porter des armes plus fortes & plus peſantes, ils prenoient le parti de la guerre. Ils n'étoient cenſés hommes que lorſqu'ils avoient tué un ennemi, ou qu'ils étoient capables de le faire. La guerre devenoit alors leur unique occupation, & le ſeul moyen d'acquérir l'eſtime de la Nation. Les jeunes gens jouiſſoient de tous les avantages, & les vieillards, dont on oublioit les ſervices paſſés par une ingratitude qui n'eſt que trop ordinaire, étoient expoſés au mépris de cette Jeuneſſe guerriere.

La ſtérilité du pays où les Huns vivoient, les portoit à faire de fréquentes courſes ſur les terres de leurs voiſins, & ſurtout ſur celles des Chinois, dont l'abondance ſembloit les attirer. Ces peuples étoient d'autant plus dangereux, que ne combattant preſque jamais de pied ferme, ils prenoient auſſi facilement la fuite qu'ils ſe rallioient promptement. L'ennemi trop ardent à les pourſuivre dans ces fuites ſimulées, ſe trouvoit tout-à-coup enveloppé, & devenoit la victime de ſon imprudence. Quelquefois ils attiroient leurs adverſaires dans des lieux incultes & arides, où ils périſſoient de faim. Un Barbare qui pouvoit enlever le corps de ſon camarade tué dans un combat, devenoit dès-lors ſon héritier. Les Huns faiſoient le plus de priſonniers qu'ils pouvoient, & les employoient à la garde de leurs troupeaux. Ces peuples n'avoient pour armes qu'un arc, des fleches & un ſabre. Ils étoient tous voleurs & brigands à l'égard de leurs voiſins, mais d'une fidélité à toute épreuve entre eux. Ils prenoient autant de femmes qu'ils en pouvoient nourrir, & n'avoient aucun égard aux degrés d'alliance ou de parenté qui ſe trouvoient entre eux. Un fils épouſoit les femmes de ſon pere, & un frere celles de ſon frere.

Lorſque les Huns ſe furent établis dans la partie ſeptentrionale de la Chine, ils commencerent à aimer les ſciences, les cultiverent, les apprirent à leurs enfants, & imiterent en tout les Chinois à cet égard. Le Souverain des anciens Huns portoit le titre de *Tanjou* ou *Chen-ju*. Il avoit ſous lui deux principaux Officiers, l'un de la gauche, & l'autre de la droite, c'eſt-à-dire, de l'Orient & de l'Occident, qui portoient le titre de Rois. Le premier étoit toujours regardé comme l'héritier préſomptif de la couronne, & le ſucceſſeur à l'Empire. Ces charges ou dignités étoient héréditaires dans les familles. Le gouvernement de celui de la gauche s'étendoit du côté de l'Orient juſqu'à la Corée; l'Officier de la droite commandoit à tous les peuples qui habitoient vers l'Occident du côté du Tibet. Les Huns poſſédoient donc vers l'an 200 avant J. C. la partie ſeptentrionale des Provinces de Chenſi, de Chanſi & de Petcheli. Tout ce vaſte Empire étoit gouverné par vingt-quatre principaux Officiers qui commandoient chacun un Corps de dix mille Cavaliers. Ils avoient ſous leurs ordres des Capitaines qui étoient chacun à la tête de mille hommes, de cent hommes, & même de dix hommes.

A la premiere lune de chaque année tous ces Officiers grands & petits tenoient une aſſemblée générale à la Cour du Tanjou, & y faiſoient un ſacrifice ſolemnel. A la cinquieme lune ils s'aſſembloient à Lumtching, où ils ſacrifioient au Ciel, à la Terre, aux Eſprits & à leurs Ancêtres. Il ſe tenoit encore une grande aſſemblée à Tai-lin dans l'automne, parce qu'alors les chevaux étoient plus gras, & on y faiſoit en même temps le dénombrement

des hommes & des troupeaux; mais le Tanjou ſortoit tous les jours de ſon camp, le matin pour adorer le Soleil, & le ſoir la Lune. Sa tente étoit placée à gauche, comme le côté le plus honorable chez ces peuples, & regardoit le Couchant. Sa principale réſidence étoit en Tartarie à la montagne In-chan, ſituée au Nord du Léaotong, où il y avoit un nombre prodigieux d'ouvriers qui fabriquoient des arcs & des fleches.

Ces anciens Huns obſervoient dans leurs funerailles certaines pratiques, qu'on voit encore aujourd'hui en uſage chez les Tartares. Ils ornoient leurs cercueils de choſes précieuſes, comme d'or, d'argent, de bijoux, ſuivant les richeſſes du défunt; mais ils n'élevoient point leurs tombeaux. Un grand nombre de domeſtiques & de concubines ſuivoient le corps, & le ſervoient comme s'il eût été animé. Pluſieurs braves l'accompagnoient, & à la pleine lune ils commençoient près de ſon tombeau des combats qui n'étoient terminés qu'au déclin. On coupoit alors la tête à pluſieurs priſonniers, & les braves recevoient pour récompenſe une meſure d'une boiſſon faite avec du lait aigri.

On diſtingue généralement les Huns ou Tartares en Orientaux & en Occidentaux, & chacun de ces peuples, dont l'origine étoit commune, forma d'autres branches, dont je vais préſenter un ſimple tableau. Le plan de mon ouvrage ne me permet pas de ſuivre l'hiſtoire de ces différentes Dynaſties: je ne m'arrêterai que ſur les plus célebres.

TARTARES ORIENTAUX.

Les Tartares (1) Orientaux n'ont pas joué dans l'Aſie un rôle auſſi brillant que les autres peuples de cette Nation. Ils ont cependant formé de temps en temps de puiſſants Empires, ſoit dans leur propre pays, ſoit dans la Chine. Ils n'ont approché que rarement des pays voiſins de l'Europe; mais ils ont beaucoup contribué aux migrations des Barbares en Europe. Devenus puiſſants, ils ont forcé les Tartares Occidentaux de quitter leur patrie, & de ſe ſauver ſoit en Perſe, ſoit au Nord de la mer Caſpienne. Les Awares ou Abares ſont les ſeuls des Tartares Orientaux qui ont paſſé en Europe: les autres ont regné ou dans la Tartarie, ou dans la Chine, & ils ont poſſédé ce dernier Empire en tout ou en partie, plus ſouvent & plus longtemps que les Tartares Occidentaux, & ils le poſſédent encore.

On ne connoît pas bien exactement toutes les différentes branches de Tartares qui ont habité la Tartarie Orientale. La principale & la plus ancienne portoit le nom de Topa. Elle s'eſt enſuite diviſée en diverſes Hordes ou Tribus, qui ont elles-mêmes formé des Nations conſiderables. Telles ſont celles

Des Sien-pi,
Des Khou-mou-ki,
Des Khitans,
Des Niu-tche.

(1) On devroit dire *Tatars*; mais l'uſage a prévalu, & je m'y ſoumets.

Il paroît cependant que cette derniere étoit une Nation particuliere.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

TARTARES TOPA.

Les Topa, qui furent auſſi appellés So-Teou, prétendoient tirer leur origine de Hoam-ti, ancien Empereur de la Chine, dont quelques-uns des enfants étoient paſſés en Tartarie, *Topa* en leur langue ſignifie *Prince de la Terre.* La poſtérité de ces anciens Tartares n'a point eu de commerce avec la Chine pendant le regne des trois familles, Hia, Cham & Tcheou; mais dans la ſuite ces Tartares ſe ſont rapprochés de la Chine. Un de leurs anciens Khans ou Chefs, nommé Mao, devint très-puiſſant, & poſſéda trente-ſix Royaumes. Cinq générations après ils s'avancerent vers le Midi, & camperent près d'un grand lac, d'où ils paſſerent dans le pays occupé par les Hiong-nou ou anciens Huns; ce qui feroit croire que ces Tartares demeuroient dans la Siberie vers le lac Paikal. En 261. depuis J. C. ils tranſporterent encore leurs habitations plus près du Midi, & s'établirent dans les environs de Ta-tong-fou. En 295. ils diviſerent leurs Hordes en trois parties, ce qui forma trois Royaumes. La premiere Horde s'établit au Nord de Cham-ko, vers Pao-gantcheou; la ſeconde, dans la Province de Tai, aujourd'hui Tai-tcheou; la troiſieme, aux environs de Tim-Siam dans le Chenſi. Toutes ces habitations en général étoient ſituées dans le Nord de la Province de Chanſi. Ces trois Royaumes furent gouvernés en 307. par un même Souverain, & en 376. l'Etat fut diviſé de nouveau en deux parties; mais en 386. toute la Nation ne reconnut plus qu'un ſeul Chef. Les Princes qui regnerent ſucceſſivement furent mis au rang des Empereurs de la Chine, & la famille des Topa prit alors le nom de Dynaſtie des Goei.

261. Depuis J. C.

DYNASTIE DES GOEI.

Ces Goei devinrent très-puiſſants malgré les longues guerres qu'ils eurent à ſoutenir contre le Roi d'Yen, & les pertes qu'ils firent en diverſes occaſions. Ils tranſporterent leur Cour à Pim-tching, y firent bâtir des Palais & des Temples, & Kuei, qui regnoit alors, prit le titre d'Empereur. Ces Tartares partagerent dans la ſuite la Chine avec les Empereurs des Sum, qui demeuroient à Nan-Kim, & s'emparerent même des Provinces méridionales. Les troubles cauſés par l'ambition des Miniſtres de l'Empire des Goei, occaſionnerent un nouveau partage entre les peuples, & on les diſtingua en Orientaux & en Occidentaux. La capitale de l'Empire des premiers étoit à Lo-yam; mais comme elle étoit trop voiſine des Goei Occidentaux, & que du côté du Midi elle étoit trop près de l'Empire de Léam, on tranſporta la Cour à Po, aujourd'hui Tchang-te-fou dans le Ho-nan. La Cour des Goei Occidentaux étoit à Si-gan-fou dans le Chenſi. La trop grande autorité des Miniſtres qui dépoſoient les Empereurs à leur gré, & ſe mettoient ſouvent à leur place, excita dans cet Empire de ſi grands mouvements qu'il ſe détruiſit enfin. Cette puiſſance Tartare, qui avoit été ſi formidable aux Chinois, fut entierement ruinée l'an 556. de J. C.

398.

TARTARES GEOU-GEN.

Un ſimple Cavalier des armées de Lie-vi, Souverain des Topa, qui avoit commencé à regner en 261. de J. C. donna naiſſance à l'Empire des Tartares Geou-gen. Ce Cavalier nommé Mo-ko-lu, avoit autrefois été eſclave, & ſon maître, après lui avoit rendu la liberté à cauſe du courage qu'il avoit remarqué

261.

remarqué en lui, l'avoit fait admettre au nombre des Cavaliers. Mo-ko-lu ayant manqué de ſe trouver à une aſſemblée générale, fut condamné à perdre la tête ; mais il s'échappa heureuſement, & alla ſe cacher dans un déſert, où il raſſembla environ une centaine d'hommes qui le reconnurent pour leur Chef. Son fils Tche-lou-hoei devint le Souverain de pluſieurs Hordes de Tartares, & donna à ſa Nation le nom de Geou-gen. Un de ſes deſcendants à la ſixieme génération, nommé Tou-lun, parvint à une telle puiſſance, qu'il fut en état d'attaquer les Kao-tche, qui ſont les mêmes que les Hoei-ke, Tartares Occidentaux. Ils habitoient vers les ſources des fleuves Amour & Sélingua, & s'étendoient juſqu'aux environs du lac Paikal. Tou-lun, par les conquêtes qu'il fit ſur les Kao-tche, ſe vit maître d'une grande étendue de pays, qui étoit borné au Nord-Oueſt par différentes Hordes de Huns ; à l'Occident par l'Irtiſch, & à l'Orient par la Corée. Ainſi les Geou-gen occupoient le pays des anciens Huns, qui étoient des Tartares Occidentaux. Tou-lun, après avoir ſoumis pluſieurs peuples, prit le titre de Khan, & c'eſt la premiere fois qu'on trouve ce titre employé chez les Tartares. Tou-lun regnoit en 402. de J. C. L'Empire des Geou-gen fut détruit en 554. par Tou-muen-il-Khan fondateur de l'Empire des Turcs Orientaux, & alors ils paſſerent en Europe, où ils furent connus ſous le nom d'Awares.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Après la deſtruction de l'Empire des Hiong-nou du Nord, ou des anciens Huns, dont je parlerai dans la ſuite, les Tartares Sien-pi s'établirent dans le pays que les premiers avoient été obligés d'abandonner. On a lieu de croire qu'ils furent long-temps ſans Rois, & qu'ils n'étoient gouvernés que par des Chefs, ſous leſquels ils ravagerent ſouvent les Provinces ſeptentrionales de la Chine, depuis le Léao-tong juſqu'au pays d'Ortous. Dans la ſuite un de ces Chefs ſoumit toutes ces Hordes, & fonda un puiſſant Empire dans cette partie de la Tartarie. Ce Chef nommé Tan-che-hoai, établit ſa Cour à la montagne de Tan-han vers le Nord. Il réduiſit ſous ſa puiſſance les Hordes de l'Orient & de l'Occident, vainquit vers le Nord des peuples de la Siberie, & ſe vit bientôt le maître d'un Empire fort étendu. Ce Prince regnoit en 156. de J. C. La puiſſance des Sien-pi commença à diminuer ſous ſon troiſieme & dernier ſucceſſeur, qui paya tribut aux Chinois. Après la mort de celui-ci les Chefs des Hordes s'emparerent de l'autorité, & cette diviſion mit fin à l'Empire des premiers Sien-pi.

DYNASTIE DES PREMIERS SIEN-PI.

Il ſortit cependant pluſieurs branches des premiers Sien-pi, qui s'établirent en divers cantons. Un Chef de ces Tartares nommé Mo-hou-po, alla avec ſes ſujets habiter dans le Léao-ſi, au Nord de la ville de Ki-tching, & donna à ſes Hordes le nom de Mou-yong. Pou-Kuei ſon petit-fils tranſporta ſes ſujets au Nord de Léao-tong, ſe ſoumit enſuite aux Chinois, & leur rendit de grands ſervices dans leurs armées. L'Empereur de la Chine pour le récompenſer lui accorda le titre de Grand Tanjou. J'ai dit plus haut que c'étoit le nom qu'on avoit donné aux Empereurs des anciens Huns. Ce Prince mourut en 283. de J. C. Iou-lo-hoei ſon fils alla habiter en 294. la ville de Taki-tching, apprit à ſes ſujets à cultiver les mûriers, & entreprit de leur donner des loix ſemblables à celles de la Chine. Mou-yong-hoang

SIEN-PI DU LE'AO-TONG, OU PREMIERS YEN.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

son fils & ſon ſucceſſeur devint très-puiſſant, & fut appellé Roi de Yen. Il s'empara enſuite de Po, ou Tchang-te-fou, & en fit ſa capitale. Le commencement de la Dynaſtie des Yen eſt fixé à l'an 303. de J. C. Elle ne ſubſiſta que pendant 68 ans ſous le nom de Tçien-yen, & fut détruite par Kien, quatrieme Souverain des premiers Tçin, qui formoient un Royaume indépendant de la Chine.

ROYAUME DES SI-YEN, OU YEN D'OCCIDENT.

Une autre branche des Sien-pi s'établit à O-fang en 385. & fonda une nouvelle Dynaſtie ſous la conduite de Tchung, qui prit le titre d'Empereur. Elle fut éteinte en 394. par Tchoui, Roi des Heou-Yen (1). Cet Etat conſiſtoit en huit petits cantons, dans leſquels il y avoit ſoixante & dix mille familles.

YEN DU MIDI.

Un Prince nommé Mou-yung-Pao étant monté ſur le thrône des Heou-yen, donna un grand gouvernement à Mou-yung-te, fils de Mou-yung-hoam de la Nation des Sien-pi, & Roi des premiers Yen. Mou-yung-te devint bientôt après Roi d'un petit canton, & s'étant mis à la tête de quelques familles, il ſe fit appeller Roi des Yen méridionaux. Tel fut le commencement de cette petite Dynaſtie qui ne ſubſiſta que 13 ans, & qui fut détruite par le fondateur de la Dynaſtie des Sum dans la Chine.

ROYAUME DES HEOU-YEN.

Il ſe forma en 382. de J. C. une nouvelle Dynaſtie des Yen, qui eut pour fondateur Mou-yung-tchuy, fils d'un Roi des premiers Yen. Il ſe révolta contre les Empereurs des Tçin, & établit ſa Cour à Tchong-chan dans le Pet-cheli. Le petit Royaume qu'il avoit fondé ne ſubſiſta que vingt-ſix ans ſous cinq Rois. Le dernier fut vaincu par Pim-po, fondateur de la Dynaſtie des Yen du Nord, qui s'empara de ſes Etats.

ROYAUME DE TOU-KO-HOEN.

Tou-ko-hoen fils de Pou-kuei, Empereur des Sien-pi, fonda cette nouvelle Dynaſtie de Tartares qui étoient originaires des Sien-pi. Obligé d'abandonner ſon pays par les mauvais procédés de ſon frere à ſon égard, il paſſa du côté de l'Occident, & alla camper dans les montagnes qui ſont au Nord du pays d'Ortous. Dans la ſuite, à la faveur des troubles qui arriverent dans la Chine, il deſcendit davantage du côté du Midi, & ſe cantonna aux environs de Kong-tchang-fou du côté de l'Occident, dans le Chen-ſi. Sa poſtérité s'étendit vers Cha-tcheou, où elle devint très-puiſſante. On peut fixer l'époque de cette puiſſance aux environs de l'an 312. avant J. C. & ſa deſtruction à l'an 672. après avoir ſubſiſté pendant 350. ans ſous dix-neuf Princes. Les Tou-fans, ou peuples du Tibet, les chaſſerent de leur pays, c'eſt-à-dire, des environs du lac Ko-Konor, & s'y établirent enſuite.

SIEN-PI DE LA HORDE DE YU-YEN.

Cette branche des Sien-pi étoit établie au-delà du Léao-tong, & ſoumiſe anciennement aux Huns du Midi. Ces Tartares ſe raſoient la tête, & ne laiſſoient ſur le ſommet qu'un touper de cheveux qu'ils regardoient comme un ornement. On prétend que leur langue étoit différente des autres Sien-pi.

(1) Ces Heou-yen étoient de la branche des Yen.

Peuples Barbares de l'Orient.

Leur premier Chef connu, nommé Mo-hoai, regnoit l'an 285. de J. C. Il étoit ennemi du fondateur de la Dynaſtie des premiers Yen. Son ſixieme ſucceſſeur fut défait en 344. par Mou-yong-hoam, Roi de Yen, qui ſe rendit maître de ſon pays. Mou-yong-hoam tranſporta ſes ſujets à Tchang-li-hien, ville de la Siberie, qui eſt au Nord de Pé-king.

Sien-pi du Le'ao-si.

Cette Horde des Sien-pi établie à l'Occident du fleuve Léao, commença à devenir puiſſante dès l'an 289. de J. C. Cette Dynaſtie eut huit Princes. Kan, qui étoit le dernier, fut ſoumis par le Roi de Yen, & tout ſon pays tomba au pouvoir des Yen l'an 356. de J. C.

Royaume de Ho-si, & enſuite des Le'ang du Midi.

Niao-ku, de la famille des Goei Impériaux, & par conſéquent de la Nation des Tartares Topa, fut le fondateur de cette petite Dynaſtie l'an 397. de J. C. Un de ſes ancêtres nommé Su-Ku, lui avoit préparé les voyes à cet établiſſement en paſſant à la Chine avec les Hordes dont il étoit Chef. Il avoit fixé ſa demeure dans la Province de Ho-ſi, ſituée au Midi du grand déſert de Chamo, & bornée au Midi par le pays de Yaoho. Le petit-fils de Su-Ku commença à faire des courſes dans la Chine, & s'empara de Léam-tcheou & de ſon territoire vers l'an 270. de J. C. Toutes ces conquêtes furent ſans doute perdues dans la ſuite, puiſqu'on trouve dans l'hiſtoire de Niao-ku que ce Prince, cinquieme ſucceſſeur de Su-ku, après avoir ſoumis un grand nombre de Hordes Tartares l'an 397. de J. C. prit le titre de Tanjou, de Roi de Si-pim, & ſe rendit maître de Léam-tcheou, de Kin-tching & des environs. Ces nouveaux Etats paſſerent ſous la domination des Tçin occidentaux l'an 414.

Dynastie des Heou-tcheou, ou Seconds Tcheou.

Cette Dynaſtie de Tartares Sien-pi établie dans la Chine, ne ſubſiſta que vingt-quatre ans ſous cinq Souverains. Elle devoit ſon origine à Yu-ven-kio, qui étoit de la Province de Pet-cheli. Il avoit été Miniſtre des Goei occidentaux, & s'étoit emparé de l'Empire par violence, & avoit fait Sigan-fou la capitale de ſes Etats. Cet évenement eſt vers l'an 556. de J. C. Cette Dynaſtie, qui eut ſix Princes, fut détruite par Yam-kien, fondateur de la Dynaſtie des Soui.

Royaume de Long-si; ou Tçin d'Occident.

Il s'étoit cependant formé en 384. de J. C. une autre Dynaſtie aux dépens des Sien-pi, & qui avoit fondé le Royaume de Long-ſi, ou des Tçin d'Occident. On prétend que trois Hordes des Sien-pi ayant abandonné la montagne Ta-yn, rencontrerent un petit enfant qu'elles donnerent à élever à un vieillard de la Horde de Ki-fo; que cet enfant s'étant diſtingué dès l'âge de dix ans par ſon adreſſe à monter à cheval & à tirer de l'arc, fut proclamé Khan des Ki-fo, & fut nommé To-to, c'eſt-à-dire, dans leur langue, qui n'eſt ni génie, ni homme. Mou-mo fut le dernier Prince de cette Dynaſtie. Attaqué pluſieurs fois par le Roi des Léam du Nord, il ſe retira chez les Goei, qui lui accorderent la ville de Pim-Léam-fou dans le Chen-ſi, où il s'établit avec quinze mille familles. Alors tout l'ancien pays de ces Tçin d'Occident fut ſoumis aux Tou-ko-hoen. Cependant le Roi de Hia leva des troupes, & alla chercher Mou-mo dans ſa retraite. Ce Prince,

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

après avoir fait d'inutiles efforts pour se défendre, fut obligé de se soumettre. Le Roi de Hia le fit mourir, & détruisit toute sa famille. Cet évenement arriva l'an 431.

ROYAUME DES KI-TAN, OU DES LE'AO.

Les Ki-tan ou Khitans, sont des Tartares orientaux, & une branche des Sien-pi qui habitent au Nord du Léao-tong. Ce sont les mêmes que ceux qui sont appellés Sie-tan dans l'ouvrage du P. Couplet. Battus par les Huns sous la Dynastie des Han, ils se retirerent dans les montagnes nommées Sien-pi, d'où ils firent de fréquentes irruptions sur les terres voisines. Ces peuples étoient divisés en plusieurs Hordes comme les autres Tartares. Ils devinrent tributaires des Goei, des Tçy & des Turcs, & les Empereurs Chinois de la Dynastie des Tam, établirent des Officiers dans leur pays. Vers l'an 696. Li-tçin-tchûng, un de ces Tartares, se révolta contre les Chinois, & prit le titre de Khan. Il fut vaincu, & périt dans un combat. Après sa mort, Van-yung se mit à la tête des Hordes, & fit aussi des courses dans la Chine. Celui-ci fut tué par ses esclaves, & ses sujets se soumirent aux Turcs. Ces Hordes de Tartares, après avoir éprouvé diverses révolutions, devinrent très-puissantes l'an 907. de J. C. sous la conduite d'A-pao-ki. Ce brave guerrier étant venu à bout de soumettre les Ki-tan, qui habitoient au Nord & au Sud du Cara-moran, du Sira-moran, & autres rivieres de Tartarie, entra dans la Chine, y fit de grandes conquêtes, fonda la Dynastie des Léao, & prit le titre d'Empereur. Il établit d'abord sa Cour à Léao-yam dans le Léao-tong, & la transféra ensuite à Yen, aujourd'hui Pe-king. Ses successeurs posséderent les Provinces septentrionales de la Chine, & une grande partie de la Tartarie jusqu'à Kasch-gar. Ils disposerent même en quelque façon du thrône de la Chine, & ce fut par leur moyen que la Dynastie Impériale des Heou-tçiin fut établie.

Cette Dynastie des Ki-tan, ou des Léao, qui avoit été très-puissante en Tartarie pendant 219 ans, fut détruite en 1125. par les Tartares Niu-tche qui, sous la conduite d'O-ko-ta, s'étoient révoltés contre eux.

ROYAUME DE SI-LE'AO, OU DES KITAN D'OCCIDENT.

Après la ruine de l'Empire des Ki-tan ou Léao, une partie de ces peuples abandonna le pays, & passa dans celui des Kerkis vers le fleuve Oby, & de-là vers Aksou, où il y a encore un grand désert qui porte le nom de Cara-Khatai. Nousi-taigir-ili, nommé par les Chinois Ili-ta-che, à la tête de ces Tartares de Léao, secourut les Hoei-ke qui se reconnurent ses vassaux, & qui étoient en guerre avec les Kang-li, peuple du Capt-chaq, battit les Tartares occidentaux qui avoient voulu s'opposer à ses progrès, s'avança jusqu'à Sun-se-kan dans le Khora-san, & se fit payer tribut par les Princes Mahométans. Il pénetra ensuite plus avant du côté de l'Occident, battit le Sultan Sandgiar, remonta par le Derbend, & rentra dans la Tartarie, après avoir fait le tour de la mer Caspienne. Ce Conquérant reçut alors le titre de Kour-khan, & établit sa demeure à Kasch-gar, qui fut nommé Ordoukend. C'est en conséquence de cet établissement que le nom de Khatai a été donné aux pays qui sont situés dans les environs de cette ville. Cet Empire des Ki-tan occidentaux, dont la durée avoit été de 77 ans, fut détruit l'an 1207. par les Naimans, Horde de Turcs qui habitoient vers

les rivieres de Sélingua, d'Oby & d'Irtiſch, & par les Kharizmiens qui avoient pour Sulthan Alaeddin-Mohammed. Une partie des Ki-tan ſe ſauva dans les montagnes, & l'autre partie ſe rangea ſous les étendards du Sulthan de Kharizme.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

ROYAUME DES CARA-KATHAÏENS.

Barak-hadgeb fondateur de cette Dynaſtie, étoit originaire du Cara-Kathai, c'eſt-à-dire, qu'il étoit de la même Nation que les Léao. Mohammed, Sulthan de Kharizme, auprès duquel il avoit été envoyé en Ambaſſade par les Mogols, lui trouva de ſi grands talents qu'il le retint à ſa Cour, & le fit ſon Chambellan. S'étant brouillé dans la ſuite avec le Grand Viſir, il ſe retira de la Cour de Mohammed avec toute ſa famille. Le Gouverneur de la Province de Kerman voulut l'arrêter ſur ſon paſſage, mais il ſe défendit avec tant de courage qu'il défit les troupes du Gouverneur, ſe rendit maître de la Province, & y fonda une Dynaſtie ſous le nom de Cara-Kathaïens, vers l'an 1224. Elle fut éteinte en 1364. par les Mogols. Tels ſont les différents établiſſements que diverſes branches des Sien-pi ont formés.

ROYAUME DE KIN, OU DES NIU-TCHE.

Les Tartares Niu-tche, ou Niu-tchin, qui ſont encore nommés Y-Léou, So-chin, Ouo-kie, ou Mo-ko, habitent le Nord de la Corée, & s'étendent juſqu'à la mer orientale, & au fleuve Amour. Ils ſont les mêmes que ceux qu'on appelle aujourd'hui Man-tcheous. Les Chinois connoiſſoient ces peuples dès les temps les plus reculés, & ils ont été ſouvent forcés de leur payer tribut. Ces Tartares gouvernés par différents Chefs & ſoumis aux Ki-tan ou Léa, ſe révolterent l'an 1114. ſous la conduite d'un de leurs Chefs nommé O-ko-ta. Après pluſieurs avantages remportés ſur ces peuples, ce Chef leur enleva une grande étendue de pays. Il prit en 1118 le titre d'Empereur, & donna à ſa Dynaſtie le nom de Kin en Chinois, & d'Altoun dans la langue de ces peuples. Ce mot veut dire *Or*. Les Arabes les ont appellés Altoun-Khans. Les Chinois, qui vouloient abſolument détruire les Ki-tan, eurent recours à O-ko-ta, qui acheva de ruiner l'Empire de ces peuples, comme on l'a vû plus haut. Les Niu-tche introduits par ce moyen dans la Chine, s'emparerent de toute la partie ſeptentrionale de ce pays, & forcerent l'Empereur des Song à ſe retirer vers le Midi. Les Niu-tche devinrent alors les Souverains de la Tartarie, comme les Huns, les Turcs, les Ki-tan l'avoient été auparavant. Ils poſſéderent dans la Chine tout ce qui eſt au Nord & au Nord-Eſt juſqu'aux rivieres de Kerlon, de Saghalien-oula, de Toula & d'Orghon.

Le P. Gaubil, ſçavant Miſſionnaire à la Chine, remarque dans ſon hiſtoire des Mongous, que les Niu-tche n'avoient anciennement ni caracteres, ni livres, ni hiſtoire, mais que l'an 1119. ils inventerent des caracteres ſur le modele de ceux des Ki-tan. M. de Guignes obſerve à ce ſujet que les caracteres qui ſont aujourd'hui en uſage chez les Niu-tche, s'ils ſont les mêmes que ces anciens, comme il y a beaucoup d'apparence, reſſemblent aſſez à ceux que les Syriens appellent *Stranghelo*; ce qui fait croire que les Neſtoriens auront eu quelque part à la formation des caracteres de Niu-tche.

Cette Dynaſtie qui a ſubſiſté avec éclat pendant cent vingt ans, fut détruite

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

l'an 1234. par les Mogols Genghizkhanides, Nation Turque, qui étoit ſoumiſe aux Niu-tche. Il en ſera fait mention dans l'hiſtoire de Genghiz-Khan.

DYNASTIE DES TÇIM., OU DES MAN-TCHEOUS.

Quelques ſiecles après les Niu-tche ſous le nom de Man-tcheous, ſe rendirent redoutables aux Chinois. Ils deſcendoient des anciens Kin, qui avoient poſſédé autrefois une partie de la Chine, & qui avoient été vaincus par les Genghizkhanides. Ils étoient partagés en ſept Hordes. Les Chinois leur avoit permis en 1586. de s'étendre juſques dans le Léao-tong; mais dans la ſuite le Vice-Roi de cette Province les força de ſe retirer. Les Mantcheous ſe défendirent avec beaucoup de valeur, & ſe donnerent un Roi qui prit le titre de Tai-tſou. Ce Prince ſignala les commencements de ſon regne par des avantages ſi conſiderables, qu'il ſe vit en état d'aſſiéger la capitale de l'Empire Chinois; mais il ne put venir à bout de ſe rendre maître de cette place. Les ſucceſſeurs de ce Roi des Tartares profiterent de ſes conquêtes, & parvinrent à s'emparer du thrône de la Chine. Ils en jouiſſent encore aujourd'hui, & poſſédent une grande partie de la Tartarie.

ARTICLE II.

TARTARES OCCIDENTAUX.

CES Tartares célebres par les grandes révolutions qu'ils ont occaſionnées dans l'Aſie, l'Europe & l'Afrique n'étoient connus des Romains que ſous la dénomination de Huns; mais ils portoient dans la Tartarie le nom de Hiong-nou. Ils avoient fondé un puiſſant Empire qui fut détruit par les Chinois. Les Hiong-nou ſe diſperſerent alors; les uns ſe retirerent vers l'Occident, & entrerent ſur les terres des Romains; d'autres s'établirent dans la Chine, où ils formerent pluſieurs Royaumes. Les Tartares occidentaux paroiſſoient dans le plus grand affoibliſſement, lorſqu'il s'éleva du milieu d'eux un homme fameux nommé Tou-muen, qui s'étant mis à la tête de pluſieurs Hordes, fonda un nouvel Empire. Les Tartares de ſa domination prirent le nom de Turcs, qui ſe diviſerent dans la ſuite en deux branches, qu'on diſtingua par les noms de Turcs orientaux & Turcs occidentaux. Ces deux peuples eurent chacun un Chef qui avoit le titre de Khan. Les Turcs occidentaux s'étendirent juſqu'aux frontieres de la Perſe & de l'Empire Romain où ils pénetrerent. De ces derniers ſortirent les Hongrois, les Uzes & les Patzinaces.

Cependant d'autres Turcs nommés Hoei-ke ſe rendirent maîtres de la Tartarie, & détruiſirent l'Empire des premiers. Pluſieurs Hordes de Turcs voiſines de la Perſe, entrerent dans ce pays ſous le nom de Seljoucides, & pouſſerent leurs conquêtes juſqu'au détroit de Conſtantinople. Ces Seljoucides ſe partagerent en pluſieurs branches; la premiere s'établit dans la Perſe; la ſeconde, à Iconium; la troiſieme, à Damas; la quatrieme, à Alep, & une cinquieme dans le Kerman.

Des eſclaves Turcs avoient déjà fondé de puiſſants Etats de différents côtés;

les Thoulounides en Egypte, les Ikhſchidites en Syrie, les Ghaznevides au Nord des Indes. La foibleſſe des Princes Seljoucides occaſionna encore de nouveaux établiſſements. Pluſieurs de leurs premiers Officiers ſe rendirent ſouverains à leurs dépens: de-là l'origine des Sultans de Kharizme & des Atabecks qui ont regné dans la Syrie. PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Pendant que la partie occidentale de l'Aſie étoit au pouvoir de ces différents Princes, il ſe forma dans le fond de la Tartarie un nouvel Empire qui devint ſi puiſſant, qu'il fit bientôt diſparoître ceux qui l'avoient précédé. Genghiz-khan de la Nation Mogole, qui faiſoit partie de celle des Turcs, en fut le fondateur, & ſes deſcendants, maîtres de la Tartarie & de la Perſe, formerent un grand nombre de Royaumes, dont la Chine fut le plus conſiderable. La Perſe, la Crimée & les autres parties de l'Aſie furent gouvernées par des Khans particuliers de la famille de Genghiz-khan.

Quelques reſtes des Seljoucides d'Iconium, qui s'étoient retirés dans les montagnes de l'Aſie Mineure, jetterent les fondements de l'Empire des Ottomans, qui ſont aujourd'hui maîtres de Conſtantinople. D'un autre côté des eſclaves Turcs achetés dans le Capt-chaq s'établirent dans l'Egypte, & y furent connus ſous le nom de Mamelucs.

La puiſſance des Genghiz-khanides s'affoibliſſoit cependant, & Tamerlan, Prince Mogol, profita des circonſtances pour faire la conquête d'une grande partie de l'Aſie. Sa poſtérité y poſſéde encore quelques Etats, & ſurtout les Indes que nous appellons aujourd'hui l'Empire Mogol.

C'eſt ainſi que les Huns ont paru ſous différents noms, & ont pluſieurs fois changé la face de l'Aſie. Il y avoit cependant encore quelques autres peuples dans la partie occidentale de la Tartarie; mais ils ne nous ſont pas bien connus. Tels étoient les Ou-ſiun qui demeuroient aux environs de la riviere d'Ili; les peuples de Kaſchgar, de Khoten & des autres pays voiſins qui étoient gouvernés par des Rois particuliers.

LES ANCIENS HUNS.

EMPIRE DES ANCIENS HUNS.

Il paroît que les Hiong-nou ou anciens Huns étoient très-puiſſants pluſieurs ſiecles avant J. C., puiſque les anciennes annales Chinoiſes font mention des guerres que ces Tartares firent aux Chinois; mais on ne peut cependant fixer le commencement de leur Monarchie que vers l'an 209. avant l'Ere Chrétienne. C'eſt depuis ce temps qu'on trouve d'amples détails ſur leur hiſtoire, & qu'on peut donner une ſuite chronologique des Princes qui ont porté le titre de Tanjou ou d'Empereur. Les Huns firent alors la guerre dans les Provinces orientales, & ſoumirent les Tartares qui habitoient au Nord de la Corée. Ils tournerent enſuite du côté de l'Occident, où ils étendirent leurs conquêtes juſqu'aux environs de la mer Caſpienne, & dans la Siberie. Leurs Empereurs demeuroient au Nord du déſert vers les ſources de la riviere de Sélingua & d'Onon. Ces Huns, maîtres de la Tartarie, firent ſouvent avec ſuccès de fréquentes incurſions dans la Chine. Sous le regne de Pou-nou Tanjou, qui vivoit l'an 47 de J. C. une grande famine ſe fit ſentir en Tartarie, & fut comme le préſage de tous les malheurs dont les Huns furent accablés dans la ſuite.

209. Av. J. C.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Ils demanderent la paix aux Chinois; mais ils ne purent éviter la guerre avec les Tartares orientaux qu'ils avoient autrefois ſoumis. Ces peuples profitant de leur foibleſſe, les attaquerent ſans relâche, & les forcerent de ſe retirer plus avant dans le Nord. Pour comble de maux la diviſion ſe mit dans la famille Royale. Pou-nou Tanjou ayant fait tuer le Prince qui devoit lui ſucceder pour mettre ſon propre fils ſur le thrône, un autre Prince de la famille leva auſſitôt l'étendard de la révolte; & ſe vit bientôt à la tête d'un puiſſant Patti. Les Huns cependant déclarerent encore la guerre aux Chinois, mais ceux-ci les battirent, & les forcerent d'abandonner le pays qu'ils occupoient.

93. Depuis J. C.

Les uns ſe retirerent alors vers Kaſchgar & Akſou; d'autres remonterent plus au Nord vers le Jaick & le pays des Baſchkirs, où ils furent gouvernés par des Tanjou. Telle fut la deſtruction de l'Empire des anciens Huns dans la partie de la Tartarie qui eſt au Nord de la Chine, qu'on doit appeller proprement le Turkeſtan. Ce ſont ces mêmes Huns qui, repouſſés par d'autres Nations Tartares, paſſerent dans la ſuite en Europe ſous le regne de l'Empereur Valens. Ils étoient gouvernés par divers Chefs; mais on ignore ſi ces peuples étoient partagés en différentes bandes, & ſi chaque bande avoit un Chef particulier. Le plus fameux fut Attila ſi connu par ſes ravages en Europe. L'Empire de ces Huns en Europe fut entierement détruit l'an 468. Quelques bandes ſe conſerverent dans les environs de la Géorgie & vers le Danube. Dans la ſuite le reſte de cette Nation fut confondue avec les Awares.

LES HUNS DU MIDI.

On vient de voir que la cruauté de Pou-nou Tanjou avoit cauſé une révolution dans l'Empire des anciens Huns. Huit Hordes reconnurent alors pour Tanjou un Prince nommé Pé, qui regna ſur les frontieres de la Chine, & dans les Provinces méridionales de l'Empire des Huns. Il ſe ligua avec les Chinois, & contribua beaucoup à la deſtruction des Huns du Nord. L'Empire qu'il fonda ſur les débris du dernier fut moins puiſſant, & il ne put ſe mettre en poſſeſſion de tout le pays que les anciens Huns avoient occupé. Pluſieurs Nations de Tartares orientaux s'y étoient établies, & elles devinrent même ſi formidables, qu'elles firent trembler plus d'une fois les Huns méridionaux. Un Empereur des Goei du San-Koue ſe rendit maître de cet Etat, en retenant à ſa Cour le dernier Prince de la Dynaſtie des Huns métidionaux, qu'il avoit diviſés en deux Royaumes. Dans la ſuite un des Chefs de ces peuples, devenu le Commandant de pluſieurs Hordes, fonda le Royaume des Tchao, & toute la puiſſance des Huns paſſa dans cette petite Dynaſtie.

48. Depuis J. C.

216.

ROYAUME DE HAN, OU DES PREMIERS TCHAO.

Lieou-yuen-hai, qui en fut le fondateur, deſcendoit de la famille Impériale des Huns. Il prit le titre de Roi de Han, enſuite celui d'Empereur, & établit ſa Cour dans la Province de Chan-ſi. Ces Huns, qui furent très-puiſſants à la Chine, étoient un démembrement de l'Empire des Huns du Midi. Ils cauſerent de grands maux à la Dynaſtie Impériale des Tçin, pillerent Loyam, & firent priſonnier l'Empereur. Lieou-yao étant monté ſur le thrône en 318, tranſporta ſa Cour à Si-gan-fou, & donna à ſa Dynaſtie le nom de

304.

de Tchao. Les Heou-Tchao ou les seconds Tchao, qui commençoient à devenir puissants, enleverent à Lieou plusieurs Provinces, & remporterent sur lui une victoire complette. La mort de ce Prince tué dans un combat, mit fin à la Dynastie des premiers Tchao, qui avoit duré 26 ans.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

LES HEOU-TCHAO, OU SECONDS TCHAO. 319.

Il y avoit déjà dix ans que Che-le s'étoit soulevé contre Lieou, & qu'il avoit formé un petit Etat aux dépens de celui de son Souverain. Sa Cour étoit à Siam-Koue dans le Pe-tcheli; mais lorsqu'il eut détruit les premiers Tchao, il réunit tout leur pays sous ses loix. Des troubles suscités par l'ambition des derniers Princes de cette Dynastie, qui s'enlevoient mutuellement le thrône, la firent bientôt pencher vers sa ruine, & elle se détruisit enfin elle-même après avoir subsisté pendant 33 ans.

ROYAUME DE HIA. 407.

Le fondateur de cette Dynastie des Hia étoit nommé Ho-lien-popo, qui descendoit de la famille Impériale des anciens Huns. Son pere fait Tanjou d'Occident par Kien, Roi des premiers Tçin, s'étoit révolté contre ce Prince, auquel il avoit enlevé le pays d'Ortous. Battu dans la suite par les troupes des Empereurs Goei, il s'étoit sauvé avec Popo son fils. Ce dernier, quelque temps après, leva une nouvelle armée, mit dans son parti plusieurs Hordes, prit le titre de Roi de Hia & de grand Tanjou. Il battit les Tartares Sien-pi, & le dernier Prince des Léam du Midi. Il s'empara aussi de Si-gan-fou, & prit la qualité de Hoam-ti, ou d'Empereur. Sa Cour étoit dans le pays d'Ortous, aujourd'hui Nim-hia. Ting, un de ses fils son second successeur, fut battu plusieurs fois par les Empereurs Goei, qui lui enleverent plusieurs places. Malgré ces pertes il attaqua les Tçin occidentaux & les détruisit. Animé par ce succès, il voulut s'emparer du pays des Léam du Nord; mais ceux-ci ayant reçu un puissant secours de la part des Tou-ko-hoen, battirent le Roi de Hia, & le firent prisonnier. Ce Prince fut remis entre les mains de l'Empereur des Goei qui le fit mourir. Ainsi fut détruite la Dynastie des Hia, qui n'avoit subsisté que pendant 25 ans sous trois Princes.

ROYAUME DE PE-LE'ANG. 397. 460.

Mum-sun, que le dernier Roi de Hia avoit voulu dépouiller de ses Etats, fut le fondateur du Royaume de Pé-léang. Il descendoit aussi des anciens Huns. Après s'être révolté contre un des Rois de Léam, il avoit pris le titre de Souverain de ce pays. Devenu plus puissant, il défit le dernier Prince des Léam du Midi, & se forma un petit Etat dans le Chen-si. Sa capitale étoit à Kou-tçang, aujourd'hui Kan-tcheou. Le titre de Tçiu-kiu qu'il porta, étoit le nom d'une charge dans l'Empire des Huns qui fut possédée par un de ses ancêtres, & qui en conséquence devint le nom de famille de ses descendants. Mo-kien, son second successeur, fut obligé de se soumettre aux Goei; mais le frere de Mo-kien s'étant mis à la tête de quelques troupes, fit des courses sur les terres des Goei, s'empara du pays d'Igour, en chassa le Roi, & s'établit dans son pays. Son successeur fut vaincu par les Geou-gen, qui donnerent le Royaume d'Igour à Han-pe-tcheou, auteur d'une nouvelle Dynastie dans le pays.

» La Nation des Huns dispersée dans toute la Tartarie, perdit son nom » de Hiong-nou, ou de Huns, sous lequel elle avoit été connue depuis

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

» long-temps chez les peuples voiſins. Une Horde, qui étoit celle des » Turcs, devenue puiſſante, donna ſon nom à tout le reſte de la Nation, » ou plutôt les autres peuples ne connurent plus les Huns que ſous ce nom » de Turcs; comme dans la ſuite Genghiz-Khan, qui étoit de la Horde des » Mogols, fut cauſe que le nom de Mogol devint celui de preſque tous » les Tartares. «

TURCS ORIENTAUX.

545. Les Chinois ont donné le nom de Tou-Kione aux peuples que les autres Nations appellent Turcs. Ils habitoient les monts Altai qui ſont ſitués le long de l'Irtiſch, & étoient ſoumis aux Tartares Geou-gen. Un de leur Chef nommé Tou-muen, & dont le nom de famille étoit Aſena, s'étant mis à la tête de quelques troupes, fit des incurſions ſur les terres occidentales de l'Empire des Goei. Les Empereurs incommodés de ces fréquentes courſes, envoyerent des Ambaſſadeurs à Tou-muen, pour l'engager à ceſſer les hoſtilités. Les Turcs flattés de cette démarche qui les honoroit, refuſerent d'obéir aux Geou-gen, & ſecouerent entierement le joug. Tou-muen rendit cependant encore un important ſervice aux Geou-gen, en taillant en pieces une Nation Tartare nommée Tie-le, qui étoit venu les attaquer. Le Chef des Turcs fier de ce nouvel avantage, demanda en mariage la fille du Khan des Geou-gen; mais ce Prince, qui regardoit les Turcs comme ſes eſclaves deſtinés à travailler à ſes forges, fut offenſé de la hardieſſe de Tou-muen, & renvoya honteuſement ſes Députés. Tou-muen irrité de ce refus, fit mourir les Officiers du Khan des Geou-gen, & s'adreſſa à l'Empereur des Goei, qui lui donna en mariage une Princeſſe Chinoiſe. Tou-muen déclara alors la guerre aux Geou-gen, & la fit avec ſuccès. Le Khan déſeſperé de ne pouvoir réſiſter aux Turcs, ſe donna la mort, & Tou-muen prit auſſitôt le
552. titre de Khan.

Telle fut l'origine de l'Empire des Turcs dans la Tartarie. Ces peuples deſcendoient des anciens Huns qui, après leur deſtruction, s'étoient retirés vers l'Irtiſch. Ils ſe rendirent maîtres dans la ſuite de toute la Tartarie, d'une partie de la Siberie, firent de fréquentes incurſions dans la Chine & dans la Perſe, & envoyerent des Ambaſſadeurs aux Romains. Leur principal campement étoit ſitué à la montagne de Tou-kin, un des rameaux de l'Altai, vers les ſources de l'Irtiſch. Des révoltes continuelles affoiblirent conſide-
609. rablement cet Empire, & donnerent naiſſance à pluſieurs nouveaux Etats. Les derniers Princes de cette Dynaſtie regnoient du côté de l'Orient, tandis que d'autres Princes Turcs, qui s'étoient révoltés, occupoient le thrône des petits Royaumes qu'ils avoient formés dans la partie occidentale de la Tartarie. Cet Empire ſe rétablit cependant en 639, & ne fut entierement détruit qu'en 744 par les Tartares Hoei-ke. Il avoit ſubſiſté deux cent onze ans.

TURCS OCCIDENTAUX.

585. L'Empire des Turcs Orientaux s'étoit diviſé dès l'an 585, & un Prince de cette Dynaſtie nommé A-po-khan, s'étoit établi à la faveur des troubles

du côté de l'Occident, & y avoit fondé un nouvel Etat, qui eut dans la ſuite de fréquentes guerres avec la Perſe. Ces Turcs occidentaux habitoient dans l'ancien pays des Ou-ſiun, à l'Occident des monts Altaï, & s'avançoient juſques ſur les terres ſoumiſes aux Romains & aux Perſans. Sous le regne du vingtieme Prince de cette Dynaſtie, c'eſt-à-dire, vers la fin du ſeptieme ſiecle, la Tartarie fut agitée des plus grands troubles. Les Turcs Tou-ki-chi, qui commençoient alors à devenir puiſſants, firent des courſes ſur les terres des Turcs occidentaux, & s'emparerent dans la ſuite de leur Empire.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

TURCS TOU-KI-CHI.

706.

La Horde des Tou-ki-chi faiſoit partie de la Nation des Turcs occidentaux. Ou-tche-le, qui étoit de cette Horde, profita de la haine que Ho-ſe-lou, Souverain des Turcs occidentaux, s'étoit attirée par ſes actions cruelles, & ſe fit déclarer Khan par ſa Nation. Il habitoit à l'Occident du fleuve Iii, & poſſédoit les pays qui s'étendoient juſqu'aux terres des Romains. Ou-tche-le n'eut qu'un ſucceſſeur, dont la mort mit fin à cette petite Dynaſtie l'an 714.

TURCS TO-KIUE-CHI.

715.

Les To-kiue-chi étoient auſſi de la Nation des Turcs occidentaux. Un d'entre eux nommé So-lou, raſſembla un grand nombre de Turcs, & prit le titre de Khan. Il ſe rendit à la Chine, où on lui accorda de grandes dignités, ſuivant l'uſage établi alors. Ce Prince poſſédoit les environs de Tharas. Sous ſon regne les Turcs furent diviſés en deux factions, *la jaune* & *la noire*. Les Hoei-ke ſe rendirent maîtres d'une partie du pays poſſédé par les Princes de cette Dynaſtie, & les Kie-kia-ſu s'emparerent des terres qui étoient à l'Occident. C'eſt de toutes ces branches de Turcs, dont on vient de parler, que ſortirent les Khozars, les Uzes, les Patzinaces & les Hongrois.

AUTRES BRANCHES DE TARTARES OCCIDENTAUX.

LES SIE-YEN-TO.

605.

Dès l'an 605 les Sie-yen-to, qui étoient une Horde des Tie-le, & qui avoient d'abord été ſoumis aux Geou-gen, & enſuite aux Turcs, avoient commencé à jetter les fondements de leur Empire. Ces peuples irrités de ce que Tchou-lo, Khan des Turcs occidentaux, avoit fait mourir leurs Chefs, prirent les armes, & donnerent la qualité de Khan à un d'entre eux nommé Ko-gneng. Ce Prince ſe rendit maître des pays d'Hami, d'Igour, d'Haraſchar, & de tout ce qui eſt dans le voiſinage de l'Irtiſch. Cette Dynaſtie, qui n'eut que trois Princes, fut détruite en 640 par les Hoei-ke, qui devinrent maîtres de toute la Tartarie.

LES KIE-KIA-SU.

840.

Les Kie-kia-ſu étoient des peuples Tartares qui demeuroient dans la Siberie, depuis le lac Paikal juſqu'à l'Irtiſch, & même au-delà de cette riviere vers l'Occident. Oge-Khan leur Chef s'étoit révolté à la faveur des guerres civiles qui déſolerent l'Empire des Hoei-ke, & s'étoit rendu maître des pays voiſins d'Igour & d'une partie de la Siberie. On ignore ce que devint cette Dynaſtie.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

EMPIRE DES HOEI-KE.

616.

Les Hoei-ke étoient des Tartares qui habitoient vers les ſources des fleuves Amour & Séliingua ; ils s'étendoient même juſqu'aux environs du lac Paikal. Ils deſcendoient des anciens Huns, & ſuivoient les mêmes coutumes. Ils campoient comme eux ſous des tentes, & avoient de nombreux troupeaux. On leur avoit donné le nom de *Kao-tche*, c'eſt-à-dire, *de hauts chariots*; parce que les roues de leurs chariots étoient fort élevées. Ces Hoei-ke ſoumis aux Empereurs Turcs occidentaux, ſe révolterent en 616, à cauſe des cruautés qu'on avoit exercées envers leurs Chefs. Ils ſe donnerent en même temps pour Souverain Chi-Kien, qui porta le titre de Ki-kin. Son fils nommé Pou-ſa ſoumit pluſieurs Nations, & établit ſon campement au Nord du fleuve Toula. Les Hoei-ke s'emparerent dans la ſuite de tout le pays que les Turcs poſſédoient, & devinrent très-puiſſants dans la Tartarie. Il arriva en 840 une révolution qui occaſionna la diſperſion des Hoei-ke. Pluſieurs d'entre eux ſe ſoumirent aux Chinois ; mais ils furent entierement diſperſés en 848.

Quoique ces peuples euſſent été chaſſés du côté de l'Occident, & que leur Empire eût été détruit, on trouve cependant dans les Hiſtoriens les noms de quelques-uns de leurs Khans. Un de ceux-ci qui regnoit en 1001 poſſédoit des Etats qui s'étendoient depuis les frontieres occidentales de la Chine juſqu'à celles du Maouarennahar. En 1257 ils furent ſoumis par les Mogols. Novairi & quelques autres Hiſtoriens Arabes font mention de pluſieurs Princes Turcs qui étoient très-puiſſants dans le Maouarennahar. M. de Guignes ſoupçonne que ces Turcs étoient des Hoei-ke. Les Turcs Seljoucides ſe rendirent maîtres dans la ſuite des Provinces du Maouarennahar.

LES HEOU-TAM, OU SECONDS TAM.

923.

Li-ke-yong, Turc de la Horde de Chato, fonda la Dynaſtie des ſeconds Tam. Les grands ſervices qu'il rendit au dernier Empereur de la Chine de la Dynaſtie des Tam, lui fit obtenir le titre de Roi de Tſin. Son fils, qui lui ſucceda, enleva pluſieurs villes qui appartenoient aux Empereurs des Léam, & remporta pluſieurs victoires ſur les Kitan, Tartares orientaux, qui commençoient à s'établir ſur les frontieres de la Chine. Ce Prince nommé Li-tſun-hiu, prit dans la ſuite le titre d'Empereur, & donna à ſa Dynaſtie le nom de Tam. Il vint enfin à bout de détruire l'Empire des Léam. La Cour des ſeconds Tam étoit à Po, & fut tranſportée quelque temps après à Loyam dans le Ho-nan. Tçung-ko, Seigneur de la Cour de Men-ti, Empereur de cette Dynaſtie, ſe révolta en 934, dépoſa l'Empereur, auquel il laiſſa le ſimple titre de Roi, & monta lui-même ſur le thrône. Il le fit mourir dans la ſuite. Un autre Seigneur nommé Che-kim-tam profitant de ces troubles, ſe ſouleva contre Tçung-ko, & entra dans Loyam. Tçung-ko abandonné de tout le monde, mit le feu à une tour dans laquelle il s'étoit enfermé, & périt dans les flammes avec toute ſa famille. Cette Dynaſtie n'avoit duré que 14 ans.

LES HEOU-HAN, OU SECONDS HAN.

946.

Lieou-tchi-yuen de la Horde de Chato, commandoit les troupes Chinoiſes contre les Kitan, qui cherchoient à ſe rendre maîtres d'une partie de la Chine. L'Empereur ayant été fait priſonnier, Lieou ſe fit un Parti

conſiderable, & s'empara de la couronne, après avoir fait maſſacrer les Kitans qui étoient dans l'Empire. Il mit ſa Cour à Pien-tcheou, ou Kai-fong-fou. Cette Dynaſtie, qui ne dura que cinq ans ſous trois Princes, ne poſſéda pas tranquillement le thrône, & fut ſouvent inquiettée par les Kitan.

Les Pe-han, ou Han du Nord.

951.

La Dynaſtie des Han du Nord eſt une ſuite de celle dont on vient de parler. Après la mort du dernier Prince de la premiere Dynaſtie, Lieou-tçung, frere de celui qui l'avoit fondée, ſe fit déclarer Empereur à Tçin-yam, attaqua les Tcheou qui avoient ſuccedé aux Han, & contracta alliance avec les Kitan. Malgré les ſecours qu'il reçut de ces Tartares, il ne put venir à bout de détruire les Tcheous. Les Empereurs Chinois de la Dynaſtie des Sum ſe mirent en poſſeſſion du pays des Han après pluſieurs guerres, & détruiſirent enfin leur puiſſance l'an 979.

Les Thoulounides.

868.

Lorſque les Arabes, ſectateurs de Mahomet, eurent fait de grandes conquêtes dans le Turkeſtan, ils en enleverent un grand nombre de Turcs qu'ils firent eſclaves, & leur donnerent dans la ſuite des charges conſiderables. Pluſieurs de ces Turcs ſe rendirent ſouverains dans les Provinces dont on leur avoit confié le gouvernement. Ahmed, fils de Thouloun, eſclave du Khalif Mâmoun, imita leur exemple, ſe rendit maître de l'Egypte pendant les troubles qui agiterent l'Empire des Khalifs, fit de grandes conquêtes en Syrie & en Afrique. Cette Dynaſtie fut détruite en 905 par les troupes du Khalif Moktafi, & la famille des Thoulounides fut conduite à Bagdad.

Les Ykhscihdites.

934.

Les Khalifs ne reſterent pas long-temps poſſeſſeurs de l'Egypte. Mohammed nommé Gouverneur de ce pays par le Khalif Radhi-billah, profitant du mauvais état de l'Empire des Mahométans, ſe rendit maître de ſon gouvernement, & prit le titre d'Ykhſcihdid comme les Rois de Fergana, dont il ſe diſoit deſcendu. Ce titre lui fut confirmé par le Khalif même qui n'avoit pas aſſez de force pour le combattre. Ainſi Mohammed & ſes ſucceſſeurs regnerent ſouverainement en Egypte & en Syrie pendant trente-quatre ans, & furent chaſſés par les Phathimites qui s'étoient établis depuis quelque temps en Afrique (1).

Les Ghaznevides.

975.

Sebekteghin, Turc d'origine & eſclave d'Alpteghin, Général des armées de Nouh, Sulthan des Samanides, eſt regardé comme le fondateur de la Dynaſtie des Ghaznevides. Alpteghin pour reconnoître les ſervices que Sebekteghin lui avoit rendus par ſa valeur & par ſa prudence, lui laiſſa tous ſes biens en mourant, & le fit nommer Géneral des armées. Il ſe diſtingua d'abord dans la guerre qu'il fit aux Indes, ſoumit pluſieurs Princes de ce pays, & aida le Sulthan Nouh à vaincre les Emirs qui s'étoient révoltés contre lui. Sa puiſſance augmenta alors conſiderablement, & il étoit déjà maître de Ghazna, lorſque le Sulthan accorda à ſon fils Mahmoud le gouvernement du Khoraſſan. Ce Seigneur s'y rendit ſouverain pendant les troubles

(1) Ces Phathimites étoient Arabes d'origine. Ils commencerent à regner l'an 908, & leur puiſſance ne fut abattue que l'an 1171 par le fameux Saladin, qui s'empara de l'Egypte.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

qui agiterent l'Empire des Samanides. Sebekteghin mourut l'an 997. Les Ghaznevides, ainſi nommés du nom de Ghazna leur capitale, ſituée ſur les frontieres du Khoraſſan, étendirent tellement leurs Etats qu'ils poſſéderent une partie des Indes, la Perſe & le Maouarennahar. Les Gozz, ou les Uzes Turcomans d'origine qui habitoient cette derniere Province, porterent les premiers coups à la Monarchie des Ghaznevides. Khoſrouſchah dernier Sulthan de cette Dynaſtie, n'ayant pu défendre la ville de Ghazna, ſe retira à Lahor dans les Indes. Gaïatheddin Sulthan des Ghourides établis dans ce pays, attaqua les Gozz, leur enleva Ghazna, le Kerman & les Provinces voiſines, marcha enſuite vers Lahor, & ſe mit en poſſeſſion de cette ville. Khoſrouſchah étant tombé entre ſes mains, fut enfermé dans un château, où il mourut l'an 1183. Tel fut le ſort de la Dynaſtie des Ghaznevides, qui avoit ſubſiſté pendant deux cent treize ans.

LES SELJOUCIDES.

On diviſe les Seljoucides en cinq branches qui ont regné toutes en même temps en Aſie,

1. Les SELJOUCIDES de l'Iran, ou de Perſe;
2. Les SELJOUCIDES du Kerman;
3. Les SELJOUCIDES d'Iconium, ou de l'Aſie Mineure;
4. Les SELJOUCIDES d'Alep;
5. Les SELJOUCIDES de Damas.

SELJOUCIDES DE L'IRAN.

1037.

Mickhaïl ou Michel, fils de Seldgiouk, fils de Decak, un des plus braves Capitaines du Turkeſtan, eſt regardé comme le Chef des Seljoucides. Seldgiouk, qui poſſédoit les plus grandes charges de l'Etat, devenu ſuſpect à Bighou, Khan du Turkeſtan, ſe vit contraint d'abandonner ſon pays. Il embraſſa alors le Muſulmaniſme avec les ſiens, & alla s'établir dans les contrées de Dgiond au Nord du Sihon, d'où il fit des courſes ſur les terres des Turcs. Il mourut à Dgiond, & laiſſa trois fils, Arſlan (1), Mikhaïl & Mouſa.

Mikhaïl, à l'exemple de ſon pere, continua la guerre qu'il avoit commencée contre les Turcs, mais il fut tué dans une expédition. Il laiſſa auſſi trois enfants, Bighou, Thoghrulbegh & Dgiaferbegh Daoud. Ces trois Princes ſe retirerent à la Cour du Souverain du Turkeſtan. Thoghrulbegh & Daoud gagnerent tellement la confiance du Khan, qu'il partagea avec eux toute l'autorité; mais devenu dans la ſuite leur ennemi, il fit arrêter Thoghrulbegh. Il envoya enſuite des troupes pour ſe ſaiſir de Daoud, qui étoit allé faire quelque entrepriſe. Ce Seigneur, après avoir battu l'armée du Khan, marcha au ſecours de ſon frere, & lui procura la liberté. Thoghrulbegh & Daoud reſterent enſemble depuis cet événement, & camperent aux environs de Bokhara, vivants à la maniere des Tartares. Mahmoud,

(1) Quelques Auteurs le nomment Iſraïl.

fils de Sebkteghin, fondateur de la Dynaſtie des Ghaznevides, les engagea à paſſer dans le Khoraſſan, malgré les remontrances de ſes principaux Officiers.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Les Seljoucides devinrent puiſſants dans le Khoraſſan, où ils ſe rendirent maîtres de pluſieurs villes. Une partie de cette Nation s'avança juſqu'à Iſpahan, & pénetra enſuite dans l'Adherbidgiane. Thoghrulbegh, Daoud & Bighou quitterent cependant le Khoraſſan, & retournerent aux environs de Bokhara; mais ils furent bientôt contraints de ſe retirer du côté du Kharizme. Ils furent encore chaſſés de ces quartiers, & ils allerent s'établir à Merou. Peu de temps après ils réduiſirent ſous leur puiſſance une partie du Khoraſſan, & Thoghrulbegh devenu puiſſant attaqua les Grecs, envoya des armées dans l'Arménie & dans la Géorgie, épouſa la fille du Khalif, & fut reconnu Sulthan dans Bagdad. Ces Turcs, que Zonare appelle Hongres, & auxquels Cédrene donne le nom de Huns, ont poſſédé tous les pays qui ſont depuis la Syrie juſqu'à Kaſchgar, ont dépouillé les Khalifs de toute leur autorité, & leur ont enlevé juſqu'à Bagdad même. Ils ont tenu leur Cour à Iſpahan, à Hamadan, à Rey, & dans quelques autres villes de la Perſe. On peut fixer le commencement du regne de Thoghrulbegh à l'an 1063 de J. C.

La puiſſance des Seljoucides commença à diminuer conſiderablement vers l'an 1152 par des diviſions inteſtines, & elle fut entierement ruinée l'an 1195 par les Sulthans du Kharizme. Cet Empire avoit été diviſé l'an 1103 en trois parties, ſçavoir, la Perſe, la Syrie & l'Adherbidgiane, le Khoraſſan & le Maouarennahar.

SELJOUCIDES DU KERMAN.

1041.

Cadherd, ou Caroutbegh, fils de Dgiaferbegh, fils de Mikhaïl, fils de Seldgiouk, eſt le premier Sulthan de cette Dynaſtie, qui a regné dans le Kerman & dans les pays voiſins. Thoghrulbeg lui avoit donné ce gouvernement l'an 1041, & dans la ſuite il y forma un Etat conſiderable. Malek Dinar de la race d'Ali, & qui avoit des prétentions ſur le Khalifat, entra dans le Kerman l'an 1187, & ſe rendit maître de cette Province. Mohammed Schah fut le dernier Prince de cette Dynaſtie.

SELJOUCIDES D'ICONIUM.

1074.

Le premier Sulthan des Seljoucides qui établirent leur Cour à Iconium eſt Soliman, fils de Coutoulmiſch, fils d'Iſraïl ou Arſlan, fils de Seldgiouk. Malek Schah, Sulthan des Seljoucides de Perſe, avoit abandonné en 1074 à Soliman tous les pays au-delà d'Antioche. Soliman recula bientôt les bornes de ſes nouveaux Etats aux dépens des Grecs, auxquels il enleva Nicée dont il fit ſa capitale. Alexis Comnene, Empereur de Conſtantinople, qui ne pouvoit lui réſiſter, conſentit à lui céder toutes les Provinces d'Aſie qui dépendoient encore de l'Empire. Soliman ſe vit maître par cette ceſſion de tout le pays qui eſt depuis Laodicée de Syrie juſqu'à l'Helleſpont, & ſes ſucceſſeurs conſerverent tout ce pays. Les Seljoucides d'Iconium eurent ſouvent affaire aux Grecs & aux Croiſés. Il en ſera fait mention dans l'hiſtoire des Croiſades. Les Hiſtoriens Arabes donnent à ces peuples le nom de Seljoucides de Roum, parce qu'ils ont regné dans des Provinces qui avoient appartenu aux Romains. Les Grecs & les Hiſtoriens des Croiſades

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

les nomment Perſans, parce qu'ils ſont venus du côté de la Perſe.

Les Mogols attaquerent avec ſuccès les Seljoucides ſous le regne de Kaikhoſrou, qui mourut en 1244, & dans la ſuite ils parvinrent à ſe rendre maîtres de leurs Etats, & diſpoſerent du thrône. Azzeddin Kaikaous mécontent de leur conduite, ſe retira à Conſtantinople auprès de Michel Paléologue: mais ayant voulu s'emparer de cette ville, il fut arrêté & conduit au château d'Ainus, d'où il fut délivré par un Khan du Kaptchaq. Il mourut en Tartarie, & laiſſa un fils nommé Maſoud qui rentra dans l'Aſie Mineure, où il prit le titre de Sulthan. Il mourut l'an 1308. Après la deſtruction des Seljoucides d'Iconium, un grand nombre d'Emirs s'emparerent de l'Aſie Mineure. Ces Emirs éroient de grands Officiers de l'Empire des Khalifs, qui ſe rendirent indépendants dans la ſuite.

SELJOUCIDES D'ALEP.

1078.

Malek Schah, Sulthan des Seljoucides de Perſe, avoit donné en appanage la Syrie à ſon frere Toutouſch, & lui avoit abandonné tous les pays dont il pourroit faire la conquête. En conſéquence, il ſe préſenta devant la ville d'Alep; mais pendant qu'il faiſoit le ſiége de cette place, les Phathimites faiſoient celui de Damas: Toutouſch abandonna auſſitôt Alep, chaſſa les Egyptiens, & s'empara de Damas après avoir fait périr le Gouverneur de cette ville qui l'avoit appellé à ſon ſecours.

Après la mort du Sulthan Malek Schah arrivée l'an 1092, Toutouſch voulut ſe rendre maître de l'Empire des Seljoucides de Perſe, & eut aſſez de crédit pour faire faire en ſon nom la priere publique dans la ville de Bagdad. Il paſſa enſuite dans l'Adherbidgiane, mais abandonné par les Emirs qui avoient pris ſon parti, il retourna en Syrie, & s'empara de la ville d'Alep. Il ne ceſſa juſqu'à ſa mort de faire tous ſes efforts pour ſe mettre en poſſeſſion du thrône des Seljoucides de Perſe, mais ce fut toujours inutilement. Ses enfants lui ſuccederent dans Alep. Les troubles qui agiterent ce nouvel Etat après la mort de Redhouan ſon fils, furent cauſe qu'il ne ſubſiſta pas long-temps. Les habitants d'Alep qui craignoient que les Croiſés ne s'emparaſſent de leur ville, la livrerent en 1117 à Il-ghazi, Roi de Maredin (1).

SELJOUCIDES DE DAMAS.

1095.

Decak, fils de Toutouſch dont on vient de parler, fut le fondateur de la Dynaſtie des Seljoucides de Damas. Il trouva moyen d'enlever cette ville à Redhouan ſon frere, qui, après la mort de leur pere, s'étoit emparé de tous ſes Etats. Les deux freres ſe diſputerent long-temps cette place, mais elle reſta enfin à Decak. Un Mameluk nommé Toghteghin, à qui il avoit donné le gouvernement de cette ville, s'en rendit maître au préjudice des enfants de ſon Souverain. Une nouvelle armée de Croiſés qui ſe diſpoſoit à faire le ſiége de Damas, occaſionna la ruine des Seljoucides de Damas. Les Atabeks craignant qu'elle ne tombât au pouvoir des Croiſés, s'en rendirent maîtres ſous la conduite de Noureddin Mahmoud, Sulthan d'Alep. Cet évenement eſt de l'an 1154. Tel fut le ſort des différentes branches des Seljoucides.

(1) Maredin étoit une ville de l'Erac, où les Turkomans Ortokides s'établirent. On en va faire mention plus bas.

TURKOMANS.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Pendant que les Seljoucides cherchoient à s'établir dans la Perſe, une eſpece de Turcs nommés Turkomans parurent en Syrie. On croit que ce nom leur fut donné, parce qu'ils venoient du pays des Comans, ou du Captchaq. On les regarde comme ceux d'entre les Turcs qui conſervoient le plus la maniere de vivre des Tartares.

Ces Turkomans ont habité différents pays; les uns à l'Occident de la mer Caſpienne, & ce ſont ceux dont il s'agit ici; les autres vers le Kharizme, où ils ſubſiſtent encore. On leur donne le nom de Gozz, ou de Uzes. Ils inonderent la Grece & la Macédoine ſous le regne de Conſtantin Ducas.

TURKOMANS ORTOKIDES. Rois de Maredin & de Miafere-kin.

1104.

L'Emir Ortoq depuis l'établiſſement des Seljoucides de Syrie, s'étoit fait reconnoître Roi de Jéruſalem. Ce Prince qui mourut en 1091, laiſſa deux enfants, Ilghazi & Sokman. Ils reſterent maîtres de Jéruſalem juſqu'à ce qu'ils en furent chaſſés par les Phathimites qui regnoient en Egypte. Sokman s'établit alors à Roha, & Ilghazi dans l'Eraque. Ce dernier s'empara en 1104 de Maredin à la mort de ſon frere Sokman. Il paroît que cette Dynaſtie, qui ſubſiſtoit encore en 1392, fut éteinte par les Princes de la famille de Saladin.

ROIS D'EMED ET DE KHIPHA.

1104.

Les Rois d'Emed & de Khipha tiroient leur origine d'Ibrahim, fils de Sokman, dont on vient de parler dans la Dynaſtie précédente. Ilghazi s'étoit rendu maître de Maredin à la mort de Sokman ſon frere, comme je l'ai déjà dit, & il avoit laiſſé ſeulement le château de Khipha à Ibrahim ſon neveu. Les ſucceſſeurs de ce dernier s'emparerent enſuite d'Emed. Tous les pays qu'ils poſſéderent leur furent enlevés par les Princes de la famille de Saladin vers l'an 1231.

TURKOMANS DE CAPPADOCE.

1099.

Pendant que Kilidge-Arſlan, Sulthan d'Iconium, étoit occupé à défendre ſes Etats contre les Croiſés, un Turkoman nommé Kamſch-teghin, raſſembla des troupes, & ſe forma un petit Etat aux environs de Malathie. Il s'empara de cette ville l'an 1099, & fit priſonnier Boëmond qui vouloit s'en rendre maître. Cette place devint la capitale de ſes Etats, qui étoient dans la Cappadoce. Ce Prince eſt connu ſous le nom de Mohammed Ben-El-Daniſchmend. Cette petite Principauté ne ſubſiſta pas long-temps, & fut détruite par les Sulthans d'Iconium vers l'an 1171.

LES ATABEKS.

Le nom d'Atabek ſignifie *Pere*, ou *Gouverneur du Prince*, & ils étoient comme les premiers Miniſtres de l'Empire. Pluſieurs Emirs de la Cour des Seljoucides ont porté ce titre, & ils l'ont toujours conſervé après leur établiſſement en différentes Provinces, où ils étoient maîtres abſolus, à la réſerve cependant que dans la priere publique, le Prince Seljoucide étoit nommé avant eux. Les Atabeks ſont diviſés en quatre parties; ſçavoir,

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

1. Les ATABEKS de l'Eraque ou Syrie.
2. Les ATABEKS de l'Adherbidgiane.
3. Les ATABEKS de Perſe.
4. Les ATABEKS du Fariſtan.

ATABEKS DE L'ERAQUE.

1127.

Malek Schah, fils d'Alparſlan, Sulthan des Seljoucides, avoit à ſon ſervice un Turc nommé Caſim Eddoulet Acſancar, qu'il ne faut pas confondre avec Acſancar el bourski. Le Sulthan ſatisfait de la conduite d'Acſancar, lui donna les premieres charges de l'Etat. Les Grands jaloux du crédit & de l'élévation du nouveau favori, travaillerent bientôt à l'éloigner de la Cour, & ſous prétexte de récompenſes, ils engagerent Malek Schah à lui donner le gouvernement des villes d'Alep, de Hama, de Manbedge & de Laodicée. Acſancar ſe rendit à ſon gouvernement, & la maniere avec laquelle il ſe conduiſit, lui attira l'amitié des peuples. Après la mort de Malek Schah, Acſancar au lieu de prendre les intérêts des enfants du Sulthan, s'attacha au Parti de Toutouſch, Prince Seljoucide de Syrie. Toutouſch, loin de reconnoître les ſervices qu'Acſancar lui avoit rendus, lui enleva l'Adherbidgiane & la ville d'Alep. Il lui livra enſuite une baraille, & après l'avoir vaincu & fait priſonnier, il ordonna qu'il fût mis à mort.

Emadeddin Zenghi, fils d'Acſancar, n'avoit que dix ans lorſqu'il perdit ſon pere. Trop jeune pour ſonger à le venger, il entra dans les troupes des Seljoucides, & ſe diſtingua dans la ſuite par ſa valeur. Devenu Gouverneur de Vaſeth en 1121, il obtint l'année ſuivante du Sulthan Mahmoud le Seljoucide la ville de Boſra en appanage, & fut fait Intendant de Bagdad. Le Sulthan, qui craignoit la puiſſance des Croiſés, maîtres alors de tous les pays depuis Maredin juſqu'en Egypte, envoya à Mouſſoul Emadeddin Zenghi, comme le ſeul qui pouvoit lui réſiſter. Emadeddin profitant du grand nombre de troupes qu'il avoit en ſon pouvoir, ſe mit en poſſeſſion d'Alep, & enſuite d'une grande partie de la Syrie, où il regna en Souverain, & ſes enfants conſerverent le thrône qu'il leur avoit laiſſé. Ces Princes tenoient leur Cour à Mouſſoul, à Alep & dans d'autres villes de la Syrie; car ils ſe ſont diviſés en pluſieurs branches.

Branche de Mouſſoul.

Celle de Mouſſoul commença par Emadeddin Zenghi fondateur de la Dynaſtie des Atabeks, & finit en 1260 à El-Malek Eſſaleh Iſmail, fils de Bedreddin Loulou, qui étoit le onzieme Prince. El-Malek El-caher Azzedin Maſoud mort en 1218, avoit laiſſé deux fils. Noureddin Arſlan Schah l'aîné, qui n'étoit âgé que de dix ans, lui avoit ſuccedé ſous la conduite de Bedreddin Loulou, qui eut toute l'autorité ſous le regne de ce Prince & ſous celui de ſon frere, qui monta ſur le thrône après lui. Ces deux Princes étant morts le Khalif de Bagdad envoya à Bedreddin une patente, par laquelle il lui donnoit l'inveſtiture de Mouſſoul avec le titre de Roi: mais les Mogols ayant fait une irruption dans la Syrie, ſe rendirent maîtres de Mouſſoul, & y établirent un Gouverneur.

Branche d'Alep.

1145.

Après la mort d'Emadeddin Zenghi, ſes deux enfants Seifeddin Ghazi & Noureddin Mahmoud ſe diſputerent ſa ſucceſſion. Ils convinrent enfin d'un accommodement, & Noureddin Mahmoud conſerva la ville d'Alep dont il

s'étoit emparé. Le commencement du regne de ce Prince eſt de l'an 1145. Cette Dynaſtie ſubſiſta juſqu'à 1183, que Saladin s'étant emparé d'Alep, donna à Emadeddin Zenghi, dernier Sulthan de cette branche, les villes de Sandgiar, de Neſibin, de Racca, de Khabour & de Saroudge qui n'étoient point à comparer à Alep.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Le Geziret Ben-Omar eſt une ville bâtie par les deſcendants d'Omar, dans une iſle du Tigre au-deſſus de Mouſſoul. Elle étoit de la dépendance du Royaume de Mouſſoul ſous le regne de Seïfeddin Ghazi, quatrieme Prince de la branche de Mouſſoul, mort en 1180. Moezzeddin Sandgiar Schah ſon fils eut cette Principauté pour appanage, & y regna. Malek Maſoud ſon troiſieme & dernier ſucceſſeur, fut renverſé du thrône en 1253 par Bedreddin Loulou, Roi de Mouſſoul, qui le fit jetter dans le Tigre.

Branche du Geziret Ben-Omar.

1180.

Dans le démêlé que Noureddin Mahmoud & Seïfeddin Ghazi eurent enſemble, & dont je viens de parler, le premier s'empara de Mouſſoul, mais il rendit bientôt cette ville, & donna celle de Sandgiar à Emadeddin Zenghi, fils de Cothbeddin Maudoud, troiſieme Prince de Mouſſoul. Emadeddin abandonna cette ville pour aller prendre poſſeſſion du thrône d'Alep après la mort d'Iſmaïl; mais il en fut chaſſé par Saladin qui lui rendit Sandgiar, comme je l'ai dit ci-deſſus. Il eut pour ſucceſſeur trois de ſes fils, dont le dernier fut dépoſé en 1219.

Branche de Sandgiar.

1170.

Dans le temps que la puiſſance de ces Atabeks diminuoit conſidérablement, un de leurs Officiers nommé Zeineddin, ſe rendit maître d'Arbel en 1185, & s'y établit en Souverain, mais il relevoit des Atabeks. Arbel ou Irbil, ſuivant la prononciation Arabe, eſt ſituée dans l'Aſſyrie. C'étoit une ville très-fortifiée, & capitale de la contrée de Scheherzour: elle eſt éloignée de Mouſſoul d'environ deux jours. Ce lieu eſt célebre dans l'Antiquité par la victoire qu'Alexandre y remporta ſur Darius. Zeineddin eut pour ſucceſſeur ſon fils, & après la mort de ce dernier le Khalif Moſtanſer mit un Gouverneur dans cette ville, qui fut priſe en 1236 par les Tartares. Il n'y avoit que trois ans que le fils de Zeïneddin étoit mort.

Rois d'Arbel.

1185.

Ildeghiz, eſclave Turc, après avoir appartenu au Viſir de Mahmoud, Sulthan des Seljoucides, paſſa enſuite au ſervice de ce Prince, & de-là à ſon ſucceſſeur Maſoud, qui l'acheta au commencement de ſon regne. Parvenu au rang d'Atabek, & chargé du gouvernement preſque ſouverain des Provinces de l'Adherbidgiane & du Curdiſtan, il épouſa la belle-ſœur de Maſoud. Cette alliance augmenta encore ſon crédit & ſon autorité, & il avoit une puiſſance preſqu'abſolue dans l'Empire des Seljoucides. La victoire qu'il remporta ſur les Géorgiens, lui facilita la conquête de pluſieurs places qui augmenterent conſidérablement ſes Etats, dont la capitale étoit Arran. Les Tartares attaquerent en 1224 Modhaffereddin Usbek, cinquieme & dernier Prince de cette Dynaſtie, lui ordonnerent de ſe ſoumettre, & de leur livrer les Kharizmiens qui étoient dans ſes Etats. Usbek trop foible ou trop timide pour leur réſiſter, remit une partie des Kharizmiens, & en fit périr un grand nombre d'autres. Le Sulthan de Kharizme s'en vengea l'année ſuivante en enlevant à Usbek tous les Etats qu'il poſſédoit. Usbeck ſe ſauva

Atabeks de l'Adherbidgiane.

1136.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

à Kendgia, d'où il fut encore chaſſé par les Kharizmiens, & alors cette Dynaſtie des Atabeks fut entierement éteinte.

Pendant que les Atabeks regnoient dans l'Adherbidgiane, un de leurs eſclaves nommé Idghmiſch, ſe révolta contre eux, & ſe forma un petit Etat de la ville d'Hamadan & de quelques autres. Il commença à regner l'an 1203. Il paroît qu'Ogoulmiſch eſclave, uſurpateur du thrône, & le ſecond ſucceſſeur d'Idghmiſch, fut dépouillé de ſes Etats par les Kharizmiens en 1225, ſous la conduite de Gelaleddin dernier Sulthan du Kharizme, qui fit la conquête de l'Adherbidgiane.

ATABEKS DE PERSE.

1148.

Les Atabeks de Perſe ou Salgouriens, étoient des Turkomans d'origine deſcendants de Salgar. Ils regnerent dans la Province de Fars proprement dite, dont Schiraz étoit la capitale. On ignore dans quel temps cette Dynaſtie prit fin; on ſçait ſeulement qu'elle ſubſiſtoit encore avant l'an 1264. Cette année eſt celle de la mort d'une Princeſſe reſtée ſeule de la Maiſon des Atabeks, qui fut mariée à un Général Mogol, & établie Reine de Schiraz par Houlagou Khan, Souverain des Mogols de Perſe. Un de ces Atabeks regnoit dans l'Eraque en même temps que Moudhaffereddin Abouſchadgia Saad, quatrieme Prince de la Dynaſtie des Atabeks de Perſe.

SULTHANS DE KHARIZME.

1097.

Cothbeddin Mohammed premier Sulthan de la Dynaſtie des Kharizmiens, étoit fils d'un Turc nommé Anouſchteghin, eſclave de Balcateghin, Echanſon des Sulthans Seljoucides. Ayant obtenu cette charge à la mort de ſon maître, il acquit beaucoup de crédit à la Cour. Il employa alors tous ſes ſoins à procurer à Cothbeddin ſon fils l'éducation la plus brillante. Ce jeune Seigneur fut fait en 1097 Gouverneur du Khoraſſan, avec le titre de Khaouarezm Schah, c'eſt-à-dire, Roi de Kharizme. Cothbeddin ſe fit aimer de ſes ſujets par ſa juſtice, & attira par ſa libéralité un grand nombre de ſçavants à ſa Cour. Le Sulthan Sandgiar le confirma dans ſa Principauté, & dès-lors il commença à devenir très-puiſſant. Telle fut l'origine des Sulthans du Kharizme, dont la capitale étoit Kharizme même. Ils détruiſirent dans la ſuite les Seljoucides, s'emparerent de leurs Etats, porterent leurs armes dans la Tartarie, & auroient ſoumis toutes ces vaſtes contrées juſqu'à la Chine, ſi Genghizkan & ſes ſucceſſeurs ne les euſſent obligés de défendre leur propre pays. Ils ne purent réſiſter à la puiſſance des Mogols. Alaeddin Mohammed, ſixieme Sulthan du Kharizme, obligé de fuir devant Genghizkhan, ſe retira dans une iſle de la mer Caſpienne, où il mourut abandonné de tout le monde, & privé de tout ſecours. Gelaleddin, ſon fils & ſon ſucceſſeur, fit des efforts incroyables pour rétablir les affaires de ſon Empire. Il fut aſſez heureux pour remporter divers avantages ſur les Mogols, mais enfin il ſuccomba. Ennyvré de ſes ſuccès, il s'abandonna aux plaiſirs, & fut ſurpris par les Mogols dans le Diarbekr. Il ſe ſauva chez les Kurdes, où il fut tué l'an 1231. Sa mort mit fin à la Dynaſtie des Sulthans de Kharizme. Quelques-uns de ſes Généraux raſſemblerent les débris de ſon armée, firent de grands ravages dans la Syrie, battirent les Croiſés près de Japha, &

pillerent Jéruſalem. Nos Hiſtoriens les appellent Khorazmins; & Barkabkhan, qu'ils nomment Barbakhan, étoit le plus conſiderable de ces Capitaines. Tous ces reſtes des Kharizmiens furent enfin détruits par les Princes de Syrie qui s'étoient ligués contre eux.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

TURKOMANS DU MOUTON NOIR.

1403.

Cara Mohammed fondateur de cette Dynaſtie, fut fait Général de tous les Turkomans par Avis, Sulthan de la Dynaſtie des Ilkhaniens, en conſidération des ſervices qu'il avoit rendus à ce Prince. Cara Joſeph, fils de Mohammed, ſuccedà à ſon pere dans la même charge; mais il devint ſi puiſſant, qu'il refuſa d'obéir aux Ilkhaniens, & s'empara de Bagdad & enſuite de Tauriz. Ces Turkomans regnerent dans l'Arménie & la Méſopotamie. On leur donna le nom de Turkomans du Mouton noir, ou *Cara Coinlou*, parce qu'ils portoient ſur leurs drapeaux un mouton noir. Ils commencerent à regner l'an 1403. Les Princes de cette Dynaſtie eurent ſouvent affaire aux Mogols Timuriens, & Gihan Schah, troiſieme Prince de cette Dynaſtie, périt dans un combat qu'il leur avoit livré. Haſſan Ali Mirza, réſolu de venger la mort de ſon pere, raſſembla une puiſſante armée, & marcha contre Abouſaïd, Sulthan de la race de Tamerlan, qui regnoit dans le Khoraſſan. Ali abandonné des ſiens au moment de la bataille, fut obligé de prendre la fuite; mais il eut le malheur de tomber entre les mains d'Uzun Haſſan de la Dynaſtie du Mouton blanc.

1468.

TURKOMANS DU MOUTON BLANC,

OU

BAYANDOURIENS.

Cette Dynaſtie s'éleva ſur les ruines de celle du Mouton noir. Les Princes de cette Dynaſtie, qui portoient ſur leurs drapeaux un mouton blanc, étoient des Turkomans établis dans l'Aſie Mineure & dans la Méſopotamie. Ils ont été connus des Grecs ſous le nom d'*Aſprobatadæ*, & ils étoient formidables en Aſie ſous le regne d'Uzun Haſſan, ſixieme Prince de cette Dynaſtie. Elle fut détruite en 1508 par Schah Iſmaïl, Roi de Perſe.

MAMLUCS.

MAMLUCS BAHARITES.

1250.

Les Mamlucs étoient des jeunes gens du Captchaq qui avoient été faits eſclaves par les Mogols ſous la conduite de Batou-Khan, petit-fils de Genghizkhan. Pluſieurs Marchands de Syrie avoient acheté ces eſclaves, & les avoient vendus à Nodgemeddin Ayouh, Prince de la famille de Saladin, qui regnoit en Egypte. Ils furent élevés avec beaucoup de ſoin à Raoudah, ville ſituée ſur le bord de la mer; ce qui leur a fait donner le nom de Baharites ou Marins. Lorſqu'ils furent devenus plus grands, on leur fit apprendre à tirer de l'arc, & on les exerçoit tous les jours en préſence du

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Sulthan. Ils formerent dans la ſuite la garde de ce Prince. Quelques-uns d'entre eux parvinrent aux premieres charges de l'Empire, & y eurent même une grande autorité. On les diſtinguoit en grands & en petits Mamlucs. Les grands avoient plus de crédit dans l'Etat, ce qui cauſoit beaucoup de jalouſie aux petits. Ceux-ci conſeillerent à Malek El Moadhem, Sulthan des Ayoubites, d'entrer en accommodement avec Saint-Louis qu'il avoit fait priſonnier à la bataille de Manſoura, à condition que les Croiſés rendroient Damiette, & donneroient une groſſe ſomme. Les grands-Mamlucs irrités de ce que le Sulthan avoit traité avec les Chrétiens ſans leur participation, ſe révolterent ouvertement, & attaquerent Moadhem dans ſon palais. Le Sulthan prit auſſitôt la fuite, mais il fut pourſuivi, & on le perça de fleches.

Après la mort de ce Prince les Mamlucs mirent ſur le thrône Schadgreddor, femme de Malek Eſſaleh, prédéceſſeur de Moadhem; & ils donnerent le commandement des armées à Ibec le Turkoman, qui étoit des grands Mamlucs; mais trois mois après il fut reconnu Roi d'Egypte. Les commencements de ſon regne ne furent pas tranquilles, & on fit pluſieurs efforts pour rendre la couronne aux Princes de la Maiſon de Saladin. Ibek vint à bout de s'affermir ſur le thrône où il étoit monté en 1250. Les Princes ſes ſucceſſeurs établirent leur Cour au Grand Caire, & ils poſſéderent toute l'Egypte & la plus grande partie de la Syrie. La Dynaſtie des Mamlucs Baharites prit fin en 1382, & fut remplacée par celle des Circaſſiens, qui s'emparerent de la ſouveraine autorité.

MAMLUCS CIRCASSIENS, ou BORGITES.

1382.

Les peuples de la Circaſſie, nommés Kirkes, tirent leur origine de la Siberie & des environs du lac Paikal, où ils étoient établis dans le ſixieme ſiecle. On ignore dans quel temps ils ont paſſé à l'Oueſt de la mer Caſpienne. Des eſclaves de cette Nation tranſportés en Egypte, y ont occaſionné la même révolution que les eſclaves du Captchaq achetés par les Ayoubites. Un de ces Circaſſiens eſclaves, nommé Barkok, obtint ſa liberté, & fut mis du nombre des Mamlucs qui poſſédoient alors l'Egypte. Profitant des troubles qui agitoient le pays, il vint à bout en 1382 de ſe procurer la couronne, à la place de celui qui la poſſédoit; mais il la perdit en 1389, & fut enfermé à Krak par le Prince à qui il l'avoit enlevé. Ayant trouvé moyen de ſe ſauver à Damas, il y raſſembla une puiſſante armée, & remonta ſur le thrône d'Egypte. Le plus grand nombre des ſucceſſeurs de Barkok étoit de la même Nation que lui, ce qui eſt cauſe que les Hiſtoriens ont diviſé les Mamlucs en deux branches; la premiere, des Turcs; la ſeconde, des Circaſſiens, & c'eſt celle dont il s'agit ici. On a encore nommé ces derniers Borgites. Canſou Algouri, vingt-ſeptieme Prince de cette Dynaſtie, eût une guerre à ſoutenir contre Sélim, Empereur des Turcs Ottomans. Il fut défait dans un combat qui ſe donna près d'Alep, & fut écraſé ſous les pieds des chevaux. Les Mamlucs mirent alors ſur le thrône Touman Bai, mais trois mois après il fut vaincu en Syrie par Sélim, qui le fit attacher à une potence l'an 1517. Le Royaume d'Egypte fut entierement détruit, & devint une Province de l'Empire des Turcs Ottomans.

1308.

LES OTHMANS, ou OTTOMANS.

La deſtruction de l'Empire des Seljoucides d'Iconium par les Mogols, donna l'origine à pluſieurs Souverainetés. Un grand nombre d'Emirs Seljoucides & Turkomans, qui étoient établis dans l'Aſie Mineure, ſe rendirent ſouverains dans les Provinces dont ils étoient Gouverneurs. Tant que les Mogols furent maîtres du pays & de la plaine, ces Emirs reſterent dans les montagnes où ils s'étoient fortifiés; mais auſſitôt que l'ennemi ſe fut retiré, ils rentrerent dans leurs Provinces, & en formerent des Etats indépendants. Ces petites Principautés étoient au nombre de onze. Thaman ou Athman, ancêtre des Turcs Othmanides, étoit un de ces Emirs qui profiterent de l'abaiſſement des Seljoucides pour s'élever ſur leurs débris. Tout ce qui précede le regne de ce Prince dans les Hiſtoriens Turcs, ne contient que des fables inventées pour relever la gloire de cette famille. Othman & Orkhan Chefs de cette nouvelle Dynaſtie de Turcs, n'étoient que de ſimples Emirs Seljoucides. Je ferai leur hiſtoire dans un chapitre particulier de ce Volume. On ſçait qu'ils occupent encore aujourd'hui le thrône de Conſtantinople.

LES MOGOLS.

Tous les Hiſtoriens conviennent que les Mogols ſont une Horde particuliere de la Nation des Turcs. Les Ecrivains Arabes & Perſans, qui ne les connoiſſent que depuis Genghizkhan, prétendent qu'ils ont eu pluſieurs Khans avant ce Prince : mais il paroît qu'ils veulent parler des anciens Tanjou, ou des Khans des Turcs. Dans les neuvieme & dixieme ſiecles de l'Ere Chrétienne, & pendant le regne de la Dynaſtie des Tam à la Chine, la Horde particuliere des Mogols appellés par les Chinois Mum-ou & Mum-kos, habitoit au Nord du pays des Niu-tche. Vers l'an 1135 ils commencerent à devenir puiſſants, & furent en état de réſiſter aux Niu-tche qui étoient alors maîtres de la Tartarie & d'une partie de la Chine, ſous le nom de Kin. Il parut alors un héros nommé Témougin, dont les ancêtres avoient formé une Horde qui habitoit au Nord du pays qui porte aujourd'hui le nom de Cartchin. Les peuples de cette Horde étoient les plus mépriſés des Tartares, mais ils s'étoient conſidérablement multipliés ſous le regne d'Yeſou-kai, pere de Témougin, qui avoit fait pluſieurs conquêtes aux dépens des Tartares proprement dits. Ye-ſou-kai ayant fait priſonnier le Khan de ces Tartares, qui s'appelloit Témougin, donna ce même nom au fils qu'il eut au retour de ſon expédition, pour conſerver le reſſouvenir de ſa victoire. Témougin étoit encore dans les premieres années de ſon âge lorſqu'il perdit ſon pere, & alors la plus grande partie de ſa Horde ſe retira vers les Taiçous qui étoient de la même famille. Ces derniers voulant réduire toute la Horde ſous leur obéiſſance, allerent attaquer le jeune Témougin qui la commandoit. Ce Prince héritier de la valeur de ſon pere, fit bientôt repentir les Taiçous de leur hardieſſe, & tailla leur armée en pieces. Ce premier ſuccès le fit redouter de ſes voiſins, & lui enfla tellement le cœur, que dès-lors il forma le projet de reculer les bornes de ſes

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

États le plus loin qu'il lui ſeroit poſſible. Il prit le parti des Kin contre leſquels les Tartares s'étoient révoltés, & en récompenſe des ſervices qu'il leur avoit rendus, il obtint des Kin une charge conſidérable.

Cependant Témougin étoit toujours du nombre des vaſſaux des Tartares nommés Naïmans, qui étoient alors très-puiſſants dans la Tartarie; mais il ne tarda pas à ſecouer un joug qui lui paroiſſoit honteux. Le Khan de ces Tartares jaloux de la gloire de Témougin, & irrité du ſecours qu'il avoit donné aux Kin, voulut le ſurprendre dans ſon camp. Témougin raſſembla ſes troupes en diligence, & les animant par ſon exemple, il vint à bout de diſſiper l'armée des Naïmans. Cette victoire le mit en état d'exécuter
1206. ſes projets, & après pluſieurs autres avantages remportés ſur ſes voiſins, il raſſembla toutes les Hordes qui lui étoient ſoumiſes, ſe fit proclamer Empereur, & prit le titre de Genghizkhan. Il ſoumit toute la Tartarie, & ſes armes pénetrerent juſques dans la Perſe. Ses enfants qui lui ſuccederent, ſe rendirent maîtres de la Chine, détruiſirent l'Empire des Khalifs, & firent des courſes juſqu'en Hongrie. La Cour de ces Princes étoit à Caracorom en Tartarie.

Après la mort de Mangou-Khan, ſixieme ſucceſſeur de Genghizkhan,
1259. l'Empire des Mogols fut diviſé en pluſieurs branches. Les unes regnerent en Perſe; d'autres dans le Captchaq. Kublaikhan lui ſucceda à la Chine, & il étoit regardé comme le ſouverain Empereur. Ceux qui regnoient dans d'autres Provinces n'étoient que comme des Gouverneurs établis de ſa part; mais cette ſubordination ne ſubſiſta pas long-temps. Les Princes qui regnerent dans différents Royaumes, ne demanderent plus, à leur avenement à la couronne, l'agrément de l'Empereur Tartare qui regnoit à la Chine.

DYNASTIE DES YUEN, OU MOGOLS DE LA CHINE.

Les Princes qui occuperent le thrône de cet Empire, fonderent la Dynaſtie qui fut connue ſous le nom d'Yuen. Genghizkhan en avoit jetté les premiers fondements. Après avoir réduit ſous ſa puiſſance pluſieurs Hordes
1259. de Tartares, il avoit attaqué d'autres Tartares nommés Si-hia, qui poſſédoient le Chen-ſi juſqu'à Hami; les Niu-tche ou Kin avoient reſſenti les effets de ſa puiſſance, & ce Héros étoit entré les armes à la main dans la Chine. Mangou-Khan, dont on vient de parler, avoit d'un côté battu les armées des Khalifs, & de l'autre s'étoit emparé de pluſieurs places dans la Chine. Kublai-Khan ſon ſucceſſeur avoit continué à attaquer les Chinois, étoit entré fort avant dans l'Empire des Sung, & s'étoit rendu maître de leur capitale, nommée Hong-tcheou. L'Empereur Chinois fut fait priſonnier, & conduit à Pé-king. Son ſucceſſeur mourut peu de temps après être monté ſur le thrône. On vit bientôt reparoître un nouvel Empereur dans le Kuang-tong. Il avoit équipé une flotte très-nombreuſe, & ſon armée de terre étoit conſidérable; mais Kublai-Khan vint à bout de détruire de ſi grandes forces réunies contre lui. Le fruit de tant de victoires fut la conquête entiere de la Chine. Il prit alors la réſolution de faire la guerre aux Japonois, & ſon entrepriſe auroit peut-être eu des ſuccès favorables, ſi de violentes tempêtes n'euſſent entierement détruit ſa flotte. Kublai-Khan fut un des plus grands Princes de l'Orient, & dont l'Empire fut le plus étendu. Il poſſédoit la Chine, le Pégou, le Tibet, toute la Tartarie; la Cochinchine,

le

le Tonquin & la Corée lui payoient tribut; & les autres Princes Mogols qui étoient établis en Perſe & dans le Captchaq, le reconnoiſſoient pour le grand Khan, & lui obéiſſoient. Les différents ſouverains Mogols ſecouerent le joug ſous les ſucceſſeurs de Kublai-Khan, & la puiſſance des Mogols Yuen fut réduite à l'Empire de la Chine, & à une partie de la Tartarie.

Peuples Barbares de l'Orient.

Le dernier des Empereurs de cette Dynaſtie, nommé Chun-hoam-ti, ou Tocat-mour-khan, étoit un Prince qui n'aimoit que le plaiſir, & qui s'inquiétoit peu des affaires de l'Etat. Cette négligence à remplir ſes devoirs, & la trop grande autorité de ſes Miniſtres, firent un grand nombre de mécontents. Quelques Seigneurs ſe révolterent. Han-lin-eul prit le titre d'Empereur dans le Ho-nan, & donna à ſa famille le nom de *Song*. Tchou imita ſon exemple dans le Kiang-nan, & ſe rendit maître de pluſieurs places. La Cour étoit d'ailleurs pleine d'intrigues, & le Prince héritier faiſoit tous ſes efforts pour engager Chun-hoam-ti à lui remettre la couronne. Le Prince héritier ne pouvant réuſſir s'en vengea ſur pluſieurs Seigneurs: les uns furent empoiſonnés; d'autres condamnés à mort. La diviſion & les troubles augmenterent encore, le nombre des mécontents ſe multiplia, les Miniſtres ſages & expérimentés s'éloignerent de la Cour pour éviter les malheurs dont ils étoient menacés. Deux ſcélerats étoient à la tête des affaires, & l'Empereur n'étoit inſtruit de rien. Chun-hoam-ti abandonné de tous ceux qui pouvoient lui être utiles, fut obligé de prendre les armes contre ſa propre famille. Les progrès de Tchou, qui faiſoit de grandes conquêtes dans la Chine, allarmerent tellement l'Empereur qu'il prit le parti de ſe retirer en Tartarie, avec les Princes & Princeſſes de ſa famille. Alors la Dynaſtie des Yuen fut entierement éteinte, mais le Prince héritier en fonda à Caracorom une nouvelle, qui fut appellée les Yuen du Nord. Les Mim prirent dans la Chine la place de la premiere.

1368.

Dynastie des Yuen du Nord, ou Khans des Kalkas Mogols.

Auſſitôt que Tchou, ou Houm-vou, fondateur de la Dynaſtie des Mim, eut chaſſé de la Chine les Tartares Mogols, & qu'il eut obligé le dernier Empereur de ſe retirer en Tartarie, Biſoudar-Khan, fils de cet Empereur, alla fonder au-delà du grand déſert de Chamo une nouvelle Dynaſtie des Yuen, qui s'établit ſur les rivieres de Sélingua, d'Orkhon, de Toula & de Kerlon. Telle fut l'origine des Kalkas, qui eſt le nom qu'on donne aujourd'hui aux deſcendants de Genghizkhan. Ils vivent dans ce pays ſuivant l'ancienne coutume des Tartares, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont logés ſous des tentes, & qu'ils s'occupent du ſoin de leurs troupeaux. Depuis que les Tartares Man tcheous ſont maîtres de la Chine, les Mogols Kalkas ont beaucoup perdu de leur puiſſance. Les Chinois ont donné des titres & des terres à pluſieurs Princes de cette Dynaſtie, & par cette diviſion, leur Empire s'eſt en quelque façon comme anéanti. Il y a cependant toujours un d'entr'eux qui porte le titre de grand Khan des Kalkas.

1368.

Khans de Kamoul.

La ville de Kamoul, Kamil, ou Hami, ſituée à l'Orient du pays des Igours, & au Nord-Oueſt de la Province de Chen-ſi, a formé dans la Tartarie un Etat particulier, qui n'étoit point ſoumis aux Khans de la petite Bukharie. Vers l'an 713 de J. C. une famille nommée Tchin s'y étoit établie,

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

& avoit poſſédé cette ville & les environs. Lorſque les Mogols eurent fait la conquête de la Tartarie, Kamoul tomba ſous leur domination, & reſta ſujette aux Khans deſcendus de Genghizkan, qui regnoient dans la Chine. Sur la fin du regne de ces Mogols, & vers le commencement de l'établiſſement des Mim dans la Chine, Hona-Cheli-tche fut fait Roi de Kamoul. Cette ville fut dans la ſuite ſoumiſe aux Eleutes, & paſſa enfin ſous la domination des Chinois, qui la poſſédent encore aujourd'hui.

MOGOLS DE PERSE, OU DE L'IRAN.

1258.

Houlagou-Khan, petit-fils de Genghizkhan, envoyé dans la Perſe pour détruire l'Empire des Khalifs, ſe rendit maître de Bagdad, ſoumit toute la Syrie, & établit ſa Cour à Tauriz. Il n'y étoit regardé que comme le Lieutenant de Mangou-Khan, puiſqu'on ne mettoit point ſon nom ſur les monnoyes. Argoun-Khan ſon troiſieme ſucceſſeur, commença à joindre ſon nom à celui du grand Khan qui étoit à la Chine; mais Mahmoud Cazan-Khan ſon fils, retrancha de deſſus les monnoyes le nom de l'Empereur, & ſe rendit maître abſolu. Les Mogols de Perſe réduiſirent ſous leur domination la plus grande partie de la Syrie, pénetrerent juſques dans l'Aſie Mineure, & détruiſirent la Dynaſtie des Seljoucides d'Iconium; deſorte qu'ils poſſédoient toutes les Provinces de Perſe, la Syrie & l'Arménie. La puiſſance de ces Mogols de Perſe finit avec le regne d'Abouſaïd-Bahadour-Khan, mort en 1335. Les Princes de la Dynaſtie des Dgioubaniens mettoient ſur le thrône, & dépoſoient à leur gré les Khans ſes ſucceſſeurs, & ils s'emparerent enfin de cet Empire.

DGIOUBANIENS.

1337.

Les Chefs de la Tribu d'Yulduz, nommés Dgioubaniens, avoient eu beaucoup de crédit ſous le regne d'Abouſaïd Bahadour-Khan, Empereur des Mogols de Perſe. L'Emir Dgiouban, Général des armées d'Abouſaïd, avoit auparavant été ſon tuteur, & avoit gouverné l'Empire avec un pouvoir abſolu; mais le refus qu'il fit de donner ſa fille en mariage à l'Empereur, fut cauſe de ſa mort. Timour Taſch ſon fils ſe retira alors auprès des Mamlucs d'Egypte. Après la mort d'Abouſaïd, Scheïkh Haſſan Koutchouk, fils de Timour Taſch, entra dans la Perſe à la tête d'une puiſſante armée, & défit Mohammed-Khan qui étoit monté ſur le thrône. Haſſan ne prit point le titre de Khan, quoiqu'il regnât en Souverain dans les Provinces dont il s'étoit emparé. Lui & ſon fils formerent la Dynaſtie des Dgioubaniens. Malek El Aſchraf, ſecond fils de Timour Taſch, ſe fit enfin reconnoître Empereur des Mogols de Perſe. Sa vie irréguliere & ſa tyrannie engagerent les Grands à implorer le ſecours de Dgianibek-Khan, qui regnoit alors dans le Captchaq. Ce Prince ſe rendit promptement en Perſe, & vainquit près de Khoï, proche de l'Adherbidgiane, Aſchraf, qui périt dans le combat l'an 1355. Dgianibek-Khan s'empara alors de ſes Etats, & y laiſſa ſon fils Birdi Begh; mais ce Prince, après la mort de ſon pere, fut obligé de retourner dans le Captchaq pour y regner.

IL-KHANIENS.

1336.

Scheïkh Haſſan Bouzrouk Dgelaïr, qui deſcendoit d'Abouſaïd-Khan Bahadur par ſon fils Argoun-Il-Khan, eſt le fondateur de la Dynaſtie des Il-Khaniens. Ces Princes, ainſi que les Dgioubaniens, avoient profité des troubles qui agitoient l'Empire des Mogols de Perſe pour ſe rendre maîtres

de pluſieurs Provinces, & ſurtout de l'Eraque. Ils établirent leur Cour à Bagdad. Ils poſſédoient l'Eraque Arabique & l'Adherbidgiane. Cette Dynaſtie commença l'an 1336. Ahmed, quatrieme & dernier Prince des Il-khaniens, fut chaſſé de Bagdad en 1392 par Tamerlan, mais il y rentra quelques années après, & fut reconnu de nouveau Sulthan. Il ne fut pas long-temps tranquille. Cara Joſeph, Prince des Turkomans du Mouton noir, s'empara de ſes Etats en 1410, & le fit mourir à la priere des Grands du Royaume, qui avoient lieu de ſe plaindre de lui.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Zagatai-Khan, ſecond fils de Genghizkhan, eut en partage les Provinces de Turkeſtan & de Tranſoxiane, depuis les frontieres d'Igour juſqu'à Samarcande. Biſch-Ba-Ligh, ſituée vers la riviere d'Yli, étoit la capitale de ſes Etats. Sa poſtérité ſe conſerva dans ce pays, qui prit le nom de Zagatai. C'eſt aujourd'hui une partie conſiderable de la petite Bukharie. Cette Dynaſtie fut éteinte vers l'an 1397, lorſque Tamerlan & ſes ſucceſſeurs ſe furent rendus maîtres de la Tranſoxiane.

KHANS DU ZAGATAI. 1227.

Après que Genghizkhan eut ſoumis la plus grande partie des peuples de la grande Tartarie, il envoya ſon fils Touſchi-Khan pour faire la conquête des pays ſeptentrionaux, c'eſt-à-dire, du Captchaq, de la Ruſſie, de la Hongrie, de la Pologne & de la Bulgarie. Touſchi-Khan battit d'abord les peuples du Captchaq, qui ſe retirerent en Hongrie; il alla enſuite ſoumettre les Poloutziens, attaqua les Ruſſes qui avoient donné du ſecours à ces derniers, & les pourſuivit juſqu'au Boryſthene. Ce Prince étant mort l'an 1226, laiſſa pour ſucceſſeur ſon fils Batou-Khan, qui continua les conquêtes de ſon pere. Il prit Moſcow, & ravagea toute la Ruſſie. Les Mogols pénetrerent juſques dans la Pologne & la Hongrie, enſuite ils rentrerent dans leur pays, & s'établirent ſur les bords du Volga. Batou-Khan y bâtit Sarai, qui devint très-célebre, & qui fut la capitale de l'Empire.

KHANS MOGOLS DU CAPTCHAQ.

Depuis le regne de Totatmiſch, chaſſé du thrône en 1400, l'Empire du Captchaq fut rempli de troubles, & on ne trouve plus une ſuite exacte des Princes qui lui ont ſuccedé. On ſçait ſeulement que Schéahmed eſt le dernier des Khans du Captchaq. Il ſe retira en Pologne, où il fut enfermé à Koun en 1506 par les ordres d'Alexandre, Roi de Pologne, & à la ſollicitation de Mengheli Khan de Crimée. L'Empire du Captchaq finit avec ce Prince. Les Royaumes de Crimée, de Caſan & d'Aſtrakhan ſont des démembrements de cet Empire.

Nagaïa, fondateur de cette petite Dynaſtie contemporaine de celle du Captchaq, étoit fils de Mogol, fils de Thathar, fils de Touſchi-Khan, fils de Genghizkhan. Nagaïa, ou Noga, avoit été envoyé par les Princes de ſa Nation dans les parties ſeptentrionales & les plus voiſines de l'Empire Grec, pour faire des conquêtes de ce côté-là. Après avoir vaincu tous les Princes de ces environs, il refuſa de reconnoître ſes anciens maîtres, & ſe rendit indépendant. Il regna ſur les Tartares occidentaux, & fit alliance avec Michel Paléologue, dont il épouſa la fille naturelle, nommée Euphroſine. Nogaïa fut ſouvent en guerre avec les Bulgares. Dgiaka ſon fils & ſon

DYNASTIE DES NAGAÏA. 1283.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

succeſſeur épouſa la fille de Terteres, Roi de Bulgarie. Il fut tué par ſes ordres de ſon beau-frere, auprès duquel il s'étoit retiré, n'ayant pu réſiſter aux forces de Toghtagou-Khan du Captchaq, qui étoit entré dans ſes Etats à l'inſtigation d'un de ſes Officiers, avec lequel il avoit eu quelque démêlé. Toghtagou ſe rendit alors maître des Provinces qui étoient ſoumiſes à Dgiaka.

KHANS MOGOLS DE LA PETITE BUKHARIE.

On a tout lieu de croire que l'Empire du Zagatai ne ſubſiſta pas long-temps ſans être démembré, & que les deſcendants de Zagatai-Khan s'établirent en différents endroits; mais on ignore l'époque de cet évenement. Il paroît vraiſemblable que la défaite des Mogols à la Chine, leur expulſion en 1367, & les guerres qui arriverent avant leur ruine entiere, obligerent les habitants de la petite Bukharie, qui ne trouvoient point dans leur pays un Prince de la famille de Genghizkhan en état de les gouverner, de choiſir pour Khan Amil-Khodgia, qui regnoit dans la grande Bukharie avec le titre d'Iſanboga-Khan. Les Etats de ce Prince dans la petite Bukharie comprenoient les pays de Kaſchgar, d'Yerken, des Ouigours juſqu'à Camoul. La capitale étoit Biſchbaligh, auſſi nommée Ilibaligh. Il eſt néceſſaire de remarquer que, quoique ces deux noms déſignent le campement de ces Khans, Biſchbaligh étoit plus orientale, & qu'elle fut enſuite tranſportée plus à l'occident. En 1683 le Souverain des Eleutes, nommé Boſchtou-Khan, s'empara de toute la petite Bukharie, & obligea les peuples de ce pays à lui payer un tribut. Son ſucceſſeur les força à remplir cette condition du traité, & réduiſit enfin la petite Bukharie en Province de l'Empire des Kalmouks.

KHANS DU TOURAN, OU DE SIBERIE.

Batou-Khan, petit-fils de Genghizkhan, devenu maître de la ville de Moſcow, donna des terres à un de ſes parents qui alla s'établir dans les montagnes d'Arall vers le Jaïk. Ce Prince fit des conquêtes dans la Siberie, & en devint le ſouverain. On connoît peu cet Empire. Il y avoit encore en 1627 un Khan de Siberie, qui envoya des Ambaſſadeurs au Czar Michel; mais dans la ſuite les Ruſſes s'emparerent de la Siberie.

KHANS USBEKS DE BOKHARA.

1498.

Schaïbek de la famille de Genghizkhan, qui cherchoit à fonder un nouvel Etat, entra à la tête d'une armée dans le Maouarennahar, dont Houſſain Mirza, Prince de la poſtérité de Tamerlan, étoit ſouverain. Il ſe rendit facilement maître de tout le pays, pénetra dans le Khoraſſan, détruiſit toute la puiſſance des Timourides, & s'empara du Kharizme. Les Usbeks rentrerent alors dans les Provinces que les ſucceſſeurs de Tamerlan leur avoient enlevées. Les ſucceſſeurs de Schaïbek regnerent dans la ville de Bokhara, pendant que d'autres de la même Nation étoient établis à Urghens dans le Kharizme. On ignore s'il ſubſiſte encore dans la grande Bukharie des Princes de cette Dynaſtie.

KHANS USBEKS DU KHARIZME.

1506.

Après que Schaïbek-Khan eut fait la conquête du Kharizme, & qu'il eut établi des Gouverneurs de ſa part dans les principales villes de ce Royaume, il déclara la guerre à Schah Iſmaïl, Roi de Perſe, mais il fut vaincu & tué près de la ville de Mérou. Schah Iſmaïl envoya alors des Gouverneurs dans

les villes du Kharizme. Les habitants de Wasir se révolterent peu de temps après à l'instigation d'un de leurs Magistrats, qui leur avoit représenté que les Persans ne suivant pas la même Religion que la leur, pourroient les forcer à en changer. Ils mirent aussitôt à leur tête Ilbars qui descendoit de Scheibani, & égorgerent tous les Persans qui étoient dans Wasir. Ilbars fut alors proclamé Khan, & après avoir aggrandi ses Etats, il fixa son principal séjour à Urghens. Un des Princes de cette Dynastie regnoit encore en l'année 1714.

Khans de Crimée.

Avant l'an 1441.

Les Khans de Crimée descendent des Khans du Captchaq de la famille de Genghizkhan. Dans les guerres civiles qui suivirent la mort de Tocatmisch-Khan, Hadgi Kerai-Khan, qui descendoit de ce Prince, se retira du côté de la Crimée, où il s'établit. Il y étoit dès l'an 1441, & fit la guerre aux Génois au sujet de Kaffa, dont ceux-ci étoient les maîtres. Hadgi Kerai-Khan ayant refusé de reconnoître l'autorité des Khans du Captchaq, leur déclara la guerre, & se ligua contre eux avec les Polonois. En 1465 le Pape lui envoya des Ambassadeurs. Hadgi Kerai se fortifia si bien dans ses nouveaux Etats, qu'il les laissa à sa postérité. Ce sont ces Princes qu'on appelle les Khans de Crimée, ou les petits Tartares. Ils regnent encore de nos jours, & sont en quelque façon soumis aux Turcs de Constantinople, dont ils sont comme les premiers sujets. Ils tiennent leur Cour à Bakhtché-Serai, ou par corruption, Bascia-Serai.

Khans de Kasan.

Le Royaume de Kasan est, de même que celui de Crimée, un démembrement de l'Empire du Captchap. Il fut formé à peu près dans le même temps, c'est-à-dire, après la mort de Tocathmisch-Khan, & pendant les troubles qui agiterent alors l'Empire. Ce Royaume est situé sur les bords du Wolga, au Nord de celui d'Astrakhan. La capitale est Kasan, placée sur une colline à la gauche du Wolga. Ce Royaume a été continuellement troublé dans l'intérieur, & les Russes ont souvent fait des efforts pour s'en emparer. Les peuples de Kasan se sont plusieurs fois ligués avec les Tartares de Crimée pour faire des courses dans la Russie. Les Princes de Crimée, qu'on trouve parmi les souverains de Kasan, sont des fils des Khans de Crimée. Les Tartares de Kasan se soumirent d'abord d'eux-mêmes au Czar Iwan Wasilowitz, & livrerent leur Khan dont ils n'avoient pas lieu d'être satisfaits. Ils se révolterent peu de temps après, mais le Czar ayant pris Kasan d'assaut en 1552, se rendit entierement maître du pays, qui dépend aujourd'hui de l'Empire de Russie.

Khans d'Astrakhan.

La ville d'Astrakhan, ou Hadgitarkhan, située dans l'isle de Delgoi, formée par le Wolga, étoit autrefois la capitale d'un Royaume qui avoit ses Khans particuliers. Ces Princes profitant des troubles dont l'Empire du Captchaq étoit agité, se rendirent souverains dans Astrakhan, à l'exemple des Khans de Crimée & de Kasan. Il y a apparence qu'ils se sont soulevés plus tard que ceux-ci, & qu'ils n'ont pu se rendre indépendants qu'après la destruction entiere des Khans du Captchaq, qui étoient à Sarai sur le bord du Wolga, près de la ville d'Astrakhan. M. de Guignes pense que cette

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

ville a d'abord appartenu aux Tartares Nogaïs, qui étoient gouvernés par des Mirzas, & que ces Nogaïs ont reſté plus long-temps ſoumis aux Khans du Captchaq. Le Czar Iwan Waſilowitz ſe rendit maître d'Aſtrakhan en 1554, mais ce n'eſt que depuis 1557 que le Royaume paſſa entierement ſous la domination des Ruſſes.

LES TIMOURIDES,

OU

LES MOGOLS DESCENDUS DE TAMERLAN.

1369. Tamerlan (1), fondateur d'un nouvel Empire des Mogols, étoit de la Tribu de Berlas, & deſcendoit comme Genghizkhan d'une Princeſſe nommée Alacanva. Ce fameux Conquérant fit reconnoître ſa puiſſance dans le Maouarennahar, le Turkeſtan & l'Aſie Mineure. Ses ſucceſſeurs ne purent conſerver tant de pays, & furent réduits au Maouarennahar, au Khoraſſan & aux autres Provinces de la Perſe. Ils ſe ſont d'ailleurs fait continuellement la guerre, & ont cherché à s'aggrandir les uns aux dépens des autres. Schaïbek, fils d'un Khan de Siberie, dépouilla les Timourides de tous les Etats qu'ils poſſédoient.

LES BABOURIDES,

OU

GRANDS MOGOLS.

1499. Après la mort d'Abouſaïd, ſeptieme ſucceſſeur de Tamerlan, Omar Scheïk, un de ſes fils, ſe rendit maître du pays d'Andekhan qu'il poſſéda juſqu'en 1493. Il le laiſſa à ſon fils Babour; mais ce Prince ayant été attaqué en 1498. par Schaïbek-Khan, & n'ayant pu lui réſiſter, ſe ſauva à Ghazna, d'où il paſſa aux Indes, & y fonda le puiſſant Empire que nous appellons aujourd'hui le Grand Mogol. Ces Princes regnent encore dans les Indes. Thamas-Kouli-Khan fit la conquête de ce pays en 1739 ſous le regne de Mohammed Schah, & fut couronné Empereur du Mogol; mais il ſe contenta enſuite d'un tribut, & rétablit Mohammed ſur le thrône.

LES KALMOUKS OU ÉLEUTES.

On n'eſt pas d'accord ſur l'origine de ces peuples Mogols; les uns croyent qu'ils ſont deſcendus de Genghizkhan, d'autres prétendent qu'ils viennent de Tamerlan. Ils habitent à l'Occident des Kalkas vers les fleuves Irtiſch & Ili dans la Tartarie. Ils ſont diviſés en trois principales branches, les Dſongares, les Coſchots & les Torgouts.

La premiere, qui eſt la plus puiſſante, eſt ſoumiſe à un Prince qui porte

(1) Je parlerai ailleurs de l'élévation de ce Prince & de ſes conquêtes.

le titre de Kontaïsch. Il est en état de mettre de nombreuses armées sur pied, habite sous des tentes comme les autres Tartares, & fait son principal campement tantôt vers le lac Saïssan, tantôt proche de la riviere d'Ili. On ne sçait de quelle maniere cet Empire s'est formé, mais on peut conjecturer qu'il est un débris de ce que les Genghizkhanides possédoient lorsqu'ils étoient maîtres de la Chine. Les Mogols ont ensuite soumis la petite Bukharie, qui appartenoit à une autre branche des descendants de Genghizkhan.

Vers le commencement de ce siecle les Torgouts quitterent les Etats du Kontaïsch, & sous la conduite d'Ayouki ils allerent s'établir dans les Landes d'Astrakhan, & se mirent sous la protection de la Russie. A l'égard des Kalmouks Coschots, ils occupent le Royaume de Tangout, & sont sujets du Dalai Lama, qui établit ordinairement deux Khans pour les gouverner. Les Kalmouks en général regnent encore aujourd'hui dans la Tartarie.

AUTRES PETITS ROYAUMES DE TARTARIE.

Royaume des Ou-siun.

Les Ou-siun, qui venoient des frontieres occidentales de la Chine, habitoient le long du fleuve Ili & dans les pays circonvoisins. Leur principal campement étoit sur le bord de ce fleuve, & à peu près où est aujourd'hui Harcas. Ils avoient pour voisins du côté de l'Orient les Huns, au Midi la petite Bukharie, à l'Occident le Captchaq & le Maouarennahar. Le Souverain de ce pays pouvoit mettre sur pied cent quatre-vingt mille hommes, & prenoit le titre de Ta-Kuen-mi, ou Grand Kuen-mi. Il paroît que cet Empire avoit commencé vers l'an 174 avant J. C. Les Geou-gen qui s'établirent dans la Tartarie, chasserent les Ou-siun des pays qu'ils habitoient, & alors ces peuples passerent du côté de l'Occident vers les montagnes qui séparent la petite Bukharie du Maouarennahar.

Le Royaume d'Igour.

Les Igours, ou Ouigours étoient divisés avant le commencement de l'Ere Chrétienne en deux Hordes qui formoient deux Royaumes assez considerables, tantôt soumis aux Huns, tantôt aux Chinois. Les premiers étoient appellés Un-Ouigours, c'est-à-dire, Ouigours des dix rivieres, parce qu'il y avoit dix rivieres dans ce pays; les seconds portoient le nom de Tokos-Ouigours, c'est-à-dire, Ouigours des neuf rivieres. Ces deux principales Hordes furent d'abord gouvernées par un seul Roi; elles eurent ensuite chacune le leur. Celui des Un-Ouigours portoit le titre d'Il-ittar, & le Roi des Tokos-Ouigours celui d'Il-irgin.

Les Ouigours passerent dans la suite sous la domination des premiers Léam, qui commencerent à regner dans le Chen-si l'an 301 de J. C. Les Pé-Léam s'y établirent après, & furent chassés par les Geou-gen. Alors plusieurs Hordes des Ouigours se retirerent dans des pays plus éloignés, & quelques-uns d'entre eux s'approcherent des frontieres de l'Europe.

Royaume de Cha-tcheou.

Sur la fin de la Dynastie Impériale des Tam à la Chine, Tchang-y-tchao s'établit à Cha-tcheou, près du lac de Lop dans le désert. Sa famille subsista jusqu'au temps de la Dynastie des Léam.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Les villes de Kaſchgar, d'Yerken, de Khoten, d'Akſou & autres, formoient anciennement, & dès le temps des Huns, autant de Royaumes ſéparés.

Telles ſont en général les différentes Dynaſties des Tartares orientaux & occidentaux. Je donnerai dans la ſuite l'hiſtoire détaillée de celles qui ont joué le plus grand rôle dans l'Aſie. Je crois devoir ajouter ici le tableau chronologique de l'Empire des Khalifs, de quelques Dynaſties Arabes & autres, dont la connoiſſance ſervira à faire mieux entendre pluſieurs traits de l'hiſtoire des Croiſades & des Khalifs qu'on trouvera dans ce Volume.

ARTICLE III.

EMPIRE DES KHALIFS.

CET Empire doit ſon origine à Mohammed ou Mahomet, né à la Mecque de la Tribu des Coraïſchites, la plus illuſtre de l'Arabie. Sorti de pauvres parents il s'attacha au négoce, & fut envoyé en Syrie en qualité de Courtier. Il y trouva un Moine Chrétien avec lequel il eut de fréquentes converſations, & ce fut alors qu'il forma le plan de la Religion qu'il prêcha bientôt après. Sa femme ſéduite par ſes diſcours embraſſa la premiere ſa doctrine. Mahomet prit le titre d'Apôtre de Dieu, & publia ſa miſſion. Il
622. de J. C. ne tarda pas à avoir un grand nombre de diſciples, mais on commença à l'inquietter, & il fut obligé de prendre la fuite & de ſe ſauver à Médine. Cet évenement fut l'origine de l'Hégire, ou Ere des Mahométans. La perſécution augmenta le nombre de ſes proſélytes, & ſe voyant à la tête de pluſieurs milliers d'hommes, il employa la voye des armes pour faire recevoir ſa doctrine. Il ſoumit les Arabes, & pluſieurs peuples de la Syrie. Tels furent les commencements de cet Empire qui devint ſi formidable, & qui fit plus d'une fois trembler les Grecs. Les Mahométans étendirent leurs conquêtes depuis la Tartarie juſqu'en Eſpagne, & s'emparerent auſſi de l'Egypte. Les ſucceſſeurs de Mahomet prirent le titre de Khalifs, c'eſt-à-dire, de *Vicaires*, ou celui d'Emir-El-Moumenin, ou *Commandeur des Fideles* : c'eſt de-là que nos anciens Auteurs ont fait par corruption le nom de *Miramolin*.

On diviſe les Khalifs en trois branches. Les premiers ſont appellés Khalifs de la droite ligne; les ſeconds, les Khalifs de la Maiſon d'Ommie ou les Ommiades; les troiſiemes, les Abbaſſides.

Les premiers Khalifs, juſqu'au regne d'Aly, demeuroient à Médine, ville d'Arabie; Aly, qui commença à regner l'an 656, transfera le ſiége à Koufa.

Moavia, Gouverneur de Syrie, refuſa de prêter ſerment de fidélité à Aly, & prit les armes ſous prétexte de venger la mort d'Othman prédéceſſeur d'Aly. Après pluſieurs combats, Moavia fut proclamé Khalif par les ſiens en 657, & depuis ce temps il ne ceſſa de faire la guerre aux partiſans d'Aly. Il y eut cependant un traité de paix, par lequel il fut dit qu'Aly poſſéderoit l'Eraque, & Moavia la Syrie. Après la mort du premier, Haſſan fut

fut fait Khalif dans l'Eraque ; mais peu de temps après il fit avec Moavia un accommodement par lequel il lui céda le Khalifat. Cette dignité devint alors héréditaire dans la Maiſon d'Ommie.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Les Perſans attachés à Aly prétendent qu'Aboubekr, Omar & Othman, les trois premiers Khalifs, ſont des uſurpateurs, & que le Khalifat appartenoit de droit à Aly. De-là l'origine de la haine qu'il y a entre les Turcs qui ſont Sunnites, & les Perſans qui ſont Schaïtes, & qui rejettent ces trois Khalifs que les autres admettent. Les Perſans ſoutiennent même que le Khalifat ne devoit pas ſortir de la famille d'Aly, & regardent comme Imâms dix perſonnes de la famille d'Aly, qui avec ce Prince & Haſſan ſont ce qu'on appelle les douze Imâms. Ils croyent de plus qu'Aboulcaſem Mohamed Almahady, dernier des douze Imâms, eſt encore en vie, & qu'il doit paroître à la fin du monde. Ils honorent ces Princes avec beaucoup de ſuperſtition, & mettent leurs noms ſur les monnoyes.

KHALIFS OMMIADES.

661.

Moavia, premier Prince de cette Dynaſtie, étoit fils d'Abou Sophian, fils de Sahab, fils d'Halab, fils d'Ommia, d'où eſt formé le nom d'Ommiades. On fixe le commencement de ſon regne à l'an 41 de l'Hégire, de J. C. 661, dans lequel Haſſan lui ceda le Khalifat. Il eut quatorze ſucceſſeurs, dont le dernier fut Mérouan tué en 750. Il avoit été vaincu par les Abbaſſides, & fut arrêté en Egypte, où il eut la tête coupée avec quatre-vingts perſonnes de ſa famille. Abderrhaman fut le ſeul qui ſe ſauva. Il paſſa en Eſpagne, où il fonda une nouvelle Dynaſtie des Ommiades. Les Abbaſſides s'emparerent alors du Khalifat.

KHALIFS ABBASSIDES.

749.

La famille d'Abbas commença à ſe faire connoître ſous le regne d'Omar, fils d'Abdolaziz, qui avoit été reconnu Khalif en 717. Mohammed, fils d'Aly, fils d'Abdallah, fils d'Abbas, avoit alors pris ſecrettement le titre d'Imâm. Après ſa mort arrivée l'an 742, ſon fils Ibrahim lui ſucceda. Il envoya dans le Khoraſſan Abou Mouſlem pour tâcher de lui faire des partiſans. Abou Mouſlem & tous ceux qui l'accompagnoient prirent des habits noirs, qui étoient la marque de la famille des Abbaſſides, & c'eſt pour cette raiſon que les Ecrivains Grecs les appellent *Maurophores*. Abou Mouſlem battit les troupes du Khoraſſan, & s'empara de Mérou ; cependant Ibrahim eut le malheur de tomber entre les mains du Khalif Mérouan qui le fit mourir. Aboulabbas Aſſaffah, frere d'Ibrahim, ſe fit déclarer Khalif par ceux de ſon parti. Il envoya auſſitôt des troupes pour attaquer Mérouan, qui fut battu, pourſuivi de ville en ville, arrêté & enfin mis à mort. Après cet évenement, qui arriva en 749, les Abbaſſides s'emparerent entierement du Khalifat, & ſuccederent aux Ommiades. Les Mahométans étoient alors maîtres de l'Arménie, de la Syrie, de la Perſe, de l'Arabie, de l'Egypte & d'une partie de l'Inde. Aboudgiafar Almanſor, ſecond Khalif Abbaſſide, bâtit la ville de Bagdad, à quelque diſtance de l'ancienne Babylone, & en fit la capitale de tout l'Empire. On diviſe ces Khalifs en deux branches ; la premiere, qui a regné à Bagdad, & la ſeconde, qui, après la priſe de Bagdad, fut transférée en Egypte.

Premiere branche à Bagdad.

Le dernier des Khalifs de la premiere branche fut Moſtaaſem Billah, tué

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

en 1258. Depuis long-temps les Khalifs étoient dépouillés de toute leur autorité, & n'étoient plus que les Chefs de la Religion. Un grand nombre de Princes leur avoient enlevé différentes Provinces, & s'y étoient rendus Souverains. La foibleſſe de Moſtaaſen & les troubles qui agiterent ſon regne, furent cauſe que les Mogols, conduits par Houlagou Khan, aſſiégerent Bagdad. La ville fut emportée d'aſſaut, & les ennemis firent un carnage horrible des habitants. Le Khalif fut mis à mort par ordre d'Houlagou Khan. Ainſi finit le puiſſant Empire des Khalifs qui avoit ſubſiſté pendant 616 ans. Les Abbaſſides l'avoient poſſédé pendant 524 ans.

Seconde branche en Egypte.

1261.

Après la priſe de Bagdad, Ahmed de la famille des Abbaſſides, alla chercher un aſyle auprès des Arabes de l'Eraque, & dans la ſuite il paſſa en Egypte accompagné ſeulement de dix perſonnes. Bibars, quatrieme Sulthan des Mamlucs Baharites, qui étoit alors ſur le thrône d'Egypte, le fit reconnoître en qualité de Khalif, ſe fit donner par ce Pontife l'inveſtiture de l'Egypte, & lui fournit tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir ſa dignité avec éclat. Ahmed fit dès-lors les fonctions de Khalif, & prit le titre de Moſtanſer billah.

Cependant on établit dans Alep un autre Khalif qui prit le titre d'Hakim Bamrillah, mais Moſtanſer le força bientôt à ſe ſoumettre & à renoncer au Khalifat. Moſtanſer continua enſuite ſes conquêtes en Syrie, & il ſeroit venu à bout de ſoumettre tout le pays ſi les Tartares ne ſe fuſſent oppoſés à ſes progrès. Moſtanſer fut tué dans un combat qu'ils lui livrerent, & alors Hakim lui ſucceda, & un grand nombre d'autres Princes regnerent après lui en qualité de Khalifs, mais ſous l'autorité des Sulthans d'Egypte. Les Khalifs ſe ſoutinrent dans ce pays juſqu'à la conquête de Sélim, Empereur des Turcs Othomans. Ce Prince s'étant rendu maître de l'Egypte en 1516, fit priſonnier Motaouakkel, & l'emmena avec lui à Conſtantinople. L'Empereur ſe voyant au lit de la mort, rendit la liberté au Khalif, & lui aſſigna même une penſion. Motaouakkel retourna alors en Egypte, où il mourut l'an 1538, & le Khalifat fut entierement éteint avec lui.

DES EMIRS EL OMARA.

Les Khalifs avoient à leur Cour de grands Officiers qu'on appelloit Emirs el Omara. Ils avoient été établis l'an 935 par Radhy Khalif Abbaſſide, pour pacifier les troubles qu'il y avoit alors. Ils ſe rendirent bientôt très-puiſſants, & eurent l'entiere adminiſtration de l'Empire; enfin ils devinrent les maîtres des Khalifs, & leurs noms étoient proférés dans la priere publique.

LES ISMAELIENS OU ASSASSINS.

Les Iſmaëliens, qui ſont encore nommés Bathéniens, Mélahédites & Aſſaſſins, étoient des reſtes des anciens Carmathes. Les Carmathes étoient des ſectateurs, dont le Chef étoit originaire, ſuivant quelques-uns, d'un village des environs de Khoufa appellé Hamadan-Carmath. Le nom du village eſt devenu dans la ſuite celui de ces ſectateurs & de leur Chef. Quelques autres Hiſtoriens prétendent que ce dernier fut ainſi nommé à cauſe de ſa

figure & de ſa taille qui étoit petite & contrefaite, ce qu'on avoit exprimé en Arabe par le mot *Carmath*. Un Auteur le fait originaire du Khoraſſan, & aſſure qu'il ſe rendit dans le village de Nahraïn, près de Khoufa, où il s'occupa à ſervir les Marchands. Ceux-ci mécontents de ſon ſervice, le battirent & l'abandonnerent dans le chemin. Un homme appellé Hamadan eut pitié de lui, & lui offrit un aſyle dans ſa maiſon. Il commença à prêcher une nouvelle doctrine, & il fit bientôt un grand nombre de proſélytes qui furent regardés comme des Impies. Ils infecterent en peu de temps la Syrie & les Provinces voiſines, & furent cauſe qu'il y eut bien du ſang répandu. On ignore l'époque certaine de l'établiſſement de cette ſecte. Quelques-uns la placent à l'an 884 de J. C., d'autres à l'an 891.

La doctrine que ces Carmathes enſeignoient l'épée à la main, étoit entierement oppoſée à celle de Mahomet. Carmath, qu'on regardoit comme un Prophete, ſe rendit odieux aux habitants du lieu où il demeuroit, & fut mis en priſon. Ses diſciples publierent alors ſa mort, & peu de temps après ils annoncerent qu'il étoit reſſuſcité, parce qu'il avoit trouvé moyen de ſe ſauver & de paſſer en Syrie. Il ſe choiſit douze diſciples qu'il envoya prêcher dans le pays voiſin. Il menoit une vie fort auſtere, & par ce moyen il avoit ſçu en impoſer à un grand nombre de perſonnes. Au lieu des cinq prieres que les Mahométans faiſoient par jour, il en ordonna cinquante. Il proſcrivit les fréquentes ablutions, permit le vin, n'ordonna que deux jours de jeûne dans l'année, & le premier jour des deux Equinoxes. Il voulut qu'on regardât comme l'Apôtre de Dieu, & comme Gabriël & même comme Jeſus-Chriſt, Mohammed fils d'Hanifa; que le pélerinage ſe fît à Jéruſalem, & qu'on ſe tournât vers cette ville en faiſant ſa priere. Il inſtitua le Lundi pour être un jour de fête & de priere, comme le Sabbath chez les Juifs, & le Vendredi chez les Muſulmans. Il exigea le cinquieme des biens au lieu de la dixme, & elle devoit ſe donner à leur Imâm, qui étoit en même temps Pontife & Souverain, & qu'ils appelloient *Maaſſum*, c'eſt-à-dire, *préféré de Dieu*. Ils allégoriſoient tous les préceptes de Mahomet; la fornication défendue par l'Alcoran, étoit pour eux le précepte d'une obéiſſance aveugle à leur Chef. Le jeûne ſe réduiſoit à garder envers les Etrangers un profond ſilence ſur les myſteres de leur Religion.

Dans la ſuite ces Carmathes ſe partagerent en pluſieurs branches, dont la plus conſiderable fut celle des Bathéniens, autrement nommés Iſmaëliens ou Aſſaſſins. Quelques-uns prétendent que Carmath avoit été eſclave d'Iſmaël, fils de Dgiafar, qui a donné ſon nom aux Iſmaëliens. Les Khourrémiens, ainſi nommés du mot Perſan *Khourrem*, qui ſignifie *joyeux*, ſont auſſi une branche de ces Carmathes, ainſi que les Babékiens; les Mouhammaréens, qui ſont vétus de rouge; les Sabaïens, qui prétendent que le Monde eſt gouverné par les ſept Planettes, ce qui leur a fait donner le nom de *Septenaires*, & enfin les Taalimiens, qui ne reçoivent d'autre doctrine que celle qui leur vient de leur Imâm. Il y a beaucoup d'apparence, dit M. de Guignes, que les Druſes, qui habitent encore dans les montagnes de la Syrie, ſont des reſtes de ces anciens ſectaires.

Les nouveaux Carmathes, nommés Iſmaëliens, commencerent à paroître vers l'an 1090, & avoient alors pour Chef Haſſan, fils de Sabah. C'étoit un

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

homme verſé dans pluſieurs ſciences, qui avoit voyagé dans l'Egypte, dans le Khoraſſan & le Kaſchgar. Il étoit enſuite revenu dans la Perſe pour ſe faire des ſectateurs, car il étoit tout à la fois fondateur d'une Dynaſtie, & chef d'une Religion que les Mahométans ont toujours déteſtée. Il acheta le château de Roudbar, mais après la mort de Malek Schah, Sulthan de Perſe, il devint très-puiſſant, & s'empara de pluſieurs places conſiderables, entr'autres du château d'Almout, proche Cazvin, bâti par les Rois du Dilem. Il en fit ſon ſéjour principal. Ce Prince avoit accoutumé ſes ſujets à une obéiſſance aveugle. On prétend qu'il faiſoit enyvrer ceux dont il vouloit ſe ſervir, & qu'on les tranſportoit enſuite dans des jardins délicieux, où ils pouvoient jouir de toutes ſortes de plaiſirs. Une ſeconde yvreſſe les en tiroit, & on leur faiſoit entendre qu'après leur mort ils ſeroient conduits dans ces mêmes lieux de délices & de volupté. C'eſt dans cette eſperance d'un avenir ſi agréable qu'ils expoſoient leur vie, & ne craignoient point de la perdre. Leur Chef les envoyoit dans les Cours étrangeres pour y aſſaſſiner les Rois & les Miniſtres dont il étoit mécontent. Les autres Princes s'en ſervoient auſſi pour le même uſage moyennant une ſomme d'argent. Ces Iſmaëliens étoient ſi obéiſſants à leur Chef, qu'il n'étoit pas rare de les voir ſe précipiter du haut des tours au moindre ſignal qu'il leur faiſoit, ſurtout en préſence des Ambaſſadeurs auxquels il vouloit donner des preuves de ſa puiſſance & de la ſoumiſſion de ſes ſujets.

Ces Iſmaëliens paſſerent de la Perſe dans la Syrie, & s'établirent aux environs de la ville de Tortoſe au milieu des rochers & des montagnes, dans une dixaine de châteaux inacceſſibles. Ceux-ci furent gouvernés par un Chef dépendant du Roi qui étoit en Perſe. On appelloit ce Chef *le Vieux de la Montagne*. Les habitants de Cazvin & du Dgebal expoſés continuellement aux ravages des Iſmaëliens, s'adreſſerent à Mangou khan qui regnoit en Tartarie. Ce grand Khan chargea ſon frere Houlagou de les détruire, & lui donna permiſſion de pouſſer ſes conquêtes juſques dans l'Empire des Khalifs. Mais Batou khan, qui avoit des liaiſons avec les Iſmaëliens, ordonna à Houlagou de ne pas aller plus loin. Houlagou fut obligé de reſter ſur les
1255. bords du Gihon juſqu'à la mort de Batou, qui regnoit dans le Caprchaq. Alors il paſſa le Gihon, & fit marcher ſes troupes vers les châteaux des Iſmaëliens, qui étoient amis de Béreké khan, ſucceſſeur de Batou khan. Houlagou pouſſa ſi vivement le ſiége de ces châteaux qu'il s'en rendit bientôt maître, & il les fit auſſitôt raſer. Rokneddin, Chef des Iſmaëliens, ne ſe trouvant plus en état de faire aucune réſiſtance, fit ſçavoir à Houlagou qu'il
1257. ſe ſoumettoit à lui. Le Prince Mogol l'obligea de venir ſe rendre en perſonne, & l'envoya à Caracorum, où Mangou khan le fit égorger avec toute ſa famille. Il ordonna que tout ce qui reſtoit de cette ſecte fût traité de la même maniere. Ainſi fut éteinte la Dynaſtie des Iſmaëliens, qui avoit ſubſiſté pendant 171 ans auprès de Cazvin. Ceux qui demeuroient en Syrie ne furent détruits qu'en 1272 par Bibars, Sulthan d'Egypte, qui leur enleva le reſte de leurs châteaux. Il eſt fait mention de ces Aſſaſſins dans l'hiſtoire des Croiſades.

LES AGLABITES.

Cette Dynaſtie Arabe eſt la premiere qui ſe ſoit établie en Afrique depuis que les Khalifs avoient fait la conquête de ce pays, dont ils avoient abandonné l'adminiſtration à un Gouverneur qui leur étoit ſoumis. Après l'extinction de la Maiſon d'Ommie en Syrie, & ſon établiſſement en Eſpagne, les Gouverneurs d'Afrique étoient preſque Souverains. Ils n'obéiſſoient aux ordres des Khalifs qu'autant qu'ils étoient favorables à leurs deſſeins. Ibrahim fils d'Aglab, fondateur des Aglabites, obtint du Khalif Haroun le gouvernement de ce pays; mais à peine en fut-il en poſſeſſion qu'il ſecoua entierement le joug, & ſe rendit maître abſolu dans la ville de Cairouan. Il commença à regner l'an 800 de J. C. Les Princes de cette Dynaſtie eurent de fréquentes guerres avec les Empereurs de Conſtantinople, au ſujet de la Sicile dont ils ſe rendirent maîtres. Ce ſont les Sarraſins dont il eſt fait mention dans l'hiſtoire de l'Empire d'Orient de ces temps-là. Les Phatimites enleverent dans la ſuite cette iſle aux Aglabites, & les Francs ou les Croiſés s'en emparerent à leur tour. Divers troubles occaſionnés par les entrepriſes d'un ambitieux nommé Abdallah, fut cauſe de la ruine des Aglabites. Cet Aventurier ſe rendit maître d'une grande partie des Provinces qui obéiſſoient aux Aglabites, & força même le Sulthan Ziadet Allah d'abandonner ſes Etats. Son ſucceſſeur Ibrahim ne fut pas plus heureux, & la Dynaſtie des Aglabites fut entierement éteinte. Les Phatimites leur ſuccederent.

800.

908.

LES PHATIMITES.

Les Phatimites formerent une Dynaſtie conſiderable, qui commença à regner dans l'Afrique l'an 908. Elle eut pour fondateur Mahadi Obéïd Allah de la Tribu Arabe de Ketama, qui demeuroit en Mauritanie dans les montagnes qui ſont aux environs de Fez. Ce Prince deſcendoit d'Aly, ſuivant la plûpart des Auteurs; mais quelques-uns prétendent que c'étoit un Mage qui avoit quitté l'Orient pour paſſer en Afrique où il étoit inconnu. Il avoit commencé à paroître dès l'an 882. Il fit le pélerinage de la Mecque, & pluſieurs perſonnes s'attacherent à lui par vénération. L'an 893 il entra dans Cairouan, & fut aſſez puiſſant pour réſiſter aux Aglabites. Après la retraite de Ziadet Allah, il vint à bout d'abattre la puiſſance d'Abdallah, qui avoit ébranlé celle des Aglabites, & ſe mit en poſſeſſion de toutes les Provinces qu'ils avoient occupées. Ce fut alors que Mahadi Obéïd Allah prit les titres d'Imâm & de Khalif, titres que ſes ſucceſſeurs ont conſervés. Il bâtit la ville de Mahadie dont il fit la capitale de ſes Etats, & ſoumit une grande partie de l'Afrique. Les Phatimites réduiſirent dans la ſuite l'Egypte ſous leur pouvoir, & bâtirent la ville du Caire, qui devint alors la capitale de leur Empire. Ils firent de grandes conquêtes dans la Syrie, & furent toujours ennemis des Khalifs Abbaſſides qui regnoient à Bagdad. Dans les guerres des Croiſades les Francs eurent ſouvent des démêlés avec eux, & leur enleverent ce qu'ils poſſédoient en Syrie.

908.

PEUPLES BARBARES DE L'ORIENT.

Sur la fin de cette Dynaſtie toute l'autorité étoit entre les mains des Vizirs qui prenoient le titre de Sulthans, & le Prince donnoit cette charge à celui qui avoit aſſez de force pour s'en emparer. Schaour, un de ces Vizirs, ayant été ainſi chaſſé de ſa place par ſon rival, eut recours à Noureddin, fils de Zenghi, qui regnoit en Syrie. Noureddin lui fournit des troupes, & le mit par ce moyen en état de reprendre ſon ancienne dignité. L'entrée des Francs ou Croiſés en Egypte obligea Adhed, dernier Khalif Phatimite, de demander du ſecours à Noureddin. Ce Prince y envoya une armée ſous la conduite de Schirakhouh, oncle du fameux Saladin. Schirakhouh devint Grand Vizir du Khalif, & ſon neveu lui ſucceda dans cette dignité. L'an 1171. Noureddin fit reconnoître en Egypte l'autorité des Khalifs Abbaſſides, & dépoſa Adhed qui mourut peu de temps après. La Dynaſtie des Phatimites fut alors entierement éteinte après avoir regné 272 ans, & Saladin devint le maître de l'Egypte.

LES AYOUBITES.

1171.

Aſadeddin Schirkouh, & ſon frere Nodgemeddin Ayoub, fils de Schady, fils de Mérouan, étoient originaires de la ville de Douin, & de la Tribu des Ravadiens, une des plus illuſtres de la Nation des Kurdes (1). Ces deux freres ſe rendirent dans l'Eraque, & entrerent au ſervice de l'Intendant de cette Province. Nodgemeddin ayant donné des preuves de ſa ſageſſe & de ſon eſprit, fut fait Gouverneur de la ville de Tekrit. Les deux freres abandonnerent dans la ſuite cette ville, & ſe retirerent à la Cour d'Emadeddin Zenghy Atabek de la branche de Mouſſoul, & obtinrent les premieres places dans l'armée de ce Prince. Après ſa mort, Schirkouh s'attacha particulierement à Noureddin ſon fils qui regnoit à Alep, & devint un des plus puiſſants Emirs de ce Sulthan. On vient de voir dans l'article précédent que Noureddin l'envoya pluſieurs fois en Egypte, & qu'il y fut enfin revêtu de la charge de Grand Vizir par Adhed dernier Khalif Phatimite. Saladin, ou plutôt Sélaheddin, ſucceda à ſon pere, & s'empara de toute l'Egypte après l'extinction de la Dynaſtie des Phatimites.

Ce Prince eſt très-célebre dans l'hiſtoire des Croiſades, & j'aurai occaſion d'en parler plus d'une fois. Il laiſſa à ſa mort ſeize enfants mâles & une fille; ſçavoir,

Afdhal Aly, Sulthan de Damas,
Malek el Dhafer Khadar,
Cothbeddin Mouſa,
Aziz Othman, qui lui ſucceda en Egypte,
Aazz Yacoub,
Malek el Dhaher Ghazi, Roi d'Alep,

(1) Les Kurdes ſont des peuples féroces qui demeuroient dans les montagnes voiſines de l'Arménie & de la Médie. Leur pays porte le nom de *Kurdiſtan*. Ils vivoient ſous des tentes, & étoient naturellement portés au brigandage. Ils ont ſouvent fait des courſes ſur les terres de la dépendance des Khalifs; mais quoiqu'ils ſe ſoient emparés de pluſieurs villes, ils n'ont cependant jamais fait d'établiſſements ſolides. Diviſés en pluſieurs bandes, ils avoient pluſieurs Chefs. Quelques-uns ont quitté le pays, & ont paſſé au ſervice des Princes voiſins, auprès deſquels ils ont joui d'une grande autorité. C'eſt ainſi que la famille de Saladin eſt parvenue au thrône d'Egypte & de Syrie.

Malek Ezzaher Daoud,
Malek el Moezz Ishak.
Ces Princes ont eu souvent affaire aux Croisés.
Malek el Mouïad Masoud,
Malek el Aschraf Mohammed,
Malek el Mohsan Ahmed,
Malek el Ghaleb Malek Schah,
Aboubekr el Nasra.
On ignore les noms des trois autres.

La Dynastie que Saladin avoit fondée fut détruite par les Mamluks, qui se rendirent maîtres de l'Egypte l'an 1254. Après la mort de ce Prince ses enfants & même ses parents partagerent entr'eux son Empire ; ce qui forma un nombre considerable de petits Etats. Les principaux étoient ceux d'Alep, de Damas, de Hama, d'Hemesse, de Khelat, de Miafarekin & de l'Yemen.

Telles sont les principales révolutions des peuples orientaux, dont il est si souvent fait mention dans l'histoire de Constantinople, dans celle des Croisades & ailleurs. Le peu de connoissance que les Grecs & les Latins avoient de ces Nations les a jettés dans des erreurs continuelles, qui n'ont que trop égaré ceux qui ont écrit après eux. M. de Guignes a dissipé ces ténebres par l'excellent ouvrage qu'il vient de donner sur cette matiere, & en lisant l'histoire de ces temps, nous sçaurons toujours à quel peuple nous avons affaire.

CHAPITRE XIV.

Histoire des Croisades.

Mahomet avoit employé la voye des armes pour forcer les peuples à recevoir sa nouvelle doctrine, & devenu tout à la fois Législateur & Conquérant, il avoit inspiré à ses disciples le désir d'étendre leur domination avec le Mahométisme. Les Khalifs ses successeurs profiterent de l'enthousiasme des troupes pour reculer les bornes de l'Empire qu'il avoit fondé. Les Grecs déjà affoiblis par l'inondation des peuples Barbares, ne se trouverent pas en état de résister aux Mahométans, & ils perdirent bientôt plusieurs Provinces considerables. La Syrie tomba entre les mains des Musulmans, qui se trouverent maîtres de Jérusalem. Diverses révolutions ayant démembré l'Empire des véritables Khalifs, la Syrie, par succession de temps, passa sous la puissance des Phatimites qui s'étoient établis dans l'Egypte, & y avoient pris le titre de Khalifs, quoique cette dignité subsistât encore à Bagdad, où regnoient les Abbassides.

Ainsi la Palestine ou la Terre sainte étoit au pouvoir des Khalifs Phatimites, lorsque les Princes de l'Europe formerent le vaste projet de leur enlever ce pays. Malgré la fureur du Musulmanisme, il étoit resté en Judée un grand nombre de Chrétiens, & Jérusalem avoit même un Patriarche. Les Mahométans moyennant une certaine rétribution toleroient les pélerinages qu'on alloit faire au saint Sépulcre ; mais la haine qu'ils avoient pour les Chrétiens, les portoient continuellement à les traiter avec dureté, & ces derniers se

LES CROISE'S.

voyoient tous les jours expoſés à devenir les victimes du zele indiſcret des Muſulmans. Les Chrétiens avoient inutilement demandé du ſecours aux Empereurs de Conſtantinople; la foibleſſe de cet Empire, & les troubles continuels dont il étoit agité, n'avoient pas permis aux Empereurs de faire le moindre effort pour les ſecourir. Ils avoient fait ſçavoir à Rome la triſte ſituation où ils étoient réduits; mais les circonſtances n'avoient pas permis aux Papes de chercher des moyens de les tirer de la ſervitude ſous laquelle ils gémiſſoient. Grégoire VII. fut le premier qui oſa concevoir le projet d'une Croiſade, & qui excita les Princes Chrétiens à prendre les armes pour la défenſe de leurs freres qui étoient en Paleſtine. Toutes les démarches de Grégoire VII. n'eurent pas de grands ſuccès, & il paroît que la gloire de cette expédition, qui changea la face de l'Aſie Occidentale, étoit réſervée à Urbain II. Ce fut dans dans le Concile tenu à Clermont en 1095 que cette grande affaire fut décidée par un des actes mêmes du Concile. Voici ce qui y donna occaſion.

Les Chrétiens de la Paleſtine commençoient à déſeſperer de recevoir aucun ſecours, lorſqu'un Gentilhomme de Picardie, connu ſous le nom de Pierre l'Hermite (1), après avoir été ſucceſſivement Eccléſiaſtique, Soldat, marié & Prêtre, entreprit de faire un voyage à la Terre ſainte. C'étoit un homme qui pratiquoit de grandes auſtérités; il alloit nuds pieds, & n'étoit couvert que de mauvais habits. Lorſqu'il fut arrivé à Jéruſalem, il fut touché de voir que le Temple étoit changé en Moſquée, & que le ſaint Sépulcre fût environné d'écuries. Il s'informa de la ſituation où ſe trouvoient les Chrétiens, & eut à ce ſujet un long entretien avec Siméon Patriarche de Jéruſalem. Le détail que le Prélat lui fit des maux que les Chrétiens ſouffroient depuis long-temps le pénetra ſi vivement, qu'il conçut dès-lors le deſſein d'armer toute la Chrétienté contre les Mahométans. Il engagea le Patriarche à écrire au Pape, & ſe chargea de porter lui-même les lettres.

Urbain, à qui il les préſenta, lui fit un accueil favorable, & lui permit de prêcher la Croiſade par toute l'Europe. Pierre l'Hermite profita de cette permiſſion, ſe rendit dans toutes les Cours, & eut le talent de perſuader les Princes & leurs Sujets. Les choſes étoient en cet état, lorſqu'on tint en Auvergne le Concile de Clermont. Le Pape, après avoir reglé les affaires eccléſiaſtiques, fit un long diſcours pour exciter les peuples à marcher au ſecours des Chrétiens de la Paleſtine. On applaudit au diſcours du Souverain Pontife, & la Croiſade fut publiée. Adhemar, Evêque du Puy, fut déclaré Chef de cette entrepriſe, & il eut quelques jours après pour collegue Raimond, Comte de Toulouſe, connu ſous les noms de Comte de S. Gilles & de Provence. Tous ceux qui prirent parti pour cette guerre furent nommés Croiſés, parce qu'ils portoient ſur l'épaule une petite croix de drap rouge. Le Pape déclara que ceux qui auroient pris cette croix étant pénitents, ſeroient abſous de leurs péchés, & diſpenſés de toutes les œuvres penales en conſidération des périls & des fatigues auxquelles ils alloient s'expoſer. Il ordonna en même temps aux Croiſés d'accomplir leurs vœux ſous peine d'excommunication.

(1) Anne Comnene le nomme *Cucupetrus*, Cucupierre.

Les

Les Croisés. Premiere Croisade.

1096.

Les principaux des Croisés étoient Hugues, surnommé le Grand, frere de Philippe I. Roi de France; Robert Duc de Normandie, frere du Roi d'Angleterre; Etienne, surnommé Henri, Comte de Blois, de Chartres & de Troyes; Raimond, Comte de Toulouse; Godefroi de Bouillon, Duc de Lorraine, avec ses freres Baudouin & Eustache, & Baudouin du Bourg leur cousin, fils du Comte de Retel. Il y avoit outre cela un nombre infini d'autres Seigneurs, de Prélats, de Prêtres, de Clercs, d'Abbés, de Moines & même des Reclus. L'enthousiasme étoit si grand qu'il entraînoit le petit peuple, jusqu'aux femmes & aux enfants. Ils accouroient en troupes pour accompagner les Seigneurs Croisés & les servir. Les Seigneurs vendoient ou engageoient leurs châteaux & leurs terres, même à vil prix. On quittoit ce qu'on avoit de plus cher, femmes, enfants, peres, meres; les voleurs & les scélerats, après avoir confessé leurs péchés, recevoient la Croix, & croyoient expier leurs fautes en allant attaquer les Mahométans. Plusieurs prirent parti dans cette guerre pour ne pas abandonner leurs amis; d'autres par honneur pour ne pas être regardés comme des lâches; d'autres pour éviter la poursuite de leurs créanciers. Plusieurs Moines quittoient leurs habits pour prendre les armes, & un grand nombre de femmes suivirent les Croisés en habits d'hommes. Ainsi dans ce moment où tout le monde étoit animé d'une sainte fureur contre les Mahométans, on vit les Evêques abandonner leurs Dioceses, les Prêtres leurs Eglises, les Moines leurs cellules, les femmes leurs maris, les laboureurs les campagnes, les artisans leurs métiers. Les Rois fournirent de l'argent, des vivres & des munitions; les Barons se dépouillerent de leurs héritages, & le Pape donna des Indulgences. *L'Indulgence*, dit M. de Fleury dans son Discours sur les Croisades, *tenoit lieu de solde aux Croisés.*

Départ des Croisés.

Le premier Seigneur qui partit avec sa troupe fut Gautier, surnommé *Sans avoir*, & il fut bientôt suivi de Pierre l'Hermite qui, de simple Pélerin, étoit devenu Général d'armée. Ces premieres troupes commirent tant de désordres dans la Hongrie, que les peuples soulevés contre eux en firent un horrible carnage. Ceux qui purent se sauver & qui étoient en petit nombre, se rendirent aux environs de Constantinople, où on leur permit de camper. Une autre troupe d'environ deux cent mille hommes, sans Chef & sans discipline, massacra inhumainement les Juifs qu'elle trouva à Mayence, à Cologne, à Worms, & dans plusieurs autres endroits.

1097.

Vers le printemps de l'année suivante le Pape Urbain excita de nouveau tous les Princes à prendre la Croix, & ses exhortations eurent tant d'effet, que Boëmond & le Comte Roger son oncle firent vœu d'aller en Palestine. Cependant Robert, Duc de Normandie, & Etienne, Comte de Blois, s'embarquerent le 5 d'Avril, qui étoit le jour de Pâques. Alexis Comnene I. qui regnoit alors à Constantinople, ne vit pas sans inquiétude une multitude innombrable de gens indisciplinés se rendre dans ses Etats. Il prit le parti d'agir par la voye de la douceur, & fit plusieurs traités avec les Croisés, mais ils furent sans effet. Les Croisés, qu'on ne pouvoit retenir, traiterent l'Empire d'Orient comme un pays ennemi, & l'Empereur s'en vengea en refusant de tenir les engagements qu'il avoit contractés. Il y a lieu de penser qu'on l'accuse avec raison d'avoir instruit les Mahométans de toutes les démarches des Croisés. Il étoit de sa politique & de son intérêt d'éloigner

LES CROISÉS.

des armées si formidables, & qui se croyoient tout permis, & de dégoûter les Princes Chrétiens d'une entreprise qui pouvoit devenir funeste à l'Empire de Constantinople. Ce qu'il avoit craint arriva en effet dans la suite, lorsque les Croisés s'emparerent du thrône Impérial, comme on l'a vû dans l'histoire de Constantinople. Alexis se hâta de fournir aux Croisés les moyens de passer la mer & d'entrer dans l'Asie Mineure, où ils se rassemblerent tous.

Il y avoit déjà eu diverses actions entre les premieres troupes de ces Croisés qui n'avoient aucun Chef remarquable, & les Turcs Seljoucides d'Iconium commandés par leur Souverain Kilidge Arslan Daoud, fils de Soliman, fondateur de cette Dynastie. Les Croisés composés de toutes sortes de Nations, après avoir demeuré pendant deux mois aux environs d'Hélénopolis, se partagerent en plusieurs bandes. Les Allemans (1) & les Lombards sous la conduite d'un nommé Rainaud, se transporterent au-delà de Nicée, & firent un ravage horrible dans tout le pays. Anne Comnene les accuse d'avoir mis en pieces des enfants à la mammelle pour les faire cuire. Les Turcs sortirent de Nicée pour s'opposer à leurs progrès, mais ils furent repoussés. Cette troupe d'Allemans retourna alors à Hélénopolis, d'où elle fut obligée de décamper. Les Croisés allerent assiéger le château de Xérigord ou d'Exerogorgo, & s'en rendirent facilement maîtres. Ils étoient résolus d'y attendre le reste de l'armée Chrétienne, & pendant ce temps ils s'occuperent à faire des courses dans le pays. Kilidge Arslan ne put long-temps souffrir ces hostilités, & ayant rassemblé quelques troupes, il surprit les Allemans, les battit, & les resserra si fort dans le château où ils s'étoient retirés, qu'ils furent bientôt réduits à la derniere extrémité. Comme ils manquoient d'eau, & qu'ils étoient tourmentés de la soif, ils furent obligés de boire le sang des chevaux & des ânes. Rainaud, pour se délivrer de tant de maux, se rendit aux Turcs & embrassa le Mahométisme. Toute sa troupe tomba au pouvoir du Sulthan, & une partie fut faite prisonniere, & l'autre fut passée au fil de l'épée.

Pierre l'Hermite étoit encore à Constantinople, & Gautier *Sans avoir* commandoit ces Croisés qui avoient passé dans l'Asie Mineure. Il avoit empêché sa troupe de songer à venger les Allemans; mais il fut obligé de prendre les armes, lorsqu'il apprit que les Turcs avoient enlevé plusieurs pélerins. Kilidge Arslan marcha à la rencontre des Chrétiens, & les tailla en pieces. Gautier *Sans avoir* périt dans ce combat. L'ennemi poursuivant sa victoire, pilla le camp des Croisés qui étoit à Hélénopolis, & égorgea tous ceux qu'on y trouva. On n'épargna que les enfants, les jeunes filles & les Religieuses, qui furent enfermées dans les Sérails.

Il ne restoit plus que trois mille hommes de tant de Chrétiens que Pierre l'Hermite avoit rassemblés en Europe, & ils s'étoient retirés dans une vieille Forteresse à demi-ruinée, où les Turcs ne tarderent pas à les assiéger. Pierre l'Hermite informé de leur situation, eut recours à l'Empereur Alexis, qui lui fournit quelques troupes sous la conduite de deux de ses Généraux. Les Turcs ne jugerent pas à propos d'attendre les Grecs, & ils rentrerent à Nicée avec le butin qu'ils avoient fait. Pierre, qui avoit suivi les Généraux de l'Empereur, ramena les débris de son armée à Constantinople.

(1) Anne Comnene les appelle Normans.

Les Croisés.

Kilidge Arſlan fut à peine délivré de cette premiere armée de Chrétiens, qu'il eut bientôt à ſe défendre contre une autre qui étoit beaucoup plus formidable, tant par le nombre des troupes que par la valeur & l'expérience de ſes Chefs. Cette armée compoſée de plus de quatre cent mille hommes, étoit conduite par Godefroi de Bouillon, Boëmond, Robert, Comte de Flandres, l'Evêque du Puy, le Comte de Toulouſe, Robert, Comte de Normandie, Etienne, Comte de Chartres & de Blois. Tous ces Princes réſolurent de commencer la guerre par le ſiége de Nicée, & en conſéquence ils camperent devant cette ville au mois de Mai.

Siége de Nicée.

Cette ville, capitale de l'Empire des Turcs Seljoucides dans l'Aſie Mineure, étoit ſituée dans la Bithynie au milieu d'une plaine environnée de montagnes. Elle avoit du côté de l'Occident un lac qui baignoit ſes murailles, & qui lui tenoit lieu de fortifications. Elle étoit d'ailleurs ceinte d'un mur avec un foſſé rempli d'eau, & fortifié d'eſpace en eſpace de tours bien bâties & fort élevées. Kilidge Arſlan, dont les Etats s'étendoient depuis l'Helleſpont juſqu'à Tarſe en Cilicie, y faiſoit ſa réſidence ordinaire, & elle étoit peuplée d'habitants pleins de courage & bien réſolus de ſe défendre.

L'armée des Princes Chrétiens diſperſée ſans ordre autour de la place, ſe contentoit de la tenir bloquée, mais elle ne pouvoit empêcher d'y entrer des vivres, parce que le lac laiſſoit aux habitants un chemin libre pour tranſporter tout ce qu'ils vouloient. Le Sulthan peu effrayé d'une ſi grande multitude d'ennemis, raſſembla une armée d'environ cinquante mille hommes, & ſe diſpoſa à faire lever le ſiége. Un courier qu'il avoit dépêché pour faire ſçavoir ſes intentions aux habitants de Nicée, fut pris & conduit aux Chefs de la Croiſade qui, inſtruits des deſſeins de Kilidge Arſlan, ſe tinrent ſur leurs gardes. Cependant Alexis Comnene, qui vouloit enlever cette conquête aux Croiſés, traitoit ſecrettement avec les principaux de la ville de Nicée, & la convention étoit prête à être ſignée, lorſque le Sulthan parut ſur les montagnes à la tête de ſes troupes.

L'action s'engagea bientôt, mais Kilidge Arſlan fut obligé de ſe retirer après avoir perdu quatre mille hommes. Ce Prince, loin de ſe laiſſer abattre par ce revers, préſenta le lendemain la bataille, & ſes troupes tinrent ferme ſi long-temps, que le combat dura depuis la pointe du jour juſqu'au ſoir. Les Turcs abandonnerent alors le champ de bataille, & ſe ſauverent à la faveur des ténebres. Cette grande victoire n'avoit point abattu le courage des aſſiégés, & les Chrétiens donnerent inutilement pendant ſept ſemaines des aſſauts preſque continuels. Toutes les machines de ces derniers étoient ou briſées, ou réduites en cendres par la poix, le goudron ou autres matieres combuſtibles que la garniſon de Nicée jettoit à chaque inſtant. La ville recevoit d'ailleurs par le moyen du lac de nouvelles troupes & de nouveaux rafraîchiſſements. On ne pouvoit donc eſperer de prendre cette place ſans vaiſſeaux. Les Croiſés s'adreſſerent à l'Empereur Grec qui leur en fournit quelques-uns, & on fut obligé de les tranſporter par terre à force de machines.

Les Turcs, à la vûe de ces vaiſſeaux, commencerent à craindre de ne pouvoir ſe défendre encore long-temps. Ils ne ralentirent cependant pas leur

LES CROISE'S.

ardeur, & auſſitôt qu'une partie des fortifications étoit détruite, elle étoit réparée ſur le champ. Tant de réſiſtance rebutoit cependant les Croiſés, & ils délibererent même s'ils ne leveroient pas le ſiége. Ils étoient dans cette incertitude, lorſqu'un Lombard s'offrit de renverſer une des principales tours que le Comte de Toulouſe avoit toujours attaquée inutilement. Le projet du Lombard réuſſit, & la tour fut renverſée. On ſe diſpoſa alors à donner un aſſaut général; mais un Officier d'Alexis Comnene ayant trouvé moyen d'entrer dans la place, repréſenta aux habitants le danger qui les menaçoit, & leur perſuada de ſe rendre à l'Empereur. On ſuivit ſon conſeil, & le drapeau Impérial fut arboré. Alors les troupes Grecques, qui s'étoient jointes aux Croiſés pour faire le ſiége de cette ville, en prirent poſſeſſion au nom de leur maître, & les Croiſés ſe virent fruſtrés de la récompenſe qu'ils attendoient de tant de peines & de fatigues. Les ſoldats qui s'attendoient au pillage, murmurerent beaucoup, mais les Chefs ſe conſolerent facilement, lorſqu'ils eurent reçus des préſents de la part de l'Empereur. Nicée fut priſe le 20 de Juin 1097.

Après cette expédition les Croiſés ſe partagerent en deux Corps; l'un commandé par Boëmond, le Comte de Normandie, Etienne Comte de Blois, Tancrede & Hugues Comte de S. Pol, alla camper dans les plaines de Dorylée ſur le bord d'une riviere, dans un endroit appellé Gorgonie. L'autre ſous la conduite de Godefroi de Bouillon, du Comte de Toulouſe, de Hugues le Grand, frere de Philippe I. Roi de France, ſe poſta à deux milles du premier Corps. Des vûes particulieres d'intérêt avoient occaſionné cette diviſion, & on s'appercevoit dès-lors que la plûpart des Princes de cette Croiſade ſongeoient plutôt à former de nouveaux établiſſements qu'à venger la Religion.

Kilidge Arſlan, à la tête de trois cent mille hommes, fondit tout d'un coup ſur l'armée de Boëmond, & lui donna à peine le temps de ranger ſon armée en bataille. Les Chrétiens ſe défendirent avec beaucoup de valeur; mais accablés par le nombre, ils étoient prêts à ſuccomber, lorſque Godefroi de Bouillon accourut à leur ſecours. Sa préſence fit changer les choſes de face, & les Turcs attaqués par des troupes fraîches, ſe virent enlever une victoire ſur laquelle ils avoient lieu de compter. La déroute fut ſi grande qu'ils abandonnerent leur camp, dans lequel on trouva des richeſſes immenſes, & une grande quantité de vivres. Depuis cette action le Sulthan n'oſa plus paroître en campagne. Comme il ſçavoit que les Croiſés n'avoient pas deſſein de reſter dans ſon pays, & que le but de leur entrepriſe étoit la conquête de la Paleſtine, il prit le parti de ne plus s'oppoſer à leur paſſage. Il les laiſſa continuer leur route par la Bithynie & la Piſidie, où ils eurent plus à ſouffrir par leur imprudence, que ſi le Sulthan eût envoyé des troupes contre eux. Après avoir traverſé un pays ſec & ſtérile, où la chaleur de la ſaiſon leur avoit rendu la ſoif inſupportable, ils ſe précipiterent ſans précaution dans le premier fleuve qu'ils rencontrerent, & l'eau qu'ils burent ſans moderation en fit périr un grand nombre.

Les Croiſés, après avoir traverſé la Piſidie, entrerent dans la Lycaonie, & s'approcherent d'Iconium, où ils eſperoient trouver des vivres. Les Turcs inſtruits de leur marche, avoient abandonné cette ville, & s'étoient retirés

avec leurs femmes, leurs enfants, & toutes leurs richeſſes dans les montagnes voiſines. Par ce moyen les Croiſés eurent à ſouffrir une grande diſette, & furent contraints de gagner promptement Héraclée & Maraſch. Ce fut là que Tancrede avec ſa troupe quitta le gros de l'armée, & après avoir battu quelques Partis Turcs, il s'approcha de Tarſe en Cilicie dans le deſſein de s'en rendre maître, mais Baudouin la lui enleva. Tancrede prit alors la route d'Adana, & enſuite de Mamiſtra, & fit un butin immenſe dans tout le pays. Il parcourut ainſi toute la Cilicie; battit les Turcs partout où il les rencontra, & s'empara d'Alexandrie. Les Croisés.

Les Turcs & les Arméniens qui s'étoient retirés dans les montagnes lui envoyerent des préſents, dans la crainte qu'il ne vînt les y attaquer. Les Chrétiens qui s'avançoient toujours vers l'Orient, quitterent enfin les Etats du Sulthan d'Iconium qu'ils avoient ravagés en les traverſant d'une extrémité à l'autre, & entrerent dans la Syrie. Kilidge Arſlan étoit à peine délivré de ces ennemis, lorſque quinze mille Danois commandés par Suénon, fils du Roi de Dannemarck, entrerent dans ſes Etats. Le Sulthan marcha à leur rencontre, & les tailla tous en pieces.

Siége d'Antioche.

Cependant la grande armée des Chrétiens qui étoit réduite à plus de moitié, prenoit la route d'Antioche, qui appartenoit alors aux Seljoucides de Perſe, mais qui étoit gouvernée par un Emir nommé Baghi-Sian. Les Croiſés s'étant rendus maîtres d'Artéſie, ſe diſpoſerent à aſſiéger Antioche. Robert, Comte de Normandie, fut envoyé à la tête de quelques troupes pour ouvrir les paſſages, & s'emparer d'un pont qui étoit ſur l'Oronte. Ce Prince n'avoit pas encore forcé les poſtes occupés par les ennemis que toute l'armée arriva. Les Turcs ſe retirerent alors, & les Chrétiens paſſerent facilement le Pont, & allerent camper à cinq ou ſix milles d'Antioche. Baghi-Sian envoya auſſitôt demander du ſecours au Khalif de Bagdad & au Sulthan de Perſe, fournit la ville de tout ce qui étoit néceſſaire pour ſoutenir un long ſiége, & ruina les environs pour empêcher les Croiſés de ſubſiſter. La garniſon de la place étoit de ſix ou ſept mille hommes de Cavalerie, & de quinze ou vingt mille hommes d'Infanterie. L'armée des Chrétiens étoit de trois cent mille hommes, mais ce nombre prodigieux n'étoit pas encore ſuffiſant pour bloquer toute la ville, & de cinq portes qu'elle avoit, il en reſta deux libres. Boëmond étoit chargé d'attaquer une des portes; Robert, Comte de Normandie, un autre Robert, Comte de Flandres, Etienne, Comte de Blois, & Hugues le Grand avec les Normans, les François & les Bretons s'étendoient depuis le camp de Boëmond juſqu'à la porte nommée *du Chien*; & depuis cette porte juſqu'à celle appellée *du Duc*, étoient Raimond, Comte de Toulouſe, & l'Evêque du Puy avec les Gaſcons, les Provençaux & les Bourguignons; le Duc Godefroi avec ſon frere Euſtache, le Comte de Baudouin, Rainard de Toul, Conon de Montaigu, accompagnés des Lorrains, des Friſons, des Suéves, des Saxons, des Franconiens & des Bavarois, s'étendoient depuis cette derniere juſqu'à celle du Pont.

Les aſſiégeants manquoient de vivres, & ils étoient obligés d'en aller chercher au-delà de la riviere qu'il falloit traverſer à la nage. La garniſon d'Antioche maîtreſſe du pont qui étoit dans la ville, tomboit alors ſur les détachements qui alloient chercher des proviſions, & les tailloit en pieces.

LES CROISÉS.

Les Princes Croisés, pour remédier à ces maux, firent construire un pont de bateaux, & entreprirent en même temps de rompre celui dont les assiégés se servoient pour faire des sorties sur les troupes du Comte de Toulouse. Il ne fut pas possible d'exécuter ce projet par la solidité de l'ouvrage; mais pour empêcher les sorties, on construisit une grosse tour qu'on remplit de soldats. Cette machine ne subsista pas long-temps, & les assiégés étant sortis par une autre porte, la réduisirent en cendres. Ils vinrent de même à bout de ruiner les baliſtes, avec lesquels les Croisés lançoient dans la ville de gros quartiers de rochers. Les Chrétiens imaginerent alors de fermer en dehors l'entrée de cette porte avec de grosses pierres qu'on plaça les unes sur les autres.

Cependant la famine se faisoit sentir dans le camp des Chrétiens, & les assiégés qui n'ignoroient pas leur situation, en étoient plus animés à se défendre. Il y avoit déjà trois mois que le siége duroit (1), & pendant ce temps les Croisés avoient eu à souffrir toutes sortes de maux. Les pluyes continuelles qui tomboient en abondance, avoient fait un marais du lieu où ils étoient campés; les tentes, les habits tomboient en pourriture, la faim & les maladies emportoient un grand nombre de soldats; plusieurs d'entr'eux qui redoutoient tant de calamités, avoient pris le parti de se retirer, & l'armée Chrétienne se trouva réduite à plus de moitié. Dans ces fâcheuses extrémités les Princes Chrétiens convinrent d'envoyer Boëmond & le Comte de Flandres, avec une partie des troupes pour aller chercher des vivres dans les pays voisins, tandis que le Comte de Toulouse & l'Evêque du Puy resteroient à la garde du camp. Le Comte de Normandie étoit absent, & Godefroi de Bouillon étoit malade. Il y eut alors plusieurs escarmouches entre les assiégés & les assiégeants, & les succès furent alternatifs.

Boëmond & le Comte de Flandres, qui avoient été souvent obligés de se battre contre les Turcs, arriverent enfin au camp avec des provisions considerables; mais elles furent bientôt consommées, & la famine commença à se faire sentir une seconde fois. Les assiégés étoient informés de tout par le grand nombre d'espions Turcs qui entroient dans le camp des Chrétiens. Boëmond pour les écarter & leur inspirer de la terreur, fit égorger quelques Turcs prisonniers, les fit rôtir, & publia qu'il les destinoit pour sa table. Les Turcs épouvantés, & croyant que les Chrétiens mangeoient des hommes, n'oserent plus entrer dans leur camp.

Mostaali Khalif Phatimite, ennemi des Turcs & des Khalifs Abassides de Bagdad, invita les Croisés par ses Ambassadeurs à continuer le siége d'Antioche, & leur promit même du secours. Il redoutoit la puissance des Turcs qui s'établissoient dans la Syrie, & il souhaitoit ardemment de les voir affoiblis par les Francs; mais il ne songeoit pas alors que le plus fort de l'orage devoit tomber dans la suite sur ses Etats. Cependant Baghi-Sian surpris de ce que la faim, le froid & les fatigues ne découragoient point les Croisés, demanda du secours aux Princes voisins. Les villes d'Alep, de Césarée, d'Hama, d'Hemesse & d'Hiérapolis lui fournirent un

(1) Il avoit commencé le 11 d'Octobre.

Les Croisés.

Corps de vingt mille hommes, qui devoient profiter d'une sortie pour s'introduire dans la ville. Les Francs instruits de leur marche, dressèrent une embuscade, & les mirent en fuite, après en avoir taillé en pieces la plus grande partie. Les Croisés enleverent aux ennemis dans cette occasion mille chevaux, dont ils avoient grand besoin, car la Cavalerie commençoit à être presque démontée. Les Chrétiens annoncerent cette défaite aux assiégés en lançant dans leur ville plus de deux cents têtes de ces Turcs qui avoient marché à leur secours.

Comme le siége n'avançoit pas, on prit la résolution de tout employer pour le pousser avec toute la vigueur possible. Pour resserrer d'avantage l'ennemi, on bâtit un Fort sur une colline des environs. Les assiégeants redoubloient leurs efforts pour se rendre maîtres d'une place dont le siége les occupoit depuis cinq mois, lorsqu'ils apprirent qu'il paroissoit plusieurs vaisseaux Génois à l'embouchure de l'Oronte. Ils envoyerent aussitôt quelques détachements pour aller au devant de ces nouvelles troupes; mais les Turcs les harcelerent si souvent qu'ils les mirent en désordre. Godefroi, Robert, Comte de Normandie, le Comte de Flandres, Hugues le Grand & d'autres Princes volerent à leur secours. Baghi-Sian fit alors prendre les armes à toute la garnison, & alla camper à la porte du pont pour recevoir les Turcs qui poursuivoient les Chrétiens. Le Duc de Lorraine qui s'étoit emparé d'une éminence faisoit un carnage horrible de tous ceux qui tomboient sous ses coups, & inspiroit tant de terreur aux ennemis qu'ils n'osoient plus l'attaquer. Baghi-Sian s'étant apperçu que les Turcs commençoient à plier, fit fermer les portes de la ville, pour leur faire connoître qu'ils n'avoient d'autre ressource que dans leur valeur. Ce moyen n'eut pas le succès qu'il en attendoit, & il vit ses troupes culbutées & égorgées sans pouvoir se sauver. Godefroi redoublant ses coups faisoit trembler les plus hardis, & ce fut dans cette occasion qu'il coupa un Cavalier par le milieu du corps. La partie inférieure resta sur le cheval, qui, se sauvant du côté des Turcs, y porta l'horreur & l'effroi. Baghi-Sian reconnut alors sa faute, & fit ouvrir les portes; mais plusieurs en se hâtant d'entrer dans la ville furent étouffés par la foule. Antioche étoit prise, si la nuit n'eût fait cesser le combat.

Après cette expédition, qui avoit coûté beaucoup de sang aux deux Partis, les Croisés firent élever une Forteresse à la tête du pont, & le Comte de Toulouse fut chargé de la garder avec cinq cents hommes. Les Turcs avoient cependant encore une sortie libre par la porte d'Occident, qui étoit entre la montagne & l'Oronte, & c'étoit par-là qu'ils faisoient entrer leurs convois; mais on éleva encore en cet endroit une Forteresse qui acheva d'enfermer tout-à-fait les assiégés. On commença alors à sentir la disette dans la ville, pendant que les Chrétiens recevoient par mer des provisions en abondance.

Les choses étoient dans cette situation, lorsqu'on apprit que le Sulthan de Perse envoyoit une armée formidable au secours d'Antioche. Cette nouvelle abattit le courage des Croisés, & Etienne, Comte de Chartres, profitant d'une maladie qu'il avoit, se retira en Cilicie avec quatre mille hommes qui étoient à ses ordres. Les Princes Croisés craignant que cet exemple ne fût suivi par d'autres, défendirent unanimement à qui que ce fût de

LES CROISE'S.

sortir du camp sans permission. Le Prince Boëmond qui désiroit ardemment de posséder Antioche, avoit entretenu dès le commencement du siége une liaison secrette avec un des Officiers de Baghi-Sian, nommé Phirouz, originaire d'Arménie. Ce traître offrit de lui remettre la tour où il commandoit; mais Boëmond differa d'accepter ses offres jusqu'à ce qu'il eût obtenu des Croisés qu'on lui laisseroit la ville. Tous les Princes y consentirent, à l'exception du Comte de Toulouse, qui vouloit garder cette place pour lui.

Pendant cette contestation on apprit que Kerboga Emir de Moussoul, & un des plus braves Capitaines de sa Nation, s'avançoit par ordre du Sulthan de Perse à la tête de plus de deux cent mille hommes. Cet Emir, avant que de s'approcher d'Antioche, assiégea Edesse qui appartenoit aux Francs; mais au bout de trois semaines Baudouin l'obligea de décamper. Kerboga pour couvrir sa honte, publia qu'il étoit pressé de secourir Antioche, & promit de prendre Edesse à son retour. Les Princes Croisés envoyoient fréquemment des espions pour s'informer de la marche de l'armée, & ils avoient soin de cacher à leurs troupes l'arrivée des ennemis, de peur que la désertion ne se mît parmi elles. On se trouvoit dans un extrême embarras: les uns vouloient qu'on levât le siége pour aller au devant des Turcs; les autres vouloient qu'on restât dans le camp. Boëmond se servit de cette circonstance pour profiter de la liaison qu'il entretenoit dans la place, & comme le moment pressoit, on accorda à ce Prince tout ce qu'il voulut, malgré les oppositions du Comte de Toulouse. Il fut donc résolu qu'à la neuvieme heure du jour les Croisés sortiroient à la tête de leurs troupes, sous prétexte d'aller au devant de Kerboga, & que vers la premiere veille, ils rentreroient en silence dans le camp.

Cependant les Turcs d'Antioche avoient quelques soupçons du complot qui se tramoit, & ils en accuserent les Chrétiens. Baghi-Sian fit de grandes perquisitions, & il interrogea même Phirouz qui traitoit avec Boëmond. Cet Officier répondit avec tant de hardiesse qu'on le crut innocent, & on lui fournit en conséquence le moyen d'exécuter son projet. Vers le milieu de la nuit Phirouz lâcha une échelle de corde, mais aucun soldat ne fut assez intrépide pour y monter. Boëmond, après leur avoir reproché leur lâcheté, monta seul, & s'entretint pendant quelque temps avec Phirouz. Les soldats ne pouvoient assez admirer le courage de Boëmond, & cependant personne ne songeoit à l'imiter. Il fut obligé d'employer toutes sortes de voyes pour réveiller leur ardeur, & alors ils escaladerent la muraille, égorgerent les sentinelles de plusieurs tours, & ouvrirent une des portes. La ville fut bientôt remplie de Croisés, auxquels se joignirent les Grecs, les Syriens & les Arméniens qui demeuroient dans cette place. Tous le Turcs qui s'y trouverent furent inhumainement massacrés, & on prétend qu'il en périt plus de dix mille. Baghi-Sian prit la fuite, mais comme il étoit dangereusement blessé, il tomba en foiblesse dans la campagne, & un Arménien qui le reconnut lui coupa la tête, & la porta aux Croisés. Le siége avoit duré neuf mois entiers.

1098. 3 de Juin.

Il restoit encore à prendre la citadelle, dans laquelle il y avoit trois mille hommes de garnison. Elle étoit située sur le sommet d'une montagne, & elle étoit d'ailleurs fournie de toutes sortes de provisions. Les Francs étoient occupés

Les Croisades.

occupés à l'assiéger, lorsqu'ils apprirent que Kerboga s'approchoit avec une puissante armée. Les Croisés se trouverent alors dans un grand embarras : ils étoient entre deux Corps d'ennemis, & commençoient à manquer de vivres. Pour empêcher les fréquentes sorties de la garnison de la citadelle, ils tirerent un large fossé qui fut défendu par quelques bastions. Les Turcs firent tout ce qu'ils purent pour s'opposer à ce travail, & il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Quelques Chefs des Croisés abandonnerent alors la ville, & on fut obligé de faire prêter serment aux autres qu'ils resteroient jusqu'à la fin de la guerre. L'armée de Kerboga resserroit cependant beaucoup les Croisés qui étoient dans la ville, & ces derniers ressentoient si cruellement les horreurs de la famine, qu'ils étoient réduits à manger ce qu'il y avoit de plus vil & de plus sale. La plûpart des soldats désertoient, d'autres exposoient leur vie pour trouver des vivres, & tomboient souvent entre les mains des ennemis. Pierre l'Hermite ne pouvant supporter la faim, fut un des premiers à prendre la fuite ; mais on courut après lui, on l'arrêta, & on l'obligea de partager au moins les maux dont on l'accusoit d'être la cause.

L'armée Chrétienne étoit dans cette triste situation, lorsqu'elle apprit que l'Empereur Alexis n'étoit pas éloigné d'Antioche. Elle se flatta alors qu'elle seroit bientôt délivrée ; mais elle ne tarda pas à connoître que ses espérances étoient mal fondées. Alexis, qui redoutoit la puissance des Croisés, ne songeoit nullement à les secourir, & d'ailleurs il ne vouloit pas se faire ennemi des Turcs, qui auroient pû se venger de lui après la retraite des Francs. Ainsi ayant resté quelque temps campé à Finiminis, il reprit la route de Nicée, ravageant tout le pays par où il passa. Kerboga, à qui l'armée Impériale avoit donné de l'inquiétude, ne la vit pas plutôt éloignée, qu'il redoubla ses efforts pour enlever Antioche aux Croisés. Ceux-ci n'ayant plus aucun espoir, commencérent à tomber dans le découragement, & les soldats mêmes refuserent d'obéir à leurs Chefs. Une pieuse fraude tira les Croisés de l'extrême embarras où ils étoient, & ranima leur courage entierement abattu. Pierre Barthelemi, Prêtre de Marseille, publia que Jesus-Christ lui étoit apparu en songe, pour lui annoncer que le fer de la lance qui lui avoit percé le côté, étoit enterré dans une Eglise d'Antioche ; & que si les Chrétiens trouvoient ce fer, ils seroient vainqueurs de leurs ennemis ; mais qu'il falloit auparavant passer trois jours dans le jeûne & dans la priere. On ajouta foi au discours de Barthelemi, & lorsque les trois jours de jeûne furent expirés, on se rendit dans l'Eglise indiquée, & on y trouva le fer qu'on y cherchoit. Il se fit un changement subit dans les esprits, & chaque soldat devenu héros demanda qu'on le conduisît à l'ennemi. Les Chefs croyant devoir agir avec prudence dans un moment si critique, envoyerent Pierre l'Hermite à Kerboga pour lui proposer un combat singulier, avec celui des Princes Chrétiens qu'il voudroit indiquer, ou de confier le sort des deux armées à une petite troupe choisie de part & d'autre. Le Général Turc rejetta ces propositions, & renvoya même Pierre l'Hermite avec hauteur. Les Croisés profiterent alors de l'ardeur de leurs troupes, & présenterent la bataille aux Turcs. Les Prêtres revêtus de leurs ornements parcouroient tous les rangs le crucifix à la main, & exhortoient

LES CROISADES.

les ſoldats à bien faire leur devoir. La victoire penſa pluſieurs fois ſe déclarer pour les Turcs ; mais la valeur de Tancrede rétablit le combat, & les ennemis furent entierement mis en fuite. Le camp de Kerboga fut pris, les Francs y trouverent des proviſions en abondance, avec un immenſe butin. La citadelle ſe rendit alors, & Boëmond fut fait Prince d'Antioche.

Suites des conquêtes des Chrétiens.

Cette conquête ouvrit aux Francs toute la Syrie, & les mit en état de s'avancer vers Jéruſalem. Decak, Sulthan de Damas, & Redhouan, Sulthan d'Alep, trop foibles pour leur réſiſter, implorerent inutilement le ſecours du Khalif de Bagdad, qui n'avoit plus d'autorité dans la Syrie. Pendant que les Croiſés ſe diſpoſoient à partir d'Antioche, l'Emir d'une forteréſſe, nommé Ezaz, les engagea à le protéger contre Redhouan, qui le tenoit aſſiégé pour ſe venger des courſes qu'il avoit faites ſur ſes terres. Trente mille Chrétiens ſous la conduite de Godefroi de Bouillon & de quelques autres Princes, marcherent au ſecours de la place. Redhouan ſe retira à leur approche, & fit priſonnier un grand nombre de Croiſés qu'il rencontra ſur ſa route. Le Duc de Lorraine le ſuivit de près, attaqua ſon arriere-garde, & lui enleva les priſonniers qu'il avoit faits. L'Emir d'Ezaz délivré de ſes ennemis ; rendit foi & hommage aux Croiſés, qui devinrent en quelque ſorte les maîtres de la forteréſſe. L'Emir reconnut bientôt la faute qu'il avoit faite d'appeller les Chrétiens à ſon ſecours, & il forma une conſpiration contre eux, mais elle fut découverte.

Pendant que les Croiſés ſe diſpoſoient à ſe mettre en marche pour aller à Jéruſalem, le Comte de Toulouſe ſe rendit maître de Bira, ville forte, ſituée dans le territoire d'Apamée, & éloignée de deux journées. Les Croiſés s'emparerent enſuite de Mara El Nooman ; à huit milles de Bira. Les Hiſtoriens Chrétiens reprochent aux Francs, lorſqu'ils furent entrés dans cette ville, d'avoir pouſſé la cruauté juſqu'à ouvrir les corps morts pour y trouver des pieces d'argent, & avoir mangé de la chair humaine. Les Hiſtoriens Arabes les accuſent d'avoir manqué au traité qu'ils avoient fait avec les habitants, c'eſt-à-dire, de ne point entrer dans leur ville, & d'y mettre ſeulement garniſon. Les villes de Céſarée, de Hama, d'Hemeſſe, de Ramla, & pluſieurs autres places de Syrie, effrayées de la puiſſance des Francs, ouvrirent leurs portes, & livrerent paſſage à l'armée Chrétienne. Celles qui oſerent faire quelque réſiſtance furent priſes d'aſſaut, & traitées avec toute la rigueur poſſible. C'eſt ainſi que les Croiſés traverſerent les Etats des Princes de Syrie Seljoucides & Ortokides, ou Turcomans, entrerent dans ceux des Khalifs d'Egypte, & arriverent juſqu'à Jéruſalem qui dépendoit de ces derniers. Cette fameuſe ville étoit alors gouvernée par un Emir nommé Iftikhar Eddoulet, qui y avoit été mis par Moſtaali, Khalif Phatimite d'Egypte.

Siége de Jéruſalem.

Jéruſalem eſt ſituée en Syrie dans le pays qu'on nommoit anciennement la Cananée, dans la partie de la terre promiſe qui tomba en partage à la Tribu de Benjamin. Le territoire de cette ville & de ſes dépendances fut nommé Paleſtine, mot corrompu de *Philiſtine*, parce qu'il étoit autrefois occupé par les Philiſtins. Le pays fut auſſi appellé Judée. Jéruſalem fut bâtie ſur le penchant de deux montagnes, dont l'une, qui eſt vers l'Orient, s'appelle Sion, & l'autre vers l'Occident eſt nommée Moria ; de ſorte que la ville regardoit

le Levant & le Midi. Elle n'avoit sur ces éminences que le Temple de Salomon & la Tour de David, ou le Fort Antonia. L'Empereur Adrien avoit achevé de détruire cette ville pour punir les fréquentes rébellions des Juifs, & il l'avoit fait ensuite rebâtir sur le sommet de ces montagnes, & lui avoit donné une forme différente de celle qu'elle avoit auparavant. Il la fit beaucoup plus petite & très-irréguliere, quoiqu'elle fût encore de figure quarrée, mais plus longue que large. Le Temple de la Résurrection, qui étoit hors de l'ancienne ville, se trouva dans l'enceinte de la nouvelle, qui, par sa situation élevée & penchante, demeura environnée de trois côtés de grandes & profondes vallées. Elle avoit à l'Orient celle de Josaphat; au Midi & au Couchant celle d'Ennon, qui servoit de borne aux terres de Juda & de Benjamin. Cette vallée s'étend vers le Couchant jusqu'à la Piscine, nommée aujourd'hui *le Lac du Patriarche*. L'accès en est cependant assez aisé du côté du Nord, & le chemin facile & uni.

Ce fut de ce côté-là que les Chrétiens camperent. Ils étendirent leurs quartiers vers l'Occident, c'est-à-dire, depuis la porte de S. Etienne jusqu'à celle qui étoit sous la Tour de David. Des rochers escarpés & les précipices des vallées les empêchoient de renfermer la ville du côté du Levant. Jérusalem défendue par une forte garnison, étoit d'ailleurs munie de toutes sortes de provisions. Les assiégeants eurent encore beaucoup à souffrir à ce siége, & surtout de la soif; car les ennemis avoient comblé toutes les citernes, où ils avoient coutume de rassembler les eaux des pluyes. Les Chrétiens, pour hâter la prise de cette place, construisirent deux tours qu'ils approcherent des murailles. La premiere fut placée à la porte de Sion, la seconde entre les portes d'Amoad & d'Asbath. Les Musulmans brûlerent la premiere; mais les Chrétiens, par le moyen de la seconde, pénetrerent jusques sur les murailles, & s'emparerent de la ville. Godefroi y entra le premier avec son frere Eustache, ensuite le Comte de Toulouse, qui étoit à une autre attaque, & enfin toute l'armée. On fit main basse sur les ennemis qui étoient dans la ville sans distinction d'âge ni de sexe; on chercha jusques dans les souterrains ceux qui vouloient se dérober à la mort, & en un instant la ville fut inondée de sang; enfin le massacre ne cessa que lorsque les vainqueurs, fatigués du carnage, eurent horreur de leur inhumanité & de leur cruauté. Le siége de Jérusalem n'avoit duré que quarante jours. On trouva dans les deux superbes Mosquées de Sakhra & d'Acsa soixante & dix chandeliers, dont vingt étoient d'or, & les cinquante autres d'argent, & un bassin d'argent d'un poids considérable.

1099. 15 de Juillet.

Les Croisés, après ces exécutions cruelles & sanguinaires, quitterent leurs armes, & se rendirent pieds nuds au saint Sépulcre, & autres lieux honorés par les mysteres de notre rédemption. Le Clergé & le peu de Chrétiens qui étoient dans la ville allerent au devant des Princes Croisés, avec les croix & les reliques, & les conduisirent dans l'Eglise du saint Sépulcre, chantant des Hymnes & des Cantiques spirituels.

GODEFROI DE BOUILLON, premier Roi de Jérusalem.

Huit jours après la conquête de Jérusalem les Princes Croisés s'assemblerent pour élire un Roi de Jérusalem, & les suffrages se réunirent en faveur de Godefroi de Bouillon, célebre par sa valeur, sa sincere piété & ses autres vertus. Aussitôt après l'élection, on le conduisit solemnellement dans l'Eglise

LES CROISADES.

du saint Sépulcre pour y être sacré. Il refusa de mettre sur sa tête la couronne d'or qu'on lui présenta, déclarant qu'il ne lui convenoit pas de porter un tel ornement dans un endroit où Jesus-Christ avoit été couronné d'épines. Dès les premiers jours de son regne il rétablit le service divin, fonda un Chapitre de Chanoines dans l'Eglise du saint Sépulcre, & un autre dans l'Eglise du Temple, leur assignant des revenus suffisants, & des logements convenables près de ces Eglises. Il fonda encore un Monastere dans la vallée de Josaphat en faveur de plusieurs Moines qu'il avoit tirés des Maisons les mieux reglées, & qui pendant tout le voyage célebroient pour lui le service divin aux heures du jour & de la nuit. Enfin au bout de cinq mois on nomma pour Patriarche l'Archevêque Daïmbert. Godefroi & Boëmond voulurent recevoir de lui, l'un, l'investiture du Royaume de Jérusalem, l'autre, celle de la Principauté d'Antioche.

Quelque temps après le Roi & le Patriarche eurent un different ensemble. Le dernier prétendoit que le Roi avoit donné à Dieu la ville de Jérusalem & sa forteresse, avec la ville de Joppé & ses dépendances. Godefroi se laissa gagner, & pour terminer cette dispute, il ceda à l'Eglise du saint Sépulcre le quart de la ville de Joppé, & le jour de Pâques suivant il abandonna au Patriarche la ville de Jérusalem, avec la Tour de David & ses dépendances, à condition cependant que le Roi auroit la jouissance de Jérusalem & de Joppé, jusqu'à ce qu'il eût augmenté son Royaume d'une ou de deux autres villes; que s'il mouroit sans enfants, le tout appartiendroit au Patriarche.

Les grands succès des Croisés répandirent la consternation parmi les Musulmans, & les peuples allarmés ne sçavoient où aller chercher un asyle. La Syrie se trouvoit alors partagée en plusieurs Principautés. Les Khalifs d'Egypte en occupoient une partie; les Seljoucides possédoient les Royaumes de Damas & d'Alep; les Turcomans Orrokides étoient maîtres de la partie septentrionale, & de ce qui est voisin de l'Arménie; les Francs avoient fondé un nouveau Royaume à Jérusalem; Antioche, Edesse ou Roha, & dans la suite Tripoli formoient des Principautés particulieres qui relevoient des Rois de Jérusalem. Il s'établit encore dans le même temps un nouveau Royaume dans la partie de l'Arménie voisine de la Syrie, c'est-à-dire, dans le Khelath. Le fondateur de ce nouveau Royaume fut Sokman, qui avoit été esclave d'un Prince de la famille des Seljoucides établis dans l'Adherbidgiane. Enfin il y avoit encore dans le Royaume de Mousoul quelques Emirs Turcs très-puissants, & les Assassins commençoient à former un Etat dans la Syrie (1).

Les Croisés profitant de la terreur des peuples, étendirent leurs conquêtes, & Godefroi de Bouillon eut l'avantage de battre l'armée que le Khalif d'Egypte avoit envoyée pour reprendre Jérusalem. Cette bataille termina les grandes expéditions de la premiere Croisade, & les Seigneurs qui n'avoient point formé d'établissements en Asie, repasserent en Europe. Godefroi demeura seul avec Tancrede; mais leurs troupes rassemblées composoient à peine trois cents chevaux & deux mille hommes d'Infanterie. Les

(1) Hist. des Huns, T. III. L. 12.

villes qui leur étoient ſoumiſes étoient en très-petit nombre, & d'ailleurs elles étoient ſéparées par des places ennemies; de ſorte qu'on ne pouvoit paſſer de l'une à l'autre ſans un grand danger. Toute la campagne étoit occupée par les Turcs, qui ne faiſoient aucun quartier aux Chrétiens qu'ils rencontroient. Les Francs n'étoient gueres plus en ſûreté dans les villes qui étoient mal fermées & mal peuplées. On les y ſurprenoit pendant la nuit, & ils étoient expoſés à perdre leurs biens, la liberté, & ſouvent la vie même. Godefroi, avec le peu de troupes qui lui reſtoient, travailla à étendre ſon Royaume. Il ſoumit toute la Galilée, dont il donna le gouvernement ou plutôt la ſouveraineté à Tancrede; il fortifia Joppé, & prit quelques autres places. Il mourut univerſellement regretté, après un regne d'un an moins cinq jours, & fut enterré dans une chapelle de l'Egliſe de ſaint Sépulcre.

Les Croisades.

Après la mort de Godefroi le thrône de Jéruſalem fut occupé par Baudouin ſon frere, qui étoit Comte d'Edeſſe. Il ſe démit alors de ce Comté en faveur de Baudouin du Bourg ſon couſin, & donna à Hugues de Saint-Omer la ville de Tiberiade que Tancrede lui avoit cédée. Ce dernier, qui ne pouvoit oublier une injure qu'il avoit reçue de la part de Baudouin à Tarſe, ville de Cilicie, ne put ſe réſoudre à prêter ſerment de fidélité à ce Prince, & renonça pour cet effet au Comté de Caiffa & à la Principauté de Galilée, qui dépendoient du Royaume de Jéruſalem. Ces pays lui avoient été donnés par Godefroi pour lui & pour ſes deſcendants, en récompenſe des grands ſervices qu'il lui avoit rendus. Tancrede ayant ainſi abandonné toutes ſes poſſeſſions, ſe retira à Antioche, où il avoit été appellé par les habitants de cette ville, qui vouloient lui en donner le gouvernement, avec celui de toute la Province, juſqu'au retour de Boëmond, alors priſonnier chez les Turcs.

Baudouin, deuxieme Roi de Jéruſalem.

1100.

Dekak, Roi de Damas, inſtruit que Baudouin devoit ſe mettre en marche pour aller prendre poſſeſſion de ſon nouveau Royaume, lui dreſſa une embuſcade dans un paſſage dangereux & fort étroit, ſitué proche le fleuve du Chien, entre des montagnes & des rochers inacceſſibles ſur le bord de la mer. Baudouin, qui fut informé du deſſein des Turcs, les attaqua dans le moment qu'ils ne s'y attendoient pas, & les mit en fuite; mais le paſſage étoit ſi difficile qu'il fut obligé de s'arrêter pendant la nuit. Les Turcs qui s'étoient ſauvés parmi les rochers, profiterent de cette circonſtance pour harceler l'armée Chrétienne, & ne ceſſerent de l'accabler de fleches. Auſſitôt que le jour parut, Baudouin ſe mit en marche, & ſe retira d'un endroit où il avoit couru de ſi grands riſques. Arrivé heureuſement dans ſes nouveaux États, il fut couronné à Bethléem le jour de Noël par le Patriarche Daïmbert.

Le Comte de Toulouſe, ou de S. Gilles, aſſiégeoit cependant Tripoli, qui appartenoit alors aux Khalifs Phatimites, maîtres de l'Egypte & d'une partie de la Syrie. Le Roi de Damas & l'Emir d'Hemeſſe marcherent au ſecours de cette place, mais ils furent bientôt défaits, & Tripoli ſeroit tombée entre les mains du Comte de Toulouſe, ſi le Gouverneur n'eût donné à ce Prince une groſſe ſommé d'argent pour l'engager à ſe retirer. Il porta auſſitôt ſes armes d'un autre côté, & ſe rendit maître en peu de temps de la ville d'Antarados, où il fit maſſacrer tous les Mahométans. Après cette conquête il avoit deſſein de s'emparer du château des Kurdes, & il étoit

LES CROISADES.

déjà devant cette place, lorſqu'il apprit que Redhouan, Sulthan d'Alep, avoit fait aſſaſſiner Houſſaïn Emir d'Hemeſſe, un des plus braves Capitaines de ſon ſiecle. Le Comte de Toulouſe habile à profiter des fautes de l'ennemi, quitta le château des Kurdes, & alla mettre le ſiége devant Hemeſſe.

La haine implacable que les partiſans des Khalifs de Bagdad portoient à ceux qui étoient attachés aux Khalifs Phatimites, fut cauſe des grands avantages que les Chrétiens remporterent ſur ces derniers. Ptolémaïs & d'autres villes de la Syrie tomberent au pouvoir des Francs (1), qui ravagerent impunément tout le pays. Des progrès ſi rapides allarmerent pluſieurs Princes Mahométans, & les réunirent pour quelque temps. Dgiokarmiſch, Roi de Mouſſoul, & l'Emir Sokman raſſemblerent une armée de ſoixante mille hommes, à deſſein de faire le ſiége d'Edeſſe, dont Baudouin du Bourg étoit maître. Ce Prince effrayé de l'approche des ennemis, envoya demander du ſecours à Boëmond & à Tancrede, qui étoient alors à Antioche. Ils ſe mirent auſſitôt en campagne à la tête d'une armée de dix mille hommes, & joignirent Baudouin dans les environs de Harran. Informés que les Turcs s'avançoient vers Roha ou Edeſſe, ils ſe rangerent en bataille dans la plaine de Racca. Sokman, avec trente mille hommes, fondit alors ſur l'aîle droite des Chrétiens, mais il fut repouſſé par Boëmond & Tancrede, qui la commandoient. Baudouin du Bourg & Joſcelin de Courtenai, éloignés de Boëmond de plus d'un mille, n'eurent pas plutôt appris les nouvelles du combat qu'ils ſe mirent en marche pour aller au ſecours des Chrétiens. Surpris dans leur route par un Corps de dix mille Turcs qui étoient en embuſcade, ils furent obligés de prendre la fuite. Le Prince d'Edeſſe fut fait priſonnier dans cette occaſion.

Tancrede n'ayant pû le tirer des mains des Turcs, à cauſe de la nuit qui ſurvint, ſe rendit à Edeſſe pour défendre cette place contre les entrepriſes des ennemis. En effet huit jours après Dgiokarmiſch parut devant Edeſſe avec une armée plus conſiderable que la premiere, & ſa préſence jetta l'allarme dans la ville. Tancrede raſſura les habitants, & informa Boëmond de la ſituation où il ſe trouvoit. Le Prince d'Antioche partit auſſitôt pour le ſecourir; mais les difficultés qu'il rencontra dans ſa route l'empêcherent d'arriver promptement. Tancrede, qui commençoit à ne plus eſperer de ſecours, prit le parti de tout haſarder pour ſortir du danger où il étoit. Quoique de beaucoup inférieur à l'ennemi, il oſa faire une ſortie dont le ſuccès ſurpaſſa ſes eſpérances. Il ſurprit dès le matin les Turcs encore endormis, & en égorgea un grand nombre avant que le reſte eût eu le temps de ſe reconnoître. Dgiokarmiſch & Sokman ſaiſis de terreur, prirent honteuſement la fuite, abandonnerent leurs tentes & leurs bagages, & eurent le malheur d'être rencontrés par les troupes de Boëmond, qui acheverent de mettre leur armée en déſordre. Tous ces évenements ſe paſſerent depuis l'an 1100 juſqu'à la fin de l'année 1103.

Cependant dès la premiere année du regne de Baudouin, il s'étoit formé en Europe une nouvelle armée de Croiſés. Les grands ſuccès de la premiere Croiſade avoient inſpiré à un grand nombre de perſonnes le déſir de paſſer

(1) On ſçait que ce nom fut encore donné aux Croiſés.

LES CROISADES.

en Paleſtine, & plus de deux cent mille hommes, tant Lombards que François & Allemans, s'étoient enrollés pour une nouvelle expédition. Les premiers avoient pour Chefs l'Evêque de Milan, Albert, Comte de Blandras, ſon frere Wido, Hugues de Mont-Béel, Othon, neveu d'Albert, & Vigebert, Comte de Parme. Ils arriverent à Nicomédie vers les fêtes de Pâques de l'an 1102. Conrad, Connétable de l'Empereur Henri III. les joignit avec les Allemans, & ils furent ſuivis d'Etienne, Comte de Blois, d'Etienne, Duc de Bourgogne, de Hugues le Grand, & de pluſieurs autres Seigneurs François. L'Empereur Grec, Alexis Comnene, leur donna pour guides des Turcoples (1). Les Comtes Raimond & Etienne de Blois étoient d'avis qu'on ſuivît la route que Godefroi de Bouillon avoit priſe; mais les Lombards, ſe fiant ſur leur nombre, s'obſtinerent à prendre le chemin des montagnes. Ils ſe flattoient d'avance de ſe rendre maîtres de Bagdad, & de pénetrer juſques dans le Khoraſſan. On ſe trouva dans la néceſſité de les ſuivre, & après trois ſemaines de marche dans l'abondance & la débauche, on parvint aux montagnes. Les Croiſés ſe rendirent alors maîtres d'une forteresſe, où ils paſſerent au fil de l'épée deux cents Turcs; mais ils ne purent s'emparer de celle de Gargara. L'armée Chrétienne commença dès ce moment à être fort incommodée des Barbares, qui la harceloient ſans ceſſe. Raimond & les troupes d'Alexis Comnene corrompus par les largeſſes de Kilidge Arſlan, Sulthan d'Iconium, conduiſirent les Chrétiens au travers de déſerts affreux où ils manquerent d'eau, & les firent tomber dans les embuſcades que l'ennemi avoit dreſſées ſur la route. Cette trahiſon fit périr un grand nombre de Croiſés. On plaça ſept cents François à l'avant-garde, & autant de Lombards à l'arriere-garde. Ceux-ci ayant été défaits, le Duc de Bourgogne, avec cinq cents Cuiraſſiers, prit leur poſte, & il le ſoutint avec tant de valeur, que les Turcs ne purent entamer ſa troupe. Il fut relevé par les autres Chefs de l'armée, & ce fut de cette maniere qu'on marcha pendant quinze jours au milieu des déſerts & des montagnes. La famine ſe faiſoit cependant ſentir, & perſonne n'oſoit s'écarter pour aller chercher des vivres.

Les Chrétiens ſortis de ces paſſages dangereux, commençoient à établir leur camp dans la plaine qui eſt aux pieds des montagnes de Paphlagonie, lorſqu'ils furent tout d'un coup attaqués par Kilidge Arſlan, accompagné de Daniſchmend, & de Redhouan, Roi d'Alep. Les Turcs pénetrerent d'abord dans le camp, où ils firent un grand carnage; mais la vigoureuſe réſiſtance des François & des Lombards les obligea bientôt de ſe retirer. Le lendemain de cette action trois mille Croiſés ſous la conduite de Conrad & de Bruno ſon neveu, s'avancerent vers Maraſch, & s'emparerent d'un château dont ils égorgerent la garniſon. Comme ils ſe retiroient avec leur butin au travers des montagnes où ils s'étoient engagés imprudemment, ils furent inveſtis de toutes parts, & taillés en pieces par les Turcs.

Le reſte de l'armée Chrétienne, après ce nouvel échec, reprit ſa route, & les Lombards formerent l'avant-garde. Les Barbares s'avancerent vers

(1) Eſpece de Milice étrangere au ſervice des Empereurs Grecs. On prétend que les ſoldats qui compoſoient ce Corps, étoient nés d'un Grec & d'une femme Turque.

LES CROISADES.

eux, & auſſitôt qu'ils eurent fait tomber ſur les Chrétiens une grêle de fleches, ils prirent la fuite pour revenir bientôt à la charge. Albert, Général des Lombards, ne put long-temps ſoutenir de pareilles attaques, & prit la fuite avec ſa troupe. Conrad, Chef des Allemans, le remplaça, fit quelque réſiſtance, & fut enfin obligé de ſe retirer. Le Duc de Bourgogne accourut à leur ſecours; mais après d'inutiles efforts, il ſuivit leur exemple. Etienne, Comte de Blois, s'avança enfin avec les François, combattit toute la journée, & fut contraint de ſe ſauver dans le camp. Raimond, avec les Provençaux & les Turcoples de l'Empereur, ſe préſenta à ſon tour devant l'ennemi; mais abandonné par cette Milice étrangere, il ſe réfugia avec dix perſonnes ſur le haut d'une montagne, où il ſe défendit long-temps. Le Comte de Blois, à la tête de deux cents Cuiraſſiers, le délivra du péril où il étoit, & le ramena au camp. Cette journée coûta beaucoup de monde aux Chrétiens, qui d'ailleurs manquoient de vivres. Pendant la nuit le Comte de Raimond abandonna l'armée, & ſe retira dans un château qui appartenoit à l'Empereur Alexis Comnene. La conſternation & le découragement étoient ſi grands parmi les Chrétiens, que les Soldats & les Officiers mêmes abandonnerent le camp où étoient leurs femmes, leurs enfants & tous leurs bagages. Les Turcs informés de cette retraite précipitée, pillerent le camp, maſſacrerent les femmes qu'ils y trouverent, & pourſuivirent enſuite les Chrétiens qui ſe laiſſerent égorger ſans ſe défendre. D'une armée ſi nombreuſe il ne ſe ſauva qu'un petit nombre qui ſe rendit à Conſtantinople. Ainſi l'Aſie Mineure vit périr plus de Chrétiens occidentaux dans leur paſſage ſur les terres des Turcs Seljoucides, qu'il n'en périt dans les guerres de Syrie.

Quelques jours après Kilidge Arſlan, vainqueur de tant de Chrétiens, apprit que Guillaume, Comte de Nevers, qui étoit parti de France avec quinze mille hommes, ſans compter les femmes, étoit arrivé à Civitot, & s'étoit emparé d'Ancyre, aujourd'hui Angora. Ces Croiſés avoient enſuite paſſé le fleuve Halis, & s'étoient approchés d'une petite ville habitée par des Grecs, qui avoient été au devant d'eux avec les Evangiles & les Croix; mais toutes ces choſes n'empêcherent pas le pillage de la place (1). Les Croiſés avoient pris leur route par Amaſie, lorſque Kilidge Arſlan fut informé qu'ils manquoient de vivres. Il diviſa alors ſon armée en trois Corps, & fondit ſur les Francs, qui ſe battirent avec tant d'ardeur, que l'ennemi ne put remporter aucun avantage conſiderable. Après avoir inutilement tenté de ſurprendre Stançon, ils s'avancerent juſqu'à Héraclée, où ils furent tourmentés de la ſoif pendant trois jours, parce que les Turcs avoient bouché les puits & les citernes. Le Sulthan d'Iconium les voyant affoiblis par cette diſette, les attaqua de nouveau; mais la valeur des François fit durer le combat depuis le matin juſqu'au ſoir. Ils furent tous tués ou faits priſonniers, à la réſerve de ſept cents qui ſe ſauverent à Germanicopolis. Le Comte de Nevers gagna ſeul Antioche, où il fut reçu par Tancrede.

Huit jours après Kilidge Arſlan remporta ſur les Chrétiens une victoire des plus complettes. Guillaume, Comte de Poitou, & Welfon, Duc de Baviere, à la tête de près de cent ſoixante mille hommes, entrerent dans

(1) Albert d'Aix.

les

les Etats de ce Sulthan, & ſe rendirent à Héraclée, après avoir détruit les villes de Phiniminis & de Salamia. Ils étoient fort incommodés de la ſoif, n'ayant point trouvé de puits ſur leur route, & ils apperçurent une riviere avec grande joye. Kilidge Arſlan parut tout d'un coup de l'autre côté avec ſes troupes, & fit tirer une ſi grande quantité de fleches, que les Chrétiens n'oſoient impunément approcher du bord pour puiſer de l'eau. Le déſordre ſe mit alors dans l'armée Chrétienne, & les ſoldats prirent la fuite dans les montagnes, où la plus grande partie fut égorgée. Le Comte de Poitou, avec ſon ſeul Ecuyer, ſe ſauva à Antioche. Les Croisades.

Tancrede, chargé de la défenſe de cette ville & de celle d'Edeſſe, avoit fait un traité d'amitié avec Redouan, Roi d'Alep. Ce dernier le rompit bientôt ſous différents prétextes, & parut tout d'un coup devant Antioche, à la tête d'une armée de trente mille hommes. Tancrede vola auſſitôt au ſecours de cette place, battit Redouan, ſe rendit maître d'Artéſie, & emmena un grand nombre de priſonniers, avec une grande quantité de chevaux. 1105.

Le Royaume de Damas étoit cependant agité de troubles occaſionnés par la mort de Dekak, & par l'élévation de ſon fils qui n'avoit qu'un an. Thoghteghin qui l'avoit placé ſur le thrône, s'étoit réſervé toute l'autorité. Ces diviſions firent naître à Hugues de Tiberiade le déſir de s'emparer de Damas. Il s'avança avec ſix cents hommes dans la plaine qui eſt aux environs de cette ville, & y enleva un grand butin qu'il conduiſit à Céſarée de Philippe. Thoghteghin n'ayant pas eu le temps de s'oppoſer à cette irruption, raſſembla promptement ſes troupes, & fit tant de diligence qu'il trouva moyen de lui couper la retraite. Hugues voulut s'ouvrir le paſſage les armes à la main, mais il fut tué ſur le champ de bataille, & les Turcs emporterent tout le butin que les Francs avoient fait dans la plaine de Damas. 1106.

Les Bathéniens ou Aſſaſſins, ennemis auſſi redoutables pour les Chrétiens que pour les Muſulmans, commençoient alors à devenir puiſſants dans la Syrie. Abou-taher, un de leurs Chefs qui demeuroit à Apamée, fit aſſaſſiner Khalaf, que le Khalif d'Egypte avoit envoyé pour s'emparer de cette place, qu'il avoit en effet enlevée à Redouan par trahiſon. Les Chrétiens de cette ville irrités de la mort de Khalaf qui les favoriſoit, réſolurent d'en tirer vengeance. Abou-taher ſe ſauva dans une tour, & envoya ſecrettement offrir à Redouan de lui remettre Apamée. Les Syriens & les Arméniens appréhendant de retomber ſous la puiſſance du Roi d'Alep, inviterent Tancrede à ſe rendre dans leur ville. Pendant que ce Prince faiſoit des préparatifs pour cette conquête, Abou-taher vint à bout de gagner les habitants de cette ville, & lorſque Tancrede ſe préſenta devant les portes, il les trouva fermées. Tancrede, après avoir inutilement reſté pendant trois ſemaines, ſe retira à Antioche. Après la fête de Pâques il recommença le ſiége de cette ville, & ne s'en put mettre en poſſeſſion que par les ſecours qu'il reçut des deux fils de Khalaf. Tancrede, maître d'Apamée, en traita les habitants avec beaucoup de clémence, & emmena avec lui Abou-taher à Antioche. Les deux enfants de Khalaf qu'il avoit laiſſés dans Apamée, firent égorger tous ceux qui avoient appartenu au Chef des Bathéniens. Ce fut de cette maniere que la ville d'Apamée tomba au pouvoir des Francs.

Vers ce même temps Thoghteghin alla aſſiéger Tiberiade, où Gervaiſe

LES CROISADES.

avoit ſuccedé à Hugues. Baudouin, Roi de Jéruſalem, venoit de ſortir de Tiberiade, & ſe trouvoit alors en campagne à la tête de quelques troupes. Le Régent de Damas qui redoutoit la valeur de Baudouin, lui envoya demander la paix. Le Roi reçut les Députés avec beaucoup de douceur, & lorſqu'ils furent de retour à leur camp, ils parlerent ſi avantageuſement de l'armée des Francs, que les Turcs prirent le parti de ſe retirer avec précipitation. Baudouin, après les avoir inutilement pourſuivis pendant quelque temps, retourna à Jéruſalem. Auſſitôt que ce Prince fut rentré dans ſes Etats, les Turcs ſortirent une ſeconde fois de Damas, & firent des courſes ſur le territoire de Seid, ou l'ancienne Sidon. Ils la bloquerent enſuite, & exigerent des habitants trente mille bezans d'or. On ne leur en offrit que neuf mille qu'ils accepterent promptement, dans la crainte que Baudouin ne vînt au ſecours de cette place.

Quelque temps avant Thoghteghin avoit envoyé quatre mille hommes pour ravager de nouveau le terriroire de Tiberiade. Les Turcs réſolus d'attirer la garniſon de cette ville, ne firent paroître d'abord que trois cents chevaux, qui prirent la fuite auſſitôt qu'ils apperçurent Gervaiſe avec une partie de ſes troupes. Ce Seigneur animé à la pourſuite des ennemis qui fuyoient devant lui, ſe vit tout d'un coup enveloppé. Il ne rechappa de toute ſa troupe que deux ſoldats, & il eut le malheur de tomber vif entre les mains des Turcs, qui l'emmenerent à Damas, où il fut percé de fleches dans le milieu de la place publique, quoique le Roi de Jéruſalem eût offert une ſomme conſiderable pour le racheter. Guillaume, Comte de Sartanges, vengea en quelque ſorte les Francs, en enlevant à Toghteghin la fortereſſe d'Archas, que Godefroi de Bouillon n'avoit pû prendre autrefois. Guillaume fit enſuite une irruption ſur les terres des environs de Damas, & y cauſa beaucoup de dommage.

Les diviſions qui regnoient toujours parmi les Muſulmans étoient cauſe des grands avantages que les Francs remportoient en Syrie. Cette Province ſe trouvoit alors remplie de troupes étrangeres. Les Croiſés, comme on l'a vû, y avoient formé le Royaume de Jéruſalem aux dépens des Khalifs Phatimites, & des Princes qui regnoient dans les contrées voiſines ſous l'autorité des Seljoucides. Les Phatimites oppoſés aux Khalifs de Bagdad, avoient été abandonnés par tous les Mahométans, que la différence de ſentiments dans la Religion avoient rendus leurs ennemis. Cette haine fut cauſe que les Barbares orientaux ne ſe réunirent point pour chaſſer les Croiſés. Les autres petits Princes de la Syrie vaſſaux de Mohammed, Sulthan Seljoucide de Perſe, n'étoient pas aſſez puiſſants pour réſiſter aux armées innombrables des Chrétiens. Le Khalif de Bagdad n'avoit aucune autorité dans cette ville, & Mohammed, dont je viens de parler, uniquement occupé à détruire la puiſſance des Emirs, ſembloit avoir deſſein d'affoiblir le Parti des Muſulmans pour favoriſer les Croiſés. Il paroît probable que ſi les Seljoucides de Perſe, de Damas, d'Alep, d'Iconium, avoient réuni toutes leurs troupes, les Francs n'auroient jamais pû s'établir en Syrie.

1107. & ſuiv.

Les ſuccès de ces derniers firent ouvrir les yeux aux Mahométans, & Mohammed raſſembla enfin toutes les troupes de la Syrie. Les Turcs, qui regardoient cette guerre comme une guerre de Religion, ſe rendirent

avec ardeur aux ordres du Sulthan de Perſe. Maudoud, devenu Roi de Mouſſoul, fut déclaré Chef de cette grande expédition. Il fut ſuivi par l'Emir Ilghazi, Roi de Maredin; par l'Emir Sokman, Roi d'Arménie & de Khelath; par Tamirak, Roi de Sandgiar, & par pluſieurs autres Princes Turcs. L'armée compoſée de deux cent mille hommes entra dans la Méſopotamie, prit ſur ſa route pluſieurs châteaux qui appartenoient aux Chrétiens, ravagea tout le pays par où elle paſſa, & ſurtout les environs d'Edeſſe. Tancrede, chargé de la défenſe de cette place pendant la captivité de Baudouin du Bourg, raſſembla ſes troupes en diligence, & envoya demander du ſecours au Roi de Jéruſalem. Baudouin ne tarda pas à joindre ſes forces à celles de Tancrede, & ces deux Princes marcherent contre les Turcs occupés au ſiége de Tell-baſcher, qui appartenoit à Joſcelin. Les Turcs, qui craignoient l'évenement d'une bataille, éviterent d'en venir aux mains, & ne chercherent qu'à fatiguer leurs ennemis. Les Francs n'ayant pû les forcer au combat, jetterent du ſecours dans toutes les places voiſines, & principalement dans Edeſſe. Ils ſe rapprocherent enſuite de l'Euphrate; mais pendant qu'ils paſſoient ce fleuve, & qu'une partie étoit déjà ſur l'autre bord, ils furent ſurpris par les Turcs qui leur enleverent pluſieurs priſonniers.

Les Croisades.

1111.

Maudoud ennuyé de la longueur du ſiége de Tell-baſcher qui avoit duré quarante-cinq jours, prit le parti d'abandonner ſon entrepriſe. Son armée ſe partagea alors en deux Corps. Cent mille hommes reprirent le chemin de l'Orient, pendant que les autres allerent à Alep, où regnoit Redouan. Ils prierent ce Prince de recevoir & de garder leurs femmes & leurs enfants, juſqu'à la fin de l'expédition qu'ils avoient entrepriſe contre les Chrétiens. Ils finirent par lui demander de nouvelles troupes; mais Redouan, qui avoit des engagements avec Tancrede, refuſa de les rompre, & ſe contenta de donner ſon fils en ôtage, pour preuve de la neutralité qu'il vouloit obſerver. Auſſitôt que les Turcs eurent ce jeune Prince entre les mains, ils menacerent de lui couper la tête, ſi ſon pere refuſoit de leur donner les ſecours qu'ils lui demandoient. Une menace ſi terrible ne fut pas capable d'engager le Prince Muſulman à manquer à ſa parole, & il conſentit à perdre plutôt ſon fils qu'à rompre les traités qu'il avoit faits avec Tancrede & les Chrétiens.

Maudoud, dont l'armée n'étoit plus ſi conſiderable, marcha vers Céſarée de Philippe, à une journée d'Antioche, & aſſiégea Mara El Nooman. Les Croiſés qui appréhendoient que les Turcs ne ſongeaſſent à faire le ſiége d'Antioche, raſſemblerent toutes leurs forces qui formerent une armée de vingt-ſix mille hommes, à la tête deſquels ſe trouverent le Roi de Jéruſalem, Tancrede, Joſcelin, Baudouin du Bourg, Payen de Saroudge, Hugues de Cantalar, Richard, Gouverneur de Maraſch ou Mareſie, Gui de Creſalt, Guillaume d'Albin, Guy, Prince de Tarſe & de Mamiſtra, outre un grand nombre de Seigneurs. Les Chrétiens réſolus d'attaquer les Turcs, s'avancerent vers Céſarée de Philippe; mais les ennemis refuſerent le combat, & après avoir harcelé les Francs pendant quelque temps, ils quitterent le pays d'Antioche. Cette expédition contre les Chrétiens manqua en partie par la privation des ſecours que Maudoud attendoit de Redouan & de

LES CROISADES.

Thoghteghin, Sulthan ou Régent du Royaume de Damas. Celui-ci effrayé par les nombreuſes armées des Francs qui ſe ſuccedoient les unes aux autres, avoit fait ſecrettement un traité avec eux, dans la crainte qu'ils ne vouluſſent le dépouiller de ſes Etats. Maudoud hors d'état de pourſuivre ſon entrepriſe, licencia ſes troupes & retourna à Mouſſoul.

Tancrede profita de la retraite des Turcs pour ſe rendre maître du château d'Athareb, ſitué proche d'Alep, & de quelques autres places, telles que Manbedge & Balis. Les Princes voiſins allarmés des conquêtes de Tancrede, ſe hâterent de lui offrir de groſſes ſommes pour l'engager à s'éloigner de leurs Etats. Redouan lui donna trente mille pieces d'or, des chevaux & des habits; la ville de Tyr ſept mille pieces d'or; celle de Schizour, où regnoient les Moncadites (1), quatre mille; & celle de Hama, ſoumiſe à un Kurde, nommé Aly, deux mille. Le traité que les Tyriens venoient de faire avec Tancrede ne les mettoit pas à l'abri des entrepriſes du Roi de Jéruſalem. Les dommages qu'ils cauſoient par terre & par mer aux pélerins Chrétiens, devoient en effet leur faire craindre que Baudouin ne ſongeât à s'en venger. Ce Prince ne tarda pas à former le projet de s'emparer de leur ville, afin d'arrêter leur brigandage. Les Tyriens informés des deſſeins du Roi de Jéruſalem, demanderent du ſecours à Thoghteghin, & la permiſſion de tranſporter à Damas ce qu'ils avoient de plus précieux. Comme tous ces bagages devoient paſſer ſur les terres d'un Franc nommé Rinfroy, ils lui propoſerent la ſomme de deux mille bezans, afin qu'il les laiſsât paſſer en ſûreté. Rinfroy reçut la ſomme; mais ſe croyant mal-à-propos autoriſé à manquer de parole à des Muſulmans, il fit avertir Baudouin de l'endroit par où les Tyriens devoient paſſer avec leurs effets. Le Roi de Jéruſalem profita de cet avis, & mit en embuſcade des troupes qui enleverent tout ce que les Tyriens tranſportoient à Damas.

Thoghteghin, qui appréhendoit que Baudouin ne ſe rendît maître de Tyr, y envoya quelques troupes pour en augmenter la garniſon. Le Roi de Jéruſalem ſe préſenta peu de temps après devant la place, en ruina les environs, & en fit le ſiége. La vigoureuſe réſiſtance des habitants le rebuta, & il ſe retira pour aller attaquer une fortereſſe appellée Hanaſch, qu'il prit d'aſſaut. Il retourna enſuite devant Tyr, fit conſtruire des tours, & recommença les attaques. Ce Prince eut alors à ſoutenir en même temps les ſorties des aſſiégés, & les fréquentes eſcarmouches des troupes de Thoghteghin, qui ne ceſſoient de le harceler. Baudouin, pour ſe garantir de ces derniers, fit creuſer un large foſſé autour de ſon camp. Thoghteghin, réſolu de forcer le Roi de Jéruſalem à abandonner le ſiége de Tyr, travailla à lui ôter les ſecours qu'il recevoir par mer du côté de Seïd. Il équipa une flotte, croiſa dans les environs de Seïd, battit une troupe de Francs qu'il ſurprit, & coula à fond leurs vaiſſeaux. La nouvelle de cet avantage

(1) Les Moncadites étoient une Tribu d'Arabes. Ils s'établirent l'an 1080 à Schizour qu'ils enleverent aux Grecs. Cette petite Dynaſtie n'eut que quatre Princes, & fut éteinte en 1157. Il arriva cette année en Syrie un violent tremblement de terre. Les villes d'Hemeſſe, de Hama, de Schizour, de Kafartab, d'Apamée, de Mara, de Laodicée, de Tripoli & d'Antioche furent ruinées. La famille entiere des Moncadites fut enſevelie ſous les ruines de Schizour.

ranima le courage des habitants de Tyr, qui firent de nouveaux efforts pour se défendre. Les Francs de leur côté pousserent les attaques le plus vivement qu'il leur fut possible; ils firent même construire deux autres tours plus considerables que les premieres; mais tous ces travaux devinrent inutiles, & ils furent enfin obligés de lever le siége. Vers ce même temps Basyle, Roi de la petite Arménie, c'est-à-dire, du pays de Siz, mourut dans ses Etats. Tancrede, Prince d'Antioche, se mit en chemin pour s'emparer du pays; mais il fut attaqué en route d'une maladie qui le conduisit au tombeau; & Sirjal se rendit maître de Siz.

Les Croisades. 1112.

Toghteghin & Maudoud, Roi de Moussoul, qui s'étoient reconciliés, réunirent leurs troupes pour faire quelqu'entreprise contre les Francs. Se voyant à la tête de trente mille hommes, ils se flatterent de pouvoir s'emparer de Tiberiade & de Jérusalem. Baudouin instruit de ce projet par le Roi d'Arménie, demanda du secours à Roger, Prince d'Antioche, & au Comte de Tripoli. Cependant les Turcs se rendirent maîtres du Thabor, & assiégerent Tiberiade. Il y avoit déjà trois mois qu'ils étoient devant cette place, lorsque le Roi de Jérusalem, accompagné de Joscelin, Comte d'Edesse & de Tell-Bascher, alla camper au-delà du Jourdain, près de l'endroit où étoient les Turcs. Ceux-ci envoyerent aussitôt un détachement contre les Chrétiens, & placerent une partie de leurs troupes en embuscade. Baudouin fondit avec impétuosité sur les ennemis, qui prirent aussitôt la fuite pour attirer les Francs du côté où étoit l'embuscade. Le Roi de Jérusalem n'écoutant que son ardeur, poursuivit trop vivement les Turcs. Il se trouva bientôt enveloppé de tous côtés, & eut beaucoup de peine à se sauver, après avoir perdu l'étendard qu'il portoit.

1113.

Le lendemain de cette déroute, Roger & le Comte de Tripoli joignirent Baudouin avec leurs troupes. L'armée Chrétienne se trouvant alors forte de seize mille hommes, alla se poster sur le haut d'une montagne, dont les Turcs occupoient les vallées. On resta dans cette situation l'espace de vingt-six jours, pendant lesquels les Turcs firent divers détachements pour ravager le plat pays. On étoit alors dans le commencement de l'automne, temps où la plûpart des pélerins se rendoient à Jérusalem. Les Turcs craignant qu'ils n'amenassent avec eux quelques secours, se retirerent d'abord aux environs de Damas, & de-là passerent dans l'Asie Mineure pour soutenir le Sulthan d'Iconium, qui étoit en guerre avec les Grecs.

Plusieurs tremblements de terre arrivés dans les mois d'Octobre & de Novembre, ruinerent la plus grande partie des places dont les Francs étoient en possession. Un grand nombre de villes de la Cilicie, de l'Isaurie & de la Célé-Syrie avoient été renversées. La ville de Maresie avoit le plus souffert, & il restoit à peine des traces de ses fauxbourgs. Tous les habitants de ces villes étoient dispersés dans la campagne, & un plus grand nombre étoit péri sous leurs ruines. Mohammed, Sulthan Seljoucide de Perse, voulant profiter des malheurs des Chrétiens, ordonna à tous les Princes de Syrie de joindre leurs troupes à Ac-Sancar El Bourski son Général, qu'il avoit fait Roi de Moussoul, à la place de Maudoud assassiné l'année précédente, & de marcher contre les Francs. L'arrivée de Bourski effraya autant les Turcs de la Syrie que les Francs. Ilghazi, Roi de Maredin, eut le premier affaire

1114.

LES CROISADES.

au Général de Mohammed, & le vainquit. Cette victoire lui faisant redouter la colere du Sulthan de Perse, beaucoup plus puissant que lui, il mit dans ses intérêts Thoghteghin, & ces deux Princes se déterminerent à demander du secours aux Chrétiens. Ils firent en conséquence des propositions de paix à Baudouin, Roi de Jérusalem, & à Roger, Prince d'Antioche. Elles furent acceptées, & le traité fut signé entre les quatre Princes.

Mohammed irrité de l'avantage qu'Ilghazi avoit remporté sur Bourski, & de l'alliance qu'il avoit contracté avec les Francs, assembla une armée de quarante mille hommes qu'il envoya en Syrie sous la conduite de Bourski & du fameux Emadeddin Zenghi. Cette armée passa l'Euphrate à Racca, & entra dans le territoire d'Antioche, entreprit le siége d'Edesse, fit périr par le fer un grand nombre de Francs, ravagea les environs de Samosath, de Saroudge, que nos Historiens appellent Ragia, pilla plusieurs villes qui appartenoient aux Francs, & fit prisonnier Guillaume de Perce qui commandoit dans ce pays. La ville de Hama dépendante des Etats de Thoghteghin, fut assiégée, prise d'assaut & livrée au pillage.

1115. Cependant le Roi de Jérusalem, Ponce de Tripoli, Roger, Baudouin, Comte d'Edesse, & Thoghteghin, rassemblerent leurs troupes, & allerent camper à trois lieues de Kafertab ou Cafarda. Les Turcs n'osant plus tenir la campagne se retirerent vers Hama, sous prétexte d'aller prendre leurs quartiers d'hyver. Le Roi de Jérusalem persuadé que les ennemis étoient retournés dans leur pays, reprit la route de ses Etats. Les Turcs reparurent aussitôt après sa retraite, & se mirent en possession de Kafertab qui appartenoit aux Francs. Roger, & Baudouin, Comte d'Edesse, à la tête de quinze mille hommes, attaquerent les Turcs partagés en trois Corps, placés le long du fleuve Farfar, entre Césarée (1), Straton & Apamée. Les Francs taillerent en pieces le premier Corps, le second fut culbuté dans le fleuve, & Thoghteghin détruisit le troisieme. La treve que les Chrétiens avoient faite avec le Roi de Damas étoit à peine expirée, que les hostilités recommencerent de part & d'autre. Les Francs allerent aussitôt assiéger Raphnia, ville de la dépendance du Royaume de Damas, & s'en rendirent maîtres. Thoghteghin la reprit bientôt après, & passa au fil de l'épée tous les Francs qu'il y trouva.

Mort de Baudouin I. Roi de Jérusalem.

1118. Le Roi de Jérusalem qui s'étoit acquis tant de gloire par ses conquêtes sur les Musulmans, fut attaqué vers ce même temps d'une dysenterie qui lui occasionna la mort. Ce Prince avoit regné dix-huit ans, & avoit beaucoup augmenté le Royaume de Jérusalem. Il ne laissa aucun enfant des trois femmes qu'il avoit eues. La derniere étoit Adélaïde, veuve de Roger, Comte de Sicile, qu'il avoit épousée après avoir répudié la fille de Tafroc, Prince d'Arménie. Il ne fut pas plus attaché à Adélaïde, & il renvoya cette Princesse en Sicile au bout de trois mois de mariage. Il prit pour prétexte de ce divorce des remords de conscience; mais en se séparant d'Adélaïde, il refusa de lui rendre les sommes considerables qu'il avoit reçues pour sa dot. Ces sommes lui avoient été d'un grand secours pour l'entretien de son armée, & avant son alliance avec cette Princesse, il se trouvoit dans un

(1) Différents Auteurs nomment cette place Sizera ou Sizeri.

Les Croisades.

grand embarras. Roger, fils d'Adélaïde, conçut un tel dépit de l'affront que Baudouin avoit fait à sa mere, qu'il refusa constamment d'envoyer des troupes en Palestine pour secourir les Chrétiens. Le corps de Baudouin fut inhumé dans une chapelle de l'Eglise du S. Sépulcre, à côté de celui de Godefroi de Bouillon son frere.

Baudouin II, troisieme Roi de Jérusalem.

Le Comte Eustache, frere de Godefroi & de Baudouin, étoit alors en Europe, & son éloignement le priva de la couronne de Jérusalem. Les Barons & les Seigneurs du Royaume considerant que les circonstances exigeoient qu'on donnât promptement à Baudouin un successeur qui pût défendre l'Etat, firent monter sur le thrône Baudouin du Bourg, Comte d'Edesse. Ce Prince en acceptant la couronne, céda le Comté d'Edesse à Joscelin son parent.

Cependant le Khalif Phatimite menaçoit les Chrétiens, & avoit rassemblé des troupes qui étoient allées camper devant Ascalon. Thoghteghin à cette nouvelle passa le Jourdain, & se joignit à l'armée Egyptienne. On resta en présence pendant quelque temps; mais comme on redoutoit de part & d'autre l'évenement d'un combat, les deux Partis se séparerent sans en venir aux mains. D'un autre côté, Joscelin fut défait par une Tribu d'Arabes nommés Beni-Rabia, qu'il avoit attaquée.

1119. La puissance des Turkomans Ortokides qui s'établissoient dans la Syrie, devint funeste aux Croisés. Ilghazi, Prince de cette Dynastie & Roi de Maredin, employa toutes sortes de moyens pour les affoiblir, & leur suscita autant d'ennemis qu'il lui fut possible. Accompagné de Thoghteghin & de Dobaïs, Emir de quelques Tribus d'Arabes, il entra dans la Principauté d'Antioche, & y commit de grandes hostilités. Roger, Prince d'Antioche, envoya aussitôt demander du secours à Joscelin, Comte d'Edesse, à Ponce, Comte de Tripoli, & à Baudouin II. Roi de Jérusalem; mais il se mit en campagne avant l'arrivée de ces Princes. Son armée qui ne consistoit qu'en trois mille sept cents hommes, alla camper dans un endroit nommé le Champ du sang. Ilghazi marcha vers Athareb, moins pour assiéger cette place que pour observer les desseins des Francs. Le Prince d'Antioche étoit occupé à ranger ses troupes, lorsque les Ortokides fondirent tout-à-coup sur lui. Un Corps de son armée ayant été enfoncé, le reste fut bientôt mis en désordre & taillé en pieces. Roger voulant arrêter l'impétuosité des ennemis, fut tué sur le champ de bataille. Ilghazi fit périr dans les tourments la plus grande partie de ceux qui avoient eu le malheur de tomber vifs entre ses mains.

Cependant le Roi de Jérusalem & le Comte de Tripoli s'avançoient avec leurs troupes pour secourir Antioche que les ennemis sembloient menacer. Le Roi de Maredin résolu de s'opposer à leur passage, envoya contre eux un détachement de dix mille hommes, qui se partagerent en trois Corps. Un des trois fut entierement défait, & ce petit avantage facilita aux Princes Francs les moyens d'arriver à Antioche. Ilghazi n'osant se flatter de pouvoir se rendre maître de cette ville, alla assiéger Athareb, dont les habitants se soumirent aussitôt qu'il parut, à condition qu'ils auroient la liberté de sortir de la place; ce qui leur fut accordé. Zaredna, ou Sardonias, ne fit pas plus de résistance, & fut traitée de même. Baudouin & le Comte 1120.

LES CROISADES.

de Tripoli qui ignoroient la prise d'Athareb, s'étoient mis en marche pour la secourir; mais aussitôt qu'ils eurent appris que cette ville étoit tombée au pouvoir des Ortokides, ils allerent camper à la montagne de Danit, dans le territoire de Sarmin ou Samartan. Ilghazi, après avoir fortifié Zaredna, forma le projet de surprendre l'armée des Francs pendant la nuit; mais Baudouin, qui étoit toujours sur ses gardes, s'apperçut de l'arrivée des ennemis, & eut le temps de ranger son armée en bataille. Les Francs se battirent avec tant d'intrépidité, que les Ortokides ne pouvant plus soutenir leurs efforts, prirent la fuite & abandonnerent le champ de bataille, sur lequel ils laisserent quatre mille morts. Ilghazi se vengea de sa défaite sur des Chrétiens qui s'étoient écartés de l'armée, & qu'il fit prisonniers en se sauvant à Alep. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il ordonna qu'on leur fît souffrir toutes sortes de tourments en sa présence. Les uns reçurent plusieurs coups sous la plante des pieds, d'autres furent enterrés jusqu'à la moitié du corps, & tués à coups de fleches; on en jetta plusieurs dans les rues, après leur avoir coupé les membres; quelques-uns furent exposés tout nuds à mille insultes, battus & pressés de renoncer à leur Religion. Ilghazi coupa lui-même la tête à l'un d'eux, & se servit du crâne pour en faire une tasse à boire. Ce Prince, après avoir fait démolir la forteresse de Zaredna, qu'il ne croyoit pas sans doute pouvoir conserver, s'en retourna à Maredin.

1121. Les Francs se saisirent aussitôt de Zaredna, & s'y fortifierent; mais Ilghazi n'eut pas plutôt appris cette nouvelle qu'il se mit en campagne pour tâcher de reprendre cette place. Joscelin s'avança de son côté jusqu'à Sarmin, & invita le Roi de Jérusalem à venir le joindre. Ilghazi, informé de la marche du Roi de Jérusalem, retourna à Alep, où il mourut peu de temps après. Thoghteghin avoit profité des circonstances pour aller ravager les environs de Tiberiade. Baudouin vola au secours de cette place, &

1122. assiégea Gérasa, ville de la Décapole, peu éloignée du Jourdain & voisine du mont Galaad. Thoghteghin voulut la défendre, mais il fut battu, & la ville tomba au pouvoir du Roi de Jérusalem, qui fit raser la forteresse que le Roi de Damas avoit fait élever l'année précédente.

Pendant que Baudouin étoit occupé du côté de Tiberiade, Balak (1) entra tout d'un coup sur les terres des Francs, & enleva dans une embuscade Joscelin, Comte d'Edesse, & Galeran son parent qu'il fit enfermer dans le château de Khortobtet (2). Le Roi de Jérusalem instruit de la détention du Comte d'Edesse, s'avança en diligence pour rétablir les affaires des Francs. Balak lui tendit un piége, vint à bout de le faire prisonnier, & l'envoya dans le même château où étoient Joscelin & son parent. Cinquante Arméniens touchés de la captivité de ces Princes, prirent la résolution hardie de les délivrer. Déguisés en Moines ou, selon d'autres, en Marchands, ils trouverent moyen d'être introduits dans le château, & égorgerent la garnison avec des poignards qu'ils avoient cachés sous leurs robes. Aussitôt que les Princes se virent en liberté, ils songerent à se fortifier dans ce même

(1) Il étoit petit-fils d'Ortok, Chef de la Dynastie des Turkomans Ortokides, & possédoit plusieurs villes en Syrie. Il étoit par conséquent neveu d'Ilghazi, fils d'Ortok.

(2) Guillaume de Tyr nomme cette forteresse Quartapiert; Sanut l'appelle Quartapetra.

endroit;

endroit; mais pendant qu'ils travailloient à ſe mettre en ſûreté, la place fut tout d'un coup inveſtie par un Corps d'Ortokides. Joſcelin, qui étoit allé chercher du ſecours, fut le ſeul des Princes qui profita de la liberté que les Arméniens leur avoient procurée. Balak offrit à Baudouin de lui permettre de ſe retirer à Edeſſe, s'il vouloit rendre le château, & ſur ſon refus, il pouſſa vivement le ſiége, reprit Khortobret, & fit de nouveau Baudouin priſonnier. Il lui accorda la vie, ainſi qu'à un de ſes neveux & à Galeran; mais il ordonna de les charger de chaînes & de les conduire à Harran. Les Chrétiens qui s'étoient aſſemblés pour ſecourir le Roi de Jéruſalem, ayant appris ce qui venoit de ſe paſſer, tournerent leurs pas du côté d'Alep, & y firent quelques ravages. Balak ſe rendit dans cette ville dans la crainte que Soliman ſon couſin germain, qui en étoit le maître, ne fût pas en état de la défendre.

Siége & priſe de Tyr.

1123.

Il étoit cependant arrivé d'Europe de nouveaux ſecours aux Chrétiens d'Orient, qui réſolurent d'en profiter pour faire une importante entrepriſe en Syrie. Depuis long-temps la ville de Tyr cauſoit de grands dommages aux Francs, par les facilités qu'elle offroit aux Turcs & aux Egyptiens de faire des courſes ſur le territoire de Jéruſalem. Il fut donc décidé qu'on entreprendroit le ſiége de cette ville. Tyr, que les Orientaux appellent Sour, ville célebre par ſon antiquité, ſon commerce, le grand nombre de ſes habitants, & la fertilité de ſon terroir, étoit la capitale de la Phénicie proprement dite. Elle eſt ſituée ſur le bord de la mer dans une preſqu'iſle, environnée d'une mer orageuſe qui la rend d'un accès difficile. Elle avoit ſous ſa dépendance les villes de Porphyria ou Haifa, de Ptolémaïs, de Céſarée de Philippe, de Sarepta, de Sidon, de Biblos, de Botrium, de Tripoli, d'Artéſie, d'Archas, d'Arados, d'Antarados & d'Héraclée. Depuis pluſieurs années ce territoire avoit été envahi par les Francs, les Seljoucides de Syrie, & par quelques autres Princes voiſins. Il appartenoit auparavant tout entier aux Egyptiens qui étoient encore maîtres de Tyr, à l'exception d'un tiers de cette ville qui avoit été cedé à Thoghteghin, tant pour l'empêcher de s'emparer du reſte de la ville, que pour l'engager à fournir des ſecours contre les Francs.

Ceux-ci commandés par le Patriarche Gormond, qui tenoit la place de Baudouin priſonnier chez les Ortokides, commencerent le ſiége de Tyr, & environnerent cette place de toutes parts. Elle avoit du côté de la mer un double mur flanqué de groſſes tours; mais ce mur étoit triple du côté de la terre, & les tours étoient ſi près les unes des autres qu'elles ſe touchoient. Deux groſſes tours défendoient l'entrée du port qui étoit au Nord. Outre ſes habitants, que le commerce dans toute la mer Méditerranée avoit conſiderablement enrichis, ceux de Céſarée, de Ptolémaïs, de Sidon, de Biblos, de Tripoli, & de toutes les villes voiſines, ſituées ſur le bord de la mer, s'y étoient retirés, comme dans un lieu où ils n'avoient rien à craindre. Les Francs, après s'être rendus maîtres de l'entrée du port, mirent leurs vaiſſeaux à ſec, & s'établirent dans un eſpace voiſin. Ils éleverent enſuite leurs machines, & commencerent à battre les murailles. Les Tyriens de leur côté conſtruiſirent d'autres machines pour les oppoſer à celles des Francs, firent de vigoureuſes ſorties, & ruinerent les travaux des aſſiégeants. L'arrivée

LES CROISADES.

de Ponce, Comte de Tripoli, ranima le courage des Francs, que tant de difficultés commençoient à abattre; mais elle ralentit en même temps l'ardeur des Tyriens.

Cependant les troupes d'Aſcalon voyant que le Royaume de Jéruſalem étoit dégarni de ſoldats, s'avancerent vers cette ville, & maſſacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent dans la campagne. Les habitants de Jéruſalem s'étant auſſitôt raſſemblés, parurent en armes ſur les murailles; ce qui obligea les troupes d'Aſcalon à ſe retirer ſans rien entreprendre.

Le ſiége de Tyr continuoit toujours avec beaucoup de vivacité. Les Tyriens qui craignoient de ſuccomber, informerent de leur ſituation le Khalif Phatimite d'Egypte & Thoghteghin. Ce dernier fit une diligence incroyable, & parut à Panéas à la tête d'une armée très-nombreuſe. Il preſſa en même temps le Khalif de lui envoyer encore des troupes avec des proviſions. On répandit alors le bruit qu'il étoit ſorti des ports d'Egypte une flotte conſiderable. Cette nouvelle allarma beaucoup les Francs, qui réſolurent d'attaquer Thoghreghin avant qu'il eût reçu les ſecours qu'il attendoit. Ils ſe partagerent en trois Corps. Le Comte de Tripoli, & Guillaume de Buris, Connétable du Royaume de Jéruſalem, furent chargés de marcher à l'ennemi. Le Doge de Veniſe qui étoit arrivé avec ſa flotte, fut deſtiné à attaquer celle des Egyptiens, & le reſte des troupes, avec une partie des Vénitiens, reſta dans le camp pour continuer le ſiége. Thoghteghin n'ayant reçu aucun des renforts qu'il attendoit du Khalif, évita le combat, & ſe retira à Damas. Les Francs retournerent alors au ſiége, & préſſerent tellement les Tyriens qu'ils ſongerent enfin à ſe rendre. Le Roi de Damas ſe préſenta une ſeconde fois aux environs de Panéas, ou Céſarée de Philippe, d'où il envoya aux Chefs des Francs des Ambaſſadeurs pour traiter de la paix & de la reddition de la place. Il fut arrêté que les Mahométans, leurs femmes & leurs enfants auroient la liberté de ſortir de la ville, & d'emporter leurs effets. Les Francs entrerent alors dans la ville, & en prirent poſſeſſion dans le mois de Juillet. Les deux tiers furent abandonnés au
1124. Roi de Jéruſalem, & le reſte aux Vénitiens.

D'un autre côté, Balak qui étoit reſté quelque temps dans Alep pour en impoſer aux Francs, en ſortit enfin, & alla faire le ſiége d'Hiérapolis ou Manbedge, qui appartenoit à un Emir nommé Haſſan. Comme ce pays étoit voiſin des Etats de Joſcelin, ce Comte penſa qu'il n'étoit pas de ſa politique de permettre à Balak de s'emparer d'Hiérapolis. Il raſſembla promptement les troupes d'Antioche & d'Edeſſe; marcha au ſecours de Haſſan, & livra bataille à Balak, qui la perdit avec la vie. Baudouin II. profita de la mort de Balak pour traiter de ſa rançon avec Timourtaſch, fils d'Ilghazi, devenu héritier de Balak. Baudouin obtint ſa liberté, à condition qu'il payeroit une ſomme de cent mille *Michaelis*, ſorte de monnoye alors en uſage dans l'Orient. Lorſqu'il fut arrivé à Antioche, il ſe trouva dans l'impoſſibilité de payer cette ſomme, pour laquelle il avoit donné des ôtages. Ses Barons lui conſeillerent de faire le ſiége d'Alep, qui appartenoit à Timourtaſch, Prince ſans courage & plongé dans la molleſſe. Baudouin ſe ſeroit emparé de cette place, ſi les habitants, qui n'avoient aucune eſpérance dans Timourtaſch, n'euſſent eu recours à Acſancar El Bourski,

Roi de Mouſſoul. Ce Prince ne tarda pas à marcher à leur ſecours, & ſa préſence obligea les Francs à ſe retirer. Bourski prit auſſitôt poſſeſſion d'Alep, & les Ortokides, en perdant cette place, eurent moins affaire avec les Francs.

Les ſuccès de ces derniers avoient obligé Bourski à reprendre les armes, & il ſe trouva de nouveau à la tête de toutes les forces de l'Orient. Le Sulthan de Perſe lui avoit donné les villes de Mouſſoul, de Sandgiar, de Vaſeth, & la Méſopotamie. Chargé de tout entreprendre contre les Francs, il paſſa l'Euphrate, entra dans le territoire d'Antioche, & mit à feu & à ſang le pays (1) qui étoit dégarni de troupes. Les habitants d'Antioche allarmés de l'approche des Turcs, firent ſçavoir au Roi de Jéruſalem le ſujet de leurs craintes. Baudouin ſe diſpoſa auſſitôt à arrêter les efforts des ennemis. Avant qu'il eût pû ſe rendre dans le pays, Bourski & Thoghteghin avoient déjà obligé la fortereſſe de Kafertab à ſe rendre; mais ils avoient inutilement tenté d'emporter Sardan. Ils étoient occupés au ſiége d'Ezaz, & ils dreſſoient déjà leurs machines, lorſque le Roi de Jéruſalem, les Comtes de Tripoli & d'Edeſſe arriverent avec leurs troupes. Les Francs ſe mirent auſſitôt en bataille, & malgré leur petit nombre qui étoit de beaucoup inférieur à celui de l'ennemi, ils oſerent en venir aux mains, & remporterent une victoire complette. Bourski, honteux de ſa défaite, repaſſa l'Euphrate, & retourna à Mouſſoul.

Baudouin II. qui étoit allé à Jéruſalem pour y prendre quelque repos, fit des préparatifs pour exécuter le projet qu'il avoit formé de ſe rendre maître de Damas. Son expédition ne fut qu'une ſimple courſe dans laquelle les Chrétiens firent un grand butin. La nouvelle d'un puiſſant armement que faiſoient les Egyptiens, obligea les Princes Francs à ſe rendre dans leurs Etats pour veiller à leur défenſe. Ce faux bruit s'étant diſſipé, Baudouin rentra dans le Royaume de Damas. Après avoir raſſemblé toutes ſes troupes à Tiberiade, il pénetra juſqu'aux prairies de Saphar qui ſont dans le voiſinage de Damas. Thoghteghin marcha à la rencontre des Francs, & en vint aux mains avec eux. La victoire fut long-temps diſputée, mais Baudouin ayant fait un nouvel effort, obligea les ennemis à prendre la fuite. Pendant que le Roi de Jéruſalem les pourſuivoit, l'Infanterie Turkomane, qui faiſoit une partie de l'armée de Thoghteghin, entra dans le camp des Chrétiens, & le pilla. Les Francs ſurpris de cet évenement, ſe retirerent en déſordre. Ils s'emparerent cependant d'une petite fortereſſe qui n'étoit pas beaucoup éloignée de cet endroit. Guillaume de Tyr prétend que les Chrétiens remporterent une victoire complette ſur le Roi de Damas; Aboulfédha ſoutient au contraire que les Turkomans mirent en fuite l'armée de Baudouin. 1126.

Après cette expédition, Ponce, Comte de Tripoli, engagea le Roi de Jéruſalem à ſe joindre à lui pour faire le ſiége de Raphanée, ville ſituée dans la Province d'Apamée. Elle ne ſe défendit que dix-huit jours, au bout deſquels elle capitula. Bourski, irrité de la perte de cette ville qui lui appartenoit, s'en vengea par le ravage qu'il fit dans la Célé-Syrie. Il mit enſuite

(1) Il n'y avoit pas alors de Prince dans ce pays, & il étoit gouverné par le Roi de Jéruſalem.

Les Croisades.

le ſiége devant Athareb ; mais il décampa auſſitôt qu'il apprit que Baudouin marchoit au ſecours de cette place. Il retourna dans ſon ancien pays, où il fut tué par un Bathénien. L'année ſuivante Thoghteghin mourut à Damas. Ainſi les Chrétiens furent délivrés de deux dangereux ennemis.

1127.
1128.
1129. Baudouin, qui étoit toujours occupé du deſſein de prendre Damas, où regnoit alors Tadge El Moulouk Bouri, fils aîné de Thoghteghin, invita tous les Princes Chrétiens d'Orient à prendre part à cette expédition. Foulques, Comte d'Anjou, Ponce, Comte de Tripoli, Boëmond le jeune, Prince d'Antioche, Joſcelin le vieux, Comte d'Edeſſe, ſe rendirent avec leurs troupes dans les prés de Saphar aux environs de Damas. Ils avoient dans leurs intérêts un Bathénien nommé Abouloufa, très-puiſſant dans la ville, & qui leur avoit promis de leur livrer cette place pendant que les Mahométans feroient à la Moſquée, à condition qu'ils lui abandonneroient la ville de Tyr. La conſpiration fut découverte, & le Sulthan Bouri fit maſſacrer tous les Bathéniens qui étoient dans Damas. Il y en eut environ ſix mille. Les Francs, qui s'étoient approchés de cette ville ſuivant les avis d'Abouloufa, fut très-ſurpris d'apprendre le maſſacre des Bathéniens. La rigueur du froid, l'imprudence de leurs vivandiers qui s'étoient répandus de tous côtés, acheverent de ruiner leur armée. Bouri ſortit de Damas à la tête de ſes troupes, & pourſuivit les Francs qui eurent beaucoup de peine à ſe ſauver. Les Bathéniens de Céſarée de Philippe leur livrerent leurs châteaux, & les Francs ſe mirent encore en poſſeſſion de la forteresſe de Cadmous.

1130.

Mort de Baudouin II.

1131. Baudouin, après ces différentes expéditions, retourna à Jéruſalem, où il mourut univerſellement regretté. Ce Prince étoit fils aîné de Hugues, Comte de Rhetel, & il avoit paſſé en Aſie avec Godefroi de Bouillon. Lorſque Baudouin s'apperçut qu'il touchoit à ſa derniere heure, il ſe fit porter dans la maiſon du Patriarche pour être plus proche du S. Sépulcre. Il manda Méliſende ſa fille aînée, le Comte Foulques ſon gendre, leur fils qui étoit âgé de deux ans, & lorſqu'ils furent en ſa préſence, il leur donna le gouvernement du Royaume, & leur abandonna la ſouveraine autorité. Il prit enſuite un habit de Moine, & promit d'obſerver la regle du Monaſtere dont il choiſiſſoit l'habit. Baudouin laiſſa de ſon mariage avec Morphie, fille de Gabriel, Prince de Méletine en Arménie, quatre filles, dont l'aînée nommée Méliſende, épouſa Foulques, Comte d'Anjou, dont on vient de parler. Alix, qui fut mariée à Boëmond, Prince d'Antioche ; Hodierne, femme de Raimond, Comte de Tripoli, & Lieſſe ou Juvrée qui ſe fit Religieuſe. Le corps de Baudouin fut inhumé auprès des Rois ſes prédéceſſeurs.

Ordre des Templiers.

Ce fut ſous le regne de ce Prince que l'Ordre des Templiers prit naiſſance. L'utilité que les pélerins retiroient des Chevaliers de l'Hôpital de Jéruſalem, fit naître à quelques Gentilshommes François le deſſein de ſe dévouer au même exercice, c'eſt-à-dire, d'eſcorter les Chrétiens qui alloient viſiter les ſaints lieux, & d'aſſiſter les Princes dans les guerres qu'ils avoient à ſoutenir contre les Mahométans. Les principaux Gentilshommes qui exécuterent ce projet furent Hugues de Pagan, & Geofroi de Saint-Admar ou Saint-Omer, avec ſept autres dont on ne trouve pas les noms. Ces pieux Chevaliers autoriſés par le Patriarche auquel ils avoient communiqué leurs

Les Croisades.

deſſeins, ne s'attacherent d'abord qu'à aſſurer le chemin aux pélerins depuis le port de Jaffa juſqu'à Jéruſalem. Baudouin, pour récompenſer leur zele, leur permit quelque temps après d'habiter dans le palais qu'il avoit auprès du Temple; ce qui leur fit donner le nom de Templiers. Ils furent neuf ans ſans que le nombre augmentât, ni qu'ils portaſſent ſur leurs habits aucune marque de la profeſſion qu'ils avoient embraſſée. Pluſieurs perſonnes ſe joignirent à eux, & formerent enfin une Communauté que le Pape Honorius II. & le Concile de Troyes approuverent. Ce fut alors qu'on leur ordonna de porter le manteau blanc, & de vivre ſuivant la regle que S. Bernard leur preſcrivit par ordre du même Concile.

Voici les principaux articles de leur regle. Les Chevaliers du Temple entendront l'Office divin tout entier du jour & de la nuit; mais quand leur ſervice militaire les empêchera d'y aſſiſter, ils réciteront treize fois l'Oraiſon Dominicale pour Matines, ſept fois pour chacune des petites heures, & neuf fois pour Vêpres. Pour chacun de leurs Confreres morts, ils réciteront cent fois la même oraiſon pendant ſept jours, & pendant quarante jours on donnera à un pauvre la portion du Chevalier mort. Ils mangeront gras trois fois la ſemaine, le Dimanche, le Mardi & le Jeudi; les quatre autres jours ils feront maigre, & le Vendredi ils ſe nourriront comme en Carême, c'eſt-à-dire, qu'ils ne feront point uſage d'œufs & de laitage. Chaque Chevalier pourra avoir trois chevaux & un Ecuyer. Ils ne chaſſeront ni à l'oiſeau, ni autrement.

Huit ans après leur établiſſement, le Pape Eugene ajouta la croix rouge ſur leur manteau blanc. La vertu & la piété de ces premiers Templiers firent que tous les Princes Chrétiens s'empreſſerent à les enrichir. Pluſieurs perſonnes de diſtinction entrerent dans cet Ordre. L'Archevêque de Tyr dit que de ſon temps ils étoient déjà trois cents Chevaliers, ſans compter un grand nombre de Freres ſervants. Dès l'an 1120 ils avoient partagé leur Communauté en trois Ordres. Les premiers étoient Chevaliers & deſtinés pour la guerre; les autres, qui avoient la qualité de Freres ſervants, étoient employés à recevoir les pélerins, à les ſoigner, & à leur rendre toutes ſortes de ſervices, ainſi qu'aux malades; les troiſiemes, qui étoient Eccléſiaſtiques, deſſervoient leur Egliſe, & adminiſtroient les Sacrements. Les Templiers furent le premier de tous les Ordres militaires, & c'eſt la premiere fois qu'on a eſſayé d'allier la vie monaſtique avec la profeſſion des armes.

Foulques, Roi de Jéruſalem.

En vertu des dernieres volontés de Baudouin, & des droits de Foulques, Comte d'Anjou, ce Prince fut couronné Roi de Jéruſalem après la mort de ſon beau-pere. Ce Prince ne témoigna pas moins de courage que ſes prédéceſſeurs, & défendit avec ardeur la Principauté d'Antioche, dont les Turcs vouloient ſe rendre maîtres. Pour la conſerver à Conſtance, fille de Boëmond, qui en étoit légitime héritiere, & renverſer les projets de ſa propre mere, qui vouloit l'en exclure, il maria cette jeune Princeſſe à Raimond, fils du Comte de Poitiers. Comme ce jeune Seigneur étoit alors à la Cour du Roi d'Angleterre, Foulques lui envoya Gérard Gébert, Chevalier de l'Hôpital, pour traiter de cette alliance. Le nouveau Roi de Jéruſalem ſongea en même temps à protéger les villes que les Chrétiens poſſédoient au-delà d'Aſcalon, & qui étoient continuellement expoſées aux courſes des garniſons

LES CROISADES.

Egyptiennes. Il fit pour cet effet rétablir l'ancienne ville de Berſabée, que nos Hiſtoriens nomment Gebellin, & qui eſt ſituée à l'oppoſite d'Aſcalon. Il en confia la garde aux Chevaliers de l'Hôpital, afin que par leur vigilance & leur valeur, ils arrêtaſſent les Mahométans qui s'avançoient quelquefois juſqu'aux portes de Jéruſalem. Les Francs étoient alors maîtres de tous les pays qui s'étendent depuis Maredin & Sandgiar juſqu'en Egypte. Il ne reſtoit plus dans la Syrie aux Mahométans qu'Alep, Hemeſſe, Hama & Damas. Tout ce qui étoit entre le Diarbekr & Emed appartenoit aux Francs. Du côté du Diardgeſiré, ils poſſédoient juſqu'à Néſibin & Raſelain.

1133. Cependant Iſmaïl, ſurnommé Schamſel Moulouk, qui étoit monté ſur le thrône de Damas après la mort de Bouri ſon pere, faiſoit le ſiége de Céſarée de Philippe. Cette ville fut priſe, & un grand nombre de Francs tomberent en la puiſſance de ce Prince, qui propoſa preſque auſſitôt de faire une tteve, & il rendit en conſéquence tous les priſonniers. La paix que le Roi de Damas venoit de ſigner avec les Chrétiens de ce quartier-là, ne l'empêcha pas de porter la guerre dans d'autres Provinces qui dépendoient des Francs. Il entra dans le territoire de Ponce, Comte de Tripoli, lui livra bataille ſous la citadelle appellée le Mont des Pélerins, le fit priſonnier, & le tua de ſa propre main. Ce Prince haï de ſes ſujets à cauſe de ſa tyrannie, fut aſſaſſiné par ſes propres domeſtiques, du conſentement même de ſa mere. On lui donna pour ſucceſſeur Schehabeddin Mahmoud

1135. ſon frere, & Moin Eddin Anz ou Anar, fut fait Régent du Royaume de Damas pendant la minorité du jeune Sulthan.

Emad Eddin Zenghi (1), que nos Hiſtoriens des Croiſades appellent Sanguin, n'eut pas plutôt appris ce changement qu'il entra dans le pays de Damas, à deſſein de ſe mettre en poſſeſſion du Royaume. Anar ne ſe trouvant pas aſſez fort pour réſiſter au Prince Atabek, demanda du ſecours au Roi de Jéruſalem. Il lui offrit en même temps de lui payer tous les mois vingt mille pieces d'or, & promit qu'après que Zenghi ſeroit chaſſé des terres de Damas, de livrer aux Francs la ville de Céſarée de Philippe qu'ils avoient perdue quelque temps auparavant. Tous les Grands du Royaume de Jéruſalem accepterent des conditions ſi avantageuſes, & raſſemblerent leurs troupes dans le territoire de Tiberiade. Zenghi étoit alors campé à Raz-Elain, que nos Hiſtoriens nomment Raſaline, & les Francs joignirent les troupes de Damas dans un endroit appellé Nuara. Zenghi voyant tant de forces réunies contre lui, ſe retira dans la vallée de Baccar. Enſuite les deux armées allerent faire le ſiége de Céſarée de Philippe, qui s'étoit ſoumiſe au Prince Atabek. Les Francs camperent du côté de l'Occident, & les troupes de Damas ſe poſterent à l'Orient. Les travaux étoient déjà commencés, lorſque le Prince d'Antioche & le Comte de Tripoli ſe rendirent au camp des Chrétiens. On pouſſa alors le ſiége avec plus de vigueur, & après des peines infinies & beaucoup de ſang répandu, la ville fut priſe & livrée aux Francs.

Zenghi toujours occupé du projet qu'il avoit formé de ſe mettre en poſſeſſion du Royaume de Damas, ne ceſſoit de ſe préſenter devant la capitale

(1) Ce Prince eſt le fondateur des Atabeks de Syrie.

de cet Etat, & il ſeroit venu à bout de ſon deſſein ſans les ſecours que les Francs donnerent au Roi de Damas. Zenghi irrité contre les Chrétiens, envoya des troupes pour ravager le territoire de Laodicée. Elles y firent un horrible dégât, & emmenerent un nombre infini d'eſclaves. Zenghi entra enſuite lui-même dans le pays des Francs, qui étoient en guerre les uns contre les autres. Jean Comnene, Empereur de Conſtantinople, qui vouloit que les Croiſés lui rendiſſent Antioche, étoit entré dans cette Principauté avec une armée nombreuſe, s'étoit emparé de pluſieurs villes, & avoit aſſiégé Antioche. Zenghi profita de cette circonſtance pour attaquer le Comte de Tripoli du côté de Raphanée, & aſſiégea le château de Barin ou de Montferrand, place qui facilitoit aux Francs les moyens de faire des courſes ſur les terres des Muſulmans, entre Alep & Hama. Raimond, Comte de Tripoli, qui avoit ſuccedé à ſon pere Ponce, eut recours au Roi de Jéruſalem, qui ne tarda pas à le joindre avec ſes troupes. Zenghi, à l'approche de l'armée Chrétienne, leva le ſiége de Barin, & marcha à la rencontre des Francs. On en vint bientôt aux mains; mais après un ſanglant combat les Chrétiens furent mis en fuite, & le Roi de Jéruſalem fut obligé de ſe ſauver dans la fortereſſe. Le Comte de Tripoli fut fait priſonnier, & tous les bagages devinrent la proye du vainqueur. Zenghi, après l'avantage qu'il venoit de remporter, alla aſſiéger de nouveau Barin, où s'étoient enfermés le Roi de Jéruſalem, le Chevalier Renier Brus, Gui Briſébarre, Baudouin de Ramis & Unfroi du Toron. Ces Princes informerent de leur ſituation le Prince d'Antioche, Joſcelin le jeune, Comte d'Edeſſe, & le Patriarche de Jéruſalem. Tous les Francs ſe réunirent alors pour délivrer leur Roi, & le Prince d'Antioche même vola à ſon ſecours, quoique les Grecs fuſſent campés devant la capitale de ſes Etats. L'arrivée de ce Prince & celle du Comte d'Edeſſe obligerent Zenghi à ſuſpendre les opérations du ſiége qu'il pouſſoit avec ardeur. Appréhendant que l'Empereur de Conſtantinople ne ſe joignît aux Croiſés, il jugea à propos de faire des propoſitions de paix aux aſſiégés avant qu'ils fuſſent informés de l'arrivée du Prince d'Antioche & du Comte d'Edeſſe. Les Francs qui manquoient de vivres, & qui d'ailleurs étoient épuiſés de fatigues, accepterent les propoſitions qu'on leur fit. Ils convinrent donc de livrer Barin, & de payer une ſomme de cinquante mille pieces d'or; ce qui fut exécuté. Zenghi rendit en conſéquence la liberté au Comte de Tripoli, & le Roi de Jéruſalem évacua la place. Cependant Zenghi avoit envoyé divers détachements qui s'étoient emparés des villes de Mara & de Kafertab, places dépendantes des Francs. Il ſe rendit enſuite dans la ville de Hama, de-là à Baalbek, prit dans les environs de cette ville la fortereſſe de Madgedal qui appartenoit au Roi de Damas; mais l'approche de l'armée des Grecs l'obligea de ſuſpendre ſes conquêtes, & de ſe rendre promptement à Salamia.

Les Croisades.

1137.

1138.

Jean Comnene, Empereur de Conſtantinople, après avoir fait la paix avec Raimond, Prince d'Antioche, s'étoit joint à ce Prince, & aux Comtes de Tripoli & d'Edeſſe pour marcher contre les Turcs. Les Chrétiens commencerent les hoſtilités par la priſe de Bouzaa ou Pizaa, qui, après une vigoureuſe défenſe, fut obligée de capituler. Aboulfedha reproche à l'Empereur de n'avoir tenu aucune des conditions du traité, d'avoir fait priſonniers

LES CROISADES.

une partie des habitants, & d'avoir passé l'autre au fil de l'épée. Benclathir dit que cette place fut prise d'assaut. L'Empereur la donna au Comte d'Edesse, & alla faire le siége de Schizour ou Césarée, qui appartenoit à un Emir de la famille des Moncadites. Zenghi accourut au secours de cette place que les Francs commençoient à presser vivement, & voulut les engager à accepter la bataille qu'il leur présenta. N'ayant pu les attirer au combat, il sema la division parmi eux, & le siége fut abandonné. Zenghi, après la retraite des Francs, assiégea & prit la forteresse d'Arca dans le Comté de Tripoli. Depuis cet évenement il ne se passa rien de considerable entre les Francs & les Turcs jusqu'après la mort de Foulques.

1142.

Mort de Foulques. Roi de Jérusalem.

Ce Prince, qui étoit à Ptolemaïs pour y procurer quelques divertissements à la Reine Mélisende, poursuivit un jour un liévre avec tant de précipitation, que son cheval s'abattit sous lui. Il reçut un si violent coup à la tête, qu'il en mourut quatre jours après, c'est-à-dire, le 13 de Novembre. Son corps fut transporté à Jérusalem, & inhumé dans l'Eglise du S. Sépulcre auprès de ses prédécesseurs. Il laissa deux fils, sçavoir, Baudouin qui étoit âgé de treize ans, & Amauri qui n'en avoit que sept. La Reine Mélisende prit le gouvernement du Royaume, & fut couronnée le 25 de Décembre avec Baudouin son fils.

BAUDOUIN III. *Roi de Jérusalem.*

Cependant la mésintelligence regnoit entre Raimond, Prince d'Antioche, & le jeune Joscelin, Comte d'Edesse. Ce dernier, loin d'imiter la sagesse de son pere, avoit entierement négligé le gouvernement de ses Etats, & la conservation de sa capitale, que ce Prince avoit fortifiée avec de grands soins & beaucoup de dépenses. Il s'étoit retiré à un lieu de plaisance, situé sur les bords de l'Euphrate, où il ne songeoit qu'à satisfaire ses plaisirs, qu'il poussoit même jusqu'à la débauche.

1143.

Il n'y avoit pas long-temps que Baudouin III. étoit monté sur le thrône de Jérusalem, lorsqu'un des principaux Officiers du Roi de Damas, Arménien d'origine & nommé Tantaïs, se rendit à Jérusalem avec une partie de sa famille, & offrit de livrer aux Francs la ville de Bosra, capitale de la premiere Arabie, & celle de Selcath dont il étoit Gouverneur. Cette proposition fut promptement acceptée, & les troupes se mirent aussitôt en marche du côté de Tiberiade. Comme on avoit fait une treve avec Anar, Régent du Royaume, on ne voulut point entrer dans ses Etats sans l'en avertir. Anar refusa de donner audience aux Députés des Francs jusqu'à ce qu'il eût assemblé son armée, & alors il les fit venir en sa présence pour leur reprocher l'infidélité du Roi de Jérusalem. L'envie qu'il avoit d'entretenir la paix, d'où dépendoit la conservation du Royaume de Damas continuellement exposé aux entreprises des Atabeks, l'engagea à offrir de payer aux Chrétiens toutes les dépenses de l'armement. Le Roi de Jérusalem étoit d'avis d'accepter les propositions du Régent de Damas; mais le soldat qui s'étoit flatté de faire un grand butin dans cette expédition, força le Roi par ses murmures séditieux à entreprendre une guerre injuste. On s'avança donc dans une plaine appellée Médan; mais à peine y fut-on campé qu'on apperçut un si grand nombre d'ennemis, que ceux qui avoient demandé la guerre, commencerent à s'en repentir.

On continua cependant d'aller en avant, malgré les obstacles qu'on rencontra

rencontra, & les Francs, après avoir traverſé toute la Traconitide, arriverent enfin aux environs de Boſra. Ils apprirent alors que cette ville avoit été remiſe aux Turcs par la femme de Tantaïs. Pour comble d'infortune Noureddin, fils de Zenghi, parut à la tête d'une puiſſante armée pour ſecourir Boſra. Les Francs n'eurent alors d'autre parti à prendre que la retraite; mais ils ne purent le faire ſans être continuellement harcelés. Baudouin, pour cacher aux ennemis les pertes qu'il faiſoit, ordonna d'enlever tous les corps morts, & d'en charger les chameaux & les autres bêtes de ſomme. Les Turcs qui les pourſuivoient, ne trouvant ſur leur route aucun cadavre, crurent que ces Chrétiens étoient invulnerables. Enfin, après bien des fatigues & des peines, l'armée qui étoit affoiblie de moitié arriva à Tiberiade.

Siége & priſe d'Edeſſe par Zenghi.

Zenghi, qui cherchoit à augmenter ſes Etats aux dépens des Chrétiens & des Mahométans, réſolut d'enlever aux premiers la ville d'Edeſſe. C'étoit un des plus puiſſants établiſſements que les Croiſés euſſent faits dans la Syrie. De-là ils ſe répandoient dans tous les environs, & s'étoient rendus maîtres de toutes les places qui ſont entre Maredin & l'Euphrate, telles que Saroudge, Bira, Dgiamelin, Mouzar, Caradi & autres. Ils faiſoient des courſes juſqu'aux portes d'Emed & dans tout le Diarbekre, qui appartenoit aux Ortokides. Zenghi, pour tromper le Comte d'Edeſſe, alla d'abord porter la guerre dans le Diarbekre, & y fit de grandes conquêtes. Joſcelin perſuadé que le Prince Atabek n'étoit occupé que de cette guerre, ſe mit à la tête de ſes troupes, & marcha dans la Syrie. Zenghi voyant que ſon ſtratagême avoit réuſſi, s'avança à grandes journées vers Edeſſe, & mit le ſiége devant cette place, dont les habitants refuſerent de ſe rendre, quoiqu'ils manquaſſent de proviſions.

Le Comte informé de ce qui ſe paſſoit, chercha à ſe reconcilier avec le Prince d'Antioche, & lui demanda du ſecours; mais celui-ci refuſa d'écouter aucune propoſition. La Reine, mere de Baudouin III. envoya quelques troupes ſous les ordres du Connétable Manaſſés, de Philippe Napoulous, & d'Elinand de Tiberiade. Zenghi cependant pouſſoit ſi vivement le ſiége, qu'il vint à bout de renverſer les murailles & de prendre la ville d'aſſaut. Les Turcs maîtres de la place égorgerent inhumainement hommes, femmes & enfants. Quelques habitants voulurent ſe ſauver dans la forteresſe, mais pluſieurs furent étouffés en y entrant, entr'autres l'Archevêque Hugues, qui vouloit y tranſporter les thréſors immenſes qu'il avoit amaſſés, & qu'il auroit dû employer au ſoulagement des aſſiégés.

Zenghi, après avoir laiſſé dans cette ville une forte garniſon, alla s'emparer de quelques autres places qui dépendoient du Comté d'Edeſſe. Ce fut la derniere entrepriſe que le Prince Atabek fit contre les Francs. Pendant qu'il aſſiégeoit le château de Dgiaber, qui appartenoit à un Emir, il fut aſſaſſiné dans ſa tente par ſes eſclaves. Emadeddin Zenghi eſt regardé par les Orientaux comme un des plus grands Princes de ſon ſiecle, & on loue ſurtout ſa valeur, ſa prudence & ſa ſageſſe; mais il avoit en même temps une extrême ambition, & il n'a ſouvent montré de vertus qu'autant qu'il les a crues favorables au deſſein qu'il avoit de ſe former un puiſſant Empire. Enfin l'intérêt fut preſque toujours la regle de ſa conduite.

Les Francs en apprenant la mort de Zenghi, ſe flatterent de pouvoir

LES CROISADES.

rentrer bientôt dans Edeſſe. Ils profiterent du temps que Seïfeddin Ghazi & Noureddin Mahmoud étoient occupés à partager entr'eux les Etats de leur pere. Joſcelin ayant gagné les habitants de la ville, s'approcha pendant la nuit aux pieds des murailles avec un Corps de troupes, & fut introduit dans la place. La garniſon Turque ſe ſauva auſſitôt dans la citadelle; mais Joſcelin, qui n'avoit point de machines, ne put les y forcer. Les Turcs envoyerent demander du ſecours à Seïfeddin; mais ils en reçurent plus promptement de la part de Noureddin qui étoit maître d'Alep. Ce Prince n'eut pas plutôt appris ce qui venoit de ſe paſſer à Edeſſe, qu'il s'étoit mis en campagne avec ſon armée. Les Francs, qui n'étoient pas en état de ſe défendre, prirent le parti de ſe faire jour au travers des ennemis. Les habitants qui avoient contribué à la reddition de la place, redoutant la colere du vainqueur, tâcherent de ſe ſauver avec l'armée Chrétienne. Ils étoient à peine hors des portes que Noureddin tomba ſur cette multitude, qui fut maſſacrée ſans diſtinction d'âge ou de ſexe. Joſcelin ſe ſauva à Samoſath, & de-là à Tell-Baſcher. La priſe d'Edeſſe, celles d'Artéſie, de Mamoula, de Baſarfout & de Kafarlatha, donnerent lieu à la ſeconde Croiſade prêchée par S. Bernard, Abbé de Clairvaux.

SECONDE CROISADE.

1144.

Les Chrétiens allarmés de la priſe d'Edeſſe, envoyerent demander du ſecours aux Princes d'Occident. Eugene III. qui occupoit alors la Chaire de S. Pierre, invita tous les Souverains de l'Europe à prendre les armes, & S. Bernard fut chargé de prêcher cette nouvelle Croiſade. Louis VII. dit le Jeune, Roi de France, & Conrad III. Empereur d'Allemagne, prirent la Croix, & un nombre infini de leurs ſujets ſuivit leur exemple. Conrad partit le premier, & arriva ſans aucun accident ſur les terres de l'Empire de Conſtantinople, gouverné par Manuel Comnene. Ce Prince & Maſoud, Sulthan d'Iconium, mécontents de l'arrivée des Chrétiens, ſe réunirent pour les perdre. Les guides que l'Empereur Grec avoit donnés à Conrad, le conduiſirent par les chemins les plus difficiles, & enſuite l'abandonnerent. Ces Grecs rejoignirent enſuite l'armée Françoiſe, alors campée près de Conſtantinople, & aſſurerent à Louis le Jeune que Conrad avoit battu les Turcs près d'Iconium, & qu'il n'avoit pas beſoin de ſecours. Cette fauſſe nouvelle fut cauſe que les François ne ſe hâterent pas de continuer leur marche, & cependant les Allemans avançoient toujours à travers des pays dont ils ignoroient les routes. Dans le moment qu'ils étoient le plus accablés de fatigues, ils ſe virent attaqués par l'armée du Sulthan d'Iconium qui les preſſa vivement. Ils furent obligés de livrer de fréquents combats, qui leur couterent beaucoup de monde. Enfin Conrad ayant perdu la plus grande partie de ſes troupes, fut contraint de reprendre la route de Conſtantinople, & de ſe réunir aux François.

1147.

Pendant qu'il ſe repoſoit de ſes fatigues à Conſtantinople, Louis VII. en partit, & gagna les bords du Méandre. Il y rencontra l'armée des Turcs Seljoucides diſpoſée à lui diſputer le paſſage du fleuve. Louis le traverſa malgré les ennemis, les mit en déſordre, & ſe rendit à Laodicée. On avoit coutume de faire marcher le gros de l'armée entre deux Corps de troupes, dont l'un ſervoit d'avant-garde, & l'autre d'arriere-garde, afin d'obſerver les mouvements de l'ennemi, & même de l'écarter. On décidoit en même

Les Croisades.

temps du lieu où l'on devoit aller camper; ce qui se pratique encore aujourd'hui. Le jour que Godefroi de Rancun commandoit l'avant-garde, on avoit choisi une haute montagne. Rancun y étant arrivé de bonne heure, crut devoir pousser plus loin, & gagner un autre endroit assez éloigné & plus commode. Il s'y rendit en effet, mais sans avertir l'armée; de sorte qu'elle se trouva à une grande distance de son avant-garde. Les Turcs qui s'en apperçurent, fondirent tout d'un coup sur l'armée que le Roi commandoit, & la taillerent en pieces. Louis eut beaucoup de peine à gagner l'avant-garde qui ignoroit cette déroute; de-là il passa à Antioche avec la Reine Eléonor, qui l'avoit suivi dans ce voyage.

1148.

Toutes les troupes des Croisés s'étant enfin rassemblées dans la Syrie, on résolut de se rendre maître de Damas, & on ne songea plus à écraser les Atabeks, qui étoient alors les plus puissants ennemis des Francs. Baudouin III. avec tous les Barons de son Royaume, joignit ses troupes aux nouveaux Croisés, & marcha avec eux vers Damas. Lorsque les Francs furent arrivés dans un endroit appellé Daria, éloigné de quatre ou cinq milles de la place, ils partagerent leur armée en trois Corps. Le premier étoit composé des Francs de Syrie, à la tête desquels étoit le Roi de Jérusalem. Les François conduits par Louis VII. formoient le second Corps, & Conrad avec ses Allemans étoit chargé de faire l'arriere-garde. A l'Occident & au Nord de Damas, il y avoit une plaine d'environ cinq milles d'étendue. Elle étoit remplie de vergers qui paroissoient comme une vaste forêt, & des murs faits de boue distinguoient les possessions de chaque Particulier. Les Turcs s'étant apperçus que les Francs étoient résolus d'attaquer la ville de ce côté-là, se posterent derriere ces especes de murs, & incommoderent beaucoup les Chrétiens, qui emporterent cependant ces jardins malgré tant d'obstacles. Les Turcs se retirerent alors sur le bord du fleuve, & établirent leurs machines pour empêcher les Francs de venir puiser de l'eau. Conrad fondit sur eux l'épée à la main, & les força de quitter ce poste où les Francs s'arrêterent pour se disposer à commencer le siége.

Anar, Régent du Royaume, avoit cependant demandé du secours à Seïfeddin, fils de Zenghi, & alors Roi de Moussoul. Les habitants de Damas qui craignoient de tomber sous la puissance des Chrétiens, se disposoient à abandonner leur ville, lorsque Seïfeddin parut à la tête d'une armée. Anar appréhendant que ce Prince, après avoir battu les Francs, ne profitât de la circonstance pour s'emparer de la ville, sema adroitement la division parmi les Chrétiens. Il fit entendre aux Francs de Syrie qu'il étoit dangereux pour eux que les François & les Allemans nouvellement arrivés ne devinssent trop puissants, & qu'ils devoient en même temps craindre que si le Roi de Moussoul parvenoit à se mettre en possession du Royaume de Damas, il ne se trouvât en état de détruire celui de Jérusalem. Les Francs de Syrie séduits par ces discours, & ne consultant que leurs intérêts, prirent le parti d'abandonner le siége. Résolus de cacher leurs intentions, ils feignirent qu'on avoit formé les attaques du côté le plus fortifié, & qu'il paroissoit à propos de changer de position. On décampa en conséquence, mais les provisions ayant manqué à dessein, le Roi de France & l'Empereur se déterminerent à lever le siége. L'Empereur Conrad prit alors la résolution de

LES CROISADES.

retourner en Allemagne; mais Louis VII. demeura en Syrie le reſte de l'année, & célebra à Jéruſalem la fête de Pâques de l'année ſuivante 1149, & repaſſa enſuite en France. Tel fut le ſuccès de ce grand armement.

Noureddin, autre fils de Zenghi, prenoit des meſures avec Anar ſur les affaires préſentes, lorſqu'il reçut de la part du Comte de Tripoli une lettre, par laquelle ce Prince l'engageoit à faire le ſiége du château d'Arima, que le fils du Roi de Sicile lui avoit enlevé. Comme il appréhendoit que ce dernier ne ſe mît auſſi en poſſeſſion de Tripoli, il crut devoir faire alliance avec les Mahométans contre les Chrétiens mêmes. C'eſt ainſi que les Croiſés déſunis par des vûes d'intérêt, fournirent à leurs ennemis les moyens de les détruire les uns après les autres. Noureddin ne tarda pas à ſe préſenter devant Arima, & malgré le violent échec qu'il reçut devant cette place, où il fut repouſſé par le fils du Roi de Sicile, il vint à bout de s'emparer du château. Il y fit un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels étoit le Prince de Sicile. Informé que le territoire d'Antioche étoit dégarni de trou-

1149. pes, il parut à la vûe du château de Népa. Raimond ſans attendre que ſon armée fût raſſemblée, marcha avec quelques troupes contre le Prince Atabek. Celui-ci ignorant le nombre des ennemis, prit d'abord le parti de la retraite; mais inſtruit bientôt après de leur foibleſſe, il leur préſenta la bataille, & remporta une victoire complette. Raimond percé de coups, perdit la vie dans cette action, & ſa tête fut portée à Bagdad. Noureddin profitant de cet avantage, parcourut tout le territoire d'Antioche, pénetra juſqu'au Monaſtere de S. Siméon, qui eſt ſitué ſur une montagne très-élevée entre Antioche & la mer, & prit le château de Harem, qui étoit à dix milles environ d'Antioche.

Conſtance, femme de Raimond, reſtée veuve avec quatre enfants, ſçavoir, deux Princes & deux Princeſſes, gouvernoit ſeule la Principauté d'Antioche. Le Patriarche Aimeric l'aidoit de ſes conſeils, & lui fourniſſoit de l'argent pour aſſembler des troupes, & les oppoſer à Noureddin. Cependant Baudouin, à la tête de ſon armée, ſe rendit ſur le territoire d'Antioche, & fit tous ſes efforts pour reprendre le château de Harem; mais il fut obligé d'abandonner cette entrepriſe, & de ſe retirer à Antioche. Noureddin continua à ravager le pays, & ſe mit en poſſeſſion du château d'Apamée, une des plus fortes places que les Francs euſſent dans les environs. Noureddin, après ces différents avantages, laiſſa les Chrétiens quelque temps tranquilles, & alla faire des conquêtes dans le Royaume de Damas, dont il avoit toujours deſſein de s'emparer. Satisfait des ſoumiſſions du Roi, il porta la guerre dans le Comté d'Edeſſe.

Joſcelin depuis la priſe de cette ville avoit fixé ſon ſéjour à Tell-Baſcher, où il avoit été aſſiégé par Maſoud, Sulthan d'Iconium; mais il avoit fait la paix avec ce Prince, & lui avoit rendu tous les priſonniers. Joſcelin marcha à la rencontre de Noureddin, & le défit entierement. Le Prince Atabek

1151. irrité de l'avantage que ſon ennemi avoit remporté ſur lui, raſſembla les Turkomans, & leur fit de grandes promeſſes pour les engager à enlever Joſcelin, ou à le faire périr. Les Turkomans excités par les récompenſes, trouverent moyen de le faire priſonnier; mais ils lui rendirent auſſitôt la liberté, moyennant une ſomme conſiderable qu'il leur donna. Il n'en jouit

pas long-temps, & fut enlevé par d'autres troupes que le Prince Atabek chargea de cette entrepriſe. Joſcelin fut conduit à Alep, où il fut tué par ordre de Noureddin. Le Comte d'Edeſſe s'étoit rendu auſſi odieux aux Chrétiens que redoutable aux Muſulmans, & ſa mort cauſa de la joye aux deux Partis.

Baudouin craignant que ce pays ne tombât au pouvoir des Turcs, ſe rendit à Antioche avec ſes troupes. L'Empereur de Conſtantinople fit alors offrir à la Comteſſe d'Edeſſe des ſommes conſiderables, ſi elle vouloit lui remettre toutes les places qu'elle poſſédoit. Baudouin, perſuadé qu'on ne pourroit chaſſer de ce pays les Turcs, qui en ſeroient bientôt maîtres, aima mieux que ce malheur arrivât aux Grecs qu'aux Francs. Ainſi, malgré les avis contraires des Barons, il accepta les propoſitions de l'Empereur de Conſtantinople, conduiſit lui-même les Officiers de l'Empereur à Tell-Baſcher, & emmena à Jéruſalem la Comteſſe avec ſes enfants, & tous ceux qui voulurent les ſuivre. Les Grecs prirent poſſeſſion de toutes les places de cette Province qui avoient appartenu aux Francs. Noureddin, informé de la retraite des Chrétiens, réſolut de les enlever ſur la route; mais par les ſages diſpoſitions du Roi de Jéruſalem, toute cette troupe qui abandonnoit Tell-Baſcher, trouva moyen de ſe mettre à l'abri des pourſuites des Turcs, après avoir couru mille dangers. Les Grecs ne conſerverent pas long-temps les places qui leur avoient été cédées, & Noureddin en moins d'un an vint à bout de les en chaſſer.

Ce Prince parvint enfin à ſe rendre maître du Royaume de Damas (1). Modgireddin Abc, Roi de ce pays, étoit un Prince foible qui redoutoit beaucoup les Francs, & qui leur rendoit tous les eſclaves qu'on faiſoit ſur eux. Noureddin appréhendant que les Francs ne profitaſſent de ſa foibleſſe pour s'emparer de Damas, gagna les habitants de cette ville, & s'approcha enſuite avec ſon armée. Il ſe hâta de faire cette conquête, parce qu'alors les Francs étoient occupés au ſiége d'Aſcalon, ville qui appartenoit aux Phatimites, & par conſéquent il ne craignoit point qu'ils envoyaſſent du ſecours au Roi de Damas. Les habitants mécontents de la conduite de leur Roi, ouvrirent les portes à Noureddin, & lui prêterent ſerment de fidélité. Noureddin devint alors le plus puiſſant Prince de la Syrie, & le plus redoutable ennemi des Chrétiens. Maître de Damas, il alla aſſiéger Céſarée de

1154.

(1) La ville de Damas étoit une des plus grandes & des plus belles de la Syrie. Elle étoit fortifiée de hautes murailles, & à quinze milles aux environs ce n'étoit qu'une plaine délicieuſe, remplie de vergers. Les rivieres d'Amna & de Pharphar, qui deſcendent du mont Hermon, au pied duquel elle eſt ſituée, arroſent tout ſon territoire. Les eaux de l'Amna ſont diſtribuées par des canaux dans les maiſons des Grands, dans les marchés, & dans les places publiques. Le Pharphar traverſe toute la ville. La Moſquée de Damas eſt une des plus ſuperbes de tout l'Orient. On prétend qu'il y avoit une muraille de verre percée de fenêtres, dont le nombre répondoit à celui des jours de l'année ſolaire; ce qui ſervoit à indiquer les différents temps de l'année. On s'imaginoit qu'elle avoit été faite par art magique. Il n'eſt cependant point rare de trouver dans l'Orient de ces ſortes de bâtiments de verre. Long-temps auparavant des ouvriers de Samarcande avoient fait connoître aux Chinois cette maniere ſinguliere de bâtir; & depuis ce temps on avoit conſtruit à la Chine de grandes ſalles de verre, qui pouvoient contenir une centaine de perſonnes. *Hiſt. des Huns, T. III. p. 178.*

LES CROISADES.

Philippe, pour obliger les Francs à abandonner Aſcalon; mais ils continuerent le ſiége, prirent cette place, & Noureddin ſe vit dans la néceſſité de renoncer à ſon entrepriſe.

1156. L'infraction des traités que les Francs avoient faits avec leurs ennemis, les rendit odieux aux Muſulmans, & les fit regarder comme des gens de mauvaiſe foi. Il y avoit dans les environs de Céſarée de Philippe un nombre infini d'Arabes & de Turkomans, qui vivoient ſous leurs tentes dans les forêts. Ils en avoient obtenu la permiſſion de Baudouin III. qui avoit ſolemnellement juré la paix avec eux. Ce Prince qui manquoit d'argent, écouta trop facilement les mauvais conſeils qu'on lui donna, & alla ſurprendre ces Turkomans. Ils furent bientôt mis en déroute, & on fit ſur eux un butin immenſe.

La ville de Céſarée de Philippe appartenoit alors à Unfroy du Toron, Connétable du Royaume de Jéruſalem. Les dépenſes qu'il étoit obligé de faire pour mettre cette place à l'abri des entrepriſes de Noureddin, le forcerent à céder une partie de la ville aux Chevaliers de l'Hôpital, à condition qu'ils contribueroient aux frais de la guerre. Les Chevaliers accepterent les offres d'Unfroy, & envoyerent de grandes proviſions pour cette ville. Noureddin, qui en fut averti, enleva le convoi, & fit enſuite le ſiége de cette place. Il étoit prêt à s'en rendre maître, lorſque le Roi de Jéruſalem accourut pour la défendre. Le Prince Atabek ſe retira alors, après avoir brûlé une partie de la ville. Baudouin en fit auſſitôt réparer les fortifications; renvoya enſuite ſes troupes, & prit le chemin de Tiberiade avec quelques Cavaliers. Noureddin, qui examinoit les démarches du Roi de Jéruſalem, profita de ſon imprudence, ſe mit en embuſcade dans un endroit par lequel il devoit paſſer, le ſurprit, mit ſa petite troupe en déſordre, & fit pluſieurs priſonniers. Le Roi eut beaucoup de peine à ſe ſauver. Noureddin, perſuadé qu'il ne lui ſeroit pas difficile de ſe rendre alors maître de Céſarée de Philippe, ſe préſenta de nouveau devant cette place. Baudouin, Rainaud de Châtillon, Prince d'Antioche, & le Comte de Tripoli, raſſemblerent leurs troupes en diligence, obligerent une ſeconde fois le Prince Atabek à ſe retirer. Noureddin, qui cherchoit à ruiner entierement la puiſſance des Francs, ne quittoit pas les armes. Les échecs qu'il recevoit quelquefois, ſembloient l'animer davantage, & quoiqu'il eût échoué devant une place preſque ruinée, il réſolut d'aſſiéger le château d'Harem. Les Francs ſe raſſemblerent encore pour s'oppoſer à ſes deſſeins; cependant ils firent avec lui un traité, par lequel ils lui céderent une certaine étendue de pays, pour qu'il abandonnât ſon entrepriſe ſur Harem.

1159. Les Francs conſiderablement affoiblis par tant de pertes conſécutives, n'étoient plus en état de faire des conquêtes ſur les Turcs, ni même de reptendre les villes qu'ils avoient perdues. L'arrivée de Thierry, Comte de Flandres en Syrie, releva leurs eſpérances, & avec les troupes qu'il avoit amenées avec lui, ils allerent aſſiéger le château de Saroudge; mais ils furent contraints de lever le ſiége, & de ſe retirer dans le pays d'Antioche. Noureddin tomba alors dangereuſement malade, & les Francs réſolus de profiter de cette circonſtance, engagerent Toros, Roi d'Arménie, à ſe joindre à eux pour faire le ſiége de Céſarée. La ville fut priſe, & Baudouin vouloit

Les Croisades.

la donner au Comte de Flandres; mais Rainaud de Châtillon, Prince d'Antioche, la réclama comme étant ſituée ſur ſon territoire. Cette conteſtation fut cauſe que les Francs ſe ſéparerent, & qu'ils ne tirerent pas de la maladie de Noureddin tout l'avantage qu'ils en avoient eſperé. Ils reconnurent cependant leur faute, & s'étant réunis de nouveau, ils allerent aſſiéger une autre place dont ils ſe rendirent maîtres. Alors le Roi de Jéruſalem & le Comte de Flandres s'en retournerent à Jéruſalem.

Noureddin revenu de ſa maladie contre toute eſpérance, ſe mit à la tête de ſes troupes, & marcha vers le château des Kurdes, qui étoit dans la contrée d'Hemeſſe. C'étoit une caverne ſituée ſur le penchant d'une haute montagne appellée Khalil, ou la montagne d'Abraham. On ne pouvoit y parvenir que par un ſentier fort étroit & fort dangereux, à cauſe des précipices dont il étoit environné. Le dedans de cette caverne étoit fort commode, & très-facile à défendre. Le Roi de Jéruſalem & le Comte de Flandres ſe mirent en campagne pour s'oppoſer aux deſſeins du Prince Atabek. Celui-ci apprenant leur arrivée, marcha à leur rencontre dans l'intention de leur livrer bataille. Les Francs ayant apperçu les Turcs, tomberent ſur eux avec tant de violence, qu'ils les culbuterent avant qu'ils euſſent eu le temps de ſe reconnoître. Noureddin, dans ce déſordre, penſa être fait priſonnier, & il fut obligé de ſe ſauver ſans robe. Ce Prince s'étant arrêté à quelques lieues de l'endroit où s'étoit donné le combat, y attendit le reſte de ſes troupes qu'il tâcha de raſſembler, & fit en même temps venir de Damas, d'Alep, & des autres villes de ſa dépendance, des hommes, des chevaux, de l'argent, des bagages & des tentes; de ſorte qu'en peu de temps il eut une nouvelle armée ſur pied. Les Francs ayant appris qu'il étoit à Hemeſſe, n'oſerent s'approcher de cette ville, & propoſerent une treve que Noureddin refuſa d'accepter. Les Chrétiens ſe retirerent après avoir laiſſé une garniſon dans le château des Kurdes.

Cependant Manuel Comnene irrité contre le Prince d'Antioche, étoit entré ſur les terres de ce Prince à la tête d'une puiſſante armée; mais Rainaud trouva moyen de l'appaiſer, & fit avec lui un traité de paix. L'Empereur offrit alors aux Francs de joindre ſes forces aux leurs, & d'aller ſurprendre la ville d'Alep. On s'avança de ce côté-là, & on commençoit à ſe flatter qu'on ſeroit bientôt maître de cette place, lorſque l'Empereur, ſatisfait de ce que Noureddin lui avoit rendu les priſonniers qu'il lui avoit demandés, ſe détermina à retourner à Conſtantinople. Noureddin, délivré du danger qui le menaçoit, alla porter la guerre dans les Etats du Sulthan d'Iconium.

Le Roi de Jéruſalem profita de ſon abſence pour ravager le territoire de Damas, qui étoit dégarni de troupes. Le Gouverneur de la capitale engagea Baudouin à ſe retirer, & à ſigner une treve de trois mois, moyennant une ſomme conſiderable qu'il lui donna. Auſſitôt que la treve fut expirée, le Roi de Jéruſalem reparut devant Damas, & fit un butin conſiderable dans les environs. Rainaud de ſon côté avoit ravagé le Comté d'Edeſſe, & en avoit enlevé des troupeaux & d'autres richeſſes; mais comme il retournoit tranquillement dans ſes Etats, il fut ſurpris par les troupes du Gouverneur d'Alep, & perdit la liberté avec tout le butin qu'il avoit fait. 1162.

LES CROISADES.

Mort de Baudouin III.

Quelque temps après les Francs firent une perte conſiderable par la mort de Baudouin, arrivée le 10 de Février 1162, après un regne d'environ vingt ans. Noureddin eſtimoit la vertu de ce Prince, & il le regretta, quoiqu'il fût ſon ennemi. On prétend même qu'il refuſa d'attaquer le Royaume de Jéruſalem, pendant que les ſujets de ce Prince étoient occupés à le pleurer. Baudouin, qui étoit mort à Bareith, fut tranſporté à Jéruſalem, & inhumé dans l'Egliſe du S. Sépulcre.

AMAURI, Roi de Jéruſalem.

Comme ce Prince ne laiſſoit point d'enfants, Amauri, Comte de Jaffa ſon frere, ſe chargea d'abord du Gouvernement. Il fut quelques jours après couronné avec les ſolemnités ordinaires, & la veuve de Baudouin ſe retira à Ptolémaïs. A peine ce Prince fut-il monté ſur le thrône, qu'il entreprit de porter la guerre en Egypte contre les Phatimites. Le Khalif informé de la marche des Francs, envoya une armée pour s'oppoſer à leur paſſage ; mais le nouveau Roi de Jéruſalem la défit entierement. Satisfait de cet avantage, il retourna à Jéruſalem avec les priſonniers & le butin qu'il avoit faits.

L'Egypte étoit alors gouvernée par un Khalif qui n'avoit aucune autorité, & elle étoit entierement paſſée aux Grands Viſirs, qui l'avoient uſurpée depuis long-temps. La dignité de Grand Viſir appartenoit ordinairement à celui qui avoit aſſez de force pour s'en emparer, & le Khalif qui n'avoit pas droit de le choiſir, confirmoit la poſſeſſion de cette place par des patentes qu'on lui demandoit ſeulement pour la forme. Un de ces Grands Viſirs, nommé Schaour, privé de ſa charge par Dargham, ſe retira en Syrie pour implorer le ſecours de Noureddin (1). Ce Prince chargea Aſadedin Schirkouh (2) de rétablir Schaour, & de chaſſer Dargham de l'Egypte. Noureddin avoit formé dès-lors le projet de s'emparer de ce pays, & ce fut cette raiſon qui le détermina à favoriſer Schaour. Amauri avoit auſſi le même deſſein, ce qui occaſionna une grande guerre entre ces deux Princes. Schirkouh accompagné de Selaheddin ſon neveu, ſe rendit en Egypte avec une puiſſante armée, que Noureddin avoit ſuivie avec un autre Corps de troupes juſques ſur les frontieres de ſes Etats. Les Francs perſuadés que le Prince Atabek méditoit contre eux quelqu'entrepriſe, ne ſongerent qu'à ſe mettre ſur leurs gardes, & laiſſerent Schirkouh pénetrer tranquillement en Egypte. Dargham effrayé de l'approche de cet Emir, eut recours aux Francs, & leur offrit le double des tributs qu'il leur payoit auparavant ; mais il fut vaincu & tué avant la concluſion du traité.

Schaour rétabli dans toutes ſes dignités, & maître de la ville du Caire, pénetra bientôt les intentions de Noureddin. Réſolu de prévenir ce Prince, il commença par refuſer de tenir les promeſſes qu'il lui avoit faites, & ordonna à ſon Général de quitter l'Egypte. Schirkouh irrité de la conduite de Schaour, envoya un Corps de troupes pour s'emparer de Péluſe. Cette démarche intimida tellement le Grand Viſir, qui prenoit le titre de Sulthan,

(1) Cet évenement eſt d'autant plus intéreſſant à l'hiſtoire des Croiſades, qu'il fut la cauſe de l'élévation de Selaheddin au thrône d'Egypte. Ce fut ce Prince qui mit fin au Royaume de Jéruſalem, comme on le verra par la ſuite.

(2) Nos Hiſtoriens le nomment Syracon. Il étoit Kurde d'origine de la Tribu des Ravadiens, une des plus illuſtres de cette Nation.

qu'il

Les Croisades.

qu'il renouvella les traités que Dargham avoit faits avec les Chrétiens. Pour les intéreſſer davantage dans ſa querelle, il leur fit entendre qu'il étoit également dangereux pour les Francs & pour les Egyptiens, que Noureddin ſe rendît maître de l'Egypte, puiſque ce Prince, en devenant trop puiſſant, ne tarderoit pas à s'emparer de toute la Syrie. Amaury qui ſouhaitoit ardemment de faire la conquête de l'Egypte, comme je l'ai déjà dit, accepta avec joie les propoſitions de Schaour, & paſſa dans ce pays avec une armée. Schirkouh inſtruit de l'entrée des Francs en Egypte ſe retira à Peluſe, où il fut bientôt aſſiégé. Il y avoit déjà quelques mois que les Francs étoient devant cette place, lorſqu'ils apprirent que Noureddin avoit pris Harem, & que ce Prince ſe diſpoſoit à marcher du côté de Ceſarée de Philippe. Ils ſe déterminerent alors à abandonner l'Egypte, pour ſonger à défendre leur pays. Ils propoſerent à Schirkouh de ſortir de l'Afrique; & promirent de ne le point inquietter dans ſa retraite, pourvu qu'il conſentît à rendre tous les priſonniers. L'Emir qui ignoroit les conquêtes de Noureddin, ſatisfit les Francs, abandonna Peluſe, & repaſſa en Syrie.

1164. Noureddin, comme on l'a vû plus haut, avoit levé une nouvelle armée, après qu'il eut été vaincu par les Francs dans le pays d'Hemeſſe. Réſolu de laver dans le ſang des Chrétiens la honte de ſa défaite, il étoit entré dans le territoire d'Antioche, & avoit aſſiégé Harem. Tous les Francs, à cette nouvelle, raſſemblerent leurs troupes pour ſecourir cette place. Boëmond III. Prince d'Antioche, Raimond le jeune, Comte de Tripoli, Calaman, Gouverneur de Cilicie pour l'Empereur, Joſcelin, que les Hiſtoriens Orientaux appellent le plus brave des Francs, Hugues de Luſignan, & Toros, Roi d'Arménie, étoient à la tête des troupes qui marcherent contre Noureddin. Ce Prince, qui avoit deſſein de faire tomber les Francs dans quelque piége, leva le ſiége à leur approche, & ſe retira vers Artéſie, comme s'il eût eu deſſein de prendre la fuite. Les Princes Chrétiens n'écoutant que leur courage, attaquerent l'aîle droite qui plia auſſitôt, ſuivant l'ordre qu'elle avoit reçu. Pendant que les Francs étoient occupés à la pourſuivre, le reſte de l'armée les enveloppa, & les Turcs en firent un carnage effroyable. Dix mille reſterent ſur la place, & le nombre de priſonniers fut encore plus grand. Parmi ces derniers ſe trouverent Boëmond, Raimond, Calaman, Joſcelin & Hugues de Luſignan, qui furent tous conduits à Alep. La priſe de Harem fut la ſuite de cette grande victoire.

Les Officiers de Noureddin étoient d'avis qu'il allât faire le ſiége d'Antioche; mais il rejetta cette propoſition. D'un côté, il regardoit cette place comme très-difficile à prendre, & de l'autre, il craignoit que les Francs ſe voyant aſſiégés, ne la remiſſent à l'Empereur Grec. L'année ſuivante, il s'avança vers Céſarée de Philippe, ville ſituée au pied du mont Liban, & ce fut le ſiége de cette place qui obligea le Roi de Jéruſalem à quitter l'Egypte. Ce Prince ne put cependant faire aſſez de diligence pour empêcher Noureddin de ſe rendre maître de cette ville, qui avoit appartenu aux Francs depuis l'an 1148. Amaury n'ayant pû ſecourir Céſarée de Philippe, ſe rendit à Antioche, & par ſes ſoins & des ſommes conſiderables il obtint la liberté de Boëmond. On fut étonné que Noureddin l'eût rendue ſi facilement; mais on prétend qu'il craignoit que l'Empereur de Conſtantinople ne le lui rede-

1165.

LES CROISADES.

mandât, & qu'alors il ne fût dans la néceſſité de le remettre ſans rançon entre les mains de ce Monarque.

Schirkouh, depuis ſon retour en Syrie, avoit reçu ordre d'attaquer les Francs, & en conſéquence, il s'étoit emparé de pluſieurs châteaux, & ſurtout d'une eſpece de caverne qui paſſoit pour imprenable. Elle étoit ſituée au-delà du Jourdain ſur les frontieres de l'Arabie. Les Chevaliers du Temple en avoient la garde, & Amaury fut tellement irrité contre eux de ce qu'ils n'avoient pas réſiſté plus long-temps, qu'il en fit pendre douze.

1167. Les conquêtes de Schirkouh ne l'empêcherent pas de ſonger à s'emparer de l'Egypte pour Noureddin. Les Francs d'un autre côté qui avoient le même deſſein, mirent tout en œuvre pour s'oppoſer aux entrepriſes de l'Emir. Il fut décidé que chacun payeroit le dixieme de ſon bien pour les frais de cette guerre, & que toutes les troupes ſe réuniroient pour aller à la rencontre de Schirkouh. Schaour redoutoit également les Francs & Noureddin; cependant il jugea à propos de renouveller les traités qu'il avoit déjà faits avec les Chrétiens, & de les conduire lui-même au Caire. Schirkouh, qui avoit pris ſa route par les déſerts qu'on trouve après la Syrie Sobal, avoit beaucoup ſouffert des ſables, & une partie de ſes troupes étoit périe dans cette route. Trop foible alors pour réſiſter à l'armée des Francs commandée par le Roi de Jéruſalem, il prit le parti de ſe fortifier de l'autre côté du Nil.

Schaour, qui le craignoit plus que les Francs, envoya alors à ces derniers deux cent mille pieces d'or, & promit de leur payer une pareille ſomme dans un autre temps, à condition qu'ils ne ſortiroient de l'Egypte qu'après en avoir chaſſé le Général de Noureddin. Amaury, qui vouloit que le traité fût ratifié par le Khalif d'Egypte (1), lui députa Hugues de Céſarée, dont il connoiſſoit la ſageſſe & la prudence. Ce Seigneur accompagné de Geofroi Foulques, Chevalier du Temple, fut introduit dans le palais du Khalif qui étoit au Caire. Guillaume de Tyr nous a donné le détail des cérémonies qui furent obſervées dans l'audience extraordinaire que le Khalif accorda aux Députés du Roi de Jéruſalem.

Les Plénipotentiaires de ce Prince, précédés d'un grand nombre d'Huiſſiers ou Portiers armés de ſabres, furent conduits par différents détours fort obſcurs, à l'entrée de chacun deſquels il y avoit une Compagnie de Negres armés. Après que Hugues de Céſarée eut paſſé la premiere & la ſeconde garde, il entra dans un endroit ſpacieux & expoſé au ſoleil, au milieu duquel il y avoit un ſallon orné de lambris dorés & de ſculptures en relief. Des colomnes de marbre en ſoutenoient le plat-fond. On étoit étonné de la magnificence de cet endroit, & de l'art avec lequel on avoit employé les matieres les plus riches. On voyoit d'un côté de ce ſallon des baſſins de marbre remplis d'eau; de l'autre, des endroits où on avoit raſſemblé des oiſeaux de toute eſpece qu'on avoit fait venir des pays étrangers. Plus loin étoient encore des bâtiments plus magnifiques, où demeuroient les

(1) On doit ſe ſouvenir qu'il y avoit alors deux Khalifs chez les Muſulmans; un à Bagdad, qui étoit le véritable Khalif, & un autre en Egypte; ce qui formoit un ſchiſme parmi les Mahométans. Celui auquel Amaury envoya des Députés ſe nommoit El Adhed. Il étoit jeune, d'une grande taille, & bel homme.

Chefs des Eunuques. Là on voyoit un nombre infini d'animaux très-rares. Enfin Hugues de Céſarée parvint à l'appartement où étoit le Khalif. Il y trouva une garde nombreuſe, & magnifiquement vétue. Le Grand Viſir, qui avoit accompagné les Députés d'Amaury, ſe proſterna alors trois fois ſelon la coutume, & ôta le ſabre qu'il portoit ſuſpendu à ſon col. Auſſitôt un voile chargé de perles & de pierres précieuſes ſe leva, & on vit le Khalif aſſis ſur ſon thrône au milieu de quelques Eunuques. Le Grand Viſir s'approcha de lui, lui baiſa les pieds, & l'informa du ſujet qui amenoit Hugues de Céſarée. Les Officiers qui environnoient le Khalif parurent mécontents de ce que le Roi de Jéruſalem exigeoit que le Khalif confirmât de ſa main le traité que le Grand Viſir avoit fait avec les Francs, & ils trouvoient à redire que le Khalif donna ſa main à un Etranger. Le Chef des Muſulmans délibera quelque temps ſur ce qu'il devoit faire, & il tendit enfin la main à Hugues de Céſarée. Comme elle étoit voilée, le Miniſtre d'Amaury repréſenta au Khalif que la bonne foi ne devoit avoir aucun détour, que tout devoit ſe faire à découvert, & que par conſéquent il devoit lui préſenter ſa main nue, afin que les Francs fuſſent perſuadés qu'il ne vouloit point les tromper. Le Khalif ſourit, & conſentit à ce que Hugues de Céſarée demandoit.

Cependant Schirkouh s'approcha pendant la nuit de la rive occidentale du Nil, & campa dans un lieu nommé Dgizé, vis-à-vis la ville de Meſre. Amaury fit auſſitôt raſſembler un grand nombre de vaiſſeaux pour en former un pont; mais la préſence de l'ennemi, qui étoit ſur l'autre rive, empêcha de le continuer. Les deux armées reſterent ainſi en préſence pendant cinquante jours, & Schirkouh profita de cette inaction pour envoyer de divers côtés des détachements qui s'emparerent du pays. Ils ſe rendirent encore maîtres de l'iſle de Mahallé, qui eſt proche le Caire. C'eſt en cet endroit que commence ce qu'on appelle le Delta. Le Nil n'avoit plus alors que trois embouchures. Milon de Planci, & Kamel, fils de Schaour, en délogerent bientôt les troupes de Schirkouh, & cette victoire facilita aux Francs le paſſage du fleuve. Le Général de Noureddin ſe retira à la faveur de la nuit, & Amaury, qui le pourſuivoit, ne put l'atteindre qu'au bout de quatre jours dans la Thebaïde. Schirkouh, preſſé par ſes ennemis, aſſembla le Conſeil de guerre pour examiner le parti qu'on devoit prendre; car il n'étoit pas d'avis d'accepter le combat. Pluſieurs vouloient qu'on retournât en Syrie, & c'étoit auſſi le ſentiment du Général; mais le plus brave des Emirs de cette armée parla avec tant de fermeté, qu'on réſolut de riſquer la bataille. Les deux Partis en vinrent aux mains dans un terrein inégal, étroit & rempli de collines formées par des amas de ſable. Le Corps de l'armée des Francs qui avoit attaqué le centre de celle de Schirkouh, fut défait, & Hugues de Céſarée fut fait priſonnier. Le reſte des deux armées ſe battit par pelotons ſéparés les uns des autres, & la nuit ſeule fit ceſſer le combat. Chacun s'attribua la victoire, & publia l'avantage qu'il ſe vantoit d'avoir remporté ſur ſon adverſaire. Il eſt certain qu'aucun des deux Partis ne prit la fuite. Les Turcs & les Francs ſe trouverent ralliés dès le lendemain; mais il falloit que ces derniers ſe fiſſent jour au travérs des ennemis pour s'en retourner. Dans cette néceſſité ils n'écouterent que leur valeur, & s'avancerent en bon ordre vers

LES CROISADES.

les Turcs. Ceux-ci étonnés de leur courage les laiſſerent paſſer ſans les inquietter.

Pendant que les Francs gagnoient le Caire, Schirkouh ſe rendit à Alexandrie, dont les habitants lui ouvrirent les portes. Les Francs allarmés de cette conquête, ſe raſſemblerent pour empêcher cette ville de recevoir des proviſions; de ſorte qu'au bout d'un mois la famine commença à s'y faire ſentir. Le peuple murmura hautement, & Schirkouh, qui craignoit d'être obligé de ſe rendre, ſortit de la ville avec une partie de ſes troupes, laiſſa le reſte à ſon neveu Selaheddin, qu'il chargea de défendre la place. Il gagna le déſert pour s'avancer dans la haute Egypte. Amaury, informé de ſa marche, le ſuivit pendant quelque temps; mais ayant appris que la ville d'Alexandrie étoit dans une fâcheuſe ſituation, il alla en faire le ſiége. Selaheddin informa ſon oncle de l'embarras où il ſe trouvoit, & l'avertit qu'il avoit en même temps à ſe défendre contre les Francs & les habitants de la ville. Schirkouh à cette nouvelle abandonna le ſiége de Kous qu'il faiſoit, & accourut au ſecours de ſon neveu. Déſeſperant de battre l'armée des Chrétiens, il propoſa à Hugues de Céſarée de le remettre en liberté, ſi le Roi de Jéruſalem conſentoit à faire la paix, dont les principales conditions ſeroient, qu'on rendroit les priſonniers de part & d'autre, & que l'armée de Noureddin auroit les paſſages libres pour ſe retirer en Syrie. Le Roi de Jéruſalem accepta ces propoſitions, & le traité fut exécuté. Les Hiſtoriens Arabes prétendent que ce furent les Francs qui propoſerent la paix aux Turcs, & qui s'engagerent à donner à leur Général cinquante mille pieces d'or, à condition qu'il ſortiroit de l'Egypre, & qu'Alexandrie ſeroit rendue aux Egyptiens. Après la concluſion de ce traité l'armée de Noureddin retourna à Damas, & Amaury ſe rendit au Caire. Il convint avec le Grand Viſir qu'il y auroit dans cette ville une garniſon de Francs, & que les Egyptiens leur payeroient cent mille pieces d'or. Le Roi de Jéruſalem quitta alors l'Egypte, & alla à Aſcalon.

Pendant que Schirkouh avoit porté la guerre dans le centre des Etats des Phatimites, Noureddin avoit enlevé pluſieurs places aux Francs. Le mauvais ſuccès de ſon Général ne lui fit pas perdre de vûe l'envie qu'il avoit de ſe mettre en poſſeſſion de l'Egypte. Les Francs qui pénetroient ſes intentions, craignoient que ce pays ne devînt une Province du Royaume d'Alep, & cette crainte les porta à enfreindre les traités qu'ils avoient faits. On preſſa vivement Amaury de travailler à s'emparer de l'Egypte; mais ce Prince, ſuivant les Hiſtoriens Arabes mêmes, refuſa long-temps de violer les traités. Tous les Princes Chrétiens le ſolliciterent avec tant d'importunité, qu'il conſentit enfin à cette entrepriſe. L'armée des Francs entra tout d'un coup en Egypte, s'empara de Péluſe après trois jours de ſiége, & maſſacra les habitants.

1168.

Schaour ſurpris & indigné de la mauvaiſe foi des Chrétiens, ſe trouva dans la néceſſité de s'adreſſer à Noureddin. Ce Prince étoit d'abord réſolu de paſſer en Egypte, mais il appréhendoit que les Chrétiens ne profitaſſent de ſon abſence pour entrer dans ſes Etats de Syrie; il étoit d'ailleurs occupé du projet de les étendre dans ce pays. Il chargea donc encore Schirkouh de paſſer en Egypte, mais il le mit à la tête d'une nombreuſe armée, qui em-

menoit avec elle des proviſions conſiderables. Il ſe fit encore accompagner de Selaheddin, qui alloit malgré lui dans un pays dont il ne ſçavoit pas alors qu'il ſeroit un jour le Souverain. Amaury, après la priſe de Péluſe, alla camper aux environs du Caire; mais il n'avoit pas deſſein de s'en rendre maître; il déſiroit même lui ſauver le ſort de Péluſe. En effet, il avoit employé dix jours à faire un chemin d'une journée, parce qu'il avoit eſperé que le Grand Viſir, averti de ſa marche, lui enverroit offrir une ſomme pour l'engager à ſe retirer. Les habitants qui n'oſoient plus ſe fier aux Chrétiens, ne vouloient plus faire de traités avec eux, & étoient dans l'intention de ſe défendre. Amaury fit approcher ſes vaiſſeaux qui entrerent par la bouche du Nil, mais les Egyptiens leur fermerent les paſſages, & le voiſinage de l'armée Turque empêcha les Francs de rien entreprendre. Schaour fit alors aux Francs des propoſitions de paix, & offrit de leur donner une ſomme conſiderable s'ils vouloient ſe retirer. La propoſition fut acceptée, & le Grand Viſir envoya à l'armée d'Amaury cent mille pieces d'or, avec promeſſe d'en donner encore neuf cent mille dans un temps fixé. Les Francs ſe retirerent auſſitôt, mais dans le deſſein de revenir avec de plus grandes forces.

1169. Schirkouh, après la retraite des Francs, entra dans le Caire, & alla ſaluer le Khalif Adhed, qui le revêtit de la robe d'honneur, & lui fit des préſents conſiderables, ainſi qu'à toute ſon armée. Schaour ne vit pas ſans chagrin le bon accueil que le Khalif fit au Général de Noureddin, & il projetta dès-lors de le faire aſſaſſiner. Son fils s'oppoſa fortement à ce deſſein, & fit prendre à ſon pere des ſentimens plus nobles. Les Emirs qui étoient dans l'armée de Schirkouh, formoient en même temps le complot de ſe défaire de Schaour, mais le Général déſapprouva une telle action; de ſorte que les Conjurés, voyant l'oppoſition de Schirkouh, réſolurent d'exécuter leur projet, pendant que le Général iroit faire ſa priere au tombeau d'un Iman, où il avoit coutume de ſe rendre ſouvent. Schaour, qui ignoroit ce qui ſe tramoit contre lui, entra un jour dans le camp de Schirkouh pendant que cet Emir étoit abſent. Les Conjurés l'arrêterent auſſitôt, mais perſonne n'oſa le tuer. Schirkouh de retour au camp, déſapprouva ce qui s'étoit paſſé, & vouloit remettre Schaour en liberté, lorſque le Khalif, qui avoit appris la détention de ſon Grand Viſir dont il n'étoit pas content, envoya demander ſa tête, qui lui fut auſſitôt portée. Schirkouh ſe rendit enſuite au palais d'Adhed, qui le fit ſon Grand Viſir, Commandant de ſes troupes, & lui donna le titre de Malek El Manſor.

Schirkouh ne poſſeda cette dignité que pendant deux mois & cinq jours, au bout deſquels il mourut de maladie. Malgré ſon élévation, il s'étoit toujours regardé comme ſujet de Noureddin, & comme ſon Lieutenant dans l'Egypte. Après ſa mort pluſieurs Emirs firent tous leurs efforts pour lui ſuccéder, mais le Khalif ſe détermina en faveur de Selaheddin, à qui il donna le titre de Malek-El Naſer. Tous les Emirs de l'armée de Noureddin refuſerent de ſervir ſous lui, & l'abandonnerent. Un Docteur de la loi s'intéreſſa pour le jeune Viſir, & perſuada enfin aux Emirs de reconnoître pour leur chef Selaheddin; de ſorte que cet Emir ſe trouva bientôt auſſi puiſſant que ſon Oncle. Il travailla en même temps à gagner l'affection des Troupes, & les largeſſes qu'il leur fit, ne furent point infructueuſes.

LES CROISADES.

L'établiſſement de Selaheddin dans l'Egypte allarma tous les Francs. En effet, Noureddin, par le moyen de cette conquête, pouvoit faire partir des flottes de l'Egypte & les faire croiſer ſur toutes les côtes de Syrie, & cauſer un grand dommage aux Chrétiens. Le Roi de Jéruſalem environné d'ennemis, dont le nombre s'étoit multiplié, fit paſſer en Occident l'Archevêque de Tyr, pour repréſenter aux Princes chrétiens la ſituation où les Francs ſe trouvoient dans la Syrie, & demander en même temps des ſecours d'hommes ou d'argent; mais il ne reçut que des promeſſes. Les circonſtances n'étoient pas favorables. Le Pape Alexandre III. faiſoit alors à l'Empereur Frédéric une guerre funeſte à l'Egliſe & à l'Empire d'Occident. L'Empereur, trop occupé dans ſes Etats, ne ſe trouvoit nullement diſpoſé à ſe rendre en Paleſtine, pour y attaquer des Peuples qui ne l'avoient point offenſé. L'Angleterre étoit agitée de trop grands troubles, cauſés par les démêlés qui étoient ſurvenus entre Henri II. & Thomas Bequet Archevêque de Cantorbery; enfin, Louis le Jeune, Roi de France, cherchoit à profiter de cette conjoncture pour rentrer dans les Provinces de ſon Domaine qui étoient au pouvoir des Anglois. Les Grecs ſeuls, intéreſſés à la perte des Mahométans, fournirent une flotte de deux cents voiles, chargée d'hommes, de proviſions, d'armes & de machines de guerre. Le Conſeil Général des Francs réſolut alors de faire le ſiége de Damiette (1), ville importante, qui devoit ſervir à la fois de boulevard à la Paleſtine, de retraite aux vaiſſeaux des Chrétiens, & de clef pour entrer en Egypte.

Selaheddin ne négligea aucune précaution pour mettre cette ville en état de réſiſter aux efforts des Chrétiens, & comme il ſe méfioit de la fidélité des peuples d'Egypte, qui ſupportoient avec impatience un joug étranger, il engagea Noureddin à lui envoyer de nouvelles troupes. Le Prince Atabek fit auſſitôt partir un gros détachement pour paſſer en Egypte, & ſe diſpoſa à entrer dans le Royaume de Jéruſalem. L'armée des Francs parut enfin devant Damiette, & commença le ſiége avec une ardeur incroyable. Amaury s'y diſtingua en particulier par un grand nombre d'exploits. Selaheddin qui s'étoit mis en campagne auſſitôt qu'il avoit appris l'arrivée des Francs, s'étoit approché d'eux, & ne ceſſoit de les inquietter. Les Aſſiégés ſe défendirent avec un courage extraordinaire, & détruiſirent par le feu toutes les machines que les Chrétiens avoient conſtruites pour battre la ville. Tant de réſiſtance commença à rebuter les Aſſiégeans; mais ce n'étoit pas le plus fort de leurs maux. Les vivres leur manquerent, au point que les ſoldats Grecs, qui n'avoient plus de proviſions, furent contraints de ſe nourrir de jeunes branches de palmiers & de racines. Les Francs, qui n'avoient preſque plus de vivres, n'oſoient les partager avec les Grecs, de peur de ſe trouver réduits à la même extrémité. Pour comble d'embarras, on apprit que Noureddin attaquoit la Paleſtine. L'intempérie de l'air ſe joignit à tous ces malheurs, & les élémens parurent ſe déclarer en faveur des Egyptiens. Des torrens de pluye forcerent bientôt le Nil à ſe déborder dans la plaine, & les Chrétiens qui y

(1) Cette ville étoit ſituée vis-à-vis de Peluſe, à un mille de la mer, ſur la ſeconde embouchure du Nil. On voyoit ſur le bord du fleuve une tour d'une ſtructure ſinguliere, & bien fortifiée. Une chaîne attachée à cette tour alloit aboutir à la ville, & défendoit l'entrée du port.

étoient campés, penſerent être engloutis dans les eaux ; qui acheverent de corrompre le peu de vivres qui reſtoient. Le vent ſe joignit à ce fléau, emporta les tentes, & renverſa les machines que le feu avoit épargnées. Les Aſſiégés lançoient cependant une grande quantité de groſſes pierres ſur les Francs, qui réduits aux dernieres extrémités demanderent la paix. Elle leur fut accordée, & le Roi de Jéruſalem ramena en Paleſtine les triſtes reſtes de ſon armée. Sa flotte fut briſée par les vents, & un grand nombre de ſoldats perdit la vie dans les flots. Les Croisades.

De nouveaux accidens accablerent encore les Chrétiens, qui les partagerent cependant avec les Mahométans. Un tremblement de terre des plus violents renverſa pluſieurs villes de la Syrie, & des milliers d'habitans furent enſevelis ſous leurs ruines. Tripoli, Alep, Antioche, Baalbek, Hemeſſe, Hama, Ceſarée, Barin ſentirent plus particulierement les effets du tremblement de terre. Noureddin ſe hâta de rétablir les fortifications de ſes places, de crainte que les Francs ne ſongeaſſent à s'en emparer ; mais ils étoient eux-mêmes dans un pareil embarras. La mort de Cotbeddin Maudoud, frere de Noureddin, & Sulthan de Moüſſoul donna d'autres occupations au Roi d'Alep (1). Les enfants du Roi de Mouſſoul, qui avoient chacun leurs partiſans, prétendoient en même temps au thrône. Noureddin ſe déclara pour celui que la Reine mere avoit fait couronner au préjudice de l'aîné, qui avoit été déſigné par ſon pere, pour lui ſuccéder. Cette injuſtice excita de grands troubles dans cette famille, & accélera la ruine des Atabeks. 1170.

Selaheddin, qui avoit ſolemnellement juré de détruire les Chrétiens, ne reſta pas long-temps dans l'inaction. A la tête des Turcs & des troupes Egyptiennes, il ſe rendit dans le pays qu'on appelloit anciennement l'Idumée. Deux places, Gaza & Daroun, ſervoient de ce côté là de barrieres au Royaume de Jéruſalem. Gaza, autrefois capitale du pays des Philiſtins, avoit été détruite, & Baudouin III. Roi de Jéruſalem, avoit fait bâtir ſur la même colline où elle avoit été ſituée, une bonne forteresſe qui devint bientôt une ville. Le Château de Daroun fortifié par Amaury, & qui avoit été auparavant un Monaſtere de Moines Grecs, fut peuplé de même.

Selaheddin après avoir ravagé les environs de cette Citadelle & forcé les Fauxbourgs, battit les murailles de la Place où commandoit Anſel de Paſſ (2). La réſiſtance de cet Officier donna au Roi de Jéruſalem le temps d'arriver au ſecours de ce Château. A la tête des deux Ordres de Chevalerie, & de pluſieurs Evêques & Abbés, il chaſſa les troupes de Selaheddin, & introduiſit une partie de ſes ſoldats dans la Citadelle. Le Grand Viſir, qui étoit décampé pendant la nuit, alla ſurprendre Gaza à la pointe du jour. Les habitans voulurent auſſitôt ſe ſauver dans la Citadelle ; mais Milon de Plancy, homme dur & féroce qui en étoit Gouverneur, refuſa de les y recevoir, & les vit égorger ſans ſonger à les ſecourir. Selaheddin, maître de la ville, ne jugea pas à propos d'attaquer la Citadelle qui auroit pu l'arrêter long-temps. Il re-

(1) Noureddin étoit Roi ou Sulthan d'Alep.

(2) *Nous aimons à remarquer*, dit M. Marin dans ſon hiſtoire de Selaheddin, *que cet Officier repréſenté par les Hiſtoriens, comme un des plus braves guerriers de ce temps ; eſt un des Ancêtres des deux Marquis de Feuquieres, qui ont fait tant d'honneur à la France.*

LES CROISADES.

tourna en Egypte, & paſſa à la vue des Francs qui n'oſerent troubler ſa marche. De retour au Caire, il donna quelque repos à ſes troupes, & les fit rentrer peu de temps après en campagne. Il fit le ſiége d'Elath ou Elane, dont la garniſon Chrétienne incommodoit les Muſulmans qui alloient à la Mecque, & emporta la place qu'il livra au pillage. La priſe de cette ville fut ſuivie de pluſieurs incurſions que le Lieutenant de Noureddin fit ſur les terres des Francs, auxquels il cauſa de grands dommages.

1171. Quelque temps après ſe fit cette célebre union qui cauſa tant de joie aux Muſulmans ; je veux parler de la fin du Schiſme qui diviſoit depuis tant d'années les Sectateurs de Mahomet, au ſujet des Khalifs Abbaſſides, & des Khalifs Phatimites. Dans le fond ils ſuivoient la même doctrine, & cependant ils s'égorgoient depuis pluſieurs ſiécles pour quelques opinions particulieres, & pour quelques formules dans l'obſervance de la Loi. D'ailleurs chaque Parti ſe vantoit d'avoir le véritable Vicaire de Mahomet. A Bagdad on maudiſſoit les Phatimites & leurs Sectateurs ; & au Caire, les Abbaſſides & leurs Partiſans. Selaheddin, qui n'étoit toujours regardé que comme le Lieutenant de Noureddin, abattit entierement, par ordre de ce Prince, le Khalifat des Phatimites en Egypte, & y fit reconnoître les Abbaſſides. La mort du dernier Khalif Phatimite acheva d'affermir la puiſſance de Selaheddin, qui s'empara du Palais & des thréſors immenſes qu'il y trouva. Noureddin, trop occupé par les Francs, par les Seljoucides d'Iconium, & par pluſieurs petits Souverains de la Meſopotamie, ne fut jamais en état d'aller lui-même prendre poſſeſſion de l'Egypte, & Selaheddin eut par ce moyen le temps d'y affermir ſa puiſſance. Pour ne donner aucun ſoupçon à Noureddin, il eut ſoin de ne prendre que la qualité de Lieutenant de ce Prince, de faire faire la priere publique en ſon nom, de mettre ſon portrait ſeul ſur les monnoyes, & de n'expédier aucun ordre qu'au nom du Prince Atabek. Ce fut cette ſoumiſſion apparente qui le mit en état d'acquérir dans la ſuite la ſouveraineté de l'Egypte.

Noureddin étoit cependant entré dans le pays des Francs, pour ſe venger de ce que ceux-ci, malgré la treve qui ſubſiſtoit encore, avoient enlevé quelques vaiſſeaux qui alloient d'Egypte en Syrie. Le Prince Atabek les avoit fait redemander, mais il n'avoit reçu que des réponſes peu ſatisfaiſantes. Irrité de la mauvaiſe foi des Francs, il envoya différents corps de troupes, les uns vers Antioche, les autres vers Tripoli, pendant qu'il attaquoit le château d'Arca, & qu'il faiſoit faire le ſiége de Saphia & d'Arima. Les Chrétiens allarmés de la puiſſance d'Atabek demanderent à renouveller la treve, & promirent de rendre ce qu'ils avoient pris. Noureddin accepta leurs propoſitions ; mais les Francs ne reſtituerent qu'une partie de ce qu'ils avoient enlevé aux Mahométans.

Depuis le ſiége de Daroun, les Chrétiens avoient fait partir Guillaume, Evêque de Ptolemaïs, & Frideric, Archevêque de Tyr. Cette ambaſſade fut ſans ſuccès, & il n'y eut que le Roi de Sicile qui ſe détermina à paſſer en Syrie. Amaury ſe rendit lui-même à Conſtantinople, pour engager Manuel Comnene, dont il avoit épouſé la niéce, à lui fournir de puiſſants ſecours. Il paroît qu'Amaury avoit particulierement deſſein d'abattre la puiſſance de Selaheddin, puiſque dans les conférences que les deux Monarques eurent enſemble,

ensemble, il fut fait mention de la conquête de l'Egypte, & du partage de ce pays que les deux Princes devoient faire entr'eux.

Les Croisades.

Noureddin pendant l'absence du Roi de Jérusalem avoit assiégé Schoubek(1), à l'extrémité de la Syrie, près de la mer Morte. L'Atabek, en faisant le siége de cette place, avoit moins en vue d'attaquer les Chrétiens, que de se saisir de la personne de Selaheddin, dont il soupçonnoit les projets ambitieux. Il donna ordre à cet Emir de le venir joindre devant Schoubek, & de le seconder dans l'entreprise qu'il vouloit faire sur le château de Krak. Selaheddin se mit en campagne aussitôt qu'il en eut reçu l'ordre; mais faisant réflexion que Noureddin lui tendoit peut-être un piége, il retourna sur ses pas, sous prétexte qu'il avoit appris la nouvelle d'une révolte en Egypte. Noureddin n'eut pas de peine à démêler le véritable motif qui faisoit agir son Lieutenant, & il jura d'aller bientôt lui-même en Egypte lui ôter son Gouvernement. Selaheddin, instruit des intentions de l'Atabek, prit le parti de se révolter ouvertement; mais son pere lui fit abandonner ce dessein, & l'engagea à écrire une lettre de soumission à Noureddin. Ce Prince en parut satisfait, ou feignit de l'être; car alors il se trouvoit trop occupé pour attaquer le Gouverneur d'Egypte. Les Francs sous la conduite d'Unfroy de Thoron, Connétable du Royaume de Jérusalem, l'avoient forcé de lever le siége de Schoubek & il étoit d'ailleurs engagé dans une guerre contre le Sulthan d'Iconium.

1172.

Cependant Amaury, qui étoit de retour dans ses Etats, s'avança vers la Cilicie pour y arrêter les désordres d'un Religieux Apostat. Thoros, ou Théodore, Roi de Cilicie, étant mort sans enfans, eut pour successeur Thomas, fils de sa sœur. Melier, frere du dernier Roi & oncle du nouveau, étoit entré dans l'Ordre des Templiers; mais après la mort de Thoros, il quitta l'habit de Religieux, fit alliance avec Noureddin, qui étoit alors dans l'Asie mineure, obtint de lui un corps de troupes & s'empara de la Cilicie. Il enleva la couronne à Thomas pour se la mettre sur la tête, fit une cruelle guerre aux Templiers, confisqua tout ce qu'ils possédoient dans le pays, ravagea les terres du Prince d'Antioche qui avoit pris la défense de ces Chevaliers, & se rendit redoutable aux Chrétiens. Le Roi de Jérusalem, qui avoit entrepris de reduire cet Apostat, fut obligé de le laisser tranquille, pour voler à la défense de ses propres Etats, qui étoient attaqués par Selaheddin.

Cet Emir, en conséquence des ordres qu'il avoit reçus de Noureddin, s'étoit présenté devant la forteresse de Krak (2), qu'on a souvent confondue avec Mont-Royal. Cette place située dans l'Arabie Pétrée, à l'extrémité de la Syrie, étoit une des plus fortes citadelles de l'Orient. Elle étoit placée sur une hauteur, & dominoit une campagne agréable plantée d'arbres fruitiers. Amaury marcha au secours de cette forteresse, y fit entrer des troupes & harcela continuellement les ennemis. Selaheddin, qui n'avoit pas envie que la place tomba au pouvoir de l'Atabek, de crainte d'ouvrir à ce Prince la communication de l'Egypte, ne s'occupa pendant trois mois qu'à faire des

(1) Guillaume de Tyr donne le nom de Sobal de Syrie à cette petite ville, qui étoit fortifiée par des murs & des avant-murs. Elle étoit située sur le penchant d'une montagne, mais dans un endroit si élevé que les fleches, & les pierres lancées par les machines ne pouvoient y atteindre. Les Chrétiens y tenoient une bonne garnison.

(2) On doit distinguer cette ville d'une autre de même nom, située plus au Sud.

LES CROISADES.

courſes dans la campagne, d'où il enleva un grand nombre de priſonniers. Auſſitôt qu'il eut appris que Noureddin avoit fait la paix avec le Sulthan d'Iconium, il reprit le chemin de l'Egypte où Nodgemeddin Ayoub ſon pere étoit dangereuſement malade. En effet, quelque diligence que fît Selaheddin, il n'arriva qu'après la mort de ce ſage vieillard, qui lui avoit aidé à ſupporter le poids du Gouvernement, ſans vouloir partager les honneurs de cette charge (1).

Noureddin, qui ne voyoit que trop que toutes les démarches de Selaheddin tendoient à ſe rendre indépendant, réſolut enfin d'aller lui-même en Egypte pour lui enlever ce Gouvernement. Dans la crainte que les Francs ne profitaſſent de ſon abſence, il fit un traité avec eux, & augmenta enſuite le nombre des troupes. Il envoya alors un Officier en Egypte pour s'emparer des thréſors des Phatimites, & pour faire rendre compte au Grand Viſir des revenus de l'Etat. Selaheddin ne fut point effrayé à la vue d'un homme qui ne lui demandoit que de l'argent, & il lui remit des ſommes conſidérables, perſuadé qu'elles ſeroient capables d'appaiſer l'Atabek, & de le faire renoncer à ſes deſſeins. Noureddin n'eut pas la ſatisfaction de les voir, étant mort pendant qu'elles étoient en chemin. Le Gouverneur d'Egypte s'en ſaiſit de nouveau, & les employa dans la ſuite contre la famille de l'Atabek.

1173. Ce Prince étoit mort à Damas d'une ſquinancie. Il poſſedoit Mouſſoul, Diardgezire, la Syrie, l'Egypte, l'Yemen ou l'Arabie heureuſe, & les Rois du Diarbekr lui étoient ſoumis. La priere publique ſe faiſoit en ſon nom dans les villes de la Mecque & de Medine. Noureddin étoit grand, avoit un air gracieux, les yeux doux, le viſage large, preſque ſans barbe. Il a mérité l'eſtime de tous les Muſulmans, & même des Chrétiens. Guillaume de Tyr parle de ſa juſtice, de ſa prudence & de ſa religion. Aboulfedha dit qu'un livre entier ne ſuffiroit pas pour célebrer ſes vertus. En général, il eſt regardé comme le plus ſage & le plus juſte de tous les Princes du Muſulmaniſme. Il étoit religieux obſervateur de l'Alcoran, ne portoit ſur lui ni ſoye, ni or, ni argent; & le vin étoit défendu dans tous ſes Etats. On le voyoit ſouvent ſe relever pendant la nuit pour faire ſa priere, & il donnoit le reſte de ſon temps au gouvernement de ſes Etats, ou à la guerre contre les Francs. Il étoit le plus grand Général de ſon ſiécle, & le plus ſçavant dans ſa religion, ſuivant les principes de l'Imán Abouhanifa. Les uſuriers & les concuſſionnaires furent bannis du domaine de ſon Empire. Ce Prince vivoit comme un ſimple Particulier, du produit d'un bien qu'il avoit acheté de la portion qui lui revenoit ſur le butin qu'on avoit enlevé aux ennemis. Les tributs étoient deſtinés au beſoin de l'Etat, & il n'y touchoit jamais qu'en préſence des Docteurs de la Loi. Il reſpectoit tant ces derniers qu'il les faiſoit aſſeoir auprès de lui. La Reine ſon épouſe, qui ne s'accommodoit pas de ſon œconomie, ſe plaignit un jour de ce qu'elle n'avoit pas aſſez de revenu. *Je ne ſuis*, lui répondit Noureddin, *que le Threſorier des*

(1) Lorſque Nodgemeddin Ayoub ſe rendit en Egypte, ſon fils voulut lui ceder la place de Grand Viſir; mais Ayoub le refuſa, & le força à conſerver cette place. Ayoub donna ſon nom à la Dynaſtie des Ayoubites, dont Selaheddin fut le fondateur. Cette Dynaſtie qui regna en Egypte fut détruite par les Mamlucs, & ceux-ci par Selim, Empereur Ottoman, qui s'empara de l'Egypte.

Muſulmans ; je ne puis toucher aux ſommes qui me ſont confiées pour leurs beſoins, ſans attirer ſur moi la colere de Dieu. Je poſſede encore trois boutiques à Hemeſſe ; c'eſt tout ce que je ſuis en état de vous donner.

Noureddin, par principe de religion, perſécutoit les Chrétiens ; & depuis qu'il étoit devenu maître de l'Egypte, il renouvella d'anciennes Loix, par leſquelles il étoit défendu aux Chrétiens anciennement établis dans ce pays, d'aller à cheval, de prier à voix haute dans les Egliſes, de faire des proceſſions, d'avoir des cloches. Il ordonna de plus, qu'ils ſeroient diſtingués des Mahométans par un habit différent ; & une ceinture particuliere qu'on regardoit comme une marque d'infamie. Il profana ſouvent l'objet de leur culte, renverſa les croix, ſouilla les Egliſes. Selaheddin, après la mort de ce Prince, tint à l'égard des Chrétiens une conduite bien différente. Réſolu de profiter de leur induſtrie, il abolit toutes ces ordonnances, leur permit d'aller à pied ou à cheval, de prier à haute ou baſſe voix ; d'accompagner leur Patriarche dans les proceſſions, de poſſeder même des charges dans le Divan ; enfin il leur accorda tous les droits de citoyen dont ils avoient joui auparavant. Il fit plus, il choiſit parmi eux les plus habiles, & leur donna de l'emploi auprès de ſa perſonne. Ses freres, ſes neveux, les autres Emirs imiterent cet exemple. Ils prirent des Chrétiens à leur ſervice, en qualité de Sécretaires, de Médecins, d'Intendans, d'Interpretes, & les employerent pour les choſes auxquelles ils étoient propres.

La mort de Noureddin apporta un grand changement dans les affaires de la Syrie. Les Emirs, d'un côté, les Francs de l'autre, tâcherent d'enlever à la famille de ce Prince les Etats qu'il avoit poſſedés. Noureddin avoit laiſſé pour ſon ſucceſſeur un fils, nommé Malek El Saleh Iſmaïl, qui n'étoit âgé que de onze ans. Amaury n'eut pas plutôt appris la mort de Noureddin qu'il alla faire le ſiége de Céſarée de Philippe. Il battit cette place pendant quinze jours ; mais ennuyé de la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés, il accepta les ſommes d'argent que la Sulthane mere lui offrit pour ſe retirer.

Amaury étoit d'ailleurs bien aiſe de terminer cette guerre, afin de ſe venger d'un affront fait à la majeſté de ſon rang par les Chevaliers du Temple. Le Vieux de la montagne, ou le chef de la ſecte des Aſſaſſins, avoit envoyé au Roi de Jéruſalem un Ambaſſadeur, pour lui déclarer qu'il étoit dans la réſolution d'embraſſer la religion Chrétienne, ſi on vouloit le décharger des ſommes qu'il payoit aux Templiers par forme de tribut. Les Chevaliers plus touchés de leurs intérêts que de ceux de la religion, refuſerent de ſouſcrire à un accord qui leur étoit ſi préjudiciable. Amaury étonné des ſentimens que les Chevaliers du Temple faiſoient paroître, crut ſatisfaire leur cupidité, en promettant de les dédommager de ſes propres deniers. En conſéquence il donna une audience favorable au Miniſtre du Vieux de la Montagne, lui fit des préſens, & chargea un Officier de ſa Cour de lui ſervir de guide & de ſauve-garde, & de le défrayer pendant ſa route. Les Templiers ſans reſpecter ni le droit des gens, ni la Majeſté Royale, arrêterent le Député des Aſſaſſins & le poignarderent. Le Roi de Jéruſalem, offenſé perſonnellement par une action ſi atroce, en demanda prompte ſatisfaction à Eudes ou Odon de Saint-Amand, Grand Maître des Chevaliers du Temple. Celui-ci, fier des prérogatives accordées à ſon Ordre, refuſa toute ſatisfaction à Amaury, &

LES CROISADES.

déclara à ce Prince que ſes Religieux n'étoient reſponſables de leur conduite qu'à lui & au S. Siége. Le Roi perſuadé, avec raiſon, que les droits du Souverain s'étendent également ſur les Eccléſiaſtiques Séculiers ou Réguliers & ſur les Laïcs ſes ſujets, uſa de ſon autorité, & fit enlever Gautier Dumeſnil qui avoit commis le crime. Les Templiers & les Hoſpitaliers, jaloux de conſerver leurs priviléges, ſe ſoulevérent contre le Roi, dont la mort arrivée peu de temps après, termina cette querelle qui alloit cauſer une guerre civile.

Mort d'Amaury.

1173.

Amaury, attaqué d'une violente dyſenterie, mourut le 11 de Juillet dans la trente-huitiéme année de ſon âge, & la douziéme de ſon regne. Il laiſſoit un fils en bas âge, & deux filles, Sybille & Iſabelle. Ce Prince avoit des vertus qui furent obſcurcies par un grand nombre de défauts: on lui reproche ſurtout ſon avarice, & d'avoir ſouvent préféré l'argent à la gloire, & même à l'intérêt de ſes Etats.

BAUDOUIN IV. Roi de Jéruſalem.

Baudouin, ſon fils, avoit à peine treize ans lorſqu'il ſuccéda à ſon pere. Ce jeune Prince étoit attaqué d'une lépre qui l'affoibliſſoit tellement, qu'il n'étoit gueres en état de ſupporter le poids du Gouvernement. Les Barons furent long-tems indécis ſur le choix d'un Régent, parce que chacun prétendoit à cette dignité; mais Raymond, Comte de Tripoli, & Milon de Plancy, également odieux à la nation, recherchoient la Régence avec plus d'empreſſement. Le dernier obtint la préférence ſur ſon rival, qui ſelon les apparences s'en vengea par le meurtre. En effet, peu de temps après, Milon de Plancy fut aſſaſſiné, & le Comte Raymond demanda hautement la Régence qui lui fut accordée. Ce Seigneur eut beaucoup de peine à calmer les eſprits irrités contre lui, & à appaiſer les troubles du Royaume, où le peuple, les Barons, les Evêques, les Ordres Religieux, étoient oppoſés les uns aux autres.

Dans une conjoncture auſſi critique, on reçut de l'Europe un ſecours inattendu, qui releva les eſpérances des Chrétiens. Guillaume, Roi de Sicile, ou un de ſes Généraux, ſuivant pluſieurs Auteurs, ſe rendit en Syrie avec un grand nombre de vaiſſeaux chargés de troupes & de munitions. On réſolut alors, malgré le traité qu'on avoit fait avec les Turcs & Selaheddin, d'entreprendre la conquête de l'Egypte. Le ſiége d'Alexandrie fut réſolu, & en conſéquence toute l'armée marcha vers cette place, qui fut bientôt inveſtie. Les habitants ſe défendirent avec tant d'intrépidité que les Chrétiens furent repouſſés aux trois aſſauts qu'ils livrerent. Ceux-ci, irrités d'une telle réſiſtance, maſſacrerent inhumainement les priſonniers qu'ils avoient faits, & firent des ravages affreux dans la campagne. Les Alexandrins, devenus furieux par ces actes d'hoſtilité égorgerent les priſonniers qu'ils avoient enlevés dans leurs fréquentes ſorties, & jetterent leurs cadavres par-deſſus les murailles. Cependant Selaheddin, informé de l'expédition des Francs, avoit raſſemblé ſes troupes, & s'étoit avancé à quelque diſtance de l'armée Chrétienne. Les Francs décamperent auſſitôt & retournerent en Syrie.

Selaheddin, occupé de ſes projets ambitieux, négligeoit alors de ſe venger des Francs, & ſe contentoit de les avoir forcés à abandonner leur entrepriſe. Il ne ſongeoit qu'aux moyens de s'emparer des Etats de Noureddin, quoiqu'il affectât au-dehors d'être toujours zélé pour les intérêts de Saleh ſon

fils, exposé d'ailleurs à l'ambition de sa propre famille & des Emirs. Attentif à toutes les démarches des parents du jeune Atabek, ou des Gouverneurs des Provinces, il sçut tirer avantage des troubles que les uns ou les autres susciterent dans l'Etat. Ce fut de cette maniere qu'il se rendit maître de Damas, où il fut appellé par le peuple même, dont il acheva de gagner l'affection, en lui faisant distribuer les thrésors qui étoient conservés dans la citadelle. Affectant toujours une soumission apparente, il ne changea rien dans la forme du Gouvernement de cette ville, & voulut que la priere publique continuât à se faire au nom du jeune Saleh. Ce fut par une telle conduite qu'il parvint à ce haut dégré de puissance, où on le vit dans la suite.

Les Chrétiens, allarmés des conquêtes de Selaheddin, résolurent d'arrêter un torrent qui pouvoit un jour les renverser. On arma donc contre ce Prince, mais au lieu de l'attaquer ou de se joindre à ses ennemis, on resta tranquillement campé pendant plusieurs mois dans un lieu appellé Galifet. Les Francs se contenterent de faire quelques courses dans le pays, & de mettre également à contribution les Chrétiens & les Mahométans. Pendant qu'ils étoient encore dans le même camp, le Gouverneur d'Hemesse offrit de leur remettre la place, & de leur rendre les ôtages qui y étoient pour la rançon du Comte Raymond, & d'Eustache, frere de Raynaud, Prince de Sydon. Les Francs s'approcherent en diligence de cette ville; mais ils furent prévenus par Selaheddin qui y entra avant eux. Ce Prince habile à écarter les obstacles qui s'opposoient à ses desseins, rendit gratuitement les ôtages des Francs qui étoient dans la ville, fit des présents considérables aux chefs de l'armée & quelques largesses aux soldats. Les Chrétiens, gagnés par ces marques extérieures de bienveillance, consentirent à faire avec ce Prince une treve, pendant laquelle ils ne devoient en aucune maniere s'opposer à ses conquêtes. Le Connétable Unfroi du Thoron, ami de Selaheddin, fut le médiateur entre les deux Partis.

A peine les Francs furent-ils de retour à Jérusalem qu'ils oublierent le traité qui venoit d'être fait. Ils reprirent presqu'aussitôt les armes, & parcoururent le pays ennemi d'où ils remporterent un immense butin. Pendant que les Chrétiens s'occupoient à piller les campagnes, Selaheddin faisoit la guerre avec succès contre Saleh & contre le Roi de Moussoul son parent, qui après s'être déclaré contre ce Prince infortuné, avoit enfin pris ses intérêts. Deux victoires complettes assurerent à Selaheddin la souveraineté qu'il ambitionnoit depuis si long-temps, & le déterminerent à prendre le titre de Sulthan. Il s'arrogea alors tous les droits de Souverain, & fit battre les monnoies & faire la priere publique en son nom. Celui de Saleh fut entierement supprimé des actes publics, tant en Egypte que dans le Royaume de Damas. Selaheddin fit cependant un traité avec Atabek, & promit de le laisser jouir tranquillement des Etats qui lui restoient encore. Le Sulthan d'Egypte, parvenu au but qu'il désiroit depuis si long-temps, retourna au Caire où il fit fleurir les arts & les sciences. 1175.

Cependant les Chrétiens, au lieu de profiter de ce calme pour se mettre en état de résister aux Turcs en cas qu'ils formassent dans la suite quelque entreprise, se déchiroient eux-mêmes par leurs propres divisions. La Cour de Jérusalem étoit remplie de troubles, que la conduite tyrannique du Comte de Tripoli augmentoit tous les jours. 1176.

LES CROISADES.

1177.

Ce fut dans des circonſtances auſſi critiques que Manuel Comnene réſolut de mettre à exécution le traité qu'il avoit fait avec Amaury au ſujet de la conquête de l'Egypte, & du partage de ce pays. Il avoit déjà envoyé en Paleſtine des vaiſſeaux chargés de munitions, & de ſoldats ſous la conduite d'Andronic ſon neveu. Philippe, Comte de Flandres, qui étoit arrivé en Syrie depuis quelque temps avec des troupes, voulut avoir part à cette expédition, ainſi que le Prince d'Antioche, qui y engagea le Roi de Jéruſalem. Le Comte de Tripoli diviſa par ſes querelles & ſes diſputes tous ces Princes réunis contre Selaheddin, & les Grecs ennuyés de ces diviſions ſe retirerent avec leur flotte. Après que les Francs ſe furent ainſi ſéparés, le Comte de Flandres alla ravager le territoire de Damas & d'Alep, pendant que le Comte Raymond déſoloit les terres des Turcs d'un autre côté.

Ces hoſtilités faites dans un temps de treve irriterent le Sulthan d'Egypte, & l'obligerent à reprendre les armes. Les Chrétiens informés que ce Prince étoit arrivé auprès d'Aſcalon, raſſemblerent leurs forces pour l'empêcher de pénétrer plus avant. Le Roi de Jéruſalem devenu majeur alla en perſonne défendre ſes frontieres. Eudes ou Odon de S. Amand le joignit avec les Templiers ; les Princes Raynaud de Châtillon, Baudouin de Ramla, Balean, Raynaud de Sydon & Joſcelin, ſe rendirent avec leurs Vaſſaux auprès du Roi de Jéruſalem. Selaheddin leur préſenta la bataille, mais Baudouin IV. dont l'armée étoit inférieure à celle du Sulthan d'Egypte, trouva moyen de l'éviter, & ſe renferma dans Aſcalon. Selaheddin, au lieu de faire le ſiége de cette place, qui n'étoit pas en état de faire une longue réſiſtance, s'amuſa à ravager le pays, & à envoyer des Partis juſqu'aux portes de Jéruſalem.

Les Barons voyant les troupes ennemies ainſi diſperſées, conſeillerent au Roi d'attaquer le Sulthan d'Egypte. Baudouin ſuivit leur conſeil, & on marcha auſſitôt à lui. Selaheddin envoya de tous côtés pour raſſembler ſes ſoldats, mais les Chrétiens ne lui en donnerent pas le temps. Toute la valeur du Sulthan & celle du petit corps de troupes qui l'accompagnoit ne purent arrêter les Francs, qui ayant bientôt décidé la victoire en leur faveur, firent changer le combat en une horrible boucherie. Toute l'armée de Selaheddin fut entierement détruite, & ce Prince eut lui-même beaucoup de peine à ſe ſauver. Le Comte de Flandres & le Comte de Tripoli ne ſe trouverent point à cette mémorable action : ils étoient occupés à faire quelque autre entrepriſe contre les Mahométans. Baudouin IV. alla auſſitôt à Jéruſalem rendre graces à Dieu d'une victoire ſi éclatante, & de-là il ſe rendit devant Hama que le Comte de Tripoli aſſiégeoit. Les Turcs ſe défendirent avec tant d'intrépidité, que les Francs ennuyés de la longueur du ſiége, ſe retirerent pour aller attaquer Harem, dont la conquête leur parut plus facile (1). Saleh engagea les Princes Francs à ſe retirer, en leur faiſant des préſents conſidérables. Ce fut après cette expédition que le Comte de Flandres reprit le chemin de l'Europe.

1178.

Le grand avantage que le Roi de Jéruſalem avoit remporté ſur Selaheddin, lui inſpira le déſir de ſe remettre en campagne, & de porter le fer & le feu

(1) Cette place bien fortifiée entre Alep & Antioche, éloignée de l'une & de l'autre d'une journée de chemin, étoit reſtée à Saleh.

ſur les terres des Mahométans. Pour empêcher les irruptions de ceux-ci, il conſtruiſit une citadelle au-delà du Jourdain, dans un lieu appellé le Gué ou le Pont de Jacob, & ſitué à dix milles de Céſarée de Philippe. Les troupes Syriennes troublerent les travailleurs autant qu'il leur fut poſſible, & Baudouin fut obligé de les ſoutenir avec ſon armée. Enfin cette fortereſſe fut achevée au bout de quelques mois.

Selaheddin réſolu de ſe venger des Francs quitta l'Egypte, raſſembla les troupes de Syrie dans la plaine de Damas, & s'avança vers Céſarée de Philippe où étoit Baudouin. Les deux armées s'obſerverent long-temps ſans rien faire; il y eut enſuite de fréquentes eſcarmouches, dans leſquelles Selaheddin remporta divers avantages. Le Sulthan n'ayant pu ſe rendre maître du château du Thoron, dont le Gouverneur avoit été tué, ſe campa entre Céſarée de Philippe & un bras du Jourdain. Il partagea alors ſon armée en pluſieurs corps, qui allerent faire le dégât dans les environs; mais il eut ſoin en même temps qu'ont pût les raſſembler promptement en cas de beſoin. Cette précaution étoit en effet néceſſaire; car Baudouin, excité par ſes Barons, ſe détermina à livrer bataille au Sulthan. Celui-ci étoit inquiet d'un corps de troupes d'élite, dont il n'avoit aucune nouvelle. On étoit prêt à en venir aux mains, lorſqu'il parut de l'autre côté du Jourdain; mais il falloit traverſer ce fleuve, & pénétrer au travers des bataillons Chrétiens pour rejoindre l'armée de Selaheddin. Cet obſtacle n'eſt pas capable de les arrêter, & bientôt ils ſe ſont fait jour au travers de l'armée des Francs. Ceux-ci irrités de tant de témérité ne ſongent qu'à pourſuivre ces troupes qui gagnoient déjà la plaine. Selaheddin profite auſſitôt du déſordre où ſe trouvent les Chrétiens, ſe jette ſur leur aîle droite qu'il a bientôt enfoncée; & pourſuivant ſon avantage, culbute tout ce qui ſe préſente devant lui, & acheve de porter la confuſion parmi ſes ennemis, qui ſont enfin obligés de prendre la fuite. Baudouin de Ramla, Hugues de Tiberiade (1) & Odon de Saint-Amand, furent faits priſonniers.

Le Roi de Jéruſalem, accablé d'un tel revers, s'étoit retiré dans la capitale de ſes Etats qu'il craignoit de perdre, lorſqu'il reçut un ſecours inattendu. Le Comte de Champagne, Pierre de Courtenai, frere de Louis VII. Roi de France, pluſieurs Princes & Seigneurs François, à la tête d'une nouvelle armée de Croiſés, ſe rendirent en Paleſtine quelque temps après la défaite des Francs. Baudouin les engagea à marcher avec lui pour défendre la fortereſſe qu'il avoit bâtie au Gué de Jacob, mais lorſqu'ils s'approcherent de cet endroit, ils ne virent plus qu'un monceau de pierres, & le Roi de Jéruſalem apprit alors que Selaheddin avoit pris la place d'aſſaut, & l'avoit fait démolir. L'armée des Croiſés ne ſe trouvant pas en état d'attaquer le Sulthan d'Egypte, on fut obligé de demander la paix à ce Prince, mais il n'accorda une treve de deux ans qu'à prix d'argent & à des conditions très-dures. Le Comte de Tripoli, les Templiers & les Hoſpitaliers refuſerent de ſouſcrire au traité, & voulurent continuer la guerre. Selaheddin les força bientôt à en accepter de plus onéreuſes, pour ſauver le pays qu'ils poſſedoient. 1179.

(1) Ce fut dans cette occaſion que Hugues de Tiberiade arma Selaheddin Chevalier, ſi l'on en croit les vieilles chroniques. *Voyez l'hiſtoire de ce Sulthan, par M. Marin, à la fin du ſecond volume.*

LES CROISADES.

1180.

Selaheddin profita de cette treve pour faire la guerre à Kilidge Arſlan II. Sulthan d'Iconium. Ce Prince n'oſant meſurer ſes forces contre celles du Sulthan d'Egypte, ſe ſoumit & obtint que l'armée deſtinée contre lui combattroit en ſa faveur le Roi d'Arménie, dont il avoit lieu de ſe plaindre. Selaheddin, vainqueur de ce dernier, ſe vit l'arbitre & la terreur des Puiſſances de l'Orient, auxquelles il impoſa des Loix. Après avoir ainſi rétabli le calme, il retourna au Caire, & s'occupa à embellir l'Egypte par un grand nombre d'édifices. La mort du Roi de Mouſſoul, & celle de Saleh, arrivées quelque temps après, occaſionnerent de nouveaux troubles dans la famille des Atabeks. Selaheddin, religieux obſervateur des traités qu'il faiſoit, ne voulut point profiter de ces troubles pour aggrandir ſes Etats, & on remarque qu'il ne prit jamais les armes que pour ſe venger.

1181.

Les Francs moins ſcrupuleux, & qui s'imaginoient par une erreur groſſiere qu'on pouvoit manquer de foi à des Mahométans, commirent pluſieurs hoſtilités pendant la treve. Une telle conduite força le Sulthan d'Egypte de ſe mettre à la tête de ſon armée pour faire repentir les Chrétiens de leur infidélité. Les Atabeks, perſuadés que Selaheddin ſongeoit en même temps à leur faire la guerre, leverent des troupes, & ſe renfermerent dans leurs capitales. Ils envoyerent auſſi des Ambaſſadeurs au Roi de Jéruſalem pour le preſſer d'attaquer Selaheddin. Ce Prince commença par ſe venger des Atabeks, & les conquêtes qu'il fit ſur eux furent ſi rapides, qu'ils ſe trouverent preſqu'entierement dépouillés de leurs Etats. Ce fut dans cette expédition qu'il ſe rendit maître d'Alep, mais il tenta pluſieurs fois inutilement de s'emparer de Mouſſoul.

Pendant qu'il étoit ainſi occupé contre les Atabeks, les Francs ne purent reſter tranquilles, & ce manque de foi attira ſur eux les malheurs dont ils furent accablés. La foible ſanté de Baudouin & ſes infirmités continuelles occaſionnerent encore des mouvements dans l'Etat, qui accélererent la ruine du Royaume de Jéruſalem. Baudouin incapable de gouverner, & appréhendant que Boëmond, Prince d'Antioche, ou Raymond, Comte de Tripoli, ne ſongeaſſent à lui enlever la couronne, déſigne un ſucceſſeur au thrône en mariant Sybille, ſa ſœur, veuve du Marquis de Montferrat avec Gui de Luſignan, fils de Hugues le Brun, Comte de la Marche. Ce choix acheva d'irriter les eſprits, & fut le germe des diſſenſions qui déchirerent l'Etat.

Cependant Raynaud de Châtillon, Seigneur de Ktak ſur les confins de la Syrie & de l'Arabie, ne ceſſoit d'inquiéter les Pelerins qui alloient à la Mecque, & leur enlevoit toutes leurs proviſions. Il en maſſacra pluſieurs, & traita durement ceux qu'il avoit faits priſonniers. Selaheddin ſe plaignit de cette violence au Roi de Jéruſalem ; mais ce Prince, au lieu de donner ſatisfaction au Sulthan, commit les mêmes hoſtilités ſur les terres de Damas. Selaheddin ne tarda pas à prendre vengeance de tant d'outrages, & arrêta par forme de repréſailles quelques Chrétiens jettés par le naufrage ſur les côtes de Damiette. Il écrivit en même temps au Gouverneur de Syrie d'attaquer par tout les Chrétiens, & ſe mit lui-même à la tête d'une armée.

Les Francs dégarnirent alors la Paleſtine, & porterent toutes leurs forces du côté de l'Arabie pour défendre le château de Krak. Le Lieutenant de Selaheddin cauſa de grands dommages aux Francs, & leur enleva une

forteresse sur le Mont-Thabor qu'il ruina, & la fameuse citadelle de Schokaïf-Arnoun. Le Sulthan, qui étoit entré dans la Syrie, livra bataille aux Francs; mais aucun des deux partis ne put s'attribuer la victoire. Selaheddin alla ensuite faire le siége de Berout ou Beryt; mais Baudouin ayant appris le danger où se trouvoit cette ville, se hâta de marcher à son secours. Le Sulthan ne pouvant espérer prendre la place avant l'arrivée des Chrétiens, abandonna le siége & passa en Mésopotamie, pour continuer la guerre contre les Atabeks. Ce Prince étoit encore devant Berout, lorsqu'il reçut une ambassade du Pape Lucius III (1). Le Souverain Pontife l'exhortoit à donner la paix aux Chrétiens, & à rendre les prisonniers qu'il avoit en son pouvoir. Il avoit en même temps envoyé une députation particuliere à Adel Séiffeddin, frere du Sulthan, pour l'engager à employer ses bons offices auprès de Selaheddin. Ces deux Princes firent une réponse favorable au Pape; mais ils avertirent le Souverain Pontife, que si les Chrétiens s'obstinoient à violer continuellement les traités, ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes des malheurs qui leur arriveroient.

Les Chretiens profitant de l'éloignement de Selaheddin, entrerent dans le Royaume de Damas, y firent du dégât, & reprirent la fortereſſe de Schokaïf-Arnoun. Vers ce même temps Raynaud de Châtillon ennemi implacable des Mahométans, passe la mer rouge, va faire du butin sur l'autre bord, & repassant la mer, entre dans l'Arabie, s'avance vers Médine & la Mecque, à dessein de détruire le tombeau de Mahomet, & de piller les thrésors du temple de la Caabah. Selaheddin ne fut pas plûtôt informé de cette nouvelle, qu'il jura sur l'Alcoran de ne point quitter les armes, sans avoir vengé l'outrage fait au prophete, & sans lui avoir immolé de sa main le Comte Raynaud. Il charge Adel son frere d'employer toutes ses forces pour empêcher l'éxécution de l'entrepriſe de ce Comte; & de poursuivre avec toute la diligence possible les Chrétiens qui l'accompagnoient. Husam-Eddin-Loulou, Grand Amiral d'Egypte, eut ordre de marcher contre Raynaud. Loulou fait aussitôt équipper quelques Galeres sur la mer Rouge, attaque ceux qui assiégoient la ville d'Elath, en fait un horrible massacre, poursuit tantôt par terre, tantôt par mer Raynaud de Châtillon qui avoit pris la fuite, le joint à une journée près de Médine, taille sa troupe en piéces, & fait quelques prisonniers, qu'il emmene en Egypte. Plusieurs y furent égorgés par sentence des Docteurs de la loi, & d'autres furent réservés pour être sacrifiés à la Mecque le jour du grand Baïram (2). Raynaud de Châtillon fut assez heureux pour echapper à ceux qui le poursuivoient.

Selaheddin, de retour en Syrie avec une armée victorieuse, passa le Jourdain dans la résolution de punir l'infidélité des Francs. Il prit sur sa route plusieurs petites villes, mit à feu & à sang tout le pays qu'il traversa, & fit aux Chrétiens tous les maux imaginables, tant il étoit irrité contre eux. Ceux-cy s'assemblerent aussitôt à Diocésarée dans la Galilée, & marcherent 1183.

(1) Hist. de Selaheddin, par M. Marin, tom. I. pag. 422.

(2) C'est ici la seule mention qui soit faite dans l'Histoire, que des Mahométans ayent sacrifié des hommes.

LES CROISADES.

vers l'ennemi avec une valeur extraordinaire : guidés seulement par leur courage, ils s'étoient engagés dans un mauvais pas, où ils pouvoient être harcelés de tous côtés. Selaheddin avoit même déjà fait ses dispositions pour les envelopper. Les Francs ayant reconnu leur imprudence, se retirent insensiblement, & vinrent à bout de reprendre un poste avantageux, où ils se fortifierent. Le Sulthan fit alors d'inutiles efforts pour les attirer au combat; & voyant qu'ils étoient résolus de se tenir sur la défensive, il se posta sur une hauteur, à dessein de tomber sur eux aussitôt qu'ils décamperoient. Les Francs lasserent sa patience, & s'étant enfin apperçus qu'on ne les observoit plus avec la même exactitude, ils firent leur retraite en bon ordre. Selaheddin au désespoir d'avoir manqué son coup, s'en vengea sur les habitants des petites villes de la province, & retourna à Damas.

Peu de temps après le Sulthan, à la tête d'un petit corps de troupes, se présenta devant Krak où il esperoit surprendre Raynaud de Châtillon, mais ce prince étoit alors sur ses gardes, & Selaheddin fut obligé de rassembler des forces plus considérables pour s'emparer de cette forteresse. Raynaud de Châtillon rempliſſoit cependant son château de Musiciens, de Danseurs pour célébrer les nôces d'Isabelle sœur cadette du Roi Baudouin avec Unfroi III. fils & petit fils des deux Connétables. L'arrivée de Selaheddin avec un nouveau corps de troupes, fit changer la joye en tristesse. Les fauxbourgs & la ville furent bientôt emportés, & la forteresse auroit été prise sans la valeur d'un chevalier nommé Avesne ou Ivene, qui seul arrêta l'impétuosité des ennemis, pendant qu'on rompoit derriere lui le pont dont on se servoit pour communiquer de la ville au château. Les malheureux habitants de la ville & des fauxbourgs furent immolés à la fureur des Turcs, d'autant plus cruels alors qu'ils combattoient particulierement par un motif de religion. Selaheddin employa les plus fortes machines pour battre le château; mais il fut encore obligé de combler un affreux précipice qui l'environnoit. La longueur de cet ouvrage donna le temps au Roi de Jérusalem d'accourir au secours de Krak. Son armée trop foible pour hazarder de livrer bataille, se retrancha à la vue de celle des Turcs, & attendit un moment favorable pour jetter du secours dans le château. Selaheddin employa toutes sortes de ruses pour attirer les Francs au combat; mais ils ne se laisserent pas surprendre; & informés que les troupes du Sulthan s'étoient écartées pour aller chercher de l'eau dont ils manquoient, ils firent entrer dans la citadelle des vivres & des soldats. Selaheddin n'osant plus se flatter de se rendre maître de Krak, renonça à son entreprise, se contenta de ravager tout le pays, & alla prendre quelque repos à Damas.

1185. Cependant Baudouin IV. qui devenoit de plus en plus infirme, abandonnoit l'entiere administration du Royaume à Guy de Lusignan. Cette conduite augmenta les divisions, & chacun prit parti suivant ses passions ou ses intérêts. Raymond quitta la cour & prit les armes; & la Palestine dechirée par ses propres dissensions fut en même temps attaquée par les ennemis du dehors. Guy de Lusignan crut qu'il étoit à propos de se tenir sur la défensive, mais on taxa sa prudence de lâcheté, & on le rendit responsable des progrès de Selaheddin. Jérusalem & toutes les Provinces

Les Croisades.

ſe ſouleverent & demanderent un autre chef. Baudouin crut appaiſer les rebelles en ôtant à ſon beau-frere le gouvernement de l'Etat, & en faiſant caſſer le mariage de ſa ſœur avec Guy. Celui-ci Comte de Joppé & d'Aſcalon par ſa femme, ſe retira dans cette derniere ville, & refuſa de comparoître au Tribunal des Barons où le Roi le fit citer. Les Barons ne voulurent point le juger ſans l'entendre, & Baudouin fut obligé d'aller à Aſcalon dont on refuſa de lui ouvrir les portes. Le Prince retourna à Jéruſalem, honteux d'avoir compromis ſon autorité. Le Comte de Joppé ne garda plus alors aucune meſure, & leva ouvertement l'étendard de la révolte par le ravage qu'il fit dans les campagnes de Daroun. Il pilla les troupeaux des Arabes Bedouins qui vivoient tranquillement ſous la protection du Roi de Jéruſalem. Ce Prince vivement offenſé de la conduite de Guy de Luſignan, voulut lui ôter toute eſperance de regner en nommant un Régent & un Roi. Il donna la Régence à Raymond Comte de Tripoli, & la Couronne à Baudouin fils du Marquis de Montferrat & de Sybille. Ce jeune Prince n'avoit que cinq ans. Raymond accepta volontiers le gouvernement du Royaume; mais il refuſa la tutelle du jeune Baudouin, dans la crainte qu'on ne le ſoupçonnât d'avoir avancé ſes jours, ſi par hazard il venoit à mourir dans ſa minorité.

Mort de Baudouin IV. 1185.

Baudouin IV. ne ſurvécut pas longtemps au couronnement de ſon neveu, auquel il laiſſa un Royaume rempli de troubles. Les Grands ſe diſputerent l'adminiſtration de l'Etat : on convint enfin que la tutelle du jeune Roi ſeroit confiée à la Princeſſe Sybille, & que les affaires du Royaume ſeroient traitées dans le Conſeil dont le Comte de Tripoli ſeroit le chef. Au milieu de tant de troubles les Francs avoient de plus à ſouffrir la famine & la diſette d'eau. Accablés de tant de maux, ils redoutoient encore les armes de Selaheddin, qui pouvoit profiter de leurs malheurs pour les accabler. Il fut donc réſolu d'envoyer des Ambaſſadeurs au Sulthan pour lui demander une ſuſpenſion d'armes. Selaheddin accorda une treve de quatre ans, & eut la généroſité de fournir pendant pluſieurs mois des vivres & de l'eau aux Chrétiens.

Baudouin V. Roi de Jéruſalem.

Cette treve leur étoit extrêmement néceſſaire ; car d'un côté ils étoient trop foibles pour rien entreprendre ; & de l'autre ils n'avoient aucun ſecours à eſperer des Princes de l'Europe. Baudouin IV. vers la fin de ſon regne avoit envoyé le Patriarche Héraclius & les grands Maîtres des deux Ordres pour demander des troupes & de l'argent ; mais ils n'avoient rapporté de leur voyage, que de ſimples promeſſes, qui ne devoient point avoir d'effet. Héraclius (1) homme vain, dur & opiniâtre s'étoit vanté d'engager quelques Princes de l'Europe à le ſuivre ; mais il échoua dans ſa négociation. Un malheur auquel on ne s'attendoit pas, replongea la Paleſtine dans de nouveaux troubles. Le jeune Roi qui paroiſſoit jouir d'une bonne ſanté, mourut preſque ſubitement à Ptolémaïs. On ſoupçonna que cette mort n'étoit pas naturelle ; & les uns en accuſerent l'ambition de Sybille,

Mort de Baudouin V. 1186.

(1) Guillaume de Tyr ne fait pas un portrait avantageux de ce Prélat, & on lit avec indignation la maniere dont il traita Henri II. Roi d'Angleterre, qui refuſa de ſe croiſer.

LES CROISADES.

ſa mere ; d'autres regarderent le Comte de Tripoli comme l'auteur de ce crime. Auſſitôt que Baudouin fut mort, Joſcelin qui avoit été chargé de ſa tutelle fit avertir Sybille de ſe rendre promptement à Jéruſalem pour s'emparer du Thrône, pendant que le Comte de Tripoli aſſembloit à Napolous les Barons qui étoient dans ſes intérêts. Dès que Sybille fut entrée dans Jéruſalem, on en ferma les portes, & tout le monde ſe rendit au Temple pour la cérémonie du Couronnement. Le Patriarche prêta alors ſerment de fidélité à la Princeſſe au nom du Clergé & du Peuple, & lui annonça qu'elle étoit libre de partager le Thrône avec celui qu'elle en jugeroit le plus digne. Sybille preſenta la Couronne à ſon mari, & Guy de Luſignan fut reconnu Roi par tous ceux qui étoient préſents.

GUY DE LUSIGNAN, Roi de Jéruſalem.

Les Barons informés de ce qui venoit de ſe paſſer à Jéruſalem, en furent tellement offenſés, que la plûpart propoſerent d'abandonner la Paleſtine. Le Comte de Tripoli les engagea à renoncer à ce deſſein, & leur conſeilla de traverſer l'élévation de Luſignan, en mettant ſur le Thrône Unfroi du Thoron, mari d'Iſabelle fille de Sybille. Il promit même de faire ſoutenir ſon parti par Selaheddin avec lequel il étoit lié d'amitié. Ce conſeil prévalut, & on remit cette affaire au lendemain. Le Comte de Tripoli en faiſant cette propoſition ſe flattoit d'avoir la plus grande part au gouvernement ſous un Prince foible & incapable de regner. Celui-ci qui ne ſe ſentoit pas en état de remplir dignement un poſte ſi élevé, ſe ſauva pendant la nuit avec ſa femme, & ſe rendit auprès de la Reine. Les Barons voyant toutes leurs meſures rompues, ſe déterminerent les uns plutôt, les autres plus tard à prêter ſerment au nouveau Roi. Quelques uns des plus opiniâtres, parmi leſquels étoit le Comte de Tripoli, ſe retirerent dans leurs châteaux. Luſignan ſe comporta au commencement de ſon regne avec une hauteur qui acheva d'aigrir les eſprits. Il voulut même prendre les armes contre le Comte de Tripoli ſon plus redoutable rival. Celui-ci s'adreſſa à Selaheddin, qui lui fournit un corps de ſept ou huit mille hommes. On conſeilla alors au Roi de Jéruſalem de faire la paix avec Raymond, & de prendre des réſolutions plus modérées. Il ſuivit les ſages avis qu'on lui donna, & le calme parut rétabli pour quelque temps.

1187. Les Chrétiens pouvoient alors jouir tranquillement des pays qu'ils avoient enlevés aux Turcs. Ils n'avoient plus à redouter la puiſſance des Atabeks qui étoit détruite ; & Selaheddin avoit fait avec eux une treve de quatre ans que ce Prince auroit ſans doute renouvellée, ſi on ne lui eût pas donné des preuves continuelles de mauvaiſe foi. A la faveur de cette treve les Mahométans croyoient pouvoir faire librement le pelérinage de la Mecque ; & pluſieurs s'étoient mis en chemin pour ſe rendre à ce lieu qui faiſoit l'objet de leur dévotion. Raynaud de Châtillon qui ne pouvoit ſe réſoudre à obſerver aucun traité avec les ennemis du Chriſtianiſme, enleva une caravane de ces Pélerins, & par cette conduite blâmable, il attira ſur les Chrétiens les malheurs dont ils furent accablés.

Selaheddin toujours trompé par les Francs, ne s'amuſa plus à demander ſatisfaction, & réſolu de tirer vengeance de cet attentat, il fit des préparatifs extraordinaires. Vainqueur des Atabeks, Souverain de l'Egypte, de la Syrie & de la Méſopotamie, il étoit le plus puiſſant & le plus redoutable

de tous les Princes d'Orient. Pour diminuer le nombre de ſes ennemis, il fit un traité avec le Prince d'Antioche. Pluſieurs Chevaliers des deux Ordres, un grand nombre de ſoldats & de Chrétiens de toute condition prévoyant que la Paleſtine alloit tomber au pouvoir du Sulthan d'Egypte, ſe rendirent dans les États de ce Prince.

Pendant que l'armée de Selaheddin s'aſſembloit aux environs de Damas, le Sulthan s'avança dans l'Arabie Pétrée à la tête d'un corps de Cavalerie légere pour protéger les Pélerins Mahométans. A la vûe du château de Krak, il ne put s'empêcher de frémir de colere, & jura de nouveau de faire périr Raynaud de Châtillon. Il s'approcha même du château, & en ravagea tous les environs. Vers ce même temps Afdhal, fils du Sulthan d'Egypte, ennuyé de reſter dans l'inaction, obtint à force de prieres du Comte de Tripoli la permiſſion de faire ſeulement pendant un jour une courſe ſur les terres des Francs. Les conditions furent que le jeune Prince partiroit après le Soleil levé, & qu'il ſeroit de retour avant le coucher de cet Aſtre; qu'il n'entreroit ni dans les villes ni dans les villages, & qu'il n'employeroit ſes armes que pour ſe défendre. Raymond fit ſçavoir ce traité à toutes les villes Chrétiennes, les avertit du jour qu'Afdhal ſeroit en marche & les exhorta à ne point attaquer le Prince Mahométan. Le conſeil du Comte de Tripoli fut exactement ſuivi &. Afdhal inſulta inutilement les Chrétiens renfermés dans leurs murailles. Il s'en revenoit fort triſte de n'avoir pu faire aucune action d'éclat, lorſqu'il rencontra les Chevaliers du Temple, & ceux de l'Hopital. Ils avoient cependant été avertis comme les autres; mais ils n'avoient profité de cet avertiſſement que pour s'aſſembler, & attaquer le fils de Selaheddin. Ils ſe trouverent au nombre de cinq cents, & le corps des ennemis étoit de ſept mille Cavaliers. Cette ſupériorité ne ſervit qu'à enflammer le courage de cette troupe de Heros qui firent des actions qu'on regarderoit comme romaneſques, ſi elles n'étoient rapportées par pluſieurs écrivains dignes de foi. Les Chevaliers ſe battirent à outrance, & il n'en reſtoit plus qu'un ſeul en vie, nommé Jacquelin de Maillé, qui refuſa de ſe rendre. Les Sarraſins qui avoient ſouvent entendu raconter aux priſonniers Chrétiens, que Saint George, armé de toutes piéces, avoit combattu pluſieurs fois à la tête de l'armée Chrétienne, s'imaginerent que Jacquelin de Maillé, à qui ils avoient vu faire des prodiges de valeur, étoit ce Saint-George. Pleins de cette idée, ils firent tous leurs efforts pour s'emparer de celui qu'ils regardoient comme le protecteur des Francs. Jacquelin de Maillé ne ceſſoit cependant de faire un horrible carnage de tous ceux qui oſoient l'approcher; mais perdant ſon ſang par les bleſſures qu'il avoit reçues dans la mêlée, il tomba mort dans le temps que les Turcs ſe flattoient de le prendre en vie. Sa mort ne fit point ceſſer la vénération qu'ils avoient pour lui, ils eſſuyerent avec reſpect la pouſſiere & la ſueur dont il étoit couvert, & s'en frotterent la tête & le viſage, dans l'eſpérance de recevoir par cette action une partie de la force & de la valeur du Saint. Ils emporterent les morceaux de ſes habits, & ſe diſputerent les reſtes de ſes armes briſées. Le Comte de Tripoli, chagrin de cet évenement, craignit avec raiſon qu'on ne l'accuſât d'être l'auteur de ce déſaſtre. Pour réparer cette faute, il réſolut de ſacrifier ſon reſſentiment à la cauſe commune, & ſe réconcilia avec Guy de Luſignan, qu'il reconnut pour légitime Roi de Jéruſalem.

LES CROISADES.

Ces deux Princes tinrent alors un Conſeil pour délibérer ſur le parti qu'on devoit prendre dans les triſtes conjonctures où l'on ſe trouvoit. Il fut décidé qu'on aſſembleroit la plus nombreuſe armée qu'il ſeroit poſſible, & qu'on la conduiroit dans la Galilée, par où il paroiſſoit que l'ennemi vouloit commencer les opérations. Jamais les Francs n'avoient aſſemblé une ſi nombreuſe armée, puiſqu'elle ſe montoit à environ cinquante mille hommes de troupes réglées, ſans compter un grand nombre de Bourgeois auxquels on avoit fait prendre les armes; mais on avoit en même temps dégarni les villes & les fortereſſes, où il n'étoit plus reſté que des perſonnes incapables de ſe défendre. Ainſi, toutes les forces des Chrétiens d'Orient étoient en campagne pour s'oppoſer à Selaheddin, qu'il auroit été plus à propos d'appaiſer par quelque ſatisfaction.

1187. Pour animer davantage les ſoldats, on crut qu'il ſeroit à propos de faire mettre au milieu de l'armée la croix qu'on gardoit au S. Sépulcre. Heraclius, en qualité de Patriarche, devoit en faire la cérémonie; mais ce Prélat timide, & qui ne vouloit point d'ailleurs interrompre des plaiſirs, dont tout le monde étoit ſcandaliſé, ceda ſes droits à deux de ſes fils, qu'il avoit eus d'un commerce inceſtueux avec Riveri, qu'on appelloit la *Patriarcheſſe*. Un de ces enfans étoit Evêque de Lida, & l'autre de Ptolémaïs. Selaheddin ayant raſſemblé toutes ſes forces, commença par attaquer les Etats de Raymond qui avoit renoncé à ſon alliance. Après avoir fait ravager les campagnes, depuis le Jourdain juſqu'à Ptolémaïs, & avoir inſulté les Chrétiens qui étoient campés à Sephouri, il paſſa le fleuve avec le gros de ſon armée, & alla camper à quelque diſtance de Tiberiade. Ayant inutilement tenté d'attirer les Francs au combat, il fortifia ſon camp crainte de ſurpriſe, & marcha avec ſa cavalerie pour faire le ſiége de Tiberiade. Cette ville appartenoit au Comte de Tripoli, du chef de ſa femme Eſchine, fille de Hugues Châtelain de Saint-Omer, & Seigneur de Tiberiade, & veuve de Guillemin, ou Gautier, dit de Bures. La ville fut bientôt au pouvoir du Sulthan, qui ſe diſpoſa auſſitôt à ſe rendre maître de la Citadelle, où la Comteſſe de Tripoli étoit enfermée avec quatre de ſes enfans du premier lit.

Elle fit auſſitôt ſçavoir à l'armée des Francs la triſte ſituation où elle ſe trouvoit réduite. Les Barons, aſſemblés dans la tente du Roi de Jéruſalem, étoient d'avis de ſecourir Tiberiade; mais le Comte Raymond, que cette affaire regardoit perſonnellement, fut d'un ſentiment contraire. Il repréſenta qu'il valoit mieux ſacrifier Tiberiade que l'armée entiere, & que c'étoit expoſer les troupes à périr de faim, de ſoif & de fatigues, en leur faiſant quitter un poſte où ils avoient des vivres en abondance, pour aller traverſer des déſerts arides, & brûlés par l'ardeur du ſoleil (1), & où ils manqueroient de tout. Un conſeil ſi ſage ne put d'abord être goûté, parce qu'il étoit donné par une perſonne qu'on regardoit comme un traitre. Cependant lorſqu'on eut fait quelques réflexions, on en ſentit toute la force, & il fut décidé qu'on reſteroit à Séphouri. Le Maître des Templiers, fâché que l'opinion du Comte de Tripoli eût prévalu, alla trouver le Roi, & vint à bout de lui perſuader de marcher au ſecours de Tiberiade; ce qui fut exécuté auſſitôt.

(1) On étoit alors au commencement de Juillet.

Les Croisades.

On ne tarda pas à se repentir de n'avoir pas suivi le conseil de Raymond, & on éprouva bientôt les malheurs qu'il avoit annoncés. Selaheddin n'eut pas plutôt appris la marche des Francs, qu'il fit occuper par divers détachemens tous les défilés par lesquels ils devoient passer, & il se porta en avant avec le gros de son armée. Les Chrétiens furent alors obligés de disputer tous les passages, & de souffrir toutes sortes d'incommodités. Harcelés continuellement par les ennemis, accablés de lassitude, tourmentés par la soif & la faim, ils pouvoient à peine marcher & se reposoient à chaque instant. Le Comte de Tripoli qui commandoit l'avant-garde vouloit que par une marche forcée, on se hâtât de gagner Tibériade, ou le Jourdain. Pendant qu'on déliberoit sur le parti qu'on devoit prendre; l'arriére-garde où étoient les Templiers & les Hospitaliers, fut attaquée par les Sarrasins & demanda du secours. Le Roi fit aussitôt faire halte & ordonna de camper. On étoit cependant accablé de fleches, & il fallut passer la nuit sous les armes.

Dès la pointe du jour le Comte de Tripoli avec l'avant-garde prit la route du Jourdain, & toute l'armée se disposa à le suivre; mais aussitôt qu'elle eut débouché dans la plaine, elle se trouva en présence de celle de Selaheddin. Le Sulthan pour s'assurer d'une victoire qui ne paroissoit cependant pas douteuse, envoya à droite & à gauche des corps de troupes, afin d'envelopper les Francs. Persuadé que plus il différeroit l'action, moins les Chrétiens seroient en état de la soutenir, il se contenta de les harceler pendant quelque temps par le moyen de ses troupes légeres, qui combattant à la maniere des anciens Scythes, fuyoient aussitôt qu'elles avoient lancé leurs traits, & revenoient incontinent à la charge. Le Roi pour écarter ces troupes fit couvrir son infanterie par la cavalerie, & s'avança dans cet ordre pour joindre le Comte de Tripoli, qui, le sabre à la main se faisoit jour au travers des ennemis. Les Chrétiens arrivés au pied de la montagne d'Hittin, refuserent d'aller plus avant, & un grand nombre se retira sur le sommet, comme dans un lieu de sûreté. Le Roi employa inutilement son autorité, & les Evêques eurent en vain recours aux discours les plus pathetiques pour faire revenir les déserteurs, qui ne vouloient écouter aucune proposition, à moins qu'on ne leur fournît de l'eau & des vivres. Le Roi embarrassé, fut obligé de s'arrêter avec le peu de troupes qui lui restoit. Il fit planter au milieu de son petit camp l'étendard de la Croix, & invita les soldats à se ranger autour pour empêcher les Mahométans de s'en emparer. Cette vûe ranima le courage des Chrétiens qui accoururent en foule & sans ordre. L'arriére-garde qui arriva en même temps, acheva d'augmenter la confusion. Raymond qui avançoit toujours, ignoroit que l'armée s'étoit arrêtée, de sorte qu'il se trouva entiérement séparé d'elle.

Selaheddin crut que c'étoit le moment de porter le dernier coup aux Chrétiens, & les fit attaquer de toutes parts. Les Francs qui pouvoient à peine soutenir leurs armes, ne se défendirent que foiblement, & tomberent autant de lassitude, que de leurs blessures. La nuit qui survint, suspendit le carnage, mais elle ne fournit aux Chrétiens aucune ressource pour s'échapper. Lorsque le jour parut, le Comte de Tripoli fut surpris de ne plus voir les Chrétiens, & d'appercevoir les ennemis de tous côtés. Convaincu du malheur qui leur étoit arrivé, il prit la ferme résolution de

LES CROISADES.

s'ouvrit un paſſage au milieu des Mahométans. La plupart de ceux qui l'accompagnoient périrent en cette occaſion ; mais le Comte, après avoir fait des prodiges de valeur qui étonnerent ſes ennemis, vint à bout de ſe ſauver avec Baléan ou Beliſan d'Ibelim, Raynaud Prince de Sidon, le fils du Prince d'Antioche & quelques Officiers.

Le Sulthan d'Egypte qui avoit tenu les Chrétiens en allarme pendant toute la nuit, ne jugea pas à propos de recommencer l'action dès le matin. Il attendit à deſſein que le ſoleil fût entierement dans ſa force, afin qu'ils fuſſent moins en état de ſe défendre. Pour achever de les abattre tout à fait, il fit mettre le feu aux broſſailles dont la campagne étoit couverte, & qui étoient deſſechées par la grande chaleur. La plaine fut bientôt en feu, & les Francs qui avoient en même temps à ſoutenir l'effort des ennemis, & l'ardeur du ſoleil, augmentée par les flammes & la fumée, ſe laiſſerent égorger, ſans avoir le courage de vendre leur vie. On prétend que les Chrétiens perdirent en cette journée près de trente mille hommes. Les Evêques de Ptolémaïs & de Lida furent tués ſur le champ de bataille, & la Croix tomba entre les mains des Mahométans. Omar, neveu de Selaheddin, en la préſentant au Sulthan, lui dit : *Il paroît par la déſolation des Francs que ce bois n'eſt pas le moindre fruit de votre victoire.*

Selaheddin après le combat fit dreſſer une tente ſur le champ de bataille & ordonna que les principaux priſonniers lui fuſſent amenés. Ces priſonniers étoient Guy de Luſignan, Roi de Jéruſalem, Geoffroi de Luſignan ſon frere nouvellement arrivé en Paleſtine, Raynaud de Châtillon, le jeune Unfroi du Thoron, le vieux Marquis de Montferrat, le fils du Comte de Tibériade, les deux grands Maîtres, pluſieurs Evêques & quelques Barons. Le Sulthan témoigna beaucoup de bonté au Roi de Jéruſalem, & s'étant apperçu qu'il ſouffroit extrêmement de la ſoif, il lui fit apporter à boire. Guy de Luſignan, après s'être déſalteré, préſenta la coupe à Raynaud de Châtillon qui étoit à côté de lui ; mais Selaheddin s'y oppoſa, & ne voulut pas permettre que ce Prince bût en ſa préſence (1). Lui adreſſant enſuite la parole, il lui reprocha ſes infractions aux traités, les cruautés qu'il avoit exercées envers les Muſulmans en temps de paix, & ſon entrepriſe contre les villes de Médine & de la Mecque. Il lui déclara en même temps qu'il ne pouvoit éviter la mort qu'en embraſſant le Mahométiſme. Raynaud de Châtillon rejetta cette propoſition, & oſa braver le Sulthan par des paroles outrageantes. Selaheddin outré de colere, ſe jetta ſur lui, & d'un coup de ſabre lui fit voler la tête qui alla rouler juſqu'aux pieds du Roi. Luſignan pâlit à la vûe d'un tel ſpectacle ; mais le Sulthan le raſſura, ainſi que tous les autres priſonniers, & les fit traiter avec les égards dûs à leur rang.

Cette bataille qui décida le ſort des Chrétiens dans la Paleſtine ſe donna le cinq de Juillet 1187. Cependant le Comte de Tripoli étoit arrivé dans la Capitale de ſes Etats pour tâcher de la défendre ; mais une maladie

(1) C'étoit une loi de l'hoſpitalité inviolablement obſervée par les Arabes d'accorder toute ſûreté à ceux des priſonniers aux quels ils avoient donné à manger ou à boire.

dont

dont il fut auſſitôt attaqué, le conduiſit promptement au tombeau. Il deſcendoit en droite ligne du célebre Raymond de Toulouſe, à la valeur duquel les premiers Croiſés durent une partie de leurs ſuccès. Il étoit le plus proche héritier du Thrône, au défaut des deux ſœurs Sybille & Iſabelle, filles du Roi Amauri. Le Comte de Tripoli eſt accuſé par tous les hiſtoriens des Croiſades d'avoir apoſtaſié. M. Marin dans ſon hiſtoire de Selaheddin avoue que l'ambition & la colere ont fait faire au Comte des démarches injuſtes & criminelles; mais il le juſtifie pleinement du crime d'Apoſtaſie, & les arguments dont il ſe ſert, paroiſſent convaincants. (1).

Selaheddin profitant d'un avantage ſi conſidérable, marcha vers Tibériade que la Comteſſe de Tripoli fut obligée de lui remettre, après avoir obtenu la permiſſion de ſe retirer dans les Etats de ſon mari. Le Sulthan détruiſit preſque toute la ville, & ne conſerva que la citadelle où il mit garniſon. Ptolémaïs ouvrit enſuite ſes portes au vainqueur, & un grand nombre de places ſuivirent ſon exemple. Celles qui oſerent faire quelque réſiſtance, furent traitées avec la derniere rigueur. Les Généraux de Selaheddin n'agiſſoient pas avec la même humanité que leur Souverain, & leurs expéditions étoient marquées par tout ce que les ſuites de la guerre ont de plus affreux. Céſarée, Arſouf, Sephouri, Nazareth, Tour, Naïm, Dotaïm, Endor, Japha, Legium, Genim, Sebaſte, Bethſan, Napoulous, Jericho, Phoula, Maaltha, Haipha, Tebnin, Scandelio, & pluſieurs autres villes voiſines tomberent en la puiſſance des Mahométans. Le Sulthan inſtruit des ſuccès de ſes Généraux alla ſe préſenter devant Sydon qui n'oſa ſoutenir un ſiége, & ſe rendit par capitulation. Berout fit une foible réſiſtance, & ſe ſoumit après quelques jours d'attaque.

Pendant que le Sulthan s'emparoit de la partie ſeptentrionale de la Paleſtine, Adel ſon frere faiſoit de grands ravages dans les provinces du Midi, & portoit le fer & le feu dans les bourgs & les campagnes, juſqu'aux portes de Jéruſalem. Toutes ces conquêtes inſpirerent à Selaheddin le déſir de ſe rendre maître de Tyr alors gouvernée par le Prince de Sydon & le châtelain du lieu, hommes foibles, timides, & incapables de prendre une réſolution généreuſe. Dès la premiere ſommation que le Sultan leur fit faire, ils promirent de ſe rendre auſſitôt que l'armée ſeroit aux portes de la ville, repréſentant qu'ils ne pouvoient ſe ſoumettre avant ce temps, de crainte que le peuple ne ſe ſoulevât contre eux. Selaheddin fit en conſéquence avancer ſon armée dont l'approche intimida tellement les Tyriens, qu'ils parlerent auſſitôt d'aller au-devant du Sulthan pour implorer ſa clémence.

Ils étoient dans cette diſpoſition, lorſqu'ils apperçurent entrer dans le port un vaiſſeau que montoit Conrad de Montferrat (2) accompagné d'une

(1) Hiſt. de Selaheddin, Tom. II. p. 26. & ſuiv.

(2) Conrad de Montferrat, fils de Guillaume III. Marquis de Monferrat, ſurnommé le Vieux, après s'être ſignalé dans les guerres d'Italie en faveur du Pape, contre l'Empereur Frideric, ſon parent, avoit pris la croix, & s'étoit mis en mer avec pluſieurs Chevaliers. Il faiſoit voile pour la Syrie, lorſqu'il fut jetté par la tempête ſur les côtes de Conſtantinople. Il rendit de grands ſervices à Iſaac l'Ange, & diſſipa un Parti de factieux. L'Empereur, pour l'en récompenſer, lui donna en mariage Theodora ſa ſœur. Conrad, qui brûloit d'envie de ſe ſignaler par quelque action contre les Mahométans, abandonna ſa femme, la Cour de Conſtantinople, & s'embarqua avec un grand nom-

LES CROISADES.

troupe de braves guerriers. A la vûe d'un ſecours auſſi inattendu, l'eſperance renaît, le courage ſe ranime, & on ſe prépare à ſoutenir les attaques d'un ſiége. Conrad ne voulut point ſe charger de la défenſe de la place, qu'après qu'on lui en eût accordé la Souveraineté, & que les habitants lui eurent prêté ſerment de fidélité. Le Prince de Sydon, & le Châtelain, ne ſe croyant plus en ſûreté dans la ville, en ſortirent pendant la nuit, & ſe retirerent à Tripoli. Conrad, connu dans l'hiſtoire d'Orient ſous le nom de Marquis de Tyr, fit réparer promptement les fortifications de la ville, & ſe diſpoſa à faire une longue réſiſtance. Selaheddin, ayant paru aux portes de la ville, fut bientôt informé de ce qui venoit de s'y paſſer, & déſeſperant alors de prendre Tyr à force ouverte, il propoſa à Conrad de lui donner un riche domaine dans la Syrie, & de remettre en liberté ſon pere, qui avoit été fait priſonnier à la bataille de Tibériade, s'il vouloit lui céder la ville de Tyr. Conrad refuſa ſes offres, & eut la barbarie de dire au Sulthan, qu'il ne donneroit pas une ſeule pierre de la ville de Tyr pour la rançon d'un vieillard qui ne pouvoit être d'aucun ſecours à la cauſe commune. Il ajouta que ſi on expoſoit ſon pere aux coups, il tireroit ſur lui pour lui procurer le martyre préférablement à la liberté.

Selaheddin, ne jugeant pas à propos de reſter devant une place qui l'auroit tenu trop longtemps, joignit ſes forces à celles de ſon frere Adel, & ces deux Princes allerent faire le ſiége d'Aſcalon, une des principales barrieres de la Paleſtine. Ils prirent en route Lidda, Ramla, Jabne ou Japhna, Béthléem, Hebron, Bertſabée & Khaleb. Aſcalon ſe défendit avec tant de vigueur que le Sulthan ſe trouva prêt à renoncer à ſon entrepriſe ; mais avant que de lever le ſiége il voulut faire une nouvelle tentative. Il engagea le Roi de Jeruſalem à conſeiller aux habitants de ſe ſoumettre, tandis qu'ils pouvoient encore eſpérer une bonne capitulation. Luſignan les exhorta en effet à ne pas réſiſter plus longtemps, & leur conſeilla de demander dans un des articles du traité que le Roi & les Barons ſeroient remis en liberté. Ce conſeil fut ſuivi & Selaheddin accorda tout ce qu'on voulut, mais il décida que le Roi & dix Barons ſeulement ne ſeroient libres qu'au mois de Mai de l'année ſuivante. Ce fut de cette maniere que le Sulthan devint maître d'Aſcalon, dont la priſe fut bientôt ſuivie de celle de Gaza. Il ſongea alors à faire la conquête de Jéruſalem, ville pour laquelle les Mahométans ont beaucoup de reſpect, & qu'ils qualifient de ſainte. Selaheddin, avant que d'en faire le ſiége, fit aux habitants les propoſitions les plus avantageuſes, s'ils vouloient lui en ouvrir les portes ; & les menaça au contraire de les traiter comme ils avoient fait les Turcs, s'il entroit dans cette ville l'épée à la main. Rien ne fut capable de toucher les Chrétiens, & ils s'obſtinerent à vouloir défendre une ville qui ne pouvoit attendre aucun ſecours du dehors.

Siége & priſe de Jéruſalem par Selaheddin.

Selaheddin, ayant fait toutes ſes diſpoſitions pour aſſiéger Jéruſalem, parut devant cette ville le Jeudi 20 de Septembre de l'an 1187. de Jeſus-Chriſt,

bre de ſoldats. Comme il ignoroit la défaite des Chrétiens en Paleſtine, il ſe préſenta devant Ptolémaïs ; mais s'étant apperçu qu'elle étoit au pouvoir des Mahométans, il ſe rendit en diligence à Tyr, où il arriva dans le moment qu'on étoit prêt à en ouvrir les portes au Sulthan d'Egypte.

583. de l'Hégire (1). Les Hiſtoriens prétendent qu'il y avoit alors dans la place ſoixante mille hommes en état de porter les armes, ſans compter les vieillards, les femmes & les enfants ; ce qui ne ſe peut croire qu'en obſervant que les habitants des campagnes & ceux des villes conquiſes s'étoient enfermés dans Jéruſalem. Baléan d'Ibelim, chargé du commandement, créa pluſieurs Chevaliers parmi les Bourgeois, dans l'eſpérance que cette cérémonie leur inſpireroit plus de valeur, & fit faire de la monnoye avec l'argent qui couvroit la Chapelle du ſaint Sépulchre.

Les Mahométans furent étonnés de voir les murailles garnies de ſoldats, qui paroiſſoient diſpoſés à faire une vigoureuſe réſiſtance. Selaheddin forma d'abord ſes attaques du côté de l'Occident, qui étoit l'endroit le mieux fortifié de la ville. S'étant apperçu, au bout de huit jours, que le ſiége n'avançoit pas & que ſes troupes commençoient à ſe rebuter, il examina avec plus d'attention les dehors de la place, & découvrit que la partie orientale étoit la plus foible. Réſolu d'attaquer Jéruſalem de ce côté-là, il fit lever le ſiége avant la pointe du jour & s'avança vers l'Orient. Comme le pays étoit coupé de montagnes & de collines, il fut obligé de faire un long détour & de s'éloigner de la ville. Les habitants de Jéruſalem, s'imaginant que Selaheddin renonçoit à ſon entrepriſe, ſe livrerent à la joye & coururent en foule au Temple, pour remercier Dieu d'un évenement ſi ineſpéré. Ils chantoient encore les cantiques d'actions de grace, lorſqu'on vit paroître l'armée Mahométane ſur le mont Olivet. Le Sulthan profita de l'obſcurité de la nuit pour faire placer ſes machines & empêcher les Francs de faire des ſorties par les portes de ſaint Etienne & de Joſaphat. Il fit ſapper les murailles, en même temps qu'il les faiſoit battre par les machines. Les attaques furent pouſſées avec tant d'ardeur, qu'en deux jours de temps on fit écrouler plus de quinze toiſes de murailles. Dans un péril ſi éminent, les plus courageux demandent qu'on leur ouvre la porte de Joſaphat, & tombent ſur l'ennemi avec une intrépidité que le déſeſpoir augmente. Les Sarraſins ſoutiennent leurs premiers efforts, mais bientôt ils les forcent de reculer & de rentrer en déſordre dans la ville. Le mauvais ſuccès de cette entrepriſe jette la conſternation dans les eſprits, & ne laiſſe plus entrevoir qu'un avenir affreux. Plus le danger augmente, moins on ſonge à ſe défendre, & dans une ſi triſte ſituation chacun va ſe proſterner aux pieds des Autels pour implorer le ſecours du Tout-puiſſant.

Les opérations du ſiége avançoient cependant, & la ville étoit preſque ouverte de toutes parts. L'ennemi étoit prêt à y entrer, lorſque le courage des aſſiégés ſembla ſe ranimer pour quelques inſtants. On prit enfin la glorieuſe réſolution de périr plutôt les armes à la main, que de ſe laiſſer égorger tranquillement. Le Patriarche par ſes diſcours arrêta l'effet d'un ſi noble deſſein, & perſuada aux Chrétiens d'avoir recours à la clémence du Sulthan. Baléan, Régnier de Napoulous, & le Patrice Thomas furent députés vers Selaheddin. Ce Prince les reçut avec bonté, mais il les fit en même temps reſſouvenir des offres & des menaces qu'il leur avoit faites, & les congédia en leur diſant, qu'il ne pouvoit devenir parjure & qu'il entreroit en vainqueur dans

(1) On ſçait que les Mahométans comptent leur Ere depuis la fuite de Mahomet. J'en parlerai dans l'article ſuivant.

LES CROISADES.

Jéruſalem. Lorſqu'on apprit le peu de ſuccès de cette négociation, on ſe livra entierement à la douleur, & on n'entendit dans la ville que cris & gémiſſements. On réſolut cependant de faire une nouvelle tentative auprès du Sulthan, mais elle fut d'abord auſſi infructueuſe que la premiere, & Selaheddin, en montrant aux Députés ſes ſoldats ſur les murailles de Jéruſalem, leur fit entendre qu'une ville priſe n'étoit plus en droit de capituler. Heureuſement les aſſiégés vinrent alors à bout de repouſſer les aſſaillants & de leur faire abandonner la muraille où ils avoient déjà planté les bannieres de Selaheddin. Baléan profita de cette heureuſe circonſtance pour repréſenter au Sulthan, que ſi les Chrétiens ſe trouvoient réduits au déſeſpoir, ils étoient réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité, & que lorſqu'ils s'appercevroient que leur réſiſtance deviendroit inutile, alors ils reduiroient eux-mêmes la ville en cendres, briſeroient tout ce qu'ils auroient de plus précieux, détruiroient la ſuperbe Moſquée qui étoit dans la ville & la pierre de Jacob, pour laquelle les Mahométans avoient une ſi grande vénération; enfin qu'on feroit périr dans les plus cruels tourments cinq mille Turcs qu'on avoit faits priſonniers. Selaheddin, effrayé de ces menaces, accorda aux Chrétiens une treve de vingt-quatre heures, & dit à leurs Députés de revenir le lendemain. Le ſerment que ce Prince avoit fait lui donnoit de l'inquiétude; il ignoroit, ſans doute, que le ſerment ne peut jamais nous lier pour faire du mal. Il conſulta les Docteurs de la Loi qui, pour le tranquilliſer à ce ſujet, déciderent que la foi du ſerment ne ſeroit point violé, ſi les Chrétiens ſe rendoient à diſcrétion, parce qu'alors il lui ſeroit permis de faire grace à ſes eſclaves. Selaheddin, ſatisfait d'une réponſe qui étoit conforme à ſes ſentiments d'humanité, dit à Baléan, qu'il acceptoit la ſoumiſſion des Chrétiens; que dans l'eſpace de quarante jours, ils payeroient pour leur rançon, les hommes dix bezans d'or, les femmes cinq, les enfants deux, & que ceux qui ne pourroient fournir ces ſommes, ſeroient faits eſclaves.

Lorſque le terme des quarante jours fut expiré, le Sulthan diſtribua dans tous les quartiers de la ville des corps de gardes, des Officiers & dans chaque rue des ſentinelles pour réprimer la brutalité du ſoldat. Il accorda aux Grecs & aux Syriens la permiſſion de reſter dans Jéruſalem, & leur céda l'Egliſe du ſaint Sépulchre. Il voulut qu'on laiſſât tous les malades dans les Hôpitaux, ordonna qu'ils fuſſent traités à ſes dépens, & que les freres Hoſpitaliers continuaſſent d'en avoir ſoin juſqu'à leur parfaite guériſon. Les pauvres qui n'avoient pas de quoi payer furent faits eſclaves, ſuivant les conventions du traité. Le Sulthan, après en avoir délivré mille de l'eſclavage à la priere de Seïffeddin-Adel, ſon Frere, & rendu la liberté à mille autres à la ſollicitation de Baléan, déclara que le reſte étoit libre, & que tous les pauvres pouvoient ſe retirer où ils voudroient. Les habitants eurent enſuite ordre d'évacuer la place, & alors on ferma toutes les portes, à l'exception de celle de David, par laquelle les habitants devoient ſortir. On ſe repréſente aiſement quelle fut leur déſolation, lorſque le moment fut arrivé qu'ils abandonnoient pour toujours des lieux pour leſquels ils avoient tant de vénération.

Selaheddin, aſſis ſur un thrône, vit défiler cette troupe infortunée, qui

ne ſçavoit où aller fixer ſa réſidence. Les femmes, chargées de leurs enfants & fondantes en larmes, ſupplierent le Sulthan de leur rendre leurs maris qui gémiſſoient dans les fers. Selaheddin, touché de ce ſpectacle, remit en liberté tous les priſonniers qu'elles reclamerent, & fit à toutes ces femmes des préſents, ſuivant leurs états & conditions. Enfin perſonne ne ſe préſenta devant ce Prince ſans recevoir des marques de ſa bonté & de ſa libéralité.

Une partie de ces infortunés fut conduite ſous bonne eſcorte juſques ſur les terres de Boëmond, fils du Prince d'Antioche, & devenu Comte de Tripoli par la mort de Raymond. Les Chrétiens, plus barbares que les Mahométans, refuſerent d'ouvrir les portes de leur ville à cette multitude qui n'avoit plus d'aſyle, & leur enleverent tout ce qu'ils avoient pu emporter avec eux (1). On rapporte qu'une femme, devenue furieuſe de ce qu'on l'avoit privée des petites proviſions qu'elle avoit, & dont elle nourriſſoit ſon enfant, le jetta à la mer en accablant de malédictions le Comte Boëmond & ſes ſujets. Ceux qui s'étoient retirés du côté d'Alexandrie, à deſſein de repaſſer en Europe, eurent un ſort bien différent. Les Egyptiens leur fournirent des tentes, des vivres & leur dreſſerent une eſpece de camp hors de la ville. Quelque temps après, des barques Génoiſes, Piſannes & Vénitiennes, chargées de marchandiſes, entrerent dans le port. Les Francs, qui ſe trouverent en état de payer, freterent ces barques & ſe diſpoſerent à partir. Le Gouverneur de la place, ſans la permiſſion duquel on ne pouvoit lever l'ancre, repréſenta aux maîtres de ces barques qu'ils devroient embarquer tous les Chrétiens qui reſtoient encore. On lui répondit que ces miſérables n'avoient ni de quoi payer leur paſſage, ni des proviſions pour ſubſiſter pendant la route, & qu'on ne pouvoit les recevoir gratuitement. L'Emir, qui avoit ſecouru la plus grande partie de ces infortunés, ne put s'empêcher de faire de vifs reproches aux maîtres de ces barques ſur leur avarice & leur inhumanité. Il leur paya enſuite tout ce qu'il falloit pour le tranſport de ces Chrétiens, & recommanda qu'ils fuſſent bien traités dans le voyage, & qu'on les débarquât dans quelques ports de France.

Jeruſalem tomba au pouvoir de Selaheddin, le premier ou le ſecond du mois d'Octobre de l'an 1187, ſous les regnes de Naſſereddin, Khalif de Bagdad; d'Iſaac l'Ange, Empereur d'Orient; de Frideric Barberouſſe, Empereur d'Allemagne; de Philippe Auguſte, Roi de France; de Henri II. Roi d'Angleterre; & ſous le Pontificat d'Urbain III. Les Francs avoient poſſédé cette ville pendant quatre-vingt huit ans, & elle avoit été gouvernée par neuf Rois, tous François. Depuis la priſe de Jéruſalem, les affaires des Chrétiens de la Paleſtine tomberent en décadence, & ne purent jamais ſe relever. M. Marin attribue, d'après un grand nombre d'Auteurs authentiques, la ruine des Croiſés à leurs mœurs, & à la forme de leur Gouvernement. Voici comment il s'exprime (2).

(1) Le P. Maimbourg, mal inſtruit des actions des Croiſés en Orient, & qui n'avoit pas puiſé dans de bonnes ſources, attribue cette inhumanité au Comte Raymond, qui étoit mort avant la priſe de Jéruſalem. Ce n'eſt pas la ſeule erreur qui ſe trouve dans ſon Hiſtoire des Croiſades.

(2) Hiſtoire de Selaheddin, Tom. I. p. 400, & ſuiv.

LES CROISADES.

Réflexions sur la cauſe de la ruine des Chrétiens en Paleſtine.

Les premiers Croiſés, preſque tous François, établirent dans la Syrie le Gouvernement Féodal, affoibliſſant ainſi le pouvoir en le partageant. Les chefs de ces entrepriſes malheureuſes auroient concouru avec peine à la grandeur d'un ſeul, eux qui dans leur patrie avoient droit de battre monnoye, de lever des troupes, d'exercer impunément le brigandage aux environs de leurs châteaux. Il paroiſſoit juſte qu'ils trouvaſſent au-delà des mers, les fiefs qu'ils abandonnoient en Europe. Leurs conquêtes furent donc partagées en différents petits Etats, ſous les titres de Principautés, de Marquiſats, de Comtés, de Seigneuries, ſuivant leur étendue. La Paleſtine, poſſedée ſucceſſivement par tant de Nations, fut étonnée de voir pour la premiere fois des Princes de Sydon, des Marquis de Tyr, des Comtes de Joppé, des Seigneurs de Ramla & pluſieurs Barons. Tous ces petits tyrans ſe faiſoient la guerre entr'eux, lorſqu'ils ne la faiſoient point aux Mahométans, s'allioient ſouvent avec ces derniers contre les Chrétiens, & contre le Roi même, qui n'étoit pas ſeulement maître de Jéruſalem.

Le ſecond défaut du Gouvernement, non moins conſidérable que le premier, étoit le pouvoir exceſſif du Clergé. Les Papes avoient eu deux objets dans les Croiſades; le premier & le principal, celui d'étendre la Religion; & le ſecond, celui d'étendre leur autorité. La Syrie leur étoit en quelque ſorte ſoumiſe. Ils y regnoient par la puiſſance des Eccléſiaſtiques & des Religieux. A peine les Croiſés eurent-ils pris quelques villes qu'il fallut élire des Evêques, & le Clergé oſa demander, avec inſolence, (1) aux Barons aſſemblés à Jéruſalem un Patriarche avant un Roi. Le premier Patriarche excita une révolte contre le premier Roi, & on fut obligé de lui ceder en Souveraineté la quatriéme partie de la capitale pour éviter une guerre civile. Tous les Evêques étoient ou prétendoient être Seigneurs dans leurs Diocèſes. Ils avoient des Serfs, des Vaſſaux & les conduiſoient à l'armée. Mais l'obéiſſance qu'ils refuſoient au Monarque, leur étoit refuſée par les Religieux. Ceux-ci, fiers de leurs prérogatives, enrichis par les bienfaits des Rois, par les aumônes des Pelerins, & nourriſſant la ſuperſtition des Peuples, affectoient de leur côté une extrême indépendance. Leurs prétentions alloient juſqu'à exercer les fonctions curiales, & ce qui irritoit encore plus le Clergé contr'eux, ils retiroient les retributions attachées à ces fonctions. Ils prêchoient, baptiſoient, catéchiſoient, faiſoient des mariages, enterroient les morts ſans la participation des chefs des Paroiſſes. Si un Evêque excommunioit quelques fidéles, les Religieux les rétabliſſoient auſſitôt & les faiſoient participer aux Sacrements (2).

Les abus énormes ſubſiſtoient par la foibleſſe du Roi qui ne pouvoit les réprimer. Les plus puiſſants de ces Religieux, & les ſeuls qu'on auroit dû ſouffrir dans le pays, étoient les Templiers & les Hoſpitaliers. Ils poſſedoient des Provinces entieres, étoient redoutables aux Rois, aux Barons, aux Evêques & aux Religieux; mais leur valeur, ſi néceſſaire, faiſoit ſupporter leur orgueil. S'ils bouleverſoient l'Etat pendant la paix, ils en étoient le ſoutien dans la guerre.

(1) *Spiritu ſuperbiæ tumidi*, dit Guil. de Tyr.

(2) Guillaume de Tyr & Jacques de Vitri font un grand détail des entrepriſes des Religieux de la Paleſtine.

Les Croisades.

Dans une Monarchie où le pouvoir eſt infiniment partagé, il n'y a plus de pouvoir. Dans une Religion, fondée ſur la pauvreté, l'humilité & la morale la plus pure, lorſque les Miniſtres vivant dans le faſte & l'incontinence, violent toutes les vertus recommandées par cette morale, il n'y a plus de reſpect pour la Religion. Dans un Etat où le peuple privé de loix fixes, & mêlé avec des Mahométans & des hérétiques, n'eſt pas contenu par le reſpect de la Religion, il n'y a plus de Mœurs. Telle étoit la ſituation de la Paleſtine.

Cette contrée, qui avoit été le berceau de la Religion, vit revenir vers elle de l'Europe cette Religion, & la méconnut. Elle vit, au lieu des Martyrs de la foi, des Croiſés, qui après avoir paſſé la mer pour défendre le Chriſtianiſme, y renonçoient pour le détruire; ennemis d'autant plus terribles qu'ils joignoient au crime d'Apoſtaſie, la rage attachée à ce crime, les fureurs des guerres civiles, aux fureurs des guerres de Religion. Elle vit des combats entre les Chrétiens, entre les Moines, entre les Prêtres. Elle vit des Religieux ſans diſcipline, ſans pudeur, des Prêtres diſſolus, des Evêques traitres à la patrie, des Religieuſes ſans décence, ſortir de leurs Monaſteres & ſe montrer en public. Elle vit un Patriarche accuſé & convaincu de larcin. Elle vit l'infâme Heraclius deshonorer la chaire Patriarchale par la conduite la plus licentieuſe.

Tout ce qui habitoit la Syrie, étoit un mélange de Juifs, d'Arabes, de Turcs, de Grecs ſchiſmatiques, d'Arméniens, de Jacobites, de Maronites, de Neſtoriens, d'autres hérétiques, de Latins nés en Orient, d'Allemands, d'Italiens, d'Anglois, de François. Toutes ces Nations ſe communiquoient leurs vices, ſans ſe tranſmettre leurs vertus. On lit avec horreur, dans les Hiſtoriens, les crimes dont elles ſouilloient la Terre Sainte. Des hommes qui avoient ſi peu de Religion dans le cœur, en avoient toujours le nom dans la bouche. C'étoit pour la Religion que les Templiers & les Hoſpitaliers s'égorgeoient entr'eux; que les Religieux ſe battoient dans les proceſſions publiques; qu'ils uſurpoient les décimes & les droits Epiſcopaux. C'étoit pour l'intérêt de la Religion que le Clergé devenoit parjure en déliant les Princes des ſermens faits aux Mahométans, & les ſujets des ſermens faits aux Princes Chrétiens. C'étoit enfin par un zele aveugle, qu'on violoit toutes les loix, qu'on mépriſoit la foi des traités, qu'on exerçoit ſur les Sarraſins des cruautés bien oppoſées à la douceur de la morale Chrétienne (1). Tous ces déſordres ruinerent inſenſiblement les affaires des Chrétiens, & fournirent aux Muſulmans les moyens de renverſer l'Empire qu'ils vouloient établir en Syrie. Si les Croiſés euſſent fidélement obſervé les traités qu'ils faiſoient avec les Turcs, ils auroient eu le temps de s'affermir dans le pays, & les nouvelles recrues qu'ils recevoient de remps en temps de l'Europe, les auroient mis en état de faire dans la ſuite la loi aux Mahométans, qui ſouvent diviſés entr'eux, ſe déchiroient mutuellement. Il auroit été de la politique des Chrétiens de vivre tranquillement avec Selaheddin, qui venoit de détruire la puiſſance des Atabeks. On pouvoit eſpérer qu'après

(1) On peut conſulter le livre intitulé, *Geſta Dei per Francos*, &c. On y verra en détail le déſordre des Croiſés. Liſez ſurtout Jacques de Vitri. On verra que la peinture que M. Marin fait des Chrétiens de la Paleſtine, n'eſt point trop chargée.

LES CROISADES.

ſa mort ſon Empire, trop étendu, ſeroit tombé par la déſunion du grand nombre d'enfans qu'il laiſſoit, & dont chacun auroit envahi une partie. En rompant les traités faits avec Selaheddin; on excita ce Prince à travailler à la deſtruction des Francs, & les Chrétiens ne purent s'en prendre qu'à eux-mêmes des maux qu'ils eurent à ſouffrir.

Selaheddin devenu maître de Jéruſalem, y fit ſon entrée avec beaucoup de pompe. Il purifia toutes les Moſquées, fit laver avec de l'eau roſe la pierre de Jacob qui étoit dans une Moſquée (1). On fondit toutes les cloches, les croix furent renverſées, & celle que les Latins avoient placée ſur le dôme de la grande Moſquée, fut traînée par les rues. Les Grecs & les Syriens prirent les armes à ce ſujet; & peu s'en fallut qu'il n'y eût du ſang répandu. Le Sulthan par ſa préſence appaiſa le tumulte, & fit dans la ſuite des loix ſi ſages que les Chrétiens & les Mahométans vécurent en bonne intelligence.

Le Sulthan qui craignoit que les Chrétiens d'Europe, informés de la priſe de Jéruſalem, ne formaſſent une nouvelle Croiſade pour tâcher de rétablir les affaires des Chrétiens en Paleſtine, ſe hâta de faire le ſiége de Tyr avant que cette ville eût reçu des ſecours. Il parut devant cette place le premier de Novembre, & s'apperçut bientôt de la difficulté de l'entrepriſe. Conrad avoit profité du temps pour faire réparer les fortifications de Tyr, & pour y en ajouter de nouvelles. Selaheddin, avant que de commencer l'attaque, fit ménacer Conrad de la mort de ſon pere; s'il ne ſe rendoit pas promptement; mais le Marquis de Tyr ne fut pas plus allarmé que la premiere fois, & ſe prépara à ſe défendre. Les Aſſiégés & les Aſſaillants ſe comporterent avec une égale ardeur, & eurent des ſuccès alternatifs; mais comme Selaheddin réparoit continuellement les pertes qu'il faiſoit, les Tyriens qui ne recevoient aucun ſecours, commencerent à appréhender de tomber au pouvoir des Mahométans. Conrad s'étant apperçu du découragement de ſes ſujets eut recours à la ruſe pour les tirer du danger où ils étoient. Il fit donner un faux avis à Selaheddin par un Sarraſin nouvellement converti, qui apprit à ce Prince que le lendemain les habitans devoient abandonner la ville. Le Sulthan donna dans le piége qu'on lui tendoit, mit l'élite de ſes troupes ſur ſes vaiſſeaux pour tomber ſur les Tyriens pendant qu'ils décamperoient, & ordonna en même temps un aſſaut du côté de la terre.

Conrad avoit fait cacher ſes troupes & les habitans, & à peine cinq vaiſſeaux ennemis furent-ils entrés dans le port, qu'il fit lever la chaîne pour empêcher les autres de s'approcher. Alors les Tyriens ſortirent de leur embuſcade & fondirent ſur les ennemis qui débarquoient ſans précaution. Toute cette troupe fut entierement défaite, & les vaiſſeaux furent brûlés ou coulés à fond. Les Sarraſins qui donnerent l'aſſaut eurent un ſort auſſi funeſte. Après qu'ils eurent franchi les premieres murailles, & dans le temps qu'ils ſe diſpoſoient à eſcalader les ſecondes, ils furent ſurpris par d'autres troupes que Conrad avoit fait cacher, & on les égorgea entre les deux murs. Selaheddin ayant perdu l'élite de ſes troupes, renonça à ſon entrepriſe, & ſe rendit à Ptolémaïs, où il ne reſta pas long-temps. Il voulut ſurprendre

(1) On prétendoit que c'étoit la pierre que Jacob avoit miſe ſous ſa tête, lorſqu'il eut cette viſion miraculeuſe dont il eſt parlé dans l'Ecriture Sainte.

un

un château ſur le Mont Amila, voiſin de Tyr ; mais il fut repouſſé. Le Sulthan ſe retira alors à Damas, d'où il partit pour attaquer le Prince d'Antioche, qui n'avoit ceſſé de rompre les traités qu'il avoit faits avec lui.

Les Croisades.

1188.

Selaheddin étoit déjà aux portes de Tripoli ; lorſque cette ville reçut un ſecours qui l'empêcha de tomber au pouvoir du Sulthan. Guillaume, Roi de Sicile, inſtruit le premier des malheurs de la Paleſtine, y envoya des vivres, des munitions, trois cents cavaliers, cinq cents fantaſſins, & plus de ſoixante galeres commandées par le général Margarit, cet homme célebre qui mérita d'être nommé le Roi de la mer, & le Nouveau Neptune. Cette flotte aborda à Tyr, mais comme elle devenoit inutile pour cette ville, Conrad l'envoya à Tripoli, avec une partie de la garniſon de Tyr, ſous les ordres d'un Chevalier Eſpagnol, connu ſous le nom de Chevalier aux Armes vertes. Il avoit fait des prodiges de valeur au ſiége de Tyr, & il ne ſe diſtingua pas moins à Tripoli. Selaheddin ſurpris de tant d'exploits qui tenoient du merveilleux, lui envoya un ſauf conduit, & le pria de ſe rendre auprès de lui. Il le combla d'éloges, lui fit de grands préſents, & employa toutes ſortes de moyens pour l'engager à ſon ſervice. Le Chevalier accepta les préſents, mais il refuſa généreuſement d'abandonner le parti des Chrétiens. Le Sulthan n'oſant ſe flatter de s'emparer de Tripoli, ſe contenta de faire le dégat dans le voiſinage, & alla ſurprendre Antarados ou Tortoſe, qui fut miſe au pillage. Il ne put ſe rendre maître d'une des tours qui étoit ſi bien fortifiée par l'art & par la nature, que les attaques de l'ennemi devinrent inutiles.

Selaheddin ne voulut pas s'arrêter devant cette tour, & continua à marcher vers Antioche. Il prit ſur ſa route Balanas ou Valence, Laodicée (1), & pluſieurs autres places. Il s'approchoit d'Antioche, lorſque le Comte Boëmond lui fit des propoſitions de paix. Le Sulthan, moyennant une groſſe ſomme d'argent, accorda une treve de huit mois, à condition que les Chrétiens d'Antioche ſe ſoumettroient à lui, ſi au bout de ce temps ils ne recevoient aucuns ſecours étrangers. Ce fut après toutes ces conquêtes que Selaheddin apprit la reddition du Château de Krak, place importante pour lui & pour les Mahométans, qui n'oſoient plus aller en pélerinage à la Mecque, depuis que les Chrétiens en étoient maîtres. Les habitants s'étoient défendus pendant près d'un an, & ils n'avoient capitulé qu'à la derniere extrémité. Le Sulthan, touché de leur courage & de la miſere où ils ſe trouvoient alors, leur fit donner de l'argent, des vêtements & des vivres dont ils avoient grand beſoin. Selaheddin licentia alors ſon armée, & alla prendre quelque repos à Damas.

Troisieme Croisade.

1188.

Il ne reſtoit plus aux Chrétiens que trois villes, Antioche, Tyr & Tripoli, lorſque les Européens firent de nouveaux efforts pour envoyer des ſecours en Orient. La nouvelle de la priſe de Jéruſalem avoit reveillé la dévotion des Croiſades, & les peuples excités par les fréquentes prédications s'étoient déterminés à prendre la Croix. Ce fut ſous le Pontificat de Clément III. que ſe forma cette nombreuſe armée de Croiſés, qui ſembloit devoir par ſa multitude envahir toutes les poſſeſſions des Mahométans. On vit encore des Evêques, des Eccléſiaſtiques, des Moines endoſſer

(1) Ville entre Tripoli & Antioche. Elle ſe nomme aujourd'hui Ladikia.

LES CROISADES.

la cuiraſſe, des Réligieuſes abandonner leur rétraite, ſous prétexte d'aller ſervir les ſoldats de Jéſus-Chriſt. Les Rois de France & d'Angleterre, Philippe Auguſte & Henri II. ſe faiſoient alors une cruelle guerre; mais ils mirent fin à leurs querelles par le moyen des Légats du Pape. Les deux Rois prirent alors la Croix, & leur exemple fut ſuivi par Richard Duc de Guyenne & Comte de Poitou, par le Duc de Bourgogne, Philippe Comte de Flandres, les Comtes de Champagne, de Blois, de Soiſſons, de Dreux, du Perche, de Clermont de Bar, de Beaumont, de Nevers, & par un grand nombre de Seigneurs de France, d'Angleterre & de Flandres. On donna une Croix rouge aux François, une blanche aux Anglois, & une verte aux Flamands. On leva une dixme ſur tous les biens pour ſubvenir aux frais de cette guerre, & cette impoſition fut nommée *la Dixme Saladine*. La plus grande partie de cet argent fut conſommée dans la guerre que les Rois de France & d'Angleterre ſe firent de nouveau peu de temps après, & qui ne fut éteinte que par la mort de Henri II.

Cependant l'Empereur Frideric Barberouſſe, alors âgé de ſoixante & quatre ans, fit des préparatifs conſidérables pour ſe rendre en Paleſtine. Frideric Duc de Suabe ſon ſecond fils, Léopold Duc d'Autriche, Berthold Duc de Moravie, Herman Marquis de Baden, les Comtes de Naſſau, de Thuringe, de Miſſen, de Hollande, les Evêques de Beſançon, de Cambrai, de Munſter, d'Oſnabrug, de Miſſen, de Paſſau, de Wirtzbourg, & pluſieurs autres Princes & Seigneurs prirent la Croix à l'exemple de l'Empereur. Ce Monarque défendit aux femmes de ſuivre l'armée, & fit des Edits très-ſéveres pour faire obſerver une exacte diſcipline dans la route. Il envoya demander le paſſage ſur leurs terres au Roi de Hongrie, à Iſaac l'Ange Empereur de Conſtantinople, & à Kilidge Arſlan II. Sulthan d'Iconium. Le premier accorda tout ce qu'on lui demandoit & tint parole; les deux autres firent de grandes promeſſes, & prirent en même temps des meſures pour nuire aux Croiſés. Frideric écrivit auſſi à Selaheddin une lettre pour le ſommer de remettre aux Chrétiens toutes les places qu'il leur avoit enlevées, le menaçant de la puiſſance de ſes armes, s'il refuſoit de le faire. Selaheddin répondit avec autant de fierté; & ſe diſpoſa à rendre inutiles les efforts des Européens. Il fit une nouvelle ligue avec le Sulthan d'Iconium & avec l'Empereur de Conſtantinople. Par le traité qu'Iſaac l'Ange conclut avec ce dernier, il céda aux Mahométans une Egliſe de Conſtantinople pour être convertie en Moſquée; & en effet on y fit la priére ſuivant le rit Muſulman. L'Ambaſſadeur Frideric étoit à Conſtantinople le jour que l'Iman & les docteurs de la loi prirent poſſeſſion de la nouvelle Moſquée, au grand ſcandale des Chrétiens.

1189. Selaheddin, en attendant que l'armée qu'il raſſembloit fût prête, ſe diſpoſa à ſe rendre maître d'une citadelle qu'on appelloit la Roche-Arnaud, & qui étoit bâtie ſur la cime d'un roc. Raynaud, Prince de Sidon s'y étoit enfermé, depuis qu'il avoit perdu tous ſes Etats. Appréhendant de ne pouvoir défendre cette citadelle, il eut recours à la ruſe, afin d'avoir le temps d'y faire entrer des troupes & des munitions. Comme il ſçavoit la Langue Arabe, il alla ſeul trouver le Sulthan, & après avoir ébloui ce Prince par ſes controverſes ſur les différentes traditions Mahométanes dont il étoit

parfaitement instruit, il lui déclara que son intention étoit de se soumettre ; mais qu'il n'osoit le faire jusqu'à ce que ses parents qui étoient dans la ville de Tyr en fussent sortis. Il craignoit, disoit-il, qu'on ne se vengeât sur eux de la démarche qu'il étoit résolu de faire, & demanda trois mois, afin de mieux cacher son dessein. Le Sulthan persuadé qu'il agissoit de bonne foi, lui accorda sa demande, & Raynaud profita de ce temps pour se mettre en état de défense ; il ne négligeoit cependant pas de rendre de fréquentes visites à Selaheddin. Les Emirs s'apperçurent bientôt qu'il trompoit le Sulthan & l'avertirent de ce qui se passoit. Ils étoient d'avis qu'on arrêtât le Prince de Sidon ; mais Selaheddin, qui ne pouvoit se résoudre à manquer à sa parole, voulut attendre que le terme qu'il avoit accordé fût expiré. Au bout des trois mois, il somma Raynaud de se rendre, & sur les mauvaises excuses qu'il allegua, il le fit arrêter & l'envoya prisonnier à Damas. Persuadé qu'il pourroit continuer à tromper le Sulthan, il s'étoit rendu auprès de lui pour lui demander de nouveaux délais, & ce fut dans ce moment que Selaheddin, après lui avoir reproché sa fourberie, le fit mettre aux fers.

Le Sulthan étoit d'autant plus irrité d'avoir perdu trois mois, qu'il avoit appris que Guy de Lusignan ravageoit la Syrie. Le Roi de Jérusalem avoit été remis en liberté, suivant le traité fait devant Ascalon ; mais le Sulthan lui avoit fait jurer sur l'Evangile, qu'il renonceroit au royaume de la Palestine, qu'il repasseroit en Europe, & qu'il ne feroit jamais la guerre aux Mahométans. Le chagrin d'avoir perdu une couronne lui fit rompre ses engagements, dont les Evêques le dispenserent, & ayant rassemblé une petite armée, il se présenta devant Tyr pour prendre le commandement de cette ville. Conrad, qui s'étoit emparé de la Souveraineté, lui ferma les portes de la ville, & menaça de le traiter en ennemi, s'il ne se retiroit. Lusignan, irrité contre Conrad, vouloit prendre Tyr par force ; mais on lui représenta l'impossibilité de cette entreprise. Il se jetta alors sur les terres des Mahométans, & enleva tout ce qu'il rencontra. Il eut même quelques avantages sur les troupes que Selaheddin envoya contre lui. Pendant que le Roi de Jérusalem continuoit ses courses, il arriva à Tyr un grand nombre de Croisés qui se joignirent à lui.

Avec ce renfort, il voulut entreprendre le siége de Ptolémaïs connue sous le nom d'Acre. Lusignan n'avoit alors qu'environ neuf mille hommes, & avec une si foible armée, il osa donner l'assaut. Repoussé avec perte, il se retrancha vers l'Orient sur la colline de Thuron, pour y attendre des secours qui ne tarderent pas à arriver. Les premiers, qui débarquerent sur les côtes, furent des Croisés de Dannemarck & du pays de Frise au nombre de douze mille. Jacques, Seigneur d'Avesne & de Guise, un des plus grands hommes de son siécle, amena une petite armée composée de Flamands, d'Anglois & de François. D'autres François avoient suivi Robert II. Comte de Dreux, Thibaud Comte de Chartres son frere, Etienne Comte de Sancerre, Thibaud Comte de Bar, Raoul Comte de Clermont en Beauvoisis, & Philippe Evêque de Beauvais. Erard & André de Brienne, Guillaume, Comte de Châlons sur Saône, Geoffroi de Joinville, Sénéchal de Champagne, Guy de Dampierre, Manassés de Garlande, Anseric de

LES CROISADES.

Montréal, Guy de Châtillon ſur Marne, & Gaucher III. ſon frere, connu dans la ſuite ſous le nom de Comte de ſaint Paul, nom qu'il rendit célebre par tant de belles actions ; tous ces Princes & Seigneurs précéderent, avec leurs vaiſſeaux, l'arrivée de Philippe Auguſte dans la Paleſtine.

Le Landgrave de Thuringe & le Duc de Gueldres s'embarquerent avec pluſieurs Allemands, qui ne voulurent point attendre le départ de Frideric Barberouſſe ; mais leur prudence ne fut pas moins utile que leur valeur ; car ayant abordé à Tyr, ils perſuaderent à Conrad de Montferrat de ſe joindre au Roi pour faire la conquête de Ptolémaïs. Toutes ces troupes réunies aux Templiers, aux Hoſpitaliers, aux Génois, aux Piſans, aux Lombards, aux Vénitiens, qui avoient à leur tête les Archevêques de Piſe & de Ravene, compoſerent une armée d'environ quatre-vingt mille hommes. Selaheddin avoit d'abord trop mépriſé ſes ennemis & avoit négligé de les attaquer avant qu'ils ſe fuſſent multipliés. Il reconnut ſa faute un peu tard, & réſolu de la réparer, il raſſembla toutes ſes troupes, n'en laiſſa qu'un petit nombre pour continuer le ſiége de la Roche-Arnaud, & s'avança dans la plaine de Ptolémaïs. Il ſe poſta de telle maniere qu'il tenoit les Francs bloqués du côté de la terre ; mais le côté de la mer étoit libre, & les flottes de l'Europe amenoient continuellement du ſecours. Selaheddin, déterminé à attaquer les Chrétiens, fit toutes ſes diſpoſitions & leur livra enfin bataille. La valeur des deux Partis rendit la victoire indéciſe, & la nuit ſeule fit ceſſer le combat. Le lendemain le Sulthan, ayant fait de nouvelles diſpoſitions, fit prendre en flanc la cavalerie ennemie, qui fut bientôt culbutée & obligée de regagner le gros de l'armée. L'action devint alors générale. Pendant qu'on ſe battoit avec un acharnement réciproque, Selaheddin, qui étoit entré dans la ville, en ſortit tout d'un coup avec ſa garniſon, & fondit ſur les Chrétiens. Ces derniers, ſurpris de cette nouvelle attaque, commencerent à perdre courage, & furent bientôt enfoncés de toutes parts. Ils regagnerent leur camp en déſordre après avoir perdu la plus grande partie des leurs. Selaheddin prit la réſolution de les forcer dans leurs retranchements ; mais après quatre jours d'attaques continuelles, il fut obligé de renoncer à ſon projet. Il faiſoit repoſer ſes troupes accablées de laſſitude, lorſque les Francs ſortirent de leur camp ; ils avoient formé une colomne impénétrable, & s'avancerent en cet ordre vers les Mahométans. Le combat recommença, & il y eut beaucoup de monde tué ; mais la perte fut plus conſidérable du côté de Selaheddin. Ce Prince ſe détermina alors à donner quelque repos à ſes troupes, & après avoir augmenté la garniſon de Ptolémaïs, il alla s'emparer d'une hauteur dont les Francs auroient pû ſe rendre maîtres.

Il ne ſe paſſa, pendant quelque temps, rien de remarquable entre les deux Partis ; & il n'y eut que de ſimples eſcarmouches. Les Tournois, qu'on croit inventés par les Arabes, étoient alors en uſage. Les Chrétiens s'exerçoient avec les Mahométans, & s'occupoient à ces ſortes d'exercices ſous les murs même de Ptolémaïs. Les deux champions n'en venoient aux mains qu'après s'être harangués l'un & l'autre. Le vaincu étoit fait priſonnier de guerre, mais il pouvoit ſe racheter. Enfin les Francs & les Sarraſins s'accoutumerent tellement à ſe voir, & ſe familiariſerent de telle ſorte enſemble, qu'ils danſoient mutuellement au ſon de leurs inſtruments.

Les Croisades.

L'arrivée d'une nouvelle troupe de Croisés ranima le courage des Francs, qui demanderent avec ardeur qu'on les menât à l'ennemi. Lusignan profita de cette heureuse disposition, & le 4 d'Octobre toute l'armée, composée d'environ cent mille hommes, sortit de ses retranchements & s'étendit dans la plaine depuis le fleuve Bélus jusqu'à la mer. Le Roi, devant lequel on portoit le livre des Evangiles couvert d'une étoffe de soye, & soutenu dans les angles par quatre Officiers, occupoit la droite qui étoit vers le fleuve, avec les François & les Hospitaliers. Conrad de Monferrat commandoit la gauche du côté de la mer, & avoit sous lui les Vénitiens & les Lombards. Le Landgrave de Thuringe, les Anglois, les Pisans étoient au centre. Gerard de Bidesford, Grand Maître des Templiers, le Duc de Gueldres, les Catalans formoient le corps de réserve, & l'on avoit donné la garde du camp à Geoffroi de Lusignan, frere du Roi.

Les Chrétiens, pour tâcher d'assurer leurs succès, s'emparerent de toutes les hauteurs & s'avancerent en bon ordre, fiers de leur nombre & de leur situation. Selaheddin de son côté avoit pris ses mesures pour remporter l'avantage de cette journée, & son armée occupoit depuis le fleuve jusqu'à la mer. L'aîle gauche étoit opposée à la droite des Chrétiens, & la droite à la gauche de ces derniers. Le Sulthan s'étoit placé au centre avec un corps de troupes d'élite. Les deux armées furent près de quatre heures en présence sans en venir aux mains. Enfin vers les dix heures du matin les Archers Francs commencerent à attaquer la droite des ennemis. Teki-Eddin Omar, neveu du Sulthan, qui la commandoit, ordonna à sa troupe de plier, à dessein de séparer du corps de bataille ceux qu'il avoit en tête. Selaheddin, ignorant le projet d'Omar, s'imagina qu'il avoit besoin de secours, & détacha une partie de ses troupes pour le soutenir. Ce mouvement jetta le désordre dans l'aîle, qui, incertaine alors si elle devoit fuir ou combattre, prit le premier parti. Les Chrétiens profiterent de cette circonstance, & acheverent de culbuter cette aîle droite. Fiers de ce succès, ils eurent l'imprudence de s'amuser à piller le camp des ennemis.

Cependant Selaheddin, qui étoit resté avec cinq gardes seulement, couroit de tous côtés pour engager ses soldats à revenir à la charge. Lorsqu'il en eut rassemblé une partie, il se mit en embuscade, fondit sur les Chrétiens chargés de dépouilles & les poursuivit jusqu'à leur aîle droite, qui n'avoit pas encore donné. Ceux qui la composoient, s'imaginant que l'aîle gauche étoit entierement défaite, prirent l'épouvante. Le Sulthan fit alors avancer son aîle gauche avec les troupes que son neveu avoit rassemblées, & tomba avec fureur sur les Chrétiens, dont il fit un grand carnage. Les Chevaliers du Temple furent les seuls qui tinrent ferme, mais leur valeur leur devint funeste, & il en perit un grand nombre. La perte fut considérable des deux côtés, mais les Chrétiens perdirent beaucoup plus de monde que les Mahométans. Le Sulthan étoit d'avis d'attaquer le camp des Chrétiens; mais ses Emirs lui représenterent que ses troupes étoient trop fatiguées, & que lui-même avoit besoin de repos pour rétablir sa santé qui étoit fort altérée. Il suivit leur conseil, renforça la garnison de Ptolemaïs, laissa un corps de troupes dans son ancien camp, & se retira à Damas pour s'y reposer.

L'Empereur Frideric Barberousse étoit cependant arrivé sur les terres de

LES CROISADES.

l'Empire de Conſtantinople ; mais Iſaac l'Ange, qui avoit fait un traité avec Selaheddin, fit toutes ſortes de maux aux Croiſés, qu'il avoit bien reçus en apparence. Les Allemands, de leur côté, ne ménagerent pas ſes Etats, ravagerent la Thrace, paſſerent les habitants au fil de l'épée, s'emparerent de toutes les places ſituées entre la mer Egée & le Pont-Euxin, & parurent aux portes de Conſtantinople, après avoir perdu beaucoup de monde par les maladies & les embuches des Grecs. Iſaac fut alors contraint d'entrer en négociation, & accorda tout ce qu'on voulut pour ſe débarraſſer d'hôtes ſi incommodes ; mais ils reſterent encore pendant l'hiver, & leverent de fortes contributions dans la Thrace. L'Empereur de Conſtantinople, appréhendant que le traité qu'il avoit été forcé de faire avec Frideric, n'indiſpoſât contre lui Selaheddin, envoya un Ambaſſadeur à ce Prince pour lui faire connoître la néceſſité où il s'étoit trouvé.

Le Sulthan, inquiet de l'arrivée des Allemans, demanda des troupes & des ſecours à tous les Princes Mahométans, & même au Khalif de Bagdad. Celui-ci ne fournit ni hommes ni argent, & ſe contenta d'exciter les Muſulmans à prendre les armes en leur promettant une félicité éternelle, s'ils mouroient les armes à la main contre les ennemis de leur Religion. Les Princes Mahometans ſe hâterent de lever des troupes & de ſe joindre à Selaheddin. Le Sulthan, qui craignoit que toutes ces armées réunies ne fuſſent pas encore ſuffiſantes pour les oppoſer à celle des Allemans, traita avec tant de rigueur Raynaud ſon priſonnier, qu'il le força d'ordonner à la garniſon de Schokaïf de ſe ſoumettre. Selaheddin, devenu maître de cette forteresſe, rendit la liberté à Raynaud, & fit revenir au camp les troupes qui avoient été occupées au ſiége de Schokaïf.

1190. Cependant les Chrétiens avoient preſſé le ſiége de Ptolémaïs, où le Sulthan avoit néanmoins trouvé moyen d'introduire des vivres. Selaheddin, réſolu de chaſſer les Francs des poſtes dont ils s'étoient emparés, deſcendit dans la plaine & leur préſenta la bataille ; mais ils ne voulurent point ſortir de leurs retranchements. Le Landgrave de Thuringe, ennuyé de la longueur du ſiége, quitta l'armée & retourna dans ſes Etats. Peu de temps après Selaheddin, qui vouloit ôter aux Chrétiens la facilité de recevoir des ſecours par mer, équippa une flotte qu'il fit approcher de Ptolémaïs. Lorſque les Chrétiens l'apperçurent, ils lui oppoſerent leurs vaiſſeaux, mais la plûpart furent briſés ou coulés à fond. Les Francs ſortirent alors de leurs lignes pour les ſecourir, & furent obligés de combattre contre les troupes que Selaheddin avoit envoyées pour favoriſer la deſcente de celles qui étoient ſur ſes vaiſſeaux. Le Sulthan remporta dans cette journée un double avantage ſur les Chrétiens, qu'il battit ſur terre & ſur mer.

Ces deux victoires ne tranquiliſerent pas Selaheddin, & il redoutoit toujours les Allemans, dont on avoit exagéré le nombre. L'Empereur Frideric, qui avoit paſſé l'hyver dans la Thrace, quitta cette Province vers les fêtes de Pâques, emportant avec lui les dépouilles des Grecs. Iſaac, preſſé de ſe débarraſſer d'un voiſin ſi dangereux, lui fournit plus de vaiſſeaux de tranſport qu'il n'en avoit beſoin. La conduite que l'Empereur de Conſtantinople avoit tenue avec les Croiſés, inſpiroit de la défiance à Frideric, & ce dernier, pour ſe mettre à l'abri des nouvelles entrepriſes d'Iſaac, emmena

avec lui le fils, le frere de ce Prince, & quarante des Principaux Officiers de la Cour de Conſtantinople. Il ne les renvoya que lorſqu'il fut ſur les terres de Kilidge Arſlan II. Sulthan d'Iconium ou Cogny.

Ce Prince, qui redoutoit auſſi les Allemans, avoit pris la réſolution de les faire périr, mais comme il ne pouvoit agir à force ouverte, il eut recours aux ſtratagêmes. Il envoya des Ambaſſadeurs à Frideric, pour l'aſſurer que ſon armée auroit un libre paſſage ſur ſes terres, & qu'on lui fourniroit les vivres dont elle auroit beſoin. Pendant que le Sulthan faiſoit ces promeſſes, il avoit ſoin de garnir de troupes tous les défilés par où les Chrétiens devoient paſſer, ravageoit lui-même ſon propre pays, afin qu'ils ne trouvaſſent point de vivres, & excitoit les Turkomans à harceler l'armée Chrétienne pendant ſa marche. Frideric, attaqué par ces derniers, s'en plaignit aux Ambaſſadeurs de Kilidge Arſlan, mais ils répondirent que leur Souverain n'avoit aucune autorité ſur ces peuples, qui attaquoient indifféremment les Chrétiens & les Mahométans. L'Empereur, après avoir ſurmonté toutes les difficultés qu'il rencontroit à chaque pas, arriva près de Laodicée ſur les bords du Méandre. La vûe d'une armée campée de l'autre côté du fleuve, & qui vouloit lui en diſputer le paſſage, ne lui permit plus de douter de la perfidie du Sulthan. Ce nouvel obſtacle ne l'arrêta pas longtemps, & les ennemis ne purent réſiſter à la valeur des Allemans, commandés ſurtout par un Prince tel que Frideric. Les Croiſés ne tirerent aucun profit de cette victoire, & ils eurent à combattre un ennemi plus dangereux, je veux dire la faim. Toutes les proviſions étoient conſommées, & on étoit dans un pays où il n'y avoit aucune ſubſiſtance. On fut réduit à manger les chevaux & les autres bêtes de ſomme. Pour comble de maux, les maladies, ſuite néceſſaire de la famine, emporterent la plus grande partie de l'armée.

Frideric, pour ſe venger du Sulthan, marcha vers Iconium, à deſſein de s'en rendre maître. Un des fils du Sulthan, qui vouloit enlever le thrône à ſon pere, parut à la tête d'une nombreuſe armée, qui eut le même ſort que celle qui s'étoit oppoſée au paſſage du Méandre. Frideric, vainqueur des Turcs, aſſiégea Iconium, prit la ville d'aſſaut, mit tout au pillage, & paſſa les habitants au fil de l'épée. Kilidge Arſlan, renfermé dans la citadelle fit des propoſitions que l'Empereur crut devoir accepter, pour ne pas être obligé de s'arrêter à un ſiége qui pouvoit être long & dont le ſuccès étoit incertain, puiſqu'on auroit eu en même temps à combattre une nouvelle armée que le fils du Sulthan avoit raſſemblée. Frideric reçut des ôtages, & continua ſa route par l'Arménie. Lorſqu'il fut arrivé au bord du fleuve Salef, qu'on croit être le Cydnus (1), il voulut ſe baigner, quoiqu'il fût tout en ſueur. Cette imprudence lui cauſa une maladie qui le mit au tombeau. D'autres Ecrivains prétendent que l'Empereur, ayant voulu paſſer cette riviere à cheval, tomba dans l'eau & fut noyé.

Frideric de Suabe, ſon fils, qui l'avoit accompagné dans cette expédition, prit le commandement de l'armée, embarqua une partie de ſes troupes dans les ports de la Cilicie, & ſe rendit à Antioche avec l'autre partie. La famine, la peſte & les armes des Turcs detruiſirent le reſte de cette armée

(1) Alexandre le Grand s'étoit autrefois baigné dans ce fleuve, & avoit eu une maladie dont il avoit penſé mourir.

LES CROISADES.

autrefois ſi floriſſante. Elle ſe trouva réduite à ſix ou ſept cents chevaux, & à ſept ou huit mille fantaſſins, dont la plûpart n'avoit ni armes, ni habits. Ce fut en ce triſte état que l'armée Allemande arriva devant Ptolémais.

Selaheddin, à qui ſes Emirs avoient écrit que l'armée des Allemans, malgré tous ces déſarſtres étoit encore formidable, détacha une partie de ſon armée pour s'oppoſer à leur entrée dans la Paleſtine. Les Chrétiens, qui faiſoient le ſiége de Ptolémaïs, profiterent de cette circonſtance pour s'emparer de quelques poſtes Adel, frere du Sulthan, trop foible pour leur réſiſter, fut obligé de ſe retirer avec précipitation. Les Francs, au lieu de pourſuivre leur avantage, s'amuſerent à piller le camp. Les aſſiégés firent alors une ſortie, & entrerent dans le camp des Chrétiens. Adel mit cependant ſes troupes en embuſcade, & elles fondirent ſur les Francs dans le temps qu'ils retournoient dans leur camp. Tant de pertes conſécutives, jointes à la famine, réduiſirent les Chrétiens à faire des propoſitions de paix. Les conférences étoient ouvertes & on commençoit à dreſſer les articles du Traité, lorſque Henry, Comte de Champagne, à la tête d'un grand nombre de François, d'Anglois & d'Italiens, débarqua au port de Ptolémaïs. Les choſes changerent alors de face, & il ne fut plus queſtion que de pouſſer vivement le ſiége. Les Chrétiens remirent en mer tous leurs vaiſſeaux, & ruinerent la flotte de Selaheddin. Ce Prince, dont l'armée s'affoibliſſoit par les maladies, ſe retira ſur la colline de Khourouba, & ne laiſſa dans ſon ancien camp qu'une garde de mille hommes.

L'armée des Francs qui couvroit alors la campagne d'un rivage à l'autre, & leur flotte qui bloquoit le port, empêchoient la ville de Ptolémaïs de recevoir aucun ſecours. Les Aſſiégés ſe défendoient cependant toujours avec vigueur, faiſoient des ſorties continuelles, brûloient les machines; mais tous ces avantages ne leur procuroient pas la délivrance de leur ville. Selaheddin qui n'ignoroit pas le beſoin qu'ils avoient de vivres, équippa une flotte, & fit mettre au haut des mâts des bannieres, où il y avoit des croix ſemblables à celles des Croiſés. Ce ſtratagême réuſſit, & la flotte trouva moyen d'introduire dans la ville les proviſions dont elle étoit chargée. On ne s'apperçut de la ruſe que lorſqu'il ne fut plus temps d'en empêcher l'effet, mais on prit de nouvelles précautions pour que Ptolémaïs ne pût être ravitaillée davantage. Les Chrétiens & les Mahométans manquerent bientôt de vivres, & les premiers réſolus de s'en procurer à quelque prix que ce fût, ſe déterminerent à attaquer les ennemis. Selaheddin étoit alors malade, & ne pouvoit monter à cheval; mais voulant donner lui-même les ordres, il ſe fit tranſporter ſur la pointe de la colline de Khourouba, d'où il pouvoit obſerver tous les mouvemens des Francs. Il fit de ſi ſages diſpoſitions qu'il les empêcha pendant trois jours de rien entreprendre contre lui, les tint toujours en haleine, & remporta divers avantages dans les différentes eſcarmouches qu'il y eut entre les deux Partis. Les Chrétiens fatigués rentrerent enfin dans leur camp.

Cependant la maladie contagieuſe regnoit également dans l'armée des Chrétiens & dans celle des Mahométans; mais ces derniers n'avoient point à ſouffrir la diſette, qui étoit ſi grande parmi les Francs, qu'on étoit obligé de

de se nourrir des choses les plus viles. Frideric, Duc de Suabe, fut enlevé par la contagion, & alors les Allemands abandonnerent la Palestine. Au milieu de tous ces malheurs les Francs s'occupoient de leurs divisions intestines. Les factions opposées du Marquis de Tyr & du Roi de Jérusalem partageoient l'armée. Ces troubles furent encore augmentés par la mort de la Reine Sybille. On déclara alors que Lusignan avoit perdu son droit à la couronne, & deux Princes y prétendirent en même temps, Conrad Marquis de Tyr, & Unfroi du Thoron qui avoit épousé Isabelle, sœur de Sybille. Ce dernier avoit refusé le thrône avant qu'il fût renversé par la prise de Jérusalem. Enfin on se disputoit un sceptre que Selaheddin avoit brisé par ses conquêtes. Conrad, qui n'avoit d'autre droit au thrône que son ambition, voulut s'en faire un réel en épousant Isabelle. Il falloit casser le mariage de cette Princesse; mais l'impatience de ce Prince ne lui permit pas d'attendre les formalités; il enleva Isabelle & l'épousa à Tyr, quoique sa femme, qu'il avoit laissée à Constantinople, fût encore vivante. Le Patriarche Heraclius confirma l'union de Conrad avec Isabelle, & déclara nul le mariage de cette Princesse avec Unfroi. Après cette décision du Patriarche, Conrad se regarda comme Roi de Jérusalem, & retourna à l'armée pour en prendre le commandement en qualité de Souverain. Lusignan se mit à la tête de son Parti, résolu de défendre ses droits injustement attaqués. On étoit prêt à en venir aux mains, lorsque des personnes sages vinrent à bout de suspendre les hostilités, en proposant de remettre cette affaire à la décision de Philippe-Auguste & de Richard, partis de l'Europe pour la Terre Sainte.

Les Croisades.

1191.

Philippe & Richard ayant terminé leurs différends se disposerent enfin à exécuter leurs vœux, & firent de grands préparatifs pour une entreprise de cette importance. Ils eurent une entrevue à Vezelai où ils se jurerent une amitié inviolable. Philippe, après avoir confié le Gouvernement de ses Etats à sa mere Alix, fille de Thibault Comte de Champagne, & à son oncle maternel, Guillaume Archevêque de Rheims, reçut dans l'Eglise de S. Denis le Bourdon & l'Oriflamme, & partit avec le Roi d'Angleterre. Ils se séparerent à Lyon, & se donnerent rendez-vous à Messine où divers évenemens penserent les brouiller de nouveau (1). Philippe laissa Richard à Messine, & parut devant Ptolemaïs le 11 de Mars, qui cette année étoit la veille de Pâques. L'arrivée d'un secours si puissant ranima le courage des Chrétiens, & leur fit faire des prodiges de valeur. Les François surtout se distinguerent aux différentes attaques, mais ils avoient à faire à des ennemis qui n'avoient pas moins de courage. Les Assiégeants, maîtres des premieres murailles, comblerent avec des chevaux, des cadavres, même des mourants le fossé qui étoit entre la premiere & la seconde muraille, afin de pouvoir y appliquer des échelles. Les Assiégés qui se battoient en désespérés, rendirent inutiles les efforts de leurs ennemis, & les repousserent dans toutes les attaques. On combattoit de part & d'autre en furieux, & on brûla vifs de chaque côté les prisonniers qu'on avoit faits. Ces horreurs étoient désapprouvées par les chefs; mais on ne pouvoit retenir la rage du soldat.

Cependant Selaheddin, dont la santé étoit rétablie, ne cessoit d'inquiéter

(1) Voyez dans les volumes précédents, l'Histoire de France, celle de Sicile & celle d'Angleterre.

LES CROISADES.

les Francs, qui ſe trouvoient eux-mêmes aſſiégés dans leur camp. Il y avoit tous les jours de petites actions très-meurtrieres, & dont chacun s'attribuoit l'avantage. Pendant qu'on cherchoit ainſi à ſe détruire mutuellement, les troubles augmentoient dans le camp des Chrétiens. Philippe s'étoit déclaré ouvertement pour Conrad, & Luſignan outré de cette déciſion, avoit abandonné l'armée avec ſon frere Geoffroi, Raynaud Prince de Sydon, Unfroi du Thoron & pluſieurs autres Barons. Les partiſans du Roi de Jéruſalem, qui étoient reſtés dans le camp, refuſerent d'obéir à Philippe, & les opérations du ſiége furent ralenties par ces diviſions. Luſignan étoit allé au-devant de Richard pour l'engager à prendre ſon parti. Le Roi de France qui s'étoit apperçu que le nombre des mécontents étoit conſidérable, vouloit hâter la priſe de Ptolémaïs, afin de retourner enſuite dans ſes Etats. Perſuadé que Selaheddin ne refuſeroit pas d'entrer en accommodement, il chargea un Officier de faire ſçavoir au Sulthan qu'il avoit deſſein de traiter avec lui, & qu'il pouvoit lui envoyer un de ſes Emirs. Selaheddin répondit que ſi le Roi de France avoit envie de faire quelque propoſition, c'étoit à lui d'envoyer un de ſes Miniſtres. Philippe ne crut pas devoir céder à un Sulthan, & cette fierté réciproque fit rompre toute voye de négociation.

On renouvella les attaques avec ardeur, & le Roi de France ſe vit en état de donner un aſſaut général. Il étoit prêt, diſent les Hiſtoriens d'Europe, à ſe rendre maître de la place, lorſqu'il ſe ſouvint qu'il avoit promis à Richard de partager avec lui toutes leurs conquêtes. Le ſouvenir de la parole qu'il avoit donnée, lui fit auſſitôt ſonner la retraite. Un Ecrivain Arabe dit au contraire, que l'intrépidité & la fureur avec laquelle la garniſon de Ptolémaïs repouſſa les Aſſaillants, les obligerent de ſe retirer avec perte. Cependant Richard avoit fait la conquête de l'iſle de Chypre, où regnoit Iſaac de la famille des Comnenes, & il s'étoit fait couronner Roi de cette Iſle en préſence de Gui & de Geoffroi de Luſignan qui étoient venus pour le joindre. Après ce glorieux exploit, il ſe mit en mer, & fut cauſe de la perte d'un gros vaiſſeau chargé de vivres & de ſoldats qui étoient deſtinés pour Ptolémaïs. Le Capitaine pour ſe ſauver avoit arboré pavillon François, mais Richard l'ayant fait reconnoître, ordonna de l'attaquer. Les Mahométans ſe défendirent en héros & firent même couler à fond un des vaiſſeaux Anglois. Malgré cette vigoureuſe réſiſtance le vaiſſeau étoit prêt à tomber au pouvoir de l'ennemi, lorſque le Capitaine ſecondé de quelques ſoldats prit la réſolution de faire plutôt périr le bâtiment que de l'abandonner aux Anglois. Deſcendu au fond de cale, il ouvrit le corps du vaiſſeau à coups de hâche, & l'engloutit dans les eaux avec tout ce qui étoit dedans. Il y avoit alors pluſieurs ſoldats Anglois qui avoient été à l'abordage.

Le lendemain de cette action Richard débarqua au port de Ptolémaïs, & ſon arrivée cauſa beaucoup de joie aux Francs. La bonne intelligence parut être rétablie entre les Rois de France & d'Angleterre, mais elle ne fut pas de longue durée. Philippe ſomma Richard de lui céder la moitié de l'iſle de Chypre ſuivant le traité de Vezelai, mais le Roi d'Angleterre refuſa de ſouſcrire à cette propoſition. Cette premiere conteſtation renouvella la haine de deux peuples rivaux & ennemis de tout temps. Lorſque les François donnoient un aſſaut, les Anglois refuſoient de les ſoutenir, & les premiers reſ-

roient dans l'inaction toutes les fois que les troupes de Richard étoient aux mains avec les ennemis. Le Roi d'Angleterre par ſon faſte en impoſoit à toute l'armée, & Philippe avoit le déſagrément de voir que ſon rival étoit plus conſidéré que lui, & qu'une partie de ſes troupes entroit au ſervice de Richard. Enfin Luſignan, qui avoit mis ce Prince dans ſes intérêts, vit bientôt ſon Parti ſoutenu par les Piſans, les Flamands, le Comte de Champagne & les Hoſpitaliers. Conrad avoit pour lui les Templiers, les Genois, le Duc de Bourgogne & le Roi de France. Le Marquis de Tyr s'étant apperçu qu'il ne pourroit reſiſter à ſon rival, ſe retira avec pluſieurs de ſes partiſans. Dans ces fâcheuſes circonſtances les deux Rois tomberent dangereuſement malades, & chacun d'eux ſoupçonna ſon ennemi d'avoir employé le poiſon contre lui. Selaheddin informé de la maladie des deux Princes leur envoya tout ce dont ils avoient beſoin pour leur ſubſiſtance & leur guériſon. On publia alors dans l'armée que Richard trahiſſoit la cauſe commune; qu'il étoit d'intelligence avec les Mahométans; que Philippe recevoit de l'argent de Selaheddin pour fomenter la diſcorde parmi les Croiſés. Les troubles dont le camp étoit agité cauſoient un tort conſidérable aux Chrétiens. On réſolut enfin de les calmer, & on décida que Luſignan garderoit le titre de Roi pendant ſa vie, ſans pouvoir le tranſmettre à ſes héritiers, & que cette qualité paſſeroit à Conrad & aux enfants qu'il auroit de la Princeſſe Iſabelle; que les Rois de France & d'Angleterre renouvelleroient leur traité d'union, & partageroient de bonne foi les conquêtes qu'on feroit ſur les Mahométans, & que ſucceſſivement lorſqu'une des deux nations attaqueroit la place, l'autre défendroit le camp contre Selaheddin. Après cet accord le Marquis de Tyr rejoignit l'armée, & on recommença les opérations du ſiége, qui avoient été interrompues par toutes ces diſcordes.

Selaheddin avoit profité de toutes ces diviſions, pour faire de nouvelles levées, prendre des poſtes avantageux, & ravitailler Ptolémaïs. Les deux célebres défenſeurs de cette place n'avoient rien négligé de leur côté pour ſe mettre en état de réſiſter aux efforts de leurs ennemis, & la garniſon avoit repris un nouveau courage. Lorſque les Francs recommencerent les attaques, ils furent étonnés de trouver tant de réſiſtance, & leurs machines furent plus d'une fois détruites par les aſſiégés. Les Francs redoublerent leurs efforts & parvinrent à faire des breches conſidérables, mais elles étoient preſque auſſitôt réparées par les habitants, qui profitoient du moindre relâche que les Chrétiens étoient ſouvent obligés de leur donner pour ſe défendre contre Selaheddin. Ce Prince averti des aſſauts que les Chrétiens livroient à la place, fondoit auſſitôt ſur leur camp, & forçoit les Francs à abandonner les murailles de Ptolémaïs pour ſecourir ceux qui étoient reſtés dans les lignes. Réſolus enfin d'empêcher le Sulthan de les incommoder ſi ſouvent, ils ſortirent en ordre de bataille, mais Selaheddin les repouſſa juſques dans leurs retranchements, après leur avoir tué beaucoup de monde. Il voulut recommencer le combat le lendemain, & alla lui-même provoquer les Chrétiens. Ceux-ci tomberent avec tant d'impétuoſité ſur les Mahométans qu'ils furent culbutés dès le premier choc, & ils ne purent reprendre leur avantage que vers le ſoir.

LES CROISADES.

Richard qui désiroit terminer cette guerre, envoya des Ambassadeurs à Selaheddin pour lui demander un entretien. Le Sulthan suivant la coutume des Arabes ne recevoit personne qu'il ne lui offrît à manger, & l'étranger qu'il avoit admis à sa table n'avoit plus rien à craindre de la part de ce Prince. En conséquence de cet usage Selaheddin ne vouloit point recevoir Richard, contre lequel il craignoit d'être obligé de se battre après avoir mangé avec lui. Il lui fit donc dire qu'il falloit commencer par faire la paix, & qu'alors ils auroient ensemble un entretien. Cependant comme Selaheddin espéroit tirer avantage des conférences que le Roi d'Angleterre proposoit, il chargea Malek-Adel son frere de se trouver avec Richard, & on dressa une tente magnifique pour recevoir le Monarque Anglois. Ce Prince surpris par quelque incommodité manqua au rendez-vous. Informé qu'on publioit hautement que c'étoit par les conseils des chefs de l'armée qu'il ne s'étoit pas rendu au lieu de la conférence; il fit sçavoir à Selaheddin que personne n'étoit en droit de lui faire la loi, & qu'il iroit le trouver aussitôt que sa santé le lui permettroit.

Cependant les habitants de Ptolémaïs avoient envoyé des Députés au Roi de France pour obtenir une capitulation avantageuse, & ils demandoient la liberté de se retirer avec leurs femmes & leurs enfants; grace, disoient-ils, que les Mahométans avoient toujours accordée aux Chrétiens, lorsqu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques villes appartenantes aux Francs. Philippe rejetta ces propositions, dans l'espérance de forcer les Assiégés à recevoir les conditions qu'il voudroit leur imposer. Les habitants réduits au désespoir par cette reponse se battirent en furieux, & repousserent partout les Chrétiens qui les pressoient vivement. Il se fit de part & d'autre des actions surprenantes de valeur, dont les Historiens Chrétiens & Arabes nous ont donné les détails. Selaheddin faisoit tout ce qui dépendoit de lui pour sauver la ville; mais l'armée des Francs plus considérable que la sienne, étoit tellement retranchée qu'il ne paroissoit pas possible de la forcer dans son camp.

Les habitants de Ptolémaïs épuisés de fatigue, manquant de vivres, & privés d'eau depuis que les Chrétiens avoient détourné un ruisseau qui fournissoit de l'eau à la ville; envoyerent de nouveau faire à Philippe les mêmes propositions qu'ils avoient faites. Ils ajouterent seulement qu'on rendroit la croix dont Selaheddin s'étoit emparée, & que le Sulthan fourniroit une somme pour indemniser les Francs des frais de la guerre. Le Roi de France toujours inexorable voulut que les Assiégés se rendissent à discrétion. Les habitans de Ptolémaïs informés de cette réponse, n'écoutent plus que leur rage; & s'étant tous assemblés, ils jurent sur l'Alcoran de ne quitter les armes qu'avec la vie. Les effets répondirent à cette résolution, & chaque citoyen devenu héros dans son désespoir, oublie les maux qu'il a soufferts, & se bat avec une intrépidité qui surprend les Chrétiens. Selaheddin de son côté attaque ceux-ci sans relâche, & pendant plusieurs jours, & même la nuit; les deux armées sont aux mains & se livrent des combats continuels.

Capitulation de Ptolémaïs.

Les Francs se repentirent bientôt de n'avoir pas accepté les propositions des Assiégés, & ils leur firent signifier qu'ils étoient résolus de leur

LES CROISADES.

accorder une capitulation. Après quelques négociations on convint, que les habitants auroient la liberté de sortir avec leurs meubles & leurs effets ; qu'on rendroit la ville & tout ce qu'elle contenoit ; que la croix seroit rendue ; que quinze cents prisonniers de tous états seroient remis en liberté ; & cent des plus considérables au choix des Francs ; que le Sulthan payeroit environ deux millions de notre monnoie, & que s'il ne ratifioit pas cette capitulation, les habitants de Ptolemaïs resteroient esclaves des Francs. Selaheddin trouva ces conditions trop dures, mais pendant qu'il déliberoit sur le parti qu'il devoit prendre, il apperçut les bannieres des Chrétiens flotter sur les murailles de la ville. Il connut alors qu'elle avoit capitulée, & abandonna aussitôt le poste qu'il avoit occupé pendant le siége. En effet, la ville s'étoit rendue le 13 de Juillet 1191. après s'être défendue pendant environ trois ans. Les habitants furent enfermés dans un des quartiers de la ville jusqu'à ce que les articles du traité fussent exécutés. Les Chrétiens changerent les mosquées en Eglise, & partagerent entr'eux les dépouilles des Mahométans. Ptolemaïs eut bientôt autant de maîtres qu'elle avoit eu d'ennemis. Le même jour de la prise de cette ville, le Roi d'Angleterre fit un sanglant affront à Léopold d'Autriche. Ce Prince s'étoit rendu maître d'une tour, & y avoit fait élever sa banniere, mais Richard la fit arracher & jetter dans un cosaque. Les Allemands voulurent venger l'honneur de leur maître, & on étoit prêt à en venir aux mains, lorsque Léopold arrêta la fureur de ses troupes, résolu cependant de se venger dans un autre temps, comme il le fit en effet.

« On doit avoir remarqué, dit M. Marin, que si on vouloit comparer » le siége de Ptolemaïs à celui de Troye, si célebre dans l'antiquité, on » trouveroit des comparaisons dans sa durée, dans les combats particuliers » que les Héros se livroient les uns aux autres, dans les discours qu'ils pro- » nonçoient avant que de s'égorger, dans ce grand nombre de Princes & » de Rois, dans ce mélange de peuples de tous pays, dans cette muraille » dont les Chrétiens environnerent leur camp à l'exemple des Grecs, dans » la forme, la manœuvre des vaisseaux & l'usage de les mettre à sec sur le » rivage, dans cette conjuration de l'Europe entiere contre une seule ville ; » comme autrefois la Grece entiere conjura la perte d'Ilion ; enfin on trou- » veroit un Ajax dans le Marquis de Tyr, un Achille implacable & cruel » dans Richard, un Agamemnon dans Philippe Auguste, qui étoit censé le » chef de tous ces Souverains peu dociles, &c. C'est ici la vérité histori- » que qui rend la fable vraisemblable (1). »

Cette guerre coûta à l'Europe un grand nombre de Princes, & fut cause de la mort d'un Empereur, d'un Duc de Suabe, & la Noblesse Françoise qui se signala par mille exploits, regrette encore parmi ces généreux guerriers, Erard de Brienne, Jean de Vendôme, les Comtes Thibaud de Chartres & de Blois, Etienne de Sancerre, Rotrou de Perché, Gilbert de Tillieres, Raoul Comte de Clermont, le Comte de Ponthieu, le Vicomte de Turenne, Adam Grand Chambellan, Alberic Clement Maréchal de France, le Vicomte de Castellane, Florent de Hangest, Gui de Châtillon, Joscelin

(1) Histoire de Saladin, Tom. II. p. 309.

LES CROISADES.

de Montmorency, Enguerrand de Fiennes, Raoul de Hauterive, Hugues de Noisi, Bernard de Saint-Valeri, Geoffroi de Briere, Gaultier de Moy ou de Mouy, Gui de Dane, Anselme de Montréal, Eudes de Gonnesse, Raoul de Foucheres, Raynaud de Magny, Philippe Comte de Flandres, Henri Comte de Bar, Geoffroi Comte d'Eu, Raoul de Marle, Erard de Chancenai, Robert de Boves, le Vicomte de Chatelleraud, Ermengard d'Aps Grand Maître des Hospitaliers, & plusieurs autres dont l'Histoire n'a pas conservé les noms.

Richard qui vouloit dominer sur tous les Princes, dont l'armée Chrétienne étoit composée; se fit un grand nombre d'ennemis. Philippe-Auguste ne pouvant supporter les hauteurs du Roi d'Angleterre, songea à retourner en France. Il étoit retombé malade, & on publioit encore que c'étoit l'effet de quelque poison. Philippe se retira à Tyr, où Selaheddin lui envoya de magnifiques présents. Le Roi de France avant que de quitter la Palestine, chargea Hugues III. Duc de Bourgogne du commandement des troupes qu'il laissoit dans ce pays. Elles consistoient en cinq cents Gendarmes, & en mille Fantassins. Il ceda au Marquis de Tyr les prisonniers & la portion de Ptolémaïs qui lui étoient échus en partage. Après ces arrangements, le Monarque François s'embarqua pour l'Italie avec une partie de ses troupes.

Le Roi d'Angleterre devenu plus libre par la retraite de Philippe, agit en Souverain, & ordonna à Conrad de lui renvoyer les prisonniers que le Roi de France lui avoit laissés. Le Marquis refusa d'obéir, & Richard offensé de cette désobéissance, confisqua la partie de Ptolémaïs qui appartenoit à ce Prince. Il se disposoit à aller l'attaquer dans la ville de Tyr, lorsque le Duc de Bourgogne employa sa médiation pour calmer les esprits. Il vint à bout de persuader à Conrad de rendre les prisonniers afin d'éviter de plus grands maux.

Selaheddin, qui ne pouvoit se résoudre à laisser périr dans l'esclavage des sujets qui s'étoient défendus avec tant de valeur, ratifia la capitulation qu'ils avoient faite. Par ce traité le Sulthan devoit payer les sommes convenues en trois mois, à raison du tiers chaque mois. Lorsque le premier terme fut expiré, Selaheddin, qui ne se fioit pas aux Croisés, demandoit qu'en livrant la premiere somme, on relachât les prisonniers, offrant de donner des ôtages pour ce qui restoit à payer, ou qu'on lui garantît à lui-même, par des ôtages Chrétiens, la sûreté des prisonniers Mahométans. Cette sage précaution du Sulthan irrita le Roi d'Angleterre, qui vouloit qu'on s'en rapportât à sa parole. Selaheddin persista dans sa demande, & on s'opiniâtra de part & d'autre. Le cruel Richard, impatient de ce que rien ne se terminoit, fit sortir de la ville les hommes, les femmes, les enfants qu'il avoit fait mettre nuds & auxquels on avoit attaché les mains derriere le dos. Lorsque ces innocentes victimes furent dans la plaine, le Roi d'Angleterre ordonna à ses troupes de les massacrer à coups de sabre, & il ne rougit pas d'exciter lui-même la rage de ses Anglois, qui eurent l'inhumanité d'ouvrir le ventre à un grand nombre de ces malheureux pour en tirer le fiel, qu'on destinoit à des usages de Médecine. Il périt dans ce massacre cinq mille prisonniers. Selaheddin, qui s'étoit apperçu qu'un corps de troupes étoit sorti de Ptolémaïs, crut que les Francs avoient dessein de le

combattre. Il avoit auſſitôt rangé ſes troupes en bataille & s'étoit avancé pour les recevoir. Lorſqu'il fut deſcendu dans la plaine & qu'il eut apperçu la terre couverte de cadavres tout nuds & la plûpart démembrés, il ne douta plus du malheureux ſort des priſonniers. Ne pouvant ſe venger ſur Richard, qui étoit rentré dans la ville, il maudit une Nation auſſi féroce & auſſi barbare, & dans ſa fureur il fit trancher la tête à pluſieurs priſonniers Chrétiens, malheureux droit de repréſailles. Il alla enſuite s'enfermer dans ſa tente pour y cacher ſa douleur & ſa colere.

Richard au lieu de marcher droit à Jéruſalem, & de profiter de la conſternation des Mahométans pour reprendre cette ville, reſta un mois entier à Ptolémaïs pour en faire relever les fortifications. Pendant ce temps le zéle des Chrétiens ſe refroidit, & le Sulthan d'Egypte raſſembla de nouvelles troupes capables de s'oppoſer aux entrepriſes des Croiſées. On ſe détermina enfin à s'emparer des villes de Céſarée, de Joppé & d'Aſcalon. Les Francs partirent ſur la fin du mois d'Août, paſſerent le Fleuve Belus, & prirent leur route par le Midi. Ils marchoient à petites journées pour attendre la flotte qui côtoyoit le rivage, & qui étoit chargée de proviſions pour l'armée. Luſignan commandoit l'avant-garde, Richard étoit au centre, & le Duc de Bourgogne à l'arriere-garde. Selaheddin n'eut pas plutôt appris que les Francs s'étoient mis en marche, qu'il ordonna à ſon armée de décamper. Elle obéit avec tant de précipitation qu'elle abandonna une partie de ſes proviſions; ce qui occaſionna bientôt une diſette dont les Mahométans eurent beaucoup à ſouffrir. Ils ne ceſſerent cependant de harceler l'armée des Chrétiens, mais ils ne purent jamais les rompre ni les attirer au combat. Les Francs s'étant rendus à Céſarée, trouverent la ville déſerte, & ils n'eurent par conſéquent aucune peine à s'en emparer. Richard eut alors avec Malek-Adel une conférence qui n'eut aucun ſuccès, parce que le Monarque Anglois demandoit que Selaheddin évacuât Jéruſalem & toute la Paleſtine. L'armée chrétienne s'avança enſuite dans la plaine d'Arſoph où Selaheddin, qui y avoit devancé les Francs, engagea la bataille avec trop de témerité. Les Mahométans étoient extrêmement fatigués, & ſouffroient d'ailleurs par le défaut de vivres. Les Chrétiens au contraire ne manquoient de rien & avoient pris quelque repos à Céſarée. On en vint aux mains & les deux aîles de l'armée Chrétienne furent enfoncées; mais Richard qui commandoit au centre, rétablit le combat, culbute à ſon tour les Mahométans & les met en fuite. Selaheddin court de tous côtés, s'expoſe aux traits de l'ennemi, exhorte, menace, tâche en vain de rallier ſes troupes, en ramene quelques unes à la charge; mais abandonné de tout le monde, & reſtant ſeul avec ſept de ſes gardes, il ſe trouve forcé de prendre la fuite. Il perdit dans cette action près de vingt mille hommes.

Après une victoire ſi éclatante, les Chrétiens s'approcherent de Joppé qui ouvrit ſes portes. Richard y fit repoſer ſes troupes, pendant que Selaheddin raſſembloit les débris de ſon armée. Le Roi d'Angleterre étoit réſolu de ſe rendre maître d'Aſcalon & de fortifier Joppé, afin de faire de ces villes deux Boulevards pour les Chrétiens de Syrie. Selaheddin inſtruit du projet de Richard, réſolut de le traverſer en jettant une forte garniſon

LES CROISADES.

dans Aſcalon. Ses Emirs lui repréſenterent, qu'après ce qui étoit arrivé à Ptolémaïs, ſes ſoldats ne voudroient plus s'enfermer dans aucune ville; qu'il étoit plus à propos de tenir la campagne, d'obſerver l'ennemi, & de réunir, s'il étoit poſſible, toutes les forces Muſulmanes pour détruire par de petits combats les Chrétiens qui s'affoibliroient inſenſiblement; qu'il falloit encore ſonger à fortifier Jéruſalem, & à en augmenter la garniſon; qu'à l'égard d'Aſcalon & des autres villes voiſines, on devoit en faire ſortir les ſoldats & les habitants, & démolir ces places, pour ôter aux Francs les moyens de s'y fortifier, & que d'ailleurs on pourroit rebâtir ces villes, lorſqu'on auroit détruit les Chrétiens.

Selaheddin, obligé de déférer à cet avis, donna ordre à ſon frere Adel d'amuſer les Francs par une feinte négociation, afin de donner le temps aux troupes Turkomanes de rejoindre ſon armée. Il prit cependant la route d'Aſcalon avec un gros détachement de cavalerie. A la vûe de cette place il ne put ſe réſoudre à la détruire; mais les Imans & les Docteurs de la Loi le déterminerent à faire ce ſacrifice, en l'aſſurant qu'il étoit néceſſaire pour l'utilité de la Religion. Tous les habitants eurent ordre de ſortir, & on leur fit dreſſer dans la plaine des tentes, où ils apporterent tous leurs effets. On commença auſſitôt à abattre les murailles; mais comme la démolition n'avançoit pas aſſez vîte, on mit le feu à la ville qui fut réduite en cendres. Une tour très-élevée & placée ſur la mer ne put être, à cauſe de ſa force, ni brûlée entierement, ni démolie. Selaheddin fit auſſi détruire les forteresſes de Lida, de Ramla & de Nitrou, dans la crainte que les Chrétiens ne s'en emparaſſent. De-là il ſe rendit à Jéruſalem, en viſita les fortifications & y laiſſa de nouvelles troupes. Ce fut vers ce temps-là que Richard penſa perdre la vie ou la liberté par ſon imprudence. Un jour après avoir chaſſé auprès de Ramla où les ennemis étoient campés, il ſe coucha au pied d'un arbre & s'endormit. Il fut bientôt réveillé par le cri de ceux qui l'accompagnoient. A peine eut-il ouvert les yeux qu'il apperçut une troupe de Sarraſins qui venoient à lui. Il ſaute auſſitôt ſur ſon cheval, & le ſabre à la main il écarte ceux qui oſent l'approcher. Sa valeur ne l'auroit pas tiré de ce danger, & il alloit ſuccomber ſous le nombre des ennemis qui l'environnoient, lorſque Guillaume de Porcellets, Gentilhomme provençal, cria en Arabe, qu'il étoit le Roi & qu'il demandoit quartier. Après avoir prononcé ces mots il ſe ſauva dans la plaine; & attira à lui tous les Sarraſins qui ſe diſputoient la gloire de faire le Roi priſonnier. Richard, profitant de cette circonſtance, gagna en diligence la ville de Joppé, où il arriva heureuſement. Cependant Porcellets fut arrêté & conduit à Selaheddin, qui, ayant appris la généroſité de ce Gentilhomme, le loua de cette action & l'en récompenſa.

Conrad, toujours irrité contre le Roi d'Angleterre qui avoit voulu lui enlever Tyr, propoſa à Selaheddin de ſe joindre à lui, de le remettre en poſſeſſion de Ptolémaïs, s'il vouloit lui céder les villes de Berout & de Sidon. Le Sulthan accepta les offres du Marquis de Tyr, mais avant que de lui livrer les places qu'il demandoit, il exigea du Prince Chrétien, qu'il donnât la liberté aux priſonniers Mahométans, & qu'il ſe déclarât ouvertement contre les Croiſés. Richard ne tarda pas à être inſtruit de la démarche de Conrad,

&

& il réſolut auſſitôt d'en prévenir les effets. Il employa toutes ſortes de voyes pour ramener Conrad dans le parti des Chrétiens, & ces deux Princes parurent enfin ſe reconcilier, en conſervant cependant dans le fond de leur cœur une haine mutuelle & implacable. Richard, appréhendant toujours que le Marquis de Tyr ne ſe liguât avec Selaheddin, travailla ſérieuſement à faire la paix avec ce Sulthan. Il envoya pour cet effet à Malek-Adel un Ambaſſadeur, pour lui propoſer trois conditions auxquelles il conſentoit de faire la paix. La lettre qui les contenoit étoit à peu près conçue en ces termes : » Vous nous reſtituerez, diſoit le Roi d'Angleterre, les » contrées ſituées en deçà du Jourdain. Il ne nous eſt pas permis de vous » céder Jéruſalem, cette ville ſainte où ſe ſont accomplis les myſteres de » notre Religion, & que tous les Chrétiens ont fait vœu de délivrer au » prix de leur ſang. Quand à la Croix que vous regardez comme un bois » vil & mépriſable, & pour laquelle nous avons tant de vénération, vous » devez auſſi nous la rendre.

Les propoſitions de Richard furent rejettées, mais ce Prince en fit de nouvelles, & pour gagner Malek-Adel, il lui offrit en mariage ſa ſœur Jeanne, veuve de Guillaume, Roi de Sicile. Cette Princeſſe, par une étrange deſtinée, après avoir paſſé une partie de ſa vie ſur le thrône, l'autre dans une priſon, penſa devenir Sulthane de Paleſtine. En conſéquence de ce mariage Selaheddin auroit cédé à Malek-Adel tout ce que les Mahométans poſſédoient du Royaume de Judée, & Richard s'obligeoit d'engager les Francs à rendre à Malek-Adel tout ce dont ils étoient maîtres. Les deux époux auroient gouverné la Paleſtine ſous les titres de Roi & de Reine de Jéruſalem. Ainſi les Chrétiens & les Mahométans auroient partagé entr'eux toutes les villes, & vécu en bonne intelligence. Il y a tout lieu de croire que de telles propoſitions n'étoient faites de la part de Richard, que pour tendre une piége à Malek-Adel. Ce Prince vint à bout d'engager ſon frere à accepter ce traité, que le Sulthan regardoit cependant comme une idée chimérique.

L'exécution d'un pareil traité ſouffrit en effet de grandes difficultés. La ſœur de Richard ne put conſentir à épouſer un Mahométan, & les Eccléſiaſtiques déclarerent qu'on ne pouvoit marier une veuve ſans le conſentement du Pape. Richard promit à Selaheddin d'envoyer en diligence vers le Souverain Pontife, & l'aſſura que s'il ne conſentoit pas à ce mariage, il donnetoit à Malek-Adel une autre ſœur qui étoit fille, & dont le mariage ne dépendoit pas de la Cour de Rome. Pendant ces différentes négociations, le Marquis de Tyr preſſoit la concluſion de ſon traité avec Selaheddin, & le Duc de Bourgogne, les Templiers, les Allemans, les Génois, tous ennemis de Richard, étoient entrés ſecrettement dans le projet de Conrad. Selaheddin, à qui ces diviſions étoient avantageuſes, flattoit les deux partis, & entretenoit la diſcorde.

D'un autre côté, les Francs occupés à rebâtir Joppé & Aſcalon murmuroient contre Richard, qui les employoit à ces travaux. Pluſieurs repaſſerent la mer, d'autres ſe retirerent à Tyr, & le reſte demandoit à être conduit à Jéruſalem. Richard, forcé par les plaintes générales des Officiers & des ſoldats, ſe mit en campagne & s'avança juſqu'à Ramla, comme s'il

LES CROISADES.

eut eu effectivement deſſein d'aller faire le ſiége de la ville ſainte. On tint conſeil, & on décida que la ſaiſon étoit trop avancée pour entreprendre le ſiége d'une ville défendue par une forte garniſon, à la vûe d'une nombreuſe armée, & dans un pays où il n'y avoit plus de ſubſiſtances. On conclut qu'il falloit remettre cette expédition au printemps, & continuer pendant la mauvaiſe ſaiſon les travaux commencés à Joppé & à Aſcalon. En conſéquence de cette déciſion, que Richard avoit ſans doute dictée, on retourna ſur ſes pas. Les déſertions furent alors plus fréquentes & les Chrétiens ſe diviſerent. Les uns allerent avec le Roi à Aſcalon, d'autres à Joppé, d'autres à Ptolémaïs & pluſieurs à Tyr. La diſcorde ſe ralluma ; les Génois & les Piſans en vinrent aux mains dans la plaine de Ptolémaïs. Conrad prit le parti des premiers, les ſeconds eurent recours au Roi d'Angleterre, qui força les Génois & le Marquis à ſe retirer à Tyr.

Selaheddin mit alors ſes troupes en quartier d'hyver après avoir tenu un conſeil dans lequel il fut réſolu, qu'il paroiſſoit plus avantageux de conclure avec Richard qu'avec le Marquis de Tyr, mais que dans le traité de paix on pourroit ſtipuler les intérêts de ce dernier. Selaheddin eut à ce ſujet pluſieurs conférences avec Unfroi du Thoron, chargé de négocier pour le Roi d'Angleterre ; mais comme la réponſe du Pape tardoit trop à venir, & que le Sulthan étoit menacé d'une guerre étrangere, il ſe détermina à ſigner un accommodement avec le Marquis de Tyr. Il fut dit qu'on rendroit au Prince de Sidon ſa principauté ; aux Templiers & aux Hoſpitaliers, les fortereſſes qu'ils poſſédoient précédemment ; qu'on abandonneroit à Conrad les villes qu'il enleveroit aux Chrétiens ; que ſi les Muſulmans l'aidoient dans ces conquêtes, ils ne retiendroient pour eux que le butin ; enfin qu'Aſcalon n'appartiendroit à aucun des deux partis, & ſeroit détruite.

Conrad ne put tirer aucun avantage de ce traité, ayant été aſſaſſiné peu de temps après, comme il ſortoit de dîner de chez l'Evêque de Beauvais. Richard fut accuſé de ce crime, & il confirma les ſoupçons qu'on avoit contre lui, lorſqu'on le vit s'emparer de la ville de Tyr, & faire épouſer à ſon neveu, le Comte de Champagne, Iſabelle veuve du Marquis (1). L'Hiſtorien Arabe dit, que les deux ſcélérats qui avoient aſſaſſiné Conrad, avouerent dans les tourments qu'ils avoient agi par les ordres du Roi d'Angleterre. Les Ecrivains Anglois rejettent ce crime ſur le Vieux de la Montagne, qui s'étoit vengé d'une querelle particuliere qu'il avoit eue avec le Marquis de Tyr. On lit dans les actes publics de Rimer une lettre de ce chef des aſſaſſins, par laquelle il juſtifie Richard ; mais cette lettre, entr'autres caracteres de ſuppoſition, porte la date du Pontificat du Pape. Il n'eſt pas vraiſemblable que le Vieux de la Montagne ait connu le Pape, & encore-moins l'année de ſon exaltation (2). Richard ne put ſe juſtifier de cette infâme action, & on publia hautement, que ce Prince avoit acheté à prix d'argent du Vieux de la Montagne la mort du Marquis de Tyr, & celle de Philippe Auguſte ; que ces aſſaſſins alloient en Europe pour y conſommer cet horrible attentat. Ce bruit parvint juſqu'en France, & Philippe,

(1) Conrad fut aſſaſſiné le Mardi, & le Jeudi ſuivant, Richard maria Iſabelle avec le Comte de Champagne.

(2) Hiſtoire de Saladin, T. 2. p. 330.

Les Croisades.

pour ſe mettre à l'abri de toute entrepriſe, étoit toujours armé depuis ce temps d'une groſſe maſſue, & établit une garde de ſergents d'armes, pour veiller à la ſûreté de ſa perſonne,

Les choſes changerent de face par la mort de Conrad, & jamais il n'y eut tant de factions différentes parmi les Francs. Richard força la Paleſtine à lui obéir, & tous les Princes, hors d'état de lui réſiſter, ſe ſoumirent en murmurant. Le Roi d'Angleterre, pour occuper les Francs & les empêcher de former quelques complots contre lui, alla s'emparer de pluſieurs fortereſſes, dont il fit paſſer la plûpart des habitants au fil de l'épée. Il s'avança enſuite à une journée de Jéruſalem, comme s'il eut deſſein d'aſſiéger cette ville, mais il fit jouer des reſſorts ſecrets pour n'être pas obligé de tenter cette entrepriſe. Pendant qu'il étoit campé dans cet endroit, il fut averti par des Arabes Bedouins, que la Caravane d'Egypte devoit paſſer à quelque diſtance de ſon camp. Richard prit auſſitôt ſes meſures pour la ſurprendre avec avantage; & à la tête de ſa cavalerie, il s'empare de toutes les richeſſes des Marchands qui avoient pris la fuite à ſon arrivée. Il prit trois mille chameaux chargés de toutes ſortes de choſes, ſix cents chevaux & fit trois cents priſonniers.

1192. Cependant Selaheddin, qui avoit appris la fin tragique du Marquis de Tyr, dépêcha des courriers dans toutes les Provinces pour hâter le retour de ſes troupes, & ſe mit en campagne avec celles qui lui reſtoient. Perſuadé que les Francs ne tarderoient pas à faire le ſiége de Jéruſalem, il ſe rendit dans cette ville pour la mettre en état de défenſe, ruina les environs, enleva les vivres dans les campagnes, corrompit les eaux des citernes & des puits, plaça des corps de gardes dans les défilés & ſur les montagnes. Toutes ces précautions paroiſſoient en effet néceſſaires, car les Francs ne tarderent pas à s'avancer vers Jéruſalem. Le Sulthan aſſembla alors les Emirs & les fit jurer ſur la pierre de Jacob, qu'ils n'abandonneroient pas la cauſe de la Religion. Meſchtoub, ce brave défenſeur de Ptolémaïs, & qui avoit trouvé moyen de ſe ſauver de la priſon où Richard l'avoit fait mettre, parla au nom de tous les Emirs, & aſſura Selaheddin qu'ils étoient prêts à ſacrifier la derniere goute de leur ſang pour l'Iſlamiſme (1). Les Mamlucs (2), qui craignoient le même ſort que les troupes de Ptolémaïs, vouloient qu'on abandonnât Jéruſalem, & que le Sulthan mit toutes ſes forces en campagne. Selaheddin, pour les raſſurer, étoit réſolu de reſter dans la place, mais il en fut détourné par le conſeil de ſes Emirs, & chargea un Prince de ſa famille du commandement des troupes qui devoient défendre la ville. Cet arrangement ne fut pas encore capable de raſſurer les eſprits, & les allarmes augmenterent encore, lorſqu'on apprit que les Francs avoient enlevé la caravane d'Egypte. Tout étoit en combuſtion dans Jéruſalem, & ſi les Chrétiens ſe fuſſent préſentés aux portes de la ville pendant tous ces troubles, ils s'en ſeroient facilement rendus maîtres, tant les troupes étoient découragées.

Pluſieurs motifs d'intérêt empêcherent Richard de ſonger à cette conquête.

(1) C'eſt-à-dire la Religion Mahométane.

(2) Ces Mamlucs étoient un corps de troupes au ſervice de Selaheddin, & qui lui ſervoient en même temps de garde.

LES CROISADES.

Ce Prince devenu odieux à tous les chefs de l'armée par sa conduite à leur égard, cherchoit à terminer promptement la guerre afin de repasser en Europe, où des affaires domestiques l'appelloient. Il craignoit que la prise de Jérusalem ne fut pas aussi facile qu'on le croyoit, & s'opposoit au siége de cette place qui retardoit son voyage. Plus il paroissoit éloigné de tenter cette entreprise, plus le Duc de Bourgogne & les autres Croisés en pressoient l'exécution. Le Roi d'Angleterre n'osant leur résister ouvertement, fit jouer des ressorts secrets pour engager les Francs à renoncer à leur projet. Il fut résolu qu'on s'en tiendroit à la décision d'un Conseil; mais comme la plûpart de ceux qui le composoient étoient gagnés par le Roi d'Angleterre, on convint qu'il falloit se retirer, & l'armée se replia sur Ascalon & Gaza. C'est ainsi que l'historien Arabe (1) raconte le motif de la retraite des Francs, mais parmi les Ecrivains des Croisades, les uns en accusent le Duc de Bourgogne, & les autres le Monarque Anglois. Un grand nombre de Chrétiens irrités de ce qu'on avoit perdu une si belle occasion de s'emparer de Jérusalem, s'embarqua pour l'Europe, d'autres passerent dans la Principauté d'Antioche, & tous murmurerent hautement contre Richard. Ce Prince méprisant les plaintes des Croisés, n'étoit occupé que de son départ, & des moyens d'étendre les Etats de son neveu Henri Comte de Champagne, qu'il fit reconnoître Roi de Jérusalem. Pour dédommager Guy de Lusignan, il lui ceda le Royaume de Chypre, sans rembourser les Templiers à qui il avoit déjà vendu cette Isle.

Le Comte de Champagne, devenu Roi de Jérusalem par cet arrangement, demanda la paix à Selaheddin. Le Sulthan y consentit aux conditions que les Chrétiens garderoient les villes qu'ils possedoient sur les côtes, depuis Tyr jusqu'à Joppé; & les Mahométans celles qui étoient situées sur les montagnes; que le plat-pays dans le même espace seroit partagé également entre les deux peuples, mais qu'Ascalon n'appartiendroit à aucun d'eux & seroit détruite. Ces propositions occasionnerent de grandes conférences, & les Chrétiens vouloient tantôt obtenir le S. Sépulcre, le libre exercice de la Religion dans ce temple, la permission de visiter les lieux Saints sans payer de tribut, tantôt ils disputoient quelque terrein ou quelque village.

Pendant que les négociations traînoient en longueur, les troupes du Sulthan se rassemblerent, & alors Selaheddin refusa d'écouter aucune proposition il se mit en campagne, & alla se présenter devant Daroun, Ascalon que les Chrétiens avoient rebâtie, & insulta quelques places qui leur appartenoient. Richard au lieu de marcher au secours de ces villes, s'attacha à Berout qu'il espéroit surprendre. Selaheddin profitant de l'éloignement du Roi d'Angleterre, attaqua la ville de Joppé. Les commencements de ce siége furent très-meurtriers par la valeur des Assiégés & des Assiégeants. Les premiers voyant les ennemis disposés à escalader les murailles, demanderent à capituler. Selaheddin leur fit les mêmes propositions qu'il avoit faites autrefois aux habitants de Jérusalem. Les Chrétiens qui se flattoient de

(1) Boha-Eddin, qui étoit au service du Sulthan d'Egypte, a fait l'histoire de toute les guerres que Selaheddin a eu à soutenir.

recevoir bientôt du secours, vouloient obtenir un délai de trois jours ; mais le Sulthan le refusa, de crainte que ce retardement ne lui fit manquer son coup. Le siége recommença avec tant d'ardeur qu'une partie des murailles du côté de l'Orient fût renversée. Les Chrétiens qui avoient prévu cet accident, avoient amassé une grande quantité de bois avec lequel ils remplirent la bréche. Ils y mirent le feu, & arrêterent par ce moyen l'impétuosité des Musulmans, qui n'oserent passer au travers des flammes. Selaheddin ranima l'ardeur de ses troupes que tant de difficultés ralentissoient, & ordonna un nouvel assaut après qu'on eut renversé une tour. Les Assiégés mirent le feu à du foin & à de la paille qu'ils avoient préparés, desorte que la fumée empêchoit les Musulmans d'attaquer. Aussitôt qu'elle fut cessée, ils apperçurent la garnison rangée en haye qui formoit comme un mur impénétrable. Malgré cette vigoureuse défense les Assiégés appréhendants d'être forcés, députerent de nouveau à Selaheddin pour lui demander seulement la vie & la liberté. Le Sultan y consentit, mais comme il ne pouvoit arrêter la fureur du Soldat qui s'étoit déjà emparé de la ville, il conseilla aux habitants de s'enfermer dans la citadelle, & envoya ses Mamlucs pour faire cesser le combat. Les troupes que l'espérance du pillage avoit animés, ne se retirerent qu'en murmurant, & les Emirs même reprocherent au Sulthan sa trop grande clémence qui l'avoit porté à accorder une capitulation à une ville prise de force.

Cependant on vint avertir ce Prince que Richard ayant abandonné le siége de Berout, s'étoit embarqué pour venir secourir Joppé. Selaheddin auroit alors souhaité pouvoir faire sortir les Francs de la ville ; mais il n'osoit le faire pendant l'obscurité de la nuit, de peur qu'ils ne fussent massacrés par ses troupes. Dès le lendemain matin, il ordonna aux Musulmans d'évacuer la place, afin d'en faciliter la sortie aux Francs, & il employa même la force pour se faire obéir. Pendant que ses troupes refusent d'abandonner un butin qu'ils ont acquis au prix de leur sang, la flotte de Richard paroît à la hauteur de Joppé. Les Chrétiens font aussitôt des signaux, & l'espérance faisant renaître leur courage, ils reprennent les armes, sortent de la citadelle, & fondent sur les Sarrasins occupés à piller. Selaheddin informé de cette révolution, monte à cheval, rassemble quelques soldats & vole au secours des siens, dont on avoit déjà fait un grand carnage. Il étoit prêt d'entrer dans la ville lorsque le Patriarche & le Gouverneur se jetterent à ses pieds pour implorer sa clémence, rejettant sur une populace indocile la révolte qui venoit d'éclater. Le Sulthan toujours porté à la clémence reçoit avec bonté le Patriarche & le Gouverneur, les conduit lui-même à sa tente pour terminer le traité.

Les habitants de Joppé n'avoient fait cette derniere démarche que parce qu'ils avoient désespéré d'être secouru par Richard. En effet, ce Prince en entrant dans le port avoit apperçu flotter sur les murailles de la ville les étendards de Selaheddin, & persuadé que la place étoit rendue, il avoit repris le large pour s'en retourner. Un soldat Chrétien qui s'apperçut de cette manœuvre, se jetta à la mer, & parvint en nageant à la galere que Richard montoit. Il lui apprit la confusion où étoit l'armée Musulmane, & l'exhorta à l'attaquer dans un moment où elle n'étoit pas sur ses gardes.

LES CROISADES.

Le Roi d'Angleterre profitant de cet avis, regagna le port en diligence, & débarqua ſans aucune oppoſition. Selaheddin étoit alors prêt à ſigner le traité, & il fut extrêmement ſurpris d'apprendre que le Roi d'Angleterre s'avançoit pour ſauver Joppé. Les Mahométans à cette nouvelle prennent la fuite, & abandonnent leur camp avec tous leurs bagages. Selaheddin reſté preſque ſeul, ſe vit contraint de ſuivre ſes troupes dont il avoit inutilement tenté de reveiller le courage. Les Mamlucs qui gardoient la citadelle furent faits priſonniers ; mais Richard les traita avec douceur, & les renvoya à Selaheddin en les engageant à lui procurer une paix honorable.

Le Sulthan ne refuſa pas d'entrer en négociation, & il fit dire à Richard qu'on étoit déjà d'accord ſur les principaux articles ; qu'il n'y avoit de difficultés que ſur Aſcalon & Joppé ; & que pour terminer l'ouvrage de la paix, il conſentoit de partager ces deux villes & leurs territoires ; qu'il garderoit la premiere, & qu'il cederoit la ſeconde aux Chrétiens. Richard appellé en Europe pour ſes propres affaires témoignoit trop d'ardeur pour la paix, & le Sulthan qui profitoit d'une conjoncture ſi favorable ſe rendoit difficile, dans l'eſpérance que le Roi d'Angleterre obligé d'abandonner la Paleſtine, conſentiroit enfin à ce qu'on exigeroit de lui. Pendant toutes ces longueurs Selaheddin reçut de nouvelles troupes, & ſe voyant ſupérieur à ſon ennemi, il perſiſta dans ſes premieres propoſitions. Richard qui n'avoit amené avec lui qu'une partie de ſon armée, n'étoit pas en état de tenir la campagne. Appréhendant quelqu'entrepriſe de la part du Sulthan, il donna ordre aux troupes qu'il avoit laiſſées à Ptolémaïs de ſe rendre auprès de lui. Selaheddin réſolut de les couper, & de ſurprendre en même temps Joppé, dont les fortifications n'étoient pas encore réparées. Il laiſſa dans ſon camp auprès de Ramla les bagages & le gros de l'armée, envoya un détachement ſur le chemin de Ptolémaïs à Joppé, & marcha vers cette derniere ville avec ſa cavalerie légere.

Le Sulthan informé que Richard n'avoit avec lui que ſix cents hommes, le fit envelopper par ſa troupe. Le Roi d'Angleterre peu effrayé du danger qui le ménace ne ſonge point à l'éviter par la fuite, & ſe diſpoſe au contraire à faire tête à ſon ennemi. Ayant fait à la hâte quelques foibles retranchements, il range ſa troupe en bataillon quarré, lui ordonne de reſter ferme dans ſon poſte, & de combattre ſans s'ébranler. Après ces diſpoſitions, il ſe rend en diligence à Joppé, en retire la garniſon, fond avec impétuoſité ſur le détachement que Selaheddin avoit envoyé pour s'emparer de cette ville, & le met en déroute. Fier de ce ſuccès, il retourne joindre ſa petite troupe, & la ranime par le récit de l'avantage qu'il venoit de remporter. Les Mahométans firent d'inutiles efforts pour rompre le bataillon des Chrétiens, qui firent une vigoureuſe réſiſtance ſans changer de ſituation. Le Sulthan irrité de ce que ſes troupes ne pouvoient forcer un ſi petit nombre de ſoldats, leur en fit des reproches amers. Un Officier, Kurde, lui répondit inſolemment : *Faites marcher cette troupe d'eſclaves qui frappoit les ſoldats, & leur enlevoit le butin à Joppé qu'ils avoient priſe par leur valeur.* Selaheddin comprenant alors que le mécontentement de ſes troupes les empêchoit de lui obéir, fit ſonner la retraite, prit auſſitôt le chemin

de ſon camp, & s'enferma ſeul dans ſa tente pour y cacher ſa douleur & ſa colere. Richard s'étant apperçu de la retraite des ennemis, quitta ſon poſte, & les pourſuivit en les faiſant accabler de fléches.

Cet évenement fit connoître à Selaheddin qu'il étoit temps de terminer une guerre, dont les deux partis étoient extrêmement las. Il renouvella les conférences pour la paix, & envoya à Richard qui étoit tombé malade, toutes les choſes dont il avoit beſoin pour ſe rétablir. La ville d'Aſcalon étoit le ſeul obſtacle qui empêchât la concluſion du traité. Selaheddin vouloit qu'elle fût détruite, & le Roi d'Angleterre prétendoit qu'on en laiſſât la poſſeſſion aux Chrétiens, ou que du moins on les indemniſât des frais qu'ils avoient faits pour la rebâtir. Cependant comme il craignoit que cette difficulté ne le contraignit de reſter encore l'hyver en Paleſtine, il ceſſa d'inſiſter ſur cet article, & parut diſpoſé à recevoir les conditions qui lui ſeroient impoſées. Selaheddin lui envoya les articles de la paix tels qu'ils devoient être ſignés, le faiſant aſſurer qu'il étoit déterminé à n'en changer aucun. Le Monarque Anglois conſentit à tout, & en conſéquence on dreſſa le traité dans les deux langues. Les Chrétiens jurerent ſur l'Evangile, les Sarraſins ſur l'Alcoran, d'en obſerver religieuſement les conditions. Ce n'étoit pas une paix perpétuelle, mais une tréve de trois ans & trois mois. Il étoit dit dans le traité, que Tyr avec ſes dépendances, & toute la côte depuis Joppé juſqu'à Ptolémaïs reſteroient aux Chrétiens; c'eſt-a-dire, qu'ils demeureroient maître de Joppé, de Céſarée, d'Arſouf, d'Hifa, de Ptolémaïs & de leurs territoires. On partageoit Ramla, & Lidda entre les deux peuples; les Chrétiens pouvoient viſiter les ſaints lieux, mais en petit nombre; exercer librement leur Religion, & avoir quelques prêtres dans l'Egliſe de la Réſurrection qu'on leur cédoit. Les moines favoriſés par la loi de Mahomet, rentroient en poſſeſſion de leurs Monaſteres. Le Prince d'Antioche & de Tripoli étoit invité d'accéder au traité, ainſi que Sinan chef des Iſmaëliens ou Aſſaſſins. Aſcalon devoit être détruite conjointement par les Chrétiens & par les Mahométans.

Telle fut le ſuccès de cette troiſiéme Croiſade, dans laquelle la Chrétienté ne gagna qu'une ſeule ville, & l'Europe entiere perdit une grande partie de ſes Princes, de ſes habitants & de ſes richeſſes.

La paix qui venoit d'être conclue & qui réuniſſoit les deux peuples, fut célébrée par des Tournois & des Feſtins. Les Officiers Chrétiens s'empreſſerent d'aller à Ramla viſiter le Sulthan qui leur fit un bon accueil, & les combla de préſents. Les Croiſés profitant de la paix ſe rendirent à Jéruſalem pour y viſiter les lieux Saints, & le Sulthan eut ſoin qu'on leur fournît tout ce dont ils avoient beſoin. Richard qui craignoit que la confiance avec laquelle ils ſe livroient à la bonne foi des Mahométans ne leur devint funeſte, défendit à qui que ce fût d'aller à Jéruſalem. Il pria même Selaheddin de ne laiſſer entrer dans la ville que ceux qui auroient une permiſſion par écrit de ſa main. Le Sulthan répondit que les Croiſés n'étant venus en Paleſtine que pour viſiter la Sainte Cité, on ne pouvoit leur refuſer cette grace.

Cependant Aſcalon fut détruite une ſeconde fois, & depuis cette chûte elle ne s'eſt jamais relevée. Vers ce même temps le Duc de Bourgogne

LES CROISADES.

fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau. La santé de Richard étant un peu rétablie, il s'embarqua avec ses troupes pour repasser en Europe (1). Aussitôt qu'une partie de ces Croisés eut passé la mer, Selaheddin se rendit à Jérusalem où il s'occupa du soin de l'embellir & de la fortifier. Les Chrétiens qui étoient restés en Palestine pouvoient y jouir d'un repos dont ils avoient été privés depuis longtemps ; mais l'ambition leur mit les armes à la main pour se détruire mutuellement. Boëmond III, Prince d'Antioche, jaloux de la grandeur des Princes d'Arménie ses voisins, employa la ruse & l'artifice pour les détruire. Sous prétexte d'une conférence, il enleva Rupin de la Montagne qui s'étoit rendu au lieu du rendez-vous sans aucune précaution. Il voulut tendre le même piége à Livon qui étoit monté sur le thrône après la détention de son frere ; mais celui-ci se servit du stratagême de son ennemi pour le faire prisonnier. Le Comte Henri employa sa médiation pour faire rendre la liberté à Boëmond. Le Roi d'Arménie n'y consentit qu'après que le Prince d'Antioche eut promis que Raymond, son fils, épouseroit Alise, fille de Rupin de la Montagne, & que les conquêtes faites pendant la guerre sur la principauté d'Antioche demeureroient au Roi d'Arménie.

1193.

Les Mahométans auroient pu tirer avantage de toutes ces divisions, si leur Empire n'eut pas été alors agité des plus grands troubles, occasionnés par la mort de Selaheddin. Son Empire se trouva divisé en autant de Souverains qu'il y avoit de Gouverneurs dans les places. Parmi tous ses enfants, qu'on dit avoir été au nombre de quinze ou de dix-sept, trois eurent seulement un Etat considérable. Aphdhal, qui étoit l'aîné, reçur en partage le Royaume de Damas ; Aziz, celui de l'Egypte, & Dhaher, celui d'Halep. Leurs freres, cousins ou neveux eurent en appanage des villes particulieres qui dépendoient de ces trois Royaumes. Adel, frere de Selaheddin, qui étoit maître d'une grande partie de la Mésopotamie, forma bientôt un quatrieme Etat qui envahit les trois autres. Tous les Princes que Selaheddin avoit soumis, secouerent alors le joug, & prirent les armes pour détruire les Ayoubites (1). Adel les prévint, & pendant qu'il entretenoit la division parmi ses neveux, il battit les Princes qui avoient cherché à recouvrer leur liberté. Il prit ensuite le parti d'Aziz, Sulthan d'Egypte, qui étoit en guerre contre Aphdhal, enleva à ce dernier le Royame de Damas, qu'il donna à Aziz, & se fit reconnoître Atabek ou Gouverneur général de cet Etat. Après la mort d'Aziz, qui ne laissoit qu'un enfant pour gouverner le Royaume de Damas, les Emirs offrirent la couronne d'Egypte au Prince Aphdhal, qui s'en mit aussitôt en possession. Il se ligua alors avec Dhaher, son frere, Roi d'Alep, & ils entrerent dans la Syrie à dessein de s'emparer de Damas. La mésintelligence des deux freres sauva Adel du danger qui le menaçoit. Aphdhal, abandonné de son frere, fut obligé de se retirer, & fut poursuivi par Adel qui le priva du thrône d'Egypte. Il gouverna d'abord ce Royaume sous le nom du fils d'Aziz ; mais peu de temps après il se fit reconnoître de toute l'Egypte. Maître de ce Royaume, il fit de nouvelles conquêtes

(1) Voyez l'Histoire d'Angleterre.

(2) J'ai dit plus haut que la Dynastie fondée par Selaheddin, Kurde de Nation, fut nommée Ayoubite, du nom d'Ayoub ou de Job, que portoit le pere de ce Prince,

dans

dans la Syrie & dans la Méſopotamie ſur les Francs, ſur les Ayoubites & ſur les Atabeks.

Les Croisades. Quatrieme Croisade. 1195.

Les Chrétiens avoient profité de toutes ces diviſions pour demander de nouveaux ſecours aux Européens. Céleſtin III. ayant inutilement tenté d'engager les Rois de France & d'Angleterre à retourner en Paleſtine, vint à bout de perſuader à l'Empereur Henri VI. de prendre la croix. L'exemple du Monarque fut ſuivi par Henri Duc de Saxe, Otton Marquis de Brandebourg, Henri Comte Palatin du Rhin, Herman Landgrave de Thuringe, Henri Duc de Brabant, Albert Comte d'Hapsbourg, Adolphe Comte de Schawembourg, Henri Comte de Papenhein, le Duc de Baviere, Frideric fils de Léopold Duc d'Autriche, Conrad Marquis de Moravie, Valeran frere du Duc de Limbourg, & les Evêques de Wirtzbourg, de Brême, de Verden, d'Halberſtadt, de Paſſau & de Ratisbonne.

On a tout lieu de croire que l'Empereur n'avoit accepté la Croix que pour avoir une occaſion de lever une nombreuſe armée, & de ſe ſervir de ſes forces contre le reſte des Normans établis dans le Royaume de Naples. En effet, ce Prince ſe rendit facilement aux inſtances qu'on lui fit, de ne point quitter ſes Etats, & de ſe contenter d'envoyer ſes troupes en Paleſtine. Le nombre en étoit ſi conſidérable qu'il en fit trois grandes armées. La premiere, ſous la conduite de Conrad, Archevêque de Mayence, des Ducs de Saxe & de Brabant, arriva heureuſement à Antioche, d'où elle ſe rendit à Tyr, & de-là à Ptolémaïs. La ſeconde, qui formoit une armée navale, s'arrêta en Portugal, où elle enleva aux Maures la ville de Sylves, dont ils s'étoient emparés quelque temps auparavant. Les Allemans la détruiſirent entierement, remirent à la voile, & ſe rendirent à Ptolémaïs, où ils rejoignirent la premiere armée. L'Empereur conduiſit le troiſiéme corps de troupes en Italie, & après avoir exécuté l'entrepriſe qu'il méditoit, il envoya une partie de cette armée en Paleſtine.

Ce renfort étoit très-néceſſaire, car les Allemans avoient déjà fait des pertes conſidérables. Valeran, qui étoit arrivé le premier dans la Paleſtine, avoit rompu la treve, & fait maſſacrer tous les Mahométans qui avoient eu le malheur de tomber entre ſes mains. Adel Seïffeddin, que nos Hiſtoriens appellent Saphadin, ſuſpendit la guerre qu'il faiſoit à ſes neveux, & marcha contre les Allemans. Il alla mettre le ſiége devant Joppé, où Richard avoit laiſſé une forte garniſon. Henri, Comte de Champagne & reconnu Roi de Jéruſalem, ſe diſpoſa à ſecourir cette place avec les troupes qui étoient aux ordres de Valeran. Henri étoit occupé à voir défiler les ſoldats, lorſqu'il tomba d'une fenêtre où il étoit & fut tué ſur le champ. Cependant Adel continuoit avec ſuccès le ſiége de Joppé ; la garniſon ſe défendoit avec ardeur & faiſoit de fréquentes ſorties. Le Sulthan n'oſant ſe flatter de ſe rendre promptement maître de cette place par la force, eut recours à la ruſe. Il profita d'une ſortie, & feignant d'être ſurpris, il prit la fuite & s'éloigna beaucoup de la ville. Un corps de cavalerie qu'il avoit placé en embuſcade coupa auſſitôt la retraite aux Chrétiens, qui ſe virent en même temps attaqués par ceux qu'ils pourſuivoient. La valeur des Francs ne fit que retarder leur perte, & ils furent tous maſſacrés. Cet avantage facilita aux Mahométans la priſe de Joppé, dont tous les habitants furent paſſés

LES CROISADES.

au fil de l'épée. Adel fit démolir cette ville dans la crainte qu'elle ne tombât dans la suite au pouvoir de Francs.

Ce fut après cette expédition que les Ducs de Saxe & de Brabant arriverent en Palestine. On résolut alors de livrer bataille aux Mahométans, & les deux armées se rencontrerent entre Tyr & Sidon, car Adel, qui avoit le même dessein que les Francs, s'étoit avancé pour leur livrer bataille. Les Mahométans, animés par l'exemple de leur Chef, soutinrent avec courage les attaques des Allemans & leur disputerent longtemps la victoire. Les Chrétiens, que tant de résistance irritoit, redoublerent leurs efforts, & contraignirent enfin l'ennemi à leur abandonner le champ de bataille qu'ils laisserent couvert de leurs morts. Adel, qui avoit été dangereusement blessé dans cette action sanglante, eut beaucoup de peine à se mettre en sûreté. Cet avantage considérable fut suivi de la réduction de Sidon, de Laodicée de Syrie, de Giblet, de Joppé & de plusieurs autres places moins importantes. Les Allemans s'avançoient vers Baruth ou Bareith, lorsqu'ils apperçurent la flotte commandée par l'Archevêque de Mayence. Elle revenoit de Chypre d'où elle ramenoit Emeri, qui avoit succédé à Lusignan son frere, mort sans enfants. Les Sarrasins, effrayés du grand nombre d'ennemis qui étoit prêt à les attaquer, sortirent promptement de la ville, dont les Chrétiens s'emparerent aussitôt. Maîtres de cette place, ils songerent à donner un successeur au Comte de Champagne, & engagerent Isabelle sa veuve à épouser Emeri, qui fut alors reconnu Roi de Chypre & de Jérusalem.

1197.

Les Chrétiens, au lieu de profiter de la consternation où étoient les Mahométans, & de s'emparer de Jérusalem, s'amuserent à faire le siége du château du Thoron, la plus forte place de la Palestine. Au bout de trois mois le château n'étoit gueres plus endommagé que les premiers jours du siége, mais comme la garnison manquoit de vivres, elle se vit dans la nécessité de demander à capituler. Adel, guéri de sa blessure, avoit cependant rassemblé une armée très-nombreuse, & se disposoit à attaquer les Chrétiens dans leur camp, lorsqu'il apprit que les Assiégés étoient prêts à se rendre. Dans la crainte de ne pouvoir assez tôt venir à bout de son dessein, il eut recours à une autre voye pour conserver ce château. Il gagna à force d'argent les Templiers, & les engagea à trouver quelques moyens pour faire lever le siége. Ceux-ci entraînerent dans leur parti l'Evêque de Wirtzbourg, & ils décamperent sous prétexte que le Sulthan devoit attaquer bientôt le camp des Chrétiens, en même temps qu'une partie de ses troupes feroit le siége de Baruth. Le reste de l'armée fut contraint de suivre les Templiers & l'Evêque de Wirtzbourg; ainsi le château, qui étoit prêt à tomber au pouvoir des Chrétiens, fut conservé aux Mahométans.

Les Allemans s'étant apperçus que les Chrétiens orientaux les trahissoient, ne voulurent plus avoir liaison avec eux, leur abandonnerent Ptolémaïs & se retirerent à Joppé, pour défendre cette ville contre les entreprises d'Adel. Ce Prince arriva en effet devant la place presque en même temps que l'armée Allemande. La foiblesse de celle-ci ne lui permit pas de livrer combat, & elle se contenta de harceler l'ennemi, qui eut presque toujours du désavantage dans ces différentes escarmouches. Le Duc de Saxe & Frideric

Les Croisades.

Duc d'Autriche périrent dans une de ces actions, qui coûta beaucoup de monde au Sulthan. Les troubles dont l'Empire d'Allemagne fut agité à la mort de Henri VI. déterminerent tous les Allemans à abandonner la Palestine, & les affaires des Chrétiens de ce pays se trouverent dans la triste situation où elles étoient avant l'arrivée des Allemans. Le Sulthan Adel, après la retraite des Chrétiens occidentaux, reprit toutes les places dont ils s'étoient emparés.

Cinquieme Croisade. 1198.

Le Pape Innocent III. chagrin de la retraite des Allemans, entreprit de publier une Croisade générale, & pour donner l'exemple aux Princes & au Clergé, il fit fondre toute son argenterie, ses vases d'or, & destina cet argent au secours des Chrétiens de la Palestine. Il ordonna que tous les Clercs qui possédoient des biens de l'Eglise, donneroient le quarantieme denier de leur revenu & les Cardinaux le dixiéme. Il engagea en même temps les Rois de France & d'Angleterre à signer une treve de cinq ans, & pacifia les troubles de Hongrie. Cependant on prêchoit de tous côtés la Croisade, mais les prédications de Foulques, Curé de Neuilly près de Paris, eurent des succès étonnants. Les Princes qui se croiserent les premiers furent Thibaut IV. Comte de Champagne, frere de celui qui fut Roi de Jérusalem, & Louis son cousin germain, Comte de Blois & de Chartres, tous deux proches parents de Philippe Auguste. Simon de Montfort, Rainaud de Montmirail, Geoffroi de Joinville, Sénéchal; Geoffroi de Villehardouin, Maréchal de Champagne; les Comtes Gautier & Jean de Brienne, Gautier de Vignori, Guillaume & Villain de Neully, Erard de Montigny, Manassés de l'Isle, Guy de Chappes, Renard de Dampierre, Olivier de Rochefort, Yves de Laval, Anseaume de Courcelles, Henri de Montreuil, Payen d'Orléans, Mathieu de Montmorency, Guy de Coucy, Robert de Malvoisin, Enguerrand, Hugues & Robert de Boves, Comtes d'Amiens; les Comtes Hugues de saint Paul, Rainaud de Boulogne, Godefroi & Etienne de Perche, Garnier Evêque de Troyes, le jeune Baudouin, Comte de Flandres & de Hainault, avec la Comtesse Marie sa femme, Henri & Eustache, freres de ce Prince, Thierry son cousin, Eustache Comte de Sarbruk, Conon de Bethune, Jacques d'Avesnes, voulurent avoir part à cette Croisade.

On résolut de transporter les troupes par mer, & on eut recours aux Vénitiens pour avoir des vaisseaux. Pendant qu'on se disposoit au voyage, le Comte de Champagne, qui avoit été nommé chef de cette armée de Croisés mourut, & on mit en sa place Boniface Marquis de Montferrat, frere du célebre Conrad Marquis de Tyr. Suivant le traité fait avec les Vénitiens, tous les Croisés devoient s'embarquer à Venise, & cette République avoit équippé plus de vaisseaux qu'il n'étoit nécessaire. Cependant plusieurs chefs de la Croisade se rendirent avec leurs troupes à Marseille, & s'y embarquerent. Ceux qui étoient allé à Venise ne se trouvant pas en état de fournir la somme qu'on étoit convenu de donner aux Vénitiens, & qui devoient être répartie sur tous les Croisés, paroissoient déterminés à retourner dans leur pays, lorsque Henri Dandolo Doge de Venise leur offrit de payer pour eux, & de leur accorder du temps pour acquitter cette dette. Le dessein du Doge étoit de se servir de cette puissante armée pour

1202.

LES CROISADES.

reprendre Zara, ville de Dalmatie, qui s'étoit révoltée, & s'étoit miſe ſous la protection du Roi de Hongrie. Pluſieurs Croiſés, & ſur-tout les Allemans à qui on fit cette propoſition, ne purent ſe réſoudre à faire ſervir contre des Chrétiens des armes qu'il n'avoient priſes que pour combattre les Mahométans. Le reſte de l'armée ſe laiſſa gagner, & la flotte commandée par Henri Dandolo âgé de plus de quatre-vingt ans, ſortit du port de Veniſe au mois d'Octobre 1202. On aſſiégea Zara, qui ne pouvant longtemps reſiſter à tant de forces réunies voulut capituler; mais Gui Abbé du Val de Sernai, fit dire aux habitants qu'ils pouvoient encore ſe défendre, puiſqu'ils n'auroient plus affaire qu'aux Venitiens ſeuls. En même temps il ordonna aux Croiſés au nom du Pape de ceſſer d'attaquer des Chrétiens, & les ménaça des foudres du Vatican s'ils s'obſtinoient à continuer le ſiége. Une partie des François ſe rangea du côté de l'Abbé, mais l'autre ſeconda tellement les efforts des Venitiens que la ville fut priſe. Comme la ſaiſon étoit trop avancée pour ſe rendre en Egypte, on paſſa l'hyver à Zara, & on remit cette expédition au printemps ſuivant. Les troubles qui agitoient la Cour de Conſtantinople y occaſionnerent une révolution ſurprenante, & furent cauſe que les Croiſés; au lieu d'employer leurs forces contre les Mahométans, ne s'en ſervirent que pour s'emparer du thrône d'Orient (1).

Cependant les Croiſés qui s'étoient embarqués à Marſeille, n'avoient eu aucune part à la conquête de Conſtantinople, & s'étoient rendus en Syrie. Un des Généraux du Sulthan d'Egypte avoit rompu la tréve; & cette infraction avoit obligé le Roi Emeri à prendre les armes. Jean de Néle, Simon de Montfort, & tous les autres qui avoient abandonné les Croiſés, tant à Veniſe qu'à Zara, ſe joignirent au Roi de Jéruſalem pour marcher contre les Mahométans. La peſte qui faiſoit alors d'horribles ravages à Ptolémaïs, fit périr une grande quantité de Croiſés, & la plûpart de ceux qui n'étoient pas encore attaqués de ce funeſte fléau, regagnerent leurs vaiſſeaux & retournerent en Europe. Au milieu de ces calamités, la diſcorde ſe mit entre les Princes Chrétiens d'Orient. Livon Roi d'Arménie & Boëmond Comte de Tripoli, ſe firent une cruelle guerre pour la Principauté d'Antioche. Dhaher Sulthan d'Alep profita de cette diviſion, ſurprit Renard Dampierre avec le corps de troupes qu'il commandoit, & le tailla en piéces. Tous reſterent ſur le champ de bataille ou furent faits priſonniers. Les Bretons qui n'avoient pour chef qu'un Moine périrent tous, ſoit par le fer de l'ennemi, ſoit de maladies ou de miſeres. Tel fut le ſuccès de ce grand armement qui ſembloit devoir écraſer toutes les puiſſances Mahométanes.

1205. Emeri de Luſignan étant mort, les Barons du Royaume de Jéruſalem députerent au Roi de France, afin qu'il choiſit un Prince pour ſuccéder au feu Roi, dont le fils étoit mort peu de temps après lui, ainſi qu'Iſabelle ſa femme. Philippe Auguſte leur envoya Jean de Brienne Comte de la Marche, qui ſe rendit à Ptolémaïs le 13 de Septembre 1209. Ce Prince épouſa Marie, fille aînée de la Reine Iſabelle, qui lui avoit laiſſé par ſa mort le droit au Royaume. Après ce mariage il fut ſolemnellement couronné à Tyr Roi de Ptolémaïs; car c'étoit en cela que conſiſtoit preſque tout ſon Royaume.

1209.

(1) Voyez ci-devant l'Hiſtoire de Conſtantinople.

La méſintelligence qui ſubſiſtoit entre les Princes Chrétiens, la Croiſade publiée contre les Albigeois, empêcherent Jean de Brienne de mener avec lui une armée, & il ne conduiſit en Paleſtine que trois cents Chevaliers, & une petite troupe de Croiſés qui avoit bien voulu l'accompagner. Avec un ſi foible ſecours Jean de Brienne oſa faire quelques entrepriſes qui lui réuſſirent. Les Mahométans informés de la foibleſſe des Chrétiens ſe réunirent pour tâcher de les détruire, & s'avancerent vers Ptolémaïs où ils les tinrent bloqués. Ceux qui étoient paſſés en Paleſtine avec le Roi de Jéruſalem, ne ſe voyant pas en état de faire tête aux Sarraſins, ſe rembarquerent & retournerent en France.

Les Croisades. 1210.

Jean de Brienne reſté ſans ſecours avoit tout à craindre de la part des Mahométans, qui auroient pu chaſſer les Chrétiens de la Syrie, s'ils n'avoient pas été occupés à ſe détruire mutuellement. Je veux parler des guerres que les fils de Selaheddin ſe faiſoient entr'eux, & des entrepriſes d'Adel Seiffeddin leur oncle, qui travailloit à ſe mettre en poſſeſſion de tous les Etats qui avoient appartenus à ſon frere, comme je l'ai déjà dit plus haut. Innocent III. appréhendant qu'Adel, devenu auſſi puiſſant que Selaheddin, ne vint à bout de ruiner entierement les affaires des Chrétiens dans la Paleſtine, envoya des Lettres circulaires pour inviter les peuples à ſecourir leurs freres, & ce fut principalement pour les y exciter davantage qu'il aſſembla le Concile de Latran. Il écrivit auſſi à Adel pour l'engager à reſtituer la ville de Jéruſalem, le menaçant de toutes les forces de la Chrétienté, s'il refuſoit de ſatisfaire les Chrétiens ſur cet article. Le Sulthan qui avoit déjà vu par expérience que ces puiſſantes armées n'étoient redoutables que pour quelque temps, & qu'elles ſe détruiſoient ſouvent d'elles-mêmes, fut peu effrayé des menaces du Pape.

Sixieme Croisade. 1213.

Les Lettres que le Souverain Pontife avoit envoyées dans tous les pays de l'Europe, produiſirent un effet ſingulier. Des jeunes enfants François & Allemans de toutes ſortes de conditions, s'étant mis dans l'eſprit que Dieu vouloit ſe ſervir d'eux pour retirer la ville Sainte des mains des Mahométans, s'aſſemblerent juſqu'au nombre de cinquante mille, & prirent la Croix. Des Clercs & même des Prêtres ſe mirent à leur tête. Pluſieurs vagabonds ſe joignirent à cette troupe qui s'en alloit gaiement, en chantant, & en criant enſemble de toute leur force: *Seigneur Jeſus, rendez-nous votre ſainte Croix.* Ceux d'Allemagne ayant pris différentes routes, périrent de miſeres ou furent dépouillés par les voleurs. Ceux de France qui purent arriver à Marſeille furent trompés par deux Marchands, nommés Hugues le Fer & Guillaume Porc. Ces deux ſcélerats après avoir promis à ces enfants de les paſſer gratis dans la Paleſtine, les firent monter ſur ſept de leurs vaiſſeaux. Deux périrent en route, & les enfants qu'ils portoient furent noyés. Les autres enfants qui échapperent au naufrage furent vendus en Egypte.

Croiſades d'enfants.

La célebre victoire que Philippe Roi de France remporta ſur Othon Empereur d'Allemagne, & celle de Louis ſon fils ſur le Roi d'Angleterre, procurerent quelque calme à l'Europe. Innocent en profita pour aſſembler le quatrieme Concile de Latran, & exciter les Princes Chrétiens à ſecourir la Paleſtine. Ce fut à la fin de ce célebre Concile que les Evêques eurent ordre

1215.

LES CROISADES.

1216. de faire prêcher la Croisade dans leurs diocèses. Le Pape ne put voir l'exécution de cette entreprise, que son successeur Honorius III. pressa avec beaucoup de zéle. Une multitude infini de personnes de toutes les nations prirent la Croix. L'Empereur Fridéric II. devoit être le chef de ces nouveaux Croisés, mais il différa son voyage sous prétexte qu'il n'étoit pas encore assez affermis sur le thrône. André Roi de Hongrie se chargea du commandement de cette armée, & il fut accompagné par les Ducs d'Autriche, de Baviere, de Moravie, de Brabant, de Limbourg, les Comtes Palatins du Rhin, de Juliers, de Hollande & de Wide, le Marquis de Bade, l'Archevêque de Mayence, les Evêques de Bamberg, de Passau, de Strasbourg, de Munster & d'Utrecht, & de la plûpart des Prélats de Hongrie qui voulurent accompagner leur Roi dans cette guerre.

1217. Les Croisés, dont le nombre augmentoit tous les jours, se partagerent en plusieurs bandes pour la commodité des passages. André Roi de Hongrie avec Léopold Duc d'Autriche, Louis Duc de Baviere, & plusieurs autres Princes se rendirent à Venise où ils s'embarquerent pour l'isle de Chypre, lieu du rendez-vous. Les autres Croisés s'embarquerent à Genes, à Brindes & à Messine; mais ceux de Cologne & les Frisons équipperent une flotte de trois cents vaisseaux, & joignirent à l'embouchure de la Meuse celles de Guillaume Comte de Hollande & de George Comte de Wide. Le Roi de Hongrie arriva le premier au port de Ptolémaïs, & comme la tréve qu'on avoit faite avec les Mahométans étoit expirée, toutes les troupes allerent camper auprès du torrent de Cison. On marcha en avant jusqu'à la montagne de Gelboé près de Scytopolis, à dessein de combattre l'armée Musulmane commandée par un des fils d'Adel. Les ennemis ayant connu la supériorité des Chrétiens, se retirerent au-delà du Jourdain. La retraite des Mahométans engagea les Chrétiens à retourner à Ptolémaïs, après avoir enlevé un grand nombre de prisonniers, & fait un riche butin dans la campagne. On résolut ensuite d'assiéger une forteresse qui étoit sur le Mont-Thabor. La roideur de cette montagne paroissoit un obstacle à la réussite de cette entreprise; mais Jean de Brienne ayant animé les soldats par son exemple, parvint au haut de la montagne, & renversa les troupes qui s'étoient présentées pour en défendre les avenues. Cette action héroïque jetta la terreur parmi les ennemis; cependant on ne put en tirer du profit par l'opiniâtreté, la jalousie, ou peut-être la trahison de Boëmond. Après qu'on eut gagné avec beaucoup de peine le sommet du Thabor, le Comte de Tripoli représenta que pendant qu'on attaqueroit la forteresse, on s'exposoit à être assiégé par l'armée ennemie qui se posteroit au bas de la montagne, & qu'alors on étoit en danger de périr de faim. Il avoit mis tant de monde dans son parti, qu'on fut obligé de songer à la retraite; mais elle ne put se faire sans la perte d'un grand nombre de braves gens. L'expédition que les Rois de Hongrie & de Jérusalem voulurent entreprendre en Phenicie, ne furent pas plus heureuses. La rigueur du froid (1), le défaut de vivres, firent périr une grande partie de l'armée, qui étoit d'ailleurs harcelée par les ennemis.

1218. Après tant de fâcheuses aventures l'armée se sépara en quatre corps. Ceux

(1) On étoit alors à la fin de Décembre.

qui étoient rebutés des fatigues qu'ils avoient ſouffertes, ſe retirerent à Ptolémaïs à deſſein de s'embarquer à la premiere occaſion pour retourner en Europe. Le Roi de Jéruſalem, le Duc d'Autriche, & le Grand Maître de l'Hôpital avec la plûpart des Evêques, allerent camper aux environs de Ceſarée où ils rebâtirent en diligence la fortereſſe qui étoit autrefois auprès de cette ville. Le Grand Maître du Temple, & celui des Chevaliers Teutoniques, avec un petit nombre de Croiſés, ſous la conduite de Gautier d'Aveſnes, camperent entre Ptolémaïs & Ceſarée, & rétablirent ſur un promontoire qui s'avance dans la mer auprès du Mont-Carmel, un château qu'on avoit démoli, & qui fut appellé le château des Pelerins. Les Rois de Hongrie & de Chypre, avec la plus grande partie des Pelerins & le Comte Boëmond ſe retirerent à Tripoli, où le Roi de Chypre mourut.

André Roi de Hongrie informé des troubles arrivés dans ſes Etats, abandonna la Terre-Sainte auſſitôt que la ſaiſon lui permit de ſe mettre en mer. La perte qu'on venoit de faire fut preſqu'auſſitôt réparée par l'arrivée de la flotte du Comte de Hollande & des Friſons. La tempête avoit pouſſé ces Croiſés ſur les côtes de Portugal, & les Hollandois & ceux de Cologne cédant aux ſollicitations du Roi de Portugal, aiderent ce Prince à remporter une grande victoire ſur les Maures, & à prendre la ville d'Alcazar dont ceux-ci étoient maîtres. Dans un conſeil qui fut tenu au ſujet des opérations de la campagne, il fut décidé qu'on porteroit la guerre en Egypte, & qu'on commenceroit par le ſiége de Damiette. Les Friſons & ceux de Cologne ſe trouvant prêts à partir mirent à la voile, firent heureuſement leur deſcente devant Damiette, & ſe retrancherent en attendant le reſte de l'armée.

Lorſque toutes les troupes furent arrivées, on réſolut de s'emparer de la tour du Nil. On imagina différentes machines attachées aux mâts des plus gros vaiſſeaux, pour combattre les Sarraſins qui défendoient la tour; mais elles ſe briſerent, & firent périr par leurs chûtes un grand nombre de braves ſoldats. Ces accidents ne ralentirent pas l'ardeur des Chrétiens, qui vinrent heureuſement à bout de rompre le pont de bateau, par le moyen duquel on avoit établi une communication entre la ville & la tour. Un Ecolâtre de l'Egliſe de Cologne, nommé Olivier, inventa une machine pour attaquer le haut de la tour. Elle étoit poſée ſur un vaiſſeau qu'on fit approcher, & après qu'on eut jetté l'ancre les ſoldats qu'on avoit choiſis pour cet aſſaut, aſſaillirent les ennemis avec tant d'intrépidité, que malgré les fléches, les pierres, le feu grégeois & quelqu'autre accident qui arriverent à cette machine, la tour fut emportée l'épée à la main. Les Sarraſins demanderent quartier, & ſe rendirent au Duc d'Autriche qui leur donna la vie. La priſe de cette tour facilita les approches de la ville, & toute la flotte entra librement dans le grand canal.

Cet évenement cauſa tant de peine au Sulthan Adel qu'il en mourut de chagrin. Ce Prince, qui joignoit une vaſte ambition aux vertus guerrieres, avoit réduit ſous ſa puiſſance preſque tous les Etats de ſon frere, & les Francs auroient eu en lui un ennemi plus redoutable que Selaheddin, s'il n'eût pas été continuellement obligé de diviſer ſes forces pour combattre ceux qu'il vouloit dépouiller de leurs biens. Ses enfants hériterent des Etats

LES CROISADES.

qu'il avoit enlevés à ſes neveux. Kamel ſon fils aîné eut l'Egypte, la Paleſtine, une grande partie des villes de Syrie & de la Meſopotamie; Moadham Scharfeddin Iſſa, un de ſes autres enfans que nos hiſtoriens nomment mal-à-propos Conradin, fut Sulthan de Damas; Nodgemeddin fut Roi de Khelath; Scheliabeddin Ghazi obtint le Royaume de Miafarekin. Ce partage affoiblit encore la puiſſance des Ayoubites. Kamel moins homme de guerre que ſon pere, ſe laiſſa conduire par les avis de Scharfeddin-Iſſa, & agit de concert avec lui contre les Francs.

Le Sulthan de Damas, pour augmenter l'armée qu'il deſtinoit à marcher contre les Francs; retira les garniſons de pluſieurs places qu'il fit démolir, dans la crainte qu'elles ne tombaſſent au pouvoir des Chrétiens. Ceux-ci négligeoient cependant de preſſer le ſiége de Damiette, & pluſieurs s'ennuyant de l'inaction des principaux chefs retournerent dans leur pays, malgré les menaces du Patriarche. Ces pertes furent réparées peu de temps après par de nouvelles troupes de Croiſés qui arriverent d'Allemagne, des Pays-Bas, de Veniſe, de Genes, de Piſe & de pluſieurs villes de France. Elles étoient ſous la conduite de Robert de Corcéone Cardinal, Légat du Pape & Anglois de nation. Les Seigneurs François qui ſe mirent à la tête de ces nouveaux Croiſés, étoient les Comtes Hervé de Nevers, Hugues de la Marche, Miles de Bar-ſur-Seine avec ſon fils, Jean d'Artois, Prince de Grancei, Ithier de Tacy, Savari de Mauleon, Guillaume Archevêque de Bordeaux, Guillaume de Beaumont Evêque d'Angers, Gautier Evêque d'Autun, Miles de Châtillon de Nanteuil élu Evêque de Beauvais, André ſon frere, & Pierre de Nemours Evêque de Paris. Le Prince Olivier fils de Henri III. Roi d'Angleterre, ſe rendit auſſi en Paleſtine avec pluſieurs Seigneurs Anglois.

A peine le Légat fut il arrivé qu'il voulut commander l'armée, & il fondoit ſes prétentions ſur ce que cette guerre étoit entrepriſe pour la Religion, & par les ordres du Pape. Jean de Brienne, jaloux avec raiſon de ſes droits légitimes, refuſa de les céder au Cardinal, qui s'appercevant de la fermeté du Roi de Jéruſalem, renonça inſenſiblement à ſes prétentions. L'ambition du Prélat fut cependant cauſe de quelques diviſions parmi les Croiſés, & ceux qui ſupportoient avec peine l'autorité de Jean de Brienne, ſe rangerent du parti du Légat. L'arrivée de Kamel à la tête d'une puiſſante armée obligea les Chrétiens à ſe réunir pour s'oppoſer aux ennemis. Après pluſieurs petites eſcarmouches déſavantageuſes aux Egyptiens, il s'éleva une ſi violente tempête que le camp des Francs fut inondé par les eaux du Nil qui avoit reflué vers ſa ſource. Un grand nombre de vaiſſeaux fit naufrage, & ceux qui furent pouſſés contre les murailles de la ville, furent conſumés par le feu grégeois que les ennemis lancerent deſſus. Tous les Chrétiens auroient péri par l'inondation s'ils n'avoient pris la précaution de ſe ſauver en diligence ſur les hauteurs voiſines.

Lorſque la tempête eut ceſſé les Chrétiens revinrent dans leur camp, & quelques jours après dix ſoldats Friſons vinrent à bout de briſer le pont de bateaux que les Egyptiens avoient rétabli. Action héroïque qui fut également admiré des Chrétiens & des Mahométans. On réſolut alors d'aller attaquer l'armée ennemie qui étoit de l'autre côté du fleuve où elle s'étoit

1219.

retranchée.

retranchée. L'entrepriſe paroiſſoit téméraire, & ne fut juſtifiée que par l'événement. Kamel qui n'avoit pas hérité de la valeur de ſon pere, ne fut pas plutôt informé du deſſein des Francs qu'il abandonna ſon armée. Auſſitôt que les ſoldats eurent appris ſon évaſion, ils s'imaginerent qu'ils étoient trahis, refuſerent d'obéir à leurs Officiers, & ſe débanderent de toutes parts. Les Francs n'ayant plus rien à craindre paſſerent librement le fleuve, dont le bord étoit ſi gliſſant qu'ils auroient eu beaucoup de peine à le gagner, ſi l'ennemi eût fait la moindre réſiſtance. On fit de nouvelles diſpoſitions pour continuer le ſiége avec ſuccès; mais divers évenemens le firent traîner en longueur.

La garniſon de Damiete compoſée de 40000 hommes ſe défendoit avec une vigueur étonnante, & le ſcorbut qui ſe mit dans l'armée Chrétienne enleva une prodigieuſe quantité de ſoldats. Toutes ces choſes donnerent le temps aux ennemis de venir au ſecours de la place. Scharfeddin Iſſa avant que de s'avancer vers Damiette fit démolir toutes les fortifications de Jéruſalem, à l'exception de la tour de David, afin que les Chrétiens ne ſongeaſſent point à s'établir dans cette ville. Il marcha enſuite contre les Francs, & les reſſerra ſi fort dans leurs lignes, qu'ils s'y trouverent bientôt étroitement aſſiégés. Le Sulthan de Damas les fit attaquer pluſieurs fois, & il les auroit enfin forcés dans leurs retranchements ſans la valeur du Duc d'Autriche, qui, après un combat de plus de dix heures, vint à bout de les repouſſer. Des affaires domeſtiques rappellerent bientôt ce Prince dans ſes Etats, & l'armée affoiblie par ſa retraite & par les maladies, étoit en danger de ſuccomber ſous les efforts des Mahométans, ſi elle n'eût été promptement renforcée par de nouveaux Croiſés de toutes ſortes de Nations.

Ils étoient à peine arrivés que le Sulthan Kamel rejoignit ſon frere avec une nombreuſe armée; ce qui mit ces deux Princes en état de faire une nouvelle tentative pour forcer le camp des Chrétiens. On ſe battit de part & d'autre avec une valeur incroyable, & jamais victoire ne fut plus longtemps diſputée. Les Mahométans d'abord vainqueurs & maîtres d'une partie du camp, ſont repouſſés par les François juſqu'aux bords des retranchements; mais alors de nouvelles troupes ſurvenues au ſecours des fuyards contraignent bientôt les François à reculer. Le dépit & la honte font retourner ces derniers à la charge, & trois fois enfoncés par l'ennemi, ils viennent enfin à bout de l'obliger à repaſſer le foſſé. Une vigoureuſe ſortie de la part des Aſſiégés change auſſitôt les affaires de face, & rend aux Sarraſins l'avantage qu'ils avoient perdu. Les flammes avoient déjà conſumé la plus grande partie des machines qui ſervoient au ſiége, la terreur s'étoit emparée des eſprits, le déſordre régnoit parmi les troupes Chrétiennes, & tout annonçoit la victoire des Mahométans, lorſque les Chevaliers du Temple & ceux de l'Ordre Teutonique profitant de la confiance où ſe trouvoient alors les Sarraſins, les attaquent à l'improviſte & les preſſent avec tant de furie, qu'ils ſont forcés à ſe ſauver avec précipitation dans la ville. Le combat qui avoit duré depuis le matin juſqu'au ſoir, coûta beaucoup de ſang aux deux Partis, mais les ſuites en furent extrêmement funeſtes aux Chrétiens.

L'infanterie rebutée de ſupporter les plus grandes fatigues de la guerre,

LES CROISADES.

dont la Cavalerie (1) cherchoit à se dispenser le plus souvent qu'elle pouvoit, murmura hautement, & se plaignit des Cavaliers. Ceux-ci reprocherent à l'Infanterie qu'elle manquoit souvent de courage, & que sans la Cavalerie elle auroit été plus d'une fois taillée en piéces. Ces reproches mutuels causerent une grande division entre les deux Corps, qui forcerent leurs Généraux de les conduire à l'ennemi, afin qu'on pût décider lequel des deux feroit paroître le plus de courage. L'entreprise étoit téméraire, & les chefs s'y opposerent autant qu'il leur fut possible, mais contraints par cette multitude de gens indisciplinés, ils consentirent à ce qu'on exigeoit d'eux. Les Sulthans informés de l'approche des Chrétiens, se retirerent d'abord pour les engager dans une grande plaine, entre le Nil & la Mer, où il n'y avoit point d'eau. Les Francs tourmentés de la soif, que l'extrême chaleur qu'il faisoit alors augmentoit encore, ne purent conserver leurs rangs, & se débanderent bientôt pour aller chercher de l'eau. Les Sarrasins profitant de cette circonstance fondirent tout à coup sur les Chrétiens, & culbuterent en même temps la Cavalerie & l'Infanterie, qui ne firent qu'une foible résistance. Ces deux Corps auroient été entierement écharpés, si le Roi de Jérusalem ne se fût présenté avec les Chevaliers François, Flamands & Anglois. Ces braves guerriers arrêterent l'impétuosité des Egyptiens, & se battant toujours en retraite, ils faciliterent au reste des troupes le moyen de regagner le camp. Les Chrétiens perdirent dans cette affaire près de six mille hommes sans compter les prisonniers. Parmi ces derniers se trouverent l'Evêque de Beauvais, & son frere André de Châtillon-Nanteuil, Gautier de Nemours, frere de Pierre, Evêque de Paris, Jean d'Arcis, & Henri de l'Orme.

Kamel, malgré ces grands avantages, désiroit la paix que différentes circonstances rendoient nécessaires. Damiete commençoit à manquer de vivres; les maladies avoient emporté une partie de la garnison; l'armée du Sulthan n'avoit presque plus de provisions; l'inondation du Nil n'avoit pas été considerable, & par conséquent la récolte ne devoit pas être abondante. Tous ces motifs engagerent Kamel à terminer une guerre qu'il prévoyoit ne pouvoir soutenir qu'avec beaucoup de peine. Ainsi du consentement de Scharfeddin son frere, il envoya proposer aux Francs ou la paix, ou une treve de plusieurs années à des conditions avantageuses. Le Roi & la plûpart des Seigneurs étoient d'avis qu'on les acceptât; mais le Cardinal Légat, qui s'étoit fait un principe d'être d'une opinion différente de celle du Roi, prétendit que les propositions des Sulthans n'étoient que des piéges pour surprendre les Francs aussitôt que les Croisés auroient repassé la mer. On se laissa facilement entraîner par les raisons du Légat, & il fut décidé que les conférences seroient rompues, & que les opérations du siége se continueroient avec le plus de vigueur qu'il seroit possible.

Le Cardinal Légat choisit une nuit extrêmement obscure pour donner un assaut du côté où il y avoit une breche considerable, formée par la ruine d'une grosse tour. L'endroit fut forcé, & les Chrétiens le fer & le feu à la

(1) On sçait que l'ancienne Cavalerie n'étoit composée que de la Noblesse.

main pénetrerent bientôt dans la ville. Les Soldats de la garnison réduits à un petit nombre & attaqués de maladies, n'eurent pas le courage de se défendre, & se laisserent égorger sans faire la moindre résistance. Les Sulthans ayant apperçu les drapeaux des Chrétiens flotter sur les murailles de Damiete, se retirerent avec précipitation, après avoir mis le feu à leur camp, & rompu le pont qui auroit facilité aux Francs le moyen de les poursuivre. Damiete, qui s'étoit défendue pendant dix-huit mois, fut prise le 5 de Novembre 1219. On trouva les maisons remplies de morts & de mourants, & on fut obligé de camper hors de la ville en attendant qu'on en eût enlevé tous les morts. La grande Mosquée fut consacrée à Dieu sous l'invocation de la Sainte Vierge, & le jour de la Purification on y célebra les saints Mysteres. Damiete fut réunie au Royaume de Jérusalem du consentement de toute l'armée.

1220.

Les grands avantages que les Francs venoient de remporter sur les Sulthans d'Egypte & de Damas, releverent le courage des Chrétiens de l'Orient, & surtout des Géorgiens, qui ne formoient alors qu'une seule Monarchie sous l'autorité d'un Roi. Ce Prince avoit promis aux Francs de faire une irruption en Syrie, pour obliger les Musulmans à partager leurs forces; mais allarmé des conquêtes que les Tartares Genghizkhanides faisoient en Asie, il ne songea qu'à mettre ses Etats en sureté. Ainsi les secours qu'on esperoit de ce côté-là manquerent tout d'un coup. L'armée des Francs affoiblie par la retraite de plusieurs Princes & Seigneurs qui étoient retournés en Europe avec leurs troupes, n'étoit pas en état de profiter de ses conquêtes. Le Roi de Jérusalem mécontent de la conduite du Légat à son égard, avoit aussi abandonné l'armée, & s'étoit retiré à Ptolemaïs. Les Croisés n'ayant pas assez de troupes pour garder les places conquises & tenir la campagne, furent contraints de passer l'Eté sans rien entreprendre. Ils s'adresserent au Pape, le prierent de leur envoyer de nouvelles troupes, & d'engager l'Empereur Frideric II. à faire le voyage de la Terre sainte.

Ce Monarque trop occupé des affaires de ses Etats, differoit, autant qu'il lui étoit possible, d'accomplir un vœu qui pouvoit lui devenir funeste. Il avoit en effet à craindre que ses ennemis ne profitassent de son absence pour lui enlever une partie des Provinces de sa dépendance. Pour satisfaire en quelque sorte à ses engagements, il envoya en Palestine un Corps de troupes sous les ordres du Duc de Baviere & de l'Evêque de Metz, & promit de les rejoindre quelques mois après avec toutes ses forces. Il fit aussi partir quarante-trois galeres bien équipées, dont il donna le commandement à l'Evêque de Catane. Les Vénitiens, les Génois & les Pisans prirent part à cette expédition, & leverent une armée qui arriva heureusement à Damiete. Les Archevêques de Milan, de Genes & de Candie, l'Evêque de Bresce, & un grand nombre de Seigneurs Italiens accompagnerent les nouveaux Croisés. Le Légat fier de se voir à la tête d'une armée devenue si considerable, étoit d'avis qu'on marchât à l'ennemi. Le Duc de Baviere & les Seigneurs Laïcs refuserent de combattre sous ses ordres, & voulurent absolument qu'on attendit le Roi de Jérusalem. Ce Prince touché des vives sollicitations du Pape & des Princes Croisés, avoit sacrifié son amour propre à la cause commune, & avoit promis de retourner au camp.

LES CROISADES.

1221.

Sa préſence y cauſa une joye ſenſible, qui fut encore augmentée par l'arrivée d'un nouveau ſecours que l'Empereur Frideric envoyoit de Sicile.

Cependant Kamel, Sulthan d'Egypte, & ſes deux freres Scharfeddin, Sulthan de Damas, & Gaiatheddin, Sulthan d'Alep, réunirent leurs forces pour chaſſer les Chrétiens de l'Egypte. Ils ſe poſterent un peu au deſſous de l'endroit où les deux bras les plus orientaux du Nil ſe ſéparent, & s'y fortifierent, perſuadés que les Francs viendroient bientôt les attaquer dans ce lieu, & qu'il leur ſeroit facile de faire périr l'armée Chrétienne ſans en venir aux mains. Ce qu'ils avoient prévû arriva en effet par l'obſtination du Légat. Le Roi de Jéruſalem & les plus ſages du Conſeil penſoient qu'on ne devoit pas s'engager dans le pays ſurtout dans une ſaiſon où le Nil étoit prêt à ſe déborder. Le Parti du Légat qui étoit le plus fort l'emporta, & toute l'armée ſe mit en marche dans le mois de Juillet. Les Sulthans ſe retirerent à meſure que les Chrétiens s'avançoient, & ceux-ci prenant pour crainte ce qui n'étoit que l'effet d'une ruſe, comptoient déjà ſur une victoire certaine. Parvenus à l'angle que font ces deux bras du fleuve; ils furent obligés de s'arrêter, parce qu'il étoit difficile & même dangereux de paſſer le Nil à la vûe de l'armée Mahométane campée de l'autre côté. C'étoit-là où Kamel s'étoit flatté d'attirer les Chrétiens. Cependant comme il redoutoit toujours les ſuites de cette guerre, il propoſa la paix aux mêmes conditions qu'il avoit déjà offertes, & il y ajouta que Damiete & ſon territoire demeureroient aux Croiſés, pourvu qu'ils promiſſent de ne plus faire dans la ſuite aucune entrepriſe en Egypte.

Le Cardinal Légat s'oppoſa encore à la concluſion d'un traité ſi avantageux, & vint à bout de perſuader à la plûpart des Chefs que les Mahométans ne faiſoient de telles propoſitions que parce qu'ils ne ſe trouvoient plus en état de réſiſter aux Francs. Kamel voyant que la préſomption empêchoit les Chrétiens de connoître leurs véritables intérêts, & les faiſoit courir à leur perte, ne ſongea plus qu'à défendre le paſſage du Nil. Les Francs n'ayant pu venir à bout de jetter un pont ſur le fleuve, furent contraints de reſter entre les deux bras. On ſe battit néanmoins pendant uu mois à coups de fleches qu'on ſe lançoit mutuellement d'un bord du Nil à l'autre. Une partie des Croiſés craignant ſans doute ce qui arriva dans la ſuite, ſe retira à Damiete. En effet le Nil ne tarda pas à groſſir, & le Sulthan ayant fait lever les écluſes, laiſſa entrer les eaux de ce fleuve dans les grands canaux. Il ſe ſervit avantageuſement de cette inondation pour ſurprendre la flotte des Chrétiens, que les Mahométans réduiſirent en cendres par le moyen de leur feu Grégeois. Les Croiſés qui manquoient de vivres, commencerent à vouloir ſe retirer vers Damiete; mais Kamel fit tellement inonder la campagne en peu d'heures, que l'armée Chrétienne fut en danger de périr. Le Sulthan d'Egypte leur offrit alors la paix, à condition qu'ils rendroient Damiete, & qu'ils ſigneroient une treve de huit ans. La néceſſité où les Francs ſe trouvoient réduits, ne leur permit pas de balancer ſur le parti qu'ils devoient prendre. Le traité fut conclu, & Damiete rentra ſous la domination des Egyptiens. Kamel fit alors fermer les écluſes, & envoya aux Croiſés pendant quinze jours des vivres en abondance. Tel fut le malheureux ſuccès de cette entrepriſe, & on doit l'attribuer à

l'obſtination & à l'orgueil du Cardinal Légat, & à la diviſion qui ſe mit parmi les Croiſés.

Les Croisades.

Le Pape n'apprit qu'avec un extrême chagrin la perte de Damiete, & preſſa vivement Frideric de ſe rendre en Paleſtine avec ſon armée. Ce Monarque occupé dans la Sicile, crut avoir aſſez fait pour les Chrétiens Orientaux que d'avoir envoyé une partie de ſes troupes en Paleſtine, & différoit toujours d'y paſſer lui-même. Pour l'engager à ce voyage, le Souverain Pontife lui fit épouſer Yolande, fille de Jean de Brienne, Roi de Jéruſalem, qui s'étoit rendu en Europe, afin d'obtenir de nouveaux ſecours. Honorius III. fit tout ce qui dépendoit de lui pour exciter les Européens à ſe croiſer, & envoya de tous côtés des Prédicateurs. Frideric donnoit toujours de nouvelles eſpérances d'un prompt départ, mais il trouvoit ſans ceſſe des raiſons pour reſter en Europe. A peine eut-il donné la main à la Princeſſe Yolande qu'il voulut être reconnu Roi de Jéruſalem à l'excluſion de ſon beau-pere. Jean de Brionne (1) hors d'état de lui réſiſter, fut contraint d'abdiquer la couronne.

1223.

Honorius ne put voir l'effet de ſon zele pour la Croiſade, & ce ne fut que ſous Gregoire IX. ſon ſucceſſeur que Frideric ſe détermina enfin à ſe rendre en Paleſtine avec une partie de ſon armée. Avant que de partir, il chargea le Duc de Spolette de continuer la guerre contre le Souverain Pontife. L'Empereur s'embarqua dans le mois d'Août, & ſe fit accompagner par vingt galeres & un Corps de troupes qui ne répondoient pas à la majeſté d'un Prince ſi puiſſant. Les Papes avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour hâter le départ de Frideric, & lorſque Gregoire le vit prêt à ſe mettre en mer, il voulut s'oppoſer à ſon voyage, ſous prétexte qu'il étoit excommunié pour avoir différé d'accomplir ſon vœu. A ſon arrivée dans la Paleſtine, le Patriarche & le Clergé déclarerent qu'ils ne pouvoient communiquer avec lui. Les Grands Maîtres des Templiers & des Hoſpitaliers refuſerent de lui obéir, & il fallut abſolument que les ordres qu'il donnoit fuſſent expédiés, non en ſon nom, mais *de la part de Dieu & de la Chrétienté.*

Frideric II, Empereur d'Allemagne & Roi de Jéruſalem.

1226. Départ de Frideric.

1228.

Depuis la ſignature de la treve avec Kamel & Scharfeddin, l'armée des Francs étoit conſiderablement affoiblie par la retraite de ceux qui étoient retournés en Europe. Henri, Duc de Limbourg, Chef de ceux qui étoient reſtés en Paleſtine, avoit employé le temps de la treve à rebâtir & à fortifier Céſarée, ainſi que quelques autres places maritimes. La mort de Scharfeddin & la jeuneſſe de ſon fils ſon ſucceſſeur, empêcherent les Mahométans du Royaume de Damas de faire aucune entrepriſe contre les Chrétiens. Kamel obligé de ſecourir ſon neveu attaqué par les Emirs voiſins; n'étoit pas non plus en état de ſonger à une nouvelle guerre contre les Francs. Telle étoit la ſituation des affaires de ces derniers, lorſque Fridetic ſe rendit en Syrie. Mécontent de la maniere dont il avoit été reçu par les Templiers, les Hoſpitaliers & le Clergé de la Paleſtine; inquiet d'ail-

(1) Ce Prince ſe retira enſuite en France, d'où il repaſſa en Italie. Il commanda en 1227 les troupes de Gregoire IX. contre Rainaud, Duc de Spolette, qui lui faiſoit la guerre au nom de Frideric II. Il ſe diſtingua beaucoup en cette occaſion. En 1228 il fut élû Empereur de Conſtantinople après la mort de Robert de Courtenai.

LES CROISADES.

leurs ſur le ſuccès de ſes armes en Europe, il réſolut de terminer promptement la guerre de la Terre ſainte. Il fit entrer dans ſes vûes le Sulthan d'Egypte, & lui fit comprendre qu'il pouvoit ſans aucun danger pour ſes intérêts, remettre entre les mains des Chrétiens la ville de Jéruſalem qui faiſoit le ſujet de la guerre. Après diverſes négociations le traité fut conclu. Il y fut dit en ſubſtance qu'il y auroit une treve de dix ans; que Kamel céderoit à Frideric les villes de Jéruſalem, de Bethléem, de Nazareth, du Thoron, de Sidon; les villages qui ſont ſur le droit chemin de ces villes à Jéruſalem, & de Jéruſalem à Japha; qu'il ſeroit permis à l'Empereur de faire fortifier ces places, & de rebâtir les murailles de Jéruſalem, dont il pourroit diſpoſer comme il lui plairoit, à la réſerve du Temple qui demeureroit avec ſon parvis, & ſon enceinte aux Mahométans pour y faire librement tous les exercices de leur religion; que la ville de Tripoli, la Principauté d'Antioche, & les autres places qui n'étoient pas du Royaume de Jéruſalem, ne ſeroient point compriſes dans le traité; & que l'Empereur ne pourroit permettre aux Chrétiens de leur porter du ſecours.

Le Patriarche refuſa de ſigner ce traité, & interdit toutes les Egliſes de Jéruſalem, afin que l'Empereur ne pût participer aux ſaints myſteres, lorſqu'il voudroit ſe rendre dans les Egliſes. L'Empereur fit cependant ſon entrée triomphante dans la Cité ſainte le 17 de Mars, & comme aucun Prêtre

1229. ne ſe préſenta pour faire la cérémonie du couronnement, il entra dans la principale Egliſe, & ſe couronna lui-même Roi de Jéruſalem en préſence des Allemans qui l'accompagnoient. Il écrivit en même temps à tous les Princes de l'Europe qu'il avoit plus fait en une campagne ſans effuſion de ſang, que les armées innombrables qu'on envoyoit depuis tant de temps en Paleſtine; mais le Patriarche avoit mandé au Pape que Frideric avoit trahi la Chrétienté par l'accommodement qu'il venoit de faire avec le Sulthan d'Egypte. L'Empereur croyant ſa préſence néceſſaire en Italie, abandonna la Terre ſainte au mois de Mai ſans avoir fait réparer les murailles de Jéruſalem. Il fit l'année ſuivante ſa paix avec le Pape qui le releva de l'excommunication qu'on croyoit qu'il avoit encourue.

Dès l'année 1234 on ſe prépara à une nouvelle Croiſade, mais elle n'eut aucun ſuccès par la diviſion des Croiſés, & par les différents emplois qu'on fit de leurs forces. Un petit nombre arriva en Syrie, où le Roi de Navarre

1240. s'étoit déjà rendu. Kamel étoit mort, & il y avoit de grands troubles dans les Cours d'Egypte & de Damas. Il auroit été facile d'en profiter; mais comme les différents Princes qui ſe trouvoient dans l'armée des Croiſés vouloient agir chacun de leur côté, on ne put faire aucune entrepriſe en commun. On ſe contenta donc de chercher à faire du butin dans les environs de Damas & de Gaza, malgré la treve qui ſubſiſtoit encore. Adel Seiffeddin Abonbekr, fils de Kamel, Sulthan d'Egypte, ſurprit les Chrétiens qui n'étoient pas ſur leurs gardes, & les attaqua dans un moment où ils étoient accablés de fatigue, & où ils manquoient de vivres. Le Comte Henri de Bar, le Comte Simon de Clermont, les Seigneurs Jean des Barres, Robert Malet, Richard de Beaumont, & pluſieurs autres reſterent ſur le champ de bataille. Le Connétable Amaury de Montfort, & ſoixante & dix Seigneurs François furent faits priſonniers. Le Duc de Bour-

gogne trouva moyen de se sauver, & de conserver sa vie & sa liberté. Le reste des Chrétiens qui n'avoient point eu part à cette expédition, se retira à Ptolémaïs. Les Templiers firent une treve avec Saleh Nodgemeddin, Sulthan de Damas, à condition qu'il leur rendroit les châteaux de Beaufort & de Saphet, avec le territoire de Jérusalem, & qu'ils le serviroient contre le Sulthan d'Egypte. Les Hospitaliers soutenus du Roi de Navarre, les Ducs de Bourgogne & de Bretagne, & une partie de l'armée firent en même temps un traité avec le Sulthan contre celui de Damas. Après ces divers accommodements, le Roi de Navarre, le Duc de Bretagne, & la plûpart des Croisés s'embarquerent à Ptolémaïs pour retourner en Europe.

Les Croisades.

Ils étoient à peine sortis du port de Ptolémaïs, que Richard, Comte de Cornouailles, & frere de Henri III. Roi d'Angleterre, débarqua avec de nouveaux Croisés tous Anglois. Le nom de Richard effraya les Mahométans, qui se souvenoient encore des actions héroïques qu'ils avoient vû faire à Richard cœur-de-lion son oncle; mais le Comte de Cornouailles voyant que la division qui regnoit parmi les Chrétiens l'empêchoit de faire aucune entreprise contre les Mahométans, consentit à faire un nouveau traité avec le Sulthan d'Egypte. Tous les prisonniers qui avoient été faits dans la derniere bataille près de Gaza furent remis en liberté. Richard remonta ensuite sur ses vaisseaux, & repassa en Italie.

Septieme Croisade. 1244.

Malgré la treve qui avoit été signée, les Chevaliers du Temple conjointement avec Saleh Ismaïl, Sulthan de Damas, attaquerent les Etats de Nodgemeddin Ayoub, Sulthan d'Egypte. Ce Prince irrité contre les Francs & contre Ismaïl, se ligua avec les Kharizmiens (1) qui ravageoient alors la Palestine, la Syrie & tous les pays voisins. Les Kharizmiens réunis aux troupes de Nodgemeddin commandées par Rokneddin Bibars, Mamluk commirent des désordres effroyables sur les terres des Francs & du Roi de Damas. Jérusalem qui se trouvoit sans défense, fut exposée à leur fureur & à leur barbarie. Tout y fut massacré sans distinction d'âge, ni de sexe, & le saint Sépulchre, pour lequel les Musulmans avoient même de la vénération, ne fut point respecté par les Kharizmiens. Ils enleverent encore Tiberiade qui appartenoit à Eudes de Montbelliard, & égorgerent tous les Chrétiens qu'ils rencontrerent dans les environs d'Aca & de Japha.

Les Rois de Damas & d'Hemesse joignirent leurs forces à celles des Francs pour s'opposer aux progrès des Kharizmiens. Les armées se trouverent rassemblées à Japha, & les Francs prierent Gautier de Brienne, Comte de cette ville, de se mettre à leur tête. Ce Seigneur excommunié par le Patriarche d'Akka, parce qu'il refusoit de lui rendre une tour que le Prélat réclamoit, n'osa prendre les armes sans avoir été relevé de son excommunication. Le danger étoit pressant, mais le Patriarche inexorable refusa toujours de se reconcilier avec lui. L'Evêque de Ramla irrité de la conduite du Patriarche, qui devenoit funeste aux Chrétiens, donna l'absolution à Gautier de Brienne. Le Comte marcha aussitôt aux ennemis, aux-

(1) Le Royaume de Kharizme étoit situé à l'Orient de la mer Caspienne, entre les deux grands fleuves Gihon & Sihon, que les Anciens appelloient Oxus & Jaxartes. Le premier borne en partie ce pays du côté du Midi, & le second au Nord. A l'Orient le Kharizme confine à la Transoxiane & au nouveau Turkestan.

LES CROISADES.

quels il se rendit redoutable par les grands coups qu'il portoit. Accablé par le nombre & abandonné lâchement des siens, il fut fait prisonnier par Barkabkhan, Général des Kharizmiens. Le vainqueur alla aussitôt se présenter devant Japha, & pour forcer la garnison à se rendre, il fit attacher à une croix avec une corde Gautier de Brienne, menaçant de le faire mourir si la ville faisoit la moindre résistance. Le Comte de dessus sa croix exhortoit les siens à se défendre, & à ne point songer à lui sauver la vie. Ce stratagême n'ayant point réussi à Barkabkhan, il envoya le Comte en Egypte avec le Grand Maître de l'Hôpital, & les autres prisonniers qu'il avoit faits à la bataille de Gaza.

La triste situation des Francs affligea extrêmement le Pape Innocent IV. & le détermina à faire assembler un Concile à Lyon, où il fut résolu d'envoyer de nouveaux secours aux Chrétiens d'Orient. Louis IX. dit le Saint, dans une assemblée des Princes, Prélats & Barons du Royaume, prit la croix avec ses trois freres Alfonse, Comte de Poitiers, Robert, Comte d'Artois, Charles, Comte d'Anjou, & un très-grand nombre d'autres Seigneurs François. Ce Monarque ne partit cependant qu'au bout de quelques années avec la Reine son épouse. Il se rendit d'abord dans l'isle de Chypre, & de-là après avoir essuyé une violente tempête, il alla se présenter devant Damiete que le Sulthan d'Egypte avoit munie de toutes sortes de provisions, & qui étoit défendue par les Kenanites, peuples extrêmement braves. L'Emir Phakhreddin à la tête d'une armée, étoit campé dans les environs pour en défendre l'approche & empêcher le débarquement. Le Roi pour donner l'exemple à ses troupes, se jetta le premier à la mer l'épée à la main, & l'armée l'ayant aussitôt suivi, repoussa les Mahométans, & alla camper du côté de l'Occident, dans l'endroit que Phakhreddin avoit été obligé d'abandonner. Le nom de Louis avoit tellement répandu la terreur parmi les Egyptiens, que les habitants de Damiete & les Kenanites mêmes n'oserent lui résister. Ils sortirent précipitamment de la ville, dont les Francs se mirent en possession, ainsi que des richesses & des armes qu'ils y trouverent. Nodgemeddin Saleh, qui faisoit alors le siége d'Hemesse, ne fut pas plutôt informé de la prise de Damiete qu'il retourna promptement en Egypte. Lorsqu'il fut arrivé à Masoure, il y tomba dangereusement malade, & mourut quelques jours après.

Départ de S. Louis pour la Terre sainte.

1248.

1249.

Schadjreddor sa femme aussi recommendable par sa beauté que par sa prudence & son esprit, trouva moyen de conserver le thrône à Moadhem Touran Schah (1). Ce jeune Prince étoit alors dans le Diarbekr, & sa mere, pendant son absence, rassembla un grand nombre de troupes dont elle donna le commandement à Phakhreddin. Comme on avoit promis un bezan d'or à chaque soldat qui apporteroit la tête d'un Franc, les Egyptiens s'introduisoient secrettement dans le camp des Chrétiens pendant la nuit, & tous les matins on en trouvoit plusieurs égorgés. S. Louis ayant reçu le reste des troupes qu'il attendoit de France, se mit en marche pour aller attaquer le Caire. Il fut obligé dans sa route d'en venir diverses fois aux mains avec les Mahométans, & il remporta presque toujours l'avantage sur

(1) Ce Prince étoit fils du dernier Sulthan, & d'une autre femme que Schadjreddor.

eux.

Les Croisades. 1250.

eux. Phakhreddin fut tué dans une de ces rencontres. Une bataille que les deux Partis ſe livrerent quelque temps après, & dont le ſort reſta indécis, affoiblit beaucoup les Chrétiens, qui perdirent outre cela trente-deux vaiſſeaux. Tous les Francs de Jéruſalem & de Syrie demanderent que le Roi de France rendît Damiete, & fît la paix avec le Sulthan (1) d'Egypte, à condition que ce dernier laiſſeroit tranquille le Royaume de Jéruſalem. Cet accommodement ne put avoir lieu, parce que le Sulthan exigeoit que S. Louis ſervît d'ôtage. Comme l'armée manquoit de vivres, & que d'ailleurs la maladie s'étoit miſe parmi les troupes, on réſolut de retourner à Damiete. Dans le temps qu'on étoit occupé à prendre toutes les précautions néceſſaires pour faire une retraite en bon ordre, les Muſulmans entrerent dans le camp des Chrétiens, & maſſacrerent tous les malades. S. Louis, à cette nouvelle, tout malade qu'il étoit, accourut avec ſon arriere-garde au ſecours de ſes ſoldats, & ſecondé du brave Geoffroi de Sergines, il fit des prodiges de valeur. Accablé de fatigue, il ſe fit conduire à quelque diſtance de cet endroit, où il tomba en foibleſſe. Ce fut dans cette occaſion que les Muſulmans le firent priſonnier avec tous les François qui l'accompagnoient. On compte qu'il y eut vingt mille priſonniers, & ſept mille tant tués que noyés. Le Sulthan fit rendre de grands honneurs à S. Louis, qui fut conduit par ſes ordres à Maſſoure, ou au Caire, ſelon quelques Hiſtoriens.

Captivité de S. Louis.

Touran Schah fit propoſer au Roi de France de lui accorder une treve de dix ans, & de lui rendre tous les priſonniers qu'on avoit faits depuis le commencement de la guerre, à condition que Damiete retourneroit au pouvoir des Egyptiens. Le traité fut conclu, & il y fut dit; que les Francs conſerveroient dans le Royaume de Jéruſalem ce qu'ils poſſédoient lors de l'arrivée de S. Louis en Egypte; que Damiete ſeroit rendue aux Muſulmans, & que le Roi de France payeroit huit cent mille bezans Sarraſinois. Le Sulthan promit encore de laiſſer aux Chrétiens tout ce qu'ils avoient dans Damiete, avec la liberté de le vendre ou de le tranſporter ailleurs, & accorda aux malades la permiſſion de reſter dans cette ville juſqu'au rétabliſſement de leur ſanté.

Après la concluſion de ce traité, le Sulthan fit préparer quatre galeres pour conduire à Damiete le Roi & les principaux Seigneurs François; mais il les engagea auparavant à s'arrêter à Phareskour (2), où il étoit alors. Ce fut dans cet endroit que S. Louis fut témoin de la ſcène tragique qui fit perdre à Touran Schah la vie avec le thrône. Les Mamluks (3) Baharites avoient été tout-puiſſants ſous le regne du pere de Touran Schah. Ce dernier devenu Souverain de l'Egypte, amena avec lui du château de Kipha, dont il étoit Gouverneur, d'autres Mamluks, & éloigna de ſa perſonne les Baharites. Ceux-ci irrités du mépris que le nouveau Sulthan faiſoit d'eux, & fâchés de l'accommodement qu'il venoit de faire avec S. Louis ſans leur participation, ſe ſouleverent contre lui, & réſolurent ſa perte. Touran Schah

(1) Ce Prince depuis ſon arrivée en Egypte avoit livré aux Francs le combat dont il eſt ici fait mention.

(2) C'étoit une eſpece de maiſon de campagne.

(3) Voyez ci-devant les Tables chronologiques pour ce qui regarde les Mamluks.

LES CROISADES.

saisi de crainte, se sauva au haut d'une tour qui étoit proche du Nil; mais il fut bientôt obligé de se précipiter dans l'eau, pour éviter de périr au milieu des flammes dont la tour alloit devenir la proye. Neuf Cavaliers le poursuivirent dans le fleuve, & le tuerent près de la galere où étoit le Sire de Joinville. Pharès-Octai lui arracha le cœur, & alla le présenter à S. Louis en lui demandant une récompense. Le Monarque François eut horreur d'une action si abominable, mais comme il ne pouvoit venger le Sulthan, il se contenta de ne rien répondre à ce scélerat.

Après cette sanglante exécution les Rebelles coururent l'épée à la main à la tente de S. Louis, & lui demanderent l'argent qu'il avoit promis de donner. Le traité fait avec Touran Schah fut renouvellé, & S. Louis convint de payer huit cent mille pieces d'or. Les Mahométans violerent leur serment en cette occasion; car ils ne furent pas plutôt maîtres de Damiete, qu'ils égorgerent tous les Chrétiens malades. S. Louis se retira ensuite à Ptolémais pour se remettre des fatigues d'une guerre si funeste.

Les Emirs ne laisserent pas long-temps vaquer le thrône d'Egypte; ils y firent monter Schadjreddor, & lui prêterent serment de fidélité. Le commencement de son regne fut agité de divers troubles occasionnés par les grands & les petits Mamluks. Pour rendre le calme à l'Etat, on crut devoir donner le titre de Sulthan à Moezze-Ibegh, un de ces esclaves Turcs venus du Kaptchac. Ce Prince fut à peine reconnu Souverain que les Mamluks changerent tout d'un coup de sentiment à son égard. Ils mirent la couronne sur la tête de Mouza, un des Princes de la famille de Selaheddin, auquel ils donnerent le titre de Malek-El-Ascraf. Cependant Naser Yousouf, Roi de Damas, demanda du secours à S. Louis contre les Mamluks Baharites, qui avoient assassiné Touran Schah. Pour disposer le Monarque François à favoriser ses desseins, il offrit de lui faire restituer le Royaume de Jérusalem. S. Louis envoya vers le Sulthan Yves le Breton de l'Ordre des FF. Prêcheurs, pour lui rendre de vive voix sa réponse. En même temps Jean de Valenciennes alla trouver les Mamluks Baharites, pour les sommer au nom du Roi de France de donner satisfaction des outrages & des violences qu'ils avoient exercés depuis la treve. Cette Milice qui cherchoit à mettre S. Louis dans son parti contre le Sulthan de Damas, promit de se conformer aux volontés du Roi, & rendit la liberté à un grand nombre de Francs que Jean de Valenciennes ramena à Ptolémaïs, avec des Ambassadeurs de la part des Baharites. S. Louis leur déclara qu'il ne feroit aucun traité avec eux avant qu'ils eussent renvoyé toutes les têtes des Chrétiens qui étoient attachées aux murs du Caire, & tous les enfants qu'ils avoient contraint d'embrasser le Mahométisme. Il exigea de plus qu'ils le tinssent quitte de deux cent mille livres qu'il leur devoit encore. Les Baharites promirent par leur Ambassadeur de satisfaire le Roi sur tous ces points, s'il les secouroit contre le Roi de Damas. On convint qu'il se tiendroit des conférences à Japha pour y conclure le traité; mais Naser Yousouf informé de ce qui se passoit à son désavantage, fit garder les chemins par vingt mille hommes. Les Baharites n'oserent se rendre au lieu des conférences, & ils se contenterent d'envoyer à S. Louis les têtes des Chrétiens, les enfants qu'on leur avoit demandés, & un éléphant dont ils firent

préſent au Roi. Le Sulthan de Damas marcha enſuite contre les Mamluks d'Egypte, & leur fit une ſanglante guerre. Elle fut enfin terminée par un traité, dans lequel il fut dit: que les Baharites garderoient les Provinces d'Egypte, Ghaza, Jéruſalem, & qu'ils rendroient les priſonniers. Tous les pays au-delà du Jourdain furent abandonnés au Roi de Damas. Ce Prince empêcha par ce moyen les Mamluks de faire alliance avec S. Louis. Cette Milice, devenue puiſſante en Egypte, vint enfin à bout de s'emparer du thrône, & d'y placer un d'entr'eux, à l'excluſion de la famille de Selaheddin. Les Croisades. 1253.

Le Roi de Damas, après la paix qu'il venoit de faire avec les Egyptiens, marcha contre les Francs, & ſe préſenta devant les murs de Ptolémaïs, d'où il fut repouſſé. Malgré cet échec, il alla renverſer les murailles de Sidon que le Roi avoit fait rebâtir. S. Louis les fit de nouveau réparer, ainſi qu'un château qui ſervoit à couvrir Ptolémaïs. Ce pieux Monarque viſita enſuite par dévotion le Mont Thabor, fit célebrer l'Office divin dans Nazareth; mais il n'oſa ſe rendre au ſaint Sépulchre ſur les repréſentations qu'on lui fit, qu'il ne devoit entrer dans Jéruſalem qu'après avoir enlevé cette ville aux Mahométans. La mort de la Reine Blanche, mere de S. Louis, l'obligea de repaſſer en France pour veiller aux intérêts de ſon Royaume. 1254.

L'union qui avoit ſubſiſté parmi les Chrétiens pendant le ſéjour que S. Louis avoit fait en Paleſtine, fit place à la diſcorde, auſſitôt que ce Monarque eut quitté le pays. Les Vénitiens aſſiſtés des Piſans, attaquerent les Génois, & tous les Francs de Syrie prirent part à cette guerre inteſtine. Les Egyptiens & les Syriens auroient profité ſans doute de ces diviſions, s'ils n'euſſent été occupés à ſe défendre contre les Mogols, qui cherchoient à ſe rendre maîtres de leurs Provinces. La défaite des Mogols par les Egyptiens mit ces derniers en état de recommencer à faire la guerre aux Francs. Bibars, qui étoit monté ſur le thrône d'Egypte par un crime, envoya des troupes pour piller le Monaſtere de Bethléem, & faire des courſes juſqu'à Ptolémaïs. Il parut lui-même à la tête de trente mille hommes aux environs de cette ville, & les ruina entierement. Il agiſſoit de la ſorte pour ſe venger des Chevaliers du Temple & de l'Hôpital, qui refuſoient de rendre les priſonniers Muſulmans, quoiqu'ils en fuſſent convenus par un traité. Il retourna enſuite en Egypte pour y lever de nouvelles troupes qu'il conduiſit l'année ſuivante contre les Chrétiens. Les Chevaliers du Temple & de l'Hôpital avoient profité de ſon abſence pour faire des courſes vers Ramla & Aſcalon. Bibars ouvrit la campagne par le ſiége de Céſarée qu'il prit en ſix jours. Il fit démanteler cette place, & alla s'emparer de pluſieurs autres châteaux. Devenu maître de celui de Saphad, il fit trancher la tête à ſix cents Chrétiens, qui refuſerent d'embraſſer le Mahométiſme. Profitant de ſes ſuccès, il ſurprit la ville de Jaffa, & alla aſſiéger Antioche dont Boëmond étoit Prince. La ville fut priſe d'aſſaut, & il périt en cette occaſion plus de quarante mille Chrétiens. Bibars, toujours les armes à la main, ne ceſſoit de cauſer de grands dommages aux Francs. Paſſant continuellement d'Egypte en Syrie, & de Syrie en Egypte, il veilloit, pour ainſi dire, en même temps à la ſûreté de ſes Etats. 1263. 1264. 1265. 1266. 1268.

Les grands ſuccès de Bibars engagerent les Papes Urbain & Clément à

LES CROISADES.

1270.

exhorter S. Louis & les autres Souverains de l'Europe à prendre la croix pour ſecourir les Chrétiens de l'Orient. Le Roi de France fut le premier en état de former cette entrepriſe, & il s'embarqua à Aigues-Mortes au mois de Juillet. Il fit voile vers Tunis qu'on étoit réſolu d'attaquer avant que de marcher du côté de l'Egypte. La priſe d'un château fut la ſeule expédition que les François firent dans cette guerre. Le Roi de Tunis, à la tête d'une nombreuſe armée, défendit les approches de ſa capitale, & S. Louis, qui n'avoit pas aſſez de troupes pour forcer le Prince Mahométan, fut obligé d'attendre les ſecours que le Roi de Sicile devoit lui amener. Cependant la maladie ſe mit dans l'armée Chrétienne, & en emporta une grande partie. Le Roi lui-même en fut attaqué, & mourut le 25 d'Août. Il étoit à peine expiré que le Roi de Sicile arriva. Réſolu de prendre Tunis, il s'avança contre les Maures, & remporta ſur eux pluſieurs petits avantages. Le Prince Mahométan qui craignoit de perdre ſon Royaume, fit des propoſitions de paix que le Roi de Sicile jugea à propos d'accepter. Après la concluſion du traité, tous les Chrétiens abandonnerent l'Afrique. Ainſi cette Croiſade ne ſervit en aucune maniere aux Chrétiens de la Paleſtine. Tous les efforts que les Papes firent dans la ſuite pour occaſionner de nouvelles Croiſades, furent ſans ſuccès. Il ſe fit ſouvent de grands préparatifs pour des expéditions dans la Paleſtine; mais divers événements empêcherent les Croiſés de ſe tranſporter en Aſie.

Les Chrétiens de cette contrée diviſés entre eux, & ſoutenus par leurs ſeules forces, ne purent long-temps réſiſter aux coups redoublés que leur porterent les Sulthans d'Egypte. Bibars pendant ſon regne enleva aux Francs preſque toutes les places, & ſes ſucceſſeurs acheverent de leur ôter ce qui leur reſtoit. Enfin en 1292 les Chrétiens n'avoient plus aucune poſſeſſion dans la Syrie, & Khalil, Sulthan Mamluk, eut la gloire d'avoir détruit l'Empire des Francs dans l'Aſie.

Fin de l'hiſtoire des Croiſades.

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

CHAPITRE XV.

Empire des Khalifs.

L'HISTOIRE des Arabes avant la naiſſance de Mahomet ne nous eſt gueres connue. On ſçait ſeulement que ces peuples qu'on fait deſcendre d'Iſmaël, étoient diviſés en pluſieurs Corps, qui avoient chacun leurs Rois. Les Arabes ſe ſont appliqués de bonne heure aux Lettres, & pluſieurs ont même brillé par leurs ouvrages d'éloquence & de poëſie. On prétend que quelques-uns s'étoient adonnés à l'Hiſtoire, & avoient écrit ſurtout celle de leur pays; mais les révolutions qui y ſont arrivées nous ont fait perdre ces monuments précieux. Les Arabes ſe ſont encore beaucoup attachés à l'Aſtronomie & même à l'Aſtrologie. Comme ils vivoient dans des campagnes ſous des tentes de poil de chevres avec leurs troupeaux, ils cherchoient à prévoir les pluyes, les tempêtes & les différentes variations de l'air. Dans les premiers temps de

Empire des Khalifs.

EMPIRE DES KHALIFS.

l'établiſſement du Mahométiſme, ils refuſerent de s'appliquer à la Philoſophie, & ſe contenterent d'étudier leurs Loix & l'Alcoran. Ils craignoient que la Philoſophie n'introduisît parmi eux l'eſprit de chicane, & ne fît naître une infinité de ſectes. Ils avoient même défendu la lecture du Pentateuque & de l'Evangile, & ce fut ſur ces principes qu'ils brûlerent les Bibliothéques qu'ils trouvoient dans les villes dont ils faiſoient la conquête.

Les diſputes de Religion qui s'éleverent au commencement de la Dynaſtie des Ommiades, produiſirent pluſieurs ouvrages théologiques. Les Arabes ne prirent goût pour la Philoſophie que ſous le regne d'Abou-Dgiafar-Al-Manſour, ſecond Khalif de la Dynaſtie des Abbaſſides, & Almamoun la fit fleurir. Il demanda aux Empereurs de Conſtantinople tous les livres qu'ils avoient en ce genre, & on lui envoya ceux de Platon, d'Ariſtote, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, de Ptolémée, & de pluſieurs autres que le Khalif fit traduire en Arabe. On établit des Colleges, où des Profeſſeurs célebres enſeignoient toutes les ſciences. Depuis ce temps les Arabes ont un très-grand nombre de livres dans tous les genres, & on en voit une bonne partie dans la Bibliothéque du Roi.

Les anciens Arabes gouvernés, comme je l'ai dit, par différents Rois, eurent ſouvent affaire aux Romains, qui ne purent cependant venir à bout de les réduire entierement. Pluſieurs fois vaincus, mais jamais ſoumis, ils prirent ſouvent les armes pour ſe délivrer du joug qu'on vouloit leur impoſer. Ces peuples anciennement Idolâtres reçurent l'Evangile par le miniſtere de S. Jude, & dès le troiſieme ſiecle le Chriſtianiſme étoit établi dans l'Arabie, où il ſe tint deux Conciles. La Religion Chrétienne s'y conſerva juſqu'au ſeptieme ſiecle, dans lequel parut un impoſteur qui, en changeant la Religion des peuples, trouva moyen de les aſſujettir à ſa domination.

MAHOMET. Ce fut de la Tribu des Coraïſchites, la plus illuſtre de l'Arabie, que ſortit le célebre impoſteur Mahomet, ou Mohammed, ſuivant la prononciation Arabe. Cette Tribu avoit ſeule la garde & l'Intendance d'un Temple fameux appellé *la Caabah*, c'eſt-à-dire, *Maiſon quarrée*. Cet édifice, ſuivant l'Alcoran, avoit été élevé à l'honneur du vrai Dieu par Abraham & Iſmaël. Il avoit enſuite été conſacré au culte des Idoles depuis que le Paganiſme s'étoit introduit parmi les Arabes. Cet endroit ſi renommé autrefois par les voyages de dévotion que les Payens Arabes y faiſoient, l'eſt encore aujourd'hui par les pélerinages des Mahométans. L'Intendance de ce Temple avoit anciennement appartenu aux Khoſaïtes, Tribu célebre parmi les Arabes; mais elle leur avoit été enlevée par Koſſa, l'un des ancêtres de Mahomet, & qui étoit déjà Chef de la Tribu des Coraïſchites. Il ſçut ſi bien s'affermir dans ſon uſurpation qu'il reſta maître de la Caabah, dont l'Intendance paſſa à ſa poſtérité, ainſi que la Principauté de la Mecque, qui étoit comme un appanage de cette charge. Celui de ſes ſucceſſeurs qui en jouiſſoit lorſque Mahomet vint au monde, s'appelloit Abdal-Moutaleb. Parmi le grand nombre d'enfants qu'il avoit, les plus célebres étoient Abdallah, Al-Abbas & Aboutaleb. Abdallah fut pere de Mahomet, & mourut peu de temps après la naiſſance de ſon fils, qu'il laiſſa ſous la tutelle de ſa

L'EMPIRE D'ALEXANDRE LE GRAND

Par J.B. Nolin

Stades Grecs anciens dont se servoient les Ingenieurs d'Alexandre dont 1111. font un degre de G. Cercle.

Stades Grecs ordinaires dont 700 respondent a un degre de G. Cercle.

Parasanges des Perses a 23½ au D.

Lieues comm. de France a 25 au Degre

C. Beauvais Sculp.

mere. Elle mourut auſſi au bout de quelques années, & le jeune Mahomet reſta orphelin & ſans aucun bien à l'âge de ſept à huit ans. Aboutaleb ſon oncle prit ſoin de ſon éducation, & le garda chez lui juſqu'à ce qu'il eût vingt ans. Il le plaça alors auprès d'une veuve nommée Cadhige, qui faiſoit un commerce conſiderable. Mahomet employé d'abord aux moindres fonctions, fit bientôt connoître qu'il étoit capable de remplir d'autres poſtes. La veuve ne tarda pas à faire uſage de ſes talents, & lui confia le ſoin de ſes chameaux; ce qui veut dire qu'elle en fit ſon homme de confiance. Mahomet gouverna les affaires de Cadhige avec tant de zele, que les biens de cette veuve augmenterent conſiderablement depuis qu'il en avoit l'intendance. Cadhige, pour le récompenſer de toutes ſes peines, le mit en poſſeſſion de toutes ſes richeſſes, en lui donnant la main. Il continua encore le commerce pendant quelques années, & il ne l'abandonna que pour exécuter un projet, dont le haſard lui avoit fourni l'idée. Attaqué d'un mal épileptique, il fut un jour ſurpris dans cet état par ſa femme, qui, crédule & ſuperſtitieuſe, s'imagina que ſon mari étoit ravi en extaſe. Lorſqu'il eut repris ſes eſprits, elle lui fit part de ce qu'elle penſoit, & Mahomet profitant de l'opinion où ſa femme étoit qu'il avoit des viſions prophétiques, réſolut d'en tirer parti pour ſe faire regarder comme un homme inſpiré. Déterminé à prêcher une nouvelle doctrine, il s'inſtruiſit des différentes Religions qu'on profeſſoit dans la Syrie, dans la Judée, & dans les autres pays qu'il avoit parcourus. Le Chriſtianiſme étoit alors défiguré par des héreſies de diverſes eſpeces, & la Syrie étoit infectée par les ſectes des Ariens, des Neſtoriens & des Manichéens.

Le caractere vif de ſa Nation, porté naturellement à la nouveauté, ſembloit promettre à Mahomet un heureux ſuccès pour l'exécution de ſon entrepriſe. Après avoir fait un monſtreux aſſemblage de Judaïſme & de Chriſtianiſme défiguré, il eſſaya ſa prétendue miſſion dans ſa propre famille. Cadhige déjà perſuadée que ſon mari avoit des révélations, n'eut pas de peine à ajouter foi à tout ce qu'il lui dit. Il lui déclara que dans ſes extaſes, Dieu lui parloit par le miniſtere de l'Ange Gabriel, & qu'il lui dictoit ce qu'il devoit annoncer aux hommes de ſa part. Cadhige publia bientôt que ſon mari étoit prophéte, mais les premiers proſélytes ne furent que les domeſtiques de Mahomet, & quelques gens du bas peuple. Le nouveau Légiſlateur ſçut les attacher à ſon parti par des largeſſes conſidérables, & ceux-ci devenus plus ardents par ſes libéralités, publierent hautement l'authenticité de la miſſion du nouvel Apôtre. Le Vulgaire, ignorant toujours ſuſceptible du merveilleux & du nouveau, ſaiſit avec avidité tout ce qu'on lui raconta du prétendu prophéte. Le nombre de ſes Sectateurs s'augmenta bientôt à un tel point que les Magiſtrats de la Mecque réſolurent d'arrêter le cours du Fanatiſme. Il fut décidé qu'on ſe ſaiſiroit de l'impoſteur, & qu'on le garderoit étroitement en priſon. Mahomet, averti de ce qui ſe tramoit contre lui, prit auſſitôt la fuite, & pour éviter de tomber entre les mains de ceux qui le pourſuivoient, il ne marchoit que la nuit, & ſe cachoit le jour dans les cavernes. Il fut ſuivi dans ſa retraite de pluſieurs de ſes diſciples, dont il ſçut enflammer le zéle par des diſcours pathétiques & ſéduiſants. Tous ſe dévouerent à ſes volon-

EMPIRE DES KHALIFS.

tés, & firent un ſerment ſolemnel de ſe ſacrifier entierement pour lui, & pour ſoutenir ſa doctrine.

Mahomet encouragé par ces premieres démarches, acheva heureuſement ſa route, & arriva avec ſa ſuite dans une ville nommée Yatreb, & qu'on appella depuis *Medina al Nabi*, c'eſt-à-dire, *ville du Prophete* (1). Les partiſans de l'impoſteur avoient préparé les habitants de cette ville à le bien recevoir, & il y trouva un grand nombre de proſélytes, qui devenu très-conſidérable en peu de temps, le mit en état de faire recevoir ſa doctrine par la voye des armes. Il commença à employer le zéle de ſes nouveaux diſciples contre les habitants de la Mecque ; mais comme il ne vouloit pas faire connoître que la vengeance étoit le motif de cette démarche, il ſe ſervit du prétexte de la Religion. Ses diſciples animés par le fanatiſme promirent d'exécuter aveuglement ſes volontés. La premiere expédition qu'il fit contre les Mecquois ne fut pas heureuſe, & le corps de troupes qu'il avoit envoyé pour les attaquer fut entierement défait. Mahomet s'apperçut qu'il étoit néceſſaire de diſcipliner ſes nouvelles troupes avant que de faire aucune entrepriſe conſidérable avec elles. Lorſqu'il les eut formées aux différentes évolutions de la guerre, & qu'il leur eut fourni des armes plus commodes, il les eſſaya contre une caravanne de Khoraïſchites. Le ſuccès répondit à ſes eſpérances, & toute la caravanne fut enlevée malgré la valeur de ceux qui l'accompagnoient. Les priſonniers qui refuſerent d'embraſſer la nouvelle doctrine furent maſſacrés, & on combla de biens ceux qui reconnurent la miſſion de Mahomet.

Le butin qu'on avoit fait dans la derniere action, & qui avoit été partagé entre les ſoldats, attira dans le parti de Mahomet une grande multitude de brigands qui ſe rendirent bientôt redoutables dans le pays. Mahomet profita de la terreur que ſes armes avoient répandue de tous côtés, & la Mecque fut enfin obligée de le reconnoître pour ſon Souverain. Il y ordonna le culte public de ſa Religion, chargea les plus inſtruits de ſes diſciples d'enſeigner les préceptes & les cérémonies de ſa Loi, & leur commit le ſoin de les faire obſerver. L'ambition de Mahomet n'étoit point ſatisfaite par la conquête de Médine & de la Mecque ; il déſiroit encore réduire toute l'Arabie ſous ſa domination. La fortune ſecondant ſes projets, il battit dans la plaine de Bedre une armée d'Arabes ; mais cet avantage conſidérable fut ſuivi d'une défaite complette près de la montagne d'Ohod. Abou Sofian, ſon ennemi

(1) C'eſt au temps de cette retraite que les Sectateurs de Mahomet ont fixé leur fameuſe époque qu'ils appellent Hégire, c'eſt-à-dire, fuite ou retraite. On place communément cette année à l'an 622 de J. C. le 15 ou le 16 de Juillet. Les anciens Arabes comptoient d'une maniere différente que les Arabes Mahométans. Les mois, ſuivant les premiers, étoient ſolaires, & revenoient toujours dans la même ſaiſon. L'idée que préſentoient les noms de ces mois étoient relatifs à l'occupation que la ſaiſon exigeoit alors. Depuis Mahomet les Arabes ont admis l'année lunaire, mais ils ont conſervé les anciens noms de leurs mois, qui, devenus moins longs de quelques jours, & ne ceſſant de courir ſans aucune intercalation, tombent à préſent également dans l'hyver, dans le printemps, dans l'été ou dans l'automne, & ne répondent plus aux travaux qui ſe faiſoient, ni aux expéditions militaires qui s'entreprenoient dans certains temps, & qui étoient en quelque façon annoncées par le nom du mois.

particulier,

particulier s'étoit mis à la tête des Khoraïſchites, & avoit marché à la rencontre des Mahométans. Une bleſſure que le Prophete reçut au commencement du combat l'obligea de ſe retirer, & ſes troupes ne le voyant plus à leur tête lâcherent pied auſſitôt. Cet échec fut d'autant plus ſenſible à Mahomet, que les parents de ceux qui avoient été tués à la bataille murmuroient hautement contre lui. Mahomet toujours fécond en reſſources, prit le ton prophétique, & déclara qu'on ne pouvoit réſiſter aux décrets éternels, & qu'il avoit été décidé de toute éternité que les ſoldats morts auprès d'Ohod devoient y terminer leurs jours. Cette fauſſe idée de la prédeſtination que Mahomet cherchoit à inculquer dans l'eſprit de ſes Sectateurs, en fit dans la ſuite autant de Heros, & on donna le nom de martyres de la Religion à tous ceux qui périſſoient les armes à la main. Le courage revint à ſes troupes, & elles forcerent bientôt différentes Tribus à reconnoître la loi du nouveau Prophete.

Les Khoraïſchites intimidés des progrès rapides de Mahomet firent un traité avec lui, & la treve fut conclue pour dix ans. Sa politique l'empêcha d'employer ſes forces pour les réduire, perſuadé que par la ſuite ils ſe déclareroient volontairement pour lui, & attireroient dans ſon parti pluſieurs Tribus qui lui étoient fortement oppoſées. A la faveur de cette treve, il établit le célebre pélerinage au temple de la Mecque. Il fit donc publier dans toutes les places de ſa dépendance, que ceux qui avoient embraſſé ſa doctrine pourroient aller en dévotion à la Mecque. Il régla les temps convenables pour ce voyage, & preſcrivit les cérémonies qu'on devoit y obſerver. Pour ne point donner d'ombrage aux Khoraïſchites, il défendit aux pélerins de porter des armes, & de reſter plus de trois jours à la Mecque. Accommodement qu'il avoit fait avec les Khoraïſchites, lui procura de nouveaux diſciples, ſes étendards.

Mahomet en conſéquence de la treve, ne pouvant plus porter les armes contre ſes compatriotes, fit la guerre aux Juifs, auxquels il enleva pluſieurs places. Ce fut au milieu de ces conquêtes qu'il penſa trouver le terme de ſa vie dans un repas, où on lui ſervit une épaule de mouton empoiſonnée. Il ſe trouva extrêmement mal après en avoir mangé, & on eut beaucoup de peine à le tirer d'affaire ; mais on ne put détruire entierement l'impreſſion du poiſon dont il ſe reſſentit toujours pendant les trois années qu'il vécut encore. On ne découvrit qu'après ſa mort l'auteur de cette méchante action. Zaïnab, fille de celui chez lequel Mahomet avoit logé, voulut éprouver ſi cet impoſteur étoit véritablement Prophete. Elle étoit perſuadée que ſi ſa miſſion venoit de Dieu, il découvriroit bientôt le poiſon qui étoit caché, ou qu'il n'en recevroit aucun dommage, & elle ſe faiſoit une gloire de délivrer ſa patrie d'un tyran, ſi Mahomet n'étoit qu'un faux Prophete.

La foible ſanté de Mahomet ne l'empêcha pas de déclarer la guerre aux Grecs, & elle ſe fit avec toute la fureur & l'acharnement que le fanatiſme ſeul eſt capable d'inſpirer. Mahomet ne marcha point en perſonne, il donna le commandement de ſes troupes à Khaled. Ce Général fit des actions de valeur, qu'on pourroit comparer à celles qu'on trouve dans l'Arioſte.

EMPIRE DES KHALIFS.

Tout plia devant lui, & avec une armée de trois mille hommes, il vint à bout de battre vingt mille Grecs auprès de Mouta dans la Syrie. La gloire d'une expédition ſi éclatante réjaillit ſur le Prophete, & ce fut à cette occaſion qu'il fit ſon premier péletinage au Temple de la Caabah. Il y obſerva les cérémonies qu'il avoit lui-même établies, & elles ont toujours été depuis ſcrupuleuſement ſuivies. Il entra dans le Temple, & y baiſa la pierre noire qui étoit en grande vénération parmi les Arabes, & qui étoit placée à l'un des angles du Temple. Après cet acte de dévotion il ſortit, & fit ſept fois le tour de la Caabah. Cette cérémonie ſi ſinguliere en elle-même, l'eſt encore davantage par la façon dont elle a toujours été exécutée. Ces ſept tours doivent ſe faire par bonds & par ſauts; & les trois premiers ſont extrêmement vifs: les quatre autres ſe font avec une certaine gravité. Mahomet, après avoir rempli fidelement tout ce qui ſe pratiquoit en cette occaſion, ſe rendit à Médine avec un nombreux cortége.

Ce que Mahomet avoit prévû ne tarda pas à arriver. La plûpart des Koraïſchites frappés de ſa gloire, embraſſerent enfin ſa doctrine, & il vit par ce moyen ſous ſes loix la Tribu qui lui étoit le plus oppoſée. Cet exemple n'empêcha pas quelques autres Tribus de ſe révolter, mais les efforts qu'elles firent pour recouvrer leur liberté, ne ſervirent au contraire qu'à appeſantir le joug de leur eſclavage. Mahomet traita les vaincus avec la derniere rigueur, & n'épargna que ceux qui adopterent ſes ſentiments. Ce fut dans cette circonſtance que Mahomet ſe fit reconnoître Souverain de la Mecque, tant au ſpirituel qu'au temporel. Quelque temps après, qui étoit la huitieme année de l'Hégire, un reſte de rebelles échappés au fer du vainqueur forma un Parti, & fut bientôt en état de faire tête à celui de Mahomet. Le Prophete marcha contre les factieux, & leur préſenta la bataille. La victoire ſe déclara d'abord pour les rebelles, mais le Prophete ayant rallié ſes troupes par ſes vives exhortations, les ramena au combat. On ſe battit avec une nouvelle ardeur de part & d'autre, & Mahomet triompha de ſes ennemis. Ce moment décida de la liberté des Arabes, & Mahomet ſe vit enfin Souverain de toute l'Arabie. En reconnoiſſance de cette victoire qui mettoit le ſceau à ſa ſouveraineté, il fit un ſecond pélerinage à la Mecque. Il y établit des Tribunaux pour rendre la juſtice, & nomma des Officiers pour remplir les différentes charges. Il créa en même temps un Iman, c'eſt-à-dire, un Pontife prépoſé pour l'inſtruction des peuples. Tout fut alors tranquille dans le pays, & les Arabes oubliant leur ancienne forme de gouvernement, ne ſongerent plus à ſecouer le joug que Mahomet leur avoit impoſé. Cet impoſteur profita du calme qui regnoit dans ſes nouveaux Etats pour lever un grand nombre de troupes, & les former à la diſcipline militaire.

Ces précautions ne furent point inutiles. Les Grecs réſolus de venger dans le ſang des Muſulmans l'affront qu'ils avoient reçu à Mouta, s'avancerent vers Balka, place très-forte ſur les frontieres de la Syrie. Mahomet informé de leur marche, ſe mit à la tête de trente mille hommes & alla à leur rencontre. Cette nouvelle détermina les Grecs à ſe retirer, & le propliete n'ayant plus d'ennemis à combattre retourna à Médine. Il fit encore à la Mecque un troiſiéme pelerinage; mais celui-ci fut plus pompeux que

les deux précédents. Le Prophete prêcha dans le temple, & fit de nouveaux reglements touchant le culte & les cérémonies de ſa nouvelle Religion. Ce qu'il y eut de plus remarquable en cette occaſion, c'eſt qu'il immola pluſieurs chameaux. On ne voit cependant pas que ſes Sectateurs ayent imité ſon exemple, ou du moins que l'uſage de ces ſacrifices ait été long-temps en vigueur. Cette fête fut terminée par les adieux que le Prophete fit au peuple; car il prévoyoit que ſa fin approchoit. Ce voyage fut appellé le pélerinage de l'adieu. Il retourna enſuite à Medine où il apprit qu'à ſon imitation deux Arabes s'étoient érigés en Prophetes. Leurs ſuccès ne furent pas de longue durée, & leurs partis ſe diſſiperent d'eux-mêmes.

Mort de Mahomet. 11. de de l'Hégire. 532. de J. C.

Mahomet quelque temps après tomba dangereuſement malade chez une de ſes femmes nommé Zainab. Il ſe fit alors tranſporter chez Aiesha, l'une d'entr'elles qui étoit ſa favorite. Ce fut là qu'il termina une vie marquée par tant d'évenements extraordinaires. On croit qu'il étoit alors dans la ſoixante-troiſiéme année de ſon âge. Quelques fanatiques prétendirent qu'il ne pouvoit mourir, & Omar le plus zélé de ſes diſciples menaça de ſabrer le premier qui oſeroit ſoutenir que Mahomet avoit été ſujet à la mort. Aboubekr plus ſage & plus ſenſé que les autres démontra que le Prophete étoit un homme mortel; & par la ſageſſe de ſes diſcours, il vint à bout de rétablir le calme. Il s'éleva bientôt une autre conteſtation au ſujet de ſa ſépulture: les uns vouloient que ce fût à la Mecque le lieu de ſa naiſſance; d'autres à Medine, & quelques-uns à Jéruſalem, qu'ils regardoient comme la ville des Prophetes. Aboubekr termina encore ces différends en rapportant qu'il avoit oui dire à Mahomet, que tout Prophete devoit être enterré dans le lieu même où il mourroit. En conſéquence, on creuſa une foſſe dans la maiſon d'Aiesha, ſous le lit même où le Prophete étoit mort, & ce fut là que ſon corps fut inhumé.

Mahomet étoit d'une moyenne taille, mais bien proportionné. Son teint rembruni, & en même temps vif & animé, annonçoit un tempérament robuſte, qui auroit pu le conduire à une extrême vieilleſſe, ſi le poiſon n'eût abrégé ſes jours. Il ſoutenoit avec une conſtance admirable les beſoins de la nature, & les travaux les plus fatiguants. Il avoit un génie vaſte, capable des plus grands deſſeins, & une fermeté d'ame qu'aucun obſtacle ne pouvoit étonner. Conſtant à pourſuivre les projets les plus ſurprenants, il trouvoit en lui-même des reſſources infinies pour les faire réuſſir. Son eſprit ſouple, vif & pénétrant le guidoit ſur le choix des moyens, & il étoit preſque toujours ſûr du ſuccès par l'adreſſe avec laquelle il ſçavoit s'accommoder au temps, aux circonſtances, & ſur-tout au génie de ſa nation. Perſonne ne parloit mieux que lui, & il paroiſſoit avoir fait une étude particuliere de ſa langue. Il en connoiſſoit toute l'énergie, la force, l'abondance, la pureté. Naturellement éloquent, ſon ſtyle étoit fort, pathétique, ſes tours élégants, & ſes expreſſions extrêmement vives. Cette facilité de s'énoncer provenoit d'une imagination brillante & féconde, qui lui fourniſſoit abondamment, ſelon l'occaſion, les idées les plus capables de le faire parvenir à ſes fins. Il joignoit à une mémoire heureuſe, une conception vive. Il avoit beaucoup de gayeté dans l'eſprit, & d'égalité dans l'humeur. Populaire avec les gens du commun, familier avec les Nobles, il traitoit avec bonté ceux

EMPIRE DES KHALIFS.

qui s'adreſſoient à lui, & gardoit ſcrupuleuſement les paroles qu'il avoit données. Les pauvres trouvoient en lui un pere tendre, ſenſible à leur miſere & très-libéral. Si nous en croyons Abulfeda, il joignoit à ces qualités une abſtinence & une ſobriété peu communes.

Il pouſſoit cependant juſqu'à l'excès ſa paſſion pour les femmes. Les Hiſtoriens ne ſont point d'accord ſur le nombre qu'il en eut. Un Auteur Arabe lui en donne dix-ſept ſans les concubines. Gentius, auteur Chrétien, les fait monter juſqu'à vingt-ſix; ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Prophete avoit beaucoup plus de femmes qu'il n'étoit permis par ſon propre Alcoran, qui n'en accorde au plus que quatre à la fois. Les plus célebres & les plus aimées de ces femmes furent Cadhige, Aiesha, & Haſſa. La premiere mourut trois ans avant l'hegire, Aïesha vécut long-temps après Mahomet. Elle n'avoit que ſept ans lorſqu'elle fut mariée, & mourut l'an 58 de l'hegire. Haſſa étoit fille d'Omar. Elle fut la dépoſitaire de l'Alcoran après la mort de Mahomet. Cet impoſteur eut huit enfants de Cadhige; ſçavoir, quatre garçons & quatre filles qui moururent tous avant leur pere, à l'exception de Fatime qui lui ſurvécut de quelques mois. Ses autres femmes ne lui donnerent point d'enfants.

Alcoran.

Mahomet raſſembla toutes ſes prétendues révélations, & tout ce qu'il avoit enſeigné de vive voix. Il en compoſa un livre qui fut nommé Alcoran; c'eſt-à-dire, livre par excellence. C'eſt un mélange ſingulier de contradictions, de fables & de grandes vérités. Lorſque le Prophete agiſſoit d'une maniere oppoſée à ce qu'il enſeignoit, il ajoutoit un nouveau chapitre qui l'autoriſoit dans ſes actions. Devenu éperdument amoureux de Zaïnab, femme de Zaïd un de ſes principaux Officiers, il engagea celui-ci à la répudier, & l'épouſa enſuite. Ce mariage ſcandaliſa les Arabes, mais l'impoſteur au moyen d'une révélation fit diſparoître le crime. Voici comme il s'exprime au trente-troiſiéme chapitre de l'Alcoran. (C'eſt Dieu qui parle:) *Or après que Zaïd eut exécuté à l'égard de ſa femme ce qu'il avoit réſolu, nous l'avons unie avec toi pour être ton épouſe.... Le Prophete n'a commis aucune faute en faiſant ce que Dieu lui a ordonné, &c.* Mahomet uſa du même artifice dans une autre occaſion à peu près ſemblable. Surpris dans un entretien ſecret avec une fille nommée Marie, dont les charmes lui avoient touché le cœur, il promit à ſes femmes qui faiſoient beaucoup de bruit à ce ſujet, de ne plus revoir celle qui leur cauſoit tant d'ombrage. Comme il craignoit de de ne pouvoir tenir parole, il s'en fit promptement diſpenſer par l'Ange Gabriel qui lui fit ce reproche: *O Prophete, pourquoi uniquement pour complaire à tes femmes, t'abſtiens-tu de faire ce que Dieu t'a permis? O Dieu te déclare la diſſolution de tes ſermens.* C'eſt ainſi que Mahomet impoſoit aux autres un joug qu'il ne vouloit point porter. Ce qui concerne la divinité & ſes attributs eſt traité dans l'Alcoran avec beaucoup de majeſté. Il en eſt de même de l'amour de Dieu & du prochain, & de pluſieurs vertus morales, dont les idées & les définitions ſont expoſées avec beaucoup de ſens & de juſteſſe. Mahomet employa plus de vingt ans à compoſer ce biſarre recueil, dont la plûpart des propoſitions qui concernent la doctrine, ſont des héreſies empruntées d'Arius, de Neſtorius, de Sabellius & d'autres héreſiarques. Il fut d'abord aidé dans ſon entrepriſe par un Juif, & enſuite

par un Moine Chrétien, que les Occidentaux appellent Sergius. Les deux points fondamentaux de la doctrine Mahométane consistent à enseigner, 1°. que tout ce qui arrive est tellement déterminé dans les idées éternelles que rien ne peut en empêcher l'effet; 2°. que la Religion Mahométane doit être établie sans miracles, & être reçue sans disputes, ni contradictions. En conséquence, on doit mettre à mort quiconque refuse de la recevoir, & l'on se rend digne du Paradis en égorgeant les incrédules; de même qu'en périssant sous les armes des ennemis du Mahométisme, on gagne la couronne du martyre. Ce fut par ces principes que Mahomet vint à bout d'inspirer le fanatisme à ses disciples, & qu'il les porta à voir d'un œil tranquille la mort dans les combats.

EMPIRE DES KHALIFS.

La mort de Mahomet pensa causer la ruine d'un Empire qu'il avoit fondé avec tant de soins, & qu'il avoit cimenté par le sang des Arabes. On ne sçait pour quelle raison il ne s'étoit point désigné de successeur, & peu s'en fallut que les Mahométans ne s'égorgeassent pour lui en donner un. Tout étoit plein de troubles & de confusion, & on étoit prêt à en venir aux mains, lorsqu'Omar se jetta tout d'un coup aux pieds d'Aboubekr, & lui rendit hommage. Cette action calma sur le champ les esprits, & tous ceux qui étoient présents reconnurent Aboubekr pour leur Souverain. Ali, qui n'étoit point à l'assemblée, & qui, comme gendre de Mahomet (1), prétendoit à la souveraineté, murmura hautement, mais Aboubekr vint à bout de le gagner. Ce dernier par modestie ne prit que le titre de Khalif, mot qui signifie héritier ou successeur. Le commencement du regne de ce premier Khalif fut troublé par la révolte de plusieurs Tribus Arabes, & par quelques Particuliers qui voulurent imiter Mahomet. Aboubekr étant parvenu à dissiper le Parti des rebelles, envoya des troupes dans la Syrie contre l'Empereur Héraclius. La fortune seconda les projets du Khalif, & les armées Grecques ne purent tenir devant les Mahométans. Bostra, malgré une vigoureuse résistance, fut obligée de se soumettre, ainsi que la ville de Damas, qui s'étoit défendue avec tant d'ardeur, que les Mahométans avoient été contraints d'en lever le siége. Il fut recommencé de nouveau, & cette place succomba enfin sous les efforts des Arabes. Aboubekr mourut peu de temps après universellement regretté de tous ses sujets. Son regne, qui n'avoit été que de deux ans & trois mois, fut marqué par les plus grands succès. Ce Prince étoit recommandable par sa chasteté, sa tempérance, sa modestie, sa frugalité & son amour pour les pauvres. Tant qu'il fut Khalif il vécut toujours de son patrimoine, & ne prit dans le thresor que trois dragmes qu'il regardoit comme le salaire de ses services.

Troubles excités à la mort de Mahomet.

ABOUBEKR reconnu Khalif.

13. de l'Hégire. 634. de J. C.

Aboubekr avant que de mourir avoit eu soin de faire reconnoître Omar pour son successeur; de sorte que celui-ci ne trouva aucune difficulté pour monter sur le thrône. Il continua la guerre que son prédécesseur avoit commencée en Syrie, & il n'eut pas de moindres avantages. Il se rendit maître par ses Généraux de la ville d'Hemesse, & de plusieurs autres places de la Syrie. Baalbec lui résista plus long-temps; mais elle fut enfin contrainte de se rendre, ainsi que la ville de Schaïzar. L'Empereur Grec ne

OMAR, second Khalif.

(1) Il avoit épousé Fatime, fille de Mahomet.

EMPIRE DES KHALIFS.

ſe tenoit cependant pas tranquille, & il envoyoit ſans ceſſe des troupes pour s'oppoſer aux progrès des Arabes. Ces derniers, qui ſe battoient en furieux, remporterent de continuelles victoires ſur les Grecs, & la plus célebre bataille qu'ils gagnerent fut celle d'Yermouk. L'armée Grecque y fut entierement taillée en pieces, & cette défaite totale mit les Mahométans en état d'achever ſans obſtacles la conquête de la Syrie. Ce fut alors que Jéruſalem fut obligée d'ouvrir ſes portes aux Mahométans, & de ſubir leurs loix. Les habitants ne voulurent cependant ſe rendre qu'au Khalif même, & Omar ſe vit dans la néceſſité de quitter l'Arabie, & d'aller ſe mettre à la tête de ſes troupes. Ce Khalif vivoit avec une ſi grande ſimplicité, qu'il fit ſon voyage ſur un chameau roux, chargé de deux ſacs, dont l'un contenoit de l'orge, du riz & du froment mondé, & dans l'autre il n'y avoit que quelques fruits. Il avoit encore une outre pleine d'eau, & un grand plat de bois. Ce fut avec cet équipage, ſi différent de celui des Khalifs ſes ſucceſſeurs, qu'Omar arriva à Jéruſalem. Les habitants eurent lieu d'être ſatisfaits de la conduite qu'il tint à leur égard.

La conquête de Jéruſalem fut bientôt ſuivie de celle de pluſieurs autres places, dont les plus célebres étoient Alep & Aazaz. Cependant l'Empereur Héraclius, qui commençoit à ſe croire hors d'état de défendre la Syrie, accepta la propoſition que lui fit un ſcélerat de faire périr Omar par le fer. L'aſſaſſin n'ayant pû trouver une occaſion favorable d'exécuter ſon criminel projet, s'en repentit, déclara au Khalif le deſſein qu'il avoit eu, & ſe fit Muſulman après avoir obtenu ſon pardon. L'Empereur Grec, trop perſuadé alors qu'il ne pouvoit plus réſiſter aux forces des Mahométans, abandonna la ville d'Antioche, qui ſe ſoumit aux Arabes. Le ſéjour délicieux de la Syrie commença à énerver le courage de ces peuples, & ils refuſerent ouvertement d'aller faire la conquête du pays des Montagnes. Le Général Mahométan réveilla néanmoins l'ardeur de quelques-uns, mais l'expédition ne fut pas heureuſe. La Paleſtine éprouva bientôt le même ſort que la Syrie, & les Arabes ſe mirent en poſſeſſion de Tripoli, de Tyr, de Céſarée, de Ptolémaïs, de Joppé, d'Aſcalon, de Gaza, de Napouloufe & de Tiberiade. Ils ſe rendirent auſſi maîtres dans la Syrie maritime de Bérite, de Sidon & de Laodicée.

Tant de ſuccès ne ſervirent qu'à animer l'ardeur des Mahométans, & l'an 18 de l'Hégire. 639. de J. C. ils tenterent la conquête de l'Egypte, qui appartenoit alors aux Empereurs Grecs. La trahiſon de Makaukas facilita aux Arabes l'entrée dans le pays, & ils commencèrent les hoſtilités par le ſiége & la priſe du château de Meſrah. Maîtres de cette place, ils aſſiégerent Alexandrie, que les habitants, après une vigoureuſe défenſe, abandonnerent enfin au vainqueur (1). La priſe de cette ville décida du ſort de toute l'Egypte. Cette vaſte Contrée ſe ſoumit aux Muſulmans, qui en tirerent un immenſe tribut. Elle fut par la ſuite d'une grande reſſource aux Arabes dans les temps de famine. Omar ne ſurvécut pas long-temps à la conquête de l'Egypte, & il mourut l'an 23 de l'Hégire. 644. de J. C.

(1) Ce fut dans cette occaſion que les Mahométans brûlerent cette fameuſe Bibliothéque que les Ptolémées s'étoient plû à raſſembler.

Empire des Khalifs. Othman. 644. de J. C.

Omar avoit refuſé de ſe nommer un ſucceſſeur, mais il avoit déſigné ſix Electeurs qui devoient proclamer un Khalif. Un d'entr'eux devenu maître de l'élection, avoit deſſein de choiſir Ali pour Khalif, à condition qu'il ſe conduiroit ſuivant l'avis des Anciens; mais le gendre de Mahomet refuſa la dignité qu'on lui offroit à une telle condition. Othman ſe ſoumit à toutes les propoſitions qu'on lui fit, & fut proclamé Khalif. Ce Prince ſignala les commencements de ſon regne par les grands avantages que ſes troupes remporterent dans la Perſe, où elles étoient déjà entrées ſous le regne d'Omar. Les Mahométans s'étendirent auſſi dans l'Afrique, & y firent de grands progrès; de ſorte qu'ils ſoumirent le pays depuis l'Egypte juſqu'au détroit de Gibraltar. Le trop grand attachement que le Khalif témoigna pour ſa famille, penſa faire perdre aux Arabes tous leurs avantages en Afrique. Il rappella les Généraux qui y avoient eu les plus grands ſuccès, & leur ſubſtitua pluſieurs de ſes parents qui n'avoient aucune expérience. Les Grecs profiterent de la faute du Khalif, & rentrerent en poſſeſſion d'Alexandrie. Ils ne la garderent pas long-temps, & les Arabes s'en étant emparés de nouveau, en détruiſirent toutes les fortifications. Depuis ce temps cette ville perdit tout ſon luſtre, & ne s'eſt jamais relevée. Juſqu'alors les Muſulmans ne s'étoient rendus redoutables que ſur terre; mais Moavia, Gouverneur de Syrie, ayant levé une puiſſante marine, s'empara des iſles de Chypre & de Rhodes, & battit les Grecs ſur mer en différentes rencontres.

Pendant que les Arabes étendoient ainſi leur empire, l'autorité d'Othman s'affoibliſſoit, & le nombre des mécontents augmentoit tous les jours. Des murmures on paſſa à la révolte, & Othman en appaiſant les ſéditieux, ne put détruire la fermentation qui agitoit les eſprits. Il fut enfin aſſaſſiné, quoiqu'il ſe fût fait une eſpece de plaſtron avec l'Alcoran, & ſon corps reſta trois jours ſans ſépulture. Il avoit regné douze ans moins huit jours.

An. 35. de l'Hégire, 656. de J. C.

Ali, gendre de Mahomet, fut alors proclamé Khalif par acclamations; mais comme il avoit beaucoup d'ennemis, & qu'il ſçavoit d'ailleurs que pluſieurs Généraux briguoient le Khalifat, il ne voulut point accepter cette dignité, ſans que les Electeurs la lui euſſent confirmée. Ces précautions n'empêcherent pas quelques ambitieux de comploter ſecrettement contre lui, & les plus dangereux furent Tellah, Zobeïr, & ſurtout Moavia, qui ne tarda pas à faire connoître ſes ſentiments. Aïesha, une des femmes de Mahomet qui haïſſoit Ali, fomentoit le feu de la rebellion, & c'étoit chez elle que les ſéditieux tenoient leurs aſſemblées. On vouloit que le Khalif vengeât la mort d'Othman, qui étoit de la famille des Ommiades, & ſon refus avoit encore augmenté le nombre de ſes ennemis. On rendit le Khalif coupable de la mort de ſon prédéceſſeur, & de-là ſe formerent ces différentes factions qui déchirerent l'Empire Muſulman, & troublerent le regne d'Ali. On prit les armes de part & d'autre, & on ſe fit une guerre ſanglante. Les Médinois, qui avoient d'abord refuſé de ſecourir Ali, ſe déclarerent enfin en ſa faveur, & le Khalif ſe trouva par ce moyen en état d'en impoſer quelque temps aux rebelles. Il auroit deſiré terminer toutes ces diſſenſions par les voyes d'accommodement; mais Aïesha rompoit toujours les négociations. Une victoire célebre remportée ſur les factieux, &

EMPIRE DES KHALIFS.

la mort de Tellah & de Zobeïr rendirent pour quelque temps la tranquillité au Khalif.

957. de J. C.

La révolte de Moavia, qui étoit auſſi de la famille des Ommiades, eut des ſuites plus funeſtes pour Ali. Toutes les villes de la Syrie ſe réunirent à Moavia, & le reconnurent pour Khalif. Ali marcha contre les rebelles, & leur livra bataille. Le combat étoit déjà fort engagé; lorſqu'on propoſa un accommodement. Les troupes ſe retirerent alors chacunes de leur côté, & après bien des difficultés, on convint de nommer deux arbitres, pour décider lequel d'Ali ou de Moavia devoit garder le Khalifat. Un des deux arbitres commença par dépoſer les deux Khalifs, & fut d'avis d'en élire un nouveau. Le ſecond dépoſa ſeulement Ali, & déclara que Moavia étoit le légitime Khalif. Telle fut l'origine du ſchiſme ſi célebre qui diviſe encore aujourd'hui les Muſulmans. Il ſe forma alors deux ſectes; l'une appellée Alide, à cauſe du Khalif de ce nom, & l'autre Ommiade, parce qu'Othman & Moavia étoient de la Maiſon d'Ommiah. Ces deux ſectes ſe maudiſſent par une certaine formule qu'on prononce à haute voix.

L'Empire des Muſulmans fut partagé entre les deux Khalifs, mais la plus grande partie étoit ſous la domination de Moavia. L'Egypte paſſa même bientôt au pouvoir de ce dernier, ainſi que quelques autres places qui reconnoiſſoient encore Ali. Cet infortuné Khalif ſuccomba enfin ſous les efforts redoublés de ſes ennemis, & trois aſſaſſins lui donnerent la mort à la porte d'une Moſquée.

661. HASSAN.

Les Partiſans de ce Prince lui donnerent pour ſucceſſeur Haſſan, ſon fils aîné. Il voulut marcher contre Moavia, mais la révolte de ſes troupes l'empêcha de rien entreprendre. S'étant mis à couvert de la fureur des ſéditieux à Madaïn, il réſolut d'abdiquer le Khalifat, & le céda en effet à Moavia. Ce dernier rendit cette dignité héréditaire dans ſa famille, & eſt le Chef de la Dynaſtie des Ommiades. C'eſt ici qu'on doit particuliérement fixer le commencement du regne de Moavia. Ce Prince établit le ſiége de ſon Empire à Damas, & il voulut y placer la chaire de Mahomet; mais les Médinois s'y oppoſerent. Avant que de mourir il fit reconnoître pour ſon ſucceſſeur Yeſid, & lui donna les inſtructions néceſſaires pour ſe mettre à l'abri de ſes ennemis.

YESID. 60. de l'Hégire. 680. de J. C.

Les Médinois & les Mecquois furent les ſeuls qui refuſerent de reconnoître Yeſid; ils ſe vengeoient de cette maniere ſur le fils du mépris que le pere avoit fait d'eux. Ils avoient deſſein même de prendre les armes contre lui; mais les factions qui les diviſoient les mirent hors d'état de faire aucune entrepriſe. Houſſein, fils d'Ali, & Abdallah, fils de Zobeïr, prétendoient au Kalifat, & partageoient entre eux les habitants de Médine & ceux de la Mecque. Yeſid par ſa prudence diſſipa les partis qui lui étoient contraires, & la mort de Houſſein, tué par un des Généraux du Khalif, l'affermit ſur le thrône. Il eut ſoin de la famille du fils d'Ali, & elle s'établit à Médine. Abdallah ſe fit cependant reconnoître Khalif dans cette derniere ville & à la Mecque, où il ſe maintint quelque temps. Les Médinois, révoltés contre Yeſid, le dépoſerent; mais le Khalif les fit bientôt repentir de leur rébellion, & leur ville priſe d'aſſaut fut abandonnée au pillage. La Mecque étoit menacée du même ſort, lorſqu'on apprit la mort d'Yeſid.

Moavia II,

Empire des Khalifs.

Moavia II.

683. de J. C.

Moavia II. ſon fils & ſon ſucceſſeur ne regna que vingt jours, & abdiqua malgré les repréſentations de toute ſa famille. Il mourut peu de temps après ſon abdication, & on crut que ſa mort étoit l'effet de quelque poiſon. Il y eut alors un interregne, quoique pluſieurs euſſent pris le titre de Khalif, tels qu'Abdallah, & Obeidallah. Merouan fut cependant proclamé Khalif par les habitants de Damas, & reconnu par la plus grande partie des Muſulmans. Le nouveau Khalif fut obligé de prendre les armes pour ſoumettre les pays qui refuſoient de lui obéir, mais il ne put venir à bout de détruire entierement le Parti d'Abdallah. Son autorité n'étoit pas encore bien affermie lorſqu'il mourut preſque ſubitement après dix mois de regne.

Abdolmelik.

64. de l'Hégire.

684. de J. C.

On lui donna pour ſucceſſeur ſon fils Abdolmelik, qui continua la guerre qu'on avoit commencée contre les Rebelles. Pour ôter à Abdallah les moyens d'augmenter le nombre de ſes Partiſans, il changea le pélerinage de la Mecque en celui de Jéruſalem, & au lieu d'aller baiſer la pierre noire dans le Temple de la Caabah, on alla viſiter à Jéruſalem la pierre de Jacob. Abdallah ſoutenoit cependant ſon Parti, malgré les fréquents échecs qu'il recevoit, & le crédit des deux fils de Zobéir. Abdolmelik, occupé par ce rival & & par d'autres Rebelles de ſes Etats, ſe hâta de faire un traité avec les Grecs. Il marcha enſuite contre Abdallah, défit ſon armée & ſoumit la Province d'Yrac en Arabie. La ville de la Mecque tomba auſſi en ſon pouvoir, & enfin Abdallah fut tué à la tête de ſes troupes. La mort d'un concurrent ſi redoutable aſſura au Khalif de Syrie la conquête de preſque toute l'Arabie, & il ne reſta plus que quelques Rebelles que ſes Généraux vinrent à bout de vaincre. Abdolmelik ne jouit pas longtemps du bonheur de voir la tranquillité rétablie dans ſes Etats. Il mourut peu de temps après dans la vingt-deuxieme année de ſon régne. Les Grecs le nomment Abimelek. Sous ſon regne Mohammed, fils d'Abou-Edris, alla ravager la Sicile.

Oualid.

86. de l'Hégire.

705. de J. C.

Ce Prince eut pour ſucceſſeur Oualid, l'aîné de ſes enfants. Ce Khalif, qui ne fit rien par lui-même, eſt néanmoins un des plus célebres, par les grandes expéditions que les Arabes firent pendant ſon régne. Ces peuples s'étendirent juſqu'à l'Océan Atlantique par le détroit de Gibraltar, entrerent en Europe & conquirent les Provinces méridionales de l'Eſpagne. Ils pouſſerent en même temps leurs conquêtes vers l'Orient, où ils ſoumirent la plus grande partie des Indes, en deçà du Gange; s'avançant enſuite vers le Nord, ils s'emparerent du Khovareſm, de la Tranſoxiane, du Turqueſtan & de pluſieurs autres Provinces.

Pendant que les Généraux d'Oualid étendoient ainſi ſa domination, & faiſoient recevoir le Mahométiſme, le Khalif s'occupoit à bâtir de magnifiques Moſquées à Damas & à Médine. Il eut ſoin en même temps de faire inſtruire les peuples des pays conquis, dont la plûpart étoient encore plongés dans les ténebres de l'idolâtrie. L'averſion qu'il avoit pour les Payens n'égala point celle qu'il ſentoit pour les Chrétiens, & ſurtout pour les Grecs. Il commença par défendre qu'on ſe ſervît déſormais de la langue Grecque, qui juſqu'alors avoit été fort en uſage dans une grande étendue de ſon Empire. Peu de temps après il déclara même la guerre aux Grecs, pour ſe venger de ce qu'ils avoient reçu chez eux les Arméniens, qui

EMPIRE DES KHALIFS. 709. & suiv.

s'étoient révoltés contre lui. Les troubles, dont l'Empire de Constantinople étoit agité, mirent le Khalif en état de pousser vivement ses conquêtes & d'enlever plusieurs places aux Grecs. Il pénétra même jusques dans la Galatie, & la ravagea presque entierement. Il fut redevable de ses succès à la valeur de ses Généraux. Ce Prince mourut dans la dixiéme année de son regne, pendant lequel les Arabes firent la conquête d'une partie de l'isle de Crete.

SOLIMAN. 96. de l'Hégire. 715. de J. C.

Soliman, frere d'Oualid, monta alors sur le thrône, & signala le commencement de son regne par plusieurs actes de bonté & de justice, surtout en réprimant la trop grande autorité des Gouverneurs de Provinces qui étoient autant de Tyrans. Il continua la guerre que son frere avoit entreprise contre les Grecs, & fit même assiéger Constantinople. Léon l'Isaurien, qui étoit alors sur le thrône, brûla la flotte Arabe par le moyen du feu Grégeois, & les Mahométans, après cette perte considérable, se retirerent dans la Thrace. Le Khalif fit une nouvelle tentative l'année suivante, mais elle ne fut pas plus heureuse. Soliman fut si sensible à ce revers, qu'il en mourut de chagrin. Cependant Yesid, un de ses Généraux, avoit fait la conquête de Giorgian, Province de l'ancienne Hircanie.

OMAR II. 99. de l'Hégire. 717. de J. C.

Soliman, avant que de mourir, s'étoit désigné pour successeur Omar, petit-fils de Merouan, & ce Prince fut proclamé d'un consentement unanime aussitôt après la mort de son prédécesseur. Omar aimoit tellement la simplicité, qu'il dédaigna le faste que les derniers Khalifs avoient affecté. Il voulut aller à pied jusqu'à la Mosquée & refusa d'habiter le Palais destiné au Souverain des Mahométans. La protection qu'il accorda aux descendants d'Ali, & les malédictions contre cette famille qu'il fit supprimer, indisposerent contre lui les Ommiades. Pour tâcher de dissiper leurs factions, il résolut d'attaquer les Grecs, & entreprit le siége de Constantinople. Il ne fut pas plus heureux que son prédécesseur, & fut obligé de renoncer à cette expédition, après avoir perdu presque tous ses vaisseaux. Il se vengea de ses malheurs sur les Chrétiens & voulut les forcer à suivre différents usages des Musulmans. Il augmenta de moitié le tribut qu'il leur avoit imposé, & les tourmenta de diverses manieres. Il ne changea point de conduite à l'égard des Musulmans, qu'il traita toujours avec beaucoup de douceur. Une telle modération n'empêcha pas plusieurs de ses sujets de se révolter; ils prirent pour motif de leur rébellion les faveurs que le Khalif accordoit à la famille d'Ali. Les choses furent poussées à un tel point qu'Omar fut empoisonné.

YESID II. 101. de l'Hégire. 720. de J. C.

Yesid, fils d'Abdolmelik, fut reconnu Khalif après la mort d'Omar, dont il n'imita ni la modestie ni la sagesse. Yesid, fils de Mahaleb, qui tiroit son origine de la Perse, se révolta dans l'Arabie; mais il fut tué au bout de quelque temps par les troupes du Khalif. Les Généraux de ce Prince remporterent divers avantages sur les Turcs, qui cherchoient à s'emparer de ses Etats, & les Mahométans, fiers de leurs succès, pénétrerent en Europe, & s'avancerent jusques dans les Provinces méridionales de la France. Eudes, Comte d'Aquitaine, les battit près de Toulouse & leur enleva la ville de Narbonne dont ils s'étoient emparés. Cependant Yesid étoit tranquille dans son Palais, & menoit une vie voluptueuse au milieu

de ſes femmes. La mort d'une d'entr'elles lui fut ſi ſenſible, que le chagrin le conduiſit lui-même au tombeau.

EMPIRE DES KHALIFS.

HESCHAM. 105. de l'Hégire. 724. de J. C.

Yeſid avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur Heſcham, un de ſes freres, à condition qu'il laiſſeroit la couronne à Oualid, ſon fils, qui étoit alors trop jeune pour occuper le thrône. Le regne de Heſcham fut troublé par les prétentions de Zeid, arriere-petit-fils d'Ali, qui prit le titre de Khalif à Koufa. Sa mort, arrivée l'an 122. de l'Hégire, ne rendit pas pour cela le calme à l'Etat. La faction des Abbaſſides, ainſi nommée d'Abbas ſon Chef, refuſa de reconnoître les Ommiades pour Khalifs légitimes, & ne ceſſa de former des complots pour leur enlever le Khalifat. Ce fut ſous le regne de Heſcham que les Arabes, connus alors ſous le nom de Sarraſins, entrerent dans la Sicile & aſſiégerent Syracuſe. Un des Généraux du Khalif qui fit le plus de ravage, eſt nommé Abderahman; c'eſt le même que nos Hiſtoriens appellent Abderam.

OUALID II. 125. de l'Hégire. 743. de J. C.

Après la mort de Heſcham, Oualid, ſon neveu, monta ſur un thrône qu'il attendoit depuis longtemps. Ce Prince connu par ſes vices, ſes débauches & ſon impiété, ſe fit mépriſer de ſes ſujets, qui le firent périr.

YESID III. 126. de l'Hégire. 744. de J. C.

Yeſid, fils d'Oualid I. qui avoit délivré l'Etat du Tyran, fut nommé pour lui ſuccéder. Pluſieurs Provinces refuſerent néanmoins de le reconnoître, & ce Khalif eut beaucoup de peine à réduire les Rebelles. Il ne régna que cinq mois & quelques jours.

IBRAHIM.

Ibrahim, ſon frere, monta ſur le thrône après lui, & ne l'occupa que ſoixante & neuf jours. Merouan, qui s'étoit déjà révolté contre Yeſid, ſe fit proclamer Khalif, & vint à bout d'enlever la couronne à Ibrahim.

MEROUAN II. 127. de l'Hégire. 744. de J. C.

Mérouan, un des plus grands Capitaines de ſon temps, étoit en état de relever la gloire de ſa maiſon par ſa valeur & ſon intrépidité. Ce fut cependant ſous lui que les Ommiades perdirent une couronne qu'ils poſſédoient depuis longtemps. Vainqueur d'Ibrahim & de ſes partiſans, il tomba ſous les efforts redoublés des Abbaſſides. Ibrahim avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur Aboul-Abbas, ſon frere, qui ſe fit proclamer à Koufa. Merouan crut abbattre le parti d'Ibrahim en le faiſant mourir; mais cette action acheva de ſoulever tous les peuples. Battu par pluſieurs Rebelles, il fut obligé de ſe ſauver en Egypte, où il eut la tête coupée avec quatre-vingt perſonnes de ſa famille, qui avoient été priſes par Abdallah, de la Maiſon d'Ali. Il n'échappa qu'Abderahman, qui paſſa en Eſpagne, où il fonda une nouvelle Dynaſtie des Ommiades. Ce fut de cette maniere que ceux-ci perdirent le Khalifat, dont les Abbaſſides ſe mirent en poſſeſſion. On diviſe ces Khalifs en deux branches; la premiere qui regna à Bagdad, & la ſeconde qui, après la priſe de Bagdad, fut transferée en Egypte. A la mort de Merouan, les Mahométans étoient maîtres de l'Arménie, de la Syrie, de la Perſe, de l'Arabie, de l'Egypte & d'une partie de l'Inde.

ABBASSIDES. 749. de J. C.

On fixe le commencement du regne des Abbaſſides à l'an 132. de l'Hégire, 749 de J. C. Haroun-Raſchid & Mamoun illuſtrerent leur regne par leur amour pour les Lettres. Le dernier ſurtout les fit fleurir plus particuliérement, & la groſſiéreté & la barbarie dont les Nations policées accuſoient les Arabes, ſe diſſiperent peu à peu. Mamoun s'appliqua ſérieuſement à l'étude des Mathémathiques, & tâcha d'attirer à ſa Cour un Grec célebre 825. de J. C.

EMPIRE DES KHALIFS.

nommé Léon. Ce Khalif eut pluſieurs guerres contre les Grecs, & les fit avec ſuccès, & ce fut lui qui acheva la conquête de l'iſle de Crete. Motaſem ſon ſucceſſeur enleva aux Grecs l'an 837. de J. C. la ville d'Amorium. Ce Khalif fut le premier qui appella les Turcs à ſon ſervice, & ceux-ci ſe rendirent dans la ſuite ſi puiſſants, qu'ils s'arrogerent le droit de donner des Souverains à l'Empire Muſulman. L'autorité, la fortune, la liberté, la vie même des Khalifs furent entre leurs mains, & ils eurent le même pouvoir que les Maires du Palais dans les premiers ſiécles de la Monarchie Françoiſe. L'immenſe crédit que leur donna la garde du Khalif qui leur fut confiée par Motaſem, altéra inſenſiblement l'autorité des Souverains du Muſulmaniſme, & fut cauſe des malheurs que les Abbaſſides éprouverent dans la ſuite. Quelques Princes de cette Dynaſtie vinrent à bout de ſecouer le joug, mais les Turcs reprenant leur ancienne force enleverent enfin la couronne aux Abbaſſides & s'emparerent de la Souveraineté. Le Khalifat fut alors réduit à la ſimple dignité Pontificale.

Les troubles que la puiſſance des Turcs occaſionna, furent la cauſe du démembrement de l'Empire des Khalifs, ſur les débris duquel il s'éleva pluſieurs Souverains. Les Thouloûnides s'emparerent de l'Egypte, & firent même de grandes conquêtes dans la Syrie (1). Les Thaheriens, qu'on croit être Perſans d'origine, étoient entrés avant ce temps-là dans le pays des Khalifs, & s'étoient rendus maîtres du Khoraſan. Les Soffarides qui détruiſirent les Thaheriens, regnerent dans le Khoraſan, le Thabareſtan, le Sedjeſtan & le Fars. Les Samanides, qui leur ſuccederent l'an 261 de l'Hégire, 874. de J. C. affecterent la ſouveraineté dans la Perſe, dans la Tranſoxiane, dont ils étoient Gouverneurs pour les Khalifs, & refuſerent de reconnoître l'autorité de ces derniers. Sous le regne de Moctader Billah, 908. de J. C. dix-neuvieme Khalif Abbaſſide, qui vivoit l'an 295. de l'Hégire, 908. de J. C. il s'éleva en Egypte un Particulier qui fut le fondateur d'une puiſſante Dynaſtie connue ſous le nom de Phatimites (2). Obeïd Allah, dont je veux parler, ayant détruit les Aglabites qui regnoient en Afrique, prit les titres d'Imâm & de Khalif. Les ſucceſſeurs de ce Prince firent la conquête de l'Egypte, ſoumirent pluſieurs villes de la Syrie, & furent toujours les ennemis des Khalifs Abbaſſides qui regnoient à Bagdad; ce qui forma un nouveau ſchiſme dans la Religion Muſulmane.

C'eſt ainſi que l'autorité Kalifale ſe trouvant diviſée s'affoiblit inſenſiblement, & diſparut enfin. Ce puiſſant Empire qui comprenoit autrefois les trois Arabies, l'Egypte, la Syrie, la Perſe, la Méſopotamie, ſe trouva par la ſuite réduit au ſeul territoire de Bagdad. Sous le regne de Radhy-Billah, 934. de J. C. l'Irak Perſienne, la Perſe proprement dite, tomberent au pouvoir des Bouides (3), ainſi que le Thabareſtan, le Giorgian & le Manzaredan. La Méſopotamie fut ſoumiſe par les Hamadanites (4), & les Karmates reſterent

(1) Voyez ci-devant dans les Tables chronologiques la Dynaſtie des Thouloünides.

(2) Voyez ci-devant les Tables chronologiques des peuples Orientaux.

(3) Ces Bouides étoient Perſans d'origine, & ils ont poſſédé la Perſe, Bagdad, l'Irac, le Khouziſtan, Oman, Mouſſoul, le Diarbekr, &c. Devenus poſſeſſeurs de la charge d'Emir-El-Omara, ils dépouillerent enfin les Khalifs de toute leur autorité temporelle.

(4) Ces Hamadanites étoient Arabes d'origine. Hamadan leur Chef ſe révolta contre

maîtres d'une partie de l'Arabie. Les Emirs-El-Omara tenoient en même temps les Khalifs dans une dépendance peu différente de l'eſclavage, & le Souverain vit ſouvent ſa dignité réduite aux ſeules prérogatives de faire la priere publique, de donner les inveſtitures, & d'être nommé ſur les monnoyes. Du reſte il n'avoit aucune connoiſſance des affaires, & tout ſe faiſoit par les ordres des Emirs, qui travaillerent ſucceſſivement à établir leur autorité ſur les ruines de celle des Khalifs. Les Princes Hamadanites voulurent entreprendre de délivrer Mothii Lillah (1) de la tyrannie de ces Emirs (2), mais leurs tentatives furent inutiles, & les Bouides s'affermirent de plus en plus dans leur uſurpation. Les Khalifs accoutumés à mener une vie indolente, ne ſongerent point à profiter des guerres que les Princes Bouides ſe firent entre eux. Cader, vingt-ſixieme Khalif Abbaſſide, qui commença à regner l'an 991. de J. C. voulut faire quelques efforts pour ſecouer le joug honteux que ſes prédéceſſeurs portoient depuis ſi long-temps: mais réduit à la ſeule ville de Bagdad, il ne put que former des projets impuiſſants. Caïm-Bamrillah ſon fils & ſon ſucceſſeur, ne pouvant plus ſupporter l'autorité des Bouides, appella à ſon ſecours Thoghrul-Begh, Prince Seljoucide (3), qui s'étoit emparé du Khoraſan. Le Khalif en implorant l'aſſiſtance des Seljoucides, ne fit que changer de maîtres, puiſque ceux-ci vinrent à bout de ſe faire reconnoître Sulthans dans Bagdad. La puiſſance de ces Princes obſcurcit tellement celle des Khalifs, que l'Hiſtoire ne fait plus mention d'eux que pour nous indiquer leur ſucceſſion au Khalifat.

EMPIRE DES KHALIFS.

Selaheddin, premier Souverain de la Dynaſtie des Ayoubites, devenu maître de l'Egypte, mit fin au Khalifat des Phathimites, & fit reconnoître dans ce pays la puiſſance ſpirituelle des Khalifs Abbaſſides. Cet évenement arriva ſous le regne de Moſthadi, qui occupoit le thrône Khalifal en l'année 1171. de J. C. Tous les Muſulmans ne reconnurent plus alors pour le légitime chef de la Religion que le ſeul Khalif de Bagdad. Cette grande révolution ne rendit point aux Khalifs leur autorité temporelle, & tous les différents Princes ou Gouverneurs, qui avoient uſurpé la ſouveraineté dans les diverſes Provinces de leur ancien Empire, s'y affermirent de plus en plus. Les Khalifs ſe trouvoient même forcés de donner des inveſtitures à ceux qui l'exigeoient, & qui n'avoient ſouvent d'autres droits que la force.

La deſtruction de la Dynaſtie des Ayoubites en Egypte, & l'établiſſement de celle des Mamluks ſur les ruines de ces derniers, n'occaſionnerent aucun changement par rapport aux Khalifs. Moſtaaſem Billah étoit alors ſouverain Pontife des Muſulmans. Ce fut ſous ſon regne que ſe renouvellerent ces fameuſes diſputes au ſujet de la légitimité du Khalifat dans la Maiſon d'Ali, ou dans celle d'Ommia. Les partiſans d'Ali étoient nommés Schiites, & leurs adverſaires ſont connus ſous le nom de Sunnites. Ces diſputes occaſionnerent des troubles qui devinrent funeſtes au Khalif. Aboubekr, fils aîné de Moſtaaſem, traita avec rigueur les Schiites qui étoient protégés par le Viſir du Khalif. Ce perfide Miniſtre réſolu de ſe venger,

640. de l'Hégire. 1242. de J. C.

le Khalif Motadhed vers l'an 892. de J. C. Ses enfants ſe rendirent ſouverains de Mouſſoul, d'Alep, &c.

(1) Il regnoit l'an 946. de J. C.

(2) Les Bouides étoient alors en poſſeſſion de cette charge.

(3) Voyez ci-devant les Tables chronologiques des peuples Orientaux.

EMPIRE DES KHALIFS.

eut recours à Mangoukhan, petit-fils de Gengizkhan, qui commandoit alors les Mogols. Il promit à Houlagoukhan, frere du Souverain des Mogols, de lui livrer Bagdad, qui se trouvoit sans défense par sa perfidie. A l'approche de l'armée des Tartares, le Khalif, au lieu de prendre quelques mesures pour adoucir Houlagoukhan & le rendre traitable, lui écrivit plusieurs lettres insultantes par le conseil de son Visir. Le Tartare irrité de la maniere dont le Khalif le traitoit, marcha promptement vers Bagdad, battit le peu de troupes qu'il rencontra, & se rendit maître de la ville qui fut abandonnée au pillage. Le Khalif fut arrêté, & Houlagoukhan le fit périr dans les plus cruels supplices, après avoir fait égorger son fils sous ses yeux. Telle fut la fin du puissant Empire des Khalifs, qui avoit subsisté pendant six cent cinquante-six ans. Les Abbassides l'avoient possédé pendant cinq cent vingt-quatre ans.

1258. de J. C. 656. de l'Hégire.

Après la prise de Bagdad & la mort de Mostaasem, Ahmed, de la famille des Abbassides, se sauva chez les Arabes de l'Irac, & de-là dans l'Egypte sous le regne de Bibars. L'an 1261 il fut reconnu en qualité de Khalif, & en fit toutes les fonctions. Il prit le titre de Mostanser Billah. Cependant on établissoit dans Alep un autre Khalif, qui se fit nommer Hakim-Bamrillah. Mostanser lui fit la guerre, & remporta même sur lui divers avantages. Sa mort arrivée dans un combat contre les Tartares, laissa Hakim tranquille possesseur du Khalifat. Les successeurs de ce Prince regnerent sous l'autorité des Sulthans d'Egypte, & Motaouakkel, qui fut le dernier Khalif, mourut en 1538, après la conquête de l'Egypte par Sélim, Empereur des Turcs Ottomans.

Fin de l'Empire des Khalifs.

INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

CHAPITRE XVI.

Empire Ottoman.

L'ORIGINE des Turcs Ottomans a toujours embarraſſé ceux qui ont entrepris d'écrire l'hiſtoire de ces peuples. Les uns, en ſuivant les Hiſtoriens de la Nation Turque, lui donnent des Ancêtres illuſtres; d'autres s'appuyant ſur des Ecrivains Grecs, la font ſortir d'une troupe de brigands. Ce dernier ſentiment eſt auſſi celui des Hiſtoriens Arabes. A l'égard de la premiere origine de ces Turcs, on ſçait qu'elle venoit des Tartares connus anciennement ſous le nom de Huns, qui formerent différentes branches. Un Auteur Arabe nous apprend que lorſque les Mogols, ſous la conduite de Genghizkhan & de ſes ſucceſſeurs, ſe furent emparés des pays de l'Aſie Mineure poſſédés par les Turcs Seljoucides d'Iconium, la plûpart des Emirs Turcs ſe retirerent dans les montagnes, où ils reſterent indépendants, & où ils formerent

EMPIRE OTTOMAN.

EMPIRE OTTOMAN.

diverſes petites Principautés. Ainſi l'on doit regarder les Turcs Ottomans comme les reſtes des Seljoucides d'Iconium.

Dans le temps que ces derniers étoient établis dans la Perſe, des Turkomans appellés Ghouzz par Saadi Effendi, Hiſtorien Turc, & qui doivent être les mêmes que ces Oghouziens, connus en Europe ſous le nom de Uzes, firent une grande irruption dans le Khoraſan, où ils ſe fixerent. Ils furent enſuite ſoumis aux Sulthans du Kharizme, & ſervirent dans leurs armées. Suivant le récit de l'Ecrivain Turc, les Ottomans deſcendront des Ghouzz & des Kharizmiens qui ravagerent toute la Syrie. Les Emirs Kharizmiens établis dans l'Aſie Mineure, & quelques Emirs Seljoucides voyant que leur pays étoit ravagé par les Mogols, & que la puiſſance des Sulthans étoit entierement détruite, s'emparerent chacun des lieux où ils s'étoient retirés, & en formerent autant de petits Royaumes qui nous ſont peu connus, & qui comprenoient les terres que ces Emirs avoient enlevées aux Grecs.

OTHMAN.

Parmi tous ces Emirs, il y en avoit un que les Hiſtoriens Arabes contemporains nomment Thaman ou Athman (1), qui, avec Amerkhan & quelques autres, ravagerent les Provinces orientales de l'Empire Grec. Athman, ou comme on l'appelle communément Othman, pilla les environs de Nicomédie. Ali, fils d'Amerkhan, après avoir tué dans une bataille Maſoud, dernier Sulthan d'Iconium, devint très-puiſſant; mais Othman ſe rendit encore plus formidable, & incommoda d'avantage les Grecs. Il engagea Ali à rompre la paix qu'il avoit faite avec eux. La plûpart des Emirs ſe joignirent à lui pour faires des courſes, & l'Empire Grec ſe trouva déſolé par les incurſions d'Ali, d'Othman, d'Aidin, de Mantaſcha, de Soliman Pacha, & autres qui s'emparerent de toutes les villes qui ſont aux environs du Méandre, de Tripoli, de Kinkre, de l'iſle de Chio, d'Epheſe, & d'un grand nombre d'autres places. Othman aſſiégea Pruſe, & mourut comblé de gloire en 1326, ou 1330. Il n'étoit encore que ſimple Emir poſſeſſeur d'un petit canton; & faiſoit la guerre de concert avec les autres Turcs qui formoient une eſpece de République; ainſi l'Empire Ottoman n'étoit point encore établi.

ORKHAN BEGH. 1326. ou 1330.

Orkhan, fils d'Othman, devenu ſon ſucceſſeur, conquit la Lydie, une partie de la Cappadoce, aſſiégea & prit Nicée en Bithynie, battit l'Empereur Andronic, fit la guerre à pluſieurs autres Emirs Turcs, & s'éleva inſenſiblement au deſſus d'eux par ſes victoires & ſes conquêtes. Il mourut à Pruſe dans la trente-ſixieme année de ſon regne, à l'âge de ſoixante-neuf ans.

AMURATH I. 1366.

Soliman ſon fils, qui devoit lui ſucceder, étoit mort au milieu de ſes conquêtes, & Amurath fut mis en ſa place. Ce Prince paſſa en Europe à la tête d'une armée, établit ſa Cour à Andrinople, repaſſa preſqu'auſſitôt en Aſie, où les peuples qu'il avoit ſoumis s'étoient révoltés, vainquit les rebelles, & fit aveugler ſon fils qui avoit pris les armes contre lui en Europe. Il fut aſſaſſiné dans ſon camp, lorſqu'il étoit occupé à faire la guerre aux Triballes. Ce Prince, cruel envers ſes ennemis, gouverna ſes ſujets avec beaucoup de modération & de douceur.

(1) C'eſt un nom Turc qu'on a enſuite confondu avec celui d'Othman qui eſt Arabe.

Bajazeth,

Empire Ottoman. Bajazeth I. 1389.

Bajazeth ſon fils & ſon ſucceſſeur fut ſurnommé Ilderim, ou le Foudre. Ce Prince avoit envoyé un Ambaſſadeur en Egypte pour demander au Khalif une patente, afin d'être reconnu Sulthan dans les pays qu'il avoit conquis. Il ſe rendit maître d'une partie de l'Arménie, retourna à Andrinople, où il épouſa la fille du Deſpote de Servie. Après avoir mis ordre aux affaires de ſes Etats d'Europe, il ſe rendit en Aſie, & attaqua les Emirs Turcs qui étoient établis dans la Cilicie & dans la Cappadoce, enleva Iconium à Alaeddin, fils de Carman, & marcha contre les autres Turkomans de l'Arménie. Il envoya des troupes en Macédoine, alla lui-même dans l'Illyrie, & vint retomber ſur la Phocide & la Theſſalie, où il avoit été appellé par l'Evêque de la Phocide. Il défit Sigiſmond, Roi de Hongrie, dans l'armée duquel il y avoit un grand nombre de Seigneurs François commandés par le Comte de Nevers, & fit enſuite le ſiége de Conſtantinople qu'il fut obligé d'abandonner. Les Emirs Turcs, les Turkomans & les Chrétiens allarmés des progrès de Bajazeth, appellerent à leur ſecours Tamerlan, qui étoit déjà irrité contre le Sulthan de ce qu'il avoit donné retraite à Cara-Joſeph, Prince des Turkomans. Tamerlan, qui ne cherchoit que les occaſions de faire la guerre, ſe diſpoſa à attaquer Bajazeth. Celui-ci peu effrayé de la valeur des Tartares, marcha à leur rencontre, & leur livra bataille. Son courage ne put l'empêcher d'être vaincu & fait priſonnier. Le Prince Mogol, après l'avoir traité comme ſon eſclave à la premiere entrevûe, lui rendit toutes ſortes d'honneurs, & ne le fit point enfermer dans une cage de fer, comme quelques-uns l'ont prétendu. Bajazeth, trop ſenſible à la perte de ſa liberté, conſerva un fond de chagrin qui le conduiſit peu de temps après au tombeau.

Mousa & Soliman I. 1403.

L'Empire Ottoman, qui étoit encore dans ſon berceau, fut preſque renverſé par la défaite de Bajazeth. Les Emirs Turcs, que Tamerlan avoit rétablis dans leurs poſſeſſions, firent de nouvelles conquêtes pendant que les enfants de Bajazeth ſe diſputoient le thrône. Mouſa de Tchelibi reconnu Sulthan par le Prince Tartare, & Soliman couronné par les Turcs qui étoient en Europe, ſe firent une guerre ſanglante, dans laquelle le dernier ſuccomba.

Mahomet I. 1410.

Mahomet ſon frere qui lui ſucceda, enleva la couronne à Mouſa, & affermit l'Empire Ottoman ébranlé par pluſieurs ſecouſſes. Le regne de ce Prince fut troublé par des diſputes de Religion, qui occaſionnerent différentes révoltes dans ſes Etats. Il vint enfin à bout d'exterminer tous les factieux, & joignit à ſon Empire le Pont & la Bithynie.

Amurath II. 1421.

Un impoſteur nommé Moſtafa, qui ſe faiſoit paſſer pour un des fils de Bajazeth tué dans une bataille, diſputa long-temps le thrône à Amurath, fils de Mahomet. L'impoſteur ſoutenu par les Grecs, ſe rendit maître de pluſieurs Provinces que les Turcs poſſédoient en Europe; mais Amurath ayant raſſemblé toutes ſes forces, battit enfin Moſtafa qu'il fit étrangler en ſa préſence. Le Sulthan pour ſe venger des Grecs, alla auſſitôt mettre le ſiége devant Conſtantinople; mais il ne put réuſſir à s'emparer de cette ville. Amurath ne reſpirant que la haine & la vengeance contre les Chrétiens, enleva Theſſalonique aux Vénitiens qui l'avoient achetée d'Andronic. Ce Prince marchant de conquêtes en conquêtes, prit pluſieurs places dans la

EMPIRE OTTOMAN.

Hongrie, & rendit tributaire le Prince de Boſnie. Battu par les Hongrois dans le détroit du Mont Hémus, il fut contraint de faire un traité avec Ladiſlas, Roi de Hongrie. De retour dans ſes Etats, Amurath abdiqua la couronne en faveur de Mahomet II. ſon fils aîné. Il ſe vit bientôt dans la néceſſité de la reprendre pour réſiſter aux Chrétiens. Ladiſlas avoit rompu le traité, & Huniade, le héros de ſon ſiecle, forcé d'obéir à ſon Souverain, s'étoit mis à la tête des troupes. Les deux armées ſe trouverent en préſence dans la Bulgarie, & les Chrétiens, après avoir d'abord remporté quelques avantages, furent entierement défaits. Ladiſlas y perdit la vie, & ſa tête, qu'on mit au haut d'une lance, fut portée dans pluſieurs villes de la Grece. Amurath, après cette victoire, voulut une ſeconde fois deſcendre du thrône, mais diverſes circonſtances le forcerent preſqu'auſſitôt d'y remonter.

Il s'étoit élevé dans le ſein même de l'Empire un ennemi d'autant plus dangereux qu'il connoiſſoit les forces des Turcs, & les moyens qu'on pouvoit employer pour les vaincre. Bajazeth, en faiſant la conquête de l'Albanie, avoit exigé pour ôtage George Caſtrior, fils d'un Seigneur du pays. Il étoit encore enfant lorſqu'il fut conduit à la Cour d'Amurath, & il ſçut gagner la bienveillance du Sulthan par ſon adreſſe dans tous les exercices, la vivacité de ſon eſprit, ſon intrépidité, ſa figure & ſes manieres. Le Sulthan lui donna le ſurnom d'Eſkander, & il eſt connu dans l'Hiſtoire ſous le nom de Scanderberg. Lorſqu'il eut appris la mort de ſon pere, il entreprit de ſe rétablir dans la ville de Croye qu'il poſſédoit dans l'Albanie. Saiſiſſant une occaſion de parler tête à tête avec le Secrétaire du Viſir, Caſtriot lui préſenta ſon poignard, & le força de lui expédier un ordre pour que le Gouverneur de Croye lui remît cette place. Ayant trouvé moyen de ſe ſauver auſſitôt, il ſe rendit à Croye, & ſecondé des habitants, il égorgea la garniſon Ottomane, & mit la place en état de défenſe. Amurath, informé de cette nouvelle, ſe préſenta bientôt devant Croye avec ſon armée; mais Scanderberg rendit ſes efforts inutiles, & contraignit le Sulthan à décamper. Amurath fut ſans doute obligé de lever le ſiége pour ſonger à ſe défendre contre les Hongrois qui marchoient à lui. Il y eut encore une ſanglante bataille entre les deux Partis, & la victoire ſe déclara de nouveau pour les Ottomans. Le Sulthan, vainqueur des Hongrois & des Walaques, recommença le ſiége de Croye avec une nombreuſe armée. Scanderberg, à la tête d'une petite troupe compoſée de héros, incommoda tellement les Turcs, qu'il les mit dans la néceſſité de lever le ſiége. On dit qu'Amurath fut ſi ſenſible à l'affront qu'il reçut deux fois devant Croye, qu'il en mourut de chagrin.

MAHOMET II. 1451.

Il eut pour ſucceſſeur Mahomet II. ſon fils, qui l'avoit accompagné dans pluſieurs de ſes expéditions militaires. Ce Prince ſignala les commencements de ſon regne par la guerre qu'il fit aux Grecs & par la priſe de Conſtantinople, comme on l'a déjà vû. Il fit enſuite de grandes conquêtes dans la Boſnie, & rangea ſous ſa domination l'Epire, l'Albanie & l'iſle d'Eubée. Il paſſa de-là dans l'Aſie Mineure avec ſes trois fils, & battit Uſſum Haſſan, Prince Turkoman de la Dynaſtie du Mouton blanc. Cette victoire livra aux Ottomans toute l'Aſie Mineure, & peu de temps après ils ſe rendirent maîtres de la preſqu'Iſle de la Crimée & de la petite Tartarie. Mahomet

EMPIRE OTTOMAN.

soumit aussi les Moldaves, qui l'avoient souvent fort incommodé. Mathias Corvin & Scanderberg lui résisterent continuellement, & lui firent périr beaucoup de monde en Albanie. Le Sulthan entreprit inutilement le siége de Rhodes, & il s'en vengea par la prise d'Otrante dans la Pouille. Mahomet se disposoit à aller attaquer le Sulthan d'Egypte, & il avoit déjà traversé la Natolie, lorsqu'il fut surpris d'une maladie dangereuse qui le mit au tombeau. Il avoit conquis l'Empire de Constantinople, celui de Trébisonde, & s'étoit rendu maître de près de deux cents villes. Ses inclinations martiales ne l'empêcherent pas d'avoir beaucoup de goût pour les sciences & les arts. Il voulut s'en instruire avec des sçavants qu'il pensionnoit, & il se plaisoit à entendre leurs disputes. Il donnoit des prix à ceux dont les ouvrages étoient jugés dignes de récompense par la pluralité des suffrages. Ce Prince sçavoit l'histoire Grecque & Latine, & il fit traduire en sa langue plusieurs de nos livres sur différentes sciences.

BAJAZETH II. 1481.

Bajazeth, fils de Mahomet, étoit en pélerinage à la Mecque lorsqu'il apprit la mort de son pere, & il n'arriva à Constantinople que neuf mois après. Corcud son fils avoit pendant ce temps gouverné l'Empire avec beaucoup de sagesse. Bajazeth ne jouit pas tranquillement du thrône, & Gem ou Zizim son frere cadet, entreprit de lui enlever la couronne. Il étoit soutenu par le Sulthan d'Egypte & le Prince de Caramanie, mais ayant été défait deux fois, il se retira d'abord en Egypte, & de là à l'isle de Rhodes. Les Chevaliers de S. Jean de Jérusalem, qui redoutoient les armes de Bajazeth, envoyerent Zizim en Italie. Le Sulthan informé de la retraite de son frere, fit tenir des sommes considerables au Pape, à condition que le Prince fugitif seroit exactement gardé. On prétend que Zizim mourut d'un poison lent.

Le Sulthan tranquille possesseur du thrône, fit une invasion dans la Moldavie, avant que Mathias Corvin, Roi de Hongrie, fût en état de s'y opposer, & par ce moyen il étendit ses conquêtes jusqu'aux embouchures du Danube & du Nieper. Satisfait de ses avantages, Bajazeth reprit la route de Constantinople, d'où il repartit bientôt à la tête d'une nombreuse armée, dans le dessein de chasser de la Natolie & de toute la Syrie le Sulthan des Mamluks d'Egypte. Son entreprise n'eut aucun succès; car après avoir enlevé & perdu plusieurs places, il fut battu deux fois, & se vit enfin dans l'obligation d'accepter la paix qu'on lui offrit. Le Sulthan, de retour dans ses Etats, songea à repasser de nouveau en Europe, & il tourna vers l'Albanie qu'il pilla & ravagea entierement. Il arma ensuite par mer & par terre contre les Vénitiens, sous prétexte de secourir Louis Sforce, Duc de Milan, & il s'empara dans la Morée des villes de Lépante, de Coron, de Modon, &c. Les progrès rapides que faisoit Bajazeth effrayerent les Vénitiens, & les forcerent à demander la paix, qui leur fut accordée. Depuis cet évenement Bajazeth ne fit aucune entreprise contre les Princes ses voisins. Différents troubles qui s'éleverent dans l'intérieur de ses Etats l'occuperent suffisamment, & quoique les deux premieres révoltes eussent été appaisées presque sur le champ, il s'en forma une nouvelle, dont la suite devint funeste pour le Sulthan.

Sélim, troisieme fils de Bajazeth, ayant résolu de s'emparer du thrône

EMPIRE OTTOMAN.

& d'en faire deſcendre ſon pere, fit alliance avec le Khan des petits Tartares, gagna les Janiſſaires qui étoient en Moldavie, & marcha avec une nombreuſe armée vers Conſtantinople. Le Sulthan ſe mit à la tête de ſes troupes, & malgré ſes infirmités, il ſe conduiſit avec tant de préſence d'eſprit, que les rebelles furent taillés en pieces, & que Sélim eut peine à ſe ſauver. Le bonheur qu'il eut d'échapper au châtiment, au lieu de le faire rentrer en lui-même, ſembla l'autoriſer à faire une ſeconde entrepriſe qui lui réuſſit mieux que la premiere. Il ſçut mettre dans ſes intérêts tous les Janiſſaires, & arrivé aux portes de Conſtantinople, il raſſembla près de lui cette Milice. Les Janiſſaires envoyerent vers le Sulthan quelques Députés, pour lui faire entendre qu'il devoit ceder de bonne volonté le thrône à ſon fils, puiſqu'on pourroit l'y contraindre s'il marquoit la moindre indéciſion. Bajazeth, obligé de céder aux circonſtances, ordonna aux Pachas d'aller proclamer Sélim, & demanda à ſe retirer à Didimotecon ſur l'Hébre, qui étoit le lieu de ſa naiſſance. Loin de témoigner quelque indignation en voyant ſon fils, il lui parla avec bonté, & après lui avoir donné de ſages conſeils ſur l'art de regner, il ſe mit en chemin pour gagner l'endroit qu'il avoit choiſi pour ſa retraite. Il mourut avant que d'y arriver, & pluſieurs Ecrivains accuſent Sélim de l'avoir fait empoiſonner. Ce Prince aimoit les ſciences, & favoriſoit particulierement les gens de Lettres. Il laiſſoit trois fils, ſçavoir, Ahmed, auquel il avoit donné l'Empire de Trébiſonde; Corcut, à qui Sélim accorda le gouvernement de Magnéſie, & Sélim qui lui ſucceda.

SELIM I. 1512.

Sélim, qui ne devoit la couronne qu'à la violence, craignit que ſon frere Ahmed ne voulût la lui diſputer. Pour ſe délivrer de ſes inquiétudes à cet égard, il fit écrire à ce Prince différentes lettres anonymes qui l'invitoient à paroître en campagne, afin que ſes partiſans puſſent le reconnoître pour leur Souverain. Ahmed, qui juſques-là s'étoit tenu caché dans la Caramanie, donna dans le piége que ſon frere lui tendoit, & prit le chemin de Conſtantinople, accompagné d'un petit nombre de ſoldats. Sélim, inſtruit de ſon approche, envoya des troupes contre lui, & l'infortuné Ahmed perdit la vie en combattant. Sa mort affermit la puiſſance du Sulthan, qui ſe prépara alors à renverſer le thrône des Perſes & celui des Mamluks en Egypte. Ses expéditions dans la Perſe eurent d'abord tout le ſuccès qu'il pouvoit déſirer, & il ſe diſpoſoit à pourſuivre ſes avantages, lorſque différents troubles le rappellerent dans ſes Etats. Arrivé dans la Natolie, il crut devoir s'arrêter à Amaſie, & il condamna à la mort pluſieurs Pachas qu'il ſoupçonnoit être les auteurs ſecrets des mouvements ſéditieux dont on lui avoit donné avis.

Après avoir ainſi rétabli le calme dans ſon Empire, Sélim ſe rendit à Conſtantinople, & dès le printemps ſuivant il ſe remit en campagne. Il fit courir le bruit qu'il alloit entreprendre une ſeconde expédition dans la Perſe; mais auſſitôt qu'il eut traverſé la Natolie, il changea ſubitement ſa marche, & tomba ſur les Etats des Mamluks en Egypte. Ces derniers mirent en diligence une armée ſur pied, & elle auroit été capable d'occuper long-temps celle de Sélim, ſi la mort du Sulthan Mamluk, tué au commencement d'une bataille, n'eût tellement découragé les ſiens, qu'ils ne ſongerent plus qu'à fuir en déſordre. Les Ottomans, profitant de leur

victoire, entrerent ſans réſiſtance dans la Syrie, où ils prirent Alep & Damas. Cependant les débris de l'armée des Mamluks s'étant raſſemblés, élurent pour Sulthan Toumanbay, & ce Prince s'étant mis à leur tête, les mena au ſecours du Caire que Sélim aſſiégeoit. Il y eut devant cette place deux batailles conſécutives entre les Turcs Ottomans & l'armée de Toumanbay, & Sélim fut toujours vainqueur. Le Sulthan Mamluk tomba malheureuſement au pouvoir de ſes ennemis, qui, peu contents de le priver du thrône, lui ôterent la vie par un ſupplice ignominieux. La réduction du Caire ſuivit de près la défaite des Mamluks, & Sélim, au moyen de cette conquête, ſe vit maître de la Syrie & de l'Egypte qu'il diviſa en pluſieurs Sangiacs. Lorſqu'il eut reglé les affaires du gouvernement, il s'en retourna à Conſtantinople, & jouit en paix du fruit de ſes exploits juſqu'à ſa mort qui arriva au bout d'environ trois ans. Ce Prince, dont on ne peut s'empêcher d'admirer la capacité dans l'art militaire, poſſédoit parfaitement pluſieurs langues, & compoſoit avec facilité des pieces de poëſie. EMPIRE OTTOMAN.

Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Soliman I. qui étoit âgé de vingt-ſept ans lorſqu'il monta ſur le thrône. Le regne de ce Prince fut célebre par les conquêtes qu'il fit, & il enleva ſucceſſivement Belgrade & Bude aux Hongrois; l'iſle de Rhodes aux Chevaliers de S. Jean; toutes les iſles que les Vénitiens avoient priſes ſur les Turcs, & Tauris & Bagdad ſur le Roi de Perſe. Au bout de quelques années Ferdinand fit quelques tentatives pour s'emparer de Bude; mais le Sulthan, qui avoit marché au ſecours de cette place, battit l'armée de Ferdinand, & ajouta à ſes conquêtes les villes de Gran, ou Strigonie, & d'Albe Royale. Ses armées navales n'eurent pas le même bonheur; elles furent battues par les flottes des Chrétiens, & échouerent dans leurs entrepriſes ſur l'iſle de Malthe & ſur Zigeth, dont les Ottomans firent d'abord le ſiége ſans ſuccès. Soliman, chagrin de l'affront qu'il avoit reçu devant Zigeth, en recommença le ſiége, & le pouſſa avec vigueur. Le Commandant de la place ſe défendit courageuſement juſqu'au dernier moment, & lorſque le Sulthan, qui s'en rendit enfin maître, y fut entré, il ne trouva qu'un monceau de cendres & quelques ſoldats mourants. Soliman ne goûta pas long-temps le plaiſir de s'être emparé de Zigeth, car il mourut dans ſon camp le jour même de la réduction de cette ville. Il poſſéda les mêmes qualités qu'on avoit admirées dans ſon pere, ſi même il ne les ſurpaſſa pas. SOLIMAN I. 1520.

Auſſitôt après la mort de Soliman on proclama Sulthan ſon fils Sélim, âgé alors de quarante-deux ans. Les inclinations pacifiques de ce Prince l'empêcherent de continuer les guerres que ſon pere avoit commencées, & il fit la paix avec les Hongrois dès la ſeconde année de ſon regne. Il fit cependant la conquête de l'iſle de Chypre, & étendit ſa puiſſance en Afrique par la priſe du Fort de la Goulette, & de quelques autres établiſſements que les Eſpagnols avoient faits ſous Charles-Quint. Les excès de débauche, auxquels le Sulthan ſe livroit très-ſouvent, furent cauſe de ſa mort qui arriva dans la neuvieme année de ſon regne. SELIM II. 1566.

Amurath ſon fils & ſon ſucceſſeur refuſa de prolonger la treve que ſon pere avoit faite avec Maximilien II. & fit quelques tentatives ſur la Perſe qui, depuis long-temps, étoit agitée de divers troubles. Ses armes ne furent AMURATH III. 1574.

EMPIRE OTTOMAN.

pas plus heureuſes dans la Hongrie que dans la Perſe ; car après quelques légers avantages, les Ottomans furent battus des deux côtés. La révolte des Janiſſaires & celle des Waiwodes de Tranſilvanie, de Moldavie & de Walaquie cauſerent un chagrin ſi ſenſible au Sulthan, qui d'ailleurs étoit tourmenté des douleurs de la pierre, qu'il en mourut. Quelques Auteurs prétendent qu'une violente attaque d'apoplexie termina ſes jours. Quoi qu'il en ſoit, il regna vingt ans, & laiſſa un grand nombre d'enfants.

MAHOMET III. 1595.

Peu content d'avoir fait égorger tous ſes freres, Mahomet III. en montant ſur le thrône à la mort de ſon pere Amurath, fit noyer toutes les femmes que ce Prince avoit laiſſées enceintes. Mahomet parut ne porter la couronne que pour en goûter les douceurs, & continuellement enfermé dans ſon Serrail, il abandonna à ſes Viſirs le ſoin du gouvernement. Les Chrétiens profiterent de l'indolence du Sulthan pour reprendre toutes les places que ſes prédéceſſeurs leur avoient enlevées en Europe. Le Comte de Mansfeld ſe rendit maître de Strigonie en Hongrie ; le Duc de Mercœur reprit Albe Royale ; l'Archiduc d'Autriche s'empara de la baſſe ville de Bude, de Vicegrade, de Petrinia, de Veſprim, & de pluſieurs autres places. Le Waiwode de Walaquie & le Prince de Tranſilvanie battirent les troupes Ottomanes commandées par Sinan-Pacha, & cette grande victoire que les Chrétiens remporterent, fit perdre aux Turcs ces deux Provinces avec la Moldavie. D'un autre côté les Chevaliers de Malthe ſe mirent en poſſeſſion de la ville de Lépante ſur le golphe de ce nom. Mahomet, du fond de ſon Serrail, ordonna de nouvelles levées de troupes, pour tâcher de réparer les pertes qu'il avoit faites. Les Turcs reprirent Peſt, Canitza & Albe Royale : mais le Sulthan, malgré ces avantages, fit faire des propoſitions de paix que les Chrétiens accepterent volontiers. Mahomet ne s'étoit hâté de terminer ſi promptement la guerre, que dans la crainte de perdre le thrône ou la vie. On murmuroit hautement des pertes qu'on avoit faites, & les Janiſſaires étoient prêts à ſe ſoulever. Le Sulthan, pour les appaiſer, leur livra ſes Viſirs & ſes Favoris ; il fut même forcé d'exiler ſa mere, qu'on accuſoit d'être l'auteur de tous les déſordres de l'Etat, & de l'entretenir dans la molleſſe. L'aîné des fils de Mahomet étoit un Prince qui donnoit beaucoup d'eſpérance. Honteux ſans doute de la vie que ſon pere menoit, il fournit à ſes ennemis des prétextes pour l'accuſer de quelques intrigues. Auſſitôt que le Sulthan en fut averti, il fit étrangler ſon fils, & ordonna qu'il fût jetté dans la mer avec la Sulthane qui lui avoit donné le jour, & qu'on croyoit avoir trempé dans la conſpiration. Mahomet, après un regne de neuf ans, mourut de la peſte à Conſtantinople.

ACHMET I. 1603.

Achmet, fils & ſucceſſeur de Mahomet, n'avoit qu'un frere nommé Muſtapha, lorſqu'il parvint au thrône. Moins cruel que ſes prédéceſſeurs, il ne jugea point à propos de le faire mourir, & il ſe contenta de l'enfermer dans une priſon, pour l'empêcher d'exciter quelques troubles dans l'Etat. Achmet étoit à peine poſſeſſeur de la couronne, que les Perſes profitant de ſa jeuneſſe, reprirent ſur les Turcs les villes de Tauris & d'Erzerum. Boſkai, Prince de Tranſilvanie, ayant eu quelques démêlés avec l'Empereur d'Allemagne appella les Turcs à ſon ſecours, & leur facilita les moyens

d'attaquer les frontieres de la Hongrie. Les Ottomans remporterent plusieurs avantages, & s'emparerent de la Moldavie & de la Walaquie. Achmet, sur la fin de son regne, se vit en même temps attaqué par les Polonois, les Cosaques, les Persans & des brigands publics. Il fut obligé de mettre quatre armées en campagne, mais elles furent toutes battues, & le Sulthan mourut sans pouvoir se venger. EMPIRE OTTOMAN.

Mustapha, frere d'Achmet, fut tiré de prison pour monter sur le thrône à la place de ses neveux qui étoient trop jeunes pour regner. Sa longue captivité lui avoit si fort aliéné l'esprit, qu'il étoit incapable de se mêler du gouvernement. Les Turcs trouvant moins de honte à obéir à un enfant qu'à un Prince imbécille, le déposerent au bout de trois mois de regne, & mirent en sa place Othman II. fils d'Achmet. MUSTAPHA I. 1617.

Ce Prince âgé de douze ou quinze ans voulut signaler son avenement à la couronne par quelque glorieuse expédition. A la tête de quatre cent mille hommes, il marcha contre les Polonois; mais ses troupes ne secondant point son ardeur, il fut vivement repoussé en attaquant le camp des Cosaques, où commandoit le Prince Ladislas. Cet échec ne fut pas capable de lui faire perdre courage, & ne l'empêcha pas de présenter la bataille aux Polonois. Son armée fut défaite, & il perdit près de cent mille hommes dans ces deux actions. Il attribua ces mauvais succès aux mutineries ou à la lâcheté des Janissaires. On l'accusa d'avoir lâché dans les premiers mouvements de sa colere quelques menaces contre ces troupes séditieuses, & on lui imputa d'avoir dit qu'il casseroit ce Corps de Milice, & qu'il transféreroit le siége de l'Empire dans la ville du Caire, où il formeroit une nouvelle Milice de troupes Arabes. Ces discours vrais ou supposés furent cause de sa mort. Les Janissaires craignant qu'il n'exécutât son projet l'étranglerent, après un regne de quatre ans, quatre mois & six jours. OTHMAN II. 1618.

Aussitôt après la mort d'Othman on retira Mustapha de sa prison, & on le revêtit une seconde fois du souverain pouvoir. Il ne le conserva qu'un an & quatre mois, au bout desquels il fut renfermé de nouveau. Les Janissaires proclamerent alors Amurath, frere d'Othman. Les premieres expéditions de ce Prince furent contre les Perses, & il commença les hostilités par le siége de Bagdad, qu'il fut obligé de lever après bien des pertes & des fatigues. Pour comble de disgrace, il perdit Ali-Pacha son plus habile Général, & les Perses reprirent sur lui plusieurs places, dont ses prédécesseurs s'étoient emparés. Cependant les Polonois & les Cosaques remportoient de fréquents avantages sur les troupes Ottomanes. Tant de malheurs à la fois exciterent les murmures du peuple & des Janissaires. Amurath, pour prévenir les funestes suites de ces mécontentements, fit avec ses ennemis un traité assez avantageux pour les conjonctures. Il rétablit par ce moyen le calme dans les esprits en leur procurant les douceurs de la paix. Le Sulthan, persuadé qu'il étoit de sa politique d'occuper l'Empereur par des divisions intestines, se mêla des affaires des Protestants d'Allemagne & de Hongrie, & les prit sous sa protection. Ragotzki, Prince de Transilvanie, se joignit au Sulthan; mais ces différentes intrigues n'eurent aucun succès. Amurath, qui avoit toujours à cœur les pertes qu'il avoit faites dans sa premiere expédition contre les Perses, ne cherchoit que l'occasion de AMURATH IV. 1623.

EMPIRE OTTOMAN.

les réparer. Informé que ceux-ci étoient en guerre avec les Mogols, il entra ſubitement ſur leurs terres, & aſſiégea de nouveau Bagdad. Il pouſſa vivement le ſiége; mais il auroit peut-être été obligé de le lever, ſi le Roi de Perſe n'avoit eu l'imprudence d'ôter le commandement à l'Officier qui avoit déjà forcé deux fois les Turcs à ſe retirer. Le Commandant piqué de l'affront qu'il recevoit, termina par le poiſon ſes jours & ceux de toute ſa famille. Les ſoldats refuſant d'obéir au nouveau Gouverneur, députerent vers Amurath pour regler les articles de la capitulation. Le Sulthan promit aux troupes la vie ſauve avec tous les honneurs; mais lorſqu'il fut entré dans Bagdad, il fit paſſer au fil de l'épée & les troupes & les habitants de la ville. Amurath ne jouit pas long-temps du fruit de ſes conquêtes, & ſes débauches terminerent ſa vie l'an 1639.

IBRAHIM I. 1639.

Ibrahim, troiſieme fils d'Achmet, qui étoit reſté en priſon depuis la mort de ſon pere, en fut tiré pour être placé ſur le thrône. Lorſque ce Prince vit venir les Officiers du Serrail, il crut que c'étoit pour lui annoncer ſa derniere heure, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on le pût réſoudre à ſortir de ſon appartement. Il eut à peine la couronne ſur la tête qu'il ſe livra à toutes ſortes de plaiſirs, abandonnant le ſoin du gouvernement à des Miniſtres qui abuſerent de l'autorité qu'il leur avoit confiée. Le Sulthan perdit bientôt par ſes débauches le peu de jugement que la longueur de ſa priſon lui avoit laiſſé. Il devint cruel, chagrin, redoutable dans ſes caprices. Informé que la Sulthane favorite, qui revenoit du pélerinage de la Mecque, avoit été enlevée par un vaiſſeau Malthois, il prit la réſolution de faire le ſiége de l'iſle de Malthe. Il commença par la priſe de la Canée, place forte dans l'iſle de Candie qu'il enleva aux Vénitiens. La conduite d'Ibrahim ſauva Malthe; car ce Prince devenant de jour en jour plus odieux, aliéna contre lui les eſprits de ſes ſujets. Le Muphti, à la tête des rebelles, pénetra juſques dans le Serrail, & fit étrangler le Sulthan par les Janiſſaires.

MAHOMET IV. 1649.

Mahomet, l'aîné des fils d'Ibrahim, lui ſucceda. Son regne fut redoutable à la Chrétienté & glorieux pour les Ottomans; mais le Sulthan ſe diſtingua peu, n'ayant jamais paru à la tête de ſes armées. Les Turcs étoient déjà en guerre avec les Vénitiens, lorſqu'il monta ſur le thrône. Ces Républicains, auxquels Ibrahim avoit enlevé la Canée, cherchoient à réparer cette perte. Ils avoient équipé une puiſſante flotte, avec laquelle ils ruinerent celle des Ottomans. Cependant l'intérieur de l'Empire étoit agité de divers troubles. L'ancienne querelle entre les Spahis & les Janiſſaires s'étant réveillée, cauſa de grands déſordres dans Conſtantinople. Plus de huit mille perſonnes furent maſſacrées avec le Muphti, le Grand Viſir, l'Aga des Janiſſaires & pluſieurs autres Officiers.

Ces troubles étoient à peine appaiſés, que le Pacha d'Alep ſe révolta. L'armée qu'on envoya contre ce rebelle fut taillée en pieces; mais le Pacha s'étant laiſſé ſéduire par les promeſſes flatteuſes du Viſir, conſentit à mettre bas les armes. Il fut arrêté peu de temps après, & reçut la juſte punition que ſon crime méritoit. Mahomet étoit réſolu de porter la guerre en Perſe, lorſqu'il ſe vit obligé d'envoyer ſes troupes en Hongrie. La fortune ſecondant ſes projets, il ſe rendit maître de Waradin, & remporta une victoire complette

EMPIRE OTTOMAN.

complette ſur les Chrétiens. Les Ottomans, après s'être emparés de Neuhaſel, de Novigrade & de quelques autres places, furent entierement défaits ſur les bords du Raab par le Comte de Sérim. Cette victoire obligea le Sulthan à demander la paix. Mahomet ayant donné quelque relâche à ſes troupes, fit partir enſuite pour l'iſle de Candie une nombreuſe armée, qui vint à bout de ſe mettre en poſſeſſion de la capitale de cette iſle. Les Turcs perdirent en cette occaſion cent mille hommes, & les Vénitiens quarante mille. Les Polonois ne furent pas plus heureux, & perdirent Kaminiek, la Podolie & l'Ukraine. La célebre victoire que Sobieski, Grand Maréchal de Pologne, remporta près de Choczim, & les avantages qu'il eut ſur les Turcs depuis qu'il fut parvenu au thrône, forcerent les Ottomans à ſigner une paix en 1676. La guerre que Mahomet entreprit enſuite contre les Ruſſes ne lui fut point avantageuſe. Ses troupes furent battues dans l'Ukraine, & il perdit la ville de Checrim. Les deux Puiſſances en vinrent enfin à un accommodement, & ſignerent une treve de vingt ans.

Cependant la Hongrie étoit toujours agitée de grands troubles que les Mahométans entretenoient en prenant le parti du Comte Tékeli, Chef des mécontents. Les petits Tartares, à l'inſtigation du Sulthan, inonderent la Hongrie, & joignirent leurs forces à celles des Turcs. Le Grand Viſir marcha alors droit à Vienne, & mit le ſiége devant cette place. Le Roi de Pologne contraignit les Ottomans à ſe retirer, & facilita aux Impériaux la priſe de Gran. Depuis cet évenement les affaires des Turcs allerent toujours en décadence. L'Empereur, les Polonois, les Vénitiens firent une ligue offenſive & défenſive contre les Mahométans. Les Vénitiens les attaquerent dans la Morée, les battirent & leur enleverent pluſieurs places. Les Impériaux, ſous le commandement du Duc de Lorraine, remporterent divers avantages ſur les Turcs, & recouvrerent preſque toute la haute Hongrie, pendant que la Pologne écartoit les Tartares de ſes frontieres. Enfin le Duc de Lorraine défit entierement les Ottomans à Mohate, & cette défaite leur fit perdre différentes villes importantes. Ces pertes conſécutives chagrinerent les troupes, & pour couvrir leur honte, elles en jetterent la faute ſur le Grand Viſir Soliman. Elles marcherent vers Conſtantinople, à deſſein de s'en venger. Le Sulthan pour les appaiſer leur envoya la tête de Soliman & celle d'Ibrahim. Plus on accordoit aux rebelles, plus ils devenoient inſolents. Mahomet ayant compris qu'on en vouloit à ſa perſonne, crut garantir ſa vie en faiſant périr tous ſes freres & ſes enfants. Ses ordres n'étoient pas encore exécutés, lorſque les ſéditieux entrerent dans Conſtantinople. Mahomet fut alors dépoſé par le conſeil du Muphti & des gens de loi, & on mit en ſa place Soliman ſon frere. Le nouveau Sulthan fit enfermer Mahomet dans la priſon d'où il venoit d'être tiré, & où ce Prince l'avoit retenu depuis ſon avenement au thrône. Mahomet y finit ſes jours l'an 1693.

SOLIMAN II. 1687.

Les commencements du regne de Soliman ne furent pas heureux, & les Ottomans perdirent Agria, Albe Royale, Lippa, Peterswaradin; les Turcs furent chaſſés de la Boſnie, & le Prince Louis de Bade les battit ſur le Morave. Le Sulthan peu ſatisfait de l'adminiſtration de ſon Viſir, mit en ſa place Kuproli, fils & frere des deux Viſirs de ce nom. Les affaires

EMPIRE OTTOMAN.

des Turcs commencerent alors à ſe rétablir, & la défaite de douze mille Impériaux à Kaſanek remit l'Albanie ſous l'obéiſſance de Soliman. Les Ottomans, ſecondés du Comte Tékeli, battirent de nouveau les troupes Impériales, & ſe rendirent maîtres de Niſſa, de Vidin, de Sémendria, de Peterſwaradin, de Valcovar & d'Orſova. L'an 1691 les Turcs enleverent aux Vénitiens Vallona, ville de Dalmatie. Soliman avoit ordonné de nouveaux préparatifs pour continuer la guerre; mais ſa mort cauſée par une hydropiſie termina ſes projets.

ACHMET II.

1691.

MUSTAPHA II.

1695.

Achmet ſon frere fut reconnu ſon ſucceſſeur. Il ne ſe paſſa rien de remarquable ſous ſon regne, & l'hiſtoire de ce Prince eſt peu intéreſſante.

On mit en ſa place ſon neveu Muſtapha, fils de Mahomet IV. Le nouveau Sulthan ſignala les commencements de ſon regne par la priſe de Titul & de Lippa. Ce Prince, qui faiſoit la guerre en perſonne, défit les Impériaux en Tranſilvanie, força les Chrétiens à lever le ſiége de Temeſwar, livra une ſanglante bataille à l'Electeur de Saxe, & remporta l'honneur de cette journée. Cependant les Vénitiens & les Ruſſes voyant les Turcs occupés en Hongrie, firent quelques entrepriſes ſur eux. La valeur & l'habileté du Prince Eugene firent changer les choſes de face; cet habile Général tailla les Turcs en pieces à Senta en 1697, & le traité de Carlowitz en 1699 mit fin à la guerre que les Turcs faiſoient depuis long-temps aux Chrétiens. Par ce traité le Sulthan ceda à l'Empereur toutes les conquêtes que ce dernier avoit faites, ainſi que la partie de la Tranſilvanie dont il étoit en poſſeſſion; l'autre, qui étoit dépendante de la forteresſe de Temeſwar, fut ſoumiſe au Sulthan. Les Polonois recouvrerent Kaminiek, mais ils rendirent les places qu'ils avoient priſes dans la Moldavie. On laiſſa aux Vénitiens dans la Morée le pays juſqu'aux ruines de l'ancienne muraille qui fermoit l'Iſthme de Corinthe; l'iſle de Leucade, le Fort de Ste. Maure, l'iſle d'Egine, & pluſieurs places maritimes dans la Dalmatie. Les Ruſſes reſterent en poſſeſſion d'Azoph, & de quelques autres conquêtes. Muſtapha voulut enfin goûter les plaiſirs de la paix à Andrinople; mais les Milices qui manquoient d'argent ſe ſouleverent dans Conſtantinople. Les Janiſſaires & les Spahis ſe joignirent aux ſéditieux qui marchoient vers Andrinople, & y dépoſerent le Sulthan. Cette révolte eſt regardée comme la plus violente qui ſoit arrivée dans l'Empire Ottoman depuis ſon établiſſement en Europe.

ACHMET III.

1703.

Les rebelles proclamerent alors pour Sulthan Achmet, frere de Muſtapha. Ce Prince confirma dans leurs emplois ceux qui les avoient obtenus des Conjurés, & cet acte de clémence les raſſura. Il leur fit en même temps part des largeſſes que les nouveaux Sulthans ont coutume de faire au peuple. Son deſſein étoit de les endormir, pour ainſi dire, par une fauſſe ſécurité, & de les faire périr dans la ſuite, comme il le fit ſous différents prétextes. Dans la guerre que le Sulthan fit au Czar Pierre I. il obligea ce Monarque à lui céder Azoph & quelques autres places (1). Peu de temps après il attaqua les Vénitiens dans la Morée, & leur enleva en 1715 une

(1) Voyez l'hiſtoire de Ruſſie & celle de Suede ſous les regnes du Czar Pierre I. & de Charles XII. Tome IV.

partie de cette Province qu'ils poſſédoient. La guerre qu'il entreprit l'année ſuivante en Hongrie contre l'Empereur Charles VI. ne fut pas ſi heureuſe. Il fut battu devant Peterſwaradin & devant Belgrade, & perdit cette derniere ville avec Temeſwar. La paix de Paſſarowitz en 1718 laiſſa aux Impériaux la poſſeſſion des conquêtes qu'ils avoient faites pendant la guerre. Achmet reſta tranquille l'eſpace de quatre ans, au bout deſquels il déclara la guerre aux Perſes, & la fit avec ſuccès. Il la termina en 1727, & fut obligé de la recommencer en 1730 contre Schah Thamaſp, qui prétendoit recouvrer toutes les places dont les Turcs s'étoient rendus maîtres à la faveur des derniers troubles. Les malheureux ſuccès du commencement de cette guerre firent murmurer les troupes, qui ſe porterent bientôt à la révolte. Achmet fut dépoſé & renfermé dans le Serrail. Ce Prince, malgré les vives remontrances du Muphti, avoit fait établir en 1728 une Imprimerie dans le Serrail.

Empire Ottoman.

Mahomet, fils de Muſtapha, fut reconnu Sulthan après la dépoſition de ſon oncle. Le jour même de ſon inſtallation, il promit aux rebelles de faire la paix avec les Perſes. Le traité n'étoit pas aiſé à conclure, & les délais qu'on employoit ne ſatisfaiſant pas les Janiſſaires, il y eut une nouvelle révolte. Mahomet, pour écarter les troupes, fit équiper une flotte ſur la Méditerranée, & l'envoya contre les Vénitiens. La guerre continuoit cependant toujours avec les Perſes; mais leur défaite près de Hamadan les obligea à demander la paix, & elle fut conclue en 1731. Thamaſp-Kouli-Khan, alors Général du Sophi de Perſe, déſapprouva le traité, & recommença la guerre. Elle continua juſqu'en 1735, & coûta à la Porte la ceſſion de la Georgie, des deux Arménies, d'Erivan, de Tauris, &c. L'Empereur Charles VI. voyant les Turcs occupés par les Ruſſes, entreprit en 1737 de ſe remettre en poſſeſſion de pluſieurs places dans la Hongrie. Le peu de ſuccès des Impériaux les mit dans la néceſſité de terminer la guerre, & de ceder aux Turcs Belgrade, la Servie & la Walaquie. Les hoſtilités qui recommencerent en 1740 entre les Perſes & les Ottomans, donnerent du relâche aux Chrétiens. Enfin les deux Partis mirent bas les armes en 1747. Ce fut le dernier évenement conſiderable du regne de Mahomet, qui mourut le 13 de Décembre 1754. Othman II. ſon frere cadet monta alors ſur le thrône. Ce Prince étant mort ſur la fin de l'année 1757, eut pour ſucceſſeur Muſtapha III. aujourd'hui regnant.

Mahmoud, ou Mahomet V.

1730.

Les Etats de l'Empire Ottoman ſe diviſent en deux parties, ſçavoir, ce qu'on appelle Turquie d'Europe & Turquie d'Aſie. La Turquie Européenne eſt ſituée entre le trente-quatrieme & le quarante-huitieme degré de latitude, & entre le trente-ſixieme & le cinquante-huitième de longitude. Ses bornes ſont au Nord la Hongrie & la Tranſilvanie; à l'Orient, la mer Noire, celle d'Azoph & le Don; au Midi, la Méditerranée, & à l'Occident le golphe de Veniſe.

Etats de l'Empire Ottoman.

L'air de la Turquie d'Europe eſt différent ſuivant la ſituation de ſes Provinces, mais en général il eſt agréable & temperé. Les terres ſont fertiles, & rapporteroient beaucoup, ſi la pareſſe des Turcs & l'oppreſſion dans laquelle ſe trouvent les Chrétiens dans ce pays ne les empêchoient de s'adonner à l'agriculture. Les Turcs ſont d'aſſez belle taille, & affectent beaucoup de

EMPIRE OTTOMAN.

gravité dans leurs manieres, & une grande ſobriété dans les repas. On leur remarque fort peu de goût pour les ſciences & pour les arts, & quoiqu'ils ſoient ſinceres & très-polis entr'eux, ils ſont fiers & durs à l'égard des Chrétiens. Suivant leur loi, ils peuvent épouſer trois ou quatre femmes, & avoir autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir.

Il y a deux Religions dominantes dans la Turquie d'Europe, ſçavoir, la Chrétienne & la Mahométane. Les Chrétiens y ſont en plus grand nombre, mais diviſés en pluſieurs ſectes : cependant la plûpart d'entr'eux ſuivent la communion Grecque. Les Juifs ont auſſi liberté de profeſſer leur Religion, pourvu qu'ils ne cherchent pas à faire des proſélytes parmi les Turcs. Cette condition eſt la même pour les Chrétiens, & on puniroit de mort quiconque engageroit un Mahométan à ſe faire baptiſer. Les Turcs qui ſuivent la Religion Mahométane ſont de la ſecte d'Omar, & regardent comme hérétiques les Perſans qui, quoique Mahométans comme eux, ſont de la ſecte d'Ali. Le Mahométiſme eſt une Religion mêlée de la Judaïque & de la Chrétienne, & ſes ſectateurs qui admettent la Circonciſion ſont très-exacts à faire la priere cinq fois par jour ; à jeûner dans les temps reglés pour cela ; à faire des pélerinages & l'aumône. Le jeûne le plus ſolemnel des Turcs eſt celui du *Ramadan;* il dure un mois entier, & s'obſerve avec la derniere rigueur. Lorſqu'il eſt fini on célebre le grand *Beïram* par des réjouiſſances publiques.

Les Hôpitaux que les Turcs font bâtir ſont d'une ſtructure magnifique, & on y traite les pauvres avec aſſez de charité. Tous les Mahométans ſans exception, doivent aller une fois en leur vie par dévotion à la Mecque, ville de l'Arabie, où eſt né Mahomet. Le Muphti peut ſeul diſpenſer de cette obligation, & il le fait en faveur des gens de qualité, pourvû néanmoins qu'ils envoyent quelqu'un à leur place, & qu'ils faſſent de grandes aumônes. En conſéquence, il n'y a gueres que le petit peuple qui aille à la Mecque, & comme les pélerins forment quelquefois de troupes nombreuſes, le Grand Seigneur leur donne un Chef pour prévenir les déſordres qui pourroient arriver.

Le gouvernement de l'Empire Ottoman eſt deſpotique & abſolu, & on nomme *Sulthan, Grand Turc* ou *Grand Seigneur* le Prince qui eſt Souverain. On le déſigne auſſi par le titre de *Hauteſſe,* & ſon autorité eſt ſi abſolue ſur ſes ſujets, qu'il diſpoſe d'eux comme il feroit de ſes eſclaves ; de ſorte qu'ils ne peuvent hériter qu'avec ſon agrément, & que ſa volonté leur tient lieu de loi. Les Officiers de l'Empire s'appellent Bachas & Beglerbeys. On diſtingue quatre ſortes de Bachas ou Pachas, & le premier de tous eſt le Grand Viſir. Cet Officier joint au titre de Lieutenant-général de l'Empire & des armées, celui de Garde des ſceaux du Grand Seigneur, & il préſide à tous les *Divans* ou Conſeils. Le ſecond Pacha ſe nomme *Caïmacan,* ou Lieutenant du Grand Viſir, dont il fait toutes les fonctions en cas de maladie ou d'abſence. Le troiſieme Officier de l'Empire eſt le Pacha de la Mer, ou *Capitan Pacha,* ce qui répond au titre d'Amiral ; & le quatrieme Officier eſt l'*Aga,* ou Colonel général des *Janiſſaires,* qu'on regarde comme la meilleure Milice des Turcs pour l'Infanterie. Ces ſoldats, ainſi que les *Spahis* qui forment la Cavalerie Ottomane, ſont tirés de la Tartarie dès

leur tendre jeuneſſe, & on les inſtruit de bonne heure dans l'art militaire.

EMPIRE OTTOMAN.

Les Beglerbeys ſont les Gouverneurs généraux des Provinces, & ils ont au deſſous d'eux des *Sandgiacs-Beys*, qui ſont Gouverneurs des Provinces particulieres, & Chefs d'une Milice fort brave qu'on appelle *Sandgiacs*. Les marques qui ſervent à diſtinguer les différentes claſſes de Pachas ſont des étendards faits de queue de cheval. Les premiers ont trois queues de cheval à leur étendard, ce qui leur fait donner le nom de *Pachas à trois queues*, & les autres en ont moins, ſuivant leur rang & leur office.

Les Miniſtres de la Religion Mahométane ſont d'abord, le *Grand Muphti* qui eſt le chef de la Religion, & dont l'autorité eſt ſi abſolue que les Sulthans mêmes n'oſent quelquefois s'y ſouſtraire. D'autres Muphtis qui, en quelque ſorte reſſemblent à nos Evêques, ſont ſubordonnés au Grand Muphti, & ont ſous eux des *Imams* qui ſont comme des Curés. Dans les Moſquées ou Temples des Mahométans il y a pluſieurs Miniſtres, tels que les *Hodgiats* qui liſent la Loi, & font l'office de Docteurs & de Prédicateurs; & les *Muezins* qui ſont chargés d'appeller le peuple à la priere du haut des tours des Moſquées. Outre ces Miniſtres, il y a chez les Turcs des *Dervis* ou *Derviches*, eſpeces de Religieux qui renoncent au monde pour mener, à ce qu'ils veulent faire croire, une vie auſtere & retirée. Ils peuvent néanmoins ſe marier, & malgré leur extérieur mortifié, ils s'abandonnent ſouvent aux vices les plus groſſiers.

TOPOGRAPHIE.

La Turquie Européenne ſe diviſe en ſeptentrionale & en méridionale, qui eſt la Grece; & ſes rivieres les plus remarquables ſont le Danube, qui prend ſa ſource en Allemagne, & le Mariza, qui prend la ſienne en Romanie, & ſe jette dans l'Archipel, après avoir paſſé à Andrinople.

TURQUIE SEPTENTRIONALE D'EUROPE.

La Turquie ſeptentrionale renferme dix Provinces, ſçavoir, quatre vers le Pont-Euxin, qui ſont 1°. la petite Tartarie au Nord de cette mer; 2°. la Beſſarabie; 3°. la Moldavie, au Nord-Oueſt; 4°. la Walaquie, à l'Occident; deux ſur le golphe de Veniſe, ſçavoir, 5°. la Croatie, & 6°. la Dalmatie; trois vers le Danube, qui ſont d'Occident en Orient, 7°. la Boſnie; 8°. la Servie, & 9°. la Bulgarie. La Romanie, qui fait la dixieme, eſt bornée à l'Orient par la mer Noire.

1°. De la petite Tartarie.

Les habitants de la petite Tartarie, nommée ainſi pour la diſtinguer de la grande Tartarie, ſont Mahométants. La partie la plus ſeptentrionale de la petite Tartarie eſt habitée par les Tattares Nogais qui ſont diviſés en *Hordes*, c'eſt-à-dire, aſſemblées de familles. Ils obéiſſent à leurs *Murſes* ou Chefs de Tribus, & ils tranſportent leurs cabanes ſur des chariots quand ils veulent changer de lieu.

On donne le nom de Crimée à une preſqu'iſle qui eſt la partie méridionale de la petite Tartarie, & le Prince, qui gouverne cette Contrée, porte le nom de Khan des petits Tartares. Il eſt allié du Grand Seigneur, qui a droit de le dépoſer & d'en nommer un autre, pourvû que cet autre ſoit de la même famille. Ce Prince a ſous ſa domination la partie de la Circaſſie qui avoiſine la Crimée, & qui dépend de l'Aſie. La Crimée, qu'on appelloit autrefois Cherſonneſe Taurique, contient Bachaſerai, capitale, Or ou Précop, Caffa, port de mer, Baluclawa ou Iambol, autre port, & Crim ou Crimenda, qui a donné ſon nom à toute la Crimée.

EMPIRE OTTOMAN.

La Beſſarabie eſt partagée entre les Tartares d'Oczakow qui habitent aux environs du Dnieper, & les Tartares de Budziac qui occupent le reſte de la Province. Ils ſont peu ſoumis aux Turcs, quoique ces derniers ſoient maîtres d'Oczakou, capitale des Tartares de même nom, & ſituée à l'embouchure du Dnieper, de Bialogrod ou Akerman, capitale du pays habité par les Tartares de Budziad, & Bender ſur le Nieſter, qui eſt la réſidence du Pacha de la Province.

2°. De la Beſſarabie.

Cette Province eſt tributaire du Turc, mais elle eſt gouvernée par un Prince particulier nommé Waiwode, c'eſt-à-dire, Prince des troupes. On lui donne auſſi le titre de *Deſpote* & de *Hoſpadar*, qui ſignifient tous deux Seigneurs, & c'eſt le Sulthan qui les choiſit ordinairement. Les habitants de la Moldavie ſont preſque tous Chrétiens Grecs ſous le Patriarche de Conſtantinople. Les Turcs donnent le nom de Carabogdan à la Moldavie, & ce pays, dans lequel on recueille d'excellents vins, eſt arroſé par deux rivieres, ſçavoir, le Sereth & le Pruth, qui ſe jettent l'une & l'autre dans le Danube. Les villes principales de la Moldavie ſont Jaſſy, capitale bâtie près de la riviere de Pruth; Choczin ſur le Nieſter, & Soczova ſur le Sereth.

3°. De la Moldavie.

La Province de Walaquie eſt, ainſi que la Moldavie, tributaire des Turcs, & gourvernée par un Waiwode, & ſes habitants ſont auſſi Schiſmatiques Grecs, dépendants du Patriarche de Conſtantinople. Le terroir eſt aſſez fertile, mais il eſt mal cultivé par rapport à la pareſſe des Walaques. Les principales rivieres dont ce pays eſt arroſé ſont l'Alt & le Jalonitz, qui ſe jettent toutes deux dans le Danube. Parmi les villes de cette Province on remarque Tergovik, capitale ſur la riviere de Jalonitz ou Launitza, & Bukoreſt, grande & forte ville, réſidence du Waiwode ou Hoſpadar. Il y a dans cette ville un Couvent de Moines Grecs qui y ont une Imprimerie.

4°. De la Walaquie.

La Croatie étoit autrefois un Royaume que des peuples Sclavons avoient fondé dans le ſeptieme ſiecle, & cette Province eſt ſituée le long du golphe de Veniſe. Ce pays, qui eſt fertile en vin & en huile, ſe diviſe en Croatie Autrichienne & en Croatie Turque. La Croatie Autrichienne eſt la plus grande, & contient Carlſtad, capitale, ville forte & réſidence du Gouverneur du pays, Siſſeck, place forte, & Segna, Evêché, ſur la côte qu'on appelle Morlaquie. On ne connoît gueres dans la Croatie Turque de ville remarquable que Vihitz ou Bihacz, place forte & capitale.

5°. De la Croatie.

Cette Province a auſſi été un Royaume fondé par des peuples Sclavons, & elle eſt maintenant ſéparée en trois parties, ſçavoir, la Dalmatie Vénitienne, la Dalmatie Turque & la Dalmatie Raguſienne.

6°. De la Dalmatie.

Dans la Dalmatie Vénitienne on compte pluſieurs villes, telles que Zara, capitale & Archevêché; Nona, Evêché & place forte; Sébenico, Evêché ſur le golphe de Veniſe; Spalato, Archevêché, Salona; près de Spalato, & Cataro, ville forte au Sud-Eſt de Raguſe.

La Dalmatie Turque contient Moſtar, capitale & réſidence du Pacha; Narenta, Evêché, ancienne ville ſur le golphe de Veniſe entre Raguſe & Spalato; Redine & Trébigno, Evêché près de Raguſe. Cette ville dépendoit autrefois de Raguſe, & elle eſt habitée par des Turcs, des Grecs & des Catholiques.

La Dalmatie Raguſienne eſt la moins étendue, & ſes plus célebres villes

ſont Raguſe, Archevêché, port & capitale, & Stagno, Evêché. Les iſles de Méleda & d'Agoſta appartiennent auſſi à la République de Raguſe, & elles ſont ſituées dans le golphe de Veniſe, à l'Occident de Raguſe. A l'égard des autres iſles de la côte de Dalmatie elles ſont aux Vénitiens.

7°. De la Boſnie.

La riviere de Boſna, la plus grande de toutes celles qui arroſent la Province, a donné à cette Contrée le nom de Boſnie. Cette Province a des mines d'argent & beaucoup de gibier, & a été anciennement gouvernée par des Rois particuliers. Ses principales villes ſont Bagnaluc, capitale & réſidence du Beglerbey; Jaicza, place forte ſur les confins de la Croatie; Boſna-Serai; Orbach, & Kornich ou Yvornick.

8°. De la Servie.

Dans la Province de Servie, qui a auſſi été un Royaume aſſez puiſſant, on remarque deux principales rivieres, ſçavoir, le Morave & le Drin. Le Morave traverſe la Province du Sud au Nord, & va ſe jetter enſuite dans la Save, & le Drin, qui ſépare cette Contrée à l'Occident, tombe dans le Danube. Les villes de la Servie ſont Belgrade, capitale, ſituée ſur le Danube; Sémendrie, réſidence d'un Sandgiac; Paſſarowitz ſur le Morave; Niſſa ſur la Niſſava, & Jenibaſſar, ville d'un grand commerce.

9°. De la Bulgarie.

Cette Province eſt à l'Occident du Pont-Euxin, & elle tire ſon nom des Bulgares, peuples ſortis de l'Aſie, qui y fonderent un Royaume dans le huitieme ſiecle. Ils ſont Schiſmatiques Grecs, & dépendent du Patriarche de Conſtantinople. On remarque dans cette Province les villes de Sophie, capitale ſur la riviere de Bojana; de Vidin, place forte ſur le Danube; de Nicopoli ſur le même fleuve; de Varna ſur la mer Noire; de Siliſtrie, près du Danube, & de Mancalia encore ſur la mer Noire.

10°. De la Romanie.

La Province qu'on appelle aujourd'hui la Romanie eſt belle & fort étendue. Elle étoit connue anciennement ſous le nom de Thrace, & les Turcs lui donnent celui de *Rumelie* ou *Roumelie*. Son terroir ſeroit très-fertile s'il étoit cultivé; mais le pays n'eſt pas beaucoup habité, & l'air n'en eſt pas ſain vers la mer Noire.

Conſtantinople, capitale de la Romanie & de tout l'Empire Ottoman, eſt appellé Stamboul par les Turcs. Cette ville eſt ſituée d'une maniere avantageuſe pour le commerce ſur le détroit qui porte ſon nom. On appelloit autrefois ce détroit le Boſphore de Thrace, & il joint la mer de Marmara avec la mer Noire. Conſtantinople eſt une des plus grandes villes d'Europe, & ſon port paſſe pour le plus ſûr & le plus beau de l'Univers. Ses rues ſont étroites, & ſes maiſons baſſes & mal bâties, mais ſes palais & ſes moſquées ſont magnifiques. Cette ville, que la négligence des Turcs expoſe à de fréquents incendies & à la peſte, eſt le ſiége du Patriarche de l'Egliſe Grecque, & la réſidence de l'Empereur & du Muphti des Turcs. Ses habitants ſont Turcs, Grecs & Juifs; mais les Chrétiens Francs ou Européens n'ayant pas la liberté d'y habiter, demeurent à Péra ou à Galata qui en ſont les fauxbourgs. Pera, qui eſt deſtiné pour loger les Ambaſſadeurs des différents Etats de l'Europe, eſt ſitué ſur une hauteur. L'air qu'on y reſpire eſt très-pur, & les maiſons en ſont commodes & bien bâties. Les magaſins des marchands ſont à Galata, qui eſt plus près du port & de la douane.

Les autres villes de la Romanie ſont Andrinople ſur la riviere de Mariza,

EMPIRE OTTOMAN.

ville agréable, qui a un Archevêque Grec ſuffragant de Conſtantinople; Philippopoli, auſſi ſur le Mariza; Gallipoli, ſituée ſur le détroit de même nom, eſt la réſidence du Pacha de la mer, & d'un Evêque ſuffragant d'Héraclée ſous le Patriarche de Conſtantinople.

Le détroit de Gallipoli, nommé autrefois l'Helleſpont, fait la communication de l'Archipel avec la mer de Marmora ou Propontide. L'entrée en eſt défendue par deux châteaux appellés Dardanelles. L'un eſt en Europe, & ſe nomme le château de Rumelie; l'autre eſt en Aſie, & on le connoît ſous le nom de château de Natolie.

TURQUIE MERIDIONALE D'EUROPE.

Cette partie de la Turquie qu'on nommoit Grece eſt entierement déchue de ſon ancienne ſplendeur; car c'eſt un pays mal peuplé, preſqu'inculte & fort pauvre. Il appartient aux Turcs, à l'exception de quelques places que les Vénitiens y poſſédent. La Grece environnée par la mer de trois côtés, reſſemble à une grande preſqu'iſle. Ses bornes ſont au Nord, la Servie & la Bulgarie; à l'Orient, l'Archipel & la Romanie; au Midi, la Méditerranée, & à l'Occident, le golphe de Veniſe & la mer Ionienne. On diviſe la Grece en terre ferme & en iſles. La terre ferme contient ſix pays, ſçavoir, 1°. la Macédoine au Nord; 2°. l'Albanie; 3°. l'Epire à l'Occident; 4°. la Theſſalie dans le milieu; 5°. la Livadie qu'on nommoit autrefois Achaïe, & 6°. la Morée anciennement le Péloponneſe. On a vû l'hiſtoire ancienne de tous les pays de la Grece dans le ſixieme Volume de cette Introduction.

1°. De la Macédoine.

La Macédoine, que Philippe & Alexandre le Grand avoient rendu célebre, eſt peu conſiderable aujourd'hui, & appartient aux Turcs qui l'appellent *Comenolitari*. Salonique ſa capitale, dont l'ancien nom étoit Theſſalonique, eſt ſituée au fond du golphe de ſon nom. C'eſt une ville fort peuplée, très-ancienne, grande & marchande. Les Juifs y ſont preſque tout le commerce, qui conſiſte principalement en ſoye; ils y ſont en très-grand nombre, & y ont des Synagogues. Les Grecs y ont auſſi un Archevêque & pluſieurs Egliſes, & il s'y trouve des Moſquées pour les Turcs.

Les autres villes de la Macédoine ſont Philippi au Nord-Eſt de Salonique; Conteſſa ou Stremona, à l'Orient de la même ville; Libanova, anciennement Stagire, au Sud de Conteſſa; Jenizza, nommée autrefois Pella, au Sud-Oueſt de Salonique; Ocrida ou Guiſtandil, au Nord-Oueſt, & Monte-Santo ou le Mont-Athos, ſur le golphe de même nom. Cet endroit eſt célebre par le grand nombre de Monaſteres Grecs qui s'y trouvent, dont les Moines cultivent la terre & travaillent pour vivre.

2°. De l'Albanie.

L'Albanie eſt ſituée entre la Macédoine & le golphe de Veniſe, & les Turcs, qui l'appellent Arnaut, en tirent de bonnes troupes. Les villes de cette Province ſont Scutari, capitale, Evêché & réſidence d'un Pacha; Durazzo, port ſur le golphe, & qui a un Archevêque Grec; la Valona, port, & Croia, au Nord. Cette derniere étoit autrefois la capitale d'un petit Royaume, & elle a aujourd'hui un Evêque ſuffragant de Durazzo.

3°. De l'Epire.

Pluſieurs Géographes renferment l'Epire dans la Province d'Albanie, & lui donnent le nom de baſſe Albanie. On ſçait que l'Epire a été anciennement un Royaume que les Pyrrhus ont rendu célebre; ce n'eſt plus maintenant qu'une Province, qui a pour villes Delvino, capitale & réſidence d'un

d'un Pacha ; Chimera, petite ville, avec un très-bon port, & trois autres villes qui appartiennent aux Vénitiens, ſçavoir, Larta, ville marchande ſur le golphe de même nom, appellé auparavant le golphe d'Ambracie ; Butrinto, ville maritime, qui a un port peu fréquenté, & la Préveſa ſur le golphe de Larta. C'eſt près de cet endroit qu'étoit le port d'*Actium*, célebre par la victoire qu'Auguſte remporta ſur Antoine.

4°. De la Theſſalie.

Dans cette Province, qui eſt placée au milieu de la Grèce, on trouve ces montagnes ſi fort chantées par les Poëtes, ſçavoir, l'Olympe, l'Oſſa & le Pélion au Nord, & le Pinde au Midi. La délicieuſe vallée de Tempé eſt auſſi renfermée dans la Theſſalie, que les Turcs nomment Janna. Les chevaux de ces pays étoient fort vantés anciennement, aujourd'hui on eſtime les vins & les fruits qu'on en tire. Ses villes principales ſont Janna ou Jannina, capitale bâtie au milieu d'un lac ; Lariſſe, Archevêché, ſur la riviere de Pénée, & Farſa, autrefois Pharſale, au Midi de Lariſſe.

5°. De la Livadie.

La Livadie s'étend d'une mer à l'autre, & occupe toute la largeur de la Grèce. Elle communique à la Theſſalie par un défilé qu'on appelloit anciennement les Thermopyles. Dans ce pays, auquel on donnoit au temps des Romains le nom d'Achaïe, habitoient les Locres, les Etoliens, les Phocéens, les Doriens, les Thébains & les Athéniens, & on y voit le Parnaſſe & l'Hélicon, montagnes ſi célebrées par les Poëtes.

Au milieu de cette Province eſt ſituée Livadie, capitale. Cette ville eſt aſſez commerçante, & elle a un Evêque ſuffragant d'Athènes. Les autres villes de la Livadie ſont Atina ou Sétines par corruption ; mais anciennement la fameuſe Athènes ; Thiva, & par corruption Stives, autrefois Thebes, & qui eſt aujourd'hui le ſiége d'un Evêque, & Lépanthe, ville forte à l'entrée du golphe de même nom.

6°. De la Morée.

La Province connue aujourd'hui ſous le nom de la Morée, tient à la Livadie par l'Iſthme de Corinthe, & s'appelloit anciennement Péloponneſe. Ses villes ſont Corinthe, Patras, Modon, Coron, Miſitra, Napolie de Malvaſie, Napoli de Romanie & Argo.

Corinthe étoit autrefois capitale d'une fameuſe République. Elle eſt à préſent médiocre, mais bien fortifiée, & a un Archevêque du Rit Grec. Les Vénitiens y ont fait ériger ſur la fin du dernier ſiecle un Archevêché pour les Latins, dont la juriſdiction s'étendoit ſur toute la Morée.

Patras eſt une place forte & un Archevêché, près du golphe de Lépanthe.

Modon, ville riche, peuplée & marchande, peut paſſer pour la capitale de la Province, parce qu'elle eſt d'ailleurs la réſidence du Sandgiac. Elle a un bon port qui eſt défendu par un château.

Coron, ancienne & forte ville, à l'Orient de Modon, eſt ſituée ſur un golphe qui porte ſon nom.

Miſitra, peu éloignée des ruines de Lacédémone ou Sparte, eſt encore maintenant aſſez conſiderable. Elle eſt le ſiége d'un Archevêque ſuffragant de Conſtantinople, & ſon château eſt regardé comme imprenable. Les Chrétiens y ont une magnifique Egliſe, & les Turcs une Moſquée ſuperbe, auprès de laquelle on voit un très-bel Hôpital, où les malades de toutes ſortes de Religions ſont reçus. Aux environs de cette ville ſe trouvent les Magnotes regardés comme les deſcendants des Lacédémoniens, & d'autres Grecs

EMPIRE OTTOMAN.

jaloux de leur liberté. En effet ces Magnotes, pour ſe conſerver une eſpece d'indépendance, payent un tribut particulier aux Turcs, & forment une République dans les montagnes.

Napoli de Malvaſie eſt une ville forte, bâtie dans une iſle de même nom ſur la côte orientale de la Morée. Elle a un très-bon port, & produit d'excellents vins qu'on nomme *vins de Malvoiſie*.

Napoli de Romanie eſt une place forte, & a un port au fond du golphe de ſon nom. Cette ville eſt habitée par des Turcs, des Juifs, des Grecs, & ces derniers ſont gouvernés par un Archevêque ſuffragant de Conſtantinople.

DES ISLES DE LA GRECE.

Parmi les iſles de la Grece, il y en a dans la mer que quelques Géographes appellent mer Ionienne, & quelques Navigateurs mer de Grece. Cette mer s'étend depuis l'entrée du golphe de Veniſe juſqu'à l'extrémité de la Grece. Les autres iſles ſe trouvent dans l'Archipel, nommé anciennement mer Egée.

Des Iſles de la mer Ionienne, ou mer de la Grece.

Les cinq iſles les plus remarquables de cette mer ſont celles de Corfou, de Sainte-Maure, de Céphalonie, de Zanthe & de Cérigo. Ces iſles, qui ſont fertiles en olives, en miel, en fruits & en vins excellents, appartiennent aux Vénitiens. L'iſle de Corfou eſt ſituée vis-à-vis de l'Epire, & a environ quarante lieues de circuit. Son ancien nom étoit Corcyre, & ſa capitale, qui eſt honorée d'un ſiége Archiépiſcopal, eſt Corfou.

L'iſle de Sainte-Maure, appellée autrefois Leucas, n'a que ſeize lieues de circuit. Sainte-Maure, ſa capitale, eſt une place aſſez forte.

L'iſle de Céphalonie, qui eſt plus grande que celle de Corfou, s'appelloit autrefois Samos, ſi l'on en croit Jacob Spon. Sa capitale, nommée auſſi Céphalonie, eſt une ville forte qui a un bon port.

L'iſle de Zanthe a environ ſix lieues de long ſur quatre de large, & elle eſt très-agréable & très-fertile. Elle a pour capitale une ville nommée Zanthe, place forte, bon port de mer, & Evêché ſuffragant de Corfou.

L'iſle de Cérigo, autrefois Cithere, eſt au Midi de la Morée dont elle dépendoit. Elle eſt reſtée aux Vénitiens qui y envoyent un Provéditeur.

DES ISLES DE L'ARCHIPEL.

Les iſles de l'Archipel ſont beaucoup plus nombreuſes que celles de la mer Ionienne, & on les partage ordinairement en deux claſſes; l'une, qui comprend les deux grandes iſles de Candie & de Négrepont, & l'autre, qui contient une multitude de petites iſles qu'on diviſe en deux ordres, qui ſont les Cyclades & les Sporades.

Des deux grandes Iſles de l'Archipel.

L'ancien nom de l'iſle de Candie étoit celui d'iſle de Crete; l'air de ce pays eſt ſain & les eaux y ſont excellentes. Ses villes ſont Candie, capitale, réſidence d'un Beglierbey, & ſiége d'un Archevêque Grec; Canée, port de mer qu'on croit être l'ancienne Cydonie; Retimo, entre la Canée & Candie, ville Epiſcopale & réſidence d'un Pacha; & Sitia, à l'Orient de Candie.

L'iſle de Négrepont, qui s'appelloit autrefois iſle d'Eubée, eſt la plus grande des iſles de la Grece après Candie. Négrepont, ſa capitale, eſt grande, commerçante, bien fortifiée & très-peuplée. Elle a communication avec la terre ferme, au moyen d'un pont de pierres qui eſt joint à un pont-levis qu'on leve pour laiſſer paſſer les vaiſſeaux.

Des Isles Cyclades.

Les principales des isles Cyclades sont Milo, Andro, Tine, Paros & Naxie. L'isle de Milo a environ vingt lieues de tour, & sa capitale, qui étoit autrefois une ville considerable, a un très-bon port. Presque tous ses habitants sont Grecs; cependant il y a deux Evêques, un Grec & un Latin. L'isle d'Andro, qui a environ trente lieues de circuit, produit beaucoup de soye & des fruits excellents. Andro, sa capitale, est une ville médiocre, dans laquelle il y a plusieurs Monasteres & deux Evêques. L'isle de Tine appartient aux Vénitiens, & n'a qu'un fort château de même nom & vingt-quatre villages. L'isle de Paros a près de quatre lieues de long sur trois de large, & est célebre depuis très-long-temps pour ses beaux marbres. Dans Paros, sa capitale, il y a un Evêque, & les François, les Anglois & les Hollandois y ont un Consul. L'isle de Naxie, qui est la plus grande, la plus agréable & la plus fertile des Cyclades, produit de très-bon vin, si estimé des Anciens, qu'ils le comparoient au nectar. Les Naxiotes aiment les plaisirs, la bonne chere, & surtout le vin, & quoique soumis au Grand Seigneur, ils forment une espece de République. La capitale de l'isle de Naxie porte le même nom; c'est une jolie ville qui a un château, mais qui n'est pas fort peuplée, & ses habitans sont presque tous Chrétiens Grecs.

Des Isles Sporades.

Les isles Sporades ont été ainsi nommées par les Grecs, à cause qu'elles paroissent dispersées entre l'Asie & la Grece. Plusieurs de ces isles sont même regardées comme attachées à l'Asie, & ce sont celles qui sont voisines des côtes de Natolie. Les autres appartiennent à la Grece, mais toutes sont situées également dans l'Archipel ou mer Blanche. Les plus remarquables de ces isles qui dépendent de la Grece sont Stalimene, Sciro, Colouri & Santorin. Stalimene, autrefois Lemnos au Sud-est du Mont-Athos, a environ dix lieues dans sa plus grande longueur, & six dans sa largeur la plus étendue. Sa capitale porte le même nom, & est bâtie sur une colline, au haut de laquelle est un château près de la mer. L'isle de Sciro, qui est au Nord-Est de Négrepont, a six lieues de long sur trois de large, & Sciro sa capitale, est une petite ville qui a un assez bon port. L'isle de Colouri, autrefois Salamine, est située dans le golphe d'Engia, près d'Athènes, & a environ vingt-cinq lieues de tour. L'isle de Santorin, anciennement Thera, est au Nord-de Candie. Elle est remarquable par les petites isles qui l'environnent, & qui sont sorties de la mer après des tremblements de terre.

De la Turquie d'Asie.

Les pays que les Turcs possédent en Asie étoient autrefois très-fertiles, riches & fort peuplés; mais ces pays sont maintenant presque déserts, incultes & livrés en proye à la barbarie & à l'ignorance. Un changement aussi surprenant peut s'attribuer à la dureté du gouvernement des Turcs, aux tremblements de terre qui sont fréquents, & aux ravages que la peste fait souvent. Les Européens donnent le nom d'*Echelles du Levant* aux villes qui sont sur les côtes de la Méditerranée, & dans lesquelles ils ont des Consuls. La plûpart des habitants de la Turquie d'Asie suivent la Religion Mahométane; il y a cependant beaucoup de Juifs & encore plus de Chrétiens Grecs.

La Turquie d'Asie se divise en six parties, sçavoir, 1°. la Natolie, autrefois l'Asie Mineure; 2°. la Sourie; 3°. la Turcomanie, ou Arménie Mineure; 4°. la Georgie, anciennement la Colchide, & l'Iberie; 5°. le

EMPIRE OTTOMAN.

Diarbekr ou Diarbeckir, autrefois l'Aſſyrie, la Méſopotamie & la Babylonie, & 6°. les iſles de l'Aſie.

1°. De la Natolie.

La Natolie eſt une grande preſqu'iſle entourée de différentes mers de trois côtés. Au Nord elle a la mer Noire, à l'Occident la mer de Marmora & l'Archipel; au Midi, la Méditerranée, & à l'Orient l'Euphrate qui la ſépare de la Turcomanie. Le nom de Natolie ou d'Anatolie qui vient du Grec, ſignifie le Levant ou l'Orient. Les Turcs partagent la Natolie en quatre Gouvernements ou Provinces, qui ſont la Natolie propre vers l'Archipel; la Caramanie au Midi, le long de la Méditerranée; l'Amaſie au Nord-Eſt, & l'Adulie au Sud-Eſt.

De la Natolie propre.

Cette Province, qui eſt la plus grande des quatre Gouvernements de la Natolie, comprend ce qu'on appelloit autrefois la Bithynie, la Myſie, la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Phrygie, la Galatie & une partie de la Paphlagonie. Ses villes ſont Chiutaye ou Kioutahya, Burſe, Smyrne, Cariſia, Iſnich ou Nicée, & Angouri ou Angora.

La ville de Kioutahya, qui eſt la capitale de la Province, eſt bâtie ſur la riviere d'Ayala, & ſa ſituation au pied d'une montagne paroît aſſez avantageuſe. Cette ville que pluſieurs Moſquées, Colleges, Caravanſeras & Bains publics embelliſſent, eſt auſſi la réſidence du Beglierbey.

Burſe, qui fut la capitale des Turcs avant qu'ils ſe fuſſent rendus maîtres de Conſtantinople, eſt fort grande, & encore aſſez belle. Elle eſt le ſiége d'un Archevêque Grec, & on y fait un grand commerce de ſoye la plus eſtimée de toute la Turquie. Cette ville eſt l'ancienne Pruſe, qui étoit la capitale du Royaume de Bithynie.

Smyrne ſur l'Archipel eſt ſituée dans un terroir fort abondant en tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de la vie. La bonté de ſon port y attire des marchands de toutes les Nations, & ſon principal commerce conſiſte en ſoye, en camelots de poil de chevres, en toiles de coton, en tapis & en maroquins. Cette ville eſt peuplée de Turcs, de Grecs, de Juifs & de marchands Européens François, Anglois & Hollandois qui y ont leurs Conſuls & leurs comptoirs. On y compte quinze Moſquées, ſept Synagogues, trois Egliſes Latines, deux Grecques & une Arménienne.

Les autres villes de la Natolie propre ſont moins célebres que les trois dont je viens de faire mention; je crois ſeulement devoir faire obſerver que la ville d'Angouri ou Angora, fut autrefois Ancyre, capitale de la Galatie.

De la Caramanie.

Ce Gouvernement de la Natolie renferme une grande partie des Provinces maritimes de l'Aſie Mineure, ſi célebres dans l'Hiſtoire ancienne, & ces Provinces ſont la Lycaonie, l'Iſaurie, la Pamphylie, la Lycie & une partie de la Cilicie. La Caramanie n'a aujourd'hui pour villes principales que Cogny, autrefois Iconium, capitale & réſidence du Beglierbey, & Satalie port, au Nord-Oueſt de l'iſle de Chypre.

De l'Amaſie.

Cette Province contient une partie de l'ancienne Cappadoce & du Pont, & ſes villes principales ſont Sivas, autrefois Sébaſte, mais maintenant capitale & réſidence d'un Pacha Turc & d'un Archevêque Grec; Tocat, près de la riviere de Caſalmach; Amaſie, ſur la même riviere; Trébiſonde, port ſur le Pont-Euxin, & réſidence d'un Archevêque Grec & d'un Beglierbey,

& Caiſar ou Céſarée, au Sud-Oueſt de Tocat. L'Archevêque Grec qui y demeure occupe le premier rang parmi les Prélats qui ſont ſoumis au Patriarche de Conſtantinople.

De l'Adulie ou Adoulie.

Ce pays comprend ce qu'on appelloit autrefois la petite Arménie & une partie de la Cilicie. Les villes principales qu'on y rencontre ſont Malatha, près l'Euphrate, ville aſſez bien peuplée, & réſidence d'un Archevêque Grec; Maraſch, ſéjour d'un Pacha, ſituée auſſi ſur l'Euphrate, plus au Midi, & Lajaſſo, ville maritime, près de l'ancienne Iſſus.

2°. De la Sourie.

La partie de la Turquie d'Aſie qu'on nomme aujourd'hui la Sourie, & qui portoit autrefois le nom de Syrie, eſt appellée Souriſtan par les Turcs. C'eſt un pays aſſez fertile qui renferme la Sourie propre, la Phénicie & la Judée, ou Terre ſainte.

Les villes de la Sourie propre ſont Alep ou Haleb, Hama & Antioche, ou Antakie, ſur l'Oronte toutes deux, & Alexandrette ou Eskanderoun, port ſur la mer du Levant. La ville d'Alep, capitale de la Province, eſt grande, peuplée, & une des plus marchandes du Levant. Le Pacha y fait ſa réſidence ordinaire, & on y voit beaucoup de Moſquées, des Bains publics, & un Fort ſur une colline qui domine la ville. Les François, les Italiens, les Anglois & les Hollandois ont chacun dans cette ville un Conſul de leur Nation. Les habitants ſont Chrétiens, Grecs, Arméniens, Jacobites, & chacun d'eux a un Evêque de ſa Communion, & profeſſe librement ſa Religion.

Dans la Province de Phénicie on remarque principalement les villes de Damas, de Sour, de Tripoli, de Baruth & de Seide. La ville de Damas eſt ſituée dans une plaine très-fertile au pied du Mont Liban; elle eſt la réſidence d'un Pacha, & elle a de très-beaux jardins, de belles fontaines & beaucoup de manufactures. Il s'y fait un grand commerce de ſoyes, de ſabres, de vins & de fruits. On y voit beaucoup de Juifs adonnés au trafic, & les Chrétiens y ont un Archevêque Grec. Sour a été anciennement Tyr, & cette ville célebre eſt maintenant preſque ruinée. Tripoli eſt bâtie ſur la Méditerranée, & on ne peut s'empêcher de l'admirer à cauſe de ſon beau château & de ſes jardins remplis de mûriers & d'orangers. Baruth, qu'on voit ſur la côte dans un terroir agréable & fertile, a une Egliſe dont les Neſtoriens ſont en poſſeſſion. Seyde, autrefois Sidon, eſt un port ſur la Méditerranée, & les François y ont un Conſul.

La Judée, qui a ſucceſſivement porté les noms de Pays de Chanaan, de Terre promiſe, de Royaume de Juda & d'Iſraël, de Paleſtine, de Terre ſainte & de Judée, eſt réduite aujourd'hui dans l'état le plus fâcheux, ſi on le compare à ſon ancienne ſplendeur. Elle comprend pluſieurs villes, parmi leſquelles on remarque aujourd'hui Jéruſalem, Jaffa, Acre & Gaza. Jéruſalem, capitale de la Judée, qui étoit autrefois ſi célebre, ne l'eſt plus que par les lieux ſaints que les Chrétiens de différentes Communions vont viſiter. La poſſeſſion du ſaint Sépulchre a été long-temps diſputée entre les Grecs & les Latins; mais enfin ces derniers appuyés de la protection des Rois de France en ſont devenus maîtres. Les Religieux de S. François y ont un Hoſpice habité par des Cordeliers Italiens, Eſpagnols & François, & ils exercent volontiers l'hoſpitalité envers les pélerins.

EMPIRE OTTOMAN.

Jaffa, anciennement Joppé, eſt un port de mer qui a auſſi été un Evêché ſuffragant de Jéruſalem, mais qui n'eſt aujourd'hui qu'un monceau de ruines, & je n'en fais mention que parce que c'eſt le lieu où abordent les pélerins Chrétiens. La ville d'Acre, qu'on appelloit autrefois Ptolémaïs, a été fort célebre du temps des Croiſades, & quoique ſon port ſoit aſſez fréquenté & qu'elle ſerve de titre à un Evêque Grec, on n'y voit gueres que des ruines. Gaza eſt auſſi un port de mer; un Prince particulier, vaſſal du Grand Seigneur, la gouverne, & les Grecs y ont un Archevêque honoraire.

3°. De la Turcomanie.

On appelloit anciennement Arménie Majeure le pays qu'on nomme aujourd'hui Turcomanie, & dont la partie occidentale appartient au Turc, & l'orientale au Perſan. Les Turcomans qui habitent l'une & l'autre s'appliquent à nourrir des chevaux, des chevres & des moutons. Ils logent ſous des tentes, & changent ſouvent de demeure pour trouver des pâturages. Il y a auſſi beaucoup de Chrétiens dans le pays, & ils paſſent pour très-habiles commerçants.

Les villes de la Turcomanie occidentale ſont Erzerum, capitale & réſidence d'un Pacha, ſituée près de la ſource de l'Euphrate, & Kars ſur la riviére de même nom, ville forte, marchande & riche.

Dans la Turcomanie orientale ou Perſane qu'on appelle l'Iran, ſe trouve Erivan, capitale près de l'Araxe. C'eſt une grande ville qui a un Archevêque Arménien. A deux lieues de cette ville eſt le Monaſtere d'Ecmiaſin, où réſide le Patriarche des Arméniens de Perſe. Ces peuples ſont en grand nombre, & le commerce qu'ils font les fait également conſiderer dans la Turquie & dans la Perſe. Suivant les anciennes conventions avec les Khalifs & les autres Princes Mahométans, ils ne peuvent être faits eſclaves; privilége qui les met au deſſus des autres Nations.

4°. Du Diarbekr ou Diarbeckir.

Cette Province, qui comprend l'ancienne Aſſyrie & l'ancienne Méſopotamie, ſe diviſe en trois parties, ſçavoir, le Diarbekr propre ou l'ancienne Méſopotamie; l'Yrac-Arabi, autrefois la Chaldée ou Babylonie, & le Curdiſtan, anciennement l'Aſſyrie propre.

Du Diarbekr propre.

La ville capitale du Diarbekr propre eſt Diarbeckir ou Caramid, autrefois Amid, ville riche, très-peuplée & aſſez marchande, ſituée ſur le Tygre. Elle eſt la réſidence d'un Pacha, auquel ſont ſubordonnés dix-neuf Sangiacs ou ſous-Gouverneurs. Il y a dans cette ville un grand nombre de Chrétiens Grecs, Syriens, Arméniens, Neſtoriens, qui ont leur Evêque particulier. Les autres villes du Diarbekr ſont Moſul ſur le Tygre, vis-à-vis de l'ancienne Ninive; Outfa ou Urfa, autrefois Edeſſe, du côté de l'Euphrate; Bir ſur l'Euphrate même, & Nesbin, appellée anciennement Niſibe.

De l'Yrac-Arabi.

Ce pays eſt ainſi nommé, parce qu'il eſt habité par beaucoup d'Arabes, & pour le diſtinguer de l'Yrac-Agemi, Province voiſine de la Perſe. Sa capitale eſt Bagdad, ville forte, marchande, & ſituée ſur la rive orientale du Tygre, au-deſſus des ruines de l'ancienne Séleucie, bâtie à l'autre rive. Cette ville, qui eſt habitée par des Chrétiens Jacobites, Neſtoriens, Arméniens & par des Juifs, eſt la réſidence d'un Pacha. C'eſt un fameux pélerinage pour les Perſans qui croyent que leur Prophete Ali y a demeuré. Les autres villes de l'Yrac ſont Samarat, à dix ou douze lieues au Nord de Bagdad; Hella,

au Sud-Oueſt de Bagdad ſur l'Euphrate, & Baſſora ou Baſra, près du confluent du Tygre & de l'Euphrate. Cette ville, qui a un bon port défendu par un château, eſt la réſidence d'un Pacha. Ses murs faits ſimplement de terre forment une grande enceinte, qui renferme beaucoup de jardins & de terres labourables.

EMPIRE OTTOMAN.

Le Curdiſtan ſe nommoit autrefois Corduenne, & ſes habitants avoient le nom de Curdes. Ces peuples ſont répandus dans la partie occidentale de la Perſe, dans le Diarbekr & dans l'Yrac. Ils ont pluſieurs Princes appellés *Beys* ou *Emirs*: les uns reconnoiſſent le Grand Seigneur, d'autres le Perſan, & quelques-uns ſont indépendants. Les villes de cette Province ſont Beltis ſur la riviere de Bendmahi, réſidence du plus puiſſant des Emirs des Curdes; Kierkiouk, capitale du Curdiſtan Turc, & réſidence d'un Pacha Van, & au bord d'un lac de même nom.

Du Curdiſtan.

5°. De la Géorgie.

La Géorgie ſe trouve entre le Turc & le Perſan, & ſa partie occidentale comprend trois Provinces vers la mer Noire, ſçavoir, la Mingrelie, l'Imirette & le Guriel ou Guria. Ces Provinces qui répondent à l'ancienne Colchide, ſont gouvernées par des Princes particuliers ſous la protection du Grand Seigneur, à qui ils payent tribut. La partie orientale de la Géorgie dépend du Roi de Perſe, & a deux Provinces, ſçavoir, le Carduel au Midi, & Caket au Nord.

En général on trouve peu de villes dans la Géorgie, mais toutes les choſes néceſſaires aux beſoins, & même aux agréments de la vie y viennent en abondance & ſont excellentes. Les habitants de ce pays ſont ſpirituels, & les femmes paſſent pour les plus belles de l'Univers. La Mingrelie a pour capitale Savatopoli ou Iſgaour ſur la mer Noire. Le Guriel renferme deux places, qui ſont Guriel capitale, & Akalziké fortereſſe, dans laquelle les Turcs entretiennent une garniſon. La Province d'Imirette contient deux villes, ſçavoir, Imirette ſa capitale, & Cotatis ſur le Phaſe, où les Turcs ont un Pacha.

Teflis eſt la capitale du Carduel, ou de la Géorgie Perſane. Cette ville eſt gouvernée par un Prince entierement indépendant de la Cour de Perſe, & on la regarde comme la plus conſiderable de toute la Géorgie. Elle n'eſt pas grande, mais elle eſt belle, riche par ſon commerce de ſoyes, bien peuplée & forte.

6°. Des iſles de la Turquie d'Aſie.

Les iſles de la Turquie d'Aſie ſont dans la Méditerranée au voiſinage de la Natolie, & on remarque parmi elles Chypre, Rhodes & quelques autres.

Chypre.

Quoique l'air qu'on reſpire dans l'iſle de Chypre ſoit mal-ſain, le terroir eſt très-fertile, & il fourniroit abondamment toutes les choſes néceſſaires à la vie s'il étoit bien cultivé. Les vins & les fruits y ſont délicieux, & il n'y a dans toute l'iſle qu'une ſeule ſource d'eau vive ſur le bord de la mer. Les villes de l'iſle de Chypre ſont Nicoſie, place forte, ſiége d'un Archevêque Grec, & réſidence d'un Beglierbey, ou Gouverneur général de l'iſle, & Famagouſte, port & place forte.

Rhodes.

L'iſle de Rhodes n'eſt pas bien fertile en grains, mais on y trouve de belles prairies, & on y recueille beaucoup de fruits, comme oranges, citrons, olives, &c. L'air y eſt très-pur & le ciel ſi ſerein, qu'il ne ſe paſſe gueres de jour qu'on ne voye le ſoleil.

EMPIRE OTTOMAN.

Les Chevaliers de S. Jean de Jéruſalem prirent l'iſle de Rhodes ſur les Sarraſins vers l'année 1309; mais Soliman II. Empereur des Turcs, la leur enleva à ſon tour en 1522, & les Chevaliers de S. Jean de Jéruſalem furent tranſportés dans l'iſle de Malthe, de laquelle ils ont pris le nom. Rhodes, capitale de l'iſle du même nom, eſt très-forte & a un bon port, dont l'entrée eſt preſque fermée par deux rochers, ſur leſquels on a bâti deux tours pour en défendre le paſſage. Les Turcs entretiennent une bonne garniſon dans cette ville, & les Grecs y ont un Archevêque. Les Latins en avoient établi un vers le douzieme ſiecle, mais il n'y réſide plus depuis l'expulſion des Chevaliers de S. Jean de Jéruſalem. Rhodes étoit célebre autrefois par la ſtatue coloſſale d'Apollon, qui étoit placée à l'entrée du port.

Les autres iſles que les Turcs poſſédent en Aſie ſont ſituées le long de la côte occidentale de la Natolie, & les principales ſont du Nord au Sud Mételin, Schio, Samos, Cô & Pathmos. Mételin, autrefois Lesbos, peut avoir environ quarante-cinq lieues de circuit. On y trouve de très-beaux marbres; & ſon terroir produit des vins fort eſtimés, des fruits & des figues qui ſont les meilleures des iſles de l'Archipel. Sa capitale, qui s'appelle auſſi Mételin, eſt moins conſiderable qu'elle n'a été anciennement. Cependant elle eſt défendue par un château qui paſſe pour imprenable, & qui eſt toujours pourvû de munitions.

Le terroir de l'iſle de Schio, qui a environ trente lieues de circuit, eſt fertile vers la mer, & ſtérile & pierreux dans le milieu de l'iſle. On tire d'une de ſes montagnes nommée Pélene, de fort beaux marbres, & on recueille dans le pays d'excellent muſcat, quantité de térébenthine, ſorte de réſine qui coule du térébinthe, & de bon maſtic, eſpece de gomme qui ſort du lentiſque. On fait dans cette iſle un grand trafic de coton, & les femmes y ſont habillées à l'Italienne, excepté la coëffure. Schio, capitale, eſt le ſiége de deux Evêques, l'un Grec, l'autre Latin. Les maiſons de cette ville ſont faites de pierres, & les rues ſont pavées de cailloux.

L'iſle de Samos, qui eſt très-fertile, eſt habitée en plus grande partie par des Chrétiens Grecs, dont l'Evêque réſide à Cora.

Au Sud-Eſt de Samos eſt l'iſle de Cô, qui a pour capitale Cô, ou Stanchio, petite ville aſſez bien bâtie, dans laquelle les Grecs ont un Archevêque honoraire.

L'iſle de Pathmos, ſituée entre Samos & Cô, a environ dix lieues de tour, & n'eſt habitée que par des Grecs. Il y croît peu de froment & d'orge, mais on y trouve quantité de perdrix, de lapins, de cailles & de tourterelles.

Outre les Etats que le Grand Seigneur poſſéde dans la Turquie d'Europe & dans celle d'Aſie, il eſt encore maître de la partie ſeptentrionale de l'Arabie Déſerte, & de pluſieurs places dans l'Arabie Heureuſe. La domination Ottomane s'étend juſques dans l'Afrique; car toute l'Egypte lui eſt ſoumiſe, & ce pays eſt gouverné par un Pacha que le Grand Seigneur y envoye.

Fin de l'hiſtoire de l'Empire Ottoman.

CHAPITRE XVII.

LES SOPHIS.

CHAPITRE XVII.

Sophis de Perse.

LE plus ancien Prince de la famille des Sophis de Perſe, dont l'Hiſtoire faſſe mention eſt Dgiounaïd qui deſcendoit d'Aly par Houſaïn. Il ſe mit à la tête de quelques troupes, & ſes courſes dans le pays des Georgiens lui firent remporter un butin conſidérable; mais à ſon arrivée dans le Schirouan, il fut aſſaſſiné par les habitants de ce pays. Scheïkh-Haïdar, fils de Dgiounaïd, animé par l'exemple de ſon pere, ſe forma une armée d'environ ſix mille hommes, & fit de nouvelles incurſions en Georgie. Il ſongea enſuite à venger la mort de Dgiounaïd & fondit ſur le Schirouan. Son entrepriſe, loin d'avoir le ſuccès dont il s'étoit flatté, fut cauſe de ſa mort, & il périt miſérablement dans cette expédition.

Yar-Aly & Iſmaïl, tous deux fils de Scheikh-Haïdar, prirent la fuite; mais ils tomberent entre les mains de Yacoub-Begh, de la Dynaſtie des Turkomans, & ils furent mis aux fers par ſes ordres. Tout le temps que Yacoub-Begh occupa le thrône des Turkomans, Yar-Aly & Iſmaïl furent étroitement gardés, & ce ne fut que ſous le regne de Ruſtam-Mirza qu'ils ſortirent de priſon. Ils n'obtinrent pas néanmoins leur entiere liberté, & le Monarque obligea Iſmaïl de reſter auprès du tombeau d'Yacoub-Begh en habit de Faquir. Yar-Aly mourut vraiſemblablement auſſitôt après qu'il eut quitté la priſon, car il n'eſt plus fait mention de lui, & il n'y a pas de doute que le Souverain des Turkomans n'eût également veillé ſur ſes actions, comme il avoit ſoin d'éclairer celles d'Iſmaïl. Quoiqu'il en ſoit, ce dernier après la mort de Ruſtam-Mirza trouva moyen de s'échapper, & s'étant mis à la tête d'un grand nombre de Sectateurs d'Aly, il battit les Turkomans & fit la conquête de l'Adherbidgiane. Ce premier ſuccès lui enfla le courage, de ſorte qu'il crut devoir prendre le titre de Schah ou de Roi. Ce titre anima tellement ſes troupes, qu'elles firent des prodiges de valeur, & lui aiderent à ſoumettre en peu de temps le Schirouan, le Diarbekr & quelques autres Provinces qui le rendirent un des plus puiſſants Princes de l'Univers. Tels furent les fondements de la Dynaſtie des Sophis qui ont régné dans la Perſe.

Ismail I. Roi ou Sophi de Perſe.

1499.

La fuite d'Alvand, qui régnoit ſur les Turkomans, au moment qu'Iſmaïl entra dans ſes Etats, mit ce dernier en poſſeſſion de la couronne; mais pour s'affermir ſur le thrône, le nouveau Sophi crut devoir perdre entierement Alvand, & lui ayant livré bataille, il mit ſon armée en fuite, & le tua lui même de ſa propre main. Le frere ou le fils d'Alvand, nommé Morat-Cham, lui amenoit des troupes, & il étoit prêt à le joindre lorſqu'il apprit ſa mort & la défaite de ſon armée. Cette nouvelle le troubla, & n'oſant attaquer une ennemi vainqueur, il tourna ſes pas du côté de Tauris à deſſein de s'emparer de cette capitale. Iſmaïl, inſtruit du projet de Morat-Cham, força la marche de ſes troupes, l'atteignit à moitié chemin, le

LES SOPHIS.

battit & l'obligea à prendre la fuite. Morat-Cham se retira auprès du Roi de Cappadoce, d'où les armes d'Ismaïl le contraignirent à passer en Egypte pour ne plus reparoître dans la Perse. Ismaïl, possesseur de la couronne de ce pays, fut en guerre tout le temps de son regne, mais il se soutint malgré tous les efforts des Turcs, & il ne perdit rien de ses conquêtes jusqu'à sa mort, qui arriva dans l'année 1524 de J. C. Il laissoit quatre fils, & suivant ses dernieres dispositions, Schah-Thamasp son aîné lui succéda ; les trois autres eurent chacun leur appanage particulier.

SCHAH-THAMASP, II. Roi.

1524.

Schah-Thamasp, qui n'avoit que dix-huit ou vingt ans lorsqu'il monta sur le thrône, s'abandonna entierement aux plaisirs. Il s'enferma dans son palais & confia le soin du gouvernement à des Ministres, qui ne manquerent pas d'abuser de leur autorité. Helcas, frere du Sophi, reçut quelques mortifications de la part de ces Ministres, & chagrin d'ailleurs de voir sur le thrône un Prince qu'il jugeoit indigne d'un rang si élevé, il médita de s'y placer. Cependant sa révolte n'éclata qu'au bout de plusieurs années, & ayant été vaincu & fait prisonnier, il périt dans les supplices. Son cadet sur de simples soupçons, fut aussi condamné à la mort, & le plus jeune de tous, frappé de la fin tragique de ses freres, ne leur survécut pas longtemps. Thamasp, délivré de la crainte que ces Princes pouvoient lui causer, se vit maître de tous les Etats que son pere avoit conquis ; mais sa molesse & son ardeur pour le plaisir penserent lui faire perdre un Royaume qu'Ismaïl ne devoit qu'à sa valeur.

Soliman II. Empereur Ottoman, étoit déjà maître de Tauris, lorsque Thamasp se réveilla enfin de la léthargie où il étoit plongé, se mit à la tête de ses troupes, & après plusieurs sanglants combats, chassa entierement les Turcs de son Royaume. Au bout de quelque temps la guerre se ralluma, parce que Thamasp accorda une retraite à Bajazet, qui s'étoit révolté contre Soliman, son pere. L'Empereur Ottoman à la tête d'une nombreuse armée entra dans la Perse, afin de forcer le Sophi à lui rendre le Prince rebelle. Les troupes que Thamasp opposa à celles des Turcs étoient de beaucoup inférieures en nombre, mais leur valeur surpassoit celle de leurs ennemis, & dès la premiere bataille la victoire se déclara en faveur des Persans. Cependant les forces des deux partis se trouvant également épuisées, la paix ne tarda pas à se faire, & l'article principal du Traité fut la mort de l'infortuné Bajazet que Thamasp fit poignarder. Selim II. successeur de Soliman, renouvella avec le Roi de Perse la paix qui avoit été conclue, & depuis cet événement Thamasp jouit de la plus profonde tranquillité jusqu'à sa mort, qui arriva dans l'année 1576. Les commencements du regne de Thamasp ne furent pas glorieux ; mais depuis qu'il eut abandonné les délices du Serrail & qu'il se fut mis à la tête de ses troupes, il mérita les plus grands éloges. Ce Prince fit sa résidence à Casbin, qui devint celle de ses successeurs. Avant lui Tauris étoit la capitale de la Perse, & le séjour ordinaire des Souverains de ce pays. De tous les enfants que Thamasp laissa, on ne connoît que Mohammed-Khodabendé, Ismaïl & Caïdar-Mirizès.

1566.

SCHAH-ISMAIL II. IV. Roi de Perse.

1576.

Malgré les dernieres dispositions de Thamasp, qui se désignoit pour successeur le plus jeune de ses fils, les Seigneurs de Perse offrirent la couronne

LES SOPHIS.

à Mohammed-Khodabendé, l'aîné de tous ſes freres. Ce Prince, plus touché des douceurs d'une vie privée qu'ébloui de l'éclat du thrône, refuſa de ſe rendre aux déſirs des Grands; & comme on vit qu'il étoit inébranlable dans ſes réſolutions, on prit le parti d'élever au rang ſuprême Schah-Iſmaïl, le ſecond des fils de Thamaſp. Ce Prince, qui dès ſa jeuneſſe avoit donné des preuves de courage, étoit alors en priſon, où les intrigues d'un Miniſtre l'avoit fait mettre en le rendant ſuſpect au Roi ſon pere. La rigueur & la durée de ſa captivité lui aigrirent l'eſprit & changerent en cruauté la douceur qu'on lui avoit toujours remarquée. Ses premiers ſoins, en montant ſur le thrône, furent de chercher à s'y affermir, afin de ſe venger plus ſûrement de ſes ennemis. En conſéquence il fit donner la mort au jeune Prince ſon frere, que le feu Roi avoit nommé pour lui ſuccéder. Il fit enſuite courir le bruit qu'il étoit mort, & au moyen des eſpions qu'il avoit envoyés de tous côtés, il découvrit ceux qui ne lui étoient pas attachés & en fit mourir une grande partie. Ceux qui purent ſe dérober à ſes premieres recherches gagnerent en diligence les extrémités du Royaume, & le Roi, outré de ne pouvoir les immoler à ſon reſſentiment, ſe mit à la tête de ſes troupes à deſſein de les pourſuivre. Les Turcs, craignant qu'Iſmaïl ne cachât, ſous ce prétexte, le projet de porter ſes armes chez eux, ſe déterminerent à entrer les premiers dans les Etats du Sophi. Ce nouveau contre-temps irrita Iſmaïl qui, ſans autre lumiere que ſes ſoupçons, condamna à la mort pluſieurs Grands de ſa Cour. Il ſe prépara enſuite à marcher contre les Turcs; mais un breuvage empoiſonné qu'une de ſes ſœurs lui préſenta à l'inſtigation des Seigneurs de l'Empire, mit fin aux cruautés & aux grands deſſeins d'Iſmaïl. Ce Prince, qui regna à peine un an, ne laiſſa point d'enfants.

Mohammed-Khodabendé, IV. Roi.

1577.

Les dangers auxquels l'Etat ſe trouvoit expoſé de la part des Turcs à la mort d'Iſmaïl & les vives inſtances des Grands de la Cour, toucherent enfin le cœur de Khodabendé qui conſentit à ſe charger du poids du gouvernement. Les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur les qualités & les défauts de ce Prince; les uns prétendent qu'il ſe propoſa toujours pour modele, ceux de ſes prédéceſſeurs, qui avoient le plus travaillé à l'aggrandiſſement & à la gloire de l'Empire; d'autres l'accuſent d'indolence, de goût pour les plaiſirs & la retraite, & de cruauté; d'autres enfin aſſurent que ſans paroître jamais à la tête de ſes armées, il ſçut choiſir d'excellents Généraux & diriger avec tant d'habileté & de prudence les opérations militaires, que ſes armées furent preſque toujours victorieuſes. Il mourut en 1585. laiſſant trois fils qui monterent ſucceſſivement ſur le thrône.

Emir-Hems, V. Roi.

1585.

Emir Hems, fils aîné de Khodabendé, fut couronné par les Grands de l'Empire auſſitôt après la mort de ſon pere. On ne peut ſçavoir ſi ce Prince auroit rempli dignement la place éminente qu'il occupoit, car il fut aſſaſſiné par les ordres d'Iſmaïl, ſon frere cadet, que l'ambition de régner dévoroit. Emir Hems ne jouit que quelques mois de la ſuprême autorité, & il eut ſon aſſaſſin pour ſucceſſeur.

Ismael III. VI. Roi.

Loin d'avoir quelques remords du crime qui l'avoit conduit au thrône, Iſmaïl en médita de nouveaux pour affermir ſon autorité, & il prit diverſes meſures pour faire périr ſecrettement Schah-Abbas, le plus jeune de ſes

LES SOPHIS.

freres. Soit que ce Prince donnât déjà des eſpérances de ce qu'il ſeroit un jour, il s'étoit concilié l'affection des Grands, & un d'entre eux, informé des noirs complots d'Iſmaïl, en prévint l'exécution, & gagna le barbier du Roi qui lui coupa la gorge en le raſant. Le barbier, au lieu de la riche récompenſe qu'on lui avoit promiſe, fut auſſitôt maſſacré par les Conjurés qui, ſous prétexte de venger leur Prince, ſongeoient par ce moyen à dérober aux yeux des hommes la connoiſſance de leur crime. Le regne d'Iſmaïl ne fut que de trois ou quatre mois, & il mourut dans la même année de la mort de ſon pere, & de celle de ſon frere.

SCHAH-ABBAS I. VII. Roi.

Schah-Abbas, ſurnommé le Grand, monta ſans obſtacle ſur le thrône de Perſe. Il avoit dans ſa jeuneſſe éprouvé les mêmes diſgraces que ſon oncle Iſmaïl, c'eſt-à-dire, que ſon pere Khodabendé l'avoit fait enfermer ſur de faux rapports ; mais Abbas avoit eu le bonheur de faire reconnoître ſon innocence, au moyen de quelques ſujets zélés qui ouvrirent les yeux du Roi ſur la conduite de ſon fils, & ſur la malice de ſes accuſateurs. Schah-Abbas, après avoir évité ce péril, penſa ſuccomber ſous les artifices de ſon frere, & il ne dut encore ſon ſalut qu'au zéle de Kulikhan, qui avoit pris ſoin de ſon enfance & l'avoit dérobé au premier danger. Le nouveau Monarque n'avoit que dix-huit ans lorſqu'il fut couronné, & ſes exploits militaires & l'adreſſe ſurprenante avec laquelle il ſçut faire reſpecter ſon autorité, l'ont fait regarder comme un des plus grands Rois qui ayent regné ſur la Perſe.

Les Turcs & les Usbeks, qui, pendant les troubles de l'Empire, s'étoient emparés de pluſieurs places de la dépendance des Rois de Perſe, en furent totalement chaſſés par Schah-Abbas, dans l'eſpace de trois ans. Le Sophi, peu content de reprendre des Provinces qui avoient appartenu à ſes prédéceſſeurs, étendit beaucoup ſes conquêtes & recula conſidérablement les bornes de ſes Etats. Lorſqu'il eut pris de juſtes meſures pour s'aſſurer la poſſeſſion des pays dont il s'étoit rendu maître, il ſongea à diminuer la puiſſance des Grands qui commençoient à ſe rendre redoutables. Il réuſſit dans une entrepriſe auſſi difficile, & parvint à faire rendre une exacte juſtice à ſes ſujets, & à établir une excellente police dans ſes Etats. La puiſſance deſpotique dont Schah-Abbas jouiſſoit ne le mit pas à l'abri des inquiétudes & des ſoupçons auxquels les Princes orientaux ſont malheureuſement trop ſujets. Des craintes frivoles & ſans fondement firent commettre au Sophi des actions de cruautés & d'ingratitude qui ternirent la gloire que ſes grandes actions lui avoient acquiſe. Il ne pardonna point au zélé Kulikhan, à qui il avoit de ſi grandes obligations, quelques paroles trop vives, & il le poignarda de ſa propre main. On reproche à Schah-Abbas d'avoir pouſſé plus loin ſa fureur, & on l'accuſe d'avoir fait mourir tous les parents & les amis de Kulikhan, dans l'appréhenſion de trouver en quelqu'un d'eux un vengeur de la mort de ce Miniſtre. Les enfants même du Sophi ne furent pas exempts des ſuites funeſtes de ſes ſoupçons. Ils étoient trois Princes également avantagés des dons de la nature, & l'aîné fut même déſigné pour ſuccéder à ſon pere ; mais ces Princes éprouverent bientôt le danger d'être trop près du thrône. Les deux plus jeunes eurent les yeux crevés, par ordre de leur pere, & l'aîné, au lieu d'une couronne qui lui

étoit deſtinée, reçut la mort, parce qu'il avoit une Cour trop nombreuſe.

LES SOPHIS.

Cependant la tendreſſe que Schah-Abbas avoit toujours eue pour ſon aîné ſe réveilla lorſqu'il l'eut mis hors d'état de ſe faire jamais craindre; & ſes remords éclaterent dans toutes ſes actions. Il s'enferma dans ſon appartement pendant dix jours ſans vouloir parler à perſonne. Il porta le deuil de ſon fils une année entiere, & tout le reſte de ſa vie il ne voulut paroître qu'avec les habits les plus ſimples. Le violent chagrin qu'il conſervoit toujours, joint aux vives inquiétudes qui l'agitoient ſans ceſſe altérerent ſa ſanté, & il tomba dangereuſement malade. Lorſqu'il ſe ſentit près de ſa fin, il ordonna aux quatre premiers Officiers de la Couronne de placer ſur le thrône Saïn-Mirza, fils du Prince qui devoit y monter, & auquel il avoit fait donner la mort. Schah-Abbas avoit à peine expliqué ſes dernieres volontés qu'il expira. Cet événement arriva vers l'an 1629. & ce Prince étoit alors dans la ſoixante & troiſieme année de ſon âge & la quarante-cinquieme de ſon regne.

SAIN-MIRZA, VIII Roi.

1629.

Quelque ſoupçonneux qu'euſſent été les prédéceſſeurs de Schah-Abbas, ils n'avoient pas pouſſé la défiance juſqu'à priver leurs enfants de l'éducation convenable à leur naiſſance. Schah-Abbas, depuis la mort de ſon fils aîné, changea l'ancienne méthode, & fit élever Saïn-Mirza, ſon petit-fils, d'une maniere qui a depuis ſervi de regle pour l'éducation de tous les fils des Rois de Perſe. Il fut étroitement enfermé dans le Serrail ou Haram, & n'avoit de commerce qu'avec les Eunuques, qui lui apprirent ſeulement à lire & à écrire. D'ailleurs ſon ayeul lui faiſoit donner tous les jours de l'opium, afin de le rendre plus ſtupide & l'étourdir par ce moyen ſur les déſagréments de ſon état. Saïn-Mirza, en montant ſur le thrône, prit le ſurnom de Schah-Sophi, comme ſon ayeul l'avoit ſouhaité, & les premieres actions qui ſignalerent les commencements de ſon regne firent connoître ſon caractere inhumain & ſanguinaire. Il fit crever les yeux au ſeul frere qu'il avoit, & condamna à la mort ſes deux oncles, ſous prétexte qu'étant aveugles, ils n'étoient plus bons à rien & devoient s'ennuyer. Les Officiers & les Miniſtres dont l'Etat avoit le plus beſoin, & de la fidélité deſquels on n'a aucun lieu de ſe défier, ne furent pas exempt des cruautés du Sophi, & périrent par ſes ordres.

Les femmes de Saïn-Mirza & les Eunuques, craignant de devenir auſſi ſes victimes, conſpirerent contre ſa vie; & lui firent donner un breuvage empoiſonné. Soit que le Sophi eût un tempéramment aſſez fort pour réſiſter aux effets du poiſon; ſoit que ceux qui le lui préſenterent ſe fuſſent trompés à la doſe, il arriva que le Roi en fut quitte pour deux mois de maladie. Auſſitôt que ſa ſanté fut rétablie, Saïn-Mirza réſolut de punir ceux qui avoient oſé attenter à ſes jours. Comme il ne pouvoit découvrir les premiers auteurs du complot, il fit faire une grande foſſe dans ſon jardin & y fit jetter quarante de ſes femmes, qui furent ainſi enterrées toutes vivantes. On aſſure que la mere du Roi fut du nombre de ces infortunées; mais pour cacher une action ſi déteſtable, on publia que cette Sulthane étoit morte de la peſte.

Des actes de cruauté ſi fort multipliés firent regarder le Sophi comme un monſtre digne d'horreur, & ce jugement étoit d'autant mieux fondé

LES SOPHIS.

qu'il n'avoit aucune qualité qui pût contrebalancer le nombre de ſes vices. Ses Généraux firent lever aux Turcs le ſiége de Bagdad, & prirent d'aſſaut la ville d'Erivan ; mais on ne peut en rapporter la gloire au Souverain, qui continuellement occupé de ſes plaiſirs & de ſanglantes exécutions, ne ſe mêloit en aucune maniere du Gouvernement de ſes Etats. L'avarice de ceux auxquels il avoit confié l'adminiſtration de toutes les affaires, fut cauſe que la Perſe ſe vit enlever deux Places importantes, ſçavoir Candahar & Bagdad ; l'une à l'Orient, & l'autre à l'Occident. Le Candahar, qui avant Schah-Abbas étoit gouverné par un Souverain particulier, étoit preſque ſans ceſſe affligé par les irruptions ſubites des Mogols & des Aghouans. Pour remédier à ces inconvéniens & ſe trouver en état de réſiſter à deux Nations redoutables, le Souverain de Candahar ſe mit ſous la protection de Schah-Abbas, qui lui fournit des troupes, à condition que les Gouverneurs ou Souverains du Candahar, dont la dignité ſeroit héréditaire, payeroient un tribut aux Sophis. En vertu de cet accord, les Perſes eurent un allié puiſſant dans le Gouverneur du Candahar, & Schah-Abbas tint exactement les promeſſes qu'il avoit faites.

Cette union entre les Perſes & les habitants de Candahar, & qui étoit également avantageuſe pour les uns & pour les autres, fut rompue ſous le regne de Saïn-Mirza. Les Miniſtres de ce Prince virent avec envie les richeſſes d'Alimerdan, Prince du Candahar, & cherchant à s'en emparer ils commencerent par lui envoyer ordre de livrer ſes deux fils, comme ôtages de ſa fidélité, qu'on avoit rendu ſuſpecte au Roi. Alimerdan, qui n'avoit rien à ſe reprocher, livra ſes fils ſans inquiétude ; mais quelque temps après il fut mandé lui-même à la Cour. Il héſitoit encore s'il obéiroit, lorſque les conſeils de ſes amis fixerent ſes irréſolutions & le déterminerent à ſe retirer auprès du Grand Mogol, auquel il remit ſes Etats. Les enfants d'Alimerdan étoient toujours à la Cour du Roi de Perſe, où on apprit bientôt la conduite du Prince de Candahar. Cette nouvelle troubla les Miniſtres ; mais comme ils craignoient d'irriter Alimerdan, & d'attirer contre les Perſes toutes les forces des Mogols, ils affecterent de traiter avec douceur les deux jeunes Princes. Cependant la Perſe ne put jamais recouvrer le Candahar, & perdit ainſi une Province très-importante.

Une ſeconde imprudence cauſa auſſi la perte de Bagdad qui tomba au pouvoir des Turcs. Ceux-ci mirent de nouveau le Siége devant cette Place, & le pouſſerent avec toute la vigueur poſſible. Sophi Kouli-Khan, qui en étoit Gouverneur, la défendoit courageuſement ; & il avoit déja forcé ſes ennemis à ſe retirer pluſieurs fois, lorſque le Roi de Perſe, aveuglé ſur ſes propres intérêts, ou pouſſé par de mauvais conſeils, envoya un de ſes Favoris pour prendre la place de Sophi Kouli-Khan. Celui-ci outré de l'ingratitude dont on payoit ſes ſervices, & de l'affront qu'on lui faiſoit, réſolut de n'y pas ſurvivre. En conſéquence il aſſembla ſes enfants & les principaux Officiers de la garniſon, & en préſence de ces derniers, il donna du poiſon à ſa femme, à ſes enfants, à ceux qui voulurent le ſuivre au tombeau, & en avala enſuite lui-même. Le poiſon fit ſon effet en peu d'heures, & tous ceux qui en avoient pris moururent preſqu'en même-temps. La nouvelle de ce triſte événement ne tarda pas à ſe répandre par

toute la ville, & les ſoldats touchés de la mort de leur ancien Gouverneur refuſerent d'obéir à celui qui le remplaçoit. Cependant le ſiége continuant toujours avec la même ardeur, la garniſon Perſane députa vers les Turcs, & demanda à capituler. Le principal article que les Turcs promirent d'executer, fut qu'ils accorderoient la vie & les honneurs de la guerre à la garniſon; mais contre la foi des traités, les ſoldats Perſans furent égorgés, & les Turcs paſſerent au fil de l'épée tous les habitants de Bagdad.

LES SOPHIS.

Tels furent les événemens qui ſe paſſerent ſous le regne de Saïn Mirza, qui plus furieux & plus cruel que jamais, mourut l'an 1642. dans la douzieme année de ſon regne. On prétend qu'il fut empoiſonné, & que ſe ſentant proche de ſa fin, il fit proclamer Roi, un fils unique qu'il avoit. Saïn Mirza, quoique d'une taille médiocre, étoit fort bienfait, & on remarquoit dans ſa phyſionomie un air d'humanité & de douceur que toutes ſes actions démentoient.

SCHAH-ABBAS II. IX. Roi.

1642.

Schah Abbas, fils de Saïn-Mirza; avoit auſſi été expoſé aux effets de la cruauté de ſon pere, car un Eunuque avoit eu ordre de lui paſſer un fer devant les yeux. L'Eunuque touché de la jeuneſſe du Prince & ſoupçonnant que le Roi ſe repentiroit un jour du barbare commandement qu'il faiſoit alors, paſſa effectivement un fer devant les yeux du jeune Abbas, mais ce fer étoit à peine tiede & n'offenſa aucunement ſa vue. Néanmoins pour éviter les ſuites de ſon peu de ſoumiſſion aux ordres du Sophi, l'Eunuque fit entendre au Prince qu'il étoit de leur intérêt commun de feindre d'être abſolument aveugle. Tout jeune qu'étoit Abbas, il ſentit la conſéquence des conſeils de l'Eunuque, & il affecta ſi naturellement les manieres de ceux qui ne voyent point, que tout le monde y fut trompé, & que le Roi au lit de la mort fit éclater les regrets les plus ſenſibles d'avoir ôté à ſon unique héritier les moyens de monter ſur le thrône. L'Eunuque qui ſeul étoit convaincu que le Prince n'étoit pas aveugle, aſſura le Roi ſon pere qu'il y avoit des ſecrets capables de lui rendre la vue, & comme Saïn Mirza le preſſa d'en faire l'eſſai, le jeune Abbas averti du deſir ſon pere parut par degrés recouvrer la lumiere, & fut proclamé Roi de Perſe la veille de la mort de ſon pere. Schah Abbas n'avoit alors que treize ans, & comme il ſembloit trop jeune pour gouverner par lui-même, ſa mere fut nommée Regente, & on lui donna pour Conſeiller, l'*Athemat Doulet* (1) qui étoit un ſage vieillard d'une prudence reconnue. Le Royaume fut tranquille au-dehors, & il y avoit déjà trois ans que la Régente étoit à la tête des affaires qu'elle adminiſtroit avec beaucoup de ſageſſe, lorſqu'un Seigneur nommé Jani Khan, entra dans l'appartement de l'Athemat Doulet, & ſous prétexte d'exécuter les ordres du Roi, il poignarda ce premier Miniſtre & ſatisfit ainſi la haine qu'il lui portoit depuis plus de trois ans. La mere du Roi affligée de cet accident demanda vengeance à ſon fils; mais ce Monarque qui craignoit les ſuites de cet attentat, prit le parti de diſſimuler, & revêtit même Jani Khan de la charge d'Athemat Doulet.

Le nouveau Miniſtre obtint encore de nouvelles graces, & ayant été

(1) Athemat Doulet, ou Ichtima Dewlet, eſt un nom de dignité qui a rapport à celle de Grand Viſir, chez les Ottomans, & de premier Miniſtre, chez les Princes Chrétiens.

LES SOPHIS.

nommé Généraliſſime de la Perſe, il ſe crut en état de tout entreprendre, & ne cacha point ſes projets contre la vie de la mere du Roi. Il forma le complot de forcer le Haram & de tuer cette Princeſſe pour la punir de l'oppoſition qu'elle lui marquoit en toute occaſion. Le Roi inſtruit de la conjuration, feignit de l'ignorer entierement; de ſorte que l'Athemat Doulet & ſes complices ſe rendirent tranquillement au Conſeil, & y furent maſſacrés par les ordres de Schah Abbas. Ce Monarque par ce trait de vigueur, affermit ſon autorité & prit en main les rènes du Gouvernement. Il ſe mit à la tête de ſes troupes & enleva aux Mogols la ville & la Province de Candahar, qui ſous le regne précédent avoient été détachés de la Perſe par la retraite d'Alimerdan.

Le deſir d'augmenter l'étendue de ſes Etats, n'empêcha point Schah Abbas de veiller à faire obſerver la Juſtice au-dedans de ſon Royaume, & de quelque nation & de quelque religion que fuſſent ceux qui ſe trouvoient ſous ſa domination, il vouloit qu'on le traitât avec la même bonté. Si quelques Gouverneurs ou Officiers publics abuſoient de leur autorité pour opprimer le peuple, il les puniſſoit rigoureuſement & ne pardonnoit jamais les fautes de cette nature. Sa ſage économie & ſon travail aſſidu, groſſirent tellement ſes thréſors, que ſans fouler ſes ſujets par des impôts, il ſe trouva en état d'exécuter le deſſein d'étendre les limites de ſes Etats du côté du ſeptentrion. Il avoit déja levé des troupes nombreuſes, & tous ſes préparatifs étoient preſque faits, lorſqu'il tomba malade dans une de ſes maiſons de plaiſance, & après quatre mois de langueur, il mourut le 25 de Septembre de l'année 1666. Tous les Ecrivains s'accordent à donner des éloges à ce Prince qui fut le plus grand & le meilleur Roi qui ait porté la couronne de Perſe. Il avoit l'ame noble & généreuſe, & traitoit favorablement les étrangers, particulierement les Chrétiens.

SCHAH-SOLIMAN, ou SOPHI-Mirza, X. Roi.

1666.

Abbas en mourant laiſſoit deux fils, ſçavoir Sophi-Mirza, & Hamzeh-Mirza, mais comme il n'avoit déſigné aucun des deux pour lui ſucceder, les Officiers Perſans s'aſſemblerent aux environs du château, où le Roi étoit mort, & délibererent entre eux ſur le choix qu'ils devoient faire. Sophi-Mirza étoit reſté à Iſpahan & Hamzeh-Mirza ſe trouvoit auprès de ſon pere au moment que ce monarque expira. La préſence du jeune Prince, & ſon âge qui flattoit l'ambition des grands, parce qu'ils eſpéroient gouverner en ſon nom, les porterent à ſe décider en ſa faveur : d'ailleurs on avoit publié que le feu Roi avoit fait perdre la vue à ſon fils aîné, & cette circonſtance fâcheuſe l'excluoit du thrône. Après une mûre délibération, on étoit ſur le point de proclamer Hamzeh-Mirza, lorſque Mubarek-Aga Eunuque remontra aux Seigneurs Perſans l'injuſtice qu'ils faiſoient à Sophi-Mirza, & il les aſſura que ce Prince n'avoit point perdu la vue, comme on l'avoit dit, & qu'il étoit digne du thrône dont on vouloit le priver. Le diſcours de l'Eunuque fut prononcé avec véhémence, & fit une telle impreſſion ſur les Seigneurs aſſemblés qu'ils changerent tout-à-coup d'avis & ſe déterminerent à couronner l'aîné des deux freres.

Pluſieurs Grands furent députés pour aller porter à Sophi-Mirza la nouvelle de ſon élévation; mais comme ce Prince ignoroit la mort de ſon pere, il fut ſaiſi d'une mortelle appréhenſion en apprenant que des Seigneurs

Perſans.

LES SOPHIS.

Perſans le prioient de paroître. Perſuadé qu'il marchoit à la mort, Sophi-Mirza s'avança néanmoins avec fermeté ; & en l'appercevant, les Députés ſe proſternerent devant lui, le reconnurent pour leur Souverain, & lui rendirent hommage en cette qualité. Un changement ſi avantageux ſurprit le Prince qui réprima avec art les premiers mouvements de ſa joye, & affecta beaucoup de majeſté dans la cérémonie de ſon couronnement. Cet événement & celui de la mort de Schah-Abbas qu'on avoit tenue ſecrette juſqu'alors, furent publiés le lendemain, & l'armée qui étoit aux environs du château où le feu Roi avoit rendu le dernier ſoupir, fut rappellée à Iſpahan.

Mirza, loin de faire éclater les vertus qu'on avoit admirées dans ſon pere, s'abandonna aux excès de la débauche la plus outrée, & garda ſi peu de ménagements à cet égard, que ſa ſanté en fut conſidérablement alterée. D'ailleurs ce Prince fut lâche, cruel & ſuperſtitieux. En montant ſur le thrône, il avoit conſervé le nom de Mirza qu'il portoit auparavant ; mais il le changea au bout de deux ans à l'occaſion ſuivante. Les Médecins ayant employé ſans ſuccès leur art pour rétablir la ſanté du Sophi, craignirent d'éprouver les effets de ſa colere, & la connoiſſance qu'ils avoient de la ſuperſtition de ce Prince, ſervit à les tirer d'embarras. Ils rejetterent ſur l'influence des aſtres l'impoſſibilité où ils ſe trouvoient de guerir Mirza, & lui déclarerent que les Aſtrologues n'avoient pas pris le moment favorable pour ſon couronnement. Le foible Mirza convaincu de la ſolidité des raiſons qui lui étoient alléguées, fit faire de nouveau les cérémonies de ſon couronnement, & changea ſon nom en celui de Soliman.

Sa conduite fut toujours la même juſqu'à la fin de ſa vie, & trop fidéle imitateur des vices de ſon ayeul Schah-Sophi, ou Saïn-Mirza, il exerça les plus grandes cruautés ſur ſes ſujets & dans ſa propre famille. Perſonne n'oſoit l'approcher, quand il étoit pris de vin, & il étoit tellement occupé de ſes actions ſanguinaires & de ſes débauches, qu'il ne ſongeoit pas à la conſervation de ſes Etats. Il fit ſur le miniſtere des changements ſi contraires à la politique de ſes prédéceſſeurs, qu'ils occaſionnerent ſous le regne ſuivant, une révolution ſurprenante dans la Perſe. Soliman, après avoir gouverné ſans gloire l'eſpace de vingt-huit ans, mourut ſans ſe nommer de ſucceſſeur. Il laiſſa deux fils, ſçavoir Abbas qui étoit l'aîné, & Houſaïn qu'il avoit eu d'une autre femme. Ce dernier avoit ſans contredit des qualités véritablement eſtimables, mais il manquoit de celles qui ſont néceſſaires à un grand Roi ; au lieu que ſon frere poſſédoit au ſuprême degré tout ce qu'on peut demander à un Prince.

SCHAH-HOUSAIN, XIe. Roi. 1694.

Les Eunuques, dont le crédit & la puiſſance commençoient à s'étendre, craignant de voir diminuer l'une & l'autre ſi Abbas montoit ſur le thrône, firent jouer tant de reſſorts de concert avec l'ayeule d'Houſaïn, que ce Prince fut proclamé d'un unanime conſentement, & que l'aîné exclu d'un rang qu'il méritoit à tous égards, fut étroitement enfermé dans le Haram. Le nouveau Roi, qui juſqu'alors avoit fait ſon unique occupation de la lecture de l'Alcoran, commença par vouloir en faire exactement obſerver les préceptes. Il refuſa conſtamment d'accorder la permiſſion qu'on lui demandoit de priver ſon frere de la vue, & comme il lui avoit juré ſur l'Alcoran de ne jamais employer cette rigueur contre lui, il fut fidéle à ſa promeſſe,

LES SOPHIS.

quelque danger qu'il courût par cette indulgence. Houſain ne borna pas à cette action les preuves du reſpect qu'il avoit pour l'Alcoran ; & comme les préceptes renfermés dans ce Livre condamnent l'uſage du vin, il l'interdit dans tous ſes Etats, & publia de rigoureuſes défenſes de vendre de cette liqueur. Pour donner lui-même l'exemple à ſes ſujets, il fit briſer tous les vaſes de ſon palais dans leſquels on conſervoit le vin, & il ordonna que tous ſes ſujets en fiſſent de même. Les Eunuques allarmés de ce réglement qui faiſoit voir dans le monarque un ſincere attachement pour la Loi, craignirent que ſa ſobriété ne le mît en état de travailler plus aſſidûment, & qu'il ne voulût ſe mêler de toutes les affaires du Gouvernement. Pour prévenir une choſe qu'ils redoutoient, ils eurent recours à la ruſe afin d'engager le Roi à révoquer non-ſeulement la défenſe qu'il avoit faite de boire du vin, mais à faire lui-même uſage de cette liqueur. Depuis plus de cent ans on étoit accoutumé à ne s'en plus paſſer, & l'ayeule maternelle du Roi qui en avoit toujours bû, ne fut pas des dernieres à murmurer contre les ordres de ſon petit-fils. Les Eunuques inſtruits des diſpoſitions de la Sulthane, n'eurent pas de peine à la mettre dans leurs intérêts ; & elle les ſervit avec ſuccès. Elle fit dire à Houſaïn qu'elle étoit malade, & qu'elle deſiroit ardemment le voir avant que de mourir.

Le Roi allarmé, ſe rendit en diligence à l'appartement de ſon ayeule, & comme il lui témoignoit ſa ſenſibilité ſur l'état où il la voyoit, & le deſir qu'il avoit de la ſoulager, elle lui dit que les Médecins aſſuroient que le vin ſeul étoit capable de rétablir ſa ſanté. Houſaïn pénétré de tendreſſe pour ſon ayeule, oublia ſes ſcrupules, & fit chercher du vin de tous côtés. On n'en put trouver que chez l'Ambaſſadeur de Pologne, qui étoit à la cour d'Iſpahan, & la vue ſeule de cette liqueur ſembla ranimer la malade. Elle refuſa cependant d'y goûter, à moins que le Roi ne lui en donnât l'exemple ; & comme il objectoit les défenſes de Mahomet, on lui fit entendre que les Souverains étoient ſupérieurs aux loix, & enfin on fit conſentir Houſaïn à boire d'une liqueur dont il connoiſſoit ſeulement le nom. Le peu qu'il en prit lui inſpira une gaité qu'il n'avoit jamais éprouvée, & flatté de ce mouvement de plaiſir, il s'accoutuma inſenſiblement au vin. Il en but même par la ſuite avec un tel excès que ſon eſprit en fut abruti, & devint incapable de la moindre occupation. Ce Prince engourdi dans une lâche & honteuſe oiſiveté, ſe livra entierement aux plaiſirs, & ſa coupable indolence précipita la monarchie dans les malheurs dont on va voir le détail. Comme ils furent occaſionnés par l'autorité ſans bornes des Eunuques, je crois devoir expliquer quelles furent d'abord les fonctions de ces Officiers du Serrail, & comment ils parvinrent au degré de puiſſance dont ils jouirent ſous le regne d'Houſaïn.

Dès l'antiquité la plus reculée, les Eunuques étoient chez les Perſes les gardiens des femmes du Serrail & les précepteurs des jeunes Princes. Sous les premiers Sophis, ils n'avoient pas d'autre emploi que celui des plus vils domeſtiques, & prépoſés pour la garde du lit du Roi, celle du thrône leur étoit interdite. On tiroit ordinairement ces ſortes d'eſclaves, des contrées éloignées de la Perſe, & on les achetoit quelquefois bien cher. Tranſportés dès leur enfance dans le Haram, on les y élevoit avec beaucoup de ſoin &

de délicateſſe, & on n'oublioit rien pour leur faire trouver leur état agréable. On les mépriſoit néanmoins, & on ne leur confioit aucun emploi d'une certaine importance. La maladie dont Soliman fut attaqué, changea l'état d'humiliation dans lequel les Eunuques avoient été juſqu'à cet événement, & les récompenſes de leurs ſoins empreſſés pour leur maître furent ſa confiance & ſon affection. Il crut voir parmi ſes Eunuques des hommes ornés de connoiſſances, de lumieres & de ſentiments qu'il ne leur avoit pas ſoupçonnés; & enfin il les crut capables d'adminiſtrer les affaires de l'Etat. Il en confia d'abord le ſoin à un d'entr'eux nommé Chogia-Drak, & il fut ſi ſatisfait de ſa conduite, qu'il forma un Conſeil des principaux de ſes Eunuques, & rendit ce Conſeil ſupérieur à celui des anciens Miniſtres.

Les Sophis.

Telle fut l'origine du premier crédit des Eunuques, ils l'augmenterent avec une rapidité ſurprenante, & ne manquerent pas d'en abuſer preſqu'auſſitôt. On les vit habiter de ſuperbes Palais, avoir des équipages brillants, braver par leur faſte les plus grands Seigneurs, préſider dans les Conſeils, & ſoumettre enfin à leur puiſſance l'Athemat-Doulet lui-même. Les Grands n'eurent plus aucun pouvoir, & pour parvenir à la faveur du Prince, ils étoient obligés de rechercher par leurs égards l'appui des Eunuques auparavant ſi mépriſés. La dépenſe étonnante que ces vils eſclaves faiſoient, les rendit de vraies ſangſues publiques; de ſorte que les Provinces furent pillées, les peuples accablés d'impôts, & les charges vendues à ceux qui en offroient le plus haut prix, la capacité, & l'amour du bien public n'étoient comptés pour rien. Les Eunuques blancs & les noirs qui formerent deux Partis, augmenterent encore les déſordres de l'Etat, parce que les créatures des uns étoient chaſſées par les autres, & que ceux qui étoient en place, par le moyen d'un des deux partis, ne pouvoient ſe conſerver leur charge ou leur emploi, que par les préſents qu'ils faiſoient au Parti oppoſé.

On murmura, on préſenta des requêtes au Sophi; mais ce Prince étoit tombé dans une eſpece d'imbécillité, & rendoit à ſes Eunuques les mémoires qu'on faiſoit contr'eux. Ceux-ci inſtruits de ce qu'on penſoit à leur égard, & connoiſſant ceux qui cherchoient à les détruire, s'en vengeoient par l'exil, ou la confiſcation des biens de leurs ennemis. La police ne s'obſervoit plus ni dans la ville, ni à la campagne; on mettoit les voleurs en liberté dès qu'ils pouvoient l'acheter à prix d'argent; enfin la Perſe reſſembloit alors à un pays mis à contribution. Les choſes étoient dans ce fâcheux état, lorſqu'un Particulier d'un génie ſouple & hardi ſongea à affranchir les Aghouans ſes compatriotes du joug de la Perſe. Pour l'intelligence de ce grand événement qui renverſa du thrône de Perſe la famille des Sophis, je penſe qu'il eſt à propos de prendre les choſes de plus haut, & de faire connoître quelle étoit la nation nommée les Aghouans, qui étoit autrefois ſi peu connue en Aſie.

Révolution dans la Perſe.

Ces peuples originaires de la province de Schirouan, anciennement la grande Albanie, furent vaincus pluſieurs fois par Tamerlan, qui fatigué de leurs fréquentes révoltes, les tranſporta enfin dans le Candahar, Province ſituée entre la Perſe & les Etats du Grand Mogol. On a vu plus haut que la Capitale de cette province portoit auſſi le nom de Candahar, & qu'elle étoit gouvernée par des Princes ſouverains qui reconnoiſſoient la

LES SOPHIS.

domination des Perſes. Aux environs de cette ville habitoient les Aghouans, qui, à la maniere des Tartares, logeoient ſous des tentes, & étoient accoutumés à ſupporter toutes les rigueurs des ſaiſons. Les maîtres, les eſclaves, les chevaux & le bétail occupoient ſans diſtinction la même tente; & vivoient au milieu de la mal-propreté & de l'horreur. Mir-Weis un des chefs de cette nation, tenoit un des premiers rangs à Candahar, & il forma le deſſein de profiter des avantages de la place qu'il occupoit, & de ſes richeſſes particulieres pour ſe faire un grand nombre d'amis. Georgi-Khan, Gouverneur de Candahar, ſoupçonna une partie des deſſeins de Mir-Weis, & en informa la cour de Perſe, qui ordonna à ce dernier de ſe rendre auprès du Roi. Mir-Weis arrivé à la Cour, y fut reçu comme un homme dont on devoit examiner les démarches; mais ſans paroître faire attention aux précautions qu'on prenoit contre lui, le Seigneur Aghouan diſſimula adroitement ſes vûes. Son génie ſouple, ſes manieres flatteuſes, & l'éclat avec lequel il vécut lui gagnerent l'eſtime générale & diſſiperent les inquiétudes qu'il avoit d'abord cauſées.

On oublia qu'on devoit le regarder comme un homme ſuſpect, & ce ne fut que par conſidération pour le Gouverneur de Candahar, qu'on retint Mir-Weis à Iſpahan. Il ne fut pas long-tems à s'appercevoir de la foibleſſe du gouvernement, qui étoit partagé en deux factions, dont l'une cherchoit ſans ceſſe à détruire ce que l'autre avoit fait. En habile politique, il ſçut ſe faire des amis dans les deux Partis, & conformoit ſes diſcours ſuivant les circonſtances dans leſquelles il ſe trouvoit. Lorſqu'il étoit avec des amis du Prince Georgi-Khan, il en parloit avec tant d'éloges, qu'on écrivit à ce Gouverneur qu'il n'avoit pas de plus zèlé partiſan que Mir-Weis. S'il ſe rencontroit avec ceux du Parti contraire, il tâchoit d'inſinuer qu'il étoit devenu ſuſpect au Gouverneur, parce qu'il éclairoit de trop près ſes démarches. Mir-Weis perſuadé que les forces de la Perſe n'étoient pas auſſi redoutables qu'il ſe l'étoit imaginé, ſe confirma dans ſes premiers projets; mais pour en mieux aſſurer l'exécution, il demanda qu'il lui fût permis de faire un voyage à la Mecque. On ne lui refuſa pas une choſe que tous les zèlés Muſulmans regardent comme un point eſſentiel de leur religion. Lorſque Mir-Weis eut ſatisfait à tous les exercices de dévotion qui ſont d'uſage dans le cas où il ſe trouvoit, il fit aſſembler les docteurs de Medine & de la Mecque pour leur faire diverſes queſtions. Il leur demanda principalement, ſi malgré le ſerment de fidélité que les Aghouans avoient fait aux Perſes, il leur étoit permis de ſecouer le joug afin de ſuivre les préceptes de leur ancienne religion. Les docteurs qui étoient Sunnites, ou de la ſecte des Turcs, & qui d'ailleurs n'aimoient pas les Perſans à cauſe de la différence de ſentiments, & par d'autres motifs d'intérêt, déclarerent par écrit que les Aghouans feroient une bonne œuvre de détruire les Perſans comme des hérétiques indignes de pitié.

Muni d'une piéce auſſi importante, Mir-Weis reprit la route d'Iſpahan, & ne ſongea plus qu'à faire naître l'occaſion de retourner dans ſon pays. Cependant il n'avoit jamais affecté tant d'indifférence pour ſa patrie, & il parloit même d'attirer ſa famille à Iſpahan afin de s'y établir tout-à-fait. Un événement de peu de conſéquence en lui-même, & dont il ſçut tirer parti, lui procura les moyens de faire le voyage qu'il deſiroit ſi ardem-

Les Sophis.

ment. Le Czar de Ruſſie voulant régler les affaires du commerce entre ſes ſujets & ceux du Roi de Perſe, envoya un Ambaſſadeur au Sophi. Le Miniſtre du Czar, qui n'étoit réellement qu'un Aventurier parvenu à force de ſoupleſſes, ſe vantoit d'être iſſu des anciens Rois d'Armenie. La nouvelle de l'arrivée de l'Ambaſſadeur jetta l'allarme dans Iſpahan, & on s'imagina que les Moſcovites méditoient de ſouſtraire l'Armenie à la domination des Perſes. Mir-Weis ſentoit le peu de fondement de ces craintes; mais loin de déſabuſer les Miniſtres Perſans, il leur fit entendre que la prudence exigeoit qu'ils ſe tinſſent ſur leurs gardes, & qu'il y avoit lieu d'appréhender que le Prince Georgi-Khan ne profitât de cette occaſion pour ſe rendre indépendant. Le miniſtere intimidé par pluſieurs diſcours ſemblables que Mir-Weis faiſoit répandre de tous côtés, chercha à faire obſerver les démarches des Georgiens, & confia ce ſoin à Mir-Weis qu'on envoya dans le Candahar.

Le Seigneur Aghouan muni du pouvoir de lever des troupes ſi les circonſtances l'exigeoient, partit au comble de ſa joie, & ſe rendit en diligence dans ſa patrie. Il fut reçu de ſes concitoyens avec de grands témoignages d'affection, & mettant à profit ce premier mouvement, il communiqua ſes idées aux principaux de ſa nation, & prit avec eux des meſures ſi juſtes pour l'exécution de ſes projets, que le Gouverneur de Candahar & tous les Perſans qui ſe trouverent dans la ville, furent maſſacrés ſans avoir le moindre ſoupçon de ce qui ſe tramoit contre eux. Après cette expédition, Mir-Weis aſſembla les Aghouans, & en leur déclarant qu'il venoit de les remettre en liberté, il n'oublia rien pour les engager à ſoutenir ce premier exploit. Pour les y déterminer, il leur fit voir la déciſion des Docteurs de Medine & de la Mecque.

Les Aghouans, à la vue d'une piéce ſi authentique, ne balancerent plus; ils prirent les armes pour ſe délivrer de la tyrannie des Perſes, & proclamerent Mir-Weis Prince de Candahar, & pere de la patrie. Cependant celui-ci réſolu de dérober à la Cour l'entiere connoiſſance de ce qui venoit de ſe paſſer, envoya quelqu'un de ſes plus zélés partiſans, & déguiſa toutes les circonſtances de ſon entrepriſe. Soit que le miniſtere ajoutât foi au récit que lui faiſoit Mir-Weis; ſoit qu'il eût à Iſpahan des amis qui cherchaſſent à juſtifier ſa conduite, on n'ouvrit les yeux ſur ſes véritables intentions qu'au bout de deux ans, & on ſongea alors à recouvrer une Province qu'on regardoit ſans contredit comme une des plus importantes du Royaume.

Si les ſages meſures qu'on prît d'abord euſſent pû avoir leur effet, les Aghouans auroient eu lieu de ſe repentir de leur révolte, & Schah-Houſaïn ſeroit reſté ſur le thrône de Perſe. On jugea avec raiſon, que le Prince Koſtrow neveu de Georgi-Khan, étoit plus capable que tout autre, de réduire les rebelles. A beaucoup de valeur & de prudence, il joignoit le déſir de venger la mort tragique de ſon oncle, & il apprit avec une grande joye le choix qu'on avoit fait de lui dans cette occaſion. On lui donna une armée compoſée de Georgiens & de Perſans, en l'aſſurant qu'on lui fourniroit continuellement toutes les choſes qu'il croiroit néceſſaires pour l'entier ſuccès de ſon entrepriſe. Koſtrow partit dans les plus belles eſpérances; mais les ſuites ne répondirent pas aux idées avantageuſes qu'il s'étoit formées. La diviſion regnoit toujours à Ispahan, & ceux qui étoient oppoſés au Parti par lequel le Prince Koſtrow

LES SOPHIS.

étoit protégé, employerent contre lui tant de manœuvres, qu'après avoir differé pendant quelque temps de lui faire tenir l'argent dont il avoit beſoin, on ne lui accorda que le tiers de ce qu'il lui falloit. Le corps Perſan ſe ſouleva & refuſa d'obéir au Prince Georgien, qui, trahi d'ailleurs par un Officier qu'on avoit placé près de lui en qualité d'Intendant de ſa maiſon, fut toujours traverſé dans ſes réſolutions, & ne put rien entreprendre contre les Aghouans. Chagrin du peu de ſuccès de ſon voyage, Koſtrow ſe diſpoſoit à décamper & à regagner Ispahan, lorſque Mir-Weis averti de ce deſſein, fondit ſur les Georgiens, les tailla en pieces & fit périr leur Général. Les Aghouans attaquerent les Perſans, mirent le déſordre parmi eux & ſe retirerent enſuite à Candahar, ſatisfaits du double avantage qu'ils venoient de remporter.

La Cour d'Ispahan apprit avec chagrin la nouvelle de la défaite de ſon armée; mais loin de ſonger efficacement à la réparer, on fut encore deux ans dans l'inaction. Au bout de ce temps, on fit une nouvelle tentative qui n'eut pas plus de ſuccès que la premiere, & d'année en année on faiſoit ainſi partir des troupes dont toutes les entrepriſes ſembloient ſe réduire à relever la gloire des Aghouans, & à faire connoître la foibleſſe de la Cour de Perſe. Enfin les Miniſtres fatigués d'envoyer inutilement des armées dans le Candahar, prirent le parti de laiſſer les Rebelles en paix. Mir-Weis profita de ce temps de tranquillité, pour faire des courſes ſur les terres de ſes voiſins. Il répandit par-tout la terreur de ſon nom, & affermit ſa domination par de glorieux exploits. Il faiſoit quelques préparatifs pour porter la guerre dans le cœur de la Perſe, lorſque la mort le ſurprit à Candahar dans l'année 1717. Il avoit gouverné les Aghouans pendant ſept ou huit ans, & il fut ſincerement regretté de tous ſes compatriotes. Comme les enfants qu'il laiſſoit étoient trop jeunes pour lui ſuccéder, on déféra le commandement des troupes à ſon frere.

Ce nouveau Chef dont on ignore le nom, étoit d'un caractere entierement oppoſé à celui de Mir-Weis; c'eſt-à-dire, qu'il étoit moderé & extrêmement circonſpect. En conſéquence, il renonça au projet d'aller attaquer les Perſes, & ſe contenta de chercher à tirer avantage de la terreur que ſon frere leur avoit inſpirée, pour faire avec eux une paix utile aux Aghouans. Les propoſitions qu'il comptoit faire étoient premierement; que la principauté du Candahar reſteroit dans la famille de Mir-Weis; & en ſecond lieu, que le tribut payé aux Perſes par les Aghouans ſeroit diminué. Les plus ſenſés étoient de même avis, mais le peuple & les gens de guerre demanderent hautement que l'expédition méditée par Mir-Weis fût continuée. Malgré cette oppoſition à ſes idées, le Gouverneur ne put ſe réſoudre à y renoncer, & ſous prétexte que tout n'étoit pas encore en état pour ſe mettre en campagne, il gagna du temps & traita ſecrettement avec les Perſes. Quelque cachées que fuſſent les délibérations, elles furent découvertes par Mahmoud fils aîné de Mir-Weis, qui étoit alors âgé de dix-ſept à dix-huit ans. Ce jeune homme élevé parmi le tumulte des armes, ſe trouvoit rempli des maximes politiques de ſon pere, & aſſuré de la protection des gens de guerre, il conçut le deſſein de ſoutenir la gloire de ſa nation aux dépens de la vie de ſon oncle.

Il n'eut pas de peine à exécuter ce projet, & ayant déclaré aux troupes qu'il avoit poignardé ſon oncle, parce qu'il vouloit vendre la liberté de ſon pays, il reçut de grands applaudiſſements & fut proclamé Souverain. Les

premiers ſoins de Mahmoud furent de juſtifier par quelque exploit, le choix qu'on avoit fait de lui pour commander, & il fit avec ſuccès pluſieurs courſes dans les provinces voiſines. La Cour de Perſe allarmée en apprenant que Mahmoud ſuivoit l'exemple de ſon pere, réſolut d'envoyer contre lui une armée plus conſidérable que toutes celles qui juſqu'alors étoient parties pour le Candahar. Les Perſes furent d'abord battus, mais ils remporterent un avantage conſidérable, au moyen de la ſage conduite & de la valeur de Luft-Ali-Khan leur Général. Mahmoud défait & obligé de ſe retirer à la hâte dans le Candahar, ne perdit pas courage, & attendit pour reparoître en campagne, que ſes ennemis ſe fuſſent détruits eux-mêmes. Ce qu'il avoit prévu ne tarda pas à arriver. Les ſuccès de Luft-Ali-Khan lui firent des jaloux qui chercherent à traverſer ſes entrepriſes, & il fut contraint de ſe retirer faute de vivres & d'argent pour payer les ſoldats. Le Général Perſan loin de recevoir les ſecours dont ſon armée avoit un preſſant beſoin, fut arrêté ſur de fauſſes accuſations & conduit devant le Roi, qui à la vérité, reconnut l'innocence de Luft-Ali Khan, mais qui n'oſa lui rendre le rang qu'il avoit eu. Les troupes, chagrines de perdre un chef qu'elles aimoient, ſe diſperſerent de divers côtés, & on ſe réjouit à la Cour du parti qu'elles avoient pris; parce qu'on penſoit qu'elles n'étoient plus néceſſaires.

LES SOPHIS.

Dans le temps qu'on croyoit être tranquille à la Cour, parce que Mahmoud ſe tenoit encore renfermé dans le Candahar, on apprit que les Leſgiens faiſoient les plus grands ravages dans les Provinces voiſines, & que leur irruption avoit réveillé l'ardeur des Aghouans, qui avoient formé une armée nombreuſe, & étoient ſortis du Candahar. Mahmoud fit d'abord le ſiége de Kirman, & ſe rendit maître de la baſſe ville par la trahiſon des Guebres ou Gaures qui la lui livrerent. La haute ville réſiſta conſtamment, & les Aghouans fatigués de la longueur du ſiége de cette place, demanderent à ſe retirer. Mahmoud les appaiſa en leur promettant qu'il alloit lever le ſiége, & en effet, il décampa dès le lendemain après avoir ravagé tout le pays des environs. Il dirigea enſuite ſa marche du côté d'Ispahan, & arriva à quatre lieues de cette place le 8 de Mars 1722.

On fut auſſi ſurpris que conſterné à la Cour en apprenant une nouvelle ſi peu attendue, & il fallut dans le moment chercher des moyens pour mettre la ville hors de ſurpriſe. On leva en diligence des troupes, dont on fit un corps d'environ cinquante mille hommes, en comptant les ſoldats de la garde du Roi & quelques anciens régiments qui ſe trouverent alors dans la Capitale. Les avis furent d'abord partagés ſur l'emploi qu'on feroit de cette armée; les uns vouloient qu'on en formât un camp qui couvriroit la ville, & qui ſerviroit en même-temps à exercer & à aguerrir les nouvelles troupes; les autres crurent qu'il ſeroit honteux pour les Perſans, de ſe tenir ſur la défenſive contre une Nation qu'ils mépriſoient, & qu'ils ne regardoient que comme un tas de brigands plus accoutumés au pillage, que faits à réſiſter à des troupes reglées. Le premier avis étoit ſans doute le plus ſage; mais le malheur de la Perſe fit qu'on ne le ſuivit point, & qu'il fut décidé qu'on attaqueroit les Aghouans.

Le commandement de l'armée Perſane fut partagé entre deux Généraux, dont l'un s'appelloit Maghmet-Wali, & l'autre étoit l'Athemat Doulet. Mirza Roſthom-Khan, frere du Prince de Georgie, commandoit les Georgiens

LES SOPHIS.

& les troupes de la garde du Roi ; & Alimerdan-Khan, Seigneur Perſan, avoit ſous ſes ordres un corps de cinq cents hommes, tous ſoldats aguerris. Ces deux derniers Généraux devoient commencer le combat & attaquer les deux aîles de l'armée ennemie, tandis que Maghmet-Wali forceroit le camp des Aghouans, & que l'Athemat Doulet profitant de la confuſion où ils ſeroient fondroit ſur eux par le front. Si cette diſpoſition eut été exécutée, les Aghouans ne pouvoient jamais ſe relever, mais ils eurent le bonheur de remporter la victoire contre leur propre attente. Leurs aîles avoient déjà été enfoncées, & les Perſes entrés dans leur camp, y jettoient le trouble & la confuſion ; de ſorte que Mir-Mahmoud ſongeoit à prendre la fuite, lorſque l'Athemat-Doulet, jaloux de la gloire du Général qui avoit commencé l'attaque, ſe retira avec les troupes qu'il commandoit. Maghmet-Wali s'appercevant de la retraite inopineé de l'Athemat Doulet, ſentit le péril qu'il couroit en s'opiniâtrant combattre, & ſortit en bon ordre du camp des ennemis, emportant le thréſor de Mir-Mahmoud. Mirza-Roſthom, moins heureux que Wali, fut enveloppé par les Aghouans, & en voulant ſe faire jour au travers de preſque toute l'armée, il tomba percé de coups, & mourut ſur le champ de bataille.

Les Aghouans douterent quelque temps de leur avantage, & ils n'oſerent pourſuivre leurs ennemis, dans la crainte qu'il n'y eut du ſtratagême de la part des Perſans. Ceux-ci de retour dans Iſpahan, y porterent le déſeſpoir & l'épouvante, & on croyoit à tous moments voir paroître les Aghouans aux portes de la ville. Cependant Mahmoud ne ſongeoit gueres à pourſuivre ſes avantages, & une certaine terreur qu'il auroit eu peine à juſtifier, étoit cauſe qu'il ſe repentoit de s'être trop avancé. Au lieu de chercher à ſe rendre maître de la Capitale, il ſe détermina à aller continuer le ſiége de Kirman, & pour couvrir ſa retraite, il envoya neuf mille hommes qui avoient ordre de feindre d'attaquer la ville. Le Conſeil de Schah-Houſain, engagea ce Prince à députer quelques Perſans vers Mahmoud pour lui propoſer une ſomme d'argent s'il conſentoit à quitter la Perſe. On lui promettoit, outre cela, que la principauté de Candahar ſeroit héréditaire dans ſa famille & entierement indépendante de la Perſe. Surpris de s'entendre faire des propoſitions ſi avantageuſes, le chef des Aghouans commença à ſe perſuader qu'il avoit remporté la victoire ſur les Perſans. Il crut néanmoins devoir accepter ce qu'on lui offroit, mais par le conſeil d'un Indien nommé Miangi, qui avoit eu ſoin de ſa jeuneſſe, il demanda que pour aſſurer le traité qu'il étoit prêt à ſigner, on lui donnât en mariage une des filles du Roi. La Cour rejetta cette clauſe d'un air de mépris, & Mahmoud piqué du refus jura d'en tirer raiſon, & de ne point abandonner le ſiége d'Ispahan qu'il ne fût maître de la ville. Pour cet effet, il fit marcher toute ſon armée vers la Capitale, & s'empara d'abord du château de Terabat qui ſe trouvoit ſur ſa route. Ce château, ſitué à une petite lieue d'Iſpahan, étoit ſuffiſamment fortifié, & il auroit pu arrêter les ennemis pendant quelque temps, ſi on l'eût muni des choſes néceſſaires pour ſa défenſe. On négligea ces précautions, & la priſe de ce château contribua à la perte de l'Empire, & facilita aux Aghouans les moyens de ſe rendre maîtres d'Iſpahan.

Les Miniſtres de Schah Houſaïn firent une ſeconde faute, dont les ſuites ne furent pas moins préjudiciables à la famille des Sophis. Un fauxbourg d'Iſpahan,

LES SOPHIS.

d'Iſpahan, connu ſous le nom de Zulpha, étoit entierement habité par les Armeniens, qui ſe trouvoient extrêmement nombreux. Comme ces Armeniens avoient en pluſieurs occaſions été maltraités par les Perſans, on craignit qu'ils ne profitaſſent des circonſtances pour ſe venger, & qu'ils ne ſe joigniſſent aux Aghouans. Afin de prévenir une réunion que l'on redoutoit, on réſolut de déſarmer adroitement les Armeniens. En conſéquence, on leur ordonna de ſe rendre avec toutes leurs armes aux environs du Palais du Roi, ſous prétexte que ce Prince vouloit leur confier la garde de ſa perſonne. Les Armeniens qui n'avoient aucun ſoupçon de ce qu'on vouloit faire, ſe hâterent d'obéir & apporterent leurs meilleures armes. Dès qu'ils furent arrivés, on les rangea en bataille, & après les avoir obligés de ſe déſarmer, on les renvoya dans leurs maiſons. Ils y étoient à peine de retour, que les Aghouans commencerent l'attaque du fauxbourg de Zulpha, & comme malgré les ſollicitations réiterées des Armeniens, on ne leur fournit pas les ſecours néceſſaires, & qu'ils ne purent r'avoir les armes qu'on leur avoit ôtées, ils ſe virent contraints de traiter avec Mir-Mahmoud. Ce Général exigea des Armeniens une ſomme d'argent très-conſidérable, & demanda qu'ils lui livraſſent cinquante jeunes filles des meilleures maiſons qu'ils euſſent parmi eux. Ces conditions, qui étoient très-dures, furent conteſtées de la part des Armeniens, mais ils ne purent obtenir aucun adouciſſement, & ils ſouffrirent même pluſieurs mauvais traitements pour n'avoir pas voulu livrer d'abord aux Aghouans la ſomme impoſée.

Pluſieurs Écrivains s'imaginent que la Cour de Perſe avoit laiſſé Mir-Mahmoud ſe rendre maître du fauxbourg de Zulpha, dans l'eſpérance que ſatisfait du butin qu'il y pourroit faire, il ſe retireroit dans le Candahar. En effet, ce Général étoit aſſez diſpoſé à confirmer cette idée, mais par malheur pour les Perſans, il fit faire une attaque ſi mal ordonnée, que ſes ennemis ne manquerent pas de la tourner en ridicule. Mir-Mahmoud ne tarda pas à être informé qu'on le railloit à la Cour ſur ſon aſſaut prétendu, & que les Perſans commençoient à revenir de la premiere frayeur qu'il leur avoit inſpirée. Chagrin de ſe voir mépriſer par ſes ennemis, le Général Aghouan prit la ferme réſolution de les obliger à implorer ſa clémence, & il fit toutes ſes diſpoſitions pour ſe rendre maître d'Iſpahan. Le Sanderou qui ſe trouvoit entre la ville d'Iſpahan & le camp de Mahmoud, étoit garni de quatre ponts bien gardés. Cependant le Général Aghouan ſe préſenta devant un de ces ponts, & efficacement ſecondé de ſes troupes qu'un même eſprit animoit, il s'empara du poſte qu'il déſiroit. Un corps de troupes Perſanes commandé par l'Eunuque Achmet Agha, fondit ſur les Aghouans, les battit & les força de regagner leur camp. Si les autres Généraux de Perſe euſſent voulu ſeconder Achmet Agha, les Aghouans étoient perdus ſans reſſource, mais la méſintelligence & la jalouſie qui regnoient parmi les principaux Officiers ſervoient mieux les ennemis de l'Etat que leur propre valeur.

Les Aghouans conſternés de l'échec qu'ils avoient eſſuyé, n'oſoient plus ſortir de leur camp, & Mahmoud que ſes troupes preſſoient de faire retraite, ne s'occupoit que des moyens de la faire avec honneur, lorſque quelques ſoldats vinrent lui apprendre qu'un des ponts du Sanderou étoit fort mal gardé. Cette nouvelle réveilla toutes les eſpérances des Aghouans; ils prirent leurs armes à

LES SOPHIS.

la hâte & ſuivirent leur Général, qui s'empara du pont ſans beaucoup de réſiſtance. Toute l'armée traverſa ainſi le Sanderou, & campa autour d'Iſpahan qu'elle inveſtit tellement, que rien ne pouvoit plus y entrer ni en ſortir. Les Provinces voiſines ſongerent alors à marcher au ſecours de la Capitale; mais comme chacune vouloit avoir ſeule la gloire de la délivrer, cette émulation occaſionna de grands démêlés, & tous les ſecours qui approcherent d'Iſpahan furent défaits, parce que le nombre des troupes dont ils étoient compoſés, n'étoit jamais ſuffiſant.

Lorſqu'on eut appris dans la Capitale la défaite de tous les ſecours qui arrivoient, on commença à s'allarmer vivement, & la conſternation devint bientôt générale. La néceſſité de chercher un remede aux calamités préſentes, fit ſonger au Prince Thamaſp, troiſieme fils de Schah-Houſaïn, & on crut qu'il pouvoit ſeul être capable de ranimer le courage des Perſans, & de les engager à ſe joindre à lui pour la défenſe de la patrie. Thamaſp fut reconnu ſolemnellement ſucceſſeur au thrône, & Schah-Houſaïn le déclara ſon Lieutenant-Général, & le laiſſa maître d'agir comme il le jugeroit à propos pour le ſalut de la Perſe. Ce Prince revêtu de la dignité & du pouvoir de Généraliſſime, ſortit heureuſement d'Iſpahan avec une eſcorte de cinq cents hommes, & fut en lieu de ſûreté avant que ſes ennemis fuſſent informés de ſa ſortie. Il fit tous les efforts imaginables pour ſe former une armée; mais il ne put en venir à bout. Les ſujets de l'Empire accablés par les impôts précédents, refuſerent de marcher, & les petits Souverains qui dépendoient de la Perſe, avoient trop d'interêt à l'abaiſſement des Sophis, pour leur fournir les moyens de ſe relever. Le Prince Thamaſp voyant qu'il ne pouvoit rien entreprendre pour la délivrance de la Capitale, ſongea à ſe mettre à couvert des entrepriſes de ſes ennemis, & trouva un aſyle dans Casbin.

Cependant le peuple d'Iſpahan demanda à marcher contre les troupes de Mir-Mahmoud, & les Aghouans auroient encore été ruinés en cette occaſion, ſi les Généraux euſſent ſoutenu à propos ce que le fidéle Achmet Agha avoit commencé. Leur lâcheté fit périr une grande partie des troupes de l'Eunuque, & l'empêcha de faire entrer dans la ville un convoi conſidérable. L'envie que les Coutiſans avoient conçue contre Achmet fut pouſſée plus loin; car on l'accuſa devant le Roi d'avoir par ſon imprudence perdu d'excellentes troupes. Schah Houſaïn, trop crédule, accabla Achmet des plus ſanglants reproches. Ce brave Officier outré d'une telle injuſtice, fit voir au Roi qu'on le trahiſſoit, & s'étant auſſi-tôt renfermé chez lui, il s'empoiſonna. Mahmoud informé de la mort d'Achmet, ne douta plus de la ruine d'Iſpahan, & en effet, au bout de deux mois, il ſe vit maître de cette place.

L'horrible diſette à laquelle le peuple étoit réduit, ſe faiſoit ſentir auſſi dans le Palais; & Schah-Houſaïn touché des malheurs de ſes ſujets plus que des ſiens propres, prit un parti violent pour dérober à la mort ceux que les armes, ou la famine n'avoient pas encore fait périr. Il parut en public vêtu de deuil, & après avoir témoigné ſa douleur ſur l'état fâcheux des Perſans, il déclara qu'il étoit déterminé à céder ſa couronne à Mahmoud.

MIR-MAHMOUD, XIIe. Roi.

1722.

En vertu de cette réſolution, Schah-Houſaïn ſe rendit le 23 d'Octobre au camp des Aghouans, & dès qu'il apperçut Mahmoud, il courut à lui les bras ouverts, l'embraſſa, & lui mit enſuite le Diadême ſur le front, le déclarant

ſon ſucceſſeur au thrône, à l'excluſion même de ſes propres enfants & de leur poſterité. Le traité de paix & la ceſſion de la couronne furent remis entre les mains de Mahmoud, qui promit de traiter avec bonté Schah-Houſain, les femmes, les enfants & les domeſtiques mêmes de cet infortuné Monarque. Le ſouverain Prêtre des Aghouans prononça une formule de malédictions contre celui qui contreviendroit aux articles du traité, & ſe retira. Alors les Grands des deux Nations rendirent leurs hommages au nouveau Roi, en ſe proſternant trois fois & lui baiſant les genoux. Mir-Mahmoud fit auſſi-tôt partir des troupes, qui, en ſon nom, prirent poſſeſſion d'Iſpahan, & publierent par ſes ordres une amniſtie générale. Le lendemain de ce grand événement, le nouveau Roi fit ſon entrée dans la Capitale, & reçut le ſerment de fidélité de tous les Seigneurs & Miniſtres. On avoit dès la veille fait apporter des vivres en abondance, & le bon ordre fut rétabli au moment qu'on publia la paix.

Les ſoins que prit Mahmoud de faire punir ceux qui avoient trahi ſon prédéceſſeur, ſignalerent le commencement de ſon régne, & firent concevoir de lui des idées favorables, qui ſe démentirent dans la ſuite. Il s'appliqua pendant un mois entier à connoître la forme du Gouvernement, laiſſa les Perſans en poſſeſſion des charges & des emplois; mais il leur donna des Aghouans pour Adjoints. Lorſque tout fut réglé touchant l'adminiſtration des affaires & de la Juſtice, le Sulthan Mahmoud ſongea à ſe conſerver une couronne qui pouvoit lui être ravie de la même maniere qu'il l'avoit enlevée à Schah-Houſain. Il n'avoit rien à craindre de la part de ce Monarque, mais il redoutoit le Prince Thamaſp, & il crut devoir mettre tout en uſage pour s'en défaire. Informé que ce Prince étoit à Caſbin, il chargea Aman-Ulla de l'aller enlever & de s'emparer de la ville. Thamaſp, trop foible pour réſiſter aux Aghouans & averti de leur approche, aſſembla les habitants de Casbin, les exhorta à ſe rendre dès qu'ils verroient paroître les troupes ennemies, promettant de les délivrer dans des circonſtances plus favorables. Ce jeune Prince monta auſſitôt à cheval & gagna en diligence la ville de Tauris, qui lui ſervit d'aſyle pour quelque temps. Aman-Ulla fut reçu ſans réſiſtance dans Casbin, & ſe voyant maître de cette ville, il chercha à s'y enrichir. Il parut oublier qu'on lui en avoit ouvert les portes au moment qu'il s'étoit préſenté, & il voulut traiter les habitants en ennemis, c'eſt-à-dire qu'il en exigea de fortes contributions. Cette conduite excita un ſoulevement général, & de huit mille Aghouans qui étoient partis pour cette expédition, Aman-Ulla en reconduiſit à peine mille à Iſpahan.

Mir-Mahmoud, effrayé de ce qui venoit de ſe paſſer à Casbin, ne ſe crut plus en ſûreté parmi les habitants d'Iſpahan, que ſon imagination lui repréſentoit toujours armés contre lui. Rempli des idées les plus funeſtes, l'Uſurpateur devint tyran & cruel. Il commença par faire aſſaſſiner trois cents des principaux Seigneurs de la Cour qu'il avoit invités à un feſtin, & ſous prétexte de punir les habitants d'Iſpahan d'une conjuration ſemblable à celle de ceux de Casbin, on égorgea les bourgeois dans leurs maiſons. Mir-Mahmoud, peu raſſuré encore, exigea que tous les Perſans ſortiſſent de la capitale, chargea quelques-uns de ſes Capitaines d'aller

LES SOPHIS.

soumettre des peuples aux environs de la Perse & de les transporter à Ispahan. Nazir-Ulla, un de ces Capitaines réussit dans son expédition ; il amena un convoi considérable de vivres & de butin, & cent mille hommes qu'il avoit tirés des plaines situées entre Babylone & Hamadan. Mir-Mahmoud choisit six mille hommes parmi ces nouveaux venus, & en forma sa garde. Cette colonie n'étant pas encore suffisante, l'Usurpateur fit faire quelques levées de troupes dans le Candahar, & attira à Ispahan plusieurs familles de cette même Province.

Cependant les Aghouans n'étoient maîtres que d'Ispahan ; car le reste de la Perse refusoit de reconnoître leur domination, & les peuples des environs de la capitale faisoient des courses jusqu'aux portes de cette ville. Si d'un côté les Aghouans remportoient quelques avantages, ils étoient battus d'un autre ; & le Prince Thamasp auroit peut-être trouvé moyen d'accabler l'Usurpateur & ceux qui étoient sous ses ordres, s'il se fût d'abord montré moins présomptueux, & qu'il eût eu plus d'expérience qu'il n'en avoit. Il voulut forcer Vachtanga, Prince de Géorgie, à lui fournir des secours, & sur son refus, il fit des courses sur ses terres. Cette conduite indisposa de plus en plus les Géorgiens, & priva totalement le Prince Persan des ressources qu'il pouvoit attendre de ce côté. Il agit avec la même imprudence à l'égard des Arméniens, & au lieu de les ménager pour en obtenir des troupes, il les accabla d'impositions, & usa de rigueur contre ceux qui refusoient de payer ou de prendre les armes. Il fit plusieurs autres démarches qui lui firent beaucoup de tort ; mais par le crédit d'une de ses sœurs qu'Aman-Ulla avoit épousée, il sçut attirer ce Capitaine dans son parti, & entretenir des intelligences avec Asraff, cousin de Mahmoud, & fils du frere de Mir-Weis, le même que Mahmoud avoit poignardé.

Aman-Ulla rendit peu de services au Prince Persan, parce que Mahmoud veilloit sur ses actions & faisoit échouer tout ce qu'il vouloit entreprendre. Asraff étoit plus porté encore en faveur de Thamasp, & quoique resserré étroitement en prison par les ordres de Mahmoud, à qui il étoit devenu suspect, il avoit un grand nombre d'amis qu'il comptoit employer pour rétablir sur le thrône la famille des Sophis. Il étoit dans ces dispositions avantageuses aux Sophis, lorsque les Aghouans, fatigués de la domination de Mahmoud, sous la conduite duquel ils venoient d'être défaits en plusieurs rencontres, résolurent de lui donner un successeur, & tirerent Asraff de prison pour lui offrir la couronne. Une révolution si peu attendue, en causa une violente dans l'esprit d'Asraff. Il oublia à l'instant même ce qu'il avoit promis à Thamasp, & ne songea plus qu'à immoler ce Prince à sa propre sûreté. Il dissimula néanmoins, & s'étant rendu maître du Palais, il commença par faire donner la mort à Mahmoud, & à tous ceux qui lui étoient intimement attachés. Mahmoud avoit régné deux ans & demi, & il eut la tête tranchée le 22 d'Avril 1725.

ASRAFF, XIIIe. Roi.

1725. Asraff, pour mieux s'assurer la couronne, feignit de vouloir la remettre sur la tête de Schah-Housaïn ; mais ce Prince, qui démêla peut-être ses vûes, refusa constamment de remonter sur le thrône. Il se plaignit seulement de la cruauté de Mir-Mahmoud, qui avoit fait périr presque toute sa famille, & pria Asraff de prendre soin des deux Princes qu'il avoit dérobés

LES SOPHIS.

à la mort, & d'accepter une de ſes filles en mariage. Aſraff, content de n'avoir plus de prétexte apparent pour refuſer le ſceptre, l'accepta, & eut grand ſoin de faire inhumer avec pompe les os des Princes que Mahmoud avoit fait mourir. Il augmenta conſidérablement ce qu'on avoit coutume de payer à Schah-Houſain pour ſon entretien, & il épouſa la fille de ce Prince. Aſraff, craignant que ceux qui l'avoient placé ſur le thrône, ne l'en fiſſent deſcendre quelque jour, les fit périr de différentes manieres & s'empara de leurs biens. Tranquille de ce côté, l'Uſurpateur redoutoit toujours Schah-Thamaſp, & il auroit voulu avoir ce Prince à ſa diſpoſition. Il affecta pour lui la même amitié qu'il lui avoit témoignée longtemps auparavant, lui envoya des Ambaſſadeurs chargés de riches préſents, & lui demanda une entrevûe auprès de la ville de Tehran.

Auſſitôt après le départ de ſes Ambaſſadeurs, Aſraff ſe mit à la tête de vingt mille hommes, & à deſſein de ſurprendre Schah-Thamaſp, il marcha vers le lieu du rendez-vous qu'il lui avoit marqué. Il s'en fallut peu qu'il ne vînt à bout de ſon entrepriſe; car le Prince Perſan s'avança ſans défiance juſqu'à une diſtance peu éloignée. Alors de ſages réflexions l'empêcherent de pourſuivre ſa route. Il fit partir quelques eſpions, qui ne tarderent pas à lui rapporter qu'Aſraff étoit à la tête de ſon armée, & qu'il avoit déjà paſſé le lieu du rendez-vous. Schah-Thamaſp ſentit qu'on en vouloit à ſa perſonne, & indigné de la perfidie de l'Uſurpateur, il ſe détermina à lui livrer bataille malgré l'inégalité des forces. La fureur qui animoit Thamaſp lui auroit ſans doute fait remporter la victoire, ſi ſes troupes euſſent penſé comme lui; mais la diviſion ſe mit parmi les Officiers; de ſorte que le Prince n'eut pas d'autre reſſource que celle de la fuite, & il ſe retira en diligence dans le Mazanderan. Son armée ſe débanda, & depuis ce moment il fut longtemps hors d'état de faire face aux différentes Nations qui ravageoient la Perſe.

Les Moſcovites étoient aux mains avec les Leſgiens auxquels ils vouloient enlever différentes Provinces ſur les côtes occidentales de la mer Caſpienne. Les Turcs, d'un autre côté, étoient entrés dans la Perſe par trois divers endroits, & s'étoient rendus maîtres de la Géorgie, de la ville d'Etivan & de Tauris, autrefois capitale de la Perſe. Toutes ces incurſions firent comprendre à Aſraff qu'il ne pourroit jamais être tranquille ſur le thrône, tant qu'il ſeroit en guerre avec les Turcs; & comme il n'avoit point de ſecours à eſpérer du Candahar, où le frere aîné de Mir-Mahmoud s'étoit fait reconnoître Souverain, il appréhenda de ſe voir bientôt épuiſé d'hommes & d'argent. Pour prévenir cet inconvénient, il envoya à la Porte Ottomane un Ambaſſadeur chargé de faire la paix à quelque prix que ce fût. Les négociations furent traverſées par l'Ambaſſadeur de Moſcovie, & enfin le Miniſtre de Perſe fut congédié, & Aſraff déclaré ennemi de l'Empire Ottoman.

Les Turcs leverent auſſitôt des troupes, & formerent une armée nombreuſe, qui s'empara de Casbin, & marcha enſuite vers Iſpahan, à deſſein d'aſſiéger cette place. Aſraff, averti de ce projet, ruina le pays entre Caſbin & Iſpahan, fit entrer dans cette derniere ville vingt-cinq mille hommes de troupes réglées, & harcela l'armée Ottomane avec un autre corps de

LES SOPHIS.

troupes qui étoit campé au dehors de la ville. Les Turcs, battus par les Aghouans & affligés d'une maladie épidémique qui enlevoit tous les jours pluſieurs ſoldats, prirent le parti de ſe retirer dans la Géorgie. Ils firent un traité avec le Prince Thamaſp, & s'engagerent à le rétablir ſur le thrône à certaines conditions; mais ils ne purent exécuter leurs promeſſes; parce qu'ils furent battus deux fois conſécutives par l'armée d'Aſraff, & qu'ils ſe virent dans l'obligation de demander la paix. Aſraff, quoique vainqueur, la déſiroit ardemment, & par conſéquent il n'eut aucune peine à accepter un traité qui fut ſigné vers la fin de Septembre 1727. & publié à Conſtantinople dans le mois de Novembre ſuivant. Les principaux articles étoient;

» 1°. Que le Sulthan Aſraff demeureroit en poſſeſſion du thrône de Perſe » ſous tel titre qu'il jugeroit à propos de prendre. 2°. Que le Grand Sei» gneur ne donneroit aucun ſecours aux ennemis de ce nouveau Souverain. » 3°. Qu'il reconnoîtroit comme légitime & contracté ſelon les loix, le » mariage d'Aſraff avec la fille de Schah-Houſaïn, Roi de Perſe, & que » le fils provenu de ce mariage jouiroit de toutes les prérogatives du fils » aîné d'un Souverain. 4°. Que les conquêtes que le Grand Seigneur avoit » faites dans la Perſe, en y comprenant Tauris & Amadan, lui reſte» roient. 5°. Que le Sulthan Aſraff rendroit aux Commandants des trou» pes du Grand Seigneur toute l'artillerie & les munitions de guerre qu'il » leur avoit priſes en diverſes occaſions. 6°. Qu'il conſentiroit que les Turcs » ſe remiſſent en poſſeſſion du territoire de Houvets, dont un Prince Arabe » s'étoit emparé, & qu'Aſraff joindroit, s'il le falloit, ſes troupes à celles » du Grand Seigneur, pour chaſſer cet Uſurpateur. 7°. Que le Grand Sei» gneur accorderoit une amniſtie entiere au Sulthan Dely, qui s'étoit joint » avec les Tartares ſes vaſſaux ou ſujets, aux troupes du Sulthan Aſraff pendant » les dernieres années de la guerre. 8°. Que le Grand Seigneur nommeroit » au plutôt des Commiſſaires pour régler avec ceux d'Aſraff les limites qui » feroient à l'avenir la ſéparation des deux Etats «.

La Perſe étoit alors habitée par ſept Nations différentes qui avoient chacune leur rang. Les Aghouans tenoient le premier rang; les Arméniens le ſecond; les Dergeſins le troiſieme; les Mulſani, ou Indiens Banianes, le quatrieme; les Guebres ou Gaures, anciens Perſans & adorateurs du feu, le cinquieme; les Juifs le ſixieme, & les Perſans le Septieme. L'Uſurpateur chercha à ſe concilier l'affection de tous ces peuples, & il y réuſſit à force de bienfaits. Ils étoient intéreſſés à le maintenir ſur le thrône, & il y a apparence qu'il y ſeroit reſté juſqu'à la fin de ſes jours, ſi un homme célebre, qui parut ſur la ſcene, ne lui eût ravi la couronne pour la mettre ſur la tête du légitime Souverain. Cet homme, que l'on regarde comme le héros de la Perſe, fut Nadir-Koul, plus connu ſous le nom de Thamaſp-Kouli-Khan. Les Auteurs de différents Mémoires qui ont paru ſur ſa vie ne s'accordent point touchant ſa naiſſance, & chacun prétend être fondé ſur ce qu'il raconte. Quoi qu'il en ſoit de toutes ces opinions qui ſeroient trop longues à rapporter ici, il y a toute apparence que Kouli-Khan étoit Perſan, & il eſt certain qu'il offrit à Schah-Thamaſp des ſervices qui furent acceptés avec joye.

L'arrivée de Kouli-Khan auprès de Schah-Thamaſp ſembla faire décider

la fortune en ſa faveur; car dès que ce Prince ſe fut montré dans le Khoraſan, tous les habitants des villes de cette Province s'empreſſerent de lui rendre hommage & de lui jurer une fidélité inviolable. Les Aghouans, informés de ces circonſtances, n'oſerent plus tenir la campagne, & ſe ſauverent de ville en ville, pendant que Kouli-Khan ſe rendoit maître du Khoraſan. Les Perſans, qui juſqu'alors avoient craint de prendre le parti de leur Souverain, ſe rendirent en foule ſous ſes drapeaux & groſſirent conſidérablement ſon armée. Chaque jour étoit ſignalé par de nouveaux ſuccès, & Schah-Thamaſp aſſiégea Schiras, tandis que Kouli-Khan, avec une partie des troupes, marcha contre Seydal, Général des Aghouans. L'Uſurpateur leva le plus de ſoldats qu'il lui fut poſſible, & vola au ſecours de Schiras. Il rencontra l'armée Royale dans une vaſte plaine à trente lieues d'Iſpahan & lui livra bataille; mais il fut battu & mis en fuite. Aſraff, avec un petit nombre de tronpes gagna la capitale dont il ravagea les environs, afin que les Perſans ne trouvaſſent pas de quoi ſubſiſter. Le Général Seydal ne fut pas plus heureux que l'Uſurpateur; car il ramena à peine la vingtieme partie des troupes qu'il commandoit.

De ſi grands avantages contre les Aghouans encouragerent les Perſans qui s'étoient déclarés pour leur Prince, & on réſolut d'un commun accord d'aller aſſiéger Iſpahan. Aſraff qui ſoupçonnoit qu'on ne tarderoit pas à l'attaquer, ſortit de la capitale avec douze mille Aghouans, & emporta tous ſes thréſors, les richeſſes du Palais & les diamans de la couronne. Il eut l'inhumanité de faire mourir Schah-Houſaïn, & emmena toutes les Princeſſes de la famille Royale. Il partit une nuit du mois de Décembre 1729. & on peut commencer de ce moment à compter le temps du regne de Schah-Thamaſp. Dès que le jour parut, les Perſans s'apperçurent qu'ils étoient délivrés de leurs ennemis, & dans le premier mouvement de leur joye ils ouvrirent les portes d'Iſpahan, & coururent vers le camp de leur Prince. Kouli-Khan informé de la retraite des Aghouans, ſe rendit dans la capitale à la tête de dix mille hommes, & y fut reçu avec de grandes acclamations. Il reſtoit encore trois mille Aghouans dans le château, & le peuple vouloit les maſſacrer; mais le Général Perſan les prit ſous ſa protection, & ſignala par cet acte de clémence ſon entrée dans la capitale.

SCHAH-THAMASP, XIVe. Roi.

1729.

Lorſque tout fut diſpoſé pour recevoir le Souverain, Schah-Thamaſp parut aux portes d'Iſpahan, & chacun témoigna la joie la plus ſincere de revoir un Prince qu'on avoit cru mort pluſieurs fois. Après avoir reçu les premiers hommages de ſes ſujets, le nouveau Monarque ſe hâta de gagner le Palais pour embraſſer ſon pere & ſes ſœurs; mais ſon attente fut trompée, & il apprit avec le chagrin le plus ſenſible que Schah-Houſaïn avoit perdu la vie par les ordres de l'Uſurpateur qui emmenoit les Princeſſes captives. Le Roi fit ſerment de venger la mort de ſon pere, par celle du barbare Aſraff, & il commanda ſur le champ qu'on le pourſuivît ſans relâche. On ignoroit la route qu'il avoit priſe; & comme, pour aſſurer ſa retraite, il avoit fait répandre le bruit qu'il étoit mort, on fut quelque-temps indécis ſur ce qu'on feroit. Cependant Kouli-Khan à qui le Roi donna le nom de Thamaſp, marcha vers Casbin, jugeant que l'Uſurpateur pourroit s'y être retiré. Il apprit en cet

LES SOPHIS.

endroit qu'Aſraff avoit pris le chemin de Candahar, & il n'oſoit le pourſuivre, parce que la ſaiſon étoit trop avancée; mais les troupes le preſſerent de les mener contre l'Uſurpateur.

Cependant Aſraff avoit fait une telle diligence, qu'en trois jours de temps il étoit arrivé à Schiras, éloignée d'Iſpahan de près de ſoixante & quinze lieues. Après s'être repoſé deux jours dans Schiras, les Aghouans continuerent leur route juſqu'à Candahar, où Aſraff eſpéroit trouver quelques ſecours pour rentrer dans la Perſe. Huſſein-Khan, couſin d'Aſraff, & Souverain du Candahar, fit fermer les portes de la ville, & menaça de traiter les troupes d'Aſraff en ennemies, ſi elles ne ſe retiroient très-promptement. Une réception ſi dure & ſi peu attendue, mit l'Uſurpateur au déſeſpoir, & la déſertion de la plus grande partie de ſes troupes acheva de l'accabler. Il ne reſta avec lui que trois mille hommes; & comme le chagrin l'aveugloit, il alla s'enfermer dans Langor une des plus fortes citadelles du pays, au lieu de chercher un aſyle dans les Indes, ou chez les Tartares. Outre les trois mille hommes qui accompagnoient Aſraff, il y avoit dans Langor une garniſon de deux mille hommes, & d'ailleurs la place étoit ſuffiſamment fortifiée pour ſoutenir un long ſiége. C'étoit ſans doute ce qui avoit déterminé Aſraff à s'y réfugier, & il y avoit déjà un mois qu'il y étoit, lorſque Thamaſp Kouli-Khan y arriva avec ſon armée.

Ce Général connoiſſant les difficultés qu'il auroit à emporter un poſte ſi bien défendu, ſe diſpoſa à le prendre par famine, & il l'inveſtit tellement de tous côtés, qu'il ne pouvoit plus y entrer aucun convoi. Les deux mille Aghouans qu'Aſraff avoit trouvés dans ce lieu, députerent vers le Général Perſan pour l'avertir qu'ils lui livreroient la place, pourvu qu'il promît de les traiter avec bonté. Thamaſp Kouli-Khan ne balança pas à accepter le parti qu'on lui propoſoit, & tandis qu'un détachement de ſon armée s'emparoit d'une porte, il entra par l'autre, & ſurprit ainſi l'Uſurpateur qui ne s'attendoit pas à être trahi. Aſraff fut chargé de chaînes: on traita de même les trois mille hommes dont il étoit accompagné, & on fit grace à la garniſon qui fut incorporée dans les troupes Perſannes. Tous les thréſors qu'Aſraff avoit emportés étoient à Langor, & Thamaſp Kouli-Khan en fit diſtribuer une grande partie à ſes ſoldats, ſe réſervant les pierreries qu'il fit tranſporter à Herat. Il remit enſuite en liberté & fit traiter avec tous les honneurs dûs à leur rang, les Princeſſes qu'Aſraff avoit emmenées juſqu'à Langor. Il eſt difficile d'exprimer la joie qu'elles reſſentirent en apprenant la captivité de l'Uſurpateur; car outre les manieres rudes & groſſieres qu'il avoit affectées à leur égard, il les avoit menacées de les faire égorger le jour que la place ſeroit priſe.

Huſſein-Khan, Gouverneur du Candahar, alla au-devant de Thamaſp Kouli-Khan, & le pria de s'aller repoſer dans la ville. Le Général Perſan ſatisfait de la démarche d'Huſſein, lui fit un favorable accueil & accepta ſes offres. Il fit traîner à ſa ſuite le malheureux Aſraff, qui eut la tête tranchée ſur un échaffaut dreſſé exprès dans la grande place de Candahar. Son corps fut embaumé & envoyé à Iſpahan où il fut empalé & expoſé ſur le grand chemin. Les trois mille hommes de ſa ſuite ne furent pas épargnés, & ils ſubirent le même ſort que leur chef. La mort d'Aſraff eſt rapportée différemment dans toutes les relations. Suivant quelques-unes, les troupes de l'Uſurpateur

LES SOPHIS.

l'Uſurpateur l'abandonnerent près de Schiras, & il n'avoit avec lui que quatre à cinq cents hommes, lorſqu'il ſe rendit devant Candahar ; Huſſein ſortit alors à la tête d'une petite armée, attaqua Aſraff, & le tua de ſa propre main. D'autres prétendent que Thamaſp Kouli-Khan, après avoir fait Aſraff priſonnier, ne le fit pas mourir, mais ſe contenta de lui faire crever les yeux, & l'envoya en cet état au Roi, afin qu'il eût la ſatisfaction de punir lui-même le meurtrier de ſon pere. Schah Thamaſp occupé à faire le ſiége de Schiras, dont la garniſon s'obſtinoit à ſe défendre, fit dreſſer un échaffaud aſſez élevé pour qu'on pût le voir du dedans de la ville, & y fit écorcher vif ſon priſonnier. Enfin on lit dans une autre relation qu'Aſraff s'étant réfugié dans Schiras, y ſoutint long-temps l'effort des Perſans, mais que ſe voyant abandonné de la plus grande partie de ſes troupes, il prit la route de Kaiziran, & que la petite troupe qui s'étoit attachée à ſa deſtinée, fut attaquée par les habitants du Mont de Kaſas, où Aſraff trouva le terme de ſa vie.

Thamaſp Kouli-Khan, avant que de ſortir du Candahar, fit punir de mort ceux qui avoient eu part à la conjuration de Mir-Weis, & impoſa un tribut aux habitants. Il laiſſa la principauté à Huſſein-Khan, mais il lui donna un Conſeil compoſé de gens éclairés & qui devoient veiller ſur ſa conduite. Il parcourut enſuite quelques Provinces, chaſſa les Mogols des villes dont ils s'étoient emparés à la faveur des troubles, y mit de bonnes garniſons, & en confia le gouvernement à ceux de la fidélité deſquels il étoit aſſuré. Il eut ſoin de donner à ſes deux fils deux Gouvernements conſidérables, ſçavoir celui de Herat & celui de Mached. Ses deux freres eurent auſſi part dans cette diſtribution ; car l'un eut le Gouvernement de Kerman, & l'autre eut celui de Schiras avec la Province du Farſiſtan.

Pendant que Thamaſp Kouli-Khan étoit occupé dans le Koraſan, Schah-Thamaſp porta la guerre dans l'Armenie, à deſſein de reprendre ſur les Turcs les places dont ils s'étoient mis en poſſeſſion. Il crut néanmoins devoir auparavant envoyer des Ambaſſadeurs au Sulthan pour demander la reſtitution de ces villes. Soit que le Prince Perſan n'eſperât pas avoir ſatisfaction de l'Empire Ottoman, ſoit qu'il ſe repentît de la démarche qu'il avoit faite, il commença les hoſtilités & aſſiégea la ville de Tauris. Le Grand Seigneur mécontent de la conduite de Schah-Thamaſp, fit arrêter ſes Ambaſſadeurs qu'on enferma dans le château de Tenedos, & donna ordre au Pacha Kuperli de mener des troupes au ſecours de Tauris, & de fournir cette ville de nouvelles munitions. Les Perſans avertis de la marche des Turcs, allerent au-devant d'eux, enleverent les convois & battirent l'armée, qui fut contrainte de ſe retirer du côté d'Erivan. Le Roi de Perſe irrité du traitement que le Grand Seigneur avoit fait à ſes Ambaſſadeurs, s'en vengea en faiſant couper le nez & les oreilles à trois cents priſonniers Turcs, & les fit embarquer en cet état ſur un vaiſſeau qui faiſoit voile pour Conſtantinople. Ces malheureux priſonniers n'arriverent pas juſqu'à la capitale, parce que le Grand Viſir qui craignoit que leur vue n'excitât des troubles, ordonna aux Gouverneurs des places ſituées à l'embouchure de la mer Noire de les faire ſubmerger, & on lui obéit ponctuellement.

Une action auſſi inhumaine, n'eut pas néanmoins le ſuccès que le Grand Viſir en attendoit ; car on ne laiſſa pas d'être inſtruit à Conſtantinople de ce

LES SOPHIS.

qui venoit de se passer, & il y eut un soulévement général. Le peuple se rendit en tumulte devant le Serrail, & demanda hautement la mort du Grand Visir & celle des principaux Ministres. On ne put rétablir le calme, qu'en accordant aux mutins ce qu'ils exigeoient, & malgré cette condescendance le Sulthan Achmet fut dépose, & on mit à sa place son neveu Mahmoud ou Mahomet IV. Cependant la défaite des Turcs par les Persans, rendit ces derniers maîtres de Tauris, parce que le Gouverneur de cette ville se voyant sur le point de manquer de vivres demanda à capituler. Les Turcs découragés par les pertes qu'ils avoient faites, se trouverent portés à la paix, & firent même quelques propositions à Schah-Thamasp. L'accommodement ne put avoir lieu, parce que les Persans le mirent à trop haut prix, & la guerre continua avec plus de vigueur que jamais.

Les Turcs & les Persans étoient animés d'une égale ardeur d'en venir aux mains ; les uns par le désir de la vengeance ; les autres par la confiance que leurs avantages précédents leur inspiroient. Schah-Thamasp profitant des heureuses dispositions dans lesquelles ses troupes se trouvoient, marcha vers Erivan à dessein d'enlever cette place à ses ennemis. Le Pacha qui y commandoit, soupçonna les vues du Roi de Perse, & résolu d'attaquer ce Monarque s'il osoit approcher, il rassembla à la hâte les débris de l'armée de Cuproli, fit venir les troupes qui étoient aux environs de la mer Noire & campa sous le canon d'Erivan. L'événement fit voir combien ces précautions étoient nécessaires ; car l'armée Persane ne tarda pas à paroître. Il y eut alors une action sanglante qui fit périr près de huit mille Persans, & qui força le Roi à se retirer en désordre avec le reste de ses troupes. Le Pacha poursuivit longtemps ses ennemis, & alla faire le siége d'Amadan. Schah-Thamasp qui s'étoit enfermé dans Tauris où il comptoit attendre de nouvelles recrues pour se remettre en campagne, n'eut pas plutôt appris que les Turcs assiégeoient Amadan, qu'il se détermina à voler au secours de cette place. La fortune lui fut encore contraire en cette occasion, & après une bataille qui dura sept heures, & dans laquelle les Persans montrerent une valeur extraordinaire, le Sophi fut contraint d'abandonner tout son bagage, & de reprendre la route de Tauris. La défaite des Persans leur fit perdre Amadan, qui hors d'état de résister aux efforts des Turcs, capitula & ouvrit ses portes aux ennemis.

Schah-Thamasp accablé de ces revers de fortune, & fatigué d'ailleurs, d'une guerre dont il appréhendoit des suites plus fâcheuses, fit faire à la Porte des propositions de paix. Plusieurs Ecrivains font entendre que ce Prince avoit d'autres motifs ; les uns l'accusent d'avoir été du caractere de Schah-Housain son pere, c'est-à-dire, qu'il ne se plaisoit que dans une vie molle & tranquille ; d'autres pensent qu'il ne cherchoit à terminer la guerre que pour diminuer la puissance & le crédit de Thamasp Kouli-Khan qui sembloit un homme nécessaire, tant que la guerre dureroit. Le Sophi soupçonnoit peut-être son Général de former les projets ambitieux qu'il exécuta dans la suite. Quoi qu'il en soit, la paix fut conclue entre les Turcs & les Persans, & il fut réglé que le fleuve Araxe qui coule d'occident en orient, entre les Provinces d'Erivan & de Tauris, serviroit de bornes aux deux Empires.

La nouvelle de la paix dont Schah-Thamasp avoit signé le traité, causa un violent dépit à Thamasp Kouli-Khan. Ce Général qui ne travailloit qu'à s'attirer

LES SOPHIS.

l'eſtime & la vénération des peuples, ne pouvoit gagner l'une & l'autre qu'à la faveur de la guerre. La paix le faiſoit tomber dans le rang d'un homme ordinaire, & jettoit ſur ſes premieres actions un voile qui en déroboit l'éclat. Il étoit enſeveli dans les réflexions & dans la triſteſſe, lorſqu'il reçut du Roi, l'ordre de licencier ſes troupes & de ſe rendre à la capitale. Un ordre qui paroiſſoit devoir achever de ruiner les eſpérances de Thamaſp Kouli-Khan, lui fournit au contraire les moyens de parvenir au but qu'il s'étoit propoſé. Il aſſembla ſes troupes, & en leur faiſant part des volontés du Roi, il repréſenta avec tant d'art, la honte dont les Perſans étoient couverts par le traité déſavantageux qui venoit d'être conclu avec les Turcs, que toutes les troupes murmurerent hautement contre leur Souverain, & demanderent à Thamaſp Kouli-Khan de chercher à réparer l'honneur de la nation.

Le Général ravi de trouver les eſprits diſpoſés ſuivant ſes vues, promit de ne congédier perſonne avant que d'avoir parlé au Roi, & reprit avec ſon armée le chemin d'Iſpahan. Il fit camper les troupes aux environs de la ville, & alla avec peu de ſuite offrir ſes reſpects à Schah-Thamaſp, qui lui fit un favorable accueil. Thamaſp Kouli-Khan invita enſuite le Sophi à accorder l'honneur de ſa préſence à ſon armée qui déſiroit défiler devant ſon Souverain. Schah-Thamaſp qui n'avoit aucune défiance, ſe rendit au camp, & dès qu'il eut paſſé en revue toutes les troupes, le Général l'engagea à prendre un repas dans une tente magnifique qu'il avoit fait dreſſer à cette intention. Le Roi ſentant le danger qu'il pouvoit courir en refuſant au Général la faveur qu'il lui demandoit, accepta le repas, & ſe laiſſa tellement aller au plaiſir de boire du vin & des liqueurs, qu'il perdit totalement l'uſage de ſa raiſon. Kouli-Khan voyant l'état honteux où étoit le Roi, fit entrer les principaux Officiers, & leur montra quel étoit le Monarque pour lequel ils étoient prêts à ſacrifier leur vie. Ces Officiers qui pour la plûpart étoient des créatures de Thamaſp Kouli-Khan, déciderent ſur le champ que Schah-Thamaſp étoit indigne de porter la couronne, & qu'il falloit le dépoſer. En conſéquence, ce malheureux Roi fut conduit dans le Khoraſan, & enfermé dans une citadelle, où ſuivant un Hiſtorien Hollandois, on lui paſſa un fer rouge devant les yeux; cependant cette derniere circonſtance n'eſt point confirmée par les autres Ecrivains.

SCHAH-ABBAS III. XVe. Roi.

Auſſitôt après la dépoſition de Schah-Thamaſp, on offrit la couronne à Thamaſp Kouli-Khan; mais trop politique pour l'accepter alors, il repréſenta qu'il exiſtoit encore un Prince de la famille des Sophis, & que malgré ſon bas-âge, puiſqu'il n'avoit que ſix mois, il avoit ſeul droit de monter ſur le thrône de ſes ancêtres. Le peuple enchanté du prétendu déſintéreſſement de Kouli-Khan, reconnut avec joie pour ſon Souverain, le jeune Schah-Abbas; & comme il étoit queſtion de choiſir un Regent pour gouverner l'Etat pendant ſa minorité, tous les ſuffrages ſe réunirent en faveur de Thamaſp Kouli-Khan. Ce dernier fit prêter ſerment de fidélité au nouveau monarque, & ordonna que cet événement fut publié dans toutes les Moſquées. Perſonne ne refuſa de reconnoître le nouveau Roi & le Regent, & qui que ce fût ne parut prendre les intérêts de Schah-Thamaſp, ni plaindre le triſte ſort de ce Prince. Thamaſp Kouli-Khan ayant réglé les affaires de l'intérieur du Royaume, envoya des Ambaſſadeurs aux Cours de Conſtantinople & de Moſcow pour y notifier ſa Regence, & demander en même-temps les pays que ces deux

LES SOPHIS.

Puiſſances occupoient dans la Perſe. Le Czar, moyennant un arrangement pour le commerce qui lui devenoit avantageux, reſtitua ſans peine les places qu'il avoit priſes. La cour de Conſtantinople ne tint pas la même conduite; on y reçut avec mépris les Ambaſſadeurs Perſans, & on tourna en ridicule les demandes du Regent.

Thamaſp-Kouli-Khan irrité de la maniere dont on avoit reçu ſes Ambaſſadeurs à la Porte, ſongea à en tirer raiſon, & pour cet effet il ſe mit à la tête d'une armée de cent mille hommes & marcha du côté de Bagdad. La Cour Ottomane inſtruite des deſſeins du Régent de la Perſe, fit auſſitôt partir un corps conſidérable de Troupes pour renforcer l'armée qui étoit aux ordres d'Achmet Pacha de Babylone. D'autres Troupes devoient entrer dans la Perſe par différents côtés, & outre cela le Sulthan confia à Topal-Oſman la conduite d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Tant de forces réunies ne purent intimider le Régent qui arriva devant Bagdad le 10 d'Avril 1733. Il commença le Siége de cette Place, & comptant ſur quelques intelligences ſecretes qu'il avoit entretenues avec les Arméniens de cette Ville, il eſpéroit s'en rendre maître en peu de tems; mais le Pacha avoit eu quelque ſoupçon de la vérité, & il avoit ſi bien prévenu les ſuites de toute eſpéce de trahiſon, que les Perſans trouverent plus de difficulté qu'ils ne s'y étoient attendus.

Loin de s'emparer de Bagdad, les Troupes Perſanes furent battues & miſes en fuite. Le Régent après avoir fait venir de nouvelles forces, attaqua les Turcs près de Moſſul, fut bleſſé en combattant, & ſes Soldats le croyant mort, ſe mirent à fuir en déſordre vers le Curdiſtan. Cependant la bleſſure de Thamaſp-Kouli-Khan n'étoit pas dangéreuſe, & ſes Troupes raſſurées en le voyant, ne tarderent pas à ſe raſſembler autour de lui. Le Régent ſans ſe laiſſer abattre par le mauvais ſuccès de ſes armes, s'efforça de conſoler ſes Soldats, qui honteux de leur défaite, n'oſoient pas lever les yeux ſur lui. Il ſe hâta de lever de nouvelles Troupes, & fut ſervi avec tant de promptitude, que dès le commencement de Septembre il ſe trouva à la tête d'une armée plus conſidérable que celle qu'il avoit auparavant. Tandis que le Régent étoit entierement occupé du ſoin de réparer les pertes qu'il avoit eſſuyées, le gouvernement Ottoman s'endormoit ſur les avantages que ſon armée avoit eus, & ne cherchoit pas à en tirer tout le fruit qu'on auroit dû en eſperer. L'armée de Topal-Oſman, quoique victorieuſe, étoit beaucoup affoiblie, & comme on négligea de lui envoyer des renforts, les Perſans ne tarderent pas à laver dans le ſang de leurs ennemis l'affront qu'ils ſe perſuadoient en avoir reçu. Les armées Perſanes & Turques qui ſouhaitoient ardemment de ſe rencontrer, parurent en préſence l'une de l'autre dans la plaine d'Aronia, à trois journées au-deſſus de Bagdad. Thamaſp-Kouli-Khan laiſſa repoſer ſon armée pendant un jour, & fondit le lendemain ſur les Turcs, dont l'Avant-garde fut enfoncée dès le premier choc. Topal-Oſman fit en cette occaſion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un ſi grand Général; il ramena pluſieurs fois les fuyards au combat; mais voyant enfin que le déſordre devenoit général, il ſe jetta dans la mêlée, & fut tué de deux coups de fuſil. Sa mort acheva la déroute des Turcs, & chacun chercha ſon ſalut dans la fuite. Les Perſans pourſuivirent leurs ennemis avec

LES SOPHIS.

tant d'ardeur, qu'ils en tuerent encore un grand nombre, & que la plaine fut bientôt couverte de morts. Le Régent avoit conçu tant d'eſtime pour le Général Ottoman, qu'il fit ſoigneuſement chercher ſon corps parmi les morts & le renvoya à Bagdad, afin que les Turcs lui rendiſſent les honneurs funébres qu'il méritoit.

On fut dans une grande conſternation à Conſtantinople lorſqu'on apprit la déroute de l'armée & la mort du Général. Le Grand Seigneur & le Muphti ſongeoient à demander la Paix, mais le Grand Viſir opina pour la continuation de la Guerre, & entraîna preſque tous les avis. Il fut chargé de tous les préparatifs de la campagne prochaine, & nomma Abdoulat-Kuperli Pacha du Grand Caire, pour ſucceder à Topal-Oſman dans le commandement des armées. Comme on avoit tout lieu de craindre que les Perſans n'aſſiégeaſſent Bagdad, on ſongea à la défenſe de cette Place préférablement à toute autre choſe. Ces précautions néanmoins furent inutiles, parce que Muhammed-Khan, Seigneur Perſan, avoit pris les armes pour rétablir Schah-Thamaſp ſur le thrône, & cette révolution ſubite obligea Thamaſp-Kouli-Khan de renoncer à ſes entrepriſes contre les Turcs. Il marcha à la rencontre de Muhammed-Khan qui étoit à la tête d'une armée d'environ trente mille hommes, & lorſqu'il l'eut joint, il ſe prépara à lui livrer bataille. Le nom du Régent & ſa préſence inſpirerent tant de frayeur à ceux qui accompagnoient Muhammed, qu'ils l'abandonnerent lâchement & ſe retirérent dans leurs Provinces. Muhammed fut pris & conduit en priſon où il termina lui-même ſes jours.

L'Auteur de la vie de Thamaſp-Kouli-Khan fait mention d'une autre Guerre qui empêcha le Régent de faire le Siége de Bagdad; & il prétend que la conjuration faite en faveur de Schah-Thamaſp ne ſe forma que pendant les expéditions de Thamaſp-Kouli-Khan en Armenie. Cet Auteur rapporte les commencemens & la ſuite de la guerre dont il parle de la maniere ſuivante. Les Tartares de Crimée joints aux Leſgiens pour obéir aux ordres de la Cour de Conſtantinople, entrerent dans la Perſe par la Georgie. La nouvelle de cette jonction força le Régent de tranſporter toutes ſes forces dans l'Armenie & la Georgie, & par conſéquent de diviſer ſon armée en deux corps. Celui qui étoit deſtiné à ſe porter du côté de l'Armenie, fit une telle diligence qu'il ſe trouva ſur les bords du fleuve Aras ou Araxe dans le moment que les Tartares ſe diſpoſoient à le traverſer. Ces peuples, perſuadés qu'ils alloient avoir ſur les bras toute l'armée Perſane, prirent l'épouvante & ſe diſperſerent pour fuir avec plus de facilité. Les uns regagnerent le Kour pour mettre le fleuve entre eux & les ennemis, & les autres remonterent juſqu'à Gandja pour ſe joindre à l'armée Ottomane.

Thamaſp-Kouli-Khan laiſſa une partie de ſes troupes ſur la frontiere du Turqueſtan, envoya ſon fils avec d'autres Soldats du côté d'Erivan, ordonna à un troiſiéme corps d'armée de faire le Siége de Gandja, & marcha lui même avec environ quinze mille hommes dans le Mogan, à deſſein de s'emparer de la Ville de Kamaki. Cette Place, qui étoit ſans défenſe, ne tint pas long-temps, & le Régent après avoir fait maſſacrer la garniſon Turque qu'il y trouva, ordonna aux habitants de tranſporter ailleurs leurs effets, parce qu'il vouloit détruire la Ville, afin d'ôter une retraite aux

LES SOPHIS.

Leſgiens. En quittant Kamaki, le Régent tourna ſes pas vers Gandja qui réſiſtoit depuis deux mois, mais il ne reſta pas long-temps devant cette Place, parce qu'il apprit qu'Abdoullat Kuperli s'avançoit avec une puiſſante armée. Le Régent raſſembla promptement ſes différens corps d'armée, & ayant abandonné les plaines d'Erivan, il ſe retira dans les gorges des montagnes, où il fit pratiquer des mines & dreſſa des batteries de canon. Il avoit eu ſoin en même temps d'envoyer ſon fils avec un corps de Troupes pour fondre ſur les Turcs lorſqu'il ſeroient occupés au combat, & il avoit fait mettre d'autres Soldats en embuſcade. Les Turcs perſuadés que la crainte avoit engagé Thamaſp-Kouli-Khan à ſe retrancher dans les montagnes, vinrent l'attaquer avec beaucoup de confiance, & tomberent dans l'embuſcade qu'on leur avoit dreſſée. Il périt dans cette action un nombre conſidérable de Turcs. Tout l'avantage fut du côté des Perſans, qui s'emparerent d'Erivan & de pluſieurs autres villes, & firent rentrer ſous leur domination la Georgie & l'Armenie. Pendant que Thamaſp-Kouli-Khan étoit encore occupé à ſoumettre quelques places dans la Georgie, il fut averti qu'il ſe formoit dans la Perſe un parti en faveur de Schah-Thamaſp. Des nouvelles auſſi importantes, & la crainte que la conjuration n'eût des ſuites fâcheuſes pour ſes intérêts, engagerent le Régent à abandonner le commandement de ſes armées à ſon fils Mirza-Koul & à ſe rendre promptement dans la Capitale. Sa préſence fit l'effet qu'il en avoit attendu, les conjurés ſaiſis de frayeur en le voyant, livrerent leurs chefs qui furent punis de mort.

Le Régent ſûr qu'il n'avoit plus rien à craindre, s'appliqua aux affaires de l'Etat, corrigea divers abus, & fit pluſieurs réglemens utiles au bien du peuples. Dans le temps qu'il donnoit tous ſes ſoins à faire fleurir le commerce, Schah-Thamaſp mourut, & ſa mort fut ſuivie de celle de ſon fils Schah-Abbas III. qui arriva au bout de quelques jours. On ſoupçonna le Régent d'avoir fait prendre un poiſon lent à ces deux Princes, & quoiqu'on n'ait que des conjectures à ce ſujet, elles paroiſſent fondées, lorſque l'on fait attention à l'ambition ſans bornes de Thamaſp-Kouli-Khan.

SCHAH-NADIR. XVIe. Roi.

Après la mort de Schab-Abbas III. le Régent aſſembla les Etats & leur déclarant que la famille des Sophis étoit entierement éteinte, il leur dit qu'ils étoient libres de ſe choiſir un Souverain. La plûpart de ceux qui compoſoient l'aſſemblée étoient dévoués à Thamaſp-Kouli-Khan; de ſorte qu'on le reconnut Roi ſans aucune difficulté, & qu'on lui rendit hommage en cette qualité.

M. Otter prétend que l'élection de Thamaſp-Kouli-Khan ſe fit du vivant du jeune Roi, & rapporte ainſi ce trait hiſtorique. Thamaſp-Kouli-Khan, réſolu de faire la conquête du Candahar ſur Huſſein-Khan qui s'en étoit fait reconnoître Souverain, ſongea à affermir ſon autorité avant que de ſe déterminer à porter la guerre ſi loin de la Capitale. Comme tous les Perſans paroiſſoient diſpoſés en ſa faveur, il ſongea à ſe faire couronner; & ſans rien communiquer à perſonne d'un projet auſſi important, il envoya des Couriers aux principaux Moulas, aux Gouverneurs des Provinces, aux chefs des Tribus, & à tous ceux qui poſſédoient des charges publiques, pour leur ordonner de ſe rendre à ſon camp, afin d'aſſiſter à l'aſſemblée des Etats Généraux.

LES SOPHIS.

Le camp de Thamas Kouli-Khan étoit placé dans le déſert de Mogan, & l'armée qu'il avoit ſous ſes ordres étoit compoſée de cent mille hommes, tous attachés à leur Général. Dès que tous ceux qui étoient mandés furent aſſemblés, le Régent leur fit un long diſcours, dans lequel il eut ſoin de repréſenter les ſuites funeſtes que l'indolence de Schah-Houſaïn, & la lâcheté de Schah-Thamaſp avoient eues. Il ajouta avec art qu'on avoit tout à craindre des entrepriſes des Turcs & des Ruſſes pendant la minorité du jeune Roi, & inſinua que pour prévenir tous ces inconveniens, il étoit néceſſaire d'élire un Monarque dont on reconnut les talens & l'expérience. Thamaſp-Kouli-Khan termina ſa harangue en déclarant qu'il ſe démettoit de la Régence, & que par conſéquent on devoit nommer un nouveau Roi, ou choiſir un autre Régent. Il congédia enſuite l'aſſemblée, lui laiſſant trois jours pour conſulter ſur ce qui ſeroit plus avantageux au bien public.

Tous ceux qui avoient été préſens au diſcours du Régent comprirent le but qu'il ſe propoſoit & ſentirent qu'ils ne pouvoient ſans danger s'oppoſer à ſes vues. Cependant lorſqu'il ſe trouva à la ſeconde aſſemblée qu'il avoit convoquée, on l'aſſura de la plus vive reconnoiſſance pour les ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, on l'invita à les continuer, & on lui donna le titre de *Veli-Nimet*, c'eſt-à-dire conſervateur, ou bienfaiteur de la nation. Thamaſp-Kouli-Khan s'appercevant qu'on avoit peine à le reconnoître pour Roi, ne put cacher ſon dépit, & il refuſa d'un air d'indignation de ſe mêler à l'avenir du Gouvernement & de la conduite des armées. La maniere dont il rejetta les offres qu'on lui faiſoit, inſpira une telle crainte aux aſſiſtans, qu'ils s'écrierent tous d'une voix que Tamaſp-Kouli-Khan étoit ſeul digne de regner, & qu'on le prioit d'accepter la Couronne. Il feignit de réſiſter quelque temps, & ſe rendit enfin aux inſtances des courtiſans, à condition qu'on lui prêteroit ſerment de fidélité pour lui & ſes deſcendants, & qu'on ſe ſoumettroit à quelques points de doctrine, qui juſqu'à lors avoient été conteſtés. Un des Moulas ou Docteurs de la loi voulut repréſenter qu'il étoit dangereux d'innover ſur les articles de Religion, mais il paya de ſa tête la hardieſſe qu'il avoit montrée, car il fut étranglé ſur le champ par les ordres de Kouli-Khan. Un exemple ſi terrible affraya ceux qui auroient voulu faire des conteſtations, & on accorda à Tamaſp-Kouli-Khan la double puiſſance qu'il demandoit. Dès ce moment la monnoye fut frappée à ſon coin, la priere fut faite en ſon nom, & il ſe fit appeller Schah-Nadir.

Les Moulas pour ſe venger du traitement que le nouveau Roi avoit fait à un de leurs chefs, firent de grandes plaintes de lui, & le dépeignirent comme un impie & un tyran. Schah-Nadir inſtruit de leur mauvais diſcours, feignit de les ignorer ; mais il fit faire d'exactes recherches pour connoître les biens dont ces Docteurs jouiſſoient, & les en dépouilla ſous prétextes qu'il en avoit beſoin pour payer ſes Soldats. Schah-Nadir fut enſuite couronné, & cette cérémonie ſe fit à Caſvin, ou à Farabath, car les ſentimens ſont différens à ce ſujet. Quoiqu'il en ſoit, le Roi retourna dans la Capitale où il eut lieu d'être ſatisfait de la joie que le peuple témoigna. On ne peut s'empêcher d'avouer que Schah-Nadir méritoit, à pluſieurs égards, la place éminente qu'il occupa. Il chercha tous les moyens qu'il put imaginer pour faire fleurir le commerce, & veilla attentivement

LES SOPHIS.

sur ſes Miniſtres, & ſur les Magiſtrats chargés de faire obſerver une exacte police dans les Villes. Il ne vouloit point qu'on inquiétât perſonne au ſujet de la Religion, & protegea ouvertement le Chriſtianiſme.

Cependant les ſuccès continuels des armes Perſanes dans l'Armenie, & les pertes que les Turcs eſſuyoient tous les jours, forcerent la Cour de Conſtantinople à faire des propoſitions de paix. On eut d'abord beaucoup de peine à la conclure, parce que Schah-Nadir pouſſoit trop loin ſes prétentions ; mais il conſentit à ſe relâcher ſur quelques articles, & on parvint à faire un accommodement qui fut toujours à l'avantage de la Perſe. Schah-Nadir fut reconnu Roi de Perſe par la Cour Ottomane, & les Perſans obtinrent une Moſquée à la Mecque, moyennant la ceſſion des Provinces de Babylonie & de Diarbekr, qui reſterent aux Turcs.

Le Roi de Perſe, débarraſſé de la guerre avec les Turcs, ne voulut pas différer davantage à faire la conquête du Candahar qu'il méditoit depuis longtemps. Le Gouverneur de cette Province avoit imploré le ſecours du Mogol, & l'ayant obtenu, il s'étoit fait reconnoître Souverain & avoit fait maſſacrer tous les Perſans qui ſe trouvoient ſur ſes terres. Schah-Nadir, qui n'étoit pas encore en état de punir les rebelles, avoit caché ſon reſſentiment, mais auſſitôt qu'il eut fait la paix avec le Grand Seigneur, il marcha à la tête de ſon armée du côté du Candahar. La victoire, qui ſembloit l'accompagner partout le ſervit encore dans cette entrepriſe, & il ſe rendit maître en fort peu de temps de toutes les places de la Province. Il fit enſuite le ſiege de la capitale, & malgré la vigoureuſe réſiſtance des Aghouans, il les réduiſit à une telle extrêmité, qu'ils implorerent ſa clémence, & ſe rendirent à lui. Schah-Nadir leur accorda la vie ; mais il les fit tous déſarmer, & les condamna ſur le champ à des ſommes conſidérables pour ſe racheter du pillage.

Le Roi de Perſe n'eut pas plutôt terminé cette guerre, qu'il ſe prépara à la conquête des Indes. Il n'ignoroit pas que l'Empereur Mogol avoit fourni des ſecours aux Aghouans, quoique ſecretement, & il prit ce prétexte pour attaquer ce Prince. Tout ſembloit favoriſer l'entrepriſe de Schah-Nadir, car les Etats du Mogol étoient auſſi remplis de troubles & de confuſion, que la Perſe l'étoit au moment que les Aghouans ſongerent à l'envahir. L'Empereur, entierement livré à ſes favoris, aux femmes & aux Eunuques, ſe repoſoit du ſoin des affaires ſur ſon Viſir Kameredin-Khan, qui de ſon côté n'avoit pas moins de goût pour les plaiſirs & la molleſſe, que ſon Souverain. Les Miniſtres & les Gouverneurs des Provinces, mettant à profit l'indolence de l'Empereur & la négligence du Viſir, ne ſongeoient qu'à leurs propres intérêts, & à ſe détruire les uns les autres aux dépens du peuple, qu'ils fouloient par des impôts conſidérables. Le Gouverneur de Décan, après avoir inutilement employé divers moyens pour ouvrir les yeux de l'Empereur ſur la conduite de la plûpart de ſes Miniſtres, ſe retira à ſon Gouvernement, & s'étant ligué avec un autre Seigneur mécontent auſſi de la Cour, il avertit Schah-Nadir de ce qui ſe paſſoit dans l'Empire du Mogol.

Schah-Nadir, ſans négliger les avis ni les offres que les deux Seigneurs Mogols lui avoient faites, y compta peu ; mais ſe confiant en ſon propre courage,

il

LES SOPHIS.

il s'avança dans le pays, & s'empara d'abord de Guerbend & de Gueſna. Les Perſans ne trouverent pas la même facilité devant Chaboul, & ils ne s'en rendirent maîtres qu'après avoir perdu beaucoup de monde. Le Roi de Perſe chagrin de la mort de ſes ſoldats, immola à leurs manes le Gouverneur de la place, quoique ce Mogol méritât un autre traitement par les marques de fidélité qu'il donnoit à ſon Souverain. La priſe de Chaboul cauſa une ſenſible douleur à l'Empereur, & ce Prince ſortant alors de ſa léthargie, fit lever une puiſſante armée à deſſein d'en prendre lui-même le commandement. Un de ſes favoris lui conſeilla de reſter à Dheli, & ſe chargea de la conduite de l'armée qu'il fit camper ſous les murailles de la même ville. On tint enſuite différents conſeils, dans leſquels on ne prit aucune réſolution, parce que les avis étoient toujours oppoſés les uns aux autres. Dans l'intervalle Schah-Nadir qui ne perdoit pas de temps, emporta Pichaïver malgré les obſtacles qu'il rencontra & paſſa ſans difficulté le fleuve Indus, où il auroit été facile de l'arrêter ſi la bonne intelligence eût régné parmi les Officiers de l'armée Mogole. Elle ſe mit enfin en mouvement & campa à Kiernal.

Cependant le Roi de Perſe ſe préſenta devant Lahor, que le Gouverneur lui livra après une feinte réſiſtance. Schah-Nadir crut devoir s'approcher enſuite de l'armée Mogole, & il commença par lui couper les vivres, dont elle avoit une médiocre proviſion. La famine réduiſit bien-tôt les Mogols à la plus triſte ſituation, & ils ne paroiſſoient pas chercher les moyens d'en ſortir, lorſqu'un Raya nommé Scadet-Khan, opina fortement pour livrer bataille à l'ennemi, & pour mourir plutôt les armes à la main, que de périr enfermé dans un camp. Le Gouverneur de Decan qui conſervoit de ſecretes correſpondances avec le Roi de Perſe, s'oppoſa à l'avis de Scadet-Khan, & il étoit même ſur le point de l'emporter; mais on apprit que les troupes Perſanes s'approchoient, & qu'elles avoient déjà forcé quelques retranchements. Scadet-Khan animé par ſon zele, ſortit des premiers à la tête d'un détachement, & mit en déſordre le corps des Perſans qui étoient déjà occupés à piller les bagages. Le favori de l'Empereur engagea ce Prince à ſortir auſſi contre les Perſans, & on en fit un grand carnarge juſqu'à ce qu'un nouveau corps envoyé pour ſoutenir le premier, fit changer les choſes de face, & culbuta à ſon tour les ſoldats Indiens. Scadet-Khan fut fait priſonnier; l'Empereur rentra dans ſes retranchements, & le champ de bataille reſta aux Perſans.

Nezam-El-Mulk, Gouverneur de Decan, perſuada à l'Empereur qu'il n'avoit plus d'autre reſſource que celle d'un accommodement avec le Roi de Perſe, & il demanda des pleins pouvoirs pour conclure le traité avec Schah-Nadir. Malgré le déſir que l'Empereur avoit de tenter une ſeconde bataille avant que de parler d'accommodement, il n'eut pas la force de contredire ſon Miniſtre, & le laiſſa maître de toutes les conditions du traité. Nezam-El-Mulk, entierement porté pour le Roi de Perſe, conſentit à tout ce que ce Prince exigea. Un des principaux articles du traité étoit une entrevue des deux Souverains à la tête de leurs armées, qui devoit être terminée par une ſomme d'argent très-conſidérable que le Mogol s'obligeoit à livrer au Roi de Perſe, afin de l'indemniſer des frais de la guerre. La nouvelle d'un traité ſi honteux chagrina le favori de l'Empereur, & ſon dépit, augmentant le dan-

LES SOPHIS.

ger d'une bleſſure qu'il avoit reçue, lui cauſa la mort en peu de jours.

Tandis qu'on préparoit une tente magnifique pour l'entrevue des deux Monarques, Scadet-Khan qui ne doutoit point de la perfidie de Nezam-El-Mulk, & qui étoit jaloux de le voir en faveur auprès d'un Prince qu'il trahiſſoit, réſolut de ſuivre ſon exemple. Excité par des motifs auſſi condamnables, il propoſa à Schah-Nadir de l'introduire dans Dheli, s'il vouloit le remettre en liberté. Le Roi de Perſe accepta ſes offres avec joye, & ſe rendit enſuite dans la tente, où il étoit réglé qu'il ſe trouveroit le premier, afin d'y recevoir l'Empereur Mogol. Les cérémonies de l'entrevue furent abrégées & après une courte conférence, le Roi de Perſe invita l'Empereur à un repas qu'il avoit fait prépaſer exprès. Mohamed ſe rendit ſans défiance aux invitations de Schah-Nadir, & lorſque le repas fut fini, il demanda à ſe retirer. Alors le Roi de Perſe témoigna un grand étonnement de l'indolence paſſée des Miniſtres du Mogol, & de leur imprudence préſente en remettant leur Souverain entre les mains d'un Roi ennemi. Schah-Nadir voyant pâlir Mahamed, l'aſſura qu'il ne vouloit lui ravir ni la vie, ni la couronne; mais qu'il déſiroit le conduire à Dehli, où il comptoit reſter ſeulement quelques jours.

Les troupes Mogoles apprirent avec ſurpriſe que l'Empereur étoit retenu par les Perſes, & elles n'eurent plus lieu d'en douter lorſqu'elles virent un détachement de l'armée de Schah-Nadir qui venoit ſe ſaiſir du thréſor, & des équipages de Mohamed. Les Perſans publierent en même temps, que tous les ſoldats Mogols pouvoient en toute ſûreté ſe retirer où ils le jugeroient à propos. Un grand nombre profita de la permiſſion, & Scadet-Khan ſe rendit à Dehli avec un ordre ſcellé du ſceau de l'Empereur. Cet ordre enjoignoit au Gouverneur de la Citadelle de céder le château à Schah-Nadir qui devoit y loger pendant ſon ſéjour à Dehli. Le Roi de Perſe informé qu'on avoit tout préparé pour le recevoir, ſe mit en marche avec l'Empereur Mogol & à la tête d'un corps conſidérable de troupes. Tous les habitants, ſuivant des ordres ſecrets que Mahamed leur avoit fait ſignifier, ſe tinrent ſi exactement renfermés dans leurs maiſons, que Schah-Nidir crut que la ville étoit abandonnée. Scadet-Khan qui ſe flattoit de recevoir du Roi de Perſe le plus favorable accueil, s'offrit devant lui à l'entrée de la Citadelle; mais ce Prince le traita avec mépris, & lui fit même quelques menaces qui firent ſentir au Raya qu'on l'avoit détruit dans l'eſprit de Schah-Nadir. Au déſeſpoir de ne pas tirer de ſa perfidie tout le fruit qu'il en attendoit, Scadet-Khan quitta la Cour & mourut peu de temps après, ſoit de chagrin, ſoit du poiſon qu'on prétend qu'il prit.

Malgré la facilité que les Perſans avoient trouvées pour s'emparer de Dehli, il en périt un grand nombre dans cette ville, par un événement auquel on ne s'attendoit nullement. On ignore l'auteur, l'occaſion & le motif d'un bruit qui courut, que l'Empereur Mogol avoit tué le Roi de Perſe d'un coup de poignard; mais les Dheliens ajoutant foi à ces diſcours inconſiderés, firent main-baſſe ſur tous les Perſans qu'ils rencontrerent. Ils ſe préparoient auſſi à forcer la Citadelle, & faiſoient voir tant de fureur, qu'ils n'auroient pas tardé à s'en rendre maîtres, ſi Schah-Nadir ne ſe fût montré à la tête de quelques troupes. Sa préſence effraya tellement les Dehliens, que les armes leur tomberent des mains, & qu'ils chercherent leur ſalut dans la fuite. Le Roi

LES SOPHIS.

de Perſe les laiſſa ſe renfermer tranquillement dans leurs maiſons, mais irrité de leur attentat, il diſtribua tous ſes ſoldats en différents quartiers, & leur ordonna de maſſacrer tous les habitants, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe. Les Perſans obéirent à leur Souverain, & en peu d'heures la ville fut inondée de ſang & remplie de corps morts. On aſſure qu'il périt alors plus de deux cent vingt-cinq mille perſonnes, & le carnage ne ceſſa qu'en faveur de quelques Grands qui ſe jetterent aux pieds de Schah-Nadir, & lui demanderent grace pour les Déliens.

Schah-Nadir contraignit les Seigneurs Mogols & tous les Particuliers qui paſſoient pour riches à lui apporter leurs biens, & il s'empara du thréſor Impérial & de toutes les pierreries de Mohamed. Ce prodigieux amas de richeſſes fut chargé ſur des Chameaux pour être conduit à Chaboul, & le Roi de Perſe, content de l'immenſe butin qu'il avoit fait, fixa le moment de ſon départ à quelques jours de-là. Pendant qu'il reſta à Dehli, il viſita les jardins, les palais, les maiſons de plaiſance de l'Empereur; & charmé de la beauté de ces édifices, il médita d'en faire faire de pareils dans la Perſe. En conſéquence, il engagea pluſieurs ouvriers à le ſuivre, & pour laiſſer un monument de ſes conquêtes, il fit frapper à Dheli & dans quelques autres villes de la monnoie à ſon coin. Il fit enſuite un traité avec l'Empereur. Suivant un des articles, Naſrulla-Mirza, fils de Schah-Nadir, devoit épouſer une Princeſſe Mogole fille de l'Empereur, & il étoit reglé que le fleuve Indus ſerviroit de borne aux deux Empires. Après la concluſion du traité, le Roi de Perſe tira une nouvelle contribution ſur les malheureux Dehliens, & preſque certain d'avoir épuiſé les richeſſes de l'Empire, il ſe prépara à retourner dans la Perſe. La veille de ſon départ, il aſſembla tous les Grands, & en leur préſence, il rétablit Mohamed ſur le thrône, lui donna quelques avis ſur la maniere de ſe conduire, & fit diverſes menaces aux Miniſtres de ce Prince, s'ils continuoient à agir comme ils avoient fait juſqu'alors.

Le Roi de Perſe ſortit enfin de Dehli, & tirant encore des contributions dans les provinces où il paſſoit, il arriva ſur les bords du fleuve Indus. Les Aghouans & les Indiens voulurent lui diſputer le paſſage de ce fleuve, & comme il craignoit d'être retardé dans ſa marche, il leur abandonna une ſomme d'argent, & pourſuivit ſa route. Il trouva néanmoins d'autres obſtacles avant que d'arriver à Pichaïver, mais il les ſurmonta les armes à la main, & entra dans cette ville où il fit différents réglements pour la Province. Il partit enſuite à deſſein de ſe rendre dans la Perſe par le Candahar, & fit priſonnier le Gouverneur de cette province, qui avoit voulu ſe rendre indépendant. Cependant il lui rendit ſes bonnes graces, & le gouvernement du Candahar, le menaçant de le faire mourir s'il ſe révoltoit une ſeconde fois. Schah-Nadir ſe remit auſſi-tôt en chemin, & après bien des peines & des fatigues, il arriva dans la Capitale où le peuple le reçut avec de grandes acclamations de joye.

Pendant l'abſence du Roi de Perſe, le Prince Riza-Kouli-Mirza ſon fils aîné, à qui il avoit confié la Régence du Royaume, avoit paſſé les bornes de ſon autorité, & occaſionné des troubles par ſa conduite imprudente. Schah-Nadir mécontent de ſon fils, le dépoſa & mit en ſa place Nasrulla-Mirza ſon ſecond fils. Après avoir tout pacifié & donné au jeune Prince de

LES SOPHIS.

ſages avis pour gouverner l'Etat, le Roi de Perſe ſongea à punir les Usbeks, des invaſions qu'ils avoient faites dans ſes Etats tandis qu'il étoit occupé à la conquête des Indes. Comme il craignoit que les Turcs ne fiſſent quelque entrepriſe dès qu'ils le croiroient éloigné, il envoya au Grand-Seigneur une ambaſſade, & lui fit offrir en préſents quelques Elephants qu'il avoit amenés de l'empire des Mogols. Auſſi-tôt que l'Ambaſſadeur Perſan fut parti, Schah-Nadir ſe mit en campagne & marcha vers le pays des Usbeks. La difficulté de tranſporter l'artillerie, la néceſſité d'avoir des proviſions d'eau & de vivres, l'aridité des chemins, rien ne fut capable d'arrêter le Roi de Perſe. Sa prudence ſçut remédier à tous les inconvénients, & ſon courage le fit réuſſir dans ce qu'il avoit projetté. Il ſoumit les Usbeks, & fut de retour à Iſpahan dans l'eſpace de quelques mois.

Schah-Nadir ne voulant pas ſe borner au titre de conquérant, aſpira à celui de légiſlateur, & publia qu'il avoit deſſein d'établir une nouvelle Religion beaucoup meilleure que toutes celles qu'on avoit juſqu'alors profeſſées. Il fit traduire en langue Perſanne les livres qui contiennent les Myſteres de la Religion Chrétienne & l'Alcoran, & ſe fit lire les uns & les autres, à deſſein de choiſir ce qu'il trouveroit plus conforme à ſes idées. Dans le temps qu'il s'occupoit ſérieuſement de l'inſtitution d'une Religion, il apprit que les Leſgiens, ſecretement ſoutenus par les Turcs, faiſoient des courſes ſur les terres des Perſans. Schah-Nadir réſolu de marcher contre eux, crut devoir en même temps ſe précautionner contre les Turcs, & il envoya des troupes ſur la frontiere du côté de la Turquie. La Porte inſtruite de ces mouvements, en fut d'autant plus inquiete, qu'elle ſoupçonnoit des intelligences entre le Roi de Perſe & Ahmed Pacha, Gouverneur de Bagdad. Ce Pacha avoit beaucoup d'ennemis à la Cour; mais quoi qu'ils puſſent faire pour lui nuire, il ſe ſoutint toujours dans ſon gouvernement, & ſe conduiſit avec tant de politique, qu'il ſembloit pour ainſi dire, gouverner les Cours de Conſtantinople & d'Iſpahan.

Le caractere guerrier de Schah-Nadir, le faiſoit penſer à plus d'une expédition à la fois, & dans le temps qu'il ſe préparoit à marcher contre les Leſgiens, il établit une Marine ſur le Golphe Perſique, afin de faire la guerre avec ſuccès aux Arabes de Bender-Abaſſi. La fortune qui, juſques-là avoit toujours accompagné les armes du Roi de Perſe, commença à l'abandonner. La Marine qu'il avoit formée ne lui fut d'aucune utilité; les Leſgiens battirent les Perſans, & les Usbeks recommencerent leurs incurſions dans le Khoraſan. La porte Ottomane, inſtruite de l'embarras où ſe trouvoit Schah-Nadir, médita de rompre le traité qu'elle avoit fait avec lui; mais comme elle craignoit Ahmed-Pacha, elle fit divers efforts pour lui ôter ſon gouvernement, ou pour lui faire perdre la vie. Le Pacha fit échouer tout ce qu'on oſa entreprendre contre lui, & fit entrer les Perſans ſur les terres de ſon gouvernement. La Cour de Conſtantinople effrayée de l'approche de Schah-Nadir, chercha à lui ſuſciter des affaires dans l'intérieur de ſon Royaume, & pour cet effet, elle réſolut de faire paſſer dans la Perſe un jeune Prince qu'on diſoit être de la famille des Sophis. Ahmed-Pacha ſçachant que le Grand-Viſir, ſon plus dangereux ennemi, étoit chargé de la conduite de cette entrepriſe, fit jouer tant de reſſorts, que ce Miniſtre fut dépoſé & condamné à l'exil.

LES SOPHIS.

Cependant les Perſans faiſoient le ſiége de Balſora & celui de Bagdad ; mais auſſi-tôt qu'Ahmed-Pacha fut certain de la diſgrace du Grand-Viſir, il s'appliqua à diſſiper l'orage qu'il avoit formé lui-même, & réuſſit à faire retirer les Perſans de ſon gouvernement. L'armée de Schah-Nadir marcha alors du côté du Nord, & le Roi de Perſe s'avança avec une partie de ſes troupes pour pénétrer dans les Etats du Grand Seigneur, tandis que le reſte de l'armée devoit faire le ſiége de Moſul. Les Perſans furent battus de toutes parts, de ſorte qu'ils furent contraints de reprendre avec perte le chemin de la Perſe. Schah-Nadir voyant que les Turcs étoient des ennemis plus redoutables que les Indiens, & qu'il lui falloit une armée beaucoup ſupérieure à celle qu'il avoit, ſongea à lever de nouvelles troupes. Pendant qu'il étoit occupé de ſes idées de conquêtes, il apprit que les Indiens s'étoient ſoulevés, & avoient maſſacré les Perſans avec les Officiers qu'on leur avoit donnés pour les contenir dans la ſoumiſſion. Une nouvelle ſi affligeante qui arrivoit dans un temps où Schah-Nadir étoit chagrin de ſa ſituation préſente, le rendit tout à coup ſombre & cruel. Il traita avec la derniere rigueur ſes Généraux, qui, comme lui, avoient eu du déſavantage. Les cruautés qu'il exerça plus particuliérement contre le Beglier-Bey du Fart, diſpoſerent cet Officier à ſe venger avec éclat, & il en trouva l'occaſion bientôt après. Comme le Roi de Perſe, pour effacer en quelque ſorte l'indignité de ſa conduite envers le Beglier-Bey du Fart, lui donna le gouvernement de Chaboul dans les Indes, ce Seigneur ſe mit à la tête des rebelles, & engagea dans ſa révolte pluſieurs autres Provinces. Schah-Nadir connoiſſant combien il étoit important & en même-temps difficile d'éteindre cet incendie, demanda la paix à la Cour Ottomane. Il n'eut pas de peine à l'obtenir par le crédit d'Ahmed-Pacha, & les articles du traité furent ſignés à la ſatisfaction commune des deux Cours.

Le chagrin & les inquiétudes auſquels Schah-Nadir étoit en proye, lui firent commettre des cruautés ſans nombre, & le rendirent odieux à tous ſes ſujets. Il ſe forma contre lui pluſieurs conjurations, & enfin il fut aſſaſſiné au milieu de ſon armée par un Perſan, qu'on dit être un de ſes parents. Quelques-uns prétendent que les Moulas qu'il avoit ſi fort maltraités, étoient les auteurs du complot ; mais on n'a là-deſſus que des conjectures. Telle fut la tragique d'un des plus grands conquérants de l'Aſie. On ne pourroit à cet égard refuſer le titre de Héros à Schah-Nadir, mais l'ambition ſans bornes dont il étoit dévoré, & les cruautés qu'il exerça, ont totalement terni l'éclat de ſes premieres actions.

TOPOGRAPHIE DE LA PERSE.

La Perſe eſt ſituée entre le vingt-cinquieme & le quarante-quatrieme degré de latitude ſeptentrionale. Sa longitude eſt depuis le ſoixantieme juſqu'au quatre-vingt-ſeptieme dégré. Elle a pour bornes, du côté du Nord, la Georgie, la Circaſſie, la mer Caſpienne & le pays des Usbeks ; du côté de l'Orient, les Etats du Mogols ; du côté du Midi, le Golphe Perſique & l'Ocean, & du côté de l'Occident, le Curdiſtan & l'Yrac-Arabi, qui ſont de la Turquie Aſiatique.

En général, l'air de la Perſe eſt ſain, quoique fort chaud en certains endroits, ou tempéré dans d'autres, ſuivant leurs différentes ſituations. Vers le Nord & la mer Caſpienne, il eſt humide & tempéré, & vers le Midi

LES SOPHIS.

il eſt ſec & très-ardent. Cette ſechereſſe vient en partie du défaut de rivières conſidérables, cependant l'induſtrie des habitants ſemble ſuppléer à ce défaut, & on voit avec ſurpriſe que le terroir eſt fertile en pluſieurs endroits malgré leur aridité apparente. On recueille dans ces pays des fruits excellents, du vin, toutes ſortes de grains, excepté du ſeigle & de l'avoine. Les melons y ſont d'une groſſeur extraordinaire, & d'une bonté parfaite, & on y trouve beaucoup de riz, de coton & de ſoie. Les vallées fourniſſent de bons pâturages, & outre le gibier dont les montagnes ſont pleines, on y rencontre des mines d'or, d'argent, de fer & de ſel minéral.

Les Perſans pour la plûpart, ont la taille haute & bien priſe; les traits de leur viſage ſont aſſez réguliers, mais leur peau eſt un peu baſannée. Ils ſont naturellement polis, affables, ſpirituels, & ils réuſſiſſent aſſez bien dans toutes ſortes d'Arts & de Sciences. Leur Religion eſt le Mahométiſme de la ſecte d'Ali, & ils adoptent dans le culte Divin, quantité de cérémonies ſuperſtitieuſes. Ils ont pour habillement une longue robe liée avec une ceinture qui fait pluſieurs tours. Ils attachent à cette ceinture tout ce qu'ils portent ſur eux, mouchoir, ſabre, couteau, bourſe, &c. parce qu'ils ne connoiſſent pas l'uſage des poches. Leur culotte & leurs bas tombent l'un ſur l'autre ſans être liés enſemble, & ils s'habillent ordinairement en verd; ce que les Turcs regardent comme une inſulte, parce que la couleur verte paſſe pour ſacrée dans l'eſprit des derniers, & ils s'imaginent qu'il n'y a que les deſcendants de Mahomet qui ayent droit de la porter.

Les habitants de la Perſe ont pluſieurs femmes, & dotent toutes les filles qu'ils épouſent. Ils ont un goût décidé pour la bonne chere, le vin, le luxe & le faſte, & font un grand uſage du tabac, du thé & de l'opium. Ils ſont bons connoiſſeurs en tout, ſe laiſſent difficilement tromper, ont une grande horreur du blaſphême, & ne prononcent le nom de Dieu qu'avec un extrême reſpect. D'ailleurs, ils paroiſſent courageux, intrépides, bons ſoldats, & on eſtime ſur-tout leur cavalerie. Il n'y a point d'hôtelleries publiques dans la Perſe, mais on y trouve des *Caravanſeras* magnifiques qui en tiennent lieu, & dans leſquels les voyageurs ſont logés gratuitement. On voit ces bâtiments de diſtance en diſtance; ce qui eſt très-néceſſaire dans ce pays, où l'on rencontre ſouvent des plaines incultes & des déſerts. On a bâti auſſi dans les Villes des *Baſars*, qui ſont des endroits où les Marchands demeurent. Les Baſars ſont ordinairement magnifiques, & forment une des plus grandes beautés des Villes, dont les édifices ſont pour la plûpart d'une extrême ſimplicité.

Le gouvernement de ce pays eſt Monarchique & Deſpotique. Les marchandiſes qu'on en tire aujourd'hui ſont de la ſoie crûe & travaillée, de beaux tapis, des toiles de coton, & des perles qui ſe pêchent près de l'Iſle de Bahreim dans le Golphe Perſique.

Sans compter la Turcomanie occidentale, ou l'Iran & la Georgie occidentale; la Perſe contient treize Provinces; ſavoir, 1°. l'Aderbidjian, 2°. le Chirvan, 3°. le Ghilan ou Gulian, 4°. le Maſandran ou Tabriſtan, 5°. le Khoraſan, 6°. le Candahar, 7°. l'Yrac-Agemi, 8°. le Segeſtan, 9°. le Sableſtan, 10°. le Khuſiſtan, 11°. le Farſiſtan, 12°. le Kerman, & 13°. le Mecran. Schah-Nadir après avoir vaincu le Grand Mogol & pillé ſes

Etats, lui accorda la paix en 1739, à condition qu'il céderoit à la Perſe trois Provinces, ſçavoir, le Cabul, le Multan & le Tata ou le Sinde; mais on ne ſçait ſi la Perſe les poſſede encore.

LES SOPHIS.

1°. L'ADERBIDJIAN.

La Province de l'Aderbidjian eſt ſituée au Nord-Eſt de la Perſe, & contient deux principales Villes, ſçavoir, Tauris ſa Capitale, qui eſt grande, belle, riche, bien peuplée & très-marchande, & Ardebil qui eſt à l'Orient de Tauris. La ville d'Ardebil, aſſez conſidérable par elle même, eſt renommée d'ailleurs, parce qu'elle eſt le lieu de la ſépulture des premiers Sophis.

2°. LE CHIRVAN.

Dans la Province de Chirvan, placée au Nord de la Perſe, on compte particulierement trois villes, qui ſont Chamaki, capitale, bâtie entre deux montagnes; Derbent, port ſur la mer Caſpienne, ville riche par ſon commerce, & Bacu ſur la même mer, ville forte & très-marchande.

3°. LE GHILAN, OU GULIAN.

La capitale de Ghilan, ou Gulian, eſt Recht, ville ſituée à deux lieues de la mer Caſpienne. Elle eſt célebre par le traité de paix qui y fut conclu en 1732. par les Perſans & les Ruſſes. Ses habitants ſont d'une foible complexion & parlent un jargon qui eſt un mélange de l'Arabe & du Perſan.

4°. LE MASANDRAN, OU TABRISTAN.

Le Maſandran, ou Tabriſtan, Province du Nord de la Perſe, eſt très-fertile en vins, en fruits & en ſoye. Ses habitants, dont la figure eſt peu agréable, parce qu'ils ont les ſourcils joints & beaucoup de cheveux, parlent extrêmement vîte & ſe nourriſſent de riz, d'ail & de poiſſon, qu'ils aiment paſſionnément. Dans Ferabad, capitale de cette Province, on remarque un magnifique palais, & on trouve un grand nombre de Chrétiens Grecs, qu'on y a attirés pour cultiver les terres.

5°. LE KHORASSAN.

Au Nord de la Perſe, mais au Midi du pays des Usbecs, eſt la Province de Khoraſſan, pays abondant en grains & en ſoye. Les deux principales villes de cette Province ſont Heri ou Herat, vers le Midi, grande ville fort peuplée, & Tous, ou Meched, vers le Nord. Cette ville eſt fameuſe par les pélerinages qu'y font les Perſans au magnifique tombeau d'Imam-Riza, l'un des douze Imams, ſucceſſeurs d'Ali, gendre de Mahomet.

6°. LE CANDAHAR.

Le Candahar eſt auſſi au Midi des Usbecs & au Nord de la Perſe, & renferme deux villes, ſçavoir, Candahar, capitale de la Province, & Gazna célebre pour avoir été le ſiege des Sulthans Gaſnevides & Gaurides, qui étoient maîtres d'une partie de la Perſe & des Indes.

7°. L'YRAC-AGEMI.

Au milieu de la Perſe, on rencontre l'Yrac-Agemi, Province aſſez fertile, mais qui dans ſa partie orientale contient des déſerts pleins de ſel. Sa capitale, qu'on nomme Iſpahan, eſt auſſi la capitale de toute la Perſe. On aſſure qu'elle a plus de ſept lieues de tour en y comprenant les fauxbourgs, & que les rues en ſont très-propres, quoiqu'elles ne ſoient pas pavées. Les toits ſont bâtis en forme de terraſſe, & la plûpart des habitants y portent leurs lits à cauſe de l'extrême chaleur qu'on reſſent dans l'intérieur des maiſons. On admire dans Iſpahan quantité de belles Moſquées; pluſieurs caravenſeras, ou hôtelleries publiques, des caffés & de fort beaux baſars. La ville eſt ſituée le long du fleuve Zenderouh, ſur lequel on a bâti de très-beaux ponts, & elle a une bonne forteresſe dans laquelle on entretient une forte garniſon. La plus remarquable des places publiques d'Iſpahan eſt le Meidan, ou le grand marché, qui ſe trouve devant un des côtés du Palais

LES SOPHIS.

Impérial. Le commerce de cette ville eſt conſidérable, & on y voit raſſemblées les plus belles marchandiſes de l'Europe.

Outre Iſpahan, capitale de l'Yrac-Agemi, il y a encore quatre grandes villes dans cette Province, ſçavoir, Julfa ou Zulpha, Yeſd, Amadan & Casbin, ou Kaſvin. Julfa, ſituée vers le Midi d'Iſpahan, en eſt comme le fauxbourg. La plus grande partie des habitants de cette ville eſt compoſée d'Arméniens, qui ont un Juge de Police de leur propre Nation, & pluſieurs égliſes. Yeſd, qui ſe trouve à l'Orient d'Iſpahan, eſt une ville conſidérable par ſes manufactures d'étoffes. Le terroir de ſes environs eſt fertile en grains, en citrons & en autres fruits. Amadan, bâtie au Nord-Oueſt de la capitale, frappe la vûe par la beauté des jardins dont elle eſt environnée. Casbin & ſes environs ſont aſſez peuplés, & on en eſtime les pâturages, les amandes, les piſtaches, les raiſins & les melons qui y croiſſent. A trois lieues environ de cette ville, on rencontre une fontaine dont l'eau gele en été.

8°. LE SEGESTAN. La Province de Segeſtan eſt fort étendue, mais la plus grande partie en eſt déſerte & inculte. Elle a pour capitale la ville de Zarang près la riviere d'Inomed, ou de Hindmend, qui entre dans un grand lac qu'on appele Zare ou Dare, & dont la longueur eſt de plus de trente lieues.

9°. LE SABLESTAN. Le Sableſtan eſt rempli de montagnes qui ſervent à le ſéparer de l'Indoſtan, & la capitale de cette Province, qui ſe nomme Boſt, eſt ſituée ſur l'Inomed.

10°. LE KHUSISTAN ou CHUSISTAN. L'air qu'on reſpire dans la Province de Khuſiſtan, ou Chuſiſtan, eſt extraordinairement chaud; ce qui favoriſe la culture des cannes à ſucre & de quantité de très-bons fruits. Les habitants parlent la langue Arabe, la Perſane & celle des Khouz, anciens peuples de ce pays. Suſter, ou Toſtar, capitale de la Province, eſt une ville riche & très-peuplée.

11°. LE FARSISTAN. La plus fertile Province de la Perſe eſt le Farſiſtan, dont Schiras, ou Chiras, eſt la capitale. Cette ville, qui eſt fort grande, eſt ſituée dans un terroir ſi délicieux, qu'on prétend que Mahomet n'y voulut pas entrer de peur de s'y corrompre. La ville de Lar, ſituée près du golphe Perſique, eſt auſſi de la Province du Farſiſtan. Le terroir de cette ville, quoique ſablonneux, produit abondamment des grains & des fruits.

12°. LE KERMAN. La Province de Kerman eſt extrêmement agréable par la bonté de ſes eaux & la fertilité de ſes champs, où l'on voit des pâturages toujours verds, des arbres fruitiers de différentes eſpeces, & ſurtout des dattiers & des figuiers. Les villes qu'on remarque le plus aujourd'hui dans cette Province ſont Kerman, capitale, & Bender-Abaſſi, ou Gomron ſur le golphe Perſique. Les Anglois, les François & les Hollandois ont des comptoirs dans cette derniere ville, parce qu'elle eſt devenue très-commerçante depuis la ruine d'Ormus, qui étoit dans une iſle voiſine du même nom. Les Parſis, qui ſont les reſtes des anciens Perſes, ſe ſont raſſemblés dans la Province de Kerman, où ils ſont aſſez nombreux. Les Mahométans les appellent *Gaures*, c'eſt-à-dire, Infidéles. Cependant ces peuples menent une vie aſſez réguliere, & ils adorent l'Etre ſuprême ſous le ſymbole du feu, qui marque, diſent-ils, ſa pureté.

L'étendue

L'étendue de la Province de Mecran eſt conſidérable, & quoique la plus grande partie en ſoit inhabitée, le reſte ne laiſſe pas d'être fort peuplé. Le port qu'elle a au Sud ſe nomme Tiz, ou Alceran, & ſa capitale qu'on appelle Guie, eſt une grande ville, ſituée entre des Montagnes qui la bornent au Nord & au Sud. Suivant Ibrahim-Effendi, le ſeul Auteur Turc qui ait donné un corps de Géographie, la ville de Guie eſt à vingt-ſept dégrés trente minutes de latitude.

Empire du Grand-Mogol. 130. Le Mecran.

Fin de l'Hiſtoire des Sophis de Perſe.

CHAPITRE XVIII.

Empire du Grand-Mogol (1).

Omar-Scheikh avoit été fait Gouverneur de la Province d'Andekhan dans la Tranſoxiane, par ſon pere Abouſaïd, ſeptieme ſucceſſeur de Tamerlan. Après la défaite d'Abouſaïd par Haſſan-Beq, Omar reſta maître d'Andekhan juſqu'à ſa mort arrivée l'an 1493. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Babour. Ce Prince éprouva le ſort de tous ceux de ſa famille, & fut chaſſé de ſa province par Schaibek-Khan qui deſcendoit de Genghizkhan, & qui enleva toute la Tranſoxiane aux deſcendants de Tamerlan. Babour ſe retira à Ghazna, de-là à Caboul, & enfin à Dehli, où il établit un nouvel Empire connu aujourd'hui ſous le nom de Grand Mogol (2). On dit que cette ville étoit alors ſous la domination d'Amouvi-Schah, trente-deuxieme Roi de la race des Patanes : c'étoit vraiſemblablement un des deſcendants des eſclaves des Ghonrides, qui longtemps auparavant s'étoient emparés de Dehli. Babour devenu maître de cette grande ville & de l'Empire des Indes, regna ſur ces pays juſqu'à ſa mort.

Babour. 1493.

Houmaïoun Mirza ſon fils & ſon ſucceſſeur, donna trop d'autorité à un Seigneur Patane nommé Schir-Khan, qui ſe lia avec Camoran frere d'Houmaïoun, pour lui enlever la couronne. L'Empereur obligé de fuir, ſe retira auprès de Schah-Thamaſp qui regnoit en Perſe. Le Sophi lui fournit une armée conſidérable par le moyen de laquelle il ſoumit les rebelles, & monta ſur le thrône.

Houmaïoun. 1530.

Dgelaleddin Mohamed, ſurnommé Akbar, devenu maître de l'Empire à la mort de ſon pere, recula les bornes de ſes Etats par les grandes conquêtes qu'il fit ſur ſes voiſins. Il porta d'abord la guerre dans le Royaume de Guzarate où regnoit Bahadou, auquel les Portugais venoient d'enlever la ville de Diw ſituée dans le voiſinage de Surate. L'approche du Mogol obligea les deux nations auparavant ennemies, de réunir leurs forces ; mais cette jonction ne put arrêter la puiſſance d'Akbar, qui ſe mit en poſſeſſion de tout le Guzarate.

Akbar. 1553.

(1) Voyez pour ce qui regarde les Mogols en général, le tableau des peuples barbares de l'Orient, qui eſt dans un des Chapitres précédents.

(2) On voit que ces Mogols deſcendent de Tamerlan.

EMPIRE DU GRAND-MOGOL.

L'Empereur animé par ces ſuccès, tourna ſes armes du côté du Royaume de Décan où regnoient pluſieurs petits Souverains. Il vint à bout de les ſoumettre, & ce fut après toutes ces victoires qu'il tranſporta ſa Cour à Agra, ville alors peu conſidérable. Ce Prince qui marchoit de conquêtes en conquêtes, réduiſit ſous ſa puiſſance Chitor qui appartenoit à Rana, Prince Indien; mais l'armée qu'il envoya du côté de Caboul pour détruire le reſte des Patanes qui s'y étoient retirés, périt dans les déſerts. Akbar également occupé à étendre ſes Etats, & à les rendre floriſſants, fit venir à ſa Cour un grand nombre d'Etrangers, & ſur-tout des Miſſionnaires de Bengale. Il engagea en même-tems pluſieurs Canoniers Anglois, & des artiſans de toute eſpece de Goa. L'inclination que ce Prince témoigna pour le Chriſtianiſme, ſouleva contre lui les Mahometans, qui mirent à leur tête un de ſes fils nommé Morad. La défaite des rebelles & la mort du jeune Prince, rendirent le calme à l'Etat. Akbar qui portoit toujours ſur lui des pillules empoiſonnées pour ſe défaire des perſonnes dont il étoit mécontent, en avala une un jour par mégarde, & fut ainſi cauſe de ſa mort. Il étoit maître des provinces de Candahar, de Caboul, de Kaſchemi, de Guzarate, de Sind ou Tatta, de Kandiſch, de Brampour, de Berar, de Bengale, d'Orixa, de Malow, d'Agra, de Dehli, & de pluſieurs autres.

DGIHANGHIR. 1605.

Selim ſon fils en montant ſur le thrône, prit le titre de Selim Schah, & de Dgihanghir. Pluſieurs Princes ſe déclarerent pour Khoſrou ſon fils, ſous prétexte que Dgihanghir avoit été deshérité par ſon pere, contre lequel il s'étoit une fois révolté. Il trouva moyen de diſſiper le parti des factieux, & il auroit pu régner paiſiblement ſans l'amour immodéré qu'il prit pour une de ſes Sulthanes. Il ſe laiſſa gouverner par cette femme; dont l'ambition excita de grands troubles dans l'Empire. Les fils de ce Prince ſe révolterent. Schah-Abbas, Sophi de Perſe, lui enleva le Candahar; les Usbeks firent une incurſion du côté de Caboul; un de ſes Miniſtres prit les armes, & l'enferma dans une priſon où il mourut. Dgihanghir étoit mauvais Muſulman, & affectoit d'aimer le Chriſtianiſme, pour avoir la liberté de boire du vin. Il abandonna Agra pour ſe retirer à Lahor qui eſt plus au Nord, & ſe livra dans cette ville à toutes ſortes de débauches.

SCHAH-DGIHAN. 1627.

Schah-Couroun ou Schah-Dgihan, qui s'étoit révolté contre ſon pere, ſe fit reconnoître Souverain des Mogols. Il ſignala les commencements de ſon regne par quelques avantages qu'il remporta ſur les Portugais; mais il perdit bientôt toute la gloire qu'il s'étoit acquiſe, en s'enfermant dans ſon Serrail pour y mener une vie molle & efféminée. Prodigue & faſtueux juſqu'à l'excès, il finit par devenir avare. Sa négligence pour le gouvernement fut cauſe des différentes factions qui s'éleverent dans ſa propre Cour. Ses enfants prirent les armes les uns contre les autres; il devint enfin leur priſonnier, & ne vécut que pour les voir périr par leurs propres mains.

AVRENGZEB. 1661.

Avrengzeb le dernier de ſes fils & le plus hypocrite de tous les hommes, après avoir fait mourir tous ſes freres, ſes ſœurs & ſes autres parents, ſe fit couronner du vivant de ſon pere le 20 d'Octobre 1660. Ennuyé de la trop longue vie de Schah-Dgihan, il ſe détermina enfin à le précipiter dans le tombeau. Avrengzeb fut un des plus puiſſants Monarques de l'Inde: il ſoumit les Royaumes de Viſapour, de Golconde & de Carnate. Il mourut âgé

de quatre-vingt-dix ans, laiſſant le thrône à ſon fils Schah-Alem. Ce Prince défit ſes freres qui vouloient lui enlever l'Empire, & mourut à l'âge de ſoixante-huit ans. Après ſa mort, ſes quatre fils ſe diſputerent la couronne, & périrent dans la même année. Moezzedin, l'un d'eux, eſt regardé comme Empereur; il eut pour ſucceſſeur ſon neveu Faroukh-Schir dépoſé en 1719. Raſchid-Edredgiat ou Rafierdan, petit-fils de Schah-Alem, regna enſuite, & fut tué trois mois après. Son frere Raſchid-Eddolet qui lui ſuccéda, mourut en 1723. Mohammed-Schah, petit-fils de Schah-Alem, monta alors ſur le thrône. Thamaſp Kouli-Khan pénétra dans l'Inde en 1739. ſous le regne de ce Prince, ſoumit tout le pays, & après en avoir enlevé de grandes richeſſes, il rendit la couronne à Mohammed-Schah, & retourna en Perſe.

EMPIRE DU GRAND-MOGOL.

1702.

1708.

Le fleuve Indus a donné ſon nom à cette vaſte contrée dans laquelle il prend ſa ſource, & dont il arroſe la partie occidentale. L'Inde proprement dite (1) ſe diviſe en trois parties, ſçavoir l'Empire du Grand Mogol, ou l'Indoſtan; la preſqu'Iſle de l'Inde en-deçà du Gange, qu'on appelle auſſi preſqu'Iſle occidentale, & la preſqu'Iſle au delà du Gange nommée autrement la preſqu'Iſle orientale. L'Inde eſt ſituée en partie ſous la Zone tempérée, & en partie ſous la Zone-Torride, & par conſéquent l'air n'y eſt pas le même par-tout. Il eſt doux vers le Nord & très-chaud vers le Midi, quoique les pluyes qui tombent pendant trois mois ſemblent en diminuer la trop grande ardeur. Ces mêmes pluyes contribuent ſans doute à fertiliſer la terre qui produit en abondance du riz, du millet, du coton, des figues, des grenades, des oranges, des citrons & des noix de cocos. Il y a dans ce pays des mines d'or & d'argent, diverſes ſortes de pierres précieuſes & du ſalpêtre. On y pêche des perles dans la mer & dans les rivieres, & on y voit une grande quantité d'animaux domeſtiques & ſauvages, tels que des lions, des tigres, des léopards, des rhinoceros, des éléphants & des chameaux. Les ſinges, dont il y a un grand nombre de toutes eſpeces, ravagent les campagnes, dans leſquelles on remarque auſſi diverſes ſortes d'oiſeaux rares & curieux, comme des perroquets rouges & verds, & des perruches.

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

Le commerce de l'Inde conſiſte principalement en ſoie, en coton, dont on fait de très-belles toiles peintes, en indigo, en ſalpêtre, en épiceries, mais ſur-tout en pierreries & en perles.

On peut diſtinguer les Indiens en deux claſſes, ſçavoir les Indiens originaires du pays, & les Mogols. Les premiers ſont fort baſannés, les autres ont le teint plus clair; les uns ſont Idolâtres & croyent à la métempſycoſe; les derniers ſont Mahométans & de la ſecte d'Omar.

L'Indoſtan, ou l'Empire du Mogol a pour bornes au Nord, pluſieurs Etats de la Tartarie indépendante; à l'Orient, la preſqu'Iſle orientale; au Midi la preſqu'Iſle occidentale; & la Perſe au Couchant. Cet Empire eſt maintenant diviſé en dix-neuf Gouvernements qui ſont dans l'ordre ſuivant. Deux au Nord, ſçavoir ceux de Cachemire & d'Ayond; deux à l'Orient du

DE L'INDOSTAN, OU EMPIRE DU MOGOL.

(1) Lorſqu'on parle du commerce des Indes, on y comprend ſouvent, quoi qu'improprement, celui de la Chine & des iſles; & on l'appelle le commerce *des Indes orientales*, pour le diſtinguer de celui des *Indes occidentales*, ou de l'Amérique. Depuis un certain nombre d'années on donne le nom de *Grandes Indes* aux pays de l'Aſie, où l'on fait commerce; & on appelle mal-à-propos l'Amérique les *Petites Indes*.

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

Gange, ſçavoir ceux de Siba, & de Patna dans lequel Jeſuat ſe trouve compris; ſix au Midi, d'Orient en Occident, ſçavoir ceux de Bengale qui contient l'Ideſſe & Orixa, ſelon pluſieurs Auteurs, de Candich, de Balagate, de Talinga, de Baglana, & de Guzarate; trois à l'Occident, ſçavoir ceux de Cata, ou Sinde, de Mouttan & de Caboul, qui ont été cédés en 1739. à la Perſe: ſix au milieu, entre l'Inde & le Gange, ſçavoir ceux de Pengab, ou Lahor, de Dehly, d'Agra, d'Aſmer, de Malva & de Halabas.

Les Villes les plus connues de tous ces Gouvernements ou Provinces, ſont dans celles du Nord, la ville de Cachemire ſituée vers les ſources de l'Inde, & qui eſt une petite ville fort jolie dans le pays le plus agréable du Mogol.

Dans les Provinces du milieu, ce ſont Lahor ſur le Ravi, Dehly ſur le Demene ou Demna, & Agra capitale, bâtie ſur la même riviere. Cette ville qui eſt grande & bien peuplée, paſſe pour la plus conſidérable de l'Orient, & d'ailleurs, les Palais qu'on y a élevés, contribuent beaucoup à l'embellir.

Dans les Province du Midi à l'Orient de l'embouchure du Gange, ce ſont Daca ſur la branche orientale de ce fleuve; Ougly ſur la branche occidentale; Chandernagor près d'Ougly au Midi, & Jagrenat dans la Province d'Orixa, au Sud-Oueſt de celle de Bengale. Les Villes qu'on apperçoit à l'Occident de l'embouchure du Gange ſont Amadabad, capitale de la Province de Guzarate; Cambaye ſituée près du golphe qui porte ſon nom, & Surate ſur le Tapi vers l'entrée du golphe de Cambaye. Cette derniere Ville eſt la plus marchande de toute l'Aſie. Son principal commerce conſiſte en étoffes de coton, de ſoye & d'or, en drogues, en épiceries, en perles & en diamants. On y voit des Marchands de toutes les nations, & les François, les Anglois, les Hollandois & les Portugais y font un grand commerce.

Dans les Provinces de l'Occident qui ont été cédées à la Perſe en 1739. comme on l'a vû plus haut, les Villes que l'on connoît le mieux ſont Cabul, ville forte & où le commerce eſt floriſſant, ſurtout en chevaux & en moutons, & Tata vers l'embouchure de l'Inde ſur la branche occidentale de ce fleuve. Cette Ville eſt célébre par le grand commerce que les Portugais y font, & par la quantité de curioſités qui s'y fabriquent, & dont les Marchands Indiens s'empreſſent de faire acquiſition.

DE LA PRESQU'ISLE OCCIDENTALE DU GANGE.

La preſqu'Iſle occidentale, ou en-deçà du Gange, eſt ſituée entre le ſeptieme & le vingtieme degré de latitude ſeptentrionale. Sa largeur eſt fort inégale, parce qu'elle va toujours en diminuant, & finit en pointe au Cap Comorin. Elle s'étend dans ſa plus grande largeur depuis le quatre-vingt-dixieme, juſqu'au cent cinquieme degré de longitude. Cette preſqu'Iſle ſe trouve preſque toute entiere ſous la Zone torride; en conſéquence l'air y eſt beaucoup plus chaud que dans l'Indoſtan, & ſes habitants ſont communément fort baſanés. On partage ce pays en pluſieurs Etats, dont les plus puiſſants ſont le Royaume de Viſapour à l'Occident, & ceux de Golconde & de Carnate à l'Orient.

Comme il n'y a gueres que les côtes de cette preſqu'Iſle qui ſoient bien connues, & qu'elles intéreſſent particuliérement les Européens, je crois devoir la diviſer en deux principales parties, ſçavoir, 1°. la côte occidentale qui comprend le Royaume de Viſapour, & les côtes de Canara & de Malabar; & 2°. la côte orientale & Etats voiſins qui ſont les

Royaumes de Golconde, de Carnate, de Gingi, de Tanjaor & de Maduré.

La côte occidentale se divise en trois parties, sçavoir, le Royaume de Visapour, dans lequel la côte de Cuncan est comprise; la côte de Canara & la côte de Malabar.

Topographie de l'Inde.

1°. Côte occidentale. Royaume de Visapour.

Les places les plus remarquables de ce Royaume, le long de la côte du Nord au Sud, sont, Daman, Baçaim, Bombaim, Chaul, Vingrela, Goa, Visapour, Raolconde.

La Ville de Daman est partagée en deux par une riviere qui porte le même nom; & ces deux parties s'appelle la vieille & la nouvelle Ville. Il y a un port entre deux qui est défendu par un Fort, & dans la nouvelle Ville, dont les bâtiments sont beaucoup meilleurs que ceux de la vieille, on entretient une garnison Portugaise.

Baçaim appartient aussi aux Portugais, & si la peste n'y faisoit pas souvent de grands ravages, elle seroit extrêmement peuplée, parce qu'elle est grande & belle.

Bombaim fut cédée aux Anglois par les Portugais. Elle est située dans une Isle qui se nomme comme elle, & les Anglois y ont une forteresse & un Gouverneur.

Chaul, dont les Portugais sont possesseurs, à un Port défendu par une Citadelle

Les Hollandois sont maîtres de Vingrela.

Goa, Ville Archi-Episcopale, est située sur la riviere de Mandoa dans une Isle de neuf lieues. Cette Ville a un port commode, est fort riche, fort marchande, & on la considére comme la plus considérable de toutes celles qui appartiennent aux Portugais dans les Indes orientales. Le Vice-Roi & l'Inquisiteur y ont chacun un Palais magnifique, & on y voit un hôpital très-riche & très-bien bâti.

Visapour, bâtie sur la riviere de Mandoa, est la capitale du Royaume de Visapour; le Roi fait sa résidence ordinaire dans cette Ville, qui est grande & très-propre, & dans les fauxbourgs qui l'environnent, se trouvent les magasins d'un grand nombre de Marchands.

La Ville de Raolconde, située au Sud-Est, est célebre par une mine de diamants qu'elle renferme, & qui sont les plus estimés de l'Asie.

Tout le pays compris dans la côte de Canara, est abondant en bétail, en poivre, en fruits & sur-tout en riz. Il est séparé du Royaume de Carnate par une chaîne de montagnes nommées les montagnes de Gate, & le Roi qui y regne est Idolâtre, ainsi qu'une partie de ses sujets; le reste est Mahométan. Côte de Canara.

Les possessions hollandoises sur cette côte sont Onor, port & place forte, dont on tire du poivre très-pesant & du riz noir; Barcelor, port de mer, & Mangalor, port & place forte.

A l'égard de la description topographique de la côte de Malabar, je ne la ferai point ici, parce qu'elle est dans le chapître qui traite des mœurs, des usages & des habitants de cette côte. Côte de Malabar.

La côte orientale de la presqu'Isle, en-deçà du Gange, peut aussi se diviser en deux grandes parties, sçavoir, 1°. le Royaume de Golconde, & 2°. la côte de Coromandel & les Etats voisins. Ces Etats sont le Royaume

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

de Carnate ou de Biſnagar, & les Royaumes ou Principautés qu'on apperçoit à l'extrêmité méridionale de la preſqu'Iſle.

Ou peut voir la topographie de Golconde dans le chapitre qui traite du gouvernement des mœurs, des uſages & des habitants de cet Etat.

Royaume de Golconde.

Côte de Coromandel.

La côte de Coromandel a reçu le nom qu'elle porte à cauſe qu'elle produit du riz en abondance : mais ſes principales richeſſes ſont les diamants & les perles, dont les Marchands ſe fourniſſent continuellement. Cette côte renferme le Royaume de Biſnagar ou Carnate, & les Etats de pluſieurs Princes qui prennent la qualité de *Naïques*. Différentes Nations de l'Europe ont des places dans les Etats de ces Souverains, dont je ferai mention en parlant de chacun de ces Royaumes en particulier.

Royaume de Carnate, ou de Biſnagar.

Dans le Royaume de Carnate, qui eſt fort étendu, & extrêmement riche en or, en argent & en pierreries, les villes remarquables ſont Biſnagar, ou Chandegry, Paliacate, Madras & Méliapur, ou ſaint Thomé.

Biſnagar ou Chandegri, ſituée au Sud de Golconde, eſt la capitale du Royaume de Carnate. Cette ville bâtie ſur une montagne, eſt grande, fort bien peuplée, & ornée d'un magnifique Palais-Royal.

La ville de Paliacate, élevée ſur la côte, appartient aux Hollandois, qui y ont un Préſident pour le commerce & un Fort nommé le Fort de Gueldres.

Madras eſt dépendante des Anglois. Elle a un Fort qu'ils y ont conſtruit, qui ſe nomme le Fort de S. George. Cette ville eſt grande, peuplée, & fort commerçante.

Melapur ou Saint-Thomé eſt tout auprès de Madras, & elle a dependu des Portugais qui y avoient établi un Evêché.

Différents Etats de la côte de Coromandel.

Parmi les Etats ſitués à l'extrémité méridionale de la côte de Coromandel, on en remarque trois, qui ſont Gingi, Tangaor, & Maduré. La capitale de Gingi porte le même nom, & eſt la réſidence du Prince qui y a fait bâtir deux Palais, afin de les occuper ſucceſſivement. Dans ce même Etat les François poſſedent Pondichéri, bâtie ſur la côte. C'eſt une grande, belle & forte ville, aſſez importante d'ailleurs pour le commerce.

Dans le pays de Tanjaor, ſe trouvent Tanjaor capitale & réſidence du Prince; Trangobar appartenante aux Danois, qui y font un commerce conſidérable ; Karikal, port qui eſt aux François, & Negapatan, port & place forte qui dépend des Hollandois.

Dans le Royaume de Maduré, il y a deux principales villes, ſçavoir Maduré capitale, qui eſt grande, belle & forte, & Tulveurin ſur la côte dont les Hollandois ſont maîtres. On fait dans cette ville un grand commerce de perles qui ſe pêchent aux environs.

DE LA PRESQU'ISLE AU-DELA DU GANGE.

La preſqu'Iſle orientale ou au-delà du Gange eſt beaucoup plus longue que celle qui eſt en deçà du même fleuve. Elle eſt ſituée entre le ſecond & le vingt-ſeptieme dégré de latitude ſeptentrionale, & elle s'étend d'Occident en Orient, depuis le cent dixieme juſqu'au cent vingt-ſixieme dégré de longitude. On la diviſe ordinairement en quatre parties, ſçavoir 1°. La partie ſeptentrionale, qui comprend du Nord au Sud les Royaumes d'Aſſem, de Tipra, d'Aracan, d'Ava & de Pégu. 2°. La partie du milieu qui contient le Royaume de Laos. 3°. La partie méridionale, qui renferme

le Royaume de Siam & la preſqu'Iſle de Malaca, qui depend du Roi de Siam. 4°. La partie orientale, dans laquelle ſe trouvent les Royaumes de Tonquin, de la Cochinchine, & de Cambaye, ou Camboge.

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

1°. Partie ſeptentrionale de la preſqu'iſle au-delà du Gange.

Entre les cinq Royaumes renfermés dans la partie ſeptentrionale de la preſqu'Iſle au-delà du Gange, on ne connoît que fort peu ceux d'Aſem & de Tipar. On ſçait ſeulement que le premier eſt tout-à-fait au Nord ſur les frontieres du Royaume de Tibet, ou de Boutan, & que ſa principale ville eſt Chamdara, & que Tipra a pour capitale la ville de Marbagnan.

Royaume d'Aracan.

Le Royaume d'Aracan plus connu que ceux dont ont vient de faire mention eſt très-fertile & ſuffiſamment peuplé. Son terroir produit beaucoup de riz, des fruits excellents, & les arbres y ſont toujours verds. Les Elephants & les Bufles qu'on y éleve rendent aux habitans les mêmes ſervices qu'on tire des Chevaux en Europe. La capitale du Royaume d'Aracan porte le même nom & eſt ſituée ſur une riviere qui s'apelle auſſi Aracan. Cette ville eſt grande & agréable, mais les maiſons en ſont fort baſſes.

Royaume d'Ava.

Une grande riviere, nommée Menan-Kiou, traverſe le Royaume d'Ava. On reſpire dans ce pays un air doux & tempéré & on y voit croître en abondance du bled, & des fruits. Parmi les bêtes ſauvages de cette contrée il y a des Martres Zibelines & des Civettes qui ſont plus eſtimées que partout ailleurs. La Civette dont on tire un parfum qui porte ſon nom, eſt un animal de la taille d'un Chat ordinaire, ou d'une groſſe Fouine. Outre les mines d'or, d'argent, de cuivre & de plomb, il y a dans le Royaume d'Ava quantité de turquoiſes, de ſaphirs, d'émeraudes, & de rubis qui paſſent pour les plus beaux de toute l'Aſie; des Bezoards & des Benjoins. Le Bezoard eſt une pierre médicinale & un excellent contre-poiſon qui ſe trouve dans la fiente d'un animal nommé Pazan, qui eſt une eſpéce de Bouc, ou de Chevreuil. Dans la Perſe, & dans les Indes on en voit ſouvent dans l'eſtomach de certaines Chevres: celui des Singes de ce même pays eſt extrêmement fort, & on en diminue conſidérablement la doſe quand on en fait prendre à quelqu'un. Le Bezoard occidental, ou du Pérou, eſt totalement différent de l'oriental, & il eſt produit par certains animaux particuliers à ce pays-là. Le Benjoin eſt une eſpéce de réſine, dont il y a trois ſortes; la premiere eſt tachetée de pluſieurs marques blanches, la ſeconde eſt noire & fort odoriférante, & la troiſieme eſt auſſi noire, mais ſans odeur.

Les deux principales villes du Royaume d'Ava ſont Ava capitale, & Bacan au Sud-Oueſt d'Ava. La capitale, qui eſt grande & bien peuplée, eſt bâtie ſur une riviere de même nom. Les rues de cette ville ſont tirées au cordeau, & plantées d'arbres des deux côtés, & les maiſons n'y ſont bâties que de bois.

Royaume de Pegu.

La Topographie du Royaume de Pégu ſe trouve dans le chapitre où il eſt parlé des mœurs de ſes habitants.

1°. Partie du milieu de la preſqu'iſle occidentale du Gange.

Le Royaume de Laos ſe trouve ſeul dans la partie du milieu de la preſqu'Iſle orientale du Gange, & ce Royaume, qui eſt long & étroit, eſt reſſerré entre le Royaume de Siam & celui de Tonquin. La riviere de Mecon, qui traverſe le Laos dans toute ſa longueur, parcourt les Royaumes de Tiem & de Camboge, & ſe jette dans la mer des Indes à l'Orient du Gol-

TOPOGRAPHIE DE L'INDE.

phe de Siam. Le pays de Laos eſt rempli de forêts; on y receuille du riz, & pluſieurs ſortes de fruits, & on y pêche beaucoup de poiſſon. Les habitants ont le teint olivâtre, d'ailleurs ils ſont bien faits, robuſtes, doux, ſinceres, mais ſuperſtitieux & débauchés. Le Roy gouverne deſpotiquement & eſt fort reſpecté de ſes ſujets. Son principal revenu conſiſte dans le commerce de l'Ivoire qui ſe trouve en quantité dans le pays. La ville capitale eſt bâtie ſur le Mecon, & ſe nomme Leng.

3°. Partie méridionale de la même preſqu'iſle.

La partie méridionale de la preſqu'Iſle orientale du Gange comprend, comme on l'a déjà vû, le Royaume de Siam; & la preſqu'Iſle de Malaca qui dépend de ce même Royaume. Comme dans le chapitre qui concerne les mœurs, le Gouvernement des Siamois, on fait mention de la Topographie de leur pays, je n'en parlerai pas ici, & j'y renvoye le lecteur.

4°. Partie orientale de la même preſqu'iſle.

Dans cette partie de la preſqu'Iſle Orientale du Gange, on compte les Royaumes du Tonquin, de la Cochinchine & de Camboge. La Topographie du Tonquin, & celle de la Cochinchine, ſe trouvent dans les chapitres qui parlent de chacun de ces Royaumes. Je dirai un mot ici du Royaume de Camboge.

Royaume de Camboge.

Le Roi de ce pays eſt tributaire de celui de Siam, mais il regne ſouverainement dans ſes Etats. Il fait ordinairement ſa réſidence dans Camboge, ou Leveck capitale de ſon Royaume. Cette ville eſt grande & bien bâtie, & on y voit toujours des Japonnois, des Portugais, des Cochinchinois & des Malais.

CHAPITRE XIX.

CÔTE DE MALABAR.

ON donne communément le nom de côte de Malabar à toute l'étendue de terre qui eſt entre Surate & le Cap Camorin; mais ſuivant les idées les plus exactes, cette Côte ne commence qu'au Mont Dehly, qui eſt ſitué ſous le douziéme degré au Nord de la ligne: en effet, c'eſt ſeulement dans cet eſpace de terre qui contient environ deux cents lieues, que les habitants prennent eux-mêmes le nom de Malabares, ou Malavares. Cette Côte eſt diviſée en pluſieurs Royaumes indépendants, dont le plus puiſſant eſt le Samorin, ou le Roi de Calecut; & je crois devoir faire remarquer que dans toute l'étendue de ce pays, on voit, à peu de différence près, regner les mêmes loix & les mêmes uſages, quelqu'oppoſés que paroiſſent les intérêts des divers Souverains.

Figure & habillement des habitants.

La taille des Malabares eſt grande & bien priſe, la couleur de leur peau eſt noire ou fort brune, & leurs cheveux, dont ils prennent un ſoin extrême, ſont ordinairement fort longs. On prétend qu'ils ne manquent pas d'eſprit; mais on leur connoît peu de goût pour les ſciences & pour les arts. L'habillement des hommes & des femmes eſt aſſez ſemblable; car les uns & les autres

autres ſe ceignent d'une piece d'étoffe qui les couvre depuis les hanches juſqu'aux genoux, & ont le reſte du corps nud, ſans excepter la tête & les pieds. Quelques-uns ſeulement, après avoir diviſé leurs cheveux par des nœuds & des treſſes, ſe les attachent avec un morceau quarré d'étoffe de ſoie. Les femmes des plus baſſes tribus du pays employent pour ſe vêtir les plus riches étoffes en ſoie, en or & en argent, pendant que les plus diſtinguées par leur naiſſance, ou par les richeſſes, affectent de ne ſe couvrir jamais que de belle toile de coton. Toutes les femmes portent des ceintures d'or, & des braſſelets de corne de buffle; mais on ne voit des braſſelets d'or qu'à celles que le Souverain honore de cette diſtinction.

CÔTE DE MALABAR.

Tous les Malabares ſont Mahometans ou Idolâtres. Les premiers qui ſont en fort grand nombre, ſont beaucoup plus riches que les autres, parce que tout le commerce du pays eſt entre leurs mains, & qu'ils n'appréhendent pas les dangers qu'il y a à faire des voyages ſur mer; au lieu que les Malabares Idolâtres n'oſent s'éloigner des côtes, & ſe croiroient avilis par le négoce. Les Mahométans demeurent dans de groſſes bourgades qu'on nomme Baſars (1), & ils ne ſouffrent point que perſonne s'y établiſſe à moins qu'on ne ſoit de leur ſecte. Les plus conſidérables de ces bourgades ſont ſituées près de la mer, ou ſur les bords des rivieres, pour la facilité du commerce & la commodité des négocians Etrangers. Au reſte ces Malabares paſſent pour les plus méchans & les plus infidéles de tous les hommes, & la plûpart ſont Corſaires. Ils courent la mer ſur des galiotes ou des galeres qu'ils appellent Paras, & leurs brigandages s'étendent depuis les côtes de l'Inde, & du côté oppoſé juſques dans le golfe Perſique & dans la mer Rouge, où ils pillent indifféremment tout ce qui tombe entre leurs mains. La valeur eſt parmi eux moins en recommandation que la ruſe, car ils fuyent auſſi-tôt qu'on eſt en état de leur réſiſter; mais s'ils obtiennent la victoire, ils deviennent inſolents & traitent leurs priſonniers avec la derniere barbarie. Lorſqu'ils ſont de retour dans leurs baſars, ils quittent la férocité qu'ils ont montrée tout le temps qu'ils ont été ſur mer, & obſervent avec aſſez de bonne foi les conventions faites entr'eux & les Etrangers.

Les priſonniers qu'ils font ſur mer éprouvent toujours un ſort aſſez triſte; mais il eſt plus ou moins fâcheux, ſuivant la nation dont ils ſont & la religion qu'ils profeſſent. Les Malabares Idolâtres vaincus par les Malabares Mahométans, en ſont volés, dépouillés & abandonnés ſur quelque côte voiſine; au lieu que les Chrétiens réduits en eſclavage ſont emmenés dans les baſars, chargés de chaînes, & aſſujettis à de ſi rudes travaux qu'ils y ſuccombent en peu de temps. D'ailleurs ils ſont ſans ceſſe dans l'appréhenſion d'être maſſacrés; car lorſqu'un Corſaire met pour la premiere fois une galere à l'eau, il y égorge quelques-uns de ſes eſclaves Chrétiens, & dans l'eſpérance que leur ſang excitera le courage de ceux qui doivent le ſuivre dans ſes courſes, il en arroſe la galere. S'il n'a pas de victimes à immoler avant ſon départ, il ne laiſſe pas de s'embarquer; mais il forme la réſolution de réſerver pour ce cruel ſacrifice les premiers Chrétiens dont il pourra ſe rendre maître. Au reſte les Mahométans du Malabar ſont aſſujettis à toutes les loix du pays, qui ne

(1) Baſar ſignifie marché, & on donne ce nom aux Bourgs des Malabares Mahométans, parce qu'ils ſont tous Marchands.

CÔTE DE MALABAR.

ſont pas directement oppoſées aux maximes fondamentales de leur ſecte, & l'exercice de leur culte ne leur eſt permis que dans l'enceinte de leurs baſars. Il ne paroît pas qu'ils ſoient beaucoup plus touchés des devoirs de la Religion que de ceux de l'humanité; & entierement occupés du deſir de s'enrichir, ils négligent l'entretien de leurs moſquées, quoiqu'ils en ayent fort peu.

Religion des Malabares idolâtres.

Les Malabares Idolâtres, comme originaires du pays, & parce qu'ils ſont beaucoup plus nombreux que les Mahométans, forment le corps de la nation. Leur ſyſtême religieux eſt pour le fond à peu près le même que celui de la Cochinchine, du Tonquin, des royaumes de Laos, de Camboge ou Cambaye, ou de Siam, des peuples de Pégu, d'Ava & de tous les pays ſitués entre la Chine & le Gange. Les cultes répandus dans ces contrées, quelque variés qu'ils puiſſent paroître aux Etrangers, ſont en effet des branches de la même Religion, & on doit les regarder comme des ſectes différentes, dont la plus conſidérable eſt celle que ſuivent les habitants de la preſqu'iſle formée par l'Indus & le Gange. M. Freret, membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres, a fait ſur le ſyſtême général de la Religion de ces Indiens, un Mémoire (1) dont M. de Bougainville, alors Secrétaire perpétuel de la même Académie, a donné l'extrait. La difficulté d'abréger cet extrait, déjà concis par lui-même, & la crainte d'altérer en même-tems la beauté du ſtyle qui brille également dans tout ce morceau, m'engage à en copier une grande partie.

Il ſeroit difficile, dit l'Auteur dans une des notes, de ſe former une idée des traditions religieuſes de l'Inde, d'après les relations des voyageurs François, Anglois ou Portugais. Tout ce qu'ils nous en rapportent n'eſt qu'un tiſſu d'extravagances & de contradictions qui ne ſe trouvent point réellement dans la Religion Indienne, dont les principes liés entr'eux forment un plan ſyſtématique. Si cette religion étoit auſſi abſurde qu'on la repréſente, comment auroit-elle pû non-ſeulement s'étendre dans la plus grande portion de l'Orient, mais s'y maintenir contre la puiſſance des Mahométans, & les efforts continuels des Philoſophes & des Lettrés? Le peu d'accord qui regne dans tout ce qu'on nous en débite eſt produit par pluſieurs cauſes, dont les unes viennent des Indiens mêmes, & les autres des Etrangers qui nous en parlent.

Du côté des Indiens: 1°. La plûpart des dogmes de leur Religion ſe ſont altérés dans les différentes ſectes que profeſſent tant de peuples divers. 2°. La différence des dialectes & celle de la prononciation qui change preſque toujours le ſens du même mot, ſont encore une ſource de variétés ſans nombre. Le même être, le même attribut, déſigné dans différentes contrées par différens noms, s'eſt multiplié par-là de tant de manieres, qu'il en réſulte d'étranges contrariétés. 3°. La ſuperſtition, l'ignorance & la poëſie ont altéré par un alliage de fictions biſarres, un culte ſimple d'abord & très-philoſophique. Le peuple nourri de ces fables, les croit eſſentielles à la religion qu'il profeſſe. La plûpart des allégories employées originairement pour exprimer les idées métaphyſiques ſur leſquelles ſe fonde le ſyſtême Indien, ont été dans la ſuite entendues à la lettre. Par ce contre-ſens, dont l'Hiſtoire

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Belles-Lettres, dans la Partie hiſtorique, Tome XVIII. p. 34. & ſuiv.

Côte de Malabar.

fournit tant d'autres exemples, les ſtatues qui n'étoient deſtinées qu'à repréſenter, ſous une image ſenſible, des êtres ſpirituels, ſont devenues les objets immédiats d'un culte monſtrueux; les ſymboles ont été transformés en Idoles, & les Idoles en Divinités.

Du côté des étrangers qui prétendent nous inſtruire de la religion Indienne, les contradictions & les mépriſes ont quatre cauſes principales: 1°. La plûpart des Voyageurs occupés de tout autre objet, & plus Commerçants que Philoſophes, étoient peu propres à dégager le fond du culte de cet amas de fables dont le mélange groſſier l'offuſque & l'obſcurcit. 2°. Comme ils ne voyageoient ni dans les mêmes temps, ni dans les mêmes contrées, ils donnent les traditions particulieres du peuple qu'ils ont connu, pour le ſyſtême général de toute la nation. 3°. L'ignorance de la langue les a mis ſouvent dans le cas de défigurer bien des noms & d'en altérer l'orthographe & le ſens. 4°. Au lieu de s'attacher à prendre une idée du tout, qui les eût obligés à faire de profondes recherches, ils ſe bornoient à recueillir des détails ſouvent étrangers & preſque toujours contradictoires. Ils n'interrogeoient gueres que des gens du peuple, ou tout au plus des prêtres ignorants, plus attachés au ſoin de parer les ſtatues de leurs Dieux qu'à l'étude des livres dogmatiques.

On vient de voir les raiſons qui occaſionnent l'ignorance des Voyageurs ſur le ſyſtême général de la Religion des Indiens. On ne peut donc s'en rapporter aux relations qu'ils ont données à ce ſujet; & je crois devoir ici me ſervir des ſeules lumieres de M. Freret, qui a puiſé dans leur ſource les traits ſous leſquels il repréſente la Religion Indienne. Il emprunte ces traits d'une eſpece de Somme théologique (1) qui s'explique encore aujourd'hui dans les écoles de Malabar, & dont l'extrait ſe trouve dans la continuation des Décades Portugaiſes de Barros.

Les Indiens reconnoiſſent un premier Etre principe de l'Univers, à qui ils attribuent l'immenſité de nature, la toute-puiſſance, l'éternité, & de qui ils croyent que tous les êtres particuliers émanent; comme la lumiere émane du ſoleil. Cette cauſe ſuprême eſt nommée dans leur langue *Scharoües-Zibari*, c'eſt-à-dire, le Créateur de tout. Il faut obſerver néanmoins au ſujet des noms Indiens, 1°. qu'il y a dans l'Inde, non-ſeulement pluſieurs dialectes, mais encore pluſieurs langues différentes les unes des autres. 2°. Que les langues d'Europe ne peuvent exprimer toutes les prononciations Indiennes. 3°. Que les mêmes ſons exprimés ſelon les diverſes orthographes d'Europe, ſemblent former des mots différents.

Au premier Etre, les Indiens ſubordonnent un grand nombre d'autres Intelligences éternelles & ſpirituelles comme lui; mais ſoumiſes à ſon pouvoir & tenant de lui l'exiſtence, comme les effets néceſſaires d'une cauſe éternelle, agiſſante de toute éternité, ces Génies ſe nomment *Moni-Schevaroun*. La Théologie Indienne les partage en deux claſſes. La premiere eſt compoſée d'Eſprits très-purs, inſéparablement unis à leur Principe, & dont la perfection eſt telle qu'ils ſont incapables de vice & d'erreur. Occupés ſans ceſſe à contempler le ſouverain Etre, ils ſont abſorbés dans une méditation ſi forte, qu'il en réſulte une eſpece d'anéantiſſement qui ſuſpend toutes

(1) Ce livre, dont le Continuateur de Barros a donné l'extrait, eſt appellé *Teroum mandramolé Etrivaſchigan*.

CÔTE DE MALABAR.

leurs facultés & les empêche de produire un acte particulier. Cet état eſt ce que les Siamois nomment *Niveupan*, les Péguans *Niban*, les Japonois *Safem*, & les Chinois *Coung-hiou*. La ſeconde claſſe comprend des Eſprits moins purs, libres par une ſuite de leur imperfection, & comme tels capables de pécher. L'abus que pluſieurs de ces Intelligences ont fait de leur liberté les a dégradées. Elles ont été précipitées de ſphere en ſphere à meſure que croiſſoit leur dépravation, juſqu'à ce que parvenue à ſon comble, elle ait eu beſoin d'un remede violent. Alors elles ont été renfermées dans des corps & dans un Monde matériel, créé pour elles, comme un lieu d'exil qu'elles habitent juſqu'à ce qu'elles ayent recouvré leur pureté primitive.

Les ames des hommes, ſuivant l'idée des Indiens, ſont des eſprits de cette eſpece, qui déchus de leur perfection, ont été forcés d'informer des corps, pour s'y purifier de leurs ſouillures par les ſouffrances attachées à la condition humaine; ſouffrances qui ſont moins le ſupplice que le remede de leurs fautes. Si ces ames n'employent leur ſéjour dans les corps humains qu'à contracter de nouvelles ſouillures, alors elles paſſent dans des corps d'animaux, d'une eſpece d'autant plus vile & plus miſérable qu'elles ont été plus criminelles. Quelques ſectes Indiennes penſent que les ames une fois déchûes, ne ſe relevent jamais : la plûpart des autres, moins rigoureuſes, croyent que la pratique des vertus & de grandes auſtérités peuvent rendre aux ames leur ancienne perfection, & qu'alors elles retournent dans le *Schorgam*, ou lieu de délices, qui eſt le ſéjour des Eſprits du ſecond ordre; car ce ſecond ordre n'eſt pas intimement uni au *Scharoues-Zibari*, ou Principe créateur.

Depuis la chûte des Intelligences de la ſeconde claſſe, & la production du monde matériel, il a commencé d'exiſter des Eſprits d'une eſpece toute contraire, impurs & mal-faiſants par eſſence, miniſtres de la Divinité, & inſtruments dont ſa juſtice ſe ſert pour châtier les Intelligences coupables. Ces Génies connus ſous le nom de *Deoutas*, ſont les cauſes de tous les maux qui affligent l'Univers. Les ames ou Intelligences du ſecond ordre, qui ſe ſont ſouillées de plus en plus pendant leurs diverſes migrations dans des corps, ſoit d'hommes, ſoit d'animaux, ſont enfin livrés à ces Génies malfaiſants, & tourmentés dans le *Naranea*, lieu de ténebres que les Indiens placent dans la partie inférieure de l'Univers.

L'Etre ſouverain n'a pas créé par lui-même & ne régit point immédiatement ce Monde matériel habité par les hommes; il a chargé quelques-uns des Génies du premier ordre du ſoin de le produire & de le gouverner. Ces Génies ſont au nombre de cinq, & chacun d'eux eſt conduit par une inſpiration qui ne l'abandonne jamais. Les Indiens ont perſonnifié cette inſpiration, & de-là eſt venu l'uſage de donner une femme à chacun de ces Génies adminiſtrateurs de l'Univers. Les modernes prenant au pied de la lettre les expreſſions figurées des Brahmines, débitent à ce ſujet bien des abſurdités qu'ils ſe ſeroient épargnées, s'ils euſſent fait réflexion à ce que ſignifient les noms de ces prétendues Déeſſes.

Les cinq Génies régiſſeurs du Monde matériel ſont : 1°. *Schada-Schivaoun* & ſa femme *Houmani*, qui gouvernent le ciel & la région des aſtres. 2°. *Roudra* & ſa femme *Parvadi*, ou *Paratchatti*, dont la région du feu eſt le

département. 3°. *Ma-eſoura* & ſa femme *Ma-enovadi*, adminiſtrateurs de la région de l'air. 4°. *Viſnou* ou *Viſchnou* & ſa femme *Lackimi*, qui préſident à l'élement de l'eau. 5°. Enfin, *Brahma* & ſa femme *Eſcharaſvadi*, à qui l'élement de la terre eſt confié. La phyſique des Indiens ajoute, comme on voit, l'Ether aux quatre élements des Philoſophes Grecs. Au reſte les cinq femmes que ces mêmes peuples donnent à leurs Génies, ne ſont que des attributs perſonnifiés, comme on en pourra juger par les noms de deux d'entre elles. *Lackimi*, épouſe de *Viſchnou*, ſignifie richeſſes, abondance. *Paratchatti*, épouſe de *Roudra*, eſt la toute-puiſſance. Ce ſont les ſeules dont M. Freret ait trouvé la ſignification; mais c'eſt aſſez pour en conclure que les trois autres ſont du même genre. Ajoutons que les Génies dont il s'agit, ainſi que leurs femmes, & en général les Divinités Indiennes, portent à la fois différents noms: ce qui ne doit pas ſurprendre, parce que ces noms n'étant que des épitheres, le même être peut en recevoir autant qu'il a d'attributs.

De ces cinq Divinités, il n'y en a que trois qui ayent eu part à la formation du Monde ſenſible. *Brahma* eſt auteur de la matiere qui le compoſe; *Viſchnou* en a produit la forme; & *Roudra* eſt la cauſe des changements qu'il éprouve par la deſtruction des êtres particuliers. Quelques ſectes Indiennes réuniſſent ces trois Principes ſous une ſeule figure, qui forme une Idole à trois têtes, dont chacune eſt ornée d'une couronne. Cependant *Brahma* n'a chez les Indiens, ni ſtatue, ni temple, ni culte particulier; Viſchnou & Roudra, mais ſurtout le dernier, ſont les ſeuls des cinq Génies qui ayent des autels & des Prêtres. L'idée que les Indiens ont de la diſpoſition de l'Univers ſenſible eſt extrêmement biſarre. Ils ſe repréſentent la terre que les hommes habitent comme une ſurface plate, au milieu de laquelle s'éleve une montagne. Autour de cette montagne ils font tourner le ſoleil, la lune, les étoiles & les planettes; car c'eſt dans cet ordre qu'ils les arrangent. Ces aſtres ne ſont, diſent-ils, viſibles par les habitants de la terre, que lorſqu'ils ſont entr'eux & la montagne; & c'eſt elle qui les éclipſe aux yeux des hommes. Au-deſſus du ciel des planettes, les Indiens en imaginent ſix autres, éloignés entr'eux de cent mille journées; c'eſt-à-dire, de ſix cent mille lieues Indiennes. Chacun de ces cieux eſt deſtiné au ſéjour des Intelligences du ſecond ordre, pures ou purifiées, & elles y jouiſſent d'un bonheur égal au degré de perfection qu'elles ont ou conſervé, ou recouvré.

Au-deſſous de la terre, il y a de même pluſieurs *Naranea* ou lieux de ténebres, dans leſquels ſont tourmentées les ames criminelles, ſelon le degré de leur corruption. Ces différentes parties de l'Univers ſont enveloppées d'une ſphere immenſe qu'ils nomment l'œuf de *Brahma*, & qu'ils font porter par une femme appellée *Adaraſati*, c'eſt-à-dire, la Vérité. On voit par ce qui précéde, que les Indiens n'attribuent l'éternité qu'au Monde des Intelligences, & non pas au Monde matériel & ſenſible, comme le croyent & le débitent la plûpart des Miſſionnaires & des Voyageurs. Puiſque ce Monde ſenſible n'eſt deſtiné qu'au ſéjour des Intelligences dégradées, & que ces ames peuvent ſe relever de leur chûte, on en doit conclure que dans le ſyſtême Indien il a dû commencer & qu'il peut finir. Auſſi en bornent-ils la durée aux cent années de la vie de Brahma. Chacune de ces années eſt de

CÔTE DE MALABAR.

trois cent ſoixante & cinq jours, & chaque jour dure cinquante-trois millions deux cent mille ſiécles, ou quatre billions trois cent vingt millions d'années communes. Brahma a déjà vécu plus de cinquante de ces années, & un Brahmine conſulté par un Miniſtre Hollandois, marquoit le commencement de la cinquante-uniéme au 10 Avril 1639 de notre Ere.

Le ſens de cette allégorie n'eſt pas difficile à pénétrer. Ici Brahma n'eſt autre choſe que le Monde matériel, & les cent années de ſa vie marquent en termes figurés le temps de la durée du Monde. Le Miniſtre Hollandois qui interrogea le Brahmine eſt Abraham Roger, qui a demeuré longtemps à Paliacate, ſur la côte de Coromandel, & ce Brahmine eſt le célebre *Padmanaba*, qui dans la ſuite embraſſa le Chriſtianiſme. Au reſte, on n'eſt pas d'accord aux Indes ſur la durée de cette vie de Brahma. Suivant quelques Auteurs, elle doit être de cent huit ans, dont chacun eſt de trois cent ſoixante & cinq jours, mais chaque jour n'eſt que de huit millions ſix cent ſoixante & dix mille ſiécles. Cette durée n'eſt que le cinquiéme de la précédente; mais nonobſtant cette réduction, la période eſt immenſe, & l'abſurdité d'un tel calcul ſaute d'abord aux yeux.

Les Indiens partagent cette ſuite preſqu'infinie de ſiécles en diverſes périodes, qu'ils nomment *ïougam*, ſans être trop d'accord ſur le nombre & la durée de chacune d'elles. Selon l'opinion commune, il s'eſt écoulé dix-ſept *ïougam* depuis la naiſſance de Brahma, & on eſt maintenant dans le dix-huitiéme. Les lettres des Miſſionnaires Danois de Tranquebar, publiées par feu M. Bayer, apprennent qu'on donne à ces dix-huit périodes priſes enſemble, le nom de *ſougam*. La durée des quatorze premieres, ſuivant une chronologie de Malabar rapportée dans une de ces lettres, monte à mille cinquante millions d'années; celle des quatre dernieres eſt évaluée à vingt-deux millions quarante-ſix mille ſept cents ans. Les ſentiments des Indiens ſe réuniſſent ſeulement ſur deux points. 1°. Selon eux, chacune de leurs périodes forme la durée particuliere d'un des Mondes qui doivent être produits les uns après les autres pour remplir les cent années de la vie de Brahma; c'eſt-à-dire, tout le temps que doit exiſter l'Univers ſenſible, ce grand tout dont ces Mondes ne ſont que des portions détachées & ſucceſſives, ou plutôt une réproduction continuelle. Ainſi toutes ces périodes ſéparées par les révolutions générales qui changent & renouvellent la face de la terre, n'ont entre elles aucune liaiſon, & par conſéquent la ſeule dont il nous importe de ſçavoir l'époque & la durée, eſt celle où commence le Monde où nous vivons, & les Indiens l'appellent *Cal-ïougam*. 2°. Les traditions Indiennes ſont aſſez uniformes au ſujet des trois dernieres périodes, ou de celles qui ont immédiatement précédé la période actuelle. Elles en parlent, comme la Mythologie Grecque parle des trois premiers âges du Monde. La peinture qu'elles en font & les noms qu'elles leur donnent, rappellent le ſiécle d'or, le ſiécle d'argent & le ſiécle d'airain des Poëtes. On eſt maintenant dans le quatrieme, c'eſt le ſiécle de fer, où les maux prédominent ſur les biens. La vertu, qui régnoit parmi les hommes dans le premier âge du Monde, dégénéra peu à peu dans le cours des deux âges ſuivants. Enfin la corruption vint à ſon comble, & ce

fut alors que les *Deoutas*, employés à punir les crimes, ſignalerent leur puiſſance par le trouble introduit dans l'Univers.

Viſchnou, chargé du Gouvernement du Monde matériel, voulant arrêter les progrès du déſordre, vint pluſieurs fois au ſecours des hommes & ſe montra ſous une forme ſenſible, ſoit pour les inſtruire, ſoit pour les corriger, ſoit pour les défendre contre la tyrannie des *Deoutas*. L'hiſtoire de ces différentes manifeſtations de *Viſchnou* & ſes aventures particulieres, ſont le canevas de toutes les fables Indiennes. Comme ces peuples, ſurtout ceux de la partie méridionale, ont l'imagination vive, les ouvrages de leurs Poëtes ont défiguré leur Mythologie par un merveilleux pouſſé juſqu'à l'abſurde. Une autre ſource de leurs fictions eſt l'opinion, preſque généralement répandue dans les Indes, que les auſtérités, la contemplation & la pratique des vertus peuvent, non ſeulement rendre aux ames leur premiere pureté, mais les égaler aux Génies régiſſeurs du Monde, & leur donner un empire abſolu ſur les *Deoutas*. Ce ſyſtême adopté par les Brahmes, les Prêtres & les Pénitents, & rejetté par les Philoſophes, eſt devenu la Religion populaire.

Viſchnou s'eſt déjà montré neuf fois, mais ſes huit premieres manifeſtations ſont arrivées pendant les trois *Iougam*, ou périodes précédentes : la neuvieme s'eſt faite dans le cours du *Cal-Iougam*, & les Indiens en attendent encore une dixieme. On omettra ici tout ce qui concerne les huit premieres apparitions de *Viſchnou*, qui n'appartiennent pas à l'hiſtoire de la période actuelle. Dans la neuvieme, qui en fait partie, il vint ſur la terre ſous une figure humaine. Aux Indes & dans l'iſle de Ceylan, on l'appelle *Boudhé*, ou *Boudhan*, à Siam *Ponti-Tchaou*, qui eſt le même que *Sommonacodon*, traduit dans la relation de la Loubere par le *Talapoin-des-Bois*. On le nomme à la Chine *Po*, *Fo*, *Foe*, ſelon l'orthographe Portugaiſe, & quelquefois *Chekia* ou *Chaka*. Les Japonois l'honorent ſous le titre d'*Amida*. C'eſt toujours Viſchnou déſigné par différents noms.

La date préciſe de ſa neuvieme manifeſtation ne ſe trouve nulle part ; mais l'opinion commune eſt qu'elle ſe fit au commencement du *Cal-Iougam*. Après s'être montré aux hommes pour les inſtruire, *Viſchnou* s'eſt retiré dans une ſolitude dont il ſort quelquefois dans la même vûe. Les Indiens croyent que dans cette ſolitude, il ne ceſſe d'implorer la clémence du ſouverain Etre en faveur des hommes. C'eſt l'état de méditation, connue ſous le nom de *Niveupan*, ſur lequel Bayle a formé tant de conjectures dans ſon Dictionnaire. *Viſchnou* n'eſt encore ſorti que deux fois de ſa retraite, & chaque fois il n'a eu, diſent les Indiens, d'autre objet que celui d'inſtruire les hommes par ſes diſcours, ſans leur montrer ſa puiſſance par aucun prodige. Ces deux apparitions, arrivées pendant le cours de ſa neuvieme manifeſtation, n'en ſont point diſtinguées. On ne les regarde même que comme les miſſions de deux Prophetes inſpirés par *Viſchnou*, & pleins de ſon eſprit. La date de ces deux miſſions eſt marquée dans quelques livres Indiens. Au Thibet, où la doctrine Indienne ſubſiſte dans ſa pureté, on ſuppoſe que l'ame, ou l'eſprit de ces deux Prophetes, paſſe ſucceſſivement dans chacun de ceux qui repréſentent *Viſchnou*, ſous le titre de *Dalaï-Lama*. C'eſt en ce ſens qu'il faut entendre ce qu'on dit de ſon immortalité.

CÔTE DE MALABAR.

Les Voyageurs, faute d'avoir compris ce dogme, ont cru que les peuples du Thibet le regardoient comme immortel, dans le ſens qu'on donne ordinairement à ce terme.

La dixiéme manifeſtation de *Viſchnou* doit arriver la vingt-ſix mille quatre cent trentieme année du *Cal-Iougam*, dont la durée totale ſera de quatre cent-trente-deux mille ans. Cette période alors terminée doit être ſuivie de pluſieurs *Iougam*, qui completteront le ſiécle de la vie de Brahma, à la fin duquel toutes les Intelligences purifiées retourneront dans leur état primitif. Alors le Monde matériel, les *Schorgan* & les *Naranea* ſeront anéantis, ainſi que les *Deoutas*, & le Monde intelligible ſubſiſtera ſeul comme dans les temps qui précéderent les *Iougam*.

Ce ſyſtême eſt extrêmement ancien dans les Indes, & on doit reconnoître dans l'expoſé qu'on en vient de faire, les dogmes principaux du ſyſtême de Pythagore. C'eſt qu'il avoit paſſé des Indes en Egypte, où Pythagore l'apprit, comme Hérodote l'inſinue; mais en ſe l'appropriant, il l'a beaucoup altéré. Sa Métempſycoſe, du moins telle qu'il la propoſoit au commun de ſes Diſciples, eſt bien différente de celle des Indiens. Platon adopta une partie des idées Indiennes, & dans la ſuite Origene prétendit les ajuſter au Chriſtianiſme, avec lequel elles ont, au premier coup d'œil, un rapport qui diſparoît dès qu'on les examine; mais qui prouve du moins que la Religion Indienne, comme toutes les autres, eut dans ſon origine pour baſe les premieres vérités connues généralement de tous les hommes, & qui ſont le corps de la révélation naturelle, auſſi ancienne que l'Univers.

Au reſte, les différents peuples qui ſuivent le culte de *Viſchnou*, ne ſont pas plus d'accord ſur le temps de ſa neuvieme manifeſtation, que ſur les noms qu'ils lui donnent. Les Chinois, dont les traditions en font un Philoſophe qu'ils appellent *Chekia*, comme on l'a pu obſerver plus haut; marquent ſa naiſſance à l'an 1026. avant J. C. L'*Amida* des Japonois eſt encore plus ancien, mais les peuples de Laos, ſuivant le Pere Marini, ne comptent gueres plus de deux mille ans depuis cet événement. C'eſt à peu près le calcul des habitants du Pégu, ſuivant le P. Maffei, qui parle d'après les Mémoires du P. Bomfer, Miſſionnaire François, ſorti du Pegu en 1557. L'Ere de Siam & de l'iſle de Ceylan ne s'éloigne pas beaucoup de cette époque, qui donne environ l'an 550. avant J. C. Il n'eſt pas étonnant bue les traditions de ces trois derniers peuples ne remontent pas ſi haut que celles des Chinois & des Indiens. C'eſt en effet des Indes que la Religion de *Sommonacodon* a paſſé à Siam & dans le Pégu. La langue ſacrée de Siam eſt la langue *Balie*, dialecte Indien. Il eſt démontré que les régles de l'aſtronomie Siamoiſe ſont dreſſées par un Meridien de la preſqu'iſle de l'Inde, plus occidental que Siam de dix-huit dégrés quinze minutes. Le Royaume de Siam, celui de Pegu & l'iſle de Ceylan, n'ont commencé à ſe peupler que fort tard.

Après avoir fait mention du ſyſtême religieux reçu chez les Indiens, je crois devoir donner de ſuite une idée de leur chronologie, telle qu'elle ſe trouve dans l'extrait du Mémoire de M. Freret à ce ſujet. Par le précis des traditions Indiennes, dit-il, ſur l'origine & l'hiſtoire du Monde, il eſt facile

facile de ſe convaincre, 1°. qu'à l'exception du *Cal-Iougam*, ou de la période courante, il n'y a rien dans leurs fables qu'on puiſſe donner comme ayant un fondement hiſtorique. 2°. Que c'eſt à fixer le commencement du *Cal-Iougam* que les Chronologiſtes doivent s'attacher, & que cette époque une fois déterminée, ſera celle où commencent les temps hiſtoriques chez les Indiens. Pour arriver à cette détermination, M. Freret ne conſulte ni le manuſcrit Perſan traduit de l'Indien l'an 995. de l'Hégire, qui compte cette année pour la vingt-huit mille quatre cent vingt-deuxieme du *Cal-Iougam*, ni l'expoſition de la Religion Indienne, imprimée à la ſuite des Mémoires de Dellon, où l'on dit que le *Cal-Iougam* avoit déjà duré quarante-huit mille quatre cent quarante-huit ans, ni enfin la lettre du P. de la Lane écrite des Indes en 1709. où l'on donne cette année pour la quatre cent vingt-ſept mille cent quatre-vingt-quinzieme de la période courante. Ces trois dates, qui ne s'accordent point entr'elles, different abſolument de celles qu'on a déjà, ſoit dans les ouvrages des Indiens mêmes, ſoit dans leurs calendriers, & de celles que rapportent des Voyageurs exacts, qui ſe ſont attachés à débrouiller les antiquités Indiennes.

M. Freret a diſcuté toutes ces dates avec ſoin, & l'examen critique qu'il a fait de la queſtion, l'a convaincu de l'exactitude des calendriers Indiens à cet égard, fort ſupérieure à celle des relations Européennes. En effet, comme dans l'Inde on ne fait rien ſans avoir conſulté le calendrier, afin de choiſir des moments favorables, on doit regarder ces tables aſtronomiques comme revêtues d'une autorité religieuſe. Or l'époque du *Cal-Iougam* donnée par ces calendriers, s'accorde parfaitement avec la chronologie de l'Ecriture. Selon Abraham Roger dans ſa *porte ouverte au Paganiſme Indien*, l'an 1639. de J. C. répondoit ſur la côte de Coromandel à l'an quatre mille ſept cent quarante du *Cal-Iougam*. Suivant Baldéus, notre année 1657. étoit la quatre mille ſept cent trentieme du *Cal-Iougam*, dans le pays de Carnate. Enfin le *Panjangam*, ou almanach Indien de la côte de Coromandel, dreſſé pour l'année 1730. donne une date encore plus préciſe, & qui doit ſervir à réformer toutes les autres. Le 11 Avril 1730. s'y trouve répondre au commencement de l'année quatre mille huit cent trente & un du *Cal-Iougam* (1).

Comme les années Indiennes ſont aſtrales & meſurées par le retour du ſoleil à la même étoile fixe, elles ſont un peu plus longues que nos années Juliennes. La ſomme de ces excédents en quatre mille huit cent trente ans Indiens, monte à ſoixante-ſept jours & quelques minutes; ainſi le *Cal-Iougam* auroit commencé avec le 24 Janvier de l'année 3102 avant J. C. Si l'on veut avoir une époque plus préciſe & fondée ſur des calculs aſtronomiques faits en conſéquence des régles Indiennes, le *Cal-Iougam* commença aux Indes à Midi le 16 Janvier de cette année 3102. une demie heure avant le ſolſtice d'hiver, dans le ſigne duquel ſe trouvoit alors la premiere étoile d'Aries. On ſçait que c'eſt l'étoile dont la poſition, dans un même cercle de longitude avec le ſoleil, donne le commencement de l'année aſtronomique.

(1) Cet almanach eſt publié preſque tout entier à la fin de l'ouvrage de Bayer, intitulé *Regnum Bactrianum*.

CÔTE DE MALABAR.

Outre l'année ſolaire aſtrale, on ſe ſert aux Indes d'une année lunaire ; & la premiere lune eſt toujours celle dont la Syzygie arrive après le commencement de l'année ſolaire.

Le *Panjangam* marque, pour le premier du mois lunaire en 1730. le 8 du premier mois ſolaire ; ce qui répond au 18 Avril, & ſe trouve le jour d'une nouvelle lune. Le premier mois lunaire de l'année Indienne, qui commence le *Cal-Iougam* 3102. avant J. C. ſe trouve encore moins éloigné du commencement de l'année ſolaire qu'en 1730. Un tel rapport eſt ſingulier ; & comme cette détermination de l'époque des Indiens eſt ancienne parmi eux, M. Freret en conclut, qu'ils doivent avoir eu de bonne heure de meilleures régles d'aſtronomie, que les Grecs n'en avoient au temps de Ptolemée ; car les tables de cet Aſtronome s'éloigneroient beaucoup plus des nôtres, ſi l'on s'en ſervoit à calculer une époque ſi reculée. L'aſtronomie du *Panjangam*, ſemblable à celle des Siamois, eſt fondée ſur des opérations arithmétiques différentes de la méthode de nos tables. Les chiffres y ſont répétés ; ainſi la moindre altération dans leur ſuite ne pourroit échapper, & il eſt impoſſible qu'on ne s'en apperçoive en opérant. L'époque de l'an 3102. avant J. C. eſt donc celle à laquelle on doit ſe fixer. Telle eſt la conſéquence que tire M. Freret de toutes ces diſcuſſions, & c'eſt par elle qu'on termine le précis de ſon mémoire. Je vais maintenant reprendre l'hiſtoire des voyages, pour en tirer le plus de lumieres qu'il ſera poſſible, ſur les mœurs & coutumes des habitants des Indes.

Brahmines.

Tous les Prêtres Idolâtres de l'Inde ſe nomment Brahmines, de quelque ſecte qu'ils ſoient. Ces Prêtres ſont en même temps les interpretes de la loi ; ils ont plus de ſcience & de génie que le commun des Indiens, & ils affectent beaucoup de gravité. On remarque qu'ils portent tous, trois ou quatre petites cordes qui leur paſſent par-deſſus les épaules & qu'ils ne les quittent jamais. D'ailleurs la plûpart ne ſe couvrent le corps que depuis la ceinture juſqu'aux pieds avec un morceau de toile. Les Brahmines de Bengale ne ſortent point de leurs maiſons qu'ils ne ſe faſſent une eſpece de longue mante d'une piéce de toile, ou de quelqu'étoffe de coton. Ils réuniſſent leurs cheveux dans une ſeule treſſe & la renferment dans une toile qui fait quatre ou cinq fois le tour de leur tête. Leurs oreilles pendantes & percées de pluſieurs trous ſont ornées de bagues & d'autres bijoux. Les femmes des Brahmines fieres du reſpect qu'on a pour leurs maris, font voir une hauteur preſqu'inſupportable à tout le monde. Elles ſe parfument le corps d'un mélange de bois de ſandal, de riz & de drogues odiférantes, & leur robe eſt une toile extrêmement claire. Outre l'ancienneté de la tribu des Brahmines, il s'en trouve pluſieurs qui ſe diſent deſcendus de race Royale, & qui en conſéquence ont beaucoup d'orgueil. Tous les voyageurs conviennent que les Brahmines ſont dans une haute eſtime auprès des Rois Idolâtres & que ces Princes ont coutume de les conſulter pour toutes les affaires d'une certaines importance.

Gougis ou Fakirs.

Entre les différentes ſectes Indiennes on remarque plus particuliérement celle des Gougis, dans laquelle on comprend les Fakirs, & voici ce qu'en rapporte Bernier célebre voyageur. « Entre une infinité, dit-il, & une » très-grande diverſité de Fakirs, de pauvres, de Derviches, de Religieux,

» ou Santons, Gentils des Indes, il y en a un grand nombre qui ont une » eſpéce de Couvent où il y a des ſupérieurs & qui font des ſortes de vœux » de chaſteté, de pauvreté & d'obéiſſance. Ils menent une vie ſi étrange, » continue Bernier, que je ne ſçais ſi on pourra le croire. Ce ſont pour l'or- » dinaire ceux qu'on appelle Janguis, ou Gougis; comme qui diroit unis » avec Dieu. On en voit quantité tout nuds coucher jour & nuit ſur la » cendre, aſſez ordinairement ſous quelques uns de ces grands arbres » qui ſont ſur les bords des réſervoirs, ou bien dans les galeries qui en- » vironnent leurs Temples. Il y en a auxquels les cheveux tombent juſqu'à » la moitié des jambes, & qui ſont entortillés par diverſes branches com- » me le grand poil des Barbets. De ceux-là j'en ai vû en pluſieurs endroits » qui tenoient un bras & quelquefois les deux élevés & tendus perpetuelle- » ment par-deſſus leurs têtes, & qui avoient au bout des doigts les ongles » plus longs que la moitié du petit doigt, & entrelacés les uns dans les » autres. Leurs bras étoient petits & maigres; parce que dans cette poſture » forcée ils ne prenoient point aſſez de nourriture; & leurs nerfs s'étant re- » tirés & leurs jointures remplies & deſſéchées, ils ne pouvoient plus les » baiſſer pour pendre les choſes dont ils avoient beſoin. Auſſi ces eſpéces » de Religieux ont-ils de jeunes Novices qui les ſervent avec le plus grand » reſpect. Il n'y a point de figure plus hideuſe que celle de ces Fakirs, & » on ſe ſent ſaiſi d'une certaine horreur lorſqu'on en rencontre quelques ban- » des dans la campagne. Ils ſont nuds, & les uns marchent les bras éle- » vés ſur leur tête, pluſieurs ont leurs cheveux épars, ou roulés autour » de la tête d'une maniere biſarre, d'autres portent à la main de peſan- » tes maſſues, & d'autres ont ſur leurs épaules une peau de Tigre ſeche » & roide. Ils paſſent quelquefois au travers des Bourgades, & les habitants » hommes & femmes s'empreſſent à leur apporter leur aumone. Bernier » aſſure qu'il a vû longtemps à Dély un célebre Fakir nommé Sormet, » qui alloit ainſi totalement nud par les rues, & qu'il aima mieux ſe laiſ- » ſer couper la tête que de ſe vêtir, quelques menaces ou quelques pro- » meſſes qu'on lui pût faire. Pluſieurs par dévotion font de longs pele- » rinages, nuds & chargés de groſſes chaînes de fer. D'autres par un vœu » particulier ſe tiennent ſept ou huit jours de bout, & quoique leurs jam- » bes ne manquent pas de devenir fort enflées, ils refuſent abſolument de » prendre d'autre ſituation, & ſe contentent de s'appuyer ſeulement quelques » heures pendant la nuit ſur une corde tendue. Enfin l'on en voit ſouvent » qui, la tête en bas & les pieds en haut, ſe tiennent ſur leurs mains ſans » branler l'eſpace de quelques heures, ou prennent des poſtures ſi contrain- » tes qu'on a peine à imaginer qu'ils puiſſent y reſter pluſieurs minutes.

Fêtes chez les Malabares.

Comme les Malabares comptent le temps par les lunes, ils n'ont pas de jours fixes pour la célébration de leurs Fêtes. Ils s'en rapportent là-deſſus aux lumieres, ou au caprice de leurs Brahmines qui ſe préparent aux ſolemnités par des jeûnes très-auſteres. Tous les peuples voiſins d'une Pagode, ou Temple, s'y rendent en foule à un jour indiqué par les Prêtres, & accompagnent ſans aucun ordre réglé, les Idoles qu'on promene ſur des Elephants magnifiquement parés dans tous les villages de la dépendance du Temple. Une troupe de Nobles tenant à la main des Eventails attachés à de longues cannes, environne les

CÔTE DE MALABAR.

Eléphants, & prend ſoin de chaſſer les mouches autour des Idoles & des Prêtres. Le bruit des inſtruments & celui des acclamations du peuple ſe répandent confuſément dans les airs. Pendant la marche un des principaux Brahmines armé d'un ſabre à deux tranchants dont la poignée eſt garnie de pluſieurs ſonnettes, court devant le cortége avec diverſes agitations extravagantes ; & ſe donne par intervalles des coups de ſabre ſur la tête & ſur le corps.

Pagodes ou Temples.

Les Pagodes ou Temples ſont au Malabar d'une magnificence ſurprenante, & la plûpart ſont couverts de lames de cuivre, ou même quelquefois d'argent. A l'entrée de ces Temples & proportionnément à leur richeſſe, il y a des baſſins de cuivre plus ou moins grands, où ſe purifient ceux qui viennent préſenter leurs vœux & leurs offrandes à l'Idole. Les terres qui dépendent de ces Temples, ou qui leur appartiennent, paſſent pour des lieux ſacrés, & on en eſt ſi perſuadé que c'eſt un crime irrémiſſible d'y répandre du ſang. Celui qui a commis ce crime, de quelque condition qu'il puiſſe être, ne peut éviter la mort qu'en prenant la fuite ; mais on lui ſubſtitue alors ſon plus proche parent. Outre les biens & les terres qu'on donne aux Temples par dévotion, on offre ſans ceſſe aux Idoles du riz, du beurre, des fruits, de l'or, de l'argent & des pierreries. Toutes ces offrandes ſervent à la ſubſiſtance des Prêtres qui, dans les Temples bien fondés, diſtribuent chaque jour aux pauvres du voiſinage & aux paſſans Etrangers quantité de riz & d'autres ſecours. Ils n'ont point égard pour cela à la différence de Religion ; ils obſervent ſeulement d'interdire l'entrée de la Pagode aux pauvres des tribus inférieures, tandis que ceux des tribus ſupérieures ont la liberté de ſéjourner quelque tems dans le Temple.

Diviſion des Tribus entre les Malabares Idolâtres.

Les Malabares ſe diviſent en pluſieurs tribus, ſçavoir 1°. Celle des Princes qui eſt la premiere & la plus éminente. 2°. Celle des Nambouris, ou Grands-Prêtres ; 3°. Celle des Brahmines ; 4° Celle des Nahers, ou Naïres qui ſont les Nobles du pays. 5°. Celle des Tives, dans laquelle on comprend ceux qui s'occupent à cultiver la terre, à recueillir le Taryl, & à diſtiller l'eau-de-vie ; 6°. Celle des Mainats qui n'ont pas d'autre métier que celui de blanchir du linge & des toiles dont on fabrique une prodigieuſe quantité dans toutes les parties du Malabar. Les Chêtes ou Tiſſerands compoſent auſſi une tribu particuliere, & un voyageur aſſure qu'il en eſt de même de preſque tous les métiers. La tribu des Moncouas ou Pêcheurs, eſt la plus nombreuſe ; mais la plus vile de toutes, eſt celle des Pouliats. On eſtime peu celle des Pêcheurs, & ceux qui la compoſent ne peuvent habiter que ſur le rivage de la mer où tout leurs villages ſont bâtis. On les juge indignes de porter les armes, & dans le plus grand beſoin qu'on peut avoir de Soldats, ils ne ſont employés qu'à porter le bagage. A l'égard des Pouliats, ils n'ont jamais d'habitations ſtables, & comme leur unique fonction dans la ſociété eſt de garder les beſtiaux & les terres, ils ſe retirent ſous des arbres, dans des cavernes, ou ſous des hutes de feuilles de Palmier. On devient ſouillé pour s'être approché d'eux à la diſtance de vingt pas, & les purifications ſont indiſpenſables pour ceux qui leur parlent de plus près.

Ceux qui compoſent les quatre premieres tribus peuvent ſe fréquenter

Côte de Malabar.

& vivre enſemble ſans ſe deshonorer ; mais s'ils prennent la même liberté avec les tribus inférieures, ils contractent une tache qui les oblige à ſe purifier. Lorſqu'une femme épouſe un homme d'une tribu inférieure à la ſienne, elle ne peut jamais être lavée de la ſouillure dont elle s'eſt couverte.

Naïres

Les Nobles du Malabar ont, comme on l'a vû, le nom de Naïres. Leur tribu eſt la plus nombreuſe de chaque Etat, & la plûpart ont peu de bien, parce qu'ils dédaignent la profeſſion du commerce. Néanmoins la médiocrité de leurs richeſſes n'empêche pas qu'ils ne ſe diſtinguent ſur tous les autres Malabares par leur adreſſe & par leur civilité. Ils ont ſeuls le droit de porter les armes, & lorſqu'ils ſe trouvent hors d'état de ſoutenir leur rang avec honneur, ils s'engagent en qualité de Gardes au ſervice des Rois, des Princes, des Gouverneurs de provinces & de villes, & même d'autres Naïres plus riches & plus puiſſants. Ils ſervent d'eſcorte aux derniers, mais en leur rendant tous les reſpects qu'ils exigent, & ils en ſont traités à leur tour avec des égards qui marquent l'égalité de naiſſance entr'eux. Les Etrangers ſont dans la néceſſité indiſpenſable de ſe faire accompagner par des Gardes Naïres, lorſqu'ils entreprennent de voyager dans les terres du Malabar ; car ſans cette précaution ils courroient les riſques d'être volés, inſultés, ou même aſſaſſinés par les Pouliats. On a ſoin d'avertir les Etrangers du péril auquel ils s'expoſent, & s'ils les affrontent & qu'ils éprouvent quelques violences, on rejette leur malheur ſur leur négligence, ou leur avarice, & on ne fait aucune recherche des coupables. Si un Etranger accepte le ſecours des Naïres, il les loue juſqu'à la frontiere de l'Etat dont ils ſont ſujets, & peut avoir toute la confiance poſſible dans leur fidélité. Arrivés ſur la frontiere, les Naïres ſe chargent d'en chercher dans l'Etat où l'Etranger eſt ſur le point d'entrer, & ces nouveaux Naïres prennent le voyageur ſous leur protection. Leur zele eſt pouſſé ſi loin dans ces occaſions, que s'ils ſont attaqués dans la route, ils périſſent tous juſqu'au dernier plutôt que d'abandonner ceux dont ils ont entrepris la défenſe.

La paye ordinaire d'un Naïre qui ſert de garde, eſt ordinairement de quatre tares par jour, ſi l'Etranger eſt fixé dans un village. S'il change de lieu, il augmente du double la paye de ſes Naïres. La tare eſt une petite monnoye d'argent qui vaut à peu près deux liards. Les Rois Malabares ne font point fabriquer d'autres eſpéces dans leurs Etats, mais ils permettent le cours de toutes les monnoyes étrangeres d'or & d'argent.

La délicateſſe de la Nation Malabare dans ce qui concerne les alliances & les mariages, eſt pouſſée au dernier point. Un homme peut prendre indifféremment une femme, ou une maîtreſſe dans ſa propre tribu, ou dans celle qui ſuit immédiatement la ſienne ; mais s'il eſt convaincu de quelque intrigue galante avec une femme d'une tribu ſupérieure, il eſt puni de mort, ou au moins réduit en eſclavage.

Tribu Royale.

Dans chaque Royaume du Malabar, il y a pluſieurs familles de Princes qui compoſent enſemble la tribu des Princes, ou la tribu Royale, & elle eſt la plus diſtinguée de toutes les tribus. A la mort d'un Roy, ſon fils ne monte pas ſur le thrône ; mais on lui choiſit pour Succeſſeur le plus ancien des Princes ſans égard pour la famille, pourvu qu'elle ſoit de la tribu

CÔTE DE MALABAR.

Royale. On ne voit jamais par conſéquent de jeune Souverain, & celui qui parvient ainſi à la dignité ſuprême, eſt rarement chargé du poids du Gouvernement. Il ſonge auſſi-tôt après ſon couronnement, à chercher un Lieutenant Général auquel il puiſſe abandonner entierement l'adminiſtration des affaires publiques. Cette charge qui par elle même eſt très-fatigante, donne à celui qui en eſt revêtu le ſecond rang dans le Royaume. C'eſt ce Gouverneur ou premier Miniſtre de l'Etat qui expédie les lettres, les Paſſeports, & tous les ordres de la Cour. Le Roi ſe repoſe preſque toujours ſur lui du ſoin de recevoir ou d'établir les impôts, de diſtribuer les graces & les récompenſes, de faire la paix ou la guerre. Il doit à la vérité conférer de tout avec le Monarque, mais ſouvent ce dernier accablé par la vieilleſſe, ou trop flatté du repos & des plaiſirs, le diſpenſe de cette ſervitude.

La ſeule marque de ſubordination qu'un Lieutenant Général témoigne à ſon Prince, eſt de n'oſer s'aſſeoir devant lui, ni faire entrer dans le Palais un ſeul de ſes propres Gardes, ni de parler ſans avoir les mains poſées l'une ſur l'autre devant ſa bouche; ce qui paſſe au Malabar pour la marque du plus profond reſpect. Celui qui manqueroit à quelqu'un de ces devoirs, s'expoſeroit à perdre la meilleure partie de ſon bien avec ſa dignité, parce que le Roi ſe réſerve toujours le pouvoir de caſſer ſes Lieutenants Généraux ſans être obligé de les rembourſer de la Finance qu'ils ont livrée en entrant en charge. Cependant ces violentes extrémités ſont extrêmement rares, car un ſujet ne s'écarte gueres du reſpect qu'il doit à ſon maître. Les Souverains du Malabar ne ſortent point ſans beaucoup d'appareil, & ils paroiſſent en public, montés ſur un Elephant, ou couchés dans un Palanquin; mais toujours la Couronne ſur la tête. Cette Couronne eſt d'or & a la forme d'un bonnet de nuit, qui s'éleve en pointe. Quantité d'officiers précedent les Gardes dont le Roi eſt environné, & crient de toutes leurs forces que le Roi approche, pour avertir ceux qui n'ont point droit de paroître devant lui, qu'ils doivent ſe retirer. Les Princes hors de la préſence du Roi affectent le même air de grandeur l'orſqu'ils ſe font voir en public, & ils ont à leur ſuite un grand nombre de Gardes, d'officiers & d'inſtrumens. Les Princeſſes jouiſſent du même privilége, & ſi le Lieutenant Général de l'Etat n'eſt pas Prince, il peut avoir des Naires pour ſa garde, mais il n'a pas de trompettes, ni d'officiers qui obligent le peuple de ſe retirer.

Ordre de la naiſſance.

Il faut obſerver que les Princes qui ont tant de ſupériorité ſur les autres tribus ſéculieres dans l'ordre politique, ſont inférieurs dans l'ordre de la Religion, aux Nambouris & aux Brahmines, dont les tribus ſont extraordinairement révérées par toutes les Indes. Une des coutumes les plus eſſentielles du pays & obſervée avec la régularité la plus exacte, eſt celle qui exclut les enfants de la ſucceſſion de leur pere; parce qu'ils n'en tirent pas leur nobleſſe, & qu'ils la tiennent ſeulement de leurs meres à la tribu deſquelles ils appartiennent toujours. Suivant ce principe on marie ordinairement les Princeſſes avec des Nambouris, ou des Brahmines, & de ces mariages ſortent les Princes capables de ſuccéder à la Couronne. On ne doit pas s'imaginer pour cela que les Nambouris & les Brahmines

n'épouſent que des Princeſſes: le nombre de ces dernieres n'étant pas ſuffiſant, les Prêtres Indiens ont la liberté de prendre des femmes de leur propre tribu, & alors les enfants reſtent dans le rang des Nambouris, ou des Brahmines ſelon la condition de leur mere. Les Princes ne ſe marient gueres avec des Princeſſes; mais ils choiſiſſent leurs femmes dans la tribu des Naïres, d'où il arrive que leurs enfants ſont Naïres, & non pas Princes. Enfin les hommes de toutes les tribus peuvent s'allier ou dans leur propre tribu, ou dans celles qui ſont au-deſſous, ſans craindre d'en être repris. A l'égard des femmes, il ne leur eſt pas permis de deſcendre, & l'infraction de cette loi leur coûte la vie, ou la liberté.

Une femme Malabare, Idolâtre, à droit de prendre pluſieurs maris, pourvu qu'ils ſoient tous de ſa tribu, ou d'une tribu ſupérieure. Cependant les femmes n'abuſent gueres de cette liberté lorſqu'elles n'ont pas lieu de ſe plaindre du premier mari qu'elles ont choiſi. Au reſte un mari eſt libre de quitter ſa femme dès qu'il commence à prendre du dégout pour elle, & cette liberté, dont les deux époux jouiſſent l'un & l'autre, ſemble affermir leur tendreſſe réciproque; de ſorte qu'on voit rarement de divorce. On a coutume de marier les filles extrêmement jeunes; & on peut attribuer à cette précipitation la taille petite & menue de la plûpart des femmes. Indépendamment de leur taille elles ſont d'une figure agréable & plaiſent par leur propreté. La loi qui leur permet d'avoir pluſieurs maris, les met heureuſement pour elles à l'abri du cruel uſage qu'on obſerve dans une grande partie des Indes, qui oblige les femmes idolâtres de ſe jetter dans le feu où l'on brûle le corps de leurs maris.

Simplicité de la vie privée des Malabares.

Les plus riches du Malabar, entre leſquels on comprend les Rois mêmes & les Princes, menent dans le particulier une vie ſimple & tranquille. Ils n'affectent point de ſe diſtinguer par une grande abondance de vaiſſelle d'or & d'argent, comme c'eſt l'uſage dans les autres pays des Indes. Des Paniers de joncs, & des Plats de terre ou de cuivre compoſent tout le ſervice de table, & le reſte des meubles conſiſte dans des tapis, ou des nattes. L'huile de Cocos qu'ils brûlent dans des lampes leur tient lieu de bougie, & il ſemble qu'ils craignent d'en regarder la lumiere, car ils lui tournent le dos lorſqu'ils mangent pendant la nuit. Le froid n'eſt pas aſſez vif dans ce pays, pour engager les habitants à avoir du feu dans leurs maiſons; auſſi placent-ils au dehors les cheminées & les fourneaux néceſſaires pour la préparation des aliments. Le riz que les Malabares recueillent fait la baze de leur nourriture, & ils y joignent du lait & des légumes, mais en général leurs mets ont peut de délicateſſe. Leurs lits ne ſont ſimplement que des planches dont ils forment une eſpéce d'eſtrade. Les riches la couvrent de tapis, les pauvres de nattes, les uns & les autres n'ont qu'une piéce de bois pour chevet.

Adreſſe des Malabares dans l'exercice des armes.

Le ſoin qu'on a d'habituer les enfants de bonne heure à manier les armes, quand ils ſont d'une tribu qui leur donne ce droit, eſt cauſe qu'ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe auſſi-tôt qu'ils ont atteint un âge plus avancé. A peine les enfants ont ils la force de marcher, qu'on leur met entre les mains de petits arcs & des fléches qui y ſont proportionnées, & on les oblige tantôt de tirer vers un but arrêté; tantôt de tirer des oiſeaux en l'air,

CÔTE DE MALABAR.

A l'âge de dix ou douze ans, ils entrent dans des eſpéces d'Académies entretenües aux dépens du Souverain, & ils y ſont inſtruits & défrayés ſans qu'il en coûte la moindre choſe à leurs parents. On apprend aux jeunes gens à fabriquer eux-mêmes les armes dont ils doivent faire uſage, & ils font des mouſquets fort légers, dont ils ſe ſervent d'une maniere qui leur eſt particuliere. Ils appuyent, en tirant, la croſſe de leur arme contre leur joue, ſans qu'il arrive jamais aucun inconvénient de cette méthode, & on leur voit rarement manquer leur coup. Les ſabres, les lances & les arcs, ſont des armes qu'ils ont coutume de porter, & ſuivant le rapport d'un voyageur, rien n'eſt comparable à l'adreſſe avec laquelle ils tirent de l'arc. On les voit ſouvent tirer deux fleches, l'une immédiatement après l'autre, & percer de la ſeconde, le bois de la premiere. La longueur ordinaire de leurs arcs eſt de ſix pieds; leurs fleches en ont trois, & le fer a trois doigts de large ſur huit de long. Les Malabares ne portent point leurs fleches dans un carquois comme les Mogols, qui en ont de beaucoup plus petites, mais ils en tiennent ſix ou ſept dans la main. Outre l'arc, la lance & le mouſquet, ils ont au côté gauche un petit coutelas ſans fourreau, large d'un demi-pied & long d'un pied & demi. Ce coutelas eſt retenu par un crochet de fer, & ils n'y ont recours que dans les combats ſerrés, où ils ne peuvent plus employer leurs autres armes.

La jeune Nobleſſe eſt ſouvent exercée aux fonctions militaires dans les Académies, & quelquefois le Roi & les Grands de ſa Cour aſſiſtent à des combats ſimulés, qui ſe donnent entre les plus habiles éleves. Les directeurs, dans ces occaſions, diviſent les écoliers en deux bandes égales, qui ne doivent ſe battre que pendant un temps limité & avec de certaines précautions; mais il arrive preſque toujours que ces divertiſſements dégénerent en de véritables combats, & finiſſent par une effuſion de ſang qui coûte la vie à pluſieurs braves.

Comment ſe terminent les grandes querelles.

L'éducation que reçoivent les Naïres dans leur jeuneſſe, & l'orgueil que leur inſpire naturellement leur naiſſance, ſembleroient devoir faire paroître en eux une certaine valeur; cependant, ſi on ne les voyoit pas en donner des preuves dans les guerres de l'Etat, on les ſoupçonneroit facilement de lâcheté. Ils ſont fort patiens dans les inſultes qui s'adreſſent à eux perſonnellement, & quoiqu'ils portent toujours leurs armes nues, ils en font rarement uſage, pour ſatisfaire leurs reſſentiments particuliers. La plûpart de leurs différends ſe terminent par des injures, & s'ils en viennent aux mains, ils commencent par mettre bas leurs armes, & leur combat ſe fait à coups de poings; lorſqu'il s'éleve une querelle d'importance entre deux Naïres riches & puiſſants, & que l'honneur de leur famille y eſt intéreſſé, chacun des deux adverſaires choiſit un ou pluſieurs de ſes vaſſaux dans une Tribu inférieure, pour les faire battre à ſa place. Ces vaſſaux ſont bien traités pendant pluſieurs ſemaines par ceux qu'ils doivent repréſenter, & on leur apprend à manier adroitement le coutelas. Auſſi-tôt qu'on les croit ſuffiſamment inſtruits, les deux adverſaires conviennent du jour & du lieu où leur différend doit ſe terminer, & ils le font annoncer dans toute la ville. Le Prince ne manque pas de ſe rendre avec ſes courtiſans dans l'endroit indiqué, & les deux Naïres rivaux paroiſſent bientôt après à la tête de leurs vaſſaux. Ces derniers ne tardent pas à commencer entr'eux un combat ſanglant, qui ne finit

finit pour l'ordinaire que par la mort de tous les braves d'un des deux Partis. Alors la victoire semble décider quelle est la meilleure cause, & les deux Naires se réconcilient sans témoigner aucun regret du sang qui s'est versé pour eux.

Côte de Malabar.

Les Malabares ne connoissent aucun ordre dans leur maniere de combattre, & on ne les voit observer ni rangs, ni marches régulieres, ni la moindre discipline militaire. Les Rois de cette contrée ne cherchent point à s'aggrandir par l'usurpation des Etats voisins. S'ils pénetrent chez leurs ennemis, c'est pour se venger, par leurs ravages, des insultes qu'ils peuvent avoir reçues, & lorsqu'ils font la paix, ils restituent toutes leurs conquêtes, à l'exception du butin.

Topographie.

La côte de Malabar est fertile en épiceries, en coton, en cocos & noix d'Inde. On la divise en trois principaux Royaumes, qui sont celui de Cananor, celui de Calicut & celui de Cochin.

Cananor, autrefois capitale du premier, appartient aux Hollandois. On y fait un grand commerce de poivre, qui croît aux environs. La terre y est aussi couverte d'une grande quantité d'ébeniers.

Calicut, qui est un Port, est la capitale du Royaume de ce nom. Cette Ville est la résidence du Roi, qui prend le titre de Samorin, c'est-à-dire, Empereur dans la langue du pays.

On trouve au Nord de Calicut, Mahé, Ville qui appartient à la Compagnie Françoise. Elle en tire beaucoup de poivre.

Cochin, capitale du Royaume de ce nom, est une Ville bien fortifiée. Le Roi de Cochin est vassal & Allié des Hollandois. Ceux-ci tiennent ordinairement dans la Capitale une bonne garnison, depuis qu'ils l'ont enlevée aux Portugais.

Le Roi de Granganor est vassal de celui de Calicut. Les Hollandois ont un Fort dans la capitale de ce Royaume.

CHAPITRE XX.

Royaume de Golkonde.

La côte du golphe de Bengale contient plusieurs Royaumes, dont les plus célebres sont ceux de Bisnagar de Golkonde, de Bengale, d'Arakam & de Pégu. Bisnagar le plus ancien & le plus considérable de tous ces Royaumes, s'est divisé avec le temps entre les Princes voisins & plusieurs Naïkes ou Gouverneurs de Provinces. Le Royaume de Golkonde tient le second rang; on admire la beauté de la taille de ses habitants, & la blancheur de leur peau, vue la chaleur du climat. Les payſans seuls sont un peu basannés. La Religion qu'on professe dans ce pays, est un mélange d'Idolâtrie & de Mahométisme, & les habitants penchent plus ou moins d'un côté ou de l'autre, suivant leurs idées particulieres. Ceux qui sont

Figure & Religion des habitants de Golkonde.

ROYAUME DE GOLKONDE.

le plus attachés à la secte de Mahomet, ont adopté la doctrine des Persans, & les Idolâtres suivent celle des Brahmines.

On divise à Golkonde les années en trois saisons, sçavoir, l'été, la saison plus tempérée & l'hyver. Mars, Avril, Mai & Juin font l'été, & dans cet espace de temps, l'approche du soleil, & les vents qui ont coutume de souffler, échauffent tellement l'air, qu'on a peine à respirer dans les maisons même les mieux fermées. Cette ardeur excessive ne dure à la vérité que huit ou dix jours, mais si quelqu'un a la témérité de voyager pendant cette extrême chaleur, il court risque d'être étouffé avant que d'arriver où il se propose d'aller. Dans les mois de Juillet, d'Août, de Septembre & d'Octobre, il régne des pluyes continuelles qui rafraîchissent l'air & fertilisent la terre. Les habitants ne manquent pas de faire leurs semailles aussi-tôt que les pluyes sont finies, & ils entrent alors dans leur hyver, qui dure pendant les mois de Novembre, de Décembre, de Janvier & de Février. On doit observer que quoique cette saison soit la plus froide de celles qu'on connoît dans ce pays, l'air ne laisse pas d'être aussi chaud alors qu'il l'est au mois de Mai dans les Provinces les plus septentrionales de France. Aussi les arbres de Golkonde sont-ils toujours verds, & toujours chargés de fruits mûrs. On y fait deux moissons de riz, & il se trouve même des terres qui rapportent trois fois dans une année.

Gouvernement du pays.

Le Roi de Golkonde, comme la plûpart des autres Rois des Indes, est maître absolu de toutes les terres de son Empire, qui sont divisées en plusieurs Gouvernements. Le Roi les afferme à quelques Seigneurs de sa Cour, & ces Seigneurs à leur tour louent les terres à différents Particuliers qui les subdivisent encore souvent. Cette méthode s'observe ainsi de l'un à l'autre jusqu'au plus bas ordre du peuple. Celui qui ne se trouve point en état de payer sa ferme, n'a pas d'autre ressource que d'abandonner le pays. Alors sa femme & tous ses parents deviennent comptables de la dette. Les Gouverneurs & les grands Fermiers qui manquent au payement, sont punis par des coups de canne, & on les ménage si peu, qu'on en a vû quelquefois expirer au bout de deux ou trois heures. Tous les ans au mois de Juillet, on met les Gouvernements à l'enchere, & comme on ne les adjuge qu'au plus offrant, celui qui obtient ainsi le titre & le pouvoir de Gouverneur, ne manque pas de chercher à se dédommager de la somme qu'il a fournie. Pour remplir ce vuide, il exerce plusieurs violences & des exactions sans nombre sur ses vassaux tout le temps que dure son bail.

Division du peuple de Golkonde.

Le peuple de Golkonde est divisé en quarante-quatre Tribus, & cette division sert à régler les rangs & les prérogatives. La premiere Tribu est celle des Brahmines, la seconde celle des Famgams, la troisieme celle des Marchands, la quatrieme celle des Laboureurs & des Soldats, la cinquieme celle des Courtisannes, & toutes les autres, celles que forment les Artisans, qui sont distingués en autant de Tribus qu'il y a de métiers. Enfin la derniere de toutes les Tribus, est celle qu'on appelle des *Piriaves*. Ceux qui la composent sont extrêmement mépriſés, & ils ressemblent, à tous égards, à la Tribu des Pouliats du Malabar.

La premiere Tribu comprend tous les Brahmines, comme on vient de le

dire, & ces Brahmines ſont les Prêtres du pays, les Docteurs & les Interpretes de la Religion. Ils ſont regardés avec une grande vénération, & ils la méritent en quelque ſorte pour leur application à l'étude. Ils ont quelque connoiſſance de l'aſtronomie, de l'écriture, de la médecine de l'arithmétique, & ne négligent rien pour s'inſtruire encore d'avantage lorſqu'ils en trouvent l'occaſion. Les Famgams ſont auſſi des eſpéces de Prêtres qui ſuivent les mêmes régles que les Brahmines dans tout ce qui concerne la Religion, mais qui ne s'attachent pas autant l'étude, & ne prennent d'autre nourriture que du beurre, du lait & toutes ſortes d'herbages, à l'exception des oignons, auxquels ils ne touchent jamais, parce qu'il s'y trouve certaines veines qui paroiſſent avoir quelque reſſemblance avec du ſang. Les Marchands qui forment la troiſieme Tribu ſont apellés *Comitis* dans le pays. Leur principal commerce eſt de raſſembler les toiles de coton qu'ils revendent en gros, & de changer les monnoyes. Ils ont tant de connoiſſance dans les changes, qu'à la vue ſeule d'une piece d'or ils en décident le poids à un grain près. Le nom de *Campoyero* eſt donné à la Tribu des Laboureurs & des Soldats. Ceux qui compoſent cette Tribu, ne mangent jamais ni bœuf, ni vache, par un eſprit de reconnoiſſance, à cauſe des ſervices qu'ils tirent de ces animaux. Leur attention à cet égard eſt pouſſée ſi loin, qu'ils refuſeroient de vendre un bœuf à des Etrangers, quelque ſomme d'argent qu'on offrît. Dans la Tribu des Courtiſannes on diſtingue deux claſſes, l'une des femmes qui ne s'allient jamais qu'avec ceux d'une Tribu ſupérieure, & l'autre, de celles qui ne mettent aucune différence entre les Etrangers, & ceux des plus baſſes Tribus.

Malgré les diſtinctions remarquables qu'on met entre chaque Tribu, elles ont toutes la même Religion & les mêmes Temples, car le Mahométiſme n'eſt gueres reçu qu'à la Cour. Ces Temples ou ces Pagodes ſont fort obſcurs, car ils n'ont pas d'autre lumiere que celle qu'ils reçoivent par les portes qui demeurent toujours ouvertes; on voit pluſieurs Idoles dans chaque Temple, & chaque Particulier adore celle qui lui plaît d'avantage.

Education des enfants.

A la naiſſance des enfants on n'obſerve aucune cérémonie, & on leur donne ſimplement un nom, qui eſt pris de leur Tribu, du jour qu'ils ſont nés, ou de quelque qualité qu'on découvre ſur leur corps. Les femmes accouchent aſſez heureuſement, & la plûpart ſe lavent tout le corps deux ou trois jours après leur délivrance, ou même quelquefois dès le premier jour. Le ſeul ſoin qu'elles prennent de leurs enfants, eſt de leur donner le tetton & de les laver tous les jours; d'ailleurs elles les laiſſent ſe rouler à terre juſqu'à ce qu'ils puiſſent ſe relever d'eux-mêmes & marcher. Leur habillement n'inquiette pas non plus les meres, car les enfants à Golkonde ſont tout nuds, on ne commence à les habiller qu'à l'âge de ſept ou huit ans. Les enfants des perſonnes riches ſont élevés avec plus d'attention, mais ils n'ont point d'habits non plus, à l'exception des jours de fête. En ſortant de l'enfance, les hommes portent une piece de coton blanc qui leur pend de la ceinture aux genoux; & ſur les épaules ils ont une eſpece de manteau qui les couvre juſqu'au milieu du corps. Ils laiſſent croître leurs cheveux, comme les femmes, les relevent ſur la tête & les couvrent d'un turban. Leurs

ROYAUME DE GOLKONDE.

oreilles ſont ornées d'anneaux d'or, & ils ſe parent le cou avec des perles, ou des chaînes d'argent.

Nobleſſe & Milice.

On a peu de lumieres ſur ce qui regarde la Nobleſſe de Golkonde, & un Voyageur ſe contente d'aſſurer que ce ſont les plus grands Seigneurs qui montent la garde alternativement tous les lundis, & qu'ils ne ſont relevés que le huitieme jour. Quelques-uns commandent juſqu'à cinq ou ſix mille chevaux, & campent ſous des tentes, autour de la demeure du Roi. Lorſqu'ils entrent en exercice, ils ſe rendent directement de chez eux au quartier d'aſſemblée; mais lorſqu'ils en ſortent, ils obſervent quelques cérémonies avant que de ſe retirer dans leurs maiſons. La Garde deſcendante ſe rend en ordre, & avec plus ou moins d'appareil, ſuivant le rang, ou les richeſſes de l'Officier qui la conduit, dans la place du Palais devant le balcon royal. La marche commence ordinairement par dix ou douze Eléphants, chargés de leurs châteaux, qui reſſemblent à la cage d'un carroſſe, ou portant ſeulement deux hommes, l'un qui le gouverne & l'autre qui tient une enſeigne à la main. Après les Eléphants, s'avancent deux à deux, & quelquefois au nombre de quarante, des Chameaux ayant ſur le dos une ſelle, à laquelle eſt attachée une petite couleyrine, & ſur la croupe un homme habillé de peau depuis la tête juſqu'aux pieds, armé d'une mêche allumée. On voit paroître enſuite tous les palanquins du Seigneur, environnés d'une partie de ſes domeſtiques, & ſuivis des chevaux de main. Enfin le maître de cet équipage s'avance à cheval, précedé de dix ou douze Coutiſannes, qui ſautent & danſent devant lui juſqu'à la place. La cavalerie & l'infanterie ferment la marche; & l'attention avec laquelle chacun s'efforce de garder ſon rang, fait un ſpectacle flatteur & pompeux tout à la fois.

Le Roi paroît preſque toujours ſur ſon balcon, d'où il paſſe comme en revue les troupes qui deſcendent la garde. Quelquefois il choiſit ce jour pour rendre la juſtice au peuple, & alors un Secretaire d'Etat qui ſe tient dans la place au-deſſous du balcon, reçoit les requêtes qu'on veut préſenter au Roi. Auſſi-tôt qu'il en a cinq ou ſix entre les mains, il les met dans un ſac qui pend au bout d'une corde, dont un des bas Officiers de a couronne tient l'autre bout. Lorſque les requêtes ſont placées dans le ſac, l'Officier les retire & les préſente au Souverain. La même méthode s'obſervé juſqu'à ce qu'on ne donne plus de requêtes au Secretaire d'Etat. On prend pour empêcher le peuple d'approcher trop du balcon royal, les précautions ſuivantes. On plante en terre, à quelque diſtance des murs du Palais, trois rangs de pieux de la longueur d'une demi-pique, & on y attache des cordes qui croiſent les unes ſur les autres. Il n'eſt permis à perſonne de paſſer cette eſpece de barriere qu'on ne ſoit appellé par le Roi, & alors on s'approche de l'ouverture qui eſt pratiquée vis-à-vis le balcon. Deux hommes ſont aux deux côtés, tenant chacun le bout d'une corde tendue en travers, & ils la baiſſent pour laiſſer entrer dans l'intérieur de la place celui qui ne s'y rend que pour obéir aux ordres du Monarque.

Habits & armes des ſoldats.

L'habillement des ſoldats conſiſte ſeulement dans une piéce de trois ou quatre aunes de toile, dont ils ſe couvrent le devant & le derriere du

corps. Ils portent leurs cheveux longs & relevés ſur la tête par un gros nœud comme ceux des femmes, & ils mettent par-deſſus un morceau de toile à trois pointes, dont l'une vient ſur le milieu de la tête, & les deux autres ſe lient ſur le chignon. Les armes de l'infanterie ſont l'épée & le mouſquet. L'épée, qui leur tient lieu de cimeterre, pend à un ceinturon; la lame en eſt large, & bleſſe également de pointe & de taille. Les canons de leurs mouſquets ſont plus forts que ceux des nôtres, d'un meilleur fer, & ſe conſervent plus long-temps nets. La cavalerie eſt armée de l'arc, de la fleche, de la rondache & du marteau d'armes, avec le pot en tête & la jaque-de-maille qui pend par derriere depuis le pot juſqu'à l'épaule.

Mariages des habitants de Golkonde.

Les peres & les meres ſe chargent du ſoin de marier leurs enfants, & il paroît qu'ils y ſongent de bonne heure, puiſqu'on marie quelquefois des garçons de cinq ans avec des filles de trois ans. A la vérité, on ne les laiſſe vivre familierement enſemble, que lorſqu'ils ont un âge propre à cette union; & par rapport au climat du pays, cet âge eſt ſouvent de dix ans pour les filles, & de douze ou treize pour les garçons. Les peres choiſiſſent toujours un parti dans leur Tribu, ou même dans leur propre famille, & n'ont aucun égard aux dégrés de parenté, excepté néanmoins celui de frere & de ſœur. Bien loin qu'un pere donne une dot à ſa fille en la mariant, il reçoit des préſents du mari qu'il lui a choiſi. La cérémonie du mariage conſiſte à placer les deux époux dans un palanquin, & à les promener ainſi par les rues & les places publiques. A leur retour un Brahmine étend un drap ſous lequel il fait mettre la jambe nue du mari, & ordonne au jeune homme de mettre ſon pied ſur celui de la jeune fille, qui a auſſi la jambe ſous le drap. Après cette cérémonie le mariage eſt fait, & les peres & meres de l'époux & de l'épouſe emmenent chacuns leur enfant juſqu'au temps déterminé pour la réunion du mari & de la femme. Si le mari meurt le premier, ſa veuve ne peut jamais paſſer à de ſecondes nôces, & ſa condition eſt des plus triſte. Cette loi n'excepte pas même les femmes qui n'ont point vécu avec leur mari. Une veuve eſt étroitement renfermée dans la maiſon de ſon pere, où elle eſt occupée aux ouvrages les plus fatiguants, & privée en même temps de toutes ſortes d'amuſements & de plaiſirs. Une contrainte ſi pénible & ſi dure eſt cauſe que ſouvent les veuves prennent la fuite pour mener une vie plus douce: mais dans ce cas elles s'éloignent de leur famille, car elles courroient riſque d'être empoiſonnées par leurs parents qui ſe font honneur de cette cruauté.

Funérailles à Golkonde.

L'uſage laiſſe indifféremment aux habitants de Golkonde la liberté de brûler leurs morts ou de les enterrer. On jette les cendres des uns dans la riviere la plus voiſine, & on enſevelit les autres, les jambes croiſées, dans la poſture où l'on a coutume de s'aſſeoir. La tradition du pays rapporte que les femmes anciennement étoient ſi fort livrées à la débauche, qu'elles empoiſonnoient leurs maris pour s'y abandonner plus librement. Dans la vue de remédier à ce déſordre qui étoit répandu dans toutes les Tribus, on inſtitua la loi qui oblige les femmes à ſe brûler avec leurs maris. Cet uſage ſubſiſte encore dans pluſieurs cantons des Indes, mais il eſt preſque aboli à Golkonde. Comme on laiſſe néanmoins aux veuves la liberté de ſuivre l'objet de leur tendreſſe, on en voit quelquefois qui préférent une mort

ROYAUME DE GOLKONDE.

prompte à l'ennui & aux peines d'un long veuvage. Lorſqu'une femme a pris la réſolution de ſe brûler avec le corps de ſon mari, elle ſe pare de ſes plus riches ornements, & ſe fait accompagner de ſes parents & de ſes amis juſqu'à la foſſe, où elle doit être la proye des flammes. Elle chante pendant tout le chemin, & lorſqu'elle eſt arrivée, elle ſe repoſe quelque temps ſur le bord de la foſſe, entretient d'un air tranquille tous ceux qui viennent lui faire leurs adieux, & ſe précipite enfin dans la foſſe. Alors ſes parents & ſes amis ſe hâtent de jetter de la terre ſur ſon corps.

Etats du pays.

Le pays de Golkonde qui abonde en toutes ſortes de fruits, eſt d'ailleurs fort riche en pierreries, dont il y a une mine à Colour. La plus grande partie de celles de Raolkonde, qui eſt dans ſon voiſinage, eſt apportée dans ce Royaume, duquel on tire auſſi beaucoup de ſel & de toiles peintes. Il eſt tributaire du Grand Mogol. Ses principales Villes ſont Golkonde, Maſulipatan, Colour. Toutes les Nations de l'Europe ont des comptoirs à Maſulipatan.

CHAPITRE XXI.

ROYAUME DE PÉGU.

Figure & caractere des Péguans.

SUivant le rapport unanime de tous les Voyageurs, il regne une grande corruption dans les mœurs des habitants de Pégu, & les femmes qui ſont preſque nues cherchent tous les moyens de plaire aux Etrangers. Leurs maiſons ſont d'une mal-propreté qui paroît ſans exemple en Aſie, & ils ne font pas difficulté d'y laiſſer entrer leurs porcs. Ce peu de goût pour la propreté eſt cauſe qu'ils ont une mauvaiſe odeur; & comme avec ce défaut ils ont la peau baſanée, leur aſpect eſt rebutant au premier abord. Cependant la plûpart ſont d'une taille avantageuſe.

Religion de Pégu.

Les Péguans dans leur ſyſtême religieux admettent deux principes; l'un auteur du bien, & l'autre auteur du mal. Ils rendent à l'un & à l'autre de ces Principes à peu près le même culte; mais les offrandes & les préſents ſont toujours en faveur du dernier. Dans les diſgraces ou les maladies qui leur arrivent, ils font des vœux pour engager le mauvais Principe à ceſſer de les perſécuter; & s'ils croyent avoir obtenu ce qu'ils déſirent, ils s'acquittent de leurs vœux avec la fidélité la plus ſcrupuleuſe. Leurs Prêtres les entretiennent dans ces appréhenſions, & s'attribuent la connoiſſance de ce qui peut être agréable, ou déplaire au mauvais Eſprit. En conſéquence ils réglent les cérémonies que les Péguans doivent obſerver pour ſe rendre le mauvais Eſprit favorable, ou pour l'empêcher au moins de leur nuire. La crainte que ces peuples ont de cet Eſprit eſt ſi continuelle & ſi vive, que s'ils voyent un homme maſqué, ils prennent la fuite avec toutes les marques de la plus grande frayeur, dans l'idée que c'eſt ce redoutable Monſtre qui ſort de l'enfer pour les tourmenter.

Talapoins du Pégu.

Outre les Prêtres de Pégu, il y a un Ordre de Religieux qui portent,

comme à Siam, le nom de Talapoins, & qui deſcendent ſans doute des Talapoins Siamois. Ils ne vivent que d'aumônes, & ſont tellement réverés des Péguans, que le peuple boit avec empreſſement l'eau qui a ſervi à laver leurs mains. L'habitation de ces Religieux eſt au milieu des bois dans des eſpeces de cages qu'ils ſe font conſtruire au ſommet des arbres pour ſe garantir de l'attaque des tigres dont le pays eſt rempli. A chaque nouvelle lune, les Talapoins vont dans les villes, y aſſemblent le peuple au ſon d'une cloche ou d'un baſſin, & prêchent à haute voix. Dans leurs diſcours ils s'efforcent de combattre les ſuperſtitions auſquelles les Péguans ſont attachés, & cherchent à établir les préceptes de la loi naturelle. Ils croyent que l'exacte obſervation de cette loi ſuffit pour mériter des récompenſes dans une autre vie. Prévenus de cette idée, les Talapoins ſont extrêmement charitables envers leurs compatriotes & les Etrangers. Lorſqu'ils meurent, leurs funérailles ſe font aux dépens du Public, & le peuple dreſſe un bucher des bois les plus eſtimés pour brûler leur corps : on en jette les cendres dans la riviere, mais on recueille leurs os avec ſoin, & on les enterre au pied de l'arbre qui a ſervi d'habitation au Talapoin défunt.

Les Péguans ont une ſi haute opinion de la ſainteté des crocodiles, qu'ils regardent comme un bonheur d'en être dévorés, & ils n'ont gueres moins de vénération pour les ſinges. On prétend que ces peuples n'admettent point un culte régulier, qu'on ne voit point de Temples dans tout le pays, & qu'il n'y a dans toute l'année que cinq fêtes ſolemnelles, qui ſont déſignées par le nom général de *Sapens*, mais qui ont chacune un nom particulier. La premiere qui s'appelle *Giachie* ſe célebre à ſix milles de la capitale, & toute la Cour y aſſiſte avec beaucoup de pompe & de magnificence. La ſeconde nommée *Catina-Giaimo*, a pour théâtre la capitale même, où les principaux habitants dreſſent des pyramides de différentes formes, autour deſquelles ils mettent pendant la nuit des flambeaux & des bougies pour éclairer ceux qui vont faire leurs adorations au bon Principe. La troiſieme qui ſe nomme *Segienou* ſe fait à l'honneur du mauvais Principe, en préſence du Roi, de la Reine & de leurs enfants, qui ne manquent pas d'y aſſiſter dans des chars magnifiques. La quatrieme à laquelle on donne le nom de *Daiche* eſt la fête de l'eau ; elle conſiſte dans le plaiſir que toute la Nation, ſans excepter le Roi & la Nobleſſe, prend à ſe jetter de l'eau dans les rues & dans les places publiques. Enfin la cinquieme qu'on appelle *Denon*, ne ſe célebre que ſur la riviere. C'eſt une courſe de barques qui reçoit beaucoup d'éclat de la préſence du Roi & de toute ſa Cour. Le premier prix de la viteſſe & de l'agilité des rameurs eſt une ſtatue d'or ; le ſecond une ſtatue d'argent, & tous les autres concurrents ſont expoſés à la raillerie des ſpectateurs.

La forme des mariages dans le Royaume de Pégu ſert de preuve à ce qu'on avance des mœurs irrégulieres des Péguans. Lorſqu'un homme a deſſein de prendre une femme, il l'achete des parents de la fille, à qui il donne une dot plus ou moins forte, ſuivant les conventions qu'il fait avec eux. Si le dégoût ſuit de près la poſſeſſion, il eſt libre de renvoyer ſa femme qui retourne alors dans ſa famille. Les femmes jouiſſent auſſi du droit d'abandonner leurs époux, mais elles ſont obligées auparavant de les rembourſer de ce qu'ils

ROYAUME DE PÉGU.

ont dépensé pour les obtenir. Les peres s'empressent d'offrir leurs filles aux Etrangers, & conviennent avec eux d'un prix qui se régle sur le temps que ces sortes de mariages doivent durer. Lorsque les Etrangers quittent le pays, leurs prétendues femmes sont reçues volontiers par leurs peres & meres, & trouvent bientôt les occasions d'épouser quelque Péguan. Si l'Etranger reparoît dans le pays au bout de quelque temps, il peut exiger qu'on lui loue de nouveau la femme qu'il a déjà eue. Dans ce cas le véritable mari consent à livrer son épouse à l'Etranger, & il la reprend à son départ.

Les principales richesses du Royaume de Pégu sont le riz, la porcelaine, le musc, la lacque, l'or, l'argent & les pierreries. La plûpart des maisons de Pégu, capitale du Royaume de ce nom, ne sont bâties que de cannes, ou de roseaux. Il se fait dans cette ville un grand commerce, dont le plus considérable est celui de rubis, qu'on apporte d'Ava.

CHAPITRE XXII.

ROYAUME DE SIAM.

Figure des Siamois.

EN général les habitants naturels du Royaume de Siam sont plûtôt petits que grands, mais ils ont le corps bien fait. La figure du visage dans les hommes, comme dans les femmes, tient plus de la losange que de l'ovale, c'est-à-dire, qu'il est large & élevé par le haut des joues, & tout d'un coup leur front se rétrécit & se termine presqu'autant en pointe que le menton. Ils ont les yeux petits, d'une vivacité médiocre, & le blanc en est ordinairement jaune. Leurs joues sont creuses, parce qu'elles sont trôp élevées par le haut; ils ont la bouche grande, les lévres grosses & pâles, & les dents fort noires. Leur teint est grossier, d'un brun mêlé de rouge, à quoi le hâle contribue, sans doute, autant que la naissance. La grandeur des oreilles est une partie essentielle de leur beauté, & ce goût est le même parmi tous les Orientaux, cette différence néanmoins, que les uns tirent leurs oreilles par le bas pour les allonger, & ne les percent qu'autant qu'il est nécessaire pour y mettre des pendants; au lieu que d'autres, après les avoir percées, aggrandissent le trou peu à peu en y fourrant des bâtons, & le rendent enfin assez ouvert pour y passer le poing. Celles des Siamois sont naturellement grandes sans que l'art y contribue, & ils ont les cheveux noirs, plats & épais. Les hommes & les femmes les portent si courts, qu'ils ne descendent autour de leur tête qu'à la hauteur des oreilles.

Les Siamois ont la tête & les pieds nuds, & ils portent seulement autour des reins & des cuisses jusqu'au-dessous du genou une piece de toile peinte d'environ deux aunes & demie de long. Quelquefois au lieu d'une toile peinte, c'est une étoffe de soie, ou toute unie, ou bordée d'une broderie d'or ou d'argent. Les Mandarins ajoutent à leur pagne une chemise de mousseline, qui leur sert de veste ou de juste-au-corps. Ils la dépouillent & se l'entortillent au milieu du corps, quand ils abordent un Mandarin supérieur.

LES SIAMOIS.

ſupérieur en dignité pour lui témoigner qu'ils ſont diſpoſés à recevoir ſes ordres. Ces chemiſes, qui n'ont pas de collet, ſont ouvertes par devant, & laiſſent voir l'eſtomac. Les manches ont environ deux pieds de tour, & ſans être froncées par le haut ni par le bas, elles tombent preſque juſques ſur le poignet. Le corps de ces chemiſes eſt ſi étroit, que ne pouvant paſſer & deſcendre par deſſus le pagne, il s'y arrête par pluſieurs plis. Dans l'hyver les Seigneurs mettent quelquefois ſur leurs épaules une piece d'étoffe ou de toile peinte en forme de manteau ou d'écharpe, dont ils paſſent avec aſſez de grace les bouts autour de leurs bras.

Habillement du Roi.

Le Roi de Siam porte une veſte de quelque beau brocard, dont les manches ſont fort étroites, & lui viennent juſqu'aux poignets. Cette veſte eſt toujours ſous ſa chemiſe, qui eſt garnie ordinairement de dentelle. Il n'eſt permis à perſonne d'avoir une veſte comme le Roi, à moins qu'il ne la donne lui-même; & c'eſt un préſent qu'il ne fait gueres qu'à ſes principaux Officiers. Il leur fait auſſi préſent quelquefois d'une veſte d'écarlate qui ne doit leur ſervir qu'à la guerre ou à la chaſſe, & qui deſcend juſqu'aux genoux. Cette veſte a huit ou dix boutons par devant, & les manches en ſont larges, courtes, & dénuées de toute eſpece d'ornement. C'eſt un uſage général à Siam que le Roi & tous ceux qui le ſuivent à la guerre ou à la chaſſe, ſoient vêtus de rouge. Les chemiſes mêmes qu'on donne aux ſoldats ſont teintes de cette couleur, & aux jours des fêtes ſolemnelles ils paroiſſent ſous les armes avec cet habillement.

Coëffures des Siamois de tout état.

Le bonnet blanc, haut & pointu, eſt une coëffure de cérémonie que le Roi & ſes Officiers portent également; mais le bonnet du Roi de Siam eſt orné d'un cercle ou d'une couronne de pierreries, & ceux de ſes Officiers ont divers cercles d'or, d'argent ou de vermeil, qui font la diſtinction de leurs dignités. Les Siamois ne ſe ſervent de ces bonnets que devant le Roi, dans leurs Tribunaux ou dans les occaſions d'éclat. Leur uſage eſt de les attacher avec un cordon qui leur paſſe ſous le menton, & jamais ils ne les ôtent pour ſaluer. Ils n'eſtiment les chapeaux que dans les voyages, & le Roi en a de toutes ſortes de couleurs qui ne voyent le jour que dans ces occaſions. Le peuple, qui connoît peu cette ſorte de délicateſſe, ne daigne ſeulement pas ſe couvrir la tête contre l'ardeur du ſoleil, on n'employe pour cela qu'un ſimple morceau de toile. A l'égard des chauſſures, les Mahométans ont introduit à Siam la coutume de porter des babouches, eſpeces de ſouliers pointus ſans talons & ſans quartier. Les Siamois quittent ces chauſſures avant que d'entrer dans les appartements, afin de ne les point ſalir. D'ailleurs le reſpect qu'ils doivent au Roi ou aux perſonnus du plus haut rang, les oblige d'avoir les pieds nuds.

Habillement des femmes.

Les femmes attachent différemment des hommes leur pagne autour de leur corps; car elles le laiſſent tomber dans ſa largeur, pour former une jupe étroite qui leur deſcend juſqu'à la moitié des jambes; au lieu que les hommes le relevent entre les cuiſſes en y repaſſant l'un des deux bouts qu'ils tiennent plus long que l'autre, & qu'ils attachent par derriere au moyen d'une ceinture. L'autre bout pend par devant, & comme les Siamois n'ont pas de poches, ils nouent à leur pagne leur bourſe de betel. Les hommes riches, ou plus propres que le commun du peuple, portent

LES SIAMOIS.

deux pagnes l'un ſur l'autre, pour conſerver un air de propreté & de fraîcheur à celui qui eſt par deſſus. Au pagne près, les femmes ſont communément nues, & elles n'ont pas l'uſage des chemiſes de mouſſeline. Dans les conditions relevées, elles portent une écharpe, dont elles font quelquefois paſſer les bouts autour de leurs bras; mais le bel air veut qu'elles mettent ſimplement cette écharpe ſur leur ſein, & qu'elles en abattent un peu les plis. Les deux bouts jettés deſſus les épaules pendent par derriere.

Les enfans vont ſans pagne juſqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, & quand ils l'ont une fois pris, on ne cherche point à le leur ôter pour les châtier; car les Siamois trouvent que la méthode des Européens bleſſe la pudeur. Les Siamois ont tant de ſcrupule ſur ce qui concerne la bienſéance, qu'ils ne quittent pas leur pagne pour ſe coucher, ou pour ſe baigner. Ils ſe contentent d'en changer ſouvent pour s'entretenir le corps propre. Les pagnes d'une certaine beauté, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont brodés, ou de toile peinte fort fine, ne peuvent être portés que lorſque le Roi en a accordé la permiſſion. C'eſt un uſage commun parmi tous les Siamois d'avoir aux trois derniers doigts de la main des bagues, dont le nombre n'eſt point fixé. Les colliers ne ſont pas connus à Siam, mais les femmes & les enfants de l'un & de l'autre ſexe n'oublient pas de ſe parer de pendants d'oreilles. Ces ornements ont la forme d'une poire & ſont d'or, d'argent ou de vermeil. Les jeunes garçons & les jeunes filles de bonne maiſon portent des braſſelets, mais ſeulement juſqu'à l'âge de ſix ou ſept ans, & ils ont aux bras & aux jambes des anneaux d'or ou d'argent.

Le ſoin des Siamois pour leurs perſonnes les occupe preſque ſans ceſſe. Ils ſe baignent trois ou quatre fois le jour, & ſe parfument en pluſieurs endroits du corps. Ils mettent ſur leurs levres une eſpece de pommade de ſenteur qui les rend encore plus pâles qu'elles ne ſont naturellement, & ils croiroient faire une impoliteſſe à ceux qu'ils vont voir, s'ils ne ſe lavoient pas immédiatement auparavant. Ils ſe font alors une marque blanche ſur la poitrine avec de la craye, pour faire connoître qu'ils ſortent du bain. Ils ont deux ſortes de maniere de le prendre, l'une en ſe mettant dans l'eau, & l'autre en s'en faiſant répandre ſur le corps à diverſes repriſes; & cette ſeconde ſorte de bain dure quelquefois plus d'une heure. Ils n'ont pas beſoin de faire chauffer l'eau pour leurs bains domeſtiques, parce qu'elle eſt aſſez chaude par elle-même. Quoiqu'ils affectent de ſe noircir les dents, le ſoin qu'ils en prennent eſt extrême. Ils lavent leurs cheveux avec des eaux & des huiles parfumées, & ils ſe ſervent de peignes de la Chine, qui ne ſont qu'un amas de pointes ou de dents liées étroitement avec du fil d'archal. Ils s'arrachent la barbe, dont ils ont fort peu pour l'ordinaire; mais ils ne ſe coupent jamais les ongles. C'eſt une beauté ſelon eux, & ils ſe contentent de les tenir propres.

Leur architecture & leurs maiſons.

Si les Siamois ſont ſimples dans leurs habits, ils ne le ſont pas moins dans leurs logements, dans leurs meubles & dans leur nourriture. Leurs maiſons ſont petites, mais accompagnées d'aſſez grands eſpaces. Des claies de bambou fendu, ſouvent peu ſerrées, en ſont les planchers, les murs & les combles. Les piliers ſur leſquels elles ſont élevées pour éviter l'inondation, ſont des bambous plus gros que la jambe. Leur hauteur au deſſus

LES SIAMOIS.

de la terre eſt d'environ treize pieds, parce que l'eau s'éleve quelquefois d'autant. Le nombre des piliers eſt de quatre ou ſix, ſur leſquels ils mettent en travers d'autres bambous au lieu de poutres. L'eſcalier eſt une véritable échelle, qui pend en dehors comme celles des moulins à vent. Les étables mêmes ſont en l'air, avec des rampes de claies par où les animaux peuvent y monter. Le foyer des maiſons eſt une corbeille pleine de terre, ſoutenue comme un trépied ſur trois bâtons.

Les grands Officiers de la Cour ont des maiſons de menuiſerie qu'on prendroit pour de grandes armoires. Le maître, ſa principale femme & leurs enfants logent ſeuls dans ce bâtiment. Chacune des autres femmes avec ſes enfants; & chaque eſclave avec ſa famille ont de petits logements ſéparés, qui compoſent autant de ménages différents, mais qui ſont renfermés dans la même enceinte de bambous. Les Européens, les Chinois & les Mores habitués dans le Royaume de Siam, y bâtiſſent des maiſons de briques, avec des appentis en forme de hangards ouverts, qui arrêtent le ſoleil ſans ôter l'air. Les appartements de ces maiſons ſont grands & magnifiquement ornés. Le Palais de Siam, celui de Louvo & pluſieurs Pagodes ſont auſſi de briques; mais ces édifices ſont bas, & n'ont qu'un étage comme les maiſons du peuple. La forme des Pagodes reſſemble aſſez à celle des Chapelles en Europe, mais elles n'ont ni voûte, ni plafond, & ſont garnies ſeulement d'une charpente qui ſoutient les tuiles, & qui eſt verniſſée de rouge avec quelques filets d'or. Au reſte les Siamois ne connoiſſent pas d'autre ornement extérieur pour les Palais & les Temples, que dans les combles qu'ils couvrent de cette ſorte d'étain qu'ils nomment *Calin*, ou de tuiles verniſſées de jaune à la maniere de la Chine.

Le Palais de Siam ne laiſſe pas de ſe nommer le Palais d'or, parce qu'il a quelque dorure dans l'intérieur. Les ſallons de ce même Palais & ceux de celui de Louvo, où furent reçus des Envoyés de France, étoient revêtus d'un lambris verniſſé de rouge, avec quelques filets & des feuillages dorés. Les planchers étoient couverts de tapis de pieds, & la Loubere vit à Louvo la ſalle de l'Audience déjà toute garnie de glaces de miroir, que l'eſcadre Françoiſe avoit apportées au Roi de Siam. Le même Voyageur décrit ainſi la ſalle du Conſeil. Dans le fond, dit-il, il y avoit un ſopha de la forme d'un grand bois de lit, dont les quenouilles & les tringles étoient couvertes d'une lame d'or, & le fond garni d'un tapis. D'ailleurs, il n'y avoit ni rideaux, ni aucune autre ſorte de garniture. A l'endroit du chevet étoient en pile les couſſins ſur leſquels le Roi s'appuyoit. Le mur à droite du ſopha offroit un beau miroir, que le Roi de France avoit envoyé au Roi de Siam. On voyoit encore pour unique meuble, un fauteuil doré, dans lequel ce Prince ſe montra aux Envoyés, & un *Tiab*, c'eſt-à-dire, une coupe pour le betel, haute d'environ deux pieds, revêtue d'argent fort bien travaillé, & dorée en quelques endroits.

Les bâtiments, ou maiſons des Siamois un peu diſtingués, n'ont qu'un étage, non plus que celles de tout le reſte des habitants du pays; mais cet étage eſt plus ou moins élevé du rez de chauſſée, ſuivant la qualité de celui qui occupe le logement. On voit que toutes les maiſons, pour peu qu'elles ayent d'étendue, ont pluſieurs appartements de hauteur inégale. Le

LES SIAMOIS.

logement du Roi, par exemple, & celui de ſes femmes ſont plus élevés que tout le reſte du Palais, & plus une piece en eſt proche, plus elle s'éleve à l'égard de celle qui la précede. Il y a toujours quelques marches à monter de l'une à l'autre juſqu'à la derniere, qui ſe trouve à peu de diſtance de la terre. La même inégalité s'obſerve dans les plafonds & les toits, qui ſont plus bas, à meſure qu'ils couvrent une piece plus baſſe. Cette ſucceſſion de toits inégaux eſt une marque diſtinctive des degrés de grandeur. Le Palais de Siam en a ſept, qui ſortent ainſi ſucceſſivement les uns des autres, & les grands Officiers en ont juſqu'à trois. Quelques tours quarrées qui s'élevent en divers endroits du Palais ont auſſi pluſieurs combles. On remarque la même gradation dans les Pagodes, & lorſqu'elles ont trois toits, le plus élevé eſt pour l'Idole, & les deux autres pour le peuple.

Meubles des Siamois.

Les meubles de la plus grande partie des Siamois ſont peu magnifiques. Ils conſiſtent dans des lits, une table & quelques ſiéges. Le bois de lit eſt un chaſſis fort étroit & natté, mais ſans doſſier & ſans quenouilles, & pluſieurs Siamois n'ont même pour tout lit qu'une natte de jonc. Leur table eſt un plateau à bords relevés & ſans pieds. Des nattes de joncs plus ou moins fines compoſent les ſiéges, & perſonne ne peut ſe ſervir de tapis de pieds, ſi le Roi ne lui en a pas fait don. Les perſonnes riches ont de plus que les autres des couſſins pour s'appuyer. Tous les habitants Naturels n'ont à table ni nappe, ni ſerviettes, ni cuilliers, ni fourchettes, ni couteaux. On leur ſert des morceaux tout coupés dans de la vaiſſelle de porcelaine ou d'argile, & ils boivent dans des vaſes de cuivre. Le bois ſimple ou verniſſé, le coco & le bambou ſont la matiere de tous les autres uſtenſiles; car chez les Particuliers on voit peu de vaſes d'or ou d'argent. Leurs ſceaux à puiſer de l'eau ſont de bambou fort proprement entrelacé.

On attribue à la chaleur du climat le peu d'appétit qu'on remarque parmi les Siamois. D'ailleurs, ils préparent fort mal leurs aliments, & n'aiment que le poiſſon pourri, les inteſtins des animaux terreſtres & des inſectes grillés. En général les viandes du pays ſont coriaces, peu ſucculentes & indigeſtes, au point que les Européens qui ſéjournent quelque temps à Siam, ſont embarraſſés ſur le choix des nourritures.

Religion du pays.

Deux Voyageurs qui ont écrit ſur le ſyſtême religieux des Siamois, ne ſont pas d'accord entr'eux ſur pluſieurs articles. L'un (1) aſſure que les Siamois n'ont dans toute leur doctrine religieuſe aucune idée raiſonnable de la Divinité; qu'ils ne connoiſſent ni l'éternité, ni la ſageſſe, ni la toute-puiſſance de l'Etre ſuprême, & qu'ils croyent que les Dieux qu'ils adorent ont été des hommes. L'autre (2), ſur les obſervations duquel on doit le plus compter, vû ſa qualité de Théologien, déclare d'abord que la Religion Siamoiſe eſt fort biſarre, & trop difficile à approfondir. Voici néanmoins, ſelon ſon témoignage, ce qu'on a pû démêler dans une matiere ſi obſcure. Les Siamois croyent un Dieu, mais ils entendent par ce grand nom un Etre compoſé d'eſprit & de corps, dont le propre eſt de ſecourir les hommes. Ce ſecours conſiſte à leur donner une loi; à leur preſcrire les moyens

(1) La Loubere.
(2) Le P. Tachard.

de bien vivre; à leur enſeigner la véritable Religion & les ſciences qui ſont néceſſaires à leurs beſoins. Les perfections qu'ils lui attribuent ſont l'aſſemblage de toutes les vertus morales dans leur degré le plus éminent, qu'il doit à l'exercice continuel qu'il en a fait dans une infinité de corps par leſquels il a paſſé. Il eſt, ſuivant leurs idées, exempt de paſſions, & il ne reſſent aucun mouvement qui puiſſe altérer ſa tranquillité. Avant que d'arriver à ce ſublime état, une application extrême à vaincre ſes paſſions a produit dans ſon corps un changement ſi prodigieux, que ſon ſang en eſt devenu blanc. Il a le pouvoir de ſe montrer, ou de ſe rendre inviſible aux yeux des hommes, & dans un inſtant, par la force de ſes deſirs, il peut ſe tranſporter d'une extrémité du Monde à l'autre. Il ſçait tout; mais ſa ſcience n'eſt pas renfermée, comme celle des hommes, dans une ſuite de raiſonnements. Elle conſiſte dans une vûe claire & ſimple, qui lui repréſente tout d'un coup les préceptes de la loi, les vices, les vertus & les ſecrets les plus cachés de la Nature; le paſſé, le préſent & l'avenir; le ciel, la terre, le paradis, l'enfer; toutes les parties du Monde que nous voyons, & ce qui ſe paſſe même dans d'autres Mondes que nous ne connoiſſons pas. Il ſe rappelle avec clarté tout ce qui lui eſt arrivé depuis la premiere tranſmigration de ſon ame juſqu'à la derniere. Après cette derniere tranſmigration, le Dieu Siamois meurt pour ne plus renaître, c'eſt-à-dire, qu'il eſt délivré pour toujours de la ſenſibilité aux maux de la vie. Alors un autre Dieu lui ſuccede, & le regne de chaque Divinité dure un certain nombre d'années. LES SIAMOIS.

Après ce qui a été dit ci-devant dans le chapitre de Malabar, touchant le peu de fond qu'il y a à faire ſur ce que les Voyageurs nous rapportent du ſyſtême religieux des différentes contrées des Indes, il doit paroître ſurprenant que je faſſe ici mention du récit que le P. Tachard en a fait, & c'eſt au premier coup d'œil me trouver en contradiction avec moi-même. Je vais donc répondre d'avance aux reproches qu'on pourroit me faire là-deſſus, & ſans ceſſer d'inſiſter ſur le peu de foi qu'on doit ajouter aux relations des Voyageurs à ce ſujet, j'ai cru devoir donner un échantillon de ce qu'on lit dans ces relations. Par cet échantillon on ſe trouve en état de juger combien il regne d'obſcurité & de ſentiments contraires les uns aux autres dans les deſcriptions des Voyageurs, ſur les opinions religieuſes des peuples éloignés de notre région. Dans tous les détails que je donnerai par la ſuite des autres habitants de l'Inde, je ne parlerai plus de Religion.

Talapoins. Le nom que les Portugais ont donné aux Prêtres ou Religieux à Siam, eſt celui de Talapoins, & ce nom tire ſon origine de l'eſpece d'éventail que ces Prêtres ont preſque toujours à la main, & qui s'appelle *Talapa*. Les Talapoins, dans la langue de leur pays, s'appellent *Tchaoucou*; mais comme le nom de Talapoins a prévalu dans l'eſprit des Européens, je n'en donnerai pas d'autres à ces eſpeces de Religieux. Il y en a parmi eux qui vivent dans les bois, afin de n'avoir aucun commerce avec les hommes; & ceux-là ſont regardés avec une grande vénération. Les autres, qui ſont plus nombreux, ſont habitués dans les villes & dans les villages. Le peuple croit que leur inſtitut vient du ciel, & qu'il fut apporté ſur la terre par un Ange. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'eſprit de leur inſtitution eſt

LES SIAMOIS.

de racheter par une vie pénitente les péchés de ceux qui leur font l'aumône. Les Couvents des Talapoins occupent un grand terrein quarré, qui eſt environné d'une clôture de bambou. Le centre étant la place d'honneur, ſuivant l'idée des Siamois, les Talapoins placent leur Temple directement au milieu de leur enclos. Les extrémités de l'eſpace, le long de la clôture, ſont bordées par des cellules, quelquefois en double & triple rang. Ces cellules ſont autant de petites maiſons iſolées qu'on éleve ſur des piliers pour les préſerver des inondations, & celle du Supérieur eſt diſtinguée par ſa grandeur & ſon élévation. Le terrein que le Temple contient eſt bordé par quatre murs, qui laiſſent entr'eux & les cellules un vaſte eſpace, auquel on peut donner le nom de cour. Dans quelques Couvents, ces murs ne tiennent à aucun bâtiment, & ne ſervent qu'à renfermer le Temple & pluſieurs pyramides; dans d'autres on fait le long des murs regner des galeries couvertes, qui reſſemblent aux cloîtres d'Europe, & ſur un contre-mur à hauteur d'appui, bâti autour de ces galeries, on voit une ſuite d'Idoles ſouvent parfaitement bien dorées.

Les Talapoins ſont diviſés en quatre Ordres, ſçavoir, celui des *Nens* ou *Oc-Nens*, celui des *Picous*, celui des *Badlouangs* & celui des *Sancrats*. Les Nens ſont comme des Novices, & leur état approche de celui des Clercs en Europe. Les Picous peuvent être comparés à nos Diacres, & les Badlouangs à nos Prêtres. L'Ordre des Sancrats eſt le plus conſiderable, & répond en quelque façon au titre & au pouvoir de nos Evêques. La fonction des Nens eſt de ſervir les Badlouangs, qui ont chacun deux ou trois de ces petits Moines dans leurs cellules. Quoique l'état des Nens ne ſoit pas cenſé entierement Religieux, ils ne laiſſent pas de porter l'habit de l'Ordre, & de ſe raſer la tête & les ſourcils comme les autres Moines. On les reçoit dès l'âge de cinq ou ſix ans, & il y en a pluſieurs qui vieilliſſent dans cette condition, & dans l'exacte obſervation du célibat auquel la regle les engage. Les Prêtres ne mangent point en communauté, & quoiqu'ils exercent l'hoſpitalité à l'égard des ſéculiers, ſans en excepter les Chrétiens, il leur eſt défendu de ſe communiquer les aumônes qu'ils reçoivent. L'unique but de cet uſage eſt apparemment de les aſſujettir tous à la fatigue de la *quête*. Les Talapoins ont aux deux côtés de la porte de leurs cellules deux loges, pour recevoir les paſſants qui leur demandent une retraite pendant la nuit.

Tous les Talapoins, de quelqu'ordre qu'ils ſoient, ſont vêtus de même, & ont la tête & les pieds nuds comme le reſte du peuple. Quatre piéces, outre le pagne, compoſent leur habillement; l'une nommée *Angſa*, eſt une eſpéce de bandouliere, large de cinq ou ſix pouces, qui leur deſcend de l'épaule gauche ſur la hanche droite, où elle s'attache avec un ſeul bouton. La ſeconde piéce, eſt une eſpéce de ſcapulaire de toile jaune, qui a exprès pluſieurs piéces en différents endroits. Ce ſcapulaire deſcend juſqu'aux pieds, par derriere & par devant, mais il laiſſe les deux bras libres. L'épaule gauche des Talapoins eſt encore chargée d'un autre morceau de toile, qu'ils portent en forme de chaperon, & qui eſt quelquefois rouge. La quatriéme piece de l'habillement eſt enfin une ſorte d'écharpe qui ſert à entourer le corps, & à ſoutenir le chaperon & la bandouliere. L'uſage des chemiſes de mouſſeline & des veſtes eſt interdit aux Talapoins, & pour quêter, ils

ont un baſſin de fer dans lequel on met les aumônes qu'on leur fait; mais ils doivent porter ce baſſin dans un ſac de toile qui leur pend du côté gauche, aux deux bouts d'un cordon paſſé en baudrier ſur l'épaule droite. Lorſqu'ils ſortent ils ont ſans ceſſe à la main une ſorte de paraſol qui ſe nomme Talapa, & qui les garantit des ardeurs du ſoleil. LES SIAMOIS.

Ces Prêtres ſe raſent la barbe, la tête & les ſourcils, & comme perſonne ne peut toucher à la tête des Supérieurs ſans leur manquer de reſpect, ils ſont obligés de ſe raſer eux-mêmes. La même raiſon ne permet pas aux jeunes Talapoins de raſer les vieux; mais ces derniers raſent les jeunes, & ſe rendent mutuellement le même ſervice entr'eux. Les jours reglés pour ſe raſer arrivent au renouvellement de la lune, & lorſqu'elle entre dans ſon plein. Tous les Siamois, Religieux & Laïcs, ſanctifient ces grands jours par le jeûne, depuis midi juſqu'au lendemain matin. Le peuple ne va point à la pêche ces jours-là, & porte aux Couvents diverſes ſortes d'aumônes, dont les principales ſont de l'argent, des fruits, des pagnes & des bêtes. Si les bêtes ſont mortes elles ſervent de nourriture aux Talapoins, & ſi elles ſont vivantes, ils les laiſſent courir autour du Temple, & n'y peuvent toucher, ſuivant leur regle, que lorſqu'elles meurent d'elles-mêmes. On voit même près de pluſieurs Temples un réſervoir d'eau pour le poiſſon vivant qu'on apporte en aumône.

Réception d'un Picou.

Tout Badlouang peut initier les Nens; mais les Sancrats ſeuls ont droit de recevoir les Badlouangs & les Picous. Il faut que ces derniers ayent au moins vingt ans pour entrer dans leur Ordre, & vingt & un pour être admis à celui des Badlouangs. Dans la conſecration des Picous, le Sancrat récite ſur eux quelques prieres. Il les exhorte enſuite à obſerver ponctuellement les préceptes de la loi à laquelle ils s'aſſujettiſſent; de veiller à la garde du Temple & des Idoles; de tenir l'un & les autres dans une grande propreté; de veiller à la conſervation des anciens rits, & de ne ſouffrir aucun changement en matiere de culte.

Réception d'un Badlouang.

Les Badlouangs ſont reçus avec plus d'appareil que les Picous. Il faut d'abord que celui qui poſtule pour entrer dans cet Ordre, ſe préſente devant le Sancrat, ſe proſterne à ſes pieds, lui témoigne un vif empreſſement d'être initié, & promette une ſomme d'argent. Au jour fixé pour la cérémonie, le Sancrat récite ſur le poſtulant les prieres ordinaires, & lui met entre les mains une grande liſte, où ſont écrits tous les commandements de la loi. Le Récipiendaire eſt alors porté en triomphe ſur les épaules de pluſieurs hommes, & le peuple l'accompagne avec des inſtruments de muſique, lui donnant grand nombre de bénédictions. Si le Badlouang ſe trouve en état de faire une certaine dépenſe, la fête de ſa réception eſt plus brillante, & il eſt placé dans un balon (1) doré conduit par un grand nombre de rameurs, & accompagné d'une longue ſuite de balons fort propres. Preſque tous les Badlouangs reçoivent ces honneurs, parce que pour ſubvenir aux frais que leur coûte cette journée, ils ont coutume quelque temps auparavant de faire une quête dans la ville & dans les campagnes. Leurs parents quêtent auſſi en faveur du poſtulant, & chacun donne volontiers ce qu'il faut.

(1) Eſpece de bateau dont on verra plus bas la deſcription.

LES SIAMOIS.

Chaque Couvent de Talapoins a un Supérieur qui porte le titre de *Tchaou-Vat*, c'eſt-à-dire, Seigneur ou Maître du Couvent, mais tous les Supérieurs ne ſont pas égaux en dignité. Le premier degré eſt celui de Sancrat, & de tous les Sancrats celui du Palais eſt le plus réveré. Cependant les Sancrats n'ont aucune juriſdiction les uns ſur les autres, & les Miſſionnaires ont comparé les Sancrats aux Evêques, & les ſimples Supérieurs aux Curés. En effet, ſuivant le témoignage de la Loubere, les premiers ont ſeuls le droit de faire des Talapoins, comme nos Evêques ont celui d'ordonner des Prêtres. D'ailleurs les Sancrats n'ont aucune puiſſance juridique, ni toute autre eſpece d'autorité ſur le peuple, ni même ſur les Talapoins qui ne ſont pas de leur Couvent, & leurs prérogatives ſe réduiſent à gouverner certains Couvents qui ne peuvent l'être que par des Sancrats. La marque extérieure qui ſert à faire reconnoître ces Couvents de ceux qui n'ont que des Tchaou-Vats, ou ſimples Supérieurs, eſt un amas de pierres placées de diſtance en diſtance autour du Temple, & qui ont une reſſemblance éloignée avec des mitres poſées ſur un pied d'eſtal. Le nombre des Sancrats eſt peu conſiderable, car on n'en voit jamais plus de huit, mais ils ſont au moins deux à la fois. Le Roi donne aux principaux d'entr'eux un nom, un paraſol, une chaiſe & des hommes pour la porter, lorſqu'ils ſe rendent au Palais.

Les Talapoins, de quelque claſſe qu'ils ſoient, ne ſe lient par aucun vœu, & peuvent rentrer dans le monde auſſitôt qu'ils ſont fatigués du joug monaſtique. Tant qu'ils vivent dans le cloître, ils ſont exempts des corvées & des impoſitions, & cet affranchiſſement ſeroit cauſe qu'une multitude de Siamois embraſſeroit l'état religieux, ſi le Roi de Siam, pour prévenir un ſemblable inconvénient, n'eût établi qu'on les examineroit rigoureuſement ſur leur ſcience, c'eſt-à-dire, s'ils connoiſſoient parfaitement la langue du pays & les livres de la Nation. Cette loi a diminué le nombre des Talapoins, parce que l'indolence naturelle aux Siamois leur fait regarder avec effroi la fatigue que toute eſpece d'étude leur occaſionneroit. De plus, ſi pendant tout le temps qu'ils demeurent dans leur profeſſion ils manquoient à l'obligation où ils ſe trouvent de garder le célibat, & que le Roi en fût informé, il les condamneroit ſans remiſſion à la peine du feu. Les Talapoins ſuffiſamment inſtruits de tout ce qu'ils doivent ſçavoir, & ſur la conduite deſquels il n'y a rien à reprendre, ſont chargés d'expliquer au peuple la doctrine contenue dans leurs livres. Les jours marqués pour leurs prédications ſont le lendemain de toutes les nouvelles & de toutes les pleines lunes.

Lorſque la riviere eſt enflée, les Talapoins commencent une eſpece de carême qui dure autant que l'inondation, & qui conſiſte dans un jeûne, ou une privation de toutes ſortes d'aliments depuis midi juſqu'au lendemain. Pendant ce temps ils prêchent tous les jours depuis ſix heures du matin juſqu'à midi, & depuis une heure après midi juſqu'à cinq heures du ſoir. Le Prédicateur eſt aſſis les jambes croiſées dans un fauteuil élevé, & pluſieurs Talapoins ſe ſuccedent dans cet office. Le peuple eſt aſſidu à entendre ces ſermons qu'il applaudit par quelques mots d'uſage en ces occaſions. Le moment où le Prédicateur ſort de ſon fauteuil eſt celui où

il

LES SIAMOIS.

il reçoit les aumônes qu'on lui veut faire; de ſorte que les Talapoins qui peuvent ſouvent prêcher ne manquent jamais de s'enrichir. Outre leur carême, ces Religieux font tous les ans une retraite de trois ſemaines, & redoublent leurs auſterités. Pour ſe recueillir davantage, ils quittent leur Couvent, & vont camper au milieu des bois ſous de petites hutes qu'ils bâtiſſent exprès. Ils ont ſoin de publier que les bêtes féroces n'oſeroient leur faire aucun mal, & qu'ils ne ſongent pas même à ſe garantir de leur approche: mais, ſuivant la remarque de la Loubere, il y a tout lieu de croire qu'ils prennent ſecrettement leurs précautions.

La vie ordinaire que menent les Talapoins eſt aſſez unie. Ils ne ſe levent que lorſqu'ils voyent aſſez clair pour diſtinguer les veines de leurs mains. C'eſt un des préceptes de leur regle, & ils pécheroient s'ils ſortoient plutôt du lit, parce que comme il leur eſt expreſſément défendu d'ôter la vie à aucun être, ils pourroient tuer dans l'obſcurité quelque inſecte qui ſe trouveroit ſous leurs pieds. Dès qu'ils ſont levés, ils ſe rendent au Temple, & y font l'office pendant deux heures, aſſis ſur des nattes les jambes croiſées, & chantant à deux chœurs ſur un ton qui reſſemble à la pſalmodie. L'office qu'ils récitent eſt, à ce qu'on imagine, un abrégé de la vie de leur Légiſlateur, qu'ils interrompent de temps en temps par quelques actes d'adoration. Auſſitôt que l'office eſt achevé, ils s'occupent à balayer le Temple, à orner les autels & à d'autres exercices de cette nature. Enſuite chacun rentre dans ſa cellule, & ceux qui ne reçoivent point de ſecours particuliers de leur famille, vont quêter dans le voiſinage du Temple. Si un Religieux veut ſortir du Couvent, même pour la quête, il en demande la permiſſion à ſon Supérieur, & dans cette intention, il ſe met à genoux, le viſage incliné vers la terre, & prend des deux mains, pour le mettre ſur ſa tête, un dès pieds du Supérieur. Celui-ci entend ce que cette ſoumiſſion veut dire, & il accorde ce que le Religieux lui demande en lui impoſant ſa main droite ſur le corps. Les Talapoins qui vont quêter ſe préſentent aux portes des maiſons ſans proférer une ſeule parole, reçoivent avec reconnoiſſance ce qu'on leur donne, & ſe retirent modeſtement lorſqu'on les refuſe; ce qui arrive rarement. L'heure de leur repas eſt celle de midi, & le reſte du jour ils ne vivent que de fruits. Depuis midi, les Talapoins paſſent le reſte de la journée dans la retraite, dans la méditation, dans l'étude de leurs livres ſacrés, dans la pratique de pluſieurs auſtérités, & dans le repentir de ſes fautes. Sur le ſoir tous les Religieux retournent au Temple, & font le même office que le matin.

Les Talapouines ſont des femmes qui vivent en communauté avec les Talapoins, mais dans des cellules ſéparées. Elles ne ſont admiſes qu'à l'âge de cinquante ans, & ce n'eſt pas une néceſſité que les Sancrats leur donnent l'habit de l'Ordre qui eſt blanc. Un ſimple Supérieur préſide à leur réception, comme à celle des Nens, & quoique ces femmes ſe raſent la tête & les ſourcils, ainſi que les Talapoins, & qu'elles ſuivent à peu près la même regle, elles ne paſſent pas tout-à-fait pour Religieuſes. Leur principal emploi eſt d'aſſiſter à l'office du matin & du ſoir, d'apprêter le repas des Moines, & de viſiter les pauvres & les malades. Elles s'engagent à garder le célibat; cependant lorſqu'elles s'écartent de l'obligation qu'elles ont con- Talapouines.

LES SIAMOIS.

traitée à cet égard, on ne les punit pas avec autant de rigueur que les hommes. Au lieu de les condamner au feu, qui eſt le ſupplice d'un Talapoin ſurpris en galanterie avec une femme, on livre les Talapouines à leur propre famille, qui ſe venge, par une rude baſtonnade, de l'affront qu'elle reçoit. Les Religieux Siamois de l'un & de l'autre ſexe ne peuvent frapper perſonne.

Les Sancrats, à ce qu'on prétend, ſont nommés par le Roi ſeul; à l'égard des Supérieurs ordinaires, ils ſe font à la pluralité des voix, & le choix tombe ordinairement ſur le plus vieux & le plus ſçavant Talapoin. Si un Particulier par piété ou par d'autres raiſons fait bâtir un Temple, il choiſit lui-même quelque ancien Talapoin pour Supérieur de ce nouvel établiſſement, & le Couvent ſe forme peu à peu autour du Temple, & à meſure qu'il ſe préſente de nouveaux ſujets. Chaque cellule ſe bâtit ainſi à l'arrivée de celui qui doit l'occuper.

Les préceptes de la loi que les Talapoins doivent ſuivre, ſont très-multipliés, & deviennent pour la plûpart fort minutieux; mais les principaux & ceux qui paroiſſent les plus raiſonnables, ſont au nombre de dix, & conſiſtent 1°. à ne point mentir; 2°. à ne point voler; 3°. à ne tromperе perſonne; 4°. à ne point rendre de faux témoignages; 5°. à n'avoir point commerce avec la femme d'autrui; 6°. à ne pas même deſirer en jouir; 7°. à ne point tuer les hommes; 8°. à ne point ôter la vie même aux animaux; 9°. à ne ſe point mettre en colere, & 10°. enfin à ne faire uſage d'aucune liqueur forte. Suivant le P. Tachard les laïcs doivent pratiquer exactement les huit premiers préceptes; mais ſelon la Loubere ces préceptes ſe réduiſent à cinq, & obligent à ne tuer perſonne; à ne rien derober; à ne commettre aucune impureté; à ne pas mentir; & à ne pas boire de liqueur qui puiſſe enivrer. Le dernier Voyageur ajoute que la perfection de la loi n'eſt que pour les Talapoins, quoique perſonne ne puiſſe, ſans faire une faute, violer quelques-uns de ces commandements. Un Talapoin péche, ſi en marchant dans les rues, il n'a pas ſes ſens recueillis. Il péche encore s'il ſe mêle des affaires de l'Etat, s'il touſſe pour s'attirer les regards d'une femme, s'il uſe de parfums pour plaire, ou s'il ſe pare avec trop de ſoin.

Mariages des Siamois.

On marie à Siam les filles fort jeunes, & on n'en voit gueres qui paſſent douze ans ſans être demandées en mariage. Ce ſont toujours des femmes âgées, & à qui on reconnoît une bonne réputation, qui ſont chargées par les parents d'un garçon, de faire à ceux de la fille des propoſitions d'alliance. Si les parents de la fille, après avoir conſulté ſon goût, ſont dans l'intention de rendre une réponſe favorable, ils prennent l'heure de la naiſſance du garçon, & donnent aux vieilles courtieres, l'heure à laquelle la fille eſt née, afin que les parents du garçon puiſſent faire leur examen. De part & d'autre on s'adreſſe aux Devins, pour ſçavoir ſi le mariage ſubſiſtera ſans divorce juſqu'à la mort de l'un des deux époux. Le Devin tire preſque toujours un augure avantageux, à moins qu'il ne ſoit porté à annoncer le contraire par quelque motif extraordinaire. Auſſitôt après la déciſion du Devin, le jeune homme rend trois viſites à ſa prétendue, & lui porte un ſimple préſent de betel & de fruits. Les parents des deux familles aſſiſtent à la troiſieme viſite, & on compte en leur préſence la dot de la mariée, & le bien de l'époux,

LES SIAMOIS.

afin qu'en cas de divorce, chacun puiſſe reprendre ce qu'il a mis dans la ſocieté. On remet le tout entre les mains du mari & devant pluſieurs témoins; car il n'y pas d'acte en ces occaſions. Les nouveaux mariés reçoivent des préſents de tous ceux qui compoſent leurs familles, & la fête des nôces ne tarde pas à commencer.

Cette fête ſe célebre chez les parents de la fille, avec les réjouiſſances qui accompagnent preſque par-tout une ſemblable céremonie. On conſtruit exprès une ſalle où ſe rendent dans leur plus grande parure les perſonnes qui ſont invitées. Les convives ſe font toujours ſuivre par leurs eſclaves, qui mangent ordinairement les reſtes du feſtin qu'on a coutume de faire. Si les mariés ſont diſtingués par leur rang, ou par leurs richeſſes, on fait venir dans la ſalle d'aſſemblée, des danſeurs de profeſſion, & d'autres gens de cette eſpece pour amuſer les époux, leurs parents & leurs amis; car il n'eſt point d'uſage qu'ils ſe mêlent aux danſes ni les uns ni les autres. Lorſqu'on eſt ſorti de table, & que les danſes ont duré aſſez longtemps, on promene les mariés en balons, ou ſur des brancards que portent les garçons de la nôce. Au retour de la promenade, on ſe raſſemble dans la ſalle du feſtin, on ſoupe, on prend de nouveaux divertiſſements, & on ne ſonge à ſe retirer qu'au milieu de la nuit. De ce moment l'époux entre dans tous les droits que lui donne le mariage, qui comme on peut voir, ſe fait ſans aucune cérémonie de religion. Les mariages ſe font de même dans tous les états, mais avec plus ou moins de dépenſe, ſuivant les facultés des contractans. La ſeule diſtinction qu'on remarque lorſqu'on marie la fille d'un Mandarin, eſt de lui voir ſur la tête un cercle d'or, que les Mandarins portent à leurs bonnets de céremonie.

Les Siamois ont tous la liberté de prendre pluſieurs femmes, mais les hommes du commun s'en tiennent communément à une ſeule; & ſi les grands ou les riches en épouſent plus d'une, c'eſt moins par débauche que par affectation de grandeur. Toutes les femmes d'un même mari, ne jouiſſent pas du même rang, & il n'y en a qu'une, ainſi que dans beaucoup d'autres pays, qui ait proprement la qualité d'épouſe. Les autres ne ſont toujours que des eſpeces d'eſclaves, parce qu'elles ont été achetées, & le mariage de ces dernieres ſe fait ſans aucune cérémonie. Ces femmes portent le nom de *petites femmes*, ſont ſoumiſes à la premiere, & peuvent être vendues à la mort de leur mari. Les enfants qui naiſſent d'elles nomment leur pere *Po-Tchaou*, c'eſt-à-dire, Pere-Seigneur, au lieu que ceux de la premiere femme lui donnent ſimplement le nom de *Po*, qui ſignifie pere. Le mariage eſt défendu à Siam dans les premiers degrés de parenté, mais il eſt permis entre les couſins germains, & un homme peut épouſer les deux ſœurs l'une après l'autre, c'eſt-à-dire qu'il eſt en droit de prendre la ſeconde après la mort de la premiere.

Dans les familles particulieres, la ſucceſſion appartient entierement aux enfants de la principale femme, qui ne peuvent hériter néanmoins qu'après la mort de leur pere & de leur mere; car ils n'ont rien à prétendre tant que l'un des deux eſt encore vivant. A la mort du pere & de ſa principale épouſe, les enfans qu'ils ont eus diviſent leur ſucceſſion en parties égales, & chacun prend la ſienne ſans conteſtation. Les petites femmes & leurs enfans n'ont

Succeſſions.

LES SIAMOIS.

rien à reclamer, & ne poſſedent uniquement que ce qu'ils ont reçu du chef de famille avant qu'il mourût, ou ce que l'héritier veut bien leur abandonner. Souvent les filles nées des petites femmes, ſont vendues pour être aſſujetties à la même condition que leur mere.

Les principales richeſſes des Siamois conſiſtent en meubles, & ils achetent rarement des terres, parce qu'ils n'en peuvent pas acquérir la pleine propriété. Quoique la loi du pays rende les terres héréditaires dans les familles, & qu'elle laiſſe aux Particuliers le privilége de ſe les vendre entr'eux, un droit ſuperieur qui étend le domaine du Souverain ſur toutes les poſſeſſions de ſes ſujets, aſſure toujours au Roi le pouvoir de reprendre les terres mêmes qu'il a vendues. Comme rien n'eſt excepté de ce droit tyrannique, les Particuliers mettent tout en uſage pour dérober au Souverain la connoiſſance de leurs meubles, & ils font autant qu'il leur eſt poſſible acquiſition de diamants, parce que cette marchandiſe ſe cache plus facilement. Quelques Seigneurs Siamois laiſſent en mourant une partie de leur bien au Roi, pour aſſurer le reſte à leurs enfants.

Les maris ne donnent point leurs noms à leurs femmes elles conſervent celui de leurs familles, & le tranſmettent à leurs filles. On voit regner dans les mariages à Siam beaucoup d'union & de fidélité de la part du mari, comme de celle de la femme. Cependant il arrive quelquefois qu'ils ont recours au divorce. Le mari eſt le maître de refuſer de ſe ſoumettre à la ſéparation que ſa femme demande, & dans ce cas elle eſt forcée de reſter avec lui; mais pour l'ordinaire les maris conſentent à ce que leurs femmes exigent à cet égard. Alors ils doivent leur remettre la dot qu'ils en ont reçue, & ils partagent avec elles leurs enfants dans cet ordre; la mere a le premier, le troiſieme & tous les autres impairs; le pere a le ſecond, le quatrieme, & les autres dans le rang pair; de ſorte que ſi le nombre total eſt impair, il en reſte un de plus à la mere.

Les peres ont un pouvoir abſolu ſur leurs femmes du ſecond ordre & ſur leurs enfants, de quelque femme qu'ils ſoient nés. Ce pouvoir néanmoins ne s'étend pas juſqu'à faire donner la mort aux uns & aux autres, mais ils peuvent les vendre, les desheriter, & les réduire à la condition d'eſclaves. Une premiere femme qui devient veuve, hérite de la puiſſance de ſon mari, & jouit du droit de prendre ſes enfants ſelon ſa volonté. Les enfants qui ſe trouvent du rang pair, ſont exceptés de cette régle, ſi leurs parents du côté paternel s'oppoſent aux deſſeins de leurs meres. Après le divorce, le pere & la mere ſont libres de vendre les enfants qui leur ſont demeurés en partage, ſuivant l'ordre établi par la loi. En géneral les femmes ſont attachées à leurs maris, qui de leur côté ont beaucoup de tendreſſe & de douceur pour leurs femmes.

Conditions des Siamois.

La Nation entiere des Siamois peut ſe diviſer en deux claſſes génerales, qui ſont celle des hommes & celle des eſclaves. On peut naître eſclave, ou le devenir, & pluſieurs circonſtances réduiſent un homme libre au triſte état de l'eſclavage. L'impoſſibilité de payer ſes dettes, le malheur d'être pris dans une guerre & la diſgrace du Souverain, ſont des raiſons ſuffiſantes pour priver un homme de ſa liberté. Celui qui n'eſt eſclave que pour dette, redevient libre en payant; mais les enfants qu'il a pû avoir pendant ſon eſ-

clavage, demeurent dans l'ordre de leur naiſſance : on naît eſclave lorſqu'on ſort d'une mere eſclave, & dans cette condition les enfants ſe partagent comme dans le divorce : le premier, le troiſieme, le cinquieme, & tous les autres impairs appartiennent au maître de la mere, tandis que le ſecond, le quatrieme & les autres en nombre deviennent le partage du pere, s'il eſt libre, ou de ſon maître s'il eſt eſclave. Cependant il faut que le pere & la mere n'ayent eu ces enfants que du conſentement du maître de la mere ; car ſans ce conſentement tous les enfants à qui elle donneroit le jour, ſeroient à lui de plein droit. Un maître jouit de l'autorité abſolue ſur ſes eſclaves, mais ſon pouvoir ne s'étend pas ſur leur vie. Les occupations auſquelles il les aſſujettit, ſont la culture de ſes terres & de ſon jardin, & d'autres ſervices domeſtiques dans l'intérieur de ſa maiſon. Pluſieurs maîtres aiment mieux quelquefois irer un tribut qu'ils tirent de leurs eſclaves, & leur permettre de travailler pour gagner leur vie.

LES SIAMOIS.

Les hommes libres, à proprement parler, ne le ſont que ſix mois de l'année ; car les ſix autres mois, ils doivent à l'Etat un ſervice perſonnel qui differe peu de l'eſclavage. Les femmes & les Prêtres ſont exempts de cette obligation, ainſi que les eſclaves des Particuliers. On ne diſtingue guères que deux ſortes de conditions dans le corps des Siamois libres, parce que la Nobleſſe parmi eux ne conſiſte que dans la poſſeſſion actuelle des charges ; & que celui qui la perd n'a plus rien qui le releve au-deſſus du peuple. Comme tous les Siamois doivent ſix mois de ſervice au Souverain, ſoit dans ſes armées, ſoit pour d'autres travaux à ſon choix, on tient tous les ans un compte exact du peuple, afin que perſonne ne puiſſe échapper au ſervice perſonnel qu'il doit à ſon Prince.

Dès l'âge de ſeize ans on eſt inſcrit ſur le regiſtre public, & quoique les femmes & les Talapoins ſoient diſpenſés du ſervice, ils ne laiſſent pas d'être couchés ſur les rôles du peuple, qui eſt diviſé en *gens de main droite*, & *gens de main gauche*. Cette diviſion ſert à diſtinguer de quel côté ils doivent ſe ranger principalement à la guerre & dans les grandes chaſſes. Les uns & les autres ſont ſous-diviſés par bandes, dont chacune a ſon chef, qui ſe nomme *Naï*. Les enfants ſont de la bande de leurs parents, & ſi leur pere & leur mere ſe trouvent de differentes bandes, les enfants impairs ſont de celle de la mere, & les autres de celle du pere. On voit que les femmes ſont ſouvent d'une autre bande que leur mari, & c'eſt la raiſon pour laquelle on les place auſſi ſur le regiſtre public. Il faut qu'un Naï donne ſon conſentement aux mariages qui ſe font dans la bande qui lui eſt ſubordonnée ; car ſans cette précaution les enfants ſeroient toujours cenſés de la bande maternelle.

Des Naïs.

Les Naïs, comme on vient de le voir, ſont les chefs de chaque bande ou tribu, & plus la tribu eſt nombreuſe, plus la dignité du chef eſt reſpectée. Le nom de Naï eſt devenu chez les Siamois un titre reſpectueux, dont ils s'honorent mutuellement dans la converſation, comme les Chinois ſe donnent entr'eux le nom de Maître & de Docteur. Un des priviléges du Naï eſt de pouvoir choiſir dans ſa tribu un certain nombre de rameurs, qu'il fait marquer d'un fer chaud au poignet, & qui le ſervent alternativement pendant ſix mois, ſans exiger aucun ſalaire. Si un des hommes de la tribu

LES SIAMOIS. Dignités.

ne peut payer ſes dettes, le Naï ſatisfait les créanciers, & par ce moyen, entrant dans leurs droits, il range le débiteur au nombre de ſes eſclaves.

Parmi les perſonnes titrées, les *Oya* ou *Oc-ya*, tiennent le premier rang, & le titre qu'ils portent eſt annexé aux principales Charges de la Cour & aux grands Gouvernements. Les *Oc-pra* forment la ſeconde claſſe des Nobles, & c'eſt de leur corps que ſe tirent les Ambaſſadeurs extraordinaires. Le troiſieme ordre, qui eſt celui des *Oc-louangs*, fournit des Ambaſſadeurs ordinaires, & procure de petits Gouvernements à ceux qui y entrent. Les *Oc-counes* & les *Oc-munes*, compoſent les deux dernieres claſſes, & c'eſt parmi eux que le Roi choiſit les Intendants de ſes bâtiments, les Concierges de ſes Palais, les Subſtituts des grands Officiers, les Juges des petites villes & des bourgades, & d'autres Miniſtres ſubalternes. Le Roi de Siam n'éleve perſonne aux Dignités ſans lui donner un nouveau nom, qui eſt toujours une louange de quelque vertu. Le Monarque en conférant un Office ou une Dignité, exige que le ſujet qui en eſt revêtu, s'engage ſolemnellement à remplir fidelement les devoirs de ſa Charge. Cet engagement conſiſte à boire une certaine quantité d'eau, ſur laquelle les Talapoins prononcent diverſes imprécations contre celui qui l'avale, s'il manque jamais aux obligations qu'il contracte. La difference de Nation & de Religion ne diſpenſe point de ce ſerment ceux qui entrent au ſervice de l'Etat; mais il paroît que perſonne ne craint de violer ſes promeſſes.

Les Charges & les Offices ſont héréditaires, & ne ſe vendent point; mais ſur le plus léger ſujet de mécontentement, ou même ſuivant ſon caprice, le Roi prive une famille d'une Charge dont elle ſe voyoit en poſſeſſion depuis long-temps. Le Roi loge ſes Officiers, & leur fait préſent de pluſieurs meubles, tels que des boëtes d'or ou d'argent pour le betel, quelques armes & un balon. Il y joint ordinairement des éléphants, des chevaux, des buffles, des corvées d'hommes, des eſclaves & quelques terres labourables; mais tous ces dons lui reviennent avec l'Office, s'il l'enleve à celui qui en étoit revêtu. Les differences qu'on remarque dans les chiroles des balons, dans la forme des bonnets & de leurs cercles d'or, d'argent ou de cuivre, & dans pluſieurs autres choſes, ſervent à diſtinguer les emplois & les conditions. Les femmes des Seigneurs titrés partagent les honneurs qu'on rend à leurs maris, & joüiſſent des mêmes priviléges qu'eux.

Parmi un grand nombre d'Officiers de toute eſpece, il y en a pluſieurs qui n'oſent quitter le Prince. Ces Officiers ſont nommés *Cang-Naï*, ou Miniſtres du dedans; les autres qui ſont dans le corps de la Judicature, de la finance ou de la guerre, s'appellent *Cang-noc* ou Officiers du dehors. Ceux-ci ſont beaucoup moins gênés que les premiers, qui ne peuvent ſe diſpenſer que par des motifs très-importants, de ſe rendre au Palais à huit heures du matin pour y reſter juſqu'à midi. Alors les uns aſſiſtent au Conſeil d'Etat qui s'aſſemble tous les jours en préſence du Prince; les autres tiennent le Tribunal, auquel ſe jugent les affaires civiles & criminelles. Quelques-uns ſont divers meſſages dans la ville, & d'autres enfin ſont en faction dans différens endroits, afin de veiller à la conſervation & à la ſûreté de la perſonne du Souverain. A midi chacun ſe retire pour rentrer ſur les ſept heures, & demeurer de nouveau juſqu'à minuit. Si quelqu'un arrive tard, ou manque

LES SIAMOIS.

à s'acquitter des choſes attachées à ſon emploi, il eſt puni ſur le champ, & en préſence du Roi, par une rude baſtonnade.

Tribunaux de Judicature.

Les Tribunaux de Judicature, dont il y a un fort grand nombre dans le Royaume de Siam, ſont compoſés de pluſieurs Officiers ſubordonnés à un Chef nommé *Pouran*, ou Commandant. En effet, il a ſeul le droit de juger, & les fonctions de tous les autres Officiers conſiſtent ſeulement à donner leur avis, & à faire les informations néceſſaires pour l'éclairciſſement d'un fait, à avoir ſoin de faire obſerver une exacte police dans le pays, &c. Le Pouran ou Préſident joint à l'adminiſtration de la Juſtice, le gouvernement civil & militaire de tous les lieux de ſon reſſort. Une autorité auſſi étendue a été cauſe que quelques-uns de ces Gouverneurs, ſurtout ceux qui étoient les plus éloignés de la Cour, ſe ſont ſouſtraits à la domination Royale. Le Gouverneur de Jor, à qui les Européens donnent même le titre de Roi, a ceſſé tout-à-coup d'obéir. Les habitants de Patane, autre Province de Siam, vivent ſous la domination d'une femme qu'ils choiſiſſent toujours dans une même famille, & qu'ils ont ſoin de prendre vieille, parce qu'elle ne doit point ſe marier. Les Européens lui donnent la qualité de Reine, & elle jouit des prérogatives attachées à ce rang; car elle ne donne d'autre marque de ſoumiſſion au Roi de Siam qu'un préſent qu'elle lui envoye tous les trois ans. Deux petits arbres, l'un d'or & l'autre d'argent, chargés tous deux de fleurs & de fruits compoſent ce préſent.

Dans la vûe de prévenir de ſemblables uſurpations, on a aboli l'hérédité des grands Gouvernements, & on a ſubſtitué aux anciens Pourans des Gouverneurs par commiſſion, qui ſont changés tous les trois ans. Quelques familles puiſſantes ſeulement ont conſervé leurs priviléges, & n'ont pas ceſſé de jouir du droit de ſucceder. Les Seigneurs qui poſſédent des Gouvernements héréditaires s'appellent *Tchaou-Ménangs*, c'eſt-à-dire, Seigneurs de Province, & s'arrogent quantité de droits qui approchent beaucoup de ceux de la Souveraineté. Outre les concuſſions particulieres dont ils fatiguent le peuple, ils partagent également avec le Roi le produit des tailles impoſées ſur toutes les terres labourables. Ils s'approprient encore une grande partie des confiſcations & des amendes adjugées au Fiſc, & ſouvent ils les retiennent en entier. Dans les Gouvernements maritimes, ils exigent des vaiſſeaux marchands un droit conſiderable, & preſque toujours ils font eux-mêmes le commerce ſous un nom emprunté. Les villes les plus éloignées de la Cour ſont les plus expoſées aux concuſſions & aux violences de ces petits tyrans, qui ont ſouvent la hardieſſe de créer de nouveaux impôts, ou d'augmenter les anciennes taxes. Le Roi leur entretient une garde nombreuſe de ſoldats appellés *Keulai*, nom qui ſignifie bras peints. On le leur donne, parce qu'on leur fait aux bras diverſes inciſions, ſur leſquelles on jette de la poudre à canon, & cette poudre y laiſſe l'empreinte d'un bleu noirâtre.

Toutes les Juriſdictions de Siam relevent au Tribunal de Juthia, qui eſt regardé comme le Conſeil ſouverain de la Nation. Les Officiers qui compoſent ce Tribunal ont tous le rang de Miniſtres, & ſont chargés de divers départements ſur le modele des autres Tribunaux, mais avec une

LES SIAMOIS.

autorité plus étendue, & accompagnée de distinctions plus honorables. Anciennement le Président de ce Tribunal étoit tout à la fois Chef de la Justice & Viceroi de toute la Province. Par la suite on a séparé ces deux emplois, & ils sont remplis par deux différents sujets, qui doivent mutuellement se rendre compte de leur charge. L'un représente le Roi, si ce Prince voyage ou va à la guerre; l'autre préside à l'administration de la Justice, & prend connoissance de toutes les affaires civiles & criminelles. Les Officiers subalternes n'ont que le droit d'opiner dans les affaires; le Président seul peut juger définitivement, à moins qu'on n'appelle de ses jugements au Roi même. Les Officiers subalternes qui composent le Tribunal ont encore d'autres départements, tels que les finances, la guerre, la Maison du Roi, le soin des balons & des galeres, l'intendance des Jardins & des Palais, la correspondance des Provinces, la police intérieure de la capitale, l'inspection des éléphants & des équipages, la garde des magasins Royaux, & la direction du commerce étranger. Ce dernier département est un des plus considerables, & celui qui en est chargé en tire de grands profits. C'est à lui que le Roi confie la direction de ses magasins, le débit de ses marchandises & la surintendance du commerce qu'il fait non seulement avec les Etrangers, mais avec ses propres sujets. Tous les Négocians Européens & Asiatiques traitent directement avec ce Ministre, & les différentes Nations établies à Siam sont sous sa protection. Cet Officier reçoit aussi tout le produit des tailles & des impositions qui se levent par tout le Royaume.

Code Siamois.

La Jurisprudence des Siamois, comme celle des autres Orientaux, est fort simple. Elle consiste dans un Code divisé en trois parties, dont l'une contient le détail des fonctions & des prérogatives de tous les offices; l'autre est un recueil des anciennes constitutions de l'Etat, & la troisieme renferme quelques Ordonnances plus modernes, publiées vers le commencement du dernier siecle. Les Siamois n'ont qu'un même style pour tous les procès, & ils ne connoissent pas la division des affaires civiles & criminelles, soit parce qu'il y a toujours quelque châtiment pour celui qui perd son procès, soit parce qu'en effet les differends sont rares. On ne plaide point par écrit, & on ne peut intenter procès à personne sans offrir une caution. Aussitôt que la caution est acceptée, celui qui se déclare plaignant ou accusateur présente au Naï de sa Tribu une requête, dans laquelle il expose quelles sont ses prétentions. Le Naï, qui est souvent un des membres du Tribunal de Judicature, remet la requête entre les mains du Pouran ou Président, & celui-ci après l'avoir examinée, en compte les lignes pour qu'on n'y fasse aucune addition, & qu'on n'en efface rien, y met son sceau, & la livre au Greffier du Tribunal. Le Greffier lit cette requête dans l'assemblée de tous les Conseillers, & on fait paroître les Parties pour leur proposer un accommodement. On les somme trois fois d'y consentir, & sur leur refus on ordonne au Greffier d'entendre les dépositions des témoins que les deux Parties offrent l'une & l'autre. Toutes ces choses se passent dans une seule séance. Le rapport des moyens allégués par ceux qui sont en procès & par leurs témoins, & l'action de recueillir les opinions, qui sont encore écrites par le Greffier, font la matiere d'une seconde séance.

Dans

LES SIAMOIS.

Dans la troiſieme, qui ne ſe tient pour lors qu'en préſence du Gouverneur de la Ville ou de la Province, on fait une courte récapitulation de toutes les procédures, & lit les ſuffrages. Le Gouverneur avant que de juger les Parties ſe fait lire l'article de la loi qui regarde la matiere du procès, & prononce. Il ſembleroit que cette méthode devroit accélerer la fin d'une affaire; mais l'avarice des Juges, & les différents ſens qu'on trouve moyen de donner à l'interprétation de la loi, font durer les procès à l'infini, & ruinent de malheureux plaideurs, qui ſont obligés de payer graſſement les Juges, outre les préſents qu'ils leur font.

Il n'y a point à Siam de Procureurs, de Notaires, ni d'autres Praticiens de ce genre. Les obligations que ſe font réciproquement les Particuliers ſe fabriquent par l'entremiſe d'un tiers qui écrit la promeſſe, & ce titre ſuffit en Juſtice, parce que le double témoignage de celui qui a écrit, & du créancier qui le produit, l'emporte ſur la ſimple expoſition du débiteur, s'il veut nier. L'uſage des cachets eſt interdit aux Particuliers, & les Magiſtrats ſeuls ont un ſceau qu'ils tiennent du Roi, & qui eſt attaché à leur Office. Les caracteres & les figures qui diſtinguent les différents ſceaux ſont en relief, & quand on en veut tirer l'empreinte, on les frotte d'encre rouge & on les appuye fortement avec la main ſur les choſes qui doivent être ſcellées. Le Roi a un ſçeau particulier qu'il ne confie à perſonne, & qu'il applique de ſa propre main ſur les patentes qu'il a deſſein d'expédier. Les Siamois ne ſignent de leur nom aucune écriture; ils ſe contentent ſeulement de mettre au bas une marque qui a la forme d'une croix. Les donations, par mariage ou autrement, ſe font manuellement ſans aucune écriture, & les mourants en uſent de même; car on ne paſſe à Siam aucun acte.

Dans les accuſations d'une certaine importance, on a recours à divers genres d'épreuve, pour ſuppléer au défaut de conviction. Ces épreuves ſe font également par l'eau, par le feu, & par différentes autres choſes établies, ou que les Juges imaginent ſur le champ. Pour l'épreuve du feu on employe les méthodes ſuivantes; les deux Parties plongent leur main dans l'huile bouillante, dans des métaux fondus, ou autres matieres ſemblables. D'autres fois on creuſe une foſſe longue d'environ cinq toiſes ſur quatre ou cinq pieds de large, & on y jette du bois de façon qu'il ne ſurpaſſe pas les bords de la foſſe. Lorſque ce bois eſt embraſé, on oblige les deux Parties à marcher pieds nuds ſur ce braſier d'un bout à l'autre, & celui dont la plante des pieds réſiſte à l'ardeur du feu, gagne ſon procès. Deux hommes marchent à côté de ceux qui ſubiſſent cette épreuve, & s'appuyent avec force ſur les épaules des patients, pour les empêcher de courir; mais ſuivant la remarque de la Loubere, ce poids ſert à amortir l'action du feu, & d'ailleurs les Siamois, habitués dès l'enfance à marcher ſans chauſſure, ont la plante du pied ſi endurcie, qu'ils réſiſtent aſſez communément à cette ſorte d'épreuve.

Celle de l'eau, qui n'eſt pas moins en uſage dans le Royaume de Siam, ſe pratique de cette maniere: on plante dans la riviere deux perches, le long deſquelles les deux adverſaires deſcendent au fond de l'eau & remontent, lorſqu'ils ont beſoin de reprendre l'air. Celui qui demeure le plus longtemps dans l'eau remporte l'avantage; & c'eſt, ſans doute, une des plus fortes

LES SIAMOIS.

raiſons qui portent les habitants du pays à ſe familiariſer dès leur jeuneſſe avec l'eau, le feu & l'habitude de retenir leur reſpiration. Il y a encore une autre eſpéce d'épreuve qui ſe fait avec de certaines pillules préparées par les Talapoins, & accompagnées d'imprécations. Les deux Parties en avalent une quantité réglée, & la marque de l'innocence ou du droit eſt de pouvoir les garder dans l'eſtomach ſans les rendre. Toutes ces épreuves ſe paſſent en préſence des Juges & du peuple, qui accourt à ce ſpectacle, & ſi les deux Parties ſortent d'une épreuve avec un égal avantage, elles ſont forcées d'en recommencer une autre. Le Roi employe ſouvent de ſemblables méthodes dans ſes jugements, & il fait quelquefois livrer les deux adverſaires à la fureur des tigres. Celui que ces animaux épargnent quelques momens, paſſe pour juſtifié, & s'ils ſont dévorés tous deux, on les croit coupables l'un & l'autre.

Le droit de prononcer des Sentences de mort appartient au Roi ſeul, qui peut néanmoins le communiquer à des Juges extraordinaires, ou pour des cas particuliers. Ce Prince envoye quelquefois des Commiſſaires dans les Provinces pour faire juſtice de tous les grands crimes, dans les lieux mêmes où ils ont été commis, & ces mêmes Commiſſaires ſont revêtus par le Monarque du plein pouvoir de dépoſer & de punir les Officiers ordinaires, qui méritent châtiment. Dans toutes les autres Commiſſions que le Roi donne pour ſon propre ſervice, ou pour celui de l'Etat, il exempte rarement le Commiſſaire de conſulter les Gouverneurs.

Les ſupplices ſont très-rigoureux à Siam, & on y voit aſſez ſouvent brûler les criminels à petit feu, les plonger peu à peu dans l'huile bouillante, attacher auprès d'eux un tigre affamé, de maniere qu'il ne puiſſe les déchirer que lentement, leur faire avaler des métaux fondus, ou les nourrir de leur propre chair. Les criminels de diſtinction ne ſouffrent pas les mêmes tourments, car ſuivant la loi ils ont la tête tranchée, & on leur fend l'eſtomach avec un ſabre. Le ſang des Princes, regardé comme très-précieux, n'eſt preſque jamais répandu ; mais ce ſcrupule n'empêche pas de les condamner à la mort, s'ils l'ont méritée, ou s'ils ſont ſuſpects au Souverain. Alors on les prive d'aliments, de ſorte qu'ils meurent bientôt de faim ; on les étouffe dans des draps d'écarlate, ou on les aſſomme avec des maſſues de bois odoriférant. Si par grace on accorde la vie aux Princes coupables ou à ceux dont on redoute les entrepriſes, on prend le parti de les aveugler, ou de leur affoiblir l'eſprit par des breuvages. La baſtonnade, qui ſe donne ſur des ſujets aſſez légers, eſt très-cruelle à Siam. Ses ſuites ordinaires ſont de cauſer une défaillance totale, & de laiſſer une impreſſion de foibleſſe dont on ſe reſſent quelquefois toute la vie. Cette baſtonnade s'applique avec des roſeaux appellés *Rotin* ou *Ratan*, qui ſont gros comme le doigt.

Education des enfants, & ſciences des Siamois.

Les enfants Siamois ont naturellement de la docilité, de la douceur, & on a un ſoin particulier d'entretenir en eux ces qualités. Pour cet effet, on leur inſpire dès le premier âge les devoirs de la complaiſance & de la politeſſe, & on les punit ſéverement, s'ils manquent au reſpect qu'ils doivent aux perſonnes âgées. Preſque tous les garçons entrent dans les Couvents des Talapoins à l'âge de ſept ou huit ans ; ils prennent l'habit de l'ordre, & ſont du nombre des Nens, dont j'ai parlé plus haut. Ces jeunes gens reçoi-

LES SIAMOIS.

vent chaque jour de leur famille tout ce qui eſt néceſſaire à leur nourriture, & ceux qui ſont diſtingués par leur naiſſance, ou par leur fortune, ont un ou deux eſclaves à leur ſervice. Après la lecture & l'écriture, une des premieres choſes qu'on leur enſeigne eſt l'arithmétique. On leur apprend enſuite les principes de la Religion & de la Morale; & on leur fait étudier la langue *Balie*, qui eſt celle de la Religion & des loix Siamoiſes. Cette langue, ſuivant le rapport de quelques Voyageurs, s'écrit de la gauche à la droite, comme les langues de l'Europe, & de même que la vulgaire des Siamois. Cette derniere, ainſi que l'autre, a un alphabet de peu de lettres, dont on compoſe les ſyllabes & les mots; mais le Balie a ſes déclinaiſons, ſes conjugaiſons & ſes dérivés, ce que le Siamois n'a point. L'arithmétique Siamoiſe a, comme la nôtre, dix caractéres ou chiffres primordiaux placés de droite à gauche, ainſi que nous le pratiquons, & le zero, figuré de même que celui dont on fait uſage en Europe, prend une ſemblable valeur dans un pareil arrangement. Le calcul des Siamois ſe fait avec la plume, & en général les Marchands du pays ſont tellement exercés à compter, qu'ils peuvent réſoudre ſur le champ des queſtions d'arithmétique très-difficiles.

La lecture, l'écriture & la ſcience des comptes ſont preſque l'unique inſtruction qu'on donne à la Jeuneſſe Siamoiſe. Pluſieurs jeunes gens cependant, ſur-tout ceux qui ſe propoſent d'entrer dans l'ordre des Talapoins, s'appliquent à l'étude de la philoſophie, de la poëſie & de la muſique. Leur philoſophie ſe réduit à quelques principes de Morale peu étendus, & leur poëſie conſiſte, comme la nôtre, dans le nombre des ſyllabes & dans la rime. La muſique, quoique beaucoup eſtimée par les Siamois, eſt dénuée de méthode, de principes & des agréments qu'on remarque dans la nôtre, tels que les cadences & les tremblements. Ces peuples ſont des airs & des chanſons, mais ils ne connoiſſent pas l'uſage des notes; de ſorte qu'ils ne chantent que par routine. Ils trouvent que les airs François n'ont pas un mouvement aſſez grave, & ce jugement qu'ils en portent eſt d'autant plus ſingulier, que ſuivant les obſervations que la Loubere rapporte avoir faites, leurs chants & les airs qu'ils jouent ſur leurs inſtruments ſont aſſez vifs.

Ces inſtruments ſont de petits rebecs ou violons à trois cordes, qu'ils appellent *Tro*, & des hautbois fort aigres, qu'ils nomment *Pi*. Ils les accompagnent du ſon de quelques baſſins de cuivre, ſur chacun deſquels on frappe un coup à certains temps de chaque meſure. Ces baſſins ſont ſuſpendus par un cordon à une perche poſée en travers ſur deux fourches, & la baguette qui ſert à frapper eſt un bâton de bois aſſez court. Ils mêlent à ces ſons celui de deux eſpéces de tambours, qu'ils nomment *Tlounpounpan* & *Tapon*. Le bois du premier reſſemble pour la grandeur à celui des tambours de baſque, mais il eſt garni de peaux des deux côtés, comme les tambours ordinaires; & de chaque côté du bois pend une balle de plomb au bout d'un cordon. Le bois du Tlounpounpan eſt traverſé par un bâton qui lui ſert de manche, & par lequel on le tient. On roule ce manche entre les mains, comme le bâton d'une chocolatiere, & par ce mouvement, les balles qui pendent de chaque côté frappent ſur les deux peaux. La figure du Tapon eſt celle d'un barril; on le porte pendu au col par un cordon, & des deux côtés on bat ſur les peaux à coups de poing.

LES SIAMOIS.

L'inſtrument Siamois, qui ſe nomme *Pat-coug*, eſt compoſé de timbres placés de ſuite, chacun ſur un bâton court, & planté ſur une demi-circonférence de bois, de la forme des jantes d'une petite roue de caroſſe. Le Muſicien eſt aſſis au centre de la circonférence les jambes croiſées, & il frappe les timbres avec deux bâtons, dont il tient l'un de la main droite & l'autre de la gauche. L'étendue de cet inſtrument eſt d'une quinte redoublée; mais il n'a point de demi-ton, ni rien qui émouſſe le ſon d'un timbre, lorſqu'on en frappe un autre. Les Siamois ont coutume d'accompagner leur voix du ſon qu'ils tirent en frappant l'un contre l'autre deux bâtons fort courts. Le peuple eſt aſſez dans l'uſage de chanter le ſoir dans les cours des maiſons, & l'inſtrument qui ſert à ſoutenir leur voix eſt une eſpéce de tambour appellé *Tong*. Ce tambour eſt une bouteille de terre, qui, au lieu de fond, eſt garnie d'une peau attachée au goulot avec divers cordons, & on le tient de la main gauche, pour le frapper du poing de la droite.

L'imagination vive & nette des Siamois ſembleroit devoir les rendre plus propres aux Mathématiques qu'à l'étude des autres ſciences, mais ils ſe laſſent bientôt d'une trop grande application, & c'eſt la raiſon pour laquelle ils ignorent mille choſes qu'ils ſeroient capables de ſçavoir. Ils ſont peu inſtruits des régles de l'aſtronomie, & ils n'entendent rien au ſyſtême du Monde. Ils ont à cet égard la même idée que j'ai rapportée dans le chapitre du Malabar, en parlant de la Religion des Indiens en général. Les Siamois, comme pluſieurs autres peuples de l'Orient, s'imaginent que les éclipſes arrivent par la malignité d'un dragon qui dévore le ſoleil & la lune. En conſéquence, il font beaucoup de bruit pour épouvanter ce terrible animal, & ils ſont perſuadés que la frayeur oblige le dragon à rejetter ce qu'il a pris de la lune ou du ſoleil. Si, pour les tirer d'erreur, on leur fait obſerver que les Mathématiciens annoncent d'avance l'inſtant même de l'éclipſe, ſa grandeur & ſa durée, ils répondent froidement que le dragon a des pas réglés, & que les Aſtronomes, qui ont étudié ſon allure, peuvent connoître l'heure & la meſure de ſon appétit.

La Médecine, la Chirurgie & la Chymie des Siamois, ne peuvent mériter le nom de ſciences; car leur Médecine ne conſiſte que dans une ancienne routine. Leur ignorance ſur la Chirurgie eſt preſque totale, à l'exception des ſaignées & des ventouſes, & ils n'ont pas la moindre teinture des opérations chymiques, quoiqu'ils ayent la crédulité la plus marquée ſur la poſſibilité du grand-œuvre. Lorſqu'un Siamois tombe malade, on commence par chercher à lui amollir le corps, & pour cet effet on le fait coucher à terre, & un homme au fait monte ſur lui & le foule aux pieds. On aſſura à la Loubere, que, dans la groſſeſſe même, les femmes employoient cette méthode pour accoucher plus facilement. Les Siamois n'apportoient autrefois d'autre remede à la plénitude, qu'une diete exceſſive; mais aujourd'hui ils font, dans ces cas, uſage de la ſaignée & des ventouſes. Dans leurs remedes purgatifs ils ne mettent que des minéraux ou des ſimples, & n'obſervent aucun temps pour prendre médecine. En général leurs remedes ſont échauffants, & ils n'uſent que de rafraîchiſſements extérieurs, car ils ſe baignent pour la fievre & pour pluſieurs autres maladies. Les malades évitent avec ſoin de prendre des bouillons de viande, parce qu'ils

LES SIAMOIS.

leur relâcheroient trop l'eſtomach ; ils ſe nourriſſent ſeulement d'une eſpéce de bouillie extrêmement liquide, & dans la convaleſcence ils mangent de la chair de porc par préférence à toute autre, à cauſe de la facilité qu'ils ont à la digérer.

Exercices du corps.

L'indolence naturelle aux Siamois leur fait négliger les exercices du corps comme ceux de l'eſprit, & on ne voit perſonne du pays qui connoiſſe l'art de manier un cheval. Toutes leurs actions démontrent leur tempérament & leur caractere. S'ils ſont à la guerre, ils ſemblent ne pouvoir reſter de bout, & pour tirer le mouſquet, ils ployent un genou & s'appuyent ſur leurs talons. Ils marchent avec lenteur, ſans aucunes graces, & l'habitude qu'ils ont contractée, d'être aſſis ſur leurs talons, leur ôte entierement la ſoupleſſe des jarrêts. Leurs ſentinelles mêmes avoient coutume de s'aſſeoir lorſqu'ils étoient en faction, & ce n'eſt que depuis l'arrivée des François dans leur pays, qu'ils ont abandonné cet uſage. Ils ne peuvent ſe figurer qu'on puiſſe prendre du plaiſir à ſe promener, & qu'on marche ainſi ſans une néceſſité abſolue. L'unique exercice que prennent les Siamois, & qu'ils ſoutiennent aſſez conſtamment, eſt celui de manier la rame ou la pagaye, & on y accoutume les enfants dès l'âge de quatre ou cinq ans. La raiſon, pour laquelle ils ſupportent ce travail plutôt que tout autre, eſt qu'ils ne le font qu'aſſis, & qu'il ſemble que les Siamois font conſiſter tout leur bonheur dans cette poſture.

Arts méchaniques.

Ils ſont mauvais artiſans ; mais différents motifs contribuent à faire de médiocres ouvriers dans le Royaume de Siam. 1°. Leurs déſirs ne ſont jamais portés au-delà de ce qu'ils poſſedent, ou de ce qui leur eſt abſolument néceſſaire. 2°. Ils ne peuvent ſouffrir l'application & la peine, & enfin la crainte de devenir eſclaves du Roi les empêche de chercher à ſe diſtinguer dans quelque métier que ce ſoit. On a déjà vu que tous les Siamois donnoient ſix mois de leur temps au Roi, & comme pendant ces ſix mois on les employe tantôt à un ouvrage, tantôt à un autre, ils tâchent d'apprendre un peu de tout, afin d'éviter les mauvais traitements. Cette obligation de quitter un ouvrage pour en prendre un autre nuit encore à la perfection où un ouvrier pourroit mener ce qu'il a commencé ; mais d'ailleurs perſonne ne veut bien faire, parce que le Roi le retiendroit eſclave.

Les métiers les plus exercés à Siam ſont ceux dont on va voir le détail. Les habitants du pays ſont fort bons menuiſiers, & comme ils n'ont pas de clous, ils font les aſſemblages avec beaucoup de juſteſſe. Ils connoiſſent l'art de ſculpter, mais leurs ſtatues n'ont ni propreté, ni goût, ni élégance. Ils ſçavent cuire la brique, & faire d'excellent ciment ; ils entendroient même aſſez bien la maçonnerie & leurs édifices ſeroient de durée, s'ils ne ne négligeoient d'y faire des fondements.

Les Siamois ſçavent fondre les métaux & jetter leurs ouvrages en moule. Ils appliquent avec adreſſe des lames fort minces d'or, d'argent, ou de cuivre ſur des figures, des vaiſſeaux, ou des armes, de quelque matiere que ſoient les unes & les autres. Certains meubles du Roi, la garde de fer des ſabres & celle des poignards dont il fait préſent à ſes Officiers, & quelquefois à des Etrangers, ſont auſſi revêtus d'une lame d'or. Les Siamois n'ignorent pas tout-à-fait l'orfevrerie, mais ils ne connoiſſent pas l'art de polir

LES SIAMOIS.

les pierres précieuſes, & celui de les mettre en œuvre. Ils n'employent gueres le fer que dans la premiere fonte, parce qu'ils n'entendent point à le perfectionner en le forgeant. Ils connoiſſent encore moins comment on parvient à corroyer & à préparer les cuirs, &, par une ſuite naturelle, on n'a pas de peine à croire que leurs chevaux ne ſont point ferrés, & n'ont que des étriers de cordes, de mauvais bridons, & des ſelles qui ne ſont pas meilleures.

D'ailleurs les Siamois ſont bons doreurs, & leur méthode a quelque choſe de remarquable. Avant que d'appliquer leur or, ils mettent trois couches de gomme, dont ils ne laiſſent ſécher qu'à demi les deux dernieres, afin que la feuille d'or puiſſe s'y attacher, & ils poliſſent chaque couche avec le pinceau. Dans les ouvrages les plus recherchés, ils ajoutent deux autres couches de gomme, mettant ſur chacune une feuille d'or, & poliſſant l'ouvrage à chaque fois. Cette derniere dorure eſt très-brillante & conſerve ſon éclat pendant un grand nombre d'années. La gomme qui s'employe ſe nomme *Cheran*. On la trouve dans les forêts voiſines du Royaume de Cambaye, & quoique ſa couleur naturelle ſoit un gris foncé, on lui fait prendre toutes celles qu'on veut, à l'exception du blanc. On n'en fait uſage qu'après l'avoir paſſé au tamis en plein ſoleil. Pour éprouver ſa qualité, on en verſe une goutte dans un vaſe rempli d'eau. Si elle tombe au fond ſans ſe diſſoudre, c'eſt une marque qu'elle eſt bonne ; ſi au contraire elle nage ſur l'eau & que ſes parties ſe diviſent, c'eſt une preuve qu'on l'a altérée, ou qu'elle n'a pas les qualités qu'on lui demande.

On ne fabrique à Siam aucune étoffe de ſoie ou de laine, & on n'y fait pas non plus aucun ouvrage de tapiſſerie. Les toiles de coton ne ſe font qu'à Juthia, mais elles ſont groſſieres & leurs couleurs n'ont aucun éclat. On ne peut s'empêcher d'admirer les broderies des Siamois, & les deſſeins dont ils ſe ſervent pour cela. Au reſte, ils ignorent le ſecret de peindre à l'huile & deſſinent mal, parce que tout ce qui eſt une imitation fidelle de la Nature leur paroît inſipide. Suivant ce goût biſarre, ils donnent à leurs figures des attitudes forcées & ridicules, & ils imaginent des arbres, des fleurs, des oiſeaux, & d'autres choſes qui n'exiſterent jamais.

Les profeſſions les plus communes auxquelles s'attachent les Siamois, ſont la pêche, pour la plus baſſe partie du peuple, & le commerce pour ceux à qui leur fortune permet de l'exercer. Le commerce du dehors eſt preſqu'entierement réſervé pour le Roi ; de ſorte que ceux qui prennent le parti du négoce, ne peuvent gueres le faire que dans l'intérieur du Royaume. Les toiles de coton ſont le principal objet du trafic, mais les Siamois de tout état, vendent ou achettent librement le riz, le poiſſon ſec, le ſel, le ſucre, l'ambre gris, le fer, le cuivre, la cire, le vernis, la nacre de perles, la gomme gutte, l'encens, l'huile, le coco, la canelle, le nénuphar, la caſſe, le tamarin & d'autres marchandiſes domeſtiques. Les marchés ne tiennent que depuis cinq heures du ſoir juſqu'à neuf, & ceux qui vendent, ainſi que ceux qui achettent, ont une confiance ſi réciproque, que l'acheteur examine rarement la marchandiſe qui lui eſt livrée, ni le vendeur l'argent qu'il reçoit. Les étoffes ne ſe meſurent pas à l'aune, parce qu'on ne connoît pas à Siam cet inſtrument ; mais la longueur du bras ſert de régle, & lorſ-

LES SIAMOIS.

qu'on n'achette pas une piéce entiere d'étoffe, on en prend par *Ken*, qui ſignifie coudée. Les cocos ſervent à meſurer les grains, & comme leur grandeur eſt fort inégale, chaque Particulier a le ſien, dont il connoît l'étendue & ſur laquelle il ſe régle dans ſon achat. On a encore pour les grains une eſpéce de boiſſeau qui ſe nomme *Sat*, compoſé de bambou entrelacé, & une ſorte de cruche nommé *Canan*, pour les liqueurs ; mais comme ces meſures ne ſont reglées par aucune loi, les Particuliers aiment mieux avoir recours à leurs cocos. Cependant ſi après avoir examiné les ſats & les canans, & qu'au moyen des cocos on trouve qu'ils contiennent la meſure convenable, on les admet aux marchés, & les acheteurs ne courent aucun riſque de s'en ſervir.

Les poids portent en général le nom de *Ding*, qui eſt celui de la monnoye. Bien ſouvent la monnoye tient lieu de poids, & quoique légere & quelquefois altérée, elle eſt préférable encore. Toutes les monnoyes d'argent Siamoiſes ſont de la même figure & frappées au même coin, ſans autre différence que celle de la grandeur. Leur figure eſt celle d'un petit cilindre, ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu que ſes deux bouts reviennent l'un à côté de l'autre. Le coin, qui eſt double ſur chaque piéce & placé au-milieu du rouleau, ne repréſente rien qui ſoit connu des Européens, & que les Siamois eux-mêmes puiſſent expliquer. La proportion de cette monnoye à celle de France eſt, qu'un *Tical*, qui ne peſe qu'un demi-écu, ne laiſſe pas de valoir trente-ſept ſols & demi. Les Siamois n'ont pas de monnoie d'or, ni de cuivre ; & l'or, qui eſt une des marchandiſes de commerce, vaut douze fois l'argent, lorſque les deux métaux ſont d'égale fineſſe. Il y a encore à Siam une autre ſorte de monnoye baſſe fort répandue dans le commerce, & qui conſiſte dans de petits coquillages que les Européens appellent *Coris*, & les Siamois *Bia*. Ces coquilles ſe tirent des iſles Maldives & des Philippines, & on fait uſage de cette monnoye dans toutes les Indes, & juſques ſur les côtes méridionales de l'Afrique. Sa valeur eſt ſi médiocre qu'il faut huit cents coris pour faire à peu près quatre ou cinq ſols de notre monnoye.

Voitures des Siamois.

Il y a des chevaux dans le Royaume de Siam, & qui naiſſent dans le pays, mais ils n'ont ni beauté, ni vigueur, & comme on n'en fait preſque aucun uſage, on ne cherche pas à en multiplier l'eſpece. Ceux que le Roi entretient dans ſes écuries pour la guerre ſont au nombre de deux mille, & ſe tirent de Batavia. Il n'y a dans tout le Royaume ni ânes, ni mulets ; de ſorte que les montures ordinaires des Siamois ſont le bœuf, le buffle & l'éléphant. La chaſſe du dernier eſt libre à tout le monde, & ceux qui peuvent en prendre conſervent les femelles pour le ſervice domeſtique, & deſtinent les mâles pour aller à la guerre. Le Roi ne paroît gueres en Public que monté ſur un éléphant, & il y a toujours au Palais un éléphant de garde, qui eſt tout équipé & prêt à marcher. Dans l'endroit du Palais qui ſert d'écurie à cet éléphant, on voit un petit échafaut qui touche de plain-pied à l'appartement du Roi, & d'où il ſe place aiſément ſur le dos de cet animal. Si le Roi veut ſe faire porter en chaiſe par des hommes, il y entre de la même maniere, parce que c'eſt une coutume établie anciennement à Siam, que le Monarque ne doit ſe montrer au peuple que d'un lieu élevé.

LES SIAMOIS.

Chaiſes à porteurs.

Les Siamois ont deux ſortes de chaiſes à porteurs, qui ne reſſemblent ni les unes ni les autres à nos voitures de même genre. Les unes conſiſtent dans une eſpece de brancard, qui ſoutient un ſiége plus ou moins élevé, & ces brancards ſont portés ſur les épaules nues de quatre ou de huit hommes ſuivant la dignité, le rang & les richeſſes de celui qui eſt placé dans le ſiége. Quelques-uns de ces ſiéges ont un doſſier & des bras comme nos fauteuils; d'autres ſont entourés d'une petite baluſtrade d'un demi-pied de haut, qui embraſſe les côtés & le fond de la chaiſe, & qui laiſſe le devant libre pour l'entrée & la ſortie. Pluſieurs chaiſes ſont couvertes d'une impériale, mais le plus grand nombre n'en a point. Ces ſiéges plus ou moins décorés, ſelon la qualité des perſonnes, ſe mettent auſſi ſur des éléphants & ſur des balons. Lorſque le Roi ſort ſur un éléphant, ſon ſiége eſt découvert; mais des côtés & du fond de l'eſtrade ſur laquelle il s'appuye, on voit ſortir trois grands feuillages dorés qui s'élevent juſqu'à la hauteur de ſes épaules, & qui ſont un peu recourbés en dehors par la pointe. Si le Monarque s'arrête, un homme s'approche de lui & le met à l'abri du ſoleil, au moyen d'un paraſol fort grand, planté au bout d'une longue pique. L'uſage des paraſols n'eſt pas indifféremment accordé à tout le monde, & pour s'en ſervir il faut les tenir du Roi lui-même: l'autre eſpece de chaiſes portatives reſſemble beaucoup à ce qu'on appelle hamack en Afrique. C'eſt une ſorte de lit ſuſpendu à une longue barre de fer, que deux ou un plus grand nombre d'hommes portent ſur leurs épaules. Cette voiture où l'on ſe tient couché, n'eſt permiſe qu'aux vieillards & aux malades.

Lorſque les Siamois montent ſur leur éléphant, & qu'ils veulent le conduire eux-mêmes, ils ſe placent comme à cheval ſur ſon col, mais à nud & ſans aucune ſorte de ſelle. Ils lui frappent la tête avec une pique de fer ou d'argent, tantôt à droite, tantôt à gauche, & quelquefois au milieu du front, en lui diſant de quel côté il doit tourner, quand il faut s'arrêter, & ſurtout s'il doit monter ou deſcendre. Cet animal eſt fort docile à la voix, & ſemble comprendre aſſez bien ce qu'on lui dit. Si on ne veut pas ſe donner la peine de le mener, on ſe place ſur ſon dos dans une chaiſe, ou ſeulement ſur ſa peau, & un domeſtique ou un eſclave, qui eſt ordinairement celui qui a ſoin de le nourrir, ſe met ſur ſon col & le conduit. Quelquefois une troiſieme perſonne s'aſſied ſur la trompe de l'animal, ſans qu'il en paroiſſe plus chargé.

Balons.

Quoique l'uſage des éléphants ſoit extrêmement commun chez les Siamois, ces peuples voyagent beaucoup plus fréquemment par eau dans une eſpece de barques, qu'ils nomment *Balons*. Le corps de ces bâtiments n'eſt que d'un ſeul arbre, long quelquefois de ſeize à vingt toiſes. Dans toute la longueur d'un balon il ne peut tenir que deux hommes aſſis de front ſur une planche, qui traverſe ce bateau. Ces hommes ſont des rameurs qui font mouvoir leur *pagaye*, eſpece de rame courte, l'un à droite & l'autre à gauche. La pagaye ſe tient à deux mains par le milieu & par le bout; elle n'eſt point attachée au balon, & celui qui la manie a le viſage tourné du côté vers lequel il s'avance, au lieu que nos rameurs tournent le dos à leur route. Un ſeul balon contient quelquefois cent ou cent vingt Pagayeurs dans le même ordre, c'eſt-à-dire, rangés deux à deux & les jambes croiſées

ſur

LES SIAMOIS.

sur leur planche. Les Officiers subalternes ont des balons beaucoup plus courts, & qui ne sont conduits que par seize, dix-huit ou vingt rameurs. Les Pagayeurs ont des chants ou des cris mesurés, à l'aide desquels ils plongent la Pagaye, avec un mouvement de bras & d'épaules assez vigoureux, mais facile & de bonne grace. La proue & la poupe des balons sont plus élevés que le reste de la barque, & représentent tantôt la tête & la queue d'un dragon, tantôt un poisson monstrueux, ou quelque figure bisarre. A la proue, un seul Pagayeur occupe le premier rang, sans qu'il puisse avoir un compagnon à son côté ni croiser les jambes : c'est lui qui donne le mouvement à tous les autres, & sa pagaye est un peu plus longue, parce qu'il est plus éloigné de l'eau. Celui qui gouverne se tient debout à la poupe dans un endroit où elle s'éleve beaucoup ; le gouvernail dont il se sert est une pagaye fort longue, qui ne tient point au balon, mais qu'il soutient perpendiculairement dans l'eau, tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche.

Les femmes esclaves sont obligées de pagayer dans les balons des femmes de quelque consideration. Dans les balons ordinaires on voit au centre une loge de bois sans peinture & sans vernis, qui peut contenir toute une famille, & quantité de Siamois n'ont pas d'autre habitation. Les balons de cérémonie, ceux du Roi que les Portugais appellent balons d'Etat, n'ont au milieu qu'un siége qui occupe presqu'entierement leur largeur, & qui ne peut contenir qu'une personne armée de la lance & du sabre. Si c'est un Officier d'une médiocre importance, il n'a qu'un parasol pour se garantir de l'ardeur du soleil. Si c'est une personne distinguée par sa naissance, ou par ses emplois, on place au milieu de la barque un siege élevé & couvert de ce que les Portugais ont nommé chiroles, & que les Siamois appellent *coup*. C'est une espece de berceau, ouvert pardevant & par derriere, composé de bambous fendus & entrelacés, & enduit d'un vernis noir ou rouge, noir pour les Officiers de la main gauche, & rouge pour ceux de la main droite. Les bords de la chirole sont dorés de la largeur de trois ou quatre pouces, & la forme de ces dorures qui ressemblent à la broderie, sert à distinguer la dignité de celui à qui le balon appartient. On voit quelques chiroles couvertes d'étoffes, mais elles ne servent que lorsqu'il pleut.

Les chiroles & les pagayes des balons d'Etat sont couvertes de dorures, & chaque chirole est soutenue par des colomnes, & surmontée de plusieurs ouvrages de sculpture en pyramides. Quelques-unes ont des appentis contre le soleil, & le balon qui porte la personne du Roi a quatre Officiers pour commander l'équipage, sçavoir, deux devant l'estrade où est le Monarque, & deux derriere. Si le balon du Roi passe auprès de celui de quelques-uns de ses Officiers, tout l'équipage de ces derniers se prosterne & reste immobile jusqu'à ce qu'il n'apperçoive plus le Prince. Comme en géneral les balons sont fort étroits, & par conséquent plus propres à fendre l'eau, & que l'équipage en est assez nombreux ; il est difficile de s'imaginer avec quelle rapidité ils voguent même contre le courant, & combien il y a de magnificence dans le spectacle d'un grand nombre de balons qui navigent en bon ordre.

Spectacles des Siamois.

Les Siamois ont un théâtre sur lequel on represente trois sortes de spectacles connus sous les noms de *Cone*, de *Lacone* & de *Rabam*. Le cone est une danse pantomime mêlée de quelques chants, & qui est exécutée par

LES SIAMOIS.

des hommes. Ils danſent ſucceſſivement, au ſon des inſtruments, pluſieurs entrées qui repréſentent une action militaire, & ſont armés. Les maſques qui leur couvrent le viſage ſont des plus hideux, & les contorſions qu'ils font ont quelque choſe d'effrayant. Le lacone eſt une repréſentation qui tient de l'Epique & du Dramatique tout à la fois; ce ſpectacle dure environ trente-ſix heures, s'exécute en trois jours, & le ſujet eſt ordinairement une hiſtoire ſérieuſe, dont une partie ſe paſſe en récit, & l'autre eſt miſe en action. La piece eſt en vers qui ne ſe chantent que par des hommes, dont un ſeul fait l'hiſtorien pendant que les autres repréſentent les divers perſonnages, ſur leſquels l'action roule. Les acteurs muets ne laiſſent pas de reſter ſur la ſcene, ainſi que ceux qui ceſſent de parler, & les uns & les autres n'ont point de maſques. Dans le ſpectacle appellé Rabam, les hommes & les femmes chantent & danſent tout enſemble; ce qui ne les fatigue pas néanmoins beaucoup, parce que leur danſe, n'eſt à proprement parler, qu'une marche lente, accompagnée de quelques contorſions du corps & des bras. L'action principale eſt interrompue par deux bouffons qui s'avancent ſur la ſcene, & qui amuſent le peuple par des plaiſanteries groſſieres. En géneral les chants & les danſes du Rabam, ne roulent que ſur des ſujets de galanterie; le ſeul déguiſement des acteurs & des actrices eſt un bonnet haut, pointu & garni de pierres fauſſes & de pendants d'oreilles de bois doré; les hommes & les femmes ont ſoin d'orner leurs ongles de cuivre jaune bien poli.

Il y a dans le Royaume de Siam des Comédiens Chinois, dont les ſpectacles ſont fort ſuivis; des habitants de Laos qui font danſer des marionnettes, des danſeurs de corde & d'autres batteleurs. La Loubere & Tachard font de grands éloges des Saltinbanques de Siam, qui paroiſſent ſurpaſſer tous les ſauteurs Européens. Les Siamois ont auſſi des Lutteurs & d'autres Athletes, qui combattent avec les coudes & les poings. Dans le dernier de ces deux combats, ils ſe garniſſent la main de trois ou quatre tours de corde, au lieu de l'ancien gantelet & des anneaux de cuivre que ceux de Laos employent dans les mêmes combats. Les courſes des balons ſur la riviere ſont auſſi une eſpece de joûte qui plaît aux ſpectateurs, & les plus habiles rameurs remportent le prix. On ne connoît point à Siam les courſes des chevaux, mais celles des bœufs ſont très-communes, & fort ſingulieres. On marque d'abord un eſpace de terrein uni d'environ cinq cents toiſes de longueur ſur deux de large, & on plante aux quatre extrémités angulaires un tronc d'arbre pour ſervir de borne. Au milieu de l'eſpace qu'on a choiſi, on éleve un échaffaut pour les Juges, & c'eſt de-là que doivent partir les bœufs. Souvent on ne fait courir qu'un bœuf contre un autre bœuf. Ils ſont conduits l'un & l'autre par deux hommes qui courent à pied, & qui les tiennent par un cordon paſſé dans leurs naſeaux. D'autres hommes placés d'eſpace en eſpace relayent, avec beaucoup d'agilité, les premiers coureurs. On fait auſſi courir une paire de bœufs attelés à une charrue contre une autre paire attelée de même. Alors, outre les hommes qui menent les bœufs, il y en a un placé derriere la charrue, qui en courant la ſoutient en l'air, de façon qu'elle ne touche pas à terre. Ceux qui ſoutiennent ainſi les charrues ſont relayés ſouvent, parce qu'ils ſont bientôt fatigués.

LES SIAMOIS.

Quoique les charrues courent toutes deux du même ſens, tournant toujours à droite autour de l'eſpace, elles ne partent pas du même endroit. L'une commence ſa courſe d'un côté de l'échaffaut des Juges, & l'autre du côté oppoſé, & les coureurs s'efforcent mutuellement à s'atteindre, malgré l'éloignement où ils ſe trouvent d'abord. Les charrues parcourent ainſi pluſieurs fois le tour de l'eſpace & des bornes, juſqu'à ce que l'une des deux arrive à la queue de l'autre, & remporte ainſi le prix. Les ſpectateurs bordent le lieu du ſpectacle, & ces courſes donnent ſouvent lieu à des paris conſiderables, ſurtout entre les Seigneurs qui font nourrir & dreſſer pour cet exercice de petits bœufs bien taillés. Les buffles remplacent quelquefois les bœufs dans ces ſortes de courſes.

On peut mettre au rang des ſpectacles auxquels les Siamois prennent du plaiſir, les différents combats d'animaux, tels que ceux d'éléphants contre éléphants; de ces mêmes bêtes contre des tigres, ou de coqs contre coqs. Le goût des Siamois pour ces ſortes de combats ſembleroit faire tort à l'humanité qu'on remarque en eux; mais il faut obſerver qu'ils ſe plaiſent à voir les tours d'adreſſe, & les ſtratagêmes que les animaux employent pour vaincre, & qu'on les laiſſe rarement ſe donner la morr. Ces ſpectacles s'exécutent hors de la ville dans une plaine environnée d'une haute paliſſade, au deſſus de laquelle ſont bâties des galeries pour les ſpectateurs. Les éléphants qu'on fait combattre l'un contre l'autre ont aux pieds pluſieurs cordes que des hommes tiennent fortement, ou qu'on attache même à des cabeſtans. La Loubere en vit combattre deux montés par des conducteurs. On ne les laiſſa approcher qu'à la portée de leurs trompes qu'ils pouvoient à peine croiſer dans le choc, & après cinq ou ſix aſſauts, on fit ceſſer le combat. Lorſqu'on abandonne un éléphant contre un tigre, on attache ce dernier à un pieu pour l'empêcher de s'élancer ſur ſon adverſaire, & on garnit la tête de l'éléphant d'une eſpece de plaſtron. Celui-ci par ce moyen a tout l'avantage, mais dès qu'il a donné au tigre deux ou trois coups de ſa trompe qui lui ôtent une partie de ſes forces, on le lâche, & il ſe jette alors ſur ſon ennemi. S'il eſt plus fort qu'on ne s'imaginoit, & qu'on voye que l'éléphant ſoit prêt à ſuccomber, on pouſſe d'autres éléphants qui dégagent le premier, & on renferme le tigre. Les combats qui ſe faiſoient de coq à coq ne ſe terminoient preſque jamais que par la mort de l'un d'eux, & c'eſt ce qui a porté les Talapoins (1) à déclamer contre ces ſpectacles, & à en obtenir même l'abolition.

Le cerf volant de papier, que les Siamois nomment *Vao*, fait pendant l'hyver l'amuſement de toutes les Cours des Indes. A Siam on y attache une lumiere, & ſouvent une piece d'or qui appartient à ceux qui trouvent le cerf volant, lorſque le cordon a caſſé. Celui du Roi eſt en l'air chaque nuit pendant les deux mois d'hyver, & pluſieurs Seigneurs ſont nommés pour tenir alternativement le cordon. Les Siamois aiment paſſionnément à fumer du tabac; les femmes mêmes du premier rang n'y ſont pas moins habituées que les hommes. Le tabac en poudre eſt peu d'uſage, & quoi-

(1) Ces Religieux diſent que ceux qui dans cette vie ſe plaiſent à voir battre des coqs, ſe battront dans l'autre avec des barres de fer.

LES SIAMOIS.

qu'il croiſſe beaucoup de cette plante dans le Royaume de Siam, les habitants en tirent ordinairement de Manille & de la Chine. Les autres divertiſſements des Siamois ſont les jeux de haſard, le trictrac & les échecs, & c'eſt dans ces divers délaſſements que ces peuples paſſent tout le temps qu'ils ne ſont pas de ſervice pour le Roi. Les femmes, comme dans beaucoup d'autres pays, ſont chargées de tous les travaux pénibles, ainſi que de ceux de l'intérieur du ménage. Selon le témoignage de la Loubere, une femme éveille ſon mari à ſept heures du matin, & lui ſert du riz & du poiſſon. Il déjeûne, ſe remet à dormir, & s'éveille une ſeconde fois à midi pour dîner. Un léger ſommeil abrége le temps qu'il doit paſſer juſqu'au ſouper qui ſe fait à la fin du jour, & de ce moment à celui du coucher qui arrive à minuit, la converſation, le jeu & l'amuſement de fumer occupent preſque les hommes.

Politeſſe des Siamois.

Les Siamois ſont civils & circonſpects, qualités qu'on s'efforce de cultiver dès leur enfance, comme on l'a vû plus haut. Ils ont beaucoup de reſpect pour les femmes, & ne leur donnent que les noms des choſes qu'ils eſtiment le plus. Ils les appellent, par exemple, *jeune diamant, jeune or, jeune cryſtal, jeune fleur, jeune ciel.* Le mot *Nang* qui, en langue Balie, ſignifie jeune, eſt particulierement appliqué aux Dames, parce qu'on croit à Siam, comme partout ailleurs, qu'elles ſont flattées de cet éloge. Lorſque des Siamois ſe ſaluent les uns les autres, ils ſe ſervent de ces paroles: *Je ſalue mon Seigneur.* Si un Siamois rend une viſite à quelqu'un qui lui ſoit ſupérieur, il ſe courbe en entrant dans la maiſon, & après avoir élevé ſes deux mains à la hauteur de ſon front, il ſe proſterne, & attend à genoux & aſſis ſur ſes talons que le maître de la maiſon lui adreſſe la parole. Quand une viſite ſe fait entre égaux, celui qui la rend ſe contente de faire une profonde inclination, pendant que celui qui la reçoit répond par la même politeſſe, en diſant: *Il eſt venu, le Seigneur eſt venu.* Les premieres queſtions qu'on ſe fait de part & d'autre ſont celles-ci: *Etes-vous bien? Mangez-vous bien? Dormez-vous bien?* Le maître de la maiſon fait enſuite apporter divers rafraîchiſſements qu'il eſt de la politeſſe de l'Etranger de recevoir. La ſéparation ſe fait avec les mêmes cérémonies que l'arrivée, & celui qui a rendu la viſite ne doit point ſe lever de ſa place ſans avoir demandé permiſſion de ſe retirer.

La maniere de s'aſſeoir chez les Siamois, comme chez tous les autres peuples Orientaux, eſt de croiſer les jambes. Ils ſont tellement accoutumés à cette poſture, que lors même qu'on leur préſente un ſiége, ils ne s'y placent pas autrement. Lorſque pluſieurs perſonnes s'entretiennent enſemble, elles reſtent rarement debout, mais chacun s'aſſied ſur les talons, ou s'accroupit ſur les coudes comme une marque de reſpect. Si les eſclaves demeurent dans un appartement en préſence de leurs maîtres, ils s'aſſeyent ſur leurs talons, la tête un peu inclinée, & les mains jointes à la hauteur du front. Si un Particulier rencontre une perſonne d'un rang ſupérieur, il croiſe les mains de la même maniere, & s'incline par reſpect. C'eſt une impoliteſſe très-grande à Siam que de traverſer un pont à pied ou en chaiſe, lorſque quelqu'un paſſe en balon par deſſous. Toucher quelqu'un au viſage, manier ſes cheveux, ou lui porter la main ſur la tête, eſt

Les Siamois.

une insulte des plus sensibles. On regarde encore comme une incivilité de ne présenter qu'une main en abordant quelqu'un, parce que l'usage demande qu'on mette ses deux mains sous la sienne. Tout ce qu'on offre & tout ce qu'on reçoit doit aussi se tenir à deux mains. Les lettres des Siamois commencent à la maniere des Romains: *Un tel à un tel*, & ils posent leur cachet au bas sans aucune signature. Pour transporter plus surement ces lettres, & dérober aux curieux la connoissance de ce qu'elles contiennent, on les met dans un bâton creux, dont on bouche l'ouverture avec le même cachet.

Du Roi & du gouvernement intérieur du Palais.

De tous les Souverains qui regnent dans la presqu'isle de l'Inde, celui de Siam est le plus puissant & le plus respecté de ses sujets. Son Palais passe pour un lieu sacré, & personne n'y met le pied sans s'être auparavant prosterné jusqu'à terre. Les Palais du Roi ont trois enceintes, & celles du Palais de la capitale sont assez éloignées l'une de l'autre pour former de vastes cours. Tout ce que l'enceinte intérieure contient, c'est-à-dire, le logement du Roi, quelques cours & quelques jardins portent le nom de *Vang*. Le Palais entier avec toutes ses enceintes se nomme *Praſſat*, qu'un Voyageur traduit dans sa Relation par le mot de thrône.

Une tranquillité profonde regne dans l'intérieur du Palais, & dans tous les lieux qui l'environnent. Quoiqu'il soit rempli d'une multitude de soldats & d'une affluence d'Officiers, on n'y entend pas le moindre bruit, & ce lieu passeroit pour une solitude écartée, si l'on ne connoissoit les usages du Royaume. Les ordres qui s'y donnent n'interrompent pas même le silence; car un des premiers Officiers de la Couronne, qui a toujours les yeux attachés sur la personne du Roi, connoît ses volontés à certains signes établis, & les explique par d'autres signes aux Officiers du dehors. L'emploi du premier Officier est estimé un des plus considerables de l'Etat, & en effet il procure à celui qui en est revêtu le privilége de paroître devant le Roi sans se prosterner, privilége dont on prétend qu'il jouit seul. Les courtisans les plus favorisés n'approchent jamais de la personne du Prince, & c'est beaucoup pour eux s'il daigne les regarder, & se faire voir d'une des fenêtres du Palais. Le Roi de Siam ne reçoit point autrement les Ambassadeurs, & ne leur adresse que quelques mots qu'on soupçonne être toujours les mêmes pour tous les Ambassadeurs d'une même Cour.

Les portes du Palais sont toujours fermées, & chacune a son portier avec des armes; mais au lieu de les avoir sur lui, il les tient seulement dans sa loge. Si quelqu'un se présente pour entrer, le portier en avertit l'Officier qui est de garde aux premieres portes. Personne n'entre & ne sort sans la permission de cet Officier, qui fait plusieurs recherches pour être sûr que celui qui est admis n'a sur lui aucune arme cachée, & qu'il n'a pas bû d'*Arrack*, liqueur forte qui enivre. L'Office d'examinateur est rempli par deux hommes qui servent alternativement tous les jours. Leur service dure vingt-quatre heures, après lesquelles ils peuvent se retirer dans leur maison, jusqu'à ce que leur tour revienne, car il y a un grand nombre de ces Officiers. Le Gouverneur du Vang porte le titre de Oc-Ya-Vang, & il réunit toutes les fonctions qui regardent la réparation des édifices, l'ordre qui doit être observé dans le Palais, & la dépense qui se fait pour l'entretien du Roi, de ses

LES SIAMOIS.

Garde Royale à pied.

femmes, de ſes Eunuques & de ceux qui ſont défrayés de tout dans le Vang.

Entre les deux premieres enceintes, ſous une eſpéce de hangard, on voit toujours un petit nombre de ſoldats accroupis & déſarmés, qui ſont les *Kenlai* ou Bras peints, dont j'ai parlé plus haut. L'Officier qui les commande immédiatement & qui eſt Bras-peint lui-même, ſe nomme *Oncarac*. Il eſt, ainſi que ſes ſoldats, regardé comme l'exécuteur de la juſtice du Roi, ainſi que les Officiers & les ſoldats des cohortes Prétoriennes l'étoient de celle des Empereurs Romains. Ces Bras-peints veillent en même temps à la ſûreté du Monarque, & on conſerve dans une chambre du Palais de quoi les armer au beſoin. Ces mêmes ſoldats ſont chargés de pagayer dans le balon du corps, & le Roi n'a pas d'autre Garde à pied. Leur Office eſt héréditaire comme tous les emplois du Royaume, & l'ancienne loi borne leur nombre à ſix cents.

La Garde à cheval du Roi de Siam eſt compoſé d'Etrangers, la plûpart de Laos & d'un autre pays voiſin. Comme ſes gardes à cheval ne le ſervent que par corvées, il rend leurs compagnies auſſi nombreuſes qu'il veut employer de chevaux. Le Commandant de la troupe de la main droite porte le titre de *Oc-canne-Ran-Patchi*. La Garde de la main gauche eſt ſous la conduite d'un autre Seigneur qui eſt décoré du titre de *Oc-canne-Pipit-Charat-Chan*. Mais au-deſſus de ces deux Officiers l'*Oc-Ya-Lao* commande la Garde des Laos, & l'*Oc-Ya-Méen* celle des Méen. Le Roi de Siam entretient encore une Garde étrangere compoſée de cent trente cavaliers. Cette Garde conſiſte 1°. en deux compagnies chacune de trente Mores, qui ſont natifs ou originaires des Etats Mogols. 2°. Une compagnie de vingt Tartares Chinois armés d'arcs & de fleches. Et 3°. enfin deux compagnies chacune de vingt-cinq Indiens vétus à la Moreſque. Ces derniers cavaliers ſe nomment *Rasbouts* ou *Ragibouts*, affectent une grande intrépidité, & ſe piquent d'être tous de race Royale. Le Roi fournit à cette Milice les armes, les chevaux & tout ce dont elle peut avoir beſoin.

Le ſervice intérieur du Palais ſe fait par des Pages ou jeunes Officiers que les Siamois appellent Mahatleks, par quelques Eunuques & par des femmes. Les Mahatleks ſont au nombre de quarante-quatre, & on les diviſe en quatre bandes égales, deux de la main droite & deux de la main gauche, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont dans un ſallon contigu à l'appartement du Roi à la droite ou à la gauche. Le Monarque, en recevant un Mahatlek à ſon ſervice, lui donne le nom qu'il doit porter à l'avenir, & les armes qui lui ſont néceſſaires. Les Mahatleks doivent recevoir du Roi même les ordres qu'il veut preſcrire à ſes Officiers du dehors, & les aller porter à d'autres Pages qui ſe tiennent dans le veſtibule & dans les cours du Palais. Le nombre de ces ſeconds Pages n'eſt pas déterminé, & paroît très-conſidérable. Les Siamois les nomment *Caloang*, & leur office le plus ordinaire eſt d'aller publier dans les Provinces les volontés du Souverain. Les Pages du dedans ont leurs fonctions réglées ; les uns préſentent le betel au Roi, les autres ont ſoin des armes, des livres de ce Prince, & de tout ce qui ſert à ſon amuſement, & pluſieurs mêmes liſent en ſa préſence. Il y a peu d'Eunuques au Palais, & ils ſont tous ſous l'autorité de la Reine, qui peut les faire châtier à ſa volonté.

LES SIAMOIS.

Le principal ſervice de la chambre du Souverain ne ſe fait que par les femmes. Comme elles jouiſſent ſeules du droit d'entrer à toute heure dans l'appartement du Roi, elles ſont chargées de tout ce qui le regarde perſonnellement. En conſéquence elles font ſon lit, l'habillent, lui préparent ſes aliments & le ſervent à table. Les pourvoyeurs mettent entre les mains des Eunuques toutes les proviſions deſtinées pour ceux qui ſont dans le Palais, & les Eunuques les livrent enſuite aux femmes chargées de la cuiſine. La Loubere obſerve que ces dernieres ont une ſi grande crainte de ſe tromper dans l'aſſaiſonnement des mets, qu'elles n'employent que par poids le ſel & les épices. Les filles de ſervice, qui ſont ainſi renfermées dans le Palais, n'en ſortent jamais, & il n'y en a aucune qui y ſoit entrée de bonne volonté. On enleve ordinairement les filles qu'on trouve jolies, & ſi leurs parents ne mettent pas tout en uſage pour les racheter, ils doivent perdre l'eſpérance de les revoir de leur vie. La plûpart des Siamois payent une ſomme d'argent à l'Officier chargé du ſoin d'entretenir au Palais le nombre convenable de filles de ſervice, afin qu'il les épargne dans ſes recherches.

Le Roi n'a gueres plus de dix femmes ſubalternes, mais il a toujours une épouſe principale qui porte le titre de Reine, & qui a ſur toutes les autres une autorité abſolue. Elle juge leurs différends, & les fait même punir ſi elle le juge à propos. Cette Princeſſe a ſes Officiers, ſes filles de ſervice, ſes Eunuques, ſes balons & ſes éléphants. Elle ne ſe laiſſe voir qu'à ſes femmes & à ſes Eunuques, & lorſqu'elle ſe promene en balon ou ſur un éléphant, elle eſt dans une chaiſe fermée de jalouſies ou de rideaux d'étoffe mince & légere, qui lui laiſſent la liberté de voir, mais qui l'empêchent d'être vûe, & ceux qui ſe rencontrent ſur ſon paſſage doivent ſe proſterner juſqu'à ce qu'elle ſoit un peu éloignée. La Reine a auſſi ſes magaſins, ſes vaiſſeaux, ſes finances, & elle exerce librement le commerce avec les Etrangers.

Loix de la ſucceſſion Royale.

Les filles n'ont aucune eſpérance de monter ſur le thrône à la mort de leur pere, & ordinairement c'eſt le fils aîné de la Reine qui a droit d'y prétendre. Cependant s'il ſe trouve trop jeune à la mort du Roi, & ſi le Monarque défunt laiſſe à quelqu'une de ſes femmes ſubalternes un fils plus âgé que celui de ſa principale femme, ce dernier eſt exclus de la couronne, & l'autre eſt reconnu Souverain.

Revenus du Roi.

L'Officier que les Siamois appellent *Pra-Glang*, & que les Portugais ont nommé Barcalon, eſt le principal Miniſtre des Finances. On peut le regarder comme le Sur-Intendant des magaſins où le Roi dépoſe toutes les marchandiſes qu'il vend à ſon peuple & aux Etrangers, & c'eſt ce même Officier qui reçoit les revenus du Prince, & qui en diſpoſe ſuivant les beſoins de l'Etat. Ces revenus ſe réduiſent à trois objets principaux, ſçavoir aux impoſitions ou taxes, aux bénéfices caſuels & aux profits du commerce. Les taxes ſe mettent ſur les terres labourables, ſur les batteaux ou balons, ſur les marchandiſes qui entrent & qui ſortent, & ſur différents pieds d'arbres. On appelle revenu caſuel les préſents que le Prince reçoit de tous ſes ſujets; les dons que les Officiers lui font en mourant, ou ce qu'il prend de leur ſucceſſion; les impôts arbitraires qu'il leve dans pluſieurs occaſions, & enfin les confiſcations & les amendes. On peut mettre encore au rang de revenu caſuel le bénéfice que le Roi retire de l'exemption des corvées,

LES SIAMOIS.

Chaque ſujet libre, comme on l'a vu plus haut, doit au Roi ſix mois de ſervice. Le ſeul moyen de ſe ſouſtraire à la loi commune eſt de payer une ſomme au fiſc, & pluſieurs mettant ce moyen en uſage, groſſiſſent ainſi les revenus du Monarque.

Le commerce eſt la troiſieme ſource où le Roi de Siam puiſe ſes richeſſes, & elle eſt même devenue la plus conſidérable. Non ſeulement le Prince fait le commerce en gros, mais il a même des boutiques dans les marchés, & il y fait vendre en détail. Les marchandiſes dont le Roi s'eſt réſervé principalement le commerce ſont les toiles de coton, cette eſpéce de métal qui ſe nomme *Calin* (1), tout l'yvoire qui ſe trouve dans le Royaume, l'areka, le ſoufre, la poudre, le plomb, le ſalpêtre & les armes. Ce Prince s'eſt engagé, par un traité avec les Hollandois, à leur fournir les peaux de bêtes ; mais ſes ſujets en détournent beaucoup que les Hollandois achetent d'eux à un plus bas prix.

Milices & maniere de faire la guerre à Siam.

Tous les Siamois doivent prendre les armes pour le ſervice de l'Etat, lorſque le Roi le demande. Le peuple entier fait une ſorte de Milice, & chacun ſert par ſemeſtre, ſi le Prince paroît le déſirer. Le même uſage s'obſerve chez les peuples voiſins des Siamois, & c'eſt ſans doute pour cette raiſon que les armées Indiennes ſont ſi nombreuſes. Ces armées s'aſſemblent avec une diligence preſqu'incroyable, & coûtent peu à l'Etat ; parce que chacun eſt obligé de pourvoir à ſa ſubſiſtance. Le bagage militaire des Siamois ne leur cauſe pas un grand embarras, car il conſiſte ſeulement en un panier de riz, un bambou creux qu'on remplit d'eau, un bouclier de cuir, un ſabre & un mouſquet. Malgré la néceſſité où les Siamois ſe trouvent d'être pour ainſi dire ſoldats nés, ils ignorent totalement l'art de la guerre, & manquent de courage à la premiere occaſion. Ils tremblent à la vûe du moindre danger, & un Européen armé d'une épée, ou ſeulement d'une canne, mettroit facilement en fuite dix-huit ou vingt Siamois. L'opinion de la métempſycoſe, qui leur inſpire l'horreur du ſang, aide encore à leur ôter la valeur néceſſaire, & dans les guerres qu'ils ont avec leurs voiſins, ils ne s'attachent, de part & d'autre, qu'à faire des captifs.

Si par haſard deux armées ſe rencontrent ſans pouvoir éviter d'en venir aux mains, le combat s'engage par une décharge du canon ou de la mouſqueterie. Une eſpéce de convention, faite depuis longtemps entre les Siamois & leurs ennemis, les porte naturellement à tirer plus haut que le plus grand homme, de ſorte que leur premiere attaque n'eſt pas dangereuſe. Cependant on s'efforce des deux côtés de diriger ſon coup de façon que les balles retombent ſur l'ennemi, & en effet, dès qu'elles commencent à ſe faire ſentir dans un des deux Partis, il ne tarde pas à prendre la fuite. Lorſqu'il eſt queſtion d'arrêter des troupes qui paroiſſent vouloir forcer un retranchement, ou tomber ſur quelque Parti, les ſoldats de ce Parti baiſſent alors le canon de leurs fuſils, ou tirent leurs fleches moins haut qu'à l'ordinaire pour contraindre leurs ennemis à ſe retirer ; ce qui arrive très-ſouvent.

(1) Le calin qui ſe tire des mines de *Jonſalam* ſur le golphe de Bengale, & qui eſt une frontiere éloignée, appartient aux habitants de ce canton. Ils jouiſſent de leurs anciens droits ſur les mines de leur pays, moyennant un léger tribut qu'ils payent au Roi, & ils font librement le commerce des productions de leurs terres.

Quoique

LES SIAMOIS.

Quoique les Siamois ne ſoient pas naturellement propres à la guerre, ils ne laiſſent pas de la faire ſouvent avec avantage, parce que leurs voiſins ne ſont ni plus puiſſants ni plus braves qu'eux. Ceux des Siamois qui ſe conſacrent entierement à la profeſſion des armes, n'ont d'autre ſolde que l'exemption des corvées pour eux-mêmes & pour quelques perſonnes de leur famille. Or comme ils ne peuvent ſe nourrir hors de chez eux, ils demeurent dans des villages, les uns autour de Bancock, les autres aux environs de Louvo, afin de veiller à la ſûreté de ces deux Places. Ils s'y rendent tour à tour par détachement, & y font ainſi une garde continuelle. Dans les autres lieux du Royaume qui ont beſoin de défenſe, les garniſons ſont compoſées de Siamois libres qui ſervent par corvées, comme dans les autres occaſions; & qui ſont relevés par d'autres, lorſqu'ils ont achevé leur temps.

Les Siamois entendent peu l'art de fondre des piéces de canon, mais ils en font de fer battu à froid, & les Européens leur en ont donné pluſieurs en préſents. En général on ne voit pas beaucoup d'artillerie dans tout le Royaume de Siam & toute la cavalerie du pays n'eſt compoſée que d'environ deux mille chevaux. La plus grande force de l'Etat conſiſte dans un grand nombre d'éléphants qu'on mene à la guerre. Cependant ces animaux n'ayant ni mords ni brides ne peuvent être gouvernés ſûrement, & d'ailleurs ils craignent tellement le feu, qu'ils ne s'y accoutument preſque jamais. S'ils reçoivent malheureuſement quelques bleſſures, ils reviennent ſur leurs maîtres, & jettent le déſordre dans tous les rangs. A l'égard de l'infanterie Siamoiſe, elle eſt fort mal habillée & encore plus mal armée.

Voici ce que la Loubere rapporte touchant l'ordre de bataille des Siamois. Ils ſe rangent, dit-il, ſur trois lignes, dont chacune eſt compoſée de trois gros bataillons quartés. Le Roi ou le Général ſe tient dans le bataillon du milieu, qu'on a formé exprès de l'élite de l'armée. Chaque Chef de bataillon occupe auſſi le centre de la troupe qu'il commande, & ſi les neuf bataillons ſont trop gros, ils ſont diviſés en neuf autres dans le même ordre. Chaque bataillon a ſeize éléphants mâles à ſa queue, & chacun de ces animaux porte ſon étendard particulier, & eſt accompagné de deux éléphants femelles. Trois hommes armés montent ces éléphants & les guident dans l'attaque. L'artillerie ſe tranſporte ordinairement par eau; mais dans les lieux où les rivieres manquent, on la place ſur des charrettes que tirent des bœufs ou des buffles. Les batailles ne ſont jamais de longue durée, parce que les ſoldats n'ont pas une valeur aſſez conſtante pour en venir aux dernieres approches ou à la mêlée. Ceux que la frayeur ſaiſit les premiers s'enfuyent dans les bois, & ſi leurs Officiers parviennent à les rallier, ils ne tardent pas à les voir fuir de nouveau. Le ſeul moyen qu'on puiſſe employer pour les contraindre à tenir ferme, eſt de placer derriere chaque bataillon des Officiers, avec ordre de tuer les fuyards. Cette lâcheté que les Siamois ne regardent pas même comme un ſujet de reproche, les rend incapables d'entreprendre un ſiége ouvert, & s'ils attaquent quelques Places fortifiées, ils ne ſçavent mettre en uſage que la trahiſon ou la faim, pour s'en rendre maître.

LES SIAMOIS.

On trouve peu de Places fortifiées dans le Royaume de Siam, mais au reſte, il eſt naturellement ſi bien défendu par les montagnes qui l'environnent, par des inondations annuelles, par les canaux qui le coupent, par ſes bois & par ſes marais impénétrables, qu'un petit nombre de Places fortes lui ſuffit. Le Roi de Siam ne fait pas conſiſter ſa grandeur dans la puiſſance de ſes flottes, car il a à peine cinq ou ſix vaiſſeaux & environ cinquante galeres. Les vaiſſeaux different peu des ſommes Chinoiſes dont je parlerai ailleurs, & on les arme quelquefois en courſe ; mais leur deſtination la plus ordinaire eſt pour le commerce. Tous les Officiers & les matelots qui ſervent ſur mer ſont Etrangers, & le Roi leur recommande d'éviter les combats ſanglants.

Les galeres Siamoiſes ſont des bâtiments légers, fort étroits & aſſez longs pour contenir environ ſoixante hommes, tant rameurs que ſoldats. Ces galeres n'ont qu'un ſeul pont, & leurs ancres ſont de bois, ainſi que celles des vaiſſeaux. Il n'y a qu'un homme à chaque rame, & il eſt obligé de ſe tenir debout. Les rameurs conduiſent leurs rames perpendiculairement, parce qu'elles ſont ſi courtes, qu'elles ne plongeroient ſeulement pas dans l'eau, ſi la manœuvre ſe faiſoit autrement. Tous ceux qui ſervent ſur les galeres ſont Siamois, & ſe prennent par corvées comme pour les autres ſervices de l'Etat. Au reſte, ces bâtiments ne ſortent jamais du golphe, dont ils ne font que ranger les côtes, & leur commandement eſt confié à un Officier appellé *Calahom*. Les galeres ſe gardent à Juthia dans un arſenal conſtruit en face du Palais, & chacun de ces bâtiments eſt ſous une eſpece de remiſe où la riviere entre, & qui ſe ferme pendant la nuit.

Maladies communes à Siam.

Les Siamois ſont ſouvent attaqués de cours de ventre & de dyſenterie, dont les Européens qui arrivent dans ce pays ont encore plus de peine à ſe défendre. On voit quelquefois regner à Siam des fluxions de poitrine & des fiévres chaudes, qui cauſent de violents tranſports au cerveau. La fiévre continue n'eſt jamais mortelle dans ce pays, & les fiévres intermittentes y ſont rares; mais elles ſont opiniâtres, quoique le friſſon en ſoit fort court. La toux, les coqueluches, & toutes ſortes de fluxions & de rhumatiſmes ne ſont pas moins fréquents à Siam qu'en Europe; ce qui provient ſans doute de l'abondance des pluyes pendant une grande partie de l'année. Les cancers, les abſcès, les fiſtules, les éréſypeles ſont encore des maux qui affligent beaucoup les Siamois, & entre leurs maladies contagieuſes, celle qu'on peut regarder comme la peſte du pays eſt la petite vérole, qui fait ſouvent d'affreux ravages.

Funerailles des Siamois.

Les funérailles ſe font à Siam, comme dans toutes les Indes, avec des cérémonies qui n'ont rien de lugubre; mais on les fait avec autant de magnificence que les facultés des parents du mort peuvent le permettre. Voici ce qui ſe pratique dans les obſeques des Grands. Dès qu'un Seigneur Siamois eſt expiré, on en fait avertir les Talapoins, qui annoncent ſa mort en ſonnant une groſſe cloche d'airain deſtinée à cet uſage. On lave le corps du défunt, on le ſerre avec des bandelettes, & on lui injecte par les yeux & par la bouche de l'eau ſalée, du vif-argent & d'autres drogues corroſives pour deſſe-

cher toutes les humeurs. On enferme enſuite le corps dans une biere de bois ou de plomb, dont on fait vernir, ou même dorer le dehors. Cette biere eſt placée avec reſpect ſur une eſtrade élevée, & on brûle autour des bougies & des paſtilles parfumées. Chaque nuit un certain nombre de Talapoins doit veiller le mort, & réciter des prieres dans la chambre où il eſt expoſé. La premiere nuit ils ne font pour ainſi dire que pſalmodier à voix baſſe; la ſeconde ils élevent un peu plus le ton, & la troiſieme ils chantent à pleine voix. Ces Talapoins ſont nourris & payés par les parents du défunt, & leurs chants ſont des moralités & des leçons ſur le chemin du ciel, qu'ils enſeignent à l'ame du mort.

La famille choiſit un lieu commode à la campagne, pour y rendre au corps les derniers devoirs qui conſiſtent à le brûler avec diverſes cérémonies, & ce lieu eſt ordinairement près de quelque Temple, que le mort ou quelques-uns de ſes ancêtres ont fait bâtir. On forme une enceinte de Bambou, avec pluſieurs ornemens d'architecture, à peu près du même ouvrage que les berceaux & les cabinets de jardins d'Europe, & ces berceaux ſont ornés de papiers peints ou dorés, qu'on découpe pour repréſenter des maiſons, des meubles & des animaux domeſtiques & ſauvages. Le centre de cet enclos eſt occupé par le bûcher que les parents compoſent de bois odoriférants tels que le ſandal blanc ou jaune & le bois d'aigle. Plus on veut rendre d'honneurs au mort, plus on éleve le bûcher ſur lequel il doit être conſumé; mais pour lui donner cette élévation on fait pluſieurs échaffaudages, couverts de terre, & on fabrique enfin le bûcher. La Loubere raconte qu'aux funerailles d'une Reine de Siam on avoit placé le bûcher à une telle hauteur qu'on ne put étendre le corps qu'au moyen d'une machine, dont les Européens avoient donné l'invention.

Lorſqu'on doit tranſporter le corps à une diſtance un peu éloignée, on fait aſſez ordinairement le chemin par eau. La riviere dans ces occaſions eſt couverte d'une multitude de balons. Si la marche ſe fait par terre, le corps eſt toujours à la tête du convoi, & il eſt porté au ſon d'un grand nombre d'inſtruments. Des pleureuſes, des danſeurs, des joueurs d'inſtruments, & d'autres farceurs gagés ſuivent immédiatement le corps; enſuite marchent les Talapoins, & après eux toute la famille & les amis du mort, tous vêtus de blanc, qui eſt à Siam la couleur conſacrée au deuil.

Lorſque tout ce cortége eſt arrivé au lieu où l'on doit brûler le corps, on le place nud ſur le bûcher, & les Talapoins chantent pendant un quart d'heure, après lequel ils ſe retirent pour ne plus reparoître. Après le départ des Talapoins, on commence les ſpectacles du Cône & du Raham qui durent tout le jour ſur différents théâtres. Vers le milieu de la journée on met le feu au bûcher, & on l'éteint au bout de deux heures. Si c'eſt le corps de quelque Prince du Sang, ou celui de quelque Seigneur conſidérable par ſes emplois auprès du Monarque, ce Prince met lui-même le feu au bûcher, & cela ſans ſortir de ſon Palais. Pour cet effet, on tend une corde qui, par un bout, eſt attachée au bûcher, & par l'autre aux fenêtres d'un des appartements du Palais. Le Roi lie à cette corde un flambeau allumé, & les parents du mort la retirent & mettent le feu au bûcher avec

DES SIAMOIS.

le flambeau. Le peu de temps qu'on laiſſe le corps dans les flammes eſt cauſe qu'il n'eſt jamais entierement brûlé ; mais on en renferme les reſtes dans la biere, & on dépoſe le tout ſous une des pyramides qu'on voit autour des Temples. Quelquefois on enterre avec le mort des pierreries & d'autres richeſſes, & on eſt perſuadé que perſonne n'oſeroit y toucher. Ceux qui n'ont ni Temples ni pyramides gardent chez eux les corps à demi brûlés de leurs parents ; & ſi la pauvreté des Siamois eſt telle, qu'ils ne puiſſent faire la dépenſe de brûler celui de leur famille qui ceſſe de vivre, ils l'enterrent avec le ſecours des Talapoins. Ces Religieux ne manquent jamais de tirer un ſalaire des ſervices qu'ils rendent en ces occaſions, & la dureté avec laquelle ils ont coutume de l'exiger, fait que ceux qui ne ſe trouvent pas en état de les ſatisfaire, n'ont pas d'autre parti à prendre que d'expoſer le corps de leurs proches dans des lieux éminents, où ils ſervent de pâture aux oiſeaux de proye.

Il arrive quelquefois qu'un Siamois, élevé en dignité, fait déterrer le corps de ſon pere, quoique mort depuis longtemps, pour lui faire de magnifiques funérailles, ſi celles qu'on lui a faites au temps de ſa mort n'étoient pas dignes de l'élévation préſente de ſa famille. Il faut obſerver que dans les maladies épidémiques, l'uſage eſt d'enterrer les corps ſans les brûler, mais qu'on les déterre quelques années après, pour leur rendre cet honneur. La loi défend de brûler ceux que la Juſtice condamne à mourir, les enfants qui naiſſent morts, les femmes qui périſſent en couches, ceux qui ſont noyés ou que quelque accident extraordinaire prive du jour. Les Siamois ſont convaincus que ceux qui meurent de mort violente, ſont coupables de quelque grand crime, parce qu'ils croyent fermement qu'il ne peut arriver de malheur à l'innocence.

Il n'y a point à Siam de loi établie pour le deuil, & chacun eſt libre d'en régler les marques ſur le ſentiment de ſa douleur. Auſſi voit-on plus ſouvent les peres & les meres en deuil pour la mort de leurs enfants, que les enfants pour celle de leurs peres & de leurs meres. Quelquefois un pere & une mere embraſſent la vie religieuſe après avoir perdu ce qui ſembloit devoir les attacher au monde. Pluſieurs ſans renoncer totalement à la ſocieté, ne laiſſent pas de donner des témoignages de leur chagrin en ſe raſant la tête Toutes les recherches des Voyageurs n'ont pu leur faire découvrir ſi les Siamois invoquent les morts qui ont bien vécu parmi eux, mais il eſt ſûr qu'ils ſe croyent tourmentés par les apparitions des ames de leurs parents & de leurs amis. Alors ils ne manquent pas de porter quelques offrandes aux tombeaux, ou de faire à l'intention des défunts la charité aux Talapoins, qui ne ceſſent de prêcher que l'aumône rachette les péchés des vivants & des morts.

Topographie de Siam.

Le Royaume de Siam eſt borné au Nord par celui de Laos; à l'Orient par le même & celui de Camboge ; au Sud par le golphe de Siam, & au Sud-Oueſt par la preſqu'iſle de Malaca. Le pays produit beaucoup de riz & de coton, & il s'y trouve un grand nombre d'animaux différents de ceux d'Europe. Siam en Juthia, capitale du Royaume, eſt bâtie dans une iſle formée par le Menan. Cette riviere eſt pleine de grands crocodiles fort dangereux. La Compagnie Françoiſe a un comptoir à Mergui, ville du Royaume de

Siam; ce qui la met en état de faire trafic de rubis & des différentes pierreries de Pégu & d'Ava, ainſi que de l'étain, des bois de charpente & des écailles de tortues. La preſqu'iſle de Malaca eſt occupée par divers petits Rois, vaſſaux de celui de Siam. Les Hollandois ſe rendirent maîtres de la capitale en 1640. & l'enleverent aux Portugais.

Fin du Royaume de Siam.

CHAPITRE XXIII.

Royaume de Tonquin.

ON ignore l'origine des Tonquinois, & il y a toute apparence qu'ils ont été de bonne heure ſoumis aux Chinois, puiſque vers l'an 200 avant J. C. l'empire de la Chine étoit dans un ſi haut degré de puiſſance, que ſes limites s'étendoient juſqu'au Royaume de Siam. Or le Tonquin fut vraiſemblablement envahi des premiers, à cauſe du voiſinage où il eſt de la Chine. On n'a pas aſſez d'éclairciſſement ſur l'hiſtoire du Tonquin pour en donner une idée diſtincte, mais on ſçait que vers l'an 1200 de l'Ere Chrétienne les Chinois & les Tonquinois firent enſemble un traité, par lequel il fut reglé que les Rois du Tonquin ſe reconnoîtroient vaſſaux de l'Empereur de la Chine, & lui payeroient tous les trois ans un tribut. Depuis plus de cinq cens ans les deux Nations obſervent avec une fidélité inviolable les articles de ce traité, & quoique les Tonquinois ayent adopté preſque toutes les loix & tous les uſages de la Chine, ils ont leur gouvernement particulier, & quelques coutumes différentes.

Dans le quinziéme ſiécle environ de l'Ere Chrétienne, une révolution arrivée dans le Tonquin donna lieu à une nouvelle forme de gouvernement, qui s'eſt conſervée juſqu'à ce jour. Un ſimple pêcheur trouva moyen par ſes intrigues & par la violence de s'emparer de l'autorité ſouveraine, & de ſe faire couronner. Il étoit à peine ſur le thrône, qu'un autre Aventurier entreprit de l'en faire deſcendre, & y réuſſit. Ce dernier n'étoit pas moins ambitieux que ſon rival, mais il réſolut de couvrir ſon uſurpation, & dans cette vûe il rétablit ſur le thrône un prince de la famille Royale. Cependant il ne lui laiſſa que l'ombre de la Royauté, & prenant le nom de *Chova*, ou de Général du Royaume, il eut ſoin de s'attribuer la principale autorité. Au bout de quelques années Hoaving, beau-frere du Général du Tonquin, devint jaloux de ſon pouvoir, & réſolu de l'en priver, il s'attacha un grand nombre de ſoldats. Avec le ſecours des Chinois, à qui il avoit promis un tribut conſidérable s'il réuſſiſſoit dans ſon entrepriſe, il parvint à s'emparer de la Cochinchine, & s'y fit proclamer *Chova* par ſes troupes, affectant de prendre le même titre que ſon beau-frere. Ces deux Généraux animés l'un contre l'autre ſe firent la guerre tant qu'ils vécurent; mais comme les ſuccès furent partagés, il ne ſe détruiſirent ni l'un ni l'autre, & joui-

ROYAUME DE TONQUIN.

Forme du Gouvernement du Tonquin.

rent d'une autorité abſolue ; l'un ſur le Tonquin, & l'autre ſur la Cochinchine. Leurs enfants héritérent du titre de Chova, & le tranſmirent à leurs deſcendants, qui le poſſédent encore.

C'eſt à cet évenement qu'on rapporte l'origine de l'uſage établi dans le Tonquin d'y reconnoître deux Souverains, l'un titulaire & l'autre réel. Le titre de *Bova*, qui ſignifie Roi, ou Empereur, eſt le nom ſous lequel on diſtingue le Prince, qui ſans exercer aucune des fonctions de ſa dignité en reçoit tous les honneurs ; & le nom de *Chova* eſt donné à celui qui jouit réellement de tout le pouvoir attaché à la Royauté. Lui ſeul a droit de faire la guerre, ou la paix ; de créer ou d'abroger les loix ; de regler les impoſitions & les taxes publiques, en un mot d'exercer toute l'autorité attachée au rang de Souverain. Pluſieurs voyageurs Européens, témoins de la puiſſance du Chova, lui donnent le nom de Roi, & pour mettre quelque différence entre lui & le Bova, ils décorent ce dernier du titre d'Empereur.

Les Bova, dit un Voyageur, ne ſont que des ombres de Roi ; ils paſſent leur vie dans l'enceinte de leur palais, & ſont toujours environnés des eſpions que le Chova met auprès d'eux. L'uſage ne leur permet de ſortir qu'une fois l'année, & tout leur pouvoir ſe réduit à confirmer les decrets du Chova par de ſimples formalités. Ils ſignent ces decrets ſans les examiner, & y mettent leur ſceau, & n'oſeroient jamais refuſer de ſe prêter à cette eſpece de ſoumiſſion. Quoiqu'ils ſoient reſpectés du peuple, ils n'ont aucun ſecours à en attendre, parce qu'ils n'en ſont pas connus, & que c'eſt au Chova qu'on paye tous les tributs, & qu'on rend les devoirs de l'obéiſſance. La dignité de Chova eſt héréditaire, & c'eſt ordinairement l'aîné de ſes fils qui lui ſuccede, à moins que l'ambition des autres Princes ne trouble l'ordre de la ſucceſſion, & alors il s'éleve des troubles dans le Royaume, qui font beaucoup de tort aux Particuliers. La ſucceſſion du Bova eſt toujours incertaine ; parce que s'il laiſſe pluſieurs fils, le Chova place ſur le thrône celui qu'il veut, & fait même couronner quelquefois des Princes collatéraux au préjudice des enfants du Bova.

Le Bova peut épouſer pluſieurs femmes choiſies par le Chova, & ce dernier ne ſe marie guères que dans un âge trop avancé pour avoir des enfants. Juſqu'à ce que le Chova prenne une épouſe, qui eſt toujours une Princeſſe de la famille Royale, il entretient un grand nombre de concubines. Celle de ces concubines qui a donné le premier fils au Chova, eſt traitée avec beaucoup de diſtinction, mais elle eſt ſubordonnée à la princeſſe ſon épouſe. Celle-ci porte le titre de *mere du pays*, & toutes les concubines qui ont eu des enfants reçoivent celui de *Dueba*, c'eſt-à-dire, excellente femme. L'aîné des fils du Chova s'appelle *jeune Général*, & a une cour particuliere compoſée d'un grand nombre d'officiers. Les autres fils ſont nommés *excellents hommes*, & les filles ont un nom équivalent à celui de princeſſe.

Des Magiſtrats & des Miniſtres entierement ſoumis aux volontés du Chova partagent avec lui les ſoins de l'adminiſtration civile. Toutes les Provinces ont chacune un Gouverneur particulier, qui a pour Lieutenant un Mandarin chargé de rendre la juſtice & de veiller à l'obſervation des loix. Parmi les divers Tribunaux de chaque Province, il y en a toujours un qui eſt indépendant du Gouverneur, & qui reſſortit immédiatement au Conſeil ſou-

verain du Prince. Le Tribunal du Gouverneur juge toutes les affaires criminelles, & les juge ſans appel quand elles ſont peu importantes ; mais s'il condamne quelqu'un à la mort, il ne peut faire exécuter la ſentence qu'elle ne ſoit confirmée par le Chova.

Forces militaires du Tonquin.

Il y a toujours ſur pied dans le Tonquin une armée d'environ cent cinquante mille hommes en comptant les chevaux, & on peut en peu de temps l'augmenter du double dans les cas de néceſſité. Au reſte ces troupes ne ſont pas fort excellentes ; ce qu'on attribue à deux cauſes qui paroiſſent aſſez plauſibles. Premierement, les chefs de ces armées ſont la plûpart choiſis parmi les Eunuques de la Cour ; & en ſecond lieu, on voit rarement récompenſer le mérite. L'argent & les protections ſont les ſeules voyes qu'on puiſſe employer pour parvenir, & de cette façon un officier indigent, quelque capacité qu'il ait d'ailleurs, ne doit point eſpérer de paſſer le grade où il ſe trouve. Le ſoldat eſt ſûr de reſter dans cet état toute ſa vie, & comme perſonne ne compte ſur les récompenſes dûes à ſa valeur, chacun tombe dans le découragement.

Forces navales.

Les forces navales du Royaume répondent aux armées de terre, c'eſt-à-dire, qu'elles ne ſont pas fort redoutables. Elles conſiſtent dans un aſſez grand nombre de galeres, de bateaux & de barques de différentes grandeurs, & plus propres à naviger le long des côtes ou ſur les rivieres, qu'à entreprendre des voyages de long cours. Les plus grands de ces bâtiments n'ont qu'un canon de quatre livres de balles qu'on place à la proue ; ils n'ont point de mâts, & ils ne ſe remuent qu'à l'aide des rameurs, qui ſont plus ou moins nombreux ſuivant la grandeur du bâtiment.

Méthode des Tonquinois dans leurs guerres.

On ne peut s'empêcher d'admirer la promptitude avec laquelle les armées Tonquinoiſes ont coutume de s'aſſembler pour faire la guerre. Elles marchent fierement, & affectent beaucoup d'appareil dans leurs campements. Les Tonquinois ignorent l'art d'aſſiéger une place, & leur défaut de valeur eſt ſans doute la cauſe qui leur fait éviter de livrer bataille à leurs ennemis. Leurs armées paſſent le temps à ſe retrancher, à conſidérer les murs des Villes ennemies, & à faire divers autres mouvements. Qu'une maladie emporte quelques ſoldats, ou que l'armée reçoive quelque échec, la crainte s'empare de toutes les troupes, qui ſe diſſipent avec la même promptitude qu'elles ſe ſont aſſemblées.

Figure & caractere des Tonquinois.

Comme la Religion, les mœurs, les uſages, &c. des habitants du Tonquin, ont une grande reſſemblance, ou plutôt ſont les mêmes que ceux des Chinois, il eſt inutile je crois d'en faire ici le détail ; je me contenterai donc de parler ſeulement de leur figure & de leur caractere. Les Tonquinois ſont d'une moyenne taille, mais bien proportionnée, & leur conſtitution eſt aſſez délicate. Ils ont le teint plus clair, le viſage plus rond, & les narines moins ouvertes que les Chinois. Ils ont la liberté de porter leurs cheveux, qui ſont noirs & bien fournis, & ils auroient les dents fort blanches s'ils ne prenoient ſoin de ſe les noircir, afin, diſent-ils, de ne point reſſembler aux animaux, qui ont tous les dents blanches & nettes. Les habits des Tonquinois ſont de la même forme que ceux qu'on porte à la Chine ; mais ſuivant une ancienne loi, ils doivent avoir les pieds nuds. Cependant leurs Lettrés ont le privilége de porter des ſandales, & pluſieurs particuliers ſe

ROYAUME DE LA COCHIN-CHINE.

ſont arrogés la même prérogative. A l'égard du caractere des Tonquinois, on y remarque plus de défauts que de bonnes qualités. L'inconſtance, la ſuperſtition, l'intempérance & la pareſſe regnent ſouverainement parmi le plus grand nombre des habitants du Tonquin. Ils ont l'humeur aſſez douce & aſſez complaiſante pour ceux avec leſquels ils ſe trouvent, mais ils médiſent ſans diſcrétion des abſents, & ſont naturellement envieux. L'eſtime qu'ils font d'eux-mêmes eſt cauſe qu'ils mépriſent tous les autres peuples, & qu'ils affectent de regarder comme des fables tout ce qu'on leur raconte d'avantageux à toute autre Nation que la leur.

CHAPITRE XXIV.

ROYAUME DE LA COCHINCHINE.

COmme on a déjà vu plus haut que la Cochinchine après avoir été pendant longtemps une Province du Tonquin, en fut démembrée pour faire un Etat indépendant de ce pays, je ne le répéterai point ici, & je me bornerai à quelques notions qui regardent le gouvernement & le génie particulier des peuples.

Caractere des Cochinchinois.

Les Cochinchinois reſſemblent pour la figure aux Tonquinois. A l'égard de leur caractere on ne peut en porter un jugement déciſif, parce que pluſieurs Voyageurs en font éloge, tandis que d'autres les repréſentent comme un peuple cruel, perfide, injuſte & addonné au larcin, aux rapines, & aux extorſions. D'ailleurs chacun s'accorde à vanter la ſobriété des Cochinchinois, & leur attention à ſe préſerver des accidents qui arrivent tous les jours par le défaut de ſoin. Comme les murs de leurs maiſons ſont bâtis de cannes entrelacées, & que les toits ſont ſimplement couverts de paille, ou de feuilles de cocos, ils préparent leurs repas à l'air, de crainte du feu, & ſi le vent s'élevoit aſſez pour pouſſer quelques étincelles du côté des habitations, un ſoldat bat du tambour; ce qui ſert de ſignal pour éteindre le feu. Les fenêtres des maiſons ſont fermées par des chaſſis garnis de papier Japonois, ou de nattes tranſparentes; & des paravents de différentes grandeurs font la diviſion des chambres. On couvre les planchers de nattes qui ſervent de ſiéges & même de lits, & les riches ont des chaiſes longues qui regnent autour des appartements.

Gouvernement du pays.

Le gouvernement de la Cochinchine eſt deſpotique, & il n'y a qu'un ſeul Roi qui eſt maître abſolu des charges & des emplois de l'Etat, ainſi que de la fortune & de la vie de tous ſes ſujets. Le Monarque ſe montre rarement à ſon peuple, & lorſqu'il lui fait cette faveur, tout le monde eſt obligé de ſe proſterner le viſage contre terre. Des Mandarins nommés par le Roi, gouvernent les Provinces, & préſident dans les différents Tribunaux de Juſtice qui y ſont renfermés. Les loix du pays ſont très-rigoureuſes contre tous ceux qui font quelques malverſations, & tous les Cochinchinois, ſans excepter les gens élevés en dignité, ſeroient punis de mort, ou de la mutilation de quelque

Royaume de la Cochinchine.

quelque membre pour leurs délits capitaux, ſi les préſents ne faiſoient ſouvent abſoudre les coupables, & ne déroboient la connoiſſance deleurs fautes aux puiſſances ſupérieures.

Les impôts du Royaume ſe payent ordinairement en ſacs de riz, qu'on dépoſe dans des magaſins Royaux, conſtruits dans pluſieurs endroits de l'Empire. Ce tribut n'eſt pas le même pour toutes les Provinces ; les unes fourniſſent à la place des eſclaves au Roi, d'autres des ſoldats ; quelques-unes des vaiſſeaux, & pluſieurs des chevaux & des fourrages. Tous les Cochinchinois en état de porter les armes ſont obligés de marcher aux ordres de leur Prince, & de s'aſſembler ſous ſes drapeaux, s'il veut porter la guerre chez ſes voiſins, ou défendre ſon Royaume contre leurs invaſions. Les Tonquinois ſont ordinairement ceux à qui le Roi de la Cochinchine fait la guerre, parce qu'il ſemble qu'il y ait une haine irréconciliable entre les deux Nations. Cependant toutes les entrepriſes des uns contre les autres ſe terminent à des incurſions ſubites & paſſageres, & à de petits combats entre les Partis qui ſe rencontrent. Si de part & d'autre on fait des priſonniers, ils ſont réduits à l'eſclavage, & languiſſent quelquefois longtemps avant que d'obtenir leur liberté, quoiqu'ils commencent toujours par offrir une rançon. On accuſe les Cochinchinois de faire auſſi eſclaves, non-ſeulement les Tonquinois, mais encore tous les Etrangers que la tempête jette ſur leurs côtes. Tel eſt le gouvernement des peuples de la Cochinchine, dont la Religion eſt la même qu'au Tonquin, c'eſt-à-dire, que le Roi & ſes Miniſtres ſuivent les préceptes de Confucius, & que le peuple, embraſſant la ſecte de Foë, ſe livre à la plus groſſiere idolâtrie.

Les armes des Cochinchinois ſont la lance, l'arquebuſe, l'épée & certains couteaux grands & recourbés qu'ils ſuſpendent au haut de leurs lances. Les navires du pays ſont longs, étroits, & formés de planches qui ſe joignent avec des brins de cannes. On voit une eſpéce de galeres nommées *mille pieds* par les Anglois, à cauſe de la multitude de leurs rames. Ces bâtiments qui ſont en aſſez grand nombre ſervent principalement dans la guerre, ſoit pour tranſporter les hommes, ſoit pour voiturer l'artillerie. Les voyages par terre ſe font à cheval, ou l'on ſe fait porter dans une ſorte de filet ſuſpendu à deux bâtons, que des hommes tiennent ſur leurs épaules.

La rareté de l'argent dans le pays y rend le commerce languiſſant, & empêche la culture des ſciences ; on ne s'attache qu'aux choſes utiles, & les Cochinchinois ſont aſſez adroits dans les arts méchaniques, ſurtout dans la fabrique des étoffes de ſoye. Ils ſont auſſi fort habiles à faire monter l'eau au moyen des machines, & ils ont des moulins à ſucre très-bien imaginés. Le commerce qu'ils font avec les Etrangers n'eſt pas conſidérable, & il conſiſte en aloës, en betel, en ſoye, en coton, en bois, en cire, en ſucre, & en caſſe. Les Chinois enlevent la plus grande partie de ces marchandiſes, & tirent preſque tout l'avantage de ce trafic. L'unique monnoye qui ait cours à la Cochinchine, eſt une ſorte de piéces de cuivre fabriquées à la Chine, dont la marque ne tarde pas à s'effacer, & qui, par cet inconvénient, deviennent preſqu'inutiles.

Topographie du Tonquin.

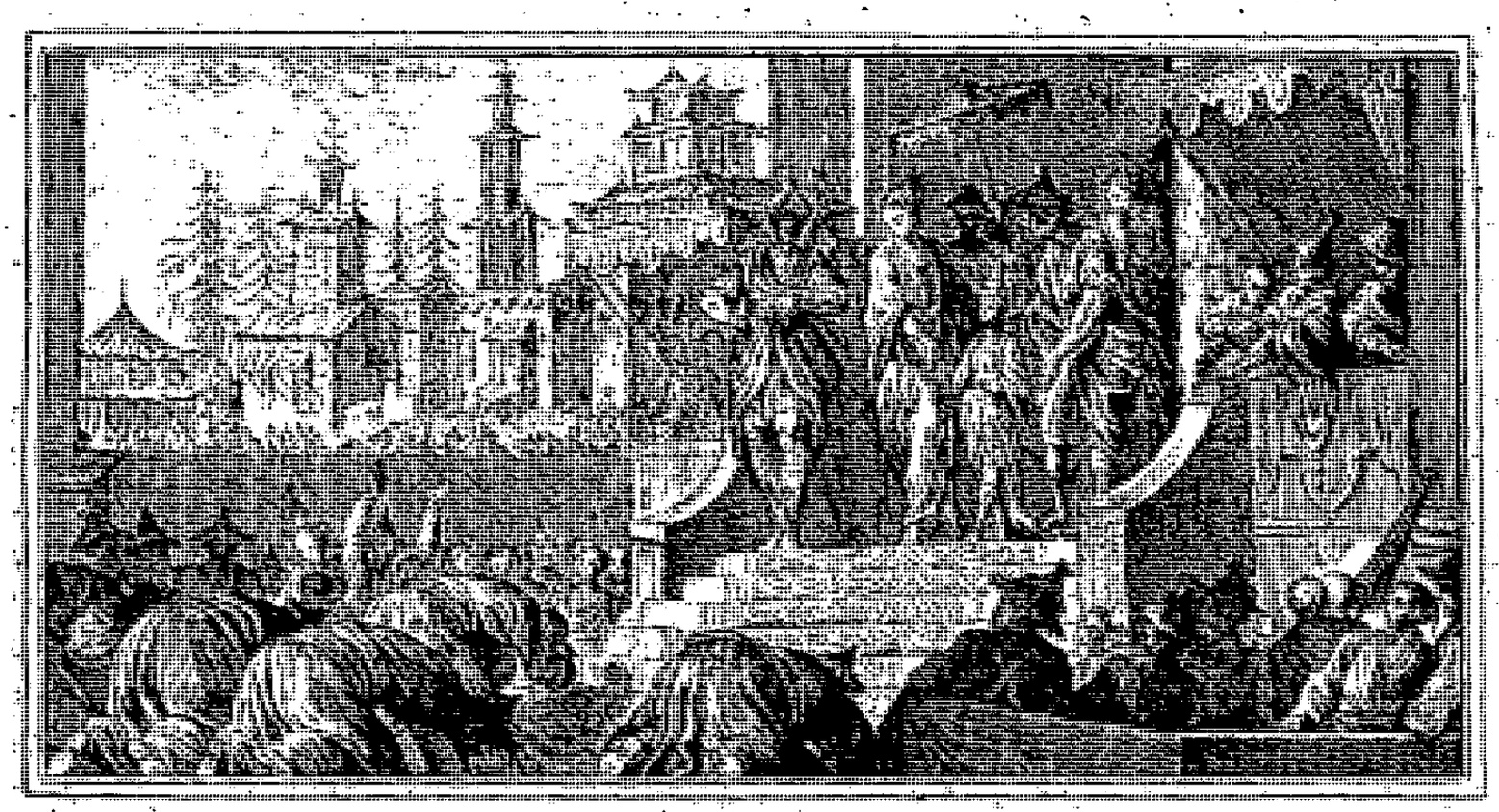
Le Royaume du Tonquin eſt borné à l'Occident par celui de Laos ; au Nord & à l'Orient par la Chine, au Midi par la Cochinchine & par le golphe

ROYAUME DE LA COCHINCHINE.

du même nom. L'air y eſt ſain & agréable, particulierement dans les temps ſecs. On diſtingue dans ce Royaume, comme dans tous ceux qui ſont entre les deux Tropiques, deux ſaiſons, l'une ſéche & l'autre pluvieuſe. La premiere commence au mois de Mai, & dure juſqu'à la fin d'Août. La chaleur eſt alors exceſſive, & l'on y ſent peu de vent. Depuis le mois de Septembre juſqu'en Janvier l'air eſt aſſez temperé. Les mois ſuivants ſont quelquefois ſujets à des épais brouillards & à des pluyes froides. Le mois d'Avril eſt abſolument temperé. Le terroir eſt très-fertile, particulierement en riz & en fruits excellents. On ne voit dans ce pays ni moutons, ni ânes, ni lions, mais les forêts ſont pleines de tigres, de cerfs & de ſinges. Les principales villes du Tonquin ſont Kecho, capitale de la Province de ce nom & de tout le Royaume; & la ville de Héan, capitale de la Province du Sud. Les Anglois & les Hollandois ont un comptoir dans la premiere, & les François en ont un dans la ſeconde.

Topographie de la Cochinchine.

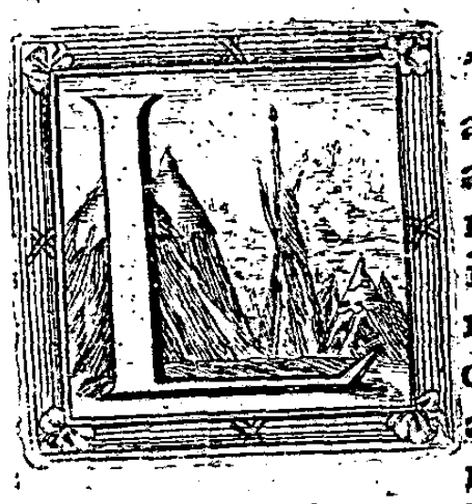
La Cochinchine eſt ſituée ſous la zone torride, entre le dixieme & le vingtieme degré de latitude ſeptentrionale. Elle eſt bornée à l'Orient par le golphe de la Cochinchine; à l'Occident, par une longue chaîne de montagnes qui la ſéparent du Royaume de Laos & par le Royaume de Camboge; au Nord, par le Tonquin, & au Midi, par la mer des Indes. Le Royaume de la Cochinchine eſt partagé en douze Provinces. Celles du Nord ſont très-fertiles en riz, en légumes, en poivriers & en différentes eſpeces de fruits. Il y a dans ce pays un grand nombre de Chrétiens. On trouve dans ce Royaume, ainſi que dans ceux de Siam & de Camboge, un peuple ſauvage qu'on nomme *Kemois*. Ils vivent dans les bois & dans les montagnes ſans aucune dépendance.



INTRODUCTION
A L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

CHAPITRE XXV.

EMPIRE DE LA CHINE.



L'ORIGINE des Chinois, ainſi que celle de pluſieurs autres peuples anciens, ſe perd dans la plus haute antiquité, & eſt également obſcurcie par un grand nombre de fables. C'eſt à la faveur de ces ténebres impénetrables que quelques Ecrivains Chinois aſſez modernes ont inventé ces milliers d'années, qui conduiſent l'établiſſement de la Nation Chinoiſe bien avant l'époque de la création du Monde. Cette chronologie abſurde & qui n'eſt appuyée par aucun monument authentique, eſt rejettée des Sçavans Chinois. On ne commence à trouver de la certitude dans l'hiſtoire de la Chine qu'au regne d'Yao, & la chronologie n'eſt exactement ſuivie que depuis le regne d'Yu ſon fils & ſon ſecond ſucceſſeur. Ce dernier monta ſur le thrône l'an 2207. ans avant Jeſus-Chriſt.

EMPIRE DE LA CHINE.

EMPIRE DE LA CHINE.

Lorſqu'on examine ſans préjugés & en habile critique la véritable antiquité des Chinois, on s'apperçoit que ces peuples ſont beaucoup plus modernes que les Egyptiens. M. de Guignes de l'Académie Royale des Belles-Lettres, vient de faire une découverte qui peut faire ſoupçonner avec fondement que les Chinois tirent leur origine des Egyptiens. Cet habile Académicien, en conſidérant avec attention des anciens caracteres chinois, s'eſt apperçu qu'ils avoient beaucoup de reſſemblance avec les Hieroglyphes Egyptiens (1), & qu'ils n'étoient que des eſpeces de Monogrammes formés des lettres Egyptiennes & Phéniciennes. Une réflexion d'ailleurs aſſez ſimple, ſemble autoriſer le ſyſtême qui donne à la Nation Chinoiſe une origine Egyptienne. On ſçait que les arts & les ſciences floriſſoient à la Chine avant le regne d'Yao, tandis que les peuples voiſins vivoient encore dans la barbarie & dans la plus profonde ignorance. Il eſt donc naturel de conclure que des Chinois ſortoient d'une Nation déja policée, & qu'une telle Nation ne ſe trouvoit point alors dans la partie orientale dans l'Aſie. Si l'on trouve des monuments Egyptiens juſques de les Indes, comme pluſieurs Voyageurs l'aſſurent, on pourra aiſément ſe perſuader que des vaiſſeaux Phéniciens ont tranſporté dans ces pays quelques colonies Egyptiennes, qui de-là ont pénetré à la Chine.

L'Empire qui s'y eſt établi par ſucceſſion de temps a ſouvent éprouvé de grandes révolutions, occaſionnées tantôt par les Chinois mêmes, tantôt par différentes Nations Tartares qui ſe ſont emparées du thrône, & qui en ont été chaſſées. Cet Empire a pluſieurs fois été démembré, & il s'eſt formé à ſes dépens un grand nombre de petits Etats. Les Tartares Man-tchéous qui en 1644. ſe rendirent maîtres du thrône Impérial, l'occupent encore aujourd'hui. Perſuadé que le détail de ces différentes révolutions ſeroit peu goûté de la plûpart des Lecteurs, je me ſuis borné à faire connoître la Nation Chinoiſe par la deſcription de ſes mœurs, de ſes coutumes & de ſes uſages. C'eſt le parti que j'ai cru devoir prendre pour les peuples qui habitent les extrémités de l'Aſie.

Figure des Chinois.

Chaque Nation a ſes idées particulieres ſur la beauté de la taille & ſur celle du viſage. Les Chinois font conſiſter la premiere dans une vaſte corpulence. Un homme eſt toujours bien fait chez eux, pourvû qu'il ſoit gros & fort gras. A l'égard de la ſeconde, ils croyent qu'un homme & une femme ſont parfaitement beaux, s'ils ont le viſage large & quarré, le front grand & élevé, le nez court, les yeux bien fendus, mais à demi fermés, la bouche d'une grandeur médiocre & les cheveux noirs. Les blonds & les roux leur paroiſſent des plus deſagréables. La couleur de leur peau eſt à peu près ſemblable à celle de la plûpart des Européens, c'eſt-à-dire qu'il y a des Chinois qui l'ont plus brune ou plus claire les uns que les autres; mais en général ils ſont fort blancs, & leur phyſionomie n'a rien de choquant. Les femmes ſont ordinairement de moyenne taille; elles ont le nez court, les yeux petits & brillants, les cheveux noirs, les oreilles longues & le teint

(1) Il a donné à ce ſujet un ſçavant Mémoire dont il a communiqué l'extrait au Public par la voye de l'impreſſion. Il ſe trouve chez Deſſaint & Saillant. M. de Guignes entreprend de démontrer dans ce Mémoire que les premiers Empereurs de la Chine ſont les anciens Rois de Thebes d'Egypte.

EMPIRE DE LA CHINE.

Leur caractere.

assez rude. Cependant l'air de gayeté & de finesse qui brille sur leur visage, les rend fort aimables.

La douceur, la complaisance, l'affabilité, paroissent faire le fond du caractere des Chinois; jamais la passion, la dureté, ou l'emportement n'éclatent dans leurs actions, & cette modération qui se fait remarquer jusques dans le peuple, est le fruit de leur application continuelle à se rendre maîtres d'eux-mêmes. Ils ne peuvent souffrir les vivacités & la colere que les Européens marquent quelquefois dans les affaires qu'ils ont à démêler avec les habitants du pays, & ils regardent ces excès comme des vices contraires à l'humanité. Sur ce portrait on croiroit volontiers que les Chinois sont sans défauts; mais on se tromperoit; car ils sont très-intéressés & extrêmement vindicatifs. Il est rare qu'ils prennent des mesures violentes pour se venger, & ils dissimulent avec art leur ressentiment jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion de ruiner leurs ennemis; alors ils ne la laissent pas échapper. Il y a parmi eux beaucoup de voleurs, mais peu d'assassins; & pour dérober ils employent plutôt l'artifice que la violence. En général le peuple Chinois est peu exact à tenir les promesses qu'il fait, & le P. le Comte avertit les Européens de ne rien prêter à aucun Marchand ou artisan, à moins qu'on n'ait pris ses sûretés.

La disposition à tromper est presque générale parmi les gens du commun, & ils employent toutes sortes de moyens pour falsifier tout ce qu'ils vendent. Quelques-uns pousſent la tromperie jusqu'à ouvrir l'estomach d'un chapon pour en tirer la chair; ils rempliſſent ensuite le trou & le ferment avec tant d'adresse, qu'on ne s'apperçoit de rien avant que la piece soit servie. D'autres ne contrefont pas les jambons avec moins d'art, en couvrant une piece de bois d'une espece de terre qu'ils sçavent revêtir d'une peau de porc. Lorsque les Chinois ont en vue quelque profit, ils employent d'avance toutes leurs ruses pour s'insinuer dans les bonnes graces de ceux qui peuvent favoriser leur entreprise. Services, présents, bassesses, fades complaisances, ils n'oublient rien pour parvenir au but qu'ils se sont proposé, & jouent ces différents rôles quelquefois plusieurs années de suite sans se rebuter, ni même témoigner de l'impatience.

Il y a quelques cantons de la Chine où les habitants sont si portés à la chicane, qu'ils engagent souvent leurs terres, leurs maisons, leurs meubles, pour le plaisir de suivre un procès, ou de faire donner la bastonnade à leur ennemi. Quelquefois aussi, au moyen d'une protection plus puissante ou de présents plus considérables, l'accusé fait tomber les coups sur celui qui l'accuse, & de-là naissent entr'eux des haines mortelles. Une de leurs vengeances les plus ordinaires est de mettre, pendant les ténébres, le feu à la maison de leur ennemi; mais pour prévenir de semblables actions qui devenoient fort fréquentes, on a rigoureusement sévi contre les coupables; de sorte que les incendies sont maintenant plus rares. Au reste les Chinois les plus vicieux ne peuvent s'empêcher, par un goût naturel qu'ils ont pour la vertu, d'admirer ceux qui la pratiquent, & de leur rendre tous les honneurs convenables. Ceux mêmes qui s'assujettissent le moins aux régles du devoir, conservent par des arcs de triomphe & par des inscriptions, la mémoire des hommes, ou femmes qu'une chasteté inviolable, des services signalés en

EMPIRE DE LA CHINE.

faveur de la patrie, ou quelque vertu remarquable ont élevés au-deſſus du Vulgaire. Remplis de cet amour pour les belles actions, les Chinois apportent beaucoup de ſoin à dérober au Public la connoiſſance de leurs vices. Ils témoignent la plus profonde vénération aux auteurs de leur naiſſance, à ceux qui ont pris ſoin de leur éducation & aux vieillards.

Tous les Chinois ont une telle eſtime d'eux-mêmes, qu'ils regardent avec mépris les autres Nations; & comme ils ſont particulierement attachés à leur pays & à leurs uſages, on ne pourroit jamais leur perſuader d'en abandonner la moindre pratique, ni qu'il ſe trouve quelque choſe d'eſtimable hors de la Chine. En conſéquence de cette idée qu'ils ont de leurs uſages, ils ne changent point de mode pour les habillements; & ſuivant le rapport du P. du Halde, dont je vais ſuivre la deſcription, les Chinois avoient conſervé la même forme de leur vêtement depuis la naiſſance de l'Empire juſqu'à l'entrée des Tartares, qui ſans rien changer à la conſtitution du gouvernement des Chinois, les ont ſeulement obligés de ſe conformer aux uſages Tartares ſur l'habillement. Depuis ce temps il n'y a eu aucune variation à cet égard.

L'habillement des hommes ſe reſſent de la gravité qu'ils affectent : il conſiſte dans une longue veſte qui deſcend juſqu'à terre. Un des pans de cette veſte, ſur-tout le gauche, s'étend ſur le côté droit, & y eſt attaché avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent, un peu éloignés les uns des autres. Les manches qui ſont larges auprès de l'épaule, vont peu à peu en ſe rétréciſſant juſqu'au poignet, & ſe terminent en forme de fer à cheval qui couvre la main, & ne laiſſe paroître tout au plus que le bout des doigts. Les Chinois ſe ſerrent d'une large ceinture de ſoye, dont les bouts pendent juſqu'aux genoux, & à laquelle ils attachent un étui qui contient un couteau & les deux bâtonnets qui leur ſervent de fourchettes. Ils ne portoient point de couteau autrefois, & maintenant les Lettrés n'en portent que rarement.

Sous la veſte les Chinois ont en été un caleçon de lin, qu'ils couvrent quelquefois d'un autre caleçon de taffetas blanc. Pendant l'hyver ils ont des haut-de-chauſſes de ſatin fourré de coton ou de ſoye crue : dans les pays ſeptentrionaux, les haut-de-chauſſes ſont de peaux fort chaudes. Les chemiſes des Chinois qui ſont différentes ſelon les ſaiſons, ſont fort amples & fort courtes; & pour conſerver la propreté de leurs habits durant les ſueurs de l'été, pluſieurs portent immédiatement ſur leur chair une eſpece de filet de ſoye qui empêche que leur chemiſe ne s'applique à la peau.

En été les hommes ont le col nud, ce qui paroît déſagréable; mais en hyver ils le couvrent d'un collet qui eſt de ſatin, de zibeline ou de peau de renard, & ce collet eſt attaché à la veſte. Pendant la ſaiſon du froid, les veſtes Chinoiſes ſont fourrées de peaux de moutons. Quelques-uns la portent piquée ſeulement de ſoye & de coton. Les gens de qualité la doublent entierement de ces belles peaux de zibeline, qu'ils tirent de la Tartarie; ou de belles peaux de renards avec une bordure de zibeline. Au printemps ces doublures ſont d'hermine. Deſſus leur veſte les Chinois ont un ſurtout à manches larges & courtes, qui eſt doublé ou bordé de la même maniere.

Les Chinois laiſſoient anciennement croître leurs cheveux, qu'ils avoient grand ſoin de peigner & de frotter d'huiles & de parfums. Ils étoient ſi

jaloux de cet ornement que, lorſque les Tartares après, la conquête de la Chine, forcerent les habitants de ſe raſer la tête à la maniere Tartare, pluſieurs aimerent mieux perdre la vie que d'obéir en ce point aux ordres de leurs conquérants, quoique ces nouveaux maîtres ne touchaſſent pas aux autres uſages de la Nation. Les Chinois ont été enfin contraints de ſe ſoumettre à cette coutume, & ils ont maintenant la tête raſée, excepté une touffe de cheveux qu'ils laiſſent croître par derriere ou au milieu, pour faire une eſpece de treſſe la plus longue qu'il leur eſt poſſible. Durant l'été ils ſe couvrent la tête d'une ſorte de petit chapeau ou bonnet fait en forme d'entonnoir, dont la pente eſt en haut. Le dedans de ce bonnet eſt doublé de ſatin, & le deſſus eſt garni d'une étoffe travaillée très-finement. De la pointe de ce bonnet ſort un gros floccon de crin rouge aſſez long pour ſe répandre ſur les bords. Ce crin eſt une eſpece de poil très-fin & très-léger, qui croît aux jambes de certaines vaches, & qui ſe teint en rouge vif & éclatant. Le bonnet dont on vient de voir la deſcription, eſt le ſeul dont tous les Chinois puiſſent faire uſage. Il y en a un autre que le peuple n'oſe porter, & qui n'eſt propre qu'aux Mandarins & aux gens de lettres.

Il eſt de la même forme que l'autre, mais fait de carton entre deux ſatins, dont celui de deſſous eſt communément rouge ou bleu, & celui de deſſus toujours blanc. Le floccon du haut eſt de la plus belle ſoye rouge qui floite irrégulierement. Les gens de diſtinction ſe ſervent auſſi du premier bonnet quand il leur plaît, mais ils ne le portent gueres que lorſqu'ils vont à cheval, ou que le tems eſt mauvais, parce qu'il réſiſte à la pluye, & qu'il défend du ſoleil par devant & par derriere. En hyver ils ont un bonnet fort chaud bordé de zibeline, d'hermine ou de peau de renard, & garni d'un floccon de ſoye rouge. Ce bord de fourrure eſt large de trois doigts & a fort bonne grace, ſur-tout s'il eſt fait de belles zibelines noires & luiſantes.

Les Chinois, particulierement ceux qui ſont diſtingués par leur naiſſance ou par leurs emplois, n'oſeroient paroître en public ſans être bottés. Ces bottes ſont de ſatin, de ſoye ou de toile de coton, teinte en différentes couleurs, aſſez juſtes au pied, & elles n'ont ni talons ni genouilleres. Dans un long voyage à cheval les Chinois ont des bottes de cuir de vache ou de cheval ſi bien apprêté, que rien n'eſt plus ſouple; leurs bas qui alors ſont d'une étoffe piquée, doublée de coton, montent plus haut que la botte, & ont à leur extrêmité un gros bord de velours ou de panne. Cette chauſſure eſt fort commode en hyver pour défendre les jambes du froid, mais elle ſeroit intolérable dans les grandes chaleurs. Auſſi les Chinois en ont-ils d'autres qui ſont plus fraîches. Le peuple, pour épargner, ſe contente en été de porter une eſpece de patin de toile noire; les gens de qualité dans leurs maiſons n'ont auſſi que des patins, qui ſont faits d'une étoffe de ſoye, & qui ſont frais, légers & très-commodes.

Lorſque les Chinois ſont obligés de ſortir de leur maiſon, ou de rendre quelque viſite d'importance, ils ont, outre les habits intérieurs qui ſont ou de toile ou de ſatin, une longue robe d'une étoffe de ſoye aſſez ſouvent bleue, avec une ceinture. Sur cette robe on leur voit un petit habit noir ou violet fort ample qui deſcend aux genoux, & dont les manches ſont larges & courtes. Ils ont un bonnet fait en forme de cône racourci, chargé tout au-

EMPIRE DE LA CHINE.

tour de ſoyes flottantes ou de crins rouges ; des bottes d'étoffe aux pieds & un éventail à la main. On doit obſerver que toutes les couleurs ne ſont pas permiſes également à tous les Chinois. Il n'y a que l'Empereur & les Princes du Sang qui puiſſent porter des habits de couleur jaune, & le ſatin à fond rouge eſt affecté à certains Mandarins dans les jours de cérémonie. On s'habille communément en noir, en bleu ou en violet, & le peuple eſt vêtu pour l'ordinaire de toile de coton teinte en bleu ou en noir.

Parures des femmes Chinoiſes.

Pluſieurs Voyageurs aſſurent que les femmes Chinoiſes un peu diſtinguées ſe frottent tous les matins d'une eſpece de fard, qui réleve la blancheur de leur teint, & leur donne du coloris. Ce fard d'un autre côté leur ſillonne la peau de bonne heure & la couvre de rides. Parmi les agréments qu'on admire dans les Chinoiſes, on compte comme un des plus ſéduiſants, la petiteſſe de leurs pieds ; du moins ſe forment-elles cette idée. En conſéquence auſſitôt qu'une fille vient au monde, ſa mere ou ſa nourrice eſt très-attentive à lui lier étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croiſſent. Les Dames Chinoiſes ſe reſſentent toute leur vie de cette gêne à laquelle on les aſſujettit dès l'enfance, & leur démarche en eſt lente, mal aſſurée & deſagréable aux yeux des Européens. Cependant la force de leur uſage eſt telle, que non-ſeulement elles ſouffrent volontiers cette incommodité, mais encore elles l'augmentent autant qu'elles le peuvent. Elles ſe font un mérite d'avoir les pieds extrêmement petits, & elles affectent de les montrer lorſqu'elles marchent.

Le ſoin de relever ſes agréments naturels par les parures les plus recherchées, eſt ſans contredit dans tous les pays le partage décidé du ſexe ; car les Chinoiſes qui ne ſortent preſque jamais de leur appartement, & qui n'ont gueres de communication qu'avec les femmes dont elles ſont ſervies, paſſent tous les matins pluſieurs heures à s'ajuſter. Leur coëffure conſiſte ordinairement en pluſieurs boucles de cheveux mêlés de tous côtés de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent. Il y en a qui ornent leur tête de la figure d'un oiſeau appellé *Foug-hoang*, animal fabuleux, dont l'Antiquité dit beaucoup de choſes myſtérieuſes. Cet oiſeau eſt fait de cuivre ou de vermeil doré, ſelon la qualité des perſonnes. Ses aîles déployées tombent doucement ſur le devant de la coëffure, & embraſſent le haut des temples. Sa queue longue & ouverte fait comme une aigrette ſur le milieu de la tête, & le corps eſt au-deſſus du front. Le col & le bec de l'oiſeau tombent preſque ſur le nez, mais le col eſt attaché au corps de l'animal par une charniere ; ce qui lui donne aſſez de jeu pour que le moindre mouvement le rejette de côté & d'autre. L'oiſeau entier eſt placé ſur la tête & tient par les pieds, qui ſont fichés dans les cheveux. Les femmes de la premiere qualité portent quelquefois pluſieurs de ces oiſeaux entrelacés enſemble, qui font ainſi comme une couronne ſur la tête ; & le ſeul travail de cet ornement eſt d'un très-grand prix.

Les jeunes filles de diſtinction ont pour coëffure une eſpece de couronne faite de carton, & couverte d'une belle ſoye. Le devant de cette couronne s'éleve en pointe au-deſſus du front, & eſt chargé de perles, de diamants & d'autres ornements précieux. Le deſſus de la tête eſt garni de fleurs ou naturelles ou artificielles, entremêlées d'aiguilles, au bout deſquelles on voit briller des pierreries. Les femmes un peu âgées, ſur-tout celles du commun, ſe contentent de ſe ſervir d'un morceau d'étoffe de ſoye fort fine & fort mince

dont

dont elles font plusieurs tours à leur tête, ce qui s'appelle *Pao-teou*, c'est-à-dire enveloppe de tête.

Au reste la pudeur & la modestie sont l'appanage le plus glorieux des femmes Chinoises, & on voit briller également ces deux qualités dans leurs regards, dans leur contenance & dans leurs vêtements; leurs robes sont fort longues & leur prennent depuis le col jusqu'aux talons, ensorte qu'elles n'ont de découvert que le visage. Leurs mains sont toujours cachées par des manches fort larges & si longues, qu'elles traîneroient presque jusqu'à terre, si elles ne prenoient pas le soin de les relever. La couleur de leurs habits est indifférente, elle peut être rouge, bleue ou verte selon leur goût, & il n'y a gueres que les Dames avancées en âge qui s'habillent de noir ou de violet.

Maisons des Chinois.

Les Chinois aiment la propreté dans leurs maisons, mais il ne faut pas croire qu'on y trouve rien de magnifique. Leur architecture n'est pas fort élégante, & ils n'ont gueres de bâtiments réguliers que les Palais des Empereurs, quelques édifices publics, les tours, les arcs de triomphe, les portes, les murailles des grandes villes, les digues, les levées, les ponts & les pagodes (1). Les maisons des Particuliers sont très-simples, & on n'y a égard qu'à la commodité. Les personnes riches seulement y ajoutent des ornements de vernis, de sculpture & de dorure, qui rendent leurs logements plus agréables.

Pour bâtir une maison, les Chinois commencent d'abord à élever des colomnes & à placer le toît; parce que le gros de leurs édifices ne devant être que de bois, ils n'ont pas besoin de creuser des fondements bien avant dans la terre, & ils ne vont gueres qu'à deux pieds. Ils font leurs murailles de briques ou de terres battues, & en certains endroits, elles sont toutes de bois. Ces maisons n'ont pour l'ordinaire que le rez-de-chaussée; mais celles des marchands ont un étage au-dessus qu'on appelle *Leou*, & qui leur sert de magasin pour serrer leurs marchandises. Dans les villes, presque toutes les maisons sont couvertes de tuiles, & ces tuiles sont toutes en demi-canal & fort épaisses. On les couche sur la partie convexe, & pour couvrir les fentes dans les endroits où les côtés se touchent, on en met de nouvelles, mais renversées. Les chevrons & les pannes sont ronds ou quarrés. Sur les chevrons on couche des briques minces, de la forme de nos grands carreaux. A la place de ces briques on met de petites planches de bois, ou des nattes de roseaux, sur quoi on met un enduit de mortier. Lorsque ce mortier est un peu sec, on couche les tuiles qu'on a soin de lier avec de la chaux ou du nouveau mortier.

Dans la plûpart des maisons, après la premiere entrée, il y a une salle exposée au Midi, de la longueur d'environ trente à trente-cinq pieds. Derriere cette salle sont trois ou cinq chambres qui vont d'Orient en Occident, & le milieu sert de sallon intérieur. Le toît de la maison est porté sur des colomnes, chaque colomne est élevée sur des bases de pierre, & on pose différentes piéces de bois, dont les deux côtés sont appuyés sur les colomnes. Sur ces piéces de bois ou poutres, on place d'autres pieces de bois qui soutiennent le comble du toît, & les maisons se trouvent élevées

(1) On parlera plus bas de tous ces édifices.

EMPIRE DE LA CHINE.

à la hauteur d'environ dix ou douze pieds. La magnificence des maiſons, ſelon le goût Chinois, conſiſte dans la groſſeur des poutres & des colomnes, dans le choix du bois le plus précieux & dans la belle ſculpture des portes. Ils n'ont point d'autres dégrés que ceux qui ſervent à élever un peu la maiſon au-deſſus du rez-de-chauſſée ; & le long du corps de logis regne une galerie couverte de la largeur de ſix à ſept pieds, & revétue de belles pierres de taille.

On voit pluſieurs maiſons, où les portes du milieu de chaque corps de logis ſe répondent ; ainſi on découvre d'abord en y entrant une longue ſuite d'appartements. Chez les gens du commun, les murailles ſont faites de brique qui n'eſt pas cuite, mais par le devant elles ſont incruſtées de brique cuite. En certains endroits, elles ſont de terre battue entre deux ais, & il y en a d'autres, où, pour tenir lieu de murailles, on ſe ſert de clayes enduites de terre & de chaux. Chez les perſonnes un peu diſtinguées les murs ſont tous de briques polies, & ſouvent ciſelées avec art.

Dans les villages, ſur-tout en quelques Provinces, les maiſons ſont la plûpart de terre & fort baſſes. Le toît fait un angle ſi obtus, ou bien eſt tellement arrondi peu à peu, qu'il paroît plat. Il eſt de roſeaux couverts de terre, & ſoutenu par des nattes de petits roſeaux qui portent ſur des pannes & ſur des ſolives. Il y a des Provinces, où, au lieu de bois de chauffage, on brûle du charbon de terre, des roſeaux ou de la paille. L'odeur & la fumée de ces trois choſes ne tarde pas à empeſter les maiſons où l'on s'en ſert, & perſonne n'y peut reſter que ceux qui y ſont accoutumés depuis longtemps.

Les maiſons des grands Seigneurs & des perſonnes riches ſont plus élevées que les maiſons ordinaires, & la couverture en eſt propre, ainſi que le haut du toît, qui eſt embelli de pluſieurs ornements. Le grand nombre des cours & des appartements propres à loger les domeſtiques occupe une étendue qui ſupplée du moins à la magnificence des édifices. Les Tribunaux où s'adminiſtre la Juſtice ne ſont gueres plus ſuperbes. La ſeule différence qui les diſtingue des maiſons des Chinois riches, eſt la grandeur des cours & l'élévation des portes. Elles ſont même quelquefois ornées d'ouvrages de ſculpture d'aſſez bon goût ; mais les ſalles intérieures & les chambres d'Audience ne ſont ni magnifiques ni ſeulement d'une certaine propreté.

Les hôtels des principaux Mandarins, des Princes & des perſonnes conſtituées en dignité, ſurprennent par leur vaſte étendue. Ils ont quatre ou cinq avant-cours, & dans chacune autant de corps de logis. A chaque frontiſpice, il y a trois portes : celle du milieu eſt plus grande, & ſes deux côtés ſon ornés de lions de marbre. Aux côtés ſont deux petites tours, où il y a des tambours & d'autres inſtruments de muſique, dont on joue à différentes heures du jour ; ſurtout lorſque le Mandarin ſort, qu'il entre ou qu'il monte à ſon Tribunal. Au dedans on voit d'abord une grande place, où s'arrêtent ceux qui ont des procès où des requêtes à préſenter. Des deux côtés ſont de petites maiſons qui ſervent d'étude aux Officiers du Tribunal. Enſuite on voit trois autres portes qui ne s'ouvrent que lorſque le Mandarin monte au Tribunal. Celle du milieu eſt fort grande, & il n'y a que les perſonnes de diſtinction qui ayent le droit d'y paſſer. Les autres

Chinois entrent par les portes des côtés. On apperçoit alors une grande cour, au bout de laquelle eſt la ſalle où le Mandarin rend la juſtice. Auprès de cette ſalle, à droite & à gauche, ſont deux autres ſalles deſtinées à recevoir les viſites. Elles ſont propres & garnies de ſiéges & de divers autres meubles.

Après la ſalle d'Audience eſt une nouvelle Cour où on apperçoit un magnifique ſallon, qui ſert lorſque le Mandarin veut traiter ſes amis. Autour de la Cour on voit les logements des domeſtiques du Mandarin, qui tient ſes femmes & ſes enfants dans un appartement ſitué au fond d'une derniere cour. Aucun n'oſeroit pénétrer juſques-là, & on ne ſçait que par le récit des femmes qui y ſervent, que tout y eſt recherché & commode. Ces appartements donnent ſur les jardins; & ces jardins ſont plus ou moins ornés, ſuivant les facultés de celui à qui ils appartiennent.

Les principaux ornements, dont les ſalles & les appartements des Chinois riches ſont embellis, ne ſont pas d'une magnificence ſurprenante, mais leur arrangement & l'extrême propreté dans laquelle on les entretient ne laiſſent pas de plaire à la vûe. On y voit de groſſes lanternes de ſoie peintes & ſuſpendues au plafond; des tables, des cabinets, des paravents, des chaiſes ornées d'un beau vernis noir & rouge, qui eſt ſi tranſparent qu'on apperçoit au travers les veines du bois, & qui eſt ſi brillant qu'il paroît comme une glace de miroir. Diverſes figures d'or, d'argent & de différentes couleurs appliquées ſur ce vernis, ſemblent y ajouter un nouvel éclat. De plus, les tables, les buffets, les cabinets ſont garnis de ſuperbes vaſes de porcelaine. Les lits des grands Seigneurs ne doivent jamais être vus des Etrangers; cependant ils le méritent par leur beauté & leur agrément. Le bois en eſt peint, doré & orné de ſculpture, & les rideaux ſont changés ſuivant les ſaiſons. En hyver, & dans le Nord, ils ſont d'un double ſatin: mais en été ils ne ſont que d'un ſimple taffetas blanc ſemé de fleurs, d'oiſeaux & d'arbres, ou d'une gaze très-fine, qui n'empêche pas l'air de paſſer, & qui néanmoins eſt aſſez ſerrée pour garantir des moucherons, dont on eſt fort incommodé dans les Provinces du Midi. Les rideaux dont ſe ſervent les gens du commun en été ſont d'une toile extrêmement claire, faite d'une eſpéce de chanvre. Leurs rideaux d'hyver ſont d'une étoffe groſſiere & aſſez épaiſſe pour les garantir du froid. On ne fait point à la Chine d'uſage de lits de plumes, & les matelas ſont bourrés de coton fort épais.

Diviſion de la Nation Chinoiſe.

Les Voyageurs ne ſont point d'accord ſur les dégrés ou les claſſes qui forment la diviſion du peuple Chinois. Les uns en comptent quatre, ſçavoir celle des lettrés, celle des laboureurs, celle des artiſans & celle des marchands. Le P. du Halde réduit cette diviſion, & prétend qu'il n'y a proprement que deux Ordres dans l'Empire, celui de la Nobleſſe, & celui du peuple. Le premier, ſelon lui, comprend les Princes du Sang, les Mandarins & les lettrés; le ſecond eſt formé par les laboureurs, les marchands & les artiſans.

Nobleſſe.

La Nobleſſe à la Chine n'eſt héréditaire que dans la famille Royale, & dans celle du Philoſophe Confucius. Il n'y a point dans le Monde de Maiſon plus ancienne que la Maiſon de Confucius, puiſqu'on prétend qu'elle

EMPIRE DE LA CHINE.

s'eſt conſervée en droite ligne depuis plus de deux mille ans. Elle deſcend, dit-on, d'un neveu de ce célebre Philoſophe, qui, par excellence, eſt nommé *Neveu du grand homme*. Les Empereurs, en conſidération d'une ſi belle origine, ont conſtamment honoré un de ſes deſcendants du titre de Kong, qui répond à celle des Ducs, ou des anciens Comtes. Les titres de diſtinction ne ſont permanents & n'appartiennent qu'à la famille regnante, & outre le rang de Prince que la naiſſance donne à tous les deſcendants de l'Empereur, ils jouiſſent de cinq dégrés d'honneur, qui répondent aux titres Européens de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Vicomtes & de Barons. Ceux qui épouſent les filles d'un Empereur participent à ces diſtinctions comme ſes propres fils, & leurs deſcendants. Lorſque le Fondateur de la famille Tartare qui régne maintenant, fut établi ſur le thrône, il accorda pluſieurs titres d'honneur à ſes freres, créa les uns *Tſiay-Wang*, & les autres *Kyang-Wang* & *Peylo*. Ce ſont ceux que les Européens ont nommés *Régules*, ou Princes du premier, du ſecond & du troiſiéme rang. Le nouveau Monarque établit alors qu'entre les enfants de chaque Regule, il y en auroit toujours un qui ſuccéderoit à ſon pere dans la même dignité.

Outre ces trois premiers titres, le même Empereur en créa d'autres d'une moindre diſtinction, pour les autres enfants des Régules. Ceux du quatrieme rang ſe nomment *Pey-Tſe*, ceux du cinquieme *Khong-Heu*, &c. Le cinquieme rang eſt au-deſſus des plus grands Mandarins de l'Empire; mais les Princes de tous les autres rangs inférieurs, ne ſont diſtingués des Mandarins que par la ceinture jaune. Cette diſtinction eſt commune à tous les Princes du Sang, de quelque rang qu'ils puiſſent être, & ceux qui ne ſont pas aſſez riches pour entretenir un train convenable à leur naiſſance, cachent ſoigneuſement cette ceinture. Les Princes du Sang ne jouiſſent que de l'éclat que leur procurent leurs titres & leur naiſſance, car ils vivent dans l'Etat ſans pouvoir & ſans crédit. Ils ont un Palais, une Cour avec des Officiers & un revenu digne de leur rang; mais leur autorité eſt bornée au gouvernement de leur ſeul domeſtique. Le nombre de ces Princes s'eſt ſi conſidérablement augmenté, qu'ils ſe nuiſent les uns aux autres, & comme l'Empereur ne peut leur accorder à tous des penſions, pluſieurs ſe trouvent dans une miſere qui les expoſe ſouvent au mépris du peuple.

Les Princes, ſuivant l'uſage établi & avec la permiſſion de l'Empereur, peuvent prendre trois femmes outre leur épouſe légitime. Ces trois femmes reçoivent des titres de l'Empereur, & leurs noms ſont enrégiſtrés au Tribunal des Princes. Leurs enfants prennent ſéance après ceux de la femme légitime, & ſont plus reſpectés que ceux des concubines ordinaires. Les fonctions des Princes des cinq premiers Ordres conſiſtent ſeulement à aſſiſter aux cérémonies publiques, & à paroître chaque matin au Palais Impérial. Ils ſe retirent enſuite dans l'intérieur de leurs propres Palais, & il ne leur eſt pas permis de ſe viſiter les uns les autres, ni de loger hors de la ville, à moins qu'ils n'obtiennent un ordre exprès de la Cour. Il leur arrive cependant quelquefois d'être employés aux affaires publiques, & de ſe faire conſiderer par d'importants ſervices.

Dignités génétales des Chinois.

Les autres dignités attachées à quelques familles particulieres par la

diſpoſition de l'Empereur qui les accorde à ceux qu'il juge dignes de cet honneur, paſſent ordinairement des peres aux fils; mais ſi les enfants d'un pere illuſtre manquent des talents & du mérite qui éclatoient dans leur pere, ils tombent dans le rang du peuple, & ſe trouvent ſouvent obligés d'exercer les plus vils métiers pour vivre. A la vérité un fils ſuccede au bien de ſon pere; mais pour hériter de ſes dignités & de ſa réputation, il doit s'être élevé par les mêmes degrés. Dans quelque condition que naiſſe un Chinois, il eſt aſſuré de ſon avancement lorſqu'il a d'heureuſes diſpoſitions pour la littérature, & on voit de cette façon arriver continuellement des fortunes conſiderables à des gens de la plus baſſe origine.

On met au rang des Nobles, 1°. ceux qui ont été revêtus de la dignité de Mandarins dans les Provinces, ſoit qu'ils ayent été congédiés, ſoit qu'ils ayent demandé à l'Empereur la permiſſion de ſe retirer; 2°. ceux qui, par faveur ou par préſents, obtiennent des titres d'honneur qui leur donnent le privilége de viſiter les Mandarins, & qui leur attirent par conſéquent le reſpect du peuple; 3°. tous les Etudiants depuis l'âge de quinze ou ſeize ans juſqu'à quarante, pourvû qu'ils ayent ſubi les examens établis par l'uſage. Les Chinois lettrés ont vraiſemblablement été annoblis dans la vûe d'encourager, par cette faveur, l'application à l'étude & le goût des ſciences. Les principales ſciences auxquelles les Chinois s'attachent ſont l'Hiſtoire, la Juriſprudence & la Morale, & on les regarde comme celles qui ont le plus d'influence ſur la paix, & le bonheur de la ſociété. On voit dans toutes les parties de l'Empire des Ecoles, des Salles ou des Colléges, où les jeunes gens prennent, comme en Europe, les degrés de Licentié, de Maître ès-Arts & de Docteur (1).

Laboureurs.

Dans le ſecond Ordre des Chinois compoſé, comme on l'a déjà vû, de laboureurs, de marchands & d'artiſans, les laboureurs tiennent le premier rang. L'opinion commune de la Chine, ſuivant le témoignage des Miſſionnaires, eſt que cette utile profeſſion fut inventée par un Empereur Chinois qui regnoit longtemps avant l'Ere Chrétienne, & qu'elle fut ſingulierement protégée par tous les ſucceſſeurs de ce Monarque. Prévenus de cette idée, les Chinois ont une grande eſtime pour ceux qui cultivent la terre, & leur profeſſion étant conſiderée comme la plus néceſſaire au bien de l'Etat, on leur accorde des priviléges fort étendus. Les laboureurs prétendent qu'on doit les protéger plus que tous les autres habitants de l'Empire, parce que c'eſt de leur travail que toute la Nation tire ſa ſubſiſtance. En effet, il y a toute apparence qu'elle périroit bientôt ſans l'application & les efforts continuels que les Payſans apportent à l'agriculture. La Chine eſt ſi peuplée, que toutes ſes terres cultivées juſqu'à la moindre partie, ſuffiſent à peine pour la nourriture de tous ſes habitants. C'eſt par cette raiſon qu'on y a toujours regardé dans cet Empire le progrès de l'agriculture comme un des principaux objets du Gouvernement, & que les laboureurs & leur profeſſion y ſont également reſpectés. Par une ſuite de la conſideration qu'on a pour eux, on célebre tous les ans une fête publique en leur honneur, & en mémoire d'un Empereur

(1) Je donnerai plus bas un détail abrégé des ſciences & de la maniere de les étudier.

EMPIRE DE LA CHINE.

Chinois qui, pour faire renaître l'abondance dans ſes Etats qu'une longue guerre avoit ruinés, cultiva lui-même les terres de ſon Palais, & engagea les Seigneurs de ſa Cour à faire la même choſe dans leurs terres. Cette fête ſe célebre tous les ans dans toutes les villes de la Chine, le jour que le ſoleil entre au quinzieme degré du ſigne du Verſeau, qui eſt le commencement du printemps, au jugement des Chinois, & on obſerve les cérémonies ſuivantes.

Le Gouverneur, ou le premier Mandarin d'une ville, ſort de ſon Palais porté dans ſa chaiſe, & précedé d'étendards, de flambeaux allumés & de divers inſtruments. Il eſt couronné de fleurs, & marche ainſi paré vers la porte de la ville qui regarde l'Orient, comme pour aller au devant du printemps. Il eſt accompagné de pluſieurs brancards ou litieres peintes & ornées de différents tapis de ſoye, ſur leſquels ſont des figures & des repréſentations des perſonnes illuſtres dont l'agriculture a reſſenti les bienfaits, avec les hiſtoires qui appartiennent au même ſujet. Les rues ſont tapiſſées; on éleve des arcs de triomphe à certaines diſtances les uns des autres; on ſuſpend des lanternes, & les villes ſont éclairées par des illuminations.

Parmi les figures qu'on porte, on voit une vache de terre ſi monſtrueuſe pour la taille, que cinquante hommes ſuffiſent à peine pour la ſoulever. Derriere cette vache, qui a les cornes dorées, eſt un enfant qui paſſe pour le génie de l'induſtrie & du travail. Il marche un pied nud & l'autre chauſſé, avec une baguette à la main, dont il aiguillonne ſans ceſſe la vache comme pour la faire avancer. Il eſt ſuivi des laboureurs armés de leurs inſtruments, & on voit paroître après eux des troupes de Maſques & de Comédiens qui repréſentent diverſes pieces. Cette proceſſion ſe rend au Palais du Gouverneur, où l'on dépouille la vache de tous ſes ornements. On tire de ſon ventre un grand nombre d'autres petites vaches de terre, qui ſe diſtribuent à l'aſſemblée avec les fragments de la grande vache qu'on briſe en pieces. Le Gouverneur prononce enſuite une courte harangue à l'honneur de l'agriculture, qu'il recommande comme l'exercice le plus utile au bien public.

L'attention des Empereurs & des Mandarins pour la culture des terres eſt portée ſi loin, que s'il arrive à la Cour quelque meſſager d'une Province, le Monarque n'oublie jamais de s'informer quel eſt l'état des champs & des moiſſons. Une pluye favorable eſt une occaſion de viſites & de réjouiſſance entre les Mandarins. Au printemps l'Empereur ne manque pas, ſuivant un uſage anciennement établi, de conduire ſolemnellement une charrue, & d'ouvrir quelques ſillons pour animer les laboureurs par ſon exemple. Les Mandarins obſervent la même cérémonie dans les lieux de leurs diſtricts. Pour ce qui concerne l'Empereur on obſerve les formalités ſuivantes: Le Tribunal des Mathématiques commence, ſur les ordres qu'il reçoit, par fixer le vingt-quatrieme jour de la ſeconde lune du printemps, comme le plus propre au labourage. Après cette déciſion, le Tribunal des Rits préſente un mémoire à l'Empereur, ſur les préparatifs établis pour la fête, dont les reglements ſont toujours les mêmes. En conſéquence de ces reglements, l'Empereur doit 1°. nommer douze Seigneurs pour lui ſervir

de cortége & labourer avec lui, & ces Seigneurs ne peuvent être que trois Princes & neuf Préſidents des Cours ſouveraines ou leurs Aſſeſſeurs, en cas de maladie ou d'extrême vieilleſſe. 2°. Comme le devoir de l'Empereur dans cette cérémonie ne conſiſte pas ſeulement à labourer la terre, mais que ſa qualité de premier Pontife l'oblige d'offrir un ſacrifice à *Chang-ti* pour obtenir l'abondance, il eſt averti de s'y préparer néceſſairement par le jeûne & la continence pendant trois jours. Les Princes & les Mandarins nommés pour l'accompagner ſont aſſujettis à la même loi. 3°. La veille du jour marqué, l'Empereur doit envoyer à la ſalle de ſes Ancêtres une députation de pluſieurs Seigneurs pour ſe proſterner devant leurs tablettes, & leur donner avis qu'il ſe propoſe d'offrir le lendemain un grand ſacrifice.

Outre ces devoirs qui regardent perſonnellement l'Empereur, le même Tribunal des Rits preſcrit à divers autres Tribunaux les préparatifs qui les concernent. L'un eſt chargé de mettre en ordre les choſes qui ont rapport au ſacrifice. L'emploi d'un autre eſt de compoſer la formule que l'Empereur doit répéter dans la cérémonie. Un autre doit faire dreſſer les tentes, où tout le cortége de l'Empereur ſe raſſemble pour dîner. Un quatrieme enfin eſt obligé de choiſir & de faire tenir prêts quarante ou cinquante laboureurs reſpectables par leur âge, pour être préſents lorſque l'Empereur met la main à la charrue, & quarante jeunes payſans pour diſpoſer les inſtruments d'agriculture, accoupler les bœufs & préparer les grains qui doivent être ſemés. On ne prend que cinq ſortes de grains, qui ſont du froment, du riz, des féves, & deux eſpeces de millet. Ces grains ſuffiſent, & repréſentent tous les autres.

Le vingt-quarrieme jour de la lune, l'Empereur en habits de cérémonie ſe rend avec toute ſa Cour au lieu aſſigné, pour offrir à Chang-ti le ſacrifice, & cela dans la double vûe d'obtenir l'abondance & la conſervation des biens de la terre. Ce lieu eſt ordinairement une petite éminence compoſée de terre, à peu de diſtance, au Sud de la ville, & elle doit avoir cinquante pieds & quatre pouces de hauteur. La place que l'Empereur ſe propoſe de labourer eſt immédiatement à côté. Auſſitôt que le ſacrifice eſt offert, l'Empereur deſcend avec les trois Princes & les neuf Préſidents qu'il a choiſis, & pluſieurs Seigneurs portent les caiſſes où les ſemences ſont contenues. Toute la Cour dans un profond ſilence demeure attentive, pendant que le Monarque prend la conduite de la charrue, & fait quelques ſillons en avant & en arriere. Les trois Princes & les neuf Préſidents font ſucceſſivement la même choſe après leur Souverain, & enſuite de ce travail, qui ſe renouvelle en différents endroits du champ, l'Empereur ſeme les diverſes ſortes de grains. Le lendemain les quarante ou cinquante vieux laboureurs & les jeunes Payſans achevent ce qui reſte à labourer dans le même champ. Cette cérémonie, qui ſe fait avec beaucoup d'ordre, ſe termine par des préſents que l'Empereur diſtribue aux laboureurs, & qui conſiſtent en quatre pieces d'étoffe de coton.

Dans le cours de la ſaiſon, le Gouverneur de Peking eſt obligé de viſiter ſouvent le champ où le Monarque a mis la main, & il le fait ſoigneuſement cultiver. Il examine tous les ſillons pour découvrir s'il n'y croît pas

EMPIRE DE LA CHINE.

quelque épi extraordinaire, & ſi on trouve par haſard une tige qui porte treize épis, on ne manque pas d'en tirer un bon augure, & le Gouverneur ſe hâte de faire part à l'Empereur de cette agréable découverte. En automne le même Gouverneur doit recueillir le grain dans des ſacs jaunes pour les renfermer enſuite dans un magaſin qui ne ſert qu'à cela uniquement, & qui eſt diſtingué par le nom de *Magaſin Impérial.* Ce grain ſe conſerve pour les plus grandes cérémonies, & l'Empereur en offre en ſacrifice à *Tyen* ou à *Chang-ti*, comme le fruit du travail de ſes mains. A certains jours de l'année, il fait la même offrande à ſes Ancêtres.

Entre pluſieurs excellents réglements faits à la Chine touchant l'agriculture, le P. du Halde en rapporte un qui marque une conſidération ſinguliere pour les laboureurs. L'Empereur, pour encourager ces derniers, exige de tous les Gouverneurs des villes, qu'ils lui envoyent tous les ans le nom d'un Payſan de leurs diſtricts qui ſe diſtingue par ſon application à cultiver la terre, par une conduite irréprochable, par l'union qu'il fait régner dans ſa famille, par la paix qu'il entretient avec ſes voiſins, enfin par ſa frugalité & ſon averſion pour toutes ſortes d'excès. Sur le témoignage du Gouverneur, l'Empereur éleve ce ſage laboureur au dégré de Mandarin du huitieme ordre, & lui envoye les patentes de Mandarin honoraire ; diſtinction qui le met en droit de porter l'habit de Mandarin, de rendre viſite au Gouverneur de la ville, de s'aſſeoir en ſa préſence & de prendre du thé avec lui. Il eſt reſpecté pendant le reſte de ſa vie, & après ſa mort on lui fait des funérailles convenables à ſon rang & aux titres d'honneur dont il a été décoré.

Des récompenſes de cette nature ne manquent pas de faire naître l'émulation parmi les laboureurs ; & comme chacun cherche à ſe diſtinguer par ſon aſſiduité au travail & par la ſageſſe de ſa conduite, la profeſſion devient eſtimable, parce que ceux qui la rempliſſent ſe font eſtimer. L'oiſiveté eſt en horreur parmi les gens qui travaillent à la terre, & lorſqu'ils ont quelques moments de loiſir, ils les occupent à couper du bois ſur les montagnes, à viſiter les légumes de leurs jardins, à faire leurs proviſions de cannes, &c. Les terres de la Chine ne demeurent jamais en friche, & elles produiſent généralement trois moiſſons chaque année ; ſçavoir une de riz, la ſeconde de veſce, qui ſe ſeme avant que le riz ſoit moiſſonné, & une troiſieme de feves ou de quelqu'autre grain. Les Chinois n'employent gueres leur terrein à des uſages ſuperflus, tels que les jardins à fleurs, ou les allées pour la promenade ; on voit toujours chez eux l'utile l'emporter ſur l'agréable.

Le principal objet du travail des laboureurs eſt la culture du riz. Avant que de ſonger à préparer leurs terres, ils n'épargnent aucun ſoin pour ramaſſer toutes ſortes d'ordures & d'excréments d'hommes & d'animaux. Pour cet effet ils parcourent toute la ville & en enlevent les ſaletés dans des ſceaux qu'ils portent couverts ſur leurs épaules. Ces ordures, qu'ils ſçavent préparer avec des mélanges qu'ils y font, loin de brûler les plantes, comme on auroit lieu de le croire, conviennent parfaitement aux terres de la Chine & les engraiſſent au point qu'elles produiſent abondamment. Dans des Provinces de cet Empire & dans les cantons qui ſont particulierement fertiles

en

en riz, on employe, pour engraiſſer les terres, des boules de poil de cochon & même de poil humain. En conſéquence les barbiers conſervent avec ſoin la barbe & les cheveux qu'ils raſent, & les vendent à des payſans dont la profeſſion eſt de les ramaſſer. Lorſque le riz commence à ſe montrer en épis, on mêle, avec l'eau dont la terre eſt arroſée, de la chaux vive que les Chinois croyent propre, non ſeulement à tuer les inſectes & à détruire les mauvaiſes herbes, mais encore à communiquer au terrein une chaleur qui contribue beaucoup à ſa fécondité. Cette précaution rend les champs de riz ſi nets, qu'on auroit peine à y trouver une petite plante d'herbe étrangere.

On ſeme d'abord le riz ſans ordre, mais lorſqu'il s'eſt élevé d'un pied ou d'un pied & demi, on l'arrache avec les racines pour le raſſembler en petites gerbes, qu'on plante ſur diverſes lignes en forme d'échiquier. les épis ſe repoſant ainſi les uns ſur les autres, en ont plus de force pour réſiſter aux coups de vent. Toutes les montagnes de la Chine ſont cultivées; & on n'y apperçoit ni hayes, ni foſſés, ni preſque aucun arbre, tant les Chinois ſçavent ménager le terrein. Dans quantité d'endroits, on voit de vaſtes plaines environnées de montagnes qui, depuis le pied juſqu'au ſommet ſont coupées en terraſſes, & couvertes d'épis. Comme le riz ne peut bien venir ſans eau, les Chinois font à ces montagnes des réſervoirs de diſtance en diſtance & d'une juſte hauteur, pour recevoir la pluye & les autres eaux qui deſcendent de la montagne. Enſuite les Chinois diſtribuent ces eaux également dans toutes leurs piéces de riz, ſoit en les faiſant tomber des réſervoirs d'en haut dans les piéces d'en bas; ſoit en les faiſant monter juſqu'aux piéces les plus élevées, au moyen d'une machine hydraulique dont le jeu & la compoſition ſont fort ſimples (1). Malgré leur travail & leur induſtrie, les laboureurs Chinois ne ſont pas riches. Chacun d'eux n'a qu'une portion de terre à cultiver, & il eſt reglé que le Seigneur du lieu doit tirer la moitié de la récolte, afin de ſe charger lui-même du payement de toutes les taxes. Par ce moyen le laboureur ne jouit que de la moitié du fruit de ſes travaux.

Marchands Chinois.

L'état de marchand eſt à la Chine au-deſſous de celui des laboureurs; mais il eſt plus eſtimé que celui des artiſans. Le profit que le négoce rapporte dans ce pays eſt cauſe que la plus grande partie des habitants s'attache au commerce, & il eſt ſurprenant qu'une ſemblable multitude de marchands ne ſe nuiſe en aucune façon. Le P. le Comte repréſente les Chinois comme la Nation la plus propre au trafic, & qui s'y entend le mieux. Ils ſont, dit-il, extrêmement inſinuants dans leurs manieres, & leur avidité pour le gain leur fait trouver des moyens de vivre & des méthodes de négoce qui ne viennent point à l'eſprit de tout autre. Il n'y a point d'occaſions dont ils ne ſçachent tirer avantage, & l'eſpérance du moindre profit leur fera affronter les plus grands périls. Malheureuſement, pour les Etrangers qui ont envie de trafiquer avec les Chinois, ceux-ci, au rapport de quelques Miſſionnaires, n'ont pas beaucoup de bonne foi dans leurs marchés, & il faut être toujours en garde contr'eux.

(1) On a parlé de cette machine dans pluſieurs Journaux.

EMPIRE DE LA CHINE.

Le commerce de la Chine peut ſe diviſer en quatre articles, ſçavoir, 1°. le fond réel du commerce domeſtique & étranger. 2°. La navigation, & la qualité de la marine des Chinois. 3°. Les commodités pour les voyages par terre. Et 4°. la monnoye, les poids & les meſures.

Commerce intérieur & étranger.

Les richeſſes particulieres de chaque Province de la Chine, & la facilité d'en tranſporter les marchandiſes d'un lieu à un autre, ont toujours rendu très-floriſſant le commerce intérieur de ce pays. Le commerce étranger n'a commencé à s'y introduire que depuis la conquête des Tartares. Il étoit auparavant défendu à tous les habitants, ſous des peines très-ſéveres, de ſortir des limites de l'Empire. Ces défenſes ne ſubſiſtent plus aujourd'hui, & les Empereurs Tartares qui ſont ſur le thrône de la Chine ont fait ouvrir les ports du pays à toutes les Nations. Cependant le commerce avec les Etrangers eſt beaucoup moins conſidérable que celui qui ſe fait dans l'intérieur de l'Empire, & cette différence n'a rien de ſurprenant, ſi l'on conſidere que les Provinces Chinoiſes ſont comme autant de Royaumes, entre leſquels il ſe fait une communication de richeſſes qui ſert à lier leurs habitants, & à faire regner l'abondance dans toutes les villes. Des Provinces, par exemple, fourniſſent abondamment du riz; d'autres de belles ſoies; quelques-unes de l'encre, du vernis & toutes ſortes d'ouvrages curieux dans ces deux genres; pluſieurs du fer, du cuivre, différents autres métaux, des chevaux, des mulets, des pelleteries; d'autres du ſucre & le meilleur thé. Enfin chaque Province contribue ainſi au bien public par une abondance de commodités, dont le détail eſt, pour ainſi dire, impoſſible. Toutes ces marchandiſes paſſent d'un lieu à un autre par le moyen des rivieres, & ſont pour l'ordinaire vendues fort promptement. Le commerce, dans toute l'année, n'eſt interrompu que deux jours ſeulement, qui ſont les deux premiers de la premiere lune. Pendant cette interruption on paſſe le temps à ſe réjouir & à ſe viſiter mutuellement. Dans tout le reſte du temps, l'agitation des affaires eſt continuelle, à la campagne ainſi qu'à la ville. Les Mandarins mêmes prennent part au commerce en confiant leur argent à des marchands, afin qu'ils le faſſent valoir.

Le trafic que les Chinois font au dehors eſt, à tous égards, bien moins conſidérable que celui de l'intérieur de leur Empire. Par mer, on ne les voit jamais paſſer le détroit de la Sonde. Leurs plus longs voyages de ce côté-là ſe bornent à Batavia. Du côté de Malaca, ils ne pouſſent pas au-delà d'Achem, & le terme de leur navigation au Nord eſt communément le Japon. Cette Empire même eſt celui que les Chinois fréquentent le plus, & ils y portent des drogues médecinales, des ſucres, des cuirs, des étoffes de ſoie, des bois d'odeur & des draps d'Europe. Les marchandiſes dont ils ſe fourniſſent au Japon ſont des perles, du cuivre rouge en barre & en œuvre, des lames de ſabre, des porcelaines, du papier à fleurs, dont on fait des éventails à la Chine, des ouvrages de vernis, de l'or & une eſpéce de métal qu'ils nomment tombak.

Les vaiſſeaux Chinois qui vont à Batavia ſont chargés des marchandiſes ſuivantes, une ſorte de thé vert, qui eſt d'une beauté ſinguliere & d'une odeur très-agréable, de la porcelaine, du fil & des feuilles d'or, qui ne

ſont autre choſe que du papier doré, des drogues, particuliérement de la rhubarbe, des uſtenciles de cuivre jaune, tels que des baſſins, des réchaux, de grands chaudrons, &c. Les retours ſe font en piaſtres d'argent, en poivre, clous de geroſle, noix de muſcades & autres épiceries, en écailles de tortues, dont les Chinois ſont de très-jolis bijoux, en bois de ſandal, en bois rouge & noir pour les ouvrages de marqueterie, avec du bois de Bréſil, en pierres d'agathe toutes taillées, en ambre jaune, en draps d'Europe. Tel eſt le principal commerce des Chinois hors de l'Empire, & s'ils font auſſi le voyage d'Achem, de Malaca, d'Ihor, de Patane, & de Ligor, ils le font très-rarement. Ils ne rapportent gueres de toutes ces régions que du poivre, de la canelle, d'autres épices, des nids d'oiſeaux, qui paſſent pour un mets délicieux aux tables Chinoiſes, du riz, du camphre & des cannes de ratan, qu'on entrelace comme de petites cordes, des torches compoſées de feuillages de certains arbres, qui brûlent comme de la poix & qui ſervent de flambeaux, de l'or, de l'étain, &c.

Quant au commerce que les Européens font à la Chine, il eſt maintenant fort borné : premierement, parce que le port de Canton eſt le ſeul qui leur ſoit ouvert, & en ſecond lieu, à cauſe du décri où ſont tombés les draps d'Europe, les criſtaux, les armes à feu, les lunettes, les téleſcopes, les montres, les pendules, &c. qu'on y a portés en trop grande abondance.

Navigation des Chinois.

Pluſieurs Voyageurs prétendent que les Chinois connoiſſent l'art de la navigation long-temps avant la naiſſance de J. C. mais ſans entrer en diſcuſſion ſur ce point, je vais parler ſeulement de l'état actuel de leur marine & de la forme de leurs bâtiments de mer. Leurs vaiſſeaux qu'ils appellent du nom commun de *Chuen*, comme leurs batteaux & leurs barques ont été nommés par les Portugais *Soma* ou *Sommas*, ſans qu'on puiſſe rapporter la ſignification & l'origine de ce nom. Ces vaiſſeaux, qui n'ont aucune reſſemblance avec ceux des Européens, ne ſont gueres que de deux cent cinquante à trois cents tonneaux de port, & ne peuvent paſſer que pour des barques plates à deux mâts. Leur longueur eſt de quatre-vingt à quatre-vingt-dix pieds, & la proue coupée & ſans éperon eſt relevée en haut de deux eſpéces d'aîlerons en forme de cornes, ce qui fait une figure aſſez biſarre. La poupe eſt ouverte en dehors par le milieu, afin que le gouvernail y ſoit à l'abri des coups de mer. Ce gouvernail, qui eſt large de cinq à ſix pieds, peut facilement, par le moyen d'un cable dont il eſt ſoutenu ſur la poupe, s'élever & s'abbaiſſer ſuivant la néceſſité.

Ces vaiſſeaux n'ont ni artimon, ni beaupré, ni mât de hune. Toute leur mâture conſiſte dans le grand mât & le mât de miſaine, auxquels les Chinois ajoutent quelquefois un fort petit mât de perroquet, qui n'eſt pas d'un grand ſecours. Le grand mât eſt placé aſſez près du mât de miſaine qui eſt fort ſur l'avant. La hauteur du grand mât eſt ordinairement des deux tiers de la longueur du vaiſſeau, & le mât de miſaine eſt d'un tiers plus bas que le grand mât. Les voiles Chinoiſes ſont faites de nattes de bambou, ou d'une eſpéce de cannes communes à la Chine. Ces cannes ou nattes de bambou ſe diviſent par feuilles en forme de tablettees arrêtés dans chaque jointure par des perches qui ſont auſſi de bambou. En haut & en bas ſe trou-

EMPIRE DE LA CHINE.

vent deux pieces de bois ; l'une ſe place en haut & ſert de vergue ; l'autre qu'on met en bas, a la forme d'une planche de la largeur d'un pied & davantage ſur cinq à ſix pouces d'épaiſſeur, & retient la voile, lorſqu'on veut la hiſſer ou qu'il eſt néceſſaire de la ramaſſer.

Ces ſortes de bâtiments ne ſont nullement bons voiliers. Ils tiennent cependant beaucoup mieux le vent que ceux d'Europe ; ce qui eſt ſans doute occaſionné par la roideur de leurs voiles qui ne cedent point au vent. Si la conſtruction des voiles eſt, dans ce cas, avantageuſe au bâtiment, d'un autre côté elle leur eſt nuiſible dans d'autres occaſions.

Les Chinois ne calfatent point leurs vaiſſeaux avec du goudron, comme on fait en Europe. Leur calfas eſt fait d'une eſpéce de gomme particuliere, & il eſt ſi bon qu'un ſeul puits ou deux à fond de cale du vaiſſeau ſuffiſent pour le tenir ſec. Auſſi les Chinois n'ont-ils point connu juſqu'à préſent l'uſage des pompes. Leurs ancres ne ſont pas de fer comme les nôtres ; elles ſont d'un bois que ſa dureté & ſa peſanteur ont fait nommer bois de fer. Ils prétendent que ces ancres valent beaucoup mieux que celles de fer, parce qu'elles ſont moins ſujettes à ſe fauſſer ; cette idée ne les empêche pas néanmoins de garnir de fer les deux extrêmités des ancres.

Les vaiſſeaux Chinois n'ont ni patron ni pilote, & ce ſont ſeulement les maîtres d'un vaiſſeau qui le conduiſent eux-mêmes ; mais la plûpart des Chinois n'entendent pas mal la navigation, ſurtout le long des côtes. Il s'en faut de beaucoup qu'ils ſoient auſſi habiles en haute mer. En partant, ils tournent la proue de leur bâtiment vers le lieu pour lequel ils mettent à la voile, & continuent leur couſe ſans conſidérer les variations du vent. Cette négligence vient ſans doute de ce qu'ils entreprennent rarement de longs voyages.

Outre les vaiſſeaux ou ſommes Chinoiſes, on voit à la Chine un grand nombre de barques, & elles ſont d'un bois ſi léger, qu'on y fait la manœuvre avec beaucoup de facilité. De fortes cloiſons les diviſent en cinq ou ſix appartements ; de ſorte qu'en heurtant contre un rocher, il n'y a gueres plus d'une diviſion qui ſe rempliſſe d'eau, & que les autres demeurant impénétrables, on a le temps néceſſaire pour boucher les ouvertures. La plûpart des barques Chinoiſes, principalement celles qui ſervent au tranſport des marchandiſes, ſont dans une forme quarrée. Elles ont communément deux mâts ; l'un au milieu, l'autre à la proue, & quelquefois un troiſieme à quelque diſtance de la poupe. On y pratique, ſi l'on veut, pluſieurs chambres dans le milieu du bâtiment, & ces chambres ſont d'une certaine élévation. Souvent il n'y a qu'une ſeule ſalle haute & large ſoutenue par quatre piliers ſans cloiſon, couverte ſeulement d'un toît à pans retrouſſés, & ſurmontée d'un dongeon orné de banderolles. Les barques de commerce pour le tranſport des marchandiſes ſont fort grandes, & on en voit pluſieurs qui pourroient porter le nom de galeres. On eſtime la commodité de ces derniéres pour naviguer ſur les rivieres, le long des côtes ſur la mer & particulierement entre les iſles ; mais elles ſont ſi plates qu'elles tirent à peine deux pieds d'eau. Leurs rames qui ſont fort longues ne traverſent pas les côtés de la barque comme en Europe ; elles ſont placées en dehors dans une poſition preſque parallele aux côtés, & n'ayant pas beſoin de beau-

coup de monde pour être remuées, elles font avancer fort légerement un vaiſſeau. Enfin on voit à la Chine une prodigieuſe multitude de barques, ſans compter celles de l'Empereur, dont je parlerai en faiſant mention de tout ce qui concerne ce Monarque.

Les Marchands de bois & de ſel qui ſont fort riches à la Chine, employent au lieu de barques pour le tranſport de leurs marchandiſes, une eſpece de radeau ou de flotte. Magalhaens aſſure avoir vû une de ces flottes compoſée d'un bois preſqu'entier & fabriquée de la maniere ſuivante : on tranſporte d'abord les troncs d'arbres ſur les bords de la riviere, & après les avoir ſciés en planches & en ſolives, on perce chaque piece aux deux bouts. Auſſitôt que les trous ſont faits, on lie avec de l'oſier fiſcelé toutes les pieces enſemble pour en former des trains à cinq pieds de haut ſur dix de large. La longueur n'a point de régle, & s'étend quelquefois l'eſpace d'une demi-lieue. Malgré une étendue auſſi conſidérable, ce radeau ſe remue aiſément, & cette facilité vient de ce que chacune de ſes parties ſe prête & ſemble s'aider d'elle-même. Quatre ou cinq hommes placés à la tête de cette grande machine, la conduiſent avec des crocs & des rames, & ſe font aider par quelques matelots qui ſe diſtribuent ſur les côtés à des diſtances égales. Les Chinois conſtruiſent d'eſpace en eſpace ſur la ſuperficie de ce bâtiment, des huttes couvertes de planches ou de nattes, qui leur ſervent à mettre leur bagage à l'abri du ſoleil & de la pluye, à préparer leurs vivres & à prendre leurs repos. Ils vendent leur bois & leurs huttes dans les Villes où ils paſſent, & leur voyage eſt quelquefois de près de ſix cents lieues.

Les chemins de la Chine ſont entretenus avec un grand ſoin, de ſorte qu'à cet égard c'eſt déjà une grande commodité pour les Voyageurs. Un ſecond agrément eſt la multitude de villages, où l'on peut ſe repoſer & faire quelque ſéjour. D'ailleurs on rencontre beaucoup d'hôtelleries, mais à la réſerve de celles qui ſont placées ſur les grandes routes, on ne peut s'imaginer rien de plus miſérable. Si les Voyageurs ſont obligés de s'arrêter dans les petites hôtelleries, ils doivent s'attendre à n'y trouver aucune des choſes les plus néceſſaires. Une ſimple natte fait le lit ordinaire qu'on offre pour délaſſer un homme fatigué quelquefois d'une longue marche ; & il eſt fort heureux ſi on lui préſente pour nourriture un peu de viande ou de poiſſon. Cependant la volaille & les faiſans ſont à très-bon marché dans divers endroits. En général les hôtelleries Chinoiſes qu'on rencontre dans les villages ſont bâties aſſez mal-proprement. Les murs ſont ſimplement de terre qui n'eſt revêtue d'aucun plâtre, & toutes les ſolives du toît ſont à découvert, & laiſſent par place pluſieurs paſſages au jour. Les chambres ſont rarement pavées, & dans pluſieurs provinces, des roſeaux ſont toute la couverture à ces ſortes de maiſons. Il n'en eſt pas de même des hôtelleries des grandes villes, elles ſont bâties de briques, & la plûpart fort commodes. Au Nord de l'Empire, il y a dans les hôtelleries des eſpeces d'alcoves qui ſe nomment *Kans* ; ce ſont de grandes eſtrades de brique de toute la largeur de la chambre. Sous ces eſtrades on met un poële, & le plafond eſt fait de roſeaux. Cet endroit par conſéquent eſt totalement à l'abri du froid, & c'eſt-là auſſi qu'on place le lit des Voyageurs.

Commodités pour les voyages par terre.

Des Gardes établies de place en place ſur les grands chemins, aſſurent les

EMPIRE DE LA CHINE.

Voyageurs contre les entrepriſes des brigands; & en effet les mauvaiſes rencontres ſont très-rares, excepté dans les Provinces voiſines de Pe-King, qui ſont moins gardées que les autres. Cependant on ne voit gueres arriver de meurtres; car les voleurs après avoir pillé un Voyageur, ne ſongent qu'à fuir. D'ailleurs ils ont même beaucoup de peine à voler avec violence, parce que la multitude des Paſſants ſuffit pour la ſûreté des grandes routes. Suivant le témoignage des Miſſionnaires, le plus fâcheux, & preſque le ſeul inconvénient des voyages, ſur-tout en hyver & dans les parties ſeptentrionales de la Chine, eſt l'excès de la pouſſiere, parce que la pluye n'eſt pas ordinaire dans cette ſaiſon. Si par malheur il s'éleve un peu de vent, l'air eſt bientôt obſcurci d'une épaiſſe nuée de pouſſiere, qui ſuffoque & aveugle un Voyageur. Le grand nombre des voitures ou ſeulement des paſſants, produit quelquefois le même effet; & pour ſe garantir la vûe, on n'a pas d'autre ſecret que de ſe couvrir le viſage d'un voile, ou de ſe mettre devant les yeux deux verres enchaſſés dans une bande de cuir ou de ſoye, qu'on ſe lie derriere la tête. Les provinces méridionales ne ſont pas ſujettes à ce déſagrément; mais elles en ont un autre qui eſt le débordement des eaux contre lequel on s'eſt précautionné dans pluſieurs provinces par un grand nombre de ponts.

Les chevaux ſont la monture la plus ordinaire des Voyageurs; mais on doit bien examiner s'ils ſont en état de mener juſqu'au lieu où l'on s'eſt propoſé d'aller; car ſi un cheval manque en route, on ne peut eſpérer d'en pouvoir changer à la poſte. Tous ceux qui ſont en cet endroit appartiennent à l'Empereur, & ne ſervent qu'à ſes Courriers, ou aux Officiers de ſa Cour. Si les chemins qu'on doit tenir ſont trop fatigants pour les chevaux, on loue des chaiſes que des hommes portent ſur leurs épaules. Ces chaiſes qui ſont à peu près de la forme des fiacres de Paris ſont plus grandes, plus hautes & infiniment plus légeres. Elles ſont compoſées de cannes de Bambou, croiſées en forme de treillage & liées enſemble avec des cordes de ratan. Depuis le haut juſqu'en bas, elles ſont garnies d'une piece de toile peinte ou d'une étoffe de ſoye; & lorſqu'il tombe de la pluye, on y jette une eſpece de ſurtout de taffetas huilé. Si deux porteurs ſuffiſent pour l'inſtant préſent, on ne laiſſe pas de ſe faire accompagner de huit hommes pour relever ou aider les premiers.

Pluſieurs pour éviter la chaleur de la journée, choiſiſſent la nuit pour voyager. Alors le Voyageur loue de diſtance en diſtance des hommes qui le devancent, & l'accompagnent avec des torches allumées. Cette lumiere ſert tout à la fois à bannir les ténebres, & à écarter les bêtes féroces qui ſe trouvent en aſſez grand nombre à la Chine, ſur-tout dans les pays montagneux. Les torches de voyages ſont faites avec des branches de pin ſéchées au feu, & préparées avec tant d'art, que le vent & la pluye ne ſervent qu'à les faire mieux brûler. Chaque torche eſt longue de ſix ou ſept pieds & dure près d'une heure. Tout le monde peut voyager de la ſorte; mais comme il en coûte beaucoup, il n'y a gueres que les Mandarins & les Courriers de l'Empereur qui le faſſent, parce que leur ſuite les garantit également de l'approche des tigres & de celle des voleurs.

Une des plus grandes commodités qu'on trouve à la Chine pour les voya-

ges de terre, eſt la facilité & la ſûreté avec leſquelles on fait tranſporter ſes bagages ou ſes marchandiſes par des porteurs publics, qui ſont en grand nombre dans toutes les villes de l'Empire. Ces Porte-faix ont leur chef à qui les Voyageurs s'adreſſent, & après être convenus du prix qu'ils payent toujours d'avance, ils reçoivent autant de billets qu'ils ont demandé de porteurs. Ces derniers paroiſſent ſur le champ aux ordres de leur chef, & prennent le fardeau qu'il leur marque, & dont il répond. Les porteurs ſuivent les Voyageurs, ou ſe rendent à l'endroit qu'ils leur indiquent, & quand leur office eſt rempli, ils reçoivent les billets que leur chef a remis entre les mains des Voyageurs. Munis de ces billets, les Porte-faix ſe rendent au lieu d'où ils ſont partis, & ſont payés de leurs peines par le chef qui les fait travailler. Dans les villes ſituées ſur les grandes routes, il y a pluſieurs bureaux où ceux qui ſe déterminent à faire le métier de Porte-faix, ſe font inſcrire, pourvû qu'ils donnent une bonne caution de leur probité. Il y a un ſi grand nombre de ces porteurs, qu'on peut s'en procurer cent & cent-cinquante dans l'occaſion.

Le chef des Porte-faix à qui on s'adreſſe prend le mémoire de toutes les marchandiſes qu'on veut faire porter, & reçoit un certain prix par livre. Le prix change quelquefois, mais le plus ordinaire eſt quatre ſols & demi par jour pour chaque quintal. Lorſque tout eſt ainſi réglé, les Etrangers peuvent pourſuivre leur route ſans inquiétude, & dans l'entiere aſſurance que leurs balots ſeront fidélement remis où ils ont marqué le ſouhaiter. Les balots ſont attachés avec des cordes, dans leſquels on paſſe une ou deux cannes de Bambou ſuivant la peſanteur du fardeau. Si deux hommes peuvent le porter, une canne ſuffit, & chaque homme met un bout de la canne ſur ſon épaule; ſi le poids eſt trop lourd, on l'attache à deux cannes, & on employe quatre hommes. Lorſqu'un ſeul porteur ſuffit pour le fardeau, il en diminue le poids en le diviſant en deux parties égales qu'il attache avec des cordes & des crochets aux deux bouts d'une canne plate. Il poſe la canne ſur ſon épaule comme une balance qui ſe baiſſe, & ſe leve alternativement dans ſa marche. S'il ſe ſent l'épaule fatiguée il tranſpoſe adroitement la canne ſur l'autre, & fait ainſi dix lieues par jour avec un poids de cent ſoixante livres de France.

Dans quelques provinces on ſe ſert de mulets pour le tranſport des balles & des marchandiſes, mais plus ordinairement des voitures, qui, quoique fort grandes, n'ont qu'une roue placée au milieu. Sur les deux bouts de l'eſſieu, qui s'allonge des deux côtés, on place une claye ſur laquelle on met deux fardeaux d'égale peſanteur. La voiture eſt pouſſée par un ſeul homme, à moins que le poids n'excede ſes forces; alors un autre homme ou un âne, eſt attaché au-devant de la voiture pour la tirer pendant que l'autre la pouſſe. Les eſſieux Chinois reſſemblent aux nôtres, & la place de la roue eſt ſur le devant, comme aux brouettes de jardiniers ou de vinaigriers. Les Voyageurs ſe ſervent peu de ces voitures, & ils leur préferent des mules qu'ils louent à un prix médiocre. Ces animaux ſont moins gros à la Chine qu'en Europe, mais ils ſont extrêmement forts, & leur charge ordinaire eſt de cent quatre-vingt ou de deux cents livres Chinoiſes, qui ſont plus peſantes de quatre onces chaque livre que celle de France.

EMPIRE DE LA CHINE.

Douanes de la Chine.

Les douanes de la Chine ſont moins rigoureuſes que la plûpart de celles des autres pays, & les droits qu'on y paye ſont moins conſidérables que par-tout ailleurs. En pluſieurs endroits, les Commis de la douane s'en rapportent au mémoire des Marchands, & lévent les droits ſans viſiter les marchandiſes. Dans d'autres lieux le poids régle le prix qu'on doit payer. Les malles ou les coffres des grands Officiers de la Cour ſont marqués d'une bande de papier, ſur laquelle on écrit le nom & la dignité de celui à qui ils appartiennent, & le moment de leur départ. Lorſque les Commis ou Gardes des douanes voyent cette bande de papier, ils laiſſent paſſer les malles ou les coffres ſans les ouvrir, & n'exigent aucun droit.

Monnoye.

L'or chez les Chinois n'eſt jamais monnoyé, il devient marchandiſe comme les pierreries ou autres choſes d'un certain prix, & ne ſert point dans aucun payement. L'argent n'eſt pas monnoyé non plus, mais il eſt mis en lingots plus ou moins peſants, & on paye les groſſes ſommes avec ces lingots. La difficulté conſiſte à s'en ſervir dans les détails du commerce; car on eſt quelquefois obligé de mettre au feu le bord de ces morceaux d'argent, & de le rendre aſſez mince au moyen du marteau pour en couper de petites pieces. Les Chinois conviennent qu'il leur ſeroit plus commode d'avoir des monnoyes d'argent d'une valeur & d'un poids fixe, mais par leur méthode ils préviennent l'inconvénient des fauſſes monnoyes.

La monnoye de cuivre eſt la ſeule à la Chine qui ſoit frappée de quelques caracteres, & dont on faſſe uſage dans les détails : ce ſont de petites pieces rondes & percées au milieu qui s'employent ſéparément pour les petits marchés, ou qui s'enfilent dans un cordon par centaines juſqu'au nombre de mille. Le métal dont on fabrique ces pieces, n'eſt ni pur, ni bien battu, & il en faut dix pour faire un ſol de notre monnoye. La forme des monnoyes a varié ſous différentes Dynaſties qui ont regné à la Chine; mais elles n'ont jamais porté la figure de la tête du Prince. Les Chinois regardent cet uſage comme peu reſpectueux pour la perſonne du Souverain, dont le portrait paſſe ainſi par toutes ſortes de mains. Les inſcriptions des coins Chinois contiennent ſeulement les titres pompeux qu'on donne aux Empereurs dans les différentes années de leur regne, tels que *le brillant ſans fin*, *le tout-puiſſant*, *le magnanime*, &c. D'autres inſcriptions ſont des deviſes.

La monnoye Chinoiſe a toujours été frappée au nom de l'Empereur, & jamais les Princes ne ſe ſont attribué ce droit dans les temps mêmes où ils ſe trouvoient aſſez puiſſants pour prendre le titre de Rois. Il y avoit autrefois vingt-deux villes dans leſquelles on pouvoit battre monnoye; mais cette opération ne ſe fait maintenant qu'à la Cour, & la monnoye ou les lingots d'argent s'y jettent au moule. Il y a beaucoup d'apparence que l'uſage de ne point faire de pieces d'argent marquées à un coin, a été établi fort ſagement pour arrêter les entrepriſes des faux-monnoyeurs; car les pieces même de cuivre ſont ſouvent contrefaites. Cependant ce crime eſt puni de mort par la loi. Quelques Empereurs ſeulement ont changé cette peine en celle de banniſſement, ou ſe ſont contentés de faire couper la main aux coupables.

Diviſion de la livre Chinoiſe.

La livre Chinoiſe ſe diviſe en ſeize *lyangs*, qui ſont autant d'onces. On partage enſuite le lyang en dix parties qui ſe nomment *Tsyens*; le Tsyen en dix *Fuens*, & le Fuen en dix Lis d'argent. Le traverſin des balances du pays

pays ne porte pas plus loin cette diviſion. Cependant pour l'or & l'argent d'un poids conſidérable, la diviſion s'étend juſqu'aux parties preſque imperceptibles dans la même progreſſion décimale, ce qui fait qu'il eſt preſque impoſſible d'en donner une juſte idée dans les langues de l'Europe.

Meſures.

On diſtingue aujourd'hui dans la Chine quatre ſortes de pieds; 1°. le pied du Palais nommé ainſi, parce qu'il a été établi par un Empereur. Ce pied eſt exactement le même que celui de Paris; 2°. le pied du Tribunal des Mathématiques, qui eſt un peu plus grand que celui du Palais; ce dernier étant à l'autre comme quatre-vingt-dix-ſept & demi eſt à cent; 3°. le pied des ouvriers qui eſt plus court d'une ligne que celui du Palais; & 4°. enfin le pied des marchands qui eſt plus grand de ſept lignes que le pied des ouvriers. C'eſt la premiere de ces trois meſures que les Miſſionnaires ont conſtamment employée pour lever les cartes de l'Empire; & en s'attachant à ce pied le P. Thomas Miſſionnaire Jéſuite a réduit le dégré à deux cents lis Chinois. Chaque lis eſt compoſé de cent quatre-vingt braſſes Chinoiſes, qui contiennent chacune dix pieds. Or ſuivant l'eſtimation de l'Académie des Sciences de Paris, la lieue, ou la vingtieme partie d'un degré contenant deux mille huit cent cinquante-trois toiſes chacune de ſix pieds, elle équivaut à mille huit cents toiſes Chinoiſes qui ſont dix lis; d'où il réſulte que le dégré de vingt grandes lieues contient deux cents lis.

Artiſans & métiers.

Il y a à la Chine un nombre prodigieux d'artiſans dans tous les genres, & ſi les ouvriers ſe rendent peu célébres par leur invention, on ne peut s'empêcher d'admirer leur adreſſe à imiter les modeles qu'on leur donne. On ne connoiſſoit pas autrefois à la Chine l'art de faire des cryſtaux, des glaces de miroirs, des montres, des piſtolets, &c. mais depuis que les Européens ont voyagé à la Chine, & qu'ils y ont porté ces ſortes d'ouvrages, les artiſans Chinois en ont fait de ſi ſemblables, qu'on a peine à y remarquer de la différence. Ils réuſſiſſent médiocrement dans la peinture des fleurs, des oiſeaux & des arbres, & encore moins dans celle des figures humaines. La méthode d'ombrer leur peinture leur eſt totalement inconnue, auſſi témoignent-ils une grande admiration à la vue de nos moindres tableaux. Les inſtruments méchaniques de la plûpart des ouvriers Chinois reſſemblent beaucoup à ceux des nôtres, à l'exception de quelques-uns qui leur ſont particuliers. Les Tailleurs, par exemple, ne ſe ſervent point de dé à coudre, ils ſe lient ſeulement autour du pouce quelque vieux morceau de drap, & pluſieurs d'entr'eux ſe tiennent debout devant une table où ils poſent leur ouvrage.

Les villages ſont remplis d'ouvriers de toutes ſortes de profeſſions, & les uns travaillent dans leurs boutiques pendant que les autres cherchent dans les rues à ſe louer. Si on a beſoin d'un Tailleur ou de quelque autre ouvrier, on le fait venir chez ſoi de grand matin, & il s'en retourne le ſoir. Alors les artiſans, ſans excepter les Forgerons & les Serruriers, apportent avec eux leurs inſtruments. Les Barbiers vont dans les rues avec une ſellette ſur leurs épaules, dans laquelle ils renferment un baſſin, un pot à l'eau, du feu, le linge néceſſaire & tout ce qui appartient à leur profeſſion. Une petite clochette qu'ils tiennent à la main ſert à donner avis de leur marche, & alors ceux qui ont beſoin de leur miniſtere les appellent. Ils ſe diſpoſent ſur le champ à rendre

Barbiers.

EMPIRE DE LA CHINE.

le ſervice qu'on attend d'eux; & comme ils ont tous les inſtruments qui leur ſont néceſſaires, ils ſe placent où l'on veut, ſoit au milieu d'une rue, d'une place, ou à la porte d'une maiſon. Ils raſent la tête, arrangent les ſourcils, nettoyent les oreilles, frottent les épaules & les bras pour un ſol & demi, qu'ils reçoivent avec des témoignages de reconnoiſſance. Dès que leur ouvrage eſt fait ils ſe remettent en route, & ſonnent de nouveau leur cloche

Cordonniers.

juſqu'à ce qu'on les appelle encore. Les Cordonniers vont de même dans les rues & offrent leurs ſervices à ceux qui ſont dans les maiſons. Ils racommodent pour trois ſols une paire de ſouliers, & la réparation qu'ils y font les fait durer un temps ſurprenant.

Pêcheurs.

Les Chinois ſe ſervent pour pêcher de lignes & de filets, ſuivant les places où ils s'arrêtent; mais ils ont encore pluſieurs autres méthodes que nous ne connoiſſons pas. Dans certaines Provinces on dreſſe à cet exercice, une eſpece d'oiſeau ſemblable au cormoran ou au corbeau. Les Pêcheurs de ces contrées ſont ſur l'eau dès le lever du ſoleil, & menent avec eux pluſieurs de ces oiſeaux, qui, perchés ſur le bateau, attendent pour ſe plonger dans l'eau le ſignal qu'on doit leur donner. Ce ſignal conſiſte à frapper l'eau d'une rame. Alors les oiſeaux s'élancent ſur le poiſſon, le ſaiſiſſent par le milieu du corps & retournent à la barque chargés de leur proye. Comme ces cormorans naturellement carnaſſiers pourroient dévorer, ou endommager le poiſſon qu'ils prennent, on leur paſſe au bas du col un anneau, qui leur preſſant le conduit les empêche d'avaler le poiſſon. Lorſqu'ils ſont entrés dans la barque le Pêcheur leur fait lâcher le butin qu'ils ont enlevé, & pour récompenſer leurs ſervices, il les fait manger avant qu'ils recommencent la pêche. Lorſque ces oiſeaux trouvent un gros poiſſon qui leur paroît trop difficile à ſaiſir, ils ſe joignent & s'aident mutuellement; l'un s'attache à la queue du poiſſon, l'autre à la tête, un troiſieme aux nageoires, & de cette façon ils trouvent le moyen de le tranſporter à la barque.

Dans d'autres cantons de la Chine, les Pêcheurs ont une autre maniere de prendre le poiſſon, qui ne leur donne pas beaucoup de peine. Ils ont des bateaux longs & étroits, auxquels ils attachent des deux côtés une planche large d'environ deux pieds, qui s'étend d'un bout à l'autre du bateau. Cette planche eſt peinte en blanc, on la couvre d'un vernis très-luiſant, & on la fait abbaiſſer par une peinte fort douce juſqu'à la ſuperficie de l'eau. Les Pêcheurs n'employent gueres cette méthode que la nuit, & dans le temps qu'il fait un beau clair de lune. La lumiere qu'il produit ſe réfléchit ſur la planche verniſſée, & le poiſſon qui joue ſur l'eau, trompé par la couleur de la planche qu'il ne diſtingue pas d'avec l'eau, n'a aucune défiance & ſaute dans la barque où il eſt bientôt ſaiſi par le Pêcheur.

Les Chinois prennent auſſi le poiſſon avec de petites fléches attachées à l'arc par un fil, afin de retirer le poiſſon lorſqu'il eſt percé. Dans d'autres lieux les Pêcheurs plongent dans l'eau ou ſe cachent dans la vaſe & prennent le poiſſon, tantôt avec une eſpece de trident, tantôt avec la main. La chaſſe au canard ſauvage eſt à la Chine une eſpece de pêche, & ſe fait à la faveur d'une groſſe courge, dont le Pêcheur s'enveloppe la tête, laiſſant au haut une ouverture pour voir & pour reſpirer. Tout le corps du Pêcheur eſt caché dans l'eau, de ſorte que les canards ne voyant que la courge qu'ils aiment

beaucoup, fondent deſſus pour la béqueter, & dans ce moment ſe trouvent pris; parce que les Pêcheurs ſe ſaiſiſſent aiſément des pattes du canard.

Vernis de la Chine.

Le vernis de la Chine, dont les ouvrages ſont ſi eſtimés en Europe, & qu'on a cherché ſi long-temps à imiter, n'eſt point une compoſition comme on ſe l'eſt imaginé, mais une production de la Nature. Ce vernis eſt une eſpece de gomme; il coule de l'arbre nommé *Tſi-chu*, qui, par l'écorce & par la feuille, reſſemble beaucoup au frêne. La hauteur de cet arbre ne paſſe gueres quinze pieds, & ſa groſſeur commune eſt de deux pieds & demi. Il faut qu'il ait au moins ſept ou huit ans lorſqu'on en veut tirer le vernis; car autrement ce qu'il en produiroit ne ſeroit pas d'une bonne qualité, & il périroit lui-même bien-tôt après. Le Tsi-chu ne diſtille le vernis qu'en été & pendant la nuit. Il n'en produit point en hyver, & celui qu'on le force à donner au printemps & dans l'automne, eſt toujours mêlé d'eau. Pour tirer cette eſpece de gomme, on fait autour du tronc de l'arbre pluſieurs inciſions horizontales avec un petit couteau, dont la lame eſt circulaire & reſſemble à celle de nos ſerpettes. La premiere rangée de ces inciſions ne doit être qu'à ſept pouces au-deſſus de la terre. La ſeconde ſe fait à la même diſtance de la premiere, & ainſi de ſept pouces en ſept pouces juſqu'au ſommet du tronc, & quelquefois aux groſſes branches. Les inciſions ne doivent pas être plus profondes que l'écorce n'a d'épaiſſeur, & celui qui les fait pouſſe en même temps dans l'ouverture le bord d'une écaille auſſi avant qu'il lui eſt poſſible; c'eſt-à-dire, environ un demi-pouce de la Chine, ce qui ſuffit pour ſoutenir l'écaille. Au reſte ces écailles ſont fort communes à la Chine, & beaucoup plus grandes & plus minces que celles de nos plus groſſes huitres. On recueille le lendemain au matin la liqueur qui a coulé dans les coquilles, & le ſoir on les remet, obſervant cette méthode juſqu'à la fin de l'été. La couleur de cette gomme eſt rouſsâtre, & on eſt content de la récolte, lorſque mille arbres donnent dans une nuit vingt livres de vernis.

L'opinion commune eſt que cette liqueur tirée à froid eſt remplie de qualités venimeuſes, de ſorte que ceux qui la recueillent ſont obligés d'uſer de pluſieurs préſervatifs. La loi oblige les marchands de pourvoir à la ſûreté de leurs ouvriers, & pour cet effet ils ont toujours chez eux un grand vaiſſeau plein d'huile, dans laquelle on a fait bouillir une certaine quantité de ces filaments charnus, qui ſe trouvent mêlés avec la graiſſe de porc, & qui demeurent après que la graiſſe eſt fondue. Les ouvriers ſe frottent les mains & le viſage de cette huile avant & après leur travail. Outre cela il leur eſt ordonné de ſe laver tout le corps à midi avec de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir une certaine quantité de peaux de châtaignes, d'écorce de ſapin, de ſalpêtre en cryſtal, & d'une ſorte d'herbe qui ſe mange aux Indes & à la Chine, & qui ſe nomme blette. Le baſſin qui contient cette eau ainſi préparée doit être d'étain & non de cuivre, parce qu'on le regarde comme dangereux dans ces occaſions. Pendant que ces ouvriers travaillent aux arbres, leur maître les force à ſe ſervir d'un maſque, dont les ouvertures pour les yeux ſont garnies de verre, & à avoir auſſi des gants, des bottines & un plaſtron de peau qui eſt ſuſpendu à leur col avec des cordons, & lié autour de leur ceinture.

Le marchand a toujours dans ſa maiſon un grand vaiſſeau de terre placé

EMPIRE DE LA CHINE.

ſous un quadre, & ſur ce quadre eſt un morceau de toile forte, dont les quatre coins ſont attachés à des anneaux. Cette toile eſt étendue négligemment ; on y jette le vernis, & lorſque les parties fluides l'ont pénétrée & coulent au travers, on la tord pour achever d'exprimer tout le liquide du vernis. Le marc qui reſte dans la toile ſe vend aux droguiſtes, & ſert quelquefois dans pluſieurs remedes.

Si les ouvriers en vernis négligent de prendre les précautions dont on vient de voir le détail, ils s'expoſent à des maladies très-fâcheuſes. Premierement, une eſpéce de dartre rouge leur gagne tout le corps ſans excepter le viſage, & cela dans l'eſpace d'un ſeul jour. Le corps s'enfle enſuite & paroît couvert de lépre. Ceux qui ſe trouvent attaqués de ce mal, & qui veulent en prévenir les ſuites, ſont obligés de recourir promptement aux remedes. Pour cet effet, ils doivent boire abondamment, & ſe laver tout le corps de l'eau préparée dont on a parlé plus haut. Après avoir été violemment purgés par cette eau, il eſt néceſſaire qu'ils en reſpirent la vapeur juſqu'à ce qu'elle les excite à ſuer conſidérablement. Dès qu'ils en ſont venus à ce point, ils déſenflent par degrés, mais leur peau ne devient pas ſaine tout d'un coup. Loin de guérir, ainſi elle creve en pluſieurs endroits, & il en ſort une eau qui ne laiſſe pas de les faire beaucoup ſouffrir. Alors les remedes auxquels ils peuvent avoir recours, & qui ſont ordinairement fort ſalutaires, ne paroiſſent pas difficiles à faire. Ils prennent des blettes Chinoiſes, les brûlent auſſitôt qu'elles ſont ſeches, & s'appliquent la cendre ſur les parties de leurs corps qui ſont les plus affectées du mal. Ces cendres s'imbibent de l'humeur âcre que la peau laiſſe échapper, pompent celle qui y peut reſter, & par ce moyen la peau ſe ſeche entierement & ne tarde pas à tomber. A la place de cette peau on en voit ſuccéder une nouvelle, & les malades ſont totalement guéris.

Maniere d'employer le vernis.

Outre la propriété d'embellir les ouvrages, le vernis Chinois a celle de conſerver le bois, & de le garantir des effets de l'humidité. Il prend également toutes ſortes de couleurs, & lorſqu'il eſt bien compoſé, il ne perd rien de ſon luſtre par le changement d'air, ou par d'autres cauſes. A la vérité la bonne application du vernis demande beaucoup de temps & de grands ſoins. Cette opération ſe fait de deux manieres, & il faut pour chacune que l'adreſſe & l'expérience guident l'ouvrier. La premiere, qui ſemble la plus facile, conſiſte dans une application immédiate ſur le bois, après l'avoir bien poli, frotté deux ou trois fois d'une eſpéce d'huile nommée *Tong-yeu*, qu'on laiſſe ſecher entierement à chaque fois. Lorſqu'on veut cacher le fond de la matiere ſur laquelle on poſe le vernis, on en met pluſieurs couches, obſervant de laiſſer toujours parfaitement ſecher la précédente avant que d'en appliquer une nouvelle. Alors l'ouvrage devient luiſant comme une glace de miroir, & auſſitôt que le vernis eſt ſec, on peint en or & en argent des fleurs, des figures d'hommes & d'oiſeaux, des arbres, des montagnes, des palais, &c. après quoi on applique légerement une derniere couche de vernis qui ſert à conſerver la peinture, & à lui donner plus de luſtre.

La ſeconde maniere de vernir demande plus de préparation que celle qu'on vient de voir ; & n'eſt employée que pour des ouvrages maſſifs. On

ſe ſert pour cela d'une eſpéce de maſtic, compoſé de papier, de lin, de chaux & d'autres matieres, qui étant bien battues & collées ſur le bois forment un fondement très ferme & très-uni. On y paſſe deux ou trois fois l'huile dont j'ai déjà fait mention, & ſur cette huile on applique pluſieurs couches de vernis qu'on laiſſe ſucceſſivement ſecher, car c'eſt une précaution néceſſaire ſi on ne veut pas gâter ſon ouvrage. Les liqueurs chaudes terniſſent quelquefois le vernis de la Chine, & lui font prendre une couleur jaune; mais ſi l'on en croit un Auteur Chinois cité par le P. du Halde, on peut rendre au vernis tout ſon éclat en l'expoſant toute une nuit à la gelée blanche, ou en le couvrant de neige pendant quelques heures.

L'huile dont on enduit à pluſieurs fois les ouvrages qu'on a deſſein de vernir, eſt elle-même une ſorte de vernis, & ſe tire d'un arbre nommé *Tong-çhu*. Cet arbre par la figure, la couleur de l'écorce, la forme & la grandeur de ſes feuilles & de ſon fruit, a tant de reſſemblance avec le noyer, qu'on pourroit s'y méprendre à peu de diſtance. Ses noix ſont remplies d'une ſorte d'huile aſſez épaiſſe, & d'une pulpe huileuſe. Pour s'en ſervir on la fait bouillir avec de la litharge, & on y fait entrer la couleur qu'on deſire. Souvent pour préſerver le bois de l'humidité, on applique cette huile ſans autre mélange, c'eſt-à-dire, comme elle ſort du fruit. On s'en ſert auſſi de cette maniere pour enduire les parquets des appartements qu'elle rend fort propres, & auxquels elle prête un luſtre qui plaît à la vûe.

Soyeries Chinoiſes.

Preſque tous les Auteurs conviennent que l'art de filer la ſoye & celui d'élever les vers qui la produiſent, ont été inventés à la Chine; que ces arts ont paſſé enſuite dans les Indes; de-là dans la Perſe, & enfin chez les Grecs & chez les Romains, qui nous les ont tranſmis. Enfin quoi qu'il en ſoit, les étoffes de ſoye ſont ſi communes à la Chine, que les ſimples bourgeois, les artiſans, les valets mêmes en ont des habits, & qu'il n'y a que la populace & les habitants de la campagne qui ont des vêtements de toile de coton. Les Chinois jugent de la qualité de la ſoye par ſa blancheur, ſa fineſſe & ſa douceur. Lorſqu'elle pêche par ces trois choſes, ou qu'elle eſt ſeulement rude au toucher, elle eſt défectueuſe, & ne peut ſe devider aiſément. La ſoye ſaine miſe ſur le rouet eſt filée une heure entiere par un ouvrier Chinois, ſans qu'un ſeul fil ſe rompe. Les rouets Chinois ſont fort différents de ceux d'Europe, & cauſent beaucoup moins de fatigue à ceux qui travaillent. Une roue commune, & deux ou trois tranches de bambou ſuffiſent pour compoſer un rouet, & il en eſt à peu près de même des inſtruments qui ſervent à fabriquer les plus belles étoffes. Tout à cet égard eſt d'une ſimplicité ſurprenante à la Chine.

Soye parti-liere.

La Province de *Chan-tong* produit une eſpéce de ſoye fort particuliere, qu'on trouve ſur les arbres. Elle eſt formée par de petits inſectes aſſez ſemblables aux chenilles qui ourdiſſent, comme les araignées, une ſorte de toile, dont les fils s'attachent aux arbriſſeaux & aux buiſſons. Ces vers, qui ſont de deux eſpéces, font différents cocons. La premiere eſpéce eſt beaucoup plus groſſe que nos vers à ſoye, & ſon cocon eſt d'un gris jaunâtre; l'autre eſpéce qui eſt moins groſſe forme un cocon noir. L'étoffe qu'on fabrique avec ces ſoyes tient des deux couleurs, eſt très-forte, & ſe lave comme de la toile, ſans rien perdre de ſa qualité.

EMPIRE DE LA CHINE.

Les ſoyes qu'on tire de différentes Provinces de la Chine, ne ſont pas également bonnes & travaillées avec autant de ſoin & d'habileté. Souvent une Province qui produit d'excellente ſoye n'a pas des ouvriers capables de la faire valoir en la travaillant. Auſſi voit-on tranſporter des ſoyes d'une Province pour être miſes en étoffes dans une autre. La ſoye de Canton qui vient du Tong-King, n'eſt pas la plus belle, ni la meilleure de la Chine ; cependant le grand commerce de ce Port y attire une infinité d'excellents ouvriers. Ils feroient d'auſſi riches étoffes que celles de l'Europe s'ils étoient ſûrs de la vente : mais ils ſe bornent ordinairement aux plus ſimples, parce que les Chinois ont une certaine économie qui leur fait préférer l'utile à l'agréable.

Les meilleures étoffes de la Chine ſe fabriquent à Nan-King, & on en fait de pluſieurs eſpéces. Les plus connues ſont les damas ; les ſatins unis, rayés & à fleurs ; les taffetas à gros grains imitant nos moires ou gros de Tours ; d'autres taffetas, dont les fleurs ſont à jour & évidées comme nos dentelles ; quelques-uns rayés, d'autres jaſpés & flambés ; des brocards, des gazes, des velours, &c. Parmi toutes ces étoffes, celle à laquelle les Chinois donnent la préférence, eſt le *Touan-ſte*, eſpéce de ſatin très-fort, moins luſtré que les nôtres, quelquefois uni, & ſouvent orné de figures qui repréſentent des fleurs, des oiſeaux, des arbres, des maiſons, des dragons & d'autres objets. Aucun de ces objets n'eſt tiſſu en relief, ſuivant la méthode ordinaire de nos fabriquants d'Europe ; le tiſſu eſt partout égal, ce qui rend l'ouvrage plus ſolide. On peint les figures ſur l'étoffe même, & elles n'y ſont diſtinguées que par la différence des couleurs, & non par l'inégalité des fonds. Ces couleurs ne ſont que des ſucs naturels de fleurs ou d'herbes, & elles s'imbibent tellement dans l'étoffe qu'elles ne s'effacent preſque jamais. Les Chinois fabriquent un taffetas particulier nommé *Tcheou-ſte*, dont on fait des caleçons, des chemiſes & des doublures. Il eſt fort ſerré, & malgré cela ſi maniable qu'on peut le mettre en double, le plier, & le rouler dans tous les ſens qu'on veut, ſans qu'il prenne le moindre pli. Il ſe lave comme la toile ordinaire, & le blanchiſſage ne lui ôte rien de ſon luſtre.

Les ouvriers Chinois dorent & argentent à peu de frais les étoffes. Comme ils ne connoiſſent point l'art de paſſer l'or ou l'argent par la filiere pour le retordre enſuite avec le fil, ils coupent en petites tranches une longue feuille de papier doré, & les roulent avec beaucoup d'adreſſe au tour du fil de ſoye. Quelquefois ſans ſe donner la peine de dorer les fils, ils appliquent la feuille ſur l'étoffe même. Ces étoffes ne laiſſent pas d'avoir un certain éclat dans leur fraîcheur, mais elles ſe terniſſent bientôt à l'air, & on ne peut gueres les employer à faire des habits. D'ailleurs les Mandarins ſeuls & leurs femmes ont le droit d'en porter.

Malgré l'abondance des étoffes de ſoye à la Chine, il y a dans l'Empire des manufactures d'étoffes de laine & de coton. La laine même ne ſe vend pas cher, ſurtout dans certaines Provinces, où on éleve un grand nombre de troupeaux. On ne fabrique point de draps avec ; mais on fait des ſerges & des droguets qui ſont les mieux travaillés & les plus excellents qu'on connoiſſe. Les Bonzes font faire ces étoffes par leurs femmes, & le commerce

en eſt très-grand dans toute l'étendue de l'Empire. Les toiles de coton ſont auſſi fort communes à la Chine, & on en fait une eſpéce qui eſt travaillée en forme de filet, & qu'on employe en été pour faire de longues robes. Une ſorte d'étoffe aſſez eſtimée à la Chine, & qu'on ne trouve point ailleurs, porte le nom de *Ko-pu*, & eſt compoſée d'une plante appellée *Ko*, qui croît dans une ſeule Province. C'eſt une eſpéce d'arbuſte rempant qu'on apperçoit de tous les côtés dans la campagne, & dont la feuille eſt beaucoup plus grande que celle du lierre. Elle eſt ronde, unie, verte en dedans, & cotoneuſe en dehors. La tige eſt quelquefois de la groſſeur du pouce, fort pliante & cotoneuſe comme les feuilles. Lorſqu'elle commence à ſecher, on la fait rouir dans l'eau comme le lin & le chanvre, & on leve la premiere peau qui n'eſt d'aucun uſage. La ſeconde peau qui eſt beaucoup plus fine & plus délicate, ſe diviſe avec la main en fils très-menus, & ſe met en œuvre ſans avoir été battue ni filée. L'étoffe qu'on en fait eſt aſſez belle; mais elle eſt ſi claire & d'une telle légereté qu'on ne peut s'en ſervir pour des habillements ſolides.

La maniere de nourrir les vers à ſoye & de tirer ce qu'ils en produiſent, eſt une des choſes auxquelles les Chinois s'appliquent le plus. Ils ont à ce ſujet divers traités, dont le P. d'Entrecolles, Miſſionnaire Jéſuite, a fait l'extrait qui ſe trouve dans la Chine du P. du Halde. La longueur de cet extrait, ainſi que de celui du même Auteur ſur l'art de faire la porcelaine, m'empêche d'inſérer ici l'un & l'autre; on peut les voir tous les deux dans le P. du Halde, & dans l'hiſtoire des Voyages de l'Abbé Prevôt, tom. VI. pag. 226 & 235.

Vaſes de porcelaine.

On fait à la Chine des coupes de porcelaine de toute eſpéce & de différentes grandeurs. Il y en a de jaunes, de griſes, de rouges, d'un bleu vif, d'un bleu éclatant, & de pluſieurs autres couleurs. On n'en voit point dont le fond ſoit parfaitement noir: le rouge & l'azur ſont les couleurs les plus employées. On fait des porcelaines unies, d'autres coupées d'une infinité de rayes qui ſe croiſent, & qui forment une moſaïque; cette derniere eſpéce eſt même une des plus belles. Pluſieurs ſont percées à jour en forme de découpures, & d'autres ſont marbrées, jaſpées, ou ornées de fleurs, de payſages, de dragons, & quelquefois de figures humaines. Ces objets ſont ſouvent en relief, ſe font d'abord au pinceau; après quoi on trace des entaillures autour des parties deſſinées, qui de cette maniere ſe détachent du fond.

Outre les coupes qui ſervent à boire le thé, on fait d'autres vaſes plus grands deſtinés à d'autres uſages, ou ſimplement à orner les cabinets. Le Pere d'Entrecolles aſſure avoir vu des urnes hautes de trois pieds & plus, ſans y comprendre le couvercle qui s'élevoit en pyramide à la hauteur d'un pied. Il eſt vrai, ajoute-t-il, que le corps de l'urne étoit de trois piéces rapportées, mais elles étoient jointes ſi habilement qu'elles ne paroiſſoient faire qu'une ſeule piéce. Enfin on fabrique dans les manufactures de porcelaines des repréſentations de tous les genres, des hommes, des animaux, & des Dieux. La plûpart des ouvrages connus en Europe ſous le nom de *Magots de la Chine*, ſont en effet des Idoles du pays, & des Simulachres très-réverés des Chinois.

EMPIRE DE LA CHINE.

On reconnoît la fineſſe & la beauté des vaſes de la Chine à leur qualité tranſparente, mais on y eſt quelquefois trompé. Les grands vaſes ont un inconvénient ; parce que leurs bords preſque toujours plus minces & plus légers de matiere que leurs parties baſſes & moyennes, ſont néceſſairement plus fragiles, & de cette façon on perd bientôt une piéce qu'on a quelquefois achetée un prix conſidérable.

Papier Chinois.

Les manufactures de papier ſont ſi curieuſes à la Chine, qu'elles ne méritent pas moins d'attention que celles des ouvrages de ſoye & de porcelaine. Les Chinois furent longtemps ſans faire la découverte du papier dont ils ſe ſervent aujourd'hui ; cependant l'uſage de l'écriture remonte chez eux aux plus anciens temps. Or dans ces temps-là ils écrivoient avec un poinçon de fer ſur des tablettes de bois qu'on réuniſſoit enſuite pour former un volume. Pluſieurs curieux conſervent encore aujourd'hui de ces anciennes planches ſur leſquelles on apperçoit des caracteres très-nettement tracés. Lorſqu'on fut dégouté des tablettes dont le poids étoit embaraſſant, on commença à écrire ſur des piéces de ſoye & de toile qu'on coupoit plus ou moins grandes, ſuivant la forme qu'on vouloit donner aux feuilles. On attribue la découverte du papier à un Mandarin, qui, à ce qu'on prétend, imagina de mettre en œuvre l'écorce de différents arbres. Après pluſieurs opérations ſucceſſives, le Mandarin trouva enfin la véritable maniere de faire le papier, que les Chinois perfectionnerent dans la ſuite. Ils le compoſent avec l'écorce du bambou & d'autres arbres, mais ils ne prennent que la ſeconde peau, qui eſt fort douce & fort blanche. Cette peau jettée dans de l'eau bourbeuſe ne tarde pas à ſe pourrir, & alors les ouvriers la lavent avant que de la jetter dans une foſſe, où ils l'enterrent avec de la chaux. Ils la battent enſuite juſqu'à la rendre liquide, & étendent une couche très-mince de cette matiere ſur des claies plus ou moins longues & larges, ſuivant le deſſein qu'on a de faire de grandes ou de petites feuilles de papier. Quelquefois auſſi pour la compoſition de leur papier, les Chinois font uſage de bourre de ſoye, de ſoyes uſées, de chanvre & de coton qui n'ont point été filés. Le papier fait de ces dernieres matieres eſt plus blanc & plus fort que l'autre.

Les deux ſortes de papiers dont on vient de parler ſe luſtrent de la maniere ſuivante : on plonge chaque feuille dans de l'eau où on a fait diſſoudre du *Fan*, c'eſt-à-dire, de l'alun. Cette eau l'empêche de boire l'encre, & lui donne la douceur & le brillant qu'on y remarque. Lorſque les Chinois veulent argenter leurs feuilles, ils mêlent du talc avec l'alun, & ayant réduit le tout en une pouſſiere très-fine, ils ſement légerement cette poudre ſur la feuille, qu'ils ont ſoin d'enduire auparavant de colle de peau de bœuf, dans laquelle ils font auſſi entrer de l'alun. Quand la feuille eſt ſéche, ils la frottent avec de l'étoupe de coton neuf pour l'unir, & pour faire tomber le ſuperflu du talc. En général le papier de la Chine eſt auſſi blanc, moins épais, & beaucoup plus liſſé que le papier d'Europe ; mais il ſe coupe, prend facilement l'humidité, & dure peu ſi on néglige de le viſiter ſouvent pour empêcher les vers de s'y mettre.

Encre de la Chine.

Les Chinois compoſent leur encre de diverſes façons, & toujours avec le noir que forme la fumée de certains bois. Ils y mêlent tantôt de l'huile, tantôt

tantôt de la gomme, & toujours des parfums de muſc, & d'autres drogues qui y donnent une odeur agréable. Les Miſſionnaires ont obſervé que la nature du bois qu'on fait brûler contribue beaucoup à la bonté de l'encre.

Manieré d'écrire des Chinois.

Des pinceaux fait de poils de lapin ſont ordinairement les plumes dont les Chinois ſe ſervent pour écrire. Ils ne les tiennent pas obliquement, ainſi que nous, mais perpendiculairement, & comme s'ils vouloient piquer le papier. Ils écrivent de haut en bas, & placent leurs lignes de droite à gauche; de ſorte que leurs livres commencent où finiſſent les nôtres; c'eſt-à-dire, que la premiere page ſeroit la derniere pour nous.

On croit que l'art de l'Imprimerie étoit connu des Chinois long-temps auparavant qu'on en eût la moindre idée en Europe. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ont une maniere d'imprimer qui leur eſt toute particuliere. Comme ils n'ont pas, ſuivant leur langue, un certain nombre déterminé de caracteres, ils ne peuvent gueres ſe ſervir de notre méthode; auſſi la leur eſt-elle toute différente, & voici la route qu'ils ſuivent. L'ouvrage qu'on deſtine à l'impreſſion eſt d'abord tranſcrit par une main habile ſur un papier très-fin. L'Imprimeur colle chaque feuille de papier ſur une planche de bois légere & fort unie. Il ſuit avec le burin tous les traits qu'il voit ſur le papier, & coupe enſuite le reſte du bois. Cette opération ſe fait avec tant d'exactitude, qu'on auroit peine à diſtinguer la copie de l'original. On ne peut nier qu'une pareille méthode ne ſoit ſujette à quelques inconvénients, vû la néceſſité où l'on ſe trouve de multiplier les planches: mais d'un autre côté, il faut conſiderer que lorſque l'ouvrage eſt gravé en entier de cette maniere, on n'en tire que le nombre d'exemplaires qu'on veut.

Au reſte les Chinois ont auſſi des caracteres mobiles en bois, afin de s'en ſervir dans quelques occaſions, & principalement pour l'impreſſion des Ordonnances. Dans ces derniers cas, ils mettent encore en uſage un autre moyen, qui conſiſte à mettre ſur une planche bien liſſe un léger enduit de cire, & à tracer leurs caracteres avec un poinçon. Cette maniere eſt très-expéditive, & on s'en ſert dans des moments extrêmement preſſés; comme lorſqu'il s'agit d'envoyer dans les Provinces un ordre dont l'exécution ne ſouffre aucun retardement. Les Chinois n'ont point de preſſe pour imprimer, parce que ſans doute leurs planches de bois & leur papier d'alun ne pourroient y réſiſter. Ils frottent ſeulement leur planche avec une broſſe qu'ils ont imptegnée d'encre, & prennent garde à la doſe qu'ils y appliquent. Ils poſent enſuite le papier ſur la planche, & paſſent ſur ce papier une broſſe ſéche, douce & oblongue, en preſſant plus ou moins, ſuivant la quantité d'encre qu'il y a ſur la planche. Lorſque la préparation d'encre eſt bien faite, ils peuvent imprimer trois ou quatre feuilles de ſuite ſans tremper leur broſſe dans l'encre. On ne mouille point le papier pour l'imprimer, & comme il eſt fort mince & tranſparent, il ne s'imprime que d'un ſeul côté. Pour obvier au déſagrément de trouver des blancs derriere chaque page, on plie toujours une feuille en deux, & lorſqu'on relie les livres le repli eſt en dehors, & l'ouverture du côté du dos. Les Chinois couvrent leurs livres de carton gris, de ſatin à fleurs,

EMPIRE DE LA CHINE.

Principes du Gouvernement Chinois.

ou même de brocard à fleurs d'or & d'argent. Cette maniere de relier eſt également propre & commode, quoiqu'inférieure à la nôtre.

Les devoirs des peres envers leurs enfants, & ceux des enfants envers leurs peres ſont ſi exactement obſervés à la Chine, qu'on ne doit pas être ſurpris d'y voir regner, parmi le peuple, la plus grande ſoumiſſion pour ſes Magiſtrats, & ainſi en remontant juſqu'à la perſonne de l'Empereur. Ce Prince eſt regardé comme le pere de tous ſes ſujets. On conſidere un Viceroi comme le pere de la Province où il commande, & un Mandarin comme celui des habitants de la ville qu'il gouverne. Suivant l'opinion des anciens Sages, rien ne contribue tant à entretenir le bon ordre & la tranquillité dans toutes les parties d'un Empire, que les ſentiments de reſpect qu'on inſpire aux enfants pour ceux à qui ils doivent la naiſſance. Ce reſpect les diſpoſe à l'obéiſſance civile, & leur ſoumiſſion habituelle pour ceux qui ſont en place prévient les ſoulevements & les déſordres. Telle eſt à peu près la conſtitution du Gouvernement de la Chine; mais ſi d'un côté le peuple a pour ſes Chefs, une ſoumiſſion filiale, de l'autre, il a une averſion extrême pour la tyrannie & l'oppreſſion. Avant qu'un Empereur parvienne à monter ſur le thrône, il eſt élevé dans ces principes, & on inſtruit les Princes qui peuvent quelque jour ſe trouver revêtus de la ouveraine puiſſance, de tous les devoirs auxquels le rang ſuprême les aſſujettit.

En conſéquence, on leur fait lire & apprendre par cœur la partie des ouvrages de Confucius, qui peut avoir rapport à eux. Suivant ce Philoſophe, un Prince, pour mériter le titre de vertueux, doit poſſéder neuf qualités, ou remplir neuf devoirs qui conſiſtent, 1°. à travailler avec ardeur à ſa propre perfection, & ſe gouverner ſi bien qu'il puiſſe ſervir de guide & d'exemple à tous ſes ſujets. 2°. A honorer & chérir les ſçavants & les gens vertueux, converſer ſouvent avec eux & les conſulter ſur les affaires de l'Empire. 3°. A aimer ſes oncles, ſes freres, ſes couſins, & les autres Princes du Sang; leur accorder les faveurs & les récompenſes qu'ils méritent, & leur faire connoître qu'il les préfere dans ſon eſtime à tous les autres ſujets de l'Empire. 4°. A témoigner des égards & des attentions aux Nobles qui ne ſont pas du ſang Royal, & les élever aux honneurs & aux richeſſes, pour faire connoître au Public qu'ils doivent être diſtingués du commun. 5°. A s'incorporer en quelque ſorte avec le reſte de ſes ſujets, afin de mettre entre leurs cœurs & le ſien toute l'égalité & l'union poſſible, & les regarder comme une partie de lui-même. 6°. A avoir une véritable affection pour ſes peuples, ſe réjouir de leurs avantages, & s'affliger de leurs diſgraces juſqu'à perſuader aux plus petits ſujets de l'Empire, qu'ils ſont auſſi chers à leur Souverain que ſes propres enfants. 7°. A attirer à ſa Cour toutes ſortes d'ouvriers & d'artiſtes, pour expédier promptement les ouvrages publics & particuliers. 8°. A careſſer & traiter avec autant de libéralité que de politeſſe les Ambaſſadeurs Etrangers, pour leur faire connoître qu'il a l'ame Royale & généreuſe, & à prendre ſoin qu'en retournant chez eux ils ſoient ſatisfaits & n'éprouvent aucune fâcheuſe aventure. 9°. A chérir tous les Seigneurs de l'Empire, & à les traiter avec tant de bonté, que loin d'avoir aucune idée de révolte, ils deviennent au contraire les plus fermes ſoutiens

de l'Etat. Des préceptes ſi ſages inculqués de bonne heure dans l'eſprit des Princes du Sang leur laiſſent toujours une vive impreſſion, dont ils ne perdent jamais le ſouvenir. D'ailleurs on obſerve que les Chinois ont un tempérament porté à la douceur, & de cette façon les Chefs n'exigent rien de trop difficile, & le peuple, perſuadé qu'on le traite favorablement, obéit ſans aucun murmure.

Autorité de l'Empereur.

Toute l'autorité réſide dans la perſonne de l'Empereur, & quoique chaque Particulier ſoit parfaitement maître de ſon bien, & vive paiſiblement dans la poſſeſſion de ſes terres, l'Empereur eſt le maître d'impoſer ſur le champ les taxes qu'il juge convenables pour le bien de l'Etat. Cependant, excepté les cas d'une preſſante néceſſité, il uſe rarement de ce pouvoir. Il a même ſouvent coutume d'exempter chaque année une ou deux Provinces de fournir leur part des taxes ordinaires, & il examine auparavant celles qui ont ſouffert le plus dans l'année, ſoit par les maladies, ſoit par les mauvais temps. Il n'y a point de Tribunal dans l'Empire, dont la Sentence n'ait beſoin d'être confirmée par l'autorité & l'aveu du Prince; mais ſes propres décrets ſont perpétuels & irrévocables. Les Vicerois & les Tribunaux des Provinces doivent ſur le champ les enregiſtrer ſans examen, & les faire publier dans toute l'étendue de leur Juriſdiction.

L'Empereur, abſolument maître de diſpoſer de toutes les dignités & les emplois de ſon Empire, jouit auſſi du droit de ſe nommer un ſucceſſeur parmi ſes enfants, ou même de faire tomber ſon choix ſur un de ſes ſujets, ſi dans ſa propre famille il ne juge perſonne digne d'occuper le thrône. S'il arrive que le Prince, ou le Particulier que l'Empereur aura deſtiné à regner après lui, réponde mal à ſes eſpérances & à celles du Public, l'Empereur écoute volontiers les plaintes qu'on lui adreſſe à ce ſujet, & il ne balance pas à exclure celui qu'il avoit nommé, & le remplace peu de temps après par un autre. En général, le pouvoir de l'Empereur s'étend ſi loin qu'il peut à ſon gré changer la figure & le caractere des lettres; abolir les anciennes, en introduire de nouvelles, donner aux Provinces, aux villes, aux familles d'autres noms que ceux qu'elles avoient portés juſqu'alors; défendre l'uſage de certaines expreſſions dans le langage, & faire revivre celles qui auroient été abandonnées.

Quoique l'autorité de l'Empereur paroiſſe avoir ſi peu de bornes, elle eſt reſtreinte par quelques loix, ou au moins par la crainte du mépris & de l'indignation des peuples. Les Chinois jugent du mérite de leur Souverain par l'affection paternelle qu'il témoigne à ſes ſujets, & par les ſoins qu'il apporte à la faire éclater en s'occupant de leur bonheur. Pour mériter le titre flatteur de pere & de mere de ſon peuple, que les Chinois donnent à ceux qui rempliſſent dignement le thrône, un Empereur s'étudie continuellement à ſoutenir ſa réputation. Si une Province eſt affligée de quelque diſgrace, il en marque le plus ſenſible chagrin; ſe renferme dans ſon Palais; obſerve un jeûne rigoureux, & refuſe toutes ſortes de plaiſirs. Il ne borne pas à ces témoignages extérieurs les preuves de ſa compaſſion pour ſes ſujets malheureux, il diminue leurs taxes par un décret, dans lequel il a ſoin de faire inſérer quels ont été & quels ſont ſes ſentiments à l'égard de ſon peuple.

EMPIRE DE LA CHINE.

Les loix, qui ſemblent en quelque ſorte contraindre la puiſſance abſolue du Souverain, autoriſent les Mandarins à faire à l'Empereur les repréſentations les plus fortes dans toutes les occaſions où il commet quelque faute qui paroît capable de troubler le bon ordre du Gouvernement. Ces repréſentations ſe font en forme de ſupplique, & quoiqu'on n'y employe que les termes les plus ſoumis & les plus reſpectueux, on cherche toûjours à les rendre les plus pathétiques qu'il eſt poſſible. Si le Monarque affectoit de mépriſer ces remontrances, ou maltraitoit le Mandarin aſſez courageux pour embraſſer la cauſe publique, il perdroit l'affection de ſon peuple, tandis que le Mandarin recevroit les plus glorieux applaudiſſements, & verroit immortaliſer ſon action par toutes ſortes d'honneurs.

La tranquillité de l'Empire dépend entierement de l'application du Souverain à maintenir & à faire obſerver les loix dans tous ſes Etats. Il doit ſe faire inſtruire exactement de la conduite des Vicerois & des autres Officiers qui vivent loin de ſa Cour. Dans cette vûe, ſuivant le rapport du Pere le Comte, l'Empereur a deux Conſeils ſouverains, l'un nommé le *Conſeil extraordinaire*, qui n'eſt compoſé que des Princes du Sang; l'autre qui porte le nom de *Conſeil ordinaire*, où les *Ko-laus*, c'eſt-à-dire, Miniſtres d'Etat ſont admis avec les Princes. Les fonctions de ces Miniſtres ſont de diſcuter les affaires de l'Empire, & d'en faire leur rapport au Souverain, qui leur déclare quelles ſont ſes volontés.

Une des principales marques de l'autorité ſouveraine eſt le ſceau qui s'appoſe aux actes publics & aux déciſions des Tribunaux. Celui de l'Empereur eſt une pierre quarrée de Jaſpe, qui eſt fort eſtimé à la Chine, & perſonne n'a le droit d'employer le Jaſpe à cet uſage. Les ſceaux d'honneur que l'Empereur accorde aux Princes ſont d'or; ceux des Vicerois, des grands Mandarins, ou des Magiſtrats du premier ordre, ſont d'argent, & enfin ceux des Mandarins ou des Magiſtrats inférieurs, ne ſont que de cuivre ou de plomb, & plus ou moins grands, ſuivant l'élévation de leur dignité. Depuis l'établiſſement des Tartares à la Chine, les Tribunaux de cet Empire ſont compoſés d'un mélange des deux Nations, & de même les caracteres gravés ſur les ſceaux ſont moitié Chinois, moitié Tartares. Lorſque l'Empereur envoye dans les Provinces des Commiſſaires, chargés d'obſerver la conduite des Gouverneurs, des Magiſtrats & des Particuliers, il a ſoin de les munir chacun d'un ſceau, qui eſt la marque de leur Office.

Vénération des Chinois pour leur Empereur.

La vénération que les Chinois ont pour la perſonne de leur Empereur, répond à l'étendue de ſon autorité. C'eſt une eſpéce de Divinité pour ſon peuple, & on lui rend des hommages qui, à proprement parler, tiennent de l'adoration. Les premiers Miniſtres, les plus proches parents de l'Empereur, ſes freres mêmes ne lui parlent qu'à genoux. Ce reſpect ne ſe borne pas à ſa perſonne, il s'étend juſqu'aux choſes dont il a coutume de ſe ſervir. On ſe proſterne ainſi devant ſon thrône, ſon fauteuil, ſon habit, ſa ceinture, &c. Un Chinois, de quelque qualité qu'il ſoit, n'oſe paſſer à cheval ou en chaiſe devant le Palais de l'Empereur. Dès qu'on en approche on met pied à terre, & on ne remonte à cheval ou dans ſa chaiſe qu'à quelques pas de-là. Chaque cour a un ſentier pavé de larges pierres, qui ne ſert qu'à l'Empereur, & ceux qui ſont obligés de traverſer les cours doi-

vent marcher fort vîte à côté de ce ſentier, parce que la promptitude & la légereté de la marche ſont une marque de reſpect qui s'obſerve en paſſant près des perſonnes de qualité. La moindre négligence dans le reſpect qu'on doit à l'Empereur, paſſe pour un crime à la Chine, & eſt punie en conſéquence.

Les revenus de l'Empereur ſont immenſes, & on ne peut déterminer au juſte à quelle ſomme ils montent; car le tribut annuel des Provinces ſe paye partie en argent, partie en denrées. On tire ce tribut ſur les terres, ſur le ſel, ſur les ſoies, ſur les étoffes de chanvre & de coton, & ſur diverſes autres choſes, dont le détail eſt infini. Le tribut perſonnel de tous ceux qui ont vingt ans juſqu'à ſoixante, eſt conſidérable, à cauſe du grand nombre d'habitants dont l'Empire eſt peuplé. Comme les terres ſont meſurées & qu'on ſçait la quantité de familles qu'il y a dans une ville, on n'a pas de peine à déterminer ce qu'elle doit payer chaque année. Les Officiers des villes qui levent les contributions n'ont point le pouvoir de confiſquer les biens de ceux qui ne veulent point payer, ou qui ne ſe trouvent pas dans la poſſibilité de le faire. On attend alors que leur récolte ſoit faite, & ſi après ce temps, on remarque que la mauvaiſe foi les fait agir, on a recours à la priſon ou à la baſtonnade. On employe encore un autre expédient pour faire payer les Particuliers. Comme il y a dans chaque ville un nombre de pauvres & de vieillards que l'Empereur entretient & nourrit ſur ſes revenus, les Officiers, qui n'ont pu tirer des Particuliers le payement des taxes, donnent des billets à quelques vieillards, pour qu'ils reçoivent eux-mêmes l'argent qu'on leur deſtinoit ſur le tribut. Ces vieillards vont dans les maiſons de ceux qui doivent leurs taxes, & ſi on refuſe de leur livrer ſur le champ la valeur du billet dont ils ſont porteurs, ils s'établiſſent dans la maiſon des débiteurs, & s'y font nourrir autant de temps qu'il eſt néceſſaire pour conſommer ce qui étoit dû à l'Empereur.

Les Officiers, dont l'emploi eſt de lever les taxes, rendent compte de leur recette au Threſorier général de la Province; & celui-ci, à certains temps fixés, envoye à la Cour le produit des tributs, & va lui-même rendre compte à ſon tour au *Houpou*, le ſecond des Tribunaux ſouverains. Ceux qui compoſent ce Tribunal ſont chargés de tout ce qui concerne l'adminiſtration des finances, & préſentent de temps en temps à l'Empereur les mémoires dans leſquels ils marquent les ſommes qu'on leur a délivrées, & l'emploi qu'ils en ont fait. Une grande partie des deniers Impériaux ſe conſomme dans les Provinces, ſoit pour les penſions, l'entretien des pauvres, des vieillards, des invalides, ſoit pour les appointements des Mandarins, le payement des troupes & celui des ouvrages publics. Lorſqu'il y a du ſurplus au produit des taxes, il eſt porté à Peking, où il eſt employé aux dépenſes ordinaires du Palais & de la capitale, dans laquelle l'Empereur nourrit un nombre étonnant de troupes réglées, ſans compter leur ſolde qui ſe paye en argent. D'ailleurs on diſtribue tous les jours à Peking une certaine quantité de viande, de poiſſon, de ſel, de légumes, &c. à près de cinq mille Mandarins.

Les troupes que l'Empereur nourrit & entretient, ſoit le long de la grande muraille, ſoit dans toutes les villes & places murées, montent à un nom-

EMPIRE DE LA CHINE.

bre preſqu'incroyable. Ces ſoldats doivent ſervir de Gardes & former une eſcorte aux grands Mandarins, aux Gouverneurs, aux Officiers & aux Magiſtrats. Ils ſont obligés de les accompagner un certain eſpace de chemin dans leurs voyages, & pendant la nuit ils font la garde autour de leur barque ou de leur hôtel. Le ſervice des ſoldats, dans ces occaſions, ne dure qu'un jour & une nuit, parce qu'ils ſont relevés au bout de vingt-quatre heures par les ſoldats du lieu où ils arrivent. L'Empereur pourvoit auſſi à la ſubſiſtance d'environ cinq mille chevaux pour monter la cavalerie, & pour le ſervice des poſtes & des courriers qui portent ſes ordres & ceux des Tribunaux dans les Provinces. Les autres dépenſes que fait l'Empereur ſont employées aux ouvrages publics, qui peuvent ſervir à l'ornement des villes, ou à la commodités des peuples, & à l'entretien de ſon palais, qui, ſans être bâti dans le goût de notre architecture, ne laiſſe pas d'avoir un certain air de magnificence dont on eſt frappé. Ce Palais, ſuivant le rapport d'un Miſſionnaire, qui fut introduit auprès de l'Empereur, eſt un amas ſurprenant de bâtiments, & contient une longue ſuite de cours, de galeries & de jardins, qui forment un tout véritablement magnifique. Je vais, d'après le P. du Halde, en faire la deſcription telle qu'il l'a tirée lui-même du récit que le Miſſionnaire lui en a fait.

La premiere Cour de ce Palais a la figure d'une double équetre, à chaque extrêmité de laquelle on voit un gros édifice oblong à double toît, dont l'étage d'en bas eſt percé en trois endroits en forme de porte de ville. Cette cour a en quarré plus de trois cents pas géométriques, & elle eſt pavée de groſſes briques poſées de champ, mêlées de pierres plates & larges. Avant que d'entrer dans une ſeconde cour il faut paſſer un canal à demi ſec, qui court de l'Eſt à l'Oueſt, & qui eſt parallele aux murs de la ſeconde cour. Sur ce canal on voit pluſieurs ponts à une certaine diſtance les uns des autres, & ces ponts ſont de marbre blanc. A l'entrée & à la ſortie de celui de ces ponts qui conduit à la porte du milieu de la cour, il y a deux grandes colomnes rondes de marbre blanc, dreſſées ſur un large piedeſtal entouré d'une baluſtrade de même matiere. La baſe de ces colomnes eſt ornée de deux grands lions de ſept ou huit pieds de hauteur, qui paroiſſent avoir été taillés du même bloc.

En entrant dans la ſeconde cour, qui n'a que cent pas géométriques de longueur ſur environ cinquante de largeur, on trouve deux autres colomnes de marbre blanc, ornées de dragons en relief avec deux petites aîles au-deſſous du chapiteau, qui eſt plat & très-large. La troiſiéme cour eſt deux fois plus longue que la précédente, mais gueres plus large. Elle a cinq portes qui ſoutiennent cinq édifices, & qui ſont fort épaiſſes & couvertes de plaques de fer, attachées avec de larges rangées de clous de cuivre dont la tête eſt plus groſſe que le poing. Tous les édifices du Palais ſont bâtis ſur des baſes de marbre gris-rougeâtre fort mal poli, mais orné de moulures. On traverſe ainſi neuf cours, ornées chacune différemment, quoique le même goût regne dans toutes, avant que de parvenir au Palais où eſt l'appartement de l'Empereur. Ce Palais eſt tout brillant par l'éclat que lui donnent les ornements de ſculpture, le vernis, les dorures & les peintures. Au fond de ce bâtiment regne une eſpece de plate-forme pavée de grands

carreaux d'un très beau marbre jaſpé, poli comme une glace, & dont les morceaux ſont tellement unis, qu'à peine peut-on diſtinguer l'endroit où ils ſe joignent.

Ceux qui ont vu le Palais de l'Empereur à Peking s'accordent à en faire éloge, & aſſurent qu'on eſt frappé d'admiration à la vûe de cette ſuite de cours de plain pied, ſur une même ligne, & en examinant cet aſſemblage, quoique confus & informe de corps de logis, de pavillons, de galeries, de colonnades, de baluſtrades & de dégrés dont les cours ſont environnées. D'ailleurs cette multitude de toîts couverts de tuiles d'un vernis jaune ſi luiſant & ſi beau, qu'ils paroiſſent dorés quand le ſoleil donne deſſus, ne laiſſe pas de paroître très-magnifique. Outre les cours qui conduiſſent à l'appartement de l'Empereur, on voit ſur les aîles un nombre preſqu'infini de bâtiments, qui ſont les Palais des Princes du Sang, ceux de l'Impératrice & des autres femmes, les jardins, les lacs, les étangs & les bois, où l'on nourrit toutes ſortes d'animaux.

Palais de plaiſance des Empereurs de la Chine.

Les terraſſes & les plates-formes ſur leſquelles tous les édifices ſont bâtis contribuent auſſi à leur donner cet air de grandeur, qui frappe au premier coup d'œil. Elles s'élevent d'environ quinze pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée. Elles ſont revêtues de marbre blanc, ornées de baluſtrades aſſez bien travaillées, & ne ſont ouvertes qu'à l'entrée des eſcaliers, qui ſont ordinairement placés ſur les côtés, au milieu & aux deux coins du front. L'eſcalier du milieu n'eſt proprement qu'un talus, qui conſiſte dans une ou deux longues piéces de marbre, ſans dégrés & ſans palier. Ce paſſage n'eſt que pour l'Empereur qui, aux jours de cérémonie, s'y fait porter dans une chaiſe couverte. Ces terraſſes forment devant les portes & les fenêtres des appartements une large plate-forme pavée de marbre, qui s'avance de ſept ou huit pieds au-delà du bâtiment.

Outre le magnifique & vaſte Palais que les Empereurs Chinois ont à Peking, on voit encore dans leur Empire pluſieurs autres Palais qui leur ſervent de maiſons de plaiſance. Parmi ces derniers on doit remarquer plus particulierement le Palais de *Yven-Ming-Yven*, c'eſt-à-dire, le jardin des jardins, & je vais en donner la deſcription. Il renferme un vaſte terrein dans lequel on a élevé à la main de petites collines hautes depuis vingt juſqu'à cinquante & ſoixante pieds; ce qui forme une infinité de petits vallons. Des canaux d'une eau claire arroſent le fond de ces vallons, & vont ſe rejoindre en pluſieurs endroits pour former des étangs & des mers. On parcourt ces canaux, ces étangs & ces mers ſur de belles & magnifiques barques plus ou moins grandes. Il y a une de ces barques qui a treize toiſes de longueur & quatre de large, & qui porte une ſuperbe maiſon. Dans chacun des vallons & ſur le bord des eaux ſont des bâtiments parfaitement aſſortis de pluſieurs corps de logis, de cours, de galeries ouvertes & fermées, de jardins, de parterres, de caſcades, &c. ce qui fait un aſſemblage dont le coup d'œil eſt admirable.

On ſort d'un vallon, non par de belles allées droites comme en Europe, mais par des zigzags, par des circuits, qui ſont eux-mêmes ornés de petits pavillons, de petites grottes, & au ſortir deſquels on retrouve un ſecond vallon tout différent du premier, ſoit pour la forme du terrein, ſoit pour

EMPIRE DE LA CHINE.

a ſtructure des bâtiments. Toutes les montagnes & les collines ſont couvertes d'arbres, ſurtout d'arbres à fleurs, qui ſont très-communs à la Chine. Les canaux ne ſont point, comme ceux d'Europe, bordés de pierres de taille tirées au cordeau, ils ſont ſeulement ornés d'une façon ruſtique avec des morceaux de roche, dont les uns avancent & les autres reculent. Ces roches ſe trouvent poſées ſi artiſtement, qu'on croiroit volontiers que c'eſt l'ouvrage de la Nature. Tantôt le canal eſt large, tantôt il eſt étroit : ici il ſerpente, là il fait des coudes, comme ſi réellement il étoit pouſſé par les collines & par les rochers. Les bords ſont ſemés de fleurs, qui ſortent des rocailles, & qui paroiſſent y être nées naturellement : chaque ſaiſon a les ſiennes.

Outre les canaux, il y a partout des chemins, ou plutôt des ſentiers qui ſont pavés de petits cailloux, & qui conduiſent d'un vallon à l'autre. Ces ſentiers vont auſſi en ſerpentant ; tantôt ils ſont ſur les bords des canaux, tantôt ils s'en éloignent. Arrivé dans un vallon, on apperçoit les bâtiments, dont toute la façade eſt en colomnes & en fenêtres. La charpente en eſt dorée, peinte, verniſſée, les murailles ſont de brique griſe, bien taillée, bien polie, & les toits ſont couverts de tuiles verniſſées, rouges, jaunes, bleues, vertes, violettes, qui par leur mélange & leur arrangement offrent aux yeux une agréable variété de compartiments & de deſſeins. Ces bâtiments n'ont preſque tous qu'un rez-de-chauſſée. Ils ſont élevés de terre de deux, de quatre, de ſix ou de huit pieds, & quelques-uns ont un étage. On y monte non par des dégrés de pierre façonnés avec art, mais par des rochers qui ſemblent être des dégrés faits par la Nature. Rien ne reſſemble tant à ces Palais fabuleux qu'on ſuppoſe au milieu d'un déſert élevé ſur un roc, dont l'avenue eſt raboteuſe & va en ſerpentant.

Les appartements intérieurs répondent parfaitement à la magnificence du dehors. Outre qu'ils ſont très-bien diſtribués, les meubles & les ornements y ſont d'un goût exquis & d'un très grand prix. On trouve dans les cours & dans les paſſages des vaſes de marbre, de porcelaine, de cuivre pleins de fleurs. Au-devant de quelques unes de ces maiſons, au lieu de ſtatues, on a placé ſur des piedeſtaux de marbre des figures en bronze, ou en cuivre d'animaux ſymboliques & des urnes pour brûler des parfums. Chaque vallon, comme on l'a déjà vu, a ſa maiſon de plaiſance, petite, eu égard à l'étendue de tout l'enclos, mais en elle-même aſſez conſidérable pour loger le plus grand Seigneur de l'Europe avec toute ſa ſuite. Pluſieurs de ces maiſons ſont bâties de bois de cedre, qu'on tranſporte à grands frais de plus de cinq cents lieues. Il y a un nombre ſurprenant de ces maiſons ou Palais dans les différents vallons qu'un enclos immenſe renferme, & à côté de chaque Palais il y a une petite maiſon pour loger les Eunuques. Ce ſont eux qui ont la garde de tous les Palais, & leur logement eſt toujours à côté, à quelque toiſe de diſtance ; logement aſſez ſimple, & qui, pour cette raiſon, eſt toujours caché par quelque bout de mur, ou par des montagnes.

Les canaux ſont coupés par des ponts de diſtance en diſtance, pour rendre la communication d'un lieu à un autre plus aiſée. Ces ponts ſont ordinairement de briques, de pierres de taille, quelques-uns de bois, & tous

aſſez

aſſez élevés pour laiſſer paſſer librement les barques. Ils ont pour parapets des baluſtrades de marbre blanc, travaillées avec art & ſculptées en bas reliefs. Du reſte ils ſont toujours différents entr'eux pour la conſtruction. Ces ponts n'ont point leurs extrêmités l'une vis-à-vis de l'autre, mais ils vont auſſi en tournant, de ſorte que tel pont pourroit n'avoir que trente à quarante pieds, s'il étoit en droite ligne, ſe trouve en avoir cent ou deux cents par les contours qu'on lui fait faire. On en voit qui, ſoit au milieu, ſoit à l'extrémité, ont de petits pavillons de repos portés ſur quatre, huit ou ſeize colomnes. Ces pavillons ſont, pour l'ordinaire, ſur ceux des ponts d'où le coup d'œil eſt le plus beau. D'autres ont aux deux bouts des arcs de triomphe de bois ou de marbre blanc d'une jolie ſtructure, mais infiniment éloignée des idées Européennes.

On a vu que les canaux vont ſe rendre & ſe décharger dans des baſſins & dans des mers. Il y a en effet un de ces baſſins qui a près d'une demi-lieue de diametre en tous ſens, & auquel on a donné le nom de mer. C'eſt un des plus beaux endroits de cette maiſon de plaiſance. Autour de ce baſſin, il y a ſur les bords, de diſtance en diſtance, de grands corps de logis ſéparés entr'eux par des canaux & par ces montagnes factices, dont j'ai parlé plus haut. Mais ce qu'il y a de plus agréable dans toute l'enceinte du château de plaiſance eſt une iſle ou rocher, qui, au milieu du grand baſſin dont on vient de parler, s'éleve d'une maniere raboteuſe & ſauvage à une toiſe ou environ au-deſſus de la ſurface de l'eau. Sur ce rocher eſt bâti un petit Palais, où cependant on compte plus de cent chambres ou ſallons. Ce Palais a quatre faces, & il eſt d'une beauté & d'un goût extrêmement recherchés. La vûe en eſt admirable, car de-là on voit tous les Palais, qui, par intervalles, ſont ſur les bords du baſſin ; toutes les montagnes qui s'y terminent ; tous les canaux qui y aboutiſſent pour y porter, ou pour en recevoir leurs eaux ; tous les ponts qui ſont ſur l'extrémité ou à l'embouchure des canaux ; tous les pavillons ou arcs de triomphe qui ornent ces ponts ; tous les boſquets qui ſéparent ou couvrent les Palais, pour empêcher que ceux qui ſont d'un même côté ne puiſſent avoir vûe les uns ſur les autres.

Les bords de ce charmant baſſin ſont variés à l'infini, & aucun endroit ne reſſemble à l'autre ; ici ce ſont des quais de pierre de taille, où aboutiſſent des galeries, des allées & des chemins : là ce ſont des quais de rocaille, conſtruits en eſpece de dégrés avec tout l'art imaginable, ou bien ce ſont de belles terraſſes, & de chaque côté un dégré pour monter aux bâtiments qu'elles ſupportent. Au-delà de ces terraſſes, il s'en éleve d'autres avec d'autres corps de logis en amphithéâtre. Ailleurs c'eſt un bois d'arbres à fleurs qui ſe préſente à vos yeux. Un peu plus loin vous trouvez un boſquet d'arbres ſauvages, & qui ne croiſſent que ſur les montagnes les plus déſertes. Il y a des arbres de haute futaye & de bâtiſſe, des arbres étrangers, des arbres à fleurs, des arbres à fruit.

On trouve auſſi ſur les bords de ce même baſſin quantité de cages & de pavillons, moitié dans l'eau & moitié ſur terre, pour toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques. On rencontre de même, de temps en temps, ſur le terrein du château de petites ménageries & de petits parcs pour la chaſſe. On

EMPIRE DE LA CHINE.

eſtime ſurtout une eſpece de poiſſons dorés, dont en effet la plus grande partie eſt d'une couleur auſſi brillante que l'or, quoiqu'il s'en trouve un aſſez grand nombre d'argentés, de bleus, de rouges, de verts, de violets, de noirs, de gris de lin, & de toutes ces couleurs mêlées enſemble. Il y en a pluſieurs réſervoirs dans tout le jardin, mais le plus conſidérable eſt celui qu'on a fait au milieu du grand baſſin. C'eſt un grand eſpace entouré d'un treillis fort fin de fil de cuivre, pour empêcher les poiſſons de ſe répandre dans tout le baſſin.

Enfin on ne peut ſe figurer la beauté de ce ſeul endroit, lorſque ce baſſin eſt couvert de barques dorées & vernies, tantôt pour la promenade, tantôt pour la pêche, tantôt pour le combat, la joûte & autres jeux; mais ſurtout une belle nuit, lorſqu'on y tire des feux d'artifice & qu'on illumine tous les palais, toutes les barques, & preſque tous les arbres. En illuminations & en feux d'artifices, les Chinois ſurpaſſent de beaucoup les Européens, ſans excepter les Italiens.

L'endroit où loge ordinairement l'Empereur, & où demeurent auſſi l'Impératrice, ſes autres femmes, leurs femmes de chambre & les Eunuques, eſt un aſſemblage prodigieux de bâtiments, de cours, de jardins, &c. En un mot, il a l'étendue d'une ville d'une certaine grandeur. Les autres Palais ne ſont gueres que pour la promenade, pour le dîner & pour le ſouper. Ce logement ordinaire de l'Empereur eſt immédiatement après les portes d'entrée, les premieres ſalles, les ſalles d'Audience, les cours & leurs jardins. Ce Palais, qui forme une iſle, ſe trouve entouré de tous les côtés par un large & profond canal, & on pourroit l'appeller un ſerrail. C'eſt dans les appartements qui le compoſent, qu'on voit tout ce qu'on peut imaginer de plus beau en fait de meubles, d'ornements, de peintures dans le goût Chinois, & tous ces ornements & ces meubles ſont faits de bois précieux, de vernis du Japon & de la Chine. On admire l'aſſemblage qui ſe trouve de vaſes antiques de porcelaine, de ſoyeries, d'étoffes d'or & d'argent, & de tout ce que l'art & le bon goût peuvent ajouter aux richeſſes des productions de la Nature.

De ce logement de l'Empereur, le chemin conduit preſque tout droit à une petite ville bâtie au milieu de tout l'enclos. Son étendue eſt d'un quart de lieue en tous ſens, & elle a ſes quatre portes aux quatre points cardinaux, ſes tours, ſes murailles, ſes parapets, ſes crenaux. On y voit des rues, des places, des Temples, des halles, des marchés, des boutiques, des Tribunaux, des Palais, un port; enfin tout ce qui ſe trouve en grand dans la capitale de l'Empire, ſe rencontre en petit dans cette ville.

Comme la grandeur que les Empereurs Chinois affectent dans toutes leurs démarches, eſt cauſe qu'ils ne ſe montrent jamais en public qu'avec un appareil qui imprime la terreur, ils ſont pour ainſi dire obligés de vivre dans une eſpece de ſolitude, bornés ſeulement à la vue des Officiers & des Miniſtres qui ſe rendent au Palais. Pour ſe dédommager d'une contrainte ſi ennuyeuſe, les Empereurs imaginent pluſieurs amuſements qui puiſſent ſuppléer à la privation où ils ſe trouvent des divertiſſements publics. C'eſt dans cette vue que les derniers Empereurs ont fait conſtruire la petite ville ſituée dans l'enclos du château de Plaiſance, dont on vient de voir la deſcription. Cette

ville eſt deſtinée à faire repréſenter par les Eunuques pluſieurs fois l'année tout le commerce, tous les marchés, tous les arts, tous les métiers, tout le fracas, toutes les allées, les venues, & même toutes les friponneries des grandes villes.

Aux jours marqués chaque Eunuque prend l'habit de l'état & de la profeſſion qui lui ſont aſſignés; l'un eſt un Marchand, l'autre un Artiſan, celui-ci un Soldat, celui-là un Officier. On donne à l'un une brouette à pouſſer, à l'autre des paniers à porter; enfin chacun a le diſtrict de ſa profeſſion. Les vaiſſeaux arrivent au port, les boutiques s'ouvrent & on étale les marchandiſes. Un quartier eſt pour la ſoye, un autre pour la toile, une rue pour les porcelaines, une pour les vernis; tout eſt diſtribué avec beaucoup d'arrangement. Chez celui-ci on trouve des meubles, chez celui-là des habits, des ornements pour les femmes; chez un autre des livres pour les curieux & les ſçavants. Il y a des Cabarets pour le thé & pour le vin, des Auberges pour les gens de tout état. Des Colporteurs vous préſentent des fruits de toute eſpece, & des rafraîchiſſements en tout genre; des Merciers vous tirent par la manche, & vous harcelent pour vous faire prendre de leurs marchandiſes. Là tout eſt permis; on y diſtingue à peine l'Empereur du dernier de ſes ſujets. Chacun annonce ce qu'il vend, on s'y querelle, on s'y bat; enfin c'eſt le vrai fracas des Halles. Les Archers arrêtent les querelleurs, on les conduit aux Juges dans leur Tribunal; la diſpute s'examine & ſe juge. On condamne ſouvent à la baſtonnade, on fait ſur le champ exécuter l'Arrêt, & quelquefois le jeu ſe change pour le plaiſir de l'Empereur en quelque choſe de trop réel pour le patient.

Les Filoux ne ſont pas oubliés dans cette fête, & ce noble emploi eſt confié à un certain nombre d'Eunuques des plus alertes qui s'en acquittent ordinairement avec ſuccès. S'ils ſe laiſſent prendre ſur le fait, ils en ont la honte & on les condamne, ou du moins on feint de les condamner à être marqués, bâtonnés ou exilés ſuivant la gravité du cas ou la qualité du vol. S'ils filoutent adroitement, les rieurs ſont pour eux; ils ont des applaudiſſements, & le pauvre Marchand eſt débouté de ſes plaintes. Cependant tout cela n'eſt qu'un jeu, & toutes les marchandiſes ſe retrouvent à la fin de la Foire.

Cette Foire ne ſe fait que pour le plaiſir de l'Empereur, de l'Impératrice & des autres femmes. Il eſt rare qu'on y admette quelque Prince, ou quelques Grands, & s'ils y ſont admis, ce n'eſt que lorſque les femmes ſe ſont retirées. Les marchandiſes qu'on y étale & qu'on y vend, appartiennent pour la plus grande partie aux Marchands de Peking, qui les confient aux Eunuques pour les vendre réellement; ainſi tous les marchés ne ſont pas feints & ſimulés. L'Empereur achette toujours beaucoup, & on lui vend le plus cher qu'on peut. Les femmes achettent de leur côté, & les Eunuques auſſi. Si tout ce commerce n'avoit rien de réel, il manqueroit de cet intérêt piquant qui rend le fracas plus vif & le plaiſir plus ſolide.

Au commerce ſuccéde quelquefois le labourage, & il y a au même enclos un quartier qui y eſt deſtiné. On y voit des champs, des prés, des maiſons, des chaumieres de laboureurs. Tout s'y trouve, les bœufs, les charrues & les autres inſtruments d'agriculture. On y ſéme du bled, du riz, des légu-

EMPIRE DE LA CHINE.

mes, toutes ſortes de grains; on moiſſonne & on cueille les fruits. Enfin on y fait tout ce qui ſe fait à la campagne, & dans tout on imite d'auſſi près qu'on le peut la ſimplicité ruſtique & toutes les manieres de la vie champêtre.

Il y a à la Chine une fête célébre qu'on nomme la fête des Lanternes, & qui arrive le quinzieme de la premiere lune de l'année. Il n'y a point de Chinois qui cette nuit-là, quelque pauvre qu'il ſoit, n'allume quelques lanternes. On en fait & on en vend de toutes ſortes de grandeurs, de figures & de prix. Cette nuit-là toute la Chine eſt illuminée; mais l'illumination n'eſt nulle part auſſi belle que chez l'Empereur, & ſur-tout dans la maiſon de Plaiſance, dont on vient de voir la deſcription. Il n'y a point de chambre, de ſalle, de galerie où il n'y ait pluſieurs lanternes ſuſpendues au plafond. Il y en a ſur tous les canaux, ſur tous les baſſins en façon de petites barques, que l'eau pouſſe & ramene. Il y en a ſur les montagnes, ſur les ponts, & preſque à tous les arbres. Elles ſont toutes d'un ouvrage fin, délicat, en figures de poiſſons, d'oiſeaux, d'animaux, de vaſes, de fruits, de fleurs, de barques & de toutes groſſeurs. Il y en a de ſoye, de corne, de verre, de nacre, & de toutes matieres. Il y en a de peintes, de brodées & d'extrêmement belles; enfin les Chinois leur donnent tant de variétés, ainſi qu'à la forme de leurs édifices, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer la fécondité de leur imagination (1).

Cortége de l'Empereur, lorſqu'il ſe montre en public.

Les Empereurs autrefois ſe tenoient enfermés dans l'enceinte de leurs Palais, prévenus que le peuple les reſpectoit beaucoup à cauſe qu'il les voyoit rarement. Maintenant les Empereurs ſont devenus plus populaires, & ſe montrent davantage à leurs ſujets. Cependant pour ne pas s'éloigner du génie de la Nation, ils affectent de relever la ſupériorité de leur rang par le cortége nombreux & magnifique dont ils ſe font accompagner. Voici la maniere dont le P. du Halde rapporte les cérémonies qui s'obſervent lorſque l'Empereur ſort de ſon Palais. Suivant l'uſage établi une grande partie des Seigneurs de la Cour doivent marcher avec leur Souverain. Tout brille dans ce cortége, les armes, les harnois des chevaux, les banderolles, les paraſols, les éventails, & toutes les autres marques de la dignité Impériale. Les Princes & les Seigneurs ouvrent la marche, & ſortent les premiers à cheval. Ils ſont ſuivis immédiatement par les Colaos ou premiers Miniſtres & par les grands Mandarins, qui marchent ſur deux aîles & fort près des maiſons; de ſorte que le milieu des rues reſte libre. On porte après eux vingt-quatre bannieres de ſoie jaune, qui eſt la livrée de l'Empereur; & ſur ces bannieres qu'on peut regarder comme ſes armoiries, on a brodé des dragons d'or. Enſuite s'avancent vingt-quatre paraſols de la même couleur que les bannieres & autant d'éventails, fort riches & fort précieux. Les Gardes-du-corps qui environnent la perſonne de l'Empereur, ſont tous vêtus de jaune, ont ſur la tête des eſpeces de caſque, & à la main une ſorte de javelot ou de demi-pique dorée & terminée en haut par la figure d'un ſoleil, d'un croiſſant, ou de la tête de quelque animal. Douze Eſtafiers vêtus auſſi de jaune portent ſur leurs épaules la chaiſe de l'Empereur, & en divers endroits ſur la route il y a un grand nombre d'autres Eſtafiers, qui dans la marche relevent

(1) Tome XXVII. des Lettres Edifiantes, page 9.

les premiers ſans interrompre la courſe. L'Empereur eſt preſque toujours habillé de jaune ; c'eſt la couleur Impériale, & elle eſt interdite à tout autre qu'à lui, ou aux Officiers qui l'approchent de plus près. D'ailleurs ſa veſte eſt parſemée de dragons peints ou brodés, c'eſt ſa deviſe, & il eſt le ſeul qui puiſſe les porter à cinq ongles. Si quelqu'un, ſans ſa permiſſion, avoit la témerité de mettre ſur ſes habits cette marque de la dignité Impériale, il ſeroit rigoureuſement puni. Une troupe de Muſiciens, de Trompettes accompagnent l'Empereur & font retentir avec grand bruit le ſon de leurs inſtruments. Enfin une multitude de Pages & de Valets-de-pied ferment la marche.

L'Empereur eſt le maître de diminuer ou d'augmenter à ſa volonté le nombre de ceux qui doivent l'accompagner dans ſes ſorties, & ſouvent il uſe de ce pouvoir pour ſe délivrer de l'embarras que cauſe un trop grand cortége. Lorſque l'Empereur *Chang-hi* viſitoit les provinces méridionales de ſes Etats, il montoit une barque neuve qu'on avoit faite exprès pour ſon voyage, & il ſe faiſoit accompagner de ſes enfants, des grands Seigneurs de ſa Cour, & d'une infinité d'Officiers de confiance. Il y avoit tant de troupes ſur ſa route qu'il ſembloit marcher au milieu d'une armée. En allant il faiſoit de petites journées, & s'arrêtoit de temps en temps pour examiner par lui-même & ſe faire rendre un compte exact de tout ; mais en retournant à la capitale, il ne mettoit plus d'intervalle dans ſa courſe ; de ſorte que ſa barque voguoit jour & nuit.

Dans les voyages que l'Empereur fait en Tartarie, ou lorſqu'il veut prendre le divertiſſement de la chaſſe, il marche véritablement à la tête d'une nombreuſe armée. On croiroit alors ſans peine qu'il médite la conquête d'un puiſſant Empire, & qu'il a beſoin de forces ſupérieures pour le ſubjuguer ; c'eſt alors que les Princes & les Grands font éclater à l'envi leur magnificence dans leur train, dans leurs habits, dans leurs tentes, leurs équipages, &c. L'occaſion où l'Empereur marche avec le plus de pompe, eſt lorſqu'il va offrir ſolemnellement des ſacrifices dans le Temple de *Tien*. Les cérémonies obſervées dans cette marche, ſont décrites par le P. du Halde qui les a tirées de la relation du P. Magalhaens. Je crois devoir d'après lui en faire la deſcription, & cela d'autant plus que, ſuivant la remarque du P. du Halde, l'ordre de ces cérémonies eſt réglé de tous les temps, & n'a reçu aucun changement.

La marche commence par vingt-quatre Tambours & vingt-quatre Trompettes, qui avancent rangés les uns & les autres en deux files. Les trompettes ſont faites d'un bois que les Chinois eſtiment beaucoup, & qu'ils nomment *Ou-tong-chu*. Elles ont plus de trois pieds de longueur, & environ huit pouces de diametre à l'embouchure. Leur forme eſt celle d'une cloche, & on a ſoin de les orner de cercles d'or. Ces inſtruments ont le ſon approprié à celui du tambour, avec lequel ils s'accordent parfaitement.

Sur la même ligne paroiſſent vingt-quatre hommes armés de bâtons longs de ſept à huit pieds, verniſſés de rouge & ornés de feuillages dorés. Enſuite viennent cent Soldats portant des hallebardes, dont le fer ſe termine en croiſſant ; cent Meſſiers qui portent des lances peintes d'un vernis rouge mêlé de fleurs, & dorées à l'extrémité ; quatre cents grandes lanternes for-

EMPIRE DE LA CHINE.

ornées & travaillées avec beaucoup d'art ; quatre cents flambeaux faits d'un bois qui brûle très-long-temps & qui répand une grande lumiere ; deux cents lances enrichies les unes de floccons de soye de diverses couleurs, les autres de queues de pantheres, de renards & d'autres animaux ; vingt-quatre bannieres sur lesquelles on a peint les signes du Zodiaque, que les Chinois divisent en vingt-quatre parties ; cinquante-six autres bannieres où sont représentées les cinquante-six constellations, auxquelles les Chinois réduisent toutes les étoiles ; deux cents éventails soutenus par de longs bâtons dorés, où on a peint diverses figures de dragons, d'oiseaux & d'autres animaux ; vingt-quatre parasols richement ornés, & un buffet porté par les Officiers de la bouche & garni de divers ustensiles d'or, tels que des bassins, des aiguieres, &c.

A la suite de tout ce cortége qui observe un très-bon ordre, paroît l'Empereur superbement habillé & monté sur un magnifique cheval. Ce Prince qui dans cette occasion affecte encore plus de gravité que de coutume, s'avance d'un air très-majestueux. On soutient à ses côtés un riche parasol qui est assez grand pour donner de l'ombre à lui & à son cheval. Il est environné de dix chevaux de main, dont la couleur est blanche, & les selles ainsi que les brides sont enrichies d'or & de pierreries ; cent Lanciers & les Pages de la chambre, sont aussi autour de l'Empereur à quelque distance de sa personne.

A quelques pas du Souverain, on voit venir deux à deux tous les Princes du Sang, les Regules, les premiers Mandarins & les Seigneurs de la Cour, tous en habits de cérémonie ; cinq cents jeunes Gentilshommes du Palais richement vêtus ; mille Valets de pied en robes rouges, brodées de fleurs & d'étoiles d'or & d'argent ; immédiatement après, trente-six hommes portent une chaise découverte, qui est suivie d'une autre fermée & beaucoup plus grande. Celle-ci est soutenue par un grand nombre de Porteurs, & précede quatre grands chariots, dont deux sont traînés par des éléphants, & les deux autres par des chevaux couverts de housses en broderie. Il y a pour chaque chaise & chaque chariot une compagnie de cinquante hommes, qui en forment la garde. La marche enfin est fermée par deux mille Mandarins de lettres, & deux mille Mandarins d'armes ou Officiers de guerre, vêtus richement les uns & les autres. Le retour du Temple au Palais se fait dans le même ordre & avec beaucoup de gravité.

La Couronne dont l'Empereur se couvre la tête en quelques occasions, est extrêmement riche ; mais si l'on en croit le rapport d'un Missionnaire, les ornements qui y sont ajoutés paroissent mystérieux & significatifs. Cette Couronne est ronde en tirant un peu sur l'ovale, & on y voit briller un grand nombre de belles pierreries. Douze filets ou colliers de perles y sont attachés tout autour. Quatre de ces colliers tombent sur les yeux, quatre sur les oreilles, sçavoir deux de chaque côté, & quatre sur le derriere de la tête. Voici l'explication qu'on donne au mystére que présentent ces colliers : les quatre qui pendent sur les yeux font entendre qu'un Souverain doit avoir les yeux fermés sur ceux qui ont quelque affaire devant lui, c'est-à-dire, que l'affection ou la haine, la faveur pour le riche ou la compassion pour le pauvre, ne doivent jamais le déterminer dans ses jugements. Les quatre colliers

des oreilles indiquent qu'il faut qu'elles ſoient fermées aux prieres des Grands ainſi qu'à celles des Pauvres, pour ne s'ouvrir qu'à la raiſon, aux loix & à la juſtice. Les quatre colliers qui deſcendent par derriere expriment le jugement, la pénetration, les réflexions, & le ſoin avec leſquels les Princes doivent peſer leurs réſolutions, & combien il eſt néceſſaire qu'ils ſoient verſés dans les affaires du Gouvernement.

Femmes & enfants de l'Empereur.

Les femmes & les concubines de l'Empereur ſont en ſi grand nombre, que, ſuivant le P. le Comte, il eſt difficile de le bien connoître, d'autant plus qu'il n'eſt jamais fixe. Ces femmes ne paroiſſent jamais qu'aux yeux du Monarque, & à peine un autre homme oſe-t-il en demander des nouvelles. Les concubines ordinaires ſe nomment *Kong-ngu*, c'eſt-à-dire, Dames du Palais; mais celles pour qui l'affection de l'Empereur s'eſt déclarée plus particulierement, portent le nom de *Ti*, qui ſignifie *preſque Reines*. Le Souverain leur donne quelquefois des joyaux dont elles ſe parent la tête & la poitrine, & une piece de ſatin ou de damas jaune, qu'elles ſuſpendent devant leur porte, & qui les fait reſpecter plus que toutes leurs compagnes. Ces femmes ont auſſi leurs titres, leurs dignités, & ſont diviſées en pluſieurs claſſes. Leurs habits, leur parure, & d'autres marques de leur degré les diſtinguent les unes des autres; mais leurs enfants, & ceux mêmes des deux Reines, ſont regardés comme des enfants naturels.

Lorſque l'Empereur, ou l'héritier de la couronne penſoient autrefois à ſe marier, le Tribunal des Rits, ou des Cérémonies nommoit des femmes d'une réputation établie pour choiſir vingt filles les plus accomplies qui pouvoient ſe trouver. On ne prenoit pas garde à la naiſſance, ni aux richeſſes de ces filles; pourvû qu'elles n'euſſent aucun défaut corporel, & que leur conduite fût irréprochable; on ne leur demandoit rien autre choſe. Auſſitôt qu'elles étoient choiſies, on les tranſportoit au Palais, ou pendant quelques jours elles étoient examinées par la Reine mere, ou par la premiere Dame de la Cour, qui obſervoit avec beaucoup d'attention ſi elles n'avoient point quelque défaut caché, ou quelque mauvaiſe odeur. Après le plus ſévere examen, la Reine décidoit laquelle de ces jeunes filles méritoit l'honneur d'être l'épouſe du Prince, ou de l'Empereur, & la lui faiſoit conduire en grande pompe. L'Empereur refuſoit rarement de recevoir celle qu'on lui donnoit ainſi, & la fête du mariage ſe célebroit avec beaucoup de réjouiſſances. L'Empereur dans ces occaſions accordoit toujours des graces à ſes ſujets, & entre autres faveurs il faiſoit publier un pardon général pour tous les criminels de ſon Empire, à l'exception des voleurs & des rebelles. Le couronnement de l'épouſe de l'Empereur ne tardoit pas à ſe faire avec une magnificence & un éclat dignes du rang où elle étoit élevée. On la décoroit d'un nombre infini de titres glorieux, & on lui aſſignoit des revenus conſidérables. A l'égard des dix-neuf autres jeunes Chinoiſes qu'on avoit tirées du ſein de leur famille, on les marioit aux fils des premiers Seigneurs, & ſi on ne trouvoit pas aſſez de maris d'un rang diſtingué, on renvoyoit chez leurs parents avec des dots très-avantageuſes celles qui n'avoient pû être pourvûes.

Telle étoit l'ancienne coutume des Monarques Chinois; mais depuis que le thrône eſt occupé par des Empereurs Tartares, on ne leur voit gueres

EMPIRE DE LA CHINE.

prendre pour femmes, & même donner le titre de Reines, qu'aux filles de quelques Souverains de la Tartarie orientale. Les Reines ne ſont jamais qu'au nombre de trois, & jouiſſent de beaucoup plus d'honneurs que toutes les autres femmes. Elles ont un logement particulier, une Cour, deux Dames d'honneur, & pluſieurs domeſtiques de leur ſexe. On invente pour leur plaire tous les amuſements qu'on peut procurer à ceux qui ſont condamnés à une éternelle clôture, & on n'épargne rien pour les ſatisfaire du côté de la magnificence de leurs meubles & de leurs habillements. La premiere des trois Reines fait ſa réſidence dans le Palais intérieur avec l'Empereur, & porte le titre d'Impératrice ; mais les deux autres ont des Palais ſéparés.

Réſidence des fils de l'Empereur.

La réſidence des fils de l'Empereur avant leur mariage eſt le Palais Impérial ; mais dès qu'on leur a donné une épouſe, la coutume demande qu'on les envoye dans quelque ville de Province, où il y a des Palais bâtis à ce deſſein. Lorſque l'Empereur fait partir ſon ſecond, ou ſon troiſiéme fils pour un de ces Palais, il lui confére le titre de Roi. Chacun de ces petits Rois a mille domeſtiques pour lui ſervir de cortége, pour adminiſtrer ſes affaires, & pour recevoir ſes revenus. D'ailleurs la connoiſſance des affaires publiques de la Province leur eſt totalement interdite, & la ſeule choſe qui les diſtingue des Princes du Sang, eſt l'hommage que les Mandarins ſont obligés de leur rendre quatre fois l'année tel qu'on le rend à l'Empereur, à quelque différence près.

Sous le regne des Empereurs Chinois, lorſqu'il s'agiſſoit de marier les Princeſſes, filles ou ſœurs du Souverain, le Tribunal des Rits ou Cérémonies faiſoit aſſembler un certain nombre de jeunes hommes choiſis, âgés de quatorze ou quinze ans. L'Empereur examinoit lui-même cette troupe, & dans le choix qu'il faiſoit de ceux qu'il vouloit marier aux Princeſſes, il ne conſidéroit que l'eſprit & la bonne mine, ſans égard pour le rang & les richeſſes. Il préſentoit enſuite à ſes ſœurs ou à ſes filles le mari qu'il leur avoit deſtiné, & en les mariant, il leur donnoit une dot très-conſidérable en joyaux & en terres. Ceux qui épouſoient ainſi des Princeſſes du ſang Royal prenoient le nom de *Tu-ma*, c'eſt-à-dire, parens de l'Empereur par leurs femmes, & quoiqu'ils ne puſſent jamais devenir Mandarins, ils ne laiſſoient pas d'être fort puiſſants. Cependant rien n'étoit ſi gênant que les déférences qu'ils étoient obligés de marquer à leurs épouſes juſqu'à ce qu'elles euſſent des enfants ; car ils ne leur parloient qu'à genoux, & frappoient trois fois la terre du front la premiere fois qu'ils ſe préſentoient devant elles dans la journée. La naiſſance d'un enfant, de quelque ſexe qu'il fût, diſpenſoit les Tu-ma de ces fatigantes cérémonies, & ils n'y étoient pas contraints dès les commencements mêmes de leur mariage, ſi leur qualité étoit aſſez relevée pour les en exempter.

L'Empereur fait à tous ſes parents par les mâles, fuſſent-ils à la quinziéme génération, une penſion pour leur ſubſiſtance ; & elle eſt plus ou moins forte ſuivant la proximité du ſang. Tous ceux qui ont ainſi une penſion du Monarque, jouiſſent du privilége de faire peindre en rouge leurs maiſons & leurs meubles, prérogative interdite à toute autre. Les parents de l'Empereur du côté des femmes ſont de deux eſpéces ; l'une des deſcendants de ſes filles, qui ne paſſent point pour Princes du ſang, ni même pour appartenir

à ſa famille ; la ſeconde eſpéce eſt compoſée des peres, des freres, des oncles, & des autres parents de la Reine ; des gendres de l'Empereur & de toute leur famille en remontant ; mais les Princes Tartares ont aboli cette ſeconde parenté. La conduite de tous ces Princes eſt obſervée avec beaucoup d'attention, & l'Empereur punit ſans indulgence celui d'entr'eux qui ſe rend indigne de ſa naiſſance, ou du rang qu'il occupe.

Funerailles de l'Empereur.

Avant que de finir tout ce qui a rapport à l'Empereur, je crois devoir dire quelques mots des cérémonies des funerailles. Auſſitôt que ce Prince eſt expiré, on le place dans un riche fauteuil, & ſix Eunuques le tranſportent au milieu d'une des ſalles du Palais. On couche alors le corps ſur un lit magnifique ; & peu de temps après on le renferme dans un cercueil de grand prix au ſon des inſtruments qui jouent les airs les plus lugubres. Le cercueil eſt fait d'un certain bois, qui, ſuivant le témoignage des Chinois, a la propriété de garantir les corps de toute corruption. Au bout d'un certain eſpace de temps, pendant lequel on obſerve diverſes cérémonies, on porte le corps au lieu de ſa ſépulture, que les Chinois appellent *Bois Impérial.* Cet endroit qui contient les tombeaux d'un grand nombre d'Empereurs & d'Impératrices, eſt remarquable par les différents corps de logis, les richeſſes, les ornements, la beauté des murailles, dont il eſt environné, & le nombre d'officiers & de ſoldats qui y font la garde nuit & jour. L'uſage & la loi ont reglé de ſemblables cérémonies, & même de plus grandes encore, pour les funérailles des Impératrices.

A l'égard du deuil, on aſſure que les Chinois étoient entierement obligés de le porter pendant trois ans pour la mort d'un Empereur. On a peu à peu réduit la longueur du deuil, & il ne dure maintenant que quelques jours, mais dans cet intervalle les Mandarins des Villes & des Bourgs s'aſſemblent au milieu des places publiques, pour y témoigner leur douleur par le jeûne, les larmes, & pluſieurs autres marques extérieures.

Officiers du Gouvernement.

On a déjà remarqué qu'à la Chine perſonne ne peut s'élever au moindre emploi du Gouvernement s'il ne le mérite par ſon ſçavoir & ſa capacité ; & lorſqu'un Particulier eſt employé au ſervice de l'Empire, il eſt décoré du titre de Khan, que les Portugais ont rendu par le nom de Mandarin, que tous les Européens ont adopté. Il y a neuf Ordres de Mandarins, qui ſont ſi parfaitement ſubordonnés entr'eux, que rien n'eſt comparable au reſpect & la ſoumiſſion des Ordres inférieurs pour les Ordres ſupérieurs.

Le premier Ordre des Mandarins eſt celui des *Colaos*, ou Miniſtres d'Etat, des premiers Préſidents des Cours Souveraines, & des autres premiers Officiers de la Milice. Etre Mandarin du premier Ordre, eſt le plus haut degré auquel puiſſent parvenir les gens de lettres. Il y en a cependant pluſieurs qui ſont quelquefois qualifiés de titres encore plus honorables, tels que ceux de Comtes, de Ducs, &c. mais l'Empereur ne fait gueres cet honneur qu'à ceux qui ont rendu à l'Etat les ſervices les plus importants. Le Prince choiſit lui-même les Colao, qu'il tire pour l'ordinaire des autres Tribunaux, & dont il détermine le nombre à ſa volonté. Ils ne ſont communément que cinq ou ſix, & un d'entr'eux eſt regardé comme le Chef du Conſeil. Il eſt nommé *Cheou-Siang*, & il a la confiance de l'Empereur.

Les Mandarins du ſecond Ordre ſont comme les Aſſeſſeurs des premiers,

EMPIRE DE LA CHINE.

& c'eſt de leur Corps que ſe tirent les Vicerois des Provinces & les Préſidents de divers Tribunaux.

Le troiſieme Ordre des Mandarins eſt compoſé de ceux qu'on appelle *Tchong-Chu-co*, c'eſt-à-dire, Ecole des Mandarins. Ils ſont Secrétaires de l'Empereur, & ont ſoin de faire écrire toutes les affaires dont on délibere dans le Conſeil. D'ailleurs, ils fourniſſent, ainſi que le ſecond Ordre, des Vicerois & des Préſidents. A l'égard des ſix autres Ordres des Mandarins, ils ne different entr'eux que par la ſoumiſſion que les derniers ont pour ceux qui leur ſont ſupérieurs, & par diverſes marques diſtinctives que portent leurs membres. Ces marques conſiſtent dans une piece d'étoffe quarrée que chaque Mandarin attache ſur ſa poitrine, & dans la ceinture qui lui ſerre le corps. La piece d'étoffe eſt toujours richement travaillée, & au milieu ſe voit la deviſe propre de l'emploi de celui à qui elle appartient. Aux uns, c'eſt un dragon à quatre griffes, aux autres, un aigle ou un ſoleil, & ainſi du reſte. Les ceintures des Mandarins étoient autrefois diviſées en petits carreaux, & s'attachoient par devant avec de grandes agrafes faites de cornes de buffle ou de rhinoceros, d'yvoire, d'écailles de tortue, de bois d'aigle, d'argent, d'or & de pierreries. La matiere des agrafes étoit différente, ſelon la diverſité des emplois, & il n'y avoit que les *Colaos*, qui puſſent porter celle de pierres précieuſes, dont l'Empereur leur faiſoit préſent en les mettant en poſſeſſion de leur charge. Maintenant la ceinture de ſoye eſt toujours en uſage, & ne ſe lie plus avec des agrafes.

Les charges des Mandarins ou Officiers ſe diſtribuent de la maniere ſuivante. Lorſqu'on a paſſé au moins deux degrés de littérature, des trois qui ſont établis, on eſt en état de poſſéder des charges. Les noms de ceux qui ont ces degrés ſont différents, ſelon le degré qu'ils ont obtenu. Les ſçavants du premier ordre ſont ce que nous appellerions Bacheliers; ceux du ſecond peuvent être nommés Licentiés, & ceux du troiſieme Docteurs. Ces trois eſpeces de ſçavants ſont inſcrits dans les régiſtres du Tribunal appellé *Lij-pou*, parce que ce Tribunal diſtribue les Officiers chacun dans ſon rang, & ſuivant ſon mérite. Lorſqu'il vaque des charges, ceux qui ſont inſcrits ſe rendent à la Cour, & on ne les éleve gueres d'abord qu'à la dignité de Gouverneurs de villes du ſecond & du troiſieme ordre. Après les examens ordinaires, on fait tirer les lettrés au ſort, pour découvrir par cette voye de quelle ſorte de Gouvernement ils peuvent être capables; mais cette voye eſt fort incertaine de toutes manieres; car il n'eſt pas douteux que le haſard ſeul préſide lorſqu'on tire au ſort, & d'ailleurs on aſſure que les préſents faits par les Candidats, leur procurent preſque toujours les meilleurs Gouvernements.

Il y a une dépendance abſolue entre les diverſes Puiſſances qui gouvernent l'Etat, & quoique le plus petit des Mandarins ait tout pouvoir dans l'étendue de ſon Gouvernement, il releve d'autres Mandarins, dont l'autorité eſt au-deſſus de la ſienne. Ces autres Mandarins à leur tour dépendent des Officiers Généraux de chaque Province, & ces derniers ſont ſoumis aux Tribunaux des villes Impériales, dont les Préſidents rendent compte à l'Empereur, en qui réſide la ſouveraine puiſſance.

Tribunaux ou Cours de Juſtice.

Toutes les affaires, qui regardent le Gouvernement civil & militaire,

ſe traitent dans des Cours ou des Tribunaux établis pour cet uſage, & dont chacun a ſon objet particulier, afin que la diligence réponde toujours à l'exactitude. Ces Tribunaux ſont ſubordonnés l'un à l'autre, comme les Magiſtrats qui y préſident. Les Tribunaux des villes dépendent de ceux des Provinces, & ceux des Provinces dépendent des Cours ſuprêmes, ou des Tribunaux généraux de l'Empire, qui ſont fixés à Peking, & devant leſquels reſſortiſſent toutes les grandes affaires pour l'examen & la déciſion.

Tribunaux ſuprêmes.

On compte dans l'intérieur du Palais de l'Empereur à Peking pluſieurs Tribunaux ſouverains, dont le pouvoir & l'autorité s'étendent dans toutes les Provinces de l'Empire, ſçavoir ſept, ſoit pour les affaires civiles, ſoit pour les affaires militaires.

Le Tribunal qu'on nomme *Nui-Yuen*, c'eſt-à-dire, la Cour du dedans, parce que ſes ſéances ſe tiennent au dedans du Palais, eſt compoſé de trois ordres de Mandarins. Les premiers ſont les *Colaos*; & leurs fonctions conſiſtent à recevoir & à examiner toutes les requêtes que les autres Tribunaux ſouverains doivent préſenter à l'Empereur, ſoit pour les affaires d'Etat, qui concernent la guerre ou la paix, ſoit pour les affaires civiles ou criminelles. Ils liſent ces requêtes, après quoi ils permettent qu'on les donne à l'Empereur, ou les rejettent, s'ils y voyent quelque choſe de choquant. Ils doivent néanmoins avertir l'Empereur des raiſons qui les ont portés à agir comme ils ont fait, & quelquefois ce Monaque, peu ſatisfait des raiſons qu'on lui a objectées, redemande ces requêtes & ſe charge ſeul de les examiner de nouveau. Les Mandarins du ſecond ou du troiſiéme ordre tiennent auſſi le ſecond rang dans le Nui-Yuen, & enfin la troiſieme eſpece de Mandarins, dont ce Tribunal eſt compoſé, ſe prend dans le quatrieme, le cinquieme ou le ſixieme ordre de Mandarins.

Les Membres du Nui-Yuen ſont tous Conſeillers d'Etat, & c'eſt dans leur aſſemblée que s'examinent & ſe décident la plûpart des grandes affaires, à moins que l'Empereur ne les évoque lui-même à ſon Grand-Conſeil. Ce dernier eſt formé par tous les Miniſtres d'Etat, par les premiers Préſidents & par les Aſſeſſeurs des ſix Cours ſouveraines. On donne à ces Cours le nom de *Leou-pou*, & leur pouvoir & leur autorité s'étendent ſur toutes les Provinces de l'Empire. Dans chacune de ces Cours il y a eu de tout temps un Préſident, qui eſt ordinairement un Mandarin du premier ordre, & deux Aſſeſſeurs qui ſont du ſecond ordre. Les Tribunaux ſubalternes, qu'on aſſure être au nombre de quarante-quatre, ont auſſi chacun un Préſident & au moins douze Conſeillers. Tels furent les Tribunaux de la Chine ſous les Empereurs Chinois; mais depuis que les Tartares ſont montés ſur le thrône, ils ont doublé le nombre des Officiers dans les Cours ſupérieures & ſubalternes, & ont mis autant de Tartares que de Chinois.

Premiere Cour ſouveraine.

Les fonctions des Membres de la premiere Cour ſouveraine, qu'on appelle *Lij-pou*, ſont de fournir de Mandarins toutes les Provinces de l'Empire, de veiller ſur leur conduite, & de rendre compte à l'Empereur de leurs bonnes & mauvaiſes qualités, afin qu'il les puniſſe ou les récompenſe. La peine que porte ordinairement un homme qui ne ſçait pas remplir tous les devoirs de ſa Charge, eſt d'être dégradé; & la récompenſe conſiſte à élever de dignes ſujets aux poſtes les plus éminents. Le Lij-pou a ſous ſa

EMPIRE DE LA CHINE.

Juriſdiction quatre Tribunaux ſubalternes, dont chacun eſt inſtitué dans des vûes particulieres. Ceux qui compoſent le premier de ces Tribunaux ſont chargés du ſoin de choiſir, parmi les ſçavants & les gens de mérite, les ſujets qui ſont les plus capables de poſſéder quelque important emploi dans l'Empire. Les Membres du ſecond Tribunal n'ont d'autre fonction que celle d'examiner la bonne ou la mauvaiſe conduite des Mandarins, & d'en tenir un mémoire circonſtancié. Dans le troiſieme Tribunal, on ſcelle tous les actes juridiques, on diſtribue aux différents Mandarins les ſceaux convenables à leurs dignités & à leurs emplois, & on prend garde ſi les ſceaux des dépêches qui ſont envoyées à la Cour ſont véritables ou ſuppoſés. Enfin les ſujets, dont le quatrieme Tribunal eſt formé, doivent examiner de quoi ſe trouvent capables les Grands de l'Empire, c'eſt-à-dire les Princes du ſang Impérial, les Vicerois, ceux qui ſe trouvent honorés des titres qui répondent à ce que nous appellons Marquis, Ducs, Comtes, &c. & généralement toutes les perſonnes d'un rang & d'une qualité diſtingués.

HOU-POU, ſeconde Cour ſouveraine.

La ſeconde Cour ſouveraine, appellée *Hou-pou*, c'eſt-à-dire, grand Thréſorier du Roi, eſt établie pour avoir la Surintendance des Finances, & le ſoin du Domaine, des revenus & de la dépenſe de l'Empereur. Elle expédie les ordres pour les appointements & les penſions; ordonne les livraiſons de riz, des piéces de ſoie & d'argent, qui ſe diſtribuent aux grands Seigneurs & à tous les Mandarins de l'Empire, & tient un rôle de toutes les familles, de tous les droits qui doivent ſe payer, des douanes & des magaſins publics. Quatorze Tribunaux ſubalternes, inſtitués pour adminiſtrer les affaires des quatorze Provinces dont l'Empire eſt compoſé, doivent aider la ſeconde Cour ſouveraine dans le prodigieux détail de ſes fonctions.

LI-POU, Troiſieme Cour ſouveraine.

Le nom de *Li-pou*, qu'on donne à la troiſieme Cour Souveraine, ſignifie Tribunal des Rits ou des Cérémonies. C'eſt à cette Cour qu'il appartient de veiller ſur l'obſervation des Rits & des Cérémonies, ainſi que ſur les ſciences & ſur les arts. Elle doit avoir ſoin de la muſique Impériale, & interroger ceux qui aſpirent aux dégrés des lettrés, afin de juger s'ils ſont en état d'être admis aux examens. C'eſt auſſi cette Cour qui donne ſes avis touchant les titres d'honneur & les diſtinctions dont l'Empereur veut gratifier ceux qu'il en croit dignes, ou ceux qu'il veut favoriſer. D'ailleurs elle a ſoin des Temples, & regle les ſacrifices que l'Empereur a coutume d'offrir, & ſes ſoins s'étendent juſqu'à la direction des feſtins que le Prince donne à ſes ſujets ou aux Etrangers. La réception des Ambaſſadeurs, la maniere dont ils doivent être traités, & les cérémonies qui s'obſervent lorſqu'on les congédie, ſont encore du diſtrict de cette Cour. Elle a enfin une inſpection générale ſur les arts libéraux, & ſur les trois Loix ou Religions qui ont cours, ou qui ſont tolérées à la Chine. Ces trois Religions ſont celle des *lettrés*, celle des *Tao-ſſée*, & celle des Diſciples de *Foe*.

Des quatre Tribunaux ſubalternes qui aident dans ſes fonctions le Tribunal des Rits, le premier a ſoin de déliberer ſur les affaires les plus importantes, comme lorſqu'il s'agit d'expédier des brevets pour les grandes charges de l'Empire, telles que ſont celles des *Tſong-tou*, ou des Vicerois. Le ſecond a l'œil ſur tout ce qui eſt néceſſaire pour les ſacrifices que fait l'Empereur; ſur les Temples; ſur les Mathématiques, & ſur les Religions

approuvées ou tolerées. Le troiſieme eſt chargé de recevoir ceux qui ſont envoyés à la Cour, & le quatrieme a la direction de la table de l'Empereur, & des feſtins qu'il donne, ſoit aux Grands de l'Empire, ſoit aux Ambaſſadeurs.

Ping-Pou, quatrieme Cour ſouveraine.

La quatrieme Cour ſouveraine ſe nomme *Ping-Pou*, c'eſt-à-dire, le Tribunal des armes. On conçoit par le nom de ce Tribunal, que toute la Milice de l'Empire eſt de ſon reſſort. En effet, c'eſt de lui que dépendent les Officiers de guerre, généraux & particuliers; & c'eſt dans ce même Tribunal qu'on examine Officiers & Soldats, & qu'on leur fait faire l'exercice. Le ſoin des membres de cette Cour regarde particulierement l'entretien des forteresſes, le bon état des arſenaux, & des magaſins d'armes offenſives & défenſives; l'abondance des munitions de guerre & de bouche, & enfin tout ce qui eſt néceſſaire pour la défenſe, l'aggrandiſſement & la ſûreté de l'Empire. Quatre Tribunaux inférieurs ſont ſubordonnés à cette Cour. Le premier diſpoſe de toutes les charges militaires, & prend garde que les troupes ſoient bien diſciplinées. Le ſecond diſtribue les Officiers & les Soldats dans les divers poſtes pour maintenir la tranquillité dans les villes, & veiller à la ſûreté des grands chemins. Le troiſieme a la Surintendance de tous les chevaux de l'Empire, des poſtes, des relais, des hôtelleries Impériales, & des barques deſtinées à porter les vivres & les autres proviſions aux Soldats. Le quatrieme a ſoin de faire fabriquer toutes ſortes d'armes, & d'en remplir les arſenaux.

Hing-Pou, cinquieme Cour ſouveraine.

Le P. du Halde, ſans définir la véritable ſignification du nom *Hing-Pou*, ſous lequel on connoît la cinquieme Cour ſouveraine, dit ſeulement qu'elle eſt comme la Tournelle en France, c'eſt-à-dire, que la cinquieme Cour ſouveraine de la Chine eſt la Chambre criminelle de l'Empire. Elle ſeule eſt en droit d'examiner ceux qui ſont coupables de quelque crime, de les juger, & de les punir d'une maniere conforme à ce que les loix ont ſagement établi. Les quatorze Tribunaux ſubalternes des quatorze Provinces de la Chine ſont les aides de la Cour *Hing-Pou*.

Cong-Pou, ſixieme Cour ſouveraine.

La derniere Cour ſouveraine, qui eſt la ſixieme, & qui ſe nomme *Cong-Pou*, ou Tribunal des ouvrages publics, a pour objet la réparation des édifices publics, des Palais de l'Empereur, de ceux des Tribunaux, des Princes du Sang & des Vicerois; des ſépultures Impériales, des Temples, &c. Elle a la Surintendance des tours, des arcs de triomphe, des ponts, des chauſſées, des digues, des rivieres, des canaux, des lacs & des travaux néceſſaires à la navigation. Elle ne doit pas moins veiller à l'entretien des chemins qui ſe font par terre & par eau, tel que la propreté des rues, celle des grands chemins, la bonté des barques, &c. Les Tribunaux ſubordonnés à cette Cour ſont au nombre de quatre. Les fonctions du premier ſont de préparer les plans & les deſſeins pour les ouvrages publics. Le ſecond a la direction de tous les atteliers Impériaux de menuiſiers, de charpentiers, de maçons, &c. dans toutes les villes de l'Empire. Le troiſieme s'employe à la réparation des canaux, des ponts, des chauſſées, des routes, & à rendre les rivieres navigables. Le quatrieme enfin prend ſoin des maiſons Impériales, des parcs, des jardins & des vergers, les fait cultiver, & en reçoit les revenus qui ſe portent au thréſor Impérial.

EMPIRE DE LA CHINE.

Les Tribunaux inférieurs ont chacun un Palais particulier, & ſont tous compoſés de deux Préſidents, de quatre Aſſeſſeurs & de vingt-quatre Conſeillers, moitié Chinois, moitié Tartares. Outre ces grands Officiers, il y en a un grand nombre de petits attachés à chaque Tribunal, tels que des Ecrivains, des Greffiers, des Huiſſiers, des Coutiers, des Prevôts, des Sergents, &c.

La puiſſance dont les Cours ſouveraines ſont revêtues eſt ſi étendue, qu'on auroit lieu de craindre qu'elle n'affoiblît l'autorité de l'Empereur, ſi les loix n'y avoient prévû par deux moyens, 1°. il eſt reglé de temps immémorial que tous ces Tribunaux dépendront poſitivement les uns des autres dans l'adminiſtration des affaires, & que dans l'exécution de leurs jugements, ils auront beſoin du ſecours d'un autre Tribunal, & quelquefois de tous enſemble. Par exemple, toutes les troupes ſont ſoumiſes au quatrieme Tribunal ſouverain, qui eſt celui des armes; mais le payement des troupes eſt du reſſort du deuxieme; & les barques & les chariots pour le tranſport des ſoldats dépendent du ſixieme. Par ce moyen aucune entrepriſe militaire ne peut s'exécuter ſans le concert de ces différents Tribunaux, & il en eſt de même de toutes les affaires importantes de l'Etat. La ſeconde loi, qui ſert à prévenir l'abus que pourroient faire de leur autorité les membres des différents Tribunaux, a établi qu'il y auroit toujours dans chaque Tribunal un Officier d'une probité reconnue, dont la fonction ſeroit de veiller attentivement à tout ce qui ſe paſſe dans le Tribunal. Ces Officiers, qui ſont des eſpeces d'Inſpecteurs, ſe nomment *Colaos*, aſſiſtent à toutes les ſéances des Tribunaux, & on leur communique les Actes qui s'y paſſent. Ils ne peuvent à la vérité rien décider par eux-mêmes, parce que leur office eſt ſeulement de s'informer de tout, & d'en rendre compte à l'Empereur; mais ils ſe font redouter par leur fermeté à reprendre les fautes des Mandarins, des Princes & de l'Empereur lui-même, s'il ſe met dans le cas d'être cenſuré.

Lorſque l'Empereur, ſuivant l'uſage ordinaire, renvoye les Mémoires de ces Inſpecteurs aux Tribunaux qui doivent en prendre connoiſſance, on les voit rarement rejettés des Mandarins. Au contraire ces derniers, dans la crainte d'être auſſi accuſés dans quelque Mémoire ſemblable, ne manquent pas d'applaudir à ce que les *Co-laos* ont fait, & condamnent preſque toujours ceux qu'ils ont blâmés. Ces déférences donnent à ces Officiers un grand crédit dans l'Empire; mais auſſi leur ſéverité tient tout dans le devoir, & dans une ſubordination abſolument néceſſaire pour faire regner le bon ordre. Cependant il arrive quelquefois que les Mandarins ne laiſſent pas de montrer de la réſiſtance & beaucoup de fermeté, ſuivant les occaſions. Dans ces cas l'Empereur fait venir devant lui ceux qui ne veulent pas ſe ſoumettre ſur le champ aux ordres qu'il leur a envoyés, & les interroge ſur les raiſons de leur refus. Si les excuſes apportées pour la juſtification des Mandarins que l'Empereur a mandés ſont conformes aux loix, l'Empereur, ni perſonne ne peuvent les blâmer; mais ſi ces mêmes loix ſont contraires à la conduite des Mandarins, ils ſont dégradés pour les avoir mépriſées.

Le détail que je viens de faire des ſix Cours ſouveraines, peut ſans doute

ſuffire pour donner une idée de tous les autres Tribunaux de la Chine, qui ſont en fort grand nombre; mais je crois devoir faire mention de deux autres Tribunaux établis très-anciennement à Peking. L'un fut inſtitué pour traiter des affaires des Princes, afin qu'elles ne fuſſent pas confondues avec celles du commun du peuple; l'autre, compoſé des plus beaux génies de l'Empire, a toujours eu pour objet l'avancement des lettres, & l'hiſtoire des regnes des Empereurs.

Tribunal des Princes.

Les Préſidents & les autres grands Officiers du Tribunal des Princes ſont des Princes titrés, & on choiſit les Officiers ſubalternes parmi les Mandarins ordinaires. La fonction de ces derniers eſt de dreſſer les Actes de procedures, & de mettre ſur les régiſtres toutes les choſes qui doivent être inſcrites, comme la naiſſance des enfants de la famille Impériale; les dignités & les titres dont l'Empereur honore les Princes du Sang & les punitions qu'ils encourent. Les Princes du Sang ont une femme légitime, & trois autres auxquelles l'Empereur donne des titres, qui s'inſcrivent auſſi dans le même Tribunal.

Tribunal d'Hiſtoire.

Le Tribunal d'Hiſtoire à la Chine eſt une eſpéce d'Académie compoſée des hommes les plus ſçavants de l'Empire. Voici comme on s'y prend pour former ce Tribunal. Tous les trois ans; les Chinois qui ont pû parvenir au dégré de Licentié, ſe rendent à Peking pour tâcher d'obtenir le dégré de Docteur. On les examine à la derniere rigueur pendant treize jours, & en quelque nombre qu'ils ſoient, il n'y en a qu'environ trois cents qui ſoient nommés Docteurs. On choiſit enſuite parmi ces nouveaux Docteurs les plus ſpirituels & les plus ſçavants, pour compoſer le Tribunal d'Hiſtoire: il eſt partagé en deux claſſes; la premiere eſt chargée d'écrire ce qui ſe paſſe au dehors du Palais, c'eſt-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales, ou d'une Province, ou de l'Empire; la ſeconde écrit tout ce qui ſe paſſe & même tout ce qui ſe dit au dedans du Palais, comme les actions & les diſcours du Prince, de ſes Miniſtres & de ſes Officiers, du moins ceux dont on juge que la connoiſſance doit être tranſmiſe à la poſtérité. Chacun de ceux qui compoſent la claſſe écrit ſur une feuille ou ſur une tablette la relation de ce qu'il a appris. Il la ſigne, & ſans la communiquer aux autres, il la jette dans une eſpéce de coffre ou de tronc fermé, qui eſt placé au milieu de la ſalle où s'aſſemble le Tribunal. Ce coffre ne s'ouvre que lorſqu'il s'agit de mettre ces mémoires en ordre pour travailler à l'hiſtoire, ſoit d'un regne particulier, ſoit même d'une Dynaſtie entiere, car depuis l'an 200 avant J. C. on ne publie à la Chine l'hiſtoire d'une Dynaſtie, que lorſqu'elle n'eſt plus ſur le thrône, ou du moins lorſque le ſceptre a paſſé dans une autre branche. Alors les Hiſtoriens peuvent avoir une entiere liberté de publier les vérités les moins favorables à ceux dont ils écrivent l'hiſtoire. Les petits Royaumes tributaires de la Chine avoient auſſi autrefois un ſemblable Tribunal. M. Freret (1), de qui je tire ce détail, rapporte à ce ſujet deux traits qui ſervent à confirmer l'exactitude avec laquelle les Membres du Tribunal d'Hiſtoire marquoient tout ce qui arrivoit dans l'Empire.

(1) A la page 504. du XV^e Volume des Mémoires de l'Académie Royale des Belles-Lettres.

EMPIRE DE LA CHINE.

Un Roi tributaire de *Tſi*, étant devenu amoureux de la femme du Général de ſes troupes, la lui enleva. Ce Général, outré de cet affront, fit aſſaſſiner le Roi, & mit ſur le thrône un autre Prince de la même famille. Auſſitôt le Tribunal d'Hiſtoire dreſſa une relation détaillée de cette évenement & la mit dans les Archives. Le Général jouiſſoit de toute l'autorité ſous le Monarque qu'il avoit couronné, & comme il fut informé, par ceux qui lui étoient attachés, de ce que le Tribunal avoit fait, il en deſtitua le Préſident, le fit mettre à mort, s'empara de différents Mémoires dreſſés par les Membres du Tribunal, & mit un nouveau Préſident à la place de l'ancien. A peine le nouveau Préſident fut-il en place, qu'il fit dreſſer de nouvelles relations pour réparer la perte de celles qu'on avoit ſupprimées. Inſtruit de cette démarche, le Général caſſa le Tribunal, & fit mourir tous ceux qui le compoſoient. En peu de temps on vit paroître de toutes parts dans le Royaume de Tſi, des écrits qui ſe trouvoient affichés dans les lieux publics, & ces écrits dépeignoient la conduite du Général avec les plus noires couleurs. Ce dernier évenement corrigea celui qui s'étoit juſqu'alors appliqué à détruire le Tribunal d'Hiſtoire ; de ſorte qu'il ſongea auſſitôt à le rétablir. Il ſentit parfaitement qu'il y avoit moins de danger à laiſſer à ce Tribunal la liberté de tranſmettre aux temps futurs, la connoiſſance de ſa honte & la vengeance qu'il en avoit tirée, que de s'expoſer aux effets que pouvoient produire ces écrits publics ſur l'eſprit des peuples.

Le ſecond trait ſe trouve dans les annales authentiques de la Dynaſtie des *Tang*, & s'eſt paſſé dans le ſeptieme ſiécle de l'Ere Chrétienne. Taï-Tſong, deuxieme Empereur des Tang, demanda un jour au Préſident du Tribunal d'Hiſtoire, qu'il lui fît voir les Mémoires deſtinés pour l'hiſtoire de ſon régne ; » Seigneur, lui répondit le Préſident, le Tribunal écrit le bien & » le mal avec une égale liberté ; aucun Empereur n'a vu ce qu'on diſoit » de ſon Gouvernement : ſi on le lui montroit, on ne pourroit plus écrire » que des éloges. La liberté avec laquelle le Tribunal écrit tout ce qui ſe » paſſe eſt un frein capable de retenir, en pluſieurs occaſions, les Princes » & les Miniſtres. Ceux d'entr'eux, qui ne ſont pas encore tout à fait cor- » rompus & auxquels il reſte quelque pudeur, redoutent les jugements » que la Poſtérité portera de leur conduite. Eh ! quoi ! dit l'Empereur, vous » qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'êtes ſi attachés, voudriez-vous » inſtruire l'avenir de mes fautes, ſi j'en commettois ? Il ne ſeroit pas le » maître de les lui cacher, reprit un des Membres du Tribunal ; ce ſeroit » avec douleur que nous les écririons, mais tel eſt le devoir de notre em- » ploi ; il nous oblige même d'inſtruire la Poſtérité de la converſation que » vous avez aujourd'hui avec nous «. Au reſte, les Membres de ce Tribunal ſont chargés de veiller à l'éducation du Prince héritier, & doivent lui enſeigner la vertu, les ſciences, les regles de la civilité & le grand art de bien gouverner. Ce ſont proprement les gens de lettres de l'Empereur ; il s'entretient avec eux des ſciences, & c'eſt ſouvent de leur corps qu'il choiſit des *Colaos*, & les Préſidents des Tribunaux ſuprêmes.

L'Empereur nomme les Mandarins, auxquels il donne toute autorité dans les Provinces, & ces Mandarins ſont les Vicerois ou Gouverneurs, & d'autres Officiers qui ſe nomment *Tſong-tou*, dont la Juriſdiction eſt beaucoup plus étendue,

étendue, puiſque deux & quelquefois trois Provinces leur ſont ſoumiſes. Les Vicerois & les Tſong-tou ſe trouvent à la tête d'un Tribunal ſuprême de la Province, où toutes les affaires importantes, ſoit civiles, ſoit criminelles ſe décident. C'eſt à eux que l'Empereur envoye directement ſes ordres; & les devoirs de leur charge les obligent à ſignifier ſur le champ dans toutes les villes de leur reſſort les volontés du Souverain. Au reſte quelque grande que ſoit l'autorité des Tſong-tou, elle ne diminue rien de celle des Vicerois particuliers, & tout eſt reglé de façon qu'ils ne ſe nuiſent point les uns aux autres.

Dans toutes les villes capitales des Provinces il y a deux Tribunaux, l'un pour les affaires civiles & l'autre pour les affaires criminelles. Les membres du ſecond Tribunal ſont des Mandarins, qu'on regarde comme les viſiteurs des différents diſtricts qui partagent chaque province, & ils y ont leurs Tribunaux. Leur charge eſt de rendre compte de tout à l'Empereur, ſur-tout lorſque ce Prince n'envoye pas de Viſiteur particulier dans la province. Outre les Tribunaux communs à chaque Province, il y en a d'affectés à certains lieux. Tels ſont 1°. les Mandarins du ſel, dont l'office conſiſte à le diſtribuer dans les provinces, & à s'oppoſer au commerce clandeſtin qui ſeroit préjudiciable au revenu Impérial. 2°. Les Mandarins généraux du tribut du riz; 3°. les Mandarins qui préſident à l'examen des Etudians de la province, & de ceux qui ſe préſentent pour les degrés, &c.

Maniere dont ſe traitent les affaires civiles & criminelles.

Les petites cauſes ſont ordinairement jugées dans les Tribunaux inférieurs; mais celui qui croit avoir lieu de ſe plaindre de la déciſion de ſes Juges, peut en appeller au Gouverneur de la province, ou même au Viceroi, & lorſqu'un Juge ſupérieur a pris connoiſſance d'une affaire, les Juges inférieurs n'y ont plus aucune part, à moins qu'elle ne leur ſoit renvoyée. A l'égard des affaires importantes, l'appel eſt toujours permis des Vicerois aux Cours ſuprêmes de Peking, & elles ſont examinées d'abord dans les Cours ſubalternes qui en font leur rapport au Tribunal ſuprême. Le Préſident de ce Tribunal après en avoir conferé avec ſes Aſſeſſeurs porte ſon Jugement, dont l'Empereur doit être informé. Ce Prince fait quelquefois recommencer les informations; d'autrefois il prononce ſur le champ, & alors la Cour ſuprême dreſſe la Sentence au nom de l'Empereur, & la fait tenir au Viceroi de la province, qui demeure chargé de l'exécution. Une déciſion de cette nature eſt toujours irrévocable, & elle porte le nom de *Saint commandement, ſans défaut & ſans partialité.*

Procedures criminelles.

On obſerve peu de formalités à la Chine pour arrêter & conduire un criminel devant la Juſtice. Dans quelque lieu qu'un Magiſtrat découvre du déſordre, il a le pouvoir de faire punir ſur le champ ceux qui l'occaſionnent, & cette punition conſiſte ſouvent en une vingtaine de coups de fouets. Pour les affaires criminelles d'une certaine conſéquence, l'Empereur nomme un Commiſſaire qui a toute autorité, à moins que le rang ou la naiſſance du coupable ne le mette en droit de le recuſer. Avant le dernier Jugement des affaires de cette nature, elles paſſent néceſſairement par cinq ou ſix Tribunaux ſubordonnés les uns aux autres. Chacun de ces Tribunaux examine attentivement les procédures déjà faites, & y ajoute ſes propres informations ſur la vie & la conduite des accuſés, & ſur la qualité.

EMPIRE DE LA CHINE.

des dépositions des témoins. Tous ces délais font traîner les affaires en longueur ; mais d'un autre côté ils sont favorables quelquefois aux innocents, en ce qu'ils leur donnent le temps de travailler à leur justification.

Toutes les peines qui ne vont pas à la mort, peuvent être imposées par les Mandarins, & l'exécution se fait presque sur le champ ; mais à l'égard des Jugements qui condamnent un criminel à perdre la vie, il faut qu'ils soient confirmés par l'Empereur, ou par ceux à qui il a donné le pouvoir de le représenter. Lorsque les Mandarins envoyent à la Cour les pieces du procès criminel qu'ils ont jugé, ils ont soin d'inférer dans leur décision les articles de la loi qui leur ont servi de régle. Par exemple, ils mettent assez ordinairement ces mots : » Un tel est coupable de tel crime, & la loi or» donne que celui qui a commis ce crime sera étranglé, c'est pourquoi je le » condamne à être étranglé. « Si le crime est des plus noirs, l'Empereur en signant la Sentence de mort, y joint l'ordre suivant : *Aussitôt qu'on aura reçu cet ordre que le coupable soit exécuté sans délai.* S'il n'est question que d'un crime ordinaire, l'ordre est adouci dans ces termes : *Que le criminel soit gardé en prison jusqu'à l'automne, & qu'il soit alors exécuté.* On observe à ce sujet qu'il y a à la Chine des jours fixés dans le cours de l'automne pour l'execution de tous les criminels condamnés à la mort.

Supplices à la Chine.

Les trois supplices capitaux de la Chine sont d'étrangler, de trancher la tête & de couper en pieces. Le premier est le plus doux, le plus commun & le moins deshonorant. Il est la punition des crimes les moins énormes, tels que de tuer son adversaire en duel. Il y a différentes manieres d'étrangler suivant les divers endroits de l'Empire, & les personnes de qualités qui doivent subir ce supplice, sont portées au lieu de l'exécution dans leurs chaises, ou sur des chariots couverts. Les crimes les plus odieux, tels que l'assassinat, l'empoisonnement, &c. font perdre la tête à ceux qui sont convaincus de les avoir commis. Trancher la tête est le supplice le plus infamant dans la Chine, parce que, disent les Chinois, la tête est la principale partie de l'homme, & que le criminel à qui on l'enleve, ne conserve point en mourant son corps aussi entier qu'il l'a reçu de la Nature. On ne dresse pas d'échaffaut pour les exécutions, & le criminel se met à genoux à terre dans quelque place publique, & penche la tête en devant. L'Exécuteur lui abbat la tête fort habilement pendant qu'il est dans cette posture, & couche avec promptitude le corps sur le dos. L'usage n'a attaché aucune honte à la fonction d'exécuteur à la Chine ; c'est même pour ainsi dire une distinction que l'Empereur accorde aux Soldats qui l'ont bien servi.

La troisieme espece de punition que les Chinois appellent dans leur langue couper en mille pieces, est celle des rebelles & des traîtres. Elle est extrémement cruelle & se fait de cette maniere : l'Exécuteur attache le criminel à quelque pilier & lui écorche la tête, jusqu'à en faire descendre la peau sur les yeux du patient, dans l'idée de lui cacher l'horreur de ses tourments. Il lui coupe ensuite l'une après l'autre diverses pieces de chair, & bientôt fatigué de ce sanglant exercice, il l'abandonne à la fureur du peuple qui le déchire en morceaux. Ce supplice, suivant la loi, consiste à couper en pieces le corps du coupable, à lui ouvrir le ventre, & à jetter son cadavre dans une riviere ou dans un fossé. Il y a aussi deux sortes de tortures pour arracher

l'aveu du crime; la premiere ſe donne aux pieds & aux mains, qu'on preſſe tellement avec de petites pieces de bois, qu'ils en ſont quelquefois entiérement écraſés. La ſeconde torture qui, après la preuve du fait, ſe donne pour découvrir les complices d'un crime, ſur-tout dans le cas de haute trahiſon, conſiſte à faire des inciſions légeres dans pluſieurs parties du corps, & à enlever enſuite de petits morceaux de peau au criminel.

Les autres peines qui ne vont point à la mort, ſont le *Pan-tse*, ou la baſtonnade, le cangue, les marques au fer chaud, le banniſſement & diverſes autres punitions inventées ſur le champ par les Mandarins, & proportionnées à la faute commiſe. La baſtonnade ſe donne fréquemment, & pour des choſes qui par elles-mêmes ſont peu conſéquentes, mais dont on pourroit appréhender de fâcheuſes ſuites. C'eſt le châtiment commun des ſentinelles, qu'on trouve endormies pendant la nuit dans les rues & dans les places publiques. La même peine s'impoſe à ceux qui font quelque petit larcin, qui ſe querellent avec éclat & en viennent aux coups, qui ne marquent pas aſſez de reſpect à un Mandarin qu'ils voyent paſſer, &c. Les mendians valides, les vagabonds, les coureurs de nuit & les gens ſans aveu qui ſont rencontrés par des Mandarins ſuivis de leur cortége, ne peuvent gueres éviter de recevoir ſur le champ la baſtonnade. Pour cet effet on les couche ſur le dos, & on leur applique pluſieurs coups de Pan-tse, piece de bois de bambou faite exprès. Le nombre des coups ne paſſe jamais celui de cent, & & il eſt ſouvent au-deſſous de celui de vingt. Dans ce dernier cas la baſtonnade eſt regardée comme une correction qui n'a rien de flétriſſant, & auſſi celui qui l'a reçue eſt obligé de ſe proſterner devant ſon Juge & de le remercier d'avoir travaillé à le rendre meilleur.

Baſtonnade.

Le cangue eſt une ſorte de carcan compoſé de deux tables de bois épaiſſes de cinq à ſix pouces, & larges d'environ deux pieds en quarré. Ces tables ou planches ſont toutes deux échancrées par un côté, afin qu'en les réuniſſant le col du patient ſe trouve pris entr'elles. Des chevilles les font tenir enſemble, & pour s'aſſurer que perſonne ne cherchera à les ſéparer, le Mandarin couvre les endroits par leſquels les deux pieces de bois ſe joignent de deux longues bandes de papier larges de quatre doigts, & met ſon ſceau deſſus. Un homme qui a ainſi ſon col renfermé ne peut voir ſes pieds, ni porter ſes mains à la bouche, & il eſt chargé jour & nuit de cet importun fardeau, dont le poids va ordinairement à cinquante ou ſoixante livres. Sur les deux papiers dont les jointures des planches du cangue ſont couvertes, on écrit en gros caractéres la nature du crime de celui qui le porte, & la durée du châtiment. Cette durée eſt pouſſée quelquefois juſqu'à trois mois, & les endroits où on expoſe les patients ſont la porte d'un Temple, de la ville, d'un Tribunal, le coin de quelque rue, ou la place publique. Cette peine eſt flétriſſante & ne diſpenſe pas de la baſtonnade; car lorſque le Mandarin délivre quelqu'un du cangue, il lui fait donner vingt coups de Pan-tse. Les fautes qui font encourir cette punition ſont la débauche outrée, l'eſprit de ſédition & de trouble, qui ruine quelquefois la paix dans les familles, le trop grand amour du jeu auquel le commun des Chinois eſt fort adonné.

Cangue.

On diſtingue certains crimes pour leſquels le coupable eſt marqué ſur les

EMPIRE DE LA CHINE.

deux joues avec les caracteres Chinois qui expriment la nature de ſa faute. D'autres ſont condamnés au banniſſement, ou à tirer les barques Royales; & il eſt rare que cette ſervitude dure plus de trois ans. A l'égard du banniſſement il eſt quelquefois perpétuel, & celui qui y eſt condamné eſt ſûr de ne pas partir ſans recevoir un nombre de coups proportionné à ſon crime. Les vols d'adreſſe ſont punis, la premiere fois par une marque ſur le bras gauche qu'on fait avec un fer chaud. La ſeconde fois qu'un voleur eſt pris ſur le fait, on lui fait encore une marque ſur le bras droit, & la troiſieme fois on le livre au Tribunal établi pour le criminel.

Priſons Chinoiſes.

Loin que l'horreur & la mal-propreté regnent dans les priſons de la Chine, comme dans celles des autres Pays, elles ſont claires, ſpatieuſes, commodes & très-ſoigneuſement nettoyées. Les priſons ſont communément placées auprès des Tribunaux de Juſtice, & après être entré dans une longue ruelle qui conduit au logement des Geoliers, on paſſe dans une grande cour quarrée, aux angles de laquelle ſont les chambres des priſonniers. On enferme les grands criminels dans des cellules particulieres, & la nuit ils ſont chargés de chaînes. Les autres priſonniers jouiſſent de la liberté de travailler; car l'Etat ne les nourrit point, & s'ils ont du temps de reſte, ils peuvent l'employer à ſe promener & à viſiter les compagnons de ſa diſgrace. Si les priſonniers ont de quoi payer le loyer de petites chambres pour y paſſer la nuit, ils s'y logent aſſez commodément; mais s'ils ne ſont pas en état de faire cette dépenſe, ils couchent dans une grande ſalle commune où des Sentinelles gardent avec ſoin. Ces mêmes Sentinelles font obſerver un profond ſilence, & avertiſſent les Geoliers s'ils entendent le moindre bruit, ou ſi les lumieres s'éteignent.

La priſon des femmes eſt ſéparée de celle des hommes; on ne leur parle qu'au travers d'une grille, & on leur paſſe par une eſpece de tour les choſes dont elles ont beſoin. Les Mandarins ſont obligés de faire ſouvent la viſite des priſons, afin d'être en état de rendre compte des priſonniers & de les faire ſoigner aux dépens de l'Empereur, s'ils tombent malades. Si quelqu'un meurt, l'Empereur en doit être informé, & il ordonne ſouvent au Mandarin ſupérieur d'examiner ſi le ſubalterne a fait ſon devoir. Dans quelques endroits, le corps d'un priſonnier mort en priſon eſt porté à la ſépulture par un paſſage exprès, & qui ne ſert que dans ces occaſions. Lorſqu'un priſonnier de quelque diſtinction eſt dangereuſement malade, & qu'il appréhende de mourir, il demande aux Juges la permiſſion de ſortir de priſon avant que d'expirer, parce qu'on attache une idée d'infamie au paſſage dont je viens de parler. Auſſi la plus grande imprécation qu'on puiſſe faire à la Chine, contre une perſonne à qui on ſouhaite du mal, c'eſt de lui dire : *Puiſſes-tu paſſer par le trou de la priſon.*

Police des villes.

Rien ne contribue tant à la tranquillité qui regne à la Chine, que les bons réglements qu'on a ſoin d'obſerver dans les villes, ſur-tout à Peking, dont toutes les autres prennent l'exemple. Dans les villes chaque quartier a ſon chef, qui a l'œil ſur un certain nombre de maiſons, & qui eſt reſponſable de tout ce qui arrive dans ſon diſtrict. S'il s'élevoit quelque tumulte, dont il négligeât d'avertir auſſitôt les Mandarins, il ſeroit puni avec beaucoup de rigueur. Les Chefs de familles répondent de même pour leurs en-

fants & leurs domeſtiques; & les voiſins ſont obligés entr'eux de ſe ſecourir mutuellement dans les accidens fâcheux qui ſurviennent, tels qu'un vol nocturne, un incendie, &c.

Il y a toujours aux portes des villes une Garde qui obſerve attentivement les paſſants. Un Etranger eſt d'abord reconnu à ſa phyſionomie, à ſon air, à ſon accent, & au moindre ſigne qui pourroit le rendre ſuſpect, il eſt arrêté. On en avertit ſur le-champ le Mandarin, qui s'informe du pays de l'Etranger, de ſes deſſeins, & s'il ne trouve dans ſes réponſes rien de condamnable, il le remet en liberté, mais il lui recommande de ne pas ſéjourner longtemps, ſous peine de priſon, ou même de quelque punition plus terrible. C'eſt une maxime fondamentale des Chinois de ne pas ſouffrir que les Etrangers s'établiſſent dans leur Empire. Outre leur mépris pour les autres Nations, ils ont pour principe qu'un mélange de peuples, introduiſant de la variété dans les manieres & dans les uſages, feroit naître à la fin des querelles perſonnelles, des partis & des révoltes.

Auſſitôt que la nuit approche, on ferme ſoigneuſement les portes de la ville, & les barrieres qui ſont à l'extrémité de chaque rue. Tout le monde doit à cette heure être rentré dans ſa maiſon, car des ſentinelles placées de diſtance en diſtance arrêtent ceux qui paſſent dans les rues, qu'on traite aſſez ordinairement comme des vagabonds, ou des voleurs. Si dans le jour il s'éleve quelque tumulte, & que les querelleurs paſſent des injures aux coups, ils doivent prendre bien garde de répandre le ſang de leur adverſaire; autrement ils ſeroient punis de mort. Pour cet effet, lorſque les combattants ſe trouvent armés d'un bâton, ou de quelque inſtrument de fer, ils l'abandonnent pour ſe battre à coups de poings. Ces diſputes ſe terminent preſque toujours par des plaintes qu'on porte au Magiſtrat, qui écoute les raiſons des deux parties, & condamne ordinairement le coupable à recevoir la baſtonnade en ſa préſence.

Les Courtiſannes ſont tolérées dans l'Empire, comme dans pluſieurs autres pays; mais il leur eſt défendu de loger dans l'intérieur des villes, ni dans les maiſons particulieres. Celles qui embraſſent cette infâme profeſſion ſont obligées de ſe joindre un certain nombre enſemble, & de ſe mettre ſous la protection d'une eſpéce de ſupérieur qui répond de leur conduite.

Le plus petit Mandarin eſt regardé avec un reſpect & une ſoumiſſion ſurprenantes par le peuple, & c'eſt ſans doute ce qui fait que le bon ordre & la tranquillité regnent depuis longtemps à la Chine. Lorſqu'un de ces Mandarins eſt dans ſon Tribunal pour rendre la juſtice, on ne lui parle jamais qu'à genoux. S'il paroît en public, il eſt ſuivi d'un nombreux cortége, & a des habits magnifiques. Quatre hommes le portent dans une chaiſe dorée qui eſt ouverte en été & fermée pendant l'hyver. Les Officiers de ſon Tribunal marchent devant lui coëffés & vêtus d'une maniere extraordinaire. Si un Mandarin eſt obligé de faire quelque voyage par terre, il envoye devant lui la veille de ſon départ un Courier chargé d'une tablette, ſur laquelle on a marqué le nom & l'emploi de l'Officier qui doit le ſuivre. A la vûe de cette tablette on prépare ſur le champ les logements du Kong-quan, ou de l'hôtellerie Impériale, ſuivant la dignité du Mandarin. On lui fournit aux dépens de l'Empereur toutes les choſes néceſſaires dans ſon voyage, comme

EMPIRE DE LA CHINE.

vîvres, chevaux, voitures, &c. Chaque maiſon de poſte pour les relais a ſon Mandarin, qui prend ſoin des chevaux de l'Empereur deſtinés au ſervice de ſes Couriers, ou de ceux qui voyagent par ſes ordres, ou pour le bien de l'Etat. Ces chevaux ne ſont pas d'une grande beauté, mais ils paroiſſent vigoureux, & font ordinairement une courſe de ſoixante ou ſoixante dix lis.

Lorſque le voyage d'un Mandarin doit ſe faire par eau, les ſoldats de tous les corps de garde qui ſe trouvent ſur la route ſe rangent par reſpect le long du rivage, enſeignes déployées & les armes à la main. Si le Mandarin eſt du premier Ordre, ou un Seigneur de la Cour, on met aux deux bouts de ſa barque quatre lanternes, & on marque en caracteres d'or quel il eſt. Des flammes & des banderolles de ſoye de diverſes couleurs ſont attachées de tous les côtés à la barque, & flottent au gré du vent. Dans le moment que la barque s'arrête le matin ou le ſoir, la Garde ſalue le Mandarin d'une décharge de ſes armes à feu accompagnée du ſon des trompettes.

Quelque redoutable que ſoit l'autorité des Mandarins, ils ne ſe ſoutiennent pas longtemps dans leur Office, s'ils ne s'attachent pas à donner au peuple les marques les plus ſenſibles d'une affection paternelle. Celui qui n'agit pas avec toutes les précautions néceſſaires de ce côté, ou qui affecte une ſévérité trop grande à l'égard du peuple, eſt bientôt noté dans l'information des Inſpecteurs, & court riſque de perdre ſon emploi. Lorſqu'il eſt ainſi dépoſé, le peuple lui fait à ſon départ toutes les inſultes qu'il peut imaginer; mais ſi au contraire on a été ſatisfait de ſon adminiſtration, on lui rend ſur ſa route des honneurs infinis, lorſqu'il change de gouvernement.

Mandarins de guerre.

L'Etat militaire de la Chine a ſes Tribunaux, comme le Gouvernement civil, & ſes Khans ou ſes Mandarins revêtus de l'autorité qui convient à la profeſſion qu'ils ont embraſſée. Ces Mandarins ſe diviſent en cinq claſſes, qui forment autant de Tribunaux, & les Tribunaux ont tous des noms particuliers. Le premier porte celui d'*arriere-garde*; le ſecond celui d'*aîle gauche*; le troiſiéme celui d'*aîle droite*; le quatriéme celui de *corps de bataille*; le cinquiéme celui d'*avant-garde*. Ces cinq Tribunaux ſont ſubordonnés à un ſixiéme, & ce ſixiéme eſt un de ceux qui ſont établis pour aider dans ſes fonctions la quatriéme Cour ſouveraine, dont on a vû plus haut le diſtrict. Le Préſident du ſixiéme Tribunal militaire, eſt un des plus grands Seigneurs de l'Empire; ſon autorité s'étend ſur tous les gens de guerre, & de droit il commande toujours l'armée.

Le nombre des Mandarins ou Officiers de guerre monte juſqu'à dix-huit mille; & ils ont ſous leurs ordres plus de ſept cent mille ſoldats d'infanterie, & environ deux cent mille de cavalerie. On partage toutes ces troupes en pluſieurs corps, ou légions, & chaque légion eſt compoſée de dix mille ſoldats, ſubdiviſés encore en compagnies de cent hommes chacune. Les enſeignes des ſoldats Tartares ſont jaunes, & les Milices Chinoiſes en ont de vertes. Les Chefs des compagnies ont ſoin d'exercer les ſoldats, & de leur faire faire différentes évolutions qui conſiſtent à défiler, à combattre & à ſe rallier enſuite. Les premiers Officiers font de temps en temps des revûes, afin d'examiner par eux-mêmes ſi les chevaux, les habillements & les armes des ſoldats ſont en bon état. Les armes ſont des mouſquets, des ſabres, des

flèches, des cuiraſſes & des caſques, & ſi les ſoldats y laiſſent la moindre trace de rouille, ils en ſont punis ſur le champ, les Chinois par des coups de bâton, les Tartares par des coups de fouet. Tout ſoldat hors des heures de ſervice peut travailler au métier qui lui plaît davantage.

On n'enrôle jamais perſonne par violence; au contraire il ſemble que ceux qui veulent prendre le parti des armes employent le crédit de leurs amis pour être reçus. La ſolde des troupes ſe paye régulierement tous les trois mois, outre leur nourriture qui ſe délivre tous les jours. Rien n'eſt ſi agréable à la vûe que ces troupes pour la propreté de leurs armes & de leurs habillements; mais quelle que ſoit leur multitude, elles ſeroient peu capables de défendre l'Empire, parce qu'une longue paix a énervé le courage des Tartares, & que les Chinois ſont naturellement timides. Au reſte la Nature ſemble avoir pris ſoin de fortifier la Chine de tous les côtés; car ce pays eſt défendu au Nord par la grande muraille; au Couchant par des Montagnes inacceſſibles, & à l'Orient & au Midi par la mer, qui eſt ſi baſſe & ſi ſujette aux tempêtes, que les vaiſſeaux n'oſeroient aborder de ce côté.

Religions établies à la Chine.

Trois Religions dominantes à la Chine ont chacune leurs Sectateurs, & ſont librement exercées. L'une, qui eſt communément celle des lettrés, eſt, autant qu'on en peut juger par les rapports combinés de différents Voyageurs, une Religion purement naturelle. La ſeconde établie par *Lao-Kiun*, ſemble être tirée de la premiere; mais avoir été conſidérablement altérée dans ſes principes de Morale, & dans ſa doctrine. La troiſiéme enfin, qui eſt adoptée plus particulierement par le peuple, eſt une groſſiere idolâtrie mêlée d'un grand nombre de ſuperſtitions.

La Religion naturelle fut la premiere qui regna dans la Chine, & il ſeroit difficile de rapporter l'époque de ſon établiſſement. Les Chinois n'en reconnurent point d'autres pendant longtemps, mais la pureté de ſes principes s'altera peu à peu, & lorſque Confucius (1) entreprit de rétablir l'an-

(1) *Cum-fu-cu*, ou *Cong-fou-tſe*, plus connu des Européens ſous le nom de Confucius, deſcendoit, à ce qu'on prétend, d'un Empereur de la Chine. Il naquit vers le quatorzieme ſiecle avant l'Ere Chrétienne, dans le Royaume de Lou, aujourd'hui la Province de Chantong. Il s'appliqua dès ſa plus tendre jeuneſſe à l'étude de la Philoſophie, & principalement de la Morale. A dix-neuf ans Confucius prit une femme, & content de ſe voir un fils né de ſon mariage, il répudia ſa femme, afin de pouvoir plus librement ſe livrer tout entier à l'étude. Il ne tarda pas à acquérir les plus profondes connoiſſances, & dans le deſir d'être utile à ſes compatriotes, il parcourut diverſes Provinces, cherchant à inſpirer aux peuples l'amour & la pratique de la vertu. Sa réputation ſe répandit bientôt partout l'Empire, & lui fit un grand nombre de diſciples, qui travaillerent de concert à établir ſa doctrine. A l'âge de cinquante-cinq ans, Confucius devint premier Miniſtre du Royaume de Lou ſa patrie, & ſon exemple joint à ſes continuelles exhortations, porterent le Roi à réformer un grand nombre d'abus qui s'étoient introduits dans ſes Etats. Cependant ce même Prince ſéduit par les careſſes d'une femme, négligea de ſuivre les inſtructions de ſon Miniſtre, & ne s'occupa plus que de ſes plaiſirs. Confucius ayant fait inutilement tous ſes efforts pour faire rentrer le Roi en lui-même, abandonna le Miniſtere, & s'éloigna même de ſa terre natale. Il parcourut divers petits Royaumes, & mourut à l'âge de 73 ans. Ses diſciples lui bâtirent un tombeau dans la ville de *Kio-fou*, à l'endroit même où il avoit coutume de les aſſembler. Les Chinois conſervent la plus profonde vénération pour ſa mémoire, & dans preſque toutes les villes, on lui a érigé un Oratoire. Les Mandarins

EMPIRE DE LA CHINE.

cienne Morale, le déſordre & le relâchement étoient répandus preſque par toute la Chine. Confucius s'appliqua à inſpirer aux peuples l'amour de la vertu, le mépris des richeſſes, & la fuite des plaiſirs pouſſés à l'excès. Il eut la ſatisfaction de réuſſir, & ſes différents voyages dans les Provinces de la Chine lui firent un grand nombre de diſciples. Les principes prêchés par ce Philoſophe, & ſuivis par la plûpart des lettrés, ſont un grand reſpect pour l'Etre ſuprême, regardé comme l'origine & l'eſſence de tout ce qui exiſte ; une parfaite ſoumiſſion pour ceux de qui l'on tient la naiſſance ; l'amour du Prochain ; l'étude continuelle à vaincre ſes inclinations déreglées, & à toujours prendre la raiſon pour guide dans la conduite qu'on doit tenir.

Suivant d'anciens livres Chinois, il paroît que long-temps avant Confucius, le principal objet du culte de tous les habitants de la Chine étoit déjà l'Etre ſuprême adoré ſous les noms de *Chang-ti* & de *Tien.* On lui offroit des ſacrifices deux fois l'année, c'eſt-à-dire, au temps des Solſtices. On prétend qu'un Empereur Chinois inſtitua deux autres fêtes qu'on célebre à chaque Equinoxe, & qu'il attacha la charge de Grand-Prêtre à la dignité Impériale. Depuis ce temps les Monarques de la Chine ont juſqu'à ce jour fait les fonctions de Souverains Pontifes, & ils ſont les ſeuls en droit d'offrir des ſacrifices pour toute la Nation. Telle eſt la Religion profeſſée par les Sçavants & pluſieurs Miniſtres de la Chine, ſi l'on en croit le rapport de différents Miſſionnaires Jéſuites. Quelques Voyageurs néanmoins ne ſont pas tout-à-fait d'accord avec eux là-deſſus, & accuſent les Chinois d'Athéïſme. Ce qui peut avoir donné lieu à cette accuſation, ſuivant le témoignage du P. du Halde, eſt une ſecte de Sçavants qui, vers le commencement du quinzieme ſiecle, travaillerent à expliquer les livres ſacrés, & ſous ce prétexte introduiſirent une doctrine pernicieuſe. Ces Sectaires appellés *Ju-Kian,* admettent une premiere cauſe ſupérieure à tous les Etres ; mais ils lui attribuent les qualités les plus contradictoires. Les Ju-Kian, dit le P. du Halde, ne peuvent donner une expoſition claire & diſtincte de leur opinion, & après avoir flotté dans l'incertitude la plus marquée, ils tombent dans les ténebres de l'Athéïſme, rejettant toute cauſe ſurnaturelle, & n'admettant d'autre Principe qu'une vertu inſenſible, unie & identifiée à la matiere.

Secte de Tao-ſe. Les partiſans de cette ſecte aſſurent qu'elle fut fondée par Lao-Kiun, ſur la naiſſance duquel ils débitent les fables les plus groſſieres. Les ouvrages qu'on attribue à ce Philoſophe ſont remplis de maximes & de ſentences qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ; mais les principes moraux de ſes diſciples ont beaucoup de reſſemblance avec ceux d'Epicure. Ils conſiſtent dans l'attention à ſe délivrer de tout ce qui peut altérer la tranquillité de l'ame, & à vivre ſans inquiétude & ſans embarras. Les ſectateurs de Lao-Kiun ſe vantent d'avoir trouvé la compoſition d'une liqueur qui les rend immortels, & malgré les preuves du contraire de ce qu'ils avancent, ils ne laiſſent pas de ſe faire un grand nombre de partiſans. Leur paſſion pour la Magie

& les lettrés s'y trouvent en Corps dans certains jours de l'année, & lui font des offrandes qui préſentent l'idée d'un véritable ſacrifice.

n'eſt

n'eſt pas moins forte, & ils cherchent à perſuader au peuple qu'avec l'aſſiſtance des Démons qu'ils invoquent, ils peuvent réuſſir dans toutes leurs entrepriſes. Quelques Empereurs ſéduits par les preſtiges des Prêtres de Lao-Kiun, ont donné dans leurs abſurdités, & pluſieurs Mandarins y ſont encore extrêmement attachés.

Secte de Foë.

La troiſieme Religion profeſſée à la Chine eſt celle de Foë, qui, à ce qu'on prétend, naquit environ mille ans avant J. C. Il commença à établir ſon ſyſtême religieux dans les Indes, pays de ſa naiſſance, & il fut le fondateur de l'Ordre des Bonzes qui, dans la ſuite, l'adorerent comme un Dieu. Les Bonzes s'introduiſirent dans la Chine l'an 64 environ de l'Ere Chrétienne, & prêcherent leur doctrine qui trouva bientôt un grand nombre de partiſans. Elle adopte la Métempſycoſe; & la punition qu'on reçoit dans l'autre vie, ſelon cette opinion, conſiſte à animer les corps des plus vils animaux. Les Bonzes aſſurent encore que Foë a laiſſé aux hommes les cinq préceptes ſuivants: 1°. de ne point tuer aucune créature vivante de quelque eſpece qu'elle puiſſe être; 2°. de ne point s'emparer du bien d'autrui ſous quelque prétexte que ce ſoit; 3°. de s'abſtenir de toute ſorte d'impudicité; 4°. de ne point mentir; & 5°. de ne point boire de vin. A ces préceptes, les Bonzes ont ſoin dans leurs prédications de joindre la néceſſité de faire des dons à leurs Monaſteres pour ſe racheter de ſes péchés, & des peines d'une autre vie. D'ailleurs, l'extérieur le plus humble, le plus modeſte, le plus auſtere ſemble diſtinguer ces eſpeces d'hommes de tous les autres, & ils font publiquement les pénitences les plus rigoureuſes & les plus extraordinaires. Malgré leurs auſtérités apparentes, les Bonzes ſont généralement mépriſés à la Chine par les gens inſtruits, & ils ne trompent gueres que le peuple qui s'empreſſe à leur faire des préſents pour obtenir d'eux de petites Idoles, auxquelles ils attribuent de grandes vertus. Il arrive néanmoins aſſez ſouvent à ces ſortes de Divinités d'être mépriſées par leurs propres adorateurs, lorſque ceux-ci croyent avoir lieu de s'en plaindre. Alors l'Idole court riſque d'être briſée, brûlée, ou traitée de la maniere la plus ignominieuſe. Les Bonzes eux-mêmes ſont quelquefois obligés, par ordre des Mandarins du lieu, de ſortir de l'endroit où ils ſe ſont établis, & la Pagode ou Temple qu'ils ont bâtie eſt démolie, ou les portes en ſont murées.

Depuis que les Tartares ſe ſont rendus maîtres de la Chine, ils y ont introduit une autre eſpece de Religion, qui, pour le fonds, reſſemble à celle de Foë. La ſeule différence qu'on y remarque eſt qu'ils ont leurs Prêtres particuliers, & qu'au lieu d'adorer le Dieu Foë, l'objet de leur culte eſt le Grand *Lama*, ou le Chef des Prêtres. Ce Grand Lama paſſe pour immortel dans l'eſprit du commun de ſes adorateurs, & les autres Prêtres, qui ſeuls ſont initiés dans le myſtere, ont ſoin d'entretenir cette erreur. Ils uſent de tant d'adreſſe, que, quoique le Lama ſe montre à certaines heures tous les jours au Temple dans Barantola, ville du Tibet, où il réſide, on ne s'apperçoit point qu'il y ait jamais de changement dans ſa figure. A la vérité l'endroit où ſe place le Lama eſt naturellement ſombre, & il ne ſe trouve éclairé que par la lumiere de quelques lampes. D'ailleurs,

EMPIRE DE LA CHINE.

la quantité d'ornements dont le Dieu eſt couvert, ſert beaucoup à cacher ſa taille & ſa phyſionomie.

Telles ſont les Religions qu'on profeſſe ouvertement à la Chine. Le Judaïſme, ſuivant le rapport de quelques Voyageurs, y eſt toleré depuis un grand nombre d'années. On croit cependant que les Juifs Chinois ne compoſent aujourd'hui que ſept familles, qui s'uniſſent toujours entr'elles ſans contracter aucun mariage étranger. Le Chriſtianiſme a été prêché à la Chine par pluſieurs Miſſionnaires zélés pour la propagation de la foi, & il y avoit fait même de grands progrès, lorſque des ennemis de la Religion Chrétienne firent jouer tant de reſſorts auprès des Empereurs qu'ils en obtinrent un Edit, qui relégua les Miſſionnaires & tous les Chrétiens à Canton. Les Egliſes furent détruites ou employées à des uſages profanes; & depuis cet évenement qui ſe paſſa dans l'année 1723. le Chriſtianiſme n'a pu reprendre ſa premiere ſplendeur. Il y a encore, il eſt vrai, quelques Jéſuites à la Cour de l'Empereur, mais ils n'y ſont qu'en qualité de Mathématiciens, & ſont contraints à garder le plus rigoureux ſilence ſur les affaires de la Religion.

Quelques Auteurs aſſurent que le Mahométiſme fut auſſi porté à la Chine vers le même temps qu'on y prêcha le Chriſtianiſme; d'autres prétendent qu'il y eſt établi plus de cinq cents ans auparavant. Quoi qu'il en ſoit, les Mahométans ne laiſſent pas d'avoir aujourd'hui des établiſſements conſiderables dans pluſieurs Provinces de la Chine, & comme il y a apparence qu'ils ne cherchent point à faire des proſélytes ni à troubler l'Etat, on leur permet le libre exercice de leur Religion.

Sciences des Chinois.

Les ſciences auxquelles les Chinois ont coutume de s'appliquer ſont l'Arithmétique, l'Aſtronomie, la Géométrie, la Géographie, la Philoſophie naturelle & la Phyſique; mais les études dont ils font leur principal objet ſont la Grammaire, la Rhétorique, l'Hiſtoire & les Loix de leur pays, la Morale & la Politique.

Arithmétique.

Leur arithmétique eſt compoſée de quatre regles comme la nôtre, ſçavoir, l'addition, la ſouſtraction, la multiplication & la diviſion; mais elle n'a point de caracteres figurés. Pour faire leurs comptes, les Chinois employent un inſtrument fait d'une petite planche diviſée de haut en bas par douze baguettes paralleles, dans chacune deſquelles on paſſe ſept petites boules d'os ou d'yvoire, qui peuvent monter & deſcendre. Les baguettes ſont arrêtées au milieu de la planche par une ſéparation qui fait qu'on ne voit jamais que deux boules dans la partie d'en haut, pendant qu'il y en a cinq dans la partie inférieure. Les boules de cette derniere partie ne valent qu'une unité chacune; & les deux autres valent cinq l'une & l'autre. Les Chinois font leurs calculs en joignant, en ſéparant ou en ſupprimant ces boules; & ils paroiſſent ſupputer beaucoup plus promptement que nous ne faiſons avec nos caracteres.

Aſtronomie.

L'Aſtronomie que les Chinois prétendent avoir cultivée depuis la fondation de leur Empire, n'eſt pas auſſi approfondie qu'elle devroit l'être, ſi l'on conſidére la longueur du temps qu'ils ont étudié cette ſcience. Les Chinois, au rapport des Miſſionnaires, ont eu ſans interruption nuit & jour des Mathématiciens attentifs aux mouvements céleſtes, & leur aſſiduité à cet office a toujours

été regardée comme un devoir de si haute importance, que les loix puniſſoient autrefois de mort leur moindre négligence dans les obſervations aſtronomiques. On voit dans ces obſervations que les calculs des anciennes éclipſes ſont aſſez exacts, mais les nombres que les Chinois employent ſont obſcurs, & peu d'entr'eux les entendent maintenant. Le ſoin du calendrier & la diviſion des années en année ſolaire & lunaire regarde auſſi les Mathématiciens. Je n'entrerai dans aucun détail là-deſſus, parce que celà demanderoit de trop longues diſcuſſions.

Géométrie.

La Géométrie des Chinois eſt fort peu de choſe, & ils ne ſont pas plus verſés dans la théorie que dans la pratique ; s'ils entreprennent de réſoudre un problême, c'eſt moins par principes que par induction ; néanmoins ils ne laiſſent pas de meſurer leurs terres avec aſſez d'habileté, & ils en réglent les bornes fort exactement.

Géographie.

Les Chinois n'ont pas négligé, à ce qu'il paroît, la Géographie de leur pays ; mais dans les ſiécles précédents, ils étoient fort ignorants ſur celle des pays étrangers. Ils réduiſoient toutes les autres Régions du Monde à ſoixante douze Royaumes, qu'ils plaçoient au haſard, comme de petites iſles éparſes dans la mer. Les longitudes & les latitudes n'étoient point miſes en uſage pour diſtinguer ces Royaumes, & les Chinois leur donnoient des noms de mépris, regardant les habitants de ces pays comme des monſtres. Un Miſſionnaire Européen ſurprit beaucoup quelques lettrés, en leur montrant une Mappemonde, & les y laiſſant chercher eux-mêmes la Chine. Comme ils ne connoiſſoient point nos caracteres, la lecture ne pouvoit point leur ſervir, & ils jugerent que la partie orientale de la Mappemonde étoit la Chine, parce qu'ils crurent que l'Amérique étoit bien aſſez grande pour le reſte du Monde. Après avoir laiſſé quelques moments ces lettrés dans une idée qui répondoit à l'eſtime qu'ils faiſoient de leur pays, le Miſſionnaire leur expliqua ainſi la Mappemonde. *L'Hémiſphere que vous regardez*, leur dit-il, *contient l'Europe, l'Aſie & l'Afrique. Voici dans l'Aſie, la Perſe, les Indes & la Tartarie. Où eſt donc la Chine*, s'écria un des lettrés ? *C'eſt ce petit coin de terre*, lui répondit le Miſſionnaire, *& vous en voyez les bornes.* A cette expoſition les lettrés ſurpris ſe regarderent les uns les autres, & s'écrierent avec étonnement. *Que cela eſt petit !*

Architecture Chinoiſe.

Quoique l'architecture Chinoiſe ne ſoit nullement dans le goût de la nôtre, elle a quelque choſe d'agréable au premier aſpect, & la plûpart des bâtiments ſont faits avec aſſez d'art & de ſoin. Les ouvrages qui ſe font remarquer particulierement dans les villes ſont les murs d'enceinte, les portes, les tours, les Temples, &c. Les murs décrivent un quarré long, dont les angles regardent le plus ſouvent les quatre points cardinaux. L'élévation de ces murs & leur épaiſſeur font que, d'une part, on ne peut voir de dehors les édifices du dedans, mais que d'une autre, on peut marcher deſſus à cheval. La matiere dont ces murailles ſont conſtruites eſt de briques jointes, ou de pierres quarrées rapportées exactement. Chaque entrée d'une ville a deux portes, mais quand on a paſſé la premiere, on n'apperçoit la ſeconde qu'après s'être avancé un peu plus, parce qu'elle n'eſt pas vis-à-vis de l'autre. Sur ces deux portes on voit deux tours prodigieuſement hautes, ou deux pavillons qui ſervent comme d'arſenal ou de corps-de-

EMPIRE DE LA CHINE.

garde. Les arches ou voûtes de ces portes ſont de marbre & ſe font admirer par la hardieſſe & la ſolidité de l'ouvrage.

Tours des villes.

On voit, dans preſque toutes les villes, une ou pluſieurs tours qui ſe font également remarquer par leur élévation & par la beauté de leur architecture. Neuf étages compoſent quelques-unes ; les autres n'en ont que ſept ; & tous ces étages diminuent de hauteur par dégrés à proportion qu'ils s'élevent. Des fenêtres pratiquées tout autour à chaque étage font un coup d'œil extrêmement agréable, & le brillant du vernis qui couvre les toits prête encore de la beauté à ces bâtiments. Le plus fameux édifice de ce genre eſt celui de Nan-king, qui ſe nomme la *grande Tour*, ou la *Tour de Porcelaine*, & le P. du Halde en a donné la deſcription qu'il a tirée de celle du P. le Comte.

Temples.

La Chine eſt remplie de Temples que les Européens ont nommés Pagodes, & qui ſont conſacrés à quelque Divinité fabuleuſe. Ces édifices, qui pour la plûpart ſont bâtis ſur des montagnes, conſiſtent en pluſieurs bâtiments dont les uns ſont des portiques, les autres des ſalles & des pavillons. Ces derniers forment les coins des cours, & communiquent les uns aux autres par de longues galeries ornées de ſtatues de pierre & quelquefois de marbre. Les toits ſont fort éclatants par la beauté de leurs tuiles qui ſont vernies de jaune & de verd, & qui ſont accompagnées de dragons ſaillans des mêmes couleurs à tous les coins. Auprès de pluſieurs de ces Temples, il y a une grande tour qui ſe termine en dôme, dans lequel on monte, au moyen d'un bel eſcalier tournant. Le milieu de ce dôme eſt ſouvent un Temple quarré, enrichi d'ouvrages à la moſaïque, & dont les murs ſont garnis de figures d'animaux & de monſtres en relief. Telle eſt la forme la plus commune des Temples de la Chine, qui, ſuivant le rapport de pluſieurs Miſſionnaires, ſont au nombre d'environ quatre cent quatre-vingts.

Arcs de triomphe.

Les Arcs de triomphe, dont on rencontre pluſieurs dans chaque ville, ſont peu remarquables par leur magnificence, & la plûpart ſont groſſierement travaillés. Ils ſont preſque tous bâtis en bois, & ils n'ont preſque jamais plus de vingt ou vingt-cinq pieds de hauteur. Ils ſont chargés de figures d'hommes, d'antiques, de fleurs & d'oiſeaux en relief & à jour, & quoique ces ornements ſoient médiocres pour la beauté de la ſculpture, ils ſont détachés ſi proprement du corps de l'édifice, qu'il n'y a aucune confuſion dans le deſſein. En général, s'il y a de grands défauts dans les Arcs de triomphe des Chinois, on y trouve auſſi quelques beautés, & la maniere dont ils ſont placés dans les villes y répandent un certain agrément. On compte à la Chine plus de onze cents de ces monuments élevés à l'honneur des Princes, des hommes, & des femmes illuſtres, & des perſonnes renommées pour leur ſçavoir & pour leur vertu.

Entre les édifices publics, on peut compter les Salles bâties à l'honneur des Ancêtres, les bibliotheques, & les Palais des Princes & des Mandarins. Le nombre des ſalles, dont on vient de faire mention, eſt de plus de ſept cents, & leur grandeur & leur beauté excitent une certaine admiration. On compte à la Chine deux cent ſoixante-douze Bibliothéques, qui ont toutes été bâties à grands frais, & qui ne manquent ni de livres, ni d'ornements.

L'Empire contient trente-deux Palais de Princes du ſang conſtruits ſur le modele du Palais Impérial de Peking, & environ treize mille quatre cents hôtels ou grandes maiſons de Mandarins, outre ſix ou ſept cents mauſolées ou tombeaux fameux par leur architecture, & par la richeſſe de leurs ornements. A l'égard des hôtels des Mandarins, ils ſont bâtis & entretenus aux dépens de l'Empereur ; mais ils n'ont gueres plus de magnificence que les maiſons des ſimples Particuliers.

Ponts.

La quantité de canaux, dont la Chine eſt coupée ſurtout dans ſa partie méridionale, eſt cauſe que pour la commodité du public, on a bâti d'eſpace en eſpace des ponts qui ont trois, cinq ou ſept arches. Celle du milieu a quelquefois trente-ſix & juſqu'à quarante-cinq pieds de large, avec tant de hauteur que les barques paſſent deſſous ſans baiſſer leurs mâts. Les arches des côtés ont rarement moins de trente pieds de largeur & diminuent à proportion de hauteur. Le ſommet de toutes les arches eſt bien bâti, mais leur jambage eſt ſi étroit, que dans l'éloignement elles paroiſſent ſuſpendues en l'air. On voit auſſi dans ce pays des ponts d'une ſeule arche, qui eſt à demi circulaire, & formée de pierres cintrées, longues de cinq ou ſix pieds ſur cinq ou ſix pouces d'épaiſſeur. En général on ne peut refuſer ſon admiration, en conſidérant la ſtructure & la hauteur des ponts de la Chine, & comme le nombre en eſt fort grand, ils forment une perſpective fort noble & fort agréable dans les lieux où les canaux ſont en droite ligne.

Les autres parties des Mathématiques étoient totalement ignorées des Chinois avant l'arrivée de pluſieurs Voyageurs Européens dans leur pays, mais aujourd'hui ils en ont quelque connoiſſance, & s'appliquent à les augmenter. D'ailleurs ils commencent à perdre de leur orgueil naturel & prennent une idée plus favorable des Etrangers.

La Philoſophie naturelle & la Médecine ſont deux ſciences eſtimées par les Chinois, & ils les cultivent autant que leurs lumieres peuvent le permettre. La premiere a des principes pour expliquer la compoſition des corps, leurs propriétés & leurs effets ; & dans les divers ouvrages qui traitent de ces matieres, on trouve beaucoup de raiſonnements rafinés. Cependant les Chinois ne connoiſſent point l'anatomie ; & leur ignorance à cet égard eſt un obſtacle aux progrès de leur Médecine. Auſſi ont-ils des idées ſingulieres ſur la compoſition du corps humain, qui ſeroient trop longues à rapporter ici.

Muſique des Chinois.

Les Hiſtoires Chinoiſes parlent beaucoup de l'excellence de leur ancienne muſique, & les Chinois déplorent continuellement la perte des livres qui traitoient de cet art. Peut-être leurs regrets ſont-ils fondés, mais aujourd'hui la muſique eſt peu exercée, & n'a rien de magnifique. Elle eſt ſeulement employée dans les fêtes, les comédies, les mariages & en d'autres occaſions de cette nature ; & les Bonzes en font uſage aux funérailles. La beauté des concerts Chinois ne conſiſte point dans la variété des voix, ou dans la différence des parties, car ils chantent tous le même air. Ils aiment aſſez la muſique de l'Europe, pourvû qu'il n'y ait qu'une voix accompagnée d'inſtruments. Le contraſte de pluſieurs voix différentes, & celui des ſons

EMPIRE DE LA CHINE.

graves & aigus, des dieſes, des fugues, leur paroiſſent un déſordre confus qui choque leurs oreilles.

Inſtruments de la Muſique Chinoiſe.

Les inſtruments muſicaux que les Chinois ont inventés, & auxquels ils trouvent beaucoup de rapport avec la voix humaine, ſont au nombre de huit. Le métal, la pierre, les peaux d'animaux ſont employés dans la compoſition de ces inſtruments; mais il y en a pluſieurs qui ſont ſi peſants, que pour en tirer quelques ſons, il faut les poſer ſur des blocs de bois. Pour les inſtruments à cordes, dont il y a une grande quantité à la Chine, on ſe ſert de cordes de ſoie, & rarement de celles de boyaux. Toutes ces ſortes d'inſtruments n'ont pas plus de trois cordes, à l'exception d'un ſeul qui en a ſept, & qui eſt fort eſtimé par les Chinois. En effet, l'harmonie en eſt fort agréable, lorſqu'il eſt touché par une main habile. Les inſtruments à vent ſont auſſi en uſage à la Chine, tels que les fluttes, dont on diſtingue deux ou trois ſortes, & une machine compoſée de pluſieurs tuyaux, ce qui lui donne quelque reſſemblance avec nos orgues. Le ſon que rend cette machine plaît beaucoup, mais elle eſt ſi petite qu'elle ſe porte dans la main.

Poëſie.

On obſerve que les Chinois, comme preſque tous les autres peuples du Monde, ont cultivé la Poëſie avant toutes les autres ſciences. Ils ont eu pluſieurs Poëtes célebres qu'ils citent avec de grands éloges, mais pour bien connoître les beautés renfermées dans leurs ouvrages, il faut être parfaitement verſé dans la langue du pays, & on n'y parvient qu'avec du temps & une profonde étude. Les Poëtes Chinois paroiſſent avoir de l'enthouſiaſme; la plûpart de leurs expreſſions ſont allégoriques, & ils ſçavent employer les figures qui donnent de la chaleur & de la force au ſtyle & aux penſées.

L'arrangement des périodes & leur harmonie ne fait point, à la Chine, l'eſſence de leurs piéces d'éloquence. On remarque ſeulement de la chaleur dans les expreſſions, de la nobleſſe dans les métaphores, de la hardieſſe & de la juſteſſe dans les comparaiſons, & une conciſion vive & myſtérieuſe dans les maximes & les ſentences. Les Chinois ont un grand nombre de livres ſur toutes ſortes de ſujets, tels que l'agriculture, la botanique, les arts libéraux, militaires, & méchaniques, la philoſophie & l'aſtronomie; mais la fécondité de l'eſprit des Ecrivains Chinois éclate plus particulierement dans leurs hiſtoires, leurs comédies, leurs romans & leurs nouvelles. La préférence qu'on doit accorder aux romans Chinois ſur les nôtres, vient de ce que, loin de contenir des aventures d'amour, comme ceux d'Europe, ils ne ſont remplis que de maximes utiles à la réformation des mœurs & d'exhortations à la vertu, qui ſe trouvent jointes aux récits les plus amuſants.

Comédies.

Dans les comédies Chinoiſes, qui doivent être innombrables, puiſqu'il n'y a point de fête où l'on n'en repréſente quelqu'une, il ne faut pas chercher les trois unités d'action, de temps & de lieu, ni les autres réglés connues en Europe. Le même défaut exiſte dans les tragédies, qui ſont différentes ſeulement par leur diviſion en pluſieurs parties, auxquelles on peut donner le nom d'actes. La premiere partie eſt toujours une eſpece de prologue ou d'introduction.

EMPIRE DE LA CHINE.

Cérémonies Chinoises dans la société.

Les formalités cérémonieuses que les Chinois observent les uns envers les autres en toute occasion sont infinies. Ils ont des livres qui contiennent les régles de la politesse, & il y en a un extrêmement ancien qu'ils ont coutume d'apprendre par cœur. Ce livre est divisé en plusieurs articles dont chacun traite amplement de ce qui lui est propre, tel que les salutations communes, les visites, les présents, les fêtes & toutes les bienséances publiques ou particulieres. Le cérémonial est fixé pour les personnes de toutes sortes de rangs avec leurs égaux ou leurs supérieurs. Les Grands sçavent quelles marques de respect ils doivent à l'Empereur & aux Princes, & comment ils sont obligés de se conduire entr'eux. Les artisans mêmes, les payſans, & les gens de la plus vile populace observent les uns avec les autres certaines régles de politesse. Personne ne peut se dispenser de ces devoirs, ni faire plus ou moins que l'usage le demande.

La plûpart des formalités se réduisent à la maniere de faire la révérence, de fléchir les genoux & de se prosterner une ou plusieurs fois, suivant l'occasion, le lieu, l'âge ou la qualité des personnes, sur-tout lorsqu'on rend des visites, qu'on fait des présents & qu'on traite ses amis. La méthode ordinaire des salutations pour les hommes est de se coller les deux mains sur la poitrine & baisser un peu la tête en prononçant quelque mots respectueux ou d'affection. Lorsqu'un Chinois rencontre une personne à laquelle il doit beaucoup de déférence, il joint les mains qu'il leve dans cette situation; les baisse ensuite jusqu'à terre en courbant le corps à proportion. Si deux amis se rejoignent après une longue absence, ils marquent leur joye en tombant tous les deux à genoux, & penchant leur tête vers la terre; ils restent ainsi inclinés quelques moments. Les femmes accompagnoient autrefois leurs révérences, qui se font comme celles des Dames Européennes, de quelques mots obligeants; mais aujourd'hui on les a réduites à des révérences muettes, pour ne pas choquer, disent les Chinois, les regles de la bienséance.

Un usage constant parmi le peuple est de faire toujours prendre la premiere place au plus âgé de l'assemblée, à moins qu'il ne s'y trouve un Etranger. Alors ce dernier est mis à la place d'honneur. Rien n'est comparable au respect que les enfants ont pour leurs peres & leurs meres, & les écoliers pour leurs maîtres. Ils parlent peu, & se tiennent toujours debout en leur présence. D'ailleurs, l'usage les oblige, surtout au commencement de l'année & le jour de leur naissance, de les saluer à genoux, en frappant plusieurs fois la terre avec le front. Enfin les regles de la civilité ne s'observent pas moins dans les villages que dans les villes, & les termes qu'on employe en se saluant, soit à la promenade & dans les conversations, soit dans une rencontre, sont toujours humbles & respectueux.

Un article de la politesse Chinoise est de rendre des visites à son ami, ou à quelque supérieur, le jour de sa naissance, au commencement de la nouvelle année, aux fêtes, à la naissance d'un fils, & à l'occasion d'un mariage, d'une dignité, d'un voyage, &c. Ces visites, qui sont autant de devoirs pour tout le monde, sont ordinairement accompagnées de petits présents & de quantité de cérémonies, dont on est dispensé dans les visites communes & familieres.

EMPIRE DE LA CHINE.

Fêtes publiques.

Les devoirs de politeſſe ſemblent encore redoubler à la Chine, lorſque des Particuliers ſe donnent les uns aux autres quelques feſtins, ou lorſqu'il arrive des fêtes ou des réjouiſſances publiques. Il y a toujours dans l'année deux fêtes qui ſe célebrent avec une dépenſe extraordinaire. La premiere eſt celle du commencement de l'année, & l'autre eſt celle des lanternes. Par le commencement de l'année, les Chinois entendent la fin du douzieme mois, & vingt jours de la premiere lune de l'année ſuivante, & ce temps forme celui de leurs vacations. Alors on ceſſe la pourſuite de toutes ſortes d'affaires; on ſe fait des préſents mutuels; toutes les poſtes ſont arrêtées, & les Tribunaux fermés dans toute l'étendue de l'Empire. Cette fête porte le nom de clôture des ſceaux, parce que les petits coffres dans leſquels on met ceux de chaque Tribunal, ſont alors fermés avec beaucoup de cérémonies. Ces vacances durent un mois entier, & ſont un temps de joye, ſurtout pendant les derniers jours de l'année qui ſe célebrent fort ſolemnellement. Les Mandarins inférieurs rendent leurs devoirs à leurs ſupérieurs, les enfants à leurs peres, les domeſtiques à leurs maîtres, &c. & c'eſt ce qui s'appelle en langue Chinoiſe prendre congé de l'année.

La ſeconde fête eſt celle des lanternes, & on la célebre, comme je l'ai déjà dit, par des illuminations. Pendant les quatre jours que ces réjouiſſances doivent durer, tous les habitants de l'Empire riches & pauvres, à la campagne & dans les villes, ſur les côtes de la mer & ſur les rivieres, allument des lanternes peintes de différentes formes, & les ſuſpendent dans leurs cours, à leurs fenêtres & dans leurs appartements. Outre les illuminations, on donne d'autres ſpectacles pour l'amuſement du peuple. On voit ſur des eſpeces de théâtres dreſſés à deſſein, des figures de chevaux qui galopent, des vaiſſeaux à la voile, des armées en marche, des Rois avec leur cortége, des aſſemblées de danſe; & d'autres figures qui ſont remuées par des reſſorts. On y repréſente par de ſimples ombres des Princes, des Princeſſes, des ſoldats, des boufons & d'autres perſonnages de caracteres; mais rien ne prête tant d'éclat à la fête que les feux d'artifice qui s'exécutent dans toutes les parties de la ville. On prétend que les Chinois excellent dans cet art, & pluſieurs Miſſionnaires en parlent avec admiration.

L'opinion commune ſur l'origine de la fête des Lanternes eſt qu'elle fut établie, peu de temps après la fondation de l'Empire, par un Mandarin, qui ayant perdu ſa fille ſur le bord d'une riviere, ſe mit à la chercher, accompagné d'une foule de peuple portant des flambeaux & des lanternes. Il ne la trouva pas; mais pour immortaliſer les ſoins qu'il avoit pris, & les témoignages d'affection que le peuple lui avoit fait voir en cette occaſion, il inſtitua la fête des Lanternes. Les lettrés donnent une autre origine à cette fête. Ils prétendent qu'un Empereur ſe plaignant de la diviſion des nuits & des jours qui rend une partie de la vie inutile au plaiſir, fit bâtir un Palais ſans fenêtres, où il raſſembla un certain nombre de perſonnes des deux ſexes, & que pour en bannir les ténebres, il eut ſoin d'y faire entretenir une illumination continuelle de flambeaux & de lanternes, qui donna naiſſance à cette fête.

Mariages des Chinois.

Une des obligations les plus importantes de la vie, ſuivant les maximes Chinoiſes,

Chinoiſes, eſt le mariage, & dans ce pays un pere ſeroit déshonoré, s'il ne ſongeoit point efficacement à établir ſes enfants. Un fils aîné, à la mort de ſon pere, devient le tuteur de ſes freres, & quand même il n'auroit rien hérité non plus qu'eux, il doit travailler à les marier. Le choix d'une femme ne regarde jamais celui qui eſt deſtiné à l'épouſer; ce ſont toujours les peres ou les plus proches parents des jeunes Chinois qui font demander une fille, & qui reglent les conditions de ſon mariage. Ces conditions ſe réduiſent pour l'ordinaire à payer aux parents de la fille une certaine ſomme, afin qu'ils lui achetent des habits & tous les ornements néceſſaires. Cet uſage n'eſt pas le même parmi les Grands, les Mandarins, les gens lettrés, & généralement tous les riches; car ces derniers donnent communément une dot à leurs filles. Les Chinoiſes ſont inſtruites dès l'enfance à avoir un grand reſpect pour leurs meres & pour celles de leurs maris.

Les Chinois appréhendent tellement de mourir ſans poſtérité que, ſi la Nature ne leur accorde point d'enfants, ils feignent que leur femme eſt groſſe, & vont demander ſecrettement à l'Hôpital un enfant qu'ils font paſſer pour leur fils. Ce petit Etranger entre dans tous les droits des enfants légitimes, fait ſes études ſous le nom qu'il a reçu, & parvient au degré de Bachelier & de Docteur, privilége refuſé aux enfants qui ſortent ouvertement de l'Hôpital.

Comme les femmes ne paroiſſent jamais à la vûe des hommes, le mariage des filles ne ſe conclut que par le crédit de ſes parents, ou par le miniſtere de quelques vieilles femmes qui gagnent leur vie à ce trafic. Les familles engagent ces vieilles négociatrices à faire un rapport avantageux de la beauté, de l'eſprit & des talents de leurs filles; mais on ne compte guéres ſur leur témoignage, & lorſqu'elles en impoſent avec trop peu de retenue, elles ſont ſéverement punies. Auſſitôt que les articles ſont réglés, le contrat ſigné & les ſommes payées fidélement, on ne penſe plus qu'aux prépatatifs de la nôce, & on obſerve pluſieurs cérémonies. La premiere conſiſte à faire demander de part & d'autre les noms des deux parties, & elle eſt ſuivie des préſents qui ſe font entre les deux familles. Pluſieurs conſultent les jours fortunés pour le mariage qui ſont marqués dans le calendrier; & cet office appartient proprement aux parents de la fille. Elle reçoit elle-même des colliers, des bagues, des boucles d'oreilles & d'autres joyaux de cette nature, mais tous ces détails ſont abandonnés à des médiateurs, & ſe font par des lettres qui s'écrivent des deux côtés.

Le jour marqué pour la nôce, la jeune fille ſe met dans une chaiſe pompeuſement ornée, & eſt ſuivie de ceux qui portent ſa dot. C'eſt ordinairement une certaine quantité de meubles que ſon pere lui donne avec ſes habits nuptiaux, qui ſont renfermés dans des caiſſes. Un cortége d'hommes loués à deſſein accompagne la mariée le flambeau à la main même en plein midi. Des fifres, des haut-bois, des tambours précédent ſa chaiſe, & tous les parents & les amis de la famille la ſuivent. Un domeſtique de confiance eſt chargé de la clef de la chaiſe, afin de la remettre au mari ſeul qui attend ſon épouſe à la porte de ſa maiſon. Auſſitôt que la chaiſe eſt arrivée, le marié reçoit la clef des mains de celui qui en eſt porteur, & ſe hâte d'ouvrir la

EMPIRE DE LA CHINE.

chaiſe. Il juge alors de ſa bonne ou de ſa mauvaiſe fortune, c'eſt-à-dire, ſi la femme qu'il épouſe lui plaît, ou lui paroît déſagréable. Il arrive quelquefois qu'un mari mécontent de ſon partage, referme immédiatement la chaiſe & renvoye la fille avec tout ſon cortége, aimant mieux perdre tout ce qu'il a livré que de tenir ſon marché. Cependant ces accidents ſont fort rares. Lorſque la fille eſt ſortie de ſa chaiſe, elle marche devant ſon mari juſqu'à la ſalle d'aſſemblée, où elle commence par quatre révérences qu'elle adreſſe au *Tien*. Elle en fait quatre autres aux parents de ſon mari; après quoi elle eſt remiſe entre les mains des femmes de la fête, avec leſquelles elle paſſe le reſte du jour en réjouiſſances, tandis que le mari traite les hommes dans un autre appartement.

Les Chinois qui prennent des ſecondes femmes les reçoivent dans leur maiſon ſans autre formalité que celle de ſigner un écrit, par lequel ils promettent aux parents de ces femmes qu'ils auront des bontés & des égards pour leur fille. Ces ſecondes femmes dépendent abſolument de l'épouſe légitime, & doivent la reſpecter comme l'unique maîtreſſe de la maiſon. Les enfants qui naiſſent d'elles appartiennent auſſi à la premiere qui porte ſeule le nom de mere, & de laquelle ils ſont obligés de porter le deuil. Ils ne ſont pas ſoumis à cette loi à l'égard de leurs véritables meres; mais on voit peu d'enfants qui ſe diſpenſent de cette marque de tendreſſe & de reſpect pour celle de qui ils tiennent la naiſſance.

Les deux ſexes ont la liberté de ſe remarier après la mort de l'un, ou l'autre des deux époux. Un homme peut ſe marier avec ſa concubine; mais ces ſecondes nôces ſe font avec peu de cérémonies. Les veuves qui ont eu des enfants deviennent entiérement maîtreſſes d'elles-mêmes, ſans aucune dépendance de leurs parents; & malgré cette liberté elles prennent rarement un ſecond mari. Les femmes qui paſſent à de ſecondes nôces, ne ſont pas eſtimées, & la crainte de perdre leur réputation, eſt cauſe que pluſieurs femmes qui n'ont quelquefois été mariées que très-peu de temps, gardent tout le reſte de leur vie l'état de veuve.

Les mariages ne peuvent être caſſés, lorſque dans la célébration on n'a omis aucune des cérémonies d'uſage. Une femme qui abandonne ſon mari ſubit d'abord quelques corrections marquées par les loix, & eſt enſuite remiſe à ſon mari, auquel on donne la liberté de la vendre, ou de la garder. Les loix impoſent auſſi de rudes châtiments aux maris qui vendent ſecrettement leurs femmes, ou qui les proſtituent, & de même à tous ceux qui prennent quelque part à cette infamie. Si un mari abandonne ſa femme ſans aucune formalité, & ſans pouvoir juſtifier cette conduite, la femme peut, après trois ans d'abſence, porter ſa plainte aux Mandarins, afin d'obtenir d'eux la permiſſion de ſe remarier. Elle ſeroit punie avec beaucoup de rigueur, ſi elle ſe remarioit ſans prendre cette précaution. Le divorce eſt permis par la loi, dans des cas particuliers, tels que l'adultere, dont on voit peu d'exemples à la Chine; l'antipathie, la différence de tempéraments, l'excès de jalouſie, l'indiſcrétion, la déſobéiſſance, la ſtérilité, les maladies contagieuſes, &c.

Il y a des circonſtances qui empêchent la célébration du mariage, ou qui la rendent nulle; & ces cauſes ſont 1°. lorſqu'une jeune fille eſt promiſe à

un autre homme que celui qu'elle épouſe, & qu'elle eſt comme engagée avec le premier par des préſents mutuels des deux familles. 2°. Si à la place d'une belle femme, qu'on auroit fait eſpérer, on envoyoit une perſonne laide ou contrefaite, ou bien on ſubſtituoit une eſclave à une perſonne libre. 3°. Si un garçon & une fille ſont dans le temps du deuil de pere ou de mere, &c.

Groſſeſſe des femmes.

Lorſque les femmes ſe croyent enceintes, elles vont faire la déclaration de leur état au Temple de leurs Ancêtres, & après leur accouchement elles retournent au même lieu faire des actions de graces, & prier pour la conſervation de leurs enfants. Dès le moment de la naiſſance d'un enfant, on lui impoſe le nom de ſa famille, c'eſt-à-dire le nom commun à tous ceux qui deſcendent du même ayeul. Un mois après on donne un nouveau nom l'enfant, & ce nom que les Chinois appellent *nom de lait*, eſt ordinairement celui d'une fleur, d'un animal, ou de quelque autre choſe. Au commencement des études, un enfant reçoit de ſon maître un troiſieme nom, qu'il porte entre ſes condiſciples. Lorſqu'il eſt arrivé à un âge raiſonnable, il en prend un autre qui le fait connoître à ſes amis, & c'eſt celui qu'il conſerve & qu'il ſigne ordinairement au bas de ſes lettres. Enfin s'il parvient à quelque emploi conſidérable, il choiſit un nom convenable à ſon rang & à ſon mérite, & lorſqu'on parle de lui, il eſt de la politeſſe de ne lui en pas donner d'autre : ce ſeroit même une incivilité groſſiere de l'appeller de ſon nom de famille, à moins qu'on n'y fût autoriſé par la ſupériorité du rang.

Cérémonie funéraires.

Si l'on fait attention à la profonde vénération & au reſpect dans leſquels tous les Chinois ſont élevés à l'égard de ceux de qui ils tiennent la naiſſance, on ne ſera pas ſurpris d'apprendre que les Rituels preſcrivent avec la plus grande exactitude toutes les cérémonies qui regardent les morts, quand ils ſont chefs de famille. Tous les Chinois, de quelque ſecte qu'ils ſoient, pratiquent à peu de différences près les mêmes cérémonies après la mort de leurs parents. Ceux qui ſuivent les principes de Fo ou Foë, ont coutume d'appeller les Bonzes, lorſque la maladie met leurs parents en danger de mort. Ces Miniſtres de leur Religion ſe rendent auprès du malade avec de petits baſſins, des ſonnettes & d'autres inſtruments, dont ils font un bruit qui ſeroit ſeul capable d'accelerer le moment de la mort du malade. S'ils jugent qu'il n'y ait plus d'eſpérance, ils aſſurent que ſon ame eſt partie, & font pluſieurs extravagances pour la rappeller.

Parmi les Chinois de toute autre ſecte, ſi un homme approche de la mort, on le prend dans ſon lit & on le couche à terre, afin que ſa vie finiſſe où elle a commencée ; car on y poſe un enfant auſſitôt qu'il eſt né. Dès que le malade paroît expiré, on fait pluſieurs démarches pour engager ſon ame à rentrer dans ſon corps, & on attend ainſi pendant trois jours, après leſquels on ſe détermine enfin à mettre le corps dans le cercueil préparé. Les Chinois pouſſent ſi loin leur attention à ſe munir d'un cercueil pendant leur vie, qu'on les a vu quelquefois ſe dégarnir de tout pour en acheter un plus de vingt ans avant que de mourir. D'ailleurs ils ſont curieux d'en avoir de beaux ; & quand une fois ils en ont un ſuivant leurs déſirs, ils donnent un feſtin à leurs amis, & font de grandes réjouiſſances. On garnit les cercueils avec un petit matelas, une courte-pointe & des oreillers ; on couvre le mort

EMPIRE DE LA CHINE.

de ſes plus riches habits, & en le plaçant dans ſon cercueil, on met à côté de lui les marques de ſa dignité, des oiſeaux & pluſieurs autres choſes plus ou moins riches ſuivant les facultés de ceux qui lui ſurvivent.

Les devoirs ſolemnels que les Chinois rendent à leurs morts, durent l'eſpace de ſept jours, à moins qu'on ne les réduiſe à trois jours pour quelque raiſon ſolide. Dans cet intervalle le cercueil eſt expoſé dans le principal appartement ſur une eſtrade un peu élevée. On place devant cette eſtrade une table ſur laquelle eſt la repréſentation du mort, qui conſiſte en une ſtatue ou en une piece de bois ſculpté. Le nom & la dignité du mort ſont gravés ſur cette piece de bois, & de chaque côté on voit des ornements de fleurs, des parfums & des flambeaux de cire allumés. Ceux qui veulent rendre leurs devoirs au mort, le ſaluent en ſe proſternant & frappant pluſieurs fois la terre du front, vis-à-vis de la table ſur laquelle ils mettent enſuite les flambeaux de cire & les parfums qu'ils apportent en préſents. Pendant qu'ils font les cérémonies d'uſage, l'aîné des fils du défunt, ſuivi de ſes freres, ſort en rampant de deſſous un rideau tendu à côté du cercueil, & verſe des larmes, obſervant un lugubre ſilence. Ceux qui ont ſalué le mort, ſaluent auſſi ſes enfants, tandis que ſes femmes & ſes filles cachées derriere un rideau, pouſſent par intervalles des cris & des gémiſſements.

Lorſque les ſalutations ſont finies, chacun ſe leve & quelque parent éloigné du mort, ou quelque ami intime vêtu de deuil fait les honneurs de la maiſon, & conduit dans un autre appartement ceux qui ſont venus rendre les devoirs d'uſage au défunt & à ſes enfants. On a coutume de préſenter alors des fruits ſecs, du thé, ou d'autres rafraîchiſſements de cette nature. Ceux qui ſont trop éloignés de la maiſon du mort, ou qui ſe trouvent arrêtés par la maladie, envoyent un domeſtique avec leurs préſents & un billet de viſite, dans lequel leur excuſe eſt contenue. Les enfants du mort, ou au moins le fils aîné, doivent rendre viſite pour viſite; mais il ſuffit qu'ils ſe préſentent à chaque porte, ou qu'ils y envoyent un billet par les mains d'un domeſtique.

Le temps de tranſporter le cercueil au tombeau des Ancêtres de la famille du mort, n'eſt point fixé; car les enfants peuvent garder chez eux l'eſpace de deux ou trois ans le corps de leurs peres, & par cette conduite ils font éclater encore plus leur reſpect & leur tendreſſe. Cependant ils ſe deshonoreroient ſi au bout de quatre ans tout au plus, ils ne ſongeoient point à faire porter leurs peres au tombeau de la famille. Les tombeaux Chinois ſont hors des villes, la plûpart ſur quelque éminence. On plante ordinairement tout autour de pins ou des cyprès, & l'ombre de ces arbres environne les tombeaux, dont le plus grand nombre a la forme d'un fer à cheval. Ils ſont aſſez bien bâtis, proprement blanchis, & ſur la principale pierre eſt gravé le nom des familles à qui chaque tombeau appartient. Les pauvres n'ont point de bâtiments pour leurs tombeaux, ils ſe contentent de couvrir le cercueil de leurs parents, avec de la terre qu'ils élevent à ſix ou ſept pieds de hauteur en forme de pyramide.

Dès que le jour de l'enterrement eſt déterminé, on en donne avis aux parents & aux amis de la famille, qui ne doivent pas manquer de ſe rendre à l'aſſemblée. Le convoi funébre commence par des figures de carton por-

tées par des hommes loués exprès, & qui repréſentent des eſclaves, des tigres, des lions, des chevaux, &c. D'autres hommes ſuccédent marchant deux à deux, les uns chargés d'étendards, de banderolles & de caſſolettes remplies de parfums, d'autres jouant des airs lugubres ſur divers inſtruments de muſique. Dans quelques Provinces, on porte la repréſentation du mort au milieu du convoi avec ſon nom, & ſes titres écrits en gros caractéres d'or. Le cercueil ſuit immédiatement ſous un dais de ſoie violette en forme de dôme, avec des touffes de ſoye blanche & de riches broderies aux quatre coins. La machine qui ſoutient le cercueil eſt portée par des hommes, dont le nombre monte quelquefois juſqu'à ſoixante-quatre. L'aîné des fils, à la tête de ſes freres & de leurs enfants, s'avance à pieds couverts d'un ſac de chanvre & s'appuyant ſur un bâton, le corps penché comme s'il étoit prêt à s'abîmer de douleur. Il eſt ſuivi des parents & des amis tous en habits de deuil, & d'un grand nombre de chaiſes couvertes d'étoffe blanche, dans leſquelles ſont les femmes & les filles du mort qui percent l'air de leurs cris. A l'égard des funérailles des Grands, elles ſont d'une magnificence ſurprenante, & le cortége qui forme le convoi ſe monte quelquefois à quatorze, quinze & ſeize mille hommes.

La durée ordinaire du deuil pour un pere doit être de trois ans, mais cet eſpace de temps eſt ſouvent réduit à moins par une diſpenſe que l'Empereur ſeul peut accorder. La couleur déterminée pour marquer le deuil eſt le blanc, & depuis les Princes juſqu'aux plus vils artiſans, tous ont des habillements de la même couleur, bonnets, veſtes, robes, bas & bottes. Pendant le premier mois qui ſuit la mort d'un pere ou d'une mere, l'habit des enfants eſt un ſac de chanvre d'un rouge éclatant, qui eſt totalement ſemblable aux ſacs propres à ſerrer diverſes marchandiſes. La ceinture eſt une corde qu'on attache lâche, & le bonnet dont la figure eſt fort biſarre eſt auſſi de toile de chanvre. Pendant ſon deuil un fils, s'il a quelque dignité ou quelque emploi, ne peut en remplir les fonctions. Son ſiége pendant cet eſpace de temps eſt un tabouret revêtu de ſerge blanche, & ſon lit une natte de roſeaux près du cercueil. Il ſe retranche l'uſage du vin & de certains aliments, ſe diſpenſe d'aſſiſter aux fêtes, & ne fréquente point les aſſemblées publiques. Si quelque affaire importante l'oblige à ſortir de la ville, ce qu'il éloigne le plus qu'il lui eſt poſſible, il ſe renferme dans une chaiſe couverte de blanc. Durée du deuil.

C'étoit un uſage aſſez commun parmi les Tartares à la mort d'un homme, qu'une de ſes femmes ſe donnât la mort pour l'accompagner dans l'autre Monde, mais les Empereurs ont fait tout leur poſſible pour abolir cette coutume, & elle n'eſt plus obſervée que dans quelques endroits de la Chine. Les perſonnes riches ou de diſtinction, qui meurent éloignées de la Province dans laquelle ils ont pris naiſſance, exigent qu'on y tranſporte leur corps, & alors ſans une permiſſion expreſſe de l'Empereur, le convoi ne doit point traverſer les villes, mais paſſer hors des murs.

Le pays connu ſous le nom de la Chine, eſt ſitué entre le vingtieme & le quarante-deuxieme degré de latitude ſeptentrionale, & entre le cent dix-huitieme & le cent quarante-cinquieme degré de longitude, en y comprenant le Royaume de Corée. Ainſi ſa latitude eſt de vingt-deux degrés, & ſa longitude de vingt-ſept, ce qui fait plus de cinq cents lieues de longueur Topographie de la Chine.

EMPIRE DE LA CHINE.

& de largeur, en prenant ſa plus grande largeur & ſa plus grande longueur. Ses bornes ſont au Nord la Tartarie Chinoiſe; à l'Occident le Royaume de Tibet ou de Boutan & le grand deſert; au Midi le Royaume du Tonquin & l'Ocean, & à l'Orient l'Ocean.

Comme ce pays eſt fort étendu, l'air n'eſt pas le même dans toutes ſes parties. La partie du Nord eſt froide à cauſe du grand nombre de montagnes qui ſont toujours couvertes de neige. A l'Orient & à l'Occident du pays, le climat eſt aſſez temperé, mais au Midi il eſt fort chaud. Le terroir de la Chine eſt très-bon, & au moyen du travail aſſidu des habitants, il produit en abondance du bled, & d'autres grains, du vin, du maïs, du coton & toutes ſortes d'excellents fruits. Les pâturages y ſont d'une bonne qualité, & en conſéquence on y nourrit une grande quantité de beſtiaux. La mer & les rivieres fourniſſent auſſi diverſes eſpeces de poiſſons fort bons à manger.

Parmi les différents arbres qui croiſſent à la Chine, on remarque pour leurs propriétés une ſorte d'aloës & l'arbre-ſuif. L'aloës eſt de la hauteur & de la figure de l'olivier; il renferme ſous ſon écorce trois ſortes de bois, qui ne ſe reſſemblent nullement. Le premier eſt noir, compact, peſant, s'appelle *bois d'Aigle* & eſt fort rare : le ſecond qui ſe nomme *Calembouc*, eſt léger comme le liége, & le troiſieme qui eſt vers le cœur, & auquel on a donné le nom de *bois de Calamba*, eſt auſſi cher aux Indes que l'or même. Son odeur eſt délicieuſe, & c'eſt un excellent cordial dans l'épuiſement & la paralyſie. On ſe ſert des feuilles de cet arbre pour couvrir les maiſons, & on leur donne auſſi la forme d'aſſiettes. Les fibres des feuilles forment une eſpece de chanvre dont on fait de la filaſſe, & les pointes qu'on trouve ſur les branches tiennent lieu de clous, de dards & d'alenes. En arrachant les boutons de l'arbre, il en coule une liqueur vineuſe & ſucrée, qui ſe change quelque temps après en excellent vinaigre, & le bois des jeunes branches, quand on le mange, a le goût de citron confit. L'arbre-ſuif eſt de la hauteur à peu près des ceriſiers; ſa tête eſt bien arrondie, & ſes feuilles qui ont la figure d'un cœur, ſont d'un rouge vif & éclatant. La couleur, la chair, l'odeur & la conſiſtance de ſes fruits reſſemblent parfaitement au ſuif; auſſi les Chinois font-ils leurs chandelles avec ces fruits, comme nous faiſons les nôtres avec le ſuif.

Au Nord de la Chine on voit cette fameuſe muraille, dont la longueur eſt immenſe & le travail ſurprenant, parce qu'elle eſt bâtie non-ſeulement dans les plaines, mais auſſi ſur les montagnes & les rochers, où l'on peut à peine grimper. Elle eſt de diſtance en diſtance fortifiée de tours, & elle eſt preſque toute de briques arrangées avec beaucoup d'art. Cette muraille a été conſtruite pour arrêter les incurſions des Tartares; cependant elle n'a pû les empêcher de s'emparer de la Chine, dont ils ſont aujourd'hui poſſeſſeurs.

Le pays eſt arroſé par deux célébres rivieres, qui ſont le *Hoang* & le *Kiang*. Le Hoang ou la riviere jaune prend ſa ſource dans le grand déſert, au pays des Sifans à l'Occident de la Chine. Ce fleuve remonte d'abord vers le Nord, redeſcend enſuite du Nord au Midi, coule du côté de l'Orient, & ſe jette dans la mer au Nord de Nankin. Le Kiang ou la riviere bleue qui eſt très-poiſſonneuſe, prend ſa ſource au Midi des Sifans & au Nord-Eſt du Tibet, traverſe le milieu de la Chine d'Occident en Orient, & ſe jette dans

EMPIRE DE LA CHINE.

la mer du Sud au-deſſous de Nankin. La Chine a d'ailleurs un grand nombre de canaux avec des écluſes; mais le plus célébre eſt celui qu'on appelle le Canal Royal ou Impérial. Il a environ ſix cents lieues, & conduit les Voyageurs preſque ſans interruption de Peking à Canton.

Le fleuve Kiang diviſe la Chine en deux grandes parties, l'une ſeptentrionale qu'on nommoit autrefois Cathai ou Kitay, & qui renfermoit la partie voiſine de la Tartarie, & l'autre méridionale qui s'appelloit dans le même temps Mangy. La partie ſeptentrionale de la Chine contient ſix provinces, ſçavoir, 1°. d'Occident en Orient, le Chenſi; 2°. le Chanſi; 3°. le Petcheli; 4°. le Chantong ou Chanton; 5°. à l'Occident le Setchouen ou Souchouen, & 6°. au milieu le Honan.

La partie méridionale de la Chine renferme neuf provinces, ſçavoir; 1°. à l'Orient le Kianguan ou Nankin; 2°. au milieu le Houquan; 3°. le Kiangſi; 4°. au Sud-Eſt le Tchekian ou Chekian; 5°. le Fokien; 6°. au Sud le Quantong ou Canton; 7°. le Quanſi; 8°. au Sud-Oueſt le Kocitcheou ou Queicheou, & 9°. l'Iunnan ou Younan. On joint d'ailleurs à la Chine le Royaume de Corée qui en dépend en effet, & qui eſt au Nord-Eſt.

Provinces ſeptentrionales de la Chine.

1°. LE CHENSI.

La province de Chienſi qui eſt à l'Occident de la Chine, paroît la plus grande de cet Empire, & les Empereurs y ont fixé leur ſéjour pendant pluſieurs ſiècles. Le terrein eſt en partie uni, en partie montagneux, & dans les montagnes on nourrit beaucoup de bétail, ſur-tout des mulets. Les plaines de leur côté produiſent toutes ſortes de bons fruits & d'excellent bled. Les principales villes ſont Singan & Ngninhia ou Nimhia.

Singan capitale eſt une grande & belle ville, bâtie ſur la riviere de Hoei, ou Guei. Sa forme eſt celle d'un amphithéâtre, & elle contient beaucoup de beaux palais.

Ngninhia ſituée au Nord près de la grande muraille, n'eſt aujourd'hui qu'une fortereſſe, mais elle étoit autrefois la capitale de l'Empire d'Hia ou de Tangut, qui comprenoit une partie du Chenſi, & qui s'étendoit dans la Tartarie.

2°. LE CHANSI.

On trouve dans la province de Changi une grande quantité de montagnes; cependant le pays eſt fertile en excellent raiſin, dont on fait beaucoup de débit lorſqu'il eſt ſec. Taiyvan ou Tayven, capitale de cette province, eſt renommée par les riches étoffes & les tapis qu'on y fabrique.

3°. LE PETCHELI.

La province de Petcheli, qui eſt au Nord-Eſt, eſt une des moins fertiles de la Chine, & l'air y eſt aſſez froid. On y rencontre peu de bois, & parmi les montagnes dont elle eſt remplie, il y en a deux qui fourniſſent quantité de charbon de terre. Le terrein eſt nitreux & la pouſſiere en eſt très-incommode.

Peking.

La ville de Peking eſt la capitale de Petcheli & de tout l'Empire. On lui donnoit il y a quelques ſiecles le nom de Cambalu, qui ſignifie la demeure du Prince. Cette ville qui eſt fort étendue ſe trouve partagée en deux parties, qu'on nomme l'ancienne & la nouvelle; la derniere a été bâtie depuis l'invaſion des Tartares, & elle fait avec l'ancienne une figure fort irréguliere. Les deux parties qui ſont auſſi grandes l'une que l'autre, contiennent enſemble près de ſept lieues de tour. Les rues n'en ſont gueres propres, mais elles ſont droites & bordées de boutiques de marchands où ſe vendent toutes ſortes de marchandiſes.

4°. LE CHANTONG.

A l'Orient de la Chine eſt la province de Changtong, dont le terroir pro-

EMPIRE DE LA CHINE.

duit du bled & diverſes ſortes de fruits ; elle eſt entrecoupée de canaux, entre leſquels on admire le canal Impérial ou Royal, qui la traverſe toute entiere, ainſi que le Petcheli. Tſinan capitale de cette province eſt au Sud-Eſt de Peking, & fournit de très-beau verre.

5°. LE SETCHUEN OU SOUCHOUEN.

Les guerres des Tartares avoient déſolé la province de Setchuen, mais ces mêmes peuples ont travaillé à la rétablir, & elle eſt maintenant entierement remiſe de ſes pertes. On en tire du mercure, de l'étain, du vin, du bled, des fruits & de la ſoye en abondance. Sa capitale nommée Tchington eſt ſituée ſur le Kiang. Les différents bras de ce fleuve dont elle eſt entrecoupée la rendent fort commerçante.

6°. LE HONAN.

Le Honan que les Chinois appellent le *Jardin de l'Empire*, a en effet un terroir gras & fertile, & jouit d'un air doux & temperé. Le riz & le bled y croiſſent abondamment, & on y cultive d'excellents fruits. Elle a pour capitale la ville de Caifong, ſituée ſur le fleuve Honan. Cette ville autrefois riche & puiſſante a été preſque entierement ſubmergée par les eaux en 1643. parce que l'Empereur qui regnoit alors avoit fait percer une digue, pour faire périr un Prince rebelle. Ce Prince fut noyé, mais il entraîna dans ſa perte un ſi grand nombre de Chinois, que l'Empereur eut lieu de ſe repentir de s'être trop abandonné à ſon reſſentiment. On a depuis ce temps rebâti une nouvelle ville près de l'ancienne.

Provinces méridionales.

1°. LE KIANGNAN OU NANKIN.

La province de Kiangnan ou Nankin, eſt très-fertile en bled, en ſoye, en coton, & ſes habitants ſont fort civils & propres aux ſciences les plus abſtraites. Nankin capitale de cette province eſt ſituée ſur le Kian ou Rivrere bleue, preſque à ſon embouchure dans le golphe de Nankin. On prétend que c'eſt une des plus grandes villes du Monde, & en conſéquence on lui donne douze lieues de tour, ſans compter ſes vaſtes fauxbourgs. Depuis que les Empereurs n'y font plus leur réſidence, elle eſt conſidérablement déchue de ſon ancien éclat. D'ailleurs le Palais Impérial qu'elle renfermoit & qui étoit auſſi ſuperbe que celui de Peking, a été brûlé lorſque les Tartares ſe rendirent maîtres de la Chine. Nankin d'un autre côté l'emporte ſur Peking par le nombre de ſes habitants & par l'avantage de ſon commerce, que ſa ſituation & la commodité de ſon port facilitent beaucoup. Cette ville a une garniſon de quarante mille hommes, & les Médecins de la Chine y ont leur principale Académie. La fertilité de ſon terroir & la multitude des canaux dont elle eſt arroſée, relevent encore ſingulierement ſon mérite.

2°. LE HOUQUANG

Au centre de l'Empire on rencontre la province de Houguang, traverſée par le Kiang. On donne à cette province le nom de *Grenier de l'Empire*, parce que le bled y croît & ſe multiplie d'une maniere ſurprenante. Sur le Kian eſt bâtie Vontchan capitale de la province, grande & belle ville.

3°. LE KIANGSI.

La province de Kiangſi eſt célebre par la porcelaine qu'on y fait, & qui ſe tranſporte même au Japon où elle eſt eſtimée. Il y a auſſi dans cette province des mines d'or, d'argent & de plomb, & ſes habitants ſont connus particulierement par leur caractere avare & intéreſſé. Nantchang ſa capitale eſt une ville très-marchande, & renommée par le grand nombre de lettrés qui y demeurent.

4°. LE TCHEKIANG.

La beauté du terroir & la douceur du climat de la province de Tchekiang l'ont fait appeller communément le Paradis de la Chine. Ses agréments viennent ſur-tout

ſurtout du grand nombre de canaux dont elle eſt entrecoupée. On voit dans cette Province beaucoup de mûriers, & on y éleve une quantité prodigieuſe de vers à ſoye. A l'embouchure du Cienton eſt Hangtcheou, capitale du Tchékiang.

5°. Le Fokien.

Le Fokien eſt une Province remplie de montagnes, mais fort abondante en riz. Fontcheou ſa capitale eſt une très-grande ville, floriſſante par ſon commerce avec les Européens, les Japonois & les Indiens.

Vis-à-vis de la Province de Fokien, on apperçoit l'Iſle Taïouan ou Formoſe, qui eſt préciſément ſous le Tropique du Cancer. Elle a appartenu aux Portugais, de la domination deſquels elle a paſſé ſous la celle des Hollandois, qui à leur tour en ont été chaſſés en 1661. par les Chinois. Une chaîne de montagnes diviſe l'Iſle en deux parties, l'une orientale, & l'autre occidentale. La premiere eſt habitée par des Naturels du pays, que les Chinois regardent comme ſauvages, mais qui ſont originaires de la Chine. La partie orientale eſt peuplée par les Chinois, qui ont forcé les Hollandois à ſe retirer. Toutes les choſes néceſſaires à la vie croiſſent facilement dans cette Iſle, où l'air eſt ſain & agréable. En 1721. les anciens habitants, ſollicités, à ce qu'on imagine, par les Hollandois, tenterent de ſecouer le joug Chinois. Leur entrepriſe n'eut aucun ſuccès, & les Chinois ſont aujourd'hui tranquilles poſſeſſeurs de l'Iſle, qui a pour capitale une ville nommée Taïouan. Cette ville eſt défenduc par une bonne fortereſſe que les Hollandois ont bâtie, & à laquelle ils ont donné le nom de Fort de Zélande. Il y a actuellement un Gouverneur Chinois avec dix mille hommes de garniſon.

6°. Le Quangtong ou Canton.

Dans le Quangtong ou Canton, Province très-fertile & fort commerçante, on trouve des mines d'or, des pierres précieuſes, de l'yvoire & du bois odoriférant, dont on fait toutes ſortes d'ouvrages. Quangtcheou que les Européens appellent Canton, eſt la capitale de cette Province. Cette ville eſt ſituée au fond du golphe de Ta; elle a un port avantageux & eſt bien peuplée.

Sous le gouvernement de Canton il y a pluſieurs Iſles, dont les principales ſont Haman, Sancian & Macao.

L'Iſle de Haman qui a environ ſoixante lieues de circuit eſt aſſez fertile, & eſt habitée, partie par les Chinois établis ſur les côtes, & partie par des Sauvages fixés dans l'intérieur de l'Iſle. Ces Sauvages ſont libres & indépendants. Dans la partie qu'ils occupent il y a des montagnes qui renferment des mines d'or & d'argent, mais ces peuples ne les connoiſſent pas, ou négligent d'en profiter; ils ſe contentent de ramaſſer l'or qui eſt dans le ſable des rivieres, & ils l'échangent avec les Chinois leurs voiſins pour du ſel & des habits. L'Iſle de Hainan a pour capitale une grande ville marchande & bien peuplée, qu'on appelle Kiuncheou.

L'Iſle de Sancian ou Sanchan, que les Chinois nomment Changt-chuenchan, eſt fameuſe par la mort de Saint François Xavier, qui y aborda dans l'année 1552. en allant prêcher l'Evangile aux Chinois.

Dans l'Iſle de Macao, la capitale porte le même nom. C'eſt une ville fort belle & fort commerçante, dont les Portugais ſont maîtres, quoiqu'ils reconnoiſſent la Souveraineté de l'Empereur de la Chine ſur l'Iſle de Macao, & qu'ils lui remettent les droits d'entrée & de ſortie qui lui ſont aſſignés.

EMPIRE DE LA CHINE.

Les ſervices que les Portugais ont rendus aux Chinois contre un Pirate qui avoit aſſiégé Canton, leur ont valu la permiſſion de s'établir dans l'Iſle de Macao.

7°. LE QUANGSI.

La Province de Quangſi produit abondamment du bled, du bois de Sapao, qui eſt propre à la teinture, & de la canelle, qui a une odeur plus forte & plus agréable que celle de Ceylan. De plus on trouve dans cette Province des mines d'argent & de cuivre. Dans Queiling ſa capitale, bâtie ſur le Ta, on fait la plus belle encre de la Chine.

8°. LE KOEITCHEOU OU QUEICHEOU.

Le Koeitcheou eſt une grande Province, mais médiocrement peuplée. On y trouve des mines de cuivre, d'étain & de mercure, & la Chine s'y fournit des meilleurs chevaux qu'il y ait dans l'Empire. Koeichang ou Queyan, capitale, eſt l'endroit le plus habité de toute la Province, ſans doute parce que ſon territoire eſt plus uni.

9°. LE YUNNAN OU YOUNAN.

Le climat de la Province de Yunnan ou Younan eſt fort tempéré, & le terroir eſt très-fertile. Les montagnes de cette Province ont des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de pierreries & ſur-tout de rubis. La capitale, qui porte le même nom, eſt une ville dans laquelle il ſe fait un grand commerce d'étoffes de ſoye, & on y fabrique les plus beaux tapis de la Chine.

LA CORE'E.

La Corée eſt une grande preſqu'iſle dont l'étendue n'a point encore été déterminée par de bonnes cartes ; mais qui eſt ſituée entre la Chine & le Japon. Du côté du Nord elle eſt contigue à cette partie de la Tartarie Chinoiſe qu'on appelle le pays des Mantcheoux, & elle s'y joint par une montagne haute & vaſte, qui ſeule l'empêche d'être une iſle. Les bornes de la Corée ſont, du côté de l'Oueſt, la Province de la Chine, qui ſe nomme Quangtong, dont elle n'eſt ſéparée que par une baye, qui eſt le paſſage ordinaire de la Chine dans la Corée ; & du côté de l'Orient & du Midi, l'Océan. Au reſte, les bancs de ſable & les rochers qui environnent les côtes de ce pays en rendent l'accès fort difficile du côté de la mer.

On diviſe ce Royaume en huit Provinces qui contiennent environ trois cent ſoixante villes, outre quelques châteaux & Places fortes qu'on bâtit ordinairement ſur des éminences. Le P. Regis ne compte que cent cinquante villes dans la Corée, & il dit que ſa capitale ſe nomme King-ki-tao. Le pays eſt arroſé par deux fleuves conſidérables, nommés l'un Yalu & l'autre Tumen. Ils prennent tous les deux leur ſource dans la haute montagne qui joint la Corée au continent de la Tartarie Chinoiſe, & l'un coule à l'Oueſt, tandis que l'autre traverſe les contrées du côté de l'Eſt.

Le climat eſt exceſſivement froid dans les parties ſeptentrionales de la Corée, & les neiges y tombent quelquefois dans une telle abondance, qu'on eſt obligé de pratiquer des routes par-deſſous pour aller d'une maiſon à l'autre. Le riz en conſéquence ne peut croître dans cette contrée, & comme on n'y recueille point non plus de coton, le peuple n'a pour vêtement que de groſſes toiles de chanvre & des peaux de brebis. Les autres parties du pays jouiſſent d'un air plus tempéré, & la terre y produit toutes les choſes néceſſaires à la vie, telles que du riz, du millet & d'autres grains, du coton, du chanvre & de la ſoye.

La Corée eſt gouvernée par un Roi tributaire & entierement dépendant

de la Chine depuis pluſieurs ſiécles. Les Coréens paſſent même pour originaires de la Chine, & ils en ont en effet la langue, la maniere d'écrire & la forme du Gouvernement. Ils ſont Idolâtres & ſuivent la même doctrine que celle qui eſt prêchée par les Bonzes à la Chine & au Japon. EMPIRE DU JAPON.

On trouve dans ce pays des mines de fer, de plomb & d'argent, des peaux de tigres, de martres & de caſtors ; beaucoup de beſtiaux de toute eſpéce, & quantité d'oiſeaux domeſtiques & ſauvages. Les Kaïmans ou crocodiles ſont très-communs dans les rivieres. Leur dos eſt à l'épreuve du mouſquet, mais la peau de leur ventre eſt fort tendre. Ils ont la tête large, le muſeau allongé comme celui d'un pourceau, la gueule fendue juſqu'aux oreilles, l'œil petit & vif, les dents blanches & fortes. Lorſque ces animaux mangent, ils ne remuent que la mâchoire ſupérieure, & l'épine de leur dos eſt compoſé d'un long tiſſu de vertebres. Ils ont des griffes aux nageoires, & leur queue eſt auſſi longue que le reſte de leur corps. Outre ces animaux, on rencontre dans la Corée quantité de ſerpents & de reptiles venimeux.

CHAPITRE XXVI.

EMPIRE DU JAPON.

L'ORIGINE des Japonois nous eſt inconnue ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils ſont en général des Coréens & des Tartares qui ont été policés par quelques Colonies Chinoiſes. Les Japonois ont été longtemps barbares & ſans Rois, puiſque dans leurs chroniques ils adoptent les anciens Empereurs de la Chine, quoique le Japon (1) ne fût point alors ſoumis aux Chinois. L'ancienne hiſtoire du Japon eſt un mélange de fables & les Japonois prétendent être d'une origine auſſi ancienne que celle du pays.

En général les Japonois ſont d'une taille médiocre, & ils ont la tête groſſe & les jambes fort courtes. Leur teint eſt olivâtre, leurs yeux ſont petits & enfoncés, leur nez eſt ordinairement écraſé & leurs levres ſont aſſez épaiſſes. D'ailleurs ces peuples ſont adroits, robuſtes, patients dans les travaux & extrêmement magnifiques dans l'occaſion, quoique fort économes dans le particulier. La bonne foi, la franchiſe, le déſintéreſſement & la valeur ſont des vertus communes chez les Japonois ; mais ils mépriſent ſouverainement les Etrangers, ſont fort ſuperſtitieux, vindicatifs, défiants, cruels & débauchés. Les femmes, ſuivant le rapport de quelques Voyageurs, ont la réputation d'être aſſez belles, & on aſſure qu'elles ſont fort vertueuſes & très-attachées à leurs maris. Figure & caractere des Japonois.

L'habillement Japonois eſt preſque ſemblable à celui des Chinois, ſoit pour les hommes, ſoit pour les femmes. Les hommes d'un rang diſtingué Habillements.

(1) Ce mot, corrompu de deux monoſyllables Chinois Ge-puen, ſignifie l'origine ou le lieu du lever du Soleil.

EMPIRE DU JAPON.

portent des éventails qu'ils attachent à leur ceinture, & dont ils ſe ſervent quelquefois en marchant. Les gens du peuple ont les pieds & les jambes nuds en été, & ils mettent des bottines & des ſandales de cuir, de jonc ou de bois dans les autres temps. Tous les Japonois portent des chapeaux de paille ou de jonc, lorſqu'ils voyagent ou qu'ils vont à la guerre; mais dans tout autre cas ils n'ont que des bonnets minces, peu profonds, d'une matiere dure & proprement verniſſés. Les perſonnes d'une certaine diſtinction ſe raſent le haut du front & laiſſent croître le reſte de leurs cheveux, tandis que le petit peuple au contraire porte ſes cheveux ſur le devant de la tête & coupe les autres, à l'exception d'une ſeule touffe à la maniere des Chinois. Les Dames Japonoiſes vivent dans une grande retraite, & ſi elles ſe trouvent dans l'obligation de recevoir des viſites d'hommes, ce qui arrive rarement, elles ſe couvrent d'un voile qui leur cache le viſage, & quelquefois tout le corps. Elles ſortent peu, mais toujours en grand cortége, & preſque jamais à pied.

Nourriture des Japonois.

Les mets ordinaires des Japonois ſont le riz, dont ils font une eſpece de pain, la chair de poiſſon, & ſur-tout beaucoup de coquillages, toutes ſortes de plantes & de racines cuites dans l'eau & aſſaiſonnées d'une ſorte de ſauce, & enfin des ſucreries en pâte ou autrement. Ces peuples, par principe de Religion, s'abſtiennent de la chair du quadrupede & des volailles, à l'exception du daim & de quelques oiſeaux ſauvages. La boiſſon qu'on prend dans les repas eſt du thé, du *Sacki*, eſpece de bierre forte, & une liqueur qui ſe fait avec le jus qu'on exprime des prunes. Dans les repas de cérémonie, chaque convive a ſa table particuliere, & ces tables qui ſont baſſes & étroites, ne ſont jamais couvertes de nappes, mais très-proprement verniſſées, & on a un ſoin particulier de les entretenir toujours nettes & luiſantes. La muſique accompagne ordinairement ces repas, qui ſont moins gais qu'on ne devroit le penſer; & cela à cauſe du cérémonial auquel chacun eſt aſſujetti. Cependant on aſſure que les Japonois, qui ont pris cet uſage des Chinois, paroiſſent beaucoup moins gênés qu'eux dans leurs politeſſes envers leurs convives. Il en eſt de même dans les viſites qu'ils ſe rendent les uns aux autres; ils font de grandes démonſtrations de reſpect en s'abordant, en prenant un ſiége & en ſe retirant; mais ce cérémonial ſe fait d'un air aiſé, & les préſents qui terminent les viſites s'offrent avec nobleſſe.

Edifices & maiſons des Japonois.

Les maiſons Japonoiſes, qui ſont toutes baſſes, étroites, bâties ſeulement de chaux & de terre, n'ont que le rez-de-chauſſée & tout au plus un étage au-deſſus qui ſert de magaſin ou de grenier. Les fenêtres ne ſont point du côté de la rue, de ſorte que la façade des maiſons bourgeoiſes n'offre à la vûe qu'une porte pratiquée dans le mur: les maiſons d'artiſans ſont plus gaies, parce qu'elles ont ſur la rue des boutiques ouvertes dans leſquelles on voit travailler les ouvriers, ou pluſieurs eſpéces de marchandiſes étalées. Tout l'édifice d'une maiſon porte ſur un certain nombre de pilliers, augmenté ou diminué ſuivant l'étendue qu'on veut donner au bâtiment. Il n'a proprement de murs que ceux qui ſervent de clôture, car la ſéparation des appartements ne ſe fait qu'avec des paravents ou de petits treillis. Les ouvertures des fenêtres ſont bouchées par des chaſſis de papier

qui, en donnant du jour aux appartements, les garantiſſent des injures de l'air. Quelques-uns ajoutent à ces chaſſis des volets poſtiches, qu'ils appliquent pendant la nuit, & qu'ils retirent au lever du ſoleil. Les ſoins que prennent les Japonois de renouveller l'air de leurs maiſons, en ouvrant toutes leurs fenêtres, & en ôtant tous les paravents, les rendent beaucoup plus ſaines que les nôtres. D'ailleurs l'intérieur de toutes les maiſons eſt peint d'un bout à l'autre, verniſſé & nettoyé avec beaucoup d'attention. La propreté & le brillant de ce vernis ſont le principal ornement des maiſons; car on n'y trouve rien de remarquable, ni pour l'architecture, ni pour la beauté des meubles, qui conſiſtent ſeulement dans des nattes, des tapis, des paravents, des cabinets ou coffres de divers genres, & ſur-tout en deux eſpéces d'armoires qui ont des noms particuliers.

La vaiſſelle dont les Japonois ſe ſervent dans leurs repas & les vaiſſeaux néceſſaires pour apprêter les mets, ſont rangés en ordre dans un appartement particulier qui eſt la cuiſine. Au milieu de cette cuiſine il y a un grand fourneau, dont la fumée s'évapore par une ouverture proportionnée qu'on fait au plafond. Dans les appartements deſtinés à recevoir compagnie, on fait au milieu du parquet une ouverture ſemblable revêtue de maçonnerie, & on la remplit de braiſe allumée lorſqu'on veut ſe chauffer. Quelquefois on poſe ſur cette ouverture une table couverte d'un ample tapis, dont chacun met les bords ſur ſes genoux. Dans les chambres où il n'y a point de foyer, on ſe ſert de poëles de cuivre ou de terre, qui ſont pleins de braiſe allumée ou de cendres chaudes.

Derriere les maiſons, on voit une cour dans un coin de laquelle on ménage aſſez de terrein pour y ſemer des fleurs ou des plantes utiles, qu'on cultive avec ſoin. Au fond de la même cour, il y a une chambre de bains & quelquefois une autre ſalle voûtée, avec des murailles de pierre ou de terre graſſe, pour y tranſporter, en cas d'incendie, les meubles les plus précieux. On trouve toujours deux cuves dans la ſalle des bains. L'une eſt pour l'eau chaude, & l'autre pour l'eau froide, & tout auprès eſt une étuve, ou plutôt une eſpece de caveau haut de trois ou quatre pieds. La propreté naturelle aux Japonois les fait ſonger à avoir toujours une ſalle de bains, dans laquelle ils vont preſque tous les jours ſe laver le corps.

On vient de voir quelles ſont les maiſons des Particuliers, qui, comme je l'ai dit, n'ont rien de remarquable que leur propreté, & une diſtribution aſſez commode pour les appartements. Les maiſons des Grands ne ſont pas à beaucoup près auſſi ſimples; elles ont de vaſtes appartements, des cours ſpacieuſes, & de magnifiques portes précédées de perrons de bois d'une belle ſtructure, & proprement verniſſés.

Les Palais, qui ſervent à loger les Princes & les Grands de l'Empire, ſoit dans leurs Etats héréditaires, ſoit dans leurs Gouvernements, reſſemblent à des citadelles & occupent un fort grand terrein. Ils ſont fermés d'une triple enceinte de murailles, & placés ordinairement à l'extrémité des villes. Le logement du Gouverneur ou du Prince eſt toujours dans l'enceinte la plus intérieure, & il conſiſte dans une tour quarrée, conſtruite de pierres polies d'une grande blancheur. Cette tour a trois étages, qui ſont chacun ſurmonté d'un petit toit; par conſéquent le troiſieme étage eſt

EMPIRE DU JAPON.

moins étendu que le ſecond, & celui-ci moins que le premier. Dans la ſeconde enceinte ſont pluſieurs bâtiments deſtinés à loger les principaux Officiers du Prince ou du Gouverneur. L'enceinte la plus extérieure ſert d'habitation aux ſoldats de la garde, aux domeſtiques ſubalternes, & à tous ceux qui ſont attachés au ſervice du Prince. Dans les eſpaces vuides des trois enceintes, on ſeme du riz & d'autres grains, & on fait auſſi des jardins d'agrément, qui ſont diſpoſés de façon qu'ils plaiſent aſſez au premier coup d'œil.

Les Temples des Japonois ſont d'une architecture toute différente de celle des autres édifices du pays, & ils ne ſe reſſemblent pas même entr'eux; car leur forme varie ſuivant les Divinités qu'on y adore. Ceux qui ſont les plus remarquables par leur ſtructure & leurs ornements, ſont preſque ſemblables à ceux des Chinois; c'eſt-à-dire qu'ils conſiſtent pour la plûpart dans une grande tour terminée en dôme, & bâtie ſur un maſſif de briques, haut de dix à douze pieds, & aſſez large pour former une terraſſe tout autour. L'intérieur des Temples eſt garni d'un grand nombre de ſtatues, parmi leſquelles il y en a quelques-unes de coloſſales, & ces mêmes Temples en dehors ſont environnés de ſuperbes Monaſteres peuplés par des Bonzes ou par d'autres Miniſtres de la Religion.

Les autres édifices qu'on remarque au Japon ſont les ponts & les hôtelleries. Les ponts, qui ne ſont gueres que de bois, ſont néanmoins bâtis ſolidement, & on les entretient avec tant de ſoin qu'ils ont toujours un air de propreté & même de nouveauté. Il y a, des deux côtés des parapets, revétus par intervalles de baluſtrades, éloignées d'une toiſe l'une de l'autre. Les hôtelleries ſont des maiſons fort vaſtes qui n'ont qu'un ſeul étage, mais dont la profondeur va quelquefois juſqu'à quarante toiſes. Dans cette étendue, on trouve diverſes ſortes de logements, ſuivant ſa qualité; c'eſt-à-dire que les perſonnes de diſtinction ſont placées dans un bâtiment très-propre au fond de la cour, pendant que leurs domeſtiques ou les gens du commun habitent un corps de logis ſombre & aſſez mal-propre, ſitué ſur le devant de la maiſon & auprès de la cuiſine. Outre ces hôtelleries on rencontre de diſtance en diſtance de petits cabarets, dans leſquels les Voyageurs trouvent du thé, une eſpéce de biere, des gâteaux, des poiſſons rôtis ou marinés, des légumes, des confitures & d'autres rafraîchiſſements.

Commodités pour voyager au Japon.

Pluſieurs choſes contribuent à rendre les voyages commodes au Japon. D'abord à l'extrêmité de chaque Province, & même de chaque petit diſtrict, il y a une colomne de bois ou de pierre placée ſur le grand chemin avec une inſcription, qui apprend aux Voyageurs le nom & la diſtance des Provinces & des villes voiſines. Dans les grandes routes, on voit de chaque côté un rang de ſapins bien alignés & bordés d'un foſſé pour l'écoulement des eaux. Les payſans de chaque diſtrict ſont chargés d'entretenir la propreté des chemins, & lorſque quelques grands Seigneurs voyagent, on a l'attention de ſabler les chemins par leſquels ils doivent paſſer. On ne peut s'empêcher d'être ſurpris de voir le cortége qui accompagne ordinairement les Gouverneurs des villes Impériales; cependant au moyen des fourriers qu'on fait partir quelques jours d'avance, tout le cortége ſe trouve logé aſſez commodément & ne manque de rien des choſes néceſſaires,

Empire du Japon.

Pour la commodité des Voyageurs, il y a dans tout l'Empire des poſtes qui ne ſont, tout au plus, qu'à quatre milles de diſtance l'une de l'autre. Le prix des chevaux y eſt taxé, non ſuivant la diſtance des lieux, mais ſelon que les chemins ſont bons ou mauvais, & que les fourages ſont plus ou moins chers dans le canton. Dans toutes les poſtes il y a des courriers établis pour porter les édits, les lettres & généralement toutes les dépêches de l'Empereur. Les poſtes appartiennent en propre au Seigneur de chaque diſtrict, & on y trouve non ſeulement les chevaux, mais des valets de louage, des guides & des porteurs de *Cangos* & de *Norimons*, eſpéces de chaiſes de voyage, dont on ſe ſert auſſi dans les villes pour aller d'une maiſon dans une autre éloignée. Les Japonois ne font gueres uſage de ces chaiſes, car ils voyagent plus communément à cheval; & leur maniere de s'y tenir leur eſt tout-à-fait particuliere. Ils n'ont point les jambes pendantes comme les Européens, & une grande partie des Aſiatiques, mais ils portent leurs jambes croiſées ou allongées ſur le col du cheval. Cet animal, au lieu de fers, a aux pieds un ſabot de paille treſſée & cordonnée, qui s'attache avec des cordes de même matiere.

Les voitures, dont les Japonois ſe ſervent pour naviger ſur les rivieres & le long des côtes, ſont des barques de différentes grandeurs & de diverſes formes, ſuivant leur uſage & leur deſtination. On traverſe pluſieurs rivieres, ſur des bacs dont la conſtruction eſt particuliere, & en même temps avantageuſe. Le fond de ces bacs eſt plat, & plie avec tant de facilité que s'il vient à toucher ſur le ſable il ne s'y engrave pas, mais il gliſſe facilement par deſſus. Tous les batteaux de tranſport, ainſi que les barques particulieres, vont à la rame & ont deux ponts, dont l'un eſt plat & fort bas, tandis que l'autre renferme une cabane aſſez exhauſſée, qui, au moyen des paravents, paroît contenir pluſieurs chambres. Les gondoles de plaiſir ſont ornées de banderolles, de franges noires, de peintures & de divers autres embelliſſements. Les plus grands bâtiments qui ſe trouvent au Japon ſont des navires marchands deſtinés à voguer le long des côtes, & à tranſporter d'une iſle à l'autre les marchandiſes & les paſſagers. Ces navires vont à rames & à voiles, & n'ont qu'un ſeul mât, dont la hauteur égale la longueur du bâtiment. Les ancres ſont de fer & les cables de paille treſſée, qui fait un tiſſu aſſez fort. Les Japonois ne ſe mettent en mer que dans un temps fort calme, & leurs bâtiments ne s'éloignent jamais beaucoup de terre. Si les Pilotes prévoyent quelque orage, ils relâchent auſſitôt dans le port le plus voiſin, & comme ces havres ſont en grand nombre dans toutes les iſles du Japon, il eſt rare que la tempête faſſe périr les vaiſſeaux.

Forme du Gouvernement Japonois.

Les Japonois reconnoiſſent deux Souverains, l'un ſéculier, & l'autre eccléſiaſtique. Le premier, qu'on diſtingue par le titre de *Cubo*, jouit de toute la puiſſance temporelle; & ſon autorité eſt abſolue & deſpotique. L'autre, à qui on donne le titre de *Dairi* ou de *Mikaddo*, c'eſt-à-dire, Empereur ſacré, ſe réſerve l'adminiſtration des affaires de la Religion, & a le droit de confirmer & d'inſtaller le Cubo à chaque mutation de regne, & de conférer les différents titres d'honneur aux Grands de la Cour. Le Cubo réſide ordinairement à Jédo, au milieu d'une Cour nombreuſe compoſée

EMPIRE DU JAPON.

des plus grands Seigneurs de l'Empire. Il a une bonne Garde & entretient même en temps de paix plus de cent mille fantaſſins & vingt mille cavaliers. Lorſqu'il ſe trouve en guerre avec ſes voiſins, les Princes & les Seigneurs du Royaume ſont obligés de lui fournir un certain nombre de ſoldats, & toutes ſes troupes ſont bien vétues & bien armées. Les cavaliers ont une carabine très-courte, un javelot, un ſabre & un arc. Les fantaſſins portent tous des caſques, & pour armes offenſives, ils ont chacun deux ſabres, un mouſquet & une pique.

Le Cubo exige des Grands de ſon Empire, qu'ils lui envoyent tous leurs enfants mâles, afin de les faire élever à ſa Cour. Par cette politique, le Souverain s'aſſure de la fidélité de ſes vaſſaux, & il entretient outre cela dans les Provinces un grand nombre d'eſpions & d'émiſſaires, qui l'avertiſſent de tout ce qui s'y paſſe. Les principaux revenus des Cubo conſiſtent dans les domaines particuliers qu'ils poſſedent, & dans de légers impôts qu'ils levent ſur leurs ſujets. La ſucceſſion eſt héréditaire, & ce ſont toujours les fils aînés qui ſont préférés aux cadets.

Les Dairis, dans leur origine, furent ſeuls Monarques du Japon, & renfermerent dans leur perſonne le pouvoir temporel & le ſouverain Pontificat, juſques vers le milieu du douzieme ſiécle de l'Ere Chrétienne. Alors l'Empereur qui étoit ſur le thrône, & qui ne jouiſſoit que de l'ombre de la Souveraineté, dont ſon Général poſſédoit toute la puiſſance, renonça à l'adminiſtration temporelle des affaires, & ſe réſerva ſeulement le ſoin de ce qui regardoit le ſpirituel. Le Général, ſatisfait de pouvoir librement prendre le titre de Cubo, & d'en exercer les fonctions, accorda à l'Empereur pluſieurs prérogatives, qui ſe ſont conſervées juſqu'à ce jour dans la famille des Dairis. Le peuple a une vénération étonnante pour eux, & les regarde comme des eſpéces de Divinités. En conſéquence on croiroit faire un crime, ſi l'on ſe ſervoit des choſes dont un Dairi auroit fait uſage, & le peuple eſt même perſuadé que la punition ſuivroit de près, & que celui qui auroit commis cette eſpece de ſacrilége deviendroit enflé & périroit dans les tourments.

La dignité de Dairi eſt héréditaire, & paſſe même aux filles au défaut de mâles. Ses revenus ſont modiques, ſi l'on conſidere ſeulement ceux que le Cubo lui abandonne ; mais ils deviennent conſidérables par le produit des titres d'honneurs qu'il a coutume de vendre à ceux qui les lui demandent. Ceux qui compoſent la Cour & la maiſon du Dairi n'en retirent que de médiocres avantages ; mais ils en eſperent de conſidérables, & dans cette idée ils ſe ruinent quelquefois à ſon ſervice. Ses Courtiſans & ſes Officiers, qui ſont tous Eccléſiaſtiques, affectent beaucoup de mépris pour les Laïcs, & obſervent de ſe diſtinguer par des marques extérieures, ſoit dans leurs habits, ſoit dans leur coëffures, ſoit dans leur démarche. Le Dairi peut prendre douze femmes pour épouſes, & une ſeule d'entre elles porte le titre d'Impératrice, & occupe le même Palais que ſon époux, pendant que les autres ont chacune leur logement particulier. Les nôces du Dairi ſe célebrent toujours avec une grande pompe, & on fait auſſi beaucoup de réjouiſſance lorſqu'il lui naît un fils, & lorſqu'on a choiſi une nourrice à cet enfant.

Les

EMPIRE DU JAPON.

Division de l'Empire du Japon.

Les Etats du Japon formerent pluſieurs principautés dans le temps que les Dairis renoncerent à la Souveraineté temporelle. Ceux qui furent mis en poſſeſſion de ces principautés ſe reconnurent Vaſſaux du Monarque du Japon, & prirent ſeulement le titre de *Daimio*, c'eſt-à-dire, Perſonne d'un nom éminent. Les deſcendants de ces Daimio ſecouerent le joug, & s'érigerent eux-mêmes en petits Souverains, connus ſous le nom de *Jacatas*. Ils ſe maintinrent un certain nombre d'années dans cette indépendance ; mais peu à peu ils ont été détruits, & avec leur puiſſance ils ont perdu le nom de Jacatas pour reprendre le titre de Daimio, qu'ils poſſedent maintenant. Quoiqu'ils tiennent un rang conſidérable dans l'Etat, ils vivent dans une eſpéce d'eſclavage. Ils ſont chargés d'adminiſtrer la Juſtice dans l'étendue de leurs principautés dont ils ſont Gouverneurs, mais ils doivent tous les ans rendre compte à la Cour de leur régie.

Siomio.

Au deſſous des Daimio, il y a des Seigneurs particuliers de pluſieurs diſtricts, qui portent le nom de *Siomio*, ou bien nommés. Les fonctions de ces derniers dans leurs terres ſont les mêmes que celles des Daimio dans leurs principautés, & ils ſont auſſi obligés de reſter quelque temps à la Cour tous les ans, pour inſtruire le Monarque de ce qui s'eſt paſſé pendant leur adminiſtration. Le Cubo retient auprès de lui leurs femmes & leurs enfants, comme autant d'ôtages de leur fidélité & de leur obéiſſance.

Tono-Sama.

On donne le nom de villes Impériales aux Métropoles des cinq Provinces du Domaine de l'Empereur ; & ces villes ſont Méaco, Jedo, Oſacca, Sakai & Nangaſaki. Les Provinces ſont régies par des Gouverneurs particuliers que le Monarque y envoye, & le peuple appelle ces Gouverneurs *Tono-Sama*, c'eſt-à-dire, Seigneurs ou Supérieurs. Dans chaque ville Impériale il y a deux Gouverneurs, & comme celle de Nangaſaki eſt une des plus importantes de tout l'Empire, elle en a trois. Les deux Gouverneurs d'une ville n'y réſident pas enſemble, mais ils ſont alternativement à la Cour & dans leur Gouvernement ; & celui qui eſt auprès de ſon Souverain l'inſtruit de toutes les choſes dont ſon Collegue lui donne avis. Dans Nangaſaki on voit toujours deux Gouverneurs, qui exercent les fonctions de leur charge l'un après l'autre, de deux mois en deux mois, & leur troiſieme Collégue demeure ſans ceſſe à la Cour.

Les appointements fixes des Tono-Sama ſont modiques, & ſi leurs profits caſuels ne les dédommageoient de cette médiocrité, il leur ſeroit impoſſible de ſoutenir la dépenſe & le faſte auxquels leur charge les aſſujettit. Ils ont un grand nombre d'Officiers nommés par le Monarque, tels que des Gentilshommes, des Ecuyers, des Commis, des Valets de chambre, des Gardes, des valets de pied, &c. L'adminiſtration de la Juſtice, l'intendance du commerce, le commandement militaire & la direction des affaires les plus importantes, regardent les Tono-Sama, qui ſe font aider dans leurs fonctions par divers Officiers ſubordonnés les uns aux autres. Les plus conſidérables de ces Officiers ſont les *To-ſii-jori*, c'eſt-à-dire, Anciens ou Sénateurs, & leur emploi reſſemble à celui de Maires ou de Conſul. Ils ſont au nombre de quatre, mais il n'y en a qu'un en exercice, & le temps de cet exercice eſt d'une année.

EMPIRE DU JAPON.

Les To-ſii-jori ont des Subdélégués ou Lieutenants, & d'autres Officiers qui ſont chargés de préſenter au Gouverneur les requêtes & les placets des Particuliers, & de porter aux Maires les ordres du Gouverneur. Outre ces Officiers, il y a encore dans chaque ville des *Ottona*, des *Oogumi-oja*, ou Chefs de Communautés, des *Fiſia*, Greffiers ou Sécrétaires publics, des *Tſiooſino-mono*, Meſſagers de ville ou archers & ſergents, & des *Jetta*, ou exécuteurs de la haute Juſtice. Les fonctions d'Ottona répondent à celles de nos Commiſſaires, & il y en a un pour chaque rue, qui doit veiller à la Police, & avoir ſoin qu'on faſſe exactement la garde pendant la nuit. Les Ottona ont chacun ſous leurs ordres trois Lieutenants, qui ſont les Chefs des Communautés. Le Greffier ou Sécretaire public de chaque rue eſt chargé de ſignifier aux habitants les ordres de l'Ottona, & c'eſt lui auſſi qui doit expédier les paſſe-ports & les certificats de vie & de mœurs; tenir un régiſtre exact des habitants, des enfants qui naiſſent, des Japonois qui meurent, de leur âge, de leur ſexe, de leur Religion, en un mot de tous les évenements dont il peut avoir connoiſſance. Les Meſſagers de ville ſont quelquefois obligés de remplir les fonctions d'Exécuteurs de Juſtice, ſurtout lorſqu'il s'agit de décapiter les coupables. Loin de les regarder avec mépris au Japon, on conſidere leur emploi comme un office militaire & noble, & en conſéquence ils jouiſſent de pluſieurs prérogatives attachées à la Nobleſſe. Il n'en eſt pas de même des Jetta, ou Exécuteurs ordinaires de la haute-Juſtice; on a pour eux une eſpece d'horreur, & ils ont coutume d'habiter enſemble hors des villes dans un hameau peu éloigné de la place deſtinée aux exécutions.

Police des villes.

Les Bourgeois ſont obligés de faire la garde pendant la nuit, & ils ſe tiennent au nombre de trois pour chaque rue dans une baraque conſtruite au milieu de la rue. En certains jours ſolemnels, ou dans des évenements extraordinaires, les Bourgeois font auſſi la garde pendant le jour, & s'il arrive quelque tumulte ou quelques accidents, comme incendie, ou d'autres malheurs, la Garde eſt doublée par toute la ville, & l'Ottona ſe met à la tête de celle de ſa rue. Lorſqu'un Japonois ſe propoſe de changer de quartier, il eſt contraint de préſenter une requête, & de faire don de quelques bagatelles à l'Ottona de la rue, où il compte aller loger. L'Ottona ſur la requête s'informe de la conduite du Japonois, & auſſitôt qu'il eſt ſatisfait de ſes recherches, il envoye le Meſſager de ſa rue chez tous les Bourgeois qui l'habitent, pour leur demander s'ils veulent avoir le ſuppliant pour voiſin. Si quelqu'un donne de bonnes raiſons pour l'exclure, il ne peut eſperer d'être admis; mais ſi au contraire tous les habitants conſentent à le recevoir parmi eux, l'Ottona le prend ſous ſa protection, & l'aggrege au nombre des Bourgeois de ſon quartier. Le nouvel arrivé donne un repas à ſes principaux voiſins, comme pour contracter alliance avec eux, & quelquefois il traite tous les chefs de famille qui logent dans la même rue.

Quand un Particulier a deſſein de voyager, ſoit pour ſes affaires, ſoit pour ſon plaiſir, il doit ſe pourvoir d'un paſſe-port, & il ne l'obtient jamais que ſur un certificat ſigné de ſes voiſins, qui expoſe les motifs du voyage projetté. Toutes les affaires civiles ou criminelles ſe portent d'abord devant

l'Ottona, qui les renvoye ordinairement au Conſeil général de la ville, compoſé des Maires & de quelques autres Magiſtrats. Si l'affaire eſt d'une certaine importance, ou qu'on la trouve trop embarraſſante, la déciſion en eſt remiſe au Gouverneur, qui la renvoye quelquefois au Conſeil d'Etat de Jedo, où toutes les affaires ſe jugent ſans appel.

Peines capitales & autres.

Les punitions ſont de différentes eſpeces au Japon, & les coupables, ſuivant leurs crimes, ſont condamnés à la mort, au banniſſement, à la priſon, ou à la privation de leurs charges. Il y a pluſieurs manieres de mettre les criminels à la torture & de les faire périr; les uns ont la tête coupée; d'autres ſont mis en croix, & d'autres enfin ſont brûlés. Quelques criminels, pour éviter de recevoir la mort de la main d'un autre, ce qui eſt regardé comme une infamie au Japon, demandent la permiſſion de ſe tuer eux-mêmes, & lorſqu'ils l'ont obtenue, ils ſe parent de leurs plus beaux habits, aſſemblent leurs amis, & après un diſcours de quelques moments, ils ſe fendent le ventre en y faiſant une ouverture en croix. Quel que ſoit le crime que cet homme ait commis, ce genre de mort efface la honte qui en ſeroit la ſuite, non ſeulement pour ſa famille, mais pour le criminel même, dont on ne parle plus que pour faire éloge de ſon courage.

Religions des Japonois.

Il y a au Japon trois principales Religions, qui ont chacune un grand nombre de ſectateurs. La premiere s'appelle *Sintos*, & conſiſte dans le culte des *Cami* ou anciens Dieux du pays, qui ſuivant l'idée populaire ont gouverné le Japon pendant pluſieurs millions d'années. La ſeconde Religion, qui, quoique fort ancienne, l'eſt moins que la premiere, ſe nomme *Budsdo*, & conſiſte dans le culte des Idoles étrangeres. La troiſieme enfin à laquelle on donne le nom de *Siuto*, eſt un ſyſtême plus moderne fondé ſur le raiſonnement de quelques Philoſophes, & qui n'a pour objet que la pratique de la vertu ſans adopter le culte d'aucune Divinité.

Les Sintoiſtes, ou ceux qui profeſſent la Religion appellée Sintos, reconnoiſſent une multitude de Divinités, & le nombre en eſt même augmenté tous les jours par l'apothéoſe qu'ils font de leurs Empereurs, ou des hommes célébres de leur temps. Le droit & le pouvoir de déifier ceux qui pendant leur vie ont pratiqué la vertu, n'appartiennent qu'aux Dairis; & ces Chefs de la Religion, qu'on regarde eux-mêmes comme des Dieux, donnent le titre de Cami à qui bon leur ſemble, & permettent qu'on bâtiſſe des *Mia* ou Temples aux nouvelles Divinités. Les principaux objets de la Religion des Sintoiſtes ſont les cérémonies légales, dont les régles ſont infinies; la célébration des fêtes qui ſont très-multipliées; le Pélerinage d'Isje & les Sociétés & Confrairies Religieuſes. Le Pélerinage d'Isje qui eſt un des principaux articles de la Religion nommée Sintos, conſiſte à viſiter dans la Province d'Isje certains lieux conſacrés à pluſieurs Divinités, ſupérieures & ſubalternes, dont les Temples ſont deſſervis par des Miniſtres laïcs. Les Pélerins de tout ſexe & de tout âge qui vont dans ces Temples, ſont aſſujettis à pluſieurs obſervances rigoureuſes, deſquelles ils ne peuvent ſe diſpenſer ſans ſe mettre dans le cas d'être ſéverement punis. Il eſt rare que les grands Seigneurs entreprennent ce voyage, & la plûpart trouvent moyen de s'en diſpenſer en envoyant à Isje quelqu'un à leur place. Le Cubo députe auſſi tous

EMPIRE DU JAPON.

les ans une Ambaſſade pour cette même Province. Il y a parmi les Sintoiſtes pluſieurs Confrairies ou Societés Religieuſes, qui ont chacune leurs régles différentes. Dans ces Sociétés on compte les *Jammabos*, eſpece d'Hermites qui vivent au milieu des montagnes; les *Toſanfaïtes*, qui ſont obligés de monter une fois l'année au ſommet d'une montagne très-haute, & environnée de précipices; les *Fonſanfaïtes*, dont les obligations ſont à peu près ſemblables; enfin pluſieurs autres Sociétés de Religieux mendiants, & différentes Confrairies dévotes d'hommes & de femmes, qui, ſans renoncer au monde, affectent dans leur extérieur & dans la conduite de leur vie de pieuſes ſingularités.

La Religion appellée Budsdo eſt pour le fond du ſyſtême ſemblable à celle qu'on profeſſe dans les Indes; mais le culte que ces Sectateurs rendent à leurs Divinités, eſt différent de celui qui a cours ſur la côte de Malabar & dans les Indes. L'eſprit de pénitence & même le fanatiſme le plus outré, animent la plûpart des Budsdoites qui s'expoſent aux plus grandes incommodités & ſouvent à la mort, pour ſe rendre plus agréables à leurs Dieux. Les Bonzes, ou Miniſtres de cette Religion, ſont diviſés en pluſieurs claſſes, & il y a parmi eux des eſpeces de Moines, des Religieuſes, des Prêtres, des eſpeces d'Evêques & un Souverain Pontife, qui a une juriſdiction abſolue ſur tous les autres Miniſtres de la même Religion, & qui conſacre les prétendus Evêques lorſque le Cubo les a nommés.

Ceux qui profeſſent la Religion qu'on appelle Siuto forment une Secte particuliere, & font gloire de s'élever au-deſſus des préjugés populaires. En conſéquence ils ne ſe conforment à aucune de ces autres Religions, & font conſiſter la perfection & le ſouverain bien dans une vie ſage & vertueuſe. Ces Philoſophes n'admettent point les idées de la métempſycoſe, mais ils croyent que les ames iſſues d'un Eſprit univerſel qui anime toute la Nature, retournent dans le ſein de ce même eſprit après leur ſéparation du corps. Les qualités & les perfections qui n'appartiennent qu'à Dieu, ſont attribuées par les Siutoiſtes à l'Eſprit univerſel, qu'ils reconnoiſſent, avec cette différence qu'ils ne le croyent pas éternel. D'ailleurs ces Philoſophes n'invoquent aucune Divinité; ils n'ont point de Temples & n'adoptent aucune forme de culte. Tous leurs actes extérieurs de Religion ſe réduiſent à quelques cérémonies, en mémoire de leurs peres & de leurs parents défunts. Ces cérémonies conſiſtent à offrir ſur leurs tombeaux du riz & des viandes; à brûler des chandelles devant leurs images; à ſe proſterner en leur préſence & à donner de ſomptueux repas en leur honneur. Les Siutoiſtes regardent le Suicide comme un acte héroïque de vertu, & cette idée ſeule en a porté pluſieurs à ſe tuer.

Le Chriſtianiſme fut prêché au Japon dans le ſeizieme ſiecle de l'Ere Chrétienne, & y fit de grands progrès en peu de temps; mais après diverſes révolutions il y fut entierement aboli vers l'an 1650.

Mariages des Japonois.

On marie ordinairement les filles Japonoiſes dès l'âge de douze ou treize ans, & les hommes qui les demandent pour femmes leur donnent une ſomme plus ou moins forte, ſuivant le degré de mérite & de beauté dont elles ſont pourvues. La jeune épouſe préſente cette ſomme à ſon pere avant que de le quitter, & au moyen de cette coutume c'eſt une véritable richeſſe pour un chef de famille, d'avoir pluſieurs filles douées d'agréments perſonnels. Les

hommes ont pluſieurs femmes quand ils veulent, mais une ſeule eſt regardée comme légitime, & jouit de différentes prérogatives dont les aûtres ſont privées.

Les cérémonies des épouſailles ſe font de la maniere ſuivante. Les mariés ſortent de grand matin chacun dans une voiture, tirée par des bœufs ou par des chevaux. Divers inſtruments & les parents, ainſi que les amis des deux époux, les ſuivent vers une colline, au haut de laquelle ils doivent ſe donner la foi. Auſſitôt qu'on eſt arrivé au pied de la colline, le marié & la mariée deſcendent de leur voiture, & ſe diſpoſent à gagner le ſommet de la montagne par deux chemins différents, que des barrieres bordent à droite & à gauche. Les parents, les Muſiciens & les autres ſpectateurs, montent auſſi la colline, mais par un chemin différent de celui des deux époux. Lorſqu'ils ſont tous raſſemblés au haut de la montagne, les parents ſe rangent derriere la mariée, & les Muſiciens derriere l'époux, chantant, jouant de différents inſtruments, & prenant diverſes attitudes groteſques en cadence. Sur le ſommet de la montagne on voit une tente de forme octogone, dont le dehors eſt couvert de papier huilé, & le dedans tapiſſé d'une riche étoffe. Au milieu de la tente eſt un autel magnifiquement paré, ſur lequel il y a une Idole d'une figure monſtrueuſe qui repréſente le Dieu du mariage. Sa tête qui reſſemble à celle d'un chien, marque, dit un Voyageur, que la fidélité & la vigilance ſont également néceſſaires dans le mariage. Les bras de l'Idole ſont étendus, & elle tient dans ſes mains un fil de laiton, ſymbole de l'union conjugale. Un Prêtre placé devant l'autel fait ranger à ſa droite & à ſa gauche les deux époux, qui tiennent chacun une torche à la main, & commence les prieres uſitées. Pendant qu'il les récite à demi-voix, la mariée allume ſa torche à une lampe, & le marié allume la ſienne au flambeau de ſa femme. Tous les aſſiſtants ſouhaitent alors toutes ſortes de proſpérités aux deux époux, & le Prêtre leur donne comme une eſpece de bénédiction.

Une partie des gens de la nôce, qui, ſuivant l'uſage, doivent reſter au bas de la colline, obſervent de leur côté diverſes cérémonies qu'une coutume établie depuis longtemps a conſacrées. Les uns allument un grand feu, dans lequel d'autres jettent les poupées & les différents jouets ou bagatelles qui pouvoient avoir ſervi d'amuſement à la mariée. D'autres placent en danſant dans l'endroit le plus remarquable un rouet, une quenouille, pour marquer que ces inſtruments utiles doivent ſuccéder à ceux qui ne ſervent qu'à amuſer. Après toutes ces cérémonies on accompagne la mariée au logement de ſon époux, qui s'y eſt rendu ſecrettement pour la recevoir des mains de ſes parents. De jeunes gens parés de guirlandes de fleurs, mettent ſur la terraſſe de la maiſon des drapeaux de diverſes couleurs, & ſement des fleurs dans tous les appartements. On ſonge enſuite à ſe réjouir, & la fête dure ordinairement l'eſpace de huit jours.

Maniere d'élever les enfants.

Au moment de leur naiſſance, les enfants Japonois ſont lavés dans l'eau froide, quel que ſoit leur ſexe. On ne les emmaillotte jamais, & on a un ſoin particulier de leur arracher les cheveux ſur le front. Les peres & les meres ſe chargent du ſoin d'élever leurs enfants, & ils les accoutument de bonne heure à une vie dure & aux exercices violents. Les Japonois ont ſur leurs enfants une autorité ſans bornes; ils peuvent les vendre, les mettre

EMPIRE DU JAPON.

en ſervice pour un certain temps, & même leur ôter la vie ſur les plus légers prétextes. A un certain âge on envoye les garçons au Collége, c'eſt-à-dire, dans des lieux deſtinés à l'éducation de la Jeuneſſe. On ne néglige rien pour inſtruire les jeunes Japonois dans les ſciences qu'ils doivent néceſſairement étudier; & ces ſciences conſiſtent à bien apprendre la langue du pays, à la bien lire, à former exactement les caracteres, à bien ſçavoir l'hiſtoire du pays, les myſteres de la Religion & les principes de la morale.

Sciences des Japonois.

Il ne paroît pas que les ſciences ſpeculatives ayent été juſqu'à ce jour fort cultivées au Japon, & en général on n'y a qu'une connoiſſance très-ſuperficielle des Mathématiques, de la Métaphyſique & de pluſieurs autres parties de la Philoſophie. Les Japonois ignorent totalement les principes de la Chirurgie, l'Anatomie & l'uſage de tous les inſtruments néceſſaires dans les opérations. Ils cultivent avec plus de ſuccès la Poëſie & l'Eloquence. On aſſure que leurs Orateurs ont un talent particulier pour toucher & remuer les cœurs, & que leurs Poëtes mettent des graces ſingulieres dans leurs différents ouvrages. Ils réuſſiſſent ſur-tout dans leurs pieces de théâtre, qui, comiques ou tragiques, renferment toujours d'excellents traits de Morale. Les ſujets de leurs Tragédies ſont le plus ſouvent tirés de quelque action héroïque de leurs grands hommes, & le ſtyle de ces pieces eſt grave & très-pompeux.

On trouve dans les Bibliothéques Japonoiſes un grand nombre de Livres qui traitent de l'Eloquence, de la Poëſie, de l'Hiſtoire, de la Morale, des matieres de Religion, de la Médecine, de l'Agriculture, & de certaines parties de l'Hiſtoire naturelle, & particulierement de ce qui concerne les oiſeaux, les poiſſons, les coquillages, les minéraux & d'autres matieres ſemblables. Les Japonois connoiſſent depuis longtemps la Muſique; mais cet art eſt auſſi imparfait chez eux que chez les Chinois. Leur chant, quoique meſuré & cadencé, eſt déſagréable, parce qu'ils tirent leurs ſons du fond de la gorge, & qu'ils n'admettent qu'une partie. Les inſtruments ſur leſquels ils jouent leurs airs, ſont des flutes, des flageolets, des tambours grands & petits, des orgues, des harpes, des trompettes, des cymbales, des cloches & des baſſins.

L'art de la Peinture n'eſt pas pouſſé à une grande perfection chez les Japonois, qui font paſſablement des fleurs & des animaux, mais qui n'ont qu'une idée très-foible des régles du deſſein, de la perſpective & des autres parties ſçavantes de la Peinture. Ils peignent toujours ſur le papier, & employent des couleurs fort gayes & fort brillantes.

Les Japonois réuſſiſſent mieux dans les Arts méchaniques, & ils travaillent avec beaucoup d'adreſſe & d'aſſiduité l'or, l'argent, le cuivre, le fer, l'yvoire & le bois. Leurs ouvrages de vernis ſurpaſſent ceux des Chinois, & leurs étoffes ont la même ſupériorité. Ils excellent d'ailleurs dans la trempe de l'acier, & leurs ſabres ſont incomparablement meilleurs que les nôtres.

Lorſque les enfants ſortent du Collége, on leur donne des armes & on leur enſeigne la maniere de s'en ſervir. Le jour qu'on met un cimeterre & un poignard au côté d'un Japonois, eſt une époque mémorable & un jour de réjouiſſance pour toute ſa famille. Les Japonois ont un goût naturel pour les armes, & ils préferent un beau cimeterre à un magnifique habit. Ils ma-

nient facilement le ſabre & le poignard, & ne le quittent que pour dormir. Auſſitôt que le fils aîné d'une maiſon eſt parvenu à l'âge de maturité, ſon pere lui remet ordinairement tout ſon bien, ne ſe reſervant qu'une légere portion pour ſa ſubſiſtance, & celle de ſes autres enfants, qui par ce moyen ſe trouvent réduits à une modique ſucceſſion.

Il y a au Japon une différence remarquable d'états & de conditions, & qui eſt plus diſtinguée que dans aucun autre pays. La Nobleſſe qui tient le premier rang ſe partage en trois Claſſes, ſçavoir, 1°. celle des Daimio & des Siomio, 2°. celle des Miniſtres d'Etat, des Gouverneurs, des Provinces & des Villes, & généralement de tous les Magiſtrats du Royaume, & 3°. enfin celle des ſimples Gentilshommes, dont les uns s'attachent au ſervice des Princes & des Gouverneurs; les autres obtiennent des emplois ſubalternes dans la Maiſon de l'Empereur, & la plûpart ſervent dans les armées. Le reſte des Japonois peut auſſi ſe diviſer en trois claſſes, qui ſont celle des Marchands, qui, quoique très-riches quelquefois, ſont regardés avec mépris; celle des Artiſans & enfin celle des Laboureurs, qui peuvent paſſer pour être en quelque ſorte les eſclaves des Nobles. Les Soldats doivent être compris dans la même claſſe, parce que la plûpart d'entr'eux ſont de familles d'artiſans ou de laboureurs, & ſerfs par une conſéquence naturelle.

Funerailles & deuil des Japonois.

Malgré la diverſité des Religions qui ſont profeſſées librement dans le Japon, les funérailles s'y font d'une maniere aſſez uniforme, ſuivant ce qu'en dit le P. Charlevoix. Le lieu où l'on doit brûler, ou enterrer un mort, car on fait également l'un ou l'autre, eſt un champ bâti exprès & fermé de murailles qui ſont rendues de noir, couleur qui n'a rien de lugubre chez les Japonois. Ce champ eſt toujours à une certaine diſtance de l'habitation que le mort a occupée, & pour le tranſporter dans ce champ, le convoi marche dans l'ordre ſuivant. Des femmes parentes ou amies du défunt paroiſſent d'abord en grand nombre. Elles ſont vétues de blanc, avec un grand voile ſur la tête, & la plûpart ſe font porter dans des chaiſes. Leurs eſclaves & toutes les femmes attachées à leur ſervice les accompagnent, & gardent un morne ſilence. A la ſuite de ce premier cortége marchent les perſonnes les plus qualifiées entre les amis du défunt, & tous ont leurs plus beaux habits.

Après un intervalle aſſez conſiderable, s'avance une troupe nombreuſe de Bonzes, qui ſuivent immédiatement leur ſupérieur porté dans une chaiſe. Ces ſortes de Moines ſont tous habillés ſimplement & d'une maniere uniforme; mais les vêtements de leur chefs ſont fait d'étoffes à fleurs d'or. Derriere les Bonzes marchent pluſieurs Particuliers, portant au bout de longues piques des corbeilles de carton remplies de fleurs, qu'ils ſecouent de temps en temps pour faire une ſorte de pluye de fleurs. Cette cérémonie s'obſerve pour marquer que l'ame du défunt eſt dans le ciel, d'où vient la pluye qui fait naître les fleurs. A quelque diſtance des Porte-piques ſuivent huit jeunes Bonzes, ayant ſous leurs bras de longues baguettes renverſées, dont le bout inférieur eſt orné d'une banderolle, ſur laquelle on a écrit le nom de la principale Divinité de la ſecte que le défunt avoit embraſſée. Ces Bonzes en précedent dix autres chargés de longs bâtons, au bout de chacun deſquels il y a une lanterne de toile fin e, où l'on voit auſſi le nom

EMPIRE DU JAPON.

du même Dieu. Ils ont à leur tête deux Moines vétus de robes griſes, & qui, au lieu de lanterne, ont chacun une torche non allumée. Pluſieurs hommes habillés auſſi de gris paroiſſent enſuite. Ils ont la tête couverte de chapeaux d'une forme particuliere, ſur leſquels eſt encore marqué en gros caracteres le nom du Dieu, qui eſt de même écrit ſur une banniere de toile fine portée par un homme à la ſuite de ces derniers.

La marche eſt fermée par le corps du défunt placé dans une chaiſe ouverte & fort riche, dont quatre hommes tiennent les bâtons. Le mort couvert de ſuperbes habits, eſt aſſis ſur ſes talons, la tête découverte & les mains jointes ou croiſés ſur la poitrine, dans l'attitude d'un homme qui prie. Les enfants du mort ou ſes plus proches parents environnent ſa chaiſe, & le plus jeune d'entr'eux porte une torche allumée. Lorſque le convoi eſt arrivé dans le champ, au milieu duquel on a élevé un bucher, les Bonzes y placent le corps & la chaiſe qui le renferme. Le Supérieur des Bonzes prend alors la torche que tient le plus jeune des fils du défunt, fait trois fois le tour du bucher en remuant circulairement ſon flambeau, & après quelques prieres, il rend la torche à celui de qui il l'a reçue. Celui-ci la jette au milieu du bucher, & cette action eſt comme un ſignal pour y mettre le feu. Cet emploi regarde les deux Bonzes qui, dans la marche, tenoient des torches, & dès qu'ils ont allumé le bucher en différents endroits, on y verſe de l'huile & d'autres matieres combuſtibles, avec des parfums. Quand le corps eſt conſumé, les parents du mort s'approchent d'une table ſur laquelle eſt un braſier; ils y répandent des parfums, & ſe proſternent comme pour rendre une eſpece d'adoration au mort, dont ils croyent que l'ame s'eſt envolée au ciel.

Chacun ſe retire après cette derniere cérémonie, afin de ſe rendre le lendemain dans le même lieu pour recueillir les cendres du défunt, & les enfermer dans une urne dorée. Cette urne couverte d'un voile très-riche eſt dépoſée à l'endroit où étoit le bucher, & elle y reſte l'eſpace de ſept jours, pendant leſquels les Bonzes vont prier exactement autour de l'urne. Au bout des ſept jours la famille du mort enleve l'urne, & on la place dans ſa maiſon ſur un piedeſtal de pierre, où l'on marque le nom du défunt, & celui du Dieu qu'il avoit adoré dans le cours de ſa vie. Au bout de ſept mois on rend des honneurs ſolemnels au mort par un grand bruit, & au ſon de pluſieurs inſtruments qui accompagnent les prieres que les Bonzes chantent à haute voix. La même fête ſe renouvelle ſept ans après, & on aſſûre que les dévots s'acquittent de ce pieux devoir tous les ſept jours.

Le deuil pour les proches parents dure deux années, pendant leſquelles on doit ſe priver de toutes ſortes d'amuſements & de diſſipations. La couleur déterminée dans ces occaſions eſt le blanc, comme à la Chine, & par deſſus les habits, les hommes & les femmes ſont obligés de porter une robe de groſſe toile, attachée avec une ceinture fort groſſiere & fort large, qui fait ordinairement deux tours. La coëffure de deuil conſiſte dans un bandeau de toile, d'où pend par derriere, en forme de crêpe, une longue bande de groſſe toile.

Suivant la doctrine prêchée parmi quelques ſectes du Japon, les ames, avant

Empire du Japon.

avant que d'arriver au ſéjour du bonheur éternel, doivent errer un certain nombre d'années dans les airs, & on ſuppoſe que pendant ce voyage, ils reviennent une fois tous les ans dans leurs familles. Le jour de ce retour eſt toujours le même, & comme l'opinion commune l'a fixé au treizieme jour de la ſeptieme lune, on célebre ce jour-là une fête, pour laquelle on fait dès la veille les préparatifs ſuivants. On pare toutes les maiſons avec tout l'appareil qu'on pourroit obſerver, ſi l'on attendoit la viſite d'une perſonne du premier rang. Enſuite chaque famille ſort du haméau, ou de la ville qu'elle habite, pour aller au devant des ames dont elle attend le retour. Dans la crainte que ces ames ne s'égarent, ou ne puiſſent reconnoître le lieu où elles doivent toutes s'aſſembler, les campagnes ſont éclairées d'une infinité de flambeaux. Dès qu'on s'imagine qu'elles ſont arrivées, on s'empreſſe à les bien recevoir, & après les premiers compliments, une partie des parents leur demande la permiſſion d'aller tout préparer à la maiſon. Le ſilence des ames paſſe vraiſemblablement pour un conſentement; car ceux qui les ont priées de leur permettre de ſe retirer, prennent en effet le chemin de leurs maiſons, où ils ſe hâtent d'apprêter pluſieurs ſortes de mets.

Ceux qui ſont reſtés pour faire compagnie aux ames, les entretiennent encore quelque temps, & finiſſent par les inviter à ſe rendre avec eux dans les maiſons. Cette invitation eſt le ſignal du départ, & chaque famille retourne chez elle dans la forte perſuaſion qu'elle eſt ſuivie des ames de ſes parents. Les rues ſont éclairées d'une infinité de lumieres, & il y a dans les maiſons des tables magnifiquement ſervies, & ſur leſquelles on ne manque pas de mettre les couverts des morts. Les vivants prennent leurs places & mangent, très-perſuadés que les ames ſe raſſaſient de la plus pure ſubſtance de ce qu'on leur préſente. Après le repas chacun va rendre viſite aux ames de ſes amis & de ſes voiſins, & la nuit ſe paſſe ainſi à courir toute la ville. Le lendemain on cherche à réjouir les ames par différents ſpectacles, & la fête dure juſqu'au ſoir. Alors on reconduit les ames avec beaucoup de cérémonie juſqu'au lieu où on les a été prendre la veille, & pour empêcher qu'elles ne s'arrêtent dans les maiſons, & n'importunent les vivants par de fâcheuſes apparitions, on jette quantité de pierres ſur les toits & on parcourt avec ſoin tous les appartements, en frappant dans tous les coins avec des bâtons.

Topographie du Japon.

L'Empire du Japon eſt compoſé d'un certain nombre d'iſles, qu'on appelle en conſéquence les iſles du Japon. Elles ſont ſituées entre le cent quarante-ſixieme & le cent cinquantieme dégré de longitude, & entre le trente-unieme & le quarante-unieme dégré de latitude ſeptentrionale. L'air y eſt ſain & tempéré, mais plus froid que chaud, & le terroir naturellement peu fertile ne produit du bled, de l'orge, du millet, du riz & du thé, qu'au moyen de l'induſtrie & du travail aſſidu des habitants. On tire de ce pays de belles porcelaines, de la ſoye, quelques pelleteries, & on y voit de riches mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, & d'étain qui eſt fort eſtimé. Il y a d'ailleurs des agathes & des perles rouges, dont on ne fait pas moins de cas que des blanches. Les animaux qu'on y rencontre ſont, comme dans le reſte de l'Aſie, des éléphants, des chameaux, des che-

EMPIRE DU JAPON.

vaux, &c. Au reſte, les tremblements de terre y ſont ſi fréquents, que les habitants n'en paroiſſent pas plus effrayés qu'on ne l'eſt du tonnerre.

Parmi les iſles du Japon on en compte trois principales, ſçavoir, l'iſle de Niphon, qui eſt la plus grande, & celles de Kiuſiu, Cikoko ou Bongo, & de Sikokf ou de Tonſa. Ces derniers noms, ainſi que celui de Bongo, ne ſont pas Japonois, mais on les trouve dans les ouvrages de M. Deliſle, qui les donne d'après les relations étrangeres.

Iſle de Niphon.

Les principales villes de l'iſle de Niphon ſont Jedo, Meaco & Oſacca. Jedo eſt devenu capitale de l'Empire, depuis que les Empereurs y ont fixé leur ſéjour. Cette ville eſt grande & bien peuplée; mais les matieres dont on fait les maiſons particulieres, qui, comme on l'a vu, ſont bâties de bois & fort baſſes, rendent les incendies très-fréquents. Le Palais du Souverain eſt d'une grande magnificence, & brillant d'or de tous côtés. Jedo eſt ſituée ſur la riviere de Tonkaw, qui ſe décharge dans la mer par cinq embouchures. On a conſtruit ſur cette riviere un pont d'une ſuperbe ſtructure, & c'eſt de ce pont qu'on meſure la diſtance de tous les lieux du Japon.

Meaco, qui étoit anciennement la capitale de l'Empire, eſt encore la réſidence des Dairis, qui y demeurent dans un château bien fortifié. Les rues de cette ville ſont étroites mais régulieres, & il y en a de très-longues. Les maiſons ont deux étages, ce qui eſt rare au Japon, & elles ſont bâties de bois, de chaux & de terre. Au haut des maiſons eſt pratiquée une grande auge qu'on a ſoin d'entretenir pleine d'eau en cas d'incendie. D'ailleurs Meaco eſt une ville très-commerçante, & ſes Manufactures ſont les plus célebres de toutes celles de l'Empire, ſoit pour la richeſſe & la perfection des étoffes, ſoit pour la beauté des teintures, ſoit pour les ouvrages de vernis & de peinture, ſoit pour l'imprimerie, ſoit enfin pour le rafinement de l'or, du cuivre & des autres métaux, principalement de l'acier.

La ville d'Oſacca, qui ſe trouve au Sud-Eſt de Meaco, eſt traverſée de l'Eſt à l'Oueſt par la riviere de Jedogawa, dont les bords ſont revétus des deux côtés de marches de pierres brutes, mais diſpoſées de façon qu'elles forment un eſcalier continué dans toute la longueur de la ville. Les rues d'Oſacca ſont étroites, au reſte fort régulieres & très-propres. La ville eſt une des plus peuplées & des plus commerçantes du Japon, & les Japonois l'appellent *le théâtre des plaiſirs & des divertiſſements*. On y annonce toutes les heures par le ſon de divers inſtruments de muſique; car chaque heure a ſon inſtrument particulier.

Au Nord de l'iſle de Niphon, on trouve la Province d'Oſiu ou d'Ochio, qui eſt toute remplie de montagnes, & qui a au Nord l'iſle Matſumai, dépendante du Japon.

Iſle de Kuiſiu ou Bongo.

Vers le Sud-Eſt de l'iſle de Niphon, eſt l'iſle de Kuiſiu, dont le nom ſignifie l'iſle des neuf, parce qu'elle renferme ce nombre de Provinces. Le nom de Sikokf, c'eſt-à-dire pays de l'Oueſt, lui eſt encore donné par les Japonois, & les Etrangers l'ont appellée par corruption l'iſle de Cikoko. Comme une de ces principales Provinces s'appelle Bongo, les Voyageurs ont appliqué ce nom à toute l'iſle, & ſur les cartes on la nomme quelquefois Ximo, parce que les Portugais aborderent dans un lieu qui s'appelloit ainſi.

Les villes les plus remarquables qu'on trouve dans cette iſle ſont Nangazaki & Fucheo ou Funai, qui eſt la capitale du Royaume ou de la Province de Bongo.

Nangazaki, ſeul port par lequel on puiſſe entrer au Japon, n'étoit qu'un pauvre hameau qui ſervoit de retraite à un petit nombre de pêcheurs, lorſque les Portugais arriverent au Japon, & y formerent des établiſſements. Le commerce que ces peuples y firent d'abord avec ſuccès, attira dans le port de Nangazaki une grande quantité de navires étrangers venant de la Chine, de la Corée & même des Indes. En même temps les habitants des Provinces voiſines invités par l'attrait du gain, n'héſiterent pas à s'établir à Nangazaki, & par ce moyen cette ville s'accrut inſenſiblement, & devint une des plus floriſſantes villes du Japon. Après l'expulſion des Portugais, cette ville déchut un peu de ſa grandeur; mais quoiqu'elle ſoit aujourd'hui médiocrement peuplée, elle ne laiſſe pas d'être encore fréquentée par les Négociants, qui ont la permiſſion de commercer au Japon, tels que les Hollandois & les Chinois. Le port de Nangazaki eſt très-bon, mais de difficile accès, à cauſe des bancs de ſable, des bas-fonds & des rochers qui ſe rencontrent à l'entrée. On a élevé le long du havre pluſieurs baſtions pour défendre le Fort; & du côté des terres, la ville eſt ouverte, c'eſt-à-dire qu'elle n'a ni murailles, ni fortifications, ni châteaux. Ses rues ſont étroites & irrégulieres, & comme le terrein y eſt fort inégal, on ne fait que monter & deſcendre continuellement. Les édifices les plus remarquables de Nangazaki ſont 1°. les *Janagura*, eſpece d'arſenaux, dans leſquels on garde quelques jonques Impériales ou vaiſſeaux de guerre avec leurs agrès; 2°. le *Ten-Siogura* ou magaſin à poudre, & 3°. les Palais des deux Gouverneurs, qui demeurent perpétuellement dans la ville. Il eſt défendu aux Etrangers d'habiter dans Nangazaki; de ſorte que les Hollandois, qui ont le privilége de commercer au Japon, habitent une petite iſle nommée *Deſima* ou l'iſle de Dé, & qui eſt ſituée dans le port; les Chinois ont leur comptoir, & leur habitation derriere la ville ſur une éminence, ſituée au Midi. Leur demeure eſt environnée d'une muraille, & ils ne peuvent ſortir de cette enceinte ſans une permiſſion particuliere des Magiſtrats.

Iſle de Sikokf ou Tonſa.

Cette iſle eſt entre les deux autres, & les Japonois l'appellent Sikokf, parce qu'elle eſt diviſée en quatre Provinces. La plus remarquable de ſes villes eſt Toſa ou Tonſa au Midi; c'eſt la principale ville qu'on rencontre dans toute l'iſle, & elle eſt la capitale d'une des Provinces auxquelles elle donne ſon nom.

Les trois grandes iſles dont on vient de voir une courte deſcription, ſont environnées d'un nombre infini d'autres iſles, dont quelques-unes ſont fertiles, très peuplées, & même aſſez grandes pour former des Gouvernements & des principautés; & d'autres ſont ſtériles, pauvres, peu habitées, ou même abſolument déſertes. L'Empire du Japon en général eſt borné par des côtes eſcarpées, & par une mer orageuſe & ſemée d'écueils. Cette mer ayant d'ailleurs très-peu de fond, ne peut recevoir que de petits bâtiments, & il ſemble, comme le remarque un Voyageur, que la Nature, en rendant inacceſſibles les iſles du Japon, & les fourniſſant de toutes les choſes néceſſaires aux beſoins & à l'agrément de la vie, ait prétendu

en former un petit Monde ſéparé, & indépendant du reſte de l'Univers.

EMPIRE DU JAPON.

Commerce des Portugais au Japon.

Les premiers Européens qui ayent découvert les iſles du Japon furent trois Marchands Portugais. Ils s'appelloient, l'un Antoine da Mota, le ſecond François Zeimoto, & le troiſieme Antoine Peixota. Ils étoient à bord d'une jonque qui alloit à Siam, & ils furent jettés par la tempête ſur les côtes de l'iſle de Sikokf dans l'année 1542. Après avoir eſſuyé bien des fatigues & évité pluſieurs dangers, ils aborderent enfin dans un port du Royaume de Bongo, & eurent occaſion de connoître un grand Empire, où aucun Européen n'avoit pénetré avant eux. La nouvelle de cette découverte piqua la curioſité des Négociants de Goa, capitale de l'Empire Portugais dans les Indes. Ces Négociants réſolurent d'envoyer tous les ans dans la Province de Bongo un navire chargé de marchandiſes des Indes. Ils réuſſirent dans leur projet au-delà même de leurs eſpérances; car ils ne tarderent pas à devenir en quelque ſorte maîtres de Nangazaki, le meilleur port du Japon, & ils obtinrent la permiſſion d'établir un comptoir à Macao, qui leur ſervit d'entrepôt pour les marchandiſes d'Europe. Ces marchandiſes conſiſtoient la plûpart du temps en bagatelles, que les Japonois achetoient avec un empreſſement qui en augmentoit conſiderablement le prix. Les Portugais tiroient tous les ans des ſommes immenſes du Japon; ils envoyoient toutes ces richeſſes à Macao, d'où elles étoient tranſportées en Portugal.

Les vaiſſeaux deſtinés à porter des marchandiſes au Japon, conduiſirent auſſi dans ce pays pluſieurs Miſſionnaires pour y prêcher le Chriſtianiſme, qui ne fit pas moins de progrès que le commerce. La décadence de l'un & de l'autre commença en même temps, & dès le premier Edit publié contre les Chrétiens, il fut défendu aux marchands Portugais d'embarquer à l'avenir aucun Miſſionnaire ſur leurs vaiſſeaux. Le zele pour la propagation de la foi obligea les Portugais à continuer de conduire des Religieux au Japon; mais comme on s'apperçut de leur contravention aux défenſes du Prince, on ſe détermina à viſiter leurs vaiſſeaux lorſqu'ils entreroient dans le port, & ces viſites donnerent lieu à pluſieurs vexations, qui diminuerent d'une maniere ſenſible les profits que les Portugais avoient juſqu'alors retirés de leur commerce au Japon. L'arrivée des Hollandois dans ce pays, & la permiſſion qu'ils obtinrent en 1611 d'y établir un comptoir, acheverent de déſeſperer les Portugais. Ceux-ci mirent tout en uſage pour détruire les Hollandois, qui de leur côté chercherent tous les moyens imaginables pour nuire aux Portugais. Cette conduite des deux Nations, loin de leur être avantageuſe, ſervit à inſpirer aux Japonois une égale défiance pour l'une & pour l'autre.

L'Empereur du Japon redoutant plus particulierement les Portugais, à cauſe des anciennes liaiſons qu'ils avoient dans ſes Etats, ſongea à ſe mettre à l'abri des entrepriſes qu'ils pourroient faire, & en conſéquence il ordonna en 1635 qu'on bâtît dans le havre de Nangazaki, & près de la ville, un Fort environné d'eau. Les ordres du Souverain furent ponctuellement exécutés, & on éleva à la hâte dans le Fort quelques maiſons de bois qu'on aſſigna pour domicile aux Portugais. Ils furent obligés de ſe

EMPIRE DU JAPON.

conformer aux volontés de l'Empereur, & dès qu'ils furent rassemblés dans leur petite isle qu'on appella *Desima*, on leur donna des Gardes qui les tenoient comme empriſonnés. Deux ans après que les Portugais eurent essuyé cette mortification, on les soupçonna d'avoir trempé dans une conspiration qui éclata, ou au moins d'avoir fomenté des révoltes; & pour les punir & leur ôter les moyens de se faire craindre à l'avenir, ils furent bannis à perpétuité du Japon par un Edit solemnel publié en 1637. Malgré cet Edit les Portugais se maintinrent encore deux ans au Japon, & la principale cause de cette tolérance vint de ce qu'on avoit besoin d'eux pour se procurer quelques marchandises d'Europe. Enfin la Compagnie Hollandoise établie au Japon s'étant engagée à fournir ce pays de toutes les marchandises qu'on pourroit y désirer, la Cour n'eut plus aucun ménagement pour les Portugais. On les déclara de nouveau ennemis de l'Empire; on les força de l'abandonner, & enfin on les fit embarquer avec tous leurs effets avant la fin de l'année 1639.

Les défenses expresses qu'on fit aux Portugais de ne plus remettre les pieds au Japon, & les menaces dont on chercha à les effrayer en cas de contravention, n'empêcherent pas les Directeurs du commerce de Macao de vouloir faire une tentative l'année suivante pour se rétablir dans l'esprit des Japonois. En vertu de ce projet, où le désir du gain avoit plus de part que la prudence, les Directeurs envoyerent au Cubo une Ambassade solemnelle composée de plusieurs Portugais. Ils étoient chargés de faire tous leurs efforts pour obtenir la révocation de l'Edit de banniſſement. Les Ambassadeurs & leur suite s'embarquerent sur un vaisseau; mais à peine ce navire parut-il dans la rade de Nangazaki, que plusieurs barques Japonoises remplies de soldats l'investirent de tous côtés, & mirent aux fers tout l'équipage. Les Ambassadeurs réclamerent en vain le droit des gens, l'Empereur les regarda comme des criminels qui avoient désobéi à ses ordres, & les condamna à perdre la tête. Cette sentence fut exécutée à la rigueur, & il n'y eut que douze domestiques à qui l'Empereur fit grace, à condition qu'ils s'embarqueroient aussitôt sur un mauvais navire qu'on leur fournit, & qu'ils s'en retourneroient à Macao porter la nouvelle de la mort des Portugais. On les chargea d'ajouter que si quelqu'un de la Nation avoit la témérité de reparoître, on lui feroit subir le même supplice.

Commerce des Hollandois.

Le même hasard, ou plutôt le même danger qui avoit conduit les Portugais au Japon, y fit aborder les Hollandois en 1598. Ils étoient sur un navire de leur Nation qui faisoit voile vers les Indes, & qui fut jetté sur la côte orientale de Niphon, assez près de Jedo. Le vaisseau, suivant une loi récemment établie au Japon, fut confisqué au profit de l'Empereur, & les passagers furent mis aux fers. Cependant on rendit aux Hollandois la liberté au bout de quelques jours, & ils obtinrent la restitution de leur navire avec la permission de commercer dans le pays. Un des Pilotes Hollandois & quelques Particuliers consentirent à se fixer au Japon; & on prétend que le Pilote, qui étoit Anglois de naissance, & qui portoit le nom de Guillaume Adam, trouva moyen de s'introduire à la Cour, & de gagner les bonnes graces de l'Empereur.

EMPIRE DU JAPON.

Le vaiſſeau Hollandois, en quittant les côtes du Japon, ſe rendit aux Indes, & la nouvelle qu'il y porta des favorables diſpoſitions des Japonois pour les Hollandois, cauſa une grande joye à ceux de ces derniers qui étoient établis aux Indes. En conſéquence les Hollandois équiperent deux petits bâtiments qui mouillerent au port de Firando dans le mois de Juillet de l'année 1609. Le Commandant des deux navires envoya à la Cour deux de ſes Commis chargés de riches préſents pour le Cubo. Le Gouvernement du Japon commençoit à être indiſpoſé contre les Portugais; de ſorte que dans la vûe de les chagriner, on fit aux Hollandois la réception la plus avantageuſe, & malgré les repréſentations & les intrigues des Portugais, on permit à leurs concurrents d'avoir un comptoir à Firando, & on leur en expédia les Lettres patentes en 1611.

Le commerce des Hollandois au Japon s'établit, pour ainſi dire, ſur les ruines de celui des Portugais, qui, comme on l'a déjà vû, furent entierement expulſés du Japon. Cependant les avantages que les Hollandois retirerent de leur trafic, ne furent pas toujours les mêmes, & leur commerce a éprouvé différentes révolutions qui l'ont fait tomber peu à peu, au point qu'il eſt moins conſidérable aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été. Le temps de la plus grande proſperité du commerce Hollandois au Japon, doit ſe prendre depuis l'an 1611. juſques dans l'année 1641. Dans l'année 1638. on conçut quelques ſoupçons contre ces Européens, & le Miniſtere leur donna ordre de démolir un bâtiment de pierres de taille qu'ils avoient élevé auprès de leur comptoir. Les Hollandois, qui étoient peut-être avertis qu'au moindre ſigne de mécontentement de leur part, des ſoldats Japonois devoient les maſſacrer, obéirent ſans héſiter & s'efforcerent même de paroître indifferents, en voyant détruire un édifice qui leur avoit couté beaucoup de peines & de dépenſe. Ces marques de ſoumiſſion ne calmerent pas les inquiétudes de la Cour, & deux ans après la ſortie des Portugais, les Hollandois ſe virent relégués dans l'iſle de Deſima, qui avoit ſervi de priſon aux premiers.

Auſſitôt que les Hollandois furent enfermés dans l'endroit qu'on leur aſſigna, ils perdirent quantité de leurs priviléges; néanmoins comme ils étoient ſeuls maîtres du commerce, ils en retirerent encore des profits conſidérables juſqu'à l'année 1685. Alors on borna la quantité des marchandiſes dont ils devoient faire trafic tous les ans; on prit de nouvelles précautions contr'eux, & on les aſſujettit à des réglements & à des viſites fort incommodes. Les principales marchandiſes qu'ils portent au Japon ſont des ſoyes crues de la Chine, du Tonquin, de Bengale & de Perſe; d'autres ſoyes de toutes eſpéces tirées des mêmes pays; des étoffes de laine, de ſoye & de coton venant de Bengale, des côtes de Coromandel & de pluſieurs autres lieux des Indes; des draps d'Europe, des ſerges communes, & d'autres étoffes, des bois de teinture, des peaux de buffles ou de cerfs, des cuirs ordinaires, du poivre, du ſucre, des noix muſcades & d'autres épiées, du camfre de Borneo & de Sumatra, du mercure, du cinnabre, du ſafran, de l'alun, du plomb, du ſalpêtre, tirés en partie de Bengale, & en partie de Siam, du corail, de l'ambre, du *catechu*, appellé ordinairement *terra Japonica*, du ſtorax liquide & de l'antimoine, des miroirs, des lunettes d'Europe, &c.

Toutes ces marchandiſes payent à la ville de Nangazaki un droit de quinze pour cent, & ce qu'il produit eſt partagé entre les bourgeois de la ville, comme un dédommagement des incommodités qu'un commerce étranger leur cauſe. En effet, tous les habitants de Nangazaki ſont aſſujettis à faire jour & nuit la garde, & à d'autres corvées auſſi pénibles, ſans compter l'embarras de faire venir de loin des proviſions de bouche, car le terroire de Nangazaki eſt fort ſtérile.

Les formalités qu'on obſerve à l'arrivée des vaiſſeaux Hollandois ſont infinies. On les attend toujours dans le mois de Septembre vers la fin de la monſon du Sud-Oueſt, qui eſt la ſeule ſaiſon propre à ce voyage. Dès que les Gardes, chargés de l'inſpection du port, découvrent un de ces vaiſſeaux, ils en avertiſſent ſur le champ les Gouverneurs de Nangazaki, & ceux-ci font ordonner au Directeur de la Compagnie Hollandoiſe d'envoyer trois hommes de ſon comptoir au devant du navire, afin d'inſtruire tous ceux qui ſont deſſus de la conduite qu'ils doivent tenir pendant leur ſéjour à Deſima, & pour demander la liſte des marchandiſes & des Paſſagers, avec toutes les lettres qu'il y a à bord. La liſte & les lettres ſont portées aux Gouverneurs, qui les font examiner attentivement par des Interpretes, avant que de les remettre entre les mains du Directeur de la Compagnie, & on permet alors au vaiſſeau d'entrer dans le port. Auſſitôt qu'il y paroît, des Japonois prépoſés pour en ôter les armes de toutes eſpéces, ſe les font rendre avec la derniere rigueur, & deux bateaux remplis de Gardes ſe rangent aux côtés du navire, & ne le quittent point qu'il ne mette à la voile pour s'en retourner. Aucun Paſſager ne doit ſortir du vaiſſeau avant la viſite des Commiſſaires, qui s'y rendent le lendemain de ſon arrivée, & qui ſe font accompagner par une eſcorte de ſoldats. Ces Commiſſaires font une revûe exacte de toutes les perſonnes qui ſont dans le navire, s'informent de leur âge, de leur naiſſance, du lieu de leur patrie & de la qualité de leur emploi. Lorſqu'on les a ſatisfaits ſur toutes les queſtions qu'ils jugent à propos de faire, ils liſent aux Paſſagers les reglements & les ſtatuts de Police qu'ils doivent ſuivre tant qu'ils ſeront à Deſima, & ces ordonnances ſont affichées dans le navire & dans pluſieurs quartiers de l'iſle.

On ſonge enſuite à décharger le navire des marchandiſes qu'il contient, & il eſt reglé qu'elles doivent être tranſportées à Deſima par des portefaix du pays. A meſure qu'on entre les ballots dans l'iſle, des Commiſſaires les font ouvrir pour s'aſſurer ſi les marchandiſes ſont telles qu'on les a marquées dans l'état qu'on leur en a fait. Il n'y a rien qui puiſſe être exempt de cette viſite, & ſi le propriétaire d'un coffre qu'on veut ouvrir ne ſe préſente pas pour en donner la clef, on le briſe à coups de hache. Après cette viſite on fouille les Paſſagers, & ſi on trouvoit ſur eux quelques marchandiſes, quelques chapelets, des livres de prieres, ou des médailles empreintes d'une croix ou de la repréſentation de quelque Saint; on en feroit un crime capital à tous les Hollandois, qui ne pourroient s'en laver qu'en livrant les coupables ou en leur faiſant donner la mort.

A l'approche de la nuit les Commiſſaires chargés des viſites ſe retirent dans Nangazaki; mais avant leur départ, ils enferment les Hollandois dans leurs maiſons après les avoir comptés, & tous les matins ils les font paſſer

EMPIRE DU JAPON.

en revûe un à un, pour s'assurer que personne n'est échappé. Toutes les marchandises qu'on a visitées restent dans des magasins, jusqu'à ce qu'il plaise aux Gouverneurs d'assigner le temps du *Combang*, ou de la vente. Quelques jours avant celui qui est déterminé, on affiche aux portes de Desima une liste de toutes les marchandises dont les Hollandois se proposent de faire le débit. La vente se fait en présence de deux Subdélégués des Gouverneurs & des Officiers, qui ont une inspection particuliere sur le Fort de Desima. La salle, dans laquelle on expose les marchandises est ouverte dans toute son étendue, de maniere que les passants ont la commodité de voir ce qui est étalé. On n'y met qu'une sorte de marchandise à la fois, & ceux qui se présentent pour en acheter, donnent un ou plusieurs billets, sur lesquels ils font différentes offres. Les Directeurs Hollandois ouvrent ces billets, & après avoir séparé les hauts prix de ceux qui sont au dessous, ils les remettent à un Interprete, afin qu'il les lise l'un après l'autre, en commençant par les plus hautes encheres. L'Interprete demande trois fois hautement quel est l'offrant ou l'acheteur, & si personne ne se présente, il met le billet à part & prend le suivant. Il continue de la sorte en descendant jusqu'à ce que quelqu'un reclame le billet, & alors on fait signer les acheteurs, afin de leur livrer les marchandises le lendemain. Quand une espéce de marchandise est ainsi vendue, on passe aux autres qui s'achetent avec les mêmes formalités.

La Compagnie Hollandoise des Indes orientales a soin d'entretenir au Japon un Directeur particulier, qui n'est jamais en charge qu'une année, & qui est obligé de s'en retourner à Batavia sur le même vaisseau qui apporte son successeur. Une des principales fonctions de ce Directeur est d'aller tous les ans saluer l'Empereur & lui offrir les présents accoutumés, dont la quantité & la valeur sont toujours reglées par des Commissaires de l'Empereur. Aussitôt que le Directeur & les autres Députés sont arrivés à la Cour & que le jour de l'audience est fixé, ils se rendent dans l'ordre suivant au Palais de l'Empereur. Le Directeur, porté dans une superbe chaise, est précédé par les Députés, qui, au nombre de quatre ou cinq, marchent un à un, montés sur des chevaux que leurs valets menent par la bride. Le premier Interprete suit immédiatement la chaise du Directeur & est monté aussi à cheval. Tous les Hollandois ont sur leurs habits une robe de soye noire, couleur déterminée pour ces sortes de cérémonies. A quelque distance de l'Interprete paroît un nombreux cortége de domestiques qui sont à pied.

Lorsque les Hollandois sont arrivés à la porte du Palais Impérial, qui consiste en trois châteaux fermés chacun d'une clôture particuliere, on les fait traverser un grand pont, afin de pénétrer dans l'intérieur du premier château. Au bout du pont se trouvent l'une après l'autre deux portes fortifiées, entre lesquelles il y a toujours un petit corps de garde. En sortant de la derniere porte, les Hollandois s'avancent dans une place assez étendue, où ils sont reçus par une Garde plus nombreuse qui les introduit dans le second château. Alors le Directeur descend de sa chaise & toute sa suite met pied à terre pour se rendre tous au troisieme château, qui est le lieu où loge l'Empereur. On arrive à ce château par un grand pont de pierres

pierres qui aboutit à quelques baſtions bien fortifiés, après leſquels on paſſe dans une rue étroite & tortueuſe flanquée de deux murailles d'une hauteur extraordinaire. Au bout de cette rue on rencontre une Garde compoſée de cent ſoldats rangés en bon ordre dans une ſalle très-vaſte. Les Ambaſſadeurs s'arrêtent en cet endroit, & y attendent qu'on vienne les chercher par ordre de l'Empereur, pour les introduire dans la ſalle d'audience, dont la diſpoſition eſt aſſez particuliere.

C'eſt un appartement d'une grandeur frappante, extrêmement exhauſſé & enrichi de pluſieurs ornements recherchés. D'ailleurs il eſt obſcur, ce qui eſt ſans doute cauſé par le grand nombre de paravents qu'on y place, & par ce qu'il ne reçoit le jour qu'au moyen des croiſées qui donnent ſur une petite cour. Au fond de la ſalle & vis-à-vis des croiſées, il y a deux cabinets, d'autant plus ſombres qu'ils ne tirent la lumiere que de la ſalle, à laquelle ils communiquent ſeulement par des jalouſies. Dans le plus grand de ces cabinets ſont les Miniſtres d'Etat; dans l'autre, qui eſt plus enfoncé & dont le parquet eſt plus élevé, ſe place l'Empereur accompagné quelquefois d'une partie de ſa famille. Les Conſeillers d'Etat, les Princes & les autres Seigneurs de l'Empire forment une double haye dans la grande ſalle, dont les avenues ſont auſſi bordées d'un grand nombre d'Officiers & de Gentilshommes.

Dès que l'Empereur eſt arrivé dans ſon cabinet d'audience, les Officiers, chargés d'introduire en ſa préſence le Directeur Hollandois, l'appellent à haute voix, & le font approcher ſeul du cabinet Impérial. L'Ambaſſadeur doit alors faire les inclinations & les révérences preſcrites, qui conſiſtent à ſe mettre à genoux, à baiſſer la tête preſque juſqu'à terre, à ſe traîner en rempant vers l'Empereur, & à regagner enſuite de la même maniere ſa place ſans tourner le dos à ce Prince, & ſans proférer un ſeul mot. Kaempfer, de qui on tient ce détail, s'eſt trouvé lui-même, à ce qu'il aſſure, à une ſemblable audience, & il rapporte que l'Empereur, après diverſes queſtions qu'il fit faire de ſa part aux Ambaſſadeurs Hollandois, exigea d'eux pluſieurs choſes biſarres, comme de ſe complimenter les uns les autres dans leur langue naturelle, de contrefaire les gens yvres, de chanter, de danſer à leur maniere, &c.

Telles ſont les formalités gênantes auxquelles les Japonois aſſujettiſſent les Hollandois, qu'ils traitent d'ailleurs avec une hauteur & une dureté inſupportables. On les obſerve, dit Kaempfer, comme des eſpions & des traîtres; on les enferme dans une eſpéce de maiſon de force, & on les garde avec les mêmes précautions que s'ils étoient des bêtes féroces. Les Hollandois eſſuyent toutes ces mortifications avec un flegme admirable, & achetent ainſi la liberté de jouir des avantages du commerce, qu'ils ne partagent qu'avec les ſeuls Chinois.

Tentatives des Anglois pour commercer au Japon.

Deux ans après l'établiſſement des Hollandois au Japon, un vaiſſeau Anglois, commandé par le Capitaine Guillaume Saris, jetta l'ancre dans un des ports de cet Empire: il y avoit alors à la Cour Guillaume Adams, Pilote dont on a parlé plus haut, & qui étoit Anglois de Nation. La bienveillance naturelle, que chacun ſent pour ſes compatriotes, porta Adams à ſolliciter pour les ſiens, & il leur procura la permiſſion d'établir un comptoir

EMPIRE DU JAPON.

à Firando, & la liberté de trafiquer dans tous les ports du Japon. Le Capitaine Saris, après avoir séjourné quelque temps à la Cour, s'embarqua pour l'Angleterre avec des lettres du Cubo, & une copie en caracteres Chinois des priviléges qu'il avoit obtenus pour sa Nation. Plusieurs Anglois, sous la direction du Chevalier Cock, resterent au Japon, afin d'entretenir utilement la bienveillance des Japonois.

On ignore les raisons qui déterminerent les Anglois à renoncer en apparence à leur commerce au Japon; on sçait seulement qu'en 1624, ils n'avoient plus de comptoir dans ce pays, & qu'ils ne songerent à y rentrer qu'en 1673. Alors un de leurs navires nommé *le Retour*, se présenta pour entrer dans le port de Nangazaki. Il ne fut pas plutôt apperçu de la ville qu'un des Gouverneurs envoya quelques barques pour reconnoître ce bâtiment, & jugea à propos d'aller lui-même le visiter, en se faisant accompagner d'un Secrétaire & de cinq Interpretes, dont l'un parloit Portugais & les quatre autres Hollandois. Sur les questions qui furent faites au Capitaine Anglois touchant le but de son voyage, il répondit qu'il venoit solliciter le rétablissement du commerce que sa Nation avoit déjà fait dans le Japon, & qui avoit été interrompu pendant cinquante ans. Il remit en même temps au Gouverneur de Nangazaki une copie des priviléges que le Capitaine Saris avoit obtenus, & deux lettres pour l'Empereur; l'une de la part du Roi d'Angleterre, & l'autre de la Compagnie des Indes Orientales.

Le Gouverneur Japonois satisfait des réponses des Anglois, leur fit encore différentes questions, qui, suivant le sentiment de plusieurs Ecrivains, lui avoient été suggerées par les Hollandois. Ces questions étoient; s'il étoit vrai que les Anglois fussent Chrétiens; si l'Angleterre étoit en paix avec l'Espagne & le Portugal; si effectivement le Roi de la Grande-Bretagne avoit épousé la fille du Roi de Portugal, & enfin s'il étoit né beaucoup d'enfants de ce mariage. Le Capitaine Anglois répondit que son Souverain & ceux de sa Nation professoient la même Religion que les Hollandois; que la Grande-Bretagne étoit en paix, non seulement avec l'Espagne & le Portugal, mais encore avec toutes les Nations de l'Europe; que le Roi Charles avoit épousé une Princesse de Portugal, sans que cette alliance le dût porter à embrasser la Religion, & tous les intérêts des Portugais; & que d'ailleurs il n'avoit point d'enfants de cette Princesse. A ces réponses le Capitaine Anglois ajouta qu'il étoit chargé de plusieurs présents pour l'Empereur. Il en fit voir une partie au Gouverneur qui en parut satisfait, & après avoir permis aux Anglois de jetter l'ancre dans le port, à condition qu'ils livreroient toutes leurs armes, il se retira.

Dès que le Gouverneur Japonois fut sorti du navire Anglois, il le fit environner par plusieurs barques Japonoises, & des Commissaires prirent les noms de tous les Anglois qui étoient à bord, & dresserent un état des marchandises dont leur navire étoit chargé. On enleva ensuite la poudre, le plomb, l'artillerie, & jusqu'aux armes des passagers. Cependant les Anglois demeurerent dans leur vaisseau, & au bout d'un mois ils apprirent que l'Empereur informé de leur arrivée, & quels ils étoient, leur refusoit la permission de commercer au Japon, sous prétexte qu'ils étoient sujets

d'un Prince allié à l'ennemi de la Nation Japonoiſe. Ces refus étoient accompagnés d'ordres précis de partir au plutôt. Le Capitaine Anglois, chagrin du peu de ſuccès de ſon voyage, repréſenta aux Gouverneurs de Nangazaki le danger qu'il pourroit courir en mettant ſur le champ à la voile, comme on le lui ſignifioit; & enfin il obtint quelque délai.

Les vents retinrent encore les Anglois l'eſpace de quarante-cinq jours depuis l'arrivée des ordres de l'Empereur, & au bout de ce temps ils remirent à la voile pour quitter les côtes du Japon. On leur rendit fidelement leurs armes & leurs munitions de guerre, en leur ſignifiant de nouveau de ne jamais reparoître à la vûe d'aucun port du Japon. Tel fut le ſuccès du projet d'établiſſement que les Anglois avoient formé, & dont les commencements avoient paru ſi favorables ſous le Capitaine Saris, par le crédit de Guillaume Adams.

Commerce des Chinois au Japon.

Longtemps avant que les Européens paruſſent ſur les côtes du Japon, il y avoit une communication & une ſorte de correſpondance entre les habitants de ce pays & les Chinois; mais ces derniers n'oſoient faire commerce qu'en ſecret, parce que leurs Empereurs le leur défendoient expreſſément. Depuis le dernier conquérant Tartare qui ſoumit la Chine, les ports de cet Empire ont été ouverts aux Etrangers, & les navires Chinois ont eu la permiſſion de trafiquer au dehors. En vertu de cette permiſſion les Négociants de la Chine ont étendu leur commerce dans pluſieurs Contrées de l'Orient, & particulierement au Japon, où ils avoient déjà d'anciennes habitations.

Les Chinois abordoient d'abord indifféremment dans tous les ports du Japon, mais par la ſuite ils préférerent celui de Nangazaki, & ils furent même obligés de fixer leur commerce dans cette ville, lorſqu'un ordre précis interdit l'entrée de tous les autres ports aux Etrangers. Ce reglement ne cauſa aucune peine aux Chinois, parce qu'ils avoient la liberté d'envoyer à Nangazaki telles marchandiſes qu'ils vouloient, & en auſſi grande quantité qu'ils le jugeoient à propos. D'ailleurs, ils obtinrent la permiſſion de profeſſer ouvertement leur Religion, & de bâtir trois Temples à Nangazaki. Ils jouirent de ces privileges pendant quelque temps, & les auroient vraiſemblablement conſervés, ſi le Miniſtere Japonois n'eût été informé que les Miſſionnaires qu'on avoit bannis du Japon, & qu'on y regardoit comme les ennemis déclarés de l'Empire, avoient trouvé un aſyle auprès de l'Empereur de la Chine. Cette connoiſſance rendit les Chinois ſuſpects à la Cour du Japon, qui eut encore de nouveaux motifs de défiance, lorſqu'on trouva ſur quelques jonques Chinoiſes des livres concernant la Religion Chrétienne. Les allarmes redoublerent en cette occaſion, & le Gouvernement Japonois voulant remedier aux déſordres qu'il appréhendoit de la part des Chinois qui favoriſoient les Chrétiens, limita leur trafic à une certaine quantité de marchandiſes, & regla le nombre des jonques qui devoient entrer tous les ans dans le port.

Les précautions furent pouſſées plus loin en 1688, & on défendit aux Chinois toute communication avec les gens du pays; de ſorte qu'au lieu de la liberté dont ils avoient joui juſqu'alors, on leur aſſigna, comme aux Hollandois, une demeure particuliere à l'extrémité méridionale de la ville.

EMPIRE DU JAPON.

On bâtit exprès sur une petite éminence hors des murs de Nangazaki, pluſieurs cabanes deſtinées à loger les Négociants Chinois. On environna de foſſés, de paliſſades & de portes fortifiées le terrein ſur lequel ces cabanes étoient rangées, & on mit aux portes de bons corps-de-gardes. Les Chinois obligés de ſe ſoumettre à ces nouveaux reglements, ou à renoncer totalement au commerce qu'ils faiſoient au Japon, prirent le premier parti, & continuerent de tranſporter dans ce Royaume les marchandiſes qu'ils avoient coutume d'y vendre. Ils ont dans l'année trois temps reglés pour aborder à Nangazaki; le premier au Printemps, & ils ne peuvent avoir plus de vingt jonques. Leur ſecond voyage ſe fait en Eté, & on permet l'entrée du port à trente jonques; & enfin ils en amenent vingt en Automne. Toutes les barques Chinoiſes au-delà de ce nombre, ou celles qui paroiſſent après le temps de la vente ſont forcées de s'en retourner, & n'ont pas même la permiſſion de décharger leur cargaiſon pour la dépoſer dans des magaſins.

Les Chinois n'ont point d'Agens ni de Directeur de leur commerce qui réſident au Japon. Ils n'occupent même la demeure qui leur a été aſſignée que dans le temps de la vente, & dès que ce temps eſt paſſé, chacun ſe rembarque ſur la jonque qui l'a amené, & le comptoir reſte vuide. Les principales cargaiſons des jonques Chinoiſes conſiſtent dans des ſoyes écrues ou filées de la Chine & du Tonquin; toutes ſortes d'étoffes de laine, de ſoye & de coton; du ſucre, des pierres de calamine pour l'alliage du cuivre; de la thérébentine, de la gomme, de la myrrhe, des bois de ſenteurs, du camphre, du genſing, & d'autres drogues aromatiques ou médecinales. Les Chinois font auſſi un aſſez grand commerce de livres de toute eſpece, principalement de ceux qui traitent de Morale & d'autres matieres philoſophiques; mais avant que ces livres ſoient expoſés en vente, ils ſont examinés avec la plus ſévere exactitude par des Cenſeurs publics.

Les formalités obſervées dans la vente des marchandiſes Chinoiſes ſont preſque ſemblables à celles qui ſe pratiquent en vendant les marchandiſes des Hollandois, excepté néanmoins que ceux-ci payent un droit moins conſiderable que celui qu'on tire des Chinois. D'ailleurs, ces derniers ne peuvent emporter aucune eſpece monnoyée, & on les contraint de convertir en cuivre ou en marchandiſes du pays tout l'argent qu'ils retirent de leur vente.

CHAPITRE XXVII.

ISLES DE L'ASIE DANS L'OCÉAN.

LES iſles de l'Aſie, qu'on trouve dans l'Océan compoſent ſept principaux corps d'iſles, auxquels il faut joindre l'iſle de Ceylan. On en compte ſix du Nord au Sud, ſçavoir, 1°. les iſles qui ſont vers le détroit du Nord; 2°. les iſles du Japon; 3°. les iſles Mariannes ou des Larrons; 4°. les Philippines ou Manilles; 5°. les Moluques; 6°. les iſles de la Sonde

Au Sud-Oueſt de la preſqu'iſle occidentale de l'Inde ſe trouve le ſeptieme corps-d'iſles, ſçavoir les Maldives, & au Sud-Eſt on rencontre l'iſle de Ceylan.

Isles de l'Asie.

1°. Isles voisines de la Tartarie orientale.

Les iſles voiſines de la Tartarie orientale, & ſituées vers le détroit du Nord, ſont dans l'Océan oriental ou mer du Sud. Elles ſont placées à l'entrée du golphe d'Amour, d'Amur ou de Kamtchatka, au Nord des iſles du Japon. Au Nord-Eſt du Kamtchatka, on voit une grande terre qui eſt vis-à-vis de l'embouchure de l'Anadir. Cette terre, ſuivant toutes les apparences, n'eſt point une iſle, & on a de fortes préſomptions que c'eſt une preſqu'iſle adhérente à la partie voiſine de l'Amérique. Pluſieurs même prétendent que les peuples qu'on voit aujourd'hui dans l'Amérique y ſont originairement entrés par cette preſqu'iſle. Quoi qu'il en ſoit, ſes habitants ſe nomment *Puchochotskes* ou *Pogukotskes*; ils ſont idolâtres, & leur langue ainſi que leurs uſages ont des différences remarquables avec ceux des peuples du continent de la Siberie. Ces peuples pendant l'hiver paſſent ſur la glace & entrent en Siberie, où ils apportent des pelleteries dont ils font commerce.

Les iſles, qui ſont à l'entrée du golphe d'Amur, ſont aſſez nombreuſes. Les Ruſſes en comptent trente-quatre au Sud du Kamtchatka, mais ils prétendent qu'elles n'ont rien de remarquable. Outre ces trente-quatre iſles, on diſtingue plus particulierement les ſuivantes, qui ſont l'iſle de Saghalien, ou d'Amur, les iſles de Jeſo, Yeſo ou Jedſo, l'iſle de Matſumai, l'iſle des Etats, la terre de la Compagnie, & la terre de Gama.

Iſle d'Amur.

L'iſle de Saghalien ou d'Amur, ſituée près de l'embouchure & à l'Oueſt de la riviere d'Amur, eſt fort grande & garnie de forêts. Les martres zibelines s'y trouvent en quantité, & les Ruſſes, maîtres de cette iſle, font la chaſſe à ces animaux. Les Chinois, prétendant que l'iſle d'Amur dépendoit de la Tartarie Chinoiſe, ſe ſont oppoſés à la pêche des perles que les Ruſſes y avoient établie en 1728. mais ces derniers en ſont reſtés poſſeſſeurs malgré toutes les démarches de leurs adverſaires.

Iſles de Jedſo.

Les iſles de Jedſo, qu'on croyoit ci-devant faire partie des Terres Arctiques, ſont au nombre de deux. Les Japonois donnent à la plus ſeptentrionale le nom de *Oku-Jeſo*, c'eſt-à-dire, le haut Jeſo, & appellent l'autre *Jeſo-Gaſima*, ou l'iſle de Jeſo. Comme perſonne n'a pénétré dans l'Oku-Jeſo, on n'en peut rien dire, ſi ce n'eſt qu'il y a une riviere aſſez conſidérable qui ſe décharge au Sud-Oueſt dans le canal qui eſt entre les deux iſles de Jeſo. Le Jeſo-Gaſima eſt fort peuplé, & ſi ſes habitants ne négligeoient pas de cultiver les terres, elles produiroient abondamment. La chaſſe & la pêche font toute la nourriture des Inſulaires qui vivent ſous des cabanes conſtruites de planches clouées enſemble. On aſſure qu'il y a dans cette iſle des mines d'argent, de cuivre & de fer, & que ſa partie méridionale dépend du Prince de Matſumai, qui y a bâti des fortereſſes.

Iſle de Matſumai.

Les Ruſſes donnent le nom de *Matmanska* à l'iſle de Matſumai, qui eſt ainſi appellée du nom même de ſa capitale. Elle eſt dans le détroit de Sungar, au Midi, & dans le voiſinage de Jedſo. Si l'on en croit les plus nouvelles relations, & les cartes Japonoiſes de Kaempfer, & du P. Charlevoix, l'iſle de Matſumai appartient au Japon.

Iſle des Etats.

Les Hollandois découvrirent & nommerent cette iſle dans l'année 1643.

ISLES DE L'ASIE.

Elle eſt ſéparée de la partie la plus occidentale de Jedſo par le détroit d'Uriez.

Terre de la Compagnie.

En voyageant un peu plus à l'Eſt, les Hollandois reconnurent une côte qu'ils appellerent Terre de la Compagnie, afin de l'approprier en quelque ſorte à la Compagnie des Indes orientales, qui les avoit envoyés à la découverte de ces mers. Cette Terre fut examinée plus attentivement par les Ruſſes, qui ont découvert que c'étoit une iſle.

Terre de Gama.

Des Navigateurs de la même Nation ont auſſi connu que ce qu'on appelle Terre de Gama, eſt une iſle éloignée de plus de ſoixante dégrés de la Californie. Cette iſle, qui fut apperçue par Gama, Capitaine Eſpagnol, dans un voyage qu'il fit de la Chine au Mexique, paſſa d'abord pour une terre ferme, & quelques cartes étendoient ſa côte méridionale juſques vers la Californie.

2°. ISLES DU JAPON.

On a vu la topographie de ces iſles dans le chapitre qui traite de l'Empire du Japon.

3°. ISLES DES LARRONS, OU MARIANNES.

Le nom d'iſles des Larrons fut donné par Magellan aux iſles qu'il découvrit l'an 1520. au Sud-Eſt du Japon. Il les appella ainſi, parce que les habitants lui déroberent quelques inſtruments de fer. Malgré la ſituation de ces iſles qui ſont ſous la zone torride, l'air y eſt ſain & pur, & la chaleur y paroît ſupportable. D'ailleurs, on y éprouve pluſieurs incommodités, à cauſe qu'elles ſont remplies de couſins, d'autres ſortes de moucherons & d'inſectes qui tourmentent également les hommes comme les animaux. Les ſcorpions & les mille-pieds y ſont auſſi en grand nombre, & ſur toutes les côtes, il n'y a ni ports ni bonnes rades où les vaiſſeaux puiſſent relâcher. La mer où ſe trouvent ces iſles ſe nomme l'Archipel de S. Laurent, & fait partie de la mer du Sud.

Lorſque les Eſpagnols ſe furent aſſuré la poſſeſſion de ces iſles, ils les appellerent Iſles Mariannes, en l'honneur de leur Reine Marie-Anne d'Autriche qui y envoya des Miſſionnaires en 1660. Quoique ces iſles ſoient petites & peu conſiderables, elles furent très-peuplées autrefois; mais aujourd'hui pluſieurs ſont preſque inhabitées. On a ſeulement laiſſé deux ou trois cents Indiens à Rota pour y cultiver le riz, & on a tranſporté le reſte des habitants dans d'autres iſles fertiles en pâturages & en différents fruits excellents. Ces dernieres ſont diviſées en iſles de *Gani* ou du Nord & en iſles du Sud, dont Guan eſt la principale. Guan, ſuivant le rapport des Eſpagnols, peut avoir trente lieues de tour, & environ quatre mille habitants, & il y a un Gouverneur Eſpagnol & une garniſon de cent cinquante hommes d'Infanterie.

La capitale des iſles Mariannes eſt San-Ignatio de Agand. Cette ville, qui eſt la réſidence du Gouverneur pour l'Eſpagne, eſt défendue par deux petits Forts garnis chacun de cinq pieces de canon, & par une batterie de cinq autres pieces d'artillerie placées ſur une éminence voiſine de la mer. Les maiſons de cette capitale ſont fort bien bâties en pierres & en charpente, ce qui eſt rare dans ces cantons. Les Indiens y ſont plus nombreux que les Eſpagnols; cependant ils ne cherchent pas à ſecouer le joug. En général ils ſont bienfaits, actifs, & paroiſſent aſſez induſtrieux. La ſtructure des vaiſſeaux dont ils ſe ſervent eſt très-ſimple, mais on y remarque

beaucoup d'invention, & ils ſont faits de la maniere la plus convenable à la nature des vents qui regnent dans ces mers.

4°. Isles Philippines ou Manilles.

Sous le regne de Philippe II. Roi d'Eſpagne, des Eſpagnols ſe fixerent dans les iſles que Magellan avoit découvertes en 1520, & les appellerent Philippines du nom de leur Souverain. Ces iſles paroiſſent avoir été connues des Anciens ſous le nom de *Manioles*. On en compte juſqu'à douze cents, & leur ſituation eſt entre le cent trente-deuxieme & le cent quarante-cinquieme degré de longitude, & entre le ſixieme & le dix-neuvieme de latitude ſeptentrionale. Leur terroir eſt fertile, on y trouve des mines d'or & d'argent, & on y pêche auſſi des perles. On dit qu'il y a dans la mer qui les environne une ſorte de poiſſon ou de monſtre marin fort ſingulier. Sa groſſeur eſt celle d'un veau, & il a quelque reſſemblance avec les Syrenes ſi célebrées dans la Fable.

Les plus conſiderables des Philippines ſont au Nord, l'iſle de Manille ou de Luçon; au Midi, celle de Mindanao; entre les deux, celle de Cebu; celle de Samar au Nord de Mindanao; à ſon Orient, celle de Saint-Jean, & celle de Parago, à l'Occident. A l'égard des nouvelles Philippines, elles ſont à l'Eſt.

Iſle de Manille ou Luçon.

La plus grande de toutes les Philippines eſt l'iſle Manille, dans laquelle on a bâti trois villes, ſçavoir, Manille, la Nouvelle Ségovie, & la Nouvelle Caceres. Toute l'iſle eſt fertile en bled, en riz & en fruits. Elle abonde d'ailleurs en beſtiaux & en bons chevaux; l'air y eſt très-ſain, & ſes eaux paſſent pour les plus excellentes qu'il y ait.

Manille.

La capitale de l'iſle Manille porte le même nom, & quoique médiocrement grande, elle eſt aſſez belle & fort bien peuplée. Le Viceroi pour le Roi d'Eſpagne demeure dans cette ville, ainſi qu'un Archevêque & un Conſeil ſouverain établi pour toutes les Colonies qui habitent les autres iſles. Le port de Manille, nommé Cabite ou Cavite, eſt vers le Sud, & il ne laiſſe pas d'être fréquenté, malgré les rochers qui en rendent l'entrée fort difficile. Il y a deux Colléges dans Manille, l'un de Jéſuites & l'autre de Jacobins. Le commerce qui ſe fait à Manille eſt conſiderable, & le Roi d'Eſpagne entretient quelques vaiſſeaux pour le tranſport des marchandiſes.

La Nouvelle Ségovie eſt un Evêché, & elle a un port avantageux ſur la côte ſeptentrionale, à l'embouchure de la riviere de Cayan.

A l'Orient de Manille on voit la Nouvelle Caceres, qui eſt auſſi un Evêché, & qui a de même un aſſez bon port.

Iſle de Mindanao.

La plus méridionale de toutes les Philippines eſt l'iſle de Mindanao, habitée par différents peuples, dont les uns ſont libres, indépendants, & demeurent dans les montagnes, & les autres obéiſſent à un Roi ou Sulthan, qui réſide à Mindanao, & qui eſt Mahométan, ainſi que ſes ſujets. L'iſle eſt remplie de montagnes, & dans ces montagnes on trouve beaucoup d'or. Un grand nombre de ruiſſeaux, dont l'eau eſt fort bonne à boire, arroſe les vallées, engraiſſe & fertiliſe les terres. Cette Contrée produit en abondance des melons d'eau, des platanes, dont le fruit eſt excellent & d'un grand uſage, des bananes, des oranges, des noix muſcades, des clous de girofle, & quantité d'autres fruits rares.

Les Eſpagnols avoient bâti quelques Forts dans cette iſle, au moyen

ISLES DE L'ASIE.

desquels ils s'y maintenoient; mais obligés d'aller secourir Manille, ils sortirent de l'isle, & pendant leur absence le Sulthan de Mindanao ruina les Forts, & s'opposa au retour des Espagnols qui, depuis ce temps, n'ont pû rentrer dans l'isle. Elle a pour capitale une ville de même nom, qui est située sur la côte méridionale, & assez bien fortifiée. Les maisons qui sont élevées de terre sur des pieux, ont leurs toits fort bas, & le Palais même du Roi est construit de cette maniere, excepté qu'il est plus vaste & plus élevé que les logements de ses sujets. Le port de Mindanao est fréquenté par les Etrangers, avec qui les habitants de l'isle trafiquent volontiers, donnant de l'or & d'autres productions de leur pays en échange des marchandises que l'on porte chez eux.

Isle de Cebu. Cette isle est petite, bien peuplée néanmoins, & suffisamment défendue par les Forts qu'on y a élevés de distance en distance. Nombre de Jesus, sa capitale, est le siége d'un Evêque suffragant de l'Archevêque de Manille, & est une ville très-bien fortifiée.

Isle de Samar ou Tendaye. Samar ou Tendaye, située au Nord de Mindanao, passe pour la plus agréable des Philippines, & fut la premiere découverte par Magellan. La ville la plus considerable qu'on y ait bâtie est Guigan.

Isle de S. Jean. Dans l'isle de Saint-Jean, qui est la plus orientale des Philippines, regne un Souverain particulier qui ne dépend pas des Espagnols.

Isle de Parago. La plus occidentale des Philippines, la moins fertile & la moins habitée est l'isle de Parago. Ses habitants refusent de se soumettre aux Espagnols, & ne veulent pas même leur payer tribut.

Nouvelles Philippines. Ces isles, qu'on nomme aussi les isles de Palaos, n'ont été découvertes que sur la fin du dernier siecle. Elles se trouvent à l'Orient des Philippines, & sont trop peu connues pour en dire quelque chose d'assuré.

5°. ISLES MOLUQUES. Sous le nom général d'isles Moluques, on comprend toutes les isles qui se trouvent au Midi des Philippines. Elles sont sous la zone torride, & s'étendent depuis le cent trente-deuxieme degré de longitude jusqu'au cent cinquantieme. La découverte de ces isles est dûe à Magellan, qui les soumit aux Espagnols. Les Portugais s'en sont emparés dans la suite, mais ils en ont été bientôt chassés par les Insulaires qui étoient appuyés des Hollandois. Ces derniers, maîtres des Moluques, y font tout le commerce, qui consiste en muscade, clous de girofle & autres épiceries.

Comme on divise les Moluques en grandes & en petites, les grandes sont l'isle de Celebes ou Macassar, & celles de Gilolo, de Ceram, de Timor, &c. Entre les petites on en compte cinq qu'on appelle Moluques propres, & qui sont situées entre l'isle Celebes & celle de Gilolo. Ces isles sont, du Nord au Sud, celles de Ternate, de Tidor, de Motir, de Machian & de Bachian. Il y a encore plusieurs autres isles remarquables, telles que celles d'Amboyne & de Banda, & la plûpart ont des Rois particuliers, parmi lesquels il s'en trouve quelques-uns qui dépendent des Hollandois. Les plus célebres des Moluques sont les isles de Celebes ou Macassar, d'Amboyne & de Banda.

Isle Celebes ou Macassar. Le terroir de Macassar, qui est la plus grande des Moluques, produit abondamment toutes les choses nécessaires aux besoins, & même aux délices de la vie. Les oranges, les citrons, les figues, & toutes sortes de fruits

fruits y ſont d'un goût excellent, & les forêts ſont pleines de bois rares, tels que le calambouc, le ſandal, &c. On trouve auſſi dans cette iſle pluſieurs carrieres de très-belles pierres; ce qui n'eſt pas commun dans les Indes. Entre quelques Royaumes qu'elle contient, on remarque plus particulierement celui de Macaſſar, parce qu'il occupe près de la moitié de l'iſle. Le Roi qui le gouverne eſt Mahométan, ainſi que ſes ſujets, & tous les habitants naturels de cette Contrée ſont les plus braves de tous les peuples des Indes. On leur reproche la cruauté qu'ils exercent contre leurs ennemis, lorſqu'ils ſont forcés de prendre les armes pour ſe défendre de leurs invaſions. Macaſſar eſt la plus grande ville de toute l'iſle dont elle porte le nom; mais quoiqu'elle ſoit aſſez forte & qu'elle ait un bon port, elle eſt fort mal bâtie. Les Hollandois qui y font commerce, ont cru devoir l'aſſurer en élevant une Fortereſſe, & ils y ont réuſſi.

Iſle d'Amboyne.

A l'Orient de l'iſle de Macaſſar, on apperçoit celle d'Amboyne, qui, malgré ſa petiteſſe, produit quantité de clous de girofle. D'ailleurs, on trouve beaucoup de corail dans ſes environs, & les Hollandois perſuadés de l'importance d'un établiſſement en cet endroit, y ont fait bâtir une Citadelle, & c'eſt en effet la meilleure poſſeſſion qu'ils ayent après Batavia.

Iſle de Banda.

La grandeur de l'iſle de Banda eſt médiocre, car elle n'a que trois lieues de long ſur une de large. Elle eſt très-fertile en noix muſcades & en macis, qui eſt la fine écorce de la muſcade. Pluſieurs petites iſles voiſines, dans leſquelles les Hollandois ont des Forts, portent auſſi le nom de Banda. L'air y eſt mal-ſain, & elles ſont ſujettes aux tremblements de terre.

6°. ISLES DE LA SONDE.

Le nom de la Sonde a été donné à pluſieurs iſles placées près du détroit de la Sonde, qui eſt entre Sumatra & Java. Ces iſles ſont ſituées en deçà & au-delà de l'Equateur, à l'Occident des Moluques, & s'étendent entre le cent douzieme & le cent trente-quatrieme degré de longitude. L'air qu'on y reſpire eſt chaud, & il devroit naturellement l'être davantage, ſi les longues pluyes & les vents ne le rafraîchiſſoient un peu. Au reſte, il eſt mal-ſain pour les Etrangers, & ne convient qu'aux Naturels du pays qui ſont noirs. Les habitants de ces iſles, qu'on nomme Malais, n'en ſont pas originaires, & il n'y a même pas longtemps qu'ils ſe ſont établis vers les côtes. Ils ſont plus policés que ceux qui demeurent dans l'intérieur des terres; ils obéiſſent à des eſpeces de Sulthans, & trafiquent volontiers avec les autres Nations. Les principales iſles de la Sonde ſont celles de Borneo, de Sumatra & de Java.

Iſle de Borneo.

Les productions de l'iſle de Borneo, qui eſt remarquable par ſon étendue, ſont quantité de poivre & le meilleur camphre des Indes. Le camphre eſt la gomme d'un arbre extrêmement haut & dont les branches s'étendent beaucoup. On tire trois ſortes de gommes de cet arbre; l'une qui ſe trouve entre les veines du bois; l'autre qui ſort par l'écorce rompue, & la troiſiéme qui s'amaſſe vers les racines. Les deux premieres gommes ſont d'abord rouges & elles ne blanchiſſent que par la chaleur du ſoleil ou celle du feu; & la troiſieme eſpéce eſt toujours brune, obſcure, & eſt moins eſtimée que les deux autres. En général le camphre eſt très-ſubtil & d'une odeur agréable; mais on en fait quelquefois d'artificiel. On trouve auſſi dans Borneo des mines d'or & de diamants, & d'ailleurs on y voit des fruits, du riz,

ISLES DE L'ASIE.

du ſucre, du poivre, de la canelle & toutes ſortes d'animaux fort différents de ceux d'Europe.

Quoique les Hollandois n'ayent plus de places ſur les côtes de Borneo, ils tirent un grand profit du commerce de cette iſle, parce que les habitants portent eux-mêmes à Java les marchandiſes dont ils veulent faire trafic avec les Européens. Ces marchandiſes ſont ordinairement de la caſſe, du poivre, de la cire & des drogues propres pour la teinture. On ne connoît gueres que les côtes de Borneo; l'intérieur du pays eſt habité par des Idolâtres nommés *Beajous*. Ces peuples, qui ſont bienfaits, robuſtes, très-ſuperſtitieux & fort unis entr'eux, prennent ſouvent les armes contre les Malais, par leſquels ils ſont quelquefois opprimés. Les villes de l'iſle ſont Borneo, Sambas & Benjarmaſſen.

Borneo. La capitale de l'iſle porte auſſi le nom de Borneo. Elle eſt ſituée vers le Nord, & paſſe pour une ville grande, bien peuplée, & qui a un port très-commode & fort fréquenté. Ses maiſons ſont élevées ſur pilotis.

Sambas. Au Sud-Oueſt de la capitale on rencontre la ville de Sambas, qui n'a rien de remarquable par elle-même, ſinon qu'il y a dans ſon voiſinage une mine de diamants.

Benjarmaſſen. La ville de Benjarmaſſen, capitale d'un Royaume de même nom, & réſidence du Souverain, ſe trouve au Midi ſur la côte des Mahométans. Les Hollandois avoient ci-devant un comptoir dans cette ville.

Au Nord-Eſt on apperçoit une grande côte qu'on nomme la côte déſerte, & ſur la côte occidentale il y a un petit Royaume appellé Hermata.

Iſle de Sumatra. Le détroit de Malaca & de Singapura ſépare l'iſle de Sumatra de la preſqu'iſle orientale de l'Inde. Elle produit beaucoup d'épiceries, & le poivre qu'on en tire eſt le meilleur des Indes, ſi l'on en excepte celui de Cochin ſur la côte de Malabar. Il y a d'ailleurs des mines d'or, d'argent, d'autres métaux, & il y croît un arbre ſingulier qu'on appelle l'*Arbre triſte*. Il fleurit au coucher du ſoleil, & ſes fleurs, qui ſont d'un odeur agréable, tombent au commencement du jour. On compte pluſieurs Royaumes dans l'iſle de Sumatra, mais le plus conſidérable eſt celui d'Achem, qui occupe la moitié de l'iſle. Les Hollandois ſont preſque les maîtres de tous les Souverains de l'iſle, & poſſedent quatre ou cinq fortereſſes puiſſantes. Les villes que Sumatra renferme ſont toutes capitales de petits Royaumes, & ſe nomment ainſi qu'eux Andragiri, Manincabo, Indapour, Sambi & Paleban.

Achem. La ville d'Achem, qui eſt à l'extrémité ſeptentrionale de l'iſle, eſt auſſi la capitale du Royaume de même nom. Les maiſons de cette ville ſont bâties ſur pilotis & toutes bien peuplées. Les Anglois, les Hollandois, les Danois, les Portugais & les Chinois font un grand commerce à Achem. Ils y apportent du riz qui fait la nourriture des habitants, & reçoivent en échange de l'or tiré du pays même. Le Mahométiſme eſt la Religion du peuple & du Souverain, & ce dernier loge toujours dans un Palais bâti au milieu de la ville & parfaitement bien fortifié.

Iſle de Java. L'iſle de Java eſt ſéparée de celle de Sumatra par le détroit de la Sonde. On y recueille du riz, du ſucre, du benjoin, du poivre très-eſtimé, du gingembre & des fruits exquis. On ſçait auſſi qu'il y a des mines

d'or, d'argent, de cuivre, de rubis, de diamants & de très-belles émeraudes. Entre les ſingularités de cette iſle, on remarque des ſerpents d'une longueur & d'une groſſeur extraordinaires, & on y voit un volcan qui jette des flammes avec beaucoup de violence. Les habitants naturels ſont Mahométans, & cette Religion leur fut prêchée par un Arabe, qui eſt mort chez eux, & dont ils révérent particulierement le tombeau. Les Hollandois ſont poſſeſſeurs d'une grande partie de l'iſle ; l'Empereur de Materan, qu'on appelle auſſi l'Empereur de Java, eſt maître du reſte. Les principales villes bâties dans l'iſle de Java ſont Batavia, Bantam & Materan.

Batavia.

Batavia fut bâtie par les Hollandois en 1619. ſur les ruines de Jacatra. Elle eſt grande, propre, riche, bien peuplée & ſuffiſamment fortifiée. Des marchands de toutes les Nations, & ſur-tout de la Chine, ſe rendent en foule à Batavia, & par le commerce qu'ils y font, ils contribuent à augmenter les richeſſes & la puiſſance de cette ville. Cependant les Hollandois penſerent la perdre en 1741. parce que les Chinois, qui y étoient abordés en grand nombre, exciterent un ſoulevement qu'on eut beaucoup de peine à appaiſer. On en vint enfin à bout, & depuis ce temps tout y paroît tranquille. Batavia eſt le ſiége du Conſeil ſouverain des Indes pour les Hollandois, & ce Conſeil eſt compoſé d'un Général, qui a l'autorité d'un Viceroi ; d'un Directeur, de ſix Conſeillers ordinaires, & de quelques autres extraordinaires, dont le nombre dépend de la Compagnie des Indes orientales qui réſide en Hollande. Ce même Conſeil a ſous lui ſix Gouverneurs généraux ; ſçavoir, ceux de Paliacate ſur la côte de Coromandel, d'Amboyne, de Banda, de Ternate, de Ceylan & de Malaca. La Compagnie Hollandoiſe envoye tous les ans à Batavia plus de vingt vaiſſeaux chargés de marchandiſes d'Europe propres pour les Indes, & ils en rapportent de l'or, de l'argent, des diamants, des perles, du thé, des porcelaines, des épiceries, des ſoyes, du coton & quantité d'autres marchandiſes de toute l'Aſie.

Bantam.

La ville de Bantam, qui eſt au Nord-Oueſt de Batavia, eſt la capitale d'un Royaume de même nom ; c'eſt une ville forte, qui a un bon port, & dont le commerce eſt très-avantageux. Elle eſt gouvernée par un Prince Mahométan, mais ce Prince eſt ſoumis aux Hollandois, qui ſont en poſſeſſion de la meilleure partie du commerce.

Materan.

Sur la côte méridionale de Java ſe rencontre la ville de Materan, capitale du Royaume de ce nom, & cette ville, qui eſt fort grande, a un port aſſez fréquenté.

7°. Isles Maldives.

Les iſles Maldives ſont diſtribuées comme par petits pelotons, & ſe trouvent au Sud-Oueſt de la preſqu'iſle en deçà du Gange. C'eſt après avoir fait le tour de l'Afrique, en y allant d'Europe, le premier corps d'iſles conſidérable qu'on rencontre en Aſie. Ces iſles forment une eſpece de ligne en deçà & au delà de l'Equateur, depuis environ le quatrieme degré de latitude méridionale, juſqu'au huitieme de latitude ſeptentrionale. Les Portugais, qui les découvrirent l'an 1507. les ont négligées comme peu fertiles & de difficile accès. Elles ne rapportent ni bled, ni riz, mais ſeulement des oranges, des citrons, des grenades & des cocos. On y trouve du corail, de l'ambre gris & les plus belles écailles de tortues des Indes.

ISLES DE L'ASIE.

L'air de ces iſles, qui ſont petites & en fort grand nombre, eſt mal-ſain pour les Etrangers. Il paroît qu'il ne fait pas la même impreſſion ſur les habitants naturels, car ils ont l'air de jouir d'une bonne ſanté. Les iſles Maldives, qu'on diviſe en treize principales parties appellées *Attolons*, ſont ſéparées par douze grands détroits remplis de crocodiles. Elles dépendent d'un Roi Mahométan, dont le ſéjour eſt fixé à Male, la plus grande des iſles, quoiqu'elle n'ait qu'une lieue de tour, & on prétend que cette derniere a donné aux autres le nom ſous lequel elles ſont connues.

ISLE DE CEYLAN.

L'iſle de Ceylan eſt au Sud-Eſt de la preſqu'iſle en deçà du Gange. Elle en eſt ſéparée par un détroit de douze à quinze lieues, qui s'appelle le détroit de Manar, & elle s'étend depuis le ſixieme dégré de latitude ſeptentrionale juſqu'au dixieme. Elle a du Nord au Sud quatre-vingt-dix lieues de longueur, cinquante dans ſa plus grande largeur, & deux cent cinquante environ de circuit. L'iſle de Ceylan eſt très-fertile, & l'air y eſt plus pur & plus ſain qu'en aucun endroit des Indes. Elle produit d'excellents fruits, beaucoup d'épiceries & quantité de canelle, qui eſt la meilleure qu'on puiſſe avoir. Les arbres dont on la tire ſont en ſi grand nombre, qu'il y en a des forêts entieres. Toutes ſortes de pierres précieuſes s'y trouvent en abondance & on pêche des perles ſur les côtes. Parmi différentes eſpeces d'animaux dont cette iſle eſt remplie, il y a des éléphants qui ſont les plus eſtimés de toutes les Indes, & on remarque une eſpece ſinguliere de ſinges qu'on appelle *Hommes ſauvages*. Ils ont la figure & la taille preſque reſſemblantes à celles des hommes, & à leur ruſticité naturelle ils joignent une grande agilité, beaucoup de hardieſſe & un certain art pour ſe défendre contre les hommes les mieux armés. Cependant on les prend avec des lacets, & lorſqu'on eſt venu à bout de les rendre doux & familiers, on les dreſſe à marcher ſur les pieds de derriere, & à rendre quelques ſervices avec ceux de devant, comme de rincer des verres, plier du linge, &c.

Les Portugais, qui avoient fait quelques établiſſements le long des côtes de Ceylan, en furent chaſſés par les Hollandois vers l'an 1650. & ces derniers, après s'être emparés de toutes les villes & de tous les ports occupés par les Portugais, s'y ſont maintenus juſqu'à ce jour. Le milieu du pays eſt peu connu, & il appartient au Roi de Candie, qui étoit anciennement celui de toute l'iſle. Ses ſujets, qu'on appelle *Chingulais*, ſont noirs & malfaits, mais adroits & fort agiles, & ils ſont idolâtres ainſi que leur Souverain. Les principales villes dans l'iſle de Ceylan ſous la domination des Hollandois ſont Jafanapatan, Negombo, Colombo, Pontogale, Batecalo & Trinquilimale.

Candie.

La ville de Candie, capitale de Royaume du même nom, eſt au centre de l'iſle. Elle eſt grande, bien peuplée & ſuffiſamment défendue.

Fin du ſeptieme Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le ſeptieme Volume.

A.

ABBAS I. (Schah), Sophi de Perſe, *page* 508.
Abbas II. Sophi de Perſe, 511.
Abbas III. Sophi de Perſe, 531.
Achmet I. Empereur Ottoman, 486.
Achmet II. Empereur Ottoman, 490.
Achmet III. Empereur Ottoman, *ibid.*
Ada, Reine de Carie, 123.
Aghouans, peuples du Candahar. Se rendent maîtres de la Perſe, 515.
Akbar, Empereur Mogol, 545.
Alcoran. Ce que c'eſt que ce livre, 468.
Alexandre le Grand. Ses différentes conquêtes, 2. *& ſuiv.* Sa mort, 7. Troubles occaſionnés par cet évenement, *ibid. & ſuiv.* Partage de ſon Empire entre ſes Généraux, 8. 11.
Alexandre Moloſſus, Roi d'Epire, 141.
Alexandre, fils de Pyrrhus, Roi d'Epire, 149.
Alexandre Balas, Roi de Syrie, 51.
Alexandre Zebina, Roi de Syrie, 57.
Alexandre, Empereur d'Orient, 210.
Amauri, Roi de Jéruſalem, 382.
Amurath I. Empereur Ottoman, 480.
Amurath II. Empereur Ottoman, 481.
Amurath III. Empereur Ottoman, 485.
Amurath IV. Empereur Ottoman, 487.
Anaſtaſe, Empereur d'Orient, 166.
Anaſtaſe Artemius, Empereur d'Orient, 185.
Andriſcus, ou le faux Perſée, 33.
Ange (Iſaac), Empereur d'Orient, 249.
Ange (Alexis *I.*), Empereur d'Orient, 251.
Ange (Alexis *II.*), Empereur d'Orient, 253.
Antigone Gonatas, Roi de Macédoine, 23.
Antigone Doſon, Roi de Macédoine, 25.
Antiochus I. Soter, Roi de Syrie, 40.
Antiochus II. Theos, Roi de Syrie, 41.
Antiochus III. le Grand, Roi de Syrie, 43.
Antiochus IV. Epiphane, Roi de Syrie, 47.
Antiochus V. Eupator, Roi de Syrie, 49.
Antiochus VI. Theus, ou *Epiphanes*, Roi de Syrie, 53.
Antiochus VII. Sidete, Roi de Syrie, 55.
Antiochus VIII. Grypus, Roi de Syrie, 58.
Antiochus IX. Cyzicenien, Roi de Syrie, 59.
Antiochus X. Philopator Euſebe, Roi de Syrie, 60.
Antiochus Dyoniſius, Prétendant à la couronne de Syrie, 61.
Antiochus l'Aſiatique, Roi d'Arménie, 63.
Antipater, Roi de Macédoine, *page* 23.
Arabes. Leurs mœurs, & la forme de leur gouvernement avant Mahomet, 461. *& ſuiv.*
Arcadius, Empereur d'Orient, 157.
Arménie. Deſcription de ce pays, 64. Ses anciens habitants, 67. Eſt érigée en Royaume, *ibid.* Tombe au pouvoir des Romains, 74. *&* 75. Eſt ſubjuguée par les Sarraſins & autres peuples Barbares, 76. Se trouve enfin ſous la domination des Ottomans, *ibid.*
Arménie (Petite). Ses différentes révolutions, 76.
Artémiſe I. Reine de Carie, 119.
Artémiſe II. Reine de Carie, 122.
Attalus I. Roi de Pergame, 97.
Attalus II. Roi de Pergame, 104.
Attalus III. Roi de Pergame, 107.
Aſraff, Roi de Perſe, 524.
Atabeks (Dynaſtie des), 321. *& ſuiv.*
Avrengzeh, Empereur Mogol, 546.
Ayoubites (Dynaſtie des), 342.

B.

BABOUR, fondateur de l'Empire des Grands Mogols, 545.
Bajazeth I. Empereur Ottoman, 481.
Bajazeth II. Empereur Ottoman, 483.
Baſiliſque, Empereur d'Orient, 164.
Baſyle I. le Macédonien, Empereur d'Orient, 206.
Baſyle II. Empereur d'Orient, 216.
Baudouin I. Empereur d'Orient, 255.
Baudouin II. Empereur d'Orient, 264.
Baudouin I. Roi de Jéruſalem, 357.
Baudouin II. Roi de Jéruſalem, 367.
Baudouin III. Roi de Jéruſalem, 376.
Baudouin IV. Roi de Jéruſalem, 396.
Baudouin V. Roi de Jéruſalem, 403.
Bithynie (le Royaume de). Ancien état de ce pays, 108. *& ſuiv.* Diſcuſſion ſur les derniers Rois de ce pays, 114. *& ſuiv.* Canon Chronologique de ces Rois, 118.
Borneo. Deſcription de cette iſle, 729.
Boſphore Cimmerien. Antiquités de ce pays, 133. Ses Souverains, *ibid & ſuiv.*
Bouillon (Godefroi de), premier Roi de Jéruſalem, 355.
Brienne (Jean de), Empereur d'Orient, 264.
Byzance. Son ancienneté, 151.

C.

CANABE, Empereur d'Orient, *page* 254.
Candie. Deſcription de cette iſle, 732.
Cantacuzene (Jean), Empereur d'Orient, 287.
Cappadoce. Deſcription du pays, & mœurs de ſes anciens habitants, 90. Ses Souverains, 91. *& ſuiv.*
Carie. Antiquités de ce pays, 119.
Caſſandre. Son élevation au thrône de Macédoine, 19.
Ceylan. Deſcription de cette iſle, 732.
Chine (la). Mœurs, uſages & coutumes de ſes habitants, 619.
Cilicie. Partie de ce pays ſoumiſe aux Princes d'Olba, 88.
Cochinchine. Mœurs, uſages & coutumes des habitants de ce pays, 616.
Comnene (Alexis I.), Empereur d'Orient, 233.
Comnene (Iſaac), Empereur d'Orient, 225.
Comnene (Jean), Empereur d'Orient, 238.
Comnene (Manuel), Empereur d'Orient, 240.
Comnene (Alexis II.), Empereur d'Orient, 244.
Comnene (Andronic), Empereur d'Orient, 247.
Conſtant, Empereur d'Orient, 180.
Conſtantin Pogonat, Empereur d'Orient, 182.
Conſtantin Copronyme, Empereur d'Orient, 188.
Conſtantin, fils de Léon Chazare, Empereur d'Orient, 190.
Conſtantin Porphyrogenete, Empereur d'Orient, 210.
Conſtantin, fils de Romain le jeune, Empereur d'Orient, 216.
Conſtantin Monomaque, Emper. d'Orient, 223.
Conſtantin Ducas, Empereur d'Orient, 226.
Conſtantinople. Origine de cette ville, 151. *& ſuiv.* Priſe de cette ville par les Croiſés, 225. Les Grecs l'enlevent à ces derniers, 270. Elle tombe au pouvoir de Mahomet II. 296. *& ſuiv.*
Courtenai (Pierre de), Empereur d'Orient, 261.
Courtenai (Robert de), Empereur d'Orient, 263.
Croiſades. Origine de cette guerre de Religion, 343. Premiere Croiſade, 345. Seconde Croiſade, 376. Troiſieme Croiſade, 417. Quatrieme Croiſade, 441. Cinquieme Croiſade, 443. Sixieme Croiſade, 445. Septieme Croiſade, 455.

D.

DEMETRIUS Poliorcetes, Roi de Macédoine, 20.
Démétrius, fils d'Antigone, Roi de Macédoine, 25.
Démétrius Soter, Roi de Syrie, 49.
Démétrius Nicator, Roi de Syrie, *page* 52.
Démétrius Eucher, Roi de Syrie, 61.
Dghian, Empereur Mogol, 546.
Dgihanghir, Empereur Mogol, 546.
Ducas (Jean), Empereur d'Orient, 263.

E.

EACIDE, Roi d'Epire, 142.
Emir-Hems, Sophi de Perſe, 507.
Emirs-El-Omara. Puiſſance de ces Gouverneurs de Provinces, 338.
Epire. Antiquités de ce pays, 141.
Eudocie, Impératrice d'Orient, 227.
Eumenès I. Roi de Pergame, 96.
Eumenès II. Roi de Pergame, 99.

F.

FOULQUES, Roi de Jéruſalem, 373.

G.

GHAZNEVIDES. Peuples Tartares, 317.
Golkonde. Mœurs, coutumes & uſages de ſes habitants, 569.

H.

HENRI, Empereur d'Orient, 259.
Héracléonas, Empereur d'Orient, 180.
Héraclius, Empereur d'Orient, 177.
Héraclius Conſtantin, Empereur d'Orient, 180.
Houmaïoun, Empereur Mogol, 545.
Houſſaïn (Schah), Sophi de Perſe, 513.
Huns. Antiquités & mœurs de ces peuples, 301. 311.

I.

JAPON. Mœurs & uſages des habitants de ce pays 699.
Java. Deſcription de cette iſle, 730.
Ibrahim, Empereur d'Orient, 488.
Jéruſalem. Priſe de cette ville par Omar, 470. Par les Croiſés, 355. & par Selaheddin, 410.
Irene, Impératrice d'Orient, 190.
Iſmaéliens ou *Aſſaſſins* (Dynaſtie des), 338.
Iſmaïl I. Sophi de Perſe, 505.
Iſmaïl II. Sophi de Perſe, 506.
Iſmaïl III. Sophi de Perſe, 507.
Juſtin I. Empereur d'Orient, 168.
Juſtin II. Empereur d'Orient, 173.
Juſtinien I. Empereur d'Orient, 170.
Juſtinien II. Empereur d'Orient, 183.

K.

KALMOUKS ou *Eleutes*, peuples deſcendus des Mogols, 334.

Khalifs (Empire des). *page* 336. 469. Diminution & ruine de leur autorité, 476. *& suiv.*
Khalifs Ommiades, 337.
Khalifs Abbaſſides, 337. 475.
Kharizme (Sulthans du). 324.

L.

LARRONS (iſles des), ou *Mariannes*. Leur deſcription, 726.
Laſcaris (Théodore I.), Empereur d'Orient, 258.
Laſcaris (Théodore II.), Emp. d'Or. 167.
Laſcaris (Jean), Empereur d'Orient, 268.
Leon I. Empereur d'Orient, 162.
Leon II. Empereur d'Orient, 164.
Leon l'Iſaurien, Empereur d'Orient, 186.
Leon Chazare, Empereur d'Orient, 189.
Leon l'Arménien, Empereur d'Orient, 196.
Leon le Philoſophe, Empereur d'Orient, 208.
Léonce, Empereur d'Orient, 183.
Luſignan (Gui), Roi de Jéruſalem, 404.
Lyſimaque, Roi de Macédoine, 21.

M.

MACE'DOINE. Etat de ce Royaume depuis Alexandre le Grand juſqu'à la conquête des Romains, 1. *& ſuiv.*
Mahomet. Hiſtoire abrégée de cet Impoſteur, 462. *& ſuiv.*
Mahomet I. Empereur Ottoman, 481.
Mahomet II. Empereur Ottoman, 482. Se rend maître de Conſtantinople, 296. *& ſuiv.*
Mahomet III. Empereur Ottoman, 486.
Mahomet IV. Empereur Ottoman, 488.
Mahomet V. Empereur Ottoman, 491.
Malabar (côte de). Mœurs & coutumes de ſes habitants, 552. Leur Religion, 554.
Maldives. Deſcription de ces iſles, 731.
Mamlucs (Dynaſtie des). 325. *& ſuiv.*
Manilles (iſles). Voyez *Philippines*.
Marcien, Empereur d'Orient, 162.
Mariannes (iſles). Voyez *Larrons*.
Maurice, Empereur d'Orient, 175.
Mauſole, Roi de Carie, 121.
Méléagre, Roi de Macédoine, 23.
Michel Curopalate, Empereur d'Orient, 196.
Michel le Begue, Empereur d'Orient, 198.
Michel III. Empereur d'Orient, 202.
Michel Paphlagonien, Empereur d'Orient, 221.
Michel Calaphate, Empereur d'Orient, 222.
Michel Strationique, Empereur d'Orient, 225.
Michel Parapinace, Empereur d'Orient, 230.
Mir-Mahmoud, Prince du Candahar, ſe rend maître du thrône de Perſe, 518. *& ſuiv.*
Mir-Weis, Prince du Candahar, ſe ſouleve contre le Roi de Perſe, 516.
Mithridate Eupator, Roi de Pont & du Boſphore, *page* 80. 137.
Mogols, peuples Tartares. Leurs différentes Dynaſties, 327. *& ſuiv.* Origine de l'Empire du Grand Mogol, 545. Etendue de cet Empire, 547.
Mohammed Khodabendé, Sophi de Perſe, 507.
Moluques. Deſcription de ces iſles, 728.
Murtzulphe (Alexis), Empereur d'Orient, 254.
Muſtapha I. Empereur Ottoman, 487.
Muſtapha II. Empereur Ottoman, 490.

N.

NADIR (Schah), ou *Thamaſp-Kouli-Kham*, monte ſur le thrône de Perſe, 534. Fait la conquête du Mogol, 536.
Nicephore, Empereur d'Orient, 194.
Nicephore Phocas, Empereur d'Orient, 215.
Nicephore Botoniate, Empereur d'Orient, 232.
Nicephore Brienne, Empereur d'Orient, *ibid.*
Nicomede I. Roi de Bithynie, 110.
Nicomede II. Roi de Bithynie, 114.
Nicomede III. Roi de Bithynie, *ibid.*
Nicomede IV. Roi de Bithynie, *ibid.*

O.

OLBA (Princes d'). 8. en la note.
Orkhan Beg, Empereur Ottoman, 480.
Othman I. fondateur de la Dynaſtie des Turcs Ottomans, *ibid.*
Othman II. Empereur Ottoman, 487.
Ottomans, Turcs, 327. 479.

P.

PALE'OLOGUE (Michel), Empereur d'Orient, 268.
Paléologue (Andronic I.), Empereur d'Orient, 275.
Paléologue (Andronic II.), Empereur d'Orient, 283.
Paléologue (Jean I.), Empereur d'Orient, 285.
Paléologue (Manuel), Empereur d'Orient, 291.
Paléologue (Jean II.), Empereur d'Orient, 294.
Paleologue (Conſtantin), Empereur d'Orient, 295.
Pégu. Mœurs, coutumes & uſages de ſes habitants, 573.
Pergame (Royaume de). Sa fondation, 95. Tombe ſous la puiſſance des Romains, 108.
Perſe. Etendue de cet Empire, 541.
Perſée, fils de Philippe IV. Roi de Macédoine, 30.
Phatimites (Dynaſtie des). 341.
Philippe IV. fils de Démétrius, Roi de Macédoine, 26.

Philippines. Deſcription de ces iſles, *page* 727.
Philippique, Empereur d'Orient, 185.
Phocas, Empereur d'Orient, 176.
Photius, Patriarche de Conſtantinople, 206.
Polémon I. Roi de Pont, 88. Remarques ſur ce Prince, *ibid.* en note.
Polémon II. Roi de Pont, 89.
Pont (Royaume de). Sa deſcription, 77. Diſcuſſion ſur la généalogie de ſes Rois, 78. Eſt réduit en Province Romaine, 87.
Pruſias I. Roi de Bithynie, 112.
Pruſias II. Roi de Bithynie, 113.
Ptolémée Céraunus, Roi de Macédoine, 22.
Pyrrhus, Roi d'Epire & de Macédoine, 21. 143.
Pyrrhus le jeune, Roi d'Epire, 150.

R.

ROMAIN le Capene, Empereur d'Orient, 211.
Romain le jeune, Empereur d'Orient, 214.
Romain Argyre, Empereur d'Orient, 220.
Romain Diogene, Empereur d'Orient, 227.

S.

SAIN MIRZA, Sophi de Perſe, 509.
Selaheddin. Ce Prince ſe rend maître de l'Egypte, 389. Ses guerres avec les Croiſés, 390. *& ſuiv.*
Séleucus, ſe rend maître du thrône de Macédoine, 22. Prend le titre de Roi de Syrie, 40.
Séleucus Callinicus, Roi de Syrie, 42.
Séleucus Céraunus, Roi de Syrie, 43.
Séleucus Philopator, Roi de Syrie, 46.
Séleucus V. ſurnommé *Nicator* & *Epiphanes*, Roi de Syrie, 60.
Selim I. Empereur Ottoman, 484.
Selim II. Empereur Ottoman, 485.
Seljoucides, peuples Tartares, 318. *& ſuiv.*
Siam. Mœurs, uſages & coutumes de ſes habitants, 576.
Soliman, ou *Sophi Mirza*, Roi de Perſe, 512.
Soliman I. Empereur Ottoman, 481.
Soliman II. Empereur Ottoman, 489.
Sonde (iſles de la). Leur deſcription, 729.
Sophis de Perſe. Leur origine, 505.
Sigurace, Empereur d'Orient, 195.
Sumatra. Deſcription de cette iſle, *page* 730.
Syrie. Deſcription de ce pays, 35. Mœurs des anciens Syriens, 36. Troubles en Syrie après la mort d'Alexandre le Grand, 39. Erection de ce pays en Royaume, 40. Il eſt réduit en Province Romaine, 63.

T.

TARTARES Orientaux, 303. Occidentaux, 310. 315.
Tartarie. Deſcription de ce pays, 299.
Templiers (Ordre des). 372.
Thamaſp I. (Schah), Sophi de Perſe, 506.
Thamaſp II. Sophi de Perſe, 527.
Thamaſp-Kouli-Khan. Voyez *Nadir Schah.*
Théodora, Impératrice d'Orient, 222.
Théodoſe I. Empereur d'Orient, 155.
Théodoſe II. Empereur d'Orient, 160.
Théodoſe III. Empereur d'Orient, 186.
Théophile, Empereur d'Orient, 200.
Thrace (Royaume de). Sa diviſion, 124. Ses Souverains, 125. *& ſuiv.*
Tibere, Empereur d'Orient, 174.
Tibere Abſimare, Empereur d'Orient, 184.
Tigrane le Grand, Roi de la grande Arménie, 68.
Tonquin. Mœurs, uſages & coutumes de ſes habitants, 613.
Trébiſonde. Fondation de cet Empire, 274.
Turcs. Etendue de leur Empire, 493. Forme de leur gouvernement, 492. Turcs Orientaux, 314. Occidentaux, 315. Ottomans, 327. 479.
Turcomans Ortokides, peuples Tartares, 321.
Turcomans de Cappadoce, *ibid.*
Turcomans du Mouton noir, 325.
Turcomans du Mouton blanc, *ibid.*

V.

VALENS, Empereur d'Orient, 154.
Vatace (Jean), Empereur d'Orient, 266.

Z.

ZENON, Empereur d'Orient, 164.
Zimiſcès, Empereur d'Orient, 216.
Zoé, Impératrice d'Orient, 222.

Fin de la Table des Matieres.